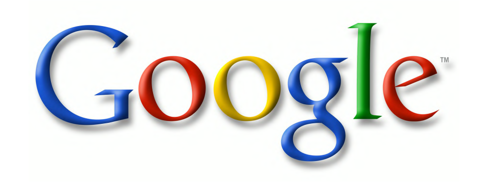


NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

—

Martialis Gargilius — Mérard de Saint-Just.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

1861 March 29

Hard Find

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

M

MARTIALIS GARGILIUS, historien romain, vivait dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Lampride, dont il semble avoir été le contemporain, le cite comme une autorité pour la vie privée d'Alexandre Sévère, et Vopiscus le range, avec Marius Maximus, Suétone, Jules Capitolin et Elius Lampride, parmi les écrivains de seconde classe qui ont raconté les faits avec exactitude, mais sans éloquence ni philosophie. On ne savait rien de plus sur Gargilius Martialis, et on ne connaissait rien de ses ouvrages lorsqu'on découvrit dans un manuscrit de Leyde un fragment sur la chirurgie vétérinaire intitulé : *Curæ boum, ex corpore Gargilii Martialis*. Ce fragment fut publié par Gesner dans ses *Scriptores Rei Rusticæ veteres Latini*; Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°. Il est douteux que le compilateur de ce traité soit le même que l'historien; mais il doit être identique avec le Gargilius Martialis dont Cassiodore a dit : « Il a très-bien écrit sur les jardins et exposé soigneusement les propriétés nutritives et médicinales des plantes. » Cet ouvrage est souvent cité par Palladius. Maï en découvrit en 1826, dans la bibliothèque royale de Naples, quelques chapitres traitant des coings (*De Cydoneis*), des pêches (*De Persicis*), des amandes (*De Amygdalis*), des châtaignes (*De Castaneis*). Ces fragments sont insérés dans le premier volume des *Classici Auctores e vaticanis codicibus editi*; Rome, 1828, in-8°. Maï trouva peu de temps après dans un manuscrit du Vatican deux autres fragments de Gargilius Martialis, sur les propriétés médicinales des fruits, et les publia dans le 3e vol. de la même collection; Rome, 1831. Les trois fragments découverts par Maï ont été réunis en un volume; Lunebourg, 1832. Y.

Gesner, *Préface* de son édit. des *Scriptores R. R.* — Angelo Maï, *Notice* dans les *Classici Auct.*, t. I. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

MARTIANAY (Dom *Jean*), polygraphe français, né à Saint-Sever-Cap, le 30 décembre 1647, mort à Paris, le 16 juin 1717. A l'âge de vingt ans il fit profession de la règle de Saint-Benoît, le 5 août 1668, et fut aussitôt destiné par ses supérieurs à l'étude des langues savantes: il apprit le grec et l'hébreu. La connaissance de ces deux langues permit à Martianay de satisfaire le goût qu'il avait montré dès sa jeunesse pour l'étude de l'Écriture Sainte. On le vit ensuite professeur d'exégèse biblique dans les monastères de Montmajour, de Saint-André d'Avignon, de Sainte-Croix de Bordeaux, et de Notre-Dame de la Grasse au diocèse de Carcassonne. Sa vie, qui s'écoula tout entière dans le cloître, offre peu d'événements notables. Étant à Bordeaux, en 1687, il publia plusieurs thèses contre le père Pezron, abbé de La Charmoye, de l'ordre de Cîteaux, qui avait attaqué le texte hébreu de la Bible dans le livre intitulé : *L'Antiquité des temps rétablie*. Martianay eut aussi de grands débats avec les érudits Simon et Le Clerc. D'une douceur et d'une aménité toujours égales dans sa vie privée, dom Martianay était, au contraire, d'une extrême vivacité dans ses querelles littéraires. Ce défaut de mesure, qui gâte ses ouvrages, venait sans doute de l'énergie de son tempérament, car il mourut d'une attaque d'apoplexie. Ses ouvrages sont nombreux. On a de lui : *Défense du texte hébreu et de la Chronologie de la Vulgate, contre le livre de* L'Antiquité des temps rétablie; Paris, 1689, in-12; — *Lettre du P. D.-J. Martianay à MM. Couet frères*, dans le *Journal des Savants*, de l'année 1690; — *Continuation de la défense du texte hébreu et de la Vulgate, pour la véritable tradition des Églises chrétiennes*, etc., etc., contre Isaac Vossius, et contre les livres du P. Pezron, religieux de l'ordre de Cîteaux; Paris, 1693, in-12; — *Relation de la dispute de l'auteur du livre de* L'Antiquité des temps rétablie, *contre le défenseur de la*

Vulgate; Paris, 1707, in-12; — *Divi Hieronymi Prodromus, sive epistola D. Joannis Martianay ad omnes viros doctos ac studiosos, cum Epistola sancti Hieronymi ad Sunniam et Fretelam, castigata ad Mss. codices optimæ notæ;* 1690, in-4°; — *Sancti Eusebii Hieronymi, Stridonensis presbyteri, divina Bibliotheca, antehac inedita, studio ac labore Domni Johannis Martianay et Domni Antonii Pouget, monachorum*, etc.; Paris, 1693; — *Sancti Eusebii Hieronymi, Stridonensis presbyteri, Operum Tomus secundus, complectens libros editos ac ineditos Etymologicos, Geographicos, quæstiones hebraicas*, etc.; Paris, 1699; — *Sancti Hieronymi Operum Tomus tertius, complectens Commentarios in sexdecim Prophetas majores et minores;* Paris, 1704 : les tomes quatrième et cinquième de saint Jérôme parurent ensuite successivement, par les soins de Martianay, en l'année 1706; — *Lettre de D. Jean Martianay à M. le président Cousin*, dans le *Journal des Savants* du 15 janvier 1691 : dans le même journal, 12 novembre 1691, 25 juin 1696, 15 mars et 23 décembre 1697, et 3 septembre 1703, diverses autres lettres de Martianay; — *Vulgata antiqua latina et itala versio Evangelii secundum Matthæum, e vetustissimis eruta monumentis;* Paris, 1695, in-12; — *Remarques sur la version italique de l'Évangile de saint Matthieu, qu'on a découverte dans de fort anciens manuscrits;* Paris, 1695, in-12; — *Traité de la Connoissance et de la vérité de l'Écriture Sainte;* Paris, 1694 et années suivantes, 4 vol. in-12; — *Continuation du premier Traité de l'Écriture, où l'on répond aux difficultés qu'on a faites contre ce même traité;* Paris, 1699, in-12; — *Suite des Entretiens, ou Traités sur la vérité et la connoissance de la Sainte Écriture;* Paris, 1703, in-12; — *Traité méthodique, ou manière d'expliquer l'Écriture, par le secours des trois syntaxes, la propre, la figurée et l'harmonique;* Paris, 1704, in-12; — *Défense de la Bible de saint Jérôme, contre la critique de M. Simon;* Paris, 1699, in-12; — *Eruditionis Hieronymianæ Defensio, adversus Joannem Clericum;* Paris, 1700, in-8°; — *La Vie de saint Jérôme, tirée particulièrement de ses écrits;* Paris, 1706, in-4°; — *Harmonie analytique de plusieurs sens cachés, et Rapports inconnus de l'Ancien et du Nouveau Testament;* Paris, 1708, in-12; — *Essais de traductions ou Remarques sur les traductions françoises du Nouveau Testament;* Paris, 1709, in-12; — *La Vie de la sœur Magdelaine du Saint-Sacrement, religieuse carmelite du monastère de Beaune;* Paris, 1711, in-12; — *Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ traduit en françois sur la Vulgate*, avec des explications littérales; Paris, 1712, 3 vol. in-12; — *Prodromus Biblicus;* Paris, 1714, in-4°; — *Traité des Vanités du siècle*, traduit de saint Jérôme; Paris, 1715, in-12; — *Explication historique du psaume* Exsurgat Deus; Paris, 1715, in-12; — *Méthode sacrée pour apprendre à expliquer l'Écriture Sainte par l'Écriture même;* Paris, 1716, in-8°; — *Les trois Psautiers de saint Jérôme traduits en françois*, 1704; — *Psautier à trois colonnes, selon la Vulgate;* Bruxelles, 1716, in-12. B. H.

Journal des Savants, 9 août 1717. — *Hist. Litt. de la Congrégat. de Saint-Maur*, p. 382-397.

MARTIANO (*Prospero*), médecin italien, né en 1567, à Reggio, mort le 20 novembre 1622, à Rome. Reçu en 1593 docteur à Bologne, il s'établit à Rome, où son habileté lui valut une grande réputation. Il a publié : *Magnus Hippocrates Cous explicatus, sive Operum Hippocratis interpretatio latina, cum annotationibus;* Rome, 1626, 1628, in-fol.; Venise, 1652; Padoue, 1718, in-fol. Baglivi estimait beaucoup ces commentaires, qu'il plaçait immédiatement après ceux de Duret. K.

Baggi, *Giornale Modenese*, XIII. — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, III.

MARTIANUS CAPELLA. *Voy*. CAPELLA.

MARTIGNAC (*Étienne* ALGAY DE), littérateur français, né en 1620, à Brives, mort en 1698. Il appartenait à une ancienne famille du Limousin, vint de bonne heure à la cour, et vécut dans la confidence de Gaston, duc d'Orléans. Vers l'âge de quarante ans, il se consacra entièrement à l'étude des lettres; il publia une série de traductions en prose, meilleures que celles qu'on avait faites avant lui sur les mêmes auteurs, mais fort au-dessous de celles qui ont paru après lui. « Il fut le premier, dit Voltaire, qui donna une traduction supportable de Virgile et d'Horace. » Dans ce genre de travail il fit le mieux qu'il put, n'ayant en vue que l'intelligence des textes; aussi ses versions, en général fidèles, exactes et claires, manquent d'élégance et de correction. L'abbé de Marolles, infatigable traducteur lui-même, vit avec chagrin qu'un autre écrivain osât entrer en concurrence avec lui. Il l'attaqua à diverses reprises, et le défia de traduire autant d'auteurs qu'il en avait mis lui-même en français, et surtout de les parer « de son style si noble, si galant et si poli ». On a de Martignac : *Comédies de Térence, avec le latin à côté, et rendues très-honnêtes, en y changeant fort peu de choses;* Paris, 1670, 1700, in-12; ce volume ne renferme que trois comédies, *L'Eunuque*, *L'Hécyre* et *Le Fâcheux à soi-même;* — *Les Œuvres d'Horace;* Paris, 1678, 2 vol. in-12; réimpr. en 1684 et en 1687 : en faisant l'éloge de cette version, Visé alla jusqu'à dire dans *le Mercure* « que par son moyen les dames désormais connaîtroient ce qu'elles n'avaient jamais connu, et que les savants mêmes en profiteroient »; — *Les Œuvres de Virgile;* Paris, 1681, 1686, 3 vol. in-8°; les

écoliers, pour qui l'auteur avait principalement travaillé, firent la fortune de ce livre, réimprimé plusieurs fois; — *Les Satires de Perse et de Juvénal;* Paris, 1682, in-12; — *Mémoires concernant ce qui s'est passé en France de plus considérable depuis* 1608 *jusqu'en* 1636; Amsterdam, 1683, et Paris, 1684, in-12; réimpr. dans la *Collection des Mémoires* de Michaud et Poujoulat; plusieurs auteurs ont avancé, sans en fournir la preuve, que le duc d'Orléans lui-même avait préparé les matériaux de cette relation, qui lui est entièrement consacrée; elle est lourdement écrite, mais exacte et circonstanciée; — *L'Imitation de Jésus-Christ;* Paris, 1685; nombreuses édit.; — *Journal chrétien sur divers sujets de piété, tirés des SS. Pères;* Paris, 1685, in-4°; ce recueil périodique, qui parut depuis le 7 avril jusqu'au 16 juin 1685, n'obtint aucun succès; — *Entretiens sur les anciens auteurs, contenant leurs vies et le jugement de leurs ouvrages;* Paris, 1694, in-12; — *Éloges historiques des Évêques et Archevêques de Paris qui ont gouverné cette église depuis environ un siècle;* Paris, 1698, in-4°, portr.: on y trouve les vies de Pierre, Henri et J.-Fr. de Gondi, du cardinal de Retz, de Péréfixe et de François de Harlay. P. L.

Lelong, *Bibl. Hist.* — Baillet, *Jugem. des Savants.* — Goujet, *Biblioth. françoise*, V et VI. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* — Barbier, *Dict. des Anonymes.* — Desessarts, *Les Trois Siècles Littér.*

MARTIGNAC (*Jean-Baptiste-Silvère* GAYE, vicomte DE), célèbre homme politique français, né à Bordeaux, en 1776, mort à Paris, le 3 avril 1832. Ses études terminées, il se fit recevoir au barreau de Bordeaux; mais tout en se livrant à sa profession d'avocat, il s'occupait aussi de ses plaisirs et de littérature. On cite de lui quelques vaudevilles spirituels, qui appartiennent à sa jeunesse. L'ambition sérieuse ne tarda pas à l'animer. L'empire était sur le point de succomber. Les habitants de Bordeaux s'étaient prononcés avec enthousiasme pour le retour des Bourbons. Bien que les sympathies de Martignac fussent pour l'ancienne dynastie, il ne prit point de part active, ainsi qu'on l'a écrit, aux mouvements de cette époque, et ne fut point initié aux secrets des principaux chefs du parti royaliste. Pendant les Cent Jours, il eut quelques relations avec le général Clausel, à l'effet de protéger le départ de la duchesse d'Angoulême, et il laissa au général une opinion si favorable de son caractère, de son esprit et de sa modération que celui-ci en rendit compte à l'empereur. Après la seconde restauration, il fut nommé avocat général à la cour royale de Bordeaux, et reçut la croix. Il se distingua dans ce poste par l'éclat du talent et le dévouement aux principes monarchiques. Il fut ensuite envoyé procureur général à Limoges, où il obtint encore plus de succès. En 1821 il fut nommé député par le collége électoral de Marmande (Lot-et-Garonne), et arriva à Paris. C'était là le théâtre qui lui convenait et où il avait le désir et l'espoir de jouer un plus grand rôle. Il fut accueilli avec faveur par M. de Villèle, et devint un de ses plus zélés lieutenants. Dès les premiers temps il se fit admirer par l'éloquence facile et persuasive et les formes séduisantes qu'il apportait à la tribune. Son esprit, souple et ingénieux, se pliait à tous les sujets. Il était habituellement nommé rapporteur dans les questions difficiles, et rendit de grands services à son parti dans la discussion du projet de loi sur la police de la presse périodique. La loi fut adoptée, et peu après Martignac devint conseiller d'État (juin 1822). L'année suivante il fut élu à la vice-présidence de la chambre. Le parti royaliste avait résolu en principe l'expédition d'Espagne, que rendait nécessaire suivant lui l'exaltation révolutionnaire de la péninsule ou plutôt des cortès. M. de Villèle, qui était personnellement opposé à cette guerre, fut entraîné par les exigences de son parti. Dans la chambre des députés, l'opposition libérale, bien que peu nombreuse, montra une grande véhémence pour attaquer le projet de loi présenté. Martignac déploya dans ses réponses aux plus habiles orateurs une éloquence aussi adroite que brillante: il invoqua les idées de justice, d'honneur national, de dévouement et d'amour pour le roi; la majorité vota le crédit. Il fut attaché à l'expédition en qualité de commissaire civil, chargé d'aider de ses conseils le duc d'Angoulême, nommé généralissime. Les troupes françaises n'éprouvèrent que de faibles obstacles dans ce pays, où les prêtres leur avaient fait jadis une si terrible guerre. Les cortès s'enfuirent à Cadix, et déclarèrent Ferdinand déchu du trône. Les Français arrivèrent sous cette ville, qui, après un siége mal soutenu, capitula (octobre 1823). Le duc d'Angoulême, guidé par les conseils de Martignac, essaya vainement de servir de médiateur entre les constitutionnels et les ultra-royalistes. Il signala sa modération par l'ordonnance d'Andujar, que les violentes réactions de ces derniers avaient rendue nécessaire; mais il n'eut pas assez de fermeté pour en garantir l'exécution. A son retour, Martignac fut nommé ministre d'État, et peu après directeur général de l'enregistrement et des domaines. En 1824, il fut anobli et honoré du titre de vicomte.

Martignac continua de siéger à la chambre des députés. L'élection venait d'y envoyer Benjamin Constant, le célèbre publiciste de l'opposition. La partie ardente du côté droit avait fort à cœur de l'écarter, sous prétexte qu'il n'avait point la qualité de Français, bien qu'antérieurement il eût été membre du Tribunat, sous le gouvernement consulaire. Martignac fit un rapport aussi lucide qu'intéressant sur la famille, la filiation et les droits légaux du nouveau député, et conclut en proposant son admission. Lorsque la loi sur le renouvellement septennal de la chambre fut discutée, il la soutint avec son talent ordinaire, comme une nécessité pour affermir les institutions et fixer la sécurité

de l'avenir. Il prit également une part active à la discussion de la loi concernant l'indemnité pour les émigrés, et ce fut pour lui l'occasion de développer toutes les ressources de son esprit conciliant et modéré. Il insista surtout sur ce motif que c'était le meilleur moyen de « guérir les plaies de la révolution », et de détruire sans retour les irritations causées par le passé. La majorité royaliste dominait d'une manière absolue depuis les élections de février et mars 1824, élections accusées de fraude et de corruption, et qui avaient exclu de la chambre tous les libéraux à l'exception de dix-neuf. Cette majorité dicta au ministère des projets de loi contre-révolutionnaires, tels que le rétablissement des couvents de femmes, la loi du sacrilége, celle du droit d'aînesse. Une fraction de royalistes éclairés, ayant pour chef Châteaubriand, fit rejeter à la chambre des pairs les deux dernières, qui avaient été adoptées à l'autre chambre. Un autre projet de loi contre la liberté de la presse (connu sous le nom dérisoire de *loi d'amour*) excita une telle clameur que le ministère fut forcé de le retirer. La garde nationale de Paris, passée en revue par le roi, fit entendre les cris : « A bas les ministres! » et fut licenciée le lendemain (avril 1827). C'était une faute grave, et trois ans plus tard, cette gravité se révéla à tous au soleil éclatant de Juillet.

Guidé par la réflexion et l'expérience, Martignac était devenu de plus en plus modéré, réservé même dans son langage et sa conduite politique. M. de Villèle, voulant s'assurer une majorité compacte et plus docile, fit dissoudre la chambre (novembre). Mais, grâce à l'activité de la presse, et par suite de l'irritation du pays, les élections furent libérales. Cent vingt-cinq membres seulement de l'ancienne majorité étaient revenus. L'effet de cette victoire fut immense; elle dépassait de beaucoup les craintes du cabinet et les espérances de l'opposition. Le ministère, représenté surtout par MM. de Villèle, Corbière et Peyronnet, était contraint de se retirer. Charles X consentit, bien à contre-cœur, à un sacrifice passager aux idées libérales. M. de Villèle avait recommandé Martignac, espérant trouver en lui un éloquent défenseur de son administration, à laquelle il avait été longtemps associé. Après bien des négociations et des conférences, un ministère fut enfin formé. Les principaux membres étaient Portalis, Hyde de Neuville, La Ferronays, Roy, et Martignac, qui prit le portefeuille de l'intérieur : il n'y eut pas de président du conseil. Pris collectivement, ce cabinet, bien que composé d'hommes aussi honorables qu'éclairés, n'était pas dans les inclinations personnelles du roi. Il semblait n'avoir été admis que comme un essai, ou comme une concession passagère à l'esprit libéral du temps et à de rancunes intéressées de la contre-opposition royaliste. Par son éloquence incontestable, Martignac en était l'homme le plus distingué et le plus influent, et naturellement son nom y est resté attaché. Ce ministre était sincèrement dévoué à la pensée du moment, qui était de naturaliser en France la monarchie représentative, en s'efforçant d'enlever leurs préjugés aux royalistes et leurs préventions aux libéraux : il était le ministre le mieux choisi. La situation pourtant était délicate et difficile. Le ministère se trouvait en face d'un roi faible, dont il n'avait pas la confiance, d'une presse passionnée et impatiente, d'une chambre morcelée en coteries, les unes résolues à repousser les réformes les plus sages, les autres dominées par l'esprit de système ou animées d'une ambition rivale. Partout étaient des piéges, des intrigues, des embarras, et il n'avait pour les combattre que sa loyauté et son amour du bien. L'avénement de ce ministère (4 janvier 1828) fit naître une confiance générale. Dans le discours d'ouverture des chambres, il répudiait le système de ses prédécesseurs. Si les actes répondent aux déclarations, disait-on, c'est une politique nouvelle qui est inaugurée. De nombreux changements dans le personnel des ambassades et de l'administration du royaume signalèrent le caractère modéré que Martignac voulait donner au gouvernement. Le roi y résistait avec obstination : il fallait lui arracher ces changements homme par homme. Cependant il résistait peu aux réformes libérales proposées par le ministre sur les choses. La censure fut abolie, la surveillance rigoureuse que la douane de Paris exerçait sur les livres exportés à l'étranger, supprimée. De bonnes lois furent proposées aux chambres, lois qui attestaient le retour à l'esprit de la charte et un développement plus large des libertés publiques. La première établissait de nouvelles garanties pour la révision annuelle des listes électorales, et par là étaient assurées l'indépendance et la sincérité des élections. Dans les années précédentes, on avait relevé si souvent des fraudes, que la méfiance était devenue générale et très-ombrageuse : il fallait d'abord rassurer l'esprit public. La seconde loi (18 juillet 1828), sur la presse périodique, lui accordait de larges concessions : plus de monopole, de censure possible et légale. Les dispositions sur la police de la presse établies en 1822 étaient abrogées. Par là, la liberté de la presse obtenait d'efficaces garanties. Cependant la discussion de cette loi fut vive à la chambre, de la part de la gauche et de la droite. L'une se plaignait de ses exigences et de ses rigueurs, l'autre de ses concessions et de sa faiblesse. Un rapport de la commission chargée d'examiner la question des jésuites avait déclaré que la direction de leurs écoles n'était pas contraire aux lois du royaume. Les libéraux soutenaient que ceci était contraire à la décision de la chambre des pairs et à un arrêt de la cour royale de Paris. Ils pressaient le ministère de faire exécuter les lois. Le roi montra une ferme et longue résistance à signer les ordonnances présentées. Il fallut bien des efforts et des conférences pour l'y décider. Il signa enfin ces cé-

lèbres ordonnances du 16 juin, et ne le fit qu'à cause des conséquences graves qu'aurait amenées le renvoi du ministère (1828). Elles portaient que les établissements des jésuites seraient assujettis à la surveillance et au régime général de l'université; elles limitaient le nombre des élèves des petits séminaires aux besoins présumés du sacerdoce, et leur prescrivaient l'habit ecclésiastique après deux ans d'études. Ce sont là toutes les prescriptions de ces ordonnances, qui préoccupèrent alors singulièrement les esprits. Les journaux royalistes et le parti congréganiste firent entendre les clameurs les plus vives : elles devinrent le signal de la résistance de l'épiscopat. Presque tous les évêques protestèrent avec plus ou moins de véhémence, et l'histoire a recueilli la fière déclaration envoyée au ministre par M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse : « *Etiamsi omnes, ego non.* » Malgré cette espèce de révolte, le ministère tint ferme, et les ordonnances furent exécutées. Les jésuites aimèrent mieux fermer leurs établissements que de se soumettre à l'université. Ils allèrent s'établir au delà des Pyrénées et en Suisse. Pour apaiser ces clameurs et cette résistance, le ministre chargea d'une mission confidentielle à Rome M. Lasagni, jurisconsulte romain, autrefois attaché au tribunal de la Rote, et alors magistrat en France. Il devait éclairer le saint-père sur le vrai caractère de la question et détruire les préventions défavorables qui auraient pu lui être données. Le pape écrivit en France au cardinal de Latil, qui avait une grande influence sur l'esprit du roi, « que les évêques doivent se confier à la sagesse du roi pour l'exécution des ordonnances et marcher d'accord avec le trône ». La victoire du ministre sur les répugnances royales affaiblit son crédit au lieu de l'affermir. Charles X conserva un amer souvenir d'avoir été réduit à signer contre ses scrupules, bien plus, contre ses affections. En résultat, ces ordonnances amenèrent une rupture complète entre le parti religieux et le ministère. Malgré les embarras qui naissaient du conflit des idées et des passions contraires, la marche ferme et loyale de l'administration avait relevé les espérances de tous les hommes de bien, de tous ceux qui voulaient l'alliance sincère de la royauté et des libertés publiques.

Un des hommes les plus considérés et les plus consciencieux de cette époque, un ami ardent mais éclairé du progrès dans toutes les branches de la civilisation, M. le duc de Broglie, écrivait en 1828 : « N'en déplaise aux détracteurs officieux de notre temps et de notre pays, tout va bien; chaque jour les idées saines gagnent du terrain; l'esprit public se forme et se propage à vue d'œil (1). » A l'ouverture de la session de 1829, deux projets de loi ayant pour objet d'assurer au principe électif une part dans l'administration des départements et des communes (loi municipale, loi départementale), et d'imposer au pouvoir central, pour les affaires locales, des règles et des limites nouvelles, furent présentés en même temps (9 février). Les deux exposés des motifs étaient l'ouvrage de Martignac : c'étaient des modèles de clarté et de raisonnement législatif. Ils furent bien accueillis par toutes les parties raisonnables de la chambre et encore mieux par l'opinion publique. Quand vint le moment de la discussion, dans quel ordre procéder? Il semblait logique que le projet de loi municipale, rapporté le premier, dût avoir la priorité. Mais la gauche, aidée de l'extrême droite, obtint la priorité en faveur de la loi départementale. Le but de la droite était d'ébranler les ministres pour précipiter leur chute; celui de la gauche de renouveler immédiatement l'administration départementale par l'adoption de la loi. Cette différence dans le but de chacun des côtés éclata dans tous les discours de leurs orateurs. La discussion s'ouvrit le 30 mars; elle fut très-vive et prolongée. Martignac y montra autant d'habileté que d'éloquence. On pouvait trouver ces concessions ou trop larges ou trop restreintes; en tous cas, elles étaient réelles, et les partisans des libertés publiques n'avaient rien de mieux à faire que de les accepter et de s'y établir. Le but de la droite étant d'aggraver l'embarras du ministère et de le renverser, il en résultait pour lui la nécessité de s'appuyer spécialement sur le côté gauche. Mais là il y avait des impatients et des ambitieux, qui voulaient former un ministère de leur couleur, malgré le peu de chances de succès que faisait pressentir le caractère de Charles X. Le combat décisif s'engagea sur un amendement de la commission, qui supprimait les conseils d'arrondissement. Le roi avait déclaré qu'il ne voulait plus rien céder. Martignac déclara qu'il ne pouvait accepter aucun amendement. Il avait été même convenu entre les ministres qu'on retirerait le projet de loi si le vote ne sauvait pas les conseils d'arrondissement. Au moment du vote, le côté gauche et une partie du centre gauche se levèrent en faveur de l'amendement. En vain, Martignac et Hyde de Neuville avaient imploré avec éloquence les royalistes de la droite de venir au secours de la loi et de voter avec les conseillers de la couronne; ils restèrent immobiles sur leurs bancs, souriant malignement de l'embarras des ministres, comptant sur une chute dont ils espéraient profiter, et les laissant aux prises avec les exigences de leurs alliés. L'amendement fut adopté : le projet ministériel était frappé de mort. Martignac s'entretint un moment avec Portalis, et tous deux se rendirent aux Tuileries. « Eh bien, s'écria Charles X en les voyant, je vous l'avais dit! Il n'y a rien à faire avec ces gens-là. » Martignac revint à la chambre avec une ordonnance qui retirait les deux projets de loi communale et départementale. Les centres furent consternés,

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 304.

une vive agitation se manifesta dans la chambre, et la séance fut levée.

Par ce retrait, l'alliance de la gauche et du ministère fut brisée : le ministère n'avait plus de majorité. Quant à Charles X, il n'avait jamais vu que du provisoire dans le ministère : il ne tenait pas à pousser l'expérience plus loin; mais il voulait avoir le budget. Fermement résolu dès lors de choisir des hommes tout à fait à lui, il fut aimable, plein d'affabilité et de prévenances envers ses ministres; il s'efforçait par un redoublement de bienveillance de diminuer pour eux, surtout pour Martignac, l'amertume de la chute. Il renouvelait ses compliments sur le charme et l'habileté de sa parole, mais sans accorder cependant à son talent de tribune un autre mérite que celui d'un don purement artistique. Si quelque pair ou député le visitait au sortir d'une séance où le ministre de l'intérieur avait parlé : « Eh bien, disait-il, vous avez donc entendu la Pasta (1)! » Maître du budget de 1830, Charles X s'occupa plus activement de l'exécution de ses plans. Le prince de Polignac arriva subitement à Paris, le 27 juillet (1829), et le 9 août, huit jours après la clôture de la session, les noms de Polignac, Peyronnet, Bourmont comme membres du nouveau cabinet, parurent dans *Le Moniteur*. Charles X traita avec bienveillance plusieurs des ministres qu'il renvoyait, avec rudesse deux ou trois autres. Martignac fut nommé grand'-croix de la Légion d'Honneur et pourvu d'une pension de 12,000 fr. A l'apparition des nouveaux ministres, le pays fut d'abord stupéfait, puis vinrent l'agitation, l'inquiétude, l'irritation. Ces sentiments prirent chaque jour plus d'énergie, d'étendue, d'éclat dans leur manifestation; mais pourtant on se contenait, on attendait la réunion des chambres, où de toutes parts on prévoyait une lutte ardente. Elles s'ouvrirent le 2 mars 1830. Une adresse énergique, bien que respectueuse dans les formes, fut adoptée par 221 voix. Elle fut présentée à Charles X le 18 mars, et le roi annonça dans sa réponse que ses résolutions étaient immuables. « Le roi ne rendra pas son épée », s'écriait le lendemain le principal organe du ministère. Le 19, la session fut prorogée au 1er septembre suivant. La rupture était éclatante entre la couronne et le système électif. Le 16 mai, la chambre des députés fut dissoute, et une ordonnance convoquait les colléges électoraux pour le 23 juin et le 3 juillet, et fixait la réunion des chambres au 3 août. Les deux ministres les plus modérés, Courvoisier et Chabrol, sortirent du conseil. Le membre le plus compromis et le plus audacieux du cabinet Villèle, Peyronnet, devint ministre de l'intérieur. Le gant était jeté; des deux parts, on se prépara à la bataille décisive. Les nouvelles élections renvoyèrent à la chambre les 221, et bon nombre d'autres libéraux. L'opposition revenait plus forte que jamais. La cour était résolue à un coup d'État, et le 26 juillet parurent au *Moniteur* les fameuses ordonnances qui amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons et l'avénement de la dynastie d'Orléans (*voy.* CHARLES X et LOUIS-PHILIPPE). Lors du procès des ministres déchus, Martignac fut appelé par le prince de Polignac pour sa défense. Il s'y dévoua généreusement, et produisit un chef-d'œuvre d'éloquence. Mais ses forces étaient épuisées. A la chambre, on n'entendit plus que très-rarement sa parole éloquente. Un jour, un membre accusa Charles X de cruauté. Martignac se leva pour défendre ce prince de ce reproche injuste (15 nov. 1831). Charles X était faible et obstiné, mais certainement il n'était pas cruel. Quelques mois après, l'ancien ministre n'existait plus. Sa mort causa des regrets et des hommages unanimes. A ses obsèques se pressèrent les représentants de tous les partis, pour honorer à la fois l'homme et l'orateur.

Martignac a laissé à tous ceux qui l'ont connu, dans la vie publique ou privée, amis ou adversaires, un souvenir plein d'estime et de bienveillance. C'était un caractère facile, aimable, gracieux, un esprit droit, prompt et fin. Il avait une éloquence naturelle et habile, lumineuse, pleine d'élégance et de persuasion; il plaisait à ceux-là même qu'il combattait. « J'ai entendu un jour Dupont de l'Eure, dit M. Guizot, lui crier doucement de sa place, en l'écoutant : « Tais-toi, sirène. » Son court ministère est la phase importante de sa vie. En temps ordinaire et pour un régime constitutionnel bien établi, c'eût été un aussi utile qu'agréable ministre; mais il avait, dans la parole comme dans la conduite, plus de charme et de séduction que de puissance et d'autorité. Il n'apportait pas, soit dans le gouvernement, soit dans les luttes politiques, ni cette énergie simple, passionnée, persévérante, ni cette haute ambition de succès, qui s'animent devant les obstacles ou dans les défaites, et qui souvent entraînent les volontés, même lorsqu'elles ne changent pas les esprits. Plus épicurien qu'ambitieux, il tenait à son devoir et à son plaisir plus qu'à son pouvoir. Tels sont les traits principaux que nous fournit M. Guizot sur Martignac. Rarement un homme politique a eu des qualités plus séduisantes et une éloquence plus persuasive. Dans son ministère, il avait pris pour devise : probité, modération, progrès. Arrivé à une époque difficile, où tous les ressorts du gouvernement avaient été fâcheusement usés par les six années de pouvoir du parti royaliste exagéré, il eut mission de relever la dignité du pouvoir, et pour cela il s'appliqua à donner à l'administration un cachet de sincérité et de franchise. Là fut son travail, son œuvre laborieuse, et là se trouve aussi la gloire de son ministère. S'il manqua de fermeté et de caractère, s'il n'exerça ni aux Tuileries ni dans la chambre des députés l'empire ou même

(1) Célèbre cantatrice de l'époque, dont l'admirable voix attirait tout Paris.

l'influence que son excellent esprit et son rare talent auraient dû lui donner, on peut cependant dire qu'il fit beaucoup pour la liberté et pour le trône qu'il voulait appuyer sur cette base. Bien des hommes politiques se sont succédé sous la restauration au ministère de l'intérieur. L'avénement de Martignac fut accueilli par l'opinion publique avec enthousiasme et confiance : ce fut le signal d'une ère nouvelle. Les gens de lettres et les artistes, frondeurs par caractère, applaudirent tous, et par des paroles et par des actes; ceux qui formaient l'élite de cette époque, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Soumet, Alfred de Vigny, Émile Deschamps, Alex. Dumas lui adressèrent à l'envi les plus vives et les plus dignes félicitations. Martignac les justifia par un tact exquis et une noble bienveillance. Rarement un ministre a mis plus d'empressement, de bonne grâce et de générosité à secourir les infortunes et à récompenser le mérite. Un dernier trait à tous ces souvenirs. De nos jours (1858), l'empereur a accordé à Mme veuve de Martignac une pension de 6,000 fr., *pour services rendus à l'État par son mari*; ce sont les expressions mêmes du considérant. Cet acte honore à la fois le gouvernement de l'empereur et la mémoire de Martignac.

La mort le surprit avant qu'il eût pu mettre la dernière main à un ouvrage dont il avait puisé les matériaux en Espagne : il parut en 1832, sous le titre de *Essai historique sur la révolution d'Espagne et l'intervention de* 1823. On a encore de Martignac : *Ésope chez Xanthus*, comédie-vaudeville ; 1801 ; — *Bordeaux au mois de mars* 1815, *ou notice sur les événements qui ont précédé le départ de madame la duchesse d'Angoulême*, avec notes du général Clausel; 1830; — *Défense et Réplique pour M. le prince Jules de Polignac*, ancien président du conseil des ministres, prononcées devant la cour des pairs; 1831; — *Le Couvent de Sainte-Marie-aux-Bois*, épisode; 1831. J. CHANUT.

Moniteur de 1821 à 1830. — Lesur, *Annuaire historique*, 1828 et 1829. — *Mémoires de M. Guizot*, t. Ier. — Châteaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*. — Capefigue, *Histoire de la Restauration*. — Id. par Vaulabelle. — Id. par M. Lamartine. — *Sur les divers Historiens de la Restauration*, dans la *Revue Contemporaine*, t. III, 1852. — *Docum. partic.*

MARTIGUES. *Voy.* LUXEMBOURG.

MARTIMBORE (*J.*), poëte français, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il dédia à ses amis un ouvrage en vers médiocres, intitulé : *Épistre du Trespas et Résurrection du corps et immortalité de l'âme*; Paris, 3e édit., 1613, in-8° ; l'auteur annonce qu'il n'a pas mis son nom aux deux premières éditions de son livre. G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*, I, 363.

MARTIN (Saint), évêque de Tours, né à Staïn, en Hongrie, vers 316, mort à Candes, en Touraine, vers 396 (1). Les hagiographes n'oublient pas de nous dire quels étaient ses parents : « de grande noblesse, occupant de hauts emplois, etc. » ; mais, selon Jean Maan et d'autres critiques, il ne faut pas répéter ces fables. Le jeune Martin fut élevé à Pavie, et dès qu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, il fut enrôlé dans la milice. Constantin Ier occupait encore le trône des césars; la religion des chrétiens était en faveur à la cour et dans les camps : à l'âge de dix-huit ans, Martin abjura la foi de ses pères, et reçut le baptême. Quelques années après, il fut envoyé dans les Gaules. C'est ici qu'il faut placer la légende du manteau. Aux portes de la ville d'Amiens, durant un rude hiver, Martin rencontre un pauvre presque nu. Ému de compassion à l'aspect d'une si triste misère, il fait deux parts de son manteau, et en offre une au mendiant. Personne ne pourrait affirmer la véracité de cette légende; mais personne assurément ne voudrait la contester. Si pour recommander utilement la pratique de la charité il faut s'appuyer sur des exemples, nous ne nous opposons pas à ce qu'on les imagine : c'est bien ici que le but sanctifie le moyen. Après la mort de Constantin Ier, Martin quitta le service, et alla se ranger parmi les disciples de saint Hilaire de Poitiers, l'un des hommes les plus lettrés des Gaules. C'est à son école que Martin acheva son éducation doctrinale. Le baptême l'avait fait chrétien ; mais il ignorait encore bien des articles de la croyance chrétienne. Sous la discipline de saint Hilaire, il devint théologien. Ayant ensuite désiré revoir ses parents, il traversa les Alpes et la Lombardie. Les chrétiens étaient alors assez mal vus en Lombardie. Cependant, loin de dissimuler sa croyance, Martin la déclara si haut, et se laissa même aller à de si vifs propos sur le compte des Latins gagnés à la doctrine des Grecs, l'arianisme, qu'il fut saisi par les magistrats de Milan et battu de verges. Cette disgrâce ne l'amena pas à douter de la foi d'Hilaire, mais le décida néanmoins à quitter Milan. Il se retira dans une bourgade voisine. Cependant il ne lui fut pas permis d'y faire un long séjour. Comme il avait été accompagné dans cette retraite par un certain nombre d'autres partisans de sa doctrine, Auxentius, évêque de Milan, qui était arien, redouta leur propagande, et mit des gens à leur poursuite. Martin aurait alors voulu rentrer dans les Gaules; mais les Gaules étaient aussi en proie à des tumultes religieux, et saint Hilaire lui-même avait été banni de Poitiers ; il alla donc chercher un asile au sein de la mer Tyrrhénienne, dans l'île Gallinaria. Il abandonna ces lieux en l'année 360, lorsqu'un décret impérial eut rendu saint Hilaire à son église.

(1) Il y a de grands débats sur l'année de la mort de saint Martin. Si l'on admet la chronologie de Sulpice Sévère, il faut inscrire cette mort à l'année 400 ; Grégoire de Tours paraît quelquefois favoriser cette date, mais le plus souvent, et notamment dans son *Histoire sommaire des Archevêques de Tours*, il s'exprime en des termes qui la contredisent. François Chifflet et dom Liron adoptent l'année 400, Tillemont et Lecointe l'année 397, dom Gervaise et quelques autres préfèrent l'année 396.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

élu pape le 23 décembre 882, en remplacement de Jean VIII. Il excommunia aussitôt Photius, et rappela Formose sur le siége épiscopal de Porto. Il eut pour successeur Adrien III. A. L.

Fleury, *Hist. Eccl.*, t. III, p. 542. — F. Paggi, *Breviarium Pontificum Romanorum*, etc. — Muratori, *Ann. Ital.* — Artaud de Montor, *Hist. des souverains Pontifes romains*, t. II, p. 141.

MARTIN III ou **MARIN II**, cent trente-unième pape, né à Rome, mort dans la même ville, en juin 946. Il succéda, entre le 22 janvier et le 4 février 943, à Étienne IX. Il se distingua par son zèle à réformer la discipline ecclésiastique, et fonda de nombreux établissements monastiques. On a de lui une missive à l'évêque de Capoue, dans laquelle il accuse ce prélat d'être ignorant des canons, inexpérimenté dans les lettres et transgresseur téméraire des lois divines et humaines, parce que cet évêque avait donné un bénéfice à un de ses diacres. Martin déclara le diacre intrus et hors de toutes les communications ecclésiastiques; il saisit en même temps les terrains affectés aux revenus de ce bénéfice, et les concéda aux Bénédictins. Agapit II lui succéda. A. L.

Platina, *Vitæ Pontif. Roman.* — Artaud de Montor, *Hist. des souverains Pontifes romains*, t. II, p. 79.

MARTIN IV (1) (*Simon* DE BRION (2)), cent quatre-vingt-quatrième pape (selon les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (3)), mort à Perugia, le 28 mars 1285, naquit vers 1210, au château de Montpensier où de Montpencien, paroisse d'Andrecel, en Touraine (suivant François Du Chesne et Artaud de Montor). Mais d'après une chronique de Sens (4), conservée parmi les manuscrits de la reine Christine de Suède, et qui s'arrête en 1294, il était né à *Mons-Pilgoti* (Montpilloi, près de Bavon, en Champagne, s'il faut en croire Thomé, chanoine de Meaux). Tous ces noms, douteux ou inconnus aujourd'hui, ne jettent aucune lumière sur le lieu de naissance de Martin IV; cependant sa famille était puissante dans l'Anjou et le Poitou. Il fit son éducation à Tours, où il entra dans l'ordre des Franciscains; il y devint chanoine régulier, puis trésorier de l'église Saint-Martin; il est donc probable qu'il était né dans cette partie de la France. Le roi saint Louis le prit pour garde des sceaux en 1260; il se démit de cette fonction lorsque Urbain IV, en 1262, le créa cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile. Grégoire X (Teobaldo Visconti) l'envoya en France comme légat apostolique auprès de Philippe le Hardi, pour remercier ce roi d'avoir

(1) Ou *Martin II* selon le *Diario di Roma*, qui n'intercale pas les papes *Marin I* et *II* dans la série des *Martin*. Depuis longtemps les historiens sont tombés d'accord sur l'identité de ces noms.

(2) Et non *de Brie*, comme le dit Fleury dans son *Hist. Ecclésiastique*.

(3) Artaud de Montor en fait le *cent quatre-vingt-onzième*.

(4) Il y a aussi une commune d'Andrezel dans le département de Seine-et-Marne; c'est ce qui a pu faire réclamer Martin IV, comme Briard ou Champenois.

restitué au saint-siége le comtat Venaissin, province laissée à l'Église romaine par Raymond VII, comte de Toulouse, lorsque ce seigneur, écrasé par les croisés, suscités contre lui, commandés et menés par Simon de Monfort, ne put racheter sa vie et celle du reste de ses sujets que par le sacrifice d'une partie de son patrimoine. Les papes Adrien V, Jean XXI, Nicolas III laissèrent le cardinal Simon de Brion à la cour de France; mais lorsque le dernier de ces papes vint à mourir (22 août 1280), il fut élu souverain pontife à Viterbe, le 11 février 1281. Son élection, qui présente des détails assez curieux, fut le fruit d'une brigue de Charles I[er] d'Anjou, roi de Sicile (Naples), qui voulait faire nommer un pape français. La majorité des cardinaux s'étant opposée aux vues du roi, et ayant suspendu le scrutin, la populace viterboise, soudoyée par Charles, se saisit des récalcitrants, et les ayant mis en prison, les fit jeûner au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'ils eussent promis de procéder à l'élection sans délai. Au bout de quelques jours de ce régime, les cardinaux s'entendirent parfaitement. Simon de Brion fut proclamé à l'unanimité. Une seconde comédie suivit la première. « Simon, rapporte sérieusement le chevalier Artaud de Montor, manifesta alors une résistance si déterminée et si forte, que les cardinaux, enflammés d'un saint zèle (ou plutôt pressés par la faim), lui arrachèrent ses habits de cardinal, les déchirèrent et le revêtirent, par force, des habits de la papauté. Succombant à la force, et n'osant plus résister, il fut couronné le 23 mars à Orviéto. » Ce ne fut pas tout : une fois dûment installé, le premier acte de Martin IV fut de se venger de la violence qui avait été la cause de son avénement à la papauté. Il lança un interdit contre les habitants de Viterbe, et Ricardo Hannibaldi, qui les avait excités, fut obligé de venir lui demander pardon la corde au cou. Le saint-père pour cette fois se montra miséricordieux; il pardonna aux Viterbois, et même, à cause de leur repentir, leur accorda quelques indulgences. Il ne se montra pas non plus très-sévère envers Charles d'Anjou; car peu après son intronisation, ayant été élu sénateur de Rome, il fit cession de ce titre au roi de Sicile. Nicolas III avait fait tous ses efforts pour éteindre les factions des guelfes et des gibelins en les réconciliant; Martin IV fit le contraire : excité par le roi Charles, « qui le menait par le nez comme sa créature », dit Muratori, il se déclara hautement pour les guelfes, et poursuivit à outrance les gibelins. Ceux de la Romagne, chassés de leurs foyers, s'étaient tous retirés à Forli. Le pape et le roi de Sicile préparèrent un grand armement pour se rendre maîtres de cette ville; Jean d'Eppe, conseiller de Charles d'Anjou, fut créé, par le souverain pontife, comte de la Romagne et placé à la tête des forces papales et napolitaines avec ordre de faire main-basse sur tout ce qui appartiendrait au parti gibelin. Les For-

livois envoyèrent des députés au saint-père; mais il les congédia honteusement sans vouloir les écouter. Jean d'Eppe ravagea le territoire de Forli; mais il trouva la ville si bien défendue par les soins du comte Guido de Montefeltro qu'il dut commencer un siége en règle. Montefeltro envoya une nouvelle députation au pape, qui y répondit par un interdit et la confiscation à son profit des biens appartenant aux Forlivois dans les États ecclésiastiques. Avant de traiter de la paix Martin IV exigeait qu'on chassât de Forli tous les étrangers et par conséquent Montefeltro lui-même. « Reconnait-on à ces traits, s'écrie naïvement Muratori, le père commun des fidèles ? » Durant ce temps Jean d'Eppe s'étant ménagé des intelligences dans la ville s'en fit livrer une des portes, et s'y précipita avec cinq cents hommes d'armes. Déjà le meurtre et le pillage étaient commencés lorsque Montefeltro chargea les papalins, et après un terrible combat livré dans les rues, le comte de la Romagne eut grand peine à s'échapper lui vingtième. Le pontife vaincu lança une excommunication solennelle contre les Forlivois, qui parurent peu s'en soucier. Au surplus, jamais pape n'usa autant des foudres de l'Église. L'année précédente (18 novembre), Martin IV avait excommunié l'empereur de Constantinople, Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme et de l'hérésie des Grecs. Ce fut encore le roi de Sicile qui lui fit faire cette démarche, pour donner une apparence de croisade à la ligue qu'il avait conclue contre ce prince. Le 7 mai 1282, autre excommunication contre les habitants de Palerme et les auteurs des *Vêpres siciliennes*, massacre dans lequel avaient péri quatre mille Angevins ou Provençaux. Le 9 novembre suivant, Martin exclut aussi de la communion don Pedro III, roi d'Aragon, instigateur prétendu de ce massacre, mais qui du moins en avait profité pour s'emparer de la Sicile. En 1283, le pape renouvela ses anathèmes contre ce prince, qu'il déclara déchu de la royauté, transféra son royaume à Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi, et publia une croisade contre lui. Philippe obtint du pontife la décime des revenus ecclésiastiques pour faire cette guerre sacrée. Les peuples se portèrent à cette expédition avec tant d'ardeur, que beaucoup de croisés y vinrent sans armes; des pierres leur en tenaient lieu : ils disaient en les jetant : « Je jette cette pierre contre Pierre d'Aragon pour gagner indulgence promise. » Le monarque anathématisé n'en fut pas moins victorieux, et ses ennemis, battus en diverses rencontres, furent en outre décimés par une contagion. Sur ces entrefaites, Rome se souleva, et le saint-père ayant à se plaindre des violences de Renier, gouverneur d'Orvieto, se réfugia à Perugia (24 mars 1285); il y mourut quatre jours après. Il fut enterré au couvent des Franciscains de cette ville, avec l'habit de cet ordre.

Martin IV est honoré comme saint à Pérouse, et le continuateur de la *Chronique* de Martin le Polonais lui attribue des miracles dont il se donne pour témoin. Guillaume de Nangis et Platina le canonisent également. Il avait pris pour devise ce verset du CXXXIe psaume : « *Portio mea, Domine, sit in terra viventium* ». A juger de son caractère par sa conduite, il était brusque, peu accommodant, et toujours prêt à soutenir ses prétentions les armes à la main. Nourri dans les principes d'une fausse jurisprudence canonique, il discrédita par un usage trop fréquent les armes spirituelles de l'Église catholique. L'histoire lui reproche aussi d'avoir disposé de royaumes qui ne lui appartenaient pas et d'avoir suscité de la sorte de longues et sanglantes guerres. Il ne fit en cela que suivre les mauvais exemples donnés par ses prédécesseurs. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent ainsi des royaumes sur lesquels ils n'avaient aucun droit, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présents sous la condition d'en faire hommage-lige aux souverains pontifes et même de payer une redevance annuelle? N'était-ce pas convenir que les papes avaient le droit de disposer des couronnes et de déposer les monarques à leur gré? Si Martin eut tous les torts de son temps, il n'eut du moins pas la faiblesse du népotisme. Un de ses neveux étant venu le solliciter, il lui refusa tout emploi, lui donna une modique somme pour son voyage, et le renvoya en lui disant : « Les biens que nous avons sont à l'Église, nous ne pouvons en disposer. » Honorius IV (Giacomo Savelli) succéda à Martin IV. A. L.

Platina, *De Vitis et Moribus summorum Pontificum Romanorum Historia*, fos CCXXXI à CCXXXIIII. — Guillaume de Nangis, *Chronica*. — Martinus Polonus, *Chronic*. — J.-D. Mansi, *Dictionarium Historicum*, etc. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. VII, p. 438-442. — Novaès, t. IV, p. 7. — Artaud de Montor, *Hist., des souverains Pontifes romains*, t. III, p. 55-63. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*. — Papyre Masson, *Vitæ Pontif*. — Sponde, *Annal.*, 1280-1285. — Rainaldi, *Ann.*, 1280-1285. — A. Duchesne, *Hist. des Papes*.

MARTIN V (*Otto* ou *Eudes* COLONNA), deux cent-troisième pape (suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*), deux cent-dixième, selon Artaud de Montor, naquit en 1365, et mourut à Rome, le 20 février 1431. Il appartenait à l'une des plus puissantes familles de la Romagne, fit ses études à Perugia, où il professa le droit canonique. Quoiqu'il ne fût pas même diacre, Urbain VI (Bartolomeo Butilli-Prignani) le nomma référendaire (1381) et protonotaire (1384). Boniface IX le fit auditeur de Rote (1394) et l'envoya comme nonce auprès de diverses cours italiennes. Innocent VII le créa cardinal-diacre du titre de Saint-Georges-au-Voile-d'Or (1405), vicaire de Rome et archiprêtre de la basilique de Latran (1406). Jean XXIII (Baldassare Coscia) lui confia l'administration du patrimoine de Saint-Pierre, du duché de Spolète, et des villes de Todi, Terni, Amelia et Orvieta; le même pontife appela en 1380 Otto Colonna à l'archiépiscopat d'Urbin. Il assistait au concile de Constance

lorsque, le 8 novembre 1417, après l'abdication de Grégoire XII, la déposition de Jean XXIII et celle de l'anti-pape Benoît XIII (ou Pedro de Luna), vingt-trois cardinaux et trente prélats, décidés à mettre un terme aux schismes qui divisaient l'Église, convinrent de choisir un nouveau pontife en dehors de toute espèce d'intrigue. Leur choix s'arrêta sur Colonna, qui voulut prendre le nom de *Martin* (du jour de son élection, 11 novembre). Le 12 il reçut le diaconat (1), le 13 la prêtrise, le 14 il fut consacré évêque, et sept jours après solennellement couronné. Il fit ensuite la grande cavalcade dans la ville de Constance, se rendant de l'église cathédrale à l'église Saint-Augustin. La bride de son cheval était tenue à droite par l'empereur Sigismond et à gauche par Frédéric, marquis de Brandebourg et électeur du Saint-Empire. Il présida dès lors le concile, révoqua toutes les grâces accordées par ses prédécesseurs depuis Grégoire XI; ordonna que les évêchés et les bénéfices seraient administrés tels qu'ils l'étaient avant Urbain VI, et rendit aussi une foule de décisions relatives à la discipline ecclésiastique. Néanmoins, ayant voulu autoriser un mariage à un degré interdit par les canons, il s'attira une leçon de Sigismond, qui lui dit: « Saint-père, vous pouvez bien pardonner les péchés, mais non les permettre (2). » Le 22 février 1418, Martin fulmina une bulle contre les hussites et publia une croisade contre les Maures sur la sollicitation de João Ier, roi de Portugal. Loin de reconnaître, comme on l'a prétendu, la supériorité des conciles sur les papes, dans la quarante-cinquième session (12 avril), il défendit, par une constitution particulière, d'appeler désormais des papes aux conciles. Il excepta pourtant le cas de schisme. Les affaires du concile terminées, Martin V quitta Constance, le 16 mai 1418, traversa Schaffhouse, Berne, Genève, Suse, Turin, Pavie, Milan, et visita à loisir les principales villes de Lombardie, où il était splendidement accueilli. Ce fut de Mantoue qu'il data une bulle qui défendait de troubler les juifs, tant qu'eux-mêmes ne troubleraient pas les chrétiens en faisant quelque chose qui fût contraire à la foi ou aux bonnes mœurs. Cet acte, qui témoigne de l'esprit de tolérance de Martin, ne reçut guère d'application, même dans les temps plus modernes. De Mantoue le saint-père s'arrêta à Ferrare, puis à Florence, où il séjourna du 16 février 1419 au 15 septembre 1420. Ce fut là qu'il reçut une ambassade des empereurs grecs Manuel II et Jean VII Paléologue, qui lui demandaient des secours contre les Turcs et l'assuraient du désir qu'ils avaient, eux et leurs sujets, de se réunir à l'Église latine. Déjà Martin V avait fait faire des ouvertures à ce sujet par Wladislas V Jagellon, roi de Pologne, et avait pu se convaincre que les Grecs étaient très-disposés à se servir des Latins pour repousser leurs ennemis, mais qu'ils ne voulaient en aucune façon reconnaître la suprématie du pape. Néanmoins, ne voulant pas qu'on l'accusât d'avoir repoussé aucune chance de fusion, il chargea Pietro Fonseca, cardinal de Saint-Ange, de suivre cette négociation, qui dura deux années, au bout desquelles les empereurs et Joseph II, patriarche de Constantinople, insistant toujours pour que l'on tînt un concile général à Constantinople, et non ailleurs, pour débattre les points qui divisaient les deux Églises, le pape répondit qu'il consentait à cette demande, pourvu que les empereurs fournissent aux frais de voyage et à la dépense des prélats; ce qu'il savait bien au-dessus de leurs moyens. Les concessions à faire de chaque côté étaient d'ailleurs trop nombreuses et trop importantes pour qu'il y eût un sincère désir de rapprochement entre les cours impériale et pontificale. L'amour-propre, bien plutôt que la religion, fit avorter les négociations.

Ce fut encore pendant son séjour à Florence que Martin V renouvela l'excommunication contre Benoît XIII; il retira à la même époque Bologne des mains de Bentivoglio (juillet 1420), et, reconnaissant du bon accueil des Florentins, érigea leur évêché en métropole (2 mai 1419). Cependant, la satisfaction du saint-père fut troublée par les brocards que les Florentins, lassés de subvenir aux luxueux besoins de la cour papale, commencèrent à décocher contre leur onéreux hôte. Les enfants même venaient chanter jusque sous les fenêtres du saint-père une chanson dont le refrain était : « *Papa Martino non val un quatrino.* » Martin voulait témoigner aux magistrats florentins son mécontentement de ces railleries; mais Léonard Aretin, son secrétaire, l'en dissuada, et le détermina à prendre la route de Rome, où il entra enfin, le 22 septembre 1420. « Il y fut reçu, dit Platina, comme un astre salutaire. » Le 20 juillet 1429, l'anti-pape Clément VIII (Egidio Sanchez de Muñoz), quoique reconnu depuis plus de quatre ans par les Aragonais, vint renoncer volontairement entre les mains de Martin V aux insignes de la papauté. Martin en échange le créa évêque de Majorque, et demeura ainsi seul chef de la catholicité après un schisme de cinquante-et-un ans. Il survécut deux ans à cet heureux événement.

On lui attribue plusieurs ouvrages de droit canon restés manuscrits dans la Bibliothèque vaticane. Ce fut sous son règne (vers 1430) que l'on commença à frapper des médailles en l'honneur des pontifes. Platina loue sa prudence, sa douceur, sa justice et l'appelle « *la félicité de son*

(1) Artaud de Montor, t. III, p. 267. Quoique cardinal et qu'il eût rempli de très-hautes fonctions dans la cour romaine, Colonna était donc à peine sous-diacre, c'est-à-dire encore au plus bas degré de la hiérarchie ecclésiastique.

(2) Voici ce dont il s'agissait : Jean, comte de Foix, veuf de Jeanne, fille aînée du roi de Navarre, Charles III, dit *le Noble*, sollicitait la permission d'épouser Blanche, sœur de Jeanne, afin d'établir sa race légitimement sur le trône de Navarre, dont Blanche était héritière. Malgré le degré d'affinité et la critique de Sigismond, Martin accorda la dispense.

temps ». — « Ce pape, disent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, avait les qualités d'un prince et quelques vertus d'un évêque. L'Église lui est redevable de son union, l'Italie de son repos et Rome de son rétablissement. Néanmoins, Martin V, avant d'être élu avait promis avec serment, ainsi que tout le sacré collége, de travailler dans le concile à la réformation de l'Église dans le chef et dans les membres : promesse qu'on lui fit renouveler, mais qu'il eut toujours soin d'éluder. Il fallait une âme plus dégagée que la sienne de tout intérêt humain pour renoncer aux annates, aux réserves et aux différents impôts qui servaient à nourrir la cour romaine. » — Gabriele Condulmieri succéda à Martin V, sous le nom d'Eugène IV. A. L.

' Platina, *De Vitis et Moribus max. Pontificum Romanorum*. — L'Enfant, *Hist. du concile de Constance*, p. 537 et suiv. — Louis Jacob, *Bibliotheca pontificia* (Lyon, 1643, in-4°). — Ph. Labbe, *Concilia*, t. XII, p. 258 et suiv. — Bzovius, Sponde, Raynald., *Annal.*, 1417-1431. — Novaës, t. V, p. 64-88. — Lambertini, *De Canonibus*, 83, lib. I, cap. IX, n° 10. — Claude du Moulinet, *Hist. Summorum pont.* (Paris, 1679, in-fol.). — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques* (quinzième siècle.) — Richard et Giraud, *Bibl. sacree*. — Le chev. Artaud de Montor, *Hist. des souverains pontifes romains*, t. III, p. 264-286. — Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VI, chap. CI. — Hardt, *Magnum Constantinum Concilium*, etc. (Francfort, 1697, 3 vol. in-fol.). — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. VIII, p. 285, 413.

MARTIN Ier, dit *le jeune*, roi de Sicile, né en 1374, mort à Cagliari, le 25 juillet 1409. Il était fils de Martin dit *le vieux*, duc de Mont-Blanc (depuis roi d'Aragon et de Sicile), et épousa à Barcelone, le 29 novembre 1391 (1), Marie (*voy.* ce nom), reine de Sicile, fille de Frédéric II (ou III), dit *le Simple*, et de Constance d'Aragon. Les deux époux étant cousins germains, il fallut pour accomplir cette union une dispense du pape (d'Avignon) Clément VII. Martin prit aussitôt le titre de roi, et passa en Sicile avec sa femme. Ils débarquèrent à Trapani, le 25 mars 1392. La Sicile, privée de souverains depuis 1379, était en proie aux plus grands désordres, déchirée par plusieurs factions, et tyrannisée par les principaux seigneurs. Martin dut se présenter à la tête d'une armée pour reprendre Palerme, que le comte André de Clermont tenait en son pouvoir. Mais le peuple, lassé des exactions de ce seigneur, se souleva, et en ouvrit les portes à ses souverains légitimes. Clermont fut néanmoins amnistié, et le roi et la reine furent couronnés solennellement, en mai 1392. Giannone remarque qu'ils ne sollicitèrent point l'investiture du pape et que depuis cette époque les rois de Sicile s'en passèrent. La réconciliation du comte de Clermont avec la cour déplut singulièrement à Bernard Caprena, seigneur aragonais et favori du roi. Dans le but de supplanter le comte et d'obtenir ses domaines, il l'accusa secrètement d'avoir de mauvais desseins contre la personne du roi, et en donna pour preuve un poignard que Clermont portait, malgré la défense faite de paraître armé à la cour. Le comte, sur cette accusation, fut mis à la torture, et dans les tourments il avoua tout ce qu'on voulut. Condamné à mort avec de prétendus complices, il fut exécuté sur la place publique. Ses biens furent confisqués, et son comté de Motica fut adjugé à son accusateur, qui obtint aussi la charge de grand-amiral. Cette exécution inique excita dans Palerme une telle émeute que la cour dut se réfugier à Catane. La sédition s'étendit dans toute la Sicile, et il ne resta bientôt plus à Martin que Catane, Messine et Syracuse. Les Barbaresques d'Afrique profitèrent de ces troubles pour faire des courses en Sicile, où ils enlevèrent nombre d'habitants susceptibles de payer rançon, entre autres l'évêque de Syracuse qui demeura trois ans prisonnier. Cependant, par les conseils des archevêques de Palerme et de Montréal, les Palermitains consentirent à se soumettre (1399). Cet exemple fut imité par les autres villes, et le calme se rétablit peu à peu dans toute l'île. Le 25 mai 1402, la reine Marie mourut, instituant son époux pour son héritier. L'année suivante Martin se remaria avec Blanche de Navarre, fille du roi Charles III (*voyez* BLANCHE DE NAVARRE). La Sardaigne s'étant révoltée contre le roi d'Aragon Martin le vieux, Martin le jeune conduisit une expédition au secours de son père, et remporta, le 21 juin 1409, une grande victoire sur les rebelles, commandés par Guillaume II, vicomte de Narbonne. Peu de temps après, il tomba malade, et mourut à Cagliari, où il fut enterré. Il n'avait que trente-cinq ans.

Martin ne laissa que deux bâtards : un fils, nommé *Frédéric*, qui fut légitimé par le pape Benoît XIII et mourut du poison, le 29 mai 1428, au château de Branzat, en Aragon, où sa turbulence l'avait fait enfermer, et une fille, *Yolande*, qui fut mariée deux fois dans la maison de Gusman. Un autre fils, nommé *Frédéric*, que Martin avait eu de sa première femme, la reine Marie, était mort quelque temps avant sa mère (1402).

Martin dit *le vieux*, roi d'Aragon et de Sicile (Ier en Aragon et II en Sicile), père du précédent, mourut en 1410. Il succéda à son frère aîné Jean Ier, roi d'Aragon, en 1395, et à son fils en 1409. Il conserva la régence de Sicile à la reine Blanche de Navarre, sa bru. Il ne laissa pas d'enfants. En sa personne s'éteignit la dynastie issue des comtes de Barcelone, qui régnait en Aragon depuis l'année 1162. Il eut pour successeur aux trônes d'Aragon et de Sicile son neveu Ferdinand Ier, dit *le Juste*, infant de Castille (*voyez* ce nom). A. DE LACAZE.

J. Levesque de Burigny, *Hist. générale de Sicile* (La Haye, 1745, 2 vol. in-4°). — Tomaso Fazelli, *De Rebus Siculis* (Palerme, 1558, in-fol.), p. 489 et suiv. — Rainaldi, *Annal.*, 1391-1409. — Villani, *Historia*, liv VII-VIII. — Giannone, *Storia del regno di Napoli*. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. VIII. — Mariana, *Hist. de Rebus Hispaniæ*. — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. VIII.

MARTIN, surnommé *Gallus*, historien polo-

(1) Suivant Muratori, ce mariage était déjà fait en 1388 (*Annali*, t. VIII, p. 428). Mais il ne pouvait avoir été consommé ; car Martin n'avait alors que quatorze ans.

nais, vivait au treizième siècle. Français de naissance, il alla propager en Pologne le christianisme et l'instruction, et fut, croit-on, aumônier et précepteur de Boleslas II. Il a écrit une *Chronica Polonorum*, ouvrage des plus importants à consulter sur l'histoire des pays slaves du midi, et le premier qui ait été rédigé sur ce sujet. Malheureusement cette *Chronique* ne nous est parvenue qu'à l'état d'abrégé; ce qu'il en reste a été imprimé à Dantzig, 1749, in-fol., avec la *Chronique* de Kadlubek; puis, dans le tome III des *Scriptores Poloni* de Mizler, enfin à Varsovie, 1824, in-8°, par les soins de Bandtke. O.

Opolinski, *V. Kadlubek*. — Chodynickleys, *Dykcyonarz*.

MARTIN surnommé *Polonus* ou *Bohemus*, célèbre chroniqueur polonais, né à Troppau, en Silésie, mort à Bologne, le 29 juin 1278. Entré dans l'ordre des Dominicains, il se rendit à Rome, où il occupa l'office de chapelain et de confesseur auprès de Clément IV et auprès de quatre successeurs de ce pape; élevé, en juin 1278, à l'archevêché de Gnesne, il partit pour en prendre possession; mais il mourut dès les premiers jours de son voyage. On a de lui : *Chronicon de summis Pontificibus;* cet ouvrage, précieux pour l'histoire du moyen âge, fut entrepris par Martin à la demande du pape Clément IV, et ne s'étendit d'abord que jusqu'à l'année de l'élection de ce pape; plus tard il fut continué par l'auteur jusqu'en 1277; les deux parties de cette chronique furent publiées pour la première fois par Hérold; Bâle, 1559, in-fol.; la première parut ensuite à Anvers, 1574, in-8°, par les soins de Suffridus Petri, et à Cologne, 1616, in-fol., par les soins de Jean Fabricius; cette dernière édition fut reproduite par Kulpis à la suite de l'*Histoire de Frédéric III* d'Eneas Sylvius et dans les *Accessiones historicæ* de Leibniz; les deux premières éditions contiennent aussi un *Supplément*, qui va jusqu'en 1320, qui a été plusieurs fois attribué à tort à Martin. La *Chronique des Papes* fut entièrement refondue par Bernard Guidonis, dont le travail, qui va jusqu'en 1328, parut à Turin, 1477, in-4°. Une traduction française de l'ouvrage de Martin, due à Verneron, chanoine de Rome, et continuée jusqu'en 1503, parut à Paris, en 1504, 2 vol. in-fol., avec beaucoup de pièces se rapportant à l'histoire de France. (Voyez le *Mémoire sur les chroniques Martiniennes* inséré par l'abbé Lebeuf dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX). Notons encore que plusieurs manuscrits de la *Chronique* de Martin contiennent le récit de la fable de la papesse Jean; mais Bayle, Échard et autres ont établi que ce récit est le résultat d'une interpolation; — *Sermones de Tempore et Sanctis;* Strasbourg, 1484; — *Margarita Decreti;* Strasbourg, 1486, 1489 et 1493, in-fol.; réimprimé plusieurs fois; — *De Mirabilibus Romæ*, inédit, ainsi qu'une *Descriptio Terræ Sanctæ*, une *Historia de Guelphis* et un écrit *De Schismate Græcorum*. O.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. I. — Niceron, *Mémoires*, t. XIV. — Bayle, *Diction.* (à l'article *Polonus*). — Manckius, *Silesia Erudita*.

MARTIN (*Jean*), littérateur français, né à Paris, mort vers 1553. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien Sforce, qui s'était retiré en France après avoir cédé à François Ier le duché de Milan. Ce prince étant mort en 1530, Martin occupa les mêmes fonctions au service du cardinal de Lenoncourt, auprès duquel il demeura jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Dialogue très-élégant intitulé le Peregrin, traitant de l'honnête et pudique amour;* Lyon, 1528, in-4°; Paris, 1529, 1535, 1540; trad. de l'italien par F. Dassy; — *Orus Apollo de Ægypte, de la Signification des notes hiéroglyphiques des Ægyptiens;* Paris, 1543, in-8°, fig., trad. du grec, avec dix hiéroglyphes nouveaux, et reproduit sous le titre : *Les Sculptures et Gravures sacrées d'Orus Apollon;* Paris, 1553, in-16; — *Roland furieux*, trad. en prose; Lyon, 1544, in-fol. et 1582, in-8°; c'est par erreur que Du Verdier et La Croix du Maine ont attribué cette traduction à Jean des Goutes, qui s'est borné à y insérer une épître dédicatoire au cardinal Hippolyte d'Este; — *L'Arcadie* de J. Sannazar; Paris, 1544, in-8° : les discours sont traduits en prose et les églogues en vers de différentes mesures; — *Les Azolains de la nature d'amour*, trad. de Bembo; Paris, 1545, in-8°, et 1553, 1555, 1572, in-16; — *Le premier Livre d'Architecture*, trad. de Séb. Serlio; Paris, 1545, in-fol. : Martin, que Serlio lui-même avait engagé à traduire ses œuvres, a encore publié le *Cinquième Livre d'Architecture;* Paris, 1547, in-fol., et le *Second Livre de Perspective;* Paris, 1545, in-fol.; — *Hypnérotomachie, ou discours du songe de Polyphile;* Paris, 1546, 1554, 1561, in-fol. : cette version de l'italien, faite par un auteur anonyme, fut retouchée par Martin et réimprimée par Beroalde de Verville, sous ce titre : *Le Tableau des riches Inventions;* Paris, 1600, in-fol.; — *Architecture, ou art de bien bâtir*, trad. de Vitruve; Paris, 1547, 1572, in-fol., avec figures de Jean Goujon. Selon Blondel, c'est un travail à peu près inutile, « puisqu'il y a un million de passages de Vitruve que le traducteur a mal entendus et qu'il a même expliqué les plus faciles avec peu de succès; » — *Oraison sur le trépas du roi François*, trad. du latin de Galland; Paris, 1547, in-4°; — *La Circé*, trad. de J.-B. Galli; Lyon, 1550, in-8°; plusieurs éditions; — *La Théologie naturelle*, trad. du latin de Raymond Sebon; Paris, 1551, in-4°; — *L'Architecture et art de bien bâtir*, trad. du latin de L.-B. Alberti; Paris, 1553, in-fol. Denis Sauvage, qui a publié cette traduction, dit que Martin était mort avant que l'impression en fût achevée; il l'a accompagnée d'une liste des ouvrages de son ami. P. L.

Du Verdier, La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Niceron, *Mémoires*, XLII. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MARTIN (*Gregory*), théologien anglais, né à Maxfield (Sussex), mort le 28 octobre 1582, à Reims. Après avoir pris ses grades à l'université d'Oxford, il devint précepteur des enfants du duc de Norfolk, embrassa la religion catholique, et passa, en 1570, à Douai, où il fut ordonné prêtre. En 1576, il se rendit à Rome, et contribua à y organiser le collége anglais. De retour en France, il enseigna l'hébreu et l'Écriture Sainte à Douai, puis à Reims. On a de lui : *De Schismate*; Douai, 1578, in-8° ; — *Detectio corruptionum S. Scripturæ ab hæreticis factarum*; Reims, 1582, in-8°; — *Letters*; ibid., 1583, in-8° : adressées à ceux qui temporisent pour se déclarer catholiques; — *De Amore Dei*; ibid., 1603, in-12. Le principal ouvrage de Martin est une version anglaise de la Bible; il l'entreprit afin de prouver l'injustice des protestants, qui reprochaient aux catholiques d'interdire au peuple la lecture des livres saints en langue vulgaire; le Nouveau Testament parut à Reims avec des notes de Bristow, 1582, in-4°, et fut réimprimé la même année à Anvers; l'Ancien Testament ne fut publié qu'en 1609-1610, Douai, 2 vol. in-4°, par les soins de Worthington. Cette traduction, attaquée par Fulk et Cartwright, fut défendue par Reynolds. On a faussement attribué à Martin un pamphlet qui date de 1584, et où on exhortait les catholiques à traiter la reine Élisabeth comme Judith avait fait d'Holopherne. K.

Dodd, *Church History*. — Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Lelong, *Biblioth. Sacra.*

MARTIN (*Jean*), médecin français, né à Paris, où il mourut, en 1609. Il fut reçu docteur à Paris en 1572, professa dans les écoles de médecine de cette capitale, et devint premier médecin de la reine Marguerite de Valois. Il laissa des commentaires manuscrits sur quelques livres d'Hippocrate. René Moreau les annota, et les fit paraître sous les titres de : *Prælectiones in librum Hippocratis Coi* De Morbis internis; Paris, 1637, in-4°; — *Prælectiones in librum Hippocratis Coi* De Aere, Aquis et Locis; Paris, 1646, in-4°.

Un autre *Jean* MARTIN, mort en 1491, était en 1483 premier médecin de Charles VIII, roi de France. Il fut pourvu d'un office de maître des comptes en 1484, et écrivit quelques opuscules aujourd'hui perdus ou sans intérêt. L—z—e.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie Médicale.*

MARTIN (*François*), voyageur français, né à Vitré, dans le seizième siècle, fit partie, comme chirurgien, de l'expédition envoyée aux Grandes-Indes, sous les ordres de Frolet de La Bardelière, en 1601, et composée des vaisseaux *Le Croissant* et *Le Corbin*. *Le Croissant*, sur lequel Martin était embarqué, coula devant l'île de Tercère, à son retour des Moluques, et les débris de son équipage furent sauvés par trois vaisseaux hollandais témoins de ce sinistre. Du nombre de ceux qui échappèrent à la mort était Martin qui, à son retour en France, publia la relation suivante : *Description du premier voyage fait aux Indes orientales par les François, contenant les mœurs, les lois, façons de vivre, religion des Indiens; une description des animaux, drogues, fruicts et un traité du scorbut*; Paris, 1604, 1609, in-8°. Ce volume renferme un *Dictionnaire Malais*, qui termine le voyage, p. 69. Cette relation, complétée par celles de Pyrard, concerne spécialement Sumatra; elle révèle un observateur judicieux et exact. P. L—t.

Hist. générale des Voyages.

MARTIN (*Bernard*), philologue et jurisconsulte français, né à Dijon, en 1574, mort le 15 novembre 1639. Il fut avocat au parlement de Dijon. Lisant toujours ses plaidoyers, il les soignait beaucoup, et acquit bientôt une grande réputation d'éloquence. On a de lui : *Variæ Lectiones*; Paris, 1605, in-8° (sur le mérite de cet ouvrage consultez Ruhnken, *Epistolæ criticæ*); — *Notes sur le titre Ier de la Coutume de Bourgogne*, in-12, sans date; — Martin avait aussi rédigé, en 5 volumes in-fol., un commentaire étendu sur la coutume de son pays; le manuscrit en fut remis au président Bouhier, qui s'en servit beaucoup pour son célèbre travail sur le même sujet. O.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.* — Bouhier, *Histoire des Commentateurs de la Coutume de Bourgogne.* — Fevret, *De claris Fori Burgundici Oratoribus.*

MARTIN (*Guillaume*), théologien français, né dans les Cévennes, vers les premières années du dix-septième siècle, mort en 1671. M. Desportes (*Bibliographie du Maine*) lui donne le nom de *Gabriel*, et le dit né dans le Maine; ce qui est une double erreur. Martin nous apprend lui-même, dans l'épître dédicatoire d'un de ses ouvrages, *La Face de l'Église*, qu'il avait vu le jour pour la première fois au milieu des montagnes enclavées dans la province de Languedoc. Quant au prénom de Gabriel, l'erreur commise par M. Desportes vient sans doute de ce qu'il existait vers le même temps un certain Gabriel Martin, abbé de Clausonne, autre original, auteur de divers écrits orthodoxes et burlesques, parmi lesquels nous pouvons désigner *La Religion enseignée par les démons aux Vaudois sorciers*; Paris, 1641, in-8°. Sur un exemplaire de l'ouvrage de Guillaume Martin intitulé : *La Vérité de la Créance de l'Église romaine*, à la Bibliothèque impériale, nous avons, par bonne fortune, trouvé son épitaphe, composée sans doute par lui-même, et celle de sa femme, Catherine Arnoul, morte le 20 novembre 1662. Nous allons reproduire la première, pièce curieuse, pleine d'énigmes, que nous déchiffrerons ensuite avec le secours d'autres documents : la voici :

Habes hic, viator,
Juvenem virum, senem;

Juvenem hæreticum, virum medicum;
Senem sacerdotem;
Juvenem hæresi, virum mundo, senem Deo
Dicatum.
Nam juvenis Calvini dogmata coluit et docuit,
Vir corpora, senex Deum.
Et sic, inter tanta vitæ discrimina, animas
Hæreticus necavit, nullas curavit :
Medicus corpora curavit forsan et necavit;
Sacerdos suæ suorumque saluti consuluit;
Et tandem,
Ut diutius moreretur,
Vivus seipsum tumulavit cum sua Catharina;
Et merito
Nec enim cum sacerdotibus meruit,
Cum cæteris non debuit.
Totam habes, viator, præter nomen,
Quo carere debet, quia plura habuit.
Abi et ora.

Voici maintenant le commentaire de cette épitaphe. Guillaume Martin fut élevé par son père dans la religion protestante. Il n'y avait guère alors que des protestants dans sa ville natale; on n'y célébrait plus le service divin suivant les formes de la liturgie catholique, et, contraint d'abdiquer sa charge d'âmes, le représentant de l'Église romaine avait pris la fuite, après avoir déposé ses ornements, ses vases sacrés, chez un calviniste très-zélé, mais homme d'honneur, qui devait un jour rendre fidèlement ce précieux dépôt. C'était le père de notre Guillaume. Celui-ci fut donc nourri dans la haine des pouvoirs, des institutions et des doctrines catholiques, et cette éducation lui profita si bien qu'à l'âge où l'on devint rhéteur, il n'hésita pas à faire entendre d'énergiques déclamations contre la vieille Église : *Juvenis Calvini dogmata coluit et docuit*. Pour l'encourager, ou le récompenser, on le nomma ministre. Plus tard, par une inconstance naturelle, ou par calcul, il abandonna le ministère, étudia la médecine, et vint ensuite l'exercer dans la ville de Montoire, au Maine : *Medicus corpora curavit forsan et necavit*. Enfin, renonçant à la médecine après la mort de sa femme, cet homme à tant de faces devint prêtre catholique dans la même ville de Montoire : *Sacerdos suæ suorumque saluti consuluit*.

On a de Guillaume Martin plusieurs ouvrages médiocres, dont voici les titres : *La Face de l'Église primitive opposée à celle de la prétendue réforme;* Tours, 1650, in-8°, et Paris, 1656, in-8°; —*Traité des désordres des églises prétendues réformées, avec le moyen d'y remédier;* Paris, 1656, in-8°; — *Traité de la vocation des ministres;* Vendôme, 1661, in-8°; — *La Créance des églises prétendues réformées de France;* Le Mans, 1668, in-8°; — *La Vérité de la Créance et de la discipline de l'Église romaine;* Le Mans, 1674, in-8°. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — *Documents cités*. — Préfaces des livres de Guill. Martin.

MARTIN (*Claude*), théologien français, né à Tours, le 2 avril 1619, mort dans la même ville, le 9 août 1696. Il avait à peine atteint l'âge de douze ans que sa mère l'abandonna, pour entrer dans un couvent d'Ursulines. Elle se fit connaître en religion sous le nom de la mère Marie de l'Incarnation. Qui prit soin de l'enfant délaissé? Nous l'ignorons. Quelque temps après avoir achevé ses études dans sa ville d'Orléans, Claude Martin entra chez les Bénédictins de Vendôme, reçut leur habit, et séjourna successivement dans les abbayes de Tiron, de Jumiéges, de Saint-Martin de Séez. Il y fit remarquer son savoir et admirer sa piété. Le chapitre général de 1654 le nomma prieur des Blancs-Manteaux. Il remplit ensuite la même charge à Saint-Corneille de Compiègne, à Saint-Serge d'Angers, à Bonne-Nouvelle de Rouen, à Marmoutiers. Avant d'être envoyé à Marmoutiers, il avait été, pendant six années, assistant des supérieurs généraux de la congrégation, et avait fait preuve, dans ce laborieux emploi, d'une grande fermeté jointe à une grande prudence.

Ses ouvrages sont : *Oraison funèbre de Pompone de Bellièvre*, premier président au parlement de Paris, prononcée, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, le 14 avril 1657; — *Méditations chrétiennes pour les dimanches, les féries, et les principales fêtes de l'année;* Paris, 1669, 2 vol. in-4°; — *Conduite pour la retraite du mois*, à l'usage des religieux de la congrégation de Saint-Maur; Paris, 1670, in-12; — *Pratique de la règle de Saint-Benoît;* Paris, 1674, in-12; — *Vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, supérieure des Ursulines en Canada :* c'est la vie de sa mère, morte à Québec, en 1672; Paris, 1677, in-4°; — *Méditation pour la fête et pour l'octave de sainte Ursule;* Paris, 1678, in-16; — *Méditations pour la fête et l'octave de saint Norbert*. On doit encore à Claude Martin la publication de plusieurs ouvrages de sa mère. B. H.

D. Martène, *Vie du vénérable D. Claude Martin*. — *Hist. Littér. de la Congrégation de S.-Maur*, p. 162.

MARTIN (*André*), philosophe français, né en 1621, à Bressuire (Poitou), mort le 26 septembre 1695, à Poitiers. Admis, en 1641, dans l'oratoire, il fut chargé d'enseigner la philosophie à Angers, et son attachement au système de Descartes lui attira bien des tracasseries. En 1679, il alla occuper à Saumur la chaire de théologie; son cours y eut tant de succès que les ministres protestants s'alarmèrent et défendirent à leurs élèves d'y assister. Accusé de jansénisme à propos de plusieurs thèses qu'il avait soutenues avec beaucoup d'éclat, il fut suspendu. Cependant son innocence avait été reconnue par l'évêque d'Angers et l'archevêque de Paris, qui plaidèrent inutilement sa cause; le roi ne voulut pas revenir sur la décision qu'il avait prise, et le P. Martin, forcé de renoncer à l'enseignement, se retira à Poitiers. Il s'est fait principalement connaître par l'ouvrage suivant : *Philosophia moralis christiana;* Angers, 1653, qui parut alors sous le nom de Jean-Côme Vavins, et qui fut mis à l'index par le pape Innocent X; l'auteur le publia bientôt avec un nouveau titre et

quelques changements : *Sanctus Augustinus, De existentia veritatis Dei, de anima, de morali philosophia, Ambrosio Victore theologo collectore;* Angers, 1656, 3 vol. in-12; Paris, 1667, 5 vol. in-12, et 1671, 7 vol. in-12. « C'est, dit Dreux du Radier, un extrait méthodique et très-bien fait des ouvrages de saint Augustin sur les matières importantes qui forment le cours de la philosophie chrétienne. L'auteur emploie souvent les paroles mêmes de ce docteur. » Le P. Hardouin a placé Martin dans sa liste des athées après Jansenius, qui est le premier. P. L.

Dreux du Radier, *Hist. Littér. du Poitou*, II. — Du Pin, *Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle.*

MARTIN (*David*), savant théologien protestant, né le 7 septembre 1639, à Revel (Languedoc), mort le 9 septembre 1721, à Utrecht. Il fit ses études de philosophie à Nîmes et celles de théologie à Puylaurens, où l'académie protestante de Montauban avait été transportée. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il s'appliqua en même temps à la lecture des Pères, aux langues orientales, à l'histoire et à la littérature. Nommé pasteur à Espérance, près de Castres (1663), il remplit les mêmes fonctions non loin de là, au bourg de La Caune, depuis 1670. Satisfait de cette modeste position, il refusa la vocation que lui adressa l'église de Milhau, ainsi que la chaire de théologie à Puylaurens. Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), il se retira en Hollande,et fut attaché à l'église d'Utrecht, où il resta jusqu'à la fin de ses jours, quoiqu'on lui eût offert en 1686 une place de professeur à Deventer et en 1695 une place de pasteur à La Haye. A quatre-vingt-deux ans, après avoir prêché son dernier sermon, il fut pris, en quittant la chaire, d'une violente fièvre, qui l'emporta en deux jours. Bien qu'orthodoxe rigide, Martin se montra en toute circonstance doux, pacifique et conciliant. Ses travaux sur la Bible lui assignent un rang honorable parmi les théologiens protestants du dix-septième siècle, renommés pour leur érudition. Il fut un des meilleurs écrivains du refuge. Il possédait tellement les règles et la délicatesse de la langue qu'il fut en état de fournir des remarques à l'Académie Française, lorsqu'elle voulut faire imprimer la seconde édition de son dictionnaire. « Il parlait avec autant de facilité et aussi bien qu'il écrivait, dit Claude. On ne s'en étonnera point si l'on fait attention qu'il avait l'esprit vif, pénétrant et très-présent, la mémoire heureuse, le jugement excellent. Il cherchait toujours à s'instruire; tout excitait sa curiosité, arts, sciences, affaires » Ce ne fut que dans l'exil qu'il songea à tirer quelque parti de ses connaissances, et il avait près de soixante ans lorsqu'il fit paraître ses premiers écrits. On a de David Martin : *Le Nouveau Testament expliqué par des notes courtes et claires sur la version ordinaire des Églises réformées, avec une préface générale touchant la vérité de la religion chrétienne;* Utrecht, 1696, in-4°; il entreprit cet ouvrage à la demande d'un grand nombre de ses coreligionnaires; — *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament;* Amsterdam, 1700, 2 vol. in-fol., fig.; plusieurs fois réimprimée et traduite en hollandais; elle est plus connue sous le titre de *Bible de Mortier*, du nom de l'éditeur; — *La Bible qui contient le Vieux et le Nouveau Testament;* Amsterdam, 1702, 2 vol. in-fol. Chargé de ce travail par le synode des églises wallonnes, il rédigea des notes, retoucha la version par rapport au langage, et mit en tête des considérations générales remplies d'érudition; cette Bible a été réimprimée un très-grand nombre de fois; — *Sermons sur divers textes de l'Écriture Sainte;* Amsterd., 1708, in-8°: pleins de pensées solides, mais froids et monotones; — *L'Excellence de la foi et de ses effets, expliquée en XX sermons;* Amst., 1710, 2 vol. in-8°; — *Traité de la Religion naturelle;* Amst., 1713, in-8°; trad. en hollandais (1720), en anglais (1720) et en allemand (1735): il y a beaucoup de solidité, de force et de clarté; — *Le vrai Sens du Psaume CX;* Amst., 1715, in-8°: c'est une réponse à la fausse application qu'en avait faite à David le pasteur anglais Jean Masson; celui-ci riposta de nouveau, et d'une façon violente,dans le t. X de son *Histoire critique de la République des Lettres;* — *Deux Dissertations critiques;* Utrecht, 1717, in-8°: il y soutient l'authenticité du passage des trois témoins (*Épître de saint Jean*, V, 7), et de celui de l'historien Josèphe touchant Jesus-Christ. La première opinion eut contre elle deux adversaires déclarés, Thomas Emlyn et le P. Lelong : l'un, qui était socinien, la repoussait comme établissant l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit; l'autre se contentait de prétendre que le passage de saint Jean manquait dans les manuscrits ayant appartenu à Robert Estienne. Martin déploya dans cette controverse plus de zèle que de véritable critique. K.

Claude, *Notice* dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXI. — Chaufepie, *Dict. hist.* — Prosper Marchand, *Dict.* — Nayral, *Biogr. Castraise*, II. — Haag frères, *La France protestante*, VII.

MARTIN (*François*), gouverneur et fondateur de Pondichéry, né en France, dans le dix-septième siècle, mort dans l'Inde, de 1723 à 1727. Il était agent de la Compagnie des Indes orientales lorsque les Hollandais contraignirent les Français à leur restituer, en 1674, la ville de Saint-Thomé,dont ces derniers s'étaient emparés douze ans auparavant. Après l'évacuation de cette ville, Martin reçut l'ordre de se rendre au village de Pondichéry (alors *Boudoutschery*), que la Compagnie avait acheté deux ans auparavant, avec le territoire adjacent, du sultan de Beydjapour, et où elle avait déjà établi un comptoir. Une soixantaine d'hommes que Baron, directeur de Surate, y débarqua peu après formèrent le noyau de la nouvelle colonie. Martin,

à qui la Compagnie avait remis quelques fonds, en prêta une partie à Chirkam-Loudy, gouverneur du pays voisin pour le sultan de Visapour, et il sut si bien se concilier ses bonnes grâces que dès 1676 il en obtint 300 soldats, qui furent placés exclusivement sous ses ordres. Ce secours, que Martin devait employer à se défendre des attaques des indigènes, lui servit à coloniser Pondichéry et ses environs. Au mois de janvier de l'année suivante quarante maisons s'élevaient dans l'aldée de Pesquinambat, qu'il avait affermée, et moins de six semaines après on y fabriquait par mois environ 150 pièces de guinée ou autres tissus. Cette prospérité fut sérieusement menacée à son debut. L'année ne s'était pas écoulée que Chirkam-Loudy était dépossédé par Savagi, prince indigène, habile politique et conquérant redoutable. Martin, moyennant un présent de 500 pagodes, réussit à obtenir de ce dernier la permission de rester à Pondichéry, à la condition de ne point le troubler dans ses opérations militaires. En 1683, Martin, dont la situation, malgré tout, était assez précaire, la fortifia en obtenant de Chirkam-Loudy la cession authentique de Pondichéry en payement du prêt qu'il lui avait fait. Quoique l'établissement français ne fût alors défendu que par trente-quatre hommes, son chef, par sa prudence, sut le préserver des attaques auxquelles l'exposaient les guerres des princes voisins. En 1686, le calme ayant succédé au trouble, il poursuivit son œuvre. Il construisit des maisons, des magasins et des fortifications, que le fils de Savagi lui permit, en 1689, de flanquer de tours et de courtines. Jaloux de la prospérité de la colonie, les Hollandais l'attaquèrent en 1693 avec des forces considérables. Ils débarquèrent environ trois mille cinq cents hommes et cinquante pièces de canon. Les Français se défendirent vigoureusement pendant quelques jours; mais le 6 septembre ils furent réduits à capituler. Le traité de Ryswick, conclu en 1697, restitua Pondichéry aux Français, qui le reçurent en bien meilleur état qu'ils ne l'avaient livré, les Hollandais pendant les quatre années de leur occupation ayant dépensé pour augmenter les fortifications 16,000 pagodes, qu'il fallut leur rembourser. Le gouvernement de la colonie fut de nouveau confié à Martin, à qui la Compagnie envoya des renforts, des officiers, des ingénieurs et des subsides à l'aide desquels la ville, devenue le chef-lieu des possessions françaises dans l'Inde, comptait dès 1699 cent maisons. Dix ans plus tard la population était de cinquante à soixante mille habitants, et la ville possédait trois couvents, l'un de jésuites, l'autre de carmes, et le troisième de capucins. La sage et habile administration de Martin réussit à en faire l'entrepôt d'un riche commerce et l'une des plus importantes possessions des Européens en Asie. En 1702 la Compagnie établit à Pondichéry un conseil supérieur dont elle le nomma président. Quand le voyageur Luillier visita la colonie, en 1722 et 1723, Martin vivait encore; mais il mourut vraisemblablement avant 1727, année où la Compagnie conclut avec un prince indou un traité dans lequel il n'est pas mentionné. Louis XIV l'avait nommé chevalier de Saint-Lazare. P. Levot.

Histoire générale des Voyages, de l'abbé Prévost, t. IX. — *Histoire des Indes orientales, ancienne et moderne*, par l'abbé Guyon; Paris, 1744, 3 vol. in-12. — *Notices statistiques sur les colonies françaises*; Paris, imp. roy., 1837-1840, 4 vol. in-8°.

MARTIN (*Jean-Baptiste*), dit **Martin** *des Batailles*, peintre français, né à Paris, en 1659, mort dans la même ville, le 8 octobre 1735. Il fut élève de Laurent de La Hyre et de van der Meulen. Le maréchal de Vauban, ayant remarqué avec quelle facilité il levait des plans et dessinait des vues de place, s'intéressa à lui, et obtint de Louis XIV qu'il fût mis sous la direction de van der Meulen; celui-ci le prit en affection, et le produisit. Il fit à la suite du grand dauphin les campagnes de 1688 et 1689, et assista auprès du roi au siége de Mons (1691) et à celui de Namur (1692). A la mort de van der Meulen (1690), il fut nommé peintre des conquêtes du roi, et lui succéda comme directeur des Gobelins. Les tableaux qu'il peignit pour le palais de Versailles, et qui représentent les victoires de Louis XIV, lui firent donner le surnom de *Martin des Batailles*. Il décora les quatre réfectoires de l'hôtel des Invalides de *Vues* de places fortes de Hollande, de Flandre et d'Alsace. En 1710 il peignit pour le duc de Lorraine, Léopold, l'histoire de son père Charles V, en une série de 20 tableaux, qui furent reproduits à Nancy en tapisserie à la manière des Gobelins; lors de la cession de la Lorraine à la France, ces tapisseries furent transportées à Vienne. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant *Le Siége de Fribourg* en 1677.

Un cousin ou neveu du précédent, **Martin** (*Pierre-Denis*), dit *le jeune*, a été aussi l'élève de van der Meulen. Il était employé aux Gobelins, et a peint des chasses et des batailles. On possède de lui à Versailles un grand nombre de *Vues* d'anciennes résidences royales et au Louvre une petite toile dont le sujet est *Louis XV à la chasse au cerf*. H. H—n.

Mariette, *Abecedario*, dans les *Archives de l'Art français*. — D'Argenville, *Vies des Peintres*. — Villot, *Notice des Tableaux du Louvre*.

MARTIN (*Gabriel*), bibliographe français, né le 2 août 1679, à Paris, où il est mort, le 2 février 1761. Il exerça à Paris la profession de libraire. Il avait poussé fort loin la connaissance des livres ainsi que l'art de disposer une bibliothèque. Une grande partie des plus célèbres cabinets de l'Europe avaient été formés par ses soins; on venait le consulter de toutes parts. Son nom se rattache principalement à un système de bibliographie qui a prévalu en France jusqu'en ces derniers temps; ce système, au-

quel on a préféré avec raison celui de M. J.-C. Brunet, est divisé en cinq classes, la théologie, la jurisprudence, les sciences et arts, les belles-lettres et l'histoire; ce système porte aussi le nom de Debure, qui a contribué à le répandre. Martin a dressé depuis 1705 jusqu'à sa mort environ cent cinquante catalogues, dont les plus remarquables sont ceux de Butteau (1711, 2 vol. in-12), de Baluze (1719, 3 vol. in-12), de Dufay (1725), de Brochard (1729), du comte de Hoym (1738), de Barré (1743, 2 vol. in-8°), de De Boze (1745, in-fol.), de Burette (1748, 3 vol. in-12), etc. P. L.

Peignot, *Dict. de Bibliologie*, II, 286. — *Les Affiches de Province*, 11 février 1761.

MARTIN (*Jacques* DE), érudit français, né à Fanjaux (diocèse de Mirepoix), le 11 mai 1684, mort à Paris, le 5 septembre 1751. Fils d'un avocat, il fit ses études à Toulouse. Entré dans la congrégation de Saint-Maur en 1709, il professa les humanités à Sorèze, et vint à Paris en 1727. Bien qu'il eût une érudition variée, une critique judicieuse et une grande recherche de style, on condamna généralement les écarts de son imagination, la hardiesse de ses principes, la présomption de son caractère et surtout l'immodestie de ses peintures. La goutte et la gravelle affligèrent ses dernières années. On a de lui : *La Religion des Gaulois, tirée des plus pures sources de l'antiquité;* Paris, 1727, 2 vol. in-4°, fig. La religion des Gaulois n'est à son avis qu'une dérivation de celle des patriarches, et l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Écriture Sainte; — *Histoire des Gaules et des Conquêtes des Gaulois depuis leur origine jusqu'à la fondation de la monarchie françoise;* Paris, 1754, 2 vol. in-4°; le 2° volume est dû à dom Jean-François de Brézillac, neveu de dom Martin, et renferme un *Dictionnaire géographique des Gaules* et la suite de l'*Histoire* jusqu'à l'an 228 av. J.-C.; — *Explications de plusieurs textes difficiles de l'Écriture Sainte;* Paris, 2 vol. in-4°, fig. Si dom Martin ne s'était pas attaché à compiler de nombreuses citations sur des sujets futiles, son ouvrage eût été d'une lecture plus agréable. La pénétration de son esprit lui fit découvrir dans beaucoup de passages ce qui avait échappé à des savants moins ingénieux que lui; toutefois, plusieurs estampes indécentes et une foule de traits satiriques et mordants obligèrent l'autorité séculière d'en arrêter le débit; — *Explication de divers Monuments singuliers qui ont rapport à la religion des peuples les plus anciens, avec un Traité sur l'Astrologie judiciaire;* 1739, in-4°, fig.; — *Éclaircissements littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique, sur* l'Histoire Littéraire *de Cave;* 1736, in-4°; — *Traité de l'Origine de l'Ame, selon le sentiment de saint Augustin;* 1736, in-12; — *Les Confessions de saint Augustin*, trad. en français avec des notes, 1741, in-8° et in-12. Cette traduction est exacte et les notes sont judicieuses; dom Martin avait fait collationner en Flandre et en Angleterre quelques manuscrits que les éditeurs précédents n'avaient pu consulter; — *Éclaircissements historiques sur les origines celtiques et gauloises;* 1744, in-12. Il fournit aussi des matériaux à la *Gallia Christiana* et à l'édition du *Glossaire* de Ducange. H. FISQUET.

Brézillac, *Éloge de dom Martin*, en tête du t. II de l'*Histoire des Gaules*. — *Mercure de France*, novembre 1751. — *Dictionnaires Historiques* de Chaudon et Delandine, de Feller, etc.

MARTIN (*Thomas*), antiquaire anglais, né le 8 mars 1697, à Thetford (Suffolk), mort le 7 mars 1771, à Palgrave. Fils d'un recteur, il travailla quelque temps dans l'office d'un de ses frères, qui était procureur. Passionné pour l'étude des antiquités, il se mit à copier d'anciens manuscrits, à dessiner des armoiries, à dresser des généalogies, et, quoiqu'il eût beaucoup d'enfants et qu'il fût sans fortune, il forma une collection précieuse d'objets d'art ou de livres, relatifs la plupart au comté de Suffolk. Cette collection s'augmenta de celle que lui apporta la veuve du roi d'armes Le Neve, qu'il épousa en secondes noces. « Si je n'avais point de famille, disait-il quelquefois, je vivrais de pain et d'eau pour me livrer à l'archéologie. » Établi à Palgrave, il ne cessa jusqu'à ses derniers moments de tout sacrifier à son goût favori; sa plus grande ambition était de mériter un jour le titre d'*honnête Tom Martin*. Il eut beaucoup de part aux *Monumenta Anglicana*, publiés en 1719 par Le Neve, et laissa inédite une *History of Thetford*, qui parut en 1779, in-4°, par les soins de Gough. Toutes ses collections, vendues aux enchères, même de son vivant, allèrent enrichir les cabinets des amateurs. Martin fut admis à la Société des Antiquaires de Londres. K.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes*. — Chalmers, *General Dict.*

MARTIN (*Benjamin*), savant anglais, né en 1704, à Worplesdon (Surrey), mort le 9 février 1782, à Londres. D'abord valet de ferme, il apprit seul à lire, à écrire et à compter, et se tira si bien de ces difficultés premières qu'après avoir été son propre maître, il s'empressa de devenir gratuitement celui des autres. A peine eut-il échappé à l'ignorance, que le dégoût de sa condition lui vint; jugeant sagement qu'avec l'ambition d'être un savant, il ne ferait jamais qu'un mauvais laboureur, il ouvrit une école élémentaire à Guildford. Bientôt après, un modeste héritage qu'il fit d'un parent éloigné lui permit d'acheter des livres et de recommencer son éducation avec plus de suite et d'avantage. En 1735 il était établi à Chichester, occupé à donner des leçons de mathématiques, et il livrait au public le premier de ses nombreux ouvrages. On ignore à quelle époque il vint se fixer à Londres. En même temps qu'il y faisait des cours de phy-

sique expérimentale, il construisait des globes et des instruments d'optique; sa bonne foi dans les affaires l'ayant rendu victime de quelques fripons, il éprouva des embarras d'argent, fut mis en état de banqueroute, tenta de se tuer lui-même, et mourut, presque octogénaire, des suites de la blessure qu'il s'était faite. Martin, sans être un savant remarquable, connaissait bien les diverses branches des mathématiques, et dans l'optique il se montra aussi ingénieux qu'adroit. Assidu au travail, il chercha à se rendre utile dans ses écrits, dont le plan est simple, le style clair et même élégant. Nous citerons de lui : *The Philosophical Grammar;* Londres, 1735, in-8° ; trad. en français par de Puisieux : *Grammaire des Sciences philosophiques;* Paris, 1749, 1764, 1777, in-8°; — *New and universal System of Decimal Arithmetic;* ibid., 1735, in-8°; — *Description and use of both the Globes, the armillary and orrery;* ibid., 1736, 2 vol. in-8°; il le fit suivre, en 1766, d'un *Appendix;* — *Elements of Geometry;* ibid., 1739, in-8° ; —*Memoirs of the Academy of Paris;* ibid., 1740, 5 vol. in-8°; trad. des *Mémoires de l'Académie des Sciences;* —*New System of Optics;* ibid., 1740, gr. in-8° ; —*Philosophia Britannica;* ibid., 1747, 2 vol. in-8°; trad. en allemand, Leipzig, 1772, 3 vol. in-8°; — *Panegyric of the Newtonian Philosophy;* ibid., 1754, in-8°; — *System of the Newtonian Philosophy;* ibid., 1759, 3 vol. in-8°; en 1765, il y ajouta une *Introduction*, en 1 vol.; — *Natural History of England;* ibid., 1759, 2 vol. in-8°, avec cartes; — *Mathematical Institutions;* ibid., 1764, 2 vol. in-8°; — *Biographia Philosophica, or lives of philosophers;* ibid., 1764, in-8° ; — *Institutions of astronomical Calculations;* ibid., 1765, 2 part.; —*Description of the Torricellian Barometer;* ibid., 1766. Ce savant fonda aussi le *Philosophical Magazine*, recueil scientifique, qui contient beaucoup d'intéressants détails et dont la publication fut interrompue après le quatorzième volume. P. L—Y.

Manning et Bray *Hist. of Surrey.* — *Gentleman's Magazine*, 1788.— *Present State of the Republic of Letters*, XVI, 164. — Hutton, *Dictionary*.

MARTIN (*Grégoire*), érudit français, né à Cuisery (Bresse), le 12 mai 1712, mort à La Côte-Saint-André (Dauphiné), vers 1770. Il entra chez les Minimes, y professa longtemps la théologie, et mourut principal du collége de La Côte-Saint-André. C'était un religieux modeste, laborieux et instruit. Il était membre des académies d'Auxerre et de Villefranche. On a de lui : *Observations sur les Particules;* — *Panégyrique de saint Benoît;* 1758, in-12; — *Traité sur l'Ame des Bêtes* (trad. du latin, de l'ouvrage de Guillaume Dagoumer intitulé : *Philosophia ad usum scholæ accommodata;* Lyon, 1701-1703, 1746, 4 vol. in-12); Lyon, 1758, in-12; — *Proscription des verges des écoles, dialogue entre Pamphile et Orbilius*, représenté à Tullins (Dauphiné); 1759, in-12; trad. en latin, sous le titre : *E Scholis admovendas esse virgas;* 1760, in-12 ; — *Lettres instructives et curieuses sur l'éducation de la jeunesse;* 1760, in-12; — un grand nombre d'articles dans le *Journal Chrétien* de l'abbé Dinouart; dans *L'Éducation* de Leroux; dans le *Manuel de Physique* de 1758, ainsi que dans d'autres publications moins connues. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages complets en manuscrit. L—z—E.

Ersch, *La France Littéraire* de 1778. — Quérard, *La France Littér.* de 1833.

MARTIN (*Claude*), général anglais, d'origine française, né à Lyon, en janvier 1732, mort près de Lucknow, le 13 septembre 1800. Il était fils d'un tonnelier, et ne reçut qu'une éducation très-imparfaite. Malgré le vœu de ses parents, il s'engagea dans les troupes que le comte de Lally emmenait avec lui dans l'Inde, et s'embarqua à Lorient, le 2 mai 1757. Il descendit à Pondichéry, et se distingua aux prises de Gondelour, du fort Saint-David, dans la campagne du Carnatic, dans l'expédition de Tanjaour; mais en même temps que Lally chassait les Anglais de la côte de Coromandel et menaçait Madras, les Anglais prenaient Masulipatnam, battaient Bussy à Orixa, expulsaient les Français du nord de l'Inde et venaient assiéger Pondichéry. Lally courut à la défense de cette ville; mais les revers avaient refroidi le courage des Français et la sévérité de leur général aidant, plusieurs d'entr'eux ouvrirent l'oreille à la trahison. Martin fut de ceux-là, et passa à l'ennemi (1760). Bien accueilli par le gouverneur de Madras, et nommé sous-lieutenant, il reçut les fonds nécessaires pour débaucher le plus grand nombre possible de ses anciens camarades. Il réussit ainsi à former une compagnie de chasseurs, qu'il conduisit à Calcutta. Il fut alors promu au grade de capitaine, et envoyé relever le plan de Lucknow et de ses environs. Il profita de cette mission pour entrer si fort avant dans les bonnes grâces de Sidi-Ed-daulah, roi d'Oude, que ce prince lui confia le commandement général de son artillerie. Rien ne se fit plus dans l'Oude sans l'intervention de Martin. L'adroit Lyonnais mit si bien à profit sa haute faveur qu'il amassa en peu de temps une fortune immense, qu'il augmenta encore en profitant des goûts d'Assef-Eddoulah, successeur de Sidi. Assef aimait passionnément les arts et les produits européens. Martin se fit son intermédiaire, et gagna sur ses fournitures des sommes fabuleuses. Il prêta sur gage à un taux usuraire, se fit gardien des valeurs et des propriétés des victimes des guerres civiles qui ne cessaient de désoler l'Oude, et prélevait douze pour cent de la valeur de ces dépôts; enfin en 1790, époque où éclata la guerre entre Tipou-Saëb et les Anglais, il était riche d'environ dix millions et possédait sur les bords de la Goumtie un palais magnifique, *Constantia-House*, à dix lieues de Lucknow.

(Les détails qui nous en sont parvenus rappellent les contes des *Mille et une Nuits* : les arbres les plus rares s'y pressaient; on y voyait des animaux des cinq parties du monde, des ateliers de toutes sortes d'arts et de métiers; la physique y prenait le premier rang, et Martin s'amusa plus d'une fois à faire construire des ballons gigantesques.) Il s'engagea alors à fournir une certaine quantité de chevaux à la Compagnie des Indes en échange du titre de colonel. Six ans plus tard il était major général. Son ambition dut s'arrêter; car une douloureuse maladie, la pierre, abrégeait cette existence si active. Il légua à deux de ses femmes la plus grande partie de ses biens; le reste fut consacré à des établissements de bienfaisance à créer dans les villes de Lyon, Calcutta Chandernagor et Lucknow; ces établissements portent encore le nom de *La Martinière*. Chacune de ces villes reçut 700,000 fr. à cet effet; 12,000 fr. de rente furent en outre consignés pour la libération annuelle de Lyonnais prisonniers pour dettes. Le *Testament de Claude Martin* a été imprimé à Lyon, 1803, in-4°; il est d'une singulière originalité. Martin avait ordonné que son corps fût salé et placé dans un tombeau d'un style gothique, qu'il avait dessiné lui-même, avec cette épitaphe : « *Ci-gît Claude Martin, né à Lyon, en* 1732, *venu simple soldat dans l'Inde, et mort major général.* » Ce vœu fut accompli, et la sépulture de Martin se voyait encore avant la dernière insurrection dans un château fort situé sur les bords du Gange. Peut-être a-t-il été détruit. On a de Martin plusieurs plans que le major Rennel a publiés dans son *Atlas du Bengale*. A. DE LAGAZE.

Annual Register. — *Inde* dans l'*Univers pittoresque*. — Fantin des Odoards, *Révolutions de l'Inde de* 1707 à 1788. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

MARTIN (*Pierre*, comte), amiral français, né au Canada, en 1752, mort le 1er novembre 1820. Fils d'un sergent des compagnies franches de la marine, il vint en France en 1764, et s'engagea à Rochefort comme mousse dans la marine royale. Maître pilote en 1778, l'habileté qu'il montra durant cette campagne lui valut le grade d'enseigne de vaisseau. Plus tard, comme lieutenant, il fut appelé au commandement de la station du Sénégal. Martin s'y occupa pendant plusieurs années de la reconnaissance hydrographique de cette partie de l'Afrique. Louis XVI récompensa ses consciencieux travaux par la croix de Saint-Louis. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, peu de temps après contre-amiral, sur le rapport de Barère, la Convention lui confia le commandement en chef des forces navales de la Méditerranée. En juin 1795 il était à la tête d'une des trois divisions navales chargées d'appuyer les mouvements de l'armée d'Italie. Il n'avait que sept vaisseaux lorsque, dans le golfe de Gênes, il fut surpris par la flotte anglo-espagnole, qui comptait trente-et-un bâtiments de haut bord. La lutte était impossible; mais il manœuvra si bien qu'il put se réfugier dans le golfe de Juan, où l'ennemi le tint bloqué pendant cinq mois sans pouvoir l'entamer, malgré des attaques réitérées. Martin vint se ravitailler à Toulon, et reprit aussitôt la mer; moins prudent cette fois, il osa se mesurer devant les îles d'Hyères avec l'amiral Hotham, qui disposait de forces triples des siennes. L'action fut longue et sanglante; mais deux vaisseaux français furent forcés d'amener. Peu de temps après, Martin prit sa revanche en enlevant aux Anglais le vaisseau *Berwick* et la frégate *Alcest*. A sa rentrée à Toulon, il fut nommé vice-amiral, et en septembre 1797 passa au commandement des forces navales de Rochefort. En 1799 il fut porté deux fois sur la liste des candidats pour le Directoire. Après le coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il fut nommé préfet maritime du cinquième arrondissement (chef-lieu Rochefort). En 1804 il fut promu au grade de grand-officier de la Légion d'Honneur et créé comte de l'empire en 1808. Il occupait encore les fonctions de préfet lorsque, dans la nuit du 11 avril 1809, l'amiral Gambier et lord Cochrane (*voy.* ces noms) lancèrent sur la flotte française commandée par le vice-amiral Allemand, et mouillée en rade de l'île d'Aix, la fameuse machine infernale inventée par Congrève (*voy.* ce nom). Martin, malgré la mauvaise volonté des chefs de service de la marine, et particulièrement de M. Barbier, directeur des mouvements du port (1), put fournir à Allemand les moyens de construire une estacade qui mit les navires français à l'abri des catamarans ennemis. Il lui conseilla même d'en élever une seconde : Allemand refusa, et cette négligence causa le désastre de la flotte, car si l'incendie et les explosions atteignirent légèrement les bâtiments français, ils détruisirent l'unique estacade, et le lendemain matin les Anglais purent accomplir sur les navires échoués leur œuvre de destruction. Quatre vaisseaux, *Le Calcutta*, *La Ville de Varsovie*, *L'Aquilon*, *Le Tonnerre* et la frégate *L'Indienne* furent brûlés. Chose étrange! le vice-amiral Allemand, chef actif et responsable, fut aussitôt appelé au commandement de l'escadre de Toulon, tandis que le ministre de la marine Decrès ordonna une enquête contre Martin, qui n'avait pu jouer qu'un rôle passif, et le destitua. Un jugement, plus équitable, a reconnu que dans

(1) Ce dernier surtout mit la plus grande lenteur à exécuter les instructions qui lui avaient été données. Il traitait hautement les amiraux de fous, de peureux. Martin était forcé de lui écrire, en date du 1er avril : « Il est bien étonnant que depuis le 24 mars que vous avez reçu l'ordre de faire parvenir à l'île d'Aix les objets nécessaires pour y former une estacade, ces objets n'y soient pas encore arrivés. Les circonstances actuelles prescrivent impérieusement que ces objets partent sur-le-champ. Je vous préviens que vous deviendrez personnellement responsable des retards qui occasionneraient quelque événement qu'on doit prévoir d'après l'avis dont je vous ai donné connaissance. Il paraît également que c'est votre direction qui retient le départ des objets nécessaires pour l'armement des chaloupes de l'escadre. Faites travailler de suite, de jour et de nuit, s'il est nécessaire. »

cette triste affaire le préfet maritime avait déployé la plus grande prudence et la plus louable activité. Ce fut même à son sang-froid et aux secours intelligents qu'il porta sur tous les points que le reste de la flotte put se réfugier en Charente, et que l'ennemi, intimidé, n'osa poursuivre sa victoire. « Au surplus, dit Van Tenac, un voile impénétrable restera étendu sur les vrais coupables; car, par ordre du ministre, tous les papiers relatifs à l'affaire des brûlots, et surtout au procès malheureux qui en fut la suite (1), ont été enlevés des archives pour aller sans doute disparaître entre des mains intéressées! » — Le vice-amiral Martin termina ses jours dans la retraite.

Alfred DE LACAZE.

Archives de la Marine. — *Biographie moderne*; Paris, 1806. — *Histoire de Rochefort*, p. 474 et suiv. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. IV, p. 178-186. — Thomas, *Mémoires pour servir à l'hist. de Rochefort*; 1826, in-4°. — H. Feuilleret, *Petite Biographie des hommes illustres de la Charente-Inférieure*; La Rochelle, 1853.

MARTIN DE CHOISY (*Pierre-Jacques-Durand-Eustache*), poëte français, né à Montpellier, le 16 juin 1756, mort dans la même ville, le 24 mai 1819. De fréquents voyages à Paris le mirent en relation avec des gens de lettres distingués, tels que Laharpe, Barthez, et surtout Florian, qui plus d'une fois encouragea les essais de sa muse. Nommé juge au tribunal civil de Montpellier le 28 mai 1800, et trois ans après juge au tribunal d'appel, puis conseiller à la cour impériale, il ne négligea pas la culture des lettres, et devint secrétaire perpétuel de l'Académie de Montpellier, en 1807. Outre un grand nombre de poésies diverses, imprimées dans les *Almanachs des Muses*, on a de lui: *Le Sylphe, ou le mari comme il y en a peu*, comédie en trois actes et en vers; Montpellier, 1778, in-8°; — *Le Demi-jour*, poëme en deux chants, suivi de poésies; Paris, F. Didot, 1812, in-8°; — divers mémoires, un fragment d'une traduction en vers du *Prœdium rusticum*, et un *Eloge de Jacques Poitevin; astronome*. H. FISQUET (de Montpellier).

Biographie (inédite) *de l'Hérault*.

MARTIN (*William*), naturaliste anglais, né en 1767, à Marsfield (comté de Nottingham), mort le 31 mai 1810, à Manchester. Son père était un marchand de bas, qui abandonna sa famille pour s'engager dans une troupe de comédiens, sous le nom de *Booth*, et qui acquit une fortune considérable par l'invention de la peinture polygraphique et d'un nouveau mode de fabriquer les vêtements. Sa mère ne tarda pas à monter aussi sur les planches, et le jeune William, destiné au théâtre, n'en fut détourné que par un maître d'écriture, James Bolton, qui lui fit partager son goût pour l'étude des sciences naturelles. Il était encore acteur lorsqu'il publia son premier ouvrage. Après s'être marié, en 1796, il enseigna le dessin à Burton sur Trent, à Macclesfield et à Manchester. Il était membre des sociétés géologique et linnéenne de Londres. On a de lui: *Figures and descriptions of petrifactions in Derbyshire*; 1793, in-8°, avec fig. dessinées et coloriées par l'auteur; cet ouvrage n'a pas été achevé; — *An Account of some species of fossil anomalies found in Derbyshire*; 1796, in-8°; — *Outlines of an attempt to establish a knowledge of extraneous fossils on scientific principles*; 1809, in-8°; — *Petrificata Derbiensia*; 1809, in-8°. K.

Gorton, *Biograph. Dictionary*, II.

MARTIN (*Thomas-Ignace*), visionnaire français, né à Gallardon (Eure-et-Loir), mort à Chartres, en mai 1834. C'était un simple paysan. Le 15 janvier 1816 il était occupé à travailler dans son champ, quand il vit devant lui un beau jeune homme qui lui ordonna d'aller trouver le roi Louis XVIII et de lui dire que sa vie et celle des princes étaient en danger, que de mauvaises gens tentaient encore de renverser le gouvernement, qu'il fallait qu'il fît faire une police vigilante et sanctifier le jour du Seigneur; puis l'inconnu s'abaissa vers la terre, et disparut. Martin s'adressa au curé de Gallardon, qui ne vit dans ce récit qu'un effet de l'imagination du paysan. Cependant, les apparitions continuèrent, et le bel inconnu déclara au laboureur qu'il ne le laisserait pas tranquille tant que ce dernier n'aurait pas rempli sa commission auprès du roi. Le curé de Gallardon, convaincu de la bonne foi de Martin, lui conseilla de s'adresser à l'évêque de Versailles. Celui-ci dit à Martin de demander à l'inconnu, de sa part, comment il s'appelait, qui il était et par qui il était envoyé. Le 30 janvier, l'inconnu apparut de nouveau à Martin, qui lui fit les questions indiquées par l'évêque de Versailles: « Mon nom restera ignoré, répondit le beau messager; je viens de la part de celui qui m'a envoyé, et celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi; » et en même temps il montrait le ciel. Au mois de février, l'inconnu reparut aux yeux du paysan, et lui dit d'aller vers le roi, à qui il découvrira des choses secrètes de son exil, dont il n'aura connaissance que lorsqu'il sera en présence de Louis XVIII. L'évêque de Versailles avait cru devoir avertir le ministre de la police. Le ministre chargea le préfet d'Eure-et-Loir d'interroger Martin. Le préfet, étonné des réponses du paysan, envoya Martin au ministre. Le 8 mars, M. Decazes l'interrogea lui-même. Martin répondit avec calme et naïveté, insistant pour parler au roi lui-même. Le docteur Pinel fut chargé de l'examiner. Martin eut les jours suivants de nouvelles apparitions; et son inconnu lui dit qu'il était l'archange Raphael, qu'il avait reçu le pouvoir de frapper la France de toutes sortes de plaies, que la paix ne serait rendue au pays qu'après 1840. Le 13 mars, sur le rapport du docteur Pinel, M. Decazes fit placer Martin à l'hospice

(1) Le capitaine Lafon, commandant *La Calcutta*, fut condamné à mort et fusillé le 9 septembre suivant. Le capitaine Lacaille, commandant du *Tourville*, fut dégradé et condamné à deux ans de détention. Les capitaines Clément de La Roncière et Proteau furent acquittés.

de Charenton, comme atteint d'une hallucination des sens. Le docteur Royer-Collard le soigna. Martin montra beaucoup de douceur, de calme et de docilité. Les renseignements pris sur la famille de Martin étaient des plus favorables, et le ministre envoya 400 fr. à la femme de ce malheureux. Pendant le séjour de Martin à Charenton, l'ange lui apparut plusieurs fois, et se montra à lui dans tout l'appareil de la gloire céleste. L'archevêque de Reims ayant informé Louis XVIII de ce qui se passait, le roi voulut voir Martin, qui lui fut amené le 2 avril. Ils eurent un entretien particulier, dont Martin donna le récit au curé de Gallardon. Si l'on en croit cette relation, il dit au roi que ses ministres le servaient mal; il lui apprit des choses de l'exil dont Louis XVIII, attendri, le pria de garder le secret. Après cet entretien Martin retourna à Charenton, où il passa la nuit; le lendemain matin il quitta cette maison, se rendit chez le ministre, qui le força d'accepter une gratification de la part du roi, et partit pour Chartres, où il revit le préfet, puis il retourna à Gallardon, où il reprit ses travaux champêtres, évitant de parler indiscrètement de ce qui lui était arrivé. Louis XVIII fit acheter la maison qu'habitait le pauvre visionnaire, et la lui donna en toute propriété. Martin, comme on le pense, continua d'être regardé comme un prophète dans son pays. Il finit par révéler ce que l'ange lui avait fait dire à Louis XVIII: « J'ai dit au roi, répétait-il, qu'il n'était pas le souverain légitime de la France, que le fils de Louis XVI existait, que lui, le roi, le savait bien, qu'il reviendrait un jour, mais qu'en attendant il était interdit à Louis XVIII de se faire sacrer à Reims; que toute tentative à cet égard serait suivie des plus grands malheurs; que la coupole de l'antique cathédrale s'écroulerait sur les assistants et les écraserait... Et le roi m'a répondu avec une vive émotion qu'il ne se ferait pas sacrer, qu'il en avait eu l'intention, mais qu'il y renonçait à tout jamais. » Cependant Charles X, comme on sait, se fit sacrer sans accident, et le prétendu Louis XVII vivait encore. Quoi qu'il en soit, Martin jouissait d'une grande réputation de sainteté; on faisait des pèlerinages pour venir le consulter, et une secte s'était formée autour de lui sous le nom de *martinistes*, lorsque parut à Paris un prétendu Louis XVII, plus connu sous le nom de Naundorf (*voy.* son article). On demanda pour ce prince une entrevue à Martin, et elle eut lieu en effet, en septembre 1832, au presbytère de Saint-Arnould, petit village près de Dourdan. A la première vue, Martin, qui, dit-on, ne savait pas quel personnage devait lui être présenté, reconnut le duc de Normandie, et déclara que ce personnage était bien le dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. L'enthousiasme fut au comble, et le soir le prince, le prophète et tous les témoins communièrent dans la modeste église du village. Deux ans après, Martin déclara que son existence était terminée, que son ange venait de lui apparaître et de lui annoncer qu'il n'avait plus que huit jours à passer sur la terre. Le prophète assembla donc sa famille, et fit ses dispositions testamentaires; huit jours après il alla à la messe, et, rentré chez lui, il annonça à ses enfants qu'un envoyé céleste lui avait ordonné de se rendre à Chartres, mais qu'il n'en reviendrait pas vivant, et que son corps serait rapporté sur une charrette. Le prophète partit en effet à midi; à huit heures du soir son cadavre fut rapporté dans une voiture de paysan. Une information judiciaire fut ordonnée sur cette mort, mais elle ne produisit rien; les médecins déclarèrent que Martin était mort d'une attaque d'apoplexie; les bonnes âmes trouvèrent que son corps exhalait une odeur de sainteté, et les partisans de Naundorf devinrent plus nombreux. On a publié sur les récits du visionnaire Martin: *Relation concernant les événements arrivés à un laboureur de la Beauce*; Paris, 1817, in-8°; — *Relation contenant les événements qui sont arrivés au sieur Martin, laboureur à Gallardon, en Beauce, dans les premiers mois de* 1816, par M. Le Silvy; Paris, 1830, 1832, et ann. suiv.; — *Le Passé et l'Avenir expliqués par les événements extraordinaires arrivés à Thomas Martin, laboureur de la Beauce, avec des notes curieuses, des faits inédits et des observations critiques sur quelques personnages qui ont figuré dans ces événements; quelques mots sur les relations publiées à ce sujet par M. S***; on y a joint une dissertation sur le procès-verbal de la mort de Louis XVII; sur les Mémoires dits du duc de Normandie, et sur divers ouvrages récemment publiés touchant le même sujet; cette édition est la seule qui soit revêtue de l'attestation de Th.-Ign. Martin*; Paris, 1832, in-8°. L. L—T.

Biogr. des Hommes vivants. — *L'Illustration* du 30 août 1848. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp*

MARTIN (*Jean-Blaise*), célèbre chanteur français, né à Paris, le 24 février 1768 (et non le 14 octobre 1767 ou 1769), mort à La Roncière, près Lyon, le 14 octobre 1837. Fils d'un peintre, il apprit en même temps la peinture, la musique et la danse: triple enseignement dont il sut profiter. Il se fit d'abord entendre dans les concerts publics jusqu'à l'établissement du Théâtre de Monsieur (26 janvier 1789), qui se forma sous le patronage du prince devenu depuis Louis XVIII. Martin y débuta, le 28 janvier, par le rôle du *marquis de Tulipano*, de Paësiello (1). Il réussit comme chanteur, et fut jugé acteur très-faible. Il fit partie jusqu'en 1823 de la troupe lyrique du théâtre, qui prit peu après le nom de *Théâtre Feydeau*, puis celui d'*Opéra-Comique*, lors de sa réunion avec la

(1) Opéra comique, en trois actes et en vers blancs, traduit en français et arrangé sur la musique italienne, par Charles-Joseph-Antoine Gourbillon.

troupe de la salle Favart. Le rôle de Crispin, dans *Le nouveau don Quichotte* (1790), et surtout celui de Frontin, dans *Les Visitandines* (7 janvier 1792), prouvèrent qu'il avait profité des leçons de la critique. Cependant son talent resta toujours circonscrit dans un même genre de rôles, celui des *valets*, et hors de cet emploi il était fort médiocre, à l'exception du rôle de Dorneuil, des *Voitures versées*, qu'il joua avec beaucoup de verve (29 avril 1820). Le 31 mars 1823 il se retira du théâtre. Dans l'intervalle de temps qui s'écoula jusqu'à sa mort, il reparut plusieurs fois à l'Opéra-Comique, notamment en 1834. Un pastiche intitulé : *Les Souvenirs de Lafleur*, dans lequel on avait intercalé les plus beaux airs de son répertoire, fut composé pour la circonstance. Il y fut fort applaudi : Martin ne s'abusa pas sur la valeur de ces applaudissements et il jugea prudent de rentrer dans la vie privée. Il n'y resta pas oisif, et se consacra à l'enseignement musical, dont il était au Conservatoire, depuis 1820, un des professeurs les plus distingués. Il se maria quatre fois, mais il mourut sans laisser d'enfants.

Martin, dans le cours de sa carrière théâtrale, établit un grand nombre de rôles; nous nous bornerons à citer les principales pièces qui lui valurent des succès : *Zoraïme et Zulnare*, *Maison à vendre*, *Trente et Quarante* (Th. Feydeau); *Une Folie*, *L'Irato*, *Ma tante Aurore*, *Gulistan*, *Lulli et Quinault*, *Jean de Paris*, *Joconde*, *Jeannot et Colin*, *Le nouveau Seigneur de village*, *Le petit Chaperon rouge* (Op.-Com.) Il a composé *Les Oiseaux de mer*, op. comique, représenté en 1796, qui ne réussit pas. Il composa aussi la musique de plusieurs romances. E. DE M.

Almanach des Spectacles. — *Histoire de l'Établissement des Théâtres*. — *Annales de la Société libre des Beaux-Arts*; notice de M. A. de La Fage. — *Biographie des Musiciens*, par Fétis.

MARTIN (*Chrétien-Reinhald-Dietrich*), jurisconsulte allemand, né à Bovenden, près de Gœttingue, en 1772, mort le 13 août 1857. Il enseigna la jurisprudence à Gœttingue, Heidelberg et Iéna, et occupa divers emplois dans la magistrature. On a de lui : *Lehrbuch des teutschen gemeinen bürgerlichen Processes* (Manuel de la Procédure civile en usage en Allemagne); Heidelberg, in-8° : la douzième édition de cet ouvrage, qui fut commenté par Geusler et Morstad, parut en 1838; — *Lehrbuch des gemeinen teutschen Criminal-Processes* (Manuel de la Procédure criminelle, suivie communément en Allemagne); Heidelberg, 1812, in-8°; la quatrième édition fut publiée en 1836; — *Lehrbuch des teutschen gemeinen Criminal-Rechts*; Heidelberg, 1820 et 1829, in-8°; — *Vorlesungen über die Theorie des deutschen bürgerlichen Processes* (Cours sur la Théorie de la Procédure civile suivie en Allemagne); Leipzig, 1855, in-8°. Martin a aussi réuni sous le titre de : *Dissertationum selectarum juris criminalis*, etc., Iéna, 1822, in-8°, plusieurs opuscules curieux et devenus rares. O.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

MARTIN (*Louis-Aimé*), littérateur français, né à Lyon, en 1781, mort à Paris, le 22 juin 1847. Ses parents lui firent étudier le droit; mais il préféra se consacrer aux lettres, et en 1809 il vint à Paris contre le gré de sa famille. Privé de secours, il se trouva dans une position difficile jusqu'à ce que ses travaux littéraires lui eussent acquis une position indépendante. Les *Lettres à Sophie* établirent sa réputation dès 1810, et en 1813 il fit à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France dans les douzième, treizième et quatorzième siècles. En 1815, Aimé Martin fut nommé secrétaire rédacteur de la chambre des députés, et peu de temps après il devint professeur de belles-lettres, de morale et d'histoire à l'École Polytechnique, à la place d'Andrieux. Ayant pris avec trop d'ardeur la défense de cette école, il fut destitué en 1831 par le ministre de la guerre, mais il obtint bientôt un emploi de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Élève et ami de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé Martin, qui était à peu près parvenu à en imiter le style, voua à sa mémoire un culte presque religieux. Il épousa sa veuve et adopta sa fille, Virginie, qui se maria avec le général Gazan et mourut jeune. Aimé Martin « avait trouvé, dans sa vie même l'occasion et pour ainsi dire la filiation de ses idées, a dit M. de Lamartine sur la tombe de ce littérateur : J.-J. Rousseau, sur la fin de ses jours, dans ses promenades solitaires et dans ses herborisations autour de Paris, avait versé son âme dans celle de Bernardin de Saint-Pierre; à son tour l'auteur de *Paul et Virginie*, dans sa vieillesse, avait versé la sienne dans le cœur d'Aimé Martin, son plus cher disciple, en sorte que, par une chaîne non interrompue de conversations et de souvenirs rapprochés, l'âme d'Aimé Martin avait contracté parenté avec les âmes de Fénelon, de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre... Sa vie privée ne fut qu'une longue série d'amitiés. » On doit a Aimé Martin : *Étrennes à la Jeunesse*; Paris, 1809-1812, 4 vol. in-18; réimprimés sous les titres de *Recueil de Contes et d'historiettes morales en vers et en prose*; Paris, 1813, et du *Moraliste de la jeunesse, précédé de contes, historiettes et de morceaux d'histoire naturelle*; Paris, 1823; — *De l'existence de Dieu*, par Fénelon, édition augmentée des principales découvertes de la physique; Paris, 1810, in-8°; Avignon, 1820, in-12; — *Lettres à Sophie, sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, avec des notes de M. Patin; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; 12° édition, augmentée de la théorie du calorique rayonnant et des nouvelles découvertes sur la lumière, les interférences, la polarisation, le daguerréotype, le mirage, l'électricité, le

feu central, les volcans, le magnétisme de la terre, etc.; Paris, 1842, 1847, 2 vol. in-12; — *Raymond;* Paris, 1812, in-8°; — *Portrait d'Attila par Mme de Staël, suivi d'une Épître à M. de Saint-Victor sur les sujets que le règne de Buonaparte offre à la poésie;* Paris, 1814, in-8°; — *Harmonies de la Nature,* ouvrage posthume de Bernardin de Saint-Pierre; Paris, 1815, 2 vol. in-8°; — *Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre, précédées d'un Essai sur la vie et les ouvrages de cet écrivain;* Paris, 1817-1819, 12 vol. in-8°; nombreuses éditions; — *Œuvres complètes de Racine*, avec un choix de notes de tous les commentateurs; Paris, 1820, 1821, 6 vol. in-8°; nombreuses éditions: cet ouvrage fait partie de la collection des *Classiques français* de Lefèvre; — *Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre;* Paris, 1820, in-8° : quelques passages de cette notice donnèrent lieu, en 1821, à un procès intenté par un des beaux-frères de Bernardin de Saint-Pierre, Léger Didot, à Aimé Martin, qui succomba, et à une brochure publiée par un autre membre de la famille, sous ce titre : *La vérité en réponse aux calomnies répandues dans un écrit intitulé : Essai sur la vie et les ouvrages de B. de Saint-Pierre, par L. Aimé Martin;* Paris, 1821, in-8°; — *Réflexions ou sentences et maximes morales de La Rochefoucault;* Paris, 1822, in-8°; — *Œuvres complètes de Molière*, avec des notes de tous les commentateurs; Paris, 1823, 8 vol. in-8°, plusieurs éditions; — *Œuvres de La Fontaine, revues avec soin sur toutes les éditions, précédées d'une notice historique sur la vie de l'auteur;* Paris, 1826, in-8°; — *Correspondance de Bernardin de Saint-Pierre;* Paris, 1826, 3 vol. in-8°; précédée d'une réfutation de l'article de la *Biographie universelle* sur Bernardin de Saint-Pierre et d'une apologie de cet écrivain; — *Guide pittoresque de l'étranger à Paris, contenant une histoire de l'ancien et du nouveau Paris, la description de ses monuments*, etc.; Paris, 1834, in-32; — *Plan d'une bibliothèque universelle. Études des livres qui peuvent servir à l'histoire littéraire et philosophique du genre humain;* Paris, 1837, in-8° : c'est une sorte d'introduction à la collection intitulée : *Le Panthéon littéraire;* — *Caligula*, tragédie en cinq actes; Paris, 1838, in-8°; — *Éducation des Familles, ou de la civilisation du genre humain par les femmes*, ouvrage couronné par l'Académie Française; Paris, 1834, 1838, in-8°; 1840, 1847, 2 vol. in-12; — *Le livre du Cœur, ou entretiens des sages de tous les temps sur l'amitié*, ouvrage dédié à la jeunesse; in-32; — *La Gageure*, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de Châlons-sur-Saône, le 31 janvier 1836; Montpellier, 1838, in-8°. On lui doit en outre une édition des *Œuvres complètes de Boileau-Despréaux*, des *Œuvres morales de Plutarque;* de l'*Introduction à la République*, pour les œuvres de Platon; des *Œuvres philosophiques de Descartes;* des *Œuvres de Delille;* une *Préface* et des *Notices* pour les traductions des petits poëmes grecs; un *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Fleury*, précédant les œuvres de ce dernier; une *Histoire du monument élevé à Molière*, etc. On lui a attribué l'ouvrage intitulé : *Du nouvel ordre de choses. Du roi. De la noblesse. Essai politique et moral, dédié aux amis du roi et de la France, par un Lyonnais qui n'est rien, n'a rien été et ne peut rien être*, signé A.-C.-F. Dev., négociant; Lyon, 14 mai 1814, in-8°. Aimé Martin a dirigé la publication d'une édition des *Lettres édifiantes*, des *Mille et une Nuits*, des *Mille et un Jours*, etc. Il a travaillé au *Journal des Débats*, au *Journal des Connaissances utiles*, au *Bulletin du Bibliophile*, etc. Il a laissé inachevée une *Histoire des Sciences et des idées.*

Mme Aimé Martin, fille du marquis de Pelleport, mourut à Saint-Germain-en-Laye, au mois de novembre 1847, peu de temps après son mari. A l'âge de dix-huit ans, elle avait épousé Bernardin de Saint-Pierre, qui en avait alors environ soixante-cinq. Après la mort de l'auteur de *Paul et Virginie*, elle épousa Aimé Martin, qui avait hérité de la pensée et recueilli la tradition philosophique de son premier mari. Elle s'entoura d'amitiés honorables, et se plaisait à faire du bien. Elle avait le projet d'écrire la vie intime d'Aimé Martin, mais elle n'en eut pas le temps. Elle a laissé sa fortune à M. de Lamartine. L. L—T.

Biographie univ. et port. des Contemporains. — Lamartine, *Discours prononcé sur la tombe de M. Aimé Martin.* — Quérard, *La France Littér.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

MARTIN (*John*), célèbre peintre anglais, né le 19 juillet 1789, à Haydon-Bridge (comté de Northumberland), mort le 9 février 1854, à Douglas (île de Man). Sa vocation pour la peinture se manifesta dès l'âge le plus tendre. Tout ce qu'il put obtenir de son père, ce fut d'être placé chez un carrossier de Newcastle pour y peindre des armoiries; au bout de quelques mois il devint l'élève d'un artiste italien, nommé Bonifacio Musso, dont le fils, Charles Musso, eut quelque réputation comme peintre sur émaux. En 1806 il accompagna ce dernier à Londres, où pendant plusieurs années il mena une vie aussi rude que laborieuse; tandis qu'il se créait des ressources, en peignant le verre et la porcelaine, en vendant des aquarelles et en donnant des leçons de dessin, il consacrait une grande partie de la nuit à des études approfondies de son art. « C'est ainsi, disait-il, que j'ai acquis cette connaissance de la perspective et de l'architecture qui dans la suite m'a été si profitable. » A dix-neuf ans il se maria. Il ne quitta l'humble condition d'ouvrier qu'après s'être

mis, par une économie sévère, à l'abri du besoin. En 1812 il exécuta son premier tableau, *Sadak à la recherche du fleuve de l'Oubli*, qui trouva une place à l'exposition de l'Académie royale et, mieux encore, un acheteur pour 50 guinées (1,250 fr.). Vinrent ensuite l'*Expulsion du Paradis* (1813), *Clytie* (1814) et *Josué arrêtant le soleil* (1815); cette dernière composition, jugée digne d'un prix à la *British Institution*, avait reçu un accueil dédaigneux de l'Académie. Martin, irrité de l'indifférence avec laquelle on avait traité ce qu'il appelait un de ses chefs-d'œuvre, jura de ne plus rien soumettre au jugement de cette société; aussi n'en fit-il jamais partie. Après le *Josué*, dont le succès fit connaître son nom à la foule, il produisit *La Chute de Babylone* (1819), *Macbeth* (1820) et *Le Festin de Balthasar* (1821), son œuvre favorite, qui l'occupa une année entière, et qui lui valut un prix de 200 liv. (5,000 fr.). Ces gigantesques compositions, la dernière surtout, étaient alors tout à fait une nouveauté; elles emportèrent, pour ainsi dire, le public d'assaut : ce fut un engoûment général. Si la critique éleva quelques objections, les fanatiques partisans de Martin lui imposèrent vite silence. On déclara hautement, on se persuada même, que Martin venait d'ouvrir à l'art des routes inconnues, et son nom, propagé par les belles estampes qu'il donna lui-même de ses œuvres, vola d'un bout de l'Angleterre à l'autre, décoré de l'épithète « d'artiste sublime ». Devenu tout à coup le favori du jour, il exposa successivement *La Destruction d'Herculanum* (1822), *La Septième plaie d'Égypte* et *Le Boudoir de Paphos* (1823), *la Création* (1824), *Le Déluge* (1826) et *La Chute de Ninive* (1828), qui fut peut-être, avec *Le Festin de Balthasar*, le plus populaire de ses ouvrages.

A cette époque Martin était arrivé à l'apogée de la célébrité; ceux qui ne l'admettaient pas au nombre des maîtres lui reconnaissaient du moins des talents extraordinaires. Ce fut alors que, laissant reposer ses pinceaux, il se jeta dans des inventions et des projets de toutes sortes, où s'éparpilla sans aucun fruit l'étincelle de génie qu'il avait reçue. Doué d'aptitudes très-diverses et d'une vive intelligence, assez vain pour se croire un homme universel, il s'occupa d'abord des embellissements de Londres, et proposa des plans pour fournir la ville d'eau pure, pour assainir les quartiers de l'ouest, pour éloigner les égoûts de la rivière, pour convertir les boues en engrais, etc. Son *Plan for supplying with pure water the cities of London and Westminster*; Londres, 1828, in-8°, fut plusieurs fois réimprimé, et il ne cessa jusqu'à sa mort d'y apporter des changements ou des additions. Telle était son ardeur à réclamer du gouvernement une conduite d'eau abondante, qu'il était « bien résolu à ne prendre ni trêve ni repos qu'on ne l'eût obtenue, par lui ou par d'autres ». Martin, ainsi lancé dans les projets, ne se borna pas à si peu de chose : il dessécha des marais; il fit adopter un nouveau rail à la compagnie du Great-Western; il inventa un phare pour les dunes, une ancre plate avec cable en fil de fer, un ventilateur pour les mines de houille, un bateau en fer, « et bien d'autres choses de moindre importance, mais qui toutes tendaient au même but d'utilité : améliorer la santé publique, accroître le produit de la terre, et donner du travail au peuple à des conditions avantageuses ». Quand il se rappela enfin qu'il était peintre, et qu'il reprit ses premiers travaux, il s'aperçut, avec un amer désappointement, que le prestige de son talent était éclipsé. Dix ans s'étaient écoulés; le nombre de ses admirateurs était devenu rare. Cependant il mit en jeu toutes les ressources de sa puissante imagination pour regagner sa popularité évanouie, et les derniers sujets qu'il choisit ne furent ni moins larges ni moins imposants que les premiers : en 1838, *La Mort de Moïse* et *La Mort de Jacob*; en 1840, *Le Commencement du déluge*; en 1841, *La Cité céleste* et *Pandemonium*; en 1842, *La Fuite en Égypte*; en 1843, *Le Christ apaisant la tempête; Canut le Grand et ses courtisans*; en 1844, *Le Matin* et *Le Soir*; en 1845, *Le Jugement d'Adam et d'Ève*, *La Chute d'Adam*; en 1846, *Le Soir, effet d'orage*; en 1849, *Arthur et Ægle dans la vallée heureuse*; en 1850, *Le Dernier homme*; en 1851, *La Vallée de la Tamise vue des hauteurs de Richmond*; en 1852, une *Scène dans les bois, effet de nuit*. Il travaillait dans ses dernières années à une suite de sujets tirés du *Jugement dernier*; ce devait être son chef-d'œuvre, disait-il. La paralysie dont il souffrait depuis quelque temps ne lui laissa pas le temps de l'achever; afin de recouvrer la santé, il se retira dans l'île de Man, chez Thomas Wilson, un de ses amis, et y rendit bientôt le dernier soupir. Quoique imparfaites, on exposa après sa mort les trois grandes peintures dont nous avons parlé, et qui sont traitées avec une extrême faiblesse.

Martin fut sans aucun doute un peintre original, audacieux et doué d'une imagination aussi vigoureuse que féconde; il transporta sur la toile, avec un rare bonheur d'expression, les scènes grandioses et terribles de l'Écriture, et fit ressortir vivement la lutte d'une nature puissante avec l'homme faible et misérable. L'effet saisissant qu'il savait produire sur le public explique ainsi la cause de sa soudaine popularité. Il composait admirablement un sujet, et procédait par contrastes, sacrifiant tout, comme fait la peinture scénique, au plaisir des yeux. Mais il ne comprit pas que ces artifices de métier ne devaient pas se répéter sans cesse, et il continua à couvrir des acres de toile d'édifices interminables, d'architectures fantas-

tiques, de myriades de personnages drapés dans des poses théâtrales, d'empâtements de couleur, d'effets étranges ou extravagants. Tout en rendant hommage à son talent de conception, il faut reconnaître qu'en général il manque de goût, d'observation et de jugement. Martin a gravé à l'aqua-tinta plusieurs de ses grandes compositions, et il s'est montré en ce genre fort habile; on cite en outre de lui les suites d'estampes in-folio pour les œuvres de Milton et pour une édition de la Bible. P. LOUISY.

John Martin, *Autobiography*, dans l'*Athenæum*, 1854, p. 228 et suiv. — *English Cyclopædia* (Biogr.). — Nagler, *Neues Allgem. Künstlerlexicon*, VIII.

MARTIN *du Nord* (*Nicolas-Ferdinand-Marie-Louis-Joseph*), homme politique français, né à Douai, le 29 juillet 1790, mort à Paris, le 12 mars 1847. Après avoir fait son droit à Paris, il retourna à l'âge de vingt ans, muni du doctorat, exercer la profession d'avocat dans sa ville natale, où il plaida avec succès. Membre de l'opposition libérale, il se prononça ouvertement en 1830 contre les ordonnances de Juillet. Élu député à Douai, le 9 novembre, il prit rang à la chambre parmi les membres les plus zélés et les plus laborieux, apportant une grande indépendance dans les discussions. En politique il se rangea dans le parti conservateur. Il fit les rapports sur les projets de loi relatifs à la traite des nègres, à la procédure pour les délits de presse, à l'avancement dans l'armée, à un emprunt de la ville de Paris, au déficit Kessner, à l'expropriation pour cause d'utilité publique, etc. Le 5 août 1833 il devint avocat général à la cour de cassation. Chargé du rapport de la loi sur les associations, il fut, après l'adoption de cette loi, nommé, le 4 avril 1834, procureur général près la cour royale de Paris, et appelé, quelque temps après, à diriger les poursuites dans le procès d'avril devant la cour des pairs; il soutint encore devant la même cour l'accusation contre Fieschi, Morey et Pepin, puis contre Alibaud, tous accusés de régicide, et devant la cour d'assises de la Seine dans l'affaire dite du complot de Neuilly. La chambre des députés le choisit pour un de ses vice-présidents. Il voyageait en Suisse lorsque le ministère du 22 février 1836 se retira; le 19 septembre Martin (du Nord) accepta le portefeuille des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Une maladie l'empêcha jusqu'au 16 octobre de remplir ses fonctions. A la dissolution du cabinet du 6 septembre, il entra dans celui du 15 avril, et y resta jusqu'au 31 mars 1839. Il avait présenté des lois pour l'achèvement de routes royales, de ports maritimes, de canaux, pour l'établissement de chemins de fer, pour l'amélioration de différentes rivières navigables, etc. Il avait en outre présenté la loi pour l'application exclusive du système métrique, une autre loi sur les vices rédhibitoires des animaux domestiques, fait lever la prohibition des fils de laine à l'entrée et abaisser les droits sur les houilles étrangères, augmenté les encouragements à l'agriculture, etc. Il voulut ausi créer un enseignement professionnel en réorganisant le Conservatoire des Arts et Métiers, et créa plusieurs bourses à l'école centrale des arts et manufactures. Ses projets pour l'établissement des grandes lignes de chemins de fer n'avaient pas été heureux : la chambre ne voulait alors que des compagnies sans subvention. Constamment réélu vice-président de la chambre des députés, Martin (du Nord) entra dans le cabinet du 29 octobre 1840 comme garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes. Il présenta une loi sur les ventes judiciaires des immeubles, une loi sur la responsabilité des propriétaires de navires, une loi sur les ventes aux enchères de marchandises neuves, la loi sur la police de la chasse, une loi sur le conseil d'État, la loi sur la restauration de la cathédrale de Paris, etc. Le 4 janvier 1843, il fit rendre une ordonnance réglementaire sur la discipline du notariat. Le 15 janvier 1847, une ordonnance royale enleva le ministère de la justice à Martin (du Nord), pour raison de santé. On a de lui : *Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la cour royale de Paris du 3 novembre* 1835; Paris, 1835, in-8° : ce discours a pour sujet la liberté dans son union intime avec la justice; — *Expulsion des Jésuites*; 1845, in-12. L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*, tome V, 1re partie, p. 168. — *Biographie statistique de la Chambre des Députés*. — *Discours prononcés aux obsèques de M. Martin du Nord*, par MM. Barthe et Bonmart. — E. Reverchon, *Notice sur M. Martin du nord*; Paris, 1848, in 8°.

MARTIN (*Arthur*), archéologue français, né à Auray, en 1801, mort en 1856. Il appartenait à la Compagnie de Jésus et à la Société des Antiquaires de Parme. On a de lui : *Nouveau Mois de la sainte Vierge*; Paris, 1840, in-32; — *Chemin de la Croix*; Paris, 1843, in-18; — *Les litanies de Notre-Dame de Lorette expliquées*; Paris, 1844, in-32 : avec 36 lithographies en or et couleur; — *Vitraux peints de Saint-Étienne de Bourges, recherches détachées d'une monographie de cette cathédrale* (avec l'abbé Ch. Cahier); Paris, 1844, in-fol. et 10 planches; — *Mélanges d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature* (avec le même); Paris, 1848. in-4°; — *Album de Broderie religieuse*; Paris, 1855, in-4°. J. V.

F. de Lasteyrie, *Notice sur la vie et les travaux de l'abbé Arthur Martin*, 1857. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Française contemporaine*. — *Journal de la Librairie*, 1857, chronique, p. 44.

MARTIN *de Strasbourg* (*N......*), homme politique français, né à Mulhouse, en 1801, mort à Paris, en 1858. Son père était pharmacien. Après avoir achevé son droit, le jeune Martin se fit recevoir au barreau de Strasbourg, et y acquit une place distinguée. Élu député de cette ville en 1837, il siégea à la chambre sur les

bancs les plus avancés de l'extrême gauche, et se fit remarquer par son opposition. En 1843 il donna sa démission, pour des raisons de santé, et en 1846 il échoua dans les élections générales. En 1838 il avait acheté une charge d'avocat près la cour de cassation. Après la révolution de février 1848 il fut appelé par M. Crémieux à choisir et à présider une commission chargée de préparer un travail complet sur l'organisation judiciaire, et dans laquelle il fit entrer MM. de Cormenin, Isambert, Jules Favre, Nachet, Sévin, Portalis, Landrin, Baroche, Liouville, Faustin Hélie, Valette et Peauger. Envoyé en 1848 à l'Assemblée constituante par le département du Bas-Rhin, Martin fit partie du comité de Constitution, et vota pour le développement des principes démocratiques. Il ne fut pas réélu en 1849, et se renferma dans les travaux de sa charge, qu'il revendit en 1852. Il se fit alors inscrire au tableau des avocats près la cour impériale de Paris. Martin (de Strasbourg) avait épousé la fille du pasteur Haffner. J. V.

Cuzon, *Notice* dans *le Siècle* du 30 janvier 1859. — *Biogr. des Députés*, session de 1839-1842. — Lesaulnier, *Biogr. des 900 Députés à l'Ass. nationale*. — *Biogr. des 900 Représ. à la Constit.*

*MARTIN (*Bon-Louis-Henri*), historien français, né le 20 février 1810, à Saint-Quentin. Il fut élevé sous les yeux de son père, juge au tribunal civil, et suivit les cours du collége de sa ville natale. Destiné à la carrière du notariat, il vint à Paris étudier le droit, et se mit à écrire des romans et des scènes historiques. Après avoir publié, avec son compatriote et ami Félix Davin, *Wolfthurm, ou la Tour du loup, histoire tyrolienne* (Paris, 1830, 2 vol. in-12), sous les pseudonymes de Félix et Irner, il donna successivement *La vieille Fronde, scènes historiques* (Paris, 1832, in-8°) ;— *Minuit et Midi*, 1630-1649 (Paris, 1832, in-8°), qui a reparu dans la *Bibliothèque des Chemins de Fer* avec le titre de *Tancrède de Rohan* (1855, in-12) ; — *L'Abbaye-aux-Bois, ou la femme de chambre, histoire contemporaine* (Paris, 1832), avec Guilbert de Pixérécourt ; — *Le Libelliste*, 1651-1652 (Paris, 1833, 2 vol. in-8°). En même temps il publiait un recueil satirique, *Le Dix-neuvième Siècle* (décembre 1832), qui eut deux numéros ; il retouchait la traduction des *Contes d'Artiste* de Ludwig Tieck, et fournissait des morceaux littéraires à l'*Album de la Mode*, au *Livre des Cent et un* et aux *Cent et une Nouvelles*. Mais son goût pour l'étude de l'histoire proprement dite, développé de bonne heure chez lui par la précieuse bibliothèque qu'il avait héritée de son aïeul maternel, le portait déjà de préférence vers des travaux plus sérieux. Une petite *Histoire d'Allemagne, de Suisse et des Pays-Bas*, écrite en 1832 avec H. Lister pour la *Bibliothèque populaire*, obtint une seconde édition dans la même année. A cette époque il conçut avec le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) le plan d'une *Histoire de France par les principaux historiens, depuis les temps les plus reculés jusqu'en juillet* 1830, dont le libraire Mame devait être l'éditeur, et qui se composait d'une série d'extraits des principales histoires et chroniques ; cette publication, annoncée en 48 vol., s'arrêta après le tome Ier (Tours, 1833, in-18), et ne porta point de nom d'auteur. M. Henri Martin la reprit seul, et ne la signa qu'à compter du dixième volume (Paris, 1834-1836, 16 tom. en 8 vol. in-8°, fig.). A peine l'avait-il terminée qu'il la refondit sur un plan plus vaste et avec des matériaux plus abondants : cette entreprise, qui fit de l'*Histoire de France* un livre entièrement original, devint l'œuvre de sa vie entière. Après avoir consacré plus de quinze ans à une première édition (*Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1789 ; Paris, 1838-1853, 18 vol. in-8°, avec 50 vign. et 3 cartes), il en prépara une seconde (Paris, 1855-1860, 16 vol. gr. in-8°), qu'il remania complétement surtout pour les parties relatives à la religion des Gaulois, aux événements du moyen âge, aux institutions féodales et à l'histoire du dix-huitième siècle. Cet ouvrage, qui « allie heureusement, dit un critique, au besoin d'exactitude dans les faits, un sentiment philosophique très-élevé », est demeuré, à travers ses transformations successives, une des œuvres les plus consciencieuses du siècle. Honoré d'un prix de 9,000 fr. par l'Académie des Inscriptions en 1844, il a obtenu en 1851 de l'Académie Française le second prix Gobert et le premier depuis la mort d'Augustin Thierry (1856). Après la révolution de février, M. Henri Martin, qui appartenait sous le dernier règne à l'opposition libérale, fit partie de la haute commission des études, et fut chargé provisoirement de la chaire d'histoire moderne à la faculté des lettres ; son cours, où il avait pris pour sujet *La Politique extérieure de la Révolution*, n'alla pas au delà du premier semestre, et fut interrompu en 1849, par la marche rétrograde des événements. Depuis cette époque il est rentré dans la vie privée afin de consacrer tous ses instants à la dernière réimpression de son *Histoire de France*. On a encore de lui : *Histoire de la Ville de Soissons* ; Paris, 1837-1838, 2 vol. in-8°, en collaboration avec M. Paul Lacroix ; — *De la France, de son génie et de ses destinées* ; Paris, 1847, in-12 ; — *La Politique de la Révolution*, leçon d'ouverture ; Paris, 1848, in-8° ; — *Manuel de l'Instituteur pour les élections* ; Paris, 1848, in-32 : publié sous les auspices de M. Carnot, alors ministre de l'instruction publique ; — *La Monarchie au dix-septième siècle. Étude sur le système et l'influence personnelle de Louis XIV* ; Paris, 1848, in-8° ; et *De nationum diversitate servanda, salva unitate generis humani* ; ibid., 1848, in-8° ; thèses pour le doctorat ès lettres ; — *Daniel Manin* ; Paris, 1859, in-8°. M. Henri Martin a encore fourni des articles à *L'Artiste*, au *Monde*, au *National*, à la *Revue indépen-*

dante, à l'*Encyclopédie nouvelle*, à *La Liberté de penser*, à la *Revue de Paris*, etc.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Litter. Fr. contemp.*

*MARTIN *de Moussy* (*Jean-Antoine-Victor*), voyageur français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 26 juin 1810. Ses études achevées à Paris, il entra dans les hôpitaux militaires, fut reçu docteur en 1835, servit comme aide major, et exerça la médecine dans la capitale. En 1841 il partit pour l'Amérique du Sud. Après un séjour de quelques mois à Rio-Janeiro, il se rendit à Montevideo, où il s'établit et pratiqua la médecine. En même temps il y installa un observatoire, où pendant douze années il fit une série d'observations météorologiques. La population étrangère de Montevideo s'étant formée en garde nationale pour la défense de cette ville contre Rosas, M. Martin fut choisi pour diriger le service médical des légions française et italienne, commandées alors par les colonels Thiébaut et Garibaldi; il remplit ces fonctions pendant tout le siége, qui dura neuf ans. La paix de 1852 permit à M. Martin de reprendre ses projets de voyage dans le bassin de la Plata. Le gouvernement Argentin d'Urquiza mit libéralement à sa disposition les moyens de faire une exploration utile de ce pays. De 1855 à 1858, M. Martin parcourut dans tous les sens les régions argentines, pays qui a cinq fois l'étendue de la France. Il explora les fleuves Uruguay et Parana tout entiers, traversa la république du Paraguay, le territoire des anciennes missions des Jésuites, et se trouva en contact avec les Indiens du Chaco et avec les Patagons du Sud. Il consacra une année entière à parcourir les régions des Andes du 33° au 22° degré de latitude sud, visitant des provinces fort peu connues des Européens. Deux fois il passa la chaîne entière pour aller au Chili et rentrer par la Cordillère de Copiapo dans le territoire argentin. Enfin il poussa ses excursions jusqu'à la frontière de Bolivie. Pendant ce voyage de quatre années, M. Martin ne parcourut pas moins de quatre mille lieues, et rassembla un grand nombre d'observations sur la géographie, l'ethnographie, la géologie et la statistique de ces pays. Il fit le nivellement barométrique de trois cent cinquante points géographiques, et recueillit une quantité considérable de faits nouveaux. De retour en France en 1859, M. Martin s'est occupé de la publication de son voyage avec le concours du gouvernement argentin. Il paraît sous ce titre : *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine;* Paris, F. Didot, 1860, 3 vol. in-8° avec atlas. Avant son départ, M. Martin avait publié un *Essai historique sur les céréales, considérations sur leur culture, leur conservation, leurs altérations, principalement sous le point de vue botanique, agricole et médical;* Paris, 1839, in-8°. Il avait travaillé à l'*Encyclopédie des connaissances utiles* et au *Dictionnaire politique*. A l'occasion de la question d'Orient, il avait donné au *National* une série d'articles curieux sur la Turquie, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Khiva, Lahore, etc. Il a en portefeuille un *Essai sur la topographie physique et médicale du département et de la ville de Montevideo, capitale de l'État oriental de l'Uruguay.*

L. L—T.

Documents partic. — Aug. Husson, dans le *Siècle* du 18 août 1859.

*MARTIN (*Thomas-Henri*), philosophe français, né le 4 février 1813, à Bellesme (Orne). Après avoir été admis en 1831 à l'École Normale, il enseigna la philosophie dans divers colléges, et fut reçu en 1836 docteur ès lettres. Nommé peu de temps après professeur de littérature ancienne à Rennes, il est depuis 1844 le doyen de cette faculté. On a de lui : *Études sur le* Timée *de Platon;* Paris, 1841, 2 vol. in-8°; accompagnées du texte grec avec la traduction; cet ouvrage obtint en 1842 un des prix de l'Académie Française; — *Theonis Smyrnæi Platonici Liber de Astronomia;* Paris, 1849, in-8°; — *Histoire des Sciences physiques dans l'antiquité;* Paris, 1849, 2 vol. in-8°; c'est en quelque sorte l'introduction de l'ouvrage pour lequel l'auteur a amassé des matériaux nombreux; — *La Vie future selon les dogmes du christianisme;* Paris, 1855, in-12. Il a aussi travaillé à la *Revue Archéologique*, et il est correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. K.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — *Annuaire de l'Instr. publ.*

*MARTIN (*Nicolas*), poëte français, né le 7 juillet 1814, à Bonn (Prusse Rhénane). Issu d'un père français, et neveu par sa mère du poëte allemand Karl Simrock, il reçut une éducation moitié française, moitié germanique. Il habitait la Flandre, lorsqu'en 1832 il entra comme surnuméraire dans la division des douanes de Dunkerque; en 1838 il fut appelé à Paris à la direction centrale, où il devint, quelque temps après, chef de bureau. En 1846 il fut chargé par M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, d'une mission littéraire en Allemagne à l'effet de réunir des documents sur les poëmes d'origine germanique; son rapport, aussi instructif qu'élégant et clair, fut inséré à la fin de cette année dans les colonnes du *Moniteur*. On a de lui : *Les Harmonies de la Nature;* Lille, 1837, in-8° : premiers essais poétiques qui avaient déjà paru dans le *Journal de Dunkerque;* — *Ariel;* Paris, 1841, in-8° : sonnets et chansons; — *Louise*, poëme; Paris, 1842, in-8°; — *Les Cordes graves;* Lille, 1845, in-12; — *Contes de la famille;* Paris, 1846-1847, 2 vol. in-8°, trad. de l'allemand des frères Grimm; — *Poëtes contemporains en Allemagne;* Paris, 1847, in-8° : ces études critiques et biographiques avaient été d'abord insérées dans *L'Artiste* et la

Revue de Paris; l'auteur en prépare une nouvelle série; — *Une Gerbe*, poésies; Paris, 1849, in-16; — *France et Allemagne*; Paris, 1852, in-8° : recueil d'articles relatifs à l'objet de sa mission et imprimés dans *Le Moniteur universel* et le *Journal de l'Instruction publique*; — *L'Écrin d'Ariel*, poésies; Paris, 1853, in-18; — *La Guerre*, poëme; Paris, 1854, in-18; — *Le Presbytère*, *épopée domestique*; Paris, 1856, in-18; 3ᵉ édit., augmentée de trois chants, 1859, in-16; « véritable chef-d'œuvre, a dit M. Cuvillier-Fleury, de poésie moyenne et de style tempéré ». M. Martin a été chargé, de 1842 à 1852, de la critique littéraire au *Moniteur universel*, et il a fourni des articles à plusieurs journaux. K.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.* — *Journ. de la Libr.*

*MARTIN-SAINT-ANGE (*Gaspard-Joseph*), médecin français, né à Nice (Piémont), le 29 janvier 1803, fut reçu docteur à Paris en 1829. Dans ses ouvrages, il paraît s'occuper plus spécialement d'histoire naturelle, ce qui ne l'empêche pas de cultiver la médecine avec succès. Il est officier de la Légion d'Honneur depuis le 30 avril 1847. Voici la liste de ses publications : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les membranes du cerveau* (1829, in-4°); — *Circulation du sang chez l'homme et les animaux*; 1832; ce travail a remporté en 1830 le prix des sciences physiques et en 1832 celui de physiologie expérimentale; — *Traité élémentaire d'Histoire naturelle*, 2 vol. in-8° et 160 pl. 1834-1840 (avec la collaboration de M. Guérin); — *Recherches sur les métamorphoses des Batraciens* (1831); — *De l'Organisation des Cirrhipèdes* (1836, in-4°); — *Histoire de la Génération de l'Homme*; 1837, in-4° (avec la collaboration de M. Grimaud de Caux); — *Recherches de Physiologie expérimentale sur les phénomènes de l'évolution embryonnaire des oiseaux* (1847, in-12). M. Martin Saint-Ange a fourni aussi un grand nombre d'articles aux *Annales des sciences naturelles*, à la *Revue médicale*, au *Bulletin de la Société Anatomique*, au *Dictionnaire pittoresque d'Histoire naturelle*, etc. A. H—T.

Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — Vapereau, *Dict. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*.

MARTINATO (*Pietro*), littérateur italien, né le 8 juillet 1765, à Bassano, mort le 20 septembre 1819, à Lonigo. Ordonné prêtre en 1789, il enseigna la philosophie, puis la théologie au séminaire de Vicence, et fut en 1808 nommé à la cure de Zimella, qu'il échangea plus tard contre celle de Lonigo. Il consacra ses loisirs aux belles-lettres, et entretint des relations d'amitié avec plusieurs écrivains remarquables d'Italie, entre autres, avec Gamba et Pindemonte. On a de lui : *De Anima Bestiarum*; Vicence, 1797, in-4°; — *De Scientia et Sapientia Dei*; ibid., 1802, in-4°; — *Montecchio Precalcino e Gogna*; Bassano, 1805, in-4°, esquisses poétiques; — *Dio, poema*; ibid., 1810, in-8°; — *Idilli*; Padoue, 1814, in-12; — *Dell' Anima umana, canti V*; Venise, 1816, in-8°; — *Inno di Omero a Venere volgarizzato*; ibid., 1817, in-8°; — *Poesie*; Milan, 1818, 2 vol. in-12; — des pièces de vers et des articles dans les recueils littéraires. Il a laissé une trentaine d'ouvrages manuscrits, dont la plupart sont relatifs à la théologie. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

MARTINE (*Georges*), médecin anglais, né en 1702, en Écosse, mort en 1743. Il étudia la médecine à Édimbourg, fut reçu en 1725 docteur à Leyde, et revint exercer à Saint-André. En 1740 il accompagna en qualité de médecin l'expédition américaine commandée par lord Cathcart. On a de lui : *De similibus animalibus et animalium calore lib. II*; Londres, 1740, in-8°; trad. en français, Paris, 1751, in-12 : ouvrage utile, mais déparé par un vain étalage d'érudition; « un autre défaut, qui intéresse davantage, dit Senac, c'est qu'il avait cru que la géométrie était une clef qui ouvre tous les secrets de la nature : les efforts des plus grands génies n'ont pu cependant déterminer les forces d'un seul animal; » — *Essays Medical and philosophical*; Londres, 1740, in-8°; — *In Barth. Eustachii Tabulas anatomicas commentaria*; Édimbourg, 1755, in-8°; ouvrage posthume, publié par les soins de Monro : on y trouve des remarques historiques sur la vie et les travaux de Vesale, de Charles Étienne, de Jacques Dubois, de Columbus, de Valverda et de Fallope. Martine a fourni des mémoires aux *Philosophical Transactions* de la Société royale de Londres, dont il faisait partie.

Un littérateur du même nom, appartenant à une famille de réfugiés protestants français, *Jacques-Daniel* MARTINE, né le 10 février 1762, à Genève, a publié : *Robespierre, ou la France sauvée*, drame en prose; 1795, in-8°; — *De la Musique dramatique en France*; Paris, 1813, in-8°; — *Commentaire littéraire sur* L'Art poétique d'*Horace*; Paris, 1816, in-8°; — *Examen des tragiques anciens et modernes*; Paris, 1834, 3 vol. in-8°. K.

Monthly Review, XIV. — Éloy, *Dict. hist. de la Méd.* — Senac, *Traité du cœur*. — Haag frères, *La France protest.*, VII.

MARTINEAU (*Louis*), homme politique français, né à Chatellerault, en 1755, mort dans la même ville, le 23 mai 1835. Il fut d'abord député de la Vienne à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il fut l'un des six conventionnels formant une liste complémentaire dont le Conseil des Cinq Cents avait voté l'admission, et qui fut repoussée par le Conseil des Anciens. Il était procureur impérial près le tribunal de Châtellerault lors du premier retour des Bourbons. Destitué aussitôt, il reprit sa place pendant les Cent Jours. Destitué de nouveau à la seconde rentrée de Louis XVIII, il fut atteint

comme régicide par la loi de janvier 1816, et se retira à Zurich, où il demeura jusqu'en 1830. Il vint alors terminer paisiblement ses jours dans sa ville natale. H. L.

Biographie moderne (Paris, 1806). — *Petite Biographie Conventionnelle* (Paris, 1815). — *Le Moniteur universel*, an. 1789, nos 20, 78, 90; an. 1790, 51-339; an. 1791, nos 6, 256.

* **MARTINEAU** (*Harriet*), dame anglaise, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, née à Norwich, le 12 juin 1802. Mlle Martineau, comme l'indique son nom, descend d'une famille française qui passa en Angleterre, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et se fixa à Norwich, où elle établit une fabrique de soie. Pendant quelques générations, cette industrie fut l'occupation spéciale de la famille. Le père de Mlle Martineau était lui-même à la tête d'une fabrique; mais après une époque d'aisance vinrent les revers de fortune, et les membres nombreux de cette famille (il y avait huit enfants) furent réduits à se créer des ressources par leur propre travail. Mlle Martineau, la plus jeune des enfants, d'une constitution et d'une santé délicates, avait reçu une bonne éducation, plus solide que brillante, et, affectée dès sa tendre jeunesse de surdité, elle avait été obligée de chercher ses plaisirs dans l'étude et la réflexion. C'est à cette circonstance que sont dus le précoce développement et les traits caractéristiques de son esprit. Pour son propre amusement, elle avait commencé de bonne heure à se livrer à des compositions littéraires; à l'heure de la nécessité, elle résolut avec une noble fierté de s'y appliquer comme moyens d'indépendance. En 1823 parut son premier ouvrage de quelque valeur : *Devotional exercises for the use of young people*, et depuis ce moment pendant quinze ans ses écrits de tous genres se succédèrent presque sans interruption. En entrant dans la carrière d'auteur, ses opinions étaient loin d'être fixées; elle apprit beaucoup tout en composant; son esprit mûrit par l'expérience, et elle-même est un exemple du grand principe du *progrès* dont elle est le défenseur. En 1824, elle publia *Christmas Day*, conte, et la suite intitulée : *The Friend*; en 1826, *Principle and Practice*, et *The Rioters*, et l'année suivante, *Mary Campbell* et *The Turn-out*; en 1828, un conte intitulé *My Servant Rachel*, qui est une série de petits traités sur des questions intéressant les classes ouvrières; en 1830, *Traditions of Palestine*, série d'esquisses fidèles et pittoresques du pays à l'époque de Jésus-Christ. Un profond sentiment religieux domine dans la conception de cet ouvrage, et les développements en sont traités avec délicatesse. Trois essais, dont le sujet avait été proposé par l'Association des *Unitarian Dissenters*, et qui obtinrent le prix, suivirent peu après. Jusqu'à 1832 la réputation de Mlle Martineau n'avait pas dépassé un certain cercle, quand elle conçut l'idée hardie d'exposer dans une série de contes mensuels les principales doctrines de l'économie politique. Sans s'en douter, elle était entrée dans cette voie quelques années auparavant par les *Rioters* et le *Turn-out*. Elle pensa que les autres questions de la science étaient susceptibles aussi d'être exposées dans un cadre dramatique, et proposa son plan. Les libraires jugèrent que c'était une prétention absurde que de vouloir présenter d'une manière amusante les doctrines de la plus sèche et de la plus difficile des sciences. La Société pour la Propagation des Connaissances utiles rejeta la proposition, par la raison que les faits ne pouvaient qu'être défigurés sous le costume de la fiction. Mlle Martineau eut à essuyer plus d'un mécompte et d'un dégoût avant de trouver un éditeur assez hardi pour s'aventurer. Enfin parut le premier numéro des *Illustrations of political Economy*. Le succès fut immédiat. L'auteur avait touché juste, et n'avait pas trop présumé de ses talents. Les numéros suivants furent attendus avec impatience; ils furent aussitôt traduits en français et en allemand. A part leur valeur comme exposition de grands principes, plusieurs de ces contes seront toujours lus, à cause de leurs peintures vraies de la vie et de l'ingénieuse combinaison de plans limités par leur objet même. Ils furent suivis de six contes intitulés : *Illustrations of Taxation*, et de quatre autres sur *Poor Laws and Paupers*, écrits d'après le même plan, mais qui n'ont pas tout à fait le mérite des précédents. En 1835 Mlle Martineau fit un voyage aux États-Unis, et à son retour publia comme résultat des ses études un ouvrage intitulé : *Society in America* (1837), où, laissant de côté les détails personnels, elle discute la politique, l'économie sociale, la civilisation et la religion des États-Unis. On trouve dans cet ouvrage beaucoup plus de critiques que d'éloges, et cela vient surtout des opinions et des principes un peu absolus qui ont dirigé l'auteur dans son examen. L'année d'après, elle publia, sous le titre de *Retrospect of western travel*, un volume de récits et d'anecdotes ayant trait à ce même voyage, et où elle fait connaître les hommes distingués qui brillaient à cette époque dans la politique et dans les lettres. Descendant de ces hauteurs intellectuelles, elle donna successivement un petit volume *How to observe*, plein de sagacité et de jugement et s'adressant à toutes les classes, et quatre petits manuels intitulés : *The Maid of-all-work*, — *The House Maid*, — *The Lady's Maid*, — *The Dressmaker*, remplis de conseils pratiques. En 1839, elle essaya le roman, et donna *Deerbrook*, peinture de la vie domestique anglaise, et un an après, *The Hour and the Man*, roman fondé sur l'histoire de Toussaint-Louverture, qui en est le héros. Les opinions démocratiques de l'auteur y sont fortement marquées; et ces deux productions n'ajoutèrent rien à sa réputation. Ce fut vers ce temps que sa santé reçut une atteinte sérieuse, suite probable de travaux excessifs. Elle venait

de publier de jolis contes pour les enfants, connus sous les titres de *The Playfellow*, *The Peasant and the Prince*, *The Feats on the fiord*, et *The Crofton Boys*, lorsque les progrès du mal l'obligèrent à cesser toute occupation. Elle resta cinq ans dans un état de souffrance ou de langueur. L'offre d'une pension de 150 liv. st., qui lui avait été faite par lord Grey en 1832, fut alors renouvelée avec bienveillance par lord Melbourne. Mlle Martineau refusa de nouveau, par un sentiment des plus honorables : elle avait attaqué publiquement dans ses ouvrages le système d'impôts qui fournissaient cette pension, et elle pensa que par principe elle ne pouvait accepter. Elle recouvra enfin la santé (1844), et, d'après ce qu'elle raconta elle-même dans l'*Athenæum*, par le moyen du magnétisme. Reprenant la plume avec une ardeur nouvelle, et pour montrer qu'on peut mettre à profit pour la réflexion les longues heures de la maladie, elle publia *Life in a Sick room*, résultat de ses expériences et de ses pensées solitaires. Elle donna ensuite (1845) une série de contes pour faire ressortir les maux qui résultent des lois sur la chasse, sous le titre de *Forest and Game Law, tales*, 3 volumes. On y trouve la vivacité d'esprit et le style élégant ordinaires à l'auteur; mais le ton et les opinions y sont exagérés (1846). Une nouvelle fondée sur les incidents de la captivité de lady Grange, et avec le titre de *The Billow and the Rock*, offre une lecture intéressante, sans que l'auteur y ait mêlé la politique. Cette même année, elle entreprit avec son frère et quelques amis intimes un voyage en Orient, et au retour publia un ouvrage intitulé, *Eastern Life, past and present*, 3 volumes (1848) : elle y retrace avec talent les scènes qui passèrent sous ses yeux; mais l'intérêt de ses descriptions est altéré par des tirades irréligieuses sur les Saintes Écritures et des digressions sur le magnétisme et la clairvoyance. Un volume intitulé : *Household Education* (1849) fut suivi (1850) d'une histoire d'Angleterre de 1816 à 1846 (*History of England during the thirty years' peace*), ouvrage qui, nous croyons, est resté inachevé, et qui est remarquable par la vigueur de la pensée et l'impartialité. En 1851 elle publia *Letters on the Laws of Man's social nature et development*, série de lettres échangées entre elle et M. H.-G. Atkinson, professeur de magnétisme, et qui firent scandale en Angleterre par les opinions irréligieuses qui y dominent. Cet ouvrage provoqua de vives critiques, et lui enleva, dit-on, plusieurs amis. Les tendances qui entraînaient son esprit depuis quelques années lui firent entreprendre une traduction abrégée de la *Philosophie positive* de Comte, qu'elle publia en deux volumes (1853). Les derniers de ses ouvrages sont *Complete guide to the lakes* (1854), et un petit volume intitulé : *Sketchs of Life* (1856). Depuis longues années elle a fixé sa résidence à Ambleside, dans cette belle contrée des lacs où a vécu et où est mort le poëte Wordsworth. Elle y possède une petite ferme, qu'elle administre avec beaucoup d'intelligence et de soin. Outre les ouvrages que nous avons cités, elle a fourni longtemps des articles à la *Revue de Westminster*, à divers journaux, et plus particulièrement au *Daily News*.

Comme on a pu le voir, Mlle Martineau a beaucoup produit. Elle a touché au roman, mais avec un médiocre succès; elle a fait preuve de talent pour écrire l'histoire; elle n'a été vraiment supérieure que dans ses contes sur l'économie politique. Peut-être eût-il mieux valu, pour sa réputation et son repos, qu'elle eût concentré ses pensées et ses efforts dans deux ou trois genres, afin de laisser des ouvrages élaborés avec soin et de nature à survivre à la génération présente.

J. Chanut.

Chambers, *Cyclopædia of English Literature*. — *English Cyclopædia, Biography*. — *Men and Women of the Time*. — *Dict. d'Économie politique*. II.

MARTINEL (*Joseph-François-Marie* de), agronome français, né à Aix (Savoie), le 28 octobre 1763, mort à Lyon, le 10 avril 1829. Entré au service de la France après l'invasion de son pays, en 1792, il se distingua en diverses rencontres, et arriva au grade de colonel. En 1814, il quitta l'armée, et obtint la place de directeur de la pépinière départementale à Lyon, où il s'appliqua à propager la culture du mûrier et l'élève des vers à soie. Il fit aussi de nombreuses expériences sur la pomme de terre. On a de lui une *Carte du Piémont*, divisée en six départements; Turin, 1799; — une *Carte de la république Cisalpine;* — *Cinq tableaux sur la culture de la Solanée Parmentière;* Lyon, 1821 et suiv., in-fol. Martinel est aussi auteur de plusieurs mémoires *sur la culture du mûrier*, dans le recueil de la Société d'Agriculture de Lyon, et il a rendu compte de ses recherches sur les pommes de terre dans les *Bulletins de la Société d'Encouragement*.

J. V.

Bonafous, *Notice sur Martinel;* Paris, 1829, in-8°.

MARTINEL DE VISAN (*Joseph-Marie-Philippe*), homme politique français, parent du précédent, né à Rousset, en 1763, mort à Avignon, le 21 février 1833. Député par la Drôme à la Convention nationale, il vota pour la culpabilité de Louis XVI; mais il demanda en ces termes l'appel au peuple : « Je réclame contre un décret monstrueux, extorqué plutôt par la vengeance que rendu par la sagesse; la république ne peut exister que quand le peuple l'aura fondée : je fais appel au peuple de ces décrets, et je dis : *oui* ». Il vota ensuite (mais comme juge) la détention de Louis XVI, son bannissement à la paix, enfin le sursis à son exécution. A la fin de 1794, Martinel fut l'un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Carrier, et son opinion contribua à la mise en accusation de cet homme. Devenu membre du Conseil des Cinq Cents, il prit une part active au résultat de la journée du 18 fructidor an v (4 septembre 1797), et fut

nommé membre de la commission des inspecteurs créés à cette époque. En octobre suivant, il fit assimiler les émigrés avignonnais aux autres émigrés. Sorti du Conseil des Cinq Cents en 1798, il y fut aussitôt réélu. Il passa en décembre 1799 au Corps législatif, d'où il sortit en 1803. Il vécut dès lors dans son pays et loin des affaires publiques. H. L.

Biographie moderne (Paris 1806). — *Moniteur universel*, an V, 352; an VI, 16-241. — *Petite Biographie Conventionnelle* (Paris, 1815).

MARTINELLI (*Domenico*), architecte et peintre de l'école florentine, né à Lucques, en 1650, mort en 1718. Dans sa jeunesse, il embrassa l'état ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de suivre ses études favorites du dessin et de l'architecture. Il habita longtemps Rome, où il remplit à l'Académie de Saint-Luc les doubles fonctions de conservateur et de professeur d'architecture et de perspective. Il donna les dessins d'un grand nombre de palais, dont le plus grandiose est celui qu'il éleva à Vienne pour le prince de Lichtenstein. Il fut en même temps ingénieur civil et militaire, et bâtit plusieurs forteresses, dont celle de Fosdinovo dans le Modénais, en 1700. A tous ses édifices il donna un grand caractère d'ensemble, bien que dans les détails il ait souvent sacrifié au goût de son temps. Il peignit surtout la perspective et l'architecture; cependant on connaît de lui quelques tableaux d'histoire, tels qu'un *Enlèvement des Sabines* et un *Sposalizio* à Florence. C'était un artiste d'un talent réel; mais on lui reproche un caractère violent et avide à l'excès. E. B—N.

Richa, *Firenze antica e moderna*. — Orlandi, *Abbecedario* — Ayala, *Dell' Arte Militare in Italia*. — Campori, *Gli Artisti Estensi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*. — Missirini, *Accademia di S. Luca*.

MARTINENGO (*Titus-Prosper*), philologue italien, né à Brescia, dans les premières années du seizième siècle, mort dans la même ville. Il entra dans l'ordre des Bénédictins du Mont-Cassin. Le collége des cardinaux l'appela à Rome sous le pontificat de Pie IV, et le chargea de préparer l'édition des *Œuvres de saint Jérôme* qui fut publiée par Paul Manuce. Il revit aussi les *Œuvres de saint Chrysostôme*, celles *de Théophylacte* et la *Bible grecque* qui fut imprimée à Rome. Le pape Pie V, pour le récompenser de ses travaux, voulait l'élever aux dignités ecclésiastiques; Martinengo s'y refusa modestement, et revint dans sa ville natale, où il mourut à un âge avancé. On a de lui des extraits de Platon, qu'il publia sous le titre de *Le Bellezze dell' huomo conoscitor di se stesso*. Il avait du talent pour la versification grecque et latine, et il publia dans ces deux langues des petits poëmes, qui furent recueillis à Rome, 1582, in-4° : ils sont pour la plupart consacrés à des sujets de piété; les principaux sont : *Theotocodia*, *sive Parthenodia*, en l'honneur de la sainte Vierge, et comprenant autant d'hymnes qu'il y a d'années dans la vie de la Vierge; — *Ad Sixtum V Pont. Max., carmen heroicum encomiasticum, tam græce quam latine*. Z.

Leonardo Cossando, *Libraria Bresciana*. — Ghilini, *Teatro d'Huomini Letterati*. — Bayle, *Dictionnaire Historique et critique*.

MARTINENGO-COLEONI (*Giovanni-Ettore*), officier italien, né à Brescia, en 1754, mort dans la même ville, vers 1830. En 1782 il présenta au roi de Prusse, Frédéric II, un plan de construction qui triplait les feux de défense des forteresses régulières, et reçut, en récompense de ce travail, un brevet de cornette dans le 10ᵉ régiment des hussards prussiens. De retour dans sa patrie, il mit son influence au service du général Bonaparte, qui avait mission de propager en Italie les idées libérales. En 1797, il devint député au corps législatif de la république cisalpine. Envoyé à Naples, puis à Rome, comme ministre plénipotentiaire, il donna sa démission, fut fait prisonnier par les Austro-Russes, et reçut après la bataille de Marengo le commandement suprême des gardes nationales de Brescia. Cette milice fut dissoute, et les fonctions de Martinengo cessèrent. En 1801, il présenta au vice-roi un mémoire dans lequel il semblait annoncer l'intention de rendre sa patrie à l'indépendance; mais il se montra tout dévoué à la France après l'annexion de l'Italie. En 1806 il reçut la décoration de la Couronne de Fer, et fut envoyé en 1807 à Paris, pour une mission secrète. Il obtint le titre de sénateur le 10 octobre 1809 et celui de chambellan en 1810. La chute de l'empire mit fin à sa fortune. En 1815, on lui offrit, en manière de dédommagement, le grade de colonel du régiment d'infanterie *grand-duc de Toscane*; mais il demanda son congé, et vécut depuis dans la retraite, à Brescia. A. H—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Galerie hist. des Contemp.*

MARTINENGO (*Girolamo-Silvio*, comte), poëte italien, né le 12 juillet 1753, à Venise, où il est mort, le 22 juillet 1834. Il appartenait à la même famille que le précédent. Il était sénateur et *sage* du commerce, lorsque la chute de la République Vénète, en 1797, le fit rentrer dans la vie privée. N'ayant point d'enfants, il consacra sa fortune à des œuvres de bienfaisance. Il est connu par sa traduction en vers du poëme de Milton : *Il Paradiso perduto;* Venise, 1801, 3 vol. in-4°; c'est une des meilleures qui aient été faites en Italie. Deux autres versions dont il s'était occupé : *Il Paradiso racquistato* de Milton et *Navis aerea* du P. Zamagna, n'ont pas vu le jour. P.

Meneghelli, *Del G.-S. Martinengo e de' suoi scritti*; Padoue, 1835, in-8°.

MARTINET (***), tacticien français du dix-septième siècle, dont le nom n'est connu que par les améliorations qu'il apporta dans l'armée française. Il organisa les cadres de l'infanterie par compagnies et bataillons tels que nous les connaissons aujourd'hui. En 1669, il introduisit

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

ferme un certain nombre; nous signalerons entre autres : *La Silla de San-Pedro* (tom. XI), *El Tercero de sa Afrenta* et *Las Esforcias de Milan* (tom. XV), *Pedis justicia al culpado* (tom. XVI), *Tambien da Amor libertad* (t. XVII), etc. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 407.

MARTINEZ, nom commun à un grand nombre de peintres espagnols, dont voici les principaux, par ordre chronologique :

MARTINEZ (*José*), mort à Valladolid, vers 1610. Il fit un voyage en Italie, où il étudia l'école florentine. Ses nombreux ouvrages révèlent un grand savoir pour la composition, le dessin et la couleur. On connait de cet artiste à Valladolid, dans le couvent des Augustins, une suite de sujets tirés de la vie de la Vierge (1598); — les *Douze Stations de la Passion* et les *Quatre Évangélistes*, dans la chapelle du Christ des Bernardins.

MARTINEZ (*Gregorio*), parent du précédent, né à Valladolid, vécut à Madrid de 1550 à 1610. Il était bon paysagiste, et a laissé de nombreux tableaux de genre. Il avait fait un voyage en Italie, et y avait adopté la manière vénitienne. Le musée de Madrid possède de lui une *Sainte Famille avec saint François d'Assise*, charmant tableau sur cuivre et d'une très-belle couleur. Gregorio Martinez et Jago d'Urbina dorèrent et mirent en couleur (1), suivant l'usage du temps (1594), le grand maître-autel et les sculptures du chœur de la cathédrale de Burgos. Ce travail leur fut payé 11,000 ducats d'or (130,460 francs), somme considérable pour l'époque.

MARTINEZ (*Sebastian*), né à Jaen, en 1602, mort à Madrid, en 1667. Élève de Juan-Luiz Zambrano, il marcha sur les traces de Paulo Cespedes, et est considéré, dit Quilliet, « comme un des grands maîtres de l'art en Espagne ». En effet, Sebastian Martinez, à la fois ingénieux compositeur, bon dessinateur, se montra également supérieur dans l'histoire, le genre et le paysage. Ses tableaux sont d'un relief étonnant; il y règne une grande correction, beaucoup de variété; mais on peut lui reprocher un coloris trop vigoureux, des tons heurtés, brillants il est vrai, mais fatigants pour l'œil. C'est au surplus le défaut de l'école espagnole pure; tout y est terne, noir, enfumé en quelque sorte, ou éblouissant. On y devine des artistes qui ont travaillé sous un ciel ardent, lumineux, sans nuages, ou dans des ombres factices. La pénombre, le clair-obscur leur est presque inconnu : ils ne semblent avoir cherché que l'opposition des tons. Néanmoins, la réputation de Sebastian Martinez était telle que Philippe IV le nomma son premier peintre à la mort du célèbre Velasquez y Sylva (août 1660) et se plut souvent à le voir travailler. Les ouvrages publics de Sebastian Martinez sont peu nombreux. On cite surtout, outre son chef-d'œuvre, *Le Martyre de saint Sébastien* et *La Conception*, dans la cathédrale de Jaen : — *La Nativité*, *Saint Jérôme*, *Saint François*, une autre *Conception*, un *Christ en croix*, dans le couvent des religieuses du Corpus. On ne sait ce que sont devenues les excellentes productions qu'avaient de lui les jésuites de Jaen : elles étaient de petite dimension (environ 50 centimètres carrés), et représentaient les *Stations de la Passion du Christ;* elles étaient très-remarquables pour l'architecture des premiers plans et les paysages des fonds. Heureusement les musées et les galeries d'amateurs de Cadix, Cordoue, Jaen, Madrid et Séville conservent un grand nombre de tableaux de ce maître.

MARTINEZ (*Thomas*), né à Séville, où il mourut jeune encore, en 1672. Élève d'Alonzo Faxardo, il devint bon peintre d'histoire, et fut l'un des fondateurs de l'Académie de sa ville natale (1668), dont il enrichit les monuments de beaux tableaux.

MARTINEZ (*Thomas*), fils du précédent, mourut à Séville, en 1734. Il apprit la peinture sous Juan-Simon Guttierez, et prit le genre mystique. Il fut enterré dans une bière et dans un drap mortuaire qui depuis longtemps lui servaient, l'une de lit, l'autre de couverture. Parmi nombre d'ouvrages religieux sortis de son pinceau, on cite comme digne de Murillo *Une Mère de douleur* qui, du couvent de la Merced de Séville, a été transportée au musée de l'Alcazar, à cause de son rare mérite.

MARTINEZ DE PAZ (*Matteo*), né à Séville, vers 1645, entra comme élève en 1666, à l'Académie de Séville. Il en était l'un des majordomes en 1673, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux arts. Ses tableaux, peu nombreux, sont fort recherchés. On cite de lui *Une Création du monde*, sur six toiles, et quelques sujets empruntés à l'histoire naturelle.

MARTINEZ (*Ambrosio*), né à Grenade, mort très-jeune, en 1674. Il était élève d'Alonzo Cano, et décora à Grenade le couvent des Hyéronimites, celui des Carmes chaussés et quelques autres. Sa manière est pleine d'afféterie et son dessin incorrect.

MARTINEZ (*José*), né à Saragosse, en 1612, mort dans la même ville, en 1682. Élève et ami du célèbre Velasquez de Sylva, il alla se perfectionner à Rome. Le roi d'Espagne Philippe IV, l'attacha à sa personne, en 1642. Martinez fut ensuite peintre de don Juan d'Autriche, grand-prieur de Castille, et fils naturel de Philippe IV. Il a, entre autres ouvrages, décoré la chapelle du collége de la Manteria. Quoique les tableaux de Jozé Martinez fussent fort estimés de son temps, ils ne sont louables que pour le coloris; la composition et le dessin y sont négligés. Il gravait

(1) Ce genre de décoration, alors fort à la mode, n'était confié qu'à des peintres en réputation, et ceux-ci ne dédaignaient pas de s'y employer. (Viardot, *Études sur l'histoire des beaux-arts en Espagne.*)

bien à l'eau-forte, et fit, en 1631, le *Portrait de Mathias Piedra*. Il a laissé en manuscrit : *Discursos practicables del nobilisimo arte de la Pintura; sus rudimentos, medios y fines, que enseña la experiencia, con los exemplares de obras insignes de artifices ilustres*. Quilliet déclare s'être beaucoup aidé de cet ouvrage pour rédiger son *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

MARTINEZ DE GRADILLA (*Juan*), né en 1630, mort en 1683. Il appartenait à l'école sévillane, et suivit les leçons du célèbre Francisco Zurbaran. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie de Séville, dont il fut majordome et consul depuis 1660 jusqu'en 1673. Quoique bon peintre et bon fresquiste, ses ouvrages sont aujourd'hui perdus ou confondus avec ceux de ses nombreux homonymes. On connait encore de lui la grande fresque du réfectoire de la Merced de Séville; mais elle a été si souvent dégradée et retouchée, que l'on ne peut guère se rendre compte de la manière de son auteur.

MARTINEZ (*Chrysostome*), né à Valence, mort dans les Pays-Bas, en 1694. Il était aussi bon graveur que peintre, et se rendit célèbre dans ces deux professions. On admire encore à Valence un *Saint Pascal* et quelques autres bienheureux qu'il peignit, en 1680, pour la congrégation de Saint-Philippe-de-Neri; — un *Saint Michel*, au couvent del Remedio; — un *Saint André* aux Carmes-Chaussés, etc.

MARTINEZ DE CAZORLA (*Francisco*), né à Séville, y vécut de 1640 à 1695. Il fut l'un des élèves de Juan de Valdes-Léal; mais sous cet excellent maître il n'apprit qu'un coloris séduisant; son dessin laissa toujours à désirer. Riche d'ailleurs, il ne produisait pas abondamment. Son meilleur tableau est *La Conception* qu'il fit pour le couvent de la Merced de Séville.

MARTINEZ (*Domingo*), né à Séville, en 1690, mort dans la même ville, le 29 septembre 1750. Quoiqu'élève d'un artiste médiocre, Juan Antonio, son application lui mérita bientôt un rang distingué parmi les peintres espagnols de son temps. Son instruction et ses bonnes façons lui attirèrent une riche clientèle et les faveurs de Philippe V. Martinez mourut fort riche. Il faisait du reste un bon emploi de sa fortune et sa maison était une véritable académie, qui réunissait tout ce que l'Espagne possédait alors de distingué en sciences, arts ou noblesse, et l'on doit dire que depuis Murillo peu de maîtres travaillèrent autant que Martinez pour l'honneur et la culture de la peinture. Il avait beaucoup d'élèves auxquels il enseignait gratuitement : il leur fournissait même les modèles, les couleurs et jusqu'aux toiles; néanmoins, comme il ne possédait pas lui-même les vrais principes de l'art, il ne sortit pas de bons élèves de son atelier. Son gendre, Juan de Espinar, et don Andrès Rubira furent les meilleurs. Suivant Quilliet, « Domingo Martinez manquait d'invention, et, n'étant pas très-versé dans la composition, se servait d'estampes, dont il avait une ample collection; il groupait par le dessin, et reproduisait par le pinceau les divers motifs qu'il empruntait à la gravure. D'ailleurs coloriste soigneux, il fit un assez bon usage de ce procédé pour que sa réputation soit restée supérieure à son mérite. Ses productions sont encore très-estimées à Séville, où la plupart des temples en possèdent un certain nombre; il y en a aussi à Umbrete ». Le catalogue des œuvres de Domingo Martinez est trop long pour être reproduit ici; on le trouve dans *Las Obras* de Raphael Mengs et dans le *Diccionario Historico* de Céan Bermudez.

MARTINEZ DEL BARRANCO (Don *Bernardo*), né à Cuesta, le 21 août 1738, mort à Madrid, le 22 octobre 1791. Il apprit son art à Madrid, puis se perfectionna en Italie, par l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité. De 1765 à 1769, il visita Naples, Rome, Venise, Turin. Le Corrége lui plut particulièrement, et de retour dans sa patrie, il en affecta la manière. Il fut reçu membre de l'Académie de San-Fernand (6 septembre 1774), et Antoine Mengs le choisit pour collaborateur. En dehors des grands travaux qu'ils firent ensemble, Martinez del Barranco a exécuté le *Portrait de Charles III* pour le consulat de Santander; — des médailles en grisailles pour le château de Sarria; — une *Décollation de saint Jean*, restée à l'académie de Madrid; — des *Vues diverses du port de Sant-Ander;* — un *Portrait du comte de Florida-Blanca*, regardé comme son meilleur tableau et quelques dessins pour l'*Histoire de don Quichotte*, publiée par l'Académie madrilène en 1788.

Alfred DE LACAZE.

Vicente Carducho, *Los Dialogos de la Pintura* (Madrid, 1633). — Francisco Pacheco, *El Arte de la Pintura* (Séville, 1649). — Raphael Mengs, *Las Obras* (Madrid, 1780). — Philippe de Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura* (Madrid, 1788). — Don Mariano-Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835). — Viardot, *Études sur l'histoire des institutions des beaux-arts*, etc., *en Espagne* (Paris, 1835). — *Las Constituciones y Actas de las Academias de San-Fernando* de Madrid, *de Santa Barbara* de Valence, *de San-Carlos* de Valence, *de San-Luis* de Saragosse, et des écoles de Séville et de Grenade. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de los mas illustres professores de las Bellas Artes en España*. — F. Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

MARTINEZ (*Domingo-José*), chef d'insurgés brésiliens, né en Portugal, vers 1780, pendu à Bahia, le 18 mai 1817. Il prit d'abord la carrière du commerce, mais elle ne lui fut pas favorable. Les maisons qu'il avait établies à Londres et à Paris furent obligées de liquider dans des conditions fâcheuses, et lui-même dut s'enfuir en Amérique. Les connaissances qu'il avait en droit lui permirent de se faire accepter comme avocat. Il se fixa à Pernambuco, où il acquit à la fois réputation et fortune. Il se jeta alors dans la politique, et rêva l'affranchissement de sa patrie adoptive. Il s'aboucha à cet effet avec les généraux Victoriano et Cavalcante, avec les prêtres Souto et Miguel Joaquin de Almeida, et

leva un corps nombreux de guerillas, qui fit beaucoup de mal aux troupes royalistes; mais celles-ci, commandées par le colonel Mello, gagnèrent enfin une victoire décisive (16 mai 1817) dans les plaines d'Ipojuco. Les principaux chefs de l'insurrection furent pris et pendus dans les vingt-quatre heures. Domingo Martinez se trouva de ce nombre. A. DE LACAZE.

R. Southey, *History of Brazil*. — John Luccock, *Notes of Rio de Janeiro and the southern parts of Brazil* (London, 1820, in-4°). — James Handerson, *A History of the Brazil*, etc. (London, 1821, in-4°). — H. Taunay et Ferdinand Denis, *Le Brésil*, etc. (Paris, 5 vol. in-12). — *Memorias historicas* de Rio-de-Janeiro, t. II. — Spix et Martens, *Travels in Brazil, in the years* 1817-1820 (London, 1824, 2 vol. in-8°).

* MARTINEZ DE LA ROSA (*Francisco*), homme d'État et poëte espagnol, né à Grenade, le 10 mars 1789. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale. Il venait de les achever lorsque l'invasion de l'Espagne par les troupes de Napoléon en 1808 provoqua dans ce pays un soulèvement national. Dans le midi surtout, loin des forces françaises, le mouvement fut général. Le jeune Martinez reçut de la junte insurrectionnelle de Grenade la mission d'aller demander au gouverneur de Gibraltar des armes et des munitions. Il les obtint facilement, et contribua ainsi à la victoire de Baylen, qui obligea les Français à se replier derrière l'Ebre. Une mission du même genre le conduisit peu après en Angleterre. Il profita de son séjour à Londres pour étudier la constitution britannique, qui a toujours été l'objet de ses prédilections. Ce fut aussi a Londres qu'il publia son poëme de *Zaragoza*, 1811, in-8°. La junte centrale avait mis au concours un poëme sur la défense héroïque de Saragosse. Les juges les plus compétents pensèrent qu'il avait mérité le prix, que les circonstances empêchèrent de donner. Il écrivit encore pour le journal périodique espagnol (*El Español*), que Blanco White rédigeait à Londres, une courte esquisse du soulèvement national. A cette époque les armées françaises avaient pris partout l'ascendant, et le gouvernement insurrectionnel s'était renfermé dans Cadix avec la perspective d'être bientôt expulsé de ce dernier asile. Malgré cette triste situation, Martinez revint dans sa patrie, et comme son âge ne lui permettait pas de siéger aux cortès, il s'occupa de littérature. Sa première tragédie, *La Veuve de Padilla*, sujet patriotique traité à la manière d'Alfieri, fut jouée en 1812, sur un théâtre en bois construit à la hâte, l'ancien théâtre étant trop exposé aux bombes françaises. Son agréable comédie *Ce que peut un emploi* (*Lo que puede un empleo*), jouée aussi pendant le siége, obtint encore plus de succès. Le siége fut levé peu après, et les cortès constituantes firent place à des cortès législatives. Martinez figura dans cette assemblée comme député de Grenade, et s'y montra le zélé défenseur de la constitution de 1812. Les partisans de cette charte, très-peu royaliste, prétendaient que pour bien marcher il ne lui manquait que le roi, alors prisonnier en France; mais dès que ce prince, Ferdinand VII, eut mis le pied sur le sol de l'Espagne (mars 1814), on reconnut que l'œuvre des législateurs n'avait pas de pire ennemi que lui. Un décret du 4 mai 1814 détruisit la constitution et proscrivit ses défenseurs. Martinez de La Rosa fut condamné à dix ans d'emprisonnement dans la forteresse de Velez de Gomara, sur les côtes du Maroc. Il se consola de sa longue détention par divers ouvrages poétiques. La révolution de 1820 lui rendit la liberté. Il revenait de Gomara un peu désabusé de l'enthousiasme démocratique de 1812, et très-préoccupé de concilier l'ordre avec la liberté. Ses anciens électeurs de Grenade, qui l'avaient reçu sous des arcs de triomphe, le renvoyèrent aux cortès, où sa modération surprit et indigna le parti avancé. Plus d'une fois il fut l'objet des insultes et des menaces de la foule. Sentant que son impopularité lui ôtait toute autorité sur les agitateurs et se défiant du roi, il n'accepta qu'à contre-cœur le ministère des affaires étrangères et la présidence du cabinet que Ferdinand VII lui offrit (1er mars 1822). Son ministère fut une lutte honorable, mais inutile contre l'opposition violente des cortès et les tentatives anarchiques qui se produisirent sur divers points du territoire. Les progrès du désordre rendirent la situation insoutenable, et les deux partis extrêmes en vinrent aux mains dans les rues de Madrid. Le combat dura plusieurs jours, et se termina, le 7 juillet, par la défaite de la garde royale. Le cabinet Martinez, témoin impuissant et désolé de ces troubles, refusa absolument de garder le pouvoir, et fut remplacé par des membres du parti exalté. Ces tristes événements fournirent un prétexte à l'intervention française (1823), et pour la seconde fois l'œuvre de 1812 fut renversée. Martinez de La Rosa, toujours libéral, ne voulut pas vivre sous le despotisme restauré. Il vint s'établir à Paris, où, à part quelques excursions en Italie et en Allemagne, il passa les huit années suivantes. En 1827 il commença la publication de ses œuvres littéraires, collection qui ne fut terminée qu'en 1830 et qui forme cinq volumes in-12. Les deux premiers volumes contiennent un *Art poétique* (*Poetica*), composé au préside de Gomara et accompagné d'un commentaire dix ou onze fois plus étendu que le texte. L'auteur y applique aux diverses formes de la poésie espagnole le code littéraire de Boileau et de Le Batteux, juste au moment où ce code était violemment attaqué en France par la révolution romantique. Son ouvrage, qui renferme d'ailleurs beaucoup d'idées judicieuses, a le tort grave d'être fort en retard sur son époque. Les autres volumes se composent de *La Veuve de Padilla* (*La Vuida de Padilla*), dont nous avons déjà parlé, et de quatre autres pièces; — *La Fille à la maison et la Mère au bal* (*La Niña en Casa y la Madre en la Mascara*), satire aussi enjouée que

sensée des femmes qui ne savent pas vieillir et qui négligent leurs devoirs de mère pour courir après les amusements d'un autre âge; cette comédie, jouée à Madrid avec beaucoup de succès en 1821, a été imitée en français; — *Morayma*, tragédie en cinq actes et en vers; — *Aben-Humeya, ou la révolte des Maures sous Philippe II*, drame romantique écrit en français et représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin en juillet 1830; l'auteur, pour le faire entrer dans la collection de ses œuvres, l'a retraduit en espagnol, non sans peine à ce qu'il prétend; — *Edipo*, tragédie classique sur le vieux sujet d'*Œdipe*. M. Martinez n'approche pas de Sophocle; mais il soutient bien la comparaison avec Voltaire, Dryden et Lee; — *La Conspiration de Venise* (*La Conjuracion de Venecia*), drame composé avec une liberté toute romantique sur l'insurrection de Marc Querini et de Tiepolo contre le doge Gradenigo, en juin 1310.

Le contre-coup de la révolution de 1830 adoucit un peu la politique de Ferdinand VII, et M. Martinez put rentrer en Espagne en octobre 1831. Il vécut d'abord éloigné du monde politique, et s'occupa exclusivement de littérature. Il publia la collection de ses poésies lyriques et composa un bon travail historique sur la vie de Hernan Perez del Pulgar, un des héros espagnols les plus remarquables et les moins connus du quinzième siècle. Il venait d'achever cet ouvrage quand la reine Christine, régente pour sa fille Isabelle, l'appela à former un ministère (janvier 1834). La situation était presque aussi critique qu'en 1822. L'Espagne, déchirée par les exigences contraires du parti démocratique et des absolutistes, était à la veille de la guerre civile. Le gouvernement ne pouvait résister à l'insurrection carliste qu'en s'appuyant sur le peuple; et en faisant appel aux sentiments libéraux, il risquait d'éveiller des passions populaires redoutables pour la royauté. « La mission du nouveau ministère était de donner une constitution à l'Espagne. Aussi dès les premiers jours de son existence annonça-t-on que, pour s'entourer de toutes les lumières nécessaires à l'accomplissement de cette œuvre difficile, le ministère avait envoyé à Simancas des personnes chargées d'y recueillir les renseignements relatifs à la convocation des anciennes cortès. Un projet rédigé par M. Martinez de La Rosa fut soumis à la délibération du conseil de régence; et après trois mois de travail, le 10 avril 1834, on publia le *statuto real*. Cet acte ne répondit pas à l'attente du pays. Il ne posait aucune limite au pouvoir royal, et ne donnait aucune garantie pour la liberté individuelle. Il ne disait rien de l'ordre judiciaire. Il se bornait à établir que les cortès seraient réunies en deux chambres; que les lois ne pourraient être faites que par le souverain avec le concours des cortès; qu'il ne pourrait être perçu d'impôts que ceux qui auraient été préalablement votés par les cortès. On avait craint sans doute les exagérations et la longueur des 384 articles de la constitution de Cadix; mais on était tombé dans l'excès contraire, et la stérile brièveté du *statuto real* ne satisfit personne (1). »

Outre le *statuto real*, on dut à M. Martinez de La Rosa deux actes politiques importants : il envoya en Portugal une armée pour chasser dom Miguel, qui possédait une partie de ce pays, et don Carlos, qui s'y était réfugié; il contracta avec la France et l'Angleterre une alliance (appelée la quadruple alliance) pour contrebalancer l'influence de la Russie et de l'Autriche, favorables à don Carlos. Malheureusement la politique du ministre manqua trop souvent d'initiative et de fermeté. Malgré le courage dont il donna tant de preuves devant l'émeute, l'honnêteté et la noblesse de son caractère et sa brillante éloquence, M. Martinez n'a pas toutes les qualités d'un homme d'État. Il parut plus propre à illustrer la cause libérale ou à mourir pour elle qu'à la faire triompher. « Il est de la famille des martyrs, a dit un de ses biographes, il n'est pas de celle des héros. » Il ne put pas empêcher une populace furieuse d'égorger des moines à Madrid, et vit les généraux de la reine, Saarsfield, Valdès, Quesada, Rodil, Mina, échouer contre les carlistes commandés par Zumala-Carregui. Il se retira en juin 1835 devant le soulèvement démocratique des juntes provinciales. Il revint alors aux lettres, son délassement habituel, et composa un roman à la manière de Walter Scott, et de Cooper, *Doña Isabel de Solis*, dont le premier volume parut en 1837 et le troisième et dernier en 1846. Dans l'intervalle plusieurs révolutions s'étaient accomplies, et les ministères s'étaient rapidement succédé. M. Martinez, qui avait vu tomber en 1836 le statuto real devant une émeute militaire, ne chercha pas à ressaisir le pouvoir, et resta dans l'opposition modérée. « Il brilla plus d'une fois encore dans des tournois oratoires sur des questions de politique générale; il fit résonner les voûtes des cortès des mots paix, ordre, justice qui allaient bien à la modération de son caractère et à la dignité de sa vie, mais qui n'étaient que des mots. Souvent sa voix pure et sonore, sa parole facile, élégante et imagée, son doux regard de poëte, l'aspect de sa flottante chevelure blanchie dans l'exil, de sa pâle, grave et longue figure de vétéran politique, imposèrent silence aux passions tumultueuses d'une opposition de plus en plus ardente; mais l'impression s'effaçait avec le bruit des dernières paroles de l'orateur, et tout cela n'empêchait ni le ministère de se disloquer chaque matin, ni le pouvoir de s'amoindrir à vue d'œil, ni les sociétés secrètes de grandir aux dépens du pouvoir, ni les cortès de se traîner languissantes. Elles furent dissoutes et renouvelées deux fois, sans changer de nature jusqu'au moment où un soldat vint, Es-

(1) Joseph Lavallée, *Espagne*, t. II, dans l'*Univers pittoresque*.

partero, qui acheva l'œuvre des sergents de la Granja (1). » Après le *pronunciamento* de Barcelone (septembre 1840), M. Martinez quitta l'Espagne en fugitif, et revint s'établir en France. La chute d'Espartero (1843) le ramena en Espagne. Il entra dans le cabinet de Narvaez, et n'en sortit qu'avec le président du conseil, en février 1846. Il reçut alors l'ambassade de Paris, position qu'il échangea bientôt pour celle de Rome. Il revint ensuite, en 1852, reprendre sa place aux cortès comme président de la chambre. Une réaction, contre laquelle son vieux libéralisme avait vainement protesté, provoqua la révolution de juillet 1854, qui ramena Espartero au pouvoir. Cette fois M. Martinez de La Rosa ne s'exila pas, et attendit que l'ordre sortit de cette nouvelle crise : ce fut la réaction qui en sortit avec le ministère Narvaez. Mais ce cabinet dura peu, et fit place au ministère Armino, cabinet modéré et éphémère, où M. Martinez fut premier secrétaire d'État pour les affaires étrangères (octobre 1857). Après un nouveau retour en arrière sous le ministère Isturitz, le parti de l'union libérale s'établit assez solidement aux affaires avec le maréchal O' Donnel (juillet 1858). M. Martinez de La Rosa, dont les sympathies paraissent acquises à cette nuance politique, a été nommé président du nouveau conseil d'État (juillet 1858) et président des cortès (2 décembre 1858.) Il est de plus secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'Espagne, et président du conseil de l'université. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, on a de M. Martinez de La Rosa une volumineuse composition, *L'Esprit du Siècle* (*El Espiritu del Siglo*), dont le premier volume parut en 1835, et le sixième et dernier en 1851. C'est un essai historique et philosophique sur la révolution française et ses conséquences pour l'Europe. Le talent littéraire de l'auteur et son honnêteté politique se reconnaissent dans cette œuvre, qui, participant de deux genres, n'a ni l'intérêt d'un récit, ni l'étendue et la largeur de vues qui conviennent à la philosophie de l'histoire.

Le meilleur recueil des *Œuvres mêlées* de M. Martinez de La Rosa se trouve dans la *Coleccion de los autores Españoles* de Baudry, où elle occupe trois volumes (1844-45); deux autres volumes de la même collection comprennent une partie de *L'Esprit du Siècle*. On a encore de lui un livre pour les enfants, *El libro de los Niños*, in-18. Les ouvrages de M. Martinez de La Rosa attestent un talent fécond, varié, et méritent tous d'être lus; mais il en est trois qui doivent être particulièrement signalés : d'abord son *Ode sur la mort de la duchesse de Frias*, sa charmante comédie *La Jeune Fille à la maison et la Mère au bal*, et son drame de *La Conjuration de Venise*. L. J.

Pacheco, *Notice biographique sur M. Martinez de La Rosa*. — De Toreno, *Histoire du Soulèvement, de la Guerre et de la Révolution d'Espagne*. — *Historia contemporanea de la Revolucion de España para servir de continuacion á la* Historia *de Toreno*; Madrid, 1843. — Minano, *Examen critico de las Revolutiones de España de 1820 á 1823 y de 1836*. — Miraflorès, *Memorias para escribir la historia contemporanea de los siete primeros años del reinado de Isabel II*; Madrid, 1844. — Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. IV. — James Kennedy, *Modern Poets and Poetry of Spain*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

(1) Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. IV.

MARTINEZ PASQUALIS. *Voy.* PASQUALIS.

MARTINEZ (Don *José* LUXAN). *Voy.* LUXAN.

MARTINEZ (*Mazo*). *Voy.* MAZO.

MARTINI (*Giovanni*), peintre de l'école vénitienne, né à Udine, mort vers 1515. Élève de Giovanni Bellini, il eut une manière plus tranchante et plus dure, par la trop brusque opposition des lumières et des ombres; mais dans ses ouvrages on trouve un fini précieux, un coloris qui ne manque pas de douceur, et des têtes souvent pleines de charme. Vasari cite comme son meilleur ouvrage un *Saint Marc*, qu'il avait peint pour la cathédrale d'Udine. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Renaldès, *Della Pittura Friulana*.

MARTINI (*Corneille*), érudit belge, né à Anvers, en 1567, mort à Helmstæd, le 17 décembre 1621. Il était luthérien, et prit en Allemagne les doctorats ès arts et en théologie. En 1591 il professait la logique dans sa ville natale et durant trente années occupa sa chaire avec succès. On a de lui : *De Subjecto et fine Logicæ*; Lemgo, 1597, in-12; — *Metaphysica Commentatio, compendiose, succincte, et perspicue comprehendens universam metaphysices doctrinam*; Strasbourg, 1605, in-12; 1616 in-16; Iéna, 1623, in-12; — *De Analysi logica*; Helmstæd, 1619, et Francfort, 1634, in-12. Barthold Nihusius publia contre ce traité : *Hypodigma, quo diluuntur nonnulla contra catholicos disputata in Corn. Martini tractatu* De Analysi logica (Cologne, 1648, in-12); — *Commentarius in Apuleii librum* Περὶ ἑρμηνείας; Francfort, 1621, in-12; — *Commentariorum logicorum adversus Ramistas Libri quinque*; Helmstæd, 1623, in-12; — *Ethica*; — *Compendium Theologiæ*. L—z—E.

Sweert, *Athen. Belgic.*, p. 193. — *Inscriptiones sepulcr. Helmstadienses*, p. 85. — Witte, *Biograph. Diar.*, an. 1621. — *Théâtre sacré du Brabant*, liv. VI, p. 210 et 265.

MARTINI (*Jacques*), philosophe allemand, né à Halberstadt, le 16 octobre 1570, mort à Hildesheim, le 30 mai 1649. Il professa la philosophie à l'université de Wittemberg, et s'y montra plein de zèle pour la vieille méthode, compromise par le succès de quelques ramistes. On a de lui : *Jac. Martini Miscellanearum Disputationum Libri IV*; Wittemberg, 1608 et 1613, in-8°; — *Exercitationum Metaphysicarum Libri II*, 1608, 1613, in-8°; — *Partitiones et Quæstiones Metaphysicæ*; Wittemberg, 1615, in-12; — *Problematum Philosophicorum Disputationes tredecim*; Wittemberg, 1610, in-8°; — *De Loco Liber I, contra quosdam nestoricos*, et, dans le même volume,

De Communicatione Proprii, liber I; Wittemberg, in-8°. Martini appelle Aristote *summus et unicus prope philosophus :* c'est donc un péripatéticien. A ce titre il repousse vivement toutes les nouveautés propagées dans les écoles par les sectateurs, déjà nombreux, de Ramus, de Platon. Ajoutons que c'est un péripatéticien non-seulement éclairé, mais fidèle, qui s'inscrit résolument contre la glose des scotistes. B. H.

Dict. des sciences philosophiques, t. IV.

MARTINI (*Matthias*), théologien et philologue allemand, né en 1572, à Freienhagen, dans le comté de Waldeck, mort en 1630, aux environs de Brême. Après avoir été, pendant un an, prédicateur à la cour des comtes de Nassau, à Dillembourg, il fut nommé en 1596 professeur au gymnase de Herborn; en 1607 il devint ministre à Embden, et trois ans après recteur de l'*École illustre* de Brême. Envoyé en 1618 au synode de Dordrecht, il s'y distingua par sa modération à l'égard des Remontrants; ce qui lui valut de la part de Gomar et de ses adhérents des attaques injurieuses, qui ne cessèrent que par l'intercession des députés anglais. Outre une trentaine d'ouvrages de théologie, dont plusieurs sont dirigés contre Mentzer (*voy.* ce nom), il a publié : *Lexicon philologicum, præcipue etymologicum, in quo latinæ, tum puræ tum barbaræ, voces ex originibus declarantur, et comparatione linguarum illustrantur;* Brême, 1623, in-fol.; Francfort, 1655, in-fol.; Utrecht, 1697, 1701 et 1711, 2 vol. in-fol., par les soins de Grævius, avec une *Vie* de l'auteur : cet ouvrage a fait faire de grands progrès à la lexicographie latine; — *Cadmus Græco-Phœnix, seu Etymologicon in quo voces græcæ ad orientales reducuntur;* Brême, 1625, in-12, et à la suite des trois dernières éditions du *Lexicon philologicum.* O.

Nicéron. *Mémoires*, t. XXXVI.— Chaufepié, *Dictionnaire Historique.*

MARTINI (*Martino*), missionnaire italien, né en 1614, à Trente, mort le 6 juin 1661, à Hang-tcheou (Chine). Admis à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il fut envoyé en Chine, passa plusieurs années à étudier la langue et les mœurs du pays, et devint supérieur de la mission de Hang-tcheou. En 1651 il s'embarqua pour Rome, courut de grands dangers dans la traversée, et fut jeté par la tempête sur les côtes de la Norvège; obligé de traverser la Hollande et toute l'Allemagne, il n'arriva à Rome que trois ans après avoir quitté Macao. Envoyé en Portugal, il y recruta dix-sept jeunes missionnaires, les emmena en Chine, et en perdit près de la moitié pendant la malheureuse navigation à laquelle il fut encore exposé. On a de lui : *De Bello tartarico in Sinis;* Rome, 1654, in-12; trad. dans toutes les langues modernes; la version française, *De la guerre des Tartares contre la Chine,* Paris, 1654, in-12, se trouve aussi à la suite de l'*Histoire de la Chine* du P. Semedo; Lyon, 1667, in-4°; — *Brevis Relatio de numero et qualitate Christianorum apud Sinas;* Rome, 1654, in-4°; Cologne, 1655, in-12; — *Atlas Sinensis, hoc est Descriptio imperii Sinensis una cum tabulis geographicis;* Amsterdam, 1655, in-fol.; trad. en plusieurs langues; on cite des éditions avec les dates de 1649 et de 1654. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus exact que l'on possédait sur la Chine avant le P. du Halde; il y a même des parties, surtout dans la géographie, que l'on peut encore consulter avec avantage. Le texte est traduit d'un livre chinois, le *Kouang-iu-Ki*, selon tout apparence; — *Sinicæ Historiæ Decas prima, a gentis origine ad Christum natum ;* Munich, 1658, in-4°; Amsterdam, 1659, in-8°; cette partie, la seule qui ait vu le jour, a été rendue en français par l'abbé Le Pelletier; Paris, 1692, 2 vol. in-12. Cette excellente histoire, tirée des auteurs originaux, a été, jusqu'au P. Mailhac, à peu près le seul ouvrage où l'on ait puisé des renseignements sur les temps antérieurs à l'ère chrétienne. On a encore du P. Martini plusieurs traités traduits du latin en chinois et relatifs à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, etc. K.

Southwell, *De Script. Soc. Jesu.*

MARTINI (Le P. *Jean-Baptiste*), religieux cordelier, l'un des musiciens les plus érudits que l'Italie ait produits, né à Bologne, le 25 avril 1706, et mort dans la même ville, le 4 août 1784. Fils d'un artiste qui faisait partie, comme violoniste, d'une troupe de musiciens désignés sous le nom de *I Fratelli*, Martini annonça de bonne heure d'heureuses dispositions musicales. Dès sa plus tendre enfance, son père lui avait mis un violon entre les mains et lui avait enseigné les éléments de son art; mais de rapides progrès ayant bientôt nécessité un maître plus habile, il fut confié aux soins de P. Predieri, pour le chant et le clavecin, et travailla ensuite le contrepoint sous la direction d'Antoine Riccieri. Quoique fort jeune encore, Martini s'était voué à la vie monastique. Après avoir fait son éducation classique et religieuse chez les Pères de l'Oratoire de Saint-Philippe de Neri, il entra, en 1721, au couvent de Saint-François qu'occupait à Bologne l'ordre des Mineurs conventuels, appelés franciscains ou cordeliers, et fit sa profession au mois de septembre de l'année suivante. Né avec le goût du travail, le jeune moine se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie et des mathématiques; la musique surtout avait pour lui un attrait particulier, et en 1725, bien qu'il n'eût alors que dix-neuf ans, il possédait déjà des connaissances tellement étendues dans la théorie et la pratique de l'art, qu'il fut nommé maître de chapelle de son couvent. A partir de ce moment, Martini s'adonna presque exclusivement à la culture de la musique, consacrant à la méditation des traités anciens et modernes sur la matière la plus

grande partie du temps qu'il n'employait pas à composer. La foule se pressait à l'église Saint-François pour y entendre les œuvres du jeune et savant maître. A la sollicitation des amateurs et des artistes eux-mêmes, il se décida à ouvrir à Bologne une école de composition. Partisan déclaré des traditions de l'ancienne école romaine, Martini s'appliqua particulièrement à propager les doctrines de cette belle et sévère école, si remarquable par l'élévation et la pureté du style. L'excellence de son mode d'enseignement, le mérite des élèves qu'il forma, donnèrent à son école une renommée européenne. On voyait les plus célèbres compositeurs rechercher avec empressement les conseils du moine bolonais. On le prenait pour juge dans les concours ; on le choisissait pour arbitre dans les hautes discussions que soulevaient les points difficultueux de l'art et de la science, et presque toujours il dissipait les doutes sur les questions qui lui étaient soumises. Plusieurs fois il se trouva engagé dans des polémiques au sujet de ses doctrines et de leur application pratique, notamment avec le jésuite espagnol Eximeno, qui, dans son ouvrage intitulé *Dell' Origine della Musica*, allait jusqu'à proscrire la science des combinaisons harmoniques et du contrepoint. Martini défendit contre ses adversaires la science qu'il enseignait, dans son *Essai fondamental pratique du contrepoint fugué*, et fit toujours preuve dans la discussion d'autant de modération que de savoir. La douceur de son caractère, sa modestie, le bienveillant empressement qu'il mettait à répondre aux questions qui lui étaient adressées sur la théorie et l'histoire de l'art, lui conciliaient l'affection et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Il était en correspondance avec une foule de savants et de personnages éminents dont il recevait journellement les témoignages de sympathie et de vénération. Le roi de Prusse, Frédéric II, à qui il avait envoyé son *Histoire de la Musique*, lui écrivit lui-même une lettre des plus flatteuses, en lui faisant présent d'une tabatière avec son portrait enrichi de diamants. Peu d'étrangers se rendaient à Bologne sans aller visiter le savant moine et admirer les richesses scientifiques qu'il avait rassemblées autour de lui. Sa collection de livres, de manuscrits et de musique en tous genres, formait la bibliothèque la plus nombreuse et la plus complète qu'un musicien eût jamais possédée; cinquante années de recherches et de dépenses lui avaient été nécessaires pour obtenir ce résultat. Burney, dans son ouvrage intitulé *The present State of Music in France and Italy*, évalue à 17,000 le nombre de volumes composant cette précieuse collection; elle remplissait quatre chambres. « Les livres, dit le même écrivain, étaient empilés sur le clavecin, sur les chaises, sur le parquet, et ce n'était pas sans peine qu'au milieu de ce désordre apparent, le bon moine pouvait parvenir à offrir un siége à ceux qui venaient le visiter dans sa cellule. »

Sur la fin de sa carrière, Martini, que le mauvais état de sa santé retenait souvent chez lui, avait chargé Stanislas Mattei, religieux du même ordre et l'un des meilleurs élèves qu'il eût formés, de le suppléer dans ses fonctions de professeur et de maître de chapelle. Quoique tourmenté par plusieurs affections douloureuses, il ne cessa point de travailler; il avait publié les trois premiers volumes de son *Histoire de la Musique*, et s'occupait de la rédaction du quatrième, lorsque la mort vint l'enlever, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il expira entre les bras de Mattei, qui depuis dix-huit années ne l'avait pas quitté. Ses obsèques eurent lieu à l'église Saint-François, où l'on exécuta une messe de *requiem* composée par Zanetti. Les membres de l'Académie Philharmonique de Bologne, voulant payer leur tribut à la mémoire de l'illustre maître, firent célébrer, le 2 décembre suivant, un service funèbre dans l'église des chanoines de Latran, de Saint-Jean *in-Monte;* treize maîtres de chapelle, membres de l'Académie, composèrent la messe qui fut chantée dans cette solennité. Une foule d'éloges et de discours, prononcés en diverses circonstances, vinrent encore attester les regrets que laissait après lui le célèbre musicien que l'Italie venait de perdre.

Parmi les nombreux disciples du savant professeur, ceux qui se sont le plus distingués sont : L'abbé Stanislas Mattei, qui lui succéda dans la direction de son école, le P. Paolucci, maître de chapelle à Venise, le P. Sabbatini ; de Padoue ; Rutini, de Florence; Zanetti, qui fut maître de chapelle de Saint-Pétrone; Sarti; et l'abbé Ottani, qui mourut maître de chapelle à Turin.

Le P. Martini a composé pour l'église des messes et des motets, qui sont généralement écrits dans l'ancien style appelé *osservato*. Ces compositions sont certainement dignes d'un tel maître; mais c'est surtout comme musicien érudit et comme écrivain sur la musique que Martini s'est acquis la réputation européenne qui demeure attachée à son nom. Voici l'indication de ses principales productions : MUSIQUE RELIGIEUSE ET INSTRUMENTALE : Plusieurs messes à quatre voix et orchestre; — *Miserere*, à huit voix; — *Magnificat* à quatre voix ; — le psaume *Dixit*, idem; — *Lætatus sum*, idem; — *Memento, Domine*, idem; — *In exitu Israel*, idem; — *Domine, probasti ;* — *Beatus vir*, à huit voix, avec accompagnement d'orgue; — deux autres *Beatus vir*, l'un à quatre voix et l'autre à huit. Les ouvrages précédents sont restés en manuscrits; ceux qui suivent ont été imprimés : *Litaniæ atque antiphonæ finales B. Virginis Mariæ*, 4 *vocibus cum organo, et instrum. ad libitum*, op. 1 ; Bologne, 1734, in-4° ; — *Sonate d'intavolatura per l'organo e cembalo*, op. 2; Bologne; — *Sonate per l'organo ed il cembalo*, op. 3; Bologne, 1747; — *Duetti da camera*

a diversi voci, op. 4 ; Bologne, 1763. Le P. Martini a écrit aussi douze concertos pour clavecin avec violon et violoncelle, qui n'ont pas été publiés. — OUVRAGES DIDACTIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES : *Storia della Musica*, tome Ier ; Bologne, 1757 ; t. II, idem, 1770 ; t. III, idem, 1781, in-4°. Dans le premier volume, l'auteur, remontant à la création d'Adam, traite de la musique chez les Hébreux, chez les Chaldéens et autres peuples orientaux, et chez les Égyptiens. Les deuxième et troisième volumes sont consacrés à la musique des Grecs et à tout ce qui s'y rapporte d'une manière quelconque. Cet ouvrage, le plus considérable que le P. Martini ait entrepris et qui atteste une vaste érudition, devait être complété par un quatrième volume, contenant des recherches sur la musique du moyen âge jusqu'au onzième siècle, et notamment sur les travaux de Guido d'Arezzo ; mais, comme on l'a vu plus haut, le savant moine n'eut pas le temps d'achever son travail. Stanislas Mattei, à qui il laissa les matériaux qu'il avait préparés, n'a pas publié ce quatrième volume ; — *Esemplare, osia saggio fondamentale pratico di contrappunto ;* Bologne, 1774-1775, 2 vol. in-4°. Le premier volume est rélatif au contrepoint sur le plain-chant ; le second se rapporte au contrepoint fugué. Cet ouvrage offre d'excellents exemples tirés des œuvres de Palestrina, de C. Porta, de Moralès, de J. Animuccia et autres célèbres maîtres de l'ancienne école. Martini y a joint des notes qui témoignent non-seulement de son érudition, mais encore d'une parfaite connaissance pratique de l'art d'écrire ; — *Ragioni di F. G.-B. Martini sopra la risoluzione del cannone di Giovanni Animuccia contra le opposizioni fattegli dal signor D. Tomaso Redi*, etc., 1733, sans nom de lieu, in-4° ; — *Attesti in difesa del sig. D. Jacopo-Antonio Arrighi, maestro di capella della cattedrale di Cremona ;* Bologne, 1746, in-4° ; — *Giudizio di un nuovo sistema di solfeggio del signor Flavio Chigi Sanese*, 1746, sans nom de lieu, in-4° ; — *Giudizio di Apollo contro D. Andrea Menini da Udine, ch' ebbe l'ardire di manomettere il famoso* Adoramus te *del celebre Giacomo Perti ;* Naples, 1761, in-4° ; — *Compendio della Teoria de Numeri per uso del musico da Gio.-Battista Martini ;* 1769 ; — *Regole per gli organisti per accompagnare il canto fermo ;* Bologne, in-fol. ; — *Approvazione ragionata del* Chirie e Gloria *a 4, 8 voci reali, del Ch. signor Gregorio Ballabene, Romano ;* Bologne, sans date, in-4° ; — *Lettera all' abate Gio.-Battista Passeri da Pesaro*, etc. : cette lettre a été insérée dans le deuxième volume des œuvres de J.-B. Doni ; — *Onomasticum seu Synopsis Musicarum græcarum atque obscuriorum vocum, cum earum interpretatione, ex operibus J.-B. Doni*, dans le même volume ; — *De Usu progressionis geometricæ in Musica*, dans le cinquième volume des *Mémoires de l'Institut de Bologne*. — Le P. Martini a laissé en manuscrits : *Sentimento sopra una* Salve Regina *del sig. G.-Andrea Foroni ;* — *Giudizio ragionato sopra il concorso di vari maestri alla capella imperiale de S. Maria della Scala in Milano ;* — *Giudizio nel concorso della capella del Duomo di Milano ;* — *Ragioni esposte in confirmazione degli attestati prodotti all' Academia Filarmonica di Bologna in difesa del sig. D. Jacopo Arrighi, maestro di capella di Cremona*. On a trouvé aussi dans ses papiers la correspondance qu'il avait entretenue avec plusieurs savants sur diverses questions musicales.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, t. V. — *Elogio del Padre Giambatista Martini, minore conventuale*, par le P. Della Valle ; Bologne, 1784. — *Memorie storiche del P. M. Giov.-Battista Martini*, etc., par le même ; Naples, 1785. — Gerber, *Historisch-Biographisches-Lexikon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

MARTINI (*Frédéric-Henri-Guillaume*), naturaliste allemand, né le 31 août 1729, à Ohrdruf, dans le duché de Gotha, mort à Berlin, le 27 juillet 1778. Après avoir exercé la médecine pendant quatre ans à Artern, près de Mansfeld, il alla s'établir en 1762 à Berlin, où il employa les loisirs que lui laissait une pratique étendue à l'étude des sciences naturelles. Il y fonda en 1773 la *Société des Amis de la Nature* (*Gesellschaft naturforschender Freunde*), qui subsista encore longtemps après sa mort. Ses nombreux écrits, bien qu'ils contiennent beaucoup d'erreurs, étant composés avec trop de précipitation, ont cependant beaucoup contribué aux progrès de la science. Nous indiquerons les suivants : *Etwas für meine Freunde und Freundinen, in vermischten Schriften* (Mélanges pour mes amis et amies) ; Nuremberg, 1766, in-8° ; — *Freundschaftliche Briefe zur Vergnügung des Herzens* (Lettres amicales pour l'amusement du cœur) ; Nuremberg, 1767, in-8° ; — *Von der Unvollkommenheit der meisten teutschen praktischen Handbücher* (De la défectuosité de la plupart des manuels pratiques écrits en Allemagne) ; Nuremberg, 1767, in-8° ; — *Neues systematisches Conchylien-Cabinet ;* Nuremberg, 1768-1788, 10 vol. in-4° : magnifique ouvrage, orné d'un grand nombre de planches ; il n'y a que les trois premiers volumes qui soient de Martini ; les autres sont dus à Chemnitz ; la table générale est de Schroeter ; — *Jugendliche Unterredungen zum Unterricht lehrbegieriger Kinder ;* Berlin, 1770-1775, 2 vol. in-8° ; — *Verzeichniss der Martinischen Bibliothek ;* Berlin, 1771 et 1775, in-8° ; *Verzeichniss einer auserlesenen Sammlung von Naturalien und Kunstsachen* (Catalogue d'une collection choisie d'objets naturels et d'œuvres d'art) ; Berlin, 1773, in-8° ; — *Allgemeine Geschichte der Natur* (Histoire générale de la

nature); Berlin, 1774-1793, 11 vol. in-8°: les quatre premiers volumes de ce vaste dictionnaire, qui s'arrête au mot *Conchylie*, sont de Martini; les autres furent rédigés par Otto et Krünitz; — *Der Frühling im Thal* (Le Printemps dans la Vallée); Magdebourg, 1796, in-8°. Sous la direction et avec la collaboration de Martini ont paru les ouvrages périodiques suivants : *Berlinisches Magazin für Arzneywissenschaft und Naturgeschichte* (Magazin berlinois pour la médecine et l'histoire naturelle); Berlin, 1765-1769, 4 vol. in-8°; — *Berlinische Sammlungen für Arzneywissenschaft, Naturgeschichte Haushaltungskunst und Cameralwissenschaft* (Recueil berlinois pour la médecine, l'histoire naturelle, l'économie domestique et politique); Berlin, 1769-1779, 10 vol. in-8°; —*Mannigfaltigkeiten* (Mélanges); Berlin, 1770-1773,4 vol. in-8°; suivi des *Neue Mannigfaltigkeiten;* Berlin, 1778-1780, 4 vol. in-8°;— *Beschäftigungen der Gesellschaft naturforschender Freunde* (Mémoires de la Société des Amis de l'Histoire naturelle); Berlin, 1775-1779, 4 vol. in-8°. Martini a traduit en allemand le *Traité des Coquilles* de Geoffroy, l'*Histoire naturelle* de Buffon, Berlin, 1771-1777, 18 vol. in-8°, et le *Voyage au Sénégal* d'Adanson. O.

Götze, *Leben Martinis* (Berlin, 1779, in-4°). — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

MARTINI (*Georges-Henri*), archéologue allemand, né à Tanneberg, en Misnie, en 1722, mort à Leipzig, le 23 décembre 1794. Après avoir fait depuis 1751 des cours sur les antiquités à l'université de Leipzig, il fut appelé à diriger en 1760 l'école d'Annaberg, en 1763 le gymnase poétique de Ratisbonne, en 1775 l'école de Saint-Nicolas à Leipzig. Il savait la plupart des langues modernes de l'Europe et avait des connaissances étendues surtout en numismatique; mais il eut le tort de s'en tenir, pour l'étude de l'archéologie, à des ouvrages déjà vieillis et de ne pas s'instruire par l'examen des œuvres d'art de l'antiquité. On a de lui : *De Thuris in veterum Christianorum sacris Usu;* Leipzig, 1752, in-4°; — *De fœderibus Carthaginiensium cum populo Romano;* Annaberg, 1763, 3 parties in-4°; — *De interprete ac critico sacro e lectione auctorum classicorum formando;* ibid., 1763, in-4°; — *Beweis dass der Neuern Urtheile über die Tonkunst nie entscheidend seyn können* (Les Jugements des modernes sur l'art musical des anciens ne peuvent être d'aucune autorité); ibid., 1764, in-4°; — *Von den Odeen der Alten* (Des Odéons des anciens); Leipzig, 1767, in-8°; — *De Græcorum Certaminibus poeticis;* Leipzig, 1769, in-4°; — *Von den Sonnenuhren der Alten* (Des Cadrans solaires des anciens); Leipzig, 1777, in-8°; — *Das gleichsam Aufleben de Pompeji* (Pompéi ressuscité); Leipzig, 1779, in-8°; — *Antiquorum monumentorum Sylloge;* Leipzig, 1783-1787, 2 vol. in-8°; cette description du cabinet d'antiquités de l'auteur est enrichie d'observations archéologiques, la plupart très-judicieuses. Outre un grand nombre de dissertations, Martini a encore publié le second volume de la *Descriptio Musei Franciani;* Leipzig, 1781, in-8°. On lui doit aussi les traductions allemandes de la *Vie de Gustave-Adolphe* de Marte, de l'*Introduction à la Peinture* de Piles, des *Coutumes des Peuples anciens* de Lens (Dresde, 1784, in-8°); enfin, il a donné une édition augmentée de l'*Archeologia Litteraria* d'Ernesti; Leipzig, 1790, in-8°; les cours qu'il fit en prenant pour base ce manuel furent publiés à Altembourg, 1796, in-8°. O.

Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1794, t. II). — Sax, *Onomasticon*, t. VIII, p. 146.

MARTINI (*Antonio*), prélat italien, né à Prato (Toscane), le 20 avril 1720, mort à Florence, le 31 décembre 1809. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et s'attacha à Rorengo de Rota, archevêque de Turin. Possédant bien les langues anciennes, Martini s'occupa de la traduction en italien des Écritures Saintes. Pie VI, informé de son mérite, le nomma évêque de Bobbio (1778) et peu après le grand-duc de Toscane l'appela à l'archiépiscopat de Florence (23 juin 1781). Martini se montra très-opposé aux idées nouvelles, et manifesta vigoureusement son opinion en condamnant hautement les doctrines de Ricci dans le synode tenu à Florence en 1787. Néanmoins, il conserva son siége sous la domination française, et l'empereur Napoléon lui conféra le titre d'évêque assistant au trône. On a de Martini : une traduction italienne du *Nouveau Testament;* Turin, 1769; — une traduction italienne de l'*Ancien Testament*, Turin, 1777. Ce second travail valut à son auteur un bref honorable du pape Pie VI (17 mars 1778); — *Instructions morales sur les sacrements;* Florence, 1785; — *Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le symbole;* ibid.: ces deux ouvrages ont été réunis; — et de nombreux *mandements*. A. L.

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.*

MARTINI (*Jean-Paul-Égide*), compositeur d'origine allemande, dont le véritable nom de famille était *Schwartzendorf*, né le 1er septembre 1741, à Freystadt, dans le haut Palatinat, et mort à Paris, le 10 février 1816. Sa vocation musicale se manifesta dès l'enfance, et à l'âge de dix ans on l'employait déjà comme organiste au séminaire des Jésuites de Neubourg, sur le Danube, où ses parents l'avaient envoyé faire ses études classiques. En 1758, il alla suivre un cours de philosophie à l'université de Fribourg, en Brisgau, et fut en même temps organiste du couvent que les Franciscains possédaient dans cette ville. Lorsque, après avoir terminé ses études, il retourna à Freystadt, il trouva tout changé dans la maison paternelle : sa mère était morte; son père venait de se remarier. Les désagréments qu'il éprouva le décidèrent bientôt

à quitter sa famille et à aller chercher au loin des moyens d'existence en mettant à profit ses connaissances en musique. Un beau matin, vêtu de son costume d'étudiant, il partit sans argent, mais confiant dans le sort, et se dirigea vers Fribourg; de là, il s'achemina vers la France, demandant chaque soir l'hospitalité dans les couvents qu'il rencontrait sur sa route, et en 1760 il arrivait à Nancy, sans ressources et ne connaissant pas un mot de français. Il y avait alors dans la capitale de la Lorraine un facteur d'orgues du nom de Dupont. Pressé par le besoin et ne sachant plus où donner de la tête, le jeune homme alla offrir ses services à ce fabricant, qui s'intéressa à lui, le recueillit dans sa maison, et lui procura les moyens de se faire connaître. Dès qu'il se vit hors d'embarras, son premier soin fut d'étudier la langue française; il s'appliqua en même temps à fortifier son éducation musicale par la méditation de quelques traités d'harmonie et de contrepoint qu'il avait entre les mains, et par la lecture de diverses partitions des grands maîtres. D'après les conseils de son protecteur, il avait changé son nom de famille pour celui, plus harmonieux de *Martini*, sous lequel il publia alors plusieurs compositions musicales (1). Quelques-unes de ces compositions, d'un genre léger, le mirent en faveur à la cour de Stanislas, et lui valurent d'être attaché à la maison de ce prince. Martini, que nous n'appellerons plus que par ce nom, qu'il a toujours conservé, profita de sa nouvelle position pour se marier; mais peu de temps après, Stanislas étant mort, le jeune artiste quitta Nancy, et vint se fixer à Paris, où il arriva, en 1767, muni de chaleureuses lettres de recommandation pour le duc de Choiseul et pour plusieurs autres puissants personnages. Un concours venait d'être ouvert pour une marche à l'usage des gardes suisses; Martini se mit aussitôt à l'œuvre, et remporta le prix. Le duc de Choiseul, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer officier à la suite dans le régiment des hussards de Chamboran. Cette place était une espèce de sinécure, qui permettait à Martini de s'occuper de ses travaux de composition. Il écrivit à cette époque un grand nombre de morceaux de musique militaire, et publia des symphonies, des quatuors et des trios pour divers instruments; puis, tournant ses vues vers le théâtre, il composa la musique de *L'Amoureux de quinze ans*, opéra comique en trois actes, qui fut représenté, en 1771, à la Comédie-Italienne et qui obtint un succès complet. Martini quitta alors le service militaire, fut nommé directeur de la musique du prince de Condé, et passa quelques années après, en la même qualité, dans la maison du comte d'Artois. Encouragé par l'accueil que le public avait fait à son opéra de *L'Amoureux de quinze ans*, il avait continué de travailler pour le théâtre, et parmi les ouvrages qui marquent cette période de sa vie artistique, nous citerons *Henri IV, ou la Bataille d'Ivry*, dont l'ouverture a eu longtemps de la célébrité, et *Le Droit du Seigneur*, qui eut un succès de vogue pendant plusieurs années. Peu de temps avant la révolution, Martini, qui était en pleine faveur à la cour, acheta moyennant la somme de seize mille livres la survivance de la charge de surintendant de la musique du roi. Au mois de janvier 1789, lorsque le théâtre de monsieur fut ouvert à la salle des Tuileries, pour la réunion de l'Opéra-Bouffe italien et de l'Opéra-Comique français, il fut chargé de diriger la musique de ce spectacle. Les événements du 10 août 1792 portèrent un coup funeste à l'artiste, qui perdit son emploi au théâtre ainsi que les charges et les pensions qu'il tenait de la cour. Craignant alors d'être persécuté à cause de son attachement à la famille royale, il quitta furtivement Paris, et se rendit à Lyon, où il publia peu de temps après sa *Mélopée moderne, ou l'art du chant réduit en principes*. S'apercevant bientôt qu'on ne songeait pas à l'inquiéter, il revint dans la capitale, où, cédant à l'entraînement, et peut-être par prudence, il composa plusieurs airs patriotiques; il s'occupa aussi de terminer son opéra de *Sapho*, qui fut représenté, en 1794, au théâtre Louvois. En 1798, trois ans après la fondation du Conservatoire de Musique, Martini fut nommé membre du comité des études et professeur de cette école; mais il ne conserva pas longtemps cette position, qu'il perdit lors des réformes opérées en l'an X. Martini se montra très-irrité de la mesure qui venait de le frapper, et manifesta pendant tout le reste de sa vie la plus vive animosité contre plusieurs de ses anciens collègues, particulièrement contre Méhul et Catel, qu'il considérait comme les auteurs de sa disgrâce.

Dans le courant de l'année 1800, Martini donna encore *Annette et Lubin*, à la Comédie-Italienne et *Zimeo* au théâtre Feydeau; mais il était alors âgé de près de soixante ans, et avait d'ailleurs à lutter contre une nouvelle génération d'artistes dont les œuvres occupaient la scène lyrique. Les deux opéras que nous venons de citer sont les derniers qu'il fit représenter. Parmi les autres ouvrages qu'il écrivit ensuite, on remarque une grande cantate composée à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise et plusieurs morceaux de musique religieuse. Ses compositions pour l'église lui avaient acquis en ce genre une réputation justement méritée; elles formèrent avec celles de Paisiello, de Zingarelli, de Haydn et de Lesueur, le principal répertoire de la chapelle impériale. Après la restauration, Martini fit valoir les droits que lui donnait à la place de surintendant de la musique du roi

(1) Les premières productions de ce compositeur furent gravées sous le nom de Martini *il Tedesco*, c'est-à-dire l'*Allemand*. Pendant longtemps encore on le désigna par ce surnom, pour le distinguer du P. Martini, fondateur de la célèbre école de composition de Bologne.

l'acquisition qu'il avait faite, avant la révolution, de la survivance de cette place, et le 10 mai 1814 elle lui fut accordée par Louis XVIII. Le 21 janvier 1816, on exécuta dans l'église de Saint-Denis une messe de *Requiem* qu'il avait écrite pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI, et le surlendemain le roi récompensa les anciens services du compositeur en lui envoyant le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Martini mourut le 10 février suivant, dans sa soixante-quinzième année.

Martini a fait preuve d'un réel talent dramatique dans ses opéras de *L'Amoureux de quinze ans*, du *Droit du Seigneur*, de *Henri IV, ou la Bataille d'Ivry*, et d'*Annette et Lubin;* ces partitions contiennent des morceaux d'une naïveté charmante. Ses mélodies sont gracieuses et expressives. Ses romances, qui précédèrent celles de Garat et de Boieldieu, ont eu une grande vogue : *L'Amour est un enfant trompeur*, et *Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment*, sont, surtout la dernière, de véritables chefs d'œuvre du genre. A la rudesse des manières de Martini, au despotisme qu'il exerçait envers ses subordonnés, on avait peine à se figurer qu'il pût être l'auteur d'une foule de mélodies empreintes d'autant de grâce et de douce mélancolie. Sa musique d'église a eu beaucoup de renommée; mais le caractère en est plus brillant que religieux, et on voit qu'il avait peu étudié les œuvres des anciens grands maîtres de l'école italienne, si remarquables par la simplicité, l'élévation et la pureté du style.

Voici la liste des principales productions de cet artiste : MUSIQUE D'ÉGLISE. Parmi les ouvrages que Martini a écrits en ce genre, on a publié deux messes solennelles à quatre voix et orchestre, six psaumes à deux voix et orgue, un *Te Deum* à quatre voix et orchestre, un *Domine salvum fac regem*, à quatre voix et orgue, un *O salutaris hostia*, à cinq voix et orgue, deux messes de *Requiem* à quatre voix et orchestre; l'une de ces messes est celle qui fut exécutée le 21 janvier 1816 à l'église de Saint-Denis pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. — OPÉRAS : *L'Amoureux de quinze ans*, en trois actes, à la Comédie-Italienne (1771); — *Le Fermier cru sourd*, en trois actes, idem (1772); — *Le Rendez-vous nocturne*, en un acte, écrit pour Versailles, en 1773, et représenté ensuite au Théâtre-Lyrique et comique; — *Henri IV, ou la Bataille d'Ivry*, en trois actes, à la Com.-Ital. (1774); — *Le Droit du Seigneur*, à la Comédie-Italienne (1783); — *L'Amant Sylphe*, en trois actes, représenté à Versailles (1785); — *Sapho*, drame lyrique, en deux actes, au théâtre Louvois (1794); — *Annette et Lubin*, en un acte, à la Comédie-Italienne (1800); — *Ziméo*, grand opéra en trois actes, réduit ensuite en un opéra dialogué, et représenté en 1800 au théâtre Feydeau. Martini a écrit en outre trois autres opéras, qui n'ont pas été représentés et qui ont pour titres *Sophie, ou le tremblement de terre de Messine*, en trois actes, *Le Poëte supposé*, en trois actes, et la *Partie de campagne*, également en trois actes. — MUSIQUE DE CHANT : *Arcabonne*, cantate avec accompagnement d'orchestre ou de piano; — une grande cantate à quatre voix et orchestre, composée, en 1810, pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise; — Six recueils d'airs, romances et chansons, publiés par l'éditeur Nadermann. Martini est le premier qui ait fait graver en France des airs détachés et des romances avec un accompagnement de piano; avant lui, dans tous les morceaux de ce genre, l'accompagnement était indiqué par une basse simple ou chiffrée. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Martini a composé, de 1764 à 1771, à l'usage des régiments, un grand nombre de morceaux, dans lesquels il introduisit le goût allemand, jusque alors inconnu en France. Mengal a fait un choix de ces pièces, qu'il a arrangées en harmonie pour neuf instruments à vent et qui ont paru chez Nadermann. Parmi les autres œuvres de musique instrumentale, qui appartiennent la plupart à la jeunesse de l'artiste, on cite encore six quatuors pour flûte, violon, alto et basse, six trios pour deux violons et violoncelle, quatre divertissements pour clavecin, deux violons et basse, six nocturnes pour les mêmes instruments, six quatuors pour deux violons, alto et basse, et six trios pour deux violons et basse. — OUVRAGES DIDACTIQUES : *Mélopée moderne, ou l'art du chant réduit en principes;* Lyon, 1792. Martini a emprunté la plus grande partie des matériaux de son travail au traité du chant de Hiller; — *Partition pour accorder le piano;* Paris, 1794; — *École d'orgue divisé en trois parties, résumée d'après les ouvrages des plus célèbres organistes de l'Allemagne;* Paris, in-fol.; — *Traité élémentaire d'Harmonie et de composition;* cet ouvrage est resté en manuscrit. Martini a coopéré aussi à la rédaction des solféges du Conservatoire.

Dieudonné DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Gerber, *Neues Lexikon der Tonkünstler*, etc. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *Chapelle - Musique des Rois de France*.

MARTINI (*Vicente*) ou MARTIN, compositeur espagnol, né en 1754, à Valence, mort en mai 1810, à Saint-Pétersbourg. Après avoir fait ses études musicales à la cathédrale de Valence, il remplit quelque temps les fonctions d'organiste à Alicante, et s'en démit pour aller chercher fortune à Madrid. N'ayant pas réussi à s'y faire connaître, il se rendit vers 1781 en Italie, et obtint dans les principales villes quelques grands succès dramatiques, qui le firent appeler à Vienne (1785) et à Saint-Pétersbourg (1788). Dans cette dernière ville, où il continua de résider jusqu'à sa mort, il fut chargé de la direction de l'Opéra italien et reçut de Paul Ier le titre de conseiller; mais en 1801 il perdit son emploi, et fut obligé de donner des leçons pour vivre. Martini a joui d'un instant de vogue à une époque où brillaient

en Italie des compositeurs du plus haut mérite, tels que Paisiello, Cimarosa et Guglielmi. « Une musique mélodieuse, facile, expressive, dit M. Fétis, procura à ses ouvrages un succès mérité. Mozart leur reprochait avec raison de manquer de qualités solides. » Nous citerons de Martini les opéras suivants : *L'Accorta cameriera* (1783), *Ipermnestra* (1784), *La Capriciosa corretta* (1785), *La Cosa rara* (1785), son chef-d'œuvre, auquel Mozart emprunta un morceau qu'il intercala dans le deuxième acte de *Don Juan*; *Gli Sposi in contrasto*, et diverses autres productions de moindre importance. P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *English Cyclop.*

MARTINI (*Simone et Lippo*). *Voy.* MEMMI.

MARTINI. *Voy.* GEORGIO.

MARTINIEN (*Martinus Martinianus Augustus*), empereur romain, mis à mort en 323. L'empereur Licinius, en guerre avec Constantin, voulut se donner un collègue capable de l'assister dans cette lutte. Il choisit son maître des offices, Martinien, auquel il donna le titre de césar et probablement même celui d'auguste, au mois de juillet 323. Cette promotion eut lieu à Byzance, suivant Aurelius Victor, ou à Chalcédoine, d'après d'autres historiens. On concilierait ces contradictions en supposant qu'il y eut deux promotions. Quoi qu'il en soit, Martinien, envoyé à Lampsaque pour empêcher Constantin de passer l'Hellespont, fut bientôt rappelé à Chalcédoine, par Licinius, qui avait résolu de livrer une grande bataille; elle eut lieu le 18 septembre, et se termina par la défaite de Licinius et de Martinien. Ils furent forcés de se rendre à Constantin, qui les fit tuer. Martinien ne porta la pourpre que deux mois, et les historiens du temps ne lui donnent que le titre de *césar;* mais il existe de lui des médailles en petit bronze, frappées à Nicomédie, qui lui donnent le titre d'*augustus*. Z.

Aurelius Victor, *De Cæs.*, 41; *Epitome*, 41. — Zosime, II, 25, 26, 28. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 191, etc. — Beauvais, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 207.

MARTINIEN, théologien du dixième siècle, sur la vie duquel on a peu de renseignements. Il était certainement moine bénédictin, comme le prouvent divers passages de ses *Exercitationes*, et notamment celui-ci : « Cum enim post tales cogitatus, sub imperio priorum meorum, secundum regulam Sancti-Benedicti, in monasterio stabilitatem meam affirmasse cogitassem... » Les auteurs de l'*Histoire Littéraire* admettent, par conjecture, qu'il avait fait profession au monastère de Rebais, près de Meaux. Il paraît moins douteux qu'il fut ensuite transféré au monastère de Marmoutiers. Le principal ouvrage que nous a laissé Martinien est mal cité dans le *Glossaire* de Ducange sous le titre de *De Monachorum Laude et Institutione :* le vrai titre de cet ouvrage est *Exercitationes;* il existe dans un seul cahier manuscrit contemporain de l'auteur, peut-être autographe, qui est conservé parmi les volumes de Saint-Germain-des-Prés, à la Bibliothèque impériale, sous le num. 860, où il commence au folio 33 de ce volume. Quatre livres composent les *Exercitationes* de Martinien; les deux premiers s'adressent aux moines, le troisième aux chanoines, le quatrième aux laïcs. C'est une censure de leurs mœurs. Le passage suivant sur les mœurs des moines, au commencement du dixième siècle, mérite d'être cité : « Celui qui ne peut prétendre à un évêché travaille à conquérir une abbaye, ne s'inquiétant pas d'avoir à rendre raison non-seulement de lui-même, mais encore de ses subordonnés. Celui qui ne peut posséder une abbaye soupire après une prévôté, se disant en lui-même : *De là je monterai plus haut !...* Ceux qui n'ont pu s'élever à aucune de ces charges restent avec regret dans le cloître, et consacrent presque tout leur temps à ne rien faire, à bavarder, à médire, à murmurer. Celui-ci va interroger un passant à la porte du monastère, apprend des nouvelles, et revient les transmettre à ses confrères. Celui-là, encore tout entier au siècle, se vante d'avoir possédé dans le siècle tant de clients, tant de métairies, tant d'esclaves. Cet autre dit qu'il a vu tant de guerres, qu'il y a pris part, et montre la blessure qu'il a reçue dans tel combat... » Cette peinture offre des détails curieux, racontés avec naturel, et non sans esprit. Il y a dans le troisième livre des traits non moins vifs contre les chanoines. Mabillon a donné au public, *Annal.*, t. III, la préface des *Exercitationes*.

Au feuillet 69 du manuscrit de Saint-Germain commence un *Sermon* anonyme, de la même écriture que les *Exercitationes*. Nous croyons pouvoir sans hésitation l'attribuer à Martinien, bien que les auteurs de l'*Histoire Littéraire* n'en fassent aucune mention. B. H.

Hist. Littér. de la France. — Mabillon, *Annal.*, t. III. — *Documents inédits*.

MARTINIÈRE (*Pierre-Martin* DE LA), voyageur et médecin français, né à Rouen, vivait au dix-septième siècle. Il avait été reçu maître en chirurgie lorsque le désir des aventures le poussa à faire de lointains voyages. A bord des bâtiments de commerce normands, il commença par connaître les côtes d'Asie, de la Guinée et de la Barbarie. Il se rendit ensuite en Danemark, et fit partie, en qualité de chirurgien, de l'expédition envoyée par Frédéric III dans les contrées boréales de l'Europe (1653); il visita le littoral de la Norvège, de la Laponie, de la Russie jusqu'à la Nouvelle-Zemble, du Groënland et de l'Islande. Quelque temps après son retour à Copenhague, il revint en France, et continua d'y exercer l'art de guérir. On a de lui : *Traité de la Maladie Vénérienne, de ses causes et des accidents provenant du mercure;* Paris, 1664, 1684, in-16; on y trouve beaucoup de pratiques superstitieuses mêlées aux rêveries de l'astrologie judiciaire; — *Le Prince des Opérateurs;*

Rouen, 1664, 1668, in-12; — *Nouveau Voyage vers le Septentrion, où l'on représente le naturel, les coutumes et la religion des Norvégiens, des Lapons, des Kilopes, des Russiens, des Borandiens, des Sybériens, des Zembliens, des Samoïèdes*, etc.; Paris, 1671, in-12 fig., souvent réimpr., et trad. en allemand, en anglais et en hollandais, quoiqu'il contienne des observations rarement exactes et un grand nombre de légendes merveilleuses; c'est la première relation écrite par un Français sur les pays du Nord, et plusieurs auteurs, entre autres Buffon, en ont invoqué le témoignage. K.

Biog. méd.

MARTINIUS (*Pierre*), philologue navarrais, né vers 1530, mort à La Rochelle, en 1594. Il était très-versé dans les langues modernes et aussi possédait très-bien les langues latine, grecque, hébraïque et chaldéenne. Il avait appris ces dernières à Paris, sous J. Mercier et Genebrard. Appartenant à la religion réformée, il fut appelé par les Rochellois pour professer dans leur ville (1572). On croit qu'il y mourut. Il avait une fort jolie femme, qui fut, dit-on, l'une des premières maîtresses du jeune prince de Navarre (depuis Henri IV). On a de Martinius : *Oratio habita de Academia a Rupellensibus instituta*, prononcé à l'ouverture de ses cours, La Rochelle, 1572, in-8°; — une *Grammaire Hébraïque*, souvent réimprimée et trad. en allemand et en anglais; — une *Grammaire Chaldaïque*, dont l'impression est fort remarquable; ces deux ouvrages parurent réunis en 1590. L—z—E.

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist.* — P. Colomesius, *Gallia Orientalis*, p. 67. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MARTINO *d'Udine*. *Voy.* PELLEGRINO D'UDINE.

MARTINO DI BARTOLOMMEO. *Voy.* BULGHERINI.

MARTINOT (*Henri*), horloger français, né à Paris, le 11 novembre 1646, mort à Fontainebleau, le 4 septembre 1725. Son père, Gilles Martinot, valet de chambre et horloger du roi, lui fit étudier son art sous Le Baleur, à Rouen, et Louis XIV donna au jeune Martinot la survivance de son père en 1658. De retour à Paris, Henri Martinot apprit les mathématiques et le dessin, et imagina quantité de machines pour imiter les mouvements des astres. Il succéda à son père en 1669. En 1672, le roi lui demanda une horloge en globe sur la surface inférieure duquel il voulait voir le mouvement annuel et journalier du Soleil et de la Lune, les quantièmes du mois, les jours de la semaine, l'heure du lever et du coucher du Soleil. Martinot acheva ce travail curieux en 1677. Il commença aussitôt un second globe du même genre, sur lequel étaient représentées toutes les parties de la Terre, avec un équateur mobile emportant les vingt-quatre heures de manière à montrer à la fois l'heure qu'il est à toutes les longitudes. Le Soleil y décrivait sa révolution annuelle dans l'écliptique : ce globe enfermait quatre mouvements différents n'ayant d'autre principe que le poids de toute la machine, de sorte qu'on le remontait en le soulevant de quelques pouces. Ce morceau fut achevé en 1686, et était suspendu au milieu du cabinet des médailles à Versailles. A la même époque, Martinot composa une pendule à répétition et à quantièmes dans une boîte exécutée par François Girardon, son beau-père, et qui fut placée à Trianon. Poilly ayant présenté au roi un calendrier perpétuel qu'il avait inventé, mais dont on ne pouvait faire usage qu'en tournant à la main certaines roues, les unes tous les huit jours, les autres tous les mois, Louis XIV demanda à Martinot de faciliter l'usage de ce calendrier en y ajoutant un mécanisme qui dispensât de tourner les roues à la main : ce que Martinot exécuta. En 1688 et 1689, il composa deux pendules à boîtes d'argent, l'une pour la chambre et l'autre pour le cabinet du roi à Versailles. Celle de la chambre, quoique d'un très-petit volume, sonnait les heures et les quarts et était chargée d'une répétition continuelle; elle marquait aussi les mois et les quantièmes, les phases et quantièmes de la Lune, et les jours de la semaine. Pour celle du cabinet, il avait fallu composer les mouvements sur la forme de la boîte qui représentait une cassolette; l'aiguille était fixe, et il n'y avait de mobile que le bord du vase sur lequel étaient gravées les heures. Martinot fit encore un grand nombre d'ouvrages pour les maisons royales, et composa de grosses horloges. Il mourut d'accident. J. V.

Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MARTINOVICZ (*Ignace-Joseph*), physicien hongrois, né à Pesth, dans la première moitié du dix-huitième siècle, décapité dans cette ville, le 20 mai 1795. Entré dans l'ordre de Capucins, il en sortit avec l'autorisation de ses supérieurs, pour aller enseigner à l'université de Lemberg la physique et la mécanique. Partisan déclaré des réformes introduites par Joseph II, son protecteur, il fut nommé par ce prince conseiller impérial, prévôt titulaire de la cathédrale d'Œdembourg et abbé de Szazrar. Membre de la Société des Illuminés, il prit une part active à la conspiration tramée en 1794 pour exciter une révolte à Vienne. Arrêté sur la dénonciation d'un de ses domestiques, il fut exécuté un an après avec plusieurs nobles hongrois, ses complices. On a de lui : *De Micrometro, ope cujus unus digitus geometricus dividitur in* 2,985,984 *puncta quinti ordinis*; Lemberg, 1784, in-4°; — *De Altitudine Atmosphæræ, ex observationibus astronomicis determinata*; Lemberg, 1785, in-4°; — *Prælectiones Physicæ experimentalis*; Lemberg, 1787; il ne parut que ce premier volume; — plusieurs *Mémoires* dans les *Chemische Annalen* de Crell. O.

Meusel, *Lexikon*. — *Biogr. nouv. des Contemporains.*

*MARTINS (*Charles-Frédéric*), botaniste français, né le 6 février 1806, à Paris. Descendant

d'une famille d'origine belge, il fut reçu docteur à Paris (1834); mais il abandonna bientôt la pratique médicale pour se consacrer à l'étude de la botanique et de la météorologie. D'abord aide-naturaliste à la faculté de médecine, puis chargé d'un cours sur les sciences naturelles en sa qualité d'agrégé, il obtint au concours vers 1847 la chaire de botanique à Montpellier, où il est encore. Il fit, en 1838-1840, partie de l'expédition scientifique du Nord, dirigée par P. Gaimard, et effectua avec M. Bravais l'une des ascensions du Mont-Blanc les plus intéressantes pour la science. On a de lui : *De la Phrénologie;* Paris, 1836, in-8°; — *Œuvres d'histoire naturelle;* ibid., 1837, in-8°, trad. de Gœthe; — *Mémoire sur les causes générales des syphilides;* ibid., 1838, in-8°; — *Du Microscope et de son application à l'étude des êtres organisés;* ibid., 1839, in-8°; — *Délimitation des régions végétales sur les montagnes du continent;* ibid., 1841, in-8°; — *Cours complet de météorologie;* ibid., 1843, in-18; traduit de Kæmtz et accompagné de notes; — *Voyage botanique en Norvège depuis Drontheim jusqu'au cap Nord;* ibid., 1841, in-8°; — *De la Tératologie végétale;* ibid., 1851, in-4°; — *Terrains superficiels de la vallée du Pô;* ibid., 1851, in-4°; — *Le Jardin des plantes de Montpellier;* ibid., 1854, in-4°. En 1848 ce savant a fondé, en société avec MM. Hæghens et Bérigny, un *Annuaire météorologique*, qui continue de paraître chaque année. Enfin il a communiqué beaucoup de notices aux *Annales des Sciences naturelles*, à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Bulletin* de la Société Géologique, à la *Revue des deux Mondes* (Sur les glaciers de la Suisse), etc. K.

Bourquelot et Maury, *La Litt. fr. contemp.*

MARTINUZZI (*Georges*), en latin *Martinusius*, prélat et homme d'État croate, né en Croatie, vers la fin du quinzième siècle, assassiné à Alvinez, le 18 décembre 1551. Fils d'un gentilhomme nommé Utyschenitz, il adopta le nom de sa mère, Vénitienne de naissance. Après avoir mené pendant treize ans une existence chétive dans un château de la Transylvanie, où il avait été placé par Jean Corvin, il passa à l'âge de vingt ans au service de la duchesse de Teschen-Zisper, dans la maison de laquelle il exerça l'emploi de chauffer les appartements. Reçu quelque temps après comme frère servant dans un couvent de l'ordre de Paul l'Ermite, il y apprit à lire et à écrire, et fit des progrès si rapides dans la langue latine, que ses supérieurs, remarquant ses heureuses dispositions, lui firent étudier la théologie et la philosophie, et l'élevèrent ensuite à l'office de prieur dans leur couvent de Czenstochow près de Cracovie. C'est là que Jean Zapoly, roi de Hongrie, fuyant en 1528 devant les armes victorieuses de son rival Ferdinand d'Autriche, apprit à le connaître; actif et plein de courage, le moine, aidé par Jérôme Lasky, entreprit de relever la fortune du roi. A trois reprises consécutives il se rendit à pied en Hongrie, pour obtenir des partisans de Zapoly les secours en hommes et en argent, avec lesquels ce prince parvint à reprendre l'avantage sur Ferdinand, et à s'emparer de Bude, lorsqu'il eut été rejoint par l'armée de Soliman. Nommé évêque de Grosswardein, Martinuzzi fut, en 1540, chargé avec Pierre Petrovitch de la tutèle de Jean-Sigismond, le jeune fils de Zapoly; à la mort de ce dernier, ils firent proclamer Jean-Sigismond roi de Hongrie, contrairement au traité conclu entre Zapoly et Ferdinand, d'après lequel celui des deux rois qui survivrait à l'autre devait régner sur le pays tout entier. Ferdinand ayant l'année suivante envoyé une armée pour s'emparer de Bude, Martinuzzi, revêtu d'une armure complète, dirigea avec succès la défense de la ville. Soliman, appelé par le parti de Jean-Sigismond, arriva avec des troupes considérables et mit les assiégeants en déroute. Ayant occupé Bude par ruse, il se déclara administrateur du royaume jusqu'à la majorité de Jean-Sigismond, auquel il promit de le restituer alors, et lui abandonnait en attendant la Transylvanie. Assistée de Martinuzzi, Isabelle de Pologne, mère du jeune prince, parvint à établir l'autorité de son fils dans ce pays, dont elle partagea le gouvernement avec Martinuzzi. Après quelques années de bonne entente, Isabelle, poussée par plusieurs nobles envieux des richesses immenses que Martinuzzi avait su acquérir, lui fit demander compte de la manière dont il dépensait les revenus du pays; sur sa réponse, qu'il ne s'expliquerait à ce sujet qu'avec son pupille lorsqu'il serait devenu majeur, elle lui fit enjoindre par Soliman d'avoir à se soumettre à la demande de la reine mère. A la nouvelle de cette mésintelligence, Ferdinand entra secrètement en négociation avec Martinuzzi; il lui promit l'archevêché de Gran et le chapeau de cardinal; en retour, le moine signa un traité, par lequel il transférait au nom de Jean-Sigismond la Transylvanie à Ferdinand, contre la principauté d'Oppeln et l'héritage de Jean Zapoly, qui était tout entier entre les mains du roi. Prévoyant qu'Isabelle ne ratifierait pas ces conventions, Martinuzzi rassembla des troupes, et fit dissiper celles que la reine envoya contre lui. N'ayant pas réussi à entraîner les états entièrement de son côté, il alla avec vingt mille hommes assiéger Karlsbourg, où s'était réfugiée la reine; mais la majeure partie de ses soldats, touchés de l'infortune de cette femme, si belle et si gracieuse, refusèrent de porter les armes contre elle. Le moine alors demanda une entrevue, implora le pardon de ses fautes et rétablit les choses sur l'ancien pied. Mais Isabelle, n'ayant plus confiance en lui, rassembla les états à Enyed, l'accusa de s'entendre avec Ferdinand et le fit déclarer coupable de haute trahison. Martinuzzi, apprenant l'approche de l'armée envoyée par Ferdinand pour occuper le pays en exécution

du traité, alla présenter sa défense devant les États, et sut tellement gagner les esprits, qu'Isabelle, abandonnée, se retira à la hâte à Karlsbourg. Sur ces entrefaites Castaldo, commandant des troupes de Ferdinand, s'empara du pays; Isabelle se vit forcée de confirmer au nom de son fils le traité conclu par Martinuzzi; Ferdinand lui fit remettre cent mille ducats pour son douaire, et fiança une de ses filles à Jean-Sigismond. Soliman, furieux de ces conventions, passées sans son consentement, ordonna à Mohammed Sokoli, begler-bey de Romélie, de faire la conquête de la Transylvanie; Mohamed s'empara de plusieurs places; mais ayant échoué dans le siége de Temeswar, il retourna en Romélie. Martinuzzi et Castaldo se mirent à reprendre les forteresses conquises par les Turcs; au siége de Lippa le premier conduisit lui-même à l'assaut un bataillon de Magyars. Mais, craignant de voir arriver l'année suivante Soliman avec une armée formidable, il entra en pourparlers avec la Porte. Castaldo en avertit Ferdinand, qui venait d'envoyer au moine le chapeau de cardinal; le roi l'autorisa à agir contre Martinuzzi, comme il l'entendrait. Castaldo le fit poignarder, et envoya son oreille toute garnie de poils à Ferdinand, auquel elle fut remise, au moment où il était à vêpres. Le cadavre resta pendant deux mois sans sépulture; enfin, il fut enterré dans la cathédrale de Karlsbourg. Ce ne fut qu'avec peine que Ferdinand parvint à empêcher que le pape ne prononçât contre lui l'excommunication pour ce meurtre. On a remarqué que les assassins, tous Espagnols et Italiens, périrent misérablement dans l'espace de trois ans. « Martinuzzi était doué de facultés extraordinaires, dit Mailath dans son *Histoire des Magyars;* il avait une grande connaissance des affaires; son éloquence était persuasive, toujours appropriée aux circonstances. Lui-même était impénétrable, au point qu'aujourd'hui encore, malgré tout ce qu'on a écrit sur lui, son véritable but ne peut être établi avec la certitude que réclame l'histoire. » Ajoutons encore qu'au milieu de sa puissance, Martinuzzi, tout en aimant à s'entourer du plus grand luxe, continuait à porter sur sa personne son simple froc de moine. O.

Vita di Martinuzzi (en manuscrit à la bibliothèque de Vienne, *Histoire profane*, n° 908). — Katona, *Historia critica*. — Isthvanfi, *Historia de rebus Hungaricis*. — P. Jove, *Historia sui temporis*. — Bethlen, *Historia de rebus Transylvanicis*. — Hammer, *Histoire de l'empire Ottoman*.

MARTIRANO (*Coriolano*), poëte dramatique et philologue italien, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers la fin du quinzième siècle, mort en 1557. Il entra dans les ordres et fut nommé évêque de San Marco, dans la Calabre, par le pape Clément VII. Il assista à la première session du concile de Trente et en fut élu un des secrétaires. Nommé peu après secrétaire du royaume de Naples par l'empereur Charles-Quint, il se rendit auprès de ce prince en Espagne, où il mourut. Antonio Guidi, dans une lettre à Vespasien Gonzague, citée par Tiraboschi et faussement datée du 4 septembre 1551, parle de la mort de Martirano. « Il est certain, dit-il, que c'est un grand malheur pour sa maison et pour les belles-lettres qui perdent beaucoup en lui, d'autant plus qu'il avait commencé à traduire du grec en très-beaux vers latins héroïques la divine *Iliade* d'Homère; il en avait déjà achevé six livres, et c'eût été un ouvrage excellent s'il eût pu le mener à bonne fin. » Martirano n'avait rien publié; mais son neveu Marzio profita de son absence pour faire paraître un choix de ses œuvres sous ce titre: *Tragœdiæ VIII; Comœdiæ II; Odysseæ lib. XII; Batrachomyomachia et Argonautica;* Naples, 1556, in-8°; les huit tragédies sont: *Médée, Électre, Hippolyte, Les Bacchantes, Les Phéniciennes, Le Cyclope, Prométhée* et *Jésus-Christ;* les deux comédies: *Plutus* et *Les Nuées*. « Ces tragédies et ces comédies, dit Tiraboschi, sont plutôt des traductions des anciens que des compositions originales; mais telles sont l'élégance et la propriété du style que peu d'autres poésies peuvent leur être comparées. » Tiraboschi n'en parlait que par ouï-dire, car il n'avait pu se procurer le recueil, extrêmement rare, qui les contient. Cette rareté encouragea un plagiaire à faire réimprimer sous son propre nom les huit tragédies et les deux comédies de Martirano, avec quelques poésies de M. Ant. Flaminio et de Navagero dans un recueil intitulé : *Poesie varie latine ed italiane del P. Maestro D. Gio;* Venise, 1737, in-4°. Ce plagiat fut démasqué par Volpi. Bodoni a donné une édition du *Christus*, gr. in-8°, sans date, avec une traduction en vers italiens. On a encore de Martirano *Epistolæ familiares;* Naples, 1556, in-8°, recueil non moins rare que le précédent. Z.

Tafuri, *Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. VII, p. III, p. 200. — *Novelle letterarie* de Venise; Padoue, 1756, in-8°. — De Bure, *Bibliographie instructive*, n° 2904.

MARTIUS (*Henri* DE), botaniste allemand, né le 28 décembre 1781, à Radeberg, en Saxe, et mort à Berlin, le 4 août 1831. Il partit en 1804 pour Moscou, où il avait été nommé sous-inspecteur des musées impériaux, et fit, de 1808 à 1811, un voyage en Sibérie, en Ukraine, au Caucase, etc. En 1816 il retourna en Saxe, pour y pratiquer la médecine, et vint en 1828 se fixer à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus Floræ Mosquensis;* Moscou, 1812, et (2e édit.) Leipzig, 1817; — *De Lepra Taurica;* Leipzig, 1816; même ouvrage en allemand, Fribourg, 1819; — *Das Kloster Altenzelle* (Le Couvent d'Altenzelle); Fribourg, 1820. H. W.

Conversations-Lexikon.

* **MARTIUS** (*Charles-Frédéric-Philippe* DE), voyageur et naturaliste allemand, est né en 1794, à Erlangen, où son père était pharmacien. Il apprit, à l'université de sa ville natale,

les sciences naturelles, et publia, encore étudiant, *Plantarum Horti Erlangensis Enumeratio* (Erlangen, 1814), et *Flora Cryptogamica Erlangensis* (ibid., 1817). Reçu docteur en médecine, il prit part (de 1817 à 1820) à l'expédition qu'envoyèrent au Brésil les gouvernements d'Autriche et de Bavière. Bien qu'il ne fût chargé que des travaux botaniques de l'expédition, il s'occupa aussi d'ethnographie, de statistique, de géographie, etc. Il en publia les résultats dans *Reise nach Brasilien* (Voyage dans le Brésil); Munich, 1824-1832, 3 vol., ouvrage important, aussi riche en observations qu'attrayant par son style. Spix, enlevé jeune à la science, a fourni quelques matériaux à la composition du premier volume. Parmi les travaux botaniques qui se rattachent à cet ouvrage, nous citerons : *Nova Genera et species Plantarum;* Munich, 1824-1832, 3 vol., avec 400 pl. color.; — *Icones Plantarum Cryptogamicarum;* Munich, 1828-1834, avec 76 pl. color.; dans les *Genera et Species Palmarum;* Munich, 1823-1845, 3 vol. grand in-fol., avec 219 pl. color.: œuvre classique sur les palmiers de l'Amérique australe, exécuté avec magnificence. Le premier volume contient les généralités; le second, la description des palmiers brésiliens; le troisième, une révision systématique de tous les palmiers connus, que l'auteur porte au nombre de 582, tandis que Linné n'en comptait que 15, et Humboldt (en 1816) que 99. M. de Martius entremêle ses descriptions d'admirables peintures. Des vues pittoresques, représentant la végétation propre à chaque contrée décrite, et esquissées par d'habiles artistes, accompagnent l'ouvrage sur les palmiers, ainsi que la *Flora Brasiliensis.* Dans les *Reden und Vortraege ueber Gegenstaende aus dem Gebiete der Naturforschung* (Discours et Leçons sur des sujets d'histoire naturelle), Stuttgard, 1838, ainsi que dans plusieurs autres petits écrits, M. de Martius fait très-ingénieusement ressortir le côté contemplatif et moral de la science. Quelques-uns de ses nombreux écrits sont consacrés à de simples familles et espèces végétales, telles que les *Amaranthacées* (Bonn, 1825); les *Eriocaulées* (Bonn, 1833); l'*Erythroxylon* (Munich, 1840), etc. D'autres renferment d'excellentes descriptions du Brésil et de ses habitants : tels sont, *Die Pflanzen und Thiere des tropischen America* (Les Plantes et les Animaux de l'Amérique tropicale); Munich, 1831; — *Das Naturell, die Krankheiten; das Arzneythum und die Heilmittel der Urbewohner Brasiliens* (Le Naturel, les maladies, la médecine et les moyens thérapeutiques des aborigènes du Brésil); Munich, 1843, etc. Voici encore d'autres écrits botaniques de M. de Martius : *Conspectus Regni vegetabilis secundum Characteres morphologicos;* Nuremberg, 1835; — *Systema Materiæ medicæ vegetabilis Brasiliensis;* Leipzig, 1843; — *Die Kartoffelepidemie der letzten Jahre* (L'Épidémie des Pommes de terre dans ces dernières années); Munich, 1842; — *Amœnitates Botanicæ Monacenses;* Francfort, 1829-1831, mais son principal titre de gloire c'est sa *Flora Brasiliensis,* travail monumental, entrepris sous les auspices des gouvernements d'Autriche et de Bavière et dont de 1840 à 1857 il a paru à Stuttgard 10 volumes in-fol. Quelque nombreux que soient les savants qui y ont coopéré, il faut reconnaître que c'est aux efforts persévérants de M. de Martius, que nous devons cet ouvrage magnifique, encore inachevé. On sait que le Brésil est le pays le plus riche en végétaux. M. de Martius n'en estime pas à moins de soixante mille le nombre de toutes les espèces, dont environ vingt-cinq mille ont été introduits dans les jardins où sont conservés dans les herbiers d'Europe.

M. de Martius est secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Munich, et en cette qualité il a prononcé les éloges de Schrank, Berzelius, Kielmeyer, Zuccarini, Oken, Link, etc. Comme professeur à l'université de cette ville, il réunit de nombreux élèves, et brille par une grande clarté d'exposition. H. W.

Conversations-Lexikon. — *Augsb. allg. Zeitung* (avril 1857). — *Rapport* de M. A. Maury dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (t. 12, 1856). — *Œuvres* d'Alphonse de Candolle.

MARTORELL (*Jean*), écrivain catalan, né à Valence, vivait au quinzième siècle, mort vers 1460. Ses compatriotes le regardent comme le Boccace de leur idiome, c'est-à-dire comme le premier qui sut s'exprimer avec grâce et naturel en maniant une prose légère et simple. Il traduisit en langue limousine ou catalane les trois premières parties d'un des romans les plus curieux de la classe des récits chevaleresques, *Tirant le Blanc,* composition dont Cervantes a fait un pompeux éloge, en l'appelant « un trésor de contentement et sous le rapport du style le meilleur livre qui soit au monde ». Cet ouvrage, dont l'origine n'est pas bien connue, fut, à ce qu'on pense, écrit vers 1430. Martorell avait sous les yeux une rédaction portugaise; après sa mort, la quatrième partie fut traduite par Jean de Galbo, et le tout, dédié à don Fernand de Portugal, duc de Viseu, frère d'Alphonse V, fut imprimé à Valence en 1490, in-folio. Le traducteur dit que l'ouvrage, d'abord écrit en anglais, avait ensuite été traduit en portugais; ce texte anglais, s'il a existé, est aujourd'hui ignoré (1). L'édition

(1) On pourrait supposer qu'il y a là une de ces fictions habituelles chez les auteurs de romans chevaleresques, qui donnaient volontiers leurs œuvres comme traduites de l'arabe, du grec, etc., et qu'au fond Martorell est un écrivain original et non un traducteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une grande partie de l'histoire de Tirant le Blanc se passe dans la Grande-Bretagne et à la cour du roi d'Angleterre. On a avancé, mais sans preuve, que Martorell était venu à Londres comme faisant partie de la suite du duc de Coïmbre, Pedro, fils de Jean I[er], et qu'il avait recueilli les traditions sur lesquelles il avait édifié son œuvre. Il a placé dès le début l'histoire de Guy de Warwick, paladin tout anglais, qu'il appelle Gillem de Vervych.

originale de *Tirant lo Blanch*, gros in-folio de 338 feuillets, est un des livres les plus rares qui existent; il paraît qu'il n'en reste que deux exemplaires, l'un à Rome au Vatican, l'autre au Musée Britannique (fonds Grenville), acheté pour 105 livres sterling à la vente de Richard Heber, qui l'avait payé 300 guinées (8,000 fr. environ). Une autre édition (Barcelone, 1497, in-folio) est également d'une rareté excessive. En 1511 parut à Valladolid en espagnol l'histoire *del invincible cavallero Tirante el Blanco*. On ne connaît que cette édition de cette traduction, et on n'en a pas vu d'exemplaires dans les ventes publiques depuis près d'un siècle. Celui qu'avait obtenu le bibliophile Gaignat s'adjugea en 1763 pour la somme de 36 fr.; il irait peut-être aujourd'hui à 1,500 fr. C'est sur l'espagnol qu'a été faite la traduction italienne de Lelio de Manfredi, publiée à Venise en 1538, in-4°; réimprimée dans la même ville en 1566 et 1611. L'édition primitive, très-peu commune, est fort recherchée; en 1847 un bel exemplaire fut payé 401 fr. à la vente de M. Libri. Il ne peut être question ici de donner une analyse de *Tirant le Blanc*; nous dirons seulement que cette production, assez connue en France par la traduction fort libre et abrégée qu'a donnée le comte de Caylus (vers 1737, 2 vol., et 1775, 3 vol.), offre en son genre un mérite véritable : il y a de l'originalité, de l'invention et parfois des épisodes fort scabreux.

G. B.

Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia*, p. 13. — A. Bastero, *Crusca provenzale*. — Antonio, *Bibliotheca Hispana*. — *Bibliothèque des Romans*, octobre 1783, t. II, p. 3-68. — *Bibliotheca Heberiana*, p. VI, n° 3320. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 734. — Dunlop, *History of Fiction*, t. II, p. 72-88. — *Repertorio Americano*; Londres, 1827, t. IV, p. 57-60.

MARTORELLI (*Jacques*), archéologue italien, né à Naples, le 10 janvier 1699, mort le 21 janvier 1777. Entré dans les ordres, il enseigna au séminaire de sa ville natale successivement les belles-lettres, l'hébreu et les mathématiques. Appelé en 1738 à suppléer Antonio di Fusco dans la chaire de littérature grecque à l'université de Naples, il fut nommé professeur titulaire en 1747. Trente ans après il obtint la chaire de littérature grecque. En 1758, il avait été chargé de mettre en ordre et d'expliquer la collection d'inscriptions rassemblée autrefois par Jos. Pontanus. On a de Martorelli : *De regia Theca Calamaria*; Naples, 1756, 2 vol. in-4°; à propos d'un vase du musée de Naples, qui, d'après Martorelli, avait été une écritoire, l'auteur fait l'histoire complète de l'écriture; — *De Amphictionibus*; — *In Arthemisia numismata Animadversiones*; — *Dissertazione filologiche sopra diversi argomenti di antica erudizione*; — *De pæderastia Græcorum*; — *Delle antiche colonie venute in Napoli*; Naples, 1764-1778, 3 vol. in-4° : cet ouvrage, rempli de savantes recherches, fut publié sous le nom de Manineca, disciple de Martorelli; — plusieurs dissertations; des discours et poésies en grec et en latin; — une excellente traduction de la *Grammaire Grecque* de Port-Royal, avec notes et additions; Naples, 1752, 2 vol. in-8°.

O.

Uomini illustri di Napoli, t. I. — Giustiniani, *Biblioth. Napolitana*. — Jagermann, *Magazin der italienischen Literatur*, t. II. — Hirsching, *Histor. Handbuch*.

MARTOS (*Ivan-Petrovich*), sculpteur russe, né vers 1755, à Itchnia (Petite-Russie), mort le 17 avril 1835, à Saint-Pétersbourg. Il trouva une protectrice généreuse dans la grande-duchesse Marie Feodorowna (depuis impératrice), qui l'envoya étudier à Rome aux frais du gouvernement. Nommé en 1794 professeur de l'Académie des Beaux-Arts, il en devint membre bientôt après, puis directeur. Non-seulement ce fut le plus éminent sculpteur que la Russie eût jamais produit, mais même il aurait passé pour tel dans tout autre pays. Il avait de la noblesse, une grande vérité d'expression et beaucoup de hardiesse dans sa manière. On le trouvait supérieur à Canova dans l'art des draperies, et il avait une habileté extrême dans l'arrangement d'un bas-relief. Le nombre de ses œuvres est très-considérable, et les plus importantes sont des monuments publics, tels que le groupe colossal du patriote Minin et de Pozharsky, en bronze, à Moscou; le mausolée de l'empereur Alexandre, à Taganrog; la statue du duc de Richelieu, à Odessa; le monument de Potemkin, à Cherson, et celui de Lomonosov, à Arkhangel. On lui doit encore plusieurs statues de saints dans l'église de Grussino et un admirable bas-relief, décorant le mausolée de la grande-duchesse Hélène Paulowna, et qui représente *L'Hymen éteignant sa torche*.

K.

Nagler, *Neues allgem. Künstlerlexikon*.

MARTYN (*William*), historien anglais, né en 1562, à Exeter, où il est mort, le 12 avril 1617. En sortant d'Oxford, il étudia le droit, et obtint, en 1605, l'emploi d'archiviste dans sa ville natale. Il est connu par l'ouvrage intitulé : *The History and lives of the Kings of England, from William the Conqueror unto the end of the reign of king Henri VIIIth*; Londres, 1616, in-fol.; réimpr. en 1628 et en 1638, avec des portraits gravés par Elstracke; cette troisième édition contient de plus les règnes d'Edward VI, de Mary et d'Élisabeth.

K.

Prince, *Worthies of Devon*.

MARTYN (*John*), botaniste anglais, né le 12 septembre 1699, à Londres, mort le 29 janvier 1768, à Chelsea. Fils d'un marchand de la Cité, il embrassa à seize ans la carrière du commerce; mais il avait une telle passion pour les lettres que, sans négliger ses travaux ordinaires, il consacra à l'étude une grande partie de la nuit, se contentant, pendant plusieurs années, de quatre heures de sommeil. Le pharmacien Wilmer, plus tard démonstrateur au jardin de Chelsea, lui inspira, en 1718, le goût de la botanique, et grâce aux conseils de Patrick Blair et

de Sherard il y fit bientôt de rapides progrès. Dès lors il se mit à traduire l'*Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris*, de Tournefort, entreprit à pied de longues excursions dans les campagnes environnantes, étudiant les plantes et les insectes, et s'attachant surtout à examiner toute chose par lui-même, et non d'après les opinions d'autrui. Ayant connu, vers 1721, le célèbre Dillenius, il contribua à fonder avec lui et d'autres savants, parmi lesquels on remarque Deering, Thomas Dale et Philip Miller, une société de botanique, qui se réunit d'abord au café de l'Arc-en-ciel, puis dans une maison particulière; cette société subsista environ cinq ans, et Martyn, qui en fut le secrétaire, lui communiqua diverses observations sur les feuilles séminales et sur le sexe des plantes. Ce fut probablement à cette époque qu'il renonça tout à fait au négoce pour se livrer à l'étude de la médecine. Après avoir décliné, par un excès de modestie, l'offre qu'on lui avait faite, en 1723, d'entrer à la Société royale de Londres, il consentit, l'année suivante, à en faire partie, et se montra fort assidu à s'associer aux travaux de cette compagnie, si l'on en juge par les mémoires insérés dans le recueil des *Philosophical Transactions*. En 1725 il ouvrit, sur la botanique, un cours qui eut un tel succès qu'à la recommandation de sir Hans Sloane, il fut chargé d'enseigner cette science à l'université de Cambridge (1727). Après la mort de Richard Bradley, il y devint professeur en titre (1733); mais, forcé d'interrompre bientôt ses leçons, il se remit à l'étude de la médecine, qu'il pratiqua pendant le reste de sa vie sans avoir pris le grade de docteur. En 1761, il résigna sa chaire à son fils Thomas Martyn, qui était d'une activité infatigable, prit part à presque toutes les grandes entreprises littéraires qui eurent lieu de son vivant; nous rappellerons principalement sa collaboration au *Grub-street Journal* (1737, 2 vol. in-12), espèce de revue satirique, où ses articles sont signés d'un B, et au *General Dictionary including Bayle*, pour les tomes I à III, in-fol. Houston, son ami, lui a dédié un genre de plantes (*Martynia*) de la famille des bignonées.

On a de John Martyn : *Tabulæ synopticæ Plantarum officinalium;* Londres, 1726, in-fol.; il a suivi, pour la classification, le système de Ray; — *Methodus Plantarum circa Cantabrigiam nascentium;* Londres, 1727, in-12 : c'est une édition nouvelle, mais corrigée avec soin, du catalogue alphabétique de Ray; — *Historia Plantarum rariorum* (*decades V*); Londres, 1728-1736, in-fol., avec 50 dessins de Van Huysum; trad. en allemand par F.-W. Panzer, Nuremberg, 1797, in-fol. La création du jardin botanique de Cambridge, à laquelle Martyn contribua, donna lieu à cet ouvrage, le plus beau en ce genre qui eût alors paru en Angleterre après celui de Catesby; toutefois les dessins ont peu de netteté; il n'y a pas de caractères anatomiques, et les synonymes sont peu nombreux; — *Virgilii Maronis Georgica;* Londres, 1741, in-4°; — *Virgil's Bucolics;* Londres, 1749, in-4°. C'est sur ces deux ouvrages que repose la réputation de Martyn; personne n'a plus que lui contribué à éclaircir le texte du poëte sous le rapport de l'agriculture et de la botanique. La version anglaise, quoique subtile dans quelques passages, en est généralement exacte. Quant aux notes, elles sont pleines d'intérêt; — *Dissertations and critical Remarks upon the Æneids of Virgil;* Londres, 1770, in-12 : publiées par son fils. John Martyn a traduit : *Tournefort's History of the Plants growing about Paris, with many additions;* Londres, 1732, 2 vol. in-8°; — *De Materie medica*, de Boerhaave; ibid., 1740, in-8°; — *Treatise of the acute Diseases of Infants*, de Walter Harris; ibid., 1742, in-8°; — *Memoirs of the royal Academy of Sciences at Paris;* ibid., 1742, 5 vol. in-8°, abrégé fait avec Chambers. En outre, il a publié en 1731 la *Collection of Voyages and travels* de Churchill, et il a continué l'abrégé des *Philosophical Transactions* de Lowthorp et Jones (1734 à 1756, 5 vol. in 4°). Il a laissé un grand nombre de manuscrits sur divers sujets de science et de littérature. P. L—y.

Th. Martyn, *Notice* à la tête des *Remarques sur l'Énéide* — Rees, *Cyclopædia* — Pulteney, *Sketches of Botany*. — Cuvier, *Hist. des Sciences natur.*, IV. — Gorham, *Memoirs of John and Thomas Martyn, professors of botany;* Lond., 1830, in-8°.

MARTYN (*Thomas*), botaniste anglais, fils du précédent, né en 1735, à Chelsea, mort le 3 juin 1825, à Patenhall (comté de Bedford). Après avoir pris ses degrés à Cambridge, il devint un des agrégés du collége de Sidney-Sussex. En 1761 il succéda à son père comme professeur de botanique à Cambridge, et garda cette chaire jusqu'à la fin de sa vie. Depuis 1771 il fut en même temps pourvu de divers bénéfices ecclésiastiques. En 1778 il fit, avec un jeune homme dont il dirigeait l'éducation, un voyage à travers la France, l'Italie et la Suisse. A son retour, il occupa pendant près de quarante ans le poste de secrétaire honoraire de la Société pour l'amélioration de l'architecture navale. Il fut membre de la Société royale de Londres. Savant affable et modeste, il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la botanique, la littérature et la morale, où l'on trouve autant d'érudition que de clarté. On a de lui : *Plantæ Cantabrigienses;* 1763, in-8° : suivant le système de Linné; — *Description and account of the Botanical Garden;* 1763, in-4°; — *The English Connoisseur;* Londres, 1766, 2 vol. in-12; — *Catalogus Horti Cantabrigiensis Botanici;* 1771, 1772, in-8°; — *The Antiquities of Herculaneum*, 1773, t. I, in-4°; trad. de l'italien avec Lettice; — *Elements of Natural History;* 1775, in-8°; — *Le Conchyliologiste universel, dessiné et peint d'après nature, et arrangé selon le système de l'auteur* (en anglais et en

français); Londres, 1782, 1784 ou 1789, 2 vol. in-fol., max.; — *Rousseau's Letters on the elements of botany*; Londres, 1785, 1787, 2 vol. in-8°; — *Sketch of a Tour through France, Switzerland and Italy*; Londres, 1787, in-8°; — *Exposé succinct d'un établissement particulier formé pour instruire la jeunesse dans l'art d'expliquer et de peindre des sujets d'histoire naturelle* (en anglais et en français); Londres, 1789, in-4°; — *Another Tour in Italy*, trad. en français en 1791; — *Flora rustica*; Londres, 1792-1794, 4 vol. in-4° pl.; — *The English Entomologist*; Londres, 1792, gr. in-4°, comprenant tous les insectes coléoptères qui se trouvent en Angleterre; il y a des exemplaires avec le texte français; — *The Language of Botany, a dictionary with familiar explanations*; Londres, 1793, 1796, 1807, in-8°; — *Aranei, or natural history of Spiders*; Londres, 1793, in-4° fig.; — *Psyche, figures of non descript lepidopterous insects*; Londr., 1797, in-4°, fig. Il a aussi donné une édition augmentée du *Gardener's and Botanist's Dictionary* de Miller; Lond., 1803-1807, 4 vol. in-fol., fig. P. L—y.

Annual Biography, 1828.

MARTYN (*Henry*), orientaliste anglais, né en 1781, à Truro (Cornouailles), mort le 16 octobre 1812, à Tokat (Asie Mineure). Il était fils d'un ouvrier mineur, et fut élevé à Cambridge, où il professa quelque temps comme agrégé. En 1803 il prit les ordres. Cédant aux exhortations du révérend Charles Simeon, qu'il connut vers cette époque, il résolut de partager les travaux des missions évangéliques, et s'embarqua en 1805 pour les Indes. Il résidait au Bengale en qualité de chapelain, et avait déjà rédigé plusieurs petits traités religieux pour l'instruction des néophytes, lorsqu'il entreprit de traduire le Nouveau Testament en hindoustani, en arabe et en persan. En 1811 il se rendit à Chiraz, afin d'y trouver les secours nécessaires à cette dernière version; au bout d'une année, le soin de sa santé, détruite par l'influence du climat et par l'excès du travail, le força de reprendre la route de l'Angleterre. Il mourut en voyage dans une ville de la Turquie d'Asie. On a de lui : *The New Testament of J.-C., translated into the hindoostanee language from the original greek*; Calcutta, 1815, in-8°; la première édition est de 1808; — *Novum Testamentum J.-C. e græco in persicam linguam datum*; Saint-Pétersbourg, 1815, in-4°. L'auteur avait confié, avant de quitter Chiraz, le manuscrit de cette version à sir Gore Ouseley, ambassadeur d'Angleterre à Téhéran; ce dernier en fit faire une copie, et la communiqua au shah de Perse, Feth-Ali, qui lui témoigna par lettre la satisfaction qu'il avait éprouvée de cette lecture. A son retour, sir G. Ouseley remit le manuscrit à la Société biblique de Pétersbourg. On a encore de H. Martyn des *Mémoires* posthumes, écrits en anglais, et publiés à Londres; 1821, in-12. K.

John Sargent, *Memoirs of rev. H. Martyn*; Londres, 1821, in-8°; 16° édit., 1848. — Silvestre de Sacy, dans le *Journ. des Savants*, sept. 1816. — *Basel. Magaz.*, 1821, VI.

MARTYR (*Pierre*). *Voy.* ANGHIERA.

MARUCELLI (*Francesco*), érudit italien, né en 1625, à Florence, mort le 25 juillet 1713, à Rome. Reçu docteur à Pise, il fut ordonné prêtre, et s'établit à Rome, où son oncle, l'abbé Giuliano Marucelli, lui résigna deux riches abbayes qu'il possédait dans le royaume de Naples. Il fit de sa fortune l'usage le plus libéral, visitant les hôpitaux, distribuant de larges aumônes aux pauvres, cultivant les lettres et encourageant les écrivains de ses deniers. On a de lui un vaste répertoire conservé en manuscrit à Florence, et qui contient en 112 vol. in-fol. l'index de toutes les matières traitées dans les ouvrages qu'il avait lus. La nombreuse et riche bibliothèque de Marucelli, qu'il avait léguée à sa ville natale, devint publique en 1752.

Son frère, *Giovanni-Filippo*, mort en 1680, à Florence, fut ministre du grand-duc et eut la réputation d'un homme fort instruit. P.

Uomini illustri Toscani, IV, 488. — *Storia Letteraria d'Italia*, X, 269. — *Arcadi morti*, I, 203. — A.-M. Bandini, *Elogio Storico dell' abbate F. Marucelli*; Livourne, 1784, in-8°.

MARULAZ (*Jacob-François* MAROLA ou), général français, né le 6 novembre 1769, à Leiskamm (diocèse de Spire), mort le 10 juin 1842, au château de Filain (Haute-Saône). Enfant de troupe dans un régiment de hussards, il passa par tous les grades inférieurs, et prit part depuis 1792 aux campagnes de la république en Belgique, en Vendée, sur le Rhin et en Suisse. Il venait d'être nommé chef de brigade lorsque, quelques jours après la bataille de Zurich, il engagea un brillant combat avec les Russes, leur fit quatre cents prisonniers, et reçut cinq coups de feu dans la poitrine. Sa belle conduite à l'armée du Rhin lui valut un sabre d'honneur. Général depuis 1804, il servit dans la guerre de Prusse, s'empara de vingt-sept pièces de canon au combat de Golymin, contribua par plusieurs charges de cavalerie au succès de la bataille d'Eylau, et fit, en avant de Labiau, poser les armes à un corps de cinq mille hommes. Il ne rendit pas moins de services durant la campagne d'Allemagne : ainsi à Wagram il enleva onze pièces de canon et enfonça trois bataillons carrés. Une blessure dangereuse qu'il avait reçue à la jambe l'obligea de renoncer à l'activité. Élevé au grade de général de division (12 juillet 1809), il se retira à Besançon, place dont il garda le commandement jusqu'à la fin de l'empire, et qu'il sut en 1814, avec de faibles ressources, conserver intacte, malgré un blocus qui dura près de quatre mois. Cette belle défense fit dire à Napoléon : « Je savais Marulaz brave, mais je croyais Besançon pris. » Au second retour des Bourbons, Marulaz fut mis à la retraite; il avait été créé en 1808 baron de l'empire. Un de ses fils est aujourd'hui général d'infanterie. P. L.

Lyévins et Verdot, *Fastes de la Légion d'Honneur*, II.

MARULLE (*Michele Marullo* TARCAGNOTA), un des meilleurs poëtes latins de la renaissance, mort en 1500. Grec d'origine et natif de Constantinople, il fut amené en Italie après la prise de cette ville. Il étudia les lettres grecques et latines à Venise, et la philosophie à Padoue. Il prit ensuite pour subsister la profession des armes, et servit sous les ordres de son compatriote Rallo. Au milieu des hasards de la vie militaire, il composa quatre livres d'*épigrammes*, trois livres d'*hymnes*, et un poëme inachevé, *De Principum Institutione*. Toutes ces poésies sont en latin. Les *Épigrammes* sont dédiées à Laurent de Médicis, son protecteur, et se composent en général de petites pièces dans le genre de Martial; quelques-unes ont cependant plus d'étendue, et ce recueil contient en outre une longue *Élégie à Neæra*, dans laquelle le poëte donne des détails sur ses malheurs. Ses *Hymnes*, qu'il intitule *Hymni naturales*, parce qu'il y célèbre la nature, ne sont pas consacrés aux saints du christianisme, mais aux dieux de la mythologie. Un des plus remarquables est l'*Hymne au Soleil*, qui rappelle la manière, les idées et parfois le talent de Lucrèce. Comme son compatriote Gémiste Pléthon, dont il n'avait pas d'ailleurs le génie élevé et solide, il était très-opposé aux croyances chrétiennes, et penchait vers le paganisme interprété philosophiquement. Sa vie fut agitée. « C'était un esprit inquiet, dit Bayle, et il ne trouva jamais une assiette fixe, ni pour son corps ni pour ses études. » Marulle avait épousé Alessandra Scala, une des plus belles et des plus spirituelles personnes de Florence. Politien, qui avait été son rival malheureux, se vengea du poëte préféré par des vers satiriques très-amers. Marulle, en revenant de Volterra, où il avait visité un ami, se noya dans la petite rivière de la Cecina. Les *Epigrammata* de Marulle parurent à Rome, 1493, in-4°; on en cite une édition de 1490, et les deux premiers livres avaient été publiés précédemment. Les *Épigrammes* et les *Hymnes* réunis parurent à Florence, 1497, in-4°. Un supplément à cette édition fut publié sous ce titre : *Maruli Neniæ; ejusdem epigrammata nunquam alias impressa;* Fano, 1515, in-8°; une édition plus complète, intitulée : *Epigrammatum Libri quatuor, hymnorum libri quatuor, Neniæ quinque et alia quædam epigrammata*, parut à à Brescia, 1531, in-8°; elle a été reproduite à Paris, 1561, in-16. Z.

Hody, *De Græcis illustribus linguæ græcæ litterarum humaniorum restauratoribus*. — Boerner, *De doctis hominibus Græcis, iisdemque litterarum in Italia instauratoribus*. — Bayle, *Dictionnaire Historique*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11. — Ginguené, *Histoire de la Littérature italienne*, p. 471.

MARULLE (*Fr.*). *Voy.* MAUROLYCO.

MARULO (*Marco*), érudit dalmate, né le 18 août 1450, à Spalato, où il est mort, le 5 janvier 1524. Après avoir perdu celui de ses frères qu'il chérissait le plus, il renonça au monde pour vivre dans un lieu retiré, où il consacra tous ses instants à l'étude et au culte de Dieu. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a composés, on cite de lui : *De ratione bene vivendi per exempla Sanctorum, VI libri;* Aversa, 1601; — *De Evangeliis, libri VII;* Venise, 1516, in-4°; — *Quinquagenta parabolæ;* Venise, 1517, in-8°; — *Vita D. Hieronymi*, dans les *Scriptores Rerum Hungar.*, III; — *Regum Dalmatiæ et Croatiæ Gesta*, dans les *Script. Rerum Dalmat.* de Lucio; — *Storia di Giuditta, lib. VI;* Venise, 1522, 1627, écrite en langue illyrienne; — *Inscriptiones Dalmatiæ quæ in Vaticana Bibliotheca reperiuntur;* Venise, 1673, in-4°; — *Poemata*, en sept livres. P.

Fr. Natali, *Biogr. di Marco Marulo*, dans *Illyricum Sacrum* du P. Farlati, t. II. — G. Gliubich, *Dizionario della Dalmazia*, 199-202.

MARULLUS (*Marcus*), mimographe latin, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. D'après Jules Capitolin, il tourna en ridicule les empereurs Marc-Aurèle et Ælius Verus, et ne fut pas puni. Il paraît qu'il obtint une réputation durable, puisque deux siècles plus tard saint Jérôme vanta l'élégance de son style (*stropham eleganti sermone confictam*). Il ne reste de ce poëte qu'un court fragment, qui contient un jeu de mots, et suivant Servius, une faute de grammaire.

Un autre MARULLUS, poëte calabrais du cinquième siècle, fit des vers à l'éloge d'Attila après la prise de Padoue, en 453. Il y comparait le roi des Huns à un dieu, et le disait issu des dieux. On rapporte qu'Attila, mécontent de ces flatteries, fit brûler l'ouvrage et châtier le poëte. (*Voy.* FABRICIUS), *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, t. V.) Y.

J. Capitolin, *Marcus Antonius*, 8. — Servius, *ad Virg. Eclog.*, 7, 26; *ad Æn.*, 7, 499. — Saint Jérôme, *Ad Pammach. Apolog.*, l. II. — Vossius, *De Poetis latinis*. — Bothe, *Poetæ scenici Latinorum*, t. VI, p. 269.

* **MARURE** (Don *Alejandro*), géographe guatémalien, né au commencement de ce siècle. Tout ce que l'on savait d'un peu exact touchant la géographie de l'Amérique centrale se réduisait naguère aux documents surannés ou incomplets de Juarros, lorsque après la déclaration de l'indépendance don Marure se voua, comme D. José del Valle, à l'étude physique de ce pays; malheureusement ses nombreux écrits sont encore inédits; on cite de lui comme ayant été imprimé : *Memoria sobre el canal de Nicaragua;* — *Efemerides de los hechos notables acaecidos en la Republica de Centro America, desde el año* 1821 *hasta el de* 1842; Guatemala, 1844, in-8°. Son travail le plus important, et trop peu connu en Europe, a été gravé par les soins du gouvernement : *Atlas de Guatemala, en ocho cartas formadas y grabadas en Guatemala* « c'est, dit le savant M. Squier, un travail exact ». F. D.

Documents particuliers.

MARUSCELLI ou **MARUCCELLI** (*Giovanni-*

Stefano), peintre de l'école florentine, né en Ombrie, vers 1584, mort à Pise, en 1656. Fort jeune encore, il vint se fixer à Pise, où il fut élève d'Andrea Boscoli. Il a enrichi sa patrie adoptive d'un grand nombre d'ouvrages, dont le plus remarquable est le *Repas d'Abraham et des Anges* (1628). Indiquons encore : *Sainte Catherine ; Saint Charles Borromée en prière ;* et la façade à fresque du Palazzotto; *L'Ascension* à Pistoja; et *Saint Michel* à Florence. Maruscelli fut enterré dans le Campo-Santo de Pise, dont il avait retouché quelques peintures, et un monument y fut élevé à sa mémoire par ses élèves Ascanio Penna de Pérouse et Vincenzo da Torto de Pise. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie* — Oretti, *Memorie.* — Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Tolomei, *Guida di Pistoja.* — Morrona, *Pisa illustrata* — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

MARVEIL (*Arnaud* DE), troubadour français, né dans une famille obscure, à Marveil en Périgord, mort vers 1200. Sa capacité, son esprit lui procurèrent l'entrée de la cour de Roger II, vicomte de Béziers, surnommé *Taillefer;* l'amour qu'il conçut pour la vicomtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse, le rendit poëte; il célébra, suivant l'usage du temps, sa passion et ses peines; sa versification facile offre du naturel et de la tendresse. Exilé par suite de la jalousie d'un amant plus heureux et plus illustre, Alphonse IX, roi de Castille, il chanta avec délicatesse les tourments de l'absence. Il mourut, à ce qu'on pense, avant sa belle, laquelle expira en 1200. Il reste de ce troubadour des pièces de vers nombreuses, et quelques-unes sont d'une étendue considérable. M. Raynouard en a publié plusieurs, et il en existe d'autres, jusque ici inédites. G. B.

Millot, *Histoire des Troubadours*, t. I, p. 69. — Papon, *Voyage littéraire dans la Provence*, p. 221. — Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*, t. II, p. 258; III, 199-226; IV, 405 418; V, 46. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XV, p. 441. — *Parnasse occitanien*, p. 15. — Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, p. 120.

MARVELL (*André*), écrivain satirique anglais, né à Kingston-upon-Hull, dans le Yorkshire, le 15 novembre 1620, mort à Londres, le 16 août 1678. Son père était maître d'école et ministre de l'église de Kingston. Admis au collége de La Trinité à Cambridge en 1635, il se laissa entraîner l'année suivante par des agents des Jésuites, qui cherchaient alors à faire des prosélites parmi les jeunes gens des universités, et se rendit à Londres. Son père le ramena à Cambridge, où il poursuivit ses études avec bonneur et prit le grade de bachelier ès arts. Il voyagea ensuite en Hollande, en France, en Italie, en Espagne. Cette excursion lui permit d'apprendre plusieurs langues du continent et aussi d'exercer sa verve poétique et satirique. Il se moqua d'un certain Flecknoe, prêtre anglais à Rome, et tourna en ridicule un Français, l'abbé Lancelot-Joseph de Maniban, qui prétendait connaître les caractères des personnes qu'il n'avait jamais vues et prédire leur bonne ou mauvaise fortune d'après l'inspection de leur écriture. Ces deux satires sont les souvenirs presque uniques des sept années de voyage de Marvell; on sait de plus qu'il passa quelques années à Constantinople et qu'il y servit de secrétaire à l'ambassadeur anglais près de la Porte. En 1653 nous le voyons de retour en Angleterre, et employé par Olivier Cromwell comme gouverneur d'un M. Dutton, sans doute un de ses protégés. En 1657 il fut associé à Milton dans la charge de secrétaire latin du protecteur. Un peu avant la restauration, il devint membre de la chambre des communes pour sa ville natale dans le parlement qui siégea à Westminster depuis le 25 avril 1660 et dans celui qui ouvrit sa session le 8 mai 1661. Ses électeurs furent si contents de sa conduite qu'ils lui assignèrent une belle pension pour tout le temps qu'il continuerait de les représenter, ce qui dura jusqu'à sa mort. Hull fut probablement le dernier bourg qui paya son représentant. L'ancien secrétaire de Cromwell crut prudent de ne pas s'exposer à la réaction, et il alla passer en Hollande et en Allemagne les deux premières années de la restauration. A peine de retour, il consentit à suivre, en qualité de secrétaire, lord Carlisle, ambassadeur extraordinaire en Russie, Suède et Danemark. Il ne reprit sa place au parlement qu'en 1665, et dès lors il semble qu'il ne manqua plus aucune session. Depuis cette époque jusqu'en 1674 il adressa régulièrement des rapports au maire et à la corporation de Hull sur les actes des deux chambres. La corruption de la cour, la politique arbitraire et déloyale du ministère jetèrent Marvell dans l'opposition. Malgré la légèreté de ses manières, il était sincèrement attaché à la liberté civile et religieuse. Il n'avait pas d'éloquence et prenait rarement la parole; mais la vivacité de son esprit, tempérée par un fonds de bon sens, lui assurait de l'influence sur beaucoup de membres des deux chambres. Le comte de Devonshire était avec lui dans des termes d'intimité, et le prince Rupert lui demandait des conseils. En 1672 il engagea la polémique à laquelle il doit principalement sa célébrité. Voici quelle en fut l'occasion. Le docteur Samuel Parker, depuis évêque d'Oxford, homme de talent et de savoir, mais défenseur virulent du pouvoir arbitraire, venait de publier, avec une préface, l'*Apologie* de l'évêque Bramhall, contre l'accusation presbytérienne de papisme. Marvell attaqua cette preface dans la *Répétition mise en prose*, pamphlet dont le titre, que nous citons en entier, indique assez l'esprit sarcastique : *The Rehearsal transprosed, or animadversions on a late book, intituled : A Preface showing what grounds there are of fears and jalousies of popery, the second impression with additions and amendements. London, printed by J. D. for the assigns of John Calvin and Theodore Beza, at the sign of the King's Indulgence, on the south side of the Lake Leman; and sold by N. Ponder*

in Chancery-Lane, 1672, in-8°. Le titre de ce pamphlet est emprunté en partie à la comédie du duc de Buckingham intitulé le *Rehearsal;* et comme le duc s'y était moqué de Dryden sous le nom de *Bayes*, Marvell appliqua ce nom à Parker. Celui-ci répondit dans un *Reproof to the* Rehearsal transprosed, et Marvell répliqua en ajoutant une seconde partie à son pamphlet. Il ne se contenta pas de réfuter les propositions avancées par Parker dans la préface de l'*Apologie*, il poursuivit les doctrines de son adversaire jusque dans l'*Ecclesiastical Polity* publiée en 1670. Le docteur ne riposta pas. « Parker, dit Burnet, après avoir pendant plusieurs années diverti la nation par ses livres virulents, fut attaqué par le satirique le plus amusant de l'époque, qui écrivait dans un genre burlesque, mais d'une manière si particulière et si divertissante que depuis le roi jusqu'aux marchands ses livres furent lus avec grand plaisir. Ils rabattirent les prétentions non-seulement de Parker, mais aussi celles de tout le parti; car l'auteur du *Rehearsal transprosed* eut tous les hommes d'esprit de son côté. Swift dans son *Conte du tonneau*, parlant du sort ordinaire des écrivains qui répondent à d'autres et du peu de temps que vivent leurs réfutations, dit: « Il y a cependant une exception, c'est lorsque un génie distingué juge à propos de réfuter des sottises; ainsi nous lisons avec plaisir la réponse de Marvell à Parker, quoique le livre auquel il répond soit depuis longtemps oublié. »

Excité par le succès de cette première polémique, Marvell se laissa facilement entraîner à une seconde. Le docteur Turner avait attaqué le traité d'Herbert Croft, évêque de Hereford, intitulé *The naked Truth, or the true state of the primitive Church*, et écrit dans le sens de la modération et de la tolérance. Marvell répondit à l'adversaire d'Herbert Croft dans le pamphlet suivant : *Mr. Smirke, or the divine in mode, being certain annotations upon the animadversions on* The naked Truth, *together with a short historical essay concerning general councils, creeds and impositions in matters of religion, by Andreas Rivelus Junior. Anagrammatised* « Res nuda veritas », 1676, in-4°. Le dernier ouvrage de Marvell, publié de son vivant, fut un pamphlet politique qui a pour titre : *An account of the growth of Popery and arbitrary government in England; more particularly, from the long prorogation of november* 1675, *ending the* 15 *th of february* 1676, *till the last meeting of parliament, the* 16 *of july* 1677; 1678, in-fol. Ce pamphlet, le plus hardi que l'auteur eût publié, l'exposa à des menaces sérieuses; et quand il mourut peu de temps après, on soupçonna qu'il avait été empoisonné. Marvell dans la société était réservé et silencieux ; c'était seulement avec des amis sûrs qu'il se livrait à sa gaieté naturelle. Il était alors le plus charmant causeur. Charles II, qui aimait son esprit et craignait sa malice, essaya de l'acheter, et s'étonna de le trouver incorruptible. Cependant il n'avait aucune fortune, et l'on rapporte que le jour même où il refusait mille livres du premier ministre lord Damby, il était réduit à emprunter une guinée. Cook publia les *Œuvres* d'André Marvell; Londres, 1726, 2 vol. in-12, qui ne contiennent que ses poëmes et ses lettres. Le capitaine Édouard Thompson en publia une édition plus complète en 1776, 3 vol. in-4°. Z.

Cook, *Vie de Marvell*, en tête de son édition. — *Biographia Britannica*. — D'Israeli, *Quarrels of Authors*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *English Cyclopædia* (Biography).

MARVY (*Louis*), graveur français, né à Versailles, le 15 mai 1815, mort à Paris, le 15 novembre 1850. Élève de Jules Dupré, il gravait à l'eau-forte, et avait en quelque sorte retrouvé le procédé du vernis mou. C'est dans cette manière, pittoresque et expéditive, mais trop égale et sans finesse, qu'il a gravé, avec M. A. Masson, la collection des Decamps de M. Paul Périer, quelques Diaz, et un grand nombre de tableaux modernes, des Cabat, des Corot, etc. Il a lui-même composé bon nombre de paysages agréables. Il dessinait vite et bien; il était d'une grande fécondité : ses productions ne manquent d'ailleurs ni de vigueur ni de franchise, et il a beaucoup fait pour la popularité de quelques maîtres modernes. Il laissait en mourant une famille sans ressources. Marvy a publié en 1844 une suite de vingt eaux-fortes sous le titre de *Un Été en voyage*. J. V.

Paul Mantz, dans *L'Événement* du 23 novembre 1850. — Charles Blanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

MARX (*Jacques*), médecin allemand, né à Rome, en 1743, mort à Hanovre, le 24 janvier 1789. Juif de naissance, il voyagea en Hollande et en Angleterre, où il fut en relation suivie avec le célèbre Fothergill. Il devint médecin de la cour de l'électeur de Cologne, et alla plus tard exercer son art à Hanovre. On a de lui : *Observationes medicæ*; Hanovre, 1774-1787, 3 vol. in-8°; les deux derniers sont écrits en allemand; — *Von der Schwind-Lungensucht und den Mitteln wider dieselbe* (De la Phthisie pulmonaire et des moyens à employer contre cette maladie); Hanovre, 1784, in-8°; — *Geschichte der Eicheln* (Histoire des Glands); Dessau, 1784 et Leipzig, 1789, in-8°; cet ouvrage a beaucoup propagé l'usage du gland de chêne dans plusieurs affections du bas-ventre et de la poitrine; — *Ueber die Beerdigung der Todten* (Sur la Sépulture des Morts); Hanovre, 1787, in-8°; écrit en faveur des inhumations promptes en usage chez les Israélites et contre lesquelles s'était élevé le docteur Herz; — plusieurs dissertations et quelques articles dans le *Hannovrisches Magazin*. O.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

***MARX** (*Adolphe-Bernard*), musicien allemand, né à Halle, le 27 novembre 1799. Après avoir étudié la jurisprudence, il s'adonna exclu-

sivement à la musique, et alla se fixer à Berlin, où il donna d'abord des leçons de musique. En 1830 il devint directeur de musique à l'université de cette ville. On a de lui : *Die Kunst des Gesanges* (L'Art du Chant); Berlin, 1826, in-4°; — *Ueber Malerie in der Tonkunst* (Sur la Peinture dans la Musique); Berlin, 1828, in-8°; — *Die Lehre von der musikalischen Komposition* (La Science de la composition musicale); Leipzig, 1837-1845, 4 vol.; troisième édition, 1852; la quatrième a paru en 1859; — *Allgemeine Musiklehre* (Théorie générale de la Musique); Leipzig, 1839 et 1850; — des articles dans le *Allgemeines Musik-Lexikon* de Schilling. Parmi les compositions de Marx nous citerons : *Jery et Baetely*, drame; — *La Vengeance attend*, mélodrame; — *Saint Jean-Baptiste*, oratorio; — *Le Salut d'Ondine*, symphonie; — *Nahid et Amar*, oratorio; — *Le Chant du Printemps*; — *Livre de Chant choral et d'orgue* publié à Berlin; — *Hymnes*, *Chœurs*, des morceaux pour piano et pour chant, etc. — Marx a aussi édité avec soin plusieurs œuvres de Séb. Bach; il a encore écrit une *Dissertation sur la manière de comprendre et d'exécuter la musique de Bach*. O.

Conversations-Lexikon.

*MARY-LAFON (*Jean-Bernard* LAFON, dit), littérateur français, né le 26 mai 1811, à La Française (Tarn-et-Garonne). Du côté de sa grand'mère, Mlle Maury de Saint-Victor, il appartient à une famille de bonne noblesse normande. Après avoir terminé ses études au collége de Montauban, il vint à Paris après 1830, embrassa la carrière des lettres, et commença par fournir des articles à *La France Littéraire* et au *Journal de l'Institut historique*; puis il aborda tour à tour le théâtre, le roman, les antiquités, l'histoire, et remporta divers prix dans les concours des académies de province. Il est membre de la Société des Antiquaires de France. On a de lui : *Silvio, ou Le Boudoir*; Paris, 1835, in-8°, fig., recueil de poésies; — *Histoire d'Angleterre* (avec M. Victor Boreau); ibid., 1837, in-12; — *Bertrand de Born*, roman; ibid., 1838, 2 vol. in-8°; — *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale*; ibid., 1841, in-18; fragment réimpr. en 1842, sous le même titre et avec des additions nombreuses; M. Quérard prétend, dans ses *Supercheries littéraires*, que tout ce travail n'est que la réimpression textuelle de la *Bibliographie des patois* de M. Pierquin de Gembloux; — *Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France*; ibid., 1841-1844, 4 vol. in-8°, avec une carte; c'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur; — *Le Maréchal de Montluc*, drame en vers; ibid., 1842; — *Calas d'après les documents inédits*, dans la *Revue de Paris*, du 20 nov. 1844; — *Le Chevalier de Pomponne*, comédie en vers; Paris, 1845, jouée au théâtre de l'Odéon; — *La jolie royaliste*, roman; ibid., 1846, 2 vol. in-8°; — *Jonas dans la baleine*, roman; ibid., 1846, in-4°; — *L'Oncle de Normandie*, comédie en vers; ibid., 1846; — *Rome ancienne et moderne*; ibid., 1852, in-4°, et 1853, in-8°; — *Histoire d'un Livre*; ibid., 1857, in-8°; — *Mœurs et Coutumes de la vieille France*, contes et nouvelles; ibid., 1859, in-18; — *Mille Ans de Guerre entre Rome et les Papes*; ibid., 1860, in-18. M. Mary-Lafon a encore coopéré à la rédaction du *Musée des Familles*, de la *Revue indépendante*, du *Moniteur*, etc., et il a fourni *La Gascogne* et *La Guienne* à l'*Histoire des Villes de France* de M. Guilbert. P.

Quérard, *Supercheries littér.* — *Littér. Fr. contemp.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

MARZARI-PENCATI (*Giuseppe*, comte), minéralogiste italien, né en 1779, à Vicence, où il est mort, le 30 juin 1836. Issu d'une famille noble et ancienne, il reçut à Vicence, chez l'abbé Pieropan, puis au collége de Padoue, une éducation purement littéraire, et composa dans sa jeunesse des sonnets et des tragédies. Quelques excursions au pied du Sumano, montagne connue depuis des siècles par la variété de ses plantes, le guérirent de la métromanie; il se passionna pour la botanique, et vint en 1802 à Paris pour l'étudier d'une manière fructueuse. Durant un séjour de quatre années, il fit des progrès rapides; on lui donna toutes facilités de poursuivre ses recherches, soit au Jardin des Plantes, soit à La Malmaison; les cabinets de plusieurs savants lui furent ouverts, et il reçut les conseils de Haüy, de Faujas de Saint-Fond, de La Métherie, d'Hassenfratz et surtout de Matteo Tondi, qui faisait un cours public de minéralogie. Cette dernière science l'occupa même à un tel point qu'il renonça tout à fait à la botanique. En 1806 il retourna en Italie, en compagnie de Faujas de Saint-Fond, et visita en chemin l'Auvergne, le Vivarais, la Provence et les Alpes de Savoie. Après avoir présenté à la direction de l'instruction publique de nombreux échantillons des minéraux du Vicentin, il fut chargé par le prince Eugène de faire une description minéralogique des monts Euganéens (1808) et du territoire de Bergame (1810). Occupé de ce dernier travail, il découvrit une minière de charbon fossile à Borgo di Valsugana, endroit où la Brenta commence à être navigable. En 1811, un instrument destiné à mesurer les angles et qu'il nomma *tachygonimètre* lui valut une médaille d'or décernée par l'Institut de Milan. Nommé en 1812 inspecteur du conseil des mines, Marzari exerça ces fonctions jusqu'en septembre 1814 et reçut en 1818 de l'empereur François Ier une pension de 1,500 florins, à la condition de terminer les études qu'il avait commencées sur les mines des provinces vénètes. De précoces infirmités l'empêchèrent de les mener à bonne fin, et aussi le découragement et le

chagrin qu'il conçut de l'injustice des savants contemporains, qui ne tinrent pas, selon lui, assez de compte de ses talents et de ses observations. On a de lui : *Elenco delle piante spontanee osservate nel territorio di Vicenza*; Milan, 1802, in-8°; — *Corsa pel bacino del Rodano e per la Liguria d'occidente*; Vicence, 1806, in-8°; — *Descrizione del tachigonimetro*; Milan, 1811, in-4°; — *Memoria sull' introduzione del lichene islandese come alimento in Italia*; Venise, 1815, in-4°; — *Cenni geologici e litologici sulle provincie Venete e sul Tirolo*; Vicence, 1819, in-8°; — et plusieurs écrits, tirés à part ou insérés dans divers recueils, mais que Marzari a laissés presque tous incomplets. P.

L. Pasini, *Notice*, dans la *Biografia degli Italiani illustri* de Tipaldo, IV, 444-448.

MARZO (*André*), peintre espagnol, né à Valence, vers 1630, mort en 1673. Il fut l'un des meilleurs élèves de don Juan de Ribalta, dont il prit l'harmonie des couleurs, mais aussi le négligé de composition. Il exécuta de nombreux tableaux ayant pour sujets des scènes religieuses, entre autres à Valence *Saint Antoine de Padoue*, pour l'église Santa-Cruz; et le même saint pour la paroisse de Sainte-Catherine. En 1662, il fut l'ordonnateur des fêtes que célébra la ville de Valence en l'honneur du mystère de la Conception, tout récemment recommandé par un bref du pape Alexandre VII. Marzo en publia un compte rendu avec gravures au burin, (1663).

Son frère *Urbain* se consacra aussi à la peinture mystique; son chef-d'œuvre est un *Portement de Croix*, digne des meilleurs maîtres.

A. de L.

Cean Bermudez, *Diccionario Historico*, etc. — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols* (Paris, 1816, in-8°).

MASACCIO. *Voy.* Guidi (*Tommaso*).

MASANIELLO (*Tommaso* Aniello, par contraction), chef de l'insurrection de Naples en 1647, né en 1623, à Amalfi, tué le 16 juillet 1647, à Naples. La guerre soutenue depuis plusieurs années contre la France avait mis l'Espagne dans la nécessité de frapper les peuples italiens de taxes extraordinaires. Plus maltraitée que la Sicile, Naples était écrasé d'impôts. Sous les deux derniers vice-rois, on avait tiré de ce royaume, en moins de quinze ans, la somme énorme de cent millions d'écus. La plupart des familles se voyaient réduites à la misère; l'arrivée du duc d'Arcos, homme impitoyable, les plongea dans le désespoir. Servile instrument du cabinet de Madrid, le nouveau vice-roi exigea, par l'édit du 3 janvier 1647, un droit supplémentaire annuel de soixante-dix mille ducats sur toute espèce de fruits. Le bas peuple, dont c'était la nourriture habituelle, témoigna un mécontentement si vif que promesse lui fut faite de retirer cette mesure ou au moins de la promulguer dans une forme moins oppressive. Promesse vaine, dont on crut éluder l'accomplissement en gagnant du temps. Cinq mois se passèrent. La nouvelle du soulèvement de Palerme réveilla pour un moment la colère du peuple : on incendia l'édifice destiné à la perception de l'odieux impôt (30 mai). L'explosion, qui menaçait depuis longtemps, n'éclata que le 7 juillet 1647. Ce jour-là, qui était un dimanche, une foule innombrable se pressait dans le marché. Dès le matin une querelle s'éleva entre un préposé et des marchands de figues de Pouzzoles; la taxe des fruits en était le sujet; chacun se refusait à l'acquitter, alléguant la parole qu'on avait donnée. Un élu du peuple intervint, qui augmenta le désordre en proférant des menaces imprudentes. Au milieu du tumulte, quelques marchands exaspérés renversèrent les fruits à terre, et un jeune pêcheur, Masaniello, s'écria, en les jetant à la tête de l'élu, qu'il ne fallait plus de gabelle. On applaudit, on l'imita; les corbeilles épuisées, on jeta des pierres; l'élu s'enfuit, les préposés se dispersèrent. Maître de la place, Masaniello entraîna sur ses pas quatre ou cinq mille hommes à demi nus et armés de bâtons; cette foule furieuse se précipita vers le palais du vice-roi aux cris de « Vive le roi d'Espagne ! à bas le mauvais gouvernement ! » Ainsi avait commencé à Palerme l'insurrection populaire. Bientôt, malgré les nouvelles promesses du duc d'Arcos, le palais fut envahi et saccagé; quant au duc, arrêté au moment de monter en voiture, il échappa aux insurgés, et se cacha dans le couvent de Saint-Louis, où il accorda aux prières du cardinal Filomarino l'abolition de toutes les gabelles; dans la nuit il trouva un asile plus sûr au Château-Neuf. S'enhardissant de plus en plus par l'inaction des soldats et par l'indolence de la noblesse, le peuple acheva cette journée en forçant les portes des prisons et en dévastant les maisons des receveurs et de tous ceux qui passaient pour fauteurs des mesures fiscales. « Par une vertu assez rare à des gens de cette sorte, rapporte un témoin oculaire, il n'y en eut pas un qui prit pour lui la moindre chose, à la réserve d'un jeune garçon qui, pour avoir pris une tasse d'argent de peu de valeur, fut châtié cruellement par Masaniello, les soulevés criant tout d'une voix qu'il fallait que toutes ces richesses qui procédaient du sang des pauvres fussent sacrifiées aux flammes. »

Le lendemain, 8 juillet, le peuple était maître de toute la ville. On publia une liste de cent maisons intéressées dans les gabelles, qui furent saccagées et livrées aux flammes. Des bandes de *lazzaroni* sillonnaient les quartiers, s'emparant sur leur passage des armes et des munitions. Une espèce d'armée urbaine fut instituée dont tous les habitants furent forcés de faire partie; la bourgeoisie presque entière y consentit, mais la plupart des nobles se hâtèrent de quitter la ville. Le 9, les insurgés entrèrent, après capitulation, dans le couvent de San-Lorenzo, où l'on trouva seize canons et une grande quantité d'armes, et battirent dans la campagne

deux forts détachements de troupes allemandes. Masaniello avait jusque là dirigé la sédition dans les voies de la vengeance. Il ne prétendait pas secouer le joug de l'Espagne : son unique ambition était d'abolir les gabelles. Il avait fait du marché le rendez-vous général, le palais et la place forte de la révolution ; il s'y tenait dans son costume de pêcheur, une épée à la main. Le 10, il passa en revue ses soldats, au nombre de plus de cent mille. Ce fut lui qui fit rejeter toutes les promesses du vice-roi, en exigeant qu'il lui remît l'original des priviléges accordés jadis par Charles Quint ; il abolit au nom du peuple les droits sur les comestibles, et défendit d'assaillir ou de brûler les maisons. Il négociait encore avec les envoyés du duc d'Arcos dans l'église del Carmine lorsqu'une troupe de bandits, soudoyés par le duc et ayant pour chefs des compagnons mêmes de Masaniello, se jeta sur lui et tenta de le tuer. Sauvé par une sorte de miracle, il se précipita à la tête du peuple sur les assassins ; on en massacra plus de cent cinquante, leurs cadavres furent traînés dans les rues et leurs têtes plantées sur des pieux au milieu du marché. Le prince Giuseppe Carafa, compromis dans cet attentat ainsi que son frère le duc de Matalone, qui réussit à s'échapper, subit le même sort ; on exposa sa tête avec cette inscription : « Rebelle à la patrie et traître au fidèle peuple. » Devenu soupçonneux et jugeant qu'il avait autant à se garder des Espagnols que de la noblesse, Masaniello prit des mesures de sûreté : on garda rigoureusement les portes de la ville, on rechercha les criminels, on éclaira de nuit les maisons et les carrefours, on désarma les nobles, l'usage des manteaux ou casaques fut interdit, et il fut même enjoint aux gens de robe longue et aux femmes « de porter leurs soutanes et leurs jupes assez troussées pour faire voir au-dessous qu'il n'y avait aucunes armes cachées ».

Dans la journée du 11, Masaniello consentit à discuter avec le cardinal Filomarino les conditions de la paix, que d'Arcos accepta avec empressement : le peuple devait avoir des droits politiques égaux à ceux de la noblesse et demeurer en armes jusqu'à l'approbation du traité par le roi d'Espagne ; les impôts établis depuis le privilége de Charles Quint seraient abolis ; on proclamerait une amnistie générale. Aussitôt que les capitulations furent signées, Masaniello se rendit au Château-Neuf ; il ne céda en cette circonstance qu'aux prières de l'archevêque, qui parvint aussi, sous peine d'excommunication, à lui faire revêtir un riche costume envoyé par le vice-roi. A cheval et l'épée à la main, le pauvre pêcheur s'avança à travers la ville, suivi du cardinal, de ses principaux officiers et de plusieurs milliers d'hommes armés, couvert de bénédictions et d'applaudissements, et salué comme le libérateur de Naples. Avant d'entrer au château, il fit debout sur son cheval une harangue énergique, assurant « qu'aussitôt qu'il aurait repêché la liberté publique dans cette mer orageuse où elle semblait être noyée depuis si longtemps, il reprendrait, avec ses premiers haillons, sa première condition, désirant vivre à l'avenir comme il avait fait par le passé, et que toute la reconnaissance qu'il souhaitait était un *Ave Maria* de chacun à l'heure de son trépas ». Puis il entra au palais en compagnie du cardinal, se jeta aux pieds du vice-roi, qui le releva en l'embrassant, et jura qu'il n'avait point eu d'autre objet que le bien général et le service du roi. Comme l'entretien durait trop longtemps, le peuple, craignant un assassinat, réclama son chef à grands cris ; mais tout s'apaisa à la simple apparition de Masaniello, qui parut au balcon et commanda à chacun de quitter la place « sous peine de rébellion ».

Le 13, il y eut à l'église del Carmine une grande cérémonie pour l'approbation solennelle des capitulations. Après que le duc d'Arcos eut juré sur les évangiles de les observer, Masaniello prit la parole, remercia encore une fois le peuple du concours qu'il lui avait prêté, déchira ses riches habits, refusa les bijoux dont on voulait le couvrir, et regagna à pied sa chaumière. A dater du lendemain, il tint une conduite toute différente, et donna des signes manifestes de la plus déplorable folie. L'éclat du pouvoir absolu dont il avait joui lui avait-il ôté tout sentiment de lui-même ? La démence dans laquelle il tomba fut-elle une suite naturelle d'un extrême orgueil ? ou doit-on l'attribuer à une trop grande contention d'esprit, à des agitations trop violentes, à un excès de vin, ou enfin au poison ? Ce doute n'a pas été éclairci. On dit que ce fut au retour d'une promenade au Pausilippe ou en sortant d'un banquet auquel l'avait invité le vice-roi qu'il laissa éclater les premiers symptômes de manie furieuse dont il fut la triste victime. Après avoir donné pendant huit jours l'éclatant exemple d'un homme qui sut, sans s'écarter de la modération et de la justice, conduire et régler l'élan d'une insurrection populaire, il se livra à des extravagances si subites qu'il est permis de croire que les Espagnols profitèrent d'une occasion favorable pour troubler sa raison par quelque breuvage. Quoi qu'il en soit, on le vit avec stupeur jeter des poignées de sequins dans la mer, mander aux nobles de venir lui baiser les pieds, parcourir les rues à moitié nu en criant : « Je suis le roi du monde ! » se plaindre au vice-roi qu'il mourait de faim, ordonner le meurtre et l'incendie, et frapper lui-même à coups d'épée jusqu'à ses propres compagnons. Il avait la tête en feu ; il tenait des discours incohérents, s'emportant et pleurant tour à tour, il était dévoré d'une soif qu'aucune boisson ne pouvait apaiser. Le 15 juillet, dans la soirée, on fut obligé de se saisir de sa personne et de le ramener chez lui garrotté comme un criminel. Le lendemain 16, on célébrait la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Masaniello entra dans l'église; il avait l'air plus tranquille. Après avoir remis au cardinal Filomarino une lettre où il réclamait la protection du duc d'Arcos, il monta en chaire, et, un crucifix à la main, il supplia le peuple, en termes touchants, de ne point l'abandonner. On le consola par quelques bonnes paroles et on l'engagea à aller prendre du repos. A peine s'était il retiré dans le cloître del Carmine, qu'il s'entendit appeler au dehors; il accourut en disant : « Est-ce moi que tu cherches, mon peuple? Me voici. » Quatre bandits, gagés par le duc d'Arcos, le tuèrent aussitôt à coups d'arquebuse. « Ah! traîtres... ingrats... » Ce furent ses derniers mots. L'un des assassins lui coupa la tête et la porta au palais. Le cadavre, traîné dans les ruisseaux, fut jeté le soir dans un fossé. L'allégresse du vice-roi fut si vive qu'il en donna sur-le-champ des preuves publiques en parcourant la ville à la tête d'une brillante cavalcade et en faisant célébrer des actions de grâces à la cathédrale. Le peuple, qui était demeuré indifférent, ne comprit que le lendemain l'étendue de la perte qu'il avait faite. Par un dernier acte de souveraineté, il rendit les suprême, honneurs à Masaniello avec une magnificence royale. On plaça ses restes sur un brancard, couvert d'un manteau de pourpre et d'une couronne de laurier; on les fit accompagner par plus de cinq cents prêtres, et la sépulture leur fut donnée dans l'église del Carmine. Ainsi, par l'effet d'une inconstance populaire, si commune pendant la révolution le pauvre pêcheur d'Amalfi, en moins de trois jours, fut obéi comme un roi, massacré comme un scélérat et révéré comme un saint.

Paul LOUISY.

G. Donzelli, *Partenope liberata*; Naples, 1647, in-4°. — A. Giraffi, *Ragguaglio del Tumulto di Napoli*; ibid., 1647, in-8°. — Tontoli, *Il Masaniello*; ibid., 1648, in-4°. — Fr. d'Egula, *Varios Discursos sobre la Reducion de Napoles*; Madrid, 1649, in-4°. — Amatore, *Napoli sollevata*; Bologne, 1650, in 4°. — R. delle Torre, *Dissidentis, desciscentis receptæque Neapolis lib. VI*; Isola, 1651, in 4°. — Tomm. e Santis, *Istoria del Tumulto di Napoli*; Leyde, 1652, in-4°. — *De' tumulti Napoletani* (en flamand); Harlem, 1652, 2 part. in-12. — Gualdo Priorato, *Histoire des Révolutions et mouvements de Naples en 1647 et en 1648*; Paris, 1654, in-4°. — Nicolai, *Istoria dell' ultime Rivoluzioni di Napoli*; Amsterdam, 1660. in-8°. — Modène (Comte de), *Histoire des Révolutions de Naples depuis 1647*; Paris, 1666-1667, 3 vol. in-12. — Midon, *History of Masaniello*; Londres, 1729, in-8°. — Lussan (Mlle de), *Histoire de la dernière Révolution de Naples en 1647 et 1648*; Paris, 1757, 4 vol. in-12. — Meissner, *Masaniello*; Leipzig, 1785. in-8°. — *Biographie des Thomas Aniello*; Chemnitz, 1823, in-8°. — Rivas (De), *Insurrection de Naples en 1647, étude historique*, trad. par L. d'Hervey de Saint-Denis; Paris, 1849, 2 vol. in-8°. — Botta, *Storia d'Italia*, liv. 24.

MASSARET (*Joseph* DU), biographe français, né en 1697, à Saint-Léonard (Limousin), où il est mort, le 19 mars 1783. Il fit ses études au séminaire d'Orléans, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, et enseigna successivement à Angers la philosophie et la théologie. Pendant une grande partie de sa vie, il exerça les fonctions de curé de sa ville natale. On a de lui un grand nombre d'articles ou de corrections dans le *Dictionnaire* de Moréri (édit. 1732) et les *Mémoires de Trévoux*. Il avait entrepris de refondre en entier le premier de ces recueils, et consacra trente années à ce travail, qui forme 6 vol. manuscrits in-4°, et dont M. Barbier a tiré profit pour son *Examen critique des Dictionnaires historiques*. P. L.

Barbier, *Examen des Dict.*

MASCAGNI (*Donato*), en religion *frà Arsenio*, peintre de l'école Florentine, né en 1579, à Florence, où il est mort, en 1636. Après avoir étudié sous Jacopo Ligozzi, il commença fort jeune à donner des preuves de son talent. Ses plus anciens ouvrages de quelque importance sont sans doute ceux qu'en 1599 il exécuta à l'abbaye de S.-Giusto de Volterre, entre autres: *La Nativité de la Vierge*, *Les Noces de Cana* et *Job sur son fumier écoutant les reproches de sa femme*. En 1600 il peignait à fresque dans le cloître de Sainte-Marie-des-Anges de Florence divers sujets de la vie de saint Romuald. En 1606, il entra, sous le nom d'*Arsenio*, à l'ermitage des Servites de Monte-Senario près Florence; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de supporter les austérités cénobitiques, il dut en 1608 recourir au pape Paul V pour obtenir la permission de venir à Florence, au couvent de l'Annunziata, vivre de la vie ordinaire de l'ordre. En 1609, il fut ordonné prêtre. Dès lors il se livra de nouveau à la pratique de son art favori, et peignit dans diverses parties du couvent *La Chute de la manne* et autres fresques, ainsi que les tableaux de *La Mort d'Ugolin*, de *L'Annonciation miraculeuse*, et des portraits.

Lanzi regarde comme le chef-d'œuvre de ce maître sévère et correct, mais manquant souvent de moelleux et de délicatesse, le tableau qu'il peignit pour la bibliothèque du monastère de Vallombrose; cette vaste composition représente une donation faite au couvent par la comtesse Mathilde. En 1622, Mascagni fut appelé à Rome par plusieurs prélats, mais il n'y travailla pas longtemps; cédant aux instances du prince de Salzbourg, il se rendit dans cette ville, où il exécuta plusieurs peintures. De retour à Florence, il versa dans la caisse de son couvent les sommes importantes qu'il avait gagnées par son talent, et fit refaire à ses frais et sur ses dessins la porte d'entrée du monastère. Il s'était décidé à partir de nouveau pour Salzbourg, quand une contagion qui désola Florence en 1630 mit obstacle à ce projet. Il ne quitta plus son couvent, où il mourut d'un asthme, six ans plus tard. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Guida per la città di Volterra*.

MASCAGNI (*Paolo*), anatomiste italien, né le 5 février 1752, au village de Castelleto, près de Sienne, mort le 19 octobre 1815, à Florence. Sa première éducation fut insuffisante et mal di-

rigée. Il se rendit à l'université de Sienne, où il étudia en même temps la médecine, la chimie et l'histoire naturelle, fut reçu docteur (1771), et obtint, à vingt-deux ans, la chaire d'anatomie rendue vacante par la retraite de Tabarrani, qui facilita à son élève favori les moyens de lui succéder (1774). Ses premiers travaux eurent la chimie pour objet, sans cesser de faire de l'anatomie sa principale occupation. Après avoir consacré plus de dix années à l'étude approfondie des vaisseaux lymphatiques du corps humain, il publia en 1787 et dédia au grand-duc Léopold sa magnifique histoire iconographique, qui le plaça aussitôt au premier rang des savants contemporains. Il recueillit les témoignages de la considération publique dans le voyage qu'il entreprit en 1788 à Rome et à Naples. Lorsque l'armée française pénétra en Toscane, Mascagni ne dissimula pas la joie que lui causait le triomphe des idées libérales; mais, au lieu de tout sacrifier à la politique, il préféra de rester professeur. A cette époque il était associé étranger de l'Institut de France et lauréat de l'Académie des Sciences, qui lui avait accordé un prix de 1,200 fr. En 1800 il passa de l'université de Sienne à celle de Pise, et en 1801 il fut appelé à Florence pour enseigner, dans le grand hôpital de Santa-Maria-Nuova, l'anatomie, la physiologie et la chimie. On lui confia, dans la suite, des fonctions relatives à l'exercice de la médecine, à la police médicale et à l'hygiène publique. « Mascagni, au sortir de son amphithéâtre et de son laboratoire, dit Desgenettes, n'était bien qu'aux champs. La simplicité de ses mœurs et sa constitution athlétique qui le portait à des exercices proportionnés à ses forces, lui rendaient ce séjour indispensable. De même que Haller, il ne pratiqua la médecine qu'avec une réserve qui tenait de la répugnance. Il ne vit jamais d'autres malades que des paysans privés de secours; lorsqu'on le consultait parfois dans les villes, il renvoyait à ceux qui avaient fait de l'exercice de l'art de guérir l'occupation de leur vie, et il déclarait sans détour les motifs qui l'en avaient éloigné : *E un mestiere troppo pericoloso.* » On a de Mascagni : *Dei Lagoni del Senese e del Volterrano;* Sienne, 1779, in-8° : il s'agit des sources d'eaux thermales qui se trouvent dans les terrains anciennement volcanisés de la Toscane, et surtout dans les environs de Sienne et de Volterra; ces sources forment des amas d'eau (*lagoni*) d'où se dégagent, en grande quantité, des vapeurs d'hydrogène sulfuré; — *Prodrome d'un ouvrage sur le système des Vaisseaux lymphatiques;* Sienne, 1784, in-4°, pl. L'Académie des Sciences de Paris avait mis trois fois de suite cette question au concours sans décerner le prix; Mascagni, qui lui avait adressé deux mémoires, voulut constater la date et l'étendue de ses travaux dans ce prospectus, qu'il rédigea en français. Le rédacteur d'un journal médical de Venise l'ayant raillé amèrement sur son style, qui était, du reste, plein d'incorrections, il riposta sur un ton non moins aigre dans une *Lettera di Aletofilo;* Sienne, 1785, in-12; — *Vasorum lymphaticorum corporis humani Historia et Iconographia;* Sienne, 1787, in-fol. avec 41 pl.; ibid., 1795, in-8° (texte seul); trad. en italien par Bellini : *Istoria dei Vasi linfatici;* Colli, 1816, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus considérable et le plus complet de ce savant; — *Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura, opera postuma;* Florence, 1816, in-fol. max., fig. col. L'idée de ce travail fut suggérée à Mascagni par les fonctions de démonstrateur qu'il remplit pendant plusieurs années à l'école des beaux-arts de Florence; il traite de l'ostéologie et de la myologie, établit, d'après des mesures comparatives et exactes, les plus justes proportions du corps de l'homme, et assigne à chaque passion le caractère qu'elle grave sur la physionomie; — *Prodromo della grande Anatomia;* Florence, 1819, 2 part. in-fol. pl.; 2e édit., revue par Th. Farnèse, Milan, 1821-1824, 4 vol. in-8°, pl. L'édition originale a été publiée par une société de capitalistes italiens, au profit de la famille de Mascagni et sous la direction d'Antommarchi, l'un de ses élèves; mais ce dernier, ayant été appelé auprès de Napoléon à Sainte-Hélène, laissa tout préparés la plupart des matériaux de l'ouvrage suivant; — *Anatomia universa XLIV tabulis æneis juxta archetypum hominis adulti repræsentata; dehinc ab excessu auctoris, cura et studio Andreæ Vacca-Berlinghieri, Jacobi Barzellotti et Joannis Rosini absoluta;* Pise, 1823 et ann. suiv., in-fol. : le plus magnifique ouvrage d'anatomie qui existe; les figures, admirablement exécutées, sont grandes comme nature; on en a fait paraître une réimpression en italien, avec planches réduites; Milan, 1833 et an. suiv., in-fol. Enfin, le docteur Antommarchi a publié à Paris les *Planches anatomiques* du corps humain d'après celles de Mascagni. P.

G. Sarchiani, *Elogio del D. Paolo Mascagni;* Florence, 1816, in-8°. — Th. Farnèse, *Elogio storico del celebre anatomico P. Mascagni;* Milan, 1816, in-8°; et *Note addizionali;* ibid., 1818. — Antommarchi, *Osservazioni intorno all' elogio letto dal D. Farnese;* Florence, 1817, in-4°. — Desgenettes, dans la *Biogr. Méd.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri,* VI.

MASCARDI (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Sarzana (près Gênes), vers le commencement du seizième siècle, mort dans cette ville, en 1588. Après avoir exercé l'office de vicaire général successivement à Milan, à Naples, à Padoue et à Plaisance, il devint protonotaire apostolique et coadjuteur à Ajaccio. On a de lui : *Conclusiones omnium Probationum, quæ in utroque jure quotidie versantur;* Venise, 1588, 1593, 1607, 1609 et 1661, 3 vol. in-fol.; Turin, 1624; Francfort-sur-l'Oder, 1704 et 1731, 4 vol. in-fol.; Francfort-sur-le-Mein, 1727-1732; un abrégé de cet ouvrage, dont Leibniz a reconnu le mérite,

fut donné par Stimpelius, Leipzig, 1677, in-4°, et Cologne, 1685, in-8°; — *Ad Crottum de testibus*; Cologne, 1590, in-4°. O.

Ughelli, *Italia Sacra*, t. IV. — Oldoino, *Athenæum Ligusticum*.

MASCARDI (*Augustin*), historien et orateur italien, parent du précédent, né à Sarzana, en 1591, mort dans la même ville, en 1640. Après de brillantes études, il entra dans la Compagnie de Jésus; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait point de vocation pour cet état, et quitta les Jésuites. Ses ouvrages lui firent une telle réputation que le pape Urbain VIII le mit au nombre de ses camériers et lui donna la place de professeur de rhétorique à Rome dans le collége de la Sapience, en 1628. Cette pension ne suffit pas à Mascardi, qui aimait la dépense et était toujours accablé de dettes. L'abus des plaisirs abrégea ses jours. Il était membre de l'académie des Humoristes, et en fut pendant quelque temps prince ou président. On a de lui, outre quelques discours d'apparat aujourd'hui sans intérêt : *Discorsi morali su la Tavola di Cebete*; Venise, 1627, in-4°; — *La Congiura del conte Giov.-Luigi de Fieschi*; Venise, 1627, 1629, in-4°; trad. en français par Fontenay-Sainte-Geneviève; Paris, 1639, in-8°; — *Dell' Arte historica trattati V*; ces traités contiennent des idées judicieuses, mais ils sont trop longs. Mascardi, n'obtenant pas en Italie le débit qu'il espérait, envoya des exemplaires au cardinal de Mazarin, qui les fit vendre à Paris et lui en fit toucher le prix. Les ennemis du cardinal l'accusèrent à cette occasion de s'être fait marchand de livres, et Naudé a cru devoir l'en justifier dans son Mascurat; — *Silvarum Libri IV*; Anvers, 1622, in-4°; — *Dissertationes de Affectibus, sive perturbationibus Animi, earumque characteribus*; Paris, 1639, in-4°; — *Prolusiones Ethicæ*; Paris, 1639, in-4°. — *Prose volgari*; Venise, 1646, ; in-4°. Z.

J. Nicius Érythrée, *Pinacotheca*. — Raphael Soprani, *Li Scrittori della Liguria*. — Giustiniani, *Li Scrittori Liguri*. — Oldoini, *Athenæum Ligusticum*. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*. — Lorenzo Crasso, *Elogii d'Huomini letterati*, t. I. — Leo Allatius, *Apes urbanæ*. — Bayle, *Dictionnaire Historique*. — Niceron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XXVII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII, p. 343. — Cinelli, *Bibliotheca volante*, III, 291. — Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*. — Grillo, *Elogii di Liguri illustri*, II.

MASCARENHAS. *Voy.* GARCIA.

MASCARON (*Jules*), célèbre prédicateur français, né à Aix, au mois de mars 1634, mort à Agen, le 20 novembre 1703. Fils d'un avocat distingué du parlement de Provence, Mascaron commença ses études chez les oratoriens de sa ville natale, et les termina au Mans, où il professa la rhétorique à l'âge de vingt-deux ans. Vers la même époque il débuta à Saumur avec assez d'éclat comme prédicateur, et compta parmi ses auditeurs l'érudit Tanneguy Le Fèvre. Il prêcha ensuite avec le même succès à Marseille, à Aix et à Nantes, se fit entendre à Paris dans les églises de l'Oratoire du Louvre et de Saint-André-des-Arts, et prononça en 1666, devant l'archevêque de Rouen, François de Harlay, l'oraison funèbre de la reine mère Anne d'Autriche. Cette oraison funèbre lui procura peu de temps après, par l'intermédiaire du même prélat, l'entrée des appartements privés de Versailles. « *Aperuisti januam famæ*; vous m'avez ouvert la porte de la renommée, » s'écria Mascaron reconnaissant. Le jeune orateur plut à Louis XIV, devint bientôt prédicateur ordinaire du roi et fut nommé évêque de Tulle en 1671. Les bulles d'institution n'étant parvenues au titulaire que deux ans après, Mascaron mit cet intervalle à profit pour composer trois autres oraisons funèbres, celles du duc de Beaufort et de Henriette d'Angleterre, prononcées à deux jours de distance, et celle du chancelier Seguier, mort en 1672. « C'est l'évêque de Tulles, s'écria Louis XIV, qui doit prononcer l'oraison funèbre d'Henriette; à coup sûr il s'en tirera bien. »

Mascaron se rendit enfin dans son évêché, et y composa, en 1675, l'oraison funèbre du maréchal de Turenne. Promu à l'évêché d'Agen en 1678, il visita tous les villages, parcourut tous les bourgs de son nouveau diocèse, qui comptait alors plus 30,000 calvinistes, et réduisit à deux mille le nombre des hérétiques de cet évêché. Il dota la ville d'Agen d'un séminaire et d'un hospice, qui existe encore, ne sortit qu'une seule fois de sa ville épiscopale, en 1694, pour se rendre à la cour, où il prêcha son dernier sermon devant Louis XIV, qui lui adressa ce compliment flatteur : « Tout vieillit ici, monsieur, il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point. » Revenu à Agen la même année, Mascaron y mourut, profondément regretté de tous les habitants.

Le recueil des *Oraisons funèbres* de Mascaron a été publié à Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1740, 1745, 1755 et 1828, et réuni en 1734 à celles de Bossuet et de Fléchier. A. DE B.

L'Agénois illustré, par André de Bellecombe.

MASCH (*André-Théophile*), théologien et bibliographe allemand, né le 5 décembre 1724, à Beseritz (Mecklembourg), mort le 26 octobre 1807. Après avoir étudié la théologie, et s'être occupé pendant trois ans de ranger la bibliothèque de Baumgarten, il devint en 1756 prédicateur à Neu-Strelitz et onze ans après surintendant du cercle de Stargard et de la principauté de Ratzebourg. On a de lui : *De adornanda historia litteraria Controversiæ cum Socinianis*; Halle, 1752, in-4°; — *Historisch theologische Abhandlungen von den Ehegesetzen und den verbotenen Graden* (Mémoires historiques et théologiques sur les lois matrimoniales et les degrés défendus); Rostock, 1760, in-8°; — *Beyträge zur Geschichte merkwürdiger Bücher* (Documents pour servir à l'histoire des livres remarquables); Butzow, 1769-1776, 9 parties in-8°; — *Die gottesdienstlichen Alterthümer der*

Obotriten (Les Antiquités religieuses des Obotrites); Berlin, 1771, in-4°, avec 52 planches gravées par Woge; un volume supplémentaire parut à Schwerin, 1774, in-4°. Masch a publié une excellente édition revue et augmentée de la *Bibliotheca Sacra* de Lelong; Halle, 1778 1790, 3 vol., in-4°; il a inséré dans la *Nova Bibliotheca Lubecensis* divers articles, notamment *Observationum ad rem literariam Triga, Ad. Jordani Bruni librum* Della Bestia triomfante; et dans les *Hamburger Berichte* (année 1765), un *Mémoire sur quelques éditions rares de la Bible latine;* beaucoup d'opuscules et de dissertations traitant, pour la plupart, de matières théologiques. O.

Koppe, *Jetztlebendes Gelehrtes Mecklenburg*. — *Neues Gelehrtes Europa*, partie XX. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

MASCHERINO (*Ottaviano*), architecte et peintre italien, né à Bologne, en 1593, mort à Rome, vers 1615. Il fut l'architecte de Paul V. Sous Pie V, il avait donné une partie des plans de l'église de Santa-Maria-Traspontina, et vers 1575, Grégoire XIII lui avait demandé les dessins du palais de la commanderie de l'ordre et de la façade de l'église du Saint-Esprit. Par ordre de Paul V, il travailla à l'agrandissement du palais de Monte-Cavallo. Il avait donné aussi des preuves de son habileté en peignant quelques sujets dans la loge du palais du Saint-Esprit.

E. B—N.

Lanzi, *Storia*. — Pistolesi, *Descriz. di Roma*.

MASCHERONI (*Lorenzo*), mathématicien italien, né le 14 mai 1750, à Castagneta, petite ville voisine de Bergame, mort à Paris, le 25 messidor an VIII (14 juillet 1800). Ses premières études furent purement littéraires, et Mascheroni commença par être professeur d'humanités au collége de Bergame, puis de langue grecque à l'université de Pavie. Il avait vingt-sept ans lorsqu'il sentit s'éveiller en lui le goût des mathématiques, et bientôt il revint au collége de Bergame pour y occuper la chaire de géométrie. Quoiqu'il fût entré dans les ordres, il accueillit avec chaleur les changements politiques importés de France en Italie. Ses concitoyens l'élurent député; mais il siégea peu de temps au corps législatif de la république Cisalpine, car il fut envoyé à Paris pour faire partie de la commission internationale instituée dans le but d'achever l'élaboration du nouveau système métrique. La mort le surprit au moment où il venait d'être appelé à faire partie de la Consulta de Milan.

Mascheroni, qui atteignait à peine sa dix-huitième année lorsqu'il occupa sa première chaire, sut cependant se faire remarquer par un discours publié plus tard sous ce titre : *Sermone sulla falsa eloquenza del pulpito;* Bergame, 1779, gr. in-8°. Ses autres productions littéraires sont : *L'Invito*; *versi sciolti di Daphni Orobiano a Lesbia Cidonia;* Pavie, 1793, in-4°; — *In obitu Bordæ, viri celeberrimi, Elegia;* Paris; — *Versi sciolti indiritti alla contessa Paolina Secco-Suardi Grismondi*, etc. (Milan, 1801); et un grand nombre d'autres pièces, que nous croyons être restées inédites.

Dans le domaine de la science, Mascheroni a publié : *Maniera di misurare l'inclinazione dell'ago calamitato;* Bergame, 1782, in-8°; — *Sulle curve che servono a delinear le ore inequali degli antichi nelle superfizie piane* (Mémoire inséré au t. VII des *Opuscoli scelti sulle Scienze e sulle Arti;* Milan, 1784, in-4°; —*Nuove Ricerche sull' equilibrio delle volte;* Bergame, 1785, in-4°; — *Methodo di misurare i poligoni piani;* Pavie, 1787, in-8°; — *Adnotationes ad Calculum integralem Euleri;* Pavie, 1790, in-4°; — *Adnotationum ad Calculum integralem Euleri, pars altera;* Pavie, 1792, in-4°; — *Problemi per gli agrimenseri con varie soluzioni;* Pavie, 1793, in-8°; — *Annotazioni all' Opere matematiche di Volfio;* Vérone, 1795, in-4°; — *Lettera all' Illustrisimo Signor don Annibale Beccaria Patrizio Milanese con alcuni problemi geometrici sciolti col solo cerchio senza la regola* (inséré dans le *Giornale Fisico-Medico* de Brugnatelli; Pavie, 1795); — *La Geometria del Compasso;* Pavie, 1797, in-8°; traduit en français par Carette, officier supérieur du génie Paris, 1798 et 1828 in-8°; — *Notizie generali del nuovo Sistema dei pesi e misure dedotte della grandezza della Terra;* Milan, 1798, in-8°; — *Spiegazione popolare della maniera colla quale si regola l'anno sestile o intercalare, ed il cominciamento dell' anno repubblicano* (mémoire inséré dans le t. IX de la *Societa Italiana*, 1802). De tous ces ouvrages le plus important, celui qui assigne à Mascheroni un rang distingué parmi les géomètres, c'est sa *Géométrie du Compas*. Antérieurement, Tartaba avait bien proposé à Cardan de construire tous les problèmes d'Euclide avec une seule et même ouverture de compas; mais il admettait l'emploi de la règle, comme le fit ensuite J.-B. Benedictus dans le traité qu'il écrivit sur ce sujet. On trouve aussi dans l'édition de 1778 des *Récréations mathématiques* quelques exemples de résolutions de problèmes, où l'auteur s'interdit l'usage du compas; mais, comme le remarque Montucla, qui rapporte ces faits, ce ne sont là que des jeux d'enfants en comparaison des procédés de Mascheroni et de la géométrie sur laquelle ils sont fondés. Deux instruments, la règle et le compas, sont habituellement employés dans les constructions de la géométrie élémentaire. Recherchant, ainsi qu'il le raconte lui-même au début de son livre, si, dans le champ de cette géométrie élémentaire, cultivé et moissonné par tant de mains, il restait encore quelques épis à glaner, Mascheroni y trouva un grand nombre de solutions ingénieuses en s'imposant systéma-

tiquement de n'avoir recours qu'à l'unique emploi du compas. Ainsi, deux points étant donnés, trouver autant d'autres points que l'on voudra qui soient avec les premiers en ligne droite; connaissant les deux extrémités d'une droite, déterminer les points qui la divisent suivant telle condition donnée, et cela sans tracer la droite; insérer dans le cercle les divers polygones qui sont du ressort de la géométrie élémentaire; déterminer la moyenne proportionnelle entre deux droites données (en entendant par droite donnée la distance de deux points donnés); tous les problèmes enfin de la géométrie euclidienne furent résolus par Mascheroni au moyen de simples intersections d'arcs de cercle, sans le tracé d'une seule ligne droite. Pour comprendre les avantages pratiques de cette méthode, il suffit de savoir combien peu on doit compter sur la rectitude parfaite d'une règle. Mais c'est surtout au point de vue théorique que le livre de Mascheroni mérite l'estime des géomètres. Mascheroni résout encore, par des approximations très-voisines de l'exactitude, divers autres problèmes qui, d'un ordre supérieur à la géométrie élémentaire, exigent l'emploi d'autres courbes que le cercle, comme la duplication, la multiplication, ou la sous-multiplication du cube, la sous-division générale de l'axe ou de la circonférence, etc. C'est principalement en vue de ces dernières questions que Mascheroni entreprit son ouvrage; car il avait été frappé de l'imperfection des méthodes employées pour graduer les limbes des instruments astronomiques, et les procédés qu'il indique répondent aussi complétement que possible aux exigences de ces sortes de graduations.

E. Merlieux.

Lalande, *Notice sur Mascheroni* (*Journal de Paris*, an VIII, page 1496). — Montucla, *Histoire des Mathém.*, III. — F. Landi, *Elogio di Lorenzo Mascheroni*, t. XI des *Memorie della Società italiana delle Scienze*.

MASCLEF (*François*), hébraïsant français, né à Amiens, en 1662, mort le 14 novembre 1728. Entré de bonne heure dans les ordres, et nommé curé à Raincheval, près d'Amiens, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues orientales. Son évêque, Feydeau de Brou, lui ayant conféré un canonicat, l'appela à diriger le séminaire du diocèse, charge qui lui fut enlevée en 1706 par Sabattier, le successeur de Feydeau de Brou. On a de Masclef : *Grammatica Hebraica, a punctis aliisque inventis massorethicis libera*; Paris, 1716, in-12. Le P. Guarin ayant attaqué le système de Masclef, déjà ébauché par Cappel, Masclef lui répondit par sa *Lettre sur la* Grammaire Hébraïque *du P. Guarin*, Paris, 1725, in-12; il se défendit contre une nouvelle attaque du P. Guarin par une dissertation insérée dans sa *Grammaire Chaldaïque, Syriaque et Samaritaine*, Paris, 1731, in-12, qui est le second volume d'une nouvelle édition de sa *Grammatica hebraica*, qui fut encore imprimée à Paris, 1743, à Cologne, 1749, et Paris, 1781, 2 vol., in-12, par les soins de Lalande; — *Conférences du diocèse d'Amiens sur les devoirs de l'état ecclésiastique*.

O.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Quérard, *La France Littéraire*.

MASCOLO (*Giovanni-Battista*), en latin *Masculus*, poëte latin moderne, né le 24 juin 1583, à Naples, où il est mort, le 20 juillet 1656. Admis en 1598 chez les Jésuites, il enseigna la théologie et la philosophie au collége de l'ordre, en fut quelque temps recteur, et tint ensuite pendant dix-sept ans chez lui une école de rhétorique. Il mourut de la peste qui désola Naples en 1656. Il eut la réputation d'un bon latiniste; son vers est en général pur et élégant, sa manière aisée, riche et abondante. Le pape Urbain VIII, qui l'estimait beaucoup, lui fit diverses offres, que la modestie de Mascolo rendit inutiles. On a de lui : *Lyricorum sive odarum Lib. XV*; Naples, 1626, in-12; la seconde édit., ibid., 1629, est augmentée d'un seizième livre, contre les hérétiques du temps; — *Vesuvianum Incendium anni* 1631; Naples, 1634, in-4°; — *Encomia Cœlitum, digesta per singulos anni dies, una cum veterum fastis recensentibus victorias, triumphos, sacrificia cæterasque res insignes Romanorum;* Naples, 1638-1641, 2 vol. in-4°; le t. II contient en outre *Encomia illustrium Virorum et Fœminarum veteris historiæ sacræ;* l'édit. de Naples, 1643, a été augmentée des éloges de Jésus, de la Vierge et de quelques saints; réimpr. à Vienne, 1754, 4 part. in-4°; — *Eruditæ Lectiones, ex operibus SS. Hieronymi, Augustini, Ambrosii, Gregorii Nazianzeni et Basilii, cum ponderationibus;* Venise, 1641, ou Naples, 1652-1660, 4 vol. in-fol.; — *Gladius ac pugio impietatis, sive persecutiones Ecclesiæ cruentæ;* Naples, 1651, in-4°.

P.

Uomini illustri di Napoli, VIII. — Southwell, *Script. Soc. Jesu.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.* (édit. de 1759).

MASCOV (*Jean-Jacques*), publiciste et historien allemand, né à Dantzig, le 26 novembre 1689, mort le 22 mai 1761. Après avoir étudié à Leipzig la théologie, la jurisprudence et l'histoire, il parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas, et accompagna ensuite les deux comtes de Watzdorf en France, en Angleterre et en Italie. En 1719 il fut chargé d'enseigner le droit à Leipzig, fut appelé, dans les années suivantes, à divers emplois élevés dans la magistrature, et devint enfin en 1748 doyen de Zeitz. On a de lui : *De Originibus officiorum aulicorum S. R. Imperii;* Halle, 1718, in-4°; — *De Ortu et Progressu Juris publici*; Leipzig, 1719, in-4°; — *De Nexu Regni Burgundici cum Imperio Romano;* Leipzig, 1720, in-4°; — *De Jure Imperii in magnum ducatum Etruriæ;* Leipzig, 1721, in-4°; réimprimé plusieurs fois; — *Abriss einer vollständigen Historie des teutschen Reichs* (Abrégé d'une histoire complète de l'empire germanique); Leipzig, 1722-1730, 1738, 1747, et

1752, in-4°; — *De regali imperialique Augustorum Germaniæ Augustarumque Coronatione*; Leipzig, 1723, in-4°; — *Geschichte der Teutschen bis zu Anfang der fränkischen Monarchie* (Histoire des Germains jusqu'au commencement de la monarchie franque); Leipzig, 1726 et 1737, in-4°; traduit dans la plupart des langues de l'Europe; — *De Nexu Regni Lotharingiæ cum Imperio Romano*; Leipzig, 1728, in-4°; — *De Primatibus, metropolitanis et reliquis episcopis Ecclesiæ Germanicæ*; Leipzig, 1729 et 1742, in-4°; — *Principia Juris publici Imperii Romani, ex ipsis legibus actisque publicis eruta*; Leipzig, 1729, 1738, 1744, 1750, 1760 et 1769, in-8°; cet ouvrage, d'un usage fréquent au dix-huitième siècle, fut commenté par Börner et Steinhäuser; — *Origines Juris publici Imperii Romani, ex rebus imperatorum Saxonicorum illustratæ*; Leipzig, 1742, in-4°; — *De legitima Electione Poloniarum regi Augusti*; Leipzig, 1734, in-4°; — *Commentarii de Rebus Imperii Romani, a Conrado I usque ad Conradum III*; Leipzig, 1741-1752, 3 vol. in-4°. O.

Ernesti, *Memoria Mascovii* (dans les *Novæ Amœnitates literariæ* de Clemm). — Weidlich, *Zuverlässige Nachrichten*, t. I et V. — Hansen, *Vermischte Schriften*, p. 48. — Pütter, *Litteratur des teutschen Staatsrechts*, t. I. — Moser, *Neueste Geschichte der teutschen Staatsrechtslehre*. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

MASCOV (*Godefroi*), jurisconsulte et érudit allemand, frère du précédent, né à Dantzig, le 26 septembre 1698, mort à Leipzig, le 5 octobre 1760. Depuis 1728 il enseigna la jurisprudence successivement à Harderwyck, à Gœttingue et à Leipzig; dans ses dernières années, il fit des cours sur la traduction des Septante (1). Il appartenait à l'école des *jurisconsultes élégants*, comme on appelait alors ceux qui rapprochaient l'étude du droit de celle de la philosophie, de l'histoire et des belles-lettres. On a de lui: *De sectis Sabinianorum et Proculianorum in Jure*; Altorf, 1724, in-4°; et Leipzig, 1728, in-8°; — *Ad Modestini Casus enucleatos*; Leipzig, 1727, in-4°; — *De Modestia veterum Jurisconsultorum*; Harderwyck, 1729, et Leipzig, 1741, in-4°; — *De Usu Historiæ Augustæ in Jure civili*; Harderwyck, 1738, in-4°, et Leipzig, 1774, in-8°; — *Notitia Juris et judiciorum Brunswico-Luneburgicorum; accedit Notitia Juris Osnabrugensis et Hildesiensis*; Gœttingue, 1738, in-8°; — *Opuscula Juridica et philologica*; Leipzig, 1776, in-8°; — Mascov a publié de très-bonnes éditions annotées des *Opera* de Gravina et du *De Jure Naturæ et gentium* de Puffendorf. O.

Pütmann, *Memoria Mascovii*; Leipzig, 1771, in-8°. — Klotz, *Acta litteraria*, t. VI. — Weidlich, *Jetztlebende Rechtsgelehrten*, t. II. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

(1) D'un tempérament bilieux, il souffleta plusieurs fois de ses collègues, qui, réunis avec lui pour donner un avis sur des procès, différaient d'opinion avec lui.

MASCRIER (*Jean-Baptiste* Le), littérateur français, né en 1697, à Caen, mort le 16 juin 1760, à Paris. Il entra dans les ordres, mais n'exerça aucun emploi ecclésiastique; par besoin il se mit aux gages des libraires, et compila indifféremment des ouvrages favorables ou nuisibles à la religion; toutefois, quoique dépourvu de style et d'idées, il possédait un certain art pour arranger ou abréger les productions d'autrui. Nous citerons de lui: *Le Caprice et la Ressource*, en vers libres; Paris, 1732, in-12; prologue écrit pour la reprise de *La Sœur ridicule* de Montfleury; — *Description de l'Égypte, composée sur les* Mémoires *de Henri de Maillet, consul*; Paris, 1735, in-4°, fig., et La Haye, 1740, 2 vol., in-12; on y trouve des remarques judicieuses et d'intéressantes anecdotes; — *Histoire générale des Cérémonies, mœurs et coutumes religieuses du monde*; Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; en société avec l'abbé Banier; — *Idée du Gouvernement ancien et nouveau de l'Égypte*; Bruxelles, 1744, 2 part. in-12; — *Mémoires historiques sur la Louisiane, composés sur les* Mémoires *de Dumont (de Montigny), par L. L. M.*; Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *Histoire de la dernière Révolution des Indes orientales, par M. L. M.*; Paris, 1757, 1760, 2 vol. in-12; — *Michaelis Mayeri Cantilenæ, ou Chansons de la résurrection du phénix*; 1758, in-12; — *Tableau des Maladies*, trad. du latin de Lomm; Paris, 1760, 1765, in-12; — *Poésies diverses, latines et françoises*. L'abbé Le Mascrier a en outre eu part à la traduction de l'*Histoire universelle* de De Thou (1734 et ann. suiv.), et il a aussi préparé, revu ou édité: l'*Histoire de Louis XIV*, par Pellisson (1749, 2 vol. in-12), *Le Monde, son origine et son antiquité*, par Mirabaud (1751, in-8°), les *Commentaires de César*, trad. par Perrot d'Ablancourt (1755, 2 vol. in-12), *Telliamed* (1755, 2 vol. in-12), avec une vie de De Maillet, l'auteur; les *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi*, par le P. Judde (1757, in-12), les *Tablettes chronologiques* de l'*Histoire universelle et sacrée* (1763, 2 vol. in-8°), etc. P. L.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*, XI. — Quérard, *La France Littéraire*.

MASDEU (*Jean-François*), historien espagnol, né à Barcelone, en 1740, mort à Valence, le 11 avril 1817. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et s'occupa d'une histoire générale de l'Espagne. Il avait déjà rassemblé beaucoup de matériaux lorsque son ordre fut supprimé. Il se retira en Italie, dans la ville de Foligno, et continua son histoire, dont les premiers volumes parurent en italien, sous le titre de *Storia critica di Spagna* (1er vol., Foligno, 1782, 2e vol.; Florence, 1787, in-4°). Cette publication n'ayant pas obtenu de succès, il traduisit, ou fit traduire, en espagnol cet ouvrage, qui parut sous ce titre: *Historia critica de España y de la cul-*

tura española en todo genere; Madrid, 1783-1800, 20 vol. in-4°, divisé de cette manière : tome Ier, *Preliminares*; II, III, *España antigua*; IV-VIII, *España Romana*; IX-XI, *España Goda*; XII-XV, *España Arabe*; XVI-XIX, *Supplementos*; t. XX, *España restauradora, libro I*; *illustraciones preliminares, contra los PP. Florez y Risco*. Masdeu n'eut pas le temps d'achever son œuvre, conçue sur un plan très-vaste et qui aurait exigé au moins cinquante volumes : c'est un ouvrage d'un grand mérite, écrit avec une érudition abondante et une critique exercée, mais où l'on trouve trop de discussions et de digressions. En général Masdeu est aussi inférieur à Mariana pour la narration qu'il lui est supérieur en exactitude. Masdeu rentra au collége de Rome lorsque le pape Pie VII rétablit les Jésuites. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupa des antiquités romaines, et soutint à ce sujet une polémique des plus vives avec Fea. Il revint ensuite en Espagne, et mourut à Valence. On a encore de Masdeu *Respuesta a su erudito censor Joaquin Tragia*; Madrid, 1793, in-4°. Z.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Casus y Torres, *Respuesta a algunos puntos de la Historia critica de España de Masdeu*; Madrid, 1806, in-4°.

MASEN (*Jacob*), en latin *Masenius*, érudit belge, né en 1606, à Daelhem (province de Liége), mort le 27 septembre 1681, à Cologne. Il entra en 1629 dans la Compagnie de Jésus, et professa pendant quatorze ans avec beaucoup de succès l'éloquence et la poésie à Cologne. Possédant bien les richesses de la langue latine et doué d'une imagination féconde, il rencontra souvent de beaux vers; mais c'est moins un poëte qu'un amplificateur, toujours livré à la déclamation. Le nom de Masenius est devenu fameux près d'un siècle après sa mort par la ridicule tentative d'un littérateur écossais, William Lauder, qui s'avisa de traiter Milton de plagiaire. Pour appuyer de preuves cette accusation, il tira de l'oubli un poëme de Masenius intitulé *Sarcotis*, et dont la chute de l'homme est le sujet, y intercala un grand nombre de vers d'une traduction latine du *Paradis perdu*, l'accompagna d'extraits tirés d'autres ouvrages, et publia cette burlesque macédoine sous le titre : *Delectus sacrorum auctorum Miltono facem prælucentium*; Londres, 1753, in-8°. Une discussion fort vive s'engagea, au milieu de laquelle la fourberie fut découverte par la publication de l'édition originale de *Sarcotis*, et l'imposteur, couvert de confusion, s'enfuit aux îles Barbades, où il mourut maître d'école (1). Parmi les nombreux écrits du laborieux Jésuite fréquemment réimprimés, nous citerons : *Ars nova argutiarum honestæ recreationis*; Cologne, 1649, in-12; la dernière édit. est de Cologne, 1711, in-8°; — *Dux viæ per exercitia spiritualia*; Trèves, 1651, in-8°; trad. en 1701 en allemand; — *Joannis Semani* (Maseni) *Methodus controversias ex Scriptura et Patribus componendi*; Cologne, 1652, in-4°; — *Palæstra Eloquentiæ ligatæ*; Cologne, 1654-1683, 3 vol. in-12 : on y trouve les préceptes de la poétique en général, de la poésie élégiaque, héroïque et lyrique, et de la poésie dramatique. C'est dans le tome II de ce recueil que Lauder découvrit le poëme de *Sarcotis*, traduit fort librement en français par l'abbé Dinouart; Paris, 1757, in-12; cette version fut revue et corrigée en 1771 et réimprimée avec le texte latin; il en existe aussi des traductions en allemand et en italien; — *Palæstra Oratoria, præceptis et exemplis veterum instructa*; Cologne, 1659, 1707, in-8°; — *Palæstra Styli Romani, cum brevi Græcarum et Romanarum antiquitatum compendio*; Cologne, 1659, 2 part. in-8°; — *Speculum imaginum veritatis occultæ, exhibens symbola, emblemata*, etc.; Cologne, 1659, 1693, 1714, in-8°; — *Aurum Sapientum, sive ars ditescendi*; Cologne, 1661, in-12; 3e édit., augmentée, ibid., 1678, in-fol.; — *Utilis curiositas de humanæ vitæ felicitate*; Cologne, 1672, in-8°; — *Anima historiæ hujus temporis, hoc est historia Caroli V et Ferdinandi I*; Cologne, 1672, 2 vol. in-4° : d'après les *Mémoires de Trévoux*, cette histoire passe pour être exacte; on a tiré à part et trad. en français l'*Éloge de Charles Quint*, poëme; Paris, 1748, 1774, in-8°; — *Antiquitatum et annalium Trevirensium Lib. XXV*; Liége, 1671, 2 vol. in-fol.; réimpression d'un ouvrage du P. Brouwer, auquel Masenius a ajouté les trois derniers livres; il l'a ensuite publié sous forme d'*Epitome*; Trèves, 1676, in-8°; — *Orthodoxus Concionator, ex V. ac N. T. digestus*; Cologne, 1678, 2 vol. in-fol.; les tomes suivants sont restés inédits. K.

Southwell, *Script. Soc. Jesu.* — Hartzheim, *Biblioth. Coloniensis.* — Becdelièvre-Hamal, *Biogr. Liégeoise*, II.

(1) On peut voir la liste des ouvrages publiés à ce sujet dans le *Bibliographer's Manuel* de W. Lowndes.

MASÈRES ou **MAZÈRES** (*Francis*), mathématicien anglais, né le 15 décembre 1731, à Londres, mort le 19 mai 1824, à Reigate. Il était fils d'un médecin, et descendait d'une famille protestante réfugiée en Hollande, puis en Angleterre par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Élevé à Kingston, il prit ses degrés à Cambridge, où il se livra à des études analytiques très-approfondies. Quoiqu'il eût obtenu le titre d'agrégé au collége de Clare-Hall, il renonça bientôt aux mathématiques pour la jurisprudence, fut admis au barreau et occupa quelque temps les fonctions de juge. Sur sa demande, il partit pour Québec en qualité d'*attorney general*. A l'époque de la guerre de l'indépendance américaine, il se signala par sa fidélité et par le zèle qu'il déploya pour empêcher l'insurrection de s'étendre dans le Canada. Rappelé en 1773, avec le titre de clerc-baron de l'échi-

quier, il cumula plusieurs fois cet emploi, soit avec celui d'archiviste de Londres, soit avec l'office de premier juge à la cour du sheriff. Le baron Masères (comme on le nommait par courtoisie) n'était pas seulement un magistrat éclairé et un profond mathématicien, il aimait les lettres et ceux qui les cultivent, et se délassait de ses travaux sérieux par la lecture d'Homère, d'Horace, de Lucain et de Milton. Le premier en Angleterre, il eut l'idée de fonder une caisse de retraite dans l'intérêt des classes laborieuses; sous le nom de *Life's Annuities*, il proposait de constituer dans chaque paroisse, sous la garantie de toutes les propriétés soumises à la taxe des pauvres, des rentes viagères au maximum de 20 livres (500 fr.), en faveur de ceux qui voudraient en faire l'acquisition. Ce projet philanthropique, adopté par le ministère, échoua devant la résistance de la chambre des lords. Cinquante ans après, en 1833, il a été repris, et s'est rapidement propagé. On a de Masères : *Dissertation on the use of the negative sign in algebra;* Londres, 1758, in-4°; selon lui les quantités négatives ne sont jamais que des quantités moindres soustraites ou à soustraire; dans ce traité, où il ne craint pas de critiquer l'opinion de Newton, il rejette de l'algèbre tout ce qui n'est pas arithmétique; cette exclusion, qu'il a maintenue dans tous ses écrits, a eu pour conséquence de rendre ses démonstrations excessivement prolixes, en multipliant les cas particuliers; ainsi, dans sa *Dissertation*, les quatre règles et la solution des équations du second et du troisième degré n'occupent pas moins de 300 pages; — *Elements of plane Trigonometry;* ibid., 1759, 1760, in-8°; — *Mémoires à la défense d'un plan d'acte de parlement pour l'établissement des lois de la province de Québec;* ibid., 1770, 1773, in-fol.; — *An Account of the proceedings of the inhabitants of Quebec in order to obtain a house of assembly;* ibid, 1775, in-8°; — *The Canadian freeholder;* ibid., 1777-1779, 3 vol. in-8°; dialogues entre deux colons français et anglais; — *Montesquieu's View of the English Constitution;* ibid., 1784, 1791, in-8°; trad du français avec des notes; — *The Principles of the doctrine of Life's Annuities;* ibid., 1783, 2 vol. in-4°; — *The moderate Reformer;* ibid., 1791, in-8°; il s'agit de la réforme de certains abus de l'Église anglicane; — *An Appendix to Frend's Principles of Algebra;* ibid., 1798, in-8°; — *Tracts on the resolution of cubic and biquadratic algebraic equations;* ibid., 1800, in-8° : ces équations sont résolues d'après la méthode d'Halley et de Newton; — *Occasional Essays on various subjects, chiefly historical and political;* ibid., 1809, in-8°. Masères a rendu des services réels à la science en faisant réimprimer à ses dépens des écrits rares ou négligés; nous citerons : *Scriptores Logarithmici;* Londres, 1791-1796, 3 vol. in-4°, et 1807, 6 vol. in-4°; — *Scriptores Optici*, recueil du même genre terminé en 1823 sous la surveillance de M. Babbage; — *Jacques Bernouilli's Doctrine of Permutations and Commutations;* Londres, 1795, in-8°; — *Historiæ Anglicanæ circa tempus conquestus selecta monumenta, cum notis;* ibid., 1807, in-4°; — *May's History of Parliament of England;* ibid., 1813, in-4°; — *The Irish Rebellion, by sir John Temple;* ib., 1812, in-4°, etc. Enfin il a fourni trois mémoires au recueil de la Société royale de Londres. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, juin 1824. — Rose, *New Biog. Dict.*

MASERS DE LATUDE. *Voy.* LATUDE.

MASHAM (*Damaris* CUDWORTH, lady), femme auteur anglaise, née le 18 janvier 1658, à Cambridge, morte le 20 avril 1708, à Oates. Sous la direction de son père, le docteur Culph Gudworth, qui prit un soin particulier de son éducation, elle fit de grands progrès en mathématiques, en histoire, en philosophie et même en théologie, et dut une grande partie de son instruction aux affectueux conseils de Locke; ce fut dans sa propre maison, à Oates, que le célèbre philosophe se retira et qu'il rendit le dernier soupir, après avoir passé un grand nombre d'années dans l'intimité de ses parents. Cette dame, aussi remarquable par son talent que par sa modestie, devint la seconde femme de François Masham, baronet du comté d'Essex, et fut enterrée dans la cathédrale de Bath. On a d'elle : *A discourse concerning the love of God;* Londres, 1696; — *Occasional Thoughts in reference to a virtuous and christian life.* P L—Y.

Ballard, *Memoirs.* — Lord King, *Life of Locke.*

MASHAM (*Abigail* HILL, lady), favorite d'Anne, reine d'Angleterre, née à Londres, morte le 6 décembre 1734. Elle était fille d'un marchand de Londres, qui avait épousé la tante paternelle de la célèbre duchesse de Marlborough. Son père étant tombé en déconfiture, elle fut obligée de se mettre au service de lady Rivers, femme d'un baronet, et passa ensuite dans la maison de lady Churchill, sa cousine, qui la fit mettre au nombre des femmes de chambre de la reine Anne. Par son assiduité et par ses complaisances, Abigail ne tarda pas à acquérir sur cette princesse une grande influence. L'attachement qu'elle avait voué à la haute Église, dans le respect de laquelle on l'avait élevée, contribua à augmenter son crédit auprès de la reine, qui tenait secrètement pour le parti aristocratique, bien que, dans les premières années de son règne, elle eût appuyé le parti whig. En 1707 Abigail contracta un mariage secret avec un jeune officier, fils de sir Francis Masham, du comté d'Essex; la duchesse de Marlborough lui reprocha amèrement de lui avoir caché ce projet d'alliance, et osa même accuser la reine d'y avoir prêté les mains. Cette querelle, qui amena une rupture complète entre les deux cousines, fut cause de la disgrâce de l'altière duchesse. Harley, plus tard *comte*

d'Oxford, s'entendit avec la nouvelle favorite; un changement de ministère eut lieu, qui rappela les tories au pouvoir, et en 1711 Masham entra à la chambre des lords avec le titre de baron. Les deux époux prirent une part active aux intrigues de cour en faveur de la maison déchue des Stuarts. P. L—y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

MASINISSA (Μασσανάσσης), roi des Numides, célèbre par la part qu'il prit aux guerres entre les Romains et les Carthaginois, né en 238 avant J.-C. et mort vers 148. Fils de Gala, roi des Massyliens, la plus orientale des deux grandes tribus numides, il fut conduit jeune à Carthage, et y reçut une éducation supérieure à celle de ses compatriotes. Il était encore jeune lorsque les Carthaginois, en 213, décidèrent Gala à déclarer la guerre à Syphax, roi de la tribu voisine des Massésyliens que les Romains venaient d'attirer dans leur alliance. Chargé du commandement des troupes de son père, il attaqua Syphax, le défit, le força de se réfugier en Mauritanie, et l'empêcha d'aller en Espagne se mettre sous la protection des Romains. L'année suivante il conduisit en Espagne, au secours des Carthaginois, un corps considérable de cavalerie. Il combattit dans ce pays jusqu'en 206. A cette époque, voyant les affaires des Carthaginois ruinées par la défaite de Silpia, il fit de secrètes ouvertures à Silanus, lieutenant de Scipion, et quelque temps après il eut avec ce général une entrevue dans laquelle il s'engagea à se déclarer pour les Romains dès que ceux-ci auraient envoyé une armée en Afrique. La défection de Masinissa eut plusieurs causes : d'abord l'effet produit par les victoires des Romains, puis l'influence de Scipion, enfin, la haine du prince numide pour le général carthaginois Asdrubal. Celui-ci avait promis à Masinissa la main de sa fille, la belle Sophonisbe; mais il manqua à sa promesse, et donna Sophonisbe à Syphax. Masinissa, irrité et prévoyant d'ailleurs la chute de Carthage, se jeta dans le parti des Romains. Il dissimula sa résolution, rejoignait Magon à Gadès, et passa ensuite en Afrique, où le rappelaient de graves événements.

En son absence, son père, Gala, était mort. La couronne passa, suivant la coutume des Numides, à Œsalcis, frère du roi, déjà fort avancé en âge. Peu de temps après Œsalcis mourut, et l'aîné de ses deux fils, Capusa, hérita du trône. Ce prince, d'un caractère faible, fut renversé par le Numide Mezetulus, qui exerça l'autorité souveraine au nom de Lacumacès, le jeune frère de Capusa. Masinissa résolut de faire valoir ses droits contre l'usurpateur. N'ayant pu obtenir des secours de Bocchus, roi de Mauritanie, il ne craignit pas de pénétrer en Numidie avec cinq cents cavaliers seulement. Les vieux soldats de Gala grossirent sa petite troupe et lui fournirent une armée avec laquelle il défit Mezetulus et Lacumacès, qui se réfugièrent dans les États de Syphax. Masinissa, devenu prince des Numides massyliens et prévoyant qu'il avait une lutte à soutenir contre la tribu rivale des Massésyliens, se réconcilia avec Mezetulus et Lacumacès en leur faisant de bonnes conditions. La lutte ne tarda pas en effet à s'engager contre les deux tribus numides. Syphax, dès la première rencontre, battit complétement Masinissa, et le força de se réfugier avec ses partisans les plus fidèles dans les montagnes. Là, Masinissa mena une vie de brigand, et désola tout le pays d'alentour, et particulièrement les terres des Carthaginois. Bocchus, un des plus hardis lieutenants de Syphax, le poursuivit dans sa retraite, et l'enveloppa. Masinissa s'échappa avec cinq cavaliers. « Les fuyards ayant rencontré sur leur passage une large rivière, n'hésitèrent pas à y lancer leurs chevaux pour se dérober à un danger plus pressant; mais ils furent entraînés par le courant et descendirent dans une direction oblique. Deux d'entre eux furent engloutis dans le gouffre rapide sous les yeux mêmes de l'ennemi, et l'on crut que Masinissa avait également péri; mais les deux cavaliers qui restaient atteignirent avec lui l'autre rive, et disparurent au milieu des arbustes; Bocchus cessa alors la poursuite. Il retourna auprès de Syphax pour lui porter la fausse nouvelle de la mort de Masinissa : on la fit parvenir à Carthage, où elle excita des transports de joie... Masinissa, caché au fond d'une caverne, où il pansait sa blessure avec des herbes, vécut plusieurs jours des produits du brigandage de ses deux compagnons. Dès que sa plaie fut cicatrisée et qu'il se crut en état de supporter le mouvement, il se mit en marche pour reconquérir son royaume. Après avoir ramassé sur sa route environ quarante cavaliers, il arriva chez les Massyliens, et se fit connaître. L'ancien attachement qu'on lui portait, la joie qu'on éprouvait de revoir plein de vie un prince qu'on avait cru mort, opérèrent un soulèvement si général, qu'en peu de jours il eut sous ses ordres six mille hommes d'infanterie bien armés et quatre mille chevaux. Bientôt il fut maître du royaume de ses pères; il porta même la dévastation chez les peuples alliés de Carthage et sur les terres des Massésyliens, sujets de Syphax. Par là il força ce prince d'entrer en campagne, et alla se poster entre Cirta et Hippone, sur des hauteurs qui lui offraient toutes sortes de ressources. » (Tite-Live). Malgré l'avantage de la position, il ne fut pas plus heureux que la première fois. Complétement défait, il se sauva avec quelques cavaliers sur les bords de la mer, où il se maintint jusqu'à l'arrivée des Romains. Quoique vaincu et presque seul, il leur rendit des services signalés. Il eut bientôt rassemblé une nombreuse cavalerie, avec laquelle il battit les cavaliers d'Hannon. Il prit ensuite une part décisive à l'attaque et à l'incendie des camps d'Asdrubal et de Syphax. La connaissance des habitudes des Numides fut en cette circonstance de la plus grande utilité à Scipion. Ce général plaçait en sa fidélité et son talent une parfaite con-

fiance. Après la seconde défaite des forces combinées d'Asdrubal et de Syphax, il le chargea avec Lælius de poursuivre les fugitifs. Lælius et Masinissa occupèrent sans résistance tout le pays des Massésyliens, et quoique Syphax leur opposât une troisième armée, ils le vainquirent de nouveau et le firent prisonnier. Poursuivant leurs avantages, ils s'emparèrent de Cirta, capitale de Syphax, et de la forteresse où il avait déposé ses trésors. Parmi les captives tombées entre leurs mains se trouvait Sophonisbe, femme de Syphax et la même qui avait été promise à Masinissa. Celui-ci se hâta de l'épouser; mais sur l'ordre de Scipion, il dut renoncer à cette union, qui se termina par la mort tragique de Sophonisbe (*voy.* ce nom). Le général romain le récompensa de son obéissance en lui conférant le titre et les insignes de la royauté, avec la possession héréditaire du pays des Massyliens, et en lui faisant espérer les États de Syphax. Au commencement des négociations pour la paix entre Scipion et les Carthaginois (203 avant J.-C.), Masinissa quitta le camp romain pour se mettre en possession de ses nouveaux domaines. La rupture des négociations et l'arrivée d'Annibal en Afrique obligèrent Scipion à le rappeler en toute hâte. Annibal essaya, dit-on, de le détacher de l'alliance romaine; mais le rusé Numide, prévoyant de quel côté serait le succès, resta fidèle à Scipion et le rejoignit avec six mille fantassins et quatre mille cavaliers un peu avant la bataille de Zama (202). Dans cette action décisive il commanda la cavalerie à l'aile droite, et contribua à l'heureux résultat de la journée. Après avoir mis en déroute la cavalerie numide qu'Annibal lui avait opposée, il se rejeta avec Lælius sur le principal corps de l'infanterie carthaginoise, et le força à fuir. Il mit tant d'activité dans la poursuite qu'il faillit s'emparer d'Annibal lui-même. L'année suivante il fut compris dans le traité de paix entre Rome et Carthage, et reçut, outre ses domaines héréditaires, la ville de Cirta.

Depuis cette époque (201) jusqu'au commencement de la troisième guerre punique, il s'écoula plus de cinquante ans, et pendant toute cette période Masinissa régna avec une autorité incontestée sur le pays que lui assignait le traité de paix. Mais ses domaines, quoique vastes, ne suffisaient pas à son ambition, et il enviait les fertiles provinces qui restaient aux Carthaginois. La certitude d'être soutenu par les Romains l'encourageait à renouveler sans cesse des agressions dont les Carthaginois se plaignaient vainement au sénat. Des ambassades envoyées de temps en temps sous prétexte de maintenir les règlements de Scipion ne manquaient pas de lui donner raison, ou, quand il avait trop ouvertement tort, partaient sans rien conclure. Le principal objet de la dispute était le district d'Emporia. Masinissa s'en empara; mais comme les Romains ne voulaient pas encore rompre avec Carthage, ils l'obligèrent à l'évacuer. Il avait soin de se maintenir bien avec eux, en leur fournissant des secours en cavaliers et en éléphants, et de larges provisions de blé dans leurs guerres contre Philippe, Antiochus et Persée. Il ne négligeait rien non plus pour entretenir dans Carthage même un parti favorable à ses vues. Mais la prospérité et la puissance renaissante de cette ville donnèrent de la force au parti populaire, qui avait toujours été opposé aux Romains et à leurs alliés. En 150 les principaux partisans de Masinissa furent bannis. Le vieux prince numide demanda leur rappel. L'ambassade qu'il envoya à ce sujet, et que conduisaient ses deux fils Gulussa et Micipsa, ne fut pas reçue dans la ville, et courut des risques au retour. Masinissa envahit aussitôt le territoire carthaginois, et mit le siége devant la ville d'Oroscapa. Adrusbal, général de la république, se mit immédiatement en campagne avec une armée de près de soixante mille hommes. Les premiers engagements, quoique favorables aux Numides, n'eurent rien de décisif, et Scipion Émilien, qui se trouvait par hasard, dit-on, dans le camp de Masinissa, interposa, mais sans effet, ses bons offices entre les parties belligérantes. Les hostilités continuèrent et les Carthaginois, enveloppés par l'armée numide, et réduits aux dernières extrémités de la famine, acceptèrent une capitulation ignominieuse, qui ne les sauva même pas; car Masinissa, au mépris de la convention, en fit massacrer une grande partie. Ce désastre portait un coup terrible à Carthage, et les Romains résolurent d'en profiter pour détruire cette ville. La troisième guerre punique éclata en 149. Mais ici les intérêts de Masinissa n'étaient plus d'accord avec ceux de ses alliés: il voulait bien humilier les Carthaginois, mais non pas établir les Romains en Afrique. Il ne mit donc aucun empressement à leur fournir des renforts, et le sénat envoya des ambassadeurs pour stimuler son zèle; il n'était plus quand les députés romains arrivèrent. A son lit de mort, il fit demander Scipion, qui servait dans l'armée d'Afrique en qualité de tribun militaire, et comme celui-ci n'arrivait pas à temps, le prince numide, près d'expirer, exprima l'intention que le jeune officier romain réglât les affaires de son royaume. Masinissa mourut à quatre-ving-dix ans. Il conserva jusque dans cet âge avancé sa vigueur physique et son activité. On prétend que dans la guerre contre Asdrubal, à quatre-vingt-huit ans, non-seulement il commanda son armée en personne, mais il accomplit les exercices militaires avec l'agilité et la vigueur d'un jeune homme. Masinissa fut le père d'une nombreuse famille. Quelques auteurs rapportent qu'il n'eut pas moins de cinquante-quatre fils, la plupart nés de concubines, c'est-à-dire illégitimes. Il semble qu'il ne laissa que trois fils légitimes, Micipsa, Mastanabal et Gulussa, entre lesquels Scipion partagea les États suivant les dernières volontés. L. J.

Tite Live, XXIV, 49; XXV, 34; XXVII, 5, 20; XXVIII, 13, 16, 35; XXIX, 29, 30, 31-33, 34; XXX, 8-9, 11-17, 29, 33, 35, 44; XXXIV, 62; XL, 17, 34; XLII, 23, 24; *Epitome*, I. — Appien, *Punica*, 10, 14-22, 26, 28, 37, 41, 44-47, 67-69, 70, 73, 106; *Hispan.*, 25. 27. — Polybe, XIV, 3, 4, 8, 9; XV, 4, 5, 9, 12 13, 18 : XXXII, 2 ; XXXVII, 3. — Eutrope, IV, 11. — Valère Maxime, VIII, 13. — Cicéron, *De Senect.*, 10. — Frontin, *Strat.*, IV, 3. — Lucien, *Macrob.*, 17. — Diodore, *Excerp. Phot.*, p. 522. — Plutarque, *Moral.*, p. 791. — Zonoras, IX, 27. — Orose, IV, 22. — Salluste, *Jugurtha*, 5. — Niebuhr, *Lectures on Roman History*, vol 1, p. 216. 217, 291-292. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

MASIUS. *Voy.* MAES.

MASKELYNE (*Névil*), astronome anglais, né à Londres, en 1732, mort le 9 février 1811. Delambre raconte que ce fut la vue d'une éclipse de soleil, celle de 1748, qui inspira à Maskelyne le désir de devenir astronome. Il acquit rapidement les connaissances mathématiques et physiques que sa détermination lui rendait indispensables, tout en poursuivant les études théologiques que lui imposait la volonté de sa famille et qui le conduisirent à l'obtention d'une cure en 1755. En 1761, il se rendit à Sainte-Hélène pour y observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil; mais l'état de l'atmosphère l'empêcha de recueillir le fruit de ses fatigues. Cependant son voyage ne fut pas inutile aux progrès de l'astronomie : en essayant les instruments qu'il destinait à ses observations, Maskelyne reconnut des irrégularités dont il chercha la cause, et il corrigea le mode vicieux usité jusque alors pour la suspension du fil à plomb. En 1765, il reçut le titre d'astronome royal, et depuis cette époque jusqu'à sa mort il ne cessa de recueillir des observations d'une admirable précision. Une seule fois, il s'absenta de son cher observatoire de Greenwich : ce fut quand il alla répéter en Écosse les opérations tentées par Bouguer au Pérou pour mesurer l'attraction des montagnes. Il y trouva que la densité de la terre est égale à quatre ou cinq fois celle de l'eau ; résultat peu différent de celui que Cavendish déduisit plus tard d'expériences d'une autre nature.

Maskelyne était l'un des huit associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris. Il avait pris en 1777 le grade de docteur en théologie. Le premier, il publia régulièrement chaque année le résultat de ses observations. On lui doit, en outre : *British Mariner's Guide* (Londres, 1763), et divers mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il fut l'éditeur des *Tables lunaires* de Tobie Mayer revues par Ch. Mason. Enfin, il rédigea et publia pendant quarante-cinq années *The nautical Almanack*, excellentes éphémérides dont il avait emprunté le plan à La Caille. E. M.

Rees, *Cyclopædia*. — Chalmers, *General Dictionary*. — Delambre, *Hist. de l'Astronomie au XVIIIe siècle*.

MASLARD (*Jean*), mathématicien français, né à Tours, vers 1596, mort dans la même ville, après 1662. Il était professeur de calligraphie et a publié : *Le Trésor parfait d'Arithmétique*; La Flèche, 1657, et Tours, 1661, in-8°. L—z—e.

Dict. hist.

* **MAS-LATRIE** (*Jacques-Marie-Joseph-Louis* DE), historien et archéologue français, né à Castelnaudary (Aude), le 9 avril 1815. Destiné d'abord aux écoles militaires, il s'occupa surtout d'études mathématiques. Venu à Paris, il suivit les cours de la faculté de droit, et entra à l'École des Chartes. En 1841 il fut chargé par le ministre de la guerre de recueillir, dans les principaux ports de mer de la Méditerranée, les documents qui pouvaient servir à connaître quelles avaient été la nature et l'étendue des relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge avant l'établissement de la domination turque à Alger. Cette mission amena M. de Mas-Latrie à visiter, à divers intervalles et durant quatre années consécutives, les archives de l'Italie, de la Sicile et de l'Espagne. Les résultats principaux en ont été exposés dans divers mémoires insérés dans le *Tableau de la Situation de l'Algérie* publié par le ministère de la guerre; Paris, Imp. roy., 1845, in-fol., dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1re, 2e et 3e séries) et dans la *Nouvelle Revue encyclopédique*. En 1843, M. de Mas-Latrie obtint le prix proposé par l'Académie des Inscriptions sur cette question mise au concours : *Écrire l'histoire de l'île de Chypre, sous le règne des princes de la maison de Lusignan*. Avant de publier son ouvrage, M. de Mas-Latrie voulut visiter les principales bibliothèques des pays qui ont eu des relations avec l'Orient et l'Orient même. Il fit à cet effet des recherches heureuses à Venise, à Rome, à Naples, à Malte, à Barcelone, à Londres, et à Berne, où se conservent les manuscrits de Bongars, éditeur du *Gesta Dei per Francos*. Il visita l'île de Chypre, Rhodes, Constantinople, l'Égypte et la Syrie. Quatre chroniques, qui renferment l'histoire complète des rois français de l'île de Chypre et un nombre considérable de pièces inédites et inscriptions, ont été les résultats de ces voyages. M. de Mas-Latrie a dressé une carte géographique détaillée de l'île de Chypre, dont il a donné les détails dans un mémoire imprimé dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (février-mars 1847). Divers mémoires concernant les antiquités ou l'histoire de l'île de Chypre ont été également publiés par M. de Mas-Latrie dans les *Archives des missions scientifiques*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, *Le Correspondant* et le *Journal général de l'instruction publique*. Nommé secrétaire trésorier de l'École des Chartes en 1847 et répétiteur général en 1849, il en est depuis quelques années sous-directeur, et occupe l'emploi de chef de section aux archives de l'empire. On a de lui : *Chronologie historique des papes, des conciles généraux et des conciles de France*; Paris, 1837, 1841, in-8°; — *Notice historique sur les fonctions des principaux ministres*; Paris, 1837, in-8°; — *Archevêchés, évêchés et monastères de la France sous les trois dynasties*; Paris, 1837, in-12; — *Géographie des pairies de la France*; Paris,

1839, in-12; — *Rapport sur les archives de la ville de Toulouse*; 1839, in-8°; — *Analyse des leçons sur l'histoire du gouvernement français faites à l'École de droit par M. Poncelet*; Paris, 1840, in-8°; — *Notice historique sur la paroisse Saint-Étienne-du-Mont*; Paris, 1841, in-12, en collaboration avec l'abbé Faudet; — *Principaux Traités de paix et de commerce entre la France et les puissances barbaresques*; Paris, 1844, in-fol.; —*Histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Les Évêchés anciens et modernes du monde chrétien*; Paris, 1846, in-12; — *Sur les sceaux de l'ordre du Temple et sur le temple de Jérusalem au temps des croisades*; Paris, 1848, in-8°; — *Critique de deux diplômes commerciaux de Marseille et de Trani*; Paris, 1849, in-8°; — *Dictionnaire de Statistique religieuse*; Paris, 1851, in-4°; fait partie de la collection Migne; — *Tables dressées pour calculer les années du pontificat des papes*; Paris, 1852, in-12; — *Notice sur le recueil des Archives de Venise intitulé* Libri Pastorum; Paris, 1851, in-8°; — *Histoire de l'Ile de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 2 vol. gr. in-8°; Paris (Imprimerie impériale), 1852, 1855, tom. II et III, renfermant le choix des documents inédits servant de preuves. Cet excellent ouvrage doit avoir trois volumes; — *Archives, Bibliothèque et Inscriptions de Malte*; Paris, 1857, in-8°; — *Essai de classification des continuateurs de Guillaume de Tyr*; Paris, 1860, in-8°; — *Des Impôts de la Gaule sous l'administration romaine*; in-8°; — *Des Possessions françaises en Algérie avant 1830*; in-8°; — *Des Relations politiques et commerciales de l'Asie Mineure avec l'île de Chypre*; dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*; — *Des Droits seigneuriaux*; in-8° : extrait de la *Revue du dix-neuvième siècle*. O.

Documents partic. — *Journal de la Librairie.* — *Littérature Française contemp.* — *Journaux* de l'Aude.

MASO DA SAN-FRIANO. *Voy.* MANZUOLI (*Tommaso*).

MASO FINIGUERRA. *Voy.* FINIGUERRA.

MASO (*Giuseppino del*). *Voy.* MACERATA.

MASOLINO. *Voy.* PANICALE (*Masolino da*).

MASON (*John*), théologien anglais, né en 1706, à Dunmow (Essex), mort en 1763, à Cheshunt (Hertfordshire). Fils d'un pasteur, il choisit la même profession et administra la paroisse de Dorking (1730), puis celle de Cheshunt (1746). Il joignait à un caractère modeste et tolérant une instruction solide, beaucoup de sens et quelque talent oratoire. Il s'est fait connaître par un petit ouvrage intitulé : *Self-Knowledge* (Connaissance de soi-même), Londres, 1745, in-8°, traduit dans plusieurs langues, réimprimé un grand nombre de fois, et qui a servi, dit-on, de base à Caraccioli pour son traité sur *la Jouissance de soi-même*. On a encore de lui : *The Lord's Day evening entertainment*; 2e édit., 1754, 4 vol. in-8°, suite d'entretiens et de discours de morale pratique; — *Fifteen Discourses devotional and practical*; 1758, in-8°; — *Christian Morals*; 1761, 2 vol. in-8°; — des essais et des instructions religieuses. P. L—Y.

Sa *Vie*, dans l'édition stéréotype de *Self-Knowledge*; 1811, in-8°.

MASON (*Charles*), astronome anglais, mort en février 1787, dans la Pennsylvanie. Adjoint à Bradley, astronome de l'observatoire royal de Greenwich, il fut chargé par le bureau des longitudes de vérifier l'exactitude des tables lunaires de Mayer; il apporta à cet ouvrage, en suivant la théorie et les indications de l'auteur, quelques changements et de légères corrections, et Maskelyne le publia ainsi amendé : *Mayer's Lunar Tables improved by Ch. Mason*; Londres, 1787, in-4°. Dès lors il put servir aux calculs du *Nautical Almanack* et de *La Connaissance des temps*. Envoyé en Amérique en compagnie de Dixon, afin de déterminer, à l'aide d'un grand secteur, les limites du Maryland et de la Pennsylvanie, Mason mourut avant d'avoir terminé ses opérations. On trouve de lui quelques mémoires dans les *Philosophical Transactions*, entre autres l'observation du passage de Vénus faite par lui, le 3 juillet 1769, à Cavan, en Irlande. K.

Lalande, *Bibliogr. Astronom.* — Rose, *New Biogr. Dict.*

MASON (*James*), graveur anglais, né vers 1710, mort vers 1780. Il travailla à Londres, et exécuta souvent, de concert avec Canot, plusieurs suites de paysages fort estimées. A la délicatesse du burin il joignait le mérite de rendre avec bonheur l'effet et la couleur des originaux. Les artistes d'après lesquels il a le plus gravé sont Van der Neer, Georges Lambert, Gaspard Dughet, etc.; d'après Claude Lorrain, il a donné : *Paysage d'Italie* (1747), *Soleil couchant* et *La Soirée d'Été* (1771), *Débarquement d'Enée en Italie* (1772); et d'après Hobbema : *Le Village* (1776). K.

Huber et Rost, *Man. de l'Amateur.*

MASON (*William*), poète anglais, né en 1725, à Saint-Trinity-Hall (Yorkshire), mort le 7 avril 1797, à Londres. Il montra de bonne heure pour la poésie une vocation réelle, encouragée par son père et par ses professeurs lorsqu'il entra à l'université de Cambridge; ce fut là qu'en 1747 il publia ses premiers vers, consacrés à la mémoire de Pope. Il s'y lia d'une intime amitié avec le poète Gray, qui vers ce temps le représentait comme un jeune homme « fort modeste, naïvement ambitieux, sans jugement, d'une candeur enfantine, et d'une indolence telle que ses bonnes qualités ne lui serviraient pas à grand' chose. » Aussi Mason n'arriva-t-il ni aux honneurs ni à la fortune, dont il faisait peu de cas; son seul souci fut d'écrire des vers, et, grâce à une imagination aussi fraîche que féconde, il en fit souvent d'excellents. Après avoir pris ses

degrés à Cambridge, il embrassa, comme avait fait son père, la carrière ecclésiastique (1754), et fut admis au nombre des chapelains du roi, en même temps qu'il obtenait le bénéfice d'Aston; depuis 1764 il cumula ces fonctions avec celles de chanoine et de *précenteur* à la cathédrale d'York. Partageant sa vie entre les devoirs de son ministère et la culture des arts et des lettres, estimé de tous, comptant des amis dévoués, n'ayant jamais soulevé autour de ses œuvres les animosités ou les querelles, il mourut à un âge avancé, et en pleine possession de la *médiocrité dorée* et de la renommée tranquille, le plus grand bonheur auquel il avait souhaité d'atteindre. On lui éleva un monument dans l'abbaye de Westminster, à côté de son ami Gray. Connaisseur en peinture, musicien plein de goût, Mason fut surtout un poëte, quelquefois supérieur, presque toujours remarquable. Certaines descriptions qu'il a laissées de la vie champêtre peuvent compter parmi les chefs-d'œuvre de la poésie moyenne et tempérée; il excelle dans les sujets les plus humbles et en rehausse la simplicité par le charme et la grâce qu'il leur prête. La correction de son style est devenue presque proverbiale. Doué d'une imagination brillante, il n'en modère pas assez les écarts et sème à profusion les détails, les comparaisons et les épithètes, léger défaut qu'efface la richesse des images, la fraîcheur des tableaux et l'harmonie de la phrase. On a de Mason : *Isis*, 1748 : poëme dirigé contre l'esprit de jacobitisme qui régnait alors à l'université d'Oxford, et auquel Thomas Warton répondit par *The Triumph of Isis*; — *Elfrida, a dramatic poem*; Londres, 1752, in-4° et in-8°. Partisan enthousiaste des anciens, Mason était d'avis qu'il fallait les prendre pour modèles, dans tous les genres, même au théâtre. Aussi, quand Colman voulut, en 1772, représenter *Elfrida*, fut-il obligé d'y faire des changements; l'auteur, mécontent, entreprit en 1778 la même besogne; mais, malgré l'éclat de la mise en scène, la pièce, froide et languissante, n'obtint qu'un succès d'estime; — *Odes on memory, independency, melancholy and the fate of tyranny*; 1756, in-8°; — *Caractacus, a dramatic poem*; Londres, 1759, in-8°. Cette tragédie, traduite en grec par le révérend Glasse, et composée avec plus de feu qu'*Elfrida*, fut jouée en 1776, et, bien qu'applaudie, elle disparut bientôt du répertoire; — *Three Elegies*; 1762; — *The English Garden*, poëme en IV livres; Londres, 1772-1782, 4 part. in-8°; York, 1783, ou Londres, 1785, in-8°; trad. en français en 1788 et 1792, in-8°. C'est le chef-d'œuvre de Mason. « La poésie didactique, dit Warton, y est portée jusqu'à la perfection, par l'heureuse combinaison des préceptes avec les ornements les plus élégants du style »; — *Memoirs of Gray* (avec une notice); Londres, 1775, in-4°. Gray avait en mourant nommé Mason, son ami intime, un de ses exécuteurs testamentaires, et il lui avait légué, outre une somme de 500 liv. st., ses livres, manuscrits, instruments de musique, médailles, etc. La notice de Mason a servi de base aux travaux biographiques dont Gray a été plus tard l'objet; mais la correspondance de ce poëte est loin d'être complète, et on peut voir à quel point elle a été altérée en la comparant avec les lettres publiées en 1853 par Mitford; — *Ode to the naval Officers of Great Britain*; Londres, 1779, in-8°. En s'aventurant dans le domaine de la politique, le poëte des champs gagna les suffrages du parti libéral; il blâma les hostilités exercées contre les « concitoyens transatlantiques », fit cause commune avec les amis de la réforme parlementaire, lança des manifestes patriotiques et salua dans le jeune Pitt le défenseur des droits du peuple (*Ode to M. Pitt*, 1782). Mais l'ardeur de ses attaques eut pour conséquences la perte de sa place de chapelain du roi. Plus tard il changea de sentiments, et n'exhorta plus Pitt « qu'à mériter l'amour de son souverain ». — *Dufresnoy's Art of Painting*; Londres, 1783, in-8°. Cette traduction du poëme latin de Dufresnoy, qu'il avait entreprise dans sa jeunesse comme un exercice de style, est accompagnée de notes du fameux peintre Joshua Reynolds; — *Secular ode in commemoration of the Revolution*; Londres, 1788, in-8°; — *Essay historical and critical on English church Music*; Londres, 1795, in-12; seconde édition, augmentée d'un traité qui avait paru en 1782 à la tête d'un recueil d'hymnes et de psaumes. Selon Burney, il y a d'excellentes réflexions dans ce travail, mais on doit blâmer l'auteur d'avoir prétendu réduire la musique sacrée à une psalmodie monotone. Mason avait aussi composé pour la cathédrale d'York, où il était chef des chantres, un *Te Deum* et d'autres morceaux, qui sont restés manuscrits, et même, s'il faut s'en rapporter à l'*Encyclopædia Britannica*, il aurait introduit un perfectionnement dans le piano-forte. On doit encore à cet écrivain l'édition des poésies de Whitehead (*Poems*; Londres, 1788, in-8°), qu'il a fait précéder d'une notice biographique. Les œuvres complètes de W. Mason ont été publiées en 1797, quelques mois après sa mort, ainsi qu'en 1811 et en 1816, 4 vol. in-8°.

P. L—Y.

Johnson et Chalmers, *English Poets*. — Baker, *Biogr. Dramatica*. — Burney, *History of Music*. — Th. Warton, *Hist. of English Poetry*.

MASOTTI (*Domenico*), chirurgien italien, né en 1698, à Faenza (Romagne), mort le 20 mars 1779, à Florence. Après avoir étudié la chirurgie à Florence sous Tanucci, il se fixa dans cette ville, où on le chargea d'enseigner simultanément la chirurgie, la physiologie et la lithotomie. Il s'occupa beaucoup de la lithotomie des femmes, et publia sur ce sujet en 1756 un mémoire, augmenté en 1763 de nouvelles recherches; il a décrit un instrument dilatatoire de son in-

vention pour extraire la pierre aux femmes, sans avoir recours à la taille, instrument qui lui valut les éloges de l'Académie de Chirurgie de Paris. Il a aussi traité de l'anévrisme du jarret (Florence, 1772).

Un jésuite du même nom, *Francesco* MASOTTI, né en 1699, à Vérone, mort en 1778, à Bologne, a laissé la réputation d'un grand prédicateur. Ses *Sermons* ont paru à Venise, 1769, 3 vol. in-4°. K.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lex.*

MASOUDY, célèbre écrivain arabe du dixième siècle de notre ère, mort en 956, se nommait *Aly* et était surnommé *Aboul-Hassan*, apparemment pour avoir eu un fils du nom de Hassan. Le titre de Masoudy ou plutôt d'Al-Masoudy était resté attaché à sa famille, parce qu'elle se glorifiait de descendre d'un habitant de La Mekke, appelé *Masoud*, dont le fils aîné avait accompagné Mahomet lors de la fuite du prophète de La Mekke à Médine et montré beaucoup de zèle pour sa cause (1). Masoudy naquit à Bagdad, vers la fin du neuvième siècle; mais il séjourna peu dans cette ville, et passa la plus grande partie de sa vie en voyages. A cette époque l'islamisme et à sa suite la langue arabe dominaient sur la plus belle partie de l'ancien monde, depuis la vallée de l'Indus jusqu'à l'océan Atlantique, depuis le Yaxarte jusqu'au Niger, et l'on voyageait plus facilement dans les pays musulmans que dans les pays chrétiens. Les haines religieuses étaient plus vives chez les musulmans que dans ce qu'on appelait alors en Europe la *république chrétienne;* mais les États étaient moins morcelés, et la féodalité n'y avait pas élevé ses innombrables barrières. Quoiqu'il en soit, Masoudy, plus ancien que Al-Estakhry et Ibn-Haucal, vit des régions qu'aucun écrivain arabe n'avait décrites avant ui. Il se comparait lui-même au soleil, à qui rien n'échappe dans son cours. De plus il s'appliquait des vers du poëte arabe Abou-Temam dont le sens est : « Je me suis tellement éloigné vers le couchant que j'ai perdu jusqu'au souvenir du levant, et mes courses se sont portées si loin vers le levant, que j'ai oublié jusqu'au nom du couchant. Je me suis trouvé en butte à une multitude de dangers, et j'en suis sorti couvert de blessures, comme si j'avais été rencontré par des cohortes ennemies. »

Masoudy visita successivement la Perse, l'Inde, l'île de Ceylan, la Transoxane, l'Arménie, les côtes de la mer Caspienne, ainsi que diverses parties de l'Afrique, de l'Espagne et de l'empire grec; on peut même induire de quelques passages de ses écrits qu'il navigua dans la Malaisie et qu'il pénétra jusqu'en Chine. Parmi ces contrées si distantes entre elles, il en est qu'il visita plus d'une fois.

En 915, Masoudy se trouvait dans la ville de Bassora; il visita à la même occasion Estakhar, l'antique Persépolis et d'autres villes du Farsistan; ensuite il s'embarqua pour l'Inde, et parcourut la vallée de l'Indus ainsi que les places maritimes du golfe de Cambaye et de la côte de Malabar. Après avoir relâché dans l'île de Ceylan, il fit voile pour l'île de Madagascar, qu'il nomme Cambalou. Il visita aussi l'Oman et une partie de l'Arabie méridionale. Quelque temps après, se dirigeant au nord, il se porta vers la mer Caspienne, sur laquelle il s'embarqua et dont il explora une partie des côtes. En 926 on le trouve en Palestine; en 943 il était à Antioche, d'où il revint à Bassora. En 945 il fit un séjour à Damas, et mourut onze ans après, en Égypte.

Masoudy était fort instruit, non-seulement dans les sciences de l'islamisme, mais encore dans les souvenirs et les traditions de l'antiquité sacrée et profane. Histoire, géographie, croyances, superstitions, rien n'avait été négligé par lui. Partout où il se trouvait, il recherchait les personnes instruites et prenait connaissance des documents locaux qui avaient échappé aux ravages du temps. Il nous apprend lui-même qu'étant dans le Farsistan, il eut occasion de lire d'anciennes annales du pays. En Espagne il lui tomba dans les mains une chronique franque, qui venait d'être composée en latin, par Godmar, évêque de Gironne, et qui ne nous est point parvenue (1). Ses ouvrages ont été pour les Orientaux eux-mêmes une mine qui est loin d'être épuisée. Il n'existe peut-être pas chez les Arabes d'écrivain qui autant que Masoudy ait recueilli des faits sur les peuples étrangers à sa nation, soit avant Mahomet, soit pendant l'islamisme. Ce n'est pas que, dans aucune branche de connaissances, il ait été ce qu'on appelle un savant de profession. Les renseignements qu'il fournit manquent souvent de précision, et il ne paraît pas qu'il ait possédé aucune science à fond. Lorsqu'il cite les écrivains grecs, ce qui lui arrive souvent, il fait usage des versions arabes, qui s'étaient fort multipliées de son temps. Bien qu'il ait apporté une attention particulière à l'étude de l'Inde et qu'il insiste sur la nouveauté de ses aperçus, on voit qu'à la différence d'Albyrouny, il n'avait pas appris le sanscrit, et qu'il se borne à reproduire ce qu'on lui avait dit de vive voix. Je dois cependant ajouter qu'ayant soumis ses remarques sur l'Inde à un examen très-rigoureux, j'ai été à même de m'assurer qu'il avait, en général, fait un exposé fidèle des récits qui circulaient de son temps dans le pays. Si en certains endroits il n'apporte pas toute la précision désirable, c'est qu'il lui aurait fallu, pour s'exprimer plus clairement, user de termes sanscrits; or il a craint de blesser l'oreille de ses compatriotes, qui à cet égard étaient aussi susceptibles que l'avaient été jadis les Grecs et

(1) *Voy.* le *Dictionnaire Biographique* d'Alnawawi, publié par M. Wüstenfeld; Gœttingue, 1847, pag. 869 et suiv.

(1) Sur cette chronique, voy. l'ouvrage de l'auteur de cet article, intitulé *Invasions des Sarrazins en France*, introduction, pag. xv.

les Romains. Ajoutez à cela les erreurs des copistes, qui, dans des ouvrages où se trouvent tant de noms étrangers aux doctrines musulmanes, n'ont pas toujours reconnu les mots.

Le principal des ouvrages de Masoudy est une espèce d'encyclopédie, à laquelle il donna le titre d'*Akhbar-al-zeman*, ou *Mémoires du temps*. Cet ouvrage, auquel Masoudy renvoie souvent, et qui était fort considérable, ne nous est connu que par quelques fragments. Mais nous en avons un abrégé composé par Masoudy lui-même, et qui porte le titre de *Moroudj-al-dzeheb*, ou *Prairies d'or*. Dans cet abrégé l'auteur examine et compare les opinions des anciens philosophes grecs, des Indiens et des Sabéens sur l'origine du monde. Il décrit la forme et les dimensions de notre globe, et passe en revue les diverses régions de la terre. Ses observations s'étendent depuis la Galice jusqu'en Chine, depuis l'île de Madagascar et la côte de Sofala jusqu'au cœur de la Russie. En ce qui concerne l'Inde, la Malaisie et la Chine, on y remarque un grand nombre de passages qui se trouvent presque mot pour mot dans la relation des voyages des Arabes et des Persans dans l'Inde et à la Chine publiée d'abord par l'abbé Renaudot et ensuite par l'auteur de cet article. Le lecteur verra dans la seconde publication que Masoudy avait connu personnellement Abou-Zéyd, auteur de la deuxième partie de la relation, et que si Masoudy ne dédaigna pas de mettre à contribution les renseignements recueillis par Abou-Zéyd, celui-ci ne se fit pas faute de faire des emprunts à l'autre. La deuxième partie du *Moroudj-al-dzeheb*, de beaucoup la plus considérable, est purement historique, et offre le récit de ce qui se passa d'important depuis la venue de Mahomet jusqu'à la fin du neuvième siècle (1). Le savant Deguignes avait donné une analyse de cet ouvrage dans le tome Ier du *Recueil des Notices et extraits*. Ensuite M. le docteur Sprenger publia à Londres le premier volume d'une version anglaise, sous le titre de *El-Masudi, historical Encyclopædia, entitled meadows of gold;* in-8°, 1841. La Société Asiatique de Paris fait faire en ce moment une édition complète de l'ouvrage, texte arabe et traduction française.

La Bibliothèque impériale de Paris possède un autre ouvrage de Masoudy, intitulé *Ketab-altanbyh*, ou *Livre de l'Avertissement*. C'est un recueil d'observations sur l'histoire, la géographie, les doctrines philosophiques et religieuses. On y voit cité, entre autres livres, le traité de géographie de Marin de Tyr, qui a servi de base à la géographie de Ptolémée, mais qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Silvestre de Sacy a donné une notice étendue de cet ouvrage dans le tome VIIIe du *Recueil des Notices et extraits*. Ce fut le dernier ouvrage composé par Masoudy; car il porte la date de l'année même de la mort de l'auteur.

(1) Le *Moroudj-al-dzeheb* fut rédigé l'an 943 de J.-C. L'auteur en fit quelques années après une nouvelle édition; mais cette édition ne nous est point parvenue.

Enfin les écrivains arabes attribuent à Masoudy un livre dont il se trouve plusieurs exemplaires à la Bibliothèque impériale, et qui porte le titre de *Ketab-al-adjayb*, ou *Livre des Merveilles*. Il existe en arabe plusieurs traités analogues, dont les auteurs semblent s'être plus ou moins copiés les uns les autres. Il en a été de même chez nous au moyen âge, où il circulait des livres intitulés *Liber de Mirabilibus*, ou *Livre des Merveilles*, suivant qu'ils étaient en latin ou en français. Ces sortes de livres n'ont commencé à avoir chez nous quelque valeur qu'à mesure que le globe que nous habitons a été mieux connu et que la science s'est basée sur des données plus exactes. Le traité de Masoudy présente une suite de récits sur les différentes parties dont se compose l'univers et sur la manière dont, suivant les idées romanesques des musulmans, elles ont été successivement formées; vient ensuite un tableau des mers orientales ainsi que des côtes qu'elles baignent et des îles qui y sont contenues. Cette partie, comme le reste du volume, est surchargée de fables, et montre que l'auteur avait surtout pris à tâche de recueillir ce qui lui paraissait le plus propre à frapper les imaginations. Si ce traité est réellement l'œuvre de Masoudy, le manque de critique et le désordre qui en général se remarquent dans le cours de la narration autorisent à croire qu'il a été rédigé dans la jeunesse de l'auteur.

REINAUD (de l'Institut).

L'auteur de cet article a fait usage pour le rédiger de celles de ses publications où figure Masoudy. Pour ce qui concerne l'Inde, voy. le *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne*, qui a paru dans le tome XVIIIe du recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Pour l'Inde, la Malaisie et la Chine, voy. la *Relation des Voyages des Arabes et des Persans dans l'Inde et à la Chine*, texte arabe, traduction française et notes; Paris, 1845, 2 vol. in-18; enfin, pour la géographie en général, voy l'*Introduction générale à la Géographie des Orientaux*, placée en tête de la traduction française de la géographie d'Aboulféda.

MASQUE DE FER (L'homme au), nom sous lequel on désigne ordinairement un prisonnier d'État français mort à la Bastille de Paris, le 19 novembre 1703, et dont on ignore le véritable nom et les qualités. Les registres de sépulture de l'église Saint-Paul portent cette mention :

« L'an 1703, le 19 novembre, *Marchialy*, âgé de quarante-cinq ans ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul, sa paroisse, le 20 dudit mois, en présence de M. Rosarges, major de la Bastille, et de M. Rich, chirurgien de la Bastille. »

L'Estat des prisonniers qui sortent de la Bastille, autrement dit le *Journal de Dujonca*, lieutenant de roi à la Bastille, dont l'original existe à la Bibliothèque de l'Arsenal, renferme cette mention :

« Le lundi, 19 novembre 1703, le prisonnier inconnu, toujours masqué d'un masque de velours

noir, que monsieur de Saint-Mars, gouverneur, a mené avec lui en venant des îles Sainte-Marguerite, et qu'il gardoit depuis longtemps, s'étant trouvé la veille dimanche un peu mal en sortant de la messe, est mort sur les dix heures du soir sans avoir eu une grande maladie, il ne se peut pas moins. M. Giraut, aumônier, le confessa, et surpris par la mort, il ne reçut point les sacrements; l'aumônier l'exhorta un moment avant de mourir. Ce prisonnier inconnu, gardé depuis si longtemps, a été enterré le mardi, à quatre heures de l'après-midi. Sur le registre mortuaire on a donné un nom inconnu.... » « J'ai appris depuis, ajoute Dujonca en marge, qu'on l'a nommé sur le registre M. de *Marchiel* et que l'on a payé 40 livres pour l'enterrement. »

L'entrée du prisonnier masqué à la Bastille est constatée dans un autre registre, également dû à Dujonca, et qui se trouve aussi à la Bibliothèque de l'Arsenal. Dans ce document on lit :

« Le jeudi, 18 septembre 1698, à trois heures après midi, M. de Saint-Mars, gouverneur de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée des îles Sainte-Marguerite et Honorat; ayant amené avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avoit à Pignerol, dont le nom ne se dit pas, lequel on fait toujours tenir masqué, et qui fut d'abord mis dans la tour de la Bazinière en attendant la nuit, et que je conduisis ensuite moi-même, sur les neuf heures du soir, dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière, laquelle chambre j'avois eu soin de faire meubler de toutes choses avant son arrivée, en ayant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars... En le conduisant à la dite chambre, j'étois accompagné du sieur Rosarges, que M. de Saint-Mars avoit amené avec lui, lequel étoit chargé de servir et de soigner ledit prisonnier, qui étoit nourri par le gouverneur. »

Le père Griffet, qui le premier publia ces différentes pièces, tenait de Jourdan Delaunay, gouverneur de la Bastille, mort en 1749, que :

« Le souvenir du prisonnier masqué s'étoit conservé parmi les officiers, soldats et domestiques de cette prison, et nombre de témoins oculaires l'avoient vu passer dans la cour pour se rendre à la messe. Dès qu'il fut mort, on avoit brûlé généralement tout ce qui étoit à son usage, comme linge, habits, matelas, couvertures, etc.; on avoit regratté et blanchi les murailles de sa chambre, changé les carreaux, et fait disparoître les traces de son séjour, de peur qu'il n'eût caché quelque billet ou quelque marque qui eût fait connoître son nom. »

Malesherbes, pendant son premier ministère, (1775-1776) voulut savoir quel était ce prisonnier. Il chargea Chevalier, major de la Bastille, de fouiller les archives de cette prison d'état. Parmi d'autres documents curieux, Chevalier donna sur l'homme au masque de fer une page qui se rapporte au journal de Dujonca et aux renseignements mis au jour par le père Griffet. Malesherbes ne la rendit pas publique. A la prise de la Bastille, on apporta en trophée, au bout d'une baïonnette, le grand registre de cette prison d'État à l'hôtel de ville : l'assemblée municipale le fit ouvrir en sa présence : le folio 120, correspondant à l'année 1698 et à l'arrivée du prisonnier masqué dans cette forteresse, avait été enlevé et remplacé par un feuillet d'une écriture récente. Le major Chevalier déclara depuis qu'il avait envoyé les feuillets déchirés au ministre Amelot et une copie à Malesherbes. On retrouva les premiers par les soins de Duval, ancien secrétaire de la police, et la copie envoyée à Malesherbes passa dans le cabinet de Villenave père, avec les papiers de ce ministre. Chevalier avait fourni à Charpentier, auteur de *La Bastille dévoilée* (Paris, 1789-1790, 3 vol. in-8°), l'extrait du registre qui fut publié par ce dernier. Ce papier ajoutait peu de chose à ce que le père Griffet avait publié : on a tout lieu de croire cependant que ce feuillet n'était pas le feuillet original; il ne ressemble pas aux autres; il aura été enlevé avant les recherches de Chevalier, ou modifié par lui. On y voit seulement que :

« Ce prisonnier étoit traité avec une grande distinction de M. le gouverneur, et n'étoit vu que de lui et de M. de Rosarges, major du château, qui seul en avoit soin. Il n'a été malade que quelques heures, mort comme subitement; il a été enseveli dans un linceul de toile neuve, et généralement tout ce qui s'est trouvé dans sa chambre a été brûlé, comme son lit tout entier, y compris les matelas, tables, chaises, et autres ustensiles réduits en poudre et en cendre, et jetés dans les latrines; le reste a été fondu, comme argenterie, cuivre et étain. Ce prisonnier étoit logé à la troisième chambre de la tour Bertaudière, laquelle chambre a été regrattée et piquée jusqu'au vif dans la pierre et blanchie de neuf de bout à fond; les portes, châssis et dormants des fenêtres ont été brûlés comme le reste. »

Une note, sans doute de Chevalier, repète ensuite ce qu'avait imprimé le père Griffet :

« Il est à remarquer que dans le nom de *Marchiali*, que l'on lui a donné sur le registre mortuaire de Saint-Paul, on y trouve lettre pour lettre ces deux mots, l'un latin, l'autre français, *hic amiral*, c'est l'amiral. »

Quel pouvait être ce prisonnier dont l'existence s'était certainement éteinte à la Bastille en 1703, que Saint-Mars avait amené avec lui en 1698 des îles Sainte-Marguerite, où il était venu en 1687; qu'il avait anciennement gardé à Pignerol et emmené sans doute à Exilles en 1681? Bien des hypothèses ont été faites à ce sujet : aucune n'est exempte de doute et d'incertitude. Ce fut en 1745 que transpira pour la première fois dans le public l'histoire mystérieuse et terrible d'un prisonnier masqué et inconnu. Elle était contenue dans un petit livre anonyme imprimé à Amsterdam et intitulé : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse;* ce livre est une histoire galante et politique de la cour de France après la mort de Louis XIV, racontée sous des noms imaginaires et persans; on y suppose que le régent alla visiter la Bastille pour s'assurer de l'existence d'un prince cru mort de la peste depuis trente-huit ans. Ce prince serait le comte de Vermandois (*voy.* ce nom), fils de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, qui aurait été con-

damné à cette prison perpétuelle pour avoir donné un soufflet au dauphin. On l'avait envoyé à l'armée de Flandre ; on avait fait courir le bruit de sa mort; et tandis qu'on lui faisait des obsèques magnifiques, on le transférait en secret à la citadelle de l'île d'*Ormus* (îles Sainte-Marguerite), pour l'y tenir enfermé jusqu'à la fin de ses jours.

« Le commandant de la citadelle d'*Ormus*, disent ces *Mémoires*, traitoit son prisonnier avec le plus profond respect ; il le servoit lui-même, et prenoit les plats à la porte de l'appartement des mains des cuisiniers, dont aucun n'a jamais vu le visage de *Giafer* (le comte de Vermandois). Ce prince s'avisa un jour de graver son nom sur le dos d'une assiette avec la pointe d'un couteau. Un esclave, entre les mains de qui tomba cette assiette, crut faire sa cour en la portant au commandant, et se flatta d'en être récompensé ; mais ce malheureux fut trompé, et on s'en défit sur-le-champ, afin d'ensevelir avec cet homme un secret d'une si grande importance. *Giafer* resta plusieurs années dans la citadelle d'*Ormus*. On ne la lui fit quitter pour le transférer dans celle d'*Ispahan* (la Bastille) que lorsque *Cha-Abbas* (Louis XIV), en reconnoissance de la fidélité du commandant, lui donna le gouvernement de celle d'*Ispahan*, qui vint à vaquer... On prenoit la précaution, autant à *Ormus* qu'à *Ispahan*, de faire mettre un masque au prince, lorsque, pour cause de maladie ou pour quelque autre sujet, on étoit obligé de l'exposer à la vue. Plusieurs personnes, dignes de foi, ont affirmé avoir vu plus d'une fois ce prisonnier masqué, et ont rapporté qu'il tutoyoit le gouverneur, qui, au contraire, lui rendoit des respects infinis. »

Les *Mémoires de la cour de Perse* ont été attribués par Barbier et M. Weiss à un nommé Pecquet, commis au bureau des affaires étrangères, embastillé, dit-on, à cause de cet ouvrage. M. Paul Lacroix pense qu'il serait permis de l'attribuer à Voltaire. En 1746, le chevalier de Mouhy (*voy*. ce nom) fit paraître à La Haye, sous le voile de l'anonyme, un roman intitulé *L'Homme au masque de fer*. L'auteur suppose qu'un don Pedre de Cristoval, vice-roi de Catalogne, s'étant marié secrètement à la sœur du roi de Castille, celui-ci fit couvrir le visage des deux époux de masques dont les serrures étaient faites avec tant d'art qu'il était impossible de les ouvrir ni que les visages qu'ils recouvraient pussent jamais être vus sans qu'on arrachât la vie à ceux qui les portaient. Le livre de Mouhy fut mis à l'index en France ; mais son titre piqua fort la curiosité, et désormais on appliqua ce nom de *masque de fer* au prisonnier dont l'attention publique se préoccupait. Dans un avertissement, le chevalier de Mouhy cite plusieurs autres masques de fer, dont l'un était frère d'un empereur turc qui, pour empêcher que la douleur et la majesté empreintes sur les traits du prisonnier ne séduisissent les gardes, lui couvrit le visage d'un masque de fer fabriqué et trempé de telle sorte qu'il n'était pas possible au plus habile ouvrier de parvenir à le rompre ni à l'ouvrir. Vers la même époque, Voltaire travaillait au *Siècle de Louis XIV*, qu'il fit paraître à Berlin, en 1751, sous le pseudonyme de M. de Francheville. Il y donnait des détails circonstanciés sur un événement que tous les historiens avaient, disait-il, ignoré. Il fixait la date du commencement de la captivité de l'homme au masque à quelques mois après la mort de Mazarin (1661). Ce prisonnier était, suivant lui, « d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus noble ».

Dans la route il portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Le marquis de Louvois l'alla voir dans l'île Sainte-Marguerite avant sa translation à la Bastille (que Voltaire fixe faussement à 1690), lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. A la Bastille, l'inconnu fut logé aussi bien qu'on pouvait l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui.

« Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, toujours d'après Voltaire, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état et ne laissait point entrevoir ce qu'il pouvait être.... Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. »

Voltaire ensuite répéta l'anecdote du plat d'argent trouvé par un pêcheur, qui ne dut la vie qu'à ce qu'il ne savait pas lire. Comment Voltaire avait-il eu connaissance de cet étrange secret du prisonnier masqué, dont le ministre Chamillard, disait il, avait été le dernier possesseur? Le tenait-il de quelques hauts personnages, de Mme de Pompadour, du duc de Richelieu, ou d'autres? Savait-il véritablement quel était ce personnage mystérieux, ou cherchait-il à faire prendre le change sur son ignorance par une retenue calculée, ou bien espérait-il attirer les révélations des gens mieux instruits en mêlant ses conjectures aux détails incomplets qu'il avait pu recueillir? Quoi qu'il en soit, il donna d'abord de fausses dates ; il reproduisit plusieurs passages de la version des *Mémoires de la cour de Perse*, qu'il appela pourtant un « libelle obscur et méprisable, où les événements sont déguisés ainsi que les noms propres ; et se glorifia d'être le premier qui eût parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée, son ouvrage étant d'ailleurs composé longtemps avant ces Mémoires. Il nia que ce prisonnier fût le comte de Vermandois ou le duc de Beaufort ; mais au lieu de donner son opinion personnelle,

il ajouta, dans sa réponse à La Beaumelle (*Supplément au Siècle de Louis XIV*) :

« M. de Chamillart disait quelquefois, pour se débarrasser des questions pressantes du dernier maréchal de La Feuillade et de M. de Caumartin, que c'était un homme qui avait tous les secrets de Fouquet. Il avouait donc au moins par là que cet inconnu avait été enlevé quelque temps après la mort du cardinal de Mazarin. Or, pourquoi des précautions si inouïes pour un confident de M. Fouquet, pour un subalterne? Qu'on songe qu'il ne disparut en ce temps-là aucun homme considérable. Il est donc clair que c'était un prisonnier de la plus grande importance. »

Quelques savants de Hollande se réunirent pour accréditer le bruit que le prisonnier masqué était un jeune seigneur étranger, gentilhomme de la chambre d'Anne d'Autriche et véritable père de Louis XIV. La source de cette anecdote est un petit livre assez rare imprimé à Cologne en 1692, sous ce titre : *Les amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec M. le C. D. R., le véritable père de Louis XIV, roi de France ; où l'on voit au long comment on s'y prit pour donner un héritier à la couronne, les ressorts qu'on fit jouer pour cela, et enfin le dénoûment de cette comédie.* La troisième édition de ce libelle, imprimée en 1696, porte sur son titre le cardinal de Richelieu, au lieu des initiales C. D. R.; mais on pense qu'il faut plutôt lire le *comte de Rivière*, ou, selon M. Paul Lacroix, le *comte de Rochefort*. On en tira l'induction que cet heureux amant pouvait bien être le prisonnier masqué. Lenglet-Dufresnoy, dans son *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie françoise*, publiée en 1754, en parlant de la disparition du duc de Beaufort (*voy.* ce nom) devant Candie (1669), rappela l'anecdote singulière à laquelle avaient donné lieu les doutes existants sur la mort de ce prince, dont on avait voulu le faire prisonnier masqué. Il ajoutait : « Quelle raison y avait-il d'user de tant de mystère pour le duc de Beaufort? » Puis, discutant l'opinion qui se rapportait au comte de Vermandois, il écrivait : « Je pense que cela vient de plus haut : sur quoi il y aurait bien des particularités à examiner. »

L'*Année Littéraire* de 1759 publia une lettre de Lagrange-Chancel qui, cherchant à réfuter le récit de Voltaire, établissait que l'homme au masque était le duc de Beaufort. Lagrange-Chancel devait à ses *Philippiques* d'avoir habité la prison des îles Sainte-Marguerite vingt ans après le prisonnier de Saint-Mars. Dans sa lettre il disait que le gouverneur de l'île, du temps qu'il y était détenu, en 1718, lui avait *assuré* que le prisonnier était le duc de Beaufort, amiral de France, qu'on croyait mort au siége de Candie, et qui fut traité ainsi parce qu'il paraissait dangereux à Colbert et qu'il traversait les opérations de ce ministre. D'après divers ouï-dire, Lagrange-Chancel racontait que :

« Le commandant Saint-Mars avoit de grands égards pour son prisonnier, le servoit lui-même en vaisselle d'argent, et lui fournissoit souvent des habits aussi riches qu'il le désirait : mais le prisonnier étoit obligé, sous peine de la vie, de ne paroître qu'avec son masque de fer en présence du médecin ou du chirurgien dans les maladies où il avoit besoin d'eux ; pour toute récréation, lorsqu'il étoit seul, il pouvait s'amuser à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier très-luisantes et très-polies. »

Lagrange-Chancel avait vu une de ces pincettes entre les mains d'un neveu de Saint-Mars, lieutenant de la compagnie franche des îles Sainte-Marguerite. Il ajoutait :

« Dubuisson, caissier de Samuel Bernard, qui avoit été retenu aux îles Sainte-Marguerite en même temps que le prisonnier inconnu, et enfermé avec d'autres prisonniers dans une chambre au-dessus de celle de cet infortuné, avoit réussi à se mettre en relation avec lui par le trou de la cheminée; mais que lui ayant demandé la cause de sa détention, il répondit que s'il révéloit son nom, on lui ôteroit la vie ainsi qu'à toutes les personnes qui connaîtroient son secret. »

Saint-Foix, par une lettre insérée dans *L'Année Littéraire* de 1768, essaya de faire prévaloir un autre système : il imagina que le prisonnier masqué était le duc de Monmouth (*voy.* ce nom), fils naturel de Charles II, condamné à mort pour rébellion et décapité à Londres, le 15 juillet 1685, en plein jour.

Le volume suivant de *L'Année Littéraire* contient une lettre d'un M. de Palteau, sans doute petit-neveu de Saint-Mars, qui s'appuyait de l'autorité d'un de ses parents, le sieur de Blainvilliers, officier d'infanterie, lequel avait accès chez Saint-Mars à Pignerol et aux îles Sainte-Marguerite. Cet officier avait dit à Palteau que le prisonnier inconnu était désigné sous le nom de *Latour* dans ces différentes prisons; rien n'indiquait que son masque fût de fer et à ressorts; il avait toujours ce masque sur le visage dans ses promenades ou lorsqu'il était obligé de paraître devant quelque étranger. Il était toujours vêtu de brun, il portait de beau linge et obtenait des livres et tout ce qu'on peut accorder à un prisonnier; le gouverneur et les officiers restaient debout devant lui et découverts jusqu'à ce qu'il les fît couvrir et asseoir; ceux-ci allaient souvent lui tenir compagnie et manger avec lui. Quand il mourut en 1704, on mit de la chaux dans le cercueil pour consumer le corps. D'après ce récit, le sieur de Blainvilliers, curieux de voir à visage découvert ce prisonnier avec qui il dînait et parlait souvent, puisqu'il était lieutenant de la compagnie franche préposée à la garde de cette prison, prit les habits d'une sentinelle qu'on plaçait sous les fenêtres du prisonnier et resta toute une nuit à examiner le prétendu *Latour*, qui se promena sans masque dans sa chambre et qui était blanc de visage, grand et bien fait de corps, quoiqu'il eût la jambe un peu trop fournie par le

bas; il semblait dans la force de l'âge, malgré sa chevelure blanche. Lorsqu'en 1698, Saint-Mars vint à la Bastille, il s'arrêta avec son prisonnier à sa terre de Palteau. Le prisonnier était dans une litière qui précédait celle de Saint-Mars, sous l'escorte d'hommes à cheval. Le dîner eut lieu dans la salle à manger du rez-de-chaussée; l'homme tournait le dos aux croisées ouvertes sur la cour, et Saint-Mars, assis en face, avait deux pistolets auprès de son assiette; un seul valet de chambre les servait et fermait derrière lui la porte de la salle chaque fois qu'il allait chercher les plats dans l'antichambre. Le prisonnier était de grande taille; il avait un masque noir qui permettait d'apercevoir ses dents et ses lèvres sans cacher ses cheveux blancs; les paysans le virent plusieurs fois traverser la cour avec ce masque. Saint-Mars se fit dresser un lit de camp auprès de celui où coucha son hôte. Le souvenir de ce passage était resté dans l'esprit des habitants du pays que M. de Palteau interrogea. Saint-Foix contredit finement cette lettre, et prouva les erreurs de l'anecdote de la faction par la description de la prison de Sainte-Marguerite qui n'était éclairée que par une seule fenêtre regardant la mer et ouverte à quinze pieds au-dessus du chemin de ronde; en outre cette fenêtre, percée dans un mur très-épais, était défendue par trois grilles de fer placées à distance égale, ce qui faisait un intervalle de deux toises entre les sentinelles et le prisonnier.

Enfin le père Griffet (*voy.* ce nom), qui avait été confesseur durant neuf ans à la Bastille, révéla, dans son *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire*, publié à Liége, en 1769, des faits de la plus grande importance et des dates incontestables en citant pour la première fois le journal manuscrit de Dujonca. Le savant jésuite réfutait les systèmes de Lagrange-Chancel et de Saint-Foix, et paraissait pencher vers celui des *Mémoires de Perse*. En 1770, le baron d'Heiss, ancien capitaine au régiment d'Alsace, rappela dans le *Journal Encyclopédique* un ancien document italien d'où il ressortait qu'un agent du duc de Mantoue avait été enlevé par des cavaliers français, emmené à Pignerol et confié à la garde de Saint-Mars. Cet agent était le comte Ernio-Antonio *Matthioli*, dont l'enlèvement est bien prouvé; mais que Louvois était loin de traiter avec égards (1).

Le père Papon, dans son *Voyage en Provence*, donna toutes les anecdotes qu'il avait pu re-

(1) Cet agent, natif de Bologne, avait été secrétaire d'État du duc de Mantoue, Charles III de Gonzague, qui l'avait créé comte, mais il avait perdu cette haute position sous Charles IV, dont la mère, dévouée aux intérêts de l'Autriche, avait gardé le pouvoir. Matthioli avait cherché à nouer des intrigues avec le gouverneur espagnol de Milan; mais il ne se trouva pas suffisamment encouragé. Dans le même temps, l'abbé d'Estrades, fils du maréchal de ce nom, et ambassadeur de France à Venise, s'imagina d'acquérir Casal pour son souverain; il s'aboucha avec Matthioli par un intermédiaire subalterne; il lui offrit l'appui de la France pour le duc de Mantoue moyennant la cession de Casal. Le duc consentit à entrer en négociation, et Louis XIV lui fit espérer qu'une armée française serait mise à sa disposition. Mais le duc était étroitement surveillé par sa mère, et il n'était pas facile de traiter directement avec lui. Il envoya Matthioli à Paris, où celui-ci arriva au mois d'octobre 1678. Un traité fut dressé, et Matthioli s'en retourna libéralement récompensé. Catinat partit pour Pignerol, et une armée se dirigea vers la frontière italienne. D'Asfeld, agent français, alla à Venise en simple voyageur, dans le but d'obtenir la satisfaction du duc de Mantoue au traité conclu à Paris avec Matthioli. Après bien des délais, le jour et le lieu furent choisis pour l'échange des ratifications; personne ne s'y présenta au nom du duc de Mantoue, et d'Asfeld fut arrêté dans le Milanais. Matthioli prévint seulement que son maître avait été forcé d'exécuter un traité qui l'empêchait de remplir ses engagements envers la France. L'abbé d'Estrades chercha à renouer les négociations avec Matthioli; mais chaque jour on acquérait de nouvelles preuves de la trahison de cet agent; une communication de la duchesse douairière de Savoie ne laissa aucun doute à cet égard; d'Estrades reçut l'ordre de tendre un piége à Matthioli. Celui-ci avait eu l'effronterie de demander de l'argent à d'Estrades; l'abbé lui répondit adroitement que Catinat en avait pour les besoins du service, et qu'il fallait s'entendre avec lui. Matthioli consentit à le suivre vers la frontière, le 2 mai 1679. Arrivés sur le territoire français, ils rencontrèrent Catinat; après une courte conversation, d'Estrades s'éloigna, et Matthioli fut fait prisonnier sans opposition de sa part, quoiqu'il fût armé. Catinat avait six hommes avec lui. Matthioli, conduit à Pignerol la même nuit, y fut remis à la garde de Saint-Mars, sous le faux nom de l'Estang. « Personne ne sait le nom de ce fripon, » écrivait Catinat à Louvois. Catinat l'interrogea, et obtint de lui des aveux en le menaçant de la torture. Louvois dit dans une lettre à Saint-Mars : « Vous aurez connu par mes précédentes que l'intention du roy n'est pas que le sieur de l'Estang soit bien traité, et que sa majesté ne veut pas que hors les choses nécessaires à la vie vous luy donniez quoy que ce soit de ce qui la luy peut faire passer agréablement. » Cette dureté se retrouve dans plusieurs dépêches. L'assistance d'un médecin ne devait être accordée à Matthioli que lorsque le gouverneur la trouverait indispensable. Au bout de dix mois de détention, Matthioli donna des signes d'aliénation mentale. Saint-Mars lui refusa du papier pour écrire au roi, et le fit mettre avec un religieux jacobin qui était véritablement fou. Matthioli prit d'abord son compagnon pour un espion; mais une prédication du jacobin lui fit enfin connaître le véritable état de ce malheureux. Matthioli avait perdu la mesure dans ses paroles et griffonné des injures avec du charbon sur les murs de la prison. Louvois écrivit à Saint-Mars : « J'admire votre patience, et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite quand il vous manque de respect. » Saint-Mars répondit au ministre : « J'ai chargé Blainvilliers de lui dire en lui faisant voir un gourdin qu'avec cela l'on rendoit les extravagants honnêtes. » Louvois écrit une autre fois : « Il faut faire durer trois ou quatre ans les habits de ces sortes de gens. » L'Estang reçut un jour la discipline pour avoir présenté un anneau avec diamant à l'officier qui l'avait menacé. En 1681, Saint-Mars, passant au commandement d'Exiles, emmène avec lui Matthioli et un autre prisonnier que l'on ne nomma pas. Toutes les précautions furent prises pour les empêcher d'avoir aucune communication avec le dehors. Un lieutenant couchait au-dessus d'eux, et recevait des serviteurs tout ce qui était à l'usage des prisonniers; leur médecin ne pouvait leur parler qu'en présence du gouverneur; un rideau fixe leur permettait d'entendre la messe sans voir le prêtre ni être vu de lui. Saint-Mars leur trouva un confesseur, « homme de bien et fort vieux », qui ne devait jamais leur demander leur nom ni s'informer de leur ancienne condition, ni recevoir message ou écrit pour eux. En décembre 1685, Saint-Mars annonce que ses prisonniers sont malades, mais « du reste dans une par-

cueillir sur le passage du prisonnier de Pignerol, dont la tradition avait gardé le souvenir. Il raconta qu'un frater, ayant trouvé au bas d'une tour une chemise sur laquelle se trouvait de l'écriture, l'aurait reportée et aurait été deux jours après trouvé mort dans son lit.

Carra, dans ses *Mémoires sur la Bastille*, publiés en 1790, fit connaître une lettre de Barbezieux à Saint-Mars, datée du 13 août 1691, qui porte :

« Votre lettre du 26 du mois passé m'a été rendue. Lorsque vous aurez quelque chose à me mander du prisonnier qui est sous votre garde depuis vingt ans, je vous prie d'user des mêmes précautions que vous faisiez quand vous écriviez à M. de Louvois. »

Cela reporterait donc à 1671 le commencement de la captivité de l'homme au masque de fer, et cet infortuné serait resté près de trente ans en prison. S'il n'avait eu que quarante-cinq ans à sa mort, comme le porte l'acte mortuaire de l'église Saint-Paul, il aurait commencé à être enfermé à l'âge de treize ans ! Une prison avait été bâtie aux îles Sainte-Marguerite tout exprès pour garder l'homme au masque. En avril 1687, Louvois écrivait à Saint-Mars :

« Il n'y a point d'inconvénient à changer le chevalier de Thézat (c'était un faux nom, comme Matthioli, Latour, L'Estang, etc.) de la prison où il est pour y mettre votre prisonnier, jusqu'à ce que celle que vous lui préparez soit prête. »

Le nom de Voltaire ne parut plus dans ces débats ; dans un supplément d'une nouvelle édition de l'*Essai sur les Mœurs*, l'auteur se contenta d'ajouter quelques mots sur l'homme au masque de fer, et consigna une partie des faits relatés dans la lettre de Palteau, dont les révélations n'avaient d'autre importance que d'appuyer les faits déjà connus. Dans la septième édition de son *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire fit entrer à l'article Ana l'anecdote de l'homme au masque de fer ; il y rectifia, en se servant du journal de Dujonca, les erreurs qui lui étaient échappées, et finissait par cette phrase : « Celui qui écrit ceci en sait peut-être plus que le père Griffet, et n'en dira pas davantage. » Cependant cet article fut suivi d'une addition de l'éditeur, beaucoup moins discrète, qui attribuait à l'auteur l'opinion que le masque de fer était un frère aîné de Louis XIV. Anne d'Autriche l'aurait eu d'un amant, et la naissance de ce fils l'ayant détrompée sur sa prétendue stérilité, on aurait ménagé entre le roi et la reine une rencontre conjugale dont Louis XIV fut le fruit. Celui-ci aurait ignoré l'existence de ce frère adultérin jusqu'à sa majorité ; alors il aurait sauvé de grands embarras à la couronne et un horrible scandale à la mémoire de sa mère en imaginant un moyen *sage et juste* d'ensevelir dans l'oubli la preuve vivante d'un amour illégitime. Depuis cette singulière déclaration, Voltaire s'abstint de revenir sur le sujet du masque de fer. Luchet fit bientôt honneur de la paternité de cet enfant d'Anne d'Autriche au duc de Buckingham. Luchet s'appuyait du témoignage d'une prétendue M[lle] de Saint-Quentin, ancienne maîtresse de Barbesieux, laquelle, retirée à Chartres, où elle était morte, vers le milieu du dix-huitième siècle, avait dit publiquement que Louis XIV condamna son frère aîné à une prison perpétuelle, et que la parfaite ressemblance des deux frères nécessita l'invention du masque pour le prisonnier. Ce témoignage n'est pas suffisamment constaté, et d'ailleurs peut-on croire que Barbesieux aurait livré un secret de cette importance à une maîtresse aussi bavarde ? On fait remarquer que Buckingham, mort en 1628, ne pouvait être le père d'un homme à qui on ne donnait que quarante-cinq ans en 1703 ; mais on sait que les registres relataient rarement l'âge exact des prisonniers, et tout porte à croire que l'homme au masque, dont la tête fut remplacée par un caillou, d'après Saint-Foix, était beaucoup plus âgé à l'époque de sa mort. Le père Griffet avait établi qu'il avait les cheveux blancs. En 1790, Saint-Mihiel imagina un mariage secret entre la reine mère et Mazarin. Mais ce prisonnier n'occupait pas moins la cour que les bureaux d'esprit. La Borde, premier valet de chambre du roi Louis XV, voulut mettre à profit un moment d'abandon et de familiarité de son maître pour s'approprier ce secret ; il n'obtint que cette réponse : « Ce que vous saurez de plus que les autres, c'est que la

faite quiétude ». En 1687 il ne parle plus que d'un prisonnier, qu'il emmena avec de grandes précautions aux îles Sainte-Marguerite. Suivant un mémoire rédigé sur l'instance du marquis de Castellane, par un nommé Claude Souchon, fils d'un homme qui avait été cadet de la compagnie de Saint-Mars et communiqué par l'abbé Barthélemy à Dutens, ce prisonnier, qu'il appelait un *ministre de l'empire*, mourut aux îles Sainte-Marguerite, neuf ans après sa disparition, c'est-à-dire en 1688. Quel serait dans ce cas le prisonnier que Saint-Mars emmena à la Bastille en 1698, et qu'il gardait depuis longtemps ? Il est plus probable que Matthioli était mort quand Saint-Mars vint aux îles Sainte-Marguerite. Muratori rapporte une tradition d'après laquelle Matthioli serait mort en prison. L'enlèvement de Matthioli avait été révélé à l'Europe en 1687 par une lettre en italien insérée dans l'*Histoire abrégée de l'Europe*, rédigée par J. Bernard, et qui paraissait par feuilles détachées à Leyde. Cette lettre disait que le prisonnier vivait encore. On a dit que le duc de Mantoue avait fait des réclamations auprès de Louis XIV, relativement à cette arrestation, et que le gouvernement français avait répondu par un déni du fait ; mais cela est peu probable, attendu qu'en renouant les négociations avec la cour de France le duc de Mantoue avait accusé son agent de l'insuccès des premiers projets, et qu'il se montrait si soumis au roi qu'il n'eût certainement rien dit qui pût lui déplaire. Dutens ne trouva rien sur cette affaire dans les archives de Turin, où il existait une lacune de 1660 à 1770, et il ne put consulter celles de Mantoue, qui avaient été transportées à Vienne en 1707. On se demande pourquoi Louis XIV aurait pris les précautions indiquées à propos du masque de fer contre un agent obscur, que personne ne réclamait ; les lettres adressées à Saint-Mars par Louvois où il lui parle de son prisonnier ne peuvent guère se rapporter à Matthioli, que Louvois ne se gêne pas de nommer au moins du nom de l'Estang ; comment concilier les respects rendus au masque de fer avec les brutalités de Louvois et de Saint-Mars envers Matthioli ?

prison de cet infortuné n'a fait tort à personne qu'à lui. »

A la révolution on vit paraître une foule de révélations, pour la plupart imaginées, sur l'homme au masque de fer. Cubières, dans son *Voyage à la Bastille, le* 16 *juillet* 1789, mit en avant l'idée de la naissance d'un frère jumeau de Louis XIV, enfermé par raison d'État. Cubières raconte que Louis XV, impatient de savoir les aventures du masque de fer, avait reçu du régent cette réponse qu'il ne pouvait en être instruit qu'à sa majorité. Le lendemain du jour où cette majorité fut déclarée en parlement, le roi tira le duc d'Orléans à l'écart, et obtint cette révélation. Sa sensibilité fut émue; les courtisans ne purent rien entendre, mais le roi dit tout haut en quittant le duc d'Orléans : « Eh bien, s'il vivait encore, je lui donnerais la liberté. » Soulavie, qui possédait les papiers du duc de Richelieu, dont il publia les *Mémoires* (Londres et Paris, 1790-1793, 9 vol.), fit entrer dans ce livre un document dont il reste à prouver l'authenticité. Ce document est intitulé : *Relation de la naissance et de l'éducation du prince infortuné soustrait par les cardinaux de Richelieu et Mazarin à la société, et renfermé par l'ordre de Louis XIV, composée par le gouverneur de ce prince au lit de la mort.* On y raconte la naissance d'un frère jumeau de Louis XIV, que le roi son père fit élever en secret parce que deux pâtres avaient prédit que si la reine accouchait de deux dauphins, ce serait le comble du malheur de l'État. Le cardinal de Richelieu aurait dit au roi que dans le cas où la reine mettrait au monde deux jumeaux, il fallait soigneusement cacher le second, parce qu'il pourrait à l'avenir vouloir être roi. La sage-femme qui accoucha la reine fut donc chargée de l'enfant; le cardinal s'empara plus tard de son éducation, et la confia à un gouverneur, qui l'emmena en Bourgogne dans sa propre maison. Devenue veuve, la reine mère paraissait craindre que si la naissance de ce jeune dauphin était connue les mécontents ne se révoltassent, parce que « plusieurs médecins pensaient que le dernier né de deux frères jumeaux est le premier conçu, et par conséquent qu'il est roi de droit. » A l'âge de dix-neuf ans, le jeune homme, en fouillant dans la cassette de son gouverneur, aurait appris le secret de sa naissance, et à la vue d'un portrait du roi, son frère, auquel il ressemblait parfaitement, aurait découvert qui il était, et alors on l'aurait condamné à un ensevelissement vivant et perpétuel. Se voyant près de mourir, ce gouverneur, qui prétend avoir partagé la prison de son élève, croit devoir révéler un secret qui intéresse l'État. M. Paul Lacroix relève dans cette pièce des locutions qui semblent bien plus appartenir à l'époque où Soulavie la fit imprimer qu'au temps où le gouverneur anonyme de l'infortuné prince aurait pu l'écrire. La manière dont cette pièce serait tombée dans les mains du maréchal ajoute encore aux doutes qu'elle a fait concevoir. On sait que le maréchal était l'amant de mademoiselle de Valois, fille du régent, qu'il poussait fortement à se faire révéler le secret de l'homme au masque de fer. Le duc d'Orléans se serait laissé dessaisir de la relation du gouverneur pour prix d'une complaisance incestueuse dont un billet chiffré et de la plus révoltante obscénité, adressé par mademoiselle de Valois elle-même au maréchal, ferait foi. Soulavie donna aussi le résumé d'un entretien qu'il dit avoir eu avec le maréchal de Richelieu. Ce seigneur avait toujours été très-réservé sur ce sujet. Soulavie lui demanda un jour ce qu'on devait croire du masque de fer, et ajouta :

« Il serait bien intéressant de laisser dans vos Mémoires ce grand secret à la postérité... N'est-il pas vrai que ce prisonnier était le frère aîné de Louis XIV, né à l'insu de Louis XIII? »

Cette question, suivant Soulavie, embarrassa le vieux courtisan, qui avoua que le masque de fer n'était ni le frère adultérin de Louis XIV, ni le duc de Monmouth, ni le comte de Vermandois, ni le duc de Beaufort; il appela *rêveries* ces différents systèmes, quoique leurs auteurs eussent relaté des anecdotes très-véritables, et convint qu'il y avait ordre de tuer le prisonnier s'il essayait de se faire connaître.

« Tout ce que je puis vous dire, monsieur l'abbé, continua-t-il, c'est que ce prisonnier n'était plus aussi intéressant quand il mourut, au commencement de ce siècle, très-avancé en âge, mais qu'il l'avait été beaucoup quand, au commencement du règne de Louis XIV par lui-même, il fut renfermé pour de grandes raisons d'État. »

Soulavie soutint encore son système dans la suite des *Mémoires du maréchal de Richelieu,* qu'il augmenta de cinq volumes en 1793, et dans lesquels il mit de *Nouvelles Considérations sur le Masque de fer.*

Au mois d'août 1789, il se vendit chez Maradan, à Paris, une petite brochure, sans date, intitulée *L'Homme au masque de fer dévoilé, d'après une note trouvée dans les papiers de la Bastille :* ces papiers n'étaient qu'une carte soi-disant ramassée à la Bastille et portant cette mention :

« 64389000. Foucquet arrivant des isles Sainte-Marguerite avec un masque de fer. X... X... X... Kersadion. »

La même année 1789, Dutens, dans la *Correspondance interceptée,* renouvela le système du baron d'Heiss, en soutenant qu'un ministre du duc de Mantoue avait été enlevé en Piémont et tenu enfermé secrètement; mais que cet agent italien était un comte Girolamo Magni (*voy.* ce nom). En 1798, il parut en Angleterre une *Histoire de la Bastille,* anonyme, que M. Paul Lacroix attribue à Crawfurd. Cet Anglais avait déjà publié sur le Masque de fer une dissertation qui s'y trouve réimprimée avec des additions, et qui paraît reproduite avec plus de détails encore dans les *Mé-*

langes d'Histoire et de Littérature de Crawfurd. L'auteur de cette *Histoire de la Bastille* termine la discussion des divers systèmes sur l'homme au masque de fer par ces mots :

« Je ne puis douter que l'homme au masque n'ait été le fils d'Anne d'Autriche, mais sans pouvoir décider s'il était frère jumeau de Louis XIV et s'il était né pendant le temps que la reine n'habitait pas avec le roi ou pendant son veuvage. Les abbés Barthélemy et Beliardy, qui avaient fait beaucoup de recherches sur ce prisonnier, le pensaient *comme moi*. »

En 1800, Roux-Fazillac publia dans ses *Recherches historiques et critiques sur l'Homme au masque de fer*, des pièces authentiques sur l'enlèvement de Matthioli. Crawfurd réfuta ce système en 1809, dans ses *Mélanges*, et confirma pourtant la réponse de Louis XV au duc de Choiseul, rapportée par Dutens, en ajoutant que ce ministre avait, à la prière des abbés Barthélemy et Béliardy, adressé des questions au roi, qui parut fort embarrassé en disant qu'il croyait « que le prisonnier était un ministre d'une des cours d'Italie. » Dans les pièces publiées par Roux-Fazillac se trouvait une lettre de Saint-Mars, datée du 4 décembre 1681, portant :

« Comme il y a toujours quelqu'un de mes deux prisonniers malade, ils me donnent autant d'occupation que jamais j'en ai eu autour de ceux que j'ai gardés. »

L'un de ces prisonniers était Matthioli ; quel était l'autre ? Fouquet passait pour mort ; Lauzun avait recouvré sa liberté. Saint-Mars était depuis un an à Exiles ; il avait amené ces deux prisonniers chacun dans une litière fermée, et ils n'avaient aucun commerce entre eux. De ces deux prisonniers, Saint-Mars n'en amena qu'un aux îles Sainte-Marguerite.

D'après la duchesse d'Abrantès, Napoléon montra un vif désir de connaître le secret de Louis XIV ; il ordonna de grandes recherches à ce sujet ; elles restèrent sans résultat. Pendant plusieurs années, le secrétaire de Talleyrand fureta dans les archives des affaires étrangères, et le duc de Bassano chercha à éclaircir ce mystère ténébreux.

« Ils ne trouvèrent l'un et l'autre, dit M. Paul Lacroix, que des suppositions à mettre sous les yeux du grand homme, qui exprima tout haut son dépit, en songeant qu'il serait maître de l'Europe sans jamais le devenir d'un secret enseveli dans le tombeau de son prédécesseur. Il comprit alors que la puissance avait des bornes. »

On imagina pourtant de rattacher la famille Bonaparte aux Bourbons par l'homme au masque de fer. Suivant cette version, le frère aîné de Louis XIV, injustement dépossédé de son État, aurait épousé la fille du geôlier des îles Sainte-Marguerite, appelé Bonpart, et leurs enfants portés secrètement en Corse, d'après Las Cases, auraient donné naissance à cette race qui, arrivée au trône à la suite de la révolution, n'aurait fait que s'asseoir sur le trône de ses pères.

En 1820, M. Weiss analysa les diverses opinions émises sur l'homme au masque de fer, sans se prononcer absolument lui-même, et fit connaître une lettre de Barbezieux où ce ministre dit à Saint-Mars : « Sans vous expliquer à qui que ce soit de ce qu'a fait votre ancien prisonnier, » phrase qui semble réfuter le système de ceux qui attribuent les malheurs de l'homme au masque de fer au hasard de sa naissance, à moins que le ministre n'engage par là Saint-Mars à détourner l'attention de quelques curieux, ou qu'on ne puisse regarder comme une action punissable la prétention du prisonnier à se faire connaître. En même temps M. Weiss annonçait que le comte V-l-i s'occupait d'un livre où il ferait voir que l'homme au masque était non pas Matthioli, mais don Jean de Gonzague, frère naturel de Charles-Ferdinand, duc de Mantoue, et enlevé avec l'agent du duc. Ce livre n'a probablement pas paru ; en tous cas une lettre de Catinat à Louvois prouve que Matthioli était seul lorsqu'il fut arrêté. Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, publiée en 1821, soutint l'opinion que l'homme au masque de fer était fils d'Anne d'Autriche et frère de Louis XIV. Tout en analysant le mémoire de Soulavie, il déclare pourtant qu'il citait les faits sans les garantir, et avoua que si cette relation contenait quelques vérités, « elles sont défigurées par des fictions qui n'amènent que des doutes ». En 1825, Delort découvrit dans les Archives du Royaume diverses lettres qui lui semblèrent se rapporter à Matthioli et par suite au masque de fer. Il fit paraître une *Histoire de l'homme au masque de fer*, accompagnée de nombreuses pièces justificatives curieuses, qui ajoutèrent à peine quelques probabilités au système du baron d'Heiss. Un membre du parlement anglais, Georges-Agar Ellis, imita l'ouvrage de Delort en anglais, le disposant dans un meilleur ordre et y joignant des additions tirées de l'ouvrage de Roux-Fazillac. L'ouvrage d'Ellis fut traduit et imprimé en français en 1830, sous ce titre : *Histoire authentique du prisonnier d'État connu sous le nom du Masque de fer*. Ellis affirme que le Masque de fer est réellement le secrétaire du duc de Mantoue. Il rappelle que, suivant Gibbon, beaucoup de savants anglais persistaient à croire que l'homme au masque de fer pouvait être Henri Cromwell, fils du protecteur, gardé en ôtage par Louis XIV. Quant à Gibbon lui-même, dans un essai de ses *Miscellaneous Works*, imprimé en 1814, il semblait pencher vers l'opinion qui faisait du masque de fer un fils d'Anne d'Autriche, né dans la période de son veuvage, et le nom de Marchiali lui semblait indiquer un père italien.

Deux ouvrages posthumes du chevalier de Taulès répondirent en 1825 aux assertions de Delort. Taulès avait trouvé dans les archives des affaires étrangères un manuscrit de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople en 1724, qui parlait de l'enlèvement par une barque

française d'un patriarche schismatique des Arméniens, nommé Arwediks, ennemi mortel de la religion catholique et auteur d'une cruelle persécution que les Arméniens catholiques avaient soufferte. Ce patriarche, exilé et enlevé à la sollicitation des jésuites, fut mené aux îles Sainte-Marguerite et de là à la Bastille. Taulès chercha d'abord à rattacher le récit de Bonac aux dates données par le père Griffet; mais lorsqu'il sut que le patriarche n'avait dû être arrêté qu'en 1705 ou 1706, il examina de plus près le journal de Dujonca, et prétendit à tort que ce journal avait été fabriqué ou falsifié par le père Griffet dans l'intention de détourner de son ordre le soupçon de cette iniquité. Il soutenait qu'Arwediks vivait encore en 1708, et qu'il était gardé avec le plus grand soin, quoiqu'on eût annoncé sa mort au gouvernement turc, qui ne cessait de réclamer sa délivrance.

« On sait maintenant, dit M. Paul Lacroix, qu'Arwediks se convertit au catholicisme, recouvra sa liberté, et mourut libre à Paris, comme le prouve son extrait mortuaire, conservé aux archives des affaires étrangères. »

Quand bien même cet extrait mortuaire serait moins authentique, Arwediks, enlevé sous l'ambassade de Fériol à Constantinople, où ce ministre fut envoyé en 1699, et qui vivait encore en 1708, ne pourrait être le Marchiali amené de Sainte Marguerite à la Bastille en 1698, par Saint-Mars, dont il avait été le prisonnier à Pignerol et qui fut inhumé au cimetière de l'église Saint-Paul, en 1703.

Une autre opinion se formula encore pour impliquer les jésuites dans le terrible supplice du Masque de fer. Renneville, qui avait été mis à la Bastille en 1702 pour avoir composé des bouts-rimés injurieux au gouvernement du roi et parce qu'on le soupçonnait d'espionnage, et qui resta dans cette prison jusqu'en 1713, fit paraître à Amsterdam, en 1715, une relation de son emprisonnement sous ce titre : *L'inquisition française, ou l'histoire de la Bastille.* Dans la préface de la seconde édition, publiée en 1724, il raconte qu'en 1705 il vit un prisonnier dont il n'a jamais pu savoir le nom, dans une salle de la Bastille où il avait été introduit *par méprise :*

« Les officiers m'ayant vu entrer, ajoute-t-il, ils lui firent promptement tourner le dos devers moi, ce qui m'empêcha de le voir au visage. C'était un homme de moyenne taille, mais bien traversée, portant des cheveux d'un crêpé noir et fort épais, dont pas un n'était encore mêlé. »

Surpris de ce qu'on lui cachait le visage d'un détenu, Renneville interrogea le porte-clefs, qui lui apprit que cet infortuné était prisonnier depuis trente-et-un ans, et que Saint-Mars l'avait amené avec lui des îles Sainte-Marguerite, où il était condamné à une prison perpétuelle pour avoir fait, étant écolier, âgé de douze ou treize ans, deux vers contre les jésuites. Renneville demanda de plus amples détails à Reilh, chirurgien de la Bastille, qui lui conta toute l'histoire. Lorsque les jésuites changèrent le nom de leur collége de Clermont à Paris contre celui de collége Louis-le-Grand, un élève fit ce distique latin :

Abstulit hinc Jesum, posuitque insignia regis,
Impia gens : alium non colit illa Deum.

« L'auteur fut découvert, et quoique appartenant à une famille noble et riche, on le condamna par grâce à une prison perpétuelle, et on le transféra aux îles Sainte-Marguerite pour cet effet, d'où Saint-Mars le ramena à la Bastille avec des précautions extraordinaires, ne le laissant voir à personne par les chemins. »

Ce pauvre écolier ne mourut pas toutefois en prison, d'après ce que dit Reilli à Renneville; il hérita des grands biens de sa famille, et réussit à intéresser le père Riquelet, confesseur des prisonniers, qui obtint son élargissement, quelques mois après que Renneville l'eut entrevu. Certains traits de ce récit peuvent bien se rapporter à l'anecdote de l'homme au masque de fer; mais c'est en 1681 qu'eut lieu le changement de nom du collége de Clermont, et cette date ne saurait concorder avec les trente-et-un ans de captivité qu'aurait subis en 1705 cet écolier. D'ailleurs l'homme au masque de fer était mort en 1703.

En 1834, M. Auguste Billiard, ancien secrétaire général au ministère de l'intérieur, dans une lettre insérée au *Journal de l'Institut historique*, déclara qu'il avait copié, par ordre du comte de Montalivet, ministre de l'intérieur sous l'empire, aux archives des affaires étrangères, une relation écrite par Saint-Mars lui-même, d'après laquelle Saint-Mars aurait été le gouverneur du fils d'Anne d'Autriche, à qui l'on cachait sa naissance pour empêcher l'accomplissement d'une funeste prédiction; mais le frère jumeau de Louis XIV ayant deviné ce secret d'État, on l'avait envoyé aux îles Sainte-Marguerite. dont le commandement fut remis alors à son gouverneur. Or, Saint-Mars est venu aux îles Sainte-Marguerite en 1687, après avoir été à Exiles depuis 1681, et à Pignerol depuis 1664, où il avait été chargé de la garde de Fouquet; auparavant il était maréchal des logis des mousquetaires; il avait aidé à l'arrestation du fameux surintendant et avait été chargé de le surveiller pendant son procès; pouvait-il avoir été gouverneur du malheureux prince en Bourgogne? Cette relation n'est d'ailleurs qu'une copie de celle de Soulavie. Elle a été imprimée sous le titre de *Mémoires de M. de Saint-Mars sur la naissance de l'homme au masque de fer*, dans les *Mémoires de tous*, 1835 Dans *La Bastille*, publiée aussi en 1834, Dufey de l'Yonne s'autorise de plusieurs passages des *Mémoires* de Mme de Motteville pour démontrer que la passion de Buckingham fut partagée par Anne d'Autriche. Il fait remarquer que l'assassinat de Buckingham ressemble assez à une vengeance de mari trompé, et croit que la tendresse d'Anne d'Autriche pour Mazarin provenait de la connaissance qu'il avait

du mystère de l'enfant à qui Louis XIV donna plus tard une prison et un masque. Sismondi, dans son *Histoire des Français*, tome XXV, p. 434, semble incliner vers l'avis de Voltaire, que « c'étoit un membre inconnu de la famille royale, peut-être un fils naturel d'Anne d'Autriche ». Il pense que cet inconnu avait été élevé mystérieusement dès sa naissance, qu'il fut envoyé en 1661 ou 1662 dans l'île Sainte-Marguerite, mais qu'il ne fut confié à Saint-Mars que lorsque celui-ci passa au gouvernement de la Bastille.

Au mois d'avril 1834, la *Revue rétrospective* publia un récit suivant lequel Louis XVIII aurait laissé percer le secret de l'homme au masque de fer.

« Un jour, à l'ordre, peu de temps avant sa mort, Louis XVIII, selon son habitude, paraissait, à ce qu'on raconte dans cette pièce, absorbé dans son fauteuil, quand une conversation s'engagea sur l'histoire du Masque de fer entre M. le comte de Pastoret, gentilhomme de la chambre du roi, et un de ses collègues. M. de Pastoret défendait vivement l'opinion de Voltaire sur la fraternité du prisonnier et de Louis XIV. Le roi, en l'entendant, sembla sortir de son assoupissement, mais ne dit mot. Le lendemain une nouvelle discussion s'éleva encore à l'ordre, entre les mêmes interlocuteurs, sur une autre question historique, également controversée. M. de Pastoret fut interrompu par le roi, qui lui dit : « Pastoret, hier vous aviez raison, aujourd'hui « vous avez tort. »

En 1837, M. Paul Lacroix fit paraître *L'Homme au Masque de Fer*, dissertation remarquable, dans laquelle, après avoir passé en revue tous les ouvrages qui ont parlé de cette question historique, il combat les différents systèmes émis et cherche à prouver que l'homme au masque de fer n'est autre que Fouquet. Mais déjà, en 1826, l'auteur d'un article de la *Revue Encyclopédique* se demandait si la crédulité publique n'avait pas réuni dans un seul personnage imaginaire diverses circonstances relatives à Fouquet, à Mattbioli, à Arwediks, et à d'autres individus plus ou moins importants qui ont disparu vers la même époque. L'anecdote du plat d'argent rapporté par un pêcheur, citée par Voltaire et les *Mémoires secrets de Perse*, se trouve avec une variante non-seulement dans l'histoire de Fouquet, qui aurait écrit sur son linge, mais encore à propos d'autres prisonniers secrets, dans la correspondance de Louvois avec Saint-Mars, correspondance fouillée par plusieurs auteurs et imprimée par Depping. Deux ministres protestants avaient été confiés à la garde de Saint-Mars dans l'année qui suivit son arrivée en Provence ; l'un d'eux voulut se faire connaître en chantant jour et nuit des psaumes ; l'autre écrivit ce que Saint-Mars appelle « des pauvretés » sur son linge et des plats d'étain, disant qu'il était emprisonné pour la pureté de sa foi. Tous deux reçurent « une grosse discipline » pour leur désobéissance. Le roi ne voulait pas cesser d'enfermer les protestants fidèles, et cependant, pour ménager l'Angleterre, il voulait qu'elle ignorât ces arrestations : il changea les galères en prison secrète. On a vu qu'il ne se gênait pas de faire enlever même à l'étranger ceux qui lui avaient déplu soit par leurs écrits, soit autrement, et qu'il les enfermait dans ces prisons d'où peu de gens sortaient. Ces tombeaux anticipés devaient soigneusement garder leurs victimes pour mieux garder leurs secrets. Les précautions les plus grandes étaient prises pour cacher leur existence : on leur donnait un nom de prison, nom que l'on changeait quelquefois; on les faisait enterrer sous de faux noms après les avoir défigurés ou après avoir séparé leur tête du cadavre. Le masque de velours a bien pu recouvrir plus d'un visage ; on semble le retrouver dans plusieurs traditions, et c'est peut-être pour cela qu'il est difficile de mettre tous les dires sur l'homme au masque de fer d'accord avec les faits certains. Mais parmi ces prisonniers secrets il en est un qui ne paraît avoir aucun nom dans l'histoire, c'est celui qui a été enterré sous le nom de MARCHIALI en 1703 à l'église Saint-Paul, avec une dépense de quarante livres, et pour celui-là, il faut le reconnaître, les inductions les plus fortes semblent le rattacher à la famille royale.

L. LOUVET.

Les ouvrages cités dans l'article.

MASQUELIER (*Louis-Joseph*), dit *l'aîné*, graveur français, né le 21 février 1741, à Cysoing, près Lille, mort le 26 février 1811, à Paris. Il fut un des meilleurs élèves de Philippe Le Bas, dont l'atelier de gravure était le plus fréquenté de Paris, et acquit sous sa direction une pointe à la fois légère, ferme et brillante. Aucun genre ne lui était étranger, et il fut même un des premiers à graver à l'imitation du lavis ; mais c'est dans le paysage, pour lequel il avait toujours eu de la prédilection, qu'il a le plus souvent réussi. Ce qui mit le sceau à sa réputation fut la *Galerie de Florence;* il prit la direction de cette vaste entreprise, où un grand nombre d'excellents artistes français et étrangers furent employés, et pour laquelle lui-même exécuta plusieurs tableaux, statues et bas-reliefs. Les premières livraisons, exposées en 1802, lui valurent une médaille d'or, décernée par le gouvernement français. Nous citerons de Masquelier l'aîné : *L'Amant de la belle Europe* et *La Mort de la belle Europe*, de Potter ; — *Entrée des Français à Milan* et *la Bataille de Mondovi*, de Carle Vernet ; — *Les Garants de la félicité publique*, de Saint-Quentin ; — *Les Vœux du peuple confirmés par la religion*, de Monnet ; — *Arrivée de Voltaire aux champs Élysées*, de Moreau jeune ; — *Marine*, de Joseph Vernet ; — deux *Vues d'Ostende*, de Lemet ; — *Le Vieillard à genoux*, de G. Dow. Il a encore gravé avec Née les *Tableaux de la Suisse* de La Borde (1780-1781, 4 vol. in-fol.), suite de 216 pl., et il a fourni des vignettes aux *Historiettes* d'Imbert, à l'*Essai sur la Musique* de La Borde, au

Voyage de La Pérouse, aux *Œuvres de Voltaire* (édit. Desoër), etc. P. L.

MASQUELIER (*Nicolas-François-Joseph*), dit *le jeune*, graveur français, parent du précédent, né le 20 décembre 1760, à Sars, près Valenciennes (1), mort le 20 juin 1809, à Paris. Fils d'un jardinier, il apprit le dessin à l'école gratuite de Lille, et fit des progrès rapides grâce aux conseils de Watteau et de Guéret, qui y professaient. Envoyé à Paris par les magistrats de sa ville natale, il fut bien accueilli par son parent, qui lui enseigna la gravure, et continua pendant quelque temps de suivre les leçons de l'académie de peinture. Masquelier a travaillé au *Musée français* et à *la Galerie de Florence*, et a gravé une partie des planches du *Vocabulaire de Marine* de Lescallier et de l'édition des *Œuvres de Racine*, donnée par Geoffroy. On lui reproche une touche molle, peu de netteté et de couleur. P. L.

MASQUELIER (*Claude-Louis*), graveur français, fils de Louis-Joseph, né en 1781, à Paris. Élève de son père et du peintre Langlois, il remporta en 1805 le premier grand prix de gravure et passa plusieurs années à Rome. Il obtint ensuite un emploi de professeur de dessin en province. On cite de lui : *La Vierge du palais Colonna*, d'après Raphael, et *L'Élévation de la Croix*, d'après Rubens. P. L.

Nagler, *Neues allgem. Künstlerlex.* — *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Ch. Le Blanc, *Man. de l'Amat. d'Estampes*.

MASSA (*Niccolo*), anatomiste italien, né à Venise, où il est mort, en 1569. Il pratiqua la médecine dans sa ville natale, et y enseigna l'anatomie avec éclat, après avoir été reçu docteur à l'université de Padoue. Dans sa vieillesse il fut affligé d'une cécité complète. Sa fille lui fit élever un tombeau de marbre dans l'église de Saint-Dominique. On a fait honneur à Massa de découvertes qui ne lui appartiennent pas, comme celle des muscles pyramidaux; mais ce qu'on ne peut lui disputer, c'est d'avoir décrit d'une façon assez complète la cloison du scrotum, les muscles du bas-ventre, la première paire de nerfs et la substance de la langue. En outre il a poussé plus loin qu'on ne l'avait fait jusque alors ses recherches sur la vessie. Sur le traitement des maux vénériens il est entré dans les détails les plus exacts; il en a noté les accidents compliqués, et il a indiqué l'emploi du mercure en frictions ou en fumigations sans prétendre toutefois que ce remède fût le seul efficace. La théorie du virus vénérien, qui a pris plus tard tant d'extension, se retrouve en germe dans ses écrits. On a de lui : *Liber de Morbo Gallico;* Venise, 1532, 1559, in-4°; Bâle, 1536, in-4°; réimpr. dans le recueil *De Morbo Gallico* de Luigi Luvigini (I, 36), qui le dédia à Massa; l'édit. de Venise, 1563, contient de ce dernier quelques autres écrits : *De potestate ligni Indici, De cognitione Salsæ-pariliæ, De radicibus Chinæ*, etc. : ce traité a passé longtemps pour être le meilleur que l'on possédât sur la syphilis, telle qu'elle se produisait au seizième siècle; — *Anatomiæ liber introductorius, seu dissectionis corporis humani;* Venise, 1536, 1559, 1594, in-4° : il y décrit la gastroraphie, ou opération césarienne, qui ne fut introduite en France que cinquante ans plus tard; — *De Febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis et apostematibus pestilentialibus;* Venise, 1540, 1556, in-4°; — *Epistolæ medicinales;* Venise, 1542-1550, 2 vol. in-4°; Lyon, 1557, in-fol.; — *Examen de venæ sectione et sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis;* Venise, 1560, 1568, in-4°. Massa a encore traduit en latin une *Vie* d'Avicenne. P.

Éloy, *Dict. de la Méd.*, III. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, I. — Alberici, *Scrittori Veneziani*, 7.

MASSABIAU (*Jean-Antoine-François*), publiciste français, né à Figeac, le 21 octobre 1765, mort à Paris, le 22 septembre 1837. Zélé partisan des principes de 1789, il fut envoyé en mission dans plusieurs départements de la Bretagne, et fit souvent entendre sa voix dans les assemblées populaires. Après la révolution, il rentra dans la vie privée. Il fut nommé, vers la fin de sa vie, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On a de lui : *De l'esprit des institutions politiques;* Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — *La liberté des journaux impossible avec le système représentatif;* Paris, 1818, in-8°; — *Du rapport des diverses formes du gouvernement avec les progrès de la civilisation;* Paris, 1805, in-8°; — *La République sous les formes de la Monarchie;* Paris, 1832, in-8°. Il a fourni au *Moniteur*, de 1821 à 1826, des articles de critique littéraire et de politique.

Son neveu, *François-Léon* MASSABIAU, docteur en médecine, né à Villefranche (Aveyron), le 8 décembre 1795, est depuis 1852 membre du corps législatif. A. H—T.

Quérard, *La France Litt.* — *Moniteur*, 29 sept. 1839.

MASSAC (*Raimond* DE), poëte latin moderne, né à Clairac (Agénois), mort à Orléans, au commencement du dix-septième siècle. Issu d'une famille noble, il s'établit en 1586 à Orléans, où il devint doyen de la faculté de médecine. On a de lui : *Pæan Aurelianus*, poëme inséré dans le recueil des *Poëmes et Panégyriques de la ville d'Orléans;* 1646, in-4°. Il y célèbre l'heureuse température d'Orléans, et fait l'éloge des médecins qui s'y sont distingués par leur science et par leurs talents; — *Pugeæ, sive de lymphis pugeacis, lib. II;* Paris, 1600, in-8° : poëme enrichi de notes grecques et latines de Jacques Levasseur, docteur en théologie, et mis en vers français par Charles de Massac, fils de l'auteur, sous ce titre : *Les Fontaines de Pougues;* Paris, 1605, in-8°. Il laissa plusieurs ou-

(1) Quelques auteurs le font naître le 10 décembre 1760, au hameau de Flers, sur la route de Tournay.

vrages manuscrits, entre autres une traduction poétique des *Métamorphoses* d'Ovide. H. F.

Mercure de France, mars 1763.

MASSARD (*Jean*), graveur français, né le 22 août 1740, à Bellême, mort le 16 mars 1822, à Paris. Fils d'un cultivateur, il saisit l'occasion de venir à Paris avec un de ses parents, et entra chez un libraire, où se développa son goût pour les beaux-arts. Doué d'un grand amour du travail, il apprit, grâce à ses persévérants efforts, à dessiner et à graver, et ne rencontra d'autre secours dans ces difficiles études que celui d'un graveur obscur, nommé Martinet. Après avoir eu part aux vignettes dont celui-ci était chargé, il quitta ce genre d'occupation, assez lucratif, pour entreprendre seul des travaux plus importants. Ses débuts dans le genre historique le placèrent immédiatement au rang des premiers artistes de son temps, et lui valurent son agrégation à l'ancienne Académie royale de Peinture. En 1814 il reprit le titre de graveur du roi, qu'il avait obtenu avant la révolution, et mourut plus qu'octogénaire, des suites d'une chute qu'il avait faite en sortant de la messe. Outre un grand nombre de vignettes, Massard a gravé : *La Famille de Charles Ier* et *La plus belle des Mères*, d'après Van Dyck ; — *La Mère bien aimée*, *La Dame bienfaisante*, *La Cruche cassée*, *La Vertu chancelante*, d'après Greuze ; — *Adam et Ève*, d'après Cignani ; — *Agar et Abraham*, d'après Girardon ; — *Érigone*, d'après Mieris ; — *La Confiance d'Alexandre*, d'après Restout ; — *La Mort de Socrate*, d'après David. Il a en outre exécuté quelques-unes des plus belles planches de *la Galerie de Florence* et du *Musée français*. P. L.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822. — Ch. Le Blanc, *Man. de l'Amat. d'Estampes*.

MASSARD (*Jean-Baptiste-Raphael-Urbain*), graveur français, fils du précédent, né en 1775, à Paris, mort le 27 septembre 1849, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise). Élève de son père pour la gravure, il étudia le dessin à l'école de David. De grandes dispositions, qui se manifestèrent chez lui de bonne heure, lui permirent de débuter fort jeune en ornant de charmantes estampes plusieurs ouvrages de luxe, entre autres *Le Musée royal*, de Laurent et Robillard, l'édition in-folio de Racine, de Didot, et l'édition portugaise des *Lusiades* de Camoëns. Il ne tarda pas à s'élever au grand genre de la gravure en reproduisant au burin *Sainte Cécile* de Raphael, *Saint Paul prêchant au désert* de Lesueur, *Les Sabines* de David, *Apollon et les Muses* de Jules Romain, *Homère* de Gérard, *Les Funérailles d'Atala* et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, de Girodet. Cette dernière planche, que l'artiste avait dédiée à la faculté de médecine, lui valut de la part de ce corps savant une médaille d'or et la faveur de siéger parmi les professeurs dans leurs séances particulières. Un de ses plus beaux travaux est le portrait en pied de *Louis XVIII*, d'après le tableau original de Gérard. Il fut, en 1823, nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Pendant les quinze dernières années de sa vie, il se livra entièrement au repos. « Peut-être, lit-on dans *Le Moniteur*, n'égalait-il pas Richomme pour la délicatesse du travail et le sentiment de la morbidesse; mais il lui était au moins égal par la fermeté du burin, par l'habile arrangement des tailles et par l'harmonieuse vigueur de l'effet. » Massard, attaqué de paralysie partielle depuis quelques années, est mort de cette maladie à sa maison de campagne, près Paris. P. L.

Nouv. Biogr. des Contemp. — Nagler, *Neues Allgem. Künstlerlex.* — *Le Moniteur univ.*, 16 octobre 1849. — *Docum. partic.*

MASSARI (*Lucio*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1569, mort en 1633. On a peine à comprendre que cet artiste, qui quelquefois approcha des Carrache et égala l'Albane, n'ait point eu part à leur gloire et soit si peu connu en dehors de sa ville natale. Ses œuvres, peu nombreuses, respirent une telle grâce, une telle gaieté, sont finies avec un tel amour qu'elles défient souvent la plus sévère critique. Élève de Louis Carrache, il acheva ses études à Rome pendant le séjour d'Annibal Carrache, dont il imita le style; mais sa principale qualité, la grâce, il la dut à son intime liaison avec l'Albane, dont il partagea les travaux, la société, et jusqu'à la villa, et avec lequel il tint école de peinture. Le *Mariage de sainte Catherine*, à Saint-Gaétan, et le *Noli me tangere* sont regardés comme les plus beaux ouvrages de Massari à Bologne, où l'on voit encore de lui une *Descente de croix*, *Sainte Claire tenant l'hostie et repoussant les Sarrasins*, *La Vocation de saint Jacques et de saint Jean*, *L'Enfant prodigue*, et *L'Ange de justice devant la Trinité*, *La Communion de saint Jérôme*, *L'Adoration des Mages*, *Saint Cyrille*, *La Visitation*, *Saint Charles Borromée*, etc. Massari traita les sujets tragiques avec une profonde intelligence de l'art, ainsi que le prouvent le magnifique tableau du *Massacre des Innocents*, du palais Bonfioli, et *Le Spasimo*, de la Certosa, compositions qui pour la quantité, la variété et l'expression des figures, l'emportent peut-être sur ce que l'Albane a produit de plus parfait. Dans la fresque, son coloris est moins heureux, et tombe presque toujours dans le jaune et le rouge brique. Nous trouvons de lui quelques sujets de la *Jérusalem délivrée* au palais Malvezzi-Bonfioli. La *Guérison de saint Roch*, à l'oratoire dédié à ce saint, et plusieurs grandes compositions au cloître de S.-Michele-in-Bosco. Une seule de celles-ci est bien conservée : c'est *Le Miracle de la multiplication des pains par saint Benoît*. Citons encore parmi les tableaux de ce maître ; à Forli : *La Vierge et saint Joseph*, *La Fuite en Égypte* ; et à Modène, à la galerie ducale, un *Christ au*

jardin des Oliviers. La galerie publique de Florence possède de Massari une *Sainte Famille dans un paysage*, et *La Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean*. En mourant, à Bologne, où il fut enterré dans l'église Saint-Benoît, Massari laissa de nombreux élèves, parmi lesquels Sebastiano Brunetti, Antonio Banda, et son fils Bartolommeo Massari qui plus tard abandonna la peinture pour la médecine. E. B—N.

Orlandi, Baldinucci, Lanzi, Ticozzi. — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

MASSARI (*Giorgio*), architecte vénitien, du dix-septième siècle. Doué d'une imagination féconde, il exécuta à Venise la façade de l'Académie des Beaux-Arts, le palais Grassi (aujourd'hui l'hôtel de ville), l'église Santa-Maria della-Pietà, et surtout la façade de l'église des Jesuates, Notre-Dame-du-Rosaire. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Quadri, *Otto Giorni in Venezia.*

MASSARIA (*Alessandro*), savant médecin italien, né vers 1510, à Vicence, mort le 18 octobre 1598, à Padoue. Il étudia les langues anciennes sous l'habile grammairien Grifoli, et suivit les cours de l'université de Padoue, s'attachant aux professeurs les plus célèbres, tels que Fracanziani, Oddi et Fallopio. Dès qu'il eut été reçu docteur, il retourna dans sa ville natale, où il enseigna l'anatomie et exerça la médecine pendant vingt-cinq ans. Sa réputation l'ayant fait appeler à Venise (1578), il vit ses talents récompensés par l'estime générale et par les faveurs de la fortune. En 1587, on le désigna pour remplir à Padoue la chaire que le départ de Mercuriali avait laissée vacante. Sa maison était toujours ouverte aux savants et aux étrangers; les jours de grande fête il donnait à dîner à un grand nombre de pauvres, qu'il servait lui-même, et il ne les congédiait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes. Il était d'un caractère si vif qu'un jour, interrompu plusieurs fois par un de ses élèves, il prit un bâton, et l'en frappa rudement. Sa vénération pour Galien était si grande qu'il aimait mieux, disait-il, avoir tort avec cet ancien que d'avoir raison avec un moderne; aussi ses ouvrages ne respirent-ils que la pure doctrine galénique, mais bien traitée et bien expliquée. « Quoiqu'on ne puisse s'empêcher, dit M. Jourdan, de blâmer Massaria de cet attachement servile aux décisions d'un chef de secte, qui a pour résultat immédiat d'entraver la marche de la science, il fut cependant utile à l'art de guérir en contribuant à renverser le système absurde des Arabes et à remettre en honneur la méthode expérimentale, dont la tradition était à peu près perdue. » On a de Massaria : *De Peste lib. II;* Venise, 1579, in-4°; description excellente de la peste qui a désolé l'Italie de 1575 à 1580; — *De Abusu medicamentorum vesicantium et theriacæ in febribus pestilentialibus;* Padoue, 1591, in-4°; Vicence, 1593, in-4°; — *Disputationes II, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Vicence, 1598, in-4°; avec des add., Lyon, 1622, in-4° : c'est le meilleur ouvrage de Massaria, qui, en prônant la saignée, détaille savamment les cas où elle convient et ceux où elle est nuisible; — *De Morbis Mulierum;* Leipzig, 1600, in-8°; — *De Morbo Gallico, de purgantibus, de ratione consultandi;* Francfort, 1601, in-4°; — *Practica Medica, seu prælectiones academicæ;* Francfort, 1601, in-4°; plusieurs édit.; — *Tractatus IV de Peste, de Affectibus Renum et Vesicæ, de Pulsibus, de Urinis;* Francfort, 1608, in-4°; — *Liber responsorum et Consultationum medicinalium;* Venise, 1613, 1622, in-fol. Les écrits de Massaria ont été réunis après sa mort : *Opera Medica;* Francfort, 1608, in-fol.; Lyon, 1634, 1669, 1671, in-fol.

La famille de Massaria a donné plusieurs autres médecins qui vivaient également au seizième siècle; nous citerons *Francesco* MASSARIA, né à Venise, et qui est auteur de deux ouvrages estimés : *Galeni Ad totius corporis Ægritudines remediorum strages lib. V* et *De febribus lib. II;* Bâle, 1531; — *In novum Plinii De Naturali Historia librum Castigationes et annotationes;* Bâle, 1537, in-4°, et Paris, 1542, in-4°. P.

Riccoboni, *De Gymnasio Patavino.* — Papadopoli, *Hist. Gymn. Patavini*, I. — Gabriele de Santa-Maria, *Scrittori Vicentini*, V. — Van der Linden, *Script. med.* — Manget, *Biblioth. Med.* — Éloy, *Dict. de la Méd.* — *Biographie Médicale.* — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, II.

MASSAROTTI (*Angelo*), peintre italien, né à Crémone, en 1645, mort en 1723. Il étudia à Rome dans l'atelier de Carlo Cesi. Il aimait à introduire dans ses peintures des portraits plutôt que des figures idéales, et il n'était pas toujours en garde contre les défauts des peintres naturalistes. Les ouvrages qu'il exécuta à Rome pour l'église de S.-Salvator-in-lauro lui valurent, en 1680, son admission à l'Académie de Saint-Luc. Parmi les nombreuses productions dont il enrichit Crémone, les plus estimées sont : une *Conception*, dont les figures sont les portraits du gouverneur espagnol de Crémone en 1688, don Felix de Pardo, et de sa famille, et *Saint Augustin donnant sa règle aux divers ordres religieux.* E. B—N.

Zaist, *Notizie de' Pittori Cremonesi.* — Grasselli, *Guida di Cremona.*

MASSART (*Jacques*), mystique et visionnaire protestant de la fin du dix-septième siècle. La révocation de l'édit de Nantes le força à se retirer à Amsterdam, où il exerça la médecine. Les persécutions religieuses avaient exalté son imagination. Il croyait, avec une foule d'autres mystiques, que le don de prophétie n'avait pas cessé depuis les apôtres et qu'il y avait encore de son temps des personnes qui recevaient des ré-

vélations du ciel. Se mettant naturellement lui-même au nombre de ces inspirés, il lut dans l'avenir l'accomplissement de ses désirs les plus chers, c'est-à-dire la chute de l'Église catholique et le triomphe du protestantisme. Mais, plus prudent que plusieurs de ses coreligionnaires qui annonçaient la ruine de la puissance du pape et du catholicisme pour la troisième ou la cinquième année après la révocation de l'édit de Nantes, il recula cet événement au delà de l'époque que ses contemporains pouvaient atteindre, et il le fixa à l'année 1759. Il exposa ses rêveries dans un grand nombre d'ouvrages dont les plus curieux sont : *Harmonie des prophéties anciennes avec les modernes sur la durée de l'Antéchrist et les souffrances de l'Église;* Cologne et Amsterdam, 1686-1689, 5 part. in-12; — *Explication d'un songe divin de Louis XIV;* Amsterdam, 1689, in-12. M. N.

Leclerc, *Bibliothèque universelle.*

MASSÉ (*Pierre*), démonographe français, né au Mans, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il prenait le titre de *sieur de La Perche* et exerçait au Mans la profession d'avocat. Durant les guerres de religion il s'était retiré au château de Bois-Dauphin, et, comme il le dit lui-même, « pour tromper les ennuis et éviter la molle oisiveté, mère de tous les vices et peste des bons esprits, il se mit à lire et feuilleter divers auteurs ». Le fruit de ces lectures fut l'ouvrage suivant : *De l'Imposture et Tromperie des diables, devins, enchanteurs, sorciers, et autres qui, par telle invocation diabolique, arts magiques et superstitions, abusent le peuple;* Paris, 1579, in-8°. Il y montre autant de crédulité que d'érudition. Massé promettait une suite, qu'il n'a pas donnée, traitant *De la Divination permise.* La Croix du Maine lui attribue deux traités inédits : *Deux livres de l'Impôt* et *Les cinq Points d'Erreur.* Massé vivait encore en 1584. P. L.

Hauréau, *Hist. Litt. du Maine*, I, 104.

MASSÉ (*Jean-Baptiste*), peintre graveur français, né le 29 décembre 1687, à Paris, où il est mort, le 26 septembre 1769. Entraîné par un goût prononcé vers les arts, Massé avait commencé ses études sous la direction de Jouvenet, lorsque son père, riche marchand joaillier, qui l'avait vu avec chagrin embrasser une profession peu lucrative, le décida bientôt à quitter ce maître célèbre. Petitot avait mis en vogue la peinture en émail, et par son rare talent avait acquis en même temps la réputation et la fortune. Le père de Massé, voulant mettre son fils dans la voie des succès productifs, le fit entrer chez Châtillon, peintre en émail, qui jouissait alors de quelque réputation. Châtillon était dessinateur de l'Académie des Sciences; il enseigna la gravure à son élève, afin de s'en faire aider dans les travaux qu'il faisait pour l'Académie. C'est ainsi que Massé grava le frontispice des *Mémoires* de cette compagnie. Un peu plus tard (1710), il grava d'après Rubens un tableau de la galerie du Luxembourg, celui qui représente la reine Marie de Médicis sous la figure de Minerve (1). Ces travaux n'empêchèrent pas Massé de gagner un certain renom comme peintre en émail. Il dut à ses succès en ce genre d'être reçu membre de l'Académie de Peinture en 1717, sur la présentation d'un beau portrait d'Antoine Coypel, gravé d'après le tableau de ce maître. Les contemporains de Massé ont vanté les qualités de son caractère; c'était un homme droit, énergique, de mœurs douces et agréables. Il était protestant, et avait coutume de dire : « Je sers mon Dieu et je me sens assez libre pour ne dépendre sur terre que de moi seul. » Il eut à déployer la fermeté de son esprit dans l'accomplissement d'une tâche ingrate qu'il s'était imposée et qu'il mit vingt-cinq ans à accomplir au milieu d'obstacles de tous genres. Il avait résolu de faire graver à ses frais et d'après ses dessins les tableaux que Le Brun avait peints dans la grande galerie de Versailles (2). Épuisement de ses ressources, incurie et mauvais vouloir des artistes qu'il employait, froideur du public pour le fruit de tant d'efforts, rien ne rebuta Massé. Les gravures exécutées d'après ses dessins furent publiées en 1753 en un volume in-folio. Le roi cependant, pour récompenser Massé, le nomma garde de ses tableaux en remplacement de Portail (1760), et lui acheta ses dessins au prix de dix mille livres (3). « On ne disputera jamais à Massé, dit Mariette, d'avoir eu un pinceau très-soigné, ni même de n'avoir pas été correct dans son dessin; mais tout ce qu'il a fait est froid et manque de verve; son travail est pincé; c'est celui d'un homme qui ne connaît point assez la grande manière, qui ne la sent point et qui, n'osant prendre un plus haut vol, se renferme dans le cercle étroit de la propreté. Et c'est bien là ce à quoi il faut s'attacher quand on veut plaire à la multitude et surtout aux gens du monde. » H. H—n.

Abecedario de Mariette, publié dans les *Archives de l'Art français.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre Graveur.* — Huber et Rost, *Manuel du Curieux et de l'Amateur.*

MASSÉ (*Charles-Isidore*), littérateur français, né aux Herbiers, mort au même endroit, le 20 décembre 1831. Il fit ses études à Poitiers, embrassa la carrière du barreau, et s'établit à Nantes. On a de lui : *Discours sur l'éducation des Campagnes Vendéennes;* Nantes, 1821, in-8°; — *La Vendée poétique et pittoresque, ou lettres descriptives et historiques sur le Bocage de la Vendée depuis Jules César jusqu'à l'année* 1791 *inclusivement;* Nantes,

(1) Cette estampe fait partie du recueil intitulé : « La Galerie du palais du Luxembourg peinte par P. Rubens...... etc. »; in-fol., 1710.

(2) On sait que ces peintures, commencées en 1679, furent terminées en quatre ans; elles représentent les actions mémorables de Louis XIV et forment neuf grands tableaux, douze plus petits et six grisailles.

(3) Ces dessins font aujourd'hui partie des collections du Louvre.

1829, 2 vol. in-8°, avec 10 lithogr. Il a écrit dans le *Lycée Armoricain*, *L'Ami de la Charte*, et la *Revue Vendéenne*. J. V.

Henrion. *Annuaire Biographique*. — Quérard, *La France Littéraire*.

*MASSÉ (*Victor*), compositeur français, né le 7 mars 1822, à Lorient. Ses parents étant venus se fixer à Paris, le placèrent à l'âge de neuf ans dans l'*Institution de Musique classique et religieuse*, fondée par Choron. Ce fut dans cet établissement que le jeune Massé reçut les premiers enseignements de son art. Il entra ensuite au Conservatoire, où il suivit la classe de piano de Zimmerman, et ne tarda pas à remporter le premier prix de cet instrument. Entraîné par son goût pour la composition, il étudiait en même temps l'harmonie dans la classe de Dourlens, et Zimmerman, qui l'avait pris en affection, lui donna, de son côté, d'utiles conseils. Enfin, après avoir travaillé le contrepoint et la fugue sous l'habile direction de M. Halévy, il se présenta au concours de l'Institut, et obtint, en 1844, le premier grand prix de composition musicale. M. Massé avait alors vingt-deux ans; il se rendit à Rome, où l'appelait son titre de lauréat, et écrivit pendant son séjour dans cette ville plusieurs œuvres de musique, entre autres une messe qui fut exécutée, en 1846, à l'occasion de la fête du roi Louis-Philippe. De retour à Paris, il se fit avantageusement connaître du public par un ouvrage en un acte, intitulé *La Chanteuse voilée*, qui fut représenté en 1852 à l'Opéra-Comique. *Galathée*, opéra-comique en trois actes, joué dans le courant de la même année, au même théâtre, vint réaliser les espérances qu'avait fait concevoir le premier essai du compositeur. Depuis lors M. Victor Massé a donné successivement, sur la même scène: *Les Noces de Jeannette*, un acte (1853), *La Fiancée du Diable*, trois actes (1854), *Miss Fauvette*, un acte (1855), et *Les Saisons*, trois actes (1856); — au Théâtre-Lyrique, *La Reine Topaze*, trois actes (1856); — et à l'Opéra-Comique, *Les Chaises à porteurs*, un acte (1858). Cet artiste a écrit la musique d'un opéra en deux actes, *Les Causeries de Marivaux*, qui a été représenté à Bade, en 1857. On a aussi de lui trois recueils de *Chants* de différents genres et une cantate composée et exécutée au mois d'octobre 1852, à l'Opéra, pour le retour à Paris, après son voyage à Bordeaux, du prince président, depuis Napoléon III. Esprit fin et élégant, M. Victor Massé ne donne rien au hasard. Ses partitions sont écrites avec soin et habilement instrumentées. Sa musique, simple et gracieuse dans *Les Noces de Jeannette*, comique et spirituelle dans *Les Chaises à porteurs*, empreinte d'un certain parfum archaïque dans *Galathée*, pleine de couleur dramatique dans *La Fiancée du Diable* et dans *Les Saisons*, atteste une entente parfaite de la scène. Toutes les qualités de son talent se trouvent réunies dans *La Reine Topaze*, qui nous semble être le meilleur des ouvrages qu'il a donnés jusqu'à présent, et qui ont assigné à leur auteur la place distinguée qu'il occupe parmi les compositeurs dramatiques de la jeune école française. Au mois de janvier 1860, M. Massé a été nommé chef du chant à l'Opéra, en remplacement de M. Dietsch, appelé à diriger l'orchestre de ce théâtre par suite de la mort de Girard. Dieudonné DENNE-BARON.

Documents particuliers.

MASSEEUW (*Chrétien*), en latin *Massæus*, humaniste belge, né en 1469, à Warneton, en Flandre, mort en 1546, à Cambrai. Il reçut la prêtrise, et professa les humanités à Gand jusqu'en 1509, époque où il fut appelé à Cambrai pour instruire la jeunesse dans les belles-lettres. A cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, il s'était donné lui-même le surnom de *Cameracensis*. On a de lui : *Grammatistice;* Paris, s. d.; — *Ars versificatoria;* Paris, in-4°; réimpr. avec le traité précédent sous le titre *Grammatices III partes;* Anvers, 1534-1536, in-4° : cet ouvrage souleva une violente querelle entre Massæus et Despautère, qui se plaignit d'avoir été pillé; — *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti lib. XX;* Anvers, 1540, in-fol.; chronique estimée, dont Voss et Trithème ont parlé avec éloge et à laquelle l'auteur travailla pendant un demi-siècle; il l'a accompagnée d'un calendrier égyptien, hébreux, macédonien et romain. K.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*. — Paquot, *Mémoires*, VI.

MASSEI (*Bartolomeo*), cardinal italien, né à Monte-Pulciano, le 2 janvier 1663, mort à Ancône, le 20 novembre 1748. Il était fils du trompette (sorte de hérault, de publicateur) de la ville de Florence. Lui-même entra dans la domesticité du cardinal Albani (depuis Clément XI), qui le distingua particulièrement et le fit successivement chanoine de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Pierre du Vatican, et nonce à la cour de France (1721). « Massei, dit Saint-Simon, se conduisit durant le grand feu de la constitution avec beaucoup d'honneur, de sagesse, et se fit généralement aimer et estimer. Peu fortuné, il ne s'endetta pas le moins du monde, supporta son indigence avec dignité, et s'en alla véritablement regretté de tout le monde. » Saint-Simon affirme que la cour de Rome à cette époque payait fort mal ses nonces, « qui mouraient de faim », et ne vivaient guère que des libéralités du souverain auprès duquel ils étaient accrédités. Clément XII protégea aussi Massei; il le créa évêque d'Athènes (1726), le choisit pour son camérier majeur, puis le nomma cardinal-prêtre du titre de Saint-Augustin (1730), légat de la Romagne et évêque d'Ancône. Massei a laissé des mémoires sur la cour de France; mais ils n'ont pas été publiés. A. L.

Saint-Simon, *Mémoires*. — Catal. de la *Bibliotheca Vaticana*.

MASSELIN (*Jean*), historien français, mort à Rouen, le 27 mai 1500. Il était chanoine de

Rouen en 1468, et quelques années après docteur en droit civil et en droit canon, official de l'archevêque, orateur ordinaire du clergé normand. Il avait acquis une grande réputation de prudence et d'éloquence, quand, au mois de décembre 1483, le bailliage de Rouen l'envoya siéger aux états de Tours. Louis Blosset, doyen du chapitre de Rouen, étant mort en 1488, Jean Masselin fut appelé, le 20 décembre, à lui succéder. On a de lui un ouvrage plein d'intérêt : c'est le *Journal des États* de 1484, *Diarium Statuum Generalium Franciæ*, traduit et publié pour la première fois en 1835, in-4°, par les soins de M. A. Bernier, dans la *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*. B. H.

Notice sur J. Masselin, en tête de l'édit. de M. Bernier.

MASSENA (*André*), duc de RIVOLI, prince d'ESSLING, maréchal de France, né à Nice, le 6 mai 1758, mort à Paris, le 4 avril 1817. Orphelin dès l'enfance, son éducation fut très-négligée. Il s'embarqua comme mousse sur un bâtiment commandé par un de ses oncles, et fit deux voyages au long cours. A dix-sept ans il entra dans le régiment de Royal-Italien, au service de la France, et en fort peu de temps devint caporal, sergent, adjudant sous-officier. Mais parvenu là, il resta pendant quatorze ans sans même pouvoir, à une époque où les grades supérieurs étaient le patrimoine exclusif de la noblesse, atteindre à celui de sous-lieutenant. Rebuté d'une telle injustice, il prit son congé en 1789, se retira dans sa ville natale, et s'y maria. Il habitait Antibes quand éclata la révolution ; il en adopta ardemment les principes, et redemanda à servir dans les rangs des patriotes français.

Adjudant-major au 3e bataillon des volontaires du Var, puis chef de ce bataillon, Massena se trouva attaché, en 1792, à l'armée du midi, et lors de l'envahissement du comté de Nice fut très-utile au général Anselme, qui le commandait, par son exacte connaissance des lieux. En 1793, l'activité, l'intelligence, et aussi la valeur qu'il déploya dans les Alpes Maritimes, le firent, sur un rapport que le général Biron, successeur d'Anselme, adressa à la Convention, nommer général de brigade, le 22 août 1793. Quelques mois après il obtint le grade de général de division (20 décembre 1793). En 1794, sous le général Dumerbion, il s'empara d'Oneille, de Loano, de Ponte-di-Nave, d'Ormea, de Garessio, et eut la principale part à l'affaire la plus importante de la campagne, à la victoire de Saorgio (août 1794). Placé l'année suivante sous le commandement de Kellermann, il remporta deux brillants avantages sur les Autrichiens, l'un au col de San-Giacomo, l'autre à Borghetto. Malgré ses succès, l'armée française restait sur la défensive, et sa situation devant les forces austro-sardes, beaucoup plus nombreuses, était pénible et peu sûre. Scherer, qui succéda à Kellermann dans le commandement de l'armée d'Italie, résolut de prendre l'offensive pour éloigner l'ennemi et s'assurer de bons quartiers d'hiver. Ce général, médiocre sur le champ de bataille, mais qui ne manquait pas d'intelligence, reconnut le mérite supérieur de Massena, et lui demanda de rédiger un plan général d'attaque. Ce plan, bien conçu et surtout admirablement exécuté par Massena, qui conduisit le centre de l'armée française, eut pour résultat la victoire de Loano (23 novembre 1795). Les Austro-Sardes eurent beaucoup de morts et de prisonniers, et perdirent presque toute leur artillerie. Les Français, maîtres du versant occidental des Alpes, attendirent le printemps pour envahir l'Italie, dont cette victoire leur ouvrait la route. Un nouveau général en chef les y conduisit. En 1796, le général Bonaparte remplaça Scherer; Massena fut son principal lieutenant dans cette mémorable campagne, commencée dans la rivière de Gênes et terminée à Leoben. Après les premières victoires de Montenotte (9-11 avril 1796), de Millesimo (14 avril), Massena eut le commandement de la colonne de grenadiers qui formait l'avant-garde. A la tête de ce corps il força le passage du pont de Lodi, enleva Pizzighitone, et entra le premier dans Milan. Lonato, Castiglione (juin et juillet), Roveredo, Bassano, Corea, Saint-Georges, la Brenta, Caldiero, Arcole (novembre), Rivoli et La Favorite (9-11 janvier 1797), où en deux fois vingt-quatre heures la division Massena combattit sur deux champs de bataille à douze lieues de distance; Longara, San-Daniel, la Chiesa, Tarvis, Villach et Clagenfurth furent ensuite les théâtres de ses exploits, et vingt-cinq lieues seulement le séparaient de Vienne quand une suspension d'armes arrêta sa marche triomphale. Bonaparte avait, dans le cours de cette campagne, surnommé Massena *l'enfant chéri de la victoire*, et la France entière lui avait confirmé ce surnom. Aussi, quand Massena vint chercher à Paris la ratification des préliminaires de Leoben et présenter au Directoire les drapeaux enlevés aux Autrichiens, on l'y reçut avec enthousiasme; le peuple se porta à sa rencontre, et les autorités lui donnèrent une fête magnifique dans la salle de l'Odéon. Le Directoire, qui craignait Bonaparte, eut, pendant le séjour de Massena dans la capitale, l'idée de l'opposer au général en chef de l'armée d'Italie; ce ne fut qu'un projet vague. Après le 18 fructidor, Massena fut porté sur les listes des candidats pour remplacer Barthélemy et Carnot au Directoire exécutif; mais cette présentation n'étant qu'un honneur, il ne fut pas nommé.

Il revint à l'armée d'Italie, et, le 19 février 1798, il remplaca, dans le commandement du corps d'occupation de Rome, Berthier, dont le Directoire était mécontent. L'armée, fière de ses victoires, vivant depuis longtemps chez un peuple conquis, mal tenue par ses chefs, et point du tout payée par le gouvernement, se plaignait

d'être pauvre au milieu d'une ville livrée au pillage par les agents français. La nomination de Massena, qui passait pour être complice de ces déprédations, porta au comble le mécontentement. Le 24 février tous les officiers présents à Rome, au nombre de deux cent quarante-deux, se réunirent à la Rotonde en assemblée délibérante. Là ils déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient pas Massena pour leur général en chef, et offrirent le commandement à Berthier, en lui « demandant vengeance des vols faits dans Rome par des monstres gradés et des administrations dévastatrices et corrompues, plongées nuit et jour dans le luxe et la débauche ». La population de Rome et des environs profita de ce mouvement anarchique pour se soulever le 25. Massena réprima cette insurrection avec autant d'habileté que d'énergie. Mais les soldats, qui lui avaient obéi pendant le danger, refusèrent de reconnaître plus longtemps son autorité. Le soir même du 25, le comité des officiers lui notifia que l'armée ne reconnaissait d'autre chef que le général Alexandre Berthier. Massena ne résista pas à cette manifestation, et, après avoir remis le commandement au général Dallemagne, il se retira à Monte-Rossi. Ces événements, où l'armée montra contre Massena une animosité froide et implacable, firent sur lui une douloureuse impression. Dans son découragement, il écrivit à Bonaparte : « Que vais-je devenir, mon général ? Je l'ignore. J'ai recours à vos bontés : j'attends tout de vous; une ambassade m'épargnerait le désagrément de rentrer en France de quelque temps. Je ne dois plus servir : je n'ai rien à me reprocher, il est vrai ; mais l'opinion publique.... Enfin je me jette dans vos bras. » Le général Bonaparte ne fit rien pour lui, et le Directoire, après l'avoir rappelé de Rome, le laissa en disponibilité. La guerre qui se ralluma avec l'Autriche en 1799 rendit ses services nécessaires. Nommé général de l'armée d'Helvétie en février 1799, il franchit le Rhin, le 6 mars, tandis que ses lieutenants, Lecourbe et Dessoles, occupaient les hautes vallées de l'Adige et de l'Inn; mais il essaya vainement d'arracher au général autrichien Hotze la formidable position de Feldkirch, ville située au delà du Rhin, un peu au-dessus de l'embouchure du fleuve dans le lac de Constance; et lors de la troisième tentative, qui fut la principale et qui eut lieu le 23 mars, il ne perdit pas moins de deux mille hommes. Malgré cet échec, que compensaient d'ailleurs les succès de Lecourbe et de Dessoles, il aurait pu, pour peu que Jourdan et Scherer, commandants des armées du Rhin et d'Italie, l'eussent appuyé, l'un à droite et l'autre à gauche, se maintenir devant Hotze; mais, établi qu'il était sur le saillant que la Suisse forme entre l'Allemagne et l'Italie, il se trouvait, par suite des sanglants revers de ses deux collègues, placé entre deux armées victorieuses; il jugea indispensable de repasser lui-même le Rhin, d'enjoindre à Lecourbe d'évacuer l'Engaddine, et de replier toutes ses forces dans l'intérieur de la Suisse.

Bientôt, comme Jourdan et Bernadotte avaient abandonné leur quartier général, dans l'intention de courir à Paris se justifier de leurs défaites, et se plaindre de l'insuffisance des moyens mis à leur disposition, le Directoire en profita pour les casser et pour investir Massena du triple commandement de l'armée d'Helvétie, de l'armée du Danube et de l'armée du Rhin, c'est-à-dire de toutes les troupes françaises cantonnées depuis Dusseldorf jusqu'au Saint-Gothard. Massena ne pouvait prendre le commandement en chef dans une situation plus critique. Il comptait au plus une trentaine de mille hommes, épars depuis la vallée de l'Inn jusqu'à Bâle, et il avait pour adversaires trente mille hommes sous Bellegarde; dans le Tyrol, vingt huit mille sous Hotze; dans le Vorarlberg, quarante et quelques mille sous l'archiduc Charles, entre le lac de Constance et le Danube. Cette masse, d'environ cent mille hommes, pouvait l'envelopper et l'anéantir. Mais l'archiduc, malade et forcé de suivre les plans du conseil aulique, agit avec beaucoup de lenteur. La Suisse offre du côté de l'Allemagne trois lignes de défenses excellentes : la première et la plus étendue est celle du Rhin; la seconde est celle de la Linth, du lac de Zurich et de la Limmat; la troisième est celle de la Reuss. Massena, qui n'avait pas assez de troupes pour défendre la ligne du Rhin, s'établit solidement derrière la Limmat. Son aile droite, composée des trois divisions Lecourbe, Ménard et Lorges, s'étendait depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité du lac de Zurich; les quatre divisions Oudinot, Vandamme, Thurot et Soult, qui composaient le centre, bordaient la Limmat même. La gauche, détachée vers Bâle et Strasbourg, gardait le Rhin.

Avant de se renfermer dans cette position, Massena voulut empêcher l'archiduc Charles et son lieutenant Hotze de se réunir. Il était trop tard. Il les combattit le 24 mai sur plusieurs points, notamment à Aldinfingen, à Frauenfeld, et obtint partout l'avantage, grâce à cette vigueur d'exécution qu'il déployait toujours; mais il ne put empêcher la réunion des deux corps ennemis, et fut attaqué lui-même le 4 juin. Il avait pris position sur les hauteurs qui couvrent la Limmat et le lac de Zurich. Il résista deux jours aux forces supérieures des Autrichiens, et se retira ensuite en bon ordre sur la ligne intermédiaire de l'Albis. L'ennemi ne l'y troubla pas. Les dernières semaines de juin, les mois entiers de juillet et d'août, enfin une bonne partie du mois de septembre s'écoulèrent sans que les Autrichiens prissent l'offensive. Massena resta lui-même sur la défensive attendant que ses ennemis commissent quelque faute. Cette faute fut commise en effet. Dans les premiers jours de septembre, le conseil aulique imagina de changer complétement la distribution des troupes en en-

voyant l'archiduc sur le Rhin et en appelant d'Italie en Suisse le général russe Souvarow pour qu'il s'y réunit avec son compatriote Korsakoff. Jusqu'à l'arrivée de Souvarow, Hotze et Korsakoff, laissés sur la Limmat avec cinquante-cinq mille hommes, étaient exposés aux coups de l'armée française, récemment renforcée. Massena, profitant de cette circonstance favorable, attaqua le 25 septembre l'ennemi sur la rive gauche de la Limmat, et fit passer le général Oudinot avec quinze mille hommes sur la rive droite pour opérer sur les derrières des Russes. Ce double mouvement s'accomplit heureusement, et fut la première des journées si célèbres sous le nom collectif de victoire de Zurich. Le 26 l'action recommença. Les divisions françaises de Mortier et de Klein assaillirent Zurich par la rive gauche, tandis qu'Oudinot s'avançait vers la même ville par la route de Wintherthur. Après une résistance acharnée, l'infanterie russe céda. Zurich, encombrée d'artillerie, d'équipages, de blessés, tomba au pouvoir des Français, qui recueillirent cinq mille prisonniers, cent pièces de canon et le trésor même de l'armée ennemie. Korsakoff, affaibli de la moitié de son armée, regagna le Rhin en toute hâte. A l'autre extrémité du lac de Zurich, Soult avait franchi la Linth et forcé Hotze de reculer aussi vers le Rhin. Souvarow, qui comptait tomber sur un ennemi à moitié défait, s'engagea au contraire au milieu d'une armée intacte et bientôt victorieuse. Au débouché du Saint-Gothard, le général russe rencontra les Français, inférieurs en nombre, mais admirablement commandés par Lecourbe. Un combat de géants s'engagea entre l'armée russe et la brigade française, et dura trois jours, les 24, 25 et 26 septembre. Le soir du troisième, Souvarow, informé des désastres de Korsakoff et de Hotze, céda à Lecourbe l'honneur de la victoire, et, ne pouvant percer à gauche vers Lucerne, entreprit de pénétrer à droite dans le Mutten-thal, dont le séparaient pourtant des montagnes horribles. La distance n'était que de trois lieues; mais le sentier qu'il fallut suivre était tellement abrupt, tellement étroit, que les Russes mirent quarante-huit heures à la parcourir. Arrivé sur le Mutten, Souvarow donna deux jours de repos à ses troupes, et le 30 se remit en marche. Pressé en queue, arrêté en tête, il résista bravement à toutes les attaques de Massena. Il s'ouvrit la route de Glaris; mais il ne put se frayer celle de Wesen. Rejeté sur Glaris après plusieurs actions sanglantes, il ne lui restait d'autre ressource que de remonter la vallée d'Engi pour atteindre les Grisons. Après quatre jours d'efforts surhumains, de souffrances inouïes, il gagna Coire et le Rhin. Le feu, les marches surtout, lui avaient enlevé plus du tiers de son armée. Ainsi, en quinze jours à peine, cent mille Austro-Russes, prêts à envahir la France, venaient d'être chassés de Suisse et rejetés en Allemagne. Leurs pertes matérielles étaient immenses, car elles ne s'élevaient pas à moins de vingt-six mille hommes; mais l'effet moral des défaites qu'ils avaient subies fut encore plus grand. Souvarow, qui se croyait invincible, se retirait plein de honte et de rage; il rejeta sur les Autrichiens la faute de tout le mal; il refusa de servir désormais avec eux, et la coalition se trouva dissoute. La victoire de Zurich sauva la France. Moins de deux mois après Bonaparte s'empara du pouvoir avec le titre de premier consul. Un de ses premiers actes fut de retirer le commandement de l'armée victorieuse à Massena et de lui confier l'armée d'Italie, battue à Novi et campée de Gênes au Var. Massena arriva à Gênes le 18 février 1800. Dès les premières opérations, les forces autrichiennes, immensément supérieures, coupèrent l'armée française en deux, en rejetèrent une partie sous le général Suchet au delà du Var, et réduisirent Massena à la possession de Gênes et de sa banlieue (avril 1800). De brillantes sorties dans lesquelles le général français fit beaucoup de prisonniers n'empêchèrent pas les Autrichiens de resserrer le blocus, auquel concourut la flotte anglaise. Bientôt cette grande cité fut en proie à une horrible famine. Les rues étaient jonchées de morts et de mourants. On se disputait les chevaux, qui, morts de maladie, étaient transportés à la voirie; on s'arrachait les animaux domestiques de toutes espèces; on mangeait jusqu'à des souris, des rats et de l'herbe, des souliers, des havre-sacs et des gibernes. La plus horrible détresse régnait surtout dans la rade, où les prisonniers étaient embarqués; on n'osait envoyer personne à leur bord, de peur qu'il ne fût déchiré. Toutes les ressources s'épuisèrent; au 21 mai il n'existait plus de quoi faire pour deux jours du mauvais pain que l'on distribuait aux troupes. Massena, qui savait que Bonaparte, arrivé au pied des Alpes, allait les franchir sur les derrières des Autrichiens, pensant que gagner du temps était tout gagner, mit néanmoins tout en œuvre pour prolonger cette agonie; il fit donc ramasser tout ce qui existait dans la ville d'amandes, de graine de lin, d'amidon, de son, d'avoine sauvage, de cacao; amalgamant le tout, il en fit faire une composition que l'on distribua au lieu de pain. Ce mastic noir, pesant, non susceptible de cuisson, fut reçu sans de trop vives plaintes par le soldat, que soutenaient la continuelle espérance d'une prochaine délivrance et la gloire dont tant de dévouement devait être la récompense. Le 30 mai Massena reçut de la part des généraux autrichiens la proposition de la capitulation la plus honorable. Il essaya encore de gagner du temps; mais, voyant que ses soldats n'étaient plus en état de soutenir le poids de leur fusil et que la population, arrivée au dernier degré de détresse, se soulevait, il signa le 5 juin un traité par lequel il consentit à évacuer Gênes et à se retirer sur le Var. En signant il dit gaiement aux officiers au-

trichiens : « Je vous donne ma parole d'honneur qu'avant vingt jours je serai devant Gênes. » — « Vous y trouverez, lui répondit l'un d'eux, des hommes auxquels vous avez appris à la défendre. » Cette mémorable défense, en paralysant dans les Alpes une partie de l'armée autrichienne, permit à Bonaparte d'exécuter le hardi mouvement qui aboutit à la victoire de Marengo, et le 24 juin l'armée française rentra dans Gênes. Quand le premier consul retourna à Paris, il remit à Massena le commandement en chef de l'armée d'Italie. Mais il le lui retira bientôt pour en investir Brune, soit que les notoires déprédations de Massena l'eussent mécontenté, soit qu'il eût appris que ce général n'avait pas approuvé le coup d'État du 18 brumaire. Massena en effet montrait peu de sympathie pour le gouvernement consulaire. Il ne vota que pour le consulat à vie (1802). Cependant, en 1803 il fut élu par le sénat membre du corps législatif, sur la présentation du collége électoral de la Seine. Il fit dans cette assemblée quelque opposition, ou du moins se montra indépendant, et se prononça contre les accusateurs de Moreau. Néanmoins, Napoléon l'inscrivit, en 1804, sur la liste des maréchaux de l'empire et par suite, en 1805, sur celle des grands-aigles de la Légion d'Honneur. La même année, quand éclata la troisième coalition, il l'appela de nouveau au commandement de l'armée d'Italie. Massena ouvrit la campagne par la prise de Vérone, au mois de septembre, et, malgré l'issue incertaine de la bataille de Caldiero, atteignit le but qu'il se proposait, c'est-à-dire empêcha l'archiduc Charles de secourir la capitale de l'Autriche, sur laquelle marchait Napoléon. Après la signature du traité de Presbourg, quand l'empereur plaça son frère Joseph sur le trône de Naples, Massena fut chargé de conquérir ce royaume. Il dispersa les Napolitains, força les Anglais à se rembarquer, et s'empara de Gaète qui passait pour imprenable (18 juillet 1806); enfin, il soumit les Calabres.

Appelé, en 1807, à la grande armée que Napoléon commandait en personne, il rejoignit l'empereur à Osterode, en Pologne, et prit aussitôt le commandement de l'aile droite. Il devait à la fois empêcher les Russes de tourner la ligne française d'opération, et imposer aux Autrichiens, qui, peu distants de Varsovie, menaçaient de prendre l'offensive. Il atteignit parfaitement ce double but, et l'armistice qui amena bientôt après la paix de Tilsitt arrêta seul ses succès. Le titre de *duc de Rivoli*, avec une dotation considérable, fut la récompense de ses nouveaux comme de ses anciens services. De retour à Paris, il eut le malheur, dans une partie de chasse, de recevoir dans l'œil gauche un grain de plomb parti du fusil de Berthier. L'œil resta paralysé. Cet accident n'empêcha pas Massena de prendre une part active à la campagne de 1809 contre l'Autriche. Il commanda la droite de l'armée française dans les mémorables journées de Landshut et d'Eckmühl, qui rejetèrent le prince Charles sur la rive gauche du Danube avec la moitié de ses forces, tandis que l'autre moitié, sous le général Hiller, se retirait sur Vienne. Hiller s'établit dans le château d'Ebersdorff, qui, couvert par la Traun, paraissait inexpugnable; mais Massena assaillit cette position avec tant de vigueur qu'il l'enleva en quelques heures (3 mai). Ce succès ouvrit aux Français la route de Vienne, qui capitula après un court bombardement (14 mai). Quelques jours après (21 mai), l'empereur lança sur la rive gauche du Danube trente-cinq mille hommes environ, commandés par les maréchaux Massena et Lannes. Ces troupes eurent à combattre plus de cent mille Autrichiens, et résistèrent à toutes leurs attaques; le lendemain, augmentées de vingt mille hommes à peu près et attendant de nouveaux renforts, elles prirent l'offensive; mais la rupture du grand pont, qui mettait en communication la rive droite du fleuve avec l'île de Lobau, laissa bientôt l'armée française sans espoir de recevoir des renforts et des munitions. Napoléon se décida alors à se retirer dans l'île de Lobau. Ce mouvement ne pouvait s'opérer qu'au moyen d'un petit pont et à la faveur de la nuit. Il fallut donc tenir toute la journée devant un ennemi très-supérieur en forces, et avec un grand fleuve à dos au risque imminent d'y être précipité. Lannes fut blessé mortellement vers le milieu du jour, et Napoléon, jugeant sa présence nécessaire dans l'île Lobau et sur la rive droite, confia à Massena le commandement en chef de toutes les troupes laissées sur la rive gauche. Ce général, avec l'indomptable ténacité qu'il avait déployée dans tant de combats, se maintint dans le village d'Aspern, et empêcha les Autrichiens d'enlever le petit pont, qui servit pendant la nuit à la retraite de l'armée française. Le lendemain matin (23 mai), après avoir évacué ses blessés et son artillerie, il quitta le dernier le champ de bataille et rentra dans l'île Lobau, que le prince Charles n'osa pas attaquer, et d'où six semaines plus tard l'armée française sortit une seconde fois pour revenir sur la rive gauche (4-5 juillet). Le 6 juillet la bataille s'engagea dans la plaine de Wagram. Massena, qui commandait la gauche, eut à supporter le principal choc de l'armée autrichienne. Rudement froissé par une chute de cheval qu'il avait faite la veille, il se fit traîner dans une calèche, et se maintint contre des forces bien plus nombreuses jusqu'à ce qu'il eût été dégagé par l'effort victorieux de Macdonald contre le centre de l'armée autrichienne. Les services éminents qu'il avait rendus dans cette campagne lui valurent le titre de *prince d'Essling*. Le repos dont il semblait avoir besoin après tant de fatigues fut de courte durée. Au printemps de 1810 Napoléon voulant chasser les Anglais du Portugal, où Junot et Soult avaient échoué, y envoya Massena. Vers le milieu de mai le prince d'Essling arriva à Valladolid, et prit le commandement de l'armée de

Portugal, rassemblée dans la Vieille-Castille et le royaume de Léon, comprenant le deuxième corps, sous Reynier, le sixième sous le maréchal Ney, le huitième sous le général Junot, et une réserve de cavalerie, sous Montbrun, et formant 70,000 hommes environ, dont 60,000 disponibles. Malheureusement l'administration de l'armée laissait beaucoup à désirer; le matériel était en mauvais état; les vivres et les munitions étaient rares. La discipline s'était aussi fort relâchée durant plusieurs années d'une guerre funeste, et les principaux généraux (Ney surtout) donnèrent le fâcheux exemple de dénigrer le général en chef, et montrèrent à son égard un mauvais vouloir qui alla jusqu'à la désobéissance. A ces difficultés il faut ajouter un pays dévasté par la guerre, et tout entier soulevé contre les Français, où il était presque impossible de vivre et où l'armée, enveloppée d'un cercle de *guerillas*, n'avait pas de moyens de communication assurés avec ses dépôts, et périssait en détail. Dans de pareilles conditions le succès d'une invasion en Portugal, qu'il s'agissait d'arracher à 55,000 Anglo-Portugais, commandés par Wellington, était peu probable. Massena fit tout ce qu'il était possible d'attendre de ses grands talents. Pour assurer sa base d'opération, il s'empara des places fortes de Ciudad-Rodrigo (juillet), et d'Almeida (août). Il marcha ensuite sur Coïmbre par la vallée du Mondego. Le 26 septembre il arriva en face du coteau de Busaco, qui couvrait Coïmbre et que Wellington occupait fortement. Le 27 les Français attaquèrent les Anglais avec une grande vigueur, mais sans pouvoir leur enlever Busaco. Le lendemain, au lieu de recommencer l'attaque de front, ils tournèrent la position, manœuvre qui obligea les Anglais à battre en retraite (29 septembre). Wellington s'établit sur la rive droite du Tage, dans un angle formé par le fleuve et la mer et derrière les lignes de Torrès Vedras. Ces lignes, préparées par la nature et fortifiées avec art, protégées par cent redoutes ou forts et par 600 pièces de canon, étaient défendues par 60,000 Anglais, Portugais, Espagnols, bien approvisionnés et prémunis contre tout accident par une flotte immense qui les aurait recueillis en cas de défaite. Forcer les lignes de Torrès Vedras avec cinquante mille hommes harassés de fatigue, sans vivres, sans matériel, avec une artillerie et des munitions insuffisantes, était absolument impossible. Il fallut à Massena des prodiges d'énergie pour se maintenir en présence de l'ennemi pendant cinq mois, attendant des renforts qui n'arrivèrent pas. Enfin, le 5 mars 1811, il commença son mouvement rétrograde, et, après une retraite qui excita l'admiration de son habile adversaire, il regagna la frontière d'Espagne (6 avril), ne gardant en Portugal qu'Almeida. Il n'avait pas renoncé à prendre sa revanche sur Wellington, et dès que ses troupes furent reposées et renforcées, il marcha contre les Anglais, campés derrière le village de Fuentès de Oñoro, et les assaillit le 4 mai. Le 5 mai il recommença le combat, et força l'aile droite de l'ennemi à reculer. « Il n'y eut pas dans toute cette guerre de moment plus dangereux pour l'Angleterre, » a dit l'historien anglais Napier; mais cette fois encore la victoire échappa à Massena. Il resta pendant cinq jours en face des Anglais, ne pouvant ni les attirer hors de leur position, ni les en chasser. Le 11 mai il rentra en Espagne. La bataille indécise de Fuentès de Oñoro fut le dernier acte militaire de Massena. Injustement disgracié par l'empereur, il remit le commandement au maréchal Marmont, et revint en France. Napoléon ne l'employa pas dans la campagne de Russie, et ne lui confia en 1813 que la position secondaire de commandant de la 8ᵉ division militaire à Marseille. Louis XVIII le maintint dans ce poste, le nomma successivement chevalier et commandeur de Saint-Louis, et lui octroya des lettres de *grande naturalisation*, ayant pour effet de le rendre admissible à la chambre des pairs et à la chambre des députés. Massena, qui était encore à Marseille quand Napoléon débarqua à Cannes, se montra fidèle aux serments qu'il avait prêtés à la famille des Bourbons, seconda autant qu'il dépendait de lui les efforts du duc d'Angoulême dans la malheureuse expédition de la Drôme, et malgré l'exemple donné par les villes de Bordeaux, Toulouse, Montpellier et Nîmes, n'arbora le drapeau tricolore que lorsqu'il flottait déjà sur toute la France.

Pendant les Cent Jours, Massena resta étranger à tout service militaire. Après la seconde abdication, il reçut du gouvernement provisoire le commandement de la garde nationale de Paris, et sut maintenir l'ordre dans cette immense capitale. Nommé membre du conseil de guerre devant lequel l'infortuné Ney fut d'abord traduit, il se récusa comme les autres maréchaux, et eut bientôt lui-même à défendre son honneur, sinon sa vie. Dénoncé aux chambres pour la prétendue félonie de la conduite qu'il avait tenue au 20 mars, il se justifia complétement par la publication d'un mémoire; mais ces calomnies hâtèrent le terme de ses jours. Il mourut en effet de chagrin, plus encore que de maladie, âgé seulement de cinquante-neuf ans. Tous les vieux soldats qu'une police ombrageuse n'avait pas éloignés de Paris se pressèrent autour de son cercueil, et le suivirent au cimetière de l'Est. Là, à l'endroit où repose le duc de Rivoli, le prince d'Essling, le vainqueur de Loano et de Zurich, le défenseur de Gênes, un des premiers généraux de la république et le premier des maréchaux de l'empire, s'élève un simple obélisque de marbre blanc sur lequel n'est gravé qu'un nom : *Massena*. [Lebas, *Dict. historique de la France*, avec additions.]

Thiébault, *Discours prononcé sur la tombe du maréchal Massena*; Paris, 1817, in-8°. — Le général Koch, *Mémoires de Massena*; Paris, 1849, 4 vol. in-8°. — Thiers, *Histoire de la Révolution*; *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Napier, *History of the Peninsular War*.

MASSENBACH (*Chrétien* DE), tacticien et historien allemand, né en 1768, à Schmalkalden, mort le 27 novembre 1827, à Bialokosz, près de Pinne ou Pirne. Entré en 1782 comme officier dans la garde du duc de Wurtemberg, et nommé en cette même année professeur à l'académie militaire de Stuttgard, il entra peu de temps après dans l'état-major de l'armée prussienne. Il prit part aux campagnes contre la Hollande et la France, et se distingua dans plusieurs occasions. Promu au grade de colonel, il soumit dans les premières années de ce siècle divers plans militaires au gouvernement prussien, qui ne les agréa pas. En 1806 il fut nommé chef d'état-major auprès du corps de Hohenlohe; la part qu'il prit aux négociations qui amenèrent la reddition de ces troupes fit commencer contre lui une instruction, qui fut arrêtée par suite des événements. Retiré du service actif, il donna à plusieurs reprises sa démission, qu'on ne voulut pas accepter. Les écrits instructifs qu'il publia sur l'histoire la plus récente de la Prusse amenèrent en 1817 son arrestation à Francfort, sur la demande du gouvernement de ce pays; condamné à quatorze ans de prison pour violation de secrets d'État, il fut gracié en 1826. On a de lui : *Rückerinnerungen an grosse Männer* (Souvenirs de grands hommes); Amsterdam, 1808; — *Historische Denkwürdigkeiten zur Geschichte des Verfalls des preussischen Staates seit* 1792 (Mémoires historiques sur la décadence de la Prusse depuis 1792); Amsterdam, 1809, 2 vol.; — *Memoiren zur Geschichte des preussischen Staats unter den Regierungen Friedrich Wilhelms II und Friedrich Wilhelms III* (Mémoires sur l'histoire de la Prusse sous Frédéric-Guillaume II et Frédéric Guillaume III); Amsterdam, 1809-1810, 3 vol. O.

Convers.-Lexikon.

MASSERANO (*Carlo* FERRERO - FIESCHI, prince), diplomate espagnol, mort en 1837, à Paris. Il appartenait à une ancienne maison de Piémont établie en Espagne. Capitaine des gardes du corps de la compagnie flamande sous Charles III et Charles IV, il fut nommé en 1805 ambassadeur auprès de Napoléon. Au mois de mars 1808, il reçut de Ferdinand VII de nouvelles lettres de créance; mais Masserano ne put les faire agréer, et il demanda ses passeports pour Bayonne, où se trouvait son souverain. On les lui refusa, et il resta à Paris sous la surveillance de la police. En 1809, Joseph Napoléon le nomma son grand-maître des cérémonies. Le prince de Masserano accepta ces fonctions, mais il évita de retourner dans son pays, et resta à Paris. J. V.

Biogr. des Vivants.

MASSERIA (*Giuseppe*), conspirateur corse, né à Ajaccio, en 1725, tué dans la même ville, le 19 octobre 1763. Lorsque Paoli souleva une partie de la Corse contre le despotisme des Génois, Masseria lui offrit les moyens d'entrer dans Ajaccio. Son plan était de faire sauter la poudrière de la citadelle et de faciliter, par le tumulte qui résulterait de cet événement, le moyen aux bandes de Paoli de pénétrer dans la ville. Accompagné de son fils aîné et d'un prêtre qu'il avait entraîné dans le parti des insurgés, il s'introduisit dans la citadelle, et déjà il enfonçait la porte de la poudrière une hache d'une main, une mèche de l'autre, lorsque les Génois le surprirent. Son fils et le prêtre tombèrent mortellement frappés; lui-même survécut peu à ses blessures. Il expira en exprimant le regret de n'avoir pu rendre la liberté à sa patrie.

Son second fils, *Philippe*, était attaché à l'état-major de Paoli au moment de cette catastrophe. Il continua de servir l'insurrection corse pendant les années 1768 et 1769; il suivit ensuite Paoli dans l'exil. En 1789, il revint en Corse et en 1793 combattit la domination française. Vaincu, il se mit à la solde de l'Angleterre, et chercha, de 1799 à 1801, à rapprocher le ministère britannique du premier consul. Il ne put y réussir, et combattit vaillamment sous les drapeaux anglais. Il mourut à Londres, en 1807. A. DE L.

J. Boswell, *Account of Corsica and Memoirs of Pascal Paoli* (Glasgow, 1768, in-8°). — Arrighi (Antonio), *Hist. de Pascal Paoli, ou la dernière guerre de l'indépendance de la Corse*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°.

MASSEVILLE (*Louis* LE VAVASSEUR DE), historien français, né en 1647, à Juganville, près Valognes, mort en 1733, dans cette dernière ville. Il embrassa l'état ecclésiastique, et publia sur la Normandie une *Histoire sommaire* (Rouen, 1698, 6 vol. in-12) et un *Précis géographique* (ibid., 1722, 2 vol. in-12), ouvrages écrits avec négligence, mais que le sujet, consciencieusement traité, rend utiles et intéressants. Il avait aussi composé un *Nobiliaire*, qu'avant de mourir il brûla, par excès d'humilité. K.

Moréri, *Le Grand Dictionnaire Hist.* (édit. 1759).

MASSIAC (*Gabriel* DE), historien français, né en 1657, à Narbonne, mort en 1727, à Toulouse. Lieutenant des grenadiers du régiment de la reine, il prit part aux guerres de Flandre et d'Allemagne, et se retira, après la paix de Ryswick, aux environs de Toulouse. On a de lui : *Mémoires de ce qui s'est passé de plus considérable pendant la guerre de* 1688 à 1698; Paris, 1698, in-12; — *Faits mémorables des guerres et des révolutions de l'Europe depuis* 1672 *jusqu'en* 1721; Toulouse, 1721, in-12. Ces deux ouvrages, rédigés par un témoin oculaire, sont estimés. K.

Le Long, *Biblioth. française.*

MASSIAS (*Nicolas*, baron), littérateur français, né en 1764, à Villeneuve d'Agen, mort le 22 janvier 1848, à Paris. D'abord officier des canonniers du premier bataillon du Gers, avec lequel il fit quelques campagnes à l'armée des Pyrénées, il enseigna les belles-lettres à l'école militaire de Saumur, vint à Paris sous le Directoire, et finit par s'attacher à la carrière diplomatique. Nommé

en 1800 chargé d'affaires près le cercle de Souabe, il occcupa, de 1807 à 1815, les fonctions de consul général à Dantzig. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à la politique, aux lettres et à la philosophie, parmi lesquels nous citerons : *Le Prisonnier en Espagne, ou coup d'œil philosophique et sentimental sur les provinces de Catalogne et de Grenade;* Paris, 1798, 1804, in-8°; — *Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, ou essai sur l'instinct, l'intelligence et la vie;* Paris, 1821-1822, 4 vol. in-8°; — *Napoléon jugé par lui-même, par ses amis et ses ennemis;* Paris, 1823, in-8°; — *Théorie du Beau et du Sublime;* Paris, 1824, in-8°; l'auteur fait dériver les divers genres de littérature et les règles auxquelles ils sont soumis des besoins et des facultés de la nature humaine; — *Problème de l'esprit humain, ou origine, développement et certitude de nos connaissances;* Paris, 1825, in-8°; — *Principes de Littérature, de Philosophie, de Politique et de Morale;* Paris, 1826-1827, 4 vol. in-18; — *Traité de Philosophie psycho-physiologique;* Paris, 1830, in-8°; — *Influence de l'Écriture sur la Pensée et sur le Langage;* Paris, 1828, in-8° : ouvrage qui a partagé le prix Volney en 1828; — *Manuel de la Civilisation et des Révolutions;* Paris, 1831, in-18; — *De la Souveraineté du Peuple;* Paris, 1833, in-8°. P. L.

Biogr. des Hommes vivants. — Bellecombe (De). *L'Agenois.* — Querard, *La France Littér.*

MASSIEU (*Guillaume*), littérateur français, né à Caen, le 13 avril 1665, mort le 22 septembre 1722, à Paris. Il fit ses études au collége des Jésuites de Paris, qui, désirant l'attacher à leur ordre, le chargèrent d'enseigner les humanités à Rennes. On voulut ensuite faire de lui un professeur de théologie; mais, ainsi que le dit son panégyriste, le savant de Boze, « l'amour des lettres enjouées et fleuries, qu'il avait puisé dans son commerce intime avec les Rapin, les Bouhours et les Commire, gémit de cette contrainte, et le rappela dans le monde à son premier état ». L'avocat Louis de Sacy le chargea alors d'enseigner à son fils la géographie et l'histoire. Massieu fit dans cette maison la connaissance de l'abbé de Tourreil, qu'il aida dans sa traduction des *Œuvres* de Démosthène. Nommé, par l'influence de ce dernier, élève de l'Académie des Inscriptions, il prononça à ce titre un discours de réception ayant pour sujet : *De l'Usage de la Poésie.* L'année suivante, il fut membre associé, et en 1710 pensionnaire. Après avoir été quelque temps commensal de M. de Bercy, gendre du contrôleur général Desmarets, Massieu fut dans la même année appelé à une chaire de langue grecque au Collége de France, où il se distingua, pendant douze années, par un savoir réel, une grande facilité d'élocution, un goût sûr et délicat. L'Académie Française lui ouvrit ses portes en 1714, en remplacement de Clérembault. Traducteur de Pindare, il défendit naturellement les écrivains de l'antiquité contre les attaques de Perrault et de Lamothe. Les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. I, II et III) contiennent un assez grand nombre de dissertations de l'abbé Massieu. On les lit encore aujourd'hui avec plaisir, quoiqu'elles se distinguent plus par l'agrément de la forme que par une érudition profonde; les principales sont *Les Grâces, Les Hespérides, Les Boucliers votifs, Les Serments chez les Anciens,* et un *Parallèle entre Homère et Platon.* Son principal ouvrage est l'*Histoire de la Poésie françoise, à partir du onzième siècle.* Il avait l'intention de le conduire jusqu'au dix-huitième siècle. La mort le força de s'arrêter avant le règne de François Ier. Quoique les travaux récents sur les poëtes du moyen âge aient laissé bien loin en arrière l'essai de l'abbé Massieu, on doit lui savoir gré d'avoir traité avec agrément un sujet auquel ses contemporains ne prenaient qu'un intérêt médiocre, et son livre trouve sa place après ceux de Fauchet et de Pasquier. Le recueil des *Poemata Didascalica* contient de Massieu un poëme sur le café, *Coffæum,* écrit avec élégance, et lu à l'Académie des Inscriptions en 1718. Les infirmités dont Massieu fut atteint dans les dernières années de sa vie n'avaient pas suspendu ses travaux; mais, rendu aveugle par une double cataracte, il ne put donner satisfaction à son amour pour les lettres qu'en se faisant porter régulièrement aux séances des deux académies dont il faisait partie. C. Hippeau.

Gros de Boze, *Éloge de Massieu.* — Houteville, *Discours de réception à l'Académie Française,* 1723. — Niceron, *Mémoires,* II. — Goujet, *Hist. du Collége royal.* — Boisard, *Hommes illustres du Calvados.* — *Le Moréri normand,* manuscrit de la Biblioth. de Caen. — *Athenæ Normannorum,* ms. du P. Martin, même bibliothèque. — Théry, *Notice sur l'abbé Massieu;* Caen, 1854.

MASSIEU (*Jean-Baptiste*), conventionnel français, né en 1742, à Vernon, mort le 6 juin 1818, à Bruxelles. Il fut précepteur de MM. de Lameth, et était curé du village de Sergy, dans les environs de Pontoise, lorsqu'il fut élu, par le bailliage de Senlis, député aux états généraux. Après avoir été un des premiers de son ordre à se joindre aux communes, il devint secrétaire de l'assemblée (décembre 1789), prêta serment à la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque de l'Oise (février 1791). Ce département l'envoya siéger à la Convention. Massieu vota la mort de Louis XVI, qu'il regardait comme « le plus cruel ennemi de la justice, des lois et de l'humanité », résigna en 1793 ses fonctions épiscopales pour épouser la fille du maire de Givet, et fut chargé de diverses missions dans les Ardennes et la Marne. Sa conduite ayant donné lieu à des plaintes graves, il fut décrété d'arrestation (9 août 1795), et amnistié par la loi du 26 octobre suivant. On lui donna, peu de temps après, une place d'archiviste au bureau de la guerre, et en 1797 une chaire à

l'École centrale de Versailles. En 1816 il quitta la France comme régicide, et chercha un asile à Bruxelles, où il mourut, dans la misère, à soixante-seize ans. On a de Massieu une traduction des *Œuvres de Lucien;* Paris, 1781-1787, 6 vol. in-12. P. L.

Biogr. nouv. des Contemp. — Annales encyclop., IV, 130.

MASSIEU DE CLERVAL (*Auguste-Samuel*), marin français, né le 5 décembre 1785, à Saint-Quentin, mort le 17 mars 1847, à Paris. Il était petit-fils de Pierre Massieu, secrétaire perpétuel de l'académie de Caen, et descendait d'une bonne famille de bourgeoisie normande, qui depuis le seizième siècle a toujours professé la religion réformée (1). Simple matelot en 1802, aspirant de 1re classe en 1804, il servit sur la flottille de Boulogne, et prit part aux guerres maritimes de l'empire; après s'être échappé des mains des Anglais, qui l'avaient fait prisonnier, il commanda les bricks *Le Hussard* (1812) et *La Zélée* (1815). Nommé en 1822 capitaine de vaisseau, il fut choisi en 1829 pour diriger le blocus d'Alger, servit ensuite sous les ordres de l'amiral Duperré, et resta en Afrique pour organiser la marine. Il commanda encore la station du Levant et celle du Brésil, fut quelque temps major général à Toulon et obtint, le 25 juin 1842, le grade de vice-amiral. Forcé par sa mauvaise santé de demander son rappel (1844), il siégea ensuite au conseil de l'amirauté et présida celui des travaux de la marine. P. L.

Moniteur universel, 22 mars 1847.

MASSILIAN (*Henri-Joseph-Léon* DE), antiquaire français, né en 1721, à Avignon, mort vers 1800, en Italie. Après avoir servi dans la marine, il se retira, en 1758, avec le grade de lieutenant de vaisseau et la croix de Saint-Louis, et entra dans les ordres en 1777. Il était prieur commendataire de Lers en Provence lorsqu'à la révolution il émigra au delà des Alpes. Ce laborieux savant a consacré près de quarante années à rassembler des matériaux considérables, relatifs à sa province natale; ils forment 61 vol. in-fol. manuscrits, et sont aujourd'hui déposés au musée Calvet, à Avignon. Ce précieux recueil, écrit en latin ou en français, contient des *Notes chronologiques* pour l'histoire d'Avignon et du comté Venaissin, 8 vol.; des *Fragments historiques*, 7 vol.; des *Pièces diverses* (plus de 2,000), 39 vol.; *Collectio chartarum*, 1 vol.; *Bibliothèque Avignonnaise*, 1 vol.; etc. P. L.

Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse*, II.

MASSILLON (*Jean-Baptiste*), prélat et orateur français, né à Hières, le 24 juin 1663, mort à Clermont, le 28 septembre 1742. Il était d'une famille obscure. Son père, notaire de Hières, ce qui n'indiquait pas alors une brillante position, se nommait François, et sa mère Anne Marin. Il fit ses humanités dans sa ville natale et sa philosophie à Marseille. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Aix, le 10 octobre 1681. On a peu de détails sur ses années de jeunesse jusqu'à son éclatante apparition dans la chaire sacrée à Paris et à Versailles. Après avoir achevé sa théologie à Aix, il fut envoyé à Pézénas pour enseigner les belles-lettres. Chargé d'aller prêcher la dominicale dans la petite ville de Lésignan, il n'y fut pas d'abord apprécié, parce qu'on le trouva trop sobre de citations sacrées et profanes. Il paraît que son instruction laissait à désirer, ou plutôt son goût précoce le portait à fondre dans ses discours les passages de l'Écriture et des Pères, au lieu de les rapporter textuellement. Ses supérieurs l'appelèrent en 1689 à Montbrison pour professer la rhétorique, et l'année suivante à Juilly. Dans un de ses voyages à Paris, en 1691, il vit Boileau, et soutint contre lui que la lecture des pièces de théâtre n'est pas permise. Le jeune oratorien était alors bien sévère. Il témoignait même de l'éloignement pour la profession oratoire, se croyant plus propre à la philosophie et à la théologie. Le père Sainte-Marthe, général de l'oratoire, entra dans ses vues, et l'envoya professer la théologie au séminaire de Vienne. On a dit que les supérieurs de Massillon, scandalisés de son penchant pour la galanterie, l'avaient à cette époque exclu de la congrégation, et qu'il n'y fut retenu que par le supérieur du séminaire de Vienne, qui l'arrêta à son passage par cette ville lorsqu'il rentrait dans sa famille. Cette anecdote paraît controuvée. Pendant son séjour à Vienne, il fut choisi pour prononcer l'oraison funèbre de M. de Villars, archevêque de cette ville, mort en décembre 1691, et, deux ans après, celle de M. de Villeroy, archevêque de Lyon. Ces deux discours révélèrent son talent oratoire, et le père Sainte-Marthe voulut le rappeler à Paris, où brillaient alors plusieurs prédicateurs, ce qui devait offrir au jeune orateur les moyens de perfectionner son talent. Massillon, saisi d'un scrupule honorable, craignit que le succès ne nuisît à son salut, et pour résister au démon de l'orgueil il se réfugia dans le monastère de Sept-Fonts, dont la règle n'était pas moins austère que celle de La Trappe. Il y resta peu de temps. D'Alembert raconte que le cardinal de Noailles l'en fit sortir. Ce prélat avait adressé un mandement à l'abbé de Sept-Fonts, lequel, voulant l'en remercier, et se défiant de ses forces, fit rédiger la lettre par Massillon. « Le cardinal, étonné, dit d'Alembert, de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Sept-Fonts en lui demandant qui en était l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne fallait pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Écriture, « demeurât caché sous le boisseau ». Il exigea

(1) Le chef de cette famille, *Jean* MASSIEU, natif de Caen, avait établi dans cette ville, au commencement du dix-septième siècle, une fabrique de draps, qui prit un grand développement sous la direction de son fils *Pierre*, et rivalisa plus tard avec celle de Josse van Robais. Louis XVI accorda à un de ses descendants des lettres de noblesse.

qu'on fit quitter l'habit au jeune novice; il lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire, à Paris, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant, disait-il, de sa fortune, que les vœux du jeune orateur bornaient à celle des apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit et à la simplicité la plus exemplaire. » D'Alembert tenait cette anectode d'un prédicateur qui l'avait apprise à l'Oratoire; cependant on en a contesté l'exactitude, et on a revendiqué pour le père de Latour, élu général de cette congrégation au mois de juin 1696, l'honneur d'avoir rappelé à Paris et placé à Saint-Magloire le novice de Sept-Fonts. Les premiers sermons de Massillon répondirent pleinement à l'attente de ses supérieurs et du cardinal de Noailles. Au père Latour, qui lui demandait ce qu'il pensait des prédicateurs de Paris, il répondit : « Je leur trouve bien de l'esprit et du talent; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Il tint parole, et s'ouvrit une voie nouvelle; mais deux ou trois ans s'écoulèrent avant que sa manière originale et attrayante se fût développée et eût été dignement appréciée. En 1698 il alla prêcher le carême à Montpellier. Ses supérieurs l'y envoyaient dans l'espoir que son éloquence aimable et touchante, sa piété exempte de dureté et de fanatisme exerceraient de l'influence sur les protestants. Après cette mission il fut désigné pour prêcher le carême à l'église des pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Ce fut le véritable début de Massillon, et jamais on n'en vit de plus brillant. Il portait dans la chaire un air simple, un maintien modeste, un geste naturel, qui prévenaient en sa faveur, avant même qu'il eût ouvert la bouche. Sa voix douce et sonore, son ton affectueux établissaient entre lui et ses auditeurs une intimité qui lui assurait sur eux un pouvoir irrésistible. Bourdaloue, le grand et sévère prédicateur, jusque là le maître souverain de l'éloquence, déclara modestement qu'il avait un successeur. « *Illum oportet crescere, me autem minui,* » dit-il, en appliquant à son jeune émule les paroles de Jean-Baptiste le précurseur. Un autre homme de génie, qui avait laissé à Bourdaloue la gloire d'être le premier dans l'éloquence de la chaire, Bossuet n'en jugeait pas si favorablement. Voici de quelle manière il s'en exprima au rapport de l'abbé Ledieu. « La grande réputation du père Massillon, après son premier carême à Paris, lui mérita de passer de plein saut de la chaire des pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré à celle du château de Versailles (pour y prêcher l'Avent). On ne trouva pas son mérite digne de sa réputation; un premier discours, qui était contre les libertins, et qu'il avait assez mal amené à l'Évangile du jour, parut faible; on loua sa piété, sa modestie, sa voix douce, son geste réglé, jusqu'à lui accorder, contre l'avis de quelques-uns, la grâce de l'élocution; on trouva de la petitesse dans son discours, des termes choisis et de l'onction; il fut très-écouté; le roi et la cour en furent très-édifiés : mais cet orateur, bien éloigné du sublime, n'y parviendra jamais. »

Dans les *Œuvres* de Massillon l'Avent ne commence plus par le sermon qui avait médiocrement satisfait Bossuet; l'orateur, qui revoyait sans cesse ses sermons, l'a remplacé par celui du *Jugement dernier*. Du reste Bossuet reconnaît que le roi et la cour avaient été très-édifiés, ce qui était sans doute le but de Massillon. Louis XIV lui dit, après ce premier *Avent :* « Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » On a beaucoup cité l'exorde où, en se défendant de louer Louis XIV, l'orateur lui donne des compliments d'autant plus flatteurs qu'ils sont présentés sous une forme neuve. « Sire, dit-il, si le monde parlait ici à Votre Majesté, il ne lui dirait pas, *bienheureux ceux qui pleurent.* Heureux, vous dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre, qui a rempli l'univers de son nom; qui dans le cours d'un règne long et florissant jouit avec éclat de tout ce que les hommes admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de la sagesse de ses lois.... Mais, sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. » Il est impossible de louer avec plus de finesse. Ce *Carême* et cet *Avent*, qu'il avait préparés avec soin et qu'il retoucha bien des fois depuis, sont les chefs-d'œuvre de Massillon, et même de l'éloquence de la chaire, au jugement de quelques critiques, de La Harpe entre autres. « C'est dans les sermons, dit-il, que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux même qui ne

croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé *le Racine de la chaire* et *le Cicéron de la France.* » Ainsi jugeait Voltaire avant La Harpe, et il signalait la péroraison du sermon *Sur le petit nombre des élus* comme « la figure la plus hardie qu'on ait jamais employée et un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes ». On raconte qu'il avait toujours Massillon sur son pupitre, et lui-même nous apprend qu'il se faisait lire à table le *Petit Carême*. Cette admiration si vive de Voltaire est un peu compromettante pour Massillon au point de vue théologique. Ce grand orateur n'avait pas la sévérité dogmatique de Bourdaloue, et l'on sent dans ses croyances et dans son talent une certaine mollesse qui pour les lecteurs profanes est un charme de plus, mais qui annonce le dix-huitième siècle.

Massillon prêcha à la cour pendant les carêmes de 1701 et 1704. Louis XIV lui dit après ce second carême qu'il voulait l'entendre tous les deux ans. Mais Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles pendant les onze dernières années du règne de ce prince. « La jalousie et l'intrigue, dit le cardinal Maury, s'opposèrent avec succès à une si juste préférence. » Pour lui nuire auprès de Louis XIV, on attaqua ses mœurs et on essaya de rendre suspecte sa liaison avec M[me] de L'Hôpital. Louis XIV ne crut point à ces calomnies; mais il ne montra aucun empressement d'entendre de nouveau l'illustre prédicateur, et il ne le nomma pas évêque. La régence arriva, et ceux que le dernier règne avait dédaignés ou méconnus furent distingués. Massillon, qui avait prononcé en 1709 l'oraison funèbre du prince de Conti, et en 1711 celle du dauphin, fut chargé de rendre de semblables devoirs à la mémoire de Louis XIV. Il prit pour texte les paroles de Salomon : *Ecce magnus affectus sum*, et après une interruption de quelques minutes, il prononça ces mots préparés par une pantomime expressive : « *Dieu seul est grand, mes frères!* » (1), très-beau début, auquel ne répond pas le reste de l'*Oraison funèbre*. En 1717 le régent nomma Massillon évêque de Clermont, et en 1718 il le chargea de prêcher le carême devant le roi, âgé de huit ans. L'orateur écrivit en six semaines les dix sermons qui forment la station de la cour réduite à une simple dominicale. Ce recueil, si célèbre sous le nom de *Petit Carême*, est l'expression la plus parfaite, sinon la plus élevée, du génie oratoire de Massillon; c'est aussi celui de ses ouvrages qui fut le plus goûté au dix-huitième siècle. « Le *Petit Carême*, dit La Harpe, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'auteur parlait, et que l'on ne retrouve que dans les lettres de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême* ou celui de *Télémaque*. » L'abbé Maury, meilleur juge que La Harpe, pense au contraire que le *Petit Carême* est une des plus faibles productions oratoires de Massillon. Il est vrai que ce chef-d'œuvre si vanté est plus digne d'un moraliste délicat et d'un rhéteur accompli que d'un prédicateur; mais la diction en est excellente, pleine d'élégance et d'harmonie. Par ce *Petit Carême* Massillon a pris place parmi les meilleurs prosateurs français. Il fut élu membre de l'Académie Française en janvier 1719. L'abbé Fleury, qui le reçut, lui rappela en termes formels que la résidence est le premier devoir d'un évêque. Massillon n'avait pas besoin de ce conseil sans doute; cependant il ne le suivit pas immédiatement. On le trouve encore à la cour en 1720, donnant à l'abbé Dubois une preuve de complaisance assez fâcheuse : il consentit à être un des consécrateurs de cet abbé qui venait de se faire nommer archevêque de Cambrai. Massillon devait beaucoup au régent et à Dubois, et n'osa pas refuser une désignation qu'acceptèrent avec lui le cardinal de Rohan et l'évêque de Nantes, Lavergne de Tressan. On le blâma, surtout on le plaignit d'avoir couvert de sa haute et pure réputation cette condescendance scandaleuse. Vers le même temps Dubois l'employait d'une manière plus honorable à tenter une conciliation entre les deux partis qui agitaient l'Église de France. Déjà, en 1714, il s'était occupé inutilement de ménager un accommodement entre le cardinal de Noailles et les évêques qui acceptaient la bulle *Unigenitus*. Il ne réussit pas davantage en 1719 et 1720, bien qu'il eût alors l'autorité de l'épiscopat. Peu après le sacre de Dubois, il se rendit dans son diocèse, où, excepté un voyage à Paris, en 1723, pendant lequel il prononça l'oraison funèbre de Madame mère du régent, il résida assidûment. Son administration épiscopale fut excellente. Les infirmités de l'âge et la faiblesse de sa mémoire le décidèrent à renoncer à la chaire. Il se borna à des conférences à ses curés dans les retraites, dans les synodes, et dans ses visites épiscopales. La négligence de ses prédécesseurs avait laissé introduire de grands abus dans le diocèse de Clermont; il les combattit avec un zèle qui ne fut pas sans dan-

(1) On peut lire dans Maury tout le détail de cette mise en scène, à peine digne d'un orateur, surtout d'un orateur chrétien.

ger pour lui. Le père Bougerel rapporte qu'ayant voulu vérifier la relique très-suspecte de saint Amable, patron de la ville de Riom, le peuple, excité par quelques fanatiques du clergé, se porta à des mouvements tumultueux qui l'obligèrent de se réfugier dans la sacristie et de s'y barricader; il fallut avoir recours à l'autorité des magistrats et à la force armée pour dissiper les séditieux et lui rendre la liberté de continuer sa visite pastorale. Il n'est pas de bons offices que l'excellent évêque ne rendit à ses diocésains. Il usait en leur faveur de son crédit sur le premier ministre, le cardinal de Fleury. On a de lui une longue lettre où il sollicite du cardinal une diminution d'impôts pour la province d'Auvergne. Le cardinal, de son côté, demandait au conciliant prélat d'intervenir auprès des jansénistes récalcitrants. Il le pria particulièrement d'amener à des concessions l'évêque de Senez, Soanen, opposant obstiné, exilé alors à la Chaise-Dieu en Auvergne. Massillon y employa vainement son éloquence. Il réussit du moins à maintenir la paix dans son diocèse, adhérant officiellement à la bulle, mais ne persécutant pas les appelants, défenseur des oratoriens, alors suspects de jansénisme, et ne se brouillant pas avec les jésuites, généralement aimé et respecté. S'il ne prêchait plus, il corrigeait et recorrigeait ses anciens sermons sans pouvoir se décider à en donner une édition définitive. Il mourut dans sa quatre-vingtième année, instituant pour son légataire universel l'hôtel-Dieu de Clermont, auquel il avait déjà fait plusieurs dons. On lit dans son testament ces paroles remarquables : « Je demande tous les jours à Jésus-Christ qu'il calme les troubles qui agitent l'Église de France, et qu'il daigne y rétablir la paix que nous avons tâché de conserver dans ce grand diocèse. » Après avoir cité le jugement tout favorable de La Harpe, nous rappellerons l'appréciation, plus réservée, de l'abbé Maury, bien supérieur comme critique pour l'éloquence sacrée. « Massillon, dit-il, a rarement des traits sublimes; mais s'il est au-dessous de sa propre renommée comme orateur, il est sans doute au premier rang comme écrivain; et nul n'a porté le mérite du style à un plus haut degré de perfection; il s'est occupé de cette partie de l'éloquence jusqu'à la fin de ses jours (1)...... Je ne crois point attaquer Massillon, je pense au contraire lui rendre un nouvel hommage en osant avancer que ce *Petit Carême*, cité longtemps comme son chef-d'œuvre, me paraît l'une de ses plus faibles productions oratoires. Tous les plans de Massillon se ressemblent, et outre cette monotonie dont on est frappé quand on lit ses sermons de suite, il s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, et n'entre pas assez avant dans le fond de ses sujets.... Souvent cet excellent auteur, trompé par la fécondité, ne nourrit point assez d'idées son style enchanteur. Quelquefois ses raisonnements sont dénués de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il était si digne de leur donner.... Combien en effet ne serait-il pas au dessus même de sa renommée si tous ses sermons étaient aussi parfaits que ses *Conférences ecclésiastiques* (1), ses discours *Sur le petit nombre des Élus*, *Sur le Pardon des ennemis*, *sur la Mort du Pécheur*, *Sur la Confession*, *Sur l'Aumône*, *Sur la Divinité de Jésus-Christ*, *Sur le Mélange des Bons et des Méchants*, *Sur le Respect humain*, *Sur l'Impénitence simple*, *Sur la Tiédeur*, *Sur les Injustices du monde*; ses homélies de *l'Enfant prodigue*, du *Mauvais riche* et de la *Samaritaine*, et presque tous les sermons de son *Avent* et de son *Grand Carême!* voilà les chefs-d'œuvre qui accusent les discours moins classiques de Massillon! C'est là qu'il déploie tout son génie, et qu'on regrette quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses ouvrages. »

Du vivant de Massillon il parut un recueil de ses *Sermons*; Trévoux, 1705, 4 vol. in-12; 1706, 5 vol. in-12; 1714, 6 vol. in-12. Ces éditions furent désavouées, comme contenant des pièces tronquées ou faussement attribuées à l'auteur. L'abbé Massillon, neveu du grand orateur, publia la première édition authentique des *Sermons* de son oncle; Paris, 1745-1748, 15 vol. in-12. Cette édition se divise ainsi : *Petit Carême*, avec une préface générale (par

(1) « Une tradition constante nous apprend que Massillon ne prononça jamais ses sermons tels que nous les lisons aujourd'hui.. On en trouva dans son portefeuille, après sa mort, plusieurs éditions, qu'il transcrivait et retouchait sans cesse, depuis sa promotion à l'épiscopat.... La seconde partie de son discours sur les *Afflictions* (pour le second dimanche de l'Avent) nous démontre combien sa dernière révision a dû améliorer ses manuscrits. En effet, Massillon prêcha son dernier carême devant Louis XIV, en 1704. Or, il lui parle ici des désastres postérieurs de Ramillies et de Malplaquet, et spécialement de la mort de presque toute sa postérité, pendant les années 1711, 1712, 1714. Il ne pouvait donc pas lui en présenter le tableau dix ans auparavant. Mais les traits qu'il y ajouta visiblement à Clermont n'en sont pas moins éloquents. »

(1) Maury fait le plus grand éloge de cette partie, la moins connue peut-être des ouvrages de Massillon. « En composant, dit il, ses immortelles *Conférences sur les devoirs ecclésiastiques*, l'immortel evêque de Clermont a ouvert parmi nous une nouvelle et superbe route à l'éloquence sacrée. Ces discours sont incomparablement plus originaux et plus riches en idées neuves et lumineuses que ses sermons. Ceux qu'il prononçait tous les ans, devant son clergé, augmentaient sensiblement de force et d'éclat d'année en année, durant tout le temps de son épiscopat. Son zèle épiscopal semble y avoir entièrement changé sa méthode, sa manière et même la nature de son talent. Ce n'est plus l'indulgence et l'onction, c'est l'austérité, c'est la vigueur, c'est l'énergie qui dominent dans ces *Conférences*. Massillon prédicateur est doux et pathétique; mais Massillon évêque, beaucoup plus frappé des abus que son ministère lui découvre parmi ses coopérateurs, ne parle presque plus que le langage de l'autorité, de la douleur, de l'indignation, de la menace et du courroux.... Les *Conférences* qu'il avait composées pour le seminaire de Saint-Magloire à Paris sont plus travaillées, et il me semble même qu'étant plus analogues à son genre, elles deviennent aussi beaucoup plus éloquentes. »

le père Janart, bibliothécaire de l'Oratoire), 1 vol.; *L'Avent*, 1 vol.; *le Carême*, 4 vol.; *Mystères, Panégyriques et Oraisons funèbres*, 3 vol.; *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements et Discours synodaux*, 3 vol.; *Sentiments d'une Ame, ou Paraphrase de plusieurs psaumes*, 2 vol.; *Pensées sur divers sujets de morale et de piété, tirées des ouvrages de Massillon et rangées sous différents titres*, par l'abbé de La Porte, 1 vol.; *les mêmes*, Paris, 1762, 13 vol. in-8°; *les mêmes*, Lyon, 1810, 15 vol. in-12; — *Œuvres complètes*, Paris, 1810-1811, 13 vol. in-8°, édition belle d'impression et correcte; *les mêmes*, 1817, 4 vol. in-8°; *id.*, Paris, 1818, 15 vol. in-12; *id.*, Paris, 1821-1822, 13 vol. in-8°; *id.*, Paris, 1822-1825, 13 vol. in-8°; *id.*, Besançon, 1822, 12 vol. in-12; *id.*; Besançon, 1823, 14 vol. in-8°; *id.*, Senlis et Paris, 1823, 14 vol. in-18; *id.*, *édition corrigée avec le plus grand soin.... avec un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Massillon*, par l'abbé Guillon, Paris, 1828, 16 vol. in-12; *id.*, Paris, 1830, 14 vol. in-8°; *id.*, Paris, 1833, 2 vol. gr. in-8°; *Œuvres choisies*, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages; Paris, 1823-1824, 6 vol. in-8°. Toutes ces éditions sont la reproduction plus ou moins exacte de la première édition de l'abbé Massillon, qui n'est pas elle-même rigoureusement conforme aux manuscrits. Une édition plus fidèle et où l'on recueillerait les variantes serait à désirer. On a publié séparément les *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements et Discours synodaux*; Paris, 1746, 1753, 3 vol. in-12; — *Oraison funèbre de M. Louis de Bourbon, prince de Conti, prononcée le 21 juin* 1709, *dans l'église de Saint-André-des-Arcs*; Paris, 1709, in-4°; — *Mystères, Panégyriques et Oraisons funèbres*; Paris, 1745, 3 vol. in-12; — *Oraisons funèbres et Professions religieuses*; Paris, 1759, in-12; — *Petit Carême*; Paris, 1785, in-12. Le *Petit Carême* a eu un très-grand nombre d'éditions; la plus belle, pour l'impression, est celle de Fr.-Ambr. Didot; Paris, 1789, in-4°. On a sur cet ouvrage un commentaire de M. Croft; Paris, 1815, in-8°. Soulavie publia en 1792 de prétendus mémoires de Massillon *Sur la Minorité de Louis XV*, dont une édition plus complète parut à Paris, 1805, in-8°. Cet ouvrage, écrit d'un style vulgaire et quelquefois très-libre, est évidemment supposé.

L. J.

Le P. Bougerel, *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*; Paris, 1752, in-12. — D'Alembert, *Éloge de Massillon*. — Marquez, *Éloge funèbre de Mons. J.-B. Massillon*. — Talbert, *Éloge de Massillon*; Besançon, 1773, in-8°; Toulouse, 1768, in-8°. — Fr. Theremin, *Demosthenes und Massillon*; Berlin, 1845, in-8°. — La Harpe, *Cours de Littérature*. — Maury, *Éloquence de la Chaire*. — Dussault, *Annales littéraires*, t. III, p. 263. — D'Auribeau, *Discours inédit de Massillon* Sur le Danger des mauvaises lectures, *suivi de plusieurs pièces intéressantes, de détails peu connus, et des principaux jugements sur cet orateur célèbre et ses écrits*; Paris, 1817, in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I (1). — Sacy, *Variétés littéraires*, t. I. p. 76.

MASSINGER (*Philippe*), poëte dramatique anglais, né à Salisbury, en 1584, mort à Londres, le 17 mars 1640. Il était fils d'Arthur Massinger, officier de la maison du comte de Pembroke. En 1602 il entra au collége de Saint-Alban's-Hall à l'université d'Oxford, où il fit ses études aux frais du comte de Pembroke. Suivant Wood, il passait son temps à lire des poésies et des romans au lieu d'étudier la logique et la philosophie, comme il aurait dû le faire, puisqu'il était patronné à cette fin. Le reproche peut être mérité; mais la suite prouve que Massinger n'avait pas si mal employé son temps à Oxford, et, comme l'a dit un biographe anglais, « si le comte de Pembroke y perdit un chapelain, le monde y gagna des ouvrages qui valent bien des sermons ». Quoi qu'il en soit, Massinger, ne répondant pas aux intentions de son patron, n'avait pas droit à sa protection. Abandonné à lui-même, il quitta l'université sans avoir pris aucun grade, et se rendit à Londres. Gifford, un de ses biographes, a supposé qu'il s'était converti au catholicisme à Oxford, et que cet acte avait aliéné de lui ses amis protestants. Cette hypothèse, fondée sur quelques expressions des drames du poëte, est fort incertaine. Massinger chercha des ressources au théâtre, et travailla longtemps en sous-ordre avec les auteurs à la mode. On croit que la première pièce qui parut sous son nom fut la *Vierge Marie*, jouée en 1622, seize ans après son arrivée à Londres. Il semble que depuis la mort de Beaumont en 1615 il fut un des collaborateurs assidus de Fletcher dans la composition des trente à quarante pièces qui parurent sous le nom de cet auteur pendant les dix années suivantes. Il ne cessa pas jusqu'à la fin de sa vie d'écrire pour le théâtre, et sa dernière pièce fut jouée six semaines seulement avant sa mort. Massinger est le dernier en date de cette génération de poëtes dramatiques dont Shakspeare est le chef immortel. Les révolutions politiques et surtout le changement dans le goût littéraire nuisirent à sa réputation. Shakspeare lui-même éprouva une assez longue éclipse, et Massinger disparut tout à fait. Il n'est plus question de lui jusqu'au dix-huitième siècle, où Rowe exprima l'intention de donner une édition de ses pièces, mais se contenta de s'approprier en l'accommodant au goût du temps le *Fatal Dowry*, qu'il publia sous le nom de *Fair Penitent*. Cet audacieux plagiat eut du succès, et fut un des motifs qui firent réimprimer les *Œuvres* du vieux poëte. On connaît les titres de trente-sept de ses pièces; il n'en reste que dix-huit. Elles sont d'un grand mérite et assurent à Massinger une des premières places parmi les auteurs dramatiques an-

(1) Dans un autre ouvrage (*Port-Royal*, t. III, p. 131) M. Sainte-Beuve signale une analyse très-heureuse et très-fine du talent de Massillon dans le *Journal des Savants*, octobre 1759. Cet article est l'œuvre d'un abbé de La Palme, modeste et peu connu.

glais après Shakspeare. Ses pièces sont particulièrement curieuses, comme peintures de l'état des mœurs. On y trouve de clairs indices de la révolution politique qui approchait. Massinger fut peut-être le seul auteur dramatique qui n'embrassa pas les doctrines du droit divin des rois et de l'obéissance passive. Comme poëte il égale Beaumont et Fletcher pour l'invention et la conduite de ses plans et pour la connaissance de la nature humaine, et s'il leur est inférieur en force comique, il a sur eux l'avantage d'être réservé dans son langage et exempt de la licence qui souille presque toutes les anciennes comédies anglaises. Il n'a pas la pureté classique du style de Ben Jonhson ; mais il le surpasse en pathétique, en sensibilité, en imagination. Enfin, parmi les poëtes dramatiques anglais, Shakspeare excepté, il a à peine des égaux et pas un supérieur. Voici le titre de ses pièces : *Virgin Martyr*, tragédie (avec Dekker), 1622, in-4° ; — *Duke of Milan*, trag., 1623, in-4° ; — *Bondman*, trag., 1624, in-4° ; — *Roman Actor*, trag., 1629, in-4° ; — *Renegado*, tragi-comédie ; 1630, in-4° ; — *Picture*, tr.-com., 1630, in-4° ; — *Emperor of the East*, tr.-com., 1632, in-4° ; — *Maid of Honour*, tr.-com. ; 1632, in-4° ; — *Fatal Dowry*, trag. (avec Field), 1632, in-4° ; — *New way to pay old debts*, comédie, 1633, in-4° ; — *Great duke of Florence*, comédie historique, 1636, in-4° ; — *Unnatural Combat*, trag., 1639, in-4° ; — *Bashful Lover*, trag.-com., 1655, in-8° ; — *Guardian*, com. hist., 1655, in-8° ; — *A very Woman*, tr.-com., 1655, in-8° ; — *Old Law*, com. (avec Rowley et Middleton), 1656, in-4° ; — *City Madam*, com., 1659, in-4° ; — *The Parliament of love*, com. inachevée, 1805, in-8°. Outre ces pièces qui ont été imprimées, on cite de Massinger les pièces suivantes, aujourd'hui perdues : *The noble Choice, or the orator*, tr.-com. ; — *The wandering Lovers, or the painter* ; — *The italian Night-piece, or the unfortunate piety* ; — *The Judge*, com. ; — *The Prisoner, or the faire anchoress*, tr.-com. ; — *The Spanish Viceroy, or the honour of woman*, com. ; — *Minerva's Sacrifice, or the forc'd lady*, trag. ; — *The Tyrant*, trag. ; — *Philenzo and Hippolita*, trag.-com. ; — *Antonio and Vallia*, com. ; — *Fast and Welcome*, com. ; — *Cleander*, trag. ; — *Honour of Women* ; — *The King and the Subject*, trag. Neuf de ces pièces, les 1re, 3e, 4e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, étaient au pouvoir de Warburton, qui les laissa détruire par un serviteur ignorant et négligent. Les pièces de Massinger furent réunies par Thom. Coxeter ; Londres, 1759, 4 vol. in-8° ; édition qui reparut avec un nouveau titre et un *Essay on the English dramatic Writers* par G. Colman. John Monck, Masson et Davies en donnèrent une seconde édition, Londres, 1779, 4 vol. in-8° ; et Gifford une troisième, avec des notes critiques et explicatives ; Londres, 1805, 4 vol. in-8°. Cette édition, la meilleure qu'on eût encore publiée, reparut avec des améliorations en 1816. L. J.

Th. Davies, *Some Account of the Life and writings of Philip Massinger* ; Londres, 1789, in-8°. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Gifford, *Vie de Massinger*, en tête de son édition. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *English Cyclopædia* (*Biography*). — *Edinburgh Review* pour 1808. — John Ferriar, *Essay on the Writings of Massinger*, dans les *Mémoires de la Société de Manchester* (t. III).

MASSINI (*Carlo-Ignazio*), hagiographe italien, né le 16 mai 1702, à Cesena, mort le 23 mars 1791, à Rome. Il exerçait depuis trois ans la jurisprudence à Rome lorsque le cardinal Spinola, légat à Bologne, l'appela auprès de lui en qualité d'auditeur. En 1734 il renonça à la carrière qu'il avait embrassée pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Ses principaux écrits sont : *Vita del ven. P. Mariano Sozzini, dell' oratorio di Roma* ; Rome, 1747 ; — *Vita del N. S. Gesù Cristo, con un' appendice* ; Rome, 1761 ; cette vie, traduite en 1757 d'après Le Tourneux et retouchée par Massini, a eu un grand nombre d'éditions ; — *Raccolta delle vite de' Santi* ; Rome, 1763-1767, 26 vol. in-12 ; cette collection, estimée et souvent réimprimée, a été publiée en deux parties, chacune de 13 vol. ; l'auteur y joignit les vies des saints de l'Ancien Testament ; Rome, 1786, 6 vol. in-8°. P.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*

* **MASSMANN** (*Jean-Frédéric*), philologue allemand, né à Berlin, le 15 août 1797. Après avoir fait en 1814, comme volontaire, la campagne contre la France, il étudia, à Berlin, la philologie et l'histoire et s'adonna avec ardeur à la gymnastique, qu'il enseigna pendant quelques années à Munich. Nommé en 1823 professeur à l'université de cette ville, il y fit des cours sur l'ancienne littérature allemande ; en 1833 il fut chargé par le gouvernement d'aller explorer les bibliothèques de l'Italie. En 1842 il fut appelé à Berlin pour y diriger l'enseignement de la gymnastique dans le royaume de Prusse. Connaisseur profond de la littérature allemande du moyen âge, il se délasse de ses travaux sur ce sujet en façonnant des objets autour et en gravant sur bois ou sur cuivre, occupations dans lesquelles il s'est rendu très-habile. On a de lui : *Erläuterungen zum Wessobrunner Gebet, nebst zweien noch ungedruckten Gedichten des 14 Jahrhunderts* (Remarques sur la prière du manuscrit de Wessobrunn, suivie de deux poëmes inédits du quatorzième siècle) ; Berlin, 1824, in-8° ; — *Denkmäler deutscher Sprache und Literatur aus noch ungedruckten Handschriften des 8-16 Jahrhunderts* (Monuments de la Langue et de la Littérature allemandes tirés de manuscrits inédits du huitième au seizième siècle) ; Munich, 1828 ; — *Bairische Sagen* (Traditions et Légendes bavaroises) ; Munich, 1831 ; — *Auslegung des Evangeliums Johannis in gothischer Sprache* (Interprétation de l'Évangile de saint Jean) en langue gothique ; Munich, 1834, in-4° ; — *Deutsche Gedichte des*

12 *Jahrhunderts* (Poésies allemandes du douzième siècle); Quedlimbourg, 1837; ce recueil contient, entre autres, l'*Alexandre* de Lamprecht et le *Roi Rother*; — *Gothische Urkunden in Neapel und Arezzo* (Documents gothiques découverts à Naples et à Arezzo); Vienne, 1838, in-fol.; — *Deutsche Abschwörungs-Beicht-Buss-and Betformeln des* 8-13 *Jahrhunderts* (Formules d'abjuration, de confession, de pénitence et de prières usitées en Allemagne du huitième au treizième siècle); Quedlimbourg, 1839; — *Geschichte des mittelalterlichen Schachspieles* (Histoire du Jeu d'échecs au moyen âge); Quedlimbourg, 1839; — *Eraclius*; ibid., 1842; poëme du douzième siècle; — *S. Alexius Leben* (La Vie de saint Alexis); ibid., 1843; — *Libellus aurarius, seu tabula ceratæ romanæ in fodina auraria apud Abrudbaniam oppidum Transylvanum repertæ*; Leipzig, 1841; — *Gottfrieds von Strasburg Tristan*; Stuttgard, 1843; — *Kaiserchronick*; Quedlimbourg, 1849, 3 vol. in-8°: première édition complète de ce célèbre poëme du milieu du douzième siècle; — *Litteratur der Todtentänze* (Bibliographie des danses macabres). O.

Conversations-Lexikon.

MASSON (*Jacques*), en latin *Latomus*, théologien belge, né vers 1475, à Cambron (Hainaut), mort le 29 mai 1544, à Louvain. Il fit une partie de ses études à Paris, et y professa la philosophie; il demeurait au collége Montaigu lorsque Jean Standonck, restaurateur de cette maison, l'emmena à Louvain pour lui confier la direction de celle qu'il venait d'y fonder pour des étudiants pauvres. Après avoir résigné cet emploi, Masson fut précepteur des frères Robert et Charles de Croy. Admis en 1510 au conseil de l'université de Louvain, qui le nomma en 1519 docteur en théologie, grade dont ses élèves firent tous les frais, il y enseigna la théologie (1535) et en devint recteur (1537). En outre il fut pourvu de deux prébendes de premier rang et eut la charge d'inquisiteur de la foi. C'était un des plus habiles docteurs qu'il y eût de son temps à la faculté de Louvain; il avait beaucoup de jugement et de lecture, de la facilité à écrire en latin, et surtout une extrême prédilection pour les maximes ultramontaines. La plupart de ses écrits sont dirigés contre Luther et ses adhérents, ce qui l'exposa de la part de ces derniers aux calomnies et aux injures les plus grossières, qu'il leur rendit du reste avec autant d'intolérance et de vivacité. On a de lui: *De trium linguarum et studii theologici Ratione*; Anvers, 1519, in-4°: dialogues écrits contre Érasme et en faveur desquels il publia une apologie; — *Articulorum doctrinæ Martini Lutheri per theologos Lovanienses damnatorum Ratio*; Anvers, 1521, in-4°: cette censure donna lieu entre Masson et Luther à une controverse très-animée; — *De Confessione secreta*; Anvers, 1525, in-12; — *De Ecclesia et humanæ legis obligatione*; Anvers, 1525, in-12; — *De Fide et Operibus*; Anvers, 1530, in-12, etc. Les principaux écrits de ce théologien ont été réunis par son neveu: *Jacobi Latomi Opera*; Louvain, 1550, in-fol. K.

Le Mire, *Elogia Belgica*. — Valère André, *Biblioth.* — Bellarmin, *De Script. ecclesiast.* — Paquot, *Mémoires*, XIII. — Krüger, *Catal. German. mille viror. illust.*, 92.

MASSON (*Jacques*), en latin *Latomus*, poëte belge, neveu du précédent, né vers 1510, à Cambron, mort le 29 juillet 1596, à Louvain. Il s'appliqua particulièrement à la poésie latine, dans laquelle il eut quelques succès, et fut chanoine de Saint-Pierre de Louvain. On cite de lui: *Sylvula diversorum carminum*; Anvers, 1571, in-12; — *Davidis Psalmi omnes in carmen conversi*; Anvers, 1587, in-8°. K.

Paquot, *Mémoires*, XIII. — Freher, *Theatrum*.

MASSON (*Barthélemi*), en latin *Latomus*, érudit allemand, né en 1485, à Arlon (Luxembourg), mort vers 1566, à Coblentz. Il enseigna la rhétorique à Cologne, à Trèves et à Louvain, et fut principal du collége de Fribourg en Brisgau, où il connut Érasme, qui dans une de ses lettres le qualifie de *singulari morum et ingenii dexteritate juvenis*. En 1534, grâce aux actives démarches de Guillaume Budé, il occupa le premier la chaire d'éloquence latine au Collége royal de France, qui venait d'être fondé. En 1539 il fit, par ordre de François I[er], un voyage en Italie, et en 1542 il se retira à Coblentz, auprès de l'archevêque de Trèves, qui le nomma son conseiller. Outre le soin des affaires publiques, il se trouva, malgré lui, engagé dans des disputes avec les théologiens réformés; celle qu'il soutint contre Bucer lui acquit tant de réputation que Charles Quint l'envoya au collége de Ratisbonne pour y assister en qualité d'auditeur du côté des catholiques (1546). Deux ans après ce prince lui donna le rang de conseiller aulique à Spire. On a de Masson: *Actio memorabilis Francisci a Sickingen*; Cologne, 1523, in-4°; poëme en vers héroïques; — *Summa totius rationis disserendi*; Cologne, 1527, 1542: qui contient les principes de l'éloquence et de la dialectique; — *Rodolphi Agricolæ Epitome commentariorum dialecticæ inventionis*; Cologne, 1533; Paris, 1542, in-4°, avec addit.; — des *Notes*, d'abord publiées à part, sur chacun des discours de Cicéron, puis rassemblées dans quelques éditions de cet orateur (celle de Bâle, 1553, in-fol.); — *Scholia in dialecticam Georgii Trapezuntii*; Cologne, 1544, in-4°; — *De Controversiis quibusdam ad religionem pertinentibus*; Cologne, 1545, in-4°: résumé de sa querelle avec Bucer; — *De dissidio periculoque Germaniæ*; Strasbourg, 1567, in-8°: En outre il a écrit des notes sur les comédies de Térence, des harangues et des poésies latines, et plusieurs écrits de controverse. K.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 155, 156. — Valère André, *Biblioth. Belgica*, 106, 107. — Niceron, *Mémoires*, XLII. — Freher, *Theatrum*, 2e partie. — Goujet, *Mém. hist. sur le Collége de France*, II, 227-243. — Paquot, *Mém.*, II.

MASSON (*Jean-Papire*), célèbre historien et biographe français, né le 6 mai 1544, à Saint-Germain-Laval, bourg du Forez, mort à Paris, le 9 janvier 1611. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il se rendit à Rome, où il entra dans cet ordre; il enseigna pendant plusieurs années les belles-lettres dans les colléges de la société à Naples, à Tournon et à Paris. Ayant quitté les jésuites, il professa quelque temps au collége Du Plessis; en 1570 il alla étudier la jurisprudence à Angers, sous la direction de François Baudoin. De retour à Paris en 1572, il s'attacha au chancelier de Chiverny, dont il devint le bibliothécaire. Reçu avocat au parlement en 1576, il ne plaida jamais qu'une seule cause, qu'il gagna : l'affaire était si importante, que l'arrêt fut rendu en robes rouges. Plus tard il fut nommé référendaire en la chancellerie et substitut du procureur général sans avoir eu besoin d'acheter ces charges, dont il fut gratifié pour son mérite. « Il étoit d'une humeur gaie et aisée, dit Niceron, sincère et généreux au delà de sa fortune, donnant son temps et sa peine pour le service des grands seigneurs, sans en attendre d'autre récompense que le plaisir de leur service. » On a de Masson : *Entière Description des choses qui se sont passées à la réception de la reine et du mariage du roi;* Paris, 1570, et Lyon, 1572, in-8°; — *De Statu Andegavensis Academiæ;* Paris, 1571, in-8°; — *Elogium Fran. Balduini;* Paris, 1573, in-4°; — *Responsio ad maledicta Hotomani cognomento Matagonis;* Paris, 1575, in-4° : pamphlet violent, écrit pour répondre aux attaques lancées par Hotman contre Masson, à propos d'une préface mise par ce dernier en tête de l'ouvrage publié par Matharel contre la *Franco-Gallia* de Hotman; — *Historia Vitæ Caroli IX, Francorum regis;* Paris, 1577, in-8°; — *Annalium Libri IV, quibus res gestæ Francorum explicantur a Clodione ad Franciscum I;* Paris, 1577 et 1598, in-4°; — *Consolatio ad Ph. Chevernium, Franciæ cancellarium, super obitu Annæ Thuanæ uxoris;* Paris, 1584, in-4°; — *Libri de Episcopis Urbis, seu Romanis pontificibus;* Paris, 1586, in-4°; — *Justinianei Cæsares quorum nomina Justinianus in codicem retulit;* Paris, 1588; — *Notitia Episcopatuum Galliæ;* Paris, 1606 et 1610, in-8° : reproduit dans le recueil de Du Chesne; — *Descriptio Fluminum Galliæ;* Paris, 1618, 1678 et 1685, in-12; — *Historia Calamitatum Galliæ, quas invita pertulit sub principibus christianis, a Constantino cæsare usque ad Majorianum,* dans le recueil de Du Chesne; — *Elogia;* Paris, 1638, 2 vol. in-8° : recueil de biographies qui avaient paru auparavant séparément; ce sont les *Vies* de Claude et François de Guise (Paris, 1577); de René Birague (Paris, 1583, in-4°); de Dante, de Pétrarque et de Boccace (Paris, 1587, in-8°); de Jean, comte d'Angoulème (Paris, 1588, in-8°); de Cujas (Paris, 1590, in-4°); d'Anglure Givry (Paris, 1594, in-4°); de Pierre Pithou (Paris, 1597, in-4°); de Lucius Titius, jurisconsulte romain (Lyon, 1597, in-4°); de Claude du Puy (Paris, 1607, in-4°); de René Chopin (Paris, 1609, in-8°); de Henri de Joyeuse (Paris, 1611, in-8°); des ducs de Savoie (Paris, 1619, in-8°); de Marguerite de Valois (Paris, 1619, in-8°); une dernière biographie, qui ne se trouve pas dans les *Elogia*, celle de Michel Marescot, a été mise à la suite des *Opuscules* de Loysel. Comme éditeur Masson a fait paraître *Gesta collationis Carthaginiensis inter catholicos et donatistas;* Paris, 1589, in-8°; — *Servati Lupi Epistolæ;* Paris, 1588, in-8°; — *Agobardi, Episcopi Lugdunensis, Opera;* Paris, 1605, in-8° : édition assez inexacte; — *Gerberti, postea Sylvestri II papæ, Joannis Sarisberiensis et Stephani, Tornacensis episcopi, Epistolæ;* Paris, 1621, in-4°. O.

J.-Aug. de Thou, *Vita Pap. Massoni.* — Perrault, *Hommes illustres*, t. I. — Niceron, *Mémoires*, t. V. — Witte, *Memoriæ philosophicæ*, p. 46.

MASSON (*Jean*), biographe français, frère du précédent, né à Saint-Germain-Laval, vers le milieu du seizième siècle, mort à Paris, vers 1630. Entré dans les ordres, il devint archidiacre de Bayeux; il succéda à son frère dans la place de référendaire de la chancellerie, et fut plus tard nommé aumônier du roi. On a de lui : *Descriptio domus quæ Conflans appellatur,* Paris, 1609, in-4°; — *Arverni municipii Descriptio;* Paris, 1611, in-4°; — *Histoire mémorable de Jeanne-d'Arc, extraite du procès de sa condamnation;* Paris, 1612, in-8°; — *Vie de saint Exupère;* Paris, 1627, in-8°. O.

La Croix du Maine, *Biblioth. française.*

MASSON (*Antoine*), dessinateur et graveur français, né à Loury, près Orléans, en 1636, mort à Paris, le 30 mai 1700. D'abord ouvrier armurier, il gravait et damasquinait des platines d'armes à feu avec tant d'habileté que Mignard, en ayant vu les ouvrages, lui fit abandonner son métier, et le dirigea vers les arts. Il devint en peu de temps l'un des graveurs qui ont fait le plus d'honneur à l'école française, et fut reçu membre de l'Académie de Peinture, le 15 février 1679. Mais son adresse lui fut fatale en ce qu'elle l'entraîna souvent à faire de ces tours de force qui étonnent le vulgaire et prouvent plus le mauvais goût que le talent d'un artiste. Autant on admire certains ouvrages de Masson, autant on déplore ailleurs la bizarrerie choquante de son travail : dans son portrait du médecin Charles Patin, qui est cependant une œuvre remarquable, Masson a imaginé de dessiner le nez avec des tailles qui vont modeler les joues du personnage, tandis que son menton est formé de hachures horizontales; il a fait le nez de son Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg, d'une seule taille en forme de poire, etc. Quelques-unes des gravures dues au burin de Masson sont à juste titre considérées

comme des chefs-d'œuvre. On admire l'estampe, d'après le Titien, dite *La Pièce à la nappe*, et qui représente *les disciples d'Emmaüs*, et surtout le portrait du comte d'Harcourt, grand-écuyer de France, connu sous le nom de *Cadet à la perle*. Dans ce portrait en demi-nature, gravé d'après Nicolas Mignard, « les étoffes, la broderie, les cheveux, la dentelle et surtout les plumes qui sont sur le casque sont traités avec tant de vérité, tant d'intelligence, qu'il semble avoir devant les yeux la nature même. Rien n'y est négligé, et plus on considère le travail avec attention, plus il paraît merveilleux, et l'on ne peut s'empêcher de regarder ce portrait comme une des productions les plus parfaites qu'on puisse attendre du burin ».

On peut encore citer, même après ce magnifique ouvrage, le portrait de Brisacier, secrétaire des commandements de la reine (1664), celui de Charrier, lieutenant criminel au présidial de Lyon, d'après Thomas Blanchet; ceux du médecin Marin Cureau de La Chambre (1665), du peintre de fleurs Pierre Dupuis (1663) d'après Nic. Mignard; de Marie de Lorraine, duchesse de Guise, d'après P. Mignard. On a prétendu que Masson employait pour graver un procédé singulier, qui consistait à faire mouvoir la planche qu'il travaillait en laissant immobile la main qui tenait le burin. Quoi qu'il en soit, ses ouvrages sont remarquables par le rendu de la couleur. Il a laissé 68 morceaux, parmi lesquels 62 portraits, dont 22 ont décoré des thèses. Il a gravé son propre portrait d'après Mignard; mais cette estampe n'a paru qu'après sa mort. H. H—N.

Robert Dumesnil, *Le Peintre Graveur français*. — *Abecedario* de Mariette, dans les *Archives de l'Art français*. — Huber et Rost, *Manuel des Curieux et de l'Amateur d'Estampes*.

MASSON (*Jean*), érudit français, né en 1680, en France, mort vers 1750, en Angleterre. Fils d'un ministre protestant, qui desservait l'église de Cozes, près de Saintes, il le suivit en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, y fit de bonnes études, et fut quelque temps précepteur des enfants de l'évêque Burnet. Il parcourut la plupart des contrées de l'Europe et s'établit en Hollande; de là il passa à Londres, où il fut pourvu de riches bénéfices. Klefeker lui a donné place, nous ne savons à quel titre, dans sa *Bibliotheca Eruditorum præcocium*, et le comble d'éloges. Masson fut sans doute un litterateur instruit, un antiquaire savant et parfois un critique judicieux; mais il déparait ces qualités par une vanité excessive et un pédantisme insupportable; ses querelles avec Dacier et David Martin le couvrirent de ridicule. On a de lui: *Jani templum Christo nascente reseratum*; Rotterdam, 1700, in-4° et in-8°: dans cet essai chronologique, il s'efforce de combattre l'opinion, généralement admise, que le monde était en paix lors de la naissance du Christ; — *Lettres critiques sur la difficulté qui se trouve entre Moïse et Étienne relativement au nombre des descendants de Jacob qui passèrent de Chanaan en Égypte*; Utrecht, 1705, in-8°: réponse à l'écrit anonyme intitulé *Conciliation de Moïse avec saint Étienne* (par Th. Leblanc); Amst., 1704, in-8°; — *Q. Horatii Flacci Vita*; Leyde, 1707, in-8°. Il annonça ce travail comme tout à fait neuf, et prétendit l'avoir purgé des erreurs commises par les plus célèbres interprètes. Dacier démontra, au contraire, dans ses *Nouveaux Éclaircissements* sur Horace, publiés en 1708, que Masson l'avait pillé dans tout ce qu'il avait dit de bien; — *P. Ovidii Nasonis Vita*; Amst., 1708, in-8°, et dans le t. IV des *Ovidii Opera* de Burmann; ibid., 1727; — *C. Plinii secundi Vita*; Amst., 1709, in-8°; réimpr. plusieurs fois: cette vie avait d'abord paru dans l'édition des œuvres de Pline le jeune donnée en 1703 par Th. Hearne; — *Annus solaris antiquus naturali suo ordini restitutus*; Londres, 1712, in-fol.; — *Æl. Aristidis Vita*, en tête des discours de ce rhéteur, édit. de Jebb; Oxford, 1722, 2 vol. in-4°; — des *Notes sur les inscriptions recueillies par Gruter*, dans le *Corpus Inscriptionum* de Grævius; Amst., 1707, 4 vol. in-fol.; — des lettres dans l'*Hist. critique de la République des Lettres*, que dirigeait son frère. En 1713, Jean Masson engagea une violente polémique avec David Martin (*voy.* ce nom), au sujet du psaume CX; l'interprétation qu'il en donna fut condamnée par le synode de Breda. C'est à tort qu'on lui attribue quelquefois l'*Exacte Revue de l'histoire de Bayle*, ouvrage de Du Revest, et le *Chronologicus canon apostolicus*.

Son frère, *Samuel* MASSON, fut ministre de l'église anglaise de Dordrecht et se fit connaître comme le principal auteur de l'*Histoire critique de la République des Lettres, tant ancienne que moderne*; Utrecht et Amsterdam, 1712-1718, 15 vol. in-12. « On les nommait l'un et l'autre, dit Marchand, les maçons et les manœuvres de la république des lettres. » Saint-Hyacinthe se vengea finement de la grossièreté de leurs attaques dans sa *Déification du docteur Aristarchus Masso*, et il leur dédia *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, qui est une piquante satire des pédants. P. L.

Prosper Marchand, *Dict. Crit.* (art. *Martin*) — Camusat, *Hist. crit. des Journaux*. — Klefeker, *Biblioth. Erudit. præcocium*. — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

MASSON (*Pierre-Toussaint*), littérateur français, né en 1715, à Paris. Il occupa la charge de trésorier de France, et se fit connaître par deux recueil de vers: *Élégies sacrées, tirées des Lamentations de Jérémie*, Paris, 1754, in-12, et *Poésies badines et galantes*, ibid., 1757, in-12. On lui doit encore la traduction de deux *Discours* latins de Le Beau (1750), des *Odes* d'Horace (1757), et de *la Pharsale* de Lucain (1766). P. L.

Quérard, *La France Littér.*

MASSON DE SAINT-AMAND (*Amand-Claude*), littérateur français, né le 8 décembre 1756, à Paris. D'abord conseiller à la cour des aides, il fut de 1784 à 1791 maître des requêtes, et administra sous l'empire le département de l'Eure en qualité de préfet de 1800 à 1805. On a de lui : *L'Art d'aimer*, trad. en prose d'Ovide ; Paris, 1783, 1795, in-18 ; édit. corrigée et annotée, ibid., 1807, in-8° ; — *Mémoire statistique du dép. de l'Eure* ; Paris, 1805, in-fol. ; — *Essais historiques et anecdotiques sur le comté d'Évreux* ; Paris, 1813-1815, 2 vol. in-8°. K.

Biogr. nouv. des Contemp.

MASSON DE MORVILLIERS (*Nicolas*), littérateur français, né vers 1740, à Morvilliers (Lorraine), mort le 29 septembre 1789, à Paris. Quoiqu'il eût été reçu avocat au parlement de Paris, il ne fréquenta point le barreau, et fut secrétaire général du duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie. Écrivain médiocre, mais correct, il a composé quelques épigrammes assez spirituelles, que Grimm et La Harpe ont insérées chacun dans leur correspondance. On a de lui : *Abrégé élémentaire de Géographie universelle de la France* ; Paris, 1774, 2 vol. in-12 ; — *Abrégé de la Géographie d'Italie* ; Paris, 1774, in-12 ; — *Abrégé de la Géographie d'Espagne et de Portugal* ; Paris, 1776, in-12 ; — *Œuvres mêlées en vers et en prose, par M. de M.* ; Paris, 1789, in-8° : recueil des pièces fugitives qui avaient déjà paru dans l'*Almanach des Muses* et autres collections littéraires. En 1810, on a publié un *Choix* de ses poésies. Masson a été en outre un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, et il fut chargé, avec Robert, de rédiger le *Dictionnaire de Géographie moderne*. P. L.

Notice, en tête du *Choix des Poésies* de Masson, 1810.

MASSON (*François*), statuaire français, né en 1745, à la Vieille-Lyre, en Normandie, mort le 14 décembre 1807, à Paris. Après avoir reçu d'un bénédictin les premiers éléments du dessin, il entra ensuite, à Pont-Audemer, chez un sculpteur nommé Cousin, élève de N. Coustou. Il y fit des progrès rapides, et commença à se faire remarquer par deux portraits en médaillon du maréchal de Broglie et de son frère, l'évêque de Noyon. Il vint ensuite à Paris suivre les leçons de G. Coustou, et fut chargé par l'évêque de Noyon d'exécuter, sur la place de l'Évêché, une fontaine ornée de quatre cariatides et de trois figures. Le prélat, content de cet ouvrage, qui est cependant d'assez mauvais goût, envoya Masson à Rome, et à son retour en France, le maréchal de Broglie le chargea de la décoration du palais du gouvernement qui s'élevait à Metz ; cette décoration consistait en un bas-relief de 42 pieds de long, en figures colossales et en trophées d'une forte dimension. La révolution ayant enlevé à Masson ses grands travaux, il se livra au genre du portrait, et exécuta, soit en marbre, soit en plâtre, les bustes des personnages les plus marquants de l'Assemblée constituante. Il y donna des preuves d'un talent supérieur. En 1792, il exposa au concours deux figures représentant, l'une *Le Sommeil*, l'autre *Hector attaché au char d'Achille*, et exécuta le groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, que l'on a longtemps admiré sous le péristyle du Panthéon. En 1797, il obtint la direction de toutes les sculptures des Tuileries, et se chargea, sur la demande du Conseil des Anciens, d'un monument à la gloire de *J.-J. Rousseau*. Il fit depuis la statue de *Périclès*, celle de *Cicéron*, celle du général *Caffarelli*, les bustes des généraux *Kleber* et *Lannes*, et le tombeau que le corps du génie a consacré à *Vauban*, dans l'église des Invalides. [Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.]

Regnault, *Notice hist. sur Fr. Masson*, in-8°.

MASSON (*Francis*), botaniste anglais, né en 1741, à Aberdeen, mort en décembre 1805, à Montréal (Canada). Il vint à Londres chercher de l'emploi comme jardinier ; son instruction l'ayant fait distinguer par Aiton, directeur du jardin botanique de Kew, il fut envoyé en 1771 ou 1772 au Cap de Bonne-Espérance. Après avoir parcouru cette colonie en tous sens et y avoir fait une récolte abondante de plantes et de graines, dont les Hollandais s'étaient jusque là réservé le monopole, il reçut en 1776 l'ordre d'explorer les Canaries, les Açores, Madère, une partie des Antilles, et surtout l'île Saint-Christophe. Au bout de dix ans d'absence, il revit l'Angleterre (1781). Durant son séjour au Cap, il était entré en correspondance avec Linné, et lui avait fait parvenir, entre autres plantes rares, un genre encore inconnu de la famille des asphodèles, auquel le grand botaniste donna, dit-on, le nom de *massonia* ; il est plus probable cependant que Masson dut cet honneur, l'unique récompense qu'il ambitionnât, à Thumberg, qui partagea quelque temps ses recherches et ses fatigues en Afrique. En 1783 il se remit en voyage pour le compte du jardin de Kew, visita le Portugal, et retourna au Cap, où, de 1786 à 1795, il borna ses observations, d'après le conseil de sir Joseph Banks, aux environs de la ville. Son zèle infatigable lui fit accepter en 1797 la mission d'explorer le Canada ; mais la mort le surprit avant qu'on eût eu le temps d'apprécier les résultats de ses derniers travaux. C'était un homme doux, persévérant, industrieux, ami de la science jusqu'à l'enthousiasme. Quoiqu'il ait consacré la moitié de sa vie à l'histoire naturelle, il n'a publié qu'un seul ouvrage, *Stapeliæ novæ* ; Londres, 1796, in-fol. : cette monographie d'un genre particulier au sud de l'Afrique, et dont on ne connaissait que deux espèces, contient la description en anglais de quarante-et-une plantes que les dessins, parfaitement exécutés, présentent dans l'état sauvage. P. L—Y.

Rees, *Cyclopædia*. — *Biogr. Méd.*

MASSON (*Charles-François-Philibert*), lit-

térateur français, né en 1762 (1), à Blamont (Franche-Comté), mort le 3 juin 1807, à Coblentz. Élevé dans la religion de sa mère, qui était protestante, il se déroba par la fuite aux persécutions d'un prêtre intolérant qui avait entrepris de le convertir, lui et ses frères, et gagna la principauté de Neufchâtel. Bien accueilli par des parents de sa famille, il se mit en apprentissage chez un horloger de La Chaux-de-Fonds, et se perfectionna dans son art à Bâle et à Strasbourg. Ce fut pendant son séjour en Suisse que le goût de la poésie s'empara de lui; quelques pièces de vers insérées dans *Le Mercure Helvétique* de 1780 l'ayant fait connaître à la cour du duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg, il accepta l'emploi de gouverneur dans la maison d'un gentilhomme prussien. Après avoir terminé l'éducation de son élève, il alla rejoindre à Saint-Pétersbourg son frère aîné, Pierre Masson, officier au service de Russie, et fut choisi par Soltikoff pour précepteur de ses fils. Ce général, alors ministre de la guerre, le fit incorporer dans la garde impériale, et, suivant un usage du pays, il lui donna successivement les grades de lieutenant au corps des cadets (1788), de capitaine de dragons (1789) et de major en second (1792). En 1794, il fut chargé d'une mission diplomatique près des cours de Stuttgard, de Carlsruhe et de Baireuth, et obtint, à son retour, le titre de major en premier dans le régiment des grenadiers d'Alexandre. En 1795, il épousa la baronne de Rosen, appartenant à une bonne famille de Livonie. Ses qualités aimables et son esprit enjoué lui avaient ouvert les portes des salons les plus aristocratiques de Pétersbourg; il jouissait d'un certain crédit à la cour, et la tzarine l'avait attaché à la personne du grand-duc Alexandre en qualité de secrétaire des commandements et aussi pour présider, de concert avec Laharpe, à l'éducation de ce prince. Lors de son avénement au trône (1796), Paul Ier, qui n'aimait pas Masson, le priva de tous ses emplois, et le fit arrêter de nuit et conduire à la frontière. Masson passa deux années en Prusse, chez le comte de Lindorff, puis il se rendit à Baireuth, auprès de sa sœur, qui, portée comme lui sur la liste des émigrés français, s'y était établie après avoir surveillé l'éducation de la princesse Catherine de Wurtemberg, la future femme du roi Jérôme. En 1800, il lui fut enfin permis de venir à Paris, et il obtint en 1801, par la protection de Lucien Bonaparte, les fonctions de secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle, dont le chef-lieu était Coblentz. Il faisait partie de plusieurs sociétés savantes, et était membre associé de l'Institut de France.

On a de Masson : *Ode sur la mort du prince Léopold de Brunswick*, qui remporta le prix de poésie à l'Académie Française; — *Cours mémorial de géographie, à l'usage du corps impérial des cadets nobles* (anonyme); Berlin, 1787, in-4°; Pétersbourg, 1789, in-8°; — *Elmine, ou la Fleur qui ne se flétrit jamais, conte moral* (anonyme); Berlin, 1790, in-8°; inséré dans *le Journal encyclop.* de 1790 et dans *l'Esprit des journaux*, et trad. en allemand; — *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et celui de Paul Ier* (anonymes); Amsterdam (Paris), 1800-1802, 3 vol. in-8°; nouv. édit., augmentée, Paris, 1804, 4 vol. in-8°; trad. en allemand et en anglais. On y trouve des faits exagérés, beaucoup de déclamation, des jugements hasardés et des anecdotes peu authentiques. Ce livre a été, de la part de Kotzebue, l'objet d'une critique passionnée. Masson lui répondit dans ses *Lettres d'un Français à un Allemand;* Paris, 1802, in-8°; — *Les Helvétiens, poëme en VIII chants;* Paris, 1800, in-12. Le sujet, repris en 1829 par M. de Sellon, est la guerre de Charles le Téméraire contre les Suisses. « On y trouve en abondance, dit Chénier, des idées fortes; on y remarque souvent du nerf et de la franchise dans l'expression; quelques narrations rapides, quelques discours pleins de verve y brillent par intervalles; mais on désire presque toujours la douceur, l'harmonie, l'élégance, tout ce qui fait le charme du style. » Malgré l'annonce pompeuse de François (de Neufchâteau), qui l'avait présenté à l'Institut comme un phénomène en poésie et en politique, ce poëme n'eut qu'un médiocre succès; l'auteur l'avait accompagné de cette épigraphe :

> Au héros Bonaparte, au poëte Lebrun!
> La gloire et le génie ont un culte commun.

— *Ode sur l'Adulation poétique;* Paris, 1801; — *Ode sur la Fondation de la République;* Paris, 1802, in-8° et in-4°, qui obtint de l'Institut un prix de poésie; — *La Nouvelle Astrée, ou les aventures romantiques du temps passé;* Metz, 1805, 2 vol. in-12, fig.; roman de la jeunesse de l'auteur, qui l'avait écrit sur d'anciennes traditions du pays de Montbéliard; — *Mémoire statistique du dép. de Rhin-et-Moselle;* Coblentz, pet. in-fol.; — *Le Voyageur, l'un des 52 poëmes flétris par le rapport de M. Suard;* Paris, 1807, in-8°. Charles Masson a encore fourni divers morceaux à *La Décade philosophique* et aux *Mémoires* de l'Académie Celtique, et il a laissé une traduction inédite en vers français d'un poëme russe de Samboursky, et des matériaux pour une histoire de la littérature russe.

Son frère aîné, *André-Pierre* Masson, né en 1759, à Montbéliard, mort vers 1820, passa en Russie, y devint colonel, et épousa la fille du général Melissino. Exilé par Paul Ier, il s'établit à Baireuth, où il composa une épopée intitulée : *Les Sarrasins en France*, en XV chants; Nuremberg, 1815, 2 vol. in-8°. L'impression de cet ouvrage avait été arrêtée pendant plusieurs années par la censure impériale, qui

(1) En 1761, selon les *Éphémérides du comté de Montbéliard*, ou en 1764, d'après le continuateur d'Adelung.

exigeait des suppressions auxquelles l'auteur ne voulut pas se soumettre. P. L—y.

Beuchot, dans *La Décade philosoph.*, LIV, 855. — Chénier, *Tableau de la Littér.*, ch. 7. — Rotermund, *Suppl. à Jacher*. — *Docum. communiqués*, par M. Chasserot, ancien professeur.

* **MASSON** (*Auguste-Michel-Benoît* GAUDICHOT, plus connu sous le nom de *Michel Masson*), romancier et auteur dramatique français, né le 31 juillet 1800, à Paris. Cet écrivain si fécond, et qui a joui un moment d'une vogue populaire, est le fils de ses œuvres. Ses parents étaient pauvres, et ne purent lui donner que l'instruction la plus élémentaire. Il se vit de bonne heure dans la dure nécessité de ne tirer que de lui-même des ressources pour vivre : l'intelligence et le désir de bien faire ne lui manquaient pas. A l'âge de dix ans il était figurant danseur au petit théâtre de la rue Monthabor, et ce fut là qu'il composa sa première pièce, *La Conquête du Pérou*, dans laquelle il remplit un rôle. Plus tard il fut attaché à un établissement de curiosités, *Le Grand Mogol automate*, situé sur le boulevard du Temple. Puis il devint successivement garçon de café, commis libraire et ouvrier lapidaire dans le quartier de la Grève; lorsqu'il en avait le loisir, il lisait où il étudiait. Son éducation se trouva ainsi à peu près complète, et, comme il l'a dit lui-même, « un jour que l'ouvrage n'allait pas, l'ouvrier se fit conteur ». Dès 1826 il fournit des articles à plusieurs journaux littéraires, tels que *La Lorgnette*, *La Nouveauté* et *Le Mercure*, et il fut un des rédacteurs particuliers du *Figaro* jusqu'à la fin de 1830, époque où il renonça tout à fait au journalisme. A la fois romancier et auteur dramatique, M. Masson a été, pendant plus de trente ans, un des plus féconds producteurs de la littérature contemporaine. Dans les deux genres qu'il exploite, il a gagné plus d'une fois les sympathies du public, et il les doit bien moins à des qualités d'invention ou de style qu'à la vérité d'observation et à la moralité du sujet. Son meilleur livre, *Les Contes de l'atelier*, est le premier qui soit sorti de sa plume. On a de lui les romans suivants : *Le Maçon*; Paris, 1828, 2 vol. in-8° ou 4 vol. in-12; 3e édit., 1829, 3 vol. in-12; 1840, 2 vol. in-18 : ce roman de mœurs populaires, écrit en société avec M. Raymond Brucker, a donné naissance au pseudonyme de *Michel Raymond*, exploité depuis par l'un et par l'autre auteur, bien que leur association ne se soit pas renouvelée; — *Daniel le lapidaire, ou les contes de l'atelier*; Paris, 1832-1833, 4 vol. in-8°; édit. revue et corrigée, 1840, 2 vol. in-18. Les tomes I et II de ce recueil, qui contient onze nouvelles, ont paru d'abord sous le pseudonyme de Michel Raymond; — (avec M. Aug. Luchet) *Thadéus le ressuscité*; Paris, 1833, 1835, 2 vol. in-8°; — *Un Cœur de jeune Fille, confidence*; Paris, 1834, in-8°; — *La Lampe de fer*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°, seconde série des *Contes de l'atelier*; — *Vierge et martyre*; Paris, 1835, in-8°; 3e édit., 1838, 2 vol. in-18; — *Une Couronne d'épines*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Ne touchez pas à la reine*; Paris, 1837, in-8°; — *Les Romans de la Famille*; Paris, 1838, 4 vol. in-8°; recueil de quatre nouvelles, dont la première, *Albertine*, a été imprimée à part en 1838, 2 vol. in-8° avec portrait; — *Souvenirs d'un enfant du peuple*; Paris, 1838-1841, 8 vol. in-8°; l'auteur a, dit-on, raconté dans cet ouvrage les nombreuses vicissitudes de son existence; — (avec J.-B.-P. Lafitte) *Les trois Marie*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; — (avec Mme Clémence Robert) *Les Enfants de l'atelier*; Paris, 1841, 2 vol. in-8° : le roman d'*Hyacinthe l'apprenti*, contenu dans le t. Ier, est de Michel Masson; — *Basile*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; — *Un Amour perdu*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Rose Himmel*; Paris, 1843, in-8°; — *L'Honneur du marchand*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Le Bâtard du roi*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *La Justice de Dieu*; *Diane et Sabine*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — (avec M. Fréd. Thomas) *La jeune Régente*; Paris, 1845, 3 vol. in-8°, et *Un Mariage pour l'autre monde*; Paris, 1848, in-8°; — *Le Capitaine des Trois Couronnes*; Paris, 1846-1847, 4 vol. in-8°. La plupart de ces romans ont été reproduits dans les publications illustrées. La liste des œuvres dramatiques de M. Michel Masson est encore plus considérable, et comprend tour à tour des vaudevilles, des opéras comiques et des drames; dans ce dernier genre il a fait preuve d'un talent plein de ressources, et il a obtenu de longs et fructueux succès. Sauf de bien rares exceptions, cet écrivain ne s'est jamais présenté seul au théâtre; il a travaillé en collaboration avec MM. Bayard, Anicet Bourgeois, Villeneuve, Mélesville, Saintine, Scribe, Dennery, etc. Nous citerons parmi ses pièces : *Frétillon* (1829), *Mon oncle Thomas* (1832), *L'Aiguillette bleue* (1834), *Le Diable amoureux* (1836), *Madame Favart* (1837), *Les deux Pigeons* (1838), *Le Secret du Soldat* (1840), *Les Filles du Docteur* (1849), vaudevilles; — *Jean-Baptiste, ou un Cœur d'or* (1846), *Les Mystères du Carnaval* (1847), *Marceau* (1848), *Piquillo Alliaga* (1849), *Les Orphelins du pont Notre-Dame* (1849), *Marianne* (1850), *Marthe et Marie* (1851), *La Dame de la Halle* (1852), *La Mendiante* (1852), *Marie-Rose* (1853), drames. On doit encore à cet écrivain un recueil biographique, *Les Enfants célèbres*; Paris, 1838, 1841, in-12, ainsi que des nouvelles ou des articles dans le *Journal des Enfants* au *Livre des Conteurs*, le *Musée des Familles*, etc. P. L.

Galerie de la Presse, 2e série. — Quérard, *France Littér.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

MASSON. *Voy*. LE MASSON.

MASSON DE PEZAY. *Voy*. PEZAY.

MASSONE (*Giovanni*), peintre de l'école

génoise, né à Alexandrie, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On conservait de lui à Savone un retable divisé en trois compartiments et exécuté vers 1490 pour une chapelle funéraire. Ce tableau, payé à Massone 192 ducats *di camera*, somme considérable pour le temps, acquis par Denon en 1814, moyennant 3,000 fr., est maintenant au musée du Louvre. Le compartiment du milieu représente *La Nativité*; il est signé *Jonnes Masonus de Alexa. pinxit*. Dans le second est *Sixte IV agenouillé devant saint François*, et dans le troisième le neveu de ce pontife, *Giuliano della Rovere* (depuis Jules II), *prosterné aux pieds de saint Antoine de Padoue*. E. B—N.

Lanzi, *Storia*. — Villot, *Musée du Louvre*.

MASSUET (*René*), érudit français, né à Saint-Ouen-de-Mancelles, près Bernay, en 1666, mort à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 11 janvier 1716. Ayant fait profession d'observer la règle de Saint-Benoît, il habita tour à tour diverses abbayes de la haute et de la basse Normandie, y enseignant la philosophie et la théologie. Cependant il se sentait pour l'érudition une vocation plus forte que pour le professorat. Ayant donc entrepris quelques études historiques, qui le firent connaître dans sa congrégation, il fut appelé à Paris, à l'atelier des grands travaux de l'ordre, à Saint-Germain-des-Prés. Le plus important de ses ouvrages est son édition de saint Irénée : *Sancti Irenæi, episcopi Lugdunensis, contra Hæreses Libri V*; Paris, 1710, in-fol. Massuet prit une part importante aux controverses jansénistes. Il défendit contre le père Langlois, jésuite, l'édition de saint Augustin donnée par ses confrères. C'est dans ce but qu'il publia : *Lettre d'un Ecclésiastique au R. P. E. L. sur celle qu'il a écrite aux R. P. Bénédictins de la Cong. de Saint-Maur*; Osnabruck, 1699. On lui doit en outre : *Lettre à M. l'évêque de Bayeux, sur son mandement du* 5 *mai* 1707; La Haye, 1708, in-12. Il avait fait encore, pour justifier les opinions de sa congrégation sur la grâce et le libre arbitre, un livre intitulé *Augustinus græcus*, qui n'a pas été imprimé. C'est à René Massuet que nous devons le t. V des *Annales ordinis S. Benedicti*, que Mabillon n'avait pu terminer avant de mourir. B. H.

Hist. Litt. de la Congr. de Saint-Maur, p. 378.

MASSUET (*Pierre*), savant littérateur français, né le 10 novembre 1698, à Mouzon-sur-Meuse, mort le 6 octobre 1776, à Lankeren, près Amersfoort (Hollande). A l'âge de dix-huit ans il prononça ses vœux à l'abbaye des bénédictins de Saint-Vincent de Metz. Cet accès de ferveur religieuse ne fut pas de longue durée, et les tracasseries dont il devint l'objet achevèrent de le dégoûter de la vie monastique. Après avoir vainement tenté une première fois de s'échapper, il réussit à passer la frontière, jeta le froc aux orties et gagna la Hollande, où il embrassa la religion réformée. Admis comme instituteur dans une riche famille, il épousa la sœur de son élève, et, ne renonçant pas à ses habitudes laborieuses, il étudia la médecine à Leyde, sous la direction de Boerhaave. Reçu docteur en 1729, il alla s'établir à Amsterdam, et partagea son temps entre l'exercice de son art, où il devint habile, et la culture des sciences et des lettres; il s'occupa aussi de l'éducation de la jeunesse et dirigea un pensionnat, qui fut très-florissant. Massuet était un travailleur infatigable, ainsi qu'on peut en juger par ses nombreux travaux; il traduisait fidèlement, se montrait exact; mais il manquait tout à fait de goût et de style. On a de lui : *De Generatione, ex animalculo in ovo*; Leyde, 1629, in-4°; il y adopte l'hypothèse de Leuwenhœck sur les animalcules spermatiques; — *Recherches intéressantes sur l'origine, la formation, etc., des diverses espèces de vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, etc., de quelques-unes des Provinces-Unies*; Amst., 1733, in-8°, fig.; trad. en hollandais, ibid., 1733; — *Histoire des Rois de Pologne et du gouvernement de ce royaume contenant ce qui s'est passé sous le règne de Frédéric-Auguste et pendant les deux derniers interrègnes*; ibid., 1733, 3 vol. in-8° et 4 vol. in-12; nouvelle édit., augmentée, ibid., 1734, 5 vol. in-12; compilation faite d'après Jolli, La Bizardière, les gazettes, etc.; — *Tables anatomiques du corps humain*; ibid., 1734, 8 vol. in-8°, fig., trad. du latin de J.-A. Kulm; — *Histoire de la Guerre présente* (1734), *contenant tout ce qui s'est passé en Italie, sur le Rhin, en Pologne*; ibid., 1735, in-8°, avec cartes et fig.; trad. en italien; — *La Vie du prince Eugène de Savoie*; ibid., 1736, in-12, réimpr. avec l'ouvrage suivant; — *Histoire de la dernière Guerre* (1735) *et des négociations pour la paix*; ibid., 1736, 3 vol. in-8°, et 1737, 5 vol. in-12; — *Continuation de l'*Histoire universelle *de Bossuet, depuis* 1721 *jusqu'à la fin de* 1737; ibid., 1738, 4 vol. in-12; Paris, 1759, 6 vol. in-12; il a fait beaucoup d'emprunts à la suite déjà donnée par La Barre au même ouvrage; — *Essai de Physique*; Leyde (Trévoux), 1739, 1751, 2 vol. in-4°, fig.; trad. du hollandais de Muschenbrœck; — *La Vie du duc de Ripperda, grand d'Espagne*; Amst., 1739, 2 vol. in-12; — *Annales d'Espagne et de Portugal*; ibid., 1741, 4 vol. in-4° et 8 vol. in-8°, fig.; la description est traduite de J.-A. de Colmenar; — *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Acad. des Sciences de Paris de 1699 à 1734*; ibid., 1741, 1 vol. in-4° et 4 vol. in-12; table commode et mieux rédigée que celle de Paris; — *Histoire de l'empereur Charles VI et des révolutions arrivées dans l'Empire sous le règne des princes de la maison d'Autriche*; ibid., 1742, 2 vol. in-12; — *Éléments de la Philosophie moderne*; ibid., 1752, 2 vol. in-12, fig.; — *La Science des Personnes de Cour*,

d'épée et de robe, par Chevigny et de Limiers, considérablement augmentée; ibid., 1752, 18 vol. in-12, fig.; — *De l'Amputation à lambeau, ou nouvelle manière d'amputer les membres;* ibid., 1756, in-8°, trad. du latin de Verduin, avec des notes. Massuet a participé à la rédaction de plusieurs autres ouvrages, tels que la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* (Amst., 1728-1753, 52 vol. in-8°), où ses articles sont les plus nombreux; — *Lettres sérieuses et badines de La Barre de Beaumarchais* (La Haye, 1729-1740, 12 vol. in-8°); — le Musée de Seba, ou *Rerum naturalium Descriptio* (Amsterdam, 1734-1765, 4 vol. in-fol. (fig.); et l'*Atlas historique* de Gueudeville (Amsterdam, 1739, 6 vol. in-fol.), auquel il a fourni plusieurs suppléments. On lui a attribué, mais à tort, la traduction du *Manuel des Accouchements* de Deventer, laquelle est de Bruhier d'Ablaincourt, et *les Anecdotes de Russie sous le règne de Pierre le Grand*, écrit anonyme. P. L.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II. — Haller, *Biblioth. Chirurg.* — Barbier, *Dict. des Anonymes.* — Haag frères, *La France Protest.*

MASTELLETTA (*Giovanni-Andrea* DONDUCCI, dit LE), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1575, mort en 1655. Il dut son surnom à l'état de son père, qui fabriquait des cuves, des baignoires, *mastelli*. Élève des Carrache, il ne sut pas se plier à leur discipline, et fut peut-être le seul artiste sorti de cette illustre école sans avoir su y acquérir des principes solides de dessin. Ce peintre fantasque, qui pourtant eut des partisans et des imitateurs tels que Domenico Mangucci, ne sachant ni dessiner correctement, ni conduire une œuvre sérieuse, chercha à se concilier l'œil du spectateur par l'effet, outrant tellement les ombres que l'imperfection des contours passa inaperçue. Tel était aussi le système du Caravage et de cette secte des *tenebrosi* qui en ce temps avait envahi les pays vénitiens et une partie de la Lombardie. Après avoir échoué dans plusieurs grandes compositions, le Mastelletta essaya, mais sans succès, de changer sa manière; il fit plus; il avait peint dans son premier style à l'église Saint-Dominique de Bologne deux miracles du saint, qui étaient ses meilleurs ouvrages; il voulut les retoucher, et les rendit médiocres. Pendant un temps, suivant le conseil d'Annibal Carrache, il s'était adonné aux tableaux de chevalet, genre dans lequel il réussissait mieux, et aux paysages, qu'il savait animer par des figures spirituellement touchées; mais bientôt il revint à son goût pour les toiles d'une vaste dimension. Enfin, découragé par de nouveaux échecs, le Mastelletta devint d'un caractère sombre et sauvage, changement auquel contribua peut-être aussi un empoisonnement accidentel dont il faillit devenir victime dans un repas. Abandonnant la peinture, il se retira chez les moines franciscains, où il prit l'habit d'*oblat* ou frère lai; mais le père gardien ayant exigé qu'il parût au réfectoire avec les autres religieux, il s'enfuit du couvent, et se réfugia chez les chanoines réguliers de Saint-Laurent; là aussi il apporta son humeur indisciplinée et inconstante; il quitta les chanoines. Arrivé à une extrême vieillesse, il termina ses jours chez un parent éloigné, qui l'avait reçu par charité. Les ouvrages de ce maître sont très-nombreux à Bologne; les principaux sont : à l'église des Célestins, *Sainte Irène arrachant les flèches du corps de saint Sébastien*; à l'église des Mendicanti, *La Fuite en Égypte*; à San-Salvator, *La Résurrection de Jésus-Christ*, et *Judith portant la tête d'Holopherne*; à Saint-Pétronne, *Saint François*; à Saint-Paul, *Le Christ au jardin des Oliviers*, et *Le Christ allant au Calvaire*; à Sainte-Christine, *Jésus-Christ apparaissant à la Madeleine*. Nous retrouvons des peintures du Mastelletta dans toutes les villes des environs de Bologne; à Carpi, *Saint Christophe avec la Vierge et des anges*; à Modène, dans la Galerie ducale, *La Fortune*, *L'Apparition d'un ange à un saint*, et *Moïse sauvé des eaux*; à Mantoue, deux *Martyres de sainte Marguerite*. Le Musée du Louvre possède du Mastelletta *Le Christ et la Vierge apparaissant à saint François*. E. B—N.

Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

MASTELYN (*Marc*), biographe belge, né à Bruxelles, en 1599, mort aux Septs-Fonts, le 29 décembre 1652. Ses études terminées, il entra en 1617 chez les chanoines réguliers du Val-Verd près Bruxelles. Il fit sa théologie à Louvain, et revint professer cette science et la philosophie dans son monastère, dont il fut nommé président en 1629. L'année suivante Mastelyn fut postulé pour être prieur des Sept-Fonts; mais il ne fut reconnu qu'après juin 1643. Il fut ensuite élu commissaire général du chapitre de Windesheim. Valère André, qui écrivait du vivant de ce religieux, dit « qu'il ne se distinguoit pas moins par sa piété que par son savoir ». — « Pour moi, ajoute Paquot, je crois qu'il s'est beaucoup plus distingué par le premier endroit que par le second. » On a de Mastelyn : *Necrologium Monasterii Viridis-Vallis, ordinis Canonicorum regularium S. Augustini, congregationis Lateranensis, et capituli Windesemensis, in nemore Soniæ prope Bruxellam; etc.*; Bruxelles (s. d.), petit in-4°; — *Elucidatorium in Psalmos Davidicos*; Anvers, 1634, in-4°. A vrai dire, Mastelyn n'a commenté que les *Psaumes* CXIV à CXXIII; les autres l'ont été par le père Jean de Bercht. A. L.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 640. — Van Espen, *De Recursu*, cap. III, § 5. — Le même, *Monum. litt.*, E. — Van Gestel, *Hist. Mechlin*, t. II, p. 135. — *Théâtre sacré de Brabant*, t. I, part. II, p. 262 et 324. — *Archives de la ville de Louvain.*

MASTER ou MASTERS (*Thomas*), poëte anglais, né vers 1600, mort en 1643, à Oxford.

Élevé au collége de Cirencester, il prit ses degrés à Oxford, y reçut le titre d'agrégé perpétuel et entra dans les ordres. Il avait un grand fonds d'instruction et fut aussi bon poëte qu'habile prédicateur. On a de lui : *Mensa lubrica ;* Oxford, 2e édit., 1658, in-4°, poëme en latin et en anglais ; — *Μονοστρόφικά εἰς τὴν τοῦ Χριστοῦ σταύρωσιν ;* Oxford, 1658, in-4°, poëme grec sur la passion du Christ, traduit en latin et en anglais. Il est encore auteur de plusieurs poésies latines, et il a eu beaucoup de part à la rédaction de deux ouvrages de lord Herbert de Cherbury, *Life of Henry VIII* et *De Veritate.* Il avait amassé des matériaux considérables sur l'histoire nationale, qui passèrent dans la bibliothèque du collége de Jésus, à Oxford. P. L—Y.

Athenæ Oxon., II. — Fiddes, *Life of Wolsey* (introd.).

MASTERS (*Robert*), antiquaire anglais, né en 1713, à Londres, mort le 5 juillet 1798, à Landbeach. Il étudia à Cambridge, où il enseigna les humanités, et fut pourvu de divers bénéfices ecclésiastiques. En 1752 il devint membre de la Société des Antiquaires. On a de lui : *History of the College of Corpus Christi ;* 1753, in-4° ; — *Memoirs of the Life and Writings of the rev. Thomas Baker ;* Cambridge, 1784, in-8° ; — *Catalogue of the several Pictures of the University of Cambridge ;* ibid., 1790, in-12. K.

Gentleman's Magazine, LIV, 194.

MASTRILLI. *Voy.* GALLO.

MASTROFINI (*Marco*), savant littérateur italien, né le 25 avril 1763, à Monte-Compatri, près Rome, mort le 4 mars 1845, à Rome. Après avoir été ordonné prêtre (1786), il fut chargé d'enseigner la philosophie et les mathématiques au collége de Frascati. Il fut membre de plusieurs sociétés d'Italie et publia les ouvrages suivants : *Ritratti poetici storici critici de' personaggi più famosi nell' Antico e Nuovo Testamento ;* Rome, 1807, 3 vol. in-8° ; — *Dizionario de' Verbi Italiani ;* ibid., 1814, in-8° ; — *Metaphysica sublimior de Deo trino et uno ;* ibid., 1816, in-8° : cet ouvrage, qui suscita de graves embarras à l'auteur, ne fut pas continué ; — *Le Usure, lib. III ;* ibid., 1831, in-8° ; — *Rilievi sull' opera del s. de Potter intitolata : Spirito della Chiesa ;* ibid., 1826 ; — *Amplissimi frutti da raccogliersi ancora sul calendario Gregoriano ;* ibid., 1834 ; — *L'Anima umana e i suoi stati ;* ibid., 1842, in-8° ; — des traductions italiennes, avec des notes d'Appien, de Quinte-Curce (1809), de Florus (1810), de Denys d'Halicarnasse (1812), et d'Arrien (1820). P.

C. Gazola, *Memoria di M. Mastrofini ;* Rome, 1845, in-8°.

MASTROPETRO (*Orio*), quarante-et-unième doge de Venise. Il appartenait à la famille de' Malipieri, et lors de la mort de Vitali Micheli II (27 mai 1173) il réunit la pluralité des suffrages ; mais il refusa le dogat, qui fut alors confié à Sebastiano Ziani. A la mort de ce prince (13 avril 1179), Mastropetro fut élevé de nouveau au trône ducal. Il gouverna sagement, et envoya, en 1188, une flotte nombreuse au secours des chrétiens de la Terre Sainte. En 1191, il abdiqua pour terminer ses jours dans un monastère. Le célèbre Henri Dandolo lui succéda. A. DE L.

Maimbourg, *Histoire des Croisades.* — Michaud, *Hist. des Croisades.* — Daru, *Hist. de Venise.* — André Dandolo, *Chronique* dans le t. XII de la collection Muratori. — Sabellicus, *Historia Rerum Venetarum.*

MASUCCI (*Agostino*), peintre de l'école romaine, né en 1691, mort en 1758. Il fut le dernier élève de Carlo Maratta. Reconnaissant lui-même son insuffisance dans les grandes compositions, il se borna à peindre des figures isolées de saints et de madones, et en ce genre il se fit une réputation méritée. Il fit aussi quelques peintures à fresque, telles que la voûte d'un pavillon du jardin du Quirinal, qu'il exécuta par ordre de Benoît XIV. Parmi ses tableaux d'autel à Rome, on distingue *Sainte Anne*, à l'église du Saint-Nom-de-Marie ; *Saint Augustin* et *Saint Nicolas*, à Santa-Maria-del-Popolo. Il fit aussi un *Saint François* aux Observantins de Macerata, une *Conception* à Saint-Benoît de Gubbio, et à Urbin un *Saint Bonaventure*, la seule grande composition qu'il ait laissée et dans laquelle il a placé les portraits d'un grand nombre de personnes alors vivantes. Du reste, il excella dans la peinture de portrait. Il fut reçu à l'académie de Saint-Luc en 1724. E. B—N.

Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Missirini, *Storia dell' Accademia di S.-Luca.*

MASUCCIO Ier, architecte et sculpteur italien, né à Naples, en 1230, mort en 1305. Il a laissé dans sa ville natale de nombreuses preuves de son double talent, qu'avait perfectionné un voyage à Rome. Il termina le *Chateau neuf*, commencé vers 1283, par Giovanni Pisano, ainsi que l'*église cathédrale de Saint-Janvier*, fondée en 1299. Il bâtit seul, en 1284, l'*église de S.-Domenico-Maggiore*, dans laquelle apparaît déjà une lueur de renaissance, plus sensible encore, dit-on, dans celle de *de S.-Giovanni-Maggiore*, élevée après, mais qui a été refaite en 1625. Il donna aussi les dessins de plusieurs palais de Naples. Masuccio exécutait lui-même les sculptures des édifices élevés sous sa direction ; toutefois, on ne peut guère lui attribuer avec certitude qu'une *Madeleine* portant son nom, placée au pied de l'escalier du couvent des Dominicains, un *Enlèvement des Sabines*, bas-relief qui surmonte la porte des écuries du palais Maddaloni ; enfin, à Saint-Janvier, dans la chapelle Minutolo, trois statues, *Le Christ sur la croix, la Vierge* et *saint Jean*. La plus grande gloire de cet artiste est d'avoir été le maître de son filleul, Masuccio II. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Galanti, *Napoli e suoi contorni.*

MASUCCIO II (*Tommaso de' Stefani*), architecte et sculpteur napolitain, né en 1291, mort en 1388 (1). Il peut être regardé comme le père

(1) Ces dates, données par les historiens, semblent dif-

de l'architecture napolitaine; son style est plus avancé que celui de son maître, ce qu'il dut sans doute à une étude plus approfondie des monuments antiques de Rome, où il était encore quand il fut appelé à Naples par le roi Robert pour diriger la construction de l'*église Sainte-Claire*, qu'il ne put mener à fin. Il termina l'*église S.-Lorenzo*, commencée sur les dessins du Florentin Maglione. Le grand arc de la croisée, dû à Masuccio, est un chef-d'œuvre de hardiesse. Cet artiste avait donné les dessins de l'*église* et du *couvent de la Madelaine* fondés par Sancha, femme du roi Robert; mais ces édifices ont été refaits. On lui doit la *chartreuse de S.-Martino* commencée en 1325, et *S.-Giovanni-a-Carbonara*, qui date de 1343. Dans sa vieillesse, il prit part, au moins par ses conseils, à la construction de l'*église Santa-Maria-delle-Grazie* ainsi qu'à plusieurs autres édifices élevés par son meilleur élève, Giacomo de Sanctis, qui lui survécut quarante-sept ans. Enfin on lui attribue aussi l'*église de S.-Angelo-a-Nilo*, bâtie en 1380, par le cardinal Rinaldo Brancaccio.

Les édifices de Masuccio II se ressentent des premiers exemples donnés à Naples par les artistes toscans; cette salutaire influence est moins sensible dans ses sculptures, qui, généralement bien conçues, pèchent souvent par l'exécution et surtout par le dessin. A S.-Lorenzo on voit de Masuccio II le *tombeau de Catherine d'Autriche*, femme de Charles l'Illustre, duc de Calabre, morte en 1323; à Santa-Maria-donna-Regina, celui *de la reine Marie*, mère du roi Robert; à Sainte-Claire le *monument de Charles l'Illustre*, et celui que le roi Robert s'était préparé de son vivant: celui-ci est le plus remarquable; à Santo Domenico-Maggiore, les deux *tombeaux de Philippe d'Anjou*, frère du roi Robert, et *de Bertrand del Balzo*, grand-justicier du royaume; enfin, dans la chapelle Saint-Thomas d'Aquin, le *mausolée de Jeanne d'Anquin*, morte en 1300. Plusieurs de ces monuments ont été publiés par d'Agincourt et par Cicognara. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Galanti, *Napoli e suoi contorni*. — D'Agincourt, *Hist. de l'Art par les monuments*. — Valery, *Voy. hist. et littér. en Italie*.

MASUCCIO, conteur italien, né à Salerne, vers 1420; il vivait encore en 1476. Il nomme dans un de ses contes le duc de Milan *suo signore*, ce qui donne lieu de supposer qu'il avait été au service des Visconti. Son ami Pontano lui fit une épitaphe louangeuse. Les nouvelles de Masuccio, au nombre de cinquante, ne se recommandent pas par l'élégance de la diction; mais elles offrent un tableau curieux des mœurs du quinzième siècle. L'auteur déclare que toutes les anecdotes qu'il raconte sont des faits réels. Il en est bon nombre de licencieuses, où les moines jouent un rôle des moins édifiants; ce qui n'empêcha nullement le *Novellino*, publié pour la première fois à Naples, en 1476, in-fol., d'être dédié à la princesse Hippolyte, duchesse de Calabre; les réimpressions sont assez nombreuses, et les plus anciennes sont à peu près introuvables (Milan, 1483; Venise, 1484, 1492, 1503, 1510). Paolo Rossello corrigea le style du vieux conteur, parfois difficile à comprendre, à cause des nombreux idiotismes napolitains dont il est parsemé; ce texte parut à Venise, 1522, in-4°, et 1525, in-8°. Peu de temps après, B. Corrado opéra une révision du même genre; Venise, 1539, et 1541, in-8°. Enfin, une édition plus récente, imprimée à Lucques, en 1765, 2 vol. in-8°, sous la rubrique de Genève, donne un texte tout à fait moderne. Un conteur de la fin du siècle dernier, Batachi, a, dans ses *Novelle* en vers, reproduit quelques-unes des historiettes de Masuccio, en s'attachant à choisir les plus scabreuses. Le *Novelliero Italiano* (Venise, 1754, tom. II) a reproduit onze nouvelles de Masuccio; on en trouve deux dans les *Novelle di varj autori* (Milan, 1804, 3 vol. in-8°), et les quatre premières ont été insérées dans le t. Ier des *Novellieri* (Paris, 1847). Un recueil, publié en 1555, et plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Comptes du monde adventureux*, donne dix-neuf nouvelles empruntées à Masuccio. Une autre collection, *Les agréables Divertissements*, Paris, 1664, a fait des emprunts à la même source. On rencontre dans la *Bibliothèque des Romans* (avril 1778), tom. I, une analyse de plusieurs de ces anciens récits des malices du sexe. G. BRUNET.

Prosper Marchand, *Dict.* — Ginguené, *Hist. Littér. d'Italie*, VIII, 434. — Brunet, *Manuel du Libraire*, III, 318. — Gamba, *Bibliogr delle Novelle Italiane*, 1833 et 1835.

MASURIUS. *Voy.* DESMASURES.

MASZKIEWICZ (*Samuel*), écrivain polonais, partisan du personnage que l'on désigne sous le nom du *Faux Dmitri*, est auteur de *Mémoires de son temps*, 1594-1621, qui ont été recueillis par Niemcewicz (*Zbior pamietnikow hystorycznych o dawnéy Polszcze*, II, 341), et traduits par Oustrialof dans ses *Mémoires contemporains relatifs à l'usurpateur Dmitri*; Saint-Pétersbourg, 1831, C'est un ouvrage indispensable à consulter pour se rendre compte des événements bizarres qui se sont passés à cette époque en Russie et en Pologne. A. G.

P. Mérimée, *Les faux Démétrius*, et dans le *Journal des Savants*, 1852, p. 88.

MATA (*Gabriel* DE), poëte espagnol, vivait vers la fin du seizième siècle. On manque de détails sa vie. Il fit paraître un poëme singulier, consacré à la gloire de saint François d'Assise: *El Cavallero Assisio, vida de san Francisco y otros cinco Santos*; Bilbao, 1587-1589, 2 vol. in-4°. Un troisième volume était

ficiles à admettre. Masuccio Ier est mort en 1305, et Masuccio II, son élève, né en 1291, n'aurait pu recevoir ses conseils que jusqu'à l'âge de quatorze ans. D'un autre côté, celui-ci aurait vécu quatre-vingt-dix-sept ans. Masuccio Ier ne fut pas parent, mais seulement parrain de Masuccio II, dont le père se nommait Pietro de' Stefani. On sait que *Masuccio* n'est point un nom de famille, mais un diminutif de *Maso*, abbréviation de *Tommaso*.

promis, mais il n'a jamais paru. Les cinq autres personnes objet des chants de Mata sont les saints Antoine de Padoue, Bonaventure, Louis l'évêque, Bernardin et sainte Claire. Cette épopée ne fait d'ailleurs que reproduire des légendes dont l'autorité était alors incontestée dans la Péninsule. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 470.

MATA-FLORIDA (*Bernardo-Mozo* ROSALÈS, marquis DE), homme d'État espagnol, né à Séville, en 1761, mort à Agen, le 3 juillet 1832. Il exerçait depuis longtemps la profession d'avocat lorsqu'en 1814 il fut élu député aux cortès et se mit à la tête du parti ultra-monarchiste. Il obtint facilement de Ferdinand VII, dès l'entrée de ce prince à Valence, la dissolution des cortès et le retrait de la constitution. Il avait prévenu les désirs du monarque: aussi fut-il créé *marquis* de *Mata-Florida*. En 1819, Lozano de Torrès ayant donné sa démission de ministre de la justice, Mata-Florida fut appelé à le remplacer. Il occupa ce poste jusqu'en 1822. A cette époque les libéraux ayant, de nouveau, proclamé une constitution en Espagne, Mata-Florida rallia les débris du parti royaliste à Urgel. Appuyé par la France, il forma une régence ou plutôt un triumvirat, dont il se fit président. Ses collègues étaient le baron d'Eroles et don Jaime Creux, archevêque de Taragone. Son zèle alla plus loin : il prit le grade de *généralissime des armées du roi d'Espagne*, et sous ce titre rassembla ce qu'on convint alors d'appeler *l'armée de la foi*. Ferdinand VII (dont, il est vrai, la reconnaissance n'était pas la vertu principale), rétabli sur son trône par les armes françaises (1823), accueillit très-froidement le généralissime Mata-Florida, qui dut licencier ses bandes et sortir du royaume : il vint terminer ses jours dans le midi de la France. A. DE L.

Viardot, *Études sur l'Espagne*. — Nellerio, *Memor. por la Historia de la Revolucion de España* (1815-1819, 3 vol. in-8°). — Miñano, *Hist. de la Révolution d'Espagne*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°. — *Mém. hist. sur Ferdinand VII, roi des Espagnes*, par D***, avocat; trad. en anglais, par G. H*** (1824).

MATAL (*Jean*), en latin *Matalis*, érudit français, né vers 1520, à Poligni (Franche-Comté), mort en 1597, à Augsbourg. Il étudia la jurisprudence à Bologne, où professait le célèbre Alciat, et s'y lia d'une étroite amitié avec Antoine Augustin et Jérôme Osorio, ainsi qu'il paraît par les dialogues de ce dernier *de Gloria*, où les deux autres servent d'interlocuteurs. Il suivit ensuite Augustin à Florence, à Venise, à Rome et en Angleterre, lorsque ce prélat y fut envoyé, en 1555, par le pape Jules III pour aider au retablissement du culte catholique. Dans la même année, il l'accompagna en Flandre, et vint enfin se fixer à Augsbourg. Matal peut être rangé parmi les « doctes » du seizième siècle; il avait en droit, en géographie, en histoire, en antiquités, des connaissances fort étendues. Plusieurs savants, parmi lesquels on cite Cassander, entretenaient avec lui un commerce de lettres; d'autres lui dédiaient leurs travaux, comme Gilbert Cousin et Benoît Ægius; un dernier, Panvinio, déclarait que c'était à la sollicitation de Matal qu'il avait entrepris les *Fasti Romanorum*. On a de Matal : *Epistola de Hier. Osorii Indicarum rerum Historia;* Cologne, 1574, in-8°, réimpr. en tête de l'ouvrage d'Osorio; — *Speculum orbis terræ;* Cologne, 1600-1602, 4 part. in-fol., avec cartes gravées sur bois; ouvrage devenu rare; — des *Notes* pour une édit. de Cornelius Nepos, des pièces de vers latins, des lettres, etc. Ce savant fut l'un des correcteurs des *Pandectæ Florentinæ* de Lelio Torelli et des *Inscriptions étrusques* de Gruter. P. L.

Bayle, *Dict. Hist. et crit.*

MATAMOROS. *Voy*. GARCIAS.

MATANI (*Antonio-Maria*), savant italien, né le 27 juillet 1730, à Pistoja, où il est mort, le 21 juin 1779. Il étudia la médecine à Pise, et y fut reçu docteur en 1754; deux ans plus tard il y enseigna successivement la philosophie et l'anatomie. Son instruction variée, sa réputation d'habile praticien, un grand amour du travail l'avaient mis en rapport avec les savants étrangers, tels que Haller, Seguier, Formey, etc. Il était membre ou correspondant des Sociétés de Londres, de Gœttingue, de Montpellier et de plusieurs académies d'Italie. On a de lui : *De aneurysmaticis præcordiorum Morbis Animadversiones;* Florence, 1756, in-4°; Livourne, 1761; Francfort, 1766, in-8°; — *De rationali Philosophia ejusque præstantia;* Pise, 1757, 1766; — *Heliodori Larissæi Capita Opticorum e græco latine conversa;* Pistoja, 1758, in-8° : le texte est peu correct et la traduction peu exacte; — *Ragionamento filosofico istorico sopra la figura della Terra;* Pise, 1760, 1766; — *De osseis Tumoribus;* Pistoja, 1760; — *De lapideis cystidis felex Concretionibus;* Berne, 1761; — *Delle Produzioni naturali del territorio Pistojese;* Pistoja, 1762, in-4°, pl.; cette relation, composée à la suite d'excursions faites autour de sa ville natale, reçut des éloges de Baretti, dans sa *Frusta letteraria* (n° du 1er déc. 1763); — *De philosophicis Pistoriensium Studiis;* Augsbourg, 1764, in-4° : dissertation terminée par un catalogue de quatre-vingt-dix auteurs de Pistoja ayant traité des matières philosophiques; — *De Nosocomiorum Regimine;* Venise, 1768; — *Elogio di M.-A. Giacomelli;* Pise, 1775. Matani a encore fourni des articles aux recueils périodiques de Venise et de Pise ainsi qu'aux *Novelle Letterarie* de Florence, et il a publié des préfaces, des traductions, des lettres, des dissertations de médecine, etc. P.

Novelle Letterarie di Firenze, X, 1779. — *Antologia romana*. — *Giornale dei Letterati*, Pise, 1779, XXXVI, p. 250. — *Nova Acta Acad. Naturæ Curiosorum*, VII, append., 219. — Lombardi, *Continuazione alla Storia Letter. del Tiraboschi*, III, 271. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

MATARAZZO (*Francesco*), en latin *Mata-*

rantius, philologue italien, né vers 1240, à Pérouse, mort vers 1312. Il professa longtemps les belles-lettres grecques et latines dans sa patrie, et fut secrétaire du gouvernement. Il laissa sur divers ouvrages de Cicéron des commentaires assez savants pour mériter d'être imprimés deux siècles après sa mort : *Commentarii in orationes Philippicas* (Vicence, 1488), *in Rhetoricam* (Venise 1496), *in Libros ad Herennium* (Venise, 1500), *in Officia et Paradoxa* (Lyon, 1512). Ses notes sur *l'Achilléide* de Stace ont été insérées dans l'édition de ce poëte, Venise, 1483. On connait encore de Matarazzo : *Opusculum de componendis versibus hexametro et pentametro*; Venise, 1478; — *Oratio in funere Grifonis Bulionii*; Pérouse, 1482. P.

Oldoini, *Athenæ Augusto-Perusinæ*, 117. — Baillet, *Jugem. des Savants*, II, 100.

MATCHAM (*Georges*), voyageur anglais, né en 1755, mort à Kensington (Middlesex), le 3 février 1833. Son père était surintendant de la marine de la Compagnie des Indes et doyen du conseil de la présidence de Bombay. Lui-même fut élevé à l'école de la chartreuse, et se mit en route, en 1781, pour rejoindre son père; mais, peu pressé d'arriver, il traversa lentement la France et l'Italie, nolisa un navire sur lequel il visita en détail, et pendant plusieurs mois, la Grèce, l'Archipel, les côtes de l'Asie Mineure. Il débarqua à Alexandrie, et continua son voyage par terre, faisant souvent des excursions hors de son itinéraire. C'est ainsi qu'il explora curieusement une partie de l'Égypte, et gagna Alep par la Syrie. Il profita, pour traverser le désert arabique, d'une caravane qui se rendait à Bagdad. Il se reposa quelque temps dans cette ville, et descendit le Tigre, puis le Chat-el-Arab (formé de la réunion du Tigre et de l'Euphrate) jusqu'à Bassorah. De là il se rendit à Bombay, en côtoyant les rivages des golfes Persique et d'Oman. A son arrivée il fut nommé président à Baroutch (en hindou *Barygaza*), ville importante de la présidence de Bombay. Matcham hérita d'une brillante fortune à la mort de son père, et lorsqu'en 1789, par le traité de Travancor, les Anglais cédèrent Baroutch aux Mahrattes, il quitta le service de la Compagnie pour revenir dans sa patrie. Il opéra son retour par la voie de terre, traversa, plutôt en touriste qu'en voyageur, le Guzzurate, le pays des Sykes, le Beloutchistan, la Perse, et s'arrêta de nouveau à Bagdad. Il prit alors par le Kourdistan, l'Aljézireh, l'Arménie, la Caramanie, l'Anatolie. Un si long voyage, fait constamment à cheval, avait pourtant si peu fatigué Matcham qu'il put s'embarquer aussitôt à Constantinople pour l'Angleterre. Il y acheta le magnifique domaine d'Ashfold-Lodge (Sussex-shire), et, renonçant pour toujours aux aventures, se consacra à l'éducation de ses enfants et à la littérature. Il est fâcheux qu'il n'ait publié qu'un seul fragment de ses intéressantes explorations. C'est : *Voyage d'Alep à Bagdad, au travers du désert d'Arabie, en* 1781, réimprimé à la suite des *Adventures* de Eyles Irwin. On a aussi de lui : *Anecdotes d'un Croate* et *Caquets de famille*; ces ouvrages se distinguent par l'observation et l'originalité. Matcham était quelque peu ingénieur; il inventa, en 1802, un appareil destiné à préserver les vaisseaux de naufrage; un système d'estacades à piles qui devait mettre les ports à l'abri d'attaques imprévues; enfin ses compatriotes lui doivent à Londres une grande partie des embellissements du Saint-James Park et quelques établissements d'utilité publique.

A. DE L.

Ann. Regist. — Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *English Cyclopædia* (Biography). — Eyles Irwin, *Adventures during a voyage up the Red-Sea, and a journey across the desert.*

MATELIEF (*Corneille*), dit *le jeune*, navigateur hollandais, né vers 1570, mort vers 1628. Fils d'un marin très-expérimenté, Corneille Matelief apprit de bonne heure à connaître la mer. Il avait déjà fait plusieurs voyages de long cours lorsqu'il entra au service de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales; aussi cette société n'hésita pas à lui confier le commandement d'une flotte de onze bâtiments de guerre montée par mille quatre cent quarante-six hommes (1). La Hollande était alors en hostilité avec le roi d'Espagne et de Portugal, Philippe III, qui venait d'interdire, sous peine de mort, tout commerce avec les Bataves. Ceux-ci résolurent d'attaquer leur ennemi dans la principale source de ses richesses, c'est-à-dire, dans ses colonies des mers asiatiques et en même temps d'ouvrir des relations avec la Chine et le Japon. Matelief fut choisi pour accomplir cette double mission. Il mit à la voile du Texel, le 12 mai 1605; le 4 juillet il fit aiguade sur l'île du Mai ou Maio (archipel du cap Vert). Il y trouva des chèvres et des boucs en si grande abondance qu'en une seule chasse ses gens en tuèrent plus d'un millier. Il reprit la mer le 18, côtoya les rivages de l'Afrique, et le 7 septembre suivant, ses équipages commençant à être tourmentés du scorbut, il entra dans le golfe de Guinée et relâcha sur l'île d'Annobon jusqu'au 15. Quoique cette île fût occupée par des Portugais, Matelief s'y procura les moyens de gagner le cap de Bonne-Espérance (21 novembre). Le 1er janvier 1606, il toucha à l'île Maurice, alors déserte, où il rencontra son compatriote l'amiral Étienne van der Hagen, qui lui fit connaître l'état des affaires hollandaises dans les mers indiennes (*voy.* HAGEN). Cet amiral s'était emparé d'Amboine, de Tidor (dans les Moluques), et avait fait alliance avec divers chefs de Banda ainsi

(1) L'équipement de cette flotte coûta 1,[illegible] livres. Amsterdam avait fourni sept navires : *Orange*, 700 tonneaux, *Middelbourg*, 600 t., *Maurice*, 700 t., *Le Lion noir*, 600 t.; *Le Lion blanc*, [illegible] t., *Le Grand-Soleil*, [illegible] t., *Nassau*, 320 t. La province de Zélande arma : *Amsterdam*, 700 t.; et *Le Petit-Soleil*, 320 t.; celle de la Meuse équipa : *Érasme*, 550 t. et *Les Provinces-Unies*, 400 t.

qu'avec le samorin de Calicut, qui promettait d'aider les Hollandais à s'emparer de Cochin. Il lui avoua aussi qu'il avait complétement échoué devant Malacca, d'où le gouverneur portugais, Andrea Furtado de Mendoza, l'avait repoussé avec perte. Matelief résolut de compléter l'œuvre de van Hagen. Il remit à la voile le 27 janvier, se dirigeant directement sur Malacca, afin de secourir le roi de Johor (1), Raia Sabrang, allié des Hollandais, que Furtado tenait assiégé avec environ huit mille hommes, d'après le récit de Van Hagen. Le 28 mars Matelief entra dans l'archipel Nicobar (entre 92° 30' et 94° long. est; 6° 40' et 9° 15' lat. nord), et s'y ravitailla. Ce fut là qu'il déclara à ses équipages que son intention et ses instructions secrètes étaient d'agir sur terre contre les Portugais et d'assiéger Malacca. Les matelots objectèrent qu'ils ne s'étaient engagés que pour servir sur mer; mais l'amiral calma les murmures en promettant de fermer les yeux sur le pillage. Sûr de son monde, il arriva le 30 avril devant Malacca. Il ne put en approcher qu'à environ une demi-lieue, à cause des courants; mais, au moyen de ses chaloupes, il brûla quatre vaisseaux ennemis qui s'étaient échoués sous les murs de la place. Les jours suivants les Hollandais s'approchèrent davantage de la ville, et engagèrent une canonnade sans résultat sérieux. Quoique la garnison ne se composât que de quatre-vingts blancs et environ trois mille nègres ou Japonais, les assiégés, attendant chaque jour l'armada de Goa, commandée par le vice-roi don Martin-Alfonse de Castro, se défendirent vigoureusement. Matelief fut rejoint le 17 mai par Raia Sabrang et son frère Jan, raia de Patuan (Patane); mais ces princes étaient accompagnés d'à peine huit cents hommes, si lâches d'ailleurs que Matelief n'en put tirer aucun parti. Le 18 mai les Hollandais débarquèrent, battirent les Portugais, s'emparèrent des faubourgs, et serrèrent vivement la place, où bientôt les vivres manquèrent. Néanmoins les ressources de Matelief étaient si minimes et il fut si mal secondé par ses alliés, qui se débandaient au premier coup de feu, et par ses propres soldats, toujours ivres d'arack, qu'il ne put réduire la ville avant l'arrivée de l'armada portugaise (16 août), forte de 16 grands galions, 4 galères, 1 caravelle, 14 fustes, et montée par trois mille sept cent cinquante-quatre Européens et deux fois autant de noirs et d'Indiens. Le combat commença aussitôt; il dura tout le jour, et reprit le lendemain avec une nouvelle fureur : le *Middelbourg* brûla avec deux galions portugais qui l'avaient accroché, et le vice-amiral don Alvaro Carvalho périt dans cette catastrophe. *Le Nassau* fut également incendié, et pour comble de malheur *Le Maurice*, dans l'obscurité, canonna l'*Orange*. Malgré leur infériorité numérique, les Hollandais perdirent beaucoup moins de monde que leurs adversaires, et après avoir réparé activement leurs avaries ils recommencèrent la lutte le 22 sous le vent du cap Rachado. Il se fit de part et d'autre un grand feu sans résultat décisif; mais le 23 l'armada assaillit si subitement les vaisseaux néerlandais, encore à l'ancre et éloignés les uns des autres, qu'ils durent couper leurs cables et abandonner le champ de bataille à leurs adversaires, qui entrèrent à Malacca tandis que Matelief ralliait sa flotte dans la rivière de Jahor (13 septembre 1606). Il reçut fort peu d'aide de Raïa-Sabrang; cependant il le décida à mettre sa capitale Batusauwer (*Batusabar*) à l'abri d'un coup de main. Il obtint aussi un traité de commerce avantageux pour les Provinces-Unies et un vaste terrain pour y construire un comptoir fortifié. Sur l'avis que l'armada s'était divisée, l'actif Matelief se représenta de nouveau (18 octobre) devant Malacca, et le 22 attaqua les Portugais, auxquels il enleva ou brûla sept galions et tua ou prit dix-sept cent soixante-trois hommes. Le 2 novembre il prit encore le *San-Yago*, qui revenait de Negapatan. Ce succès porta un coup terrible à l'influence des Portugais dans les Indes et ébranla toutes leurs alliances. Le 19 novembre Matelief parut devant Quéda (*Kédah*), et exigea du roi de cette ville qu'il chassât ou emprisonnât tous les Portugais, auxquels il brûla encore trois navires. Le 27 il reprit la mer pour chercher le reste de l'armada, qu'il atteignit le 1er décembre 1606, au nord de Pulo Boton. La position des Portugais était tellement forte que Matelief hésita longtemps à les attaquer. Il s'y décida le 18 décembre; mais après une longue canonnade il dut se retirer assez maltraité. Le 1er janvier 1607, la flotte mouilla sur Pulo-Pinaon. Matelief passa la revue des neuf navires qui lui restaient; il y trouva encore huit cent cinquante-sept hommes, nombre considérable et qui fait grand honneur aux soins de l'amiral, si l'on considère la longueur de la navigation, les nombreux combats livrés et la chaleur du climat. Il choisit cinq cent quatre-vingt-neuf marins les plus valides et distribua les autres sur l'*Amsterdam*, *Le Lion Blanc* et *le Grand-Soleil*, qui durent retourner en Hollande après s'être chargés d'épices à Achin (*Achem*) ou sur la côte de Coromandel. Le reste de la flotte se dirigea sur Bantam, où elle atterrit le 31 janvier. Matelief y renouvela les traités passés; il en fit de même à Jacatra (aujourd'hui Batavia), où il toucha le 11 février. Ayant appris que les Espagnols menaçaient les Moluques, il se hâta de voguer de ce côté, et le 28 mars jeta l'ancre en rade d'Amboine. Cette colonie était tranquille et en bon état de défense. Matelief profita de ce calme pour montrer le pavillon néerlandais dans la Sonde, dans l'archipel des Célèbes, à Banda, à Cambelles, à Louho; il remplaça deux de ses vaisseaux avariés, *Les Pro-*

(1) Ou *Djohore*, État situé à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Malacca. Ce royaume, puissant dans les seizième et dix-septième siècles, est aujourd'hui faible et dépeuplé. Il dépend des Anglais.

vinces-Unies et *Le Lion noir*, qu'il renvoya (14 octobre) chargés pour l'Europe, par deux bons navires *Delft* et *Enkhuysen*. Complétement réparé et ravitaillé, il se rendit devant Ternate (14 mai 1607), où les Espagnols construisaient un fort, au grand déplaisir du roi de cette île. La flotte hollandaise était de huit bâtiments portant cinq cent trente-un hommes; le roi de Ternate devait fournir deux mille soldats, mais il n'en fournit que trois cents. Le 18 on attaqua vainement Tidor, que défendirent cinquante Castillans; on ne fut pas plus heureux à Ternate. Matelief, découragé par l'indifférence des Ternatais, qu'il était venu secourir, se borna à construire un fort à Maleie, dans le nord-est de l'île. Il eut encore là à réprimer énergiquement une mutinerie de ses équipages, dont l'insubordination et l'inconduite étaient des plus fâcheuses. Le 12 juin il mit à la voile pour Macao (en chinois : *Ngao-men*), avec l'intention de ruiner les établissements portugais de cette ville et de prendre tous les bâtiments chinois qu'il rencontrerait s'il ne pouvait obtenir la liberté de négocier dans le Céleste-Empire. Après avoir franchi le détroit de Tagima, le 29 juin, Matelief s'arrêta sur le cap de Mindanao (la plus méridionale des Philippines). Il y prit pour pilote Lypku, un patron de jonque chinoise, qui le conduisit à l'île Lamao, près d'Emoui sur la côte orientale de la Chine, puis à Siueng-Tchéou-fou (Fo-Kien) (25 juillet). Les pourparlers qu'il eut avec divers mandarins n'aboutirent à rien, quoique ces fonctionnaires lui escamotassent de nombreux cadeaux. Il espéra être plus heureux à Canton, et s'y rendit (28 août); mais on ne voulut pas le laisser entrer en rivière, et il dut mouiller sur l'île Lentengwan (*Ling-Ling*). Le 3 septembre, les Hollandais se rendirent à Lamthau, d'où Matelief écrivit au mandarin Kon-Bon, gouverneur de Canton. Malgré les sommes importantes qu'il distribua et les humiliations auxquelles il se soumit, il échoua complétement dans sa demande, et ne put même obtenir de vivres. Le 10 septembre, une escadre portugaise parut en vue des Hollandais; mais quoique supérieure, elle n'osa attaquer, et rentra à Macao. Matelief, convaincu de la mauvaise foi des Chinois, gagna l'île de Sanchoam (*San-Tchouan*). Il décida que ses divers navires iraient prendre cargaison à Johor et à Patane, tandis que lui-même, à bord de *L'Orange*, se rendrait à Bantam, où il arriva le 27 décembre. Après avoir établi plusieurs factoreries sur la côte de Malacca, à Ternate et dans quelques autres points de la Malaisie, et l'amiral Paul van Caerden étant arrivé en rade de Bantam avec sept vaisseaux, Matelief voyant le commerce de sa Compagnie sauvegardé par une force suffisante, laissa des instructions à van Caerden, et mit le cap sur l'Europe (28 janvier 1608). Il emmenait avec lui des ambassadeurs du roi de Siam et de quelques autres petits princes indiens ou malais. Le 12 avril il relâcha au cap de Bonne-Espérance, où il put se procurer trente-huit moutons et deux vaches pour la valeur, en morceaux de fer, d'environ vingt sous; encore les Hottentots croyaient-ils avoir trompé les Hollandais. Malgré ces vivres frais, les maladies se déclarèrent à bord de *L'Orange*, qui atterrit enfin, le 2 septembre, à Remmekens (île de Walcheren) avec un équipage décimé ou exténué. Matelief reçut aussitôt les visites et les félicitations des directeurs de sa Compagnie et des principaux fonctionnaires de la république; les états lui votèrent des remerciements; le stathouder Maurice et le grand-pensionnaire Barneveldt lui offrirent des banquets, et quoique Matelief n'eût pas complétement réussi dans ses entreprises, ses compatriotes le placèrent dès lors au nombre de leurs meilleurs marins. D'ailleurs, par son énergie et son adresse, il prépara plus qu'aucun autre les immenses conquêtes que la Hollande fit dans les Indes et dans la Malaisie. La relation du voyage de Matelief a été publiée d'abord à Amsterdam, 1705, avec de nombreuses vues, cartes, et a été traduite dans plusieurs recueils des voyages. Elle est très-détaillée, et contient des documents curieux sur les Malais, les Chinois et les naturels du cap de Bonne-Espérance, une *Relation particulière de l'armada des Portugais*; une *Description de la ville de Malacca* avec cartes; une *Relation d'Amboine*; un *Mémoire au sujet de l'état et du commerce des Indes*; une *Description de la Chine*; elle est terminée par deux longues *Lettres écrites par Jacques Lhermite le jeune à son père, contenant plusieurs circonstances remarquables du siége de Malacca et du combat naval, avec d'autres particularités concernant le voyage de l'amiral Matelief.* A. DE LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas (Rouen, 1725, 10 vol. in-8°, avec nombreuses cartes et gravures), t. V, p. 251-437; t. VI, p. 1-315. — Du Boys, *Vies des Gouverneurs hollandais*, etc., p. 10 et 126. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. II, p. 186.

MATERNUS. *Voy.* FIRMICUS.

MATHAM (*Jacques*), dit *le père*, dessinateur et graveur hollandais, né en 1571, à Harlem, où il est mort, en 1631. Sa mère avait épousé Henri Goltzius, et il apprit la gravure de cet artiste. Bien qu'il ait passé quelques années en Italie et travaillé d'après les maîtres de ce pays (vers 1593), il a gravé beaucoup de planches d'après Goltzius, et l'a toujours imité. Presque aussi habile que ce dernier, il manque toutefois de force et de coloris.

MATHAM (*Théodore*), peintre et graveur, fils et élève du précédent, né en 1589, à Harlem, mort vers 1677. Il a gravé des portraits avec assez de talent. Il alla en Italie en 1663, et y fut occupé, avec Sandrard, Natalis, Mellan et d'autres artistes, à graver la suite des statues antiques du marquis Vincenzo Giustiniani. Il eut comme

peintre une certaine réputation. Le duc de Savoie l'employa aux peintures d'un de ses palais près Turin. Ce rendez-vous de chasse, décoré avec un grand luxe, fut détruit pendant les guerres qui désolèrent le Piémont sous le règne de Louis XIV; mais les peintures qui l'ornaient nous ont été conservées par la gravure. K.

Abbecedario de Mariette. — Huber et Rost, *Man. du Curieux*.

MATHAN, grand-prêtre de Baal, massacré à Jérusalem, l'an 870 av. J.-C. Athalie, mère d'Ochozias, roi de Jérusalem, usurpa la couronne après la mort de son fils (876 av. J.-C.), en massacrant tout ce qui restait de la famille royale. Un seul de ses petits-fils, Joas, lui échappa par les soins de Josaba, sœur d'Ochozias, qui confia son neveu aux soins du pontife Joïada. Athalie établit le culte de Baal dans Jérusalem, et en nomma Mathan le grand-prêtre ; il était en même temps le conseiller intime de la reine et dirigeait ses actions. Lorsque Joïada eut fait proclamer Joas et massacrer l'usurpatrice, il n'oublia point le grand-prêtre de Baal. Il le fit mettre à mort devant l'autel de sa divinité, dont il fit ensuite briser les images. A. L.

Les Rois, liv. XI, chap. XII, 418.

MATHANASIUS. *Voy.* JOUIN (*Nic.*).

*MATHAREL (*Charles* DE FIENNES, plus connu sous le nom de), homme de lettres français, né à Laon, le 8 février 1814. Il fit ses études à Paris, et lorsqu'il fut reçu avocat il occupait déjà une place importante au Mont-de-Piété. En 1838, il donna sa démission pour prendre une part active à l'administration du *Siècle*. De 1849 à 1856, il se chargea dans ce journal de la critique des théâtres de second ordre, et remplit consciencieusement cette mission. Outre les nombreux feuilletons que M. Matharel a publiés dans *Le Siècle*, il a donné des articles au *Charivari*, au *Voleur*, au *Dimanche*, à *L'Entracte*, à *La Semaine*, à *L'Illustration*. Il a collaboré à quelques vaudevilles qui ont eu du succès.

A. DE L.

G. Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*.

MATHEFELON (*Juhel* DE), nommé mal à propos Juhel *de Saint-Martin*, prélat français, mort en décembre 1250. Doyen de l'église du Mans (août 1221), il fut, en 1229, élevé sur le siége métropolitain de Tours, et transféré en 1244 à Reims. Il s'était signalé dans sa première église comme un zélé réformateur : sa conduite chez les Rémois fut la même. Mais, s'il faut en croire un chroniqueur, toutes ses réformes n'eurent pas un égal succès, et le pape se déclara quelquefois contre elles ; ce qui l'affecta jusqu'à lui troubler l'esprit, à ce point qu'il mourut dans un accès de folie. Cependant on peut douter de cette dernière circonstance. M. Daunou lui attribue trois écrits : des *Statuts donnés à l'église de Saint-Brieuc* en 1234, pièce imprimée dans le *Spicilegium* de d'Achery, t. IX, et dans les *Conciles* du P. Labbe ; les *Canons du Concile de Tours* (1236), édités par Maan, et un *Règlement pour les écoliers de Reims* (1244), conservé par Marlot. Aux *Canons du Concile de Tours* nous joignons ceux *de Château-Gonthier* (1231), publiés aussi par Maan, p. 51 de ses *Concilia Turon. Eccles.* B. H.

Gallia Christ., IX, col. III, et XIV, col. 104, 128. — J. Maan, *Metrop. Turon.* — Marlot, *Metropol. Rem.*, II, 529. — *Hist. Litt. de la France*, XVIII, 411.

MATHENÈS (*Jean-Frédéric* DE), érudit allemand, né à Cologne, vers 1580, mort dans la même ville, le 24 août 1622. Il fit ses études chez les jésuites de sa ville natale, qu'il ne semble pas avoir quittée. Reçu docteur en théologie et maître ès arts au collége des Trois-Couronnes en 1597, il devint successivement professeur d'histoire et de grec à l'université, chanoine et curé de Saint-Cunibert, puis protonotaire apostolique de son chapitre (24 avril 1607). Il mourut de la peste (probablement du choléra), qui ravagea les provinces rhénanes en 1622. « C'était, suivant Paquot, un critique savant et curieux, mais trop négligé dans son style. » Il a traité de matières singulières et fort diverses dans ses écrits, dont voici les principaux : *Syntagma criticum : Nescio quid serus vesper vehat; de somno, potuque christianorum somnifero*; Cologne, 1602, in-12 ; — *Critices Christianæ* libri duo, *De Ritu bibendi super sanitate pontificum, regum, principum, magnatum, amicorum*, etc.; Cologne, 1611, in-12, avec grav. L'auteur y donne la figure de la coupe de Luther, qui selon lui tenait trois pots de vin, et que ce patriarche de la réformation avait coutume de vider en trois coups, qu'il buvait à la destruction de l'Église romaine ; — *De Luxu, et Abusu vestium nostri temporis*, etc.; trad. de l'espagnol du P. Thomas de Truxillo (1); Cologne, 1612, in-12; — *Ara Busiridis, sive syntagma criticum de hospitalitate et contesseratione quorundam christianorum in hospitali*; Cologne (s. d.), in-12; — *Hermathena* (2) *orationum micellanearum* ; Cologne, 1613, in-8°; — *Peripateticus Christianus, sive theophoria* (Dei portatio), *civitatis Coloniensis, ab hæreticorum calumniis vindicata* ; Cologne, 1619, in-12 ; — *Sceptrum regale et imperatorium serenissimæ et catholicæ domus* (gentis) *Austriacæ*; Cologne, 1619, in-12 ; — *De Parentela, Electione, Coronatione Ferdinandi II, Ungariæ et Bohemiæ regis* ; Cologne, 1621, in-4° ; — *De triplici Coronatione, germanica, lombardica et romana* ; Cologne, 1622, in-4°. C'est l'histoire des trois couronnes d'argent, de fer et d'or des empereurs d'Allemagne. Ils recevaient la première

(1) Les biographies du P. Truxillo ne mentionnent pas cet ouvrage.

(2) Ce mot signifie un groupe ou une statue composée des figures de Minerve et de Mercure ; c'était le symbole de la sagesse unie à l'éloquence. Cicéron a dit « Hermathena tua valde me delectat, et posita ita belle est, ut totum gymnasium Ἡλίου ἀνάθημα (Solis donarium) esse videatur. » (*Ad Attic.*, ép. I, lib. I.)

à Aix-la-Chapelle, des mains des archevêques de Cologne ou de Mayence ; la seconde à Milan, de l'archevêque de cette capitale de la Lombardie, et la troisième des mains du pape dans la basilique de Saint-Pierre, comme rois des Romains.

L—z—e.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, p. 812. — Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 171. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littéraire des Pays-Bas*, t. X, p. 858-863.

MATHEOLUS, poëte français, né vers 1260, à Boulogne-sur-Mer, mort vers 1320. On avait regardé jusqu'à présent comme imaginaire l'auteur d'un traité jadis fameux contre les malices des femmes, et connu sous le nom de *Livre de Matheolus*. Un examen plus approfondi a fourni sur ce personnage quelques données à peu près certaines. Il s'appelait Mathieu, Mahieu ou Mathiolet ; ses relations suivies avec plusieurs dignitaires de l'Église permettent de supposer qu'il était instruit autant que sage. Dans sa jeunesse il avait été clerc. Vers 1286, il composa, en l'honneur de Jacques de Boulogne, nommé évêque de Térouanne, une pièce de vers latins, dont on a retrouvé des fragments. Plus tard il adressa au même prélat un récit de ses infortunes, *Librum de infortunio suo*, qui fut pendant longtemps conservé à la bibliothèque du chapitre de Térouanne. Or Matheolus regarde comme la plus grande infortune de s'être marié, et surtout de l'avoir été deux fois, d'où lui vint la qualification de *bigame*, qu'on lui donna ou qu'il prit lui-même. Vers l'âge de quarante ans, il épousa en secondes noces une veuve d'humeur acariâtre et despotique : il se vengea en poëte des tribulations sans nombre qu'elle lui fit endurer. Il écrivit en latin un ouvrage, aujourd'hui perdu, mais que Jehan Le Fèvre, avocat au parlement de Paris (1), entreprit vers 1340 de rendre en rimes françaises. Cette traduction devint bientôt si célèbre qu'elle fit oublier l'original. Matheolus trouva autant d'imitateurs que d'adversaires, et parmi ces derniers il faut ranger Christine de Pisan et Martin Franc, chaleureux champions d'un sexe trop calomnié. Cette sorte de boutade philosophique, intitulée *Le Livre de lamentation de Matheolus*, eut de nombreuses éditions : la plus ancienne est celle qui fut faite à Paris, pour Antoine Vérard, 1492, in-fol., avec figures sur bois. P. L.

François Morand, *Matheolus et son traducteur* ; Boulogne, 1851, in-8°.

MATHER (*Samuel*), théologien anglais, né en 1626, dans le Lancashire, mort en 1671, à Dublin. Son père, Richard Mather, était un ministre anglican, qui, plutôt que d'adhérer à l'Église établie, aima mieux s'expatrier en 1636 en Amérique. L'aîné de quatre frères, qui se vouèrent comme lui aux travaux du sacerdoce, il repassa en Angleterre, prit ses degrés à Cambridge et résida à Dublin. On a de lui plusieurs traités de controverse, et un recueil de sermons devenu populaire sous le titre *The Figures and Types of the Old Testament explained* ; Dublin, 1683, in-4°. P. L.

Harris et Ware, *Ireland*. — Neal, *Hist. of New England*. — Increase Mather, *Life of Richard Mather* ; 1670, in-4°.

MATHER (*Increase*), théologien américain, frère du précédent, né en 1639, à Dorchester (Nouvelle-Angleterre), mort en 1723, à Boston. Ses études terminées au collége d'Harvard, il rejoignit en Irlande son frère Samuel, fut chapelain du gouverneur de Guernesey, et alla s'établir, après la restauration, à Boston, où il épousa la fille du savant docteur Cotton. Président du collége d'Harvard, dont il fut un des premiers docteurs, il acquit beaucoup d'influence sur la direction des affaires religieuses et même politiques. On le regarda bientôt comme l'homme d'État de la cité. En 1685 il accepta le périlleux honneur de réclamer en faveur des colonies auprès de Charles II, qui venait d'abolir la charte du Massachusetts. Lorsqu'il arriva à Londres, un nouveau roi, Jacques II, occupait le trône, et Mather ne tira de lui que des promesses. A la fin de 1688, il obtint de Guillaume III une charte nouvelle, un peu moins libérale que l'ancienne. A son retour à Boston, on lui adressa des remercîments publics ; mais depuis cette époque sa popularité ne fit que décliner. Il mit au jour de nombreux écrits, dans lesquels les querelles religieuses, les sermons et les livres de piété tiennent une large place ; nous citerons seulement : *Life of Richard Mather* ; 1670, in-4° ; — *A brief History of the War with the Indians in the New England* ; — *Discourse concerning earthquakes* ; — *Cases of conscience concerning witchcraft* ; Boston, 1693 ; — *Agathangelus, or an essay on the ministry of the holy angels* ; Boston, 1723, in-18 ; — *Remarkable Providences illustrative of the earlier days of american colonisation* ; réimpr. en 1856, in-8°. P. L—y.

Cotton Mather, *Life of Increase Mather* ; Boston, 1724, in-8°.

MATHER (*Cotton*), théologien américain, fils du précédent, né le 12 février 1663, à Boston, où il est mort, le 13 février 1728. Il reçut au collége d'Harvard une excellente éducation et y fut pendant quelques années chargé de surveiller les études de plusieurs jeunes gens. Élu pasteur à Boston, en 1682, il consacra sa vie entière aux fonctions de son ministère et aux nombreux écrits qu'il publia. On peut dire qu'il était né théologien : il n'eut jamais, après le désir d'apprendre, de satisfaction plus vive que celle de travailler ou de réfléchir. Il avait des connaissances variées ; il possédait bien l'histoire,

(1) *Jehan* Le Fèvre était originaire du bourg de Ressons, près Compiègne. Il vivait encore en 1376, époque où il se disait avancé en âge. Il fut procureur et avocat au parlement de Paris, puis rapporteur référendaire de la chancellerie de France. Pas plus que Matheolus, il ne paraît avoir été heureux en ménage. Outre le livre indiqué plus haut, il a traduit en vers *Les Proverbes de Caton*, *Les Distiques moraux de Théodule*, un prétendu poëme d'Ovide : *De Vetula* ; on n'a de lui qu'un poëme original, *Le Respit de la Mort*, imprimé en 1506.

la littérature ancienne, les Écritures, le français et l'espagnol; à quarante-cinq ans il avait appris l'idiome des Iroquois. La considération qu'il s'était acquise était telle que les magistrats de Boston le consultaient sur les affaires publiques et qu'il réussit quelquefois à apaiser à l'aide de la persuasion les effervescences populaires. Plein de zèle et d'imagination pour le bien de l'État, il donna le plan d'une société pour la réforme des mœurs et d'une autre pour l'arrangement des procès, et il proposa d'établir une épargne évangélique pour élever des églises, soulager les ecclésiastiques pauvres et distribuer des livres de piété. Sa réputation de savant franchit les limites de sa ville natale; en 1710 l'université de Glasgow lui envoya des lettres de docteur en théologie, et en 1714 la Société royale de Londres l'admit parmi ses membres; il fut le premier Américain qui reçut cet honneur. Mather, dans son ambition d'être utile à soi et aux autres, avait poussé le besoin de méditer et de se corriger jusqu'à la manie; l'incident le plus futile lui en fournissait le prétexte. Il prétendait régler la vie comme une horloge et lui imprimer une direction uniforme et rigoureuse, en affectant à chaque occupation journalière, à la plus vulgaire nécessité, un même genre de réflexion. Il pensait à telle chose en remontant sa montre, à telle autre en tisonnant le feu; « la méchanceté est toujours de trop », se disait-il en se rognant les ongles, et quand il prenait le thé, « il faut être reconnaissant ». Le temps passé à sa toilette avait une destination particulière, qui variait sept fois par semaine : le dimanche il se commentait lui-même en sa qualité de pasteur, et le lundi, comme époux et père; il consacrait le mardi à ses parents jusqu'aux cousins du premier degré, et par intervalle à ses ennemis; le mercredi appartenait à l'église en général, tandis que l'église de Boston réclamait le jeudi; les pauvres occupaient le vendredi son esprit, qui le samedi s'absorbait enfin dans le soin de son propre salut. Tout ce qui frappait ses yeux ou ses oreilles était pour Mather un thème de continuelles analogies; rencontrait-il un cavalier : « Si la créature le sert, songeait-il aussitôt, il doit servir le Créateur. » Sa dévotion était plus sincère qu'éclairée. Poussé par une vanité excessive et par une rigueur toute puritaine, il fut en 1688 le principal instigateur des persécutions contre les prétendus sorciers; l'acharnement aveugle qu'il déploya dans ce qu'on appela plus tard *la tragédie de Salem*, causa la mort de dix-neuf personnes; on en jeta un grand nombre en prison, et les suspects de commerce avec les démons se comptaient par centaines. Le retentissement qu'eurent ces tristes scènes en Europe parut le rappeler de son erreur. Vers la fin de sa vie, il tomba dans une noire mélancolie; il avait eu trois femmes, et ce n'était pas pour lui, à ce qu'il semble, un sujet d'agréables réflexions. Mather fut un écrivain des plus féconds; il ne passa pas un seul jour sans ajouter quelque chose à ses connaissances ou à ses écrits. Il était si avare de son temps que sur la porte de son cabinet il avait gravé ce sévère avertissement : « Soyez bref. » Le nombre de ses productions s'élève à 382, et on ne les connaît pas toutes. Contentons-nous de citer les suivantes : *Memorable Providences relating to witchcraft and possessions;* Boston, 1689, in-8°; — *The Wonders of the invisible World, being an account of the trials of several witches lately executed in New England, and of several remarkables curiosities therein occurring;* Boston, 1693, in-8°; Londres, 1693, in-4°. Comme Glanville l'avait déjà fait, il y soutient la réalité des phénomènes de sorcellerie; — *Magnalia Christi Americana;* Londres, 1702, in-fol.; réimpr. en 1820, à Hartford: c'est une histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre depuis son établissement en 1629 jusqu'en 1698; — *Bonifacius, an essay upon the good;* Boston, 1710; ce petit traité de morale pratique a eu plusieurs éditions sous le titre d'*Essays to do Good;* — *Psalterium americanum;* Boston, 1718; traduction assez exacte des psaumes en vers blancs; — *The Christian Philosopher;* Londres, 1721, in-8°; — *Life of Increase Mather;* Boston, 1724, in-8°. Parmi les ouvrages que Mather a laissés inédits on remarque celui qui a pour titre *Illustrations of the Sacred Scriptures*, 6 vol. in-fol., à 2 col.

P. L—Y.

Samuel Mather, *Life of Cotton Mather;* Boston, 1729, in-12. — Jennings, Abrégé de la *Vie* précédente; Londres, 1744. — Peabody, *Life of C. Mather*, dans l'*American Biography* de Sparks, 1re série, t. IV. — Neal, *Hist. of New England*. — Ch. Robbins, *Hist. of the second Church in Boston*, p. 102. — Quincy, *Hist. of Harvard University*, I, 346. — Bancroft, *Hist. of the United States*, III, 88. — *Cyclop. of Amer. Liter.*, I. — Allen, *American Biograph. Dict.* — Darling, *Cyclop. bibliographica*.

MATHEW (*Théobald*), prêtre catholique irlandais, surnommé l'*Apôtre de la tempérance*, né le 10 octobre 1790, à Thomastown (comté de Tipperary), mort le 8 décembre 1856, à Queenstown. Il perdit de bonne heure ses parents, et fut adopté par une riche tante, lady Élisabeth Mathew, qui lui fit faire au collége de Kilkenny ses études ecclésiastiques. Il entra en 1810 au séminaire catholique de Maynooth, reçut la prêtrise à Dublin en 1814, et remplit les fonctions de prêtre dans un des plus pauvres villages du Connaught. Témoin des maux qu'avait amenés dans ce pays la débauche et l'ivrognerie, il s'occupa d'y porter remède, et fonda sur les plans de la Société de Saint-Vincent de Paul une association dont le but était d'améliorer la situation des classes pauvres; il s'occupa ensuite de les moraliser. Profitant de l'influence que lui avaient acquise ses bonnes œuvres, il commença à Cork, en 1833, des prédications qui amenèrent bientôt les plus grands changements dans la situation morale du pays. Entraînés par l'éloquence de l'a-

pôtre, les débauchés du Connaught venaient par milliers souscrire aux lois de la tempérance. En l'espace de cinq mois, cent trente-et-un mille personnes vinrent se ranger sous la bannière des *Teetotallers*. Encouragé par le succès, le P. Mathew parcourut, comme en triomphe, les autres parties de l'île, et vit s'accroître dans des proportions fabuleuses le chiffre des conversions. A Renagh, vingt mille individus se firent inscrire le même jour; à Galway, il y en eut cent mille en deux jours, et deux cent mille environ sur la route de cette ville à Portumna. Catholiques et protestants, réunis dans un but purement philanthropique, semblaient rivaliser d'efforts pour faciliter la mission de Mathew. Malheureusement cet enthousiasme pour une cause qui devait régénérer l'Irlande s'éteignit en même temps que la vie de l'apôtre. Après un court voyage en Amérique, et une mission aux îles Fidji, il revint mourir dans sa patrie, avec la douleur de voir ses institutions déjà presque oubliées. A. H—T.

Men of the Time. — *Ireland and its Rulers.* — *Dublin Review.*

MATHEWS (*Charles*), célèbre comédien anglais, né le 28 juin 1776, à Londres, mort le 28 juin 1836, à Plymouth. Il était le septième fils d'un libraire, qui voulait lui faire embrasser le commerce. Une vocation irrésistible l'entraîna vers le théâtre. Après avoir fait à dix-sept ans ses débuts dans une troupe d'amateurs, il abandonna la maison paternelle, et se rendit à Dublin (1794), où il joua quelques rôles obscurs au Théâtre-Royal. Il épousa en 1797 une jeune demoiselle, Eliza Strong, qui avait publié des nouvelles et des poésies. Pendant plusieurs années il traîna de ville en ville une existence misérable et tourmentée, et réussit, avec beaucoup de peine, à ne pas mourir de faim. A son lit de mort, sa femme lui fit promettre de s'unir à une actrice d'York, miss Jackson, pour laquelle elle ressentait une vive amitié (1802). Le mariage eut lieu l'année suivante; dès lors une ère plus heureuse commença pour Mathews. Il se produisit à Londres, sur la scène d'Hay-Market (15 mai 1803), et prit rapidement sa place parmi les meilleurs comédiens de cette capitale. Grâce à un talent merveilleux d'imitation, il fit passer dans ses rôles toute une galerie de caractères ridicules et burlesques. Se faisant à la fois acteur et auteur, il composa des scènes à un seul personnage, qu'il nommait ses représentations *at home*, et qui jouirent d'une vogue extraordinaire, notamment *Old Scotch Lady*, *Mail-coach*, *Trip to America* et *Jonathan in England*. Ses excursions en France (1818) et aux États-Unis (1822) lui fournirent d'abondants sujets d'observation. Il mourut au retour d'un nouveau voyage en Amérique. Ses *Mémoires*, que sa veuve a terminés, ont paru à Londres, 4 vol. in-8°. K.

Memoirs of Ch. Mathews.

* **MATHEWS** (*Cornelius*), littérateur américain, né le 28 octobre 1817, à Port-Chester, village de l'État de New-York. Il prit ses grades à l'université de New-York, étudia le droit et fut reçu avocat; mais il renonça de bonne heure au barreau pour se consacrer entièrement à des travaux littéraires. De 1840 à 1842 il a édité le journal *The Arcturus*, et il a fait insérer un grand nombre de morceaux en vers ou en prose dans l'*American monthly Magazine*, *New-York Review*, *Knickerbocker magazine*, *Literary World* et autres recueils périodiques. Nous citerons de lui : *The Motley Book;* New-York, 1838, scènes de la vie américaine; — *Behemoth*, roman; ibid., 1839; — *The Politicians*, comédie; ibid., 1840; — *The Career of puffer Hopkins*, roman; ibid., 1841; — *Poems on man in the republic;* ibid., 1843; 2e édit., 1846; — *The Witchcraft;* ibid., 1846; Londres, 1852; jouée avec succès à Philadelphie, cette tragédie est l'œuvre la plus forte et la plus originale de l'auteur; — *Jacob Leisler*, drame; 1848; — *Moneypenny, or the heart of the world*, roman de mœurs; New-York, 1850. K.

Cyclop. of American Literature, II.

MATHEWS. *Voy*. MATTHEWS.

MATHIAS DE SAINT-BERNARD (DE SERENT, en religion le P.), prédicateur français, né vers 1610, mort à Rennes, le 28 juillet 1652. Quoique d'une famille ancienne et riche, il fit profession chez les Carmes de Rennes (19 mars 1631). Il devint rapidement prieur, puis définiteur de sa province. On l'envoya alors en Irlande pour y soutenir la cause catholique et royale. Malgré son zèle et son éloquence, le P. Mathias obtint peu de succès, et, après avoir couru de grands dangers, il revint en France mourir de ses fatigues. On a de lui un ouvrage mystique : *Le Triomphe de sainte Anne dans la vie cachée;* Paris, 1651, in-4°. A. L.

L. Jacob, *Bibliothèque manuscrite des Carmes*, p. 804.

MATHIAS. *Voy*. MATTHIAS.

MATHIAS DE SAINT-JEAN (*Jean* ÉON, en religion le P.), savant littérateur français, né vers 1600, à Saint-Malo, mort le 4 mars 1681, à Paris. Il prit en 1618 l'habit des carmes à Rennes, dirigea comme prieur plusieurs couvents de son ordre, entre autres celui des Billettes à Paris, et se signala par un zèle ardent pour le maintien de la discipline. En 1655 il fut élu provincial de Touraine, et cette élection donna lieu à tant de contestations qu'il fallut un bref du pape Alexandre VII pour y mettre fin. Il exerça la même charge en Gascogne, et devint ensuite procureur général des carmes de France. On a de lui : *Le Commerce honnête, ou considérations politiques contenant les motifs de nécessité, d'honneur et de profit qui se trouvent à former des compagnies de personnes de toutes conditions pour l'entretien du négoce de mer en France, par un habitant de Nantes;* Nantes, 1646, 1651, in-4°; il en a paru un *Ex-*

trait à Paris, 1659, in-4°. Dans cet ouvrage, rempli de vues aussi justes qu'élevées, l'auteur expose l'état du commerce français, qu'il montre presque anéanti, et, en s'appuyant de documents statistiques fort curieux, il demande l'établissement de sociétés et de bourses commerciales; — *La Véritable dévotion du sacré scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*; Paris, 1656, in-8°; — *Histoire panégyrique de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, depuis le prophète Élie jusqu'à notre temps*; Paris, 1658-1665, 2 vol. in-fol.; — *L'Esprit de la Réforme des Carmes dans la France*; Bordeaux, 1666, in-4°; etc. P. L.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*. — Levot, *Biogr. Bretonne*. — *Annales de la Soc. académ. de Nantes*, IX.

MATHIAS (*Thomas-James*), littérateur anglais, né vers 1757, mort en 1835, à Naples. Après avoir terminé à Cambridge son éducation, commencée à Eton, il se fit connaître dans la littérature en soutenant avec chaleur l'authenticité des poëmes attribués à Rowley. En 1794 il publia la première partie d'un poëme anonyme, intitulé *Les Hostilités littéraires* (The Pursuits of Literature); cet écrit, quand il fut complet, attira l'attention générale, principalement à cause des notes qui indiquent une appréciation exacte des écrivains et hommes publics ainsi que de leurs opinions. Vers 1800 il se rendit à Naples, qui devint plus tard sa résidence ordinaire, et il s'appropria la connaissance de l'italien au point de ne plus écrire que dans cette langue. On a de lui : *Runic odes, imitated from the Norse*; Londres, 1781, in-4°; — *An Essay on the evidence, external and internal, relating to the poems attributed to Thomas Rowley*; ibid., 1783, in-8°; — *The Pursuits of Literature*; ibid., 1794-1795, 4 part.; on a prétendu qu'il fut aidé, dans la composition de ce poëme par quelques-uns des chefs du collége de La Trinité, de Cambridge; — *Political Dramatist*; ibid., 1795; — *L'Ombre d'Alexandre Pope sur les bords de la Tamise*; ibid., 1798, in-4° : poëme satirique; — *Odes anglaises et latines*; ibid., 1798, in-8°; — *Componimenti lirici de' più illustri Poeti dell' Italia*; Londres, 1802, 3 vol. in-8°; — *Commentarj intorno all' Istoria della Poesia italiana per Crescimbeni*; ibid., 1802, 3 vol. in-12; — *Canzoni e prose Toscane*, in-8°; — *Aggiunti ai Componimenti lirici*; ibid., 1808, 3 vol. in-8°; Naples, 1819, 4 vol.; — *Saffò, drama lirico, trad. di Mason*; 1809, in-8°; — *Licida, trad. di Milton*; 1812, in-8°, etc. Il s'est fait encore l'éditeur de plusieurs ouvrages anglais et italiens, notamment *Works of Thomas Gray, with his life and additions*; Cambridge, 1814, 2 vol. in-4°, et *Storia della Poesia italiana* de Tiraboschi; Londres, 1803, 3 vol. in-12. P.

Rose, *New Biograph. Dict.* — Becchi, *Prose inédite*.

MATHIEU (*Abel*), jurisconsulte français, né à Chartres, au commencement du seizième siècle. Après avoir suivi les cours d'Alciat à Bourges de 1529 à 1534, il se livra au barreau. On a de lui : *Traduction en vers latins de la description du monde de Denis le Périégète, géographe, avec la traduction en latin du commentaire d'Eustathe de Thessalonique par Denis*; Paris, 1556; — *Devis de la Langue Françoise*, dédié à Jeanne d'Albret, reine de Navarre; Paris, 1559, in-8°; — *Second Devis et principal Propos de la Langue Françoise*; Paris, 1560; — *Devis et Propos touchant la police et les États, avec un bref extrait du grec de Dion Chrisostome de la comparaison entre la royauté et la tyrannie*; Paris, 1572, in-8°. R—R.

Liron, *Bibl. Chartraine*, 178.

MATHIEU DE REICHSHOFFEN (*François-Jacques-Antoine*), diplomate français, né à Strasbourg, le 4 janvier 1755, mort à Toulouse, le 8 octobre 1825. Son père était membre du conseil des treize et syndic de la noblesse de la basse Alsace. Ayant terminé ses études à l'université de sa ville natale, Mathieu entra au service du prince de Hohenlohe, et s'appliqua surtout à l'étude du droit public germanique. En 1789, Mathieu rentra en France; il fut élu procureur général syndic du Bas-Rhin et député pour ce département à l'Assemblée législative. Il vota pour les mesures constitutionnelles et devint membre du Comité diplomatique. Il sut se faire oublier durant la Terreur, et, après le 9 thermidor an II, il fut successivement attaché au ministère de la guerre, chef de division au ministère des relations extérieures (1796), conseiller de légation près la confédération germanique (1802) et, en cette qualité, chargé de coopérer à la fixation des indemnités à accorder à l'Allemagne, par suite de la cession de la rive gauche du Rhin à la France, et suivant le projet arrêté entre le prince de Talleyrand et le comte de Markoff, plénipotentiaire de Russie à Paris, et qui fut présenté à la diète germanique. Ce fut Mathieu qui rédigea la plupart des clauses adoptées. Il s'éloigna de bonne heure des affaires, et consacra le reste de ses jours à l'étude.

Il était l'aîné de quatre frères, qui furent : *Michel* MATHIEU, mort en 1840, conseiller à la cour royale de Colmar; MATHIEU-FAVIER, mort en 1835, intendant militaire; et le colonel *Louis* MATHIEU, mort en 1842. H. L.

Le Moniteur universel, an III à VII passim. — *Biographie moderne* (1806).

MATHIEU-MIRAMPAL (*Jean-Baptiste-Charles*), homme politique français, né à Compiègne, en 1764, mort à Condat (Dordogne), le 31 octobre 1833. Il rédigeait depuis 1789 le *Journal de l'Oise*, lorsque les électeurs de ce département le députèrent à la Convention (1792). « A l'ouverture de cette assemblée, il proposa de jurer, par la *force du sentiment*, d'établir la liberté et l'égalité, et contribua le 29 septembre à

faire exclure les députés du ministère. Il vota ensuite la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Le 5 mars 1793, il s'opposa à ce que l'on fît une exception en faveur des jeunes filles émigrées, et il fit décréter que toutes celles âgées de plus de quatorze ans seraient exportées si elles rentraient et la seconde fois mises à mort. Après le 31 mai, envoyé à Bordeaux et dans la Dordogne, il en fut bientôt rappelé comme *attiédissant* l'esprit public. Le 1er septembre 1794, il entra au Comité de Sûreté générale et provoqua l'organisation d'une commission administrative de police. Le 2 décembre, il disculpa le comité d'avoir accordé trop de soins aux enfants de Louis XVI et prouva que les mesures prises n'avaient pour but que de s'assurer de leurs personnes. En février 1795, réélu au même comité le 8, il fit un rapport contre les terroristes et annonça l'arrestation de Babeuf et la fermeture des clubs. Pendant la crise du 12 germinal an III (avril 1795), il fut encore le rapporteur des mesures prises contre les Jacobins et entra ensuite à la commission créée pour préparer les lois organiques de la constitution. Il appuya, le 15 avril, la restitution des biens des condamnés; le 9 mai il annonça les massacres réactionnaires qui se commettaient à Lyon, et proposa des moyens de répression. Il contribua à dégager la Convention assiégée le 1er prairial (20 mai) et il en fut élu président le 25 mai. Devenu membre du Conseil des Cinq Cents, il s'attacha au parti directorial et sortit du Corps législatif en mai 1797. Il fut alors nommé commissaire près l'administration de la Seine, puis réélu en 1798 au Conseil des Cinq Cents par le département de l'Oise, et par l'assemblée électorale scissionnaire de Paris. Après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il entra au tribunat; il en sortit en septembre 1802. De 1804 à 1815 il exerça les fonctions de directeur des droits réunis dans la Gironde et la Marne. En 1816, frappé par la loi contre les régicides, il ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. Il mourut d'apoplexie trois ans plus tard.

H. L.

Le Moniteur universel, an. 1792, 1793, jusqu'à l'an VII. — *Biographie moderne* (1806).

MATHIEU (*David-Maurice-Joseph*), comte DE LA REDORTE, général français, connu sous la dénomination de *Maurice* MATHIEU, né le 20 février 1768, à Saint-Affrique, mort à Paris, le 1er mars 1833. Il appartenait à une ancienne et honorable famille protestante du Rouergue. En 1783 il entra au service comme cadet dans le régiment suisse de Meuron. Il passa ensuite comme sous-lieutenant dans la légion de Luxembourg, et servit aux Indes orientales. De retour en France en 1789, il fut nommé lieutenant au régiment Royal-Dragons, dont un de ses oncles était colonel. Devenu capitaine dans ce corps après la révolution, il fit en cette qualité les campagnes de 1792 à 1796 sur le Rhin. A cette dernière époque, il alla comme adjudant général à l'armée du nord, et fut employé dans la division Macdonald en Hollande et à l'armée de Sambre et Meuse. Il suivit ce général en Italie, où il se distingua dans la campagne de Rome et de Naples, particulièrement à la prise de Terracine, à laquelle il contribua par un brillant fait d'armes : à la tête de deux mille cinq cents hommes, il mit en déroute un corps de dix mille Italiens, et lui enleva ses huit pièces d'artillerie. Le lendemain Terracine fut prise d'assaut, et Maurice Mathieu fut nommé général de brigade. Chargé d'une attaque sur Calvi, il aborda l'ennemi avec impétuosité, sous les murs d'Otricoli, l'obligea de se jeter dans la place, qui se rendit à discrétion quelques heures après. Promu au grade de général de division en 1799, il fut appelé au commandement de la 11e division militaire à Bordeaux. En 1805, il reçut le commandement d'une division du corps d'Augereau, et se distingua dans cette mémorable campagne par une suite non interrompue d'actions d'éclat. Il fit encore avec succès les campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807. Passé à l'armée d'Espagne sous les ordres de Moncey, il se couvrit de gloire à Tudela, où il enfonça le centre de l'armée espagnole. Chargé de poursuivre le général Castaños, il le battit à Alhama. Il servit ensuite sous le maréchal Ney, et, en 1810, il fut choisi pour gouverneur de Barcelonne. En 1812, il secourut le fort de Balaguer et la ville de Tarragone, et fit lever le siége de cette place. Rentré en France avec les débris de l'armée, en 1814, il fut employé à Toulouse en 1815, commanda la 10e division militaire au mois de juin, et se retira, après la seconde restauration dans sa terre d'Horedowe. En 1817 il succéda au général Canuel dans le commandement de la 19e division, à Lyon. Nommé pair de France en 1819, il fut mis en disponibilité en 1823. Il avait épousé une demoiselle Clary, sœur de la femme du roi Joseph. Créé comte par Napoléon, il avait obtenu en 1817 le droit d'ajouter le surnom de *de la Redorte* à son nom de Mathieu.

Son fils, *Joseph-Charles-Maurice* MATHIEU, comte DE LA REDORTE, homme politique français, né à *Paris*, le 27 ventôse an XII (18 mars 1804), fut admis en 1820 à l'École Polytechnique, entra à l'école d'application d'artillerie en 1822, devint lieutenant en 1826, et fit la campagne de Morée. Promu au grade de capitaine, il devint officier d'ordonnance du duc d'Orléans, en 1833. L'année suivante il quitta l'armée, et remplaça M. Mahul comme député de Carcassonne. Il soutint d'abord la politique de M. Thiers; puis il repoussa les lois de septembre, et fit partie de la coalition. Le cabinet du 1er mars 1840 l'envoya représenter la France comme ambassadeur à Madrid, où il resta quelques mois seulement. Le 20 juillet 1841, le roi l'éleva à la pairie. Élu en 1849 le premier dans le département de l'Aude comme représentant à l'Assemblée législative, il y fit partie des commissions du règlement et de

la loi sur la presse, et soutint la politique de MM. Molé, Thiers et de Broglie. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'a rendu à la vie privée.

L. L—T.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Duc de Tarente, *Éloge funèbre du comte Mathieu de la Redorte*, lu à la chambre des pairs, le 4 avril 1833. — Comte Becker, *Discours prononcé sur la tombe du général Mathieu de la Redorte.* — *Biogr. des 750 représ. à l'Ass. législative.*

MATHIEU DE DOMBASLE (*Christophe-Joseph-Alexandre*), agronome français, né le 26 février 1777, à Nancy, mort dans la même ville, le 27 décembre 1843. Son père était grand-maître des eaux et forêts de Lorraine. Pendant la révolution, le jeune Mathieu fit la campagne du Luxembourg dans le service des convois, comme comptable. Ayant été atteint de la petite vérole vers 1797, il changea complétement de dispositions, se livra avec ardeur à l'étude, apprit presque toutes les langues de l'Europe, les sciences mathématiques, naturelles et physiques, et particulièrement la chimie. Son esprit s'étant tourné vers l'industrie, il fonda une sucrerie de betteraves, puis une fabrique d'eau-de-vie de mélasse, et enfin s'occupa d'agriculture. Il y acquit une grande réputation, et en 1822 une carrière plus vaste s'ouvrit devant lui. On lui confia la direction de la ferme expérimentale et de l'institut agricole de Roville, fondé par Bertier et des actionnaires. Cette ferme se composait d'environ deux cents hectares. Malgré la médiocrité du sol, Mathieu de Dombasle parvint à lui faire produire d'admirables récoltes; on y voyait surtout de vastes cultures de plantes en lignes sarclées et binées à l'aide d'instruments mus par les animaux; une vingtaine d'hectares couverts de maïs, de pommes de terre, de betteraves, de carottes disposés avec ordre et symétrie, en lignes plus ou moins rapprochées, et entretenues à peu de frais dans un grand état de propreté, au moyen de la houe à cheval. Mathieu de Dombasle améliora la fabrication des instruments aratoires, inventa une charrue qui porte son nom, et livra un grand nombre de ces instruments perfectionnés à l'agriculture. Chaque année une charrue était donnée en prix dans un concours agricole. La comptabilité de Roville était un modèle. Sous la direction de Mathieu de Dombasle, cette ferme devint une des meilleures écoles d'agriculture. Des jeunes gens étrangers à la pratique venaient, par un séjour de une ou deux années, se mettre en état de diriger eux-mêmes l'exploitation de leurs propriétés. Indépendamment de l'instruction pratique qu'ils y acquéraient, ils suivaient des cours de botanique, d'art vétérinaire et de comptabilité agricole. Les résultats matériels qu'obtint Mathieu de Dombasle furent très-remarquables. Ayant à acquitter un fermage élevé, à payer aux actionnaires un intérêt considérable, et à rembourser le capital par un amortissement annuel, il réussit à faire face à toutes ces charges. En quittant Roville, à l'expiration de son bail, il restait à Mathieu de Dombasle une fortune de 110,000 fr. Dès qu'il le pouvait, il s'empressait d'employer les produits qu'il avait obtenus de sa culture en améliorations du sol ou en essais pour l'avancement de la science. Cette marche était peu propre à l'enrichir. Il a exposé dans les *Annales agricoles de Roville* l'histoire de ses essais, de ses tâtonnements, de ses succès, de ses revers. Il n'était pas d'ailleurs lui-même manouvrier ou praticien.

« M. de Dombasle, dit M. Fawtier, n'a jamais exécuté par lui-même aucun des travaux des champs, et bien qu'il ait, plus que personne, employé une grande variété d'instruments aratoires, il a dressé tous ses ouvriers à leur emploi sans jamais y mettre lui-même la main. » Avant d'entrer à Roville, Mathieu de Dombasle avait été ruiné par les événements politiques. La restauration se montra plutôt hostile que favorable au directeur de Roville, à cause de ses opinions libérales quoique très-modérées. Après la visite de Louis-Philippe à Roville, en 1831, Mathieu de Dombasle obtint quelques marques d'intérêt du ministère : on lui acheta pour une douzaine de mille francs d'instruments aratoires. On créa dix bourses de 300 fr. chacune à Roville; le gouvernement paya les professeurs, et accorda chaque année une petite somme pour des expériences. Enfin le directeur reçut la croix d'Honneur. Il était correspondant de l'Académie des Sciences. Mathieu de Dombasle s'était aussi beaucoup occupé de la fabrication du sucre indigène. On lui doit le procédé d'extraction des jus sucrés par macération. Vers 1842, on lui offrit des fonctions publiques; il refusa, et répondit qu'il « préférait continuer à travailler à sa manière, et vivre à Nancy, occupé de sa fabrique d'instruments aratoires et de ses travaux et publications agricoles (1) ».

Mathieu de Dombasle a beaucoup écrit, et ses ouvrages ont puissamment contribué aux progrès de l'agriculture en France. Les principaux sont : *Essai sur l'analyse des eaux minérales par les réactifs;* Paris, 1810, in-8°; — *Halle au blé de Nancy; subsistances, boulangers, accapareurs;* Toul, 1817, in-8°; — *Faits et Observations sur la fabrication du sucre de betteraves;* Paris, 1818, 1823, in-8°; — *Description des nouveaux instruments d'Agriculture les plus utiles*, traduite de l'allemand, de A. Thaer; Paris, 1821, in-4°, avec fig.; — *Instruction théorique et pratique sur la distillation des graines et des pommes de terre;* Paris, 1820, in-8°; — *Calendrier du bon Cultivateur, ou manuel de l'agriculteur praticien;* Paris, 1821; 8e édition, Nancy, 1846, in-12; — *De la Charrue considérée sous le rapport de la présence ou de l'absence de l'a-*

(1) Une statue en bronze, due à David d'Angers, a été élevée par souscription à Mathieu de Dombasle, à Nancy, en 1850, sur une place qui porte son nom. Il y est représenté la plume dans une main; dans l'autre, se déroule la liste de ses principaux ouvrages; à ses côtés se trouve la charrue de son invention.

vant-train; Paris, 1821, in-8°, fig.; — *Du Mode de nutrition des plantes, aux diverses époques de leur croissance;* Paris, 1821, in-8°; — *L'Agriculture pratique et raisonnée;* Metz et Paris, 1824, 2 vol. in-8°; —*Annales agricoles de Roville, ou mélanges d'agriculture, d'économie rurale et de législation agricole;* Paris, 1824-1837, 9 vol. in-8°; — *De la Production des Chevaux en France;* Paris, 1833, in-8°; — *Des Chemins vicinaux en France;* Paris, 1833, in-8°;—*Des Droits d'entrée sur les laines et sur les bestiaux;* Paris, 1834, in-8°; — *Des Intérêts respectifs du midi et du nord de la France dans les questions de douanes*, etc.; Paris, 1834, in-8°; réimprimé sous ce titre : *De l'Avenir industriel de la France; un rayon de bon sens sur quelques grandes questions d'économie politique;* Paris, 1834, in-8°; 5e édition, Saint-Lô, 1836, in-8°; — *Du Sucre indigène;* Paris, 1835, in-8°; — *Fabrication simple et peu dispendieuse du sucre indigène;* Paris, 1838, in-8°; — *De l'Avenir de l'Algérie;* Paris, 1838, in-8°; — *Question des Sucres;* Paris, 1839, in-8°; — *Instruction sur la fabrication du sucre de betteraves par le procédé de la macération, à l'usage des fabriques rurales;* Paris, 1839, in-12; — *Des Forêts, considérées relativement à l'existence des sources;* Nancy, 1839, in-12; — *La Question des Bestiaux;* Paris, 1841, in-8°; — *Sucre indigène*, 1841-1842, in-8°; — *Œuvres diverses. Économie politique, Instruction publique, Haras et remontes;* Paris, 1843, in-8°; — *Du Droit de Chasse et du projet de loi sur cette matière;* Paris, 1843, in-8°. Mathieu de Dombasle a en outre fourni des articles aux *Annales d'Agriculture française*, au *Bulletin de la Société d'Encouragement*, à *L'Agronome*, au *Journal des Connaissances utiles*, etc.

Son neveu, M. *Édouard* MATHIEU DE DOMBASLE, dernier héritier de son nom, mourut assassiné, le 1er octobre 1845, à Sebdou, où il était chef du bureau arabe. Sorti de l'École militaire en 1840, il avait servi dans le 21e léger et dans les zouaves. L. L—T.

J.-C. Fawtier, *Mathieu de Dombasle.* — *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. cont.* — *Dict. de la Convers.*

* MATHIEU (*Claude-Louis*), astronome et mathématicien français, né à Mâcon, en 1784. Dirigé dans l'étude des mathématiques par l'abbé Sigorne, il vint à Paris en 1801, et suivit les cours de Lacroix. Delambre le prit en amitié, et lui inspira le goût de l'astronomie. M. Mathieu entra à l'École Polytechnique en 1803, passa à l'École des Ponts et Chaussées en 1805, et fut nommé en 1806 secrétaire du Bureau des Longitudes sur la présentation de Delambre. Chargé, en 1808, d'aller avec M. Biot faire l'expérience du pendule à secondes à différents points de la méridienne de France, il s'acquitta parfaitement de cette mission. En 1809 et 1816, il obtint le prix d'astronomie fondé par Lalande. Élu, en 1817, membre de l'Académie des Sciences, dans la section d'astronomie, à la place de Messier, il devint à la même époque membre adjoint du Bureau des Longitudes. A la fin de 1817, le ministre des finances le chargea d'aller inspecter les travaux du cadastre dans les départements : M. Mathieu critiqua à la fois le plan et l'exécution de cette entreprise; ses observations furent mal accueillies par le gouvernement, mais peu de temps après on dut faire cesser des travaux, reconnus vicieux. Lorsque Delambre mourut, M. Mathieu le suppléait comme adjoint, depuis cinq années, dans la chaire d'astronomie du Collége de France. M. Mathieu fut alors présenté comme candidat pour le remplacer par le Collége de France et par l'Académie des Sciences. Binet (de Rennes), inspecteur des études à l'École Polytechnique, l'emporta sur lui, en 1823. Répétiteur du cours de machines, géodésie et arithmétique sociale à l'École Polytechnique, il y devint professeur d'analyse en 1829, et plus tard examinateur. En 1834, M. Mathieu, qui avait épousé la sœur de François Arago, fut élu député à Mâcon. En 1838, il fut réélu par le collége de Cluny (second collége de l'arrondissement de Mâcon, qu'il continua de représenter jusqu'en 1848. Il vint siéger auprès de son beau-frère à l'extrême gauche, et se fit remarquer dans quelques commissions spéciales, notamment dans les commissions de chemins de fer, au nom desquelles il fit plusieurs rapports. Lors du banquet réformiste du douzième arrondissement, il fut un des dix-huit députés qui résolurent de s'y montrer, malgré les menaces du ministère. Le 22 février, il signa l'acte qui demandait la mise en accusation du ministère Guizot. Il fut ensuite envoyé à l'Assemblée constituante par le département de Saône-et-Loire, où son nom sortit le premier. Non réélu à l'Assemblée législative, il est revenu tout entier à ses travaux scientifiques. Membre des jurys des expositions des produits de l'industrie, il a été nommé officier de la Légion d'Honneur à la suite de l'exposition universelle de 1855. M. Mathieu a publié l'*Histoire de l'Astronomie du dix-huitième siècle*, ouvrage posthume de Delambre; Paris, 1827, in-4°; on lui doit aussi des notes, des rapports et des extraits de la *Connaissance des Temps* et de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, où il rédige la statistique de la population. L. L—T.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — Lesaulnier, *Biogr. des 900 Députés à l'Ass. nat.* — *Biogr. des 900 Représ. à la Const.*

* MATHIEU (*Jacques-Marie-Adrien-Césaire*), cardinal français, né à Paris, le 26 janvier 1796. Son père, qui ne négligea rien pour son éducation, avait d'abord fait le commerce des soieries à Lyon, d'où il vint s'établir à Paris pour y former un cabinet d'affaires. Après qu'il eut suivi un cours de droit avec succès, le prince de

Montmorency l'appela près de lui, et lui confia la gérance des biens qu'il possédait dans les Landes; mais le jeune légiste, voulant suivre une carrière de son choix, entra au séminaire de Saint-Sulpice. Au sortir du séminaire, il reçut les ordres sacrés, et devint secrétaire de M. du Châtellier, évêque d'Évreux, qui le chargea de la fondation d'un séminaire et de la construction d'un local approprié à cet usage. Le manque de fonds n'ayant pas permis d'entreprendre l'érection de cet établissement, il revint à Paris, et fut nommé à la cure de l'Assomption par M. de Quelen. Sa haute intelligence, le zèle ardent qu'il déploya le firent bientôt remarquer, et il fut élevé aux fonctions de grand-vicaire de la métropole parisienne. Ce fut en cette qualité qu'il tenta vainement de réconcilier avec l'Église le célèbre défenseur opiniâtre des principes de la constitution civile du clergé, l'abbé Grégoire. Nommé à l'évêché de Langres par ordonnance royale du 7 avril 1833, il fut proclamé dans le consistoire le 7 mai suivant, et sacré à Paris par M. de Quelen, assisté de MM. Cottret et de Prilly, évêques de Beauvais et de Châlons. Passé, le 16 juillet 1834, au siége archiépiscopal de Besançon, il reçut, le 30 septembre 1850, le chapeau de cardinal, qui, deux ans après, lui fit prendre place au sénat. Il y prit la parole, au sujet de la loi portant le rétablissement du cadre de réserve des officiers généraux (session de 1852), sur le projet de loi relatif à l'état-major général de l'armée navale, et récemment sur le pouvoir temporel du pape. SICARD.

Biogr. du Clergé, par un solitaire. — *Alman. impér.*, 1859.

* MATHIEU (*Adolphe-Charles-Ghislain*), littérateur belge, né à Mons, le 22 juin 1804. Il commença à l'université de Louvain l'étude du droit, qu'il alla terminer à Gand. En 1830, il fut l'un des propagateurs du mouvement national, et l'un des délégués qui déterminèrent la reddition de la citadelle de Charleroy. Après avoir été conservateur de la bibliothèque de Mons, il fut nommé en 1850 conservateur adjoint à la bibliothèque royale de Bruxelles, et attaché à la section des manuscrits, dont il est devenu chef en 1857. Il est en outre professeur agrégé à l'université de Liége, et correspondant de l'Académie royale de Belgique. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Passe-temps Poétiques, ou poésies diverses;* Mons, 1830, in-18 : réunion de pièces d'abord publiées séparément; — *Olla-podrida*, poésies; Mons, 1839, in-18; — *Roland de Lattre*, poëme; Mons, 1840, in-8°; — *Le Guersillon*, recueil satirique; Mons, 1846, in-18; — *Poésies de clocher;* Mons, 1846, in-18; — *Biographie Montoise*; Mons, 1848, in-8°, qui contient un grand nombre d'articles intéressants; — *Givre et Gelées;* Bruxelles, 1852, in-12; — *La Poétique d'Horace, second livre de ses épîtres*, traduction en vers; Gand, 1855, in-8°; — *Encore un à peu près des épîtres d'Horace*, traduction en vers; Bruxelles, 1856, in-12; — *Senilia;* Bruxelles, 1856, in-12. M. Mathieu a collaboré à la *Revue belge*, au *Bulletin du Bibliophile belge*, aux *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, et à un grand nombre d'autres recueils périodiques et de journaux. E. R.

Bibliographie académique; Bruxelles, 1855, in-12. — — *Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold*, II, 389 et 724. — Quérard, *La France Littéraire*, XI.

* MATHIEU *de la Drôme* (*Philippe-Antoine*), publiciste français, né le 7 juin 1808, à Saint-Christophe, près Romans. Il ouvrit à Romans, après 1838, avec le concours de quelques-uns de ses amis, une école destinée à l'enseignement de l'économie politique, et qui fut bientôt fermée par ordre de l'autorité. C'est alors qu'il fonda à ses frais une revue, *La Voix d'un Solitaire*, qui eut un assez grand succès. Après la révolution de 1848, il fut envoyé par son département à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative. Il y vota notamment contre l'expédition de Rome, contre la loi électorale du 31 mai et la révision de la constitution. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut, par décret du 1er janvier 1852, exilé du territoire français. Il s'est retiré en Belgique. A. LEB.

Biogr. des Représ. à la Constituante et la Législative.

* MATHIEU (*Esprit*), médecin français, né à Nogent-sur-Seine (Aube) en 1810. Reçu docteur en médecine à la faculté de Paris en 1834, il a publié, entre autres, un traité : *Études classiques sur les maladies des femmes appliquées aux affections nerveuses et utérines et précédées d'Essais philosophiques et anthropologiques sur la physiologie et la pathologie;* Paris, 1847, in-8°. M. Mathieu a fait un cours de physiologie à l'Athénée pendant les années 1848, 1849 et 1850. A. P.

Documents particuliers.

MATHIEU. *Voy.* MATTHIEU.

MATHIEU-DUMAS. *Voy.* DUMAS.

MATHILDE (Sainte), reine de Germanie, née en Westphalie, vers la fin du neuvième siècle, morte à Quedlimbourg, le 14 mars 968. Fille de Théodoric, comte d'Oldembourg, descendant du fameux Wittikind, et d'une princesse de la maison royale de Danemark, elle fut élevée par sa grand'mère, abbesse du monastère de Hervord. Mariée en 909 à Henri l'Oiseleur, elle garda ses habitudes de piété et de simplicité, lorsque son époux fut devenu roi de Germanie, quelques années plus tard. Consacrant à la prière une grande partie de la journée, elle donnait d'abondantes aumônes aux pauvres, qu'elle soignait souvent elle-même. Elle eut trois fils : l'empereur *Otton le Grand*, *Henri*, duc de Bavière, et *Brunon*, archevêque de Cologne; l'une de ses filles, *Hedwige*, épousa Hugues le Grand, duc de France, et devint mère de Hugues Capet. Après la mort de Henri l'Oiseleur, Otton et Henri de Bavière entrèrent en lutte au sujet de la couronne de Germanie. Henri, pour

lequel Mathilde montra dans cette occasion beaucoup de prédilection, s'étant réconcilié avec Otton, se joignit à son frère pour enlever à leur mère son douaire et tous ses autres biens, sous le prétexte qu'elle avait dissipé en aumônes le trésor de l'État; mais, sur les représentations d'Edithe, épouse d'Otton, ils lui restituèrent bientôt ce dont ils l'avaient dépouillée. La méditation et les œuvres de bienfaisance remplirent le reste de sa vie; elle fonda aussi un grand nombre de couvents. O.

Acta Sanctorum (au 14 mars). — Baillet, *Vie des Saints.* — Mabillon, *Secula Ordinis Benedictorum.* — Schwarz, *De Mathilda, abbatissa Quedlimburgensi* (Altdorf, 1736, in-4°). — Breitenbauch, *Leben der Kaiserin Mathilde* (Reval, 1760, in-8°). — Treitschke, *Heinrich I und Mathildis* (Leipzig, 1814, in-8°). — *Mathilde Gemahlin Heinrichs I* (Augsbourg, 1832, in-8°).

MATHILDE, grande-comtesse de Toscane, fille de Boniface, margrave et duc de Toscane et de Béatrice de Lorraine, née en 1046, morte le 24 juillet 1115. Son père, créé duc et margrave de Toscane par l'empereur Conrad II, en 1027, servit fidèlement ce suzerain, et se montra peu scrupuleux à l'égard des biens de l'Église. Il fut assassiné vers 1052, au moment où, d'après une tradition assez incertaine, sa pieuse épouse l'avait ramené à des sentiments plus favorables au saint-siége. Il laissait, avec des États en bon ordre et un trésor florissant, trois enfants, Frédéric ou Boniface, Béatrice et Mathilde, tous trois en bas âge, et ayant grand besoin de leur mère. Celle-ci, comme tutrice d'enfants héritiers des vastes domaines de Boniface, acquit beaucoup d'importance. Sa main fut recherchée par plusieurs puissants seigneurs du temps. Le vaillant et spirituel Godefroi de Lorraine, venu en Italie avec le pape Léon IX, épousa Béatrice (1054), et convint en même temps du mariage de son fils Godefroi le Barbu (Goffredo *il Gobbo*) avec Mathilde. On croit que dès cette époque les deux autres enfants de Boniface étaient morts, de sorte que tous ses domaines devaient échoir à Mathilde. Ce mariage et cette future convention matrimoniale, conclus mystérieusement, irritèrent l'empereur Henri III comme un attentat contre ses droits de suzerain et une menace contre son autorité. Il se rendit en Italie, et s'établit à Mantoue. Godefroi, n'osant se présenter devant lui, lui envoya sa femme Béatrice pour l'assurer de sa fidélité. Henri, malgré un sauf-conduit, la retint prisonnière, tandis que Godefroi, incapable de défendre la Toscane, allait tenter une diversion en Allemagne. Pendant ce temps Mathilde trouva probablement un asile dans la forteresse inexpugnable de Canossa. Henri III mourut en 1056, et son fils Henri IV, sur l'intercession du pape Victor II, se réconcilia avec Godefroi, et rendit la liberté à Béatrice. Le duc et la duchesse, de retour en Toscane, se montrèrent reconnaissants du bienfait de Victor et protecteurs zélés de l'Église romaine. Ils appelèrent auprès d'eux à Florence le pape, qui donna la pourpre à Frédéric, frère de Godefroi, déjà moine du Mont-Cassin. Frédéric, cardinal de Saint-Chrysogone, fut créé pape après la mort de Victor, en 1057, sous le nom d'Étienne IX. La jeune Mathilde s'habitua donc dès l'enfance à confondre les intérêts de la papauté avec ceux de sa maison. La politique ne fut pas l'unique mobile de son dévouement au saint-siége. La religion dans laquelle sa mère l'avait élevée était fervente et pure. Il semble qu'elle ressentit de bonne heure de la sympathie pour le grand restaurateur de la discipline ecclésiastique, Hildebrand, qui, bien avant son élévation à la dignité pontificale, représentait les intérêts les plus élevés de la papauté. La prompte mort d'Étienne empêcha Godefroi de tirer parti de sa parenté avec le pape pour son agrandissement; mais il continua d'accorder son patronage à la papauté. Nicolas II et Alexandre II ne se montrèrent pas moins dévoués au duc de Toscane qu'Étienne IX, et pendant plusieurs années Florence fut le véritable siége de la papauté. On voit qu'en protégeant plus tard Grégoire VII, Mathilde ne fit que suivre exactement, mais sans doute avec des vues plus désintéressées, la politique ambitieuse de son beau-père. Son aumônier Domnizius ou Donnizon, qui a chanté sa vie dans un latin barbare, donne sur les années de sa jeunesse des détails peu remarquables, et les autres auteurs du temps ne sont pas plus explicites. Son histoire ne devient intéressante qu'après la mort de Godefroi, en 1069. Béatrice et Mathilde gouvernèrent la Toscane avec fermeté. Godefroi ou Goffredo il Gobbo, ce fils de Godefroi dont le mariage avec Mathilde avait été convenu dès 1054 et célébré par procuration en 1069, vint trouver sa femme en Italie, au mois de janvier 1073. Les rapports des deux époux sont peu connus et ont donné lieu à une foule de calomnies de la part des écrivains hostiles à la cause pontificale. On prétendit que Mathilde avait éprouvé de telles douleurs dans l'enfantement qu'elle résolut de ne plus s'exposer à être mère une seconde fois. D'après d'autres rumeurs elle aurait tué son mari de sa main. Ce sont des inventions de la crédulité et de la haine. Il est douteux que le mariage ait été consommé, et il est sûr que si les deux époux furent jamais réunis, ils ne tardèrent pas à se séparer. Godefroi, rappelé dans son duché, y soutint la cause d'Henri IV, tandis que Mathilde devenait le principal appui de Grégoire VII. Ce dissentiment politique rendit irréparable la rupture des deux époux. Mathilde regarda le mariage comme nul, et son historien domestique Donnizon n'en fait pas même mention. En 1074, Béatrice et Mathilde se rendirent à Rome pour soutenir les premières résolutions de Hildebrand, devenu Grégoire VII. Le duc Godefroi mourut en 1076. La comtesse Mathilde, restée veuve, perdit sa mère bientôt après. Mathilde se trouva donc seule pour faire face aux plus graves difficultés. La lutte entre Grégoire VII et l'empereur était ar-

rivée à un degré de violence qui devait amener un dénoûment prochain. Henri, se voyant abandonné de tous les siens, partit pour l'Italie dans l'intention de demander le pardon du pontife. Grégoire VII, de son côté, partit avec Mathilde pour aller tenir une diète en Allemagne. A Verceil il apprit que Henri arrivait en Italie, et ignorant dans quelle intention, il résolut d'aller s'enfermer avec la comtesse dans la forteresse de Canossa. C'est là qu'eut lieu cette fameuse scène de l'humiliation de l'empereur (1077). Mathilde intervint auprès du pape, et obtint que l'excommunication d'Henri IV serait levée ; mais elle le fut à des conditions si dures que l'empereur n'aurait pas pu les tenir quand même il l'aurait voulu. Ses partisans exigèrent que la guerre recommençât. Toutes les villes lombardes, y compris celles qui étaient gouvernées par des évêques, se déclarèrent pour l'empereur. Les troupes de Mathilde furent complétement battues dans le district de Mantoue (octobre 1080), et la ville de Lucques se révolta contre elle. Mais Florence résista victorieusement à Henri IV. La comtesse, retirée dans les montagnes de Modène et de Reggio, ne put empêcher l'empereur de s'emparer de Rome (1083) et d'en chasser le pape qui alla mourir à Salerne, chez les Normands (1085). Dans l'intervalle, Mathilde reprit l'avantage, et remporta sur les Allemands la victoire de Sorbara (juillet 1084). Profitant de ce succès, qui ramena à l'obéissance plusieurs villes de son domaine, elle poussa les hostilités contre Clément III (Guibert), pape de la faction impérialiste. Le parti contraire, qui n'avait pas de pape depuis la mort de Grégoire VII, confia ou plutôt imposa cette dignité au vieux Didier, abbé du Mont-Cassin, qui prit le nom de Victor III (24 mai 1086). Mathilde occupa le château Saint-Ange et une partie de Rome, mais sans pouvoir assurer la paisible possession de cette ville au pape, qui mourut au Mont-Cassin, le 16 septembre 1087. Les cardinaux du parti de Mathilde lui donnèrent pour successeur Urbain II (mars 1088). Le pontife voyant que la duchesse de Toscane ne pouvait résister seule aux forces de Henri IV la pressa de prendre pour époux Welf ou Guelfe, fils de Guelfe IV duc de Bavière ; ce mariage, négocié très-secrètement (1089), n'échappa pas à la connaissance de l'empereur, qui, prévoyant combien le parti pontifical en serait renforcé, descendit en Italie avec une puissante armée (1090). Il conquit une partie des domaines de Mathilde, entre autres la ville de Mantoue, et força la duchesse de se réfugier encore une fois dans les montagnes de Reggio et de Modène. Mais les villes lombardes, qui avaient soutenu l'empereur contre la papauté lorsque celle-ci était toute puissante, après la scène de Canossa, la voyant maintenant abaissée, se tournèrent contre l'empereur. Mathilde saisit habilement l'occasion ; elle avait auprès d'elle un précieux instrument dans Conrad, fils de Henri, qui, brouillé avec son père, puis emprisonné, s'était enfui en Italie ; elle le fit proclamer roi des Lombards, et reconnaître par la plupart des villes de la ligue. L'archevêque de Milan lui plaça la couronne de fer sur la tête en 1093. Cette manœuvre eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. L'empereur, tenu en échec en Allemagne par Guelfe IV de Bavière et dépouillé en Italie par Conrad, était hors d'état de rien entreprendre.

Un événement domestique changea bientôt la position des partis. En 1095 Guelfe V se sépara de sa femme, sous prétexte que le mariage n'avait pas été consommé. On ignore quels furent les motifs de ce divorce, et lequel des époux en prit l'initiative. Peut-être Mathilde, voyant le parti de l'empereur abattu, fut-elle la première à se séparer d'un mari qui ne lui était plus nécessaire ? Peut-être Guelfe, découvrant que la duchesse avait fait, vers la fin de 1077, donation de ses États au saint-siége, désira-t-il rompre une union qui ne lui promettait aucun héritage ? Quoi qu'il en soit, ce divorce eut pour effet de rejeter les deux Guelfes dans le parti de l'empereur, ce qui fut un grave échec pour le parti contraire. Mathilde le répara en mariant Conrad avec la fille du comte Roger de Sicile, qui s'appelait aussi Mathilde et qui était fort riche. Peu de temps après Urbain alla prêcher la croisade en France. Le mouvement qui emporta tant d'Occidentaux vers la Palestine, et auquel les Allemands prirent une grande part, augmenta la puissance morale de la papauté et son influence sur l'Italie. Mathilde, qui dirigeait d'une manière absolue le parti pontifical, était, sans avoir le titre royal, la véritable souveraine de l'Italie. Conrad, son ancien instrument, devenu aussi inutile, n'avait plus que le vain titre de roi. Privé même de l'apparence du pouvoir et accablé de dégoûts, il alla mourir à Florence (1101). L'année suivante, si l'on s'en rapporte à un acte souvent allégué par les écrivains pontificaux, Mathilde renouvela la donation qu'elle avait faite vingt-cinq ans auparavant de tous ses domaines au saint siége. Dans ce second acte elle s'exprime ainsi : « Au temps du pape Grégoire VII, dans la chapelle de Sainte-Croix, au palais de Latran, en présence de plusieurs nobles romains, je donnai à l'Église de Saint-Pierre, le pape acceptant, tous mes biens présents et à venir, tant deçà que delà les monts, et j'en fis faire une charte. Mais parce que cette charte ne se trouve plus, craignant que ma dotation ne soit révoquée en doute, je la renouvelle aujourd'hui entre les mains de Bernard, cardinal légat, avec les cérémonies usitées en pareil cas, et me dessaisis de tous mes biens au profit du pape et de l'Église romaine, sans que moi et mes héritiers puissions jamais venir à l'encontre, sous peine de mille livres d'or et de quatre mille livres d'argent. Fait à Canosse, l'an mil cent deux, le dix-septième de novembre. » Les domaines dont Mathilde se dessaisissait en faveur de la papauté, représentée alors par Pascal II, étaient

la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone et presque tout ce que l'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orviète. Telle est, dans le sens où on l'entend généralement, la fameuse donation de Mathilde ; or on a de fortes raisons de croire que la donation ainsi entendue n'a jamais eu lieu et que l'acte qui la constate n'est pas authentique. Donnizon dit bien que Mathilde, pendant son séjour à Canossa avec Grégoire VII, donna tous ses biens propres à Saint-Pierre (*Propria clavigero sua subdidit omnia Petro; Janitor est cœli suus hæres*), et son témoignage, corroboré par d'autres autorités, n'est pas douteux; ainsi le fait même de la donation est incontestable; mais quelle fut l'étendue de cette donation? L'expression de Donnizon *propria sua* semble se rapporter aux domaines allodiaux de la comtesse, et non aux fiefs mouvants de la couronne. D'après les lois féodales, la comtesse n'avait pas la libre disposition de ces fiefs, et sa donation eût été frappée de nullité. Nous croyons donc que la donation faite à Grégoire ne comprenait que les possessions allodiales; elle eut lieu par acte écrit (*accipiens scriptum de cunctis papa benignus*), dit encore Donnizon. Cet acte se perdit, et il s'en faut de beaucoup que celui de 1102 en soit un renouvellement pur et simple. Mathilde ne lègue plus ses domaines au saint-siége, elle les transmet complétement et immédiatement. Cependant on ne voit pas qu'à partir de 1102 Mathilde se soit en effet dessaisie de ses domaines; elle en garda au contraire la libre disposition, et elle accorda à d'autres beaucoup de biens sur lesquels le saint-siége aurait pu faire valoir des droits. Cette fameuse donation, dont l'étendue est couverte de ténèbres, n'était pas moins obscure pour les Italiens au moyen âge, et cette obscurité produisit un résultat assez important. La constitution municipale, qui s'était établie fortement dans l'Italie du nord, avait fait peu de progrès dans l'Italie centrale, restée féodale. Les conséquences de la donation de Mathilde portèrent une atteinte très-grave à la féodalité, puisque le véritable suzerain devint douteux. Beaucoup de contrées de l'Italie centrale, ne sachant si elles appartenaient au pape ou à l'empereur, formèrent des communes puissantes et profitèrent de la rivalité des deux pouvoirs pour obtenir des franchises à l'instar des villes lombardes.

Ces résultats sont postérieurs à la mort de Mathilde; de son vivant rien de semblable ne se réalisa. Elle resta la souveraine de l'Italie centrale sous la suzeraineté de l'empereur. En 1110, Henri V descendit en Italie. Les premiers rapports entre lui et la comtesse eurent lieu par ambassadeurs. Elle rendit à Henri tous les hommages dus à un suzerain. L'empereur, pour lui faire honneur, alla la visiter dans la forteresse de Bibbianello (aujourd'hui Bianello). Il y reçut un accueil splendide, et y passa trois jours. La comtesse, qui entre autres langues parlait l'allemand, put entretenir son royal hôte sans interprète. Pénétré d'admiration pour cette princesse et la traitant avec un respect filial, il la confirma dans la possession de tous ses fiefs et la nomma régente de Lombardie. Peu d'années après cette visite, la comtesse commença à ressentir les infirmités de l'âge. Le bruit qu'elle était morte ou mortellement malade se répandit dans ses États. Enhardis par cette nouvelle, les Mantouans, qui s'étaient déjà soustraits à son autorité, assaillirent et détruisirent la forteresse de Ripalta. Indignée de cette audace, Mathilde promit d'en tirer une vengeance éclatante et rassembla des troupes ; mais elle se laissa toucher par les prières des Mantouans, et se contenta de leur soumission qu'elle alla recevoir en personne. Elle revint ensuite dans sa demeure de Bondeno, et malgré les rigueurs de la saison et la faiblesse de sa santé, elle assista à tous les offices de l'octave de Noël. Le froid aggrava ses infirmités, et depuis la fin de l'année 1114 elle ne fit plus que languir. Sentant sa mort approcher, elle donna la liberté aux serfs de sa famille, et distribua une partie de ses richesses aux églises voisines. Elle expira à l'âge de soixante-neuf ans. Son corps fut transporté dans le monastère de Saint-Benoît de Polirone, à quinze milles de Mantoue. Cinq siècles plus tard Urbain VIII réclama pour Rome les restes de la bienfaitrice du saint-siége, et les fit déposer dans la basilique du Vatican, sous un magnifique mausolée.

Il a manqué à Mathilde un historien digne d'elle. Donnizon, son chapelain, lui a consacré trois livres de détestables hexamètres. Fiorentini, antiquaire et généalogiste de Lucques, dans le dix-septième siècle, a raconté sa vie, en trois livres non moins ennuyeux que les vers de Donnizon, mais beaucoup plus instructifs. C'est dans cet ouvrage que l'on apprend à connaître cette grande comtesse, qu'aucune souveraine peut-être ne surpassa en génie et en courage, que très-peu égalèrent en moralité; mais c'est à Donnizon et à saint Anselme de Lucques qu'il faut demander les traits particuliers de son caractère, ceux qui la font aimer. L'honnête chapelain, dans son mauvais latin, laisse entrevoir le charme respectueux qu'il éprouvait à la vue de la physionomie délicate de la comtesse, empreinte d'une habituelle gaieté. Son sévère confesseur lui-même, saint Anselme de Lucques, ne pouvait songer sans surprise comment ce corps si frêle avait supporté le fardeau du gouvernement et les fatigues de la guerre; et il attribuait à l'intervention divine la cure de ses fréquentes maladies. Soutenue par un esprit indomptable, elle tint d'une main ferme le glaive contre les ennemis du saint-siége et contre ses propres sujets quand ils violaient ses lois. Mais ceux qui la connaissaient bien n'attribuèrent jamais à la dureté ce qui provenait seulement d'un esprit de justice. Dans les camps, telle était la

sévérité de ses manières, la grâce de ses discours, qu'elle paraissait une messagère de clémence, sous l'habit d'une Penthésilée. Sur son tribunal elle ne semblait pas le vengeur sévère du crime, mais la mère du faible et de l'opprimé. Elle ne s'accorda jamais à elle-même la molle indulgence qu'elle refusait aux autres. Dans un siècle grossier elle vécut avec austérité, et elle s'imposa jusque dans le mariage le célibat qu'elle exigeait des prêtres. Cependant sa piété ne dégénéra pas en superstition. Au lieu de s'ensevelir dans un cloître, l'héroïque amie de Grégoire VII remplit activement tous les devoirs d'un souverain. Dans un âge d'ignorance elle pouvait haranguer ses soldats, chacun dans leur langue quoiqu'ils fussent levés dans presque toutes les parties de l'Europe. Elle parlait avec une égale facilité l'italien, le français et l'allemand. Quoiqu'elle eût un secrétaire pour la langue latine, elle écrivait elle-même toutes ses lettres en cette langue aux papes et aux souverains de son temps. Donnizon nous apprend qu'elle avait rassemblé des livres :

> Copia librorum non deficit huicve bonorum;
> Libros ex cunctis habet artibus atque figuris.

Il nous dit aussi que pour les études des Saintes Écritures elle égalait les plus savants évêques contemporains. Elle engagea saint Anselme à écrire un commentaire sur les *Psaumes* de David et à compiler une collection du droit canon. En même temps elle employait le jurisconsulte Werner ou Irnerius à revoir le *Corpus Juris Civilis*. « Son autorité, dit Ginguené, plus étendue que ne l'avait été celle d'aucun prince, depuis la chute de Rome, lui servit à encourager l'étude des sciences, auxquelles elle n'était pas elle-même étrangère ; et si au commencement du siècle suivant l'étude du droit surtout prit à Bologne un si grand essor, si la jurisprudence romaine régit de nouveau l'Italie, et si le code de Justinien en bannit enfin les lois bavaroises, lombardes et tudesques, qui y avaient régné tour à tour, on le dut peut-être au soin que prit Mathilde de faire revoir ce code et d'engager par des récompenses un jurisconsulte célèbre à cet utile travail. » Ainsi cette princesse, qui fut la grande auxiliaire de Grégoire VII pour l'organisation de la hiérarchie religieuse, prit dans l'ordre civil et littéraire l'initiative de la renaissance de la civilisation. L. JOUBERT.

Donnizon, *Vita Mathildis, celeberrimæ principis Italiæ*; dans les *Scriptores rerum Brunsvicensium*, de Leibniz. — Florentini, *Memorie di Matilda, la gran contessa di Toscana*, 2e édition, con molti documenti par Mansi. — Razzi, *Vita ovvero azioni della contessa Matilda*; Florence, 1587, in-8°. — Mellini, *Trattato dell' origine, fatti, costumi e lodi di Matilda, gran contessa di Toscana*; Florence, 1589; *Lettera apologetica in difesa d'alcune cose gia da lui scritte ed appartenenti alla contessa Matilda*; Mantoue, 1592. — Lucchini, *Cronica della Vita, origine e delle azioni della contessa Matilda di Toscana*; Mantoue, 1592. — Cantelori, *Mathildis comitissæ Genealogia*; Teramno, 1657, in-8°. — Pezzo, *Maraviglie eroiche di Matilda*; Vérone, 1678, in-fol. — Koeler, *Dissertatio de donatione Mathildina pontifici romano (Gregorio VII)*; Altorf, 1715, in-4°. — Joachim, *Dissertatio de spurio Mathildino dono*; Halle, 1786, in-4°. — Erra, *Memorie storico-critiche della gran contessa Matilda*; Rome, 1768, in-8°. — Mozzi de' Capitani, *Sulla contessa Matilda, i suoi contemporanei, e l'usanze nostre d'allora*; Venise, 1845, in-16. — Inghirami, *Storia della Toscana*, t. V. — D. Luigi Tosti, *La contessa Matilde e i Romani Pontefici*. — Amédée Renée, *La grande Italienne*; Paris, 1859, in-8°. — Gfrörer, *Gregor VII und sein Zeitalter*. — Consulter aussi les sources indiquées à l'article Grégoire VII.

MATHILDE ou **MAUDE** (Sainte), reine d'Angleterre, morte à Westminster, le 30 avril 1118. Fille de Malcolm, roi d'Écosse, et de Marguerite, sœur de l'etheling Edgar, elle descendait par sa mère des rois anglo-saxons. Henri Ier, troisième roi normand, croyant fortifier ses droits par un mariage avec la petite-fille d'Édouard le Confesseur, demanda la main de Mathilde. Il existait un empêchement à cette union. Mathilde, dans son enfance, avait été confiée à sa tante Christine, abbesse de Wilton, qui, pour préserver la jeune fille de la brutalité des conquérants normands, lui avait fait prendre le voile et l'avait obligée de vivre parmi les nonnes. Un synode de prélats leva cette difficulté, et le mariage fut célébré par Anselme, évêque de Cantorbéry. Le parti normand, qui s'était vainement opposé à cette union, exhala sa colère en railleries, appelant le roi *Godric* et la reine *Godiva*. Mathilde, douée d'un caractère doux et patient, supporta sans peine ces sarcasmes. Cette princesse joignait à une grande piété l'amour des lettres et une charité inépuisable. Elle fonda et dota richement les hôpitaux du Christ et de Saint-Giles à Londres. Elle eut deux enfants : *Guillaume*, qui mourut jeune, dans un naufrage, et *Alice*, qui prit ensuite le nom de Mathilde (1) (*voy.* l'article suivant). Z.

Eadmer, *Historia sui seculi*. — Orderic Vital, *Chron.* — Haywarde, *Lives of three Norman Kings of England*.

MATHILDE ou **MAUDE** (2), impératrice d'Allemagne et reine d'Angleterre, fille de Henri Ier et de sainte Mathilde, née en 1102, morte à Rouen, le 10 septembre 1177. Henri V, empereur d'Allemagne, la fit demander en mariage lorsqu'elle n'avait encore que huit ans, dans l'espoir d'obtenir une forte dot. La main de la jeune fille lui fut accordée, et l'année suivante il envoya des ambassadeurs qui devaient amener Mathilde en Allemagne. Jamais, au dire des chroniqueurs contemporains, l'Angleterre ne vit rien d'aussi beau que l'embarquement de la princesse. Mais pour payer la dot il fallut imposer une taxe de trois shellings sur chaque *hide* de terre, et les Anglais gardèrent de ce mariage un fâcheux souvenir. Henri V mourut en 1125, et l'impératrice Mathilde, veuve sans enfants, resta en Allemagne avec un riche douaire.

(1) Sainte Mathilde elle-même s'appelait d'abord du nom saxon d'*Edith*; elle le changea en celui de Mathilde, qui était en grande faveur, probablement parce que c'était celui de la mère du conquérant.

(2) Elle s'appela d'abord *Alice*, et la *Chronique saxonne* lui donne le nom d'*Æthelice*; c'est le même nom qu'Adèle, Adelais, Alice. Elle prit ensuite le nom de sa mère Mathilde, dont Maulde, Maude, Molde sont des abréviations.

Sur ces entrefaites Henri Ier d'Angleterre, qui avait perdu les fils nés de son premier mariage, et qui n'avait pas d'enfants de son second, résolut d'assurer la couronne à sa fille Mathilde. Celle-ci hésitait à quitter sa retraite d'Allemagne pour aller recueillir une succession précaire; car elle savait que les fiers barons normands se révoltaient à l'idée seule du règne d'une femme. Cependant elle se soumit aux ordres péremptoires de son père, et se rendit en Angleterre. Henri la présenta, le 25 décembre 1126, à l'assemblée générale des prélats et des grands tenanciers, qui la reconnurent pour héritière du trône. Après elle, le plus proche héritier de la couronne était Étienne, comte de Boulogne, neveu du roi par sa mère Adèle. Henri prévit que ce serait un prétendant redoutable, et pour fortifier le parti de Mathilde, il la maria à Geoffroi, comte d'Anjou. « Ce ne fut qu'à regret, dit Lingard, que Maude consentit à épouser Geoffroi. Échanger l'état d'impératrice contre celui de simple comtesse d'Anjou, s'assujettir aux caprices sauvages et fantasques d'un enfant de seize ans, irritaient son amour-propre et blessaient tous ses sentiments. Geoffroi, d'une autre part, avait hérité de l'esprit indomptable de ses ancêtres. Il prétendait forcer l'orgueil de sa femme à plier, au lieu de chercher à l'apaiser et à l'adoucir. Ils se querellèrent, se séparèrent, et Maude revint en Angleterre pour solliciter la protection de son père. Une année se passa en négociations infructueuses. A la fin le comte consentit à exprimer le désir de revoir sa femme, et une réconciliation apparente eut lieu. » Trois enfants, *Henri*, *Godefroi*, *Guillaume*, leur naquirent sans que les deux époux en fussent plus unis, et sans que Geoffroi se montrât moins exigeant à l'égard de Henri, de qui il réclamait la Normandie.

A la mort d'Henri Ier (1135), Mathilde, alors en Anjou, espéra prendre tranquillement possession des États de son père; mais elle fut prévenue par son cousin Étienne, qui se fit reconnaître roi d'Angleterre. Cette usurpation, sanctionnée par le pape Innocent II, fut le commencement d'une lutte dont les principaux incidents ont été racontés à l'article ÉTIENNE, et qui eut pour résultat d'affaiblir l'autorité royale et d'augmenter les privileges de la noblesse et du clergé. La Normandie présenta pendant quelques années le plus déplorable spectacle, déchirée par les divisions intestines et ravagée alternativement par les partis opposés. Les Angevins, qui soutenaient les prétentions de Mathilde, et les mercenaires qui, sous Guillaume d'Ypres, combattaient pour la cause d'Étienne, étaient également odieux aux nationaux. Toutes les fois que Geoffroi passa la frontière, l'aversion des Normands opposa un obstacle insurmontable à ses progrès; toutes les fois que Guillaume entreprit une expédition, ses efforts furent secrètement entravés ou même traversés ouvertement par son propre parti. Les grands barons, retirés dans leurs châteaux, affectaient un air d'indépendance; et en se faisant la guerre l'un à l'autre, en défendant, selon leur intérêt, leur caprice ou leur ressentiment, tantôt la cause d'Étienne, tantôt celle de Mathilde, ils contribuèrent à prolonger les misères et les souffrances de la contrée. Le même esprit de violence et d'insubordination commençait à troubler l'Angleterre. Étienne, ne pouvant pas satisfaire toutes les prétentions de la noblesse et du clergé, eut contre lui les deux corps qui l'avaient porté au trône. Mathilde saisit cette occasion de venir revendiquer ses droits. Elle débarqua sur la côte de Suffolk, le 30 septembre 1139, et l'Angleterre éprouva à son tour les misères que la Normandie souffrait depuis quatre ans. D'une extrémité du royaume à l'autre on ne voyait que batailles, et les Normands profitaient de la guerre pour rançonner impitoyablement la population saxonne. Des châteaux forts couvraient presque partout le sol, et ces châteaux, suivant un chroniqueur contemporain, « n'étaient que des cavernes de diables, qui faisaient des sorties, pillaient, massacraient tous les partis sans distinction. On voyait partout la fumée des villes, des villages, des monastères et des églises qui brûlaient; le commerce cessa et les travaux de l'agriculture furent interrompus dans beaucoup d'endroits... Le Christ et ses saints dorment, disaient les pauvres habitants des campagnes en voyant tant de crimes rester impunis..... Tous ceux qui avaient quelques biens ou qui paraissaient en avoir, hommes et femmes, étaient enlevés de jour comme de nuit; puis quand on les avait enfermés, il n'est pas de supplice cruel qu'on ne leur infligeât pour les forcer à donner leur or et leur argent. » Étienne fut vaincu à la bataille de la Trent (2 février 1141), et Mathilde, reconnue reine ou dame d'Angleterre (*England's Lady*), fit son entrée dans Londres le 9 avril suivant. Deux mois et demi plus tard (23 juin), une insurrection des habitants la força de s'enfuir à Oxford, et la guerre recommença. Après des alternatives de succès et de revers, Mathilde, qui avait été plusieurs fois sur le point d'être faite prisonnière, ne recevant pas de renforts de son mari Geoffroi et privée de ses plus vaillants défenseurs, Gloucester et Milon, partit pour la Normandie (1148), laissant les barons de son parti se gouverner et se défendre eux-mêmes. Son fils Henri releva bientôt sa cause et la fit triompher, par une transaction et à son propre profit (*voy.* HENRI II). Mathilde, honorée mais sans autorité, resta en Normandie et employa ses dernières années à des œuvres de charité. Elle mourut dans un âge avancé. On grava sur sa tombe cette épitaphe :

Ortu magna, viro major, sed maxima partu,
Hic jacet Henrici filia, sponsa, parens.

« Grande par la naissance, plus grande par le mariage, mais surtout grande par son fils, ici gît la fille, l'épouse et la mère d'un Henri. » E.

Chronicon Saxonicum. — *Chronicon Normannorum.* — Matthieu Paris, *Historia major.* — Lingard, *History of England*, c. XI, XII. — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, et les sources indiquées aux articles HENRI I[er], HENRI II, ÉTIENNE de Blois.

MATHILDE, reine de Danemark. *Voy.* CAROLINE-MATHILDE.

MATHON DE LA COUR (*Jacques*), mathématicien français, né à Lyon, le 28 octobre 1712, mort dans la même ville, vers 1770. Il appartenait à une ancienne famille de magistrature originaire de la province de Dombes. Son père, Jacques-Louis Mathon, conseiller au parlement de cette principauté, vint dans sa vieillesse se retirer à Bourg-Argental, où il possédait une grande fortune territoriale. Jacques Mathon s'illustra par son amour pour les sciences exactes. Il fut l'un des membres les plus laborieux de l'Académie de sa ville natale. On lui doit : *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent sur les grands vaisseaux*, 1753; — *Nouvelles Machines mues par la réaction de mécanique*; Lyon, 1763, 3 vol. in-12; — *Essai du calcul des machines mues par la réaction de l'eau*, dans le *Journal de Physique*. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

MATHON DE LA COUR (*Charles-Joseph*), littérateur français, fils du précédent, né le 6 octobre 1738, à Lyon, guillotiné le 15 novembre 1793, dans la même ville. Il termina ses études à Paris, et se fit connaître dans le monde par l'amabilité de son caractère et la variété de ses connaissances. Devenu le beau-frère du poëte Lemierre, il entretint des relations suivies avec les lettrés et les artistes, qui eurent souvent recours à sa générosité, et remporta plusieurs prix dans les concours de l'Académie des Inscriptions et d'autres sociétés savantes. La mort de son père le rappela à Lyon (1770); il continua d'y cultiver les lettres et d'y encourager tout ce qui avait un but d'utilité publique. Après avoir contribué à la fondation de la Société Philanthropique, il entretint pendant quelque temps un lycée propre à faciliter aux artistes l'exposition de leurs œuvres. Il chercha à rendre l'eau du Rhône commune dans tous les quartiers de la ville; il fit venir à ses frais des ouvriers de Paris, afin de rendre le pain meilleur et moins cher au moyen de la mouture économique. C'est encore à lui qu'on dut les secours aux mères nourrices ainsi qu'un asile pour les jeunes enfants. Rapportant tout au bien général, il négligeait le soin de ses propres affaires et ne songeait qu'à celles des autres. On le vit plus d'une fois suppléer par des emprunts à l'insuffisance de ses revenus pour l'unique motif de rendre plus de services. Mathon de La Cour s'associa aux principes de la révolution par les écrits qu'il publia sur la réforme des finances. Il fut victime de son attachement pour ses concitoyens, dont il avait voulu, durant le siége de Lyon, partager les dangers et les souffrances : traduit devant le tribunal révolutionnaire, il ne chercha point à éluder le sort qui l'attendait. « Tu étais noble, lui dit le président Dorfeuil, tu n'as pas quitté Lyon pendant le siége; lis le décret, tu peux prononcer toi-même sur ton sort. — Il est sûr, répondit Mathon, que cette loi m'atteint, et je saurai mourir. » On a de lui : *Discours sur le patriotisme français*; Lyon, 1762, in-8°; — *Lettres sur l'Inconstance*; Paris, 1763, in-12, à l'occasion de la comédie de *Dupuis et Desronais*, par Collé; — *Lettres sur les peintures, sculptures et gravures exposées au salon du Louvre*; Paris, 1763-1765-1767, 3 vol. in-12; il y a des observations délicates et une critique judicieuse; — *Orphée et Euridice*, opéra trad. de l'italien; 1765, in-12; — *Lettre sur un fait concernant l'inoculation*; 1765, in-8°; — *Par quelles causes et par quels degrés les lois de Lycurgue se sont altérées chez les Lacédémoniens*; Lyon et Paris, 1767, in-8°. Cette dissertation, couronnée la même année par l'Académie des Inscriptions, avait inspiré à l'auteur l'idée de composer une histoire de Lacédémone; mais cet ouvrage n'a pas paru; — *Sur le danger de la lecture des livres contre la religion*; Paris, 1770, in-8° : discours couronné par l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen; — *Lettres sur les Rosières de Salency*; Lyon, 1782, in-12; — *Testament de Fortuné Ricard, maître d'arithmétique* (1) (Lyon), 1785, in-8°, plus. édit.;

(1) Cet ingénieux badinage a été réimprimé dans les *Tablettes d'un Curieux*, tome I[er]. L'auteur suppose que son grand-père lui a donné, lorsqu'il avait huit ans, une somme de 24 livres, qui au moment où il écrit son testament, à soixante-quatorze ans, produit, à intérêts composés, cinq cents livres. Il partage cette dernière somme en cinq parts, de cent livres chacune. Au bout de cent ans, la première part, en raison de l'accumulation des intérêts, doit produire 13,100 livres : le testateur s'en sert pour fonder quelques prix : la seconde part en deux cents ans produit 1,700,000 livres : il fonde avec cette somme des prix académiques; la troisième part en trois cents ans monte à plus de 226 millions de livres : avec cela, Ricard fonde des caisses patriotiques de prêt gratuit, des musées, des cours, etc.; la quatrième part en quatre cents ans produit près de 30 milliards : Ricard s'en sert pour fonder cent villes de cent cinquante mille âmes chacune; enfin, la cinquième part au bout de cinq cents ans arrive au chiffre fabuleux de 3,900 milliards. Ricard ne sait pour ainsi dire plus qu'en faire; il paye les dettes de la France et de l'Angleterre, offre une prime aux nations qui vivent en paix, achète l'abolition de la loterie, la suppression des charges inutiles, donne au roi un domaine considérable, ajoute à la portion congrue des curés et des vicaires, à condition qu'ils supprimeront les quêtes et n'exigeront plus d'honoraires pour leurs messes : il assure une rente à tous les enfants qui naîtront jusqu'à l'âge de trois ans; il fait l'acquisition de grandes possessions mal cultivées, et les divise en petits héritages, qu'il donne à des paysans mariés, lesquels s'engageront à les cultiver de leurs mains : ces héritages ne devront jamais être divisés ni réunis. Ricard achète encore toutes les terres seigneuriales et émancipe les serfs et vassaux; il fonde des maisons d'éducation, des maisons de travail et de refuge; il dote de quarante mille livres de rentes de jolies filles, élevées à ses frais dans cent établissements qu'il appelle *hospices des anges*; il fait placer dans tous les hôtels de ville du royaume et dans d'autres lieux convenables les statues, bustes ou médail-

— *Collection des comptes-rendus, pièces authentiques, écrits et tableaux concernant les finances de la France depuis* 1758 *jusqu'en* 1789; Paris, 1788, in-4°; — *Sur le patriotisme dans une monarchie;* Paris, 1788, in-8° : discours qui obtint en 1787 un prix à l'Académie de Châlons-sur-Marne. Mathon a en outre coopéré à la rédaction des premiers volumes de l'*Almanach des Muses*, du *Journal de Musique* depuis juillet 1764 jusqu'en août 1768, du *Journal des Dames* (1759 et ann. suiv.), et de plusieurs *Almanachs de Lyon*. Il fut le fondateur du *Journal de Lyon* (1784 et ann. suiv., 12 vol. in-8°), et y fit insérer un grand nombre de morceaux en vers et en prose. Enfin, les archives de l'Académie Lyonnaise contiennent plusieurs mémoires de sa composition. P. L.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* — *Archives du Rhône*, VI.

* **MATHON DE FOGÈRES** (*Henri-Napoléon*), économiste français, petit-cousin du précédent, né à Bourg-Argental (Loire), le 26 novembre 1806. Son père avait été officier sous Louis XVI et son grand-père, Joseph Mathon de Fogères, frère de Jacques Mathon de La Cour, était procureur du roi au bailliage de Bourg-Argental. Reçu avocat à Paris, M. Mathon de Fogères publia en 1831 une dissertation contre le divorce. En 1844 il devint maire de sa ville natale, et en 1846 il fut élu député par le collége de Saint-Chaumond. A la chambre il faisait partie de l'opposition modérée, qui, tout en soutenant le gouvernement monarchique, demandait des réformes dans le but d'améliorer le sort des classes nombreuses. On a de lui : *Essai d'Économie sociale, ou recherches sur les moyens d'améliorer le sort du peuple;* Paris, 1839, in-8°; — *Lettre à un ami qui abandonne la vie privée pour la vie politique*, en vers; 1844, in-8°. L. L—T.

Galerie nat. des Notabilités contemp., tom. I, p. 225. — *Musée Biographique*, 2e livraison.

MATHOS (Μάθωος), soldat africain, un des chefs de la révolte des mercenaires contre Carthage, en 241 avant J.-C. Cette insurrection suivit de près le retour de l'armée de Sicile après la première guerre punique. Mathos y prit une si grande part qu'il craignit d'être excepté de toute amnistie dans le cas où les rebelles se soumettraient. Aussi quand Giscon se présenta au camp des mercenaires devant Tunis avec de pleins pouvoirs pour satisfaire à leurs demandes, Mathos s'unit à Spendius, déserteur campanien, non moins compromis que lui, pour faire rejeter tout accommodement. Les soldats subirent bientôt complétement leur influence, et les choisirent pour généraux. Le premier objet de Mathos et de Spendius fut de rendre la rupture avec Carthage irréparable. Ils décidèrent donc les soldats à saisir et à jeter en prison Giscon et les autres députés carthaginois; ils déclarèrent ensuite la guerre à Carthage, et appelèrent à la révolte les populations indigènes sujettes de cette ville. Les Africains saisirent avec joie cette occasion de recouvrer leur indépendance. Utique et Hippone seules refusèrent de se joindre aux insurgés, qui les assiégèrent. Mathos et Spendius, avec leurs mercenaires, grossis de 70,000 Africains, forcèrent les Carthaginois à se renfermer dans la ville, et les y tinrent bloqués. Le général Hannon, qui essaya de forcer la ligne de blocus, ne put tenir contre les vétérans de la guerre de Sicile. Hamilcar Barca, leur ancien chef, remplaça Hannon, et rouvrit les communications de Carthage avec les provinces voisines. Alors les deux chefs des rebelles se séparèrent. Spendius entreprit de tenir tête à Hamilcar, et Mathos alla presser le siége d'Hippone. Les succès du général carthaginois, l'influence qu'il conservait sur ses anciens soldats, la clémence avec laquelle il traitait ceux qui tombaient entre ses mains firent craindre aux chefs des insurgés que la fidélité de leurs adhérents ne fût pas de longue durée; ils résolurent donc de leur faire commettre un crime si énorme que le pardon fût impossible. D'accord avec un Gaulois nommé Autaritus, ils poussèrent les soldats à l'exécution de Giscon et des autres prisonniers carthaginois. Les malheureux qu'une violation du droit des gens avait placés entre leurs mains furent mis à mort avec des raffinements de barbarie, et les meurtriers menacèrent d'infliger le même sort à tous les héraults que les Carthaginois leur enverraient. Ces atrocités, suivies de représailles non moins atroces de la part des généraux carthaginois, donnèrent à la guerre des mercenaires un caractère de férocité rare même chez les anciens. Les insurgés obtinrent bientôt de nouveaux avantages, et forcèrent les deux puissantes villes d'Utique et d'Hippone à se rendre. Ils allèrent ensuite mettre le siége devant Carthage; mais ce fut le terme de leurs succès. Hamilcar, avec la cavalerie numide, coupa les communications des assiégeants avec la campagne, les affama et les força de décamper. Peu après Spendius fut complétement battu et fait prisonnier. Cette défaite amena la soumission de la plupart des villes rebelles, et Mathos, avec le reste de ses forces, se réfugia à Tunis, où Hamilcar et Hannibal, son nouveau collègue, l'assiégèrent étroitement. La négligence d'Hannibal permit à Mathos de s'emparer du camp de ce général. Hannibal lui-même, fait prisonnier, périt

sons des grands hommes; il remplace les grands hôpitaux par de petites maisons de santé, fournissant surtout des secours à domicile. Tout cela fait, il lui reste encore plus de 8,700 milliards, pour lesquels il déclare s'en rapporter à la sagesse de ses exécuteurs testamentaires. Il les engage à faire dans toutes les villes l'acquisition des maisons qui nuisent à la circulation, à les faire abattre et à multiplier les places, les quais, les fontaines, les jardins et tout ce qui peut ajouter à la salubrité de l'air, à faire dessécher les étangs, à faire défricher les landes, creuser le lit des rivières qu'on pourrait rendre navigables, à les réunir par des canaux, en un mot à employer tous les arts pour achever de remplir le vœu de la nature, « qui semble avoir destiné la France à être le séjour le plus délicieux de l'univers ». Comme on le voit, Mathon de La Cour avait deviné notre siècle. Malheureusement quelqu'un de ses aïeux a oublié de placer à intérêts composés, il y a cinq cents ans, les cinq cents livres dont il dispose si bien. L. L—T.

sur la croix, en représailles du supplice infligé à Spendius. Hamilcar leva le siége; mais il ne tarda pas à reprendre l'avantage. Mathos, vaincu à son tour, tomba entre les mains des Carthaginois, qui le mirent à mort après l'avoir accablé d'outrages. Y.

Polybe, I, 69-88. — Appien, *Punica*, 5. — Diodore de Sicile, XXV.

MATHOU (*Claude-Hugues*), érudit français, né à Mâcon, en 1622, mort à l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons-sur-Saône, le 29 avril 1705. Il fut prieur de diverses abbayes et vicaire-général de l'archevêque de Sens. C'était un homme renommé dans son ordre et dans l'Église. On estimait son savoir et la fermeté de son caractère. Les jésuites eurent plus d'une fois à se plaindre de lui. Ses ouvrages sont : *Roberti Pulli Sententiarum Libri VIII;* Paris, 1655, in-fol. : aux œuvres de Robert Palleyn est jointe, dans ce volume, la *Théologie* de Pierre de Poitiers; — *De vera Senonum Origine christiana;* Paris, 1687, in-4°; — *Catalogus Archiepiscoporum Senonensium;* Paris, 1688, in-4°. B. H.

Hist. Litt. de la Congrég. de Saint-Maur, 192.

MATHULON, mathématicien français, né à Lyon, vers la fin du dix-septième siècle. Il exerçait la médecine à Lyon. En 1726 il annonça, par un avis inséré dans les journaux, avoir trouvé la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel, et offrit dix mille livres à quiconque lui démontrerait la fausseté de ses calculs. Il avait déjà soumis l'une de ces découvertes à l'Académie des Sciences, qui s'était contentée de lui adresser des observations très-modérées. Nicole le convainquit aisément d'erreur, et fit don de la somme engagée à l'hôtel-Dieu de Lyon. Tout en avouant qu'il s'était trompé, Mathulon refusa de payer; mais il fut poursuivi et condamné à une amende de mille écus envers les pauvres. On a de lui : *Explications nouvelles des Mouvements de l'Univers, accompagnées de démonstrations par le jeu de différentes machines qui les imitent;* Paris, 1723, in-4°; — *Réponses aux Observations faites sur divers endroits d'une brochure qui a pour titre :* Explications nouvelles, etc.; Paris, 1726, in-4°; — *Essai de Géométrie et de Physique;* Paris, 1726, in-4°. P. L.

Montucla, *Hist. des recherches sur la quadrature du cercle*, 228. — *Journal des Savants*, nov. 1727.

MATHUSALEM (1), patriarche hébreu de la race de Seth, né l'an du monde 687, mort l'an du monde 1656, c'est-à-dire âgé de neuf cent soixante-neuf ans, qui est le plus grand âge qu'ait atteint aucun homme; aussi son nom est-il devenu proverbial. Il était fils d'Henoch et père de Lamech (par conséquent grand-père de Noé). Sa longue vie ne présente aucun incident remarquable. Le texte des Septante place sa mort quatorze ans après le déluge; quelques variantes le font mourir six ans avant le déluge. Cette version semble la préférable; car il n'est pas mentionné parmi les habitants de l'arche. Le texte hébreu de la *Genèse* indique sa mort pour l'année même du déluge. Peut-être périt-il dans cet immense cataclysme. A. L.

(1) On trouve aussi ce nom écrit *Mathusala*, et *Mathusalé*. Il se compose des mots *muth*, mort, et *salac*, envoyer.

Genèse, 5, 27. — Dom Calmet, *Dict.* — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*.

MATIGNON, ou **GOYON-MATIGNON**, nom d'une ancienne famille bretonne qui a produit plusieurs personnages distingués. *Étienne* GOYON est le premier dont il soit fait mention d'une manière certaine. Il était seigneur de La Roche-Guyon et de Plevenon. Il épousa, en 1170, Lucie de *Matignon*.

Bertrand GOYON II, sire de Matignon et de La Roche-Guyon, porta à la bataille de Cocherel, en 1364, la bannière de du Guesclin, qu'il suivit aussi en Espagne. Il fut un des signataires du traité de Guérande, conclu, en 1380, entre Charles VI et Jean le Vaillant, duc de Bretagne.

Jean GOYON prit part à la ligue formée, en 1420, par les seigneurs bretons contre Olivier, comte de Penthièvre. Il mourut en 1456.

Son second fils, *Alain* GOYON, grand-écuyer de Louis XI, défendit les frontières de Normandie contre les ducs de Berry et de Bretagne, et fut nommé par Charles VIII conseiller d'État et chambellan. Il mourut en 1490.

Bertrand GOYON IV, fils aîné de Jean Goyon, fut chambellan de Charles VII, et Louis XI lui conserva cette charge. Il mourut en 1480.

Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MATIGNON (*Jacques* DE GOYON, comte DE), maréchal de France, né le 26 septembre 1525, à Lonlay, en Normandie, mort le 27 juin 1597, à Lesparre, en Guienne. Fils unique de Jacques de Matignon et d'Anne de Silli, il n'avait que six mois lorsque mourut son père. Par les soins de sa mère, il reçut une éducation supérieure à celle des gentilshommes d'alors, et fut placé très-jeune encore auprès du dauphin, depuis Henri II, en qualité d'enfant d'honneur. Quoiqu'il eût de quoi plaire par lui-même, qu'il fût bien fait, réservé et d'une physionomie heureuse, il attendit longtemps une occasion favorable de se produire. En 1552, il suivit le roi en Lorraine, assista à la prise de Metz, Toul, Verdun et Montmédi, obtint une compagnie de chevau-légers, et se jeta dans Metz, menacée par les Impériaux; en 1553, il fut envoyé au secours d'Hesdin, et s'échappa par ruse après s'être battu avec acharnement contre les troupes du duc de Savoie. Fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin (1557), il demeura aux mains de l'ennemi jusqu'à la paix de Câteau-Cambrésis; le jour même qu'elle fut conclue (3 avril 1559), il succéda à Martin du Bellay comme lieutenant général en basse Normandie. Dans un temps où toute la noblesse était divisée entre le duc de Guise et le connétable de Montmorenci, Matignon prit le parti le plus prudent et le plus avan-

tageux pour sa fortune : il ne se prononça ni pour l'un ni pour l'autre, les ménagea adroitement tous deux et ne s'attacha qu'au roi. Durant toute sa vie, il n'eut pas d'autre règle de conduite. Aussi Catherine de Médicis, le sachant souple, discret et fidèle, lui fit-elle souvent part de ses vues politiques et le défendit-elle contre les plaintes ou les attaques de la cour. Ce fut lui qui, après la conférence de Pontoise, où il se trouva, découvrit à la reine mère l'alliance passagère des Guise avec le connétable, et qui lui conseilla la paix en tenant une exacte balance entre les factions. En 1562, il reprit Vire et Saint-Lô sur les calvinistes, et les empêcha, en 1563, de s'emparer de Cherbourg par la trahison du gouverneur. Quoiqu'il n'eût à leur opposer qu'à peine un millier de soldats, il sut par sa vigilance mettre un obstacle continuel à leurs projets et en même temps déjouer les menées de Montgommeri et forcer les Anglais à respecter les côtes. Créé comte de Thorigni en 1565, il arrêta, en 1567, au passage de la Seine, les troupes que d'Andelot amenait au prince de Condé, et décida par cette habile manœuvre du gain de la bataille de Saint-Denis. Toujours ami de la paix, Matignon représenta à la reine « qu'il fallait mettre tout en usage pour en établir une durable, ce qui ne s'exécuterait jamais si l'on n'avait une attention particulière à établir une justice exacte entre tous les sujets du roi, sans avoir égard au rang (1). » Il lui conseilla encore de donner au duc d'Anjou, plutôt qu'à l'un des Guise, le commandement des troupes. Sitôt que l'impatiente ardeur des catholiques eut rallumé la guerre, il rejoignit l'armée royale (1568), remporta divers avantages sur les capitaines protestants, et se signala, en 1569, aux batailles de Jarnac et de Moncontour; dans l'une, il battit l'arrière-garde de Coligni; dans l'autre, il sauva la vie au duc d'Anjou.

Lorsque la paix eut été conclue, Matignon, instruit des dispositions de la reine mère, se retira en Normandie, où sa présence suffit pour maintenir dans l'ordre les catholiques et les huguenots, que la nouvelle des massacres de Paris avait mutuellement exaspérés (1572); il parcourut toutes les villes de son gouvernement, mit les huguenots sous sa protection, et enjoignit, sous les plus grandes peines, à leurs ennemis de les respecter. Cette louable résistance aux ordres de la cour fut approuvée de Charles IX, qui chargea même Matignon d'interpréter d'une façon convenable à l'autorité royale ce qu'il appelait « l'émotion naguère avenue à Paris ». En 1574, l'invasion de Montgommeri, soutenue par les Anglais, lui fit perdre presque toute la Normandie : avec sept à huit mille soldats, il rentra en campagne, prit Falaise et Argentan, investit Saint-Lô, et s'attacha surtout à Montgommeri, qui s'était enfermé dans le château de Domfront. Après deux assauts meurtriers, il le décida à se rendre, et le traita avec beaucoup d'égards; mais il sollicita vainement la grâce du malheureux prisonnier, que lui refusa Catherine de Médicis, alors chargée de la régence en attendant l'arrivée de Henri III. Sauf cette exécution, il réussit à pacifier la Normandie sans effusion de sang. Il obtint alors la baronnie de Saint-Lô, et reçut d'Henri III le bâton de maréchal (14 juillet 1579) et l'ordre du Saint-Esprit. L'année suivante il conduisit une armée en Picardie, s'empara de La Fère sur les calvinistes, et obtint la lieutenance générale de la Guienne, dont le roi de Navarre était gouverneur (28 novembre 1580). Dans cette province, il retrouva les mêmes ennemis qu'en Normandie, aussi nombreux et plus turbulents peut-être, et au milieu de cette lutte, sans cesse renouvelée entre les deux religions, il se montra toujours habile, ferme, tolérant et uniquement préoccupé du bien de l'État. Après avoir pris, par ruse, possession du Château-Trompette, il enleva plusieurs places aux protestants; il se trouvait à une lieue de Coutras lorsqu'il connut la perte de la bataille que Joyeuse avait livrée sans vouloir l'attendre (1587); ralliant aussitôt les débris de l'armée royale, il se replia sur la Guienne. Mais, après s'être assuré qu'aucun danger ne menaçait Bordeaux, il alla audevant du roi de Navarre, qu'il atteignit sous les murs de Nérac, le 31 décembre suivant, et le força à la retraite après un combat acharné (1588). Le « dangereux et fin Normand », suivant l'expression de la reine Marguerite, voyant un maître futur dans cet ennemi présent, ne poussa point trop Henri, qui s'éloigna en bon ordre, et se borna à l'occupation de quelques petites villes. Ni les instances de Villeroi ni les offres des ducs de Guise et de Mayenne n'avaient pu ébranler sa fidélité; la Ligue lui semblait plus à craindre pour la monarchie que la religion réformée, et il châtia avec une extrême sévérité ses partisans à Bordeaux, où ils s'étaient soulevés. Après la mort de Henri III, Matignon maintint la province dans l'obéissance due au souverain légitime, Henri IV, qu'il sollicita plusieurs fois de rentrer dans la communion romaine, reprit aux ligueurs Agen et Blaye, et battit sur la Gironde une flottille espagnole. Il représenta le connétable à la cérémonie d'abjuration et au sacre du roi, entra dans Paris à la tête des Suisses, et fut chargé d'en faire sortir les troupes étrangères. En 1595, il passa la Garonne, joignit le duc de Ventadour, qui assiégeait Castanet, et fit reconnaître l'autorité royale à Rodez et dans l'Albigeois. Il se préparait à poursuivre les Espagnols au delà des frontières lorsqu'il mourut, d'une attaque d'apoplexie. « Il venait, dit Branthôme, de se mettre à table pour souper, et, mangeant d'une gelinotte, il se renversa tout à coup sur sa chaise tout roide mort, sans rien remuer. » On transporta ses restes au château de Thorigni, en Normandie. C'était, dit

(1) *Vies des hommes illustres de France*, XII, 408.

le même historien, « le capitaine le mieux né et acquis à la patience que j'aie jamais vu, et très-habile. Il est mort le plus riche gentilhomme de France; car de dix mille livres de rente qu'il avait quand il alla en Guienne, il en acquit cent mille en douze ans de temps qu'il en a été gouverneur ». Matignon eut de sa femme, Françoise de Daillon du Lude, trois enfants, dont l'aîné, *Odet*, comte de *Thorigni*, mort en 1595, fut lieutenant général en Normandie et combattit vaillamment à Ivri et à Fontaine-Française, et dont le cadet, *Charles*, aussi comte de Thorigni, mort en 1648, continua la postérité et fut honoré, en 1622, du bâton de maréchal de France. P. L—Y.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Caillère, *Hist. de Jacques de Matignon*; Paris, 1661, in-fol. — D'Auvigny, *Vies des Hommes illustres de la France*, XII, 366-536. — Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*. — De Thou, *Hist. sui temporis*. — Branthôme, *Vies des grands Capitaines français*, IX, 107. — Pinard, *Chronol. militaire*, II, 265. — Poirson, *Henri IV*.

MATIGNON (*Charles-Auguste* DE GOYON, comte DE GACÉ, puis DE), maréchal de France, arrière-petit-fils du précédent, né le 28 mai 1647, mort le 6 décembre 1729, à Paris. Il était le sixième des fils de François de Matignon, lieutenant général en Normandie; deux de ses frères devinrent l'un évêque de Lisieux, l'autre évêque de Condom. D'abord connu sous le nom de chevalier de Thorigni, il prit part à l'expédition de Candie, obtint une compagnie de cavalerie, et servit dans la première guerre de Hollande. La mort du comte de Gacé, son frère, tué à Senef, lui permit de prendre ce titre (1675); en même temps il prit le commandement du régiment de Vermandois (infanterie), et combattit tour à tour en Flandre et en Allemagne. Nommé gouverneur de l'Aunis (1688) et maréchal de camp (1689), il suivit le roi Jacques II en Irlande, et dirigea le siége de Londonderry, qui échoua. Dès son retour en France, il passa à l'armée de Flandre, d'où il ne fit que de rares absences jusqu'à la paix de Ryswick, et se signala aux batailles de Fleurus et de Steinkerke, ainsi qu'à la prise de Mons et de Namur. Le 30 mars 1693, il avait été nommé lieutenant général. La guerre s'étant rallumée, il revint en Flandre, et commanda plusieurs années de suite à Anvers; un de ses plus beaux faits d'armes est la prise de Huy (30 mai 1705), place où il trouva trente-deux pièces de canon et des munitions abondantes. En 1708, il fut appelé à commander les troupes qui devaient favoriser la descente du prince Jacques Stuart en Écosse. « Tout le fruit de l'entreprise fut perdu, dit Voltaire. Il n'y eut que Matignon qui y gagna : ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provisions de maréchal de France, récompense de ce qu'il voulut et de ce qu'il ne put faire. » En devenant maréchal (18 février 1708), il avait pris le nom de comte de Matignon. La dernière action militaire à laquelle il eut part fut le combat d'Oudenarde, en Flandre (11 juillet 1708). En 1724, il fut nommé chevalier des ordres du roi. P. L.

Pinard, *Chronol. militaire*, III, 180. — De Quincy, *Hist. militaire*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Moréri, *Dict. Hist.* — Léon d'Arger, *Oraison funèbre du maréchal de Matignon*; La Rochelle, 1731, in-4°.

MATON DE LA VARENNE (*P.-A.-L.*), littérateur français, né vers 1760, à Paris, mort le 26 mars 1813, à Fontainebleau. D'une famille noble, il fut reçu avocat, et renonça au barreau pour cultiver les lettres. Dès que la révolution éclata, il s'en déclara l'adversaire et saisit maintes occasions de faire éclater la ferveur de son zèle royaliste. Il ne ménagea les attaques ni aux chefs populaires ni aux journalistes influents, tels que Prudhomme, Gorsas et Camille Desmoulins; il avait le renom d'un homme résolu et entreprenant. Reconnu dans la journée du 10 août, au moment où il tentait de s'enfuir de Paris, il réussit pendant quinze jours à déjouer les recherches. Arrêté et conduit à la prison de la Force, il échappa aux massacres de septembre. Après la chute de Robespierre, il s'associa de nouveau aux efforts des ennemis de la république. Le coup d'État du 18 fructidor l'obligea de se cacher encore une fois, et sous l'empire il vécut complétement ignoré à Fontainebleau. Il était membre du musée de Paris et de quelques sociétés de province. On a de lui : *Réflexions d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices inférieurs*; Paris, 1790, in-8°; — *Plaidoyer prononcé au tribunal de police de l'hôtel de ville pour Ch.-H. Sanson, exécuteur, contre les sieurs Prudhomme, Gorsas, Beaulieu*, etc.; Paris, février 1790, in-8°; — *Mémoire où l'on dénonce, entre autres choses, les vexations de quelques juges du conseil*; Paris, 1790, in-8°; deux édit.; — *Mémoire pour les exécuteurs des jugements criminels de toutes les villes du royaume, où l'on prouve la légitimité de leur état*; Paris, 1790, in-8°; trois éditions; — *Les Crimes de Marat et des autres égorgeurs, ou ma résurrection*; Paris, 1795, in-8°; — *Camille et Formose, histoire italienne*; Paris, 1795, in-12, et 1798, 2 vol. in-18, fig.; — *Valdeuil, ou les malheurs d'un habitant de Saint-Domingue*; Paris, 1795, in-8°, et 1798, 2 vol. in-18 fig.; — *Coup d'œil sur la constitution des tribunaux créés par la suite de la révolution du 18 brumaire an VIII*; Paris, 1800, in-8°; — *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1792, et qui ont opéré la chute du trône*; Paris, 1806, in-8°; ouvrage intéressant, mais rempli de déclamations et d'erreurs. Maton de La Varenne a été l'éditeur du *Siècle de Louis XV*, par Arnoux-Laffrey (1796, 2 vol. in-8°), et des *Œuvres posthumes* du comte de Thiard Bissy. P. L.

Desessarts, *Siècles littér.* — *Biogr. nouv. des Contemp.*

MATON (*Alexis*), littérateur français, né à Lille, vers 1730. Il est auteur d'un assez grand nombre d'écrits en vers et en prose, parmi lesquels nous indiquerons : *Prose et vers de M****; Amsterdam, 1759, in-12; — *Le Despotisme, épître*; 1761, in-8°; — *Les Innocents, poëme héroï-comique en IV chants*; Lisbonne, 1762, in-8°; réimpr. sous le titre *Les victimes*, avec beaucoup de changements, en 1768, et dans le t. VI de la *Collection d'Héroïdes*; Liége, 1771, 10 vol. in-12; — *Andriscus, tragédie en cinq actes*; Paris, 1764, in-12; les comédiens refusèrent de jouer cette pièce; l'auteur se vengea d'eux dans un *Mémoire adressé aux quarante de l'Académie contre la compagnie des histrions*; s. l. n. d., in-12; — *Mikou et Mézi, conte moral en prose*; Paris, 1765, in-8°; — *Vanbrook, ou le petit Roland, poëme héroï-comique en VIII chants*; Bruxelles, 1776, in-8°; — *Tableau moral, ou lettres à Lampito pour servir d'annales aux mœurs du temps*; Paris, 1778, in-12. P. L.

Quérard, *La France Littéraire*.

MATOS FRAGOSO (*Juan* DE), écrivain dramatique espagnol, né à Elvas, en Portugal, vers 1630, mort en 1692. Il composa un grand nombre de *comedias*, éparses dans des recueils ou imprimées séparément : douze ont été rassemblées dans un volume publié à Madrid en 1658, et qui s'annonce comme le premier; il est resté le seul. Matos a maintes fois sacrifié au mauvais goût du temps; il avait de la facilité, de la verve, de l'adresse à dénouer des intrigues compliquées. Il a été longtemps fort goûté du public, qui faisait surtout bon accueil à l'*Épreuve malencontreuse*, imitation du *Curieux impertinent*, nouvelle de Cervantes, fort connue. Le *Juge dans la retraite et le Paysan au coin de son feu* est une composition d'un mérite véritable. Il y a de l'attrait et du pittoresque dans le *Rédempteur des Captifs*, ouvrage pour lequel il s'associa à Sébastien de Villaviciosa, autre écrivain alors en renom. Matos, se conformant à un usage fort répandu de son temps, ne se gênait nullement pour s'emparer d'anciennes pièces oubliées et pour les donner comme siennes après leur avoir fait subir des modifications, qu'il opérait souvent avec intelligence. Quelques-unes de ses *comedias* sont cependant remarquables sous le rapport de l'invention et paraissent tout à fait originales. Dans le nombre des compositions qu'il ne doit qu'à lui-même, on distingue la *Cosaria catalana* et *El imposible mas facil*. Plus de vingt-cinq pièces écrites en totalité ou en partie par Matos font partie de la collection des *Comedias Escogidas*. G. B.

Barbosa, *Bibliotheca Lusitana*, II, 696-697. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 518-520. — A.-F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur in Spanien*, III, 358.

MATRA (*Marius-Emmanuel*), insurgé corse, né à Moita, près Corte, en 1724, tué en 1756. Il appartenait à une des plus anciennes et des plus puissantes familles de la Corse. Elle se montra toujours très-dévouée aux Génois, dont elle tenait en fief une partie du territoire d'Alesia. Matra prit part à l'insurrection de 1754, et après l'assassinat du chef des patriotes, Giampietro Gaffori, se porta pour occuper ce titre. Les Corses préférèrent à un jeune homme qui débutait dans la guerre et dont la famille avait des intérêts continuels avec leurs oppresseurs, Pasquale Paoli. Cela fut assez pour que Matra jurât une haine mortelle à son heureux compétiteur et conspirât avec les Génois contre ses compatriotes. Paoli lui ayant refusé la vie d'un espion, Matra, réuni à tous ses partisans et à quelques troupes génoises, vint assaillir à l'improviste le général dans le couvent de Bozio. Déjà Paoli n'espérait plus qu'une mort glorieuse, lorsque son frère Clementé accourut d'Oressa, et mit en fuite les assaillants. Matra tomba dans la mêlée, laissant la réputation d'un traître, malgré le courage et les talents militaires qu'il avait déployés en diverses occasions. A. DE L.

Jean-Frédéric Lebret, *Geschichte von Italien*. — Coppi, *Annali d'Italia*. — Dochez, *Hist. de l'Italie*, trad. et continuée de Henri Leo et Botta, t. III, liv. XII.

MATRANGA (*Girolamo*), littérateur italien, né en 1605, à Palerme, où il est mort, le 28 août 1679. Il prit l'habit monastique en 1619, et remplit, entre autres emplois, celui de conseiller de l'inquisition pendant quarante ans; il acquit de la réputation par sa connaissance des langues anciennes, et laissa les ouvrages suivants : *De academia Syntagmata VII*; Palerme, 1637, in-4°, trad. en italien; — *L'Erodiade, narrazione istorica*; ibid., 1638, in-12; — *Iperboli proposte a gl' intelletti humani, discorsi sacri*; ibid., 1645, in-4°; — *Le Solennità lugubri e liete*; ibid., 1666, in-fol., etc. P.

Silos, *Hist. Clericorum regularium*, lib. 12. — Marracci, *Biblioth. Mariana*, 2e part. — Mongitore, *Biblioth. Sicula*, I, 281.

MATRON DE PILANA (Μάτρων), poëte grec, vivait vers la fin du cinquième siècle avant J.-C. Il composa des parodies d'Homère que mentionnent souvent Eustathe et Athénée. Ce dernier cite de Matron un long et assez agréable passage, où les formes du style homérique sont appliquées à la description d'une fête athénienne. Ce fragment commence ainsi :

Δεῖπνά μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροφα καὶ μάλα [πολλά]

(Muse, dis-moi, ces dîners si abondants et si nombreux)

On ne connaît pas la date exacte de la vie de Matron; mais on croit qu'il était le contemporain d'Hégémon de Thasos. Les fragments de ses parodies ont été recueillis par Henri Estienne, dans sa *Dissertation sur les parodies* à la suite du *Certamen Homeri et Hesiodi*, 1573, in-8°, et par Brunck dans ses *Analecta*, vol. II, p. 245. Y.

Eustathe, *Ad Hom.*, p. 1067, 1071, etc. — Athénée, I, IV, XV, etc. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 550. — G. H. Moser, *Ueber Matron den Parodiker*;

dans les *Studien* de Daub et Creuzer, vol. VI, p. 288. — Ulrici, *Gesch. de Hellen. Dichtk.*, vol. II, p. 324. — Osann, *Analecta critica*, p. 73. — Weland, *De Parodiarum homericarum Scriptoribus*; Gœttingue, 1833, p. 31.

MATSKO (*Jean-Matthias*), astronome hongrois, né à Presbourg, le 5 décembre 1721, mort à Cassel, le 22 novembre 1796. Après avoir pendant dix ans enseigné les belles-lettres au gymnase de Thorn, il devint, en 1761, professeur de mathématiques à Rinteln, et passa six ans après en la même qualité à Cassel, où il fut aussi chargé de la direction de l'observatoire. On a de lui : *Generaliores Meditationes de Machinis hydraulicis*; Lemgo, 1761, in-4°; — *Theoria Jactus Globorum majorum igniariorum*; Berlin, 1761, in-4°; — *Examen quæstionis utrum leges mechanicæ motus veritates sint necessariæ an contingentes*; Rinteln, 1762, in-4°; — *Theoria Virium, quas mechanica considerat*; Rinteln, 1765, in-4°; — *Methodus radices æquationum inveniendi*; Rinteln, 1766, in-4°; — *Gründe der Differentialrechnung* (Principes du Calcul différentiel); Cassel, 1768, in-4°; — *Observationes astronomicæ*; Cassel, 1770-1781, deux parties, in-4°; — *De pictura lineari, quam Perspectivam dicunt*; Cassel, 1772, in-4°; — *Prostaphæresis inventori suo, Chr. Bothmanno, astronomo, vindicata*; Cassel, 1781, in-4°; — *Andenken an die Verdienste Friedrichs II, Landgraven zu Hessen an die Sternkunde* (Souvenirs des services rendus à l'astronomie par Frédéric II, landgrave de Hesse); Cassel, 1786, in-4°; — Quelques dissertations et articles sur des matières astronomiques dans divers recueils. O.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. VIII. — Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1796, t. II). — Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

MATSYS (*Corneille*), graveur hollandais, né vers 1500, mort en 1560. Il fit peut-être un voyage en Italie, dont il reproduisit d'ailleurs les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Ses compositions, par leur goût, leur bon dessin, leur fini d'exécution, accusent la manière italienne. Pourtant ses têtes sont froides. Il fut très-fécond : parmi ses ouvrages, qui sont estimés au nombre de quarante-quatre et tous devenus rares, nous citerons : *Judith tenant la tête d'Holoferne* (1539); — Deux sujets empruntés à la *Vie de Samson* (1549); — *Un vieil homme et sa femme tenant des œufs* (1549); — *Cléopâtre se faisant mordre par un aspic* (1550); — *Samuel consacré par Héli*; — *Melchisédech bénissant Abraham*; — Sept sujets de la *Vie de Tobie* (très-rares); — *Ernest, comte de Mansfeld*; — une *Bataille* d'après Georges Pentz; — *La Sainte famille*, d'après Raphael; — *La Pêche miraculeuse*, d'après le même; — *Il Morbetto* (la Peste), d'après le même. Cette estampe offre cela surtout de remarquable qu'elle est gravée par Marc-Antoine et regravée du même côté par Matsys. Les traits des deux artistes sont restés distincts; — *Le Christ au Tombeau*, d'après le Parmesan et nombre de portraits d'après van Dick (1).

Son neveu, nommé aussi *Corneille*, a gravé un recueil des *Souverains de l'Europe*, lequel parut à Anvers, 1662, in-4°. A. DE L.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

MATTE-LAFAVEUR (*Sébastien*), chimiste français, vivait au dix-septième siècle. Sa découverte de l'eau styptique et d'autres recherches importantes lui méritèrent la place de démonstrateur de chimie à la faculté de médecine de Montpellier, place qui fut créée pour lui, en 1675. Vers le même temps le roi le chargea de professer la chimie à l'université de Paris. Il fit ainsi deux cours par an, l'un à Montpellier, l'autre dans la capitale jusqu'en 1684. Il se démit alors de sa place de Paris, où il fut remplacé par Nicolas Lemery. On a de lui un ouvrage estimé de son temps intitulé : *Pratique de Chimie*; Montpellier, 1671, in-8°. J. V.

Moréri, *Grand Dict. Histor.*

MATTE (*Jean*), chimiste français, fils du précédent, né le 1er février 1660, à Montpellier, où il est mort, le 7 août 1742. Successeur de son père dans la place de démonstrateur royal de chimie en l'université de Montpellier, il s'acquit quelque réputation, et fut nommé, le 24 juin 1699, membre correspondant de l'Académie royale des Sciences. Il a laissé sur la science qu'il professait plusieurs mémoires : *Analyse chimique du lithophyton*, que jusque alors on avait cru une plante; — *Sur une coagulation chimique*, expérience qui se fait de nos jours en mélangeant ensemble des dissolutions concentrées de muriate de chaux et de carbonate de la même base; — *Description des Salines de Peccais*, et quelques observations sur la rosée, sur une nouvelle manière de rectifier les esprits volatils et les esprits ou gaz ammoniacaux et de séparer le sel volatil (carbonate d'ammoniaque) de ces derniers. H. F.

Mémoires de la Société roy. des Sciences de Montpellier.

MATTE (*Nicolas-Augustin*), sculpteur français, né à Paris, en 1781, mort vers 1840. Élève de Dejoux, après avoir reçu un grand nombre de médailles aux concours de l'Académie, il remporta le second grand prix en 1807. Il débuta, au salon de 1810, par un groupe de *L'Amour et de l'Amitié*. Il exposa successivement : en 1817, *Le Sommeil d'Endymion* et *L'Amour effeuillant une rose*, *L'Amour pressant des lys sur son cœur* et *Psyché abandonnée*; en 1819, le buste en marbre de *Van Dyck*, pour le musée du Louvre; en 1831, *La Seine*, statue de 4 mètres de hauteur pour le parc de Saint-Cloud; et un buste en marbre de *Guy de la Brosse*, pour le muséum d'histoire naturelle de Paris; en 1833, *Vénus sortant du bain*; en

(1) Des estampes, signées *Met.* et *Metensis*, sont attribuées avec raison au même artiste.

1834 et 1835 un bas-relief d'*Enfants* et plusieurs têtes d'étude. Il a exécuté encore le buste en marbre de *Poivre*, commandé par le ministre de la marine pour l'île Bourbon; *La Géographie et l'Astronomie*, *La Peinture et la Sculpture*, *La Danse et La Musique*, *La Comédie et la Tragédie*, 4 bas-reliefs pour la cour du Louvre, côté de la Seine; deux monuments en marbre à la mémoire de *Louis XVI* et de *Pie VI*, dans l'église de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand; les bustes en marbre de *Corneille* et de *Racine* pour le musée de Versailles. Matte a reçu des médailles aux salons de 1817 et 1819.

G. de F.

Annuaire des Artistes français, année 1836.

MATTEANI (*Angelo*), jurisconsulte et mécanicien italien, né à Marostica, dans la Marche de Vicence, en 1536, mort à Padoue, le 10 février 1600. Après avoir exercé à Venise la profession d'avocat, il fut chargé en 1578 d'expliquer les Pandectes à l'université de Padoue; en 1589 il y devint premier professeur de droit civil. Il fut deux fois appelé à Rome par Sixte Quint, qui le consulta sur diverses affaires importantes, et il reçut de l'empereur Rodolphe le titre de comte. Il s'adonna aussi avec ardeur aux mathématiques et à l'astronomie, et construisit lui-même plusieurs machines de son invention. On a de lui : *De Via et ratione artificiosa Juris universi*; Venise, 1591, 1593 et 1601, in-8°; — *Apologia adversus Bonifacium Rogerium*; Padoue, 1591; — *Tractatus de Partu octimestri et ejus natura, adversus vulgatam opinionem*; Francfort, 1601; — *De legatis et fideicommissis*; Venise, 1600, et Francfort, 1601, in-8°; — *De Jure Venetorum et jurisdictione maris Adriatici*; Venise, 1617, in-4°. O.

Riccoboni, *Gymnasium Patavinum*. — Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini*, t. I, p. 260. — Tomasini, *Elogia*. — Witte, *Diarium Biographicum*.

MATTEI (*Loreto*), poëte italien, né à Rieti, dans l'Ombrie, le 4 avril 1622, mort le 24 juin 1705. Issu d'une famille noble, il s'éleva aux premiers emplois dans la magistrature de son pays. En 1661, après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique. Avant et après cette époque, il cultiva la poésie avec assez de succès, quoique, suivant Tiraboschi, son style ne soit ni assez poli, ni assez épuré. Il fut un des premiers membres de l'Académie des Arcades. On a de lui : *Il Salmista Toscano, ovvero parafrasi de' Salmi di Davide*; Macerata, 1671, souvent réimprimé. Cette paraphrase fut vivement attaquée par Dominique Bartoli (*voy.* Bartoli); — *La Cantica distribuita in eglogia*; Vienne, 1686; — paraphrase du *Cantique des Cantiques* en huit églogues; — *Innodia sacra, parafrasé armonica degli inni del Breviario romano*; Bologne, 1689; — *Metamorfosi lirice di Orazio parafrasato e moralizato*; Rieti, 1679, in-8°; — *L'Arte Poetica di Orazio parafrasata*; Bologne, 1686, in-8°; — *Teoria del verso volgare*; *Pratica di retta pronunziatione, con uno problemate delle lingua latina e toscana in bilancia*; Venise, 1595. Z.

Vincentini, *Éloge de Mattei* dans les *Vite degli Arcadi illustri*, t. II. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII, p. 367.

MATTEI (*Saverio*), littérateur italien, né le 19 octobre 1742, à Montepavone (Calabre), mort le 31 août 1795, à Naples. Il achevait son éducation au séminaire archiépiscopal de Naples lorsqu'à dix-sept ans il envoya à l'Académie française des Inscriptions des mélanges intitulés *Exercitationes per Saturam*, dont le secrétaire, Charles Le Beau, rendit un compte favorable. Il s'adonna ensuite à une étude approfondie sur les antiquités de l'histoire d'Orient, et se fit connaître par une version commentée des *Psaumes*, où il orna d'un style élégant des idées souvent originales. Après avoir décliné l'offre du duc François d'Este, qui l'appelait à Modène, il fut chargé, en 1767, par son protecteur le ministre Tanucci, d'enseigner les langues orientales au lycée du Sauveur. Pendant longtemps sa maison fut le rendez-vous des lettrés de Naples; ami de Métastase, il marcha sur ses traces, et adopta si bien sa manière dans ses poésies ou dans les nombreuses cantates officielles écrites pour le théâtre de Saint-Charles, qu'on lui reprocha d'être un disciple trop soumis quand il pouvait voler lui-même de ses propres ailes. C'était un amateur passionné de musique, et surtout des maîtres anciens, qu'il plaçait bien au-dessus des modernes; plus d'un compositeur choisit quelqu'un de ses *Psaumes* pour thème de ses inspirations, et il aimait à faire exécuter chez lui des concerts spirituels par les meilleurs artistes. Mattei dut à son propre mérite, bien plus qu'à la faveur des grands qui le recherchaient, d'autres charges dans l'État, comme celles d'auditeur des palais royaux (1777), d'avocat de la direction des postes (1779), et de secrétaire du tribunal de commerce. C'est de lui que parle le Suédois Biornesthal dans ce passage de ses *Voyages* où il se réjouit « d'avoir trouvé à Naples un philologue qui professait les langues orientales, jouait de la harpe, mettait en vers les *Psaumes*, et gagnait beaucoup d'argent au barreau ». Les principaux ouvrages de Mattei sont : *I libri poetici della Bibblia, tradotti dall' Ebraico originale ed adattati al gusto della poesia italiana, con note e dissertazioni*; Padoue, 1780, 8 vol. in-8°. On regarde cette édition comme une des plus complètes. L'ouvrage, plus connu sous le titre de *Traduzione di Salmi*, parut d'abord à Naples, en plusieurs parties, obtint un grand succès et fut réimprimé jusqu'à la fin du siècle une dizaine de fois. Mais une vive controverse s'engagea entre l'auteur et des littérateurs, des théologiens et des musiciens; Mattei eut contre lui le P. Martini, l'évêque Rugilo, qui publia un *Salterio Davidico*, Hintz, Canati, Fantuzzi, dont la ré-

futation remplit cinq volumes, etc., et se défendit avec autant d'esprit que de savoir dans l'*Apologetico cristiano*; Naples, in-8°; — *Jan. Parrhasii Quæsita per epistolas ex recens. H. Stephani, cum ejus vita*; Naples, 1771, in-8°; — *Aringa per le Greche colonie di Sicilia*; Naples, 1771, in-8°; plusieurs éditions; — *Saggio di Poesie latine ed italiane*; Naples, 1774, 2 vol. in-8°; ibid., 1780, 3 vol. in-8°, avec quelques dissertations sur une élégie de Catulle, une façon nouvelle d'interpréter les tragiques grecs, etc.; — *Saggio di risoluzione di diritto pubblico ecclesiastico*; Naples, 1776, in-4°; réimpr. en 3 vol. in-8°; — *Uffizio de' morti tradotto*; Sienne, 1780-1781, in-8°; Verceil, 1785, in-24; — *Memorie per servire alla vita del Metastasio*; Colle, 1783, in-8°; réimpr. dans les œuvres de Métastase avec un éloge de Jomelli; — *Dissertazione sopra i Salmi penitenziali e le antiche preminenzi*; Milan, 1783, in-12; — *Dell' Autorità del Giudice nell' obbligare al giuramento*; Naples, 1784, in-8°; — *Paradosso politico morale*; Naples, 1787, in-8°; — *L'Uffizio della B. Vergine tradotto*; ibid., in-8°; — *Questioni economiche forensi*; — *Codice economico legale delle Poste*. P.

Uomini illustri del regno di Napoli, IV. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, IV. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

MATTEI (*Alessandro*), prélat italien, né le 20 février 1744, à Rome, où il est mort, le 20 avril 1820. Issu d'une famille princière, il parvint rapidement aux premières dignités de l'Église; Pie VI le nomma archevêque de Ferrare (1777), puis cardinal (1779); mais il ne déclara cette dernière promotion qu'en 1782, à son retour de Vienne. Lorsque la révolution française éclata, Mattei accueillit dans son diocèse un grand nombre de prêtres réfugiés, et en défraya plus de trois cents de ses propres deniers. En 1796, il adressa à Bonaparte, qui s'avançait sur Rome à la tête d'une armée, une lettre dont l'énergie s'accordait mal avec la situation où se trouvait le chef de l'Église au nom duquel il parlait. Comme il s'opposa ensuite de tous ses moyens aux progrès des Français, il fut détenu pendant deux mois dans son palais et gardé à vue. Cependant il parut, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Tolentino, où il signa le traité qui abandonnait Bologne et Ferrare à la république Cisalpine (19 février 1797). Ayant persisté dans ses sentiments politiques, il fut déposé et banni de son siége (1798), pour avoir refusé de prêter serment de fidélité aux lois nouvelles, et se réfugia à Rome. En 1800, il passa dans l'ordre des cardinaux-évêques et devint évêque de Palestrina, sans cesser d'administrer Ferrare. Promu en 1809 à l'évêché de Porto, il suivit Pie VII en France, et fut exilé à Rethel pour n'avoir pas assisté au mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Un des premiers soins du gouvernement provisoire, en 1814, fut de lui rendre la liberté. De retour à Rome, Mattei fut nommé évêque d'Ostie et de Velletri, prodataire du saint-siége et doyen du sacré collége. Jusqu'à la fin de sa longue carrière il apporta une scrupuleuse exactitude à remplir toutes les fonctions attachées à ses différentes dignités. On a de lui un recueil des nouveaux statuts de Palestrina, imprimé à Rome, 1804, in-4°, et un livre de piété trad. en français et intitulé: *Véritable Consolation des affligés*; Rethel, 1812, in-18. P.

Biogr. étrangère, I. — *Biogr. nouv. des Contemp.*

MATTEI (*Stanislas*), compositeur italien, né à Bologne, le 10 février 1750, mort dans la même ville, le 12 mai 1825 (1). Son père, honnête et pauvre artisan, qui exerçait l'état de charron, l'envoya de bonne heure aux écoles de charité pour lui faire apprendre les éléments du calcul et de la langue latine. L'enfant se distingua bientôt par son application à l'étude; ses dispositions pour la musique ne tardèrent pas non plus à se manifester. On exécutait alors chaque jour l'office en musique à l'église Saint-François dépendant du couvent qu'occupait l'ordre des Mineurs conventuels, appelés aussi Franciscains ou Cordeliers, et dès que le jeune Mattei avait un instant à lui, il accourait à l'église pour y entendre les chants religieux. Du haut de la tribune où il battait la mesure, le P. Martini remarqua l'assiduité de l'enfant et l'intérêt avec lequel il paraissait écouter. Le célèbre maître de chapelle le fit appeler, le questionna, le prit au nombre de ses élèves, et lui procura peu de temps après les moyens d'entrer comme novice dans son ordre, en se chargeant des dépenses nécessaires pour son admission. Placé sous la protection de ce digne maître et pénétré comme lui d'une sincère et tendre piété, Mattei prononça ses vœux à l'âge de seize ans, et fut ordonné prêtre dès qu'il eut atteint sa vingt-et-unième année. Au milieu de ses études de philosophie et de théologie, il s'était adonné avec ardeur à la musique, et ses progrès dans la pratique et la théorie de cet art avaient été tellement rapides qu'il était bientôt devenu l'accompagnateur du couvent et que déjà en 1770 Martini l'avait désigné soit pour le remplacer dans les leçons qu'il donnait à ses nombreux élèves, soit pour battre la mesure à l'église, lorsque le mauvais état de sa santé l'empêchait de remplir ses fonctions de maître de chapelle. Plein de reconnaissance et de vénération pour son bienfaiteur, Mattei devint son ami et son confesseur. Son affection et son dévouement pour son maître ne se démentirent jamais; presque toujours auprès de lui pendant les dernières années de sa vie, il l'aidait dans ses recherches d'érudition, que de douloureuses infirmités rendaient pénibles,

(1) Cette date du 12 mai 1825 est celle qu'indique M. Adrien de La Fage dans sa notice sur Mattei. D'après la *Biographie universelle des Musiciens* de M. Fétis, Mattei aurait cessé de vivre le 17 du même mois.

et lui prodigua les soins d'un fils dans sa dernière maladie. « *Je sais*, disait Martini, quelques instants avant d'expirer, *en quelles mains je laisse mes livres et mes papiers.* » C'était le plus bel éloge qu'il pouvait faire d'un élève qui ne l'avait jamais quitté depuis dix-huit ans (1).

Après la mort du P. Martini, arrivée au mois d'août 1784, le P. Mattei prit, comme titulaire de l'emploi, la direction du chœur de musique de Saint-François, que son maître, qui connaissait la facilité avec laquelle il pouvait se laisser écarter par ses rivaux, avait eu la précaution de lui assurer depuis longtemps. Vers 1776, Mattei avait commencé à faire entendre ses propres compositions pour l'église; on en trouve du moins fort peu de dates antérieures à cette époque dans le grand nombre de messes, de motets, d'hymnes, de psaumes et de graduels qu'il a écrits, et dont la plupart sont conservés en manuscrits dans la bibliothèque de Saint-Georges, à Bologne. Parmi les premières productions de ce compositeur, on cite la musique d'un petit opéra bouffe intitulé *La Bottega del Librajo*, et destiné non au théâtre, mais au séminaire de Bologne; cette pièce fut représentée, devant le cardinal-archevêque Gioanetti, dans cet établissement, pour lequel Mattei écrivit aussi deux chœurs d'un oratorio de *Sedecias*. On remarquait de temps en temps, dans ses morceaux pour l'église, certaines hardiesses qui ne laissaient pas que d'exciter la surprise des vieux contrepointistes attachés à l'ancienne rigueur du style ecclésiastique; il y donnait en outre plus d'importance à l'orchestre. La nouvelle musique qu'il composa, en 1792, sur l'oratorio de Métastase, *La Passione di N.-S. Gesu-Cristo*, vint encore ajouter à la réputation qu'il s'était acquise.

L'invasion des armées françaises interrompit les paisibles et fructueux travaux du savant moine. Lorsque les couvents furent supprimés, en 1798, Mattei se soumit avec résignation, et quitta l'habit des religieux de Saint-François. Son premier soin, en rentrant dans la vie séculière, fut de prendre avec lui sa vieille mère et de chercher dans l'enseignement de la composition à se créer des ressources pour son existence. C'est depuis cette époque qu'il a été connu sous le nom de l'*abbé* Mattei. Son école ne tarda pas à être fréquentée par un grand nombre d'élèves. Sa renommée comme professeur s'étendit dans toute l'Italie et lui valut à plusieurs reprises des offres avantageuses; son attachement pour sa ville natale les lui fit toutes refuser; mais il accepta avec plaisir les fonctions de maître de chapelle dans la collégiale de Saint-Pétronne, à Bologne, et les remplit jusqu'à la fin de sa vie. Lors de l'organisation du *Lycée communal de Musique*, en 1804, Mattei fut chargé d'enseigner le contrepoint dans cet établissement, et y forma de nombreux élèves, parmi lesquels on distingue particulièrement Rossini, Donizetti, Tadolini, Tesei et Pilotti. Ce dernier a succédé à son maître dans la direction de la chapelle de Saint-Pétronne. Après la mort de sa mère, Mattei se retira chez son ami D. Battistini, curé de Sainte-Catherine, où il passa ses dernières années dans le calme d'une existence entièrement consacrée à des travaux de cabinet et aux soins de l'enseignement. Il termina sa laborieuse et honorable carrière à l'âge de soixante-quinze ans et trois mois. Quelques jours après sa mort, le conseil communal de Bologne, la Société des Philharmoniques et celle des professeurs de musique, placée sous la protection de Notre-Dame-de-Saint-Luc, lui firent de magnifiques funérailles. Sa dépouille mortelle fut déposée dans la salle destinée aux personnages célèbres. Au-dessus de son tombeau on voit son buste en marbre, dû au sculpteur Giunti. Mattéi fut président de la Société Philharmonique de Bologne en 1791 et 1794. Lors de la formation de l'Institut des Sciences, Lettres et Arts du royaume d'Italie, en 1808, il fut l'un des huit membres de la section de musique, et l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France l'admit, le 24 janvier 1824, au nombre de ses associés.

Les compositions de l'abbé Mattei se font principalement remarquer par la richesse d'une harmonie pleine de vigueur, de netteté et d'effets obtenus sans efforts. C'est surtout dans les chœurs et dans les morceaux d'ensemble, auxquels l'accompagnement de l'orchestre vient ajouter un nouvel intérêt, que se montrent les qualités dominantes du talent de ce maître. Ses fugues, dans lesquelles il déploie tout le luxe de sa science, ont une vivacité et une élégance que l'on rencontre rarement chez les autres compositeurs. Mattei réussit moins heureusement dans les solos; on sent qu'il est gêné de ne pouvoir employer toutes ses forces. Néanmoins ses mélodies sont toujours naturelles et bien écrites pour les voix; dans ses morceaux à deux, trois ou quatre voix, elles sont conduites et développées avec une rare habileté, et brillent souvent autant par l'expression et la couleur que par le mérite de la facture. De même que la plupart des maîtres italiens des meilleures écoles, Mattei possédait une bonne tradition pratique de l'art d'écrire, et c'est par là qu'il s'est distingué comme professeur et qu'il a formé de bons élèves; mais il n'y avait ni doctrine ni critique dans sa manière d'enseigner, ainsi qu'on en voit la preuve dans son ouvrage intitulé *Pratica d'Accompagnamento e Contrappunti*. L'auteur

(1) Martini s'occupait alors de terminer le quatrième volume de son *Histoire de la Musique*. Ce volume n'a pas paru. On a reproché à Mattei de ne l'avoir point publié; mais, outre qu'il était peu propre à un pareil travail, il faut tenir compte de la dépense considérable qu'exigeait cette publication, que les événements amenés par la révolution française rendirent d'ailleurs bientôt impossible.

y consacre six pages seulement à la théorie de l'harmonie, en se bornant à exposer la forme de l'accord parfait, de celui de septième dominante et des dérivés de ces deux accords, avec quelques notions des prolongations; les faits particuliers n'y sont rattachés par aucune considération générale. Les règles du contrepoint, contenues en huit pages, y sont exposées avec quelques exemples à l'appui, sans aucune discussion de principes; mais elles sont suivies d'excellents exercices en contrepoint simple, depuis deux jusqu'à huit parties réelles sur la gamme diatonique montante et descendante, dans les modes majeur et mineur.

Mattei a écrit une prodigieuse quantité de musique; le nombre de ses œuvres s'élève à plus de huit cents; nous nous bornerons ici à les indiquer sommairement, en renvoyant le lecteur au catalogue qu'en a donné M. Adrien de La Fage, à la suite de sa notice sur Mattei. MUSIQUE D'ÉGLISE : Six *messes* à 8 voix et orchestre (1776-1788); — *Messe* à 4 voix, du huitième ton, *a cappella* (1788); — *Messe* à 3 voix, avec accompagnement d'orgue; — Dix-neuf *Kyrie;* — Dix-huit *Gloria* ; — Vingt *Credo*, à 4, 6, ou 8 voix, avec orchestre; — *Messe des Morts*, à 8 voix (1787); — *Dies iræ*, à 4 voix (1802); — *Stabat*, à 8 voix et orchestre (1786); — autre *Stabat* à 4 voix, concerté (1799); — Cinq *Miserere*, à 4 voix (1818-1823); — Autre *Miserere*, à 6 voix en deux chœurs, *a capella* (1809); — Plus de cinquante *motets* de différents genres; — Huit *hymnes en l'honneur de saint Pétronne, saint Martin, saint Blaise* et autres saints (1809-1814);— Trente-trois *graduels*, des *proses*, des *psaumes*, etc., etc.; — MUSIQUE SUR DES PAROLES ITALIENNES : *La Passione di N. S. Gesù-Cristo*, à 4 voix avec chœurs (1792); — *La Bottega del Librajo*, opéra bouffe, à 4 voix; — *Cantate* à 3 voix; — *Rondo* pour soprano et orchestre (1796); — Deux *canzoni*, à 3 voix avec orchestre (1799); — *Chœur, trio, air de ténor*, etc., avec orchestre (1803); — Quatre-vingt-six *canons* à plusieurs voix; — un autre recueil de *canons; — Récitatif* et *air* avec chœurs et orchestre (1795); — *Aria* con cori (1795); — *Cantate* pour basse solo (1799). — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Trente-cinq *symphonies*, presque toutes écrites antérieurement à l'année 1800, et composées d'un seul morceau destiné à être exécuté à l'église au moment de la messe appelé *offertoire; — Échelles* et *basses chiffrées*, mises en partition pour deux violons et violes. — OUVRAGES DE DIDACTIQUE MUSICALE : *Principj di Musica* (1804); — *Fugues* à 4 voix, avec orgue; — *Fugues* à plusieurs voix; — *Fugues* à 8 voix avec orchestre (1780); — *Fugues* sur divers sujets fournis par plusieurs maîtres; — *Échelles* et *passages* pour l'étude de l'accompagnement, 2 volumes; — *Contrepoints* à 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 voix, sur l'échelle majeure (1788); — *Pratica d'Accompagnamento sopra bassi numerati e contrappunti a piu voci sulla scala ascendente e descendente maggiore e minore, con diverse fughe a quattro e otto.*

Mattei avait eu un frère, *Clément* MATTEI, qui était entré aussi de bonne heure dans l'ordre des Mineurs conventuels et s'était adonné avec succès à l'étude de la musique, puisque dès 1783 il était maître de chapelle dans le couvent de Saint-François-d'Assise. Il mourut longtemps avant son frère Stanislas.

Dieudonné DENNE-BARON.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — Adrien de La Fage, *Notice sur la vie et les ouvrages de Stanislas Mattei*, dans les *Miscellanées musicales ;* Paris, 1844.

MATTEINI (*Teodoro*), peintre de l'école de Florence, né à Pistoja, en 1754, mort à Venise, vers 1825. Après avoir reçu les premières leçons de son père, Ippolito, mort en 1796, il partit pour Rome, où successivement il fréquenta les ateliers de Domenico Corvi et de Raphael Mengs, et devint à leur école excellent dessinateur. Ce fut pendant ce séjour à Rome qu'il peignit les pendentifs d'une petite coupole de Santo-Lorenzo-in-Lucina. De retour à Florence, il exposa plusieurs tableaux, qui obtinrent un grand succès; le plus connu est celui d'*Angélique et Médor*, qui a eu l'honneur d'être gravé par Raphael Morghen. Ce grand artiste exécuta plusieurs autres planches, entre autres *La Cène* de Léonard de Vinci sur des dessins qu'il chargea Matteini de faire d'après les originaux. Volpato utilisa de même le talent de cet habile dessinateur. Parmi les peintures de Matteini, on cite encore le *Saint Bernardin* de Pérouse, et la *Madone et plusieurs saints* de S.-Giovanni de Pistoja. Cet artiste est mort directeur de l'Académie des Beaux-arts de Venise. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

MATTEIS (*Paolo de'*), peintre et graveur de l'école napolitaine, né en 1662, à Cilento près Naples, mort à Naples, en 1728. Il fut le plus brillant élève de Morandi et de Luca Giordano. Appelé encore jeune en France, il s'y fit une grande réputation par les travaux qu'il y exécuta à la cour et en divers lieux; et il n'eut tenu qu'à lui de s'y fixer, Louis XIV lui assurant une pension et une position honorable. Au bout de trois ans, il retourna dans sa patrie, qu'il devait enrichir des produits de son pinceau, rivalisant souvent de fougue et de rapidité avec Luca Giordano lui-même. Rien ne fut plus étonnant en ce genre que l'immense coupole du Giesu-Nuovo, qu'il peignit en soixante-six jours, et qui, menaçant ruine, a dû être démolie à la fin du siècle dernier. Imitant avec hardiesse la manière de Lanfranc, il avait introduit dans sa composition un nombre infini de figures habilement groupées et de l'expression la plus variée. Il faut avouer toutefois que sous le rapport de l'exécution il resta bien au-dessous et du Lanfranc et

du Giordano, et que ce fut sans injustice que Solimène répondit à ceux qui admiraient le peu de temps qu'il avait employé à peindre sa coupole : « L'œuvre le dit assez. » Quoi qu'il en soit, on trouve dans les peintures de Matteis un grand talent de composition, une imagination vive et féconde, un coloris suave et une parfaite entente du clair-obscur, et lorsqu'il travailla sans négligence, elles laissent vraiment peu à désirer. Parmi ses travaux, nous citerons encore à Naples la *Coupole de Santa-Catarina* à Formello ; à Rome, dans Ara-Cœli et à La Minerva quelques peintures exécutées par ordre de Benoît XIII; à Gênes, dans Santo-Girolamo, le *Saint apparaissant à saint François-Xavier*, et une *Conception* à Santo-Silvestro ; à Pistoja, dans l'église Saint-Paul, *Saint Gaétan et le Christ dans une gloire*, l'un de ses meilleurs tableaux ; à Milan, au musée de Brera, *Acis et Galathée entourés de tritons et de naïades ;* enfin au Musée de Vienne, *La Rencontre d'Herminie et des bergers*, sujet tiré de la *Jérusalem délivrée*. Matteis a gravé à l'eau-forte diverses planches, parmi lesquelles des éléments de dessin, composés d'un petit nombre de figures des diverses parties du corps. Parmi ses nombreux élèves, les plus connus furent son beau-frère Giov.-Batt. Lama, d'abord son condisciple à l'école du Giordano, et Giuseppe Mastroleo. E. B—N.

Lanzi. — Ticozzi. — Orlandi. — Dominici, *Pittori Napoletani*. — Pascoli, *Vite de' Pittori*, etc., *moderni*. — Galanti, *Napoli e suoi contorni*.

MATTEO DE SIENA (*Matteo di Giovanni*, dit), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, en 1420, mort en 1495. Fils et élève de Giovanni de' Paolo di Neri, frère de Benvenuto di Giovanni, il les surpassa tous les deux. Il fut employé avec son père par le pape Pie II dans les travaux que ce pontife fit exécuter à Sienne, sa patrie, et fut l'intime ami du fameux architecte et sculpteur Francesco Martini, dit Cecco di Giorgio. Ses travaux précédèrent ceux de Beccafumi dans le merveilleux pavé de la cathédrale de Sienne, cette immense nielle, unique au monde; il y exécuta *David*, *Salomon*, deux *Sibylles*, *La Délivrance de Béthulie* et *Le Massacre des Innocents*. Ce dernier sujet paraît avoir été son thème de prédilection, car nous voyons encore deux autres massacres des Innocents parmi ses tableaux à Sienne, peints en 1482 et en 1491. Signalons encore dans cette ville, au Musée, *La Vierge sur un trône avec des Saints et des Anges*. Les *Madones* de Matteo ne sont pas moins nombreuses dans les églises et les palais de Sienne. Le musée de Berlin en possède deux. On a surnommé Matteo *le Masaccio de l'école de Sienne*, honneur qu'il mérite jusqu'à un certain point par l'élégance et le moëlleux de ses draperies, la variété et la beauté d'expression de ses têtes et quelque connaissance de la perspective. Il a compté parmi ses élèves Luca Signorelli. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Romagnoli, *Cenni artistici di Siena*.

MATTEO (*Michele* DI). *Voy.* LAMBERTINI.

* **MATTER** (*Jacques*), historien et philosophe français, né le 31 mai 1791, à Alt-Eckendorf, hameau voisin de Saverne (Bas-Rhin). Fils d'un cultivateur aisé, qui le destinait au notariat, il apprit à lire et à écrire chez l'instituteur communal, dont à onze ans il tint l'école, et fit de tels progrès sous la direction d'un ministre protestant qu'il put en fort peu de temps suivre les hautes classes du lycée de Strasbourg. Il compléta son éducation à l'université de Gœttingue, et quelques mois après les Cent Jours il se rendit à Paris, où il fréquenta surtout les leçons de MM. Boissonade, Lacretelle, Andrieux et Millin. Couronné en 1816 par l'Académie des inscriptions pour un savant mémoire sur l'école d'Alexandrie, il fut chargé en 1818 du cours d'histoire au collége de Strasbourg, et cumula depuis 1820 les doubles fonctions de directeur et de professeur d'histoire ecclésiastique au gymnase de la même ville. La publication de l'*Histoire du Gnosticisme*, complément de ses études sur les philosophes néo-platoniciens, lui valut l'emploi d'inspecteur de l'académie de Strasbourg (1828). Nommé en 1832 inspecteur général des études, il devint en 1845 inspecteur général des bibliothèques de France, officier de la Légion d'Honneur et conseiller ordinaire de l'université. Depuis quelques années il a été admis à la retraite. M. Matter est membre de plusieurs sociétés savantes, et a publié : *Sur la protection accordée aux sciences, aux belles-lettres et aux arts chez les Grecs ;* Strasbourg, 1817, in-4° ; — *De Principiis rationum philosophicarum Pythagoræ ;* ibid., 1817, in-4° ; — *Essai historique sur l'École d'Alexandrie et Coup d'œil comparatif sur la littérature grecque depuis Alexandre le Grand jusqu'à Alexandre Sévère ;* Strasbourg et Paris, 1820, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, couronné par l'Institut, a été entièrement refondu dans une seconde édition, qui a pour titre : *Histoire de l'École d'Alexandrie comparée aux principales écoles contemporaines ;* Paris, 1840-1844, — *Tables chronologiques pour servir de base à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique ;* Strasbourg, 1827, in-8° ; — *Histoire critique du Gnosticisme et de son influence sur les sectes religieuses et philosophiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne ;* Paris, 1828, 2 vol. in-8° ; 2e édit., augmentée, 1843-1844, 3 vol. in-8° ; c'est un des travaux les plus estimés de l'auteur, qui l'entreprit comme une suite naturelle de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie ;* l'Académie des Inscriptions lui accorda un nouveau prix ; — *Histoire universelle de l'Église chrétienne ;* Strasbourg, 1828-1835, et Paris 1839, 4 vol. in-8° ; — *Le Visiteur des Écoles ;* Paris, 1831, 1838, in-8° ; — *L'Instituteur pri-*

maire; Paris, 1832, 1842, in-8°; — *De l'Influence des mœurs sur les lois et de l'Influence des lois sur les mœurs;* Paris, 1832, 1843, in-8°; ouvrage auquel l'Académie Française a décerné un prix extraordinaire de 10,000 fr., et où l'on remarque une instruction profonde, beaucoup de justesse d'esprit et de sagacité; deux traductions en ont été faites en Allemagne; — *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles;* Paris, 1836-1837, 3 vol. in-8°; — *Nouveau Manuel de l'histoire de la Grèce;* Paris, 1839, in-18; — *De l'Affaiblissement des idées et des études morales;* Paris, 1841, in-8°; — *Schelling et la Philosophie de la Nature;* Paris, 1842, in-8°; 2e édit., très-augmentée, 1845, in-8°; — *Lettres et Pièces inédites ou rarissimes des personnages éminents dans la littérature et la politique du dixième au dix-huitième siècle;* Paris, 1846, in-8°; ce volume renferme quatre-vingts pièces; — *De l'État moral, politique et littéraire de l'Allemagne;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Une Excursion gnostique en Italie;* Paris, 1851, in-8°; — *Du Ministère ecclésiastique et de sa mission spéciale dans ce siècle;* Paris, 1851, in-8°; — *Histoire de la Philosophie dans ses rapports avec la religion;* Paris, 1854, in-12; — *Philosophie de la Religion;* Paris, 1857, 2 vol. in-18, comprenant des études sur la science de Dieu, le monde matériel, le monde spirituel, etc. M. Matter a aussi traduit, pour la *Bibliothèque Latine-Française* de Panckoucke, *De la Nature des Dieux* et les *Tusculanes* de Cicéron, et édité *Le Polythéisme romain* de B. Constant (1833). Il a fourni des articles philosophiques ou littéraires au *Lycée*, au *Musée des Protestants célèbres*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue de Législation étrangère*, à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Moniteur*, au *Journal de l'Instruction publique*, etc. P.

Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.* — *La Littér. Française contemp.*

MATTEUCCI (*Petronio*), astronome italien, né vers 1708, à Bologne, où il est mort, en décembre 1800. Il fut l'ami du célèbre Zanotti, son compatriote, et fit avec lui des observations sur les comètes de 1739 et de 1744 ainsi que les réparations exigées par le mauvais état du gnomon de Cassini (1776). Membre de l'Institut de Bologne, dans les *Mémoires* duquel il a inséré plusieurs travaux astronomiques, il prit part à la rédaction des éphémérides pour les années 1775 à 1786, et en rédigea seul douze autres années : *Ephemerides Motuum cœlestium ex a.* 1797 *ad a.* 1810; Bologne, 1796, in-4°. L'activité de ses recherches, jointe à celle de Manfredi et de Zanotti, rendit l'observatoire de Bologne un des plus intéressants de l'Europe. P.

Lalande, *Bibliogr. Astronomique.*

MATTHÆI (*Leonardo*), dit LÉONARD D'UDINE, célèbre prédicateur italien, né vers 1400, à Udine, mort vers 1470. On ignore à quelle époque il prit l'habit de Saint-Dominique. D'après un acte du chapitre général de l'ordre, tenu en 1428, à Cologne, il est cité comme un savant professeur de théologie. Nommé à cette dernière date recteur de l'école des Dominicains de Bologne, il fut ensuite prieur d'un couvent de cette ville, et administra comme provincial la Lombardie inférieure. Son grand talent pour la prédication le fit appeler dans plusieurs villes d'Italie, notamment à Rome, où, en 1435, il prêcha devant le pape Eugène IV. Fort attaché à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, il y puisait ses arguments quand il ne la prenait point pour base de ses discours. Le P. Echard conjecture que Léonard mourut à Udine, dans un couvent de son ordre. Ses sermons, aussi libres et aussi hardis que ceux de Barletta et de Menot, furent très-recherchés jusqu'au milieu du seizième siècle; nous citerons : *Quadragesimale aureum;* s. l. (Venise?), 1471, in-4°; cette première édition, à longues lignes, est excessivement rare; elle a été reproduite, probablement par le même imprimeur, Heilbronn, et avec des additions, sous ce titre : *Sermones quadragesimales de legibus animæ simplicis, fidelis et devotæ et sermo primus de peccato gulæ;* Venise, 1473, in-folio, et réimprimée à Hanau (1473?); Paris, 1477, in-fol.; Ulm, 1478, in-fol.; Vicence, 1479, in-fol., et Lyon, 1496, in-4°; — *Sermones aurei de Sanctis per totum annum;* Venise, 1473, in-fol.; Nuremberg, 1478, in-fol.; Spire, 1479, in-4°; quant aux éditions de 1446 et de 1466, elles sont imaginaires; la première date, indiquée par Olearius, n'est autre que celle de la composition de l'ouvrage; — *Sermones floridi de dominicis et quibusdam festis;* Ulm, 1478, in-fol.; Vicence, 1479, in-fol.; Paris, 1516, in-4°. Ces trois différents recueils ont été réunis ensemble; Nuremberg, 1478, et Spire, 1479, in-fol. On a encore du même religieux : *Tractatus ad locos communes concionatorum;* Ulm, 1478; — *Tractatus mirabilis de Sanguine Christi in triduo mortis effuso : an fuerit unitus Divinitati?* Venise, 1617, in-4°, publié par le P. Marcantonio Serafini. Enfin, on a imprimé sous le nom de Léonard d'Udine *Sermones de flagellis peccatorum* (Lyon, 1518, in-8°) et *Sermones de petitionibus* (ibid., 1518, in-8°), qui, d'après l'opinion du P. Echard, doivent être l'œuvre d'un autre dominicain, Leornardus de Datis, mort en 1414. P.

Echard, *Script. ord. Prædicatorum*, I, 846. — Pr. Marchand, *Diction. Hist.*

MATTHÆI (*Chrétien-Frédéric*), philologue allemand, né à Gröst, en Thuringe, le 4 mars 1744, mort à Moscou, le 26 septembre 1811. Après avoir été nommé en 1772, sur la recommandation d'Ernesti, professeur de belles-lettres au gymnase de Moscou, il devint en 1785 recteur de l'école de Meissen; quatre ans après il fut

chargé de la chaire de grec à l'université de Wittemberg, et en 1805 il obtint celle de littérature classique à Moscou. On a de lui : *De Æschine oratore;* Leipzig, 1770, in-4°; — *De interpretandi facultate ejusque præstantia et difficultate;* Leipzig, 1772, in-4°; — *Vichoris, presbyteri Antiocheni, aliorumque sanctorum patrum Exegeses in S. Marci Evangelium;* Moscou, 1775, 2 vol., dont le premier est in-16, l'autre in-8°; — *Xiphilini et Basilii Magni aliquot Orationes cum animadversionibus;* Moscou, 1775, in-4°; — *Glossaria Græca minora et alia anecdota græca;* Moscou, 1774-1775, 2 vol. in-4°; — *Gregorii Thessalonicensis X Orationes;* Moscou, 1776, in-8°; — *Notitia codicum manuscriptorum græcorum bibliothecarum Mosquensium;* Moscou, 1776, in-fol.; il n'y a que le premier fascicule qui ait paru; — *Isocratis, Demetrii Cydonei et M. Glycæ Epistolæ;* Moscou, 1777, in-8°; — *Lectiones Mosquenses;* Leipzig, 1779, 2 vol. in-8°; — *Index codicum græcorum bibliothecarum Mosquensium;* Saint-Pétersbourg, 1780, in-4°; — *Syntipæ, philosophi Persæ, Fabulæ; accedit notitia variorum codicum manuscriptorum;* Moscou, 1781, in-8°; — *Apostolorum septem Epistolæ catholicæ, ad codices Mosquenses recensitæ cum ineditis scholiis;* Riga, 1782, in-8°; — *Pauli Epistolæ, ex codicibus Mosquensibus numquam antea examinatis;* Moscou, 1782-1785, 5 vol. in-8°; — *Evangelia ex codicibus numquam examinatis;* Moscou et Riga, 1786-1788, 4 parties, in-8°; — *De Theophane Cerameo;* Dresde, 1788; — *De Dionysio Periegete;* Dresde, 1788, in-4°; — *XIII Epistolæ Pauli ex codice olim Bœrneriano;* Meissen, 1791, in-4°; — *Vetustum ecclesiæ græcæ Constantinopolitanæ Evangeliarium;* Leipzig, 1791, in-8°; — *Eutymii Zigabeni Commentarius in IV Evangelia;* Leipzig, 1792, 3 vol. in-8°; — *Nemesius de natura hominis, græce et latine;* Halle, 1802, in-8°; — *Novum Testamentum græcum;* Wittemberg, 1803-1804, 2 vol., in-8°; édition faite avec soin, d'après un grand nombre de manuscrits; Matthæi la défendit contre les critiques de Semler et de Griesbach, dans un opuscule, publié à Leipzig, 1804, in-8°; — plusieurs dissertations, qui parurent les unes séparément, les autres dans divers recueils. O.

Müller, *Versuch einer vollständigen Geschichte der Fürstenschule zu Meissen*, t. II, p. 142. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. V, X et XIV. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

MATTHÆUS (*Antoine*), dit *l'ancien*, érudit allemand, né en 1564, mort le 28 mai 1637, à Groningue. Après avoir enseigné le droit à Marbourg, à Herborn et à Cassel, il fut appelé, en 1625, à Groningue, où il remplit les fonctions de curateur de l'université. Il a laissé une cinquantaine d'ouvrages, notamment *Notæ et Animadversiones in lib. IV Institutionum Juris imp. Justiniani;* Herborn, 1590, in-8°; plusieurs éditions; — *Collegium Institutionum Juris;* ibid., 1604-1632, 3 vol. in-12; nouv. édit., augmentée; Groningue, 1638, in-4°. K.

Hess. Gel. Geschichte, VIII.

MATTHÆUS (*Antoine*), dit *le jeune*, juriste allemand, fils du précédent, né en 1601, à Herborn, mort en 1654, à Utrecht. Il occupa une chaire de droit à Harderwyck (1628) et à Utrecht (1634). On fit une estime si particulière de ses lumières qu'il fut souvent le conseil des magistrats dans les différends qui s'élevaient. On cite de lui : *De judiciis Disputationes XVII;* Utrecht, 1639-1645; 1665 et 1680, in-4°; — *De Criminibus;* Amsterdam, 1644, in-4°; il reçut de la ville d'Utrecht un présent de 600 florins pour ce traité, souvent réimprimé; — *Paræmia Belgarum;* Utrecht, 1677, in-8°; Bruxelles, 1694, in-4°. K.

Burmann, *Trajectum eruditum*.

MATTHÆUS (*Antoine*), jurisconsulte et historien hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, le 18 décembre 1635, mort le 28 août 1710. Après avoir étudié le droit dans sa ville natale, il y devint professeur extraordinaire, et plus tard il obtint à l'université de Leyde une chaire de droit, qu'il occupa avec une grande distinction jusqu'à sa mort. Il consacrait beaucoup de temps à l'étude de l'histoire des Pays-Bas pendant le moyen âge. Parmi ses ouvrages on doit citer : *Commentarius ad Institutiones Justiniani;* Utrecht, 1672, in-4°; — *Manuductio ad Jus canonicum;* Leyde, 1686, in-8°, travail autrefois fort estimé; — *De Nobilitate, de Principibus, de Ducibus, Comitibus, de Baronibus,... de comitatu Hollandiæ et diœcesi Ultrajectina;* Amsterdam et Leyde, 1686, in-4°; — *De Jure Gladii Tractatus, et de toparchis qui id exercent in diœcesi Ultrajectina;* Leyde, 1689, in-4° : il contient un grand nombre d'anciens actes en latin et en flamand, qui n'avaient pas encore vu le jour; — *Veteris ævi analecta;* Leyde, 1698, 10 vol. in-8°; que que l'on trouve rarement complets; 2° édit., La Haye, 1738, 5 vol. in-4°. Il a publié comme éditeur : *Chronicum Egmundanum, seu annales regalium abbatum Egmundensium, etc.*, *auctore Joanne de Leydis;* Leyde, 1692, in-4°; — *Rerum Amorfortiarum Scriptores duo inediti;* Leyde, 1693, in-4°; — *Alciati Tractatus contra vitam monasticam;* Leyde, 1695, 1708, in-8°; 1740, in-4°. E. REGNARD.

G. Burmann, *Trajectum eruditum* — Sax, *Onomasticon*. — Struve, *Bibliotheca Juris selecta*, chap. XV, § 17. — Catalogue de la Bibliothèque impériale. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

MATTHESON (*Jean*), compositeur allemand et auteur d'écrits sur la musique, né le 28 septembre 1681, à Hambourg, mort dans la même ville, le 17 avril 1764. Son père, qui était collecteur des taxes à Hambourg, ayant remarqué ses heureuses dispositions musicales, chercha à les développer en lui donnant les meilleurs maîtres, et à l'âge de neuf ans le jeune Mattheson

se faisait déjà remarquer par son habileté sur l'orgue et par les morceaux de sa composition qu'il chantait dans les concerts. Il apprit aussi à jouer de la harpe, de la basse de viole, de la flûte et du hautbois. Son aptitude n'était pas moins grande pour l'étude des lettres. Après avoir terminé ses humanités, il se rendit familières les langues anglaise, italienne et française, s'appliqua même à la jurisprudence ; il étudiait en même temps la basse continue, le contrepoint et la fugue sous la direction de Brunmuller, de Pretorius et de Kœrner, et prenait des leçons de chant du maître de chapelle Conradi. Sa vive intelligence l'aidait à s'assimiler à la fois tant d'éléments divers. Il entra comme ténor à l'opéra de Hambourg, et fut bientôt chargé de jouer les premiers rôles. Cette place, celle d'organiste de plusieurs églises, les nombreuses leçons qu'il donnait, ne l'empêchaient pas de se livrer avec ardeur à ses travaux de composition, et en 1699, à l'âge de dix-huit ans, il fit représenter son premier opéra, intitulé *Les Pléiades*, auquel succédèrent, en 1702, *Porsenna* et *La Mort de Pan*. Vers la fin de 1703, il se lia d'amitié avec Hændel, qui venait d'arriver à Hambourg; mais peu de temps après une circonstance fortuite faillit rompre à jamais leur intimité. A peine âgé de vingt ans, Hændel, dont on n'avait pas tardé à apprécier le talent, avait été chargé de tenir le clavecin à l'orchestre de l'Opéra. Le 5 décembre 1704, pendant la représentation de *Cléopâtre*, quatrième opéra de Mattheson et dans lequel celui-ci remplissait le rôle d'Antoine, Hændel tenait le clavecin lorsqu'au dernier acte Mattheson, n'ayant plus à paraître sur la scène, voulut revenir à l'orchestre prendre sa place de directeur, comme il est d'usage en Italie, où le compositeur est au clavecin pendant les trois premières représentations de son ouvrage. Hændel refusa de quitter le clavier; une vive discussion s'engagea entre les deux jeunes artistes, qui dès que la pièce fut terminée descendirent dans la rue, mirent l'épée à la main et se battirent entourés d'une partie des spectateurs qui les avaient suivis. C'en était fait de Hændel si l'épée de Mattheson n'eût heureusement rencontré sur sa poitrine un large bouton de métal contre lequel elle se brisa. Les deux adversaires étaient furieux l'un contre l'autre; cependant, après les avoir séparés, on parvint à les réconcilier, et ils furent depuis lors meilleurs amis que jamais, ainsi que Mattheson le dit lui-même dans son livre intitulé *Grundlage einer Ehrenpforte*, etc.

Mattheson quitta la scène en 1705, et se rendit à Brunswick, où il composa la musique d'un opéra français ayant pour titre *Le Retour de l'âge d'or*. Malheureusement il ressentait déjà les atteintes d'une surdité qui devait plus tard devenir complète. A son retour à Hambourg, il y fit connaissance de l'ambassadeur d'Angleterre, qui lui confia l'éducation de son fils et lui fit obtenir deux ans après la place de secrétaire de la légation anglaise. Vers la même époque (1709), il épousa la fille d'un ecclésiastique anglais. Mattheson fut successivement employé dans diverses négociations importantes, où il fit preuve d'autant d'habileté que de prudence, et, en 1746, on récompensa ses services en lui conférant le titre de conseiller de légation. Bien que la musique ne fût plus son unique occupation, il n'avait pas cessé de cultiver avec ardeur l'art qu'il aimait de prédilection, et tout diplomate qu'il était il remplit pendant plusieurs années les fonctions de maître de chapelle à l'église Saint-Michel, à Hambourg; mais en 1728 sa surdité l'obligea à demander sa retraite, qui lui fut accordée, avec une pension dont il eut la jouissance jusqu'à sa mort. Mattheson cessa de vivre à quatre-vingt-trois ans. On exécuta à ses obsèques une messe à quatre voix et orchestre de sa composition. Il avait légué par testament à l'église Saint-Michel une somme de 44,000 marcs pour la construction d'un orgue, qui fut établi, d'après ses plans, par l'habile facteur Hildebrand, et qui est un des plus beaux instruments de ce genre que l'Allemagne ait possédés.

Il est peu d'exemples d'une activité pareille à celle que Mattheson a déployée pendant le cours de sa longue carrière. Organiste, maître de chapelle, compositeur, littérateur et diplomate, il a formé un grand nombre d'élèves, a composé beaucoup d'opéras, d'oratorios, de cantates, de pièces vocales et instrumentales, a écrit une quantité prodigieuse de livres et de pamphlets relatifs à la musique, et a traduit ou édité une foule d'autres ouvrages. Il entretenait une correspondance suivie avec plus de deux cents personnes. Comme organiste, il était inférieur à Hændel; mais il avait plus de grâce et d'élégance sur le clavecin. Comme compositeur, son style a une certaine ressemblance, en ce qui concerne l'harmonie et la modulation, avec celui de Keiser, son contemporain; mais Mattheson est bien loin de pouvoir être comparé à ce célèbre artiste sous le rapport de l'imagination. C'est principalement comme auteur didactique et comme musicien érudit qu'il s'est fait une réputation. Ses écrits témoignent de connaissances très-étendues; mais son style est plein de négligences, et il ne savait garder aucune mesure envers ses adversaires dans les polémiques qu'il avait engagées avec eux.

Voici l'indication des principales productions de Mattheson : OPÉRAS : *Les Pléiades*, trois actes; Hambourg (1699); — *Porsenna;* id. (1702); — *La Mort de Pan ;* id. (1702); — *Cléopâtre;* id. (1704); — *Le Retour de l'âge d'or*, opéra français, id.; Brunswick (1705); — *Boris*, id., Hambourg (1710); — *Henri IV, roi de Castille*, id. (1711); — *Prologo per il re Ludovico XV* (1715); — MUSIQUE RELIGIEUSE ET AUTRES MORCEAUX DE MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE : Divers pièces de musique d'église pour le jubilé de 1717, en commémoration

de la réforme luthérienne; — Vingt-quatre *oratorios*, composés antérieurement à l'année 1728, pour l'église Sainte-Catherine, de Hambourg; — Une *messe* à quatre voix et orchestre, qui fut exécutée, en 1764, aux funérailles de l'auteur; — *Epicedium*, musique funèbre composée, en 1719, à l'occasion de la mort de Charles XII, roi de Suède; — Différentes pièces de musique funèbre, ou de noces ou pour d'autres circonstances, au nombre d'environ quinze morceaux; — Un recueil de pièces de chant intitulé : *Odeon morale, jucundum et vitale*, paroles et musique de Mattheson; 1751; — Une *sérénade* pour le couronnement du roi d'Angleterre, Georges Ier; Londres, 1714; — Douze *sonates* pour deux ou trois flûtes; Amsterdam, 1708; — *Sonates* pour le clavecin; Hambourg, 1713; — Douze suites de morceaux pour le clavecin, publiées sous le titre de *Monument harmonique;* Londres, 1714; — *Le Langage des Doigts*, fugues pour le clavecin; Hambourg, 1re partie 1735, 2e partie 1737. — OUVRAGES THÉORIQUES, DIDACTIQUES, HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LA MUSIQUE : *Das neu-eræffnete Orchestre*, etc. (L'Orchestre nouvellement ouvert); Hambourg, 1713, in-8°. Ce livre fut suivi de deux autres volumes formant le même ouvrage, mais qui ont paru avec des titres différents; ibid., 1717 et 1721, in-8°. Il offre de curieuses et savantes recherches sur l'intervalle de quarte; — *Exemplarische Organisten-Probe im Artikel vom General-Bass;* (Science pratique de la basse continue, ou explication de cette basse; précédée d'une introduction théorique sur différentes parties importantes de la musique); Hambourg, 1719, in-4°. Il a paru une seconde édition de ce livre, sous le titre de : *Grosse general-Bass-Schule, oder der exemplarischen Organisten Probi* (Grande École de la Basse continue, ou la science pratique de l'organiste); Hambourg, sans date; — *Réflexions sur l'éclaircissement d'un problème de musique pratique;* Hambourg, 1720, in-4°. Cet opuscule, écrit en français, traite de la constitution de la gamme dans les modes majeur et mineur; — *Critica Musica, das ist : Grundrichtiger Untersuch und Beurtheilung, vieler theils vorgefassten, theils einfæltigen Meinungen, Argumenten und Einwürffe, so wir in alten büchern finden* (Musique critique, c'est-à-dire examen et jugement rationnel de beaucoup d'opinions, d'arguments et d'objections solides ou futiles qu'on trouve dans les livres anciens et modernes sur la musique, imprimés et manuscrits); Hambourg, 1722-1725, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui contient vingt-quatre numéros, peut être considéré comme le premier journal qui ait été publié spécialement sur la musique; — *Der neue Gœttingische über viel schlechter, als die alten Lacedæmonischen, urtheilende Ephorus, wegen der Kirchen-Music eines andern belehret* (Le nouvel Éphore de Gœttingue, juge beaucoup plus mauvais que les éphores de Lacédémone, à propos de la musique d'église, etc.); Hambourg, 1727, in-4°. C'est une critique du livre de Joachim Meyer sur la musique des anciens et sur la musique d'église; — *Der Musikalische Patriot, welcher seine gründliche Betrachtungen, über Geist und Welt-Harmonien*, etc. (Le Patriote musicien et ses principales méditations sur l'harmonie spirituelle et mondaine, etc.); Hambourg, 1728, in-4°; — *De Eruditione Musica, schediasma epistolicum;* Hambourg, 1732, in-4°; — *Kleine General-Bass-Schule, worin nicht nur Lernende*, etc. (Petite École de la Basse continue, etc.); Hambourg, 1835 : cet ouvrage est le traité le plus méthodique qui ait paru jusque alors en Allemagne; — *Kern melodisches Wissenschaft, bestehend in der auserlesensten Haupt-und Grund Lehren der musikalischen Setz-Kunst oder Composition, als ein Vorlæuffer* der Volkommenen Kapellmeister, etc. (Base d'une science mélodique, consistant dans les principes naturels et fondamentaux de la composition; introduction au *Parfait Maître de Chapelle*, etc.); Hambourg, 1737, in-4°; — *Der vollkommene Kapellmeister*; etc. (Le parfait Maître de Chapelle, etc.); Hambourg, 1739, in-fol.: c'est le meilleur ouvrage de Mattheson; — *Etwas neues unter der Sonne! oder das untererdische Klippen-concert in Norwegen, aus glaubwürdigen Urkunden auf Begehren angezeigt* (Quelque chose de nouveau sous le soleil, ou détails sur les concerts souterrains de la Norvège, d'après les documents authentiques); Hambourg, 1740, in-4°; — *Grundlage einer Ehrenpforte worin die tüchtigsten Capellmeister, Componisten, Musikgelehrten, Tonkünstler, etc., Leben, Werke, Verdienste, etc., erscheinen sollen* (Fondement d'un arc de triomphe où se trouvent la vie, les œuvres et le mérite des plus habiles maîtres de chapelle, compositeurs, savants, musiciens, etc.); Hambourg, 1740, in-4°; — *Die neueste Untersuchung der Singspiele, nebst beygefügter musikalischen Geschmacksprobe* (Nouvelles Recherches sur le drame en musique, suivies d'un examen sur le goût musical, etc.); Hambourg, 1744, in-8°; — *Das erläuterte Selah, nebst einigen andern nützlichen Anmerkungen, und erbaulichen Gedanken über Lob und Liebe, als einer Fortsezung seiner vermischten Werke*, etc. (Le Selah éclairci, suivi de quelques autres observations utiles, etc.); Hambourg, 1745, in-8°; — *Behauptung der himmlischen Musik aus den Gründen der Vernunft, Kirchen-Lehre und heiligen Schrift* (Preuve de la Musique céleste tirée de la raison naturelle, de la théologie et de l'Écriture Sainte); Hambourg, 1747, in-8°; — *Mithridat wider den Gift einer*

welschen Satiræ, gennant : La Musica (Mithridate contre le poison d'une satire italienne intitulée : *La Musique*); Hambourg, 1749, in-8°; *Sieben Gesbræche der Weisheit und Musik samt swo Beylagen ; als die dritte Dosis der Panacea* (Sept Dialogues de Sagesse et de la Musique, etc., comme troisième dose de la Panacée); Hambourg, 1751, in-8°; — *Die neu angelegte Freuden Academie, zum lehrreichen Vorschmack unbeschreiblicher Heerlichkeit in der Veste gœttlicher Macht* (La nouvelle et intéressante Académie des Amis, pour donner dans les fêtes religieuses un instructif avant-goût d'une inexprimable grandeur); Hambourg, 2 vol. in-8°, 1751 et 1753; — *Philologisches Dreispiel, als ein kleiner Beytrag zur Kritischen Geschichte der deutschen Sprache, vornemlich aber mittelst geschwinder Anwendung, in der Tonwissenschaft nützlich zu gebrauchen* (Le Jeu philologique des Trois, pour servir à l'histoire critique de la langue allemande et principalement d'un bon usage dans la science de la musique); Hambourg, 1752, in-8°. Cet ouvrage contient des anecdotes et des épigrammes contre Rameau et plusieurs autres musiciens français; — *Georg.-Friederich Hændels Leben Beschreibung*, etc. (Histoire de la vie de Georges-Frédéric Hændel, avec le catalogue de ses ouvrages, etc.); Hambourg, 1761, in-8°. On évalue à soixante-douze le nombre d'ouvrages prêts à être imprimés que Mattheson a laissés en manuscrits. Les travaux littéraires de Mattheson sont pour la plupart des traductions de l'anglais ou des brochures peu importantes. On dit qu'il a écrit aussi un livre sur les longitudes en mer. On a gravé un beau portrait de Mattheson qui se trouve placé en tête de l'édition in-fol. du *Parfait Maître de Chapelle.* Dieudonné DENNE-BARON.

Burney, *A general History of Music.* — Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik.* — Gerber, *Historisch-biographisches-Lexikon der Tonkünstler.* — Hirsching, *Histor. liter. Handbüch.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

MATTHEW (*Tobie*), littérateur anglais, né à Oxford, en 1578, mort à Gand, en 1655. Fils du doyen de Christ-Church (depuis archevêque d'York), il fut inscrit à l'âge de onze ans sur les registres de l'université. A la fin de ses études, en 1605, il alla faire un voyage en Italie, pendant lequel il se convertit au catholicisme. De retour en Angleterre, il fut mis en prison pour avoir refusé le serment d'allégeance. Son ami François obtint sa mise en liberté, mais avec cette restriction : qu'il irait voyager sur le continent et ne reviendrait pas en Angleterre sans la permission du roi. A Paris il se lia avec le duc de Buckingham, favori de Jacques Ier, et fut autorisé par son entremise à rentrer en Angleterre (1617). En 1622 il accompagna le prince Charles en Espagne, et reçut au retour le titre de *chevalier* (*knight*). Depuis cette époque il fut en faveur à la cour; mais sa profession de catholicisme et peut-être aussi sa légèreté d'esprit l'empêchèrent d'arriver à une position élevée. Il suivit le comte de Strafford en Irlande; puis quand la révolution éclata il se retira à Gand, dans la maison des jésuites, où il mourut. Écrivain agréable, causeur spirituel, Matthew eut du succès et de la réputation; mais aujourd'hui on ne lit plus ses ouvrages, à l'exception du portrait de Lucy Percy, comtesse de Carlisle. Comme homme il a été jugé sévèrement; on lui a même reproché d'avoir été un espion au service de la cour de France. On a de lui : *The Life of St. Teresa;* 1623, in-8°; — une traduction anglaise des *Confessions* de saint Augustin; 1624, in-8°; — *The penitent Banditto, or the history of the conversion and death of the most illustrious lord signor Troilo Savelli, a baron of Rome;* 1625, in-4°; — *A Collection of Letters made by sir Tobie Matthews, with a Character of Lucy, countess of Carlisle;* Londres, 1660, in-8° : beaucoup de ces lettres ont été fabriquées par Matthew; d'autres sont authentiques et curieuses. On trouve quelques lettres de lui dans le *Cabala* et dans les *Scrinia sacra.* On lui attribue les ouvrages suivants, qui, d'après Chalmers, n'ont probablement jamais été imprimés : *A Cabinet of rich Jewels;— The Benefit of washing the head every morning;— The History of the Times*, inachevée. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Dodd, *Church History.* — Granger, *Biographical History.* — Lodge, *Illustrations.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

MATTHEWS (*Thomas*), amiral anglais, né en 1681, dans le Glamorgan (principauté de Galles), mort en 1751, dans sa terre de Harrow. Son père était gouverneur des Antilles anglaises sous le Vent, et lui-même entra fort jeune dans la marine royale. Dès 1701, il était capitaine de vaisseau et se signala en diverses occasions dans la guerre dite *de la succession d'Espagne,* commencée en 1700. Il servait sous les ordres de Georges Byng lorsque cet amiral battit, le 11 septembre 1718, les Espagnols devant le cap Passaro, pointe sud-est de la Sicile. Dans cette affaire Matthews s'empara du vaisseau *San-Carlos*. Nommé chef d'escadre, il partit pour Bombay avec l'ordre de purger les mers indiennes des pirates qui y ruinaient le commerce. A cet effet il unit ses forces à celles des Portugais, et après avoir pris, coulé ou brûlé un grand nombre de jonques, de champans et d'autres embarcations appartenant à ces écumeurs de mer, il vint mettre le siége devant leur repaire, Alabeg, entouré de fortifications presque inaccessibles : il y trouva une telle résistance qu'il dut se retirer après avoir eu la cuisse traversée d'un javelot. En 1739, il fut appelé comme vice-amiral au commandement de l'escadre rouge, destinée à agir dans la Méditerranée contre les Espagnols, auxquels plus tard se joignirent les Français. Après avoir vainement offert le com-

bat aux flottes alliées mouillées sous le canon de Toulon, Matthews alla s'embosser devant Naples (août 1742), menaçant de brûler cette capitale si, trois heures après sa sommation, le roi des Deux-Siciles ne signait un engagement de neutralité. Hors d'état de résister, ce prince (depuis Charles III, roi d'Espagne) s'empressa d'obtempérer à cette demande. Matthews se présenta l'année suivante devant Gênes, et exigea de cette république la remise de quinze navires espagnols chargés de munitions et d'artillerie, qui s'étaient réfugiés dans ce port neutre. Là encore son énergie l'emporta sur le droit des gens. Ce zèle valut à Matthews d'être nommé amiral de l'escadre bleue. En 1744 avec quarante-cinq vaisseaux, cinq frégates et quatre brûlots, il attaqua devant Toulon la flotte franco-espagnole commandée par De Court, qui ne comptait que vingt-six vaisseaux, quatre frégates et trois brûlots. Malgré sa supériorité numérique, Matthews dut s'éloigner après de grandes pertes de chaque côté; et quoiqu'il s'empressa de réparer cet échec en bloquant Marseille et en interceptant quelques convois, il n'en fut pas moins destitué de son commandement et cité devant la cour de l'Amirauté. Son procès dura plusieurs années, et n'eut pas d'issue. Matthews fut cependant écarté du service actif; plus heureux que John Byng, il mourut paisiblement dans ses terres. A. DE L.

Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. III, p. 361. — Chalmers, *Biogr. Dictionary*.

MATTHIÆ (*Christian*), controversiste danois, né vers 1584, à Meldorp (Holstein), mort le 20 ou 21 janvier 1655, à Utrecht. Il acheva ses études en Allemagne, enseigna la philosophie morale à Giessen, et obtint en 1614 le rectorat du collége de Bade-Dourlach. Appelé à Altdorf comme professeur de théologie, il retourna à Meldorp (1622) avec les fonctions de surintendant des églises de la province. Le roi Christian IV lui donna en 1630 une chaire à l'université de Sorœ, et le fit souvent prêcher à la cour. Son humeur changeante et susceptible ne lui permit pas de demeurer tranquille en Danemark : il passa en 1639 en Hollande, et résida tour à tour à Leyde, à La Haye et à Utrecht. On a de lui : *Collegium Ethicum*; Giessen, 1611, 1613 in-12; — *Collegium politicum*; Giessen, 1612, in-12; — *Collegium Exercitationum theologicarum anti-Photinianarum*; Nuremberg, 1617, 1621, in-4°; — *Systema Politicum*; Giessen, 1618, in-12; — *Exercitationes Metaphysicæ*; Marpurg, 1620, 1631, 1637, in-12; — *Theologia typica*; Hambourg, 1629, in-fol.: c'est un plan de théologie luthérienne en forme de tables; — *Systema Theologicum minus*; Hambourg, 1639, 1654, in-4°; — *Historia Patriarcharum*; Lubeck, 1642, in-4°; — *Historia Alexandri Magni, seu prodromus quatuor monarchiarum*; Amsterdam, 1645, in-12; — *Theatrum Historicum*; Amsterdam, 1648, 1656, in-4°; 3e édit., avec un supplément, 1668, in-4° : ouvrage moitié moral, moitié historique, où l'auteur s'étend surtout sur l'histoire d'Allemagne. — *Analysis logica in Matthæum evangelistam*; Amsterdam, 1652, in-fol.; — *Commentarius in Psalmos pœnitentiales*; Hambourg, 1692, in-4°; — *Antilogiæ Biblicæ, sive conciliationes dictorum sacrorum Bibliorum*; Hambourg, 1700, in-4°. Matthiæ a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. K.

Freher, *Theatrum*. — Witte, *Memor. Theologorum*, dec. VII et XI. — *Biblioth. Septentrionis eruditi*, 26, 189. — Mœller, *Cimbria Literata*. — Worm, *Lexicon over danske lærde Mænd*, II.

MATTHIÆ (*Jean*), savant prélat suédois, né en 1592, à Westerhuseby, en Ostrogothie, mort le 18 février 1670. Après avoir étudié dans diverses universités d'Allemagne les belles-lettres, les langues orientales et la théologie, il devint précepteur chez le commissaire Grœnberg, dont il accompagna les fils en Hollande, en Angleterre et en France. De retour en Suède en 1625, il fut nommé recteur de l'Académie des Nobles à Stockholm, et plus tard prédicateur de la cour. En 1630 il accompagna comme aumônier Gustave-Adolphe en Allemagne, et fut chargé deux ans après d'instruire la célèbre Christine, fille du roi. Celle-ci montra toujours la plus haute estime pour l'esprit comme pour les qualités de son précepteur, et l'éleva en 1643 à l'évêché de Strengnès. Partisan de la tolérance, Matthiæ favorisa les démarches tentées en Suède par Duræus pour amener la réunion des luthériens et des calvinistes; mais cela lui attira l'inimitié profonde de la majorité du clergé, et il fut obligé en 1664 de résigner son office. On a de lui : *Gnomologia veterum latinorum poetarum et historicorum*; Stockholm, 1627, in-8°; — *Grammatica regia, seu ratio discendi linguam latinam, pro Christina regina*; Stockholm, 1635, in-12; Leyde, 1650; — *Querela de præpostero quorundam judicio in castigandis aliorum scriptis*; Strengnès, 1646 et 1660, in-8°; — *Rami Olivæ septentrionalis*; Strengnès, 1656-1661, dix parties in-12; ces opuscules en faveur de la tolérance furent sévèrement défendus et sont devenus très-rares; les descendants de Matthiæ en reçurent plus tard, lors de leur anoblissement, le nom d'*Oljequists*; — *Opuscula Théologica*; Strengnès, 1661, in-8°; — *Sacræ Disquisitiones ad refutandos epicureos, atheos et fanaticos*; Stockholm, 1669, in-4°; — un grand nombre d'ouvrages et de dissertations dogmatiques et liturgiques; — des discours et sermons, etc. O.

Stiernmann, *Bibliotheca Suiogothica*, p. 219. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — *Biographisk Lexikon*.

MATTHIÆ (*Georges*), médecin allemand, né à Schwesing, dans le duché de Sleswig, le 20 mars 1708, mort à Gœttingue, le 9 mai 1773. Après avoir pratiqué la médecine dans sa ville

natale, il fut appelé en 1736 à Gœttingue pour prendre soin de la bibliothèque de Bulow. Après avoir fait pendant plusieurs années à l'université de cette ville des cours libres de médecine et de belles-lettres, il y fut appelé en 1755 à une chaire de médecine; en 1748 il avait été nommé conservateur de la bibliothèque. On a de lui: *Idea Professorum Academiæ Gœttingensis*; Gœttingue, 1737 et 1738, in-4°; — *De Habitu Medicinæ ad religionem secundum Hippocratem*; Gœttingue, 1739, in-4°; — *Tractatus philosophici Hippocratis recensiti*; Gœttingue, 1740, in-4°; — *Ob die christliche Religion einen besondren Nutzen in der Medizin habe* (La Religion chrétienne a-t-elle quelque utilité en médecine)? Helmstædt, 1745, in-4°; — *Ob Hippocrates Wind gemacht hat, als er vor mehr denn 2000 Jahren geschrieben, die Medizin sey schon ganz erfunden* (Hippocrate a-t-il dit une blague, en écrivant, il y a plus de deux mille ans, que la science de la médecine était entièrement faite)? Helmstæd, 1745, in-4°; — *Novum locupletissimum manuale Lexicon Latino-Germanicum et Germanico-Latinum*; Halle, 1748, 2 vol. in-8°; — *De Laude Dei in Hippocrate*; Gœttingue, 1755, in-4°; — *Conspectus historiæ medicorum chronologicus*; Gœttingue, 1761, in-8°; — *De Celsi Medicina*; Gœttingue, 1766, in-4°; — *Geschichte der Arzneykunst in den Braunschweig-Lüneburgischen Landen* (Histoire de la Médecine dans les pays de Brunswick-Lunebourg); dans le *Hannovrisches Magazin* (année 1758); — *Catalogue de la bibliothèque d'Oporiscus*; Gœttingue, 1754, in-8°. O.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon*.

MATTHIÆ (*Auguste-Henri*), savant philologue allemand, né à Gœttingue, le 25 décembre 1769, mort à Altembourg, le 6 janvier 1835. Après avoir été depuis 1789 précepteur à Amsterdam, il obtint en 1798 une place de professeur à l'Institut de Monnier à Weimar, et devint en 1801 directeur du gymnase d'Altembourg, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui: *Animadversiones in Hymnos Homeri*; Leipzig, 1800, in-8°; — *Versuch über die Verschiedenheit der Nationalcharaktere* (Essais sur la différence des caractères nationaux); Leipzig, 1802; — *Homeri Hymni et Batrachomyomachia*; Leipzig, 1805; — *Miscellanea philologica*; Iéna, 1803-1804; Leipzig, 1809, 2 vol, in-8°; — *Ausführliche griechische Grammatik* (Grammaire Grecque complète); Leipzig, 1807, 2 vol. in-8°; ibid., 1825-1827 et 1835, 3 vol. in-8°: cet excellent ouvrage a été traduit en français par Longueville; Paris, 1831-1836, 3 vol. in-8°; — *Euripidis Tragœdiæ*; Leipzig, 1813-1820, 9 vol. in-8°; à cette édition très-estimée Kampmann a ajouté un volume d'*Indices*; Leipzig, 1837; — *Grundriss der griechischen und römischen Literatur* (Éléments de la Littérature grecque et romaine); Iéna, 1815, 1822 et 1834; — *Herodoti Historiæ*; Leipzig, 1825, 2 vol.; — *Entwurf einer Theorie des lateinischen Styls* (Essai d'une théorie du style latin); Leipzig, 1826; — *Alcœi Fragmenta*; Leipzig, 1827; — *Vermischte Schriften in lateinischer und deutscher Sprache* (Œuvres mêlées en latin et en allemand); Altembourg, 1833; — *Encyclopädie und Methodologie der Philologie*; Leipzig, 1835; — Plusieurs éditions et ouvrages élémentaires pour les classes.

Son frère, *Frédéric-Chrétien* MATTHIÆ, né en 1762, mort en 1822, à Francfort, où il était recteur du gymnase, s'est fait connaître par des éditions estimées d'Aratus, d'Ératosthène, et de Denys Périégète. O.

Conversations-Lexikon. — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, t. XIII.

MATTHIAS (Saint), apôtre, dont la vie, les actes et la mort sont l'objet de nombreuses contradictions chez les hagiographes. Selon la version la plus répandue, il était un des soixante-douze disciples qui, s'unissant aux apôtres, suivirent Jésus-Christ depuis le commencement de sa prédication jusqu'à son crucifiement. Après la mort du Christ, les apôtres et les disciples, rassemblés à Jérusalem au nombre d'environ cent vingt, décidèrent, sur la proposition de Pierre, qu'il était utile de pourvoir à la place laissée vacante par le suicide du traître Judas. Deux fidèles se partageaient les suffrages; c'était Joseph Barnabas, surnommé le Juste, et Matthias. On s'en rapporta au sort, qui désigna Matthias pour être associé aux onze premiers apôtres. Il reçut avec ses collègues la plénitude du Saint-Esprit et le don des langues le jour de la Pentecôte. Saint Clément d'Alexandrie avait appris de la tradition que Matthias enseignait surtout comme moyen de salut la mortification de la chair, en fortifiant l'âme par la connaissance des lumières. Il prêcha et mourut dans la Colchide. « Mais, disent les RR. PP. dominicains Richard et Giraud, tout cela est si incertain qu'on n'ose point s'y rapporter. » Ce que l'on dit aussi de sa prédication en Éthiopie et de son martyre n'est également appuyé par aucun document digne de foi. On a attribué à Matthias un *Évangile* et un *Livre des Traditions*, que le pape Gélase a déclarés apocryphes. Ce fut sur ces ouvrages que Marcion (*voy.* ce nom) appuya son hérésie. Les Grecs honorent saint Matthias le 9 d'août, les Latins le 24 février. A Milan, où ce saint est en vénération particulière, sa fête est célébrée le 7 février. A. L.

Actes des Apôtres, chap. I, v. 15 à 26. — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. de l'Église dans les six premiers siècles*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I, 24 février. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

MATTHIAS CORVIN, roi de Hongrie, né à Klausembourg, le 27 mars 1443, mort à Vienne, le 6 avril 1490. En 1457, quelque temps après la mort de son père, le fameux Jean Huniade, il fut, ainsi que son frère aîné, Ladislas, mandé à Bude auprès de Ladislas, roi de Hongrie; à

l'instigation des nombreux ennemis de la famille Huniade, ce prince fit arrêter les deux fils du héros, qui lui avait sauvé la couronne : l'aîné eut la tête tranchée ; Matthias, renfermé pendant quelques mois au château de Guttemberg, fut ensuite conduit à Prague, et confié à la garde de Podiébrad, roi de Bohême. Le roi de Hongrie étant mort sans enfants, vers la fin de 1457, Michel Szilagyi, oncle maternel de Matthias, arriva à Pesth avec une armée de vingt mille hommes, pour assurer l'élection de son neveu au trône. Le 24 janvier 1458, les magnats, hostiles aux Huniades, se refusèrent longtemps à donner leurs voix à Matthias, bien qu'ils n'eussent à lui opposer aucun candidat digne de la couronne; à la fin les soldats proclamèrent roi le fils de l'intrépide capitaine qui les avait si souvent menés à la victoire; le peuple en marqua si bruyamment sa joie, que l'assemblée, reconnaissant l'impossibilité de s'opposer au vœu général, y accéda; elle chargea Szilagyi de l'office de gouverneur du pays pour les cinq années qui devaient encore s'écouler avant la majorité de Matthias. Ce dernier se trouvait encore à Prague, au pouvoir du roi de Bohême; ayant reçu d'Élisabeth, la mère de son prisonnier, une forte somme d'argent, ce prince exigea encore de Matthias la promesse qu'il épouserait sa fille Catherine; après quoi il le remit aux Hongrois, qui reçurent leur jeune souverain avec le plus grand enthousiasme. Matthias, ayant la conscience de sa capacité pour le gouvernement, voyait avec impatience les affaires importantes confiées à la direction de son oncle; il le fit arrêter, et conduire à Vilagosvar, ordonnant cependant qu'il fût bien traité. Szilagyi, délivré bientôt après par la ruse hardie d'un de ses serviteurs, vécut depuis en bon accord avec son neveu, qui toutefois se réserva la direction du gouvernement.

Un des premiers actes de Matthias, qui prévoyait qu'il aurait à combattre des ennemis formidables, fut de régler le mode de conscription militaire (1). En 1459 les ennemis des Huniades, le palatin Gara, les comtes de Frangepan et autres, voulant empêcher l'autorité du jeune roi de se consolider, offrirent le trône à l'empereur Frédéric III; d'ordinaire si irrésolu, ce prince accepta sans hésiter, et se fit ceindre solennellement à Neustadt de la couronne d'Étienne, qui, remise précédemment entre ses mains comme gage, s'y trouvait encore. Matthias rassembla une armée, et s'apprêtait à marcher contre l'empereur, lorsque le pape Pie II, désireux de diriger contre les Turcs les troupes réunies des deux princes, essaya d'apaiser leur différend; mais ce fut en vain. Deux batailles eurent lieu, l'une gagnée, l'autre perdue par les Hongrois. Podiébrad alors s'interposa, et fit consentir les deux adversaires à une trêve, qui fut successivement prolongée jusqu'en 1464, année où fut signée la paix.

Après avoir, en 1462, mis fin à la révolte des Bohémiens des Karpathes, qui, conduits par Jean Giska, dévastaient depuis cinq ans le pays plat, Matthias songea à diriger toutes ses forces contre les Osmanlis; ceux-ci venaient de s'emparer de la Servie et de la Bosnie et avaient en 1460 battu complétement à Pozzazin une armée hongroise commandée par Szilagyi, et levée à ses frais; fait prisonnier et conduit à Constantinople, il y avait été décapité. En 1463, Matthias entre en Bosnie, bat plusieurs détachements turcs, et se rend maître de Jaicsa, la capitale, après un siége de deux mois et demi. L'année d'après, le sultan Mahomet II vint en personne pour reprendre cette ville; la brèche faite, il fit pendant trois jours donner des assauts réitérés : il fut cependant repoussé par la garnison hongroise. Sur la nouvelle que Matthias accourait au secours des siens, Mahomet se retira à la hâte, abandonnant une grande partie de ses bagages. Sur ces entrefaites la paix avait été définitivement conclue entre Matthias et Frédéric; ce dernier s'engageait à rendre la couronne d'Étienne contre soixante mille ducats; il fut aussi stipulé qu'il succéderait à Matthias, si celui-ci mourait avant l'empereur. Matthias se fit immédiatement couronner en grande pompe à Albe-Royale, et confirma à cette occasion les priviléges contenus dans la bulle d'André II; la joie universelle fut interrompue par la mort de la jeune et belle reine Catherine, fille de Podiébrad, que Matthias chérissait tendrement. Après avoir, en cette même année 1464, entrepris, mais sans résultat, une nouvelle campagne contre les Turcs, le roi eut à combattre les *Frères bohémiens*, bandits qui, au nombre de plus de dix mille, mettaient le pays au pillage, sauf à se retirer, quand ils étaient poursuivis, dans leur forteresse de Kostolan. Matthias la fit raser, et extermina ces brigands jusqu'au dernier. Peu de temps auparavant Podiébrad avait été excommunié par le pape Paul II, pour avoir toléré dans son pays la communion sous les deux formes; une croisade avait été prêchée contre lui, et le pape offrit en 1467 la couronne de Bohême à Matthias, qui se mit immédiatement en mesure de la conquérir. Il rassembla une armée considérable, pour l'entretien de laquelle il augmenta de beaucoup les impôts, ce qui excita un soulèvement en Transylvanie; il y accourut, et sa seule présence suffit pour rétablir l'ordre. Il pénétra ensuite en Moldavie, dont le voïvode Étienne refusait de reconnaître la suzeraineté de la Hongrie; partout vainqueur, il traita les rebelles avec une grande sévérité. De retour en Hongrie, il convoqua à Erlau une diète, pour y faire décider la question si l'on ferait la guerre aux Turcs ou aux Bohêmes hérétiques. Le sultan, occupé alors d'une guerre en Asie, fit demander une trêve; il lui fut répondu que les Hongrois ne

(1) Il ordonna, entre autres dispositions, qu'on devait fournir un cavalier par vingt jobages de terre; c'est de là que vient le mot de *hussar*; *huss* en hongrois signifiant vingt, et *ar* prix, redevance.

pouvaient consentir à aucune espèce d'accord avec l'ennemi de leur foi; que cependant s'il restait tranquille, il ne serait pas attaqué. On avait en effet, ainsi que le désirait Matthias, résolu de faire la conquête de la Bohême. En 1468 l'armée hongroise vint camper à Laa sur la Marche, dans les États de l'empereur, qui s'était allié à Matthias contre Podiébrad; celui-ci se plaça avec ses troupes de l'autre côté de la rivière. Un mois se passa sans d'autres événements que quelques escarmouches. La cavalerie hongroise étant parvenue à couper les vivres aux Bohémiens, Podiébrad se retira en Bohême, chargeant son fils Victorin de défendre une à une les forteresses de la Moravie. Mais Matthias, étant entré dans ce pays, prit en peu de temps Znaim, Trebitsch et le Spielberg; Brunn et Olmütz se rendirent à son approche. Il fit ensuite invasion en Bohême; mais il commit l'imprudence de s'engager au milieu de forêts épaisses avec le gros de son armée, composée surtout de cavalerie, et il se vit tout à coup la retraite coupée par les abattis, que les ennemis élevèrent en quantité sur ses derrières. Il entra alors en pourparlers; les Bohémiens se relâchèrent de leur surveillance, et il s'esquiva heureusement avec toutes ses troupes. Après avoir obtenu de la diète hongroise des subsides pour continuer la guerre, il pénétra en 1469 de nouveau en Bohême; la dévastation marquait ses pas; il parcourut ensuite les principales villes de la Silésie, où il se fit reconnaître roi. Podiébrad, voulant enlever à cette guerre son caractère de guerre de religion, fit élire par la diète du pays pour être son successeur, non l'un de ses deux fils, mais Ladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, prince entièrement orthodoxe. Cette élection fut confirmée en 1470, après la mort de Podiébrad, et Ladislas vint se faire couronner à Prague, amenant avec lui une armée de dix mille hommes. Matthias s'apprêtait à marcher contre lui, lorsqu'il apprit que ses sujets venaient de proclamer roi de Hongrie le jeune Casimir, frère de Ladislas; il avait excité leur mécontentement par son arbitraire et en employant les ressources du pays à la guerre de Bohême, tandis que les Turcs avaient recommencé leurs incursions. Des soixante-quinze comitats qui composaient alors le pays, neuf à peine restèrent fidèles à Matthias; les magnats, irrités de ce qu'il ne les consultait plus que pour la forme, se déclarèrent tous contre lui, sauf le palatin Michel et l'archevêque de Kolocza. En 1472 Casimir entra en Hongrie avec des troupes, et arriva jusqu'à Neutra, qui lui ouvrit ses portes. Mais sur ces entrefaites Matthias avait réuni la diète à Bude, et avait, par son adresse persuasive, ramené vers lui la plupart de ceux qui avaient déclaré sa déchéance. Casimir, se voyant abandonné, retourna à la hâte en Pologne. Il n'y eut bientôt plus que le puissant archevêque de Gran, Vitès, qui résistât encore à Matthias, et lui aussi consentit enfin à se soumettre, lorsque le roi eut accordé certaines concessions au sujet de la participation des grands au gouvernement. Dès que tous les soldats polonais eurent quitté le pays, Matthias fit arrêter l'archevêque; il le relâcha, il est vrai, quelque temps après, mais il lui enleva la plus grande partie de ses attributions, et lui fit subir tant d'humiliations, que le prélat en mourut dans l'année. Après avoir fait de nouveau reconnaître partout son autorité, Matthias entra en 1474 avec dix-huit mille hommes en Silésie, et établit son armée devant Breslau. Ladislas et Casimir vinrent se placer en face de lui; malgré le nombre, bien supérieur, de leurs troupes, ils n'osèrent attaquer le camp retranché de Matthias, qui, évitant toute bataille, se borna à faire enlever aux ennemis les vivres par sa cavalerie; bientôt dénués de toute subsistance, ils se virent obligés à conclure une trêve de deux ans et demi. De retour en Hongrie, Matthias réunit une grande diète, où il fut décidé que les subsides devaient pour le moment être employés exclusivement contre les Turcs, et que pendant un an toutes les forces militaires du pays seraient envoyées contre eux. En effet depuis 1469 ils faisaient tous les ans de terribles invasions, emmenant quelquefois plus de trente mille prisonniers en esclavage. En 1474 ils avaient pénétré jusqu'à Grosswardein. Dans les deux années suivantes Matthias leur fit éprouver plusieurs défaites.

En 1477 il épousa Béatrice, fille de Ferdinand, roi de Naples; aux fêtes données à cette occasion, il déploya toutes les pompes du luxe le plus recherché. En 1477, on ne sait pas encore aujourd'hui pour quelle cause, il déclara la guerre à l'empereur Frédéric; entré avec dix-sept mille hommes en Autriche, il s'en empara entièrement en très-peu de temps; Frédéric, réfugié à Gmunden, était dans une position si précaire, qu'il empruntait par cent et même par soixante florins. Le pape et la république de Venise amenèrent Matthias à signer, le 1er décembre, un traité de paix, obligeant Frédéric à payer au roi 100,000 florins et à lui donner l'investiture de la Bohême. De retour à Bude, Matthias y réunit une diète, qui, tout en lui accordant des subsides contre les Turcs, décréta que pendant cinq ans le roi ne pourrait contraindre personne à une guerre offensive; qu'il ne pourrait faire emprisonner ni exiler personne sans le consentement de ses conseillers et qu'enfin les franchises du pays seraient observées dans toute leur teneur. Ces dispositions, comme le fait remarquer Mailath, caractérisent très-bien le règne de Matthias; elles n'auraient jamais été rendues si les illégalités du roi ne les avaient pas rendues nécessaires. En 1478 la paix fut enfin conclue entre Ladislas et Matthias; ce dernier obtint la Moravie, la Silésie et la Lusace, sous la condition que s'il mourait avant Ladislas celui-ci pourrait récupérer ces provinces moyennant 400,000 florins; dans le cas inverse Matthias devait re-

cevoir la Bohême. Les deux princes eurent une entrevue à Olmutz; Matthias y déploya de nouveau un faste tout oriental, longuement décrit par les chroniqueurs, et qui selon eux ne pouvait être comparé qu'à celui qui régnait autrefois à la cour d'Assuérus. En octobre de la même année le voïwode de Transylvanie, Étienne Batori, et Paul Kiniszi, comte de Temes, défirent complétement à Keniermezö une armée turque, deux fois plus forte que celle des chrétiens.

Frédéric s'étant trouvé hors d'état de payer la somme promise à Matthias, les hostilités recommencèrent; elles se bornèrent d'abord à quelques courses entreprises par des bandes de l'une ou de l'autre armée. Ce ne fut qu'après s'être préparé pendant un an et demi que Matthias entra en Autriche avec une forte armée; il prit immédiatement Haimbourg. Le légat Castelli vint le trouver pour négocier un accord entre lui et Frédéric; il croyait que le roi ne disposait que de peu de ressources et qu'il se prêterait facilement à un accommodement; mais le roi lui montra d'immenses trésors, des engins de guerre en masse (1), et refusa toute espèce de transaction. L'archevêque de Kolocza, celui de ses conseillers qu'il consultait le plus volontiers, ayant parlé dans le sens du légat et ayant blâmé le roi d'avoir, par des motifs d'ambition, augmenté si fort les impôts (2), fut incarcéré et détenu pendant cinq ans. Le 22 janvier 1485, Matthias s'empara de Vienne, après un long siége; il y établit sa résidence, et s'y fit reconnaître comme souverain par les états de l'Autriche, pays dont il se rendit maître, deux ans plus tard, par la capitulation de la ville de Neustadt. Au milieu de ses prospérités, Matthias ressentait un violent chagrin de ne pas avoir d'enfants légitimes; il essaya de préparer le chemin du trône à son fils naturel, Jean Corvin; mais, dès les premiers mots qu'il prononça à ce sujet, il éprouva de la part des magnats la résistance la plus énergique. Le 4 avril 1490, il fut frappé d'apoplexie, avant d'avoir pu faire ratifier ses vœux; il mourut après trois jours de souffrances, durant lesquelles il garda toute sa connaissance, sans pouvoir articuler un mot.

Les quatre portraits qu'on a encore de lui nous le représentent comme un homme de taille moyenne, d'un aspect martial, aux yeux noirs et vifs. Habile à tous les exercices militaires, doué de beaucoup d'esprit naturel, il était un des princes les plus instruits de son temps; sa lecture favorite était la Bible et les classiques latins. D'une activité extraordinaire, il surveillait lui-même de près l'expédition des affaires. Il était d'une bravoure à toute épreuve; plusieurs fois il se rendit déguisé au milieu des armées ennemies pour étudier leur position. Il était adoré des soldats, dont il prenait un soin extrême, visitant souvent les malades et pansant parfois lui-même les blessés. Dans les premiers temps de son règne, il était accessible à tous, même aux pauvres et aux mendiants; plus tard il introduisit à sa cour l'étiquette italienne, et ne donna plus que des audiences à époques fixes. Aussi sévère que juste, il n'avait guère de défaut que celui de trop aimer les conquêtes, ce qui le conduisait à des mesures violentes et arbitraires lorsqu'il ne pouvait pas se procurer autrement les moyens d'augmenter ses possessions (1).

Matthias accorda pendant toute sa vie une protection intelligente aux sciences et aux arts. Il attirait à sa cour un grand nombre d'hommes ou versés dans la littérature ou remarquables par des connaissances d'un autre genre, et il les récompensait de la manière la plus libérale; il aimait à s'entretenir longuement avec eux, et prenait tant d'intérêt aux choses de l'esprit, qu'une conversation qu'il eut un jour avec Regiomontanus le délivra d'une maladie dont il souffrait en ce moment. Après avoir fondé, dès les premières années de son règne, une académie à Presbourg, il réunit dans son château de Bude, en dépensant pour cela 30,000 florins d'or par an, une précieuse bibliothèque de plus de cinquante mille manuscrits; malheureusement elle fut dispersée et en grande partie détruite peu de temps après sa mort. Il faisait venir des pays les plus éloignés les gens les plus habiles dans tous les arts; les chanteurs de sa chapelle étaient regardés comme les meilleurs de toute l'Europe; au rapport de Castelli, son palais de Bude n'avait pas son pareil, même en Italie. Enfin, il s'attacha à introduire dans son pays les meilleures méthodes d'agriculture usitées dans d'autres contrées; sa sollicitude pour le bien-être de ses sujets allait si loin, qu'il fit venir de France et d'Italie des gens experts dans l'art de fabriquer le fromage, alors peu connu en Hongrie. « Il avait semé avec profusion, dit Mailath, les germes du bien, du beau et de l'utile; mais ils ne purent se développer lorsque son œil vigilant et son bras énergique eurent cessé de les protéger, et sous son successeur tout périt misérablement. » Les *Lettres* de Mathias ont été publiées à Kaschau; 1744, 2 vol., in-8°. E. G.

Bonfinius, *Rerum Hungaricarum Decades*. — Turotz, *Chronica Hungarica*. — Dlugoss, *Historia Polonorum*. — Katona, *Historia critica Regum Hungarorum*, t. XIV, XV et XVI. — Galeottus Martius, *De egregie, sapienter, jocose dictis et factis regis Matthiæ*. — Heltai, *Historia Matthiæ, regis Hungariæ*. — Fessler, *Matthias, König von Hungarn*; Breslau, 1793, 2 vol. — Wenzel, *Matthias Corvinus*; Breslau, 1810. — Kaprinai, *Hun-*

(1) Il avait des canons qui, tirés par dix-huit chevaux, lançaient des boulets de mille livres.

(2) La capitation avait été élevée à un ducat par tête.

(1) Voici le jugement que le légat Castelli nous a laissé sur le caractère de Matthias : *Est enim rex doctus, et cum gravitate et majestate quadam dicendi, ut nihil dicat prius quam id sibi credendum videatur. Et profecto contemplatus eundem, ejus linguam, ingenium, mores, astutia et audacia principes omnes, quos novi, excellit. Est rex indefessimi animi, martialis totus, nihil nisi bellum cogitans, et sine verbis faciens.*

garia diplomatica temporibus Matthiæ regis; Vienne, 1767-1772, 2 vol. in-8°. — Kurz, *Geschichte Oestreichs unter Friedrich dem IV*. — Chmel, *Geschichte Friedrichs des IV* — Hammer; *Hist. de l'Empire Ottoman*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*.

MATTHIAS, empereur d'Allemagne, né le 24 février 1557, mort le 20 mars 1619. Fils de l'empereur Maximilien II, il eut pour précepteur le célèbre Busbeck, qui sut lui faire acquérir des connaissances assez étendues dans les lettres et dans les sciences, bien que le jeune archiduc eût d'abord montré une préférence exclusive pour tout ce qui tient à la guerre. Tenu à l'écart à l'avénement de son frère, Rodolphe II, il accepta en 1578 l'offre que lui firent plusieurs seigneurs catholiques des Pays-Bas, alors en guerre avec l'Espagne, de venir prendre le gouvernement de ces provinces; ils voulaient ainsi contrebalancer le pouvoir du prince d'Orange, dont la prépondérance croissante leur faisait craindre l'oppression prochaine de la religion catholique dans ces contrées. Mais, bien que reconnu partout comme souverain, Matthias ne put empêcher que l'autorité réelle restât entre les mains du prince, ce qui lui fit résigner sa dignité à la fin de 1580 : il en conçut contre les protestants un ressentiment profond. Sur les prières de sa mère, il obtint que Rodolphe lui pardonnât d'avoir, malgré la défense expresse de l'empereur, lutté contre la branche espagnole de sa maison; mais il fut relégué pendant plus de dix ans dans une retraite obscure. Chargé en 1593 de commander en Hongrie un corps d'armée contre les Turcs, il ne réussit pas à s'emparer de Gran, dont il avait entrepris le siége. En 1595, devenu, par la mort de son frère Ernest, le plus proche héritier du trône, il fut nommé gouverneur de l'Autriche. L'évêque de Vienne, Klesel, dont il fit bientôt son premier ministre, n'eut pas de peine à lui faire prendre contre les protestants des mesures rigoureuses. Mais, chargé en 1604 de présider la diète de Hongrie, Matthias reconnut que dans ce pays les protestants, à raison de leur puissance, devaient être traités avec ménagement : il conseilla donc à Rodolphe de leur faire quelques concessions. L'empereur s'y étant refusé, Étienne Bocskai leva l'étendard de la révolte; en peu de temps il fut maître de la Transylvanie et d'une grande partie de la Hongrie. Matthias, chargé de traiter avec lui, choisit pour intermédiaire Étienne Illehazi, que Rodolphe avait trois ans auparavant fait injustement condamner à mort. Le 23 juin 1606, la paix, signée à Vienne, stipulait que Matthias gouvernerait dorénavant le pays au nom de l'empereur; que les protestants auraient le libre exercice de leur culte; que l'administration des finances et la garde des forteresses seraient confiées à des Hongrois de naissance; que la constitution ne resterait plus une lettre morte; enfin, que Bocskai recevrait la Transylvanie plus quatre comitats hongrois. Le 11 novembre de la même année, Matthias conclut avec les Turcs une trêve de vingt ans, qui, bien qu'achetée par la cession de Gran et de Kanischa, était encore dans les circonstances du moment ce qu'on pouvait espérer de mieux. L'empereur, dont l'irrésolution avait causé tous les malheurs de l'Autriche, ne voulait pas qu'un autre et surtout Matthias, dont il se défiait, eût la gloire de les avoir réparés; en conséquence il refusa de ratifier les deux traités. Mais Matthias, prévenu de l'intention qu'avait Rodolphe de choisir pour héritier le jeune Ferdinand, de la ligne styrienne, s'était fait reconnaître comme chef de la maison de Habsbourg par un acte signé à l'insu de l'empereur, le 23 avril 1606, par tous les membres de cette famille, sauf l'archiduc Léopold, et il n'eut pas de scrupule d'essayer de contraindre, même par la force, l'empereur à approuver les traités signés avec les Turcs et les Hongrois. Au commencement de 1607 il décida les États catholiques de l'Autriche à se liguer pour le soutenir dans ce but; les protestants de ce pays, lui gardant rancune, restèrent pendant quelque temps fidèles à Rodolphe; mais celui-ci ayant aveuglément refusé d'adoucir quelque peu leur position, ils se laissèrent gagner à la cause de Matthias par l'intermédiaire du même évêque Klesel, qui les avait précédemment persécutés. En Hongrie la diète réunie à Presbourg, au commencement de 1608, se déclara également pour Matthias; le 1er février elle conclut avec les États d'Autriche une ligue en faveur de l'archiduc. Repoussant les offres de transaction que Rodolphe lui fit faire, Matthias entra en avril 1608 avec vingt mille hommes en Moravie, après avoir lancé un manifeste où il stygmatisait l'arbitraire et l'incurie du gouvernement de son frère. Celui-ci, sans armée, abandonné de tous, se résigna, le 17 juin, à céder à Matthias la Moravie, l'Autriche et la Hongrie et à le déclarer son héritier au trône de Bohême. Le 29 septembre Matthias ouvrit à Presbourg la diète hongroise; il y fut couronné, après avoir auparavant rétabli la dignité de palatin, juré de maintenir l'ancienne constitution du royaume et accordé aux protestants de nouveau le libre exercice de leur culte. Cette même faculté fut réclamée dans la plus grande étendue par les protestants de l'Autriche; lorsque Matthias voulut y mettre quelques restrictions, ils prirent les armes, et s'apprêtèrent à la lutte. Malgré l'avis contraire de Klesel, Matthias consentit à céder, et leur octroya une grande mesure de liberté, en sauvegardant cependant les apparences dans les mots, pour ne pas trop irriter la cour de Rome et les Jésuites (1). Mais les protestants ayant ensuite demandé l'exil de Klesel, Matthias, indisposé par le langage hautain dans lequel ils vantaient leur générosité de ne pas avoir réclamé

(1) Dans un des discours tenus pendant les négociations par l'orateur des protestants se trouve développée la théorie complète de la souveraineté de l'aristocratie, dont le prince, y est-il dit, doit en toute chose exécuter la volonté.

tout ce qu'ils étaient en droit et en pouvoir d'obtenir, poussa les catholiques à s'opposer à ce que les concessions faites aux protestants fussent promulguées sous forme de loi. Enfin, en mars 1610, après de longues négociations, l'affaire fut arrangée à l'amiable. En cette même année Rodolphe se mit à réclamer les pays qu'il avait abandonnés à son frère, sous le prétexte que celui-ci n'avait pas exécuté une prétendue promesse de demander pardon des offenses commises par lui contre la majesté impériale. Les autres princes de la maison de Habsbourg ainsi que les prélats catholiques s'interposèrent pour empêcher les deux frères d'entrer en lutte ouverte, ce qui n'aurait pu profiter qu'aux protestants. Par un traité signé, le 15 septembre, Matthias garda les trois pays qu'il possédait, s'obligeant seulement à suivre la volonté de l'empereur quant à la politique extérieure; il consentit aussi à faire amende honorable à son frère. Celui-ci ordonna alors le licenciement des douze mille hommes qu'il avait fait réunir à Passau par l'archiduc Léopold, auquel il accorda depuis toute sa confiance, au point qu'il cherchait à le faire déclarer son successeur en Bohême au détriment de Matthias. Mais ces soldats se plaignirent de ne pas avoir reçu toute la solde qui leur avait été promise et refusèrent de se disperser; en décembre 1610 ils entrèrent, sous la conduite du colonel Rame, en Autriche, qu'ils traitèrent en pays conquis; un mois plus tard ils pénétrèrent en Bohême, pillant et saccageant tout sur leur passage. En février 1611 ils s'emparèrent même d'une partie de Prague. Les états de Bohême, alors réunis dans cette ville, appelèrent Matthias, pour qu'il les délivrât de ces brigands, que Rodolphe venait de reprendre à son service, dans le but de mettre fin à la résistance qu'il éprouvait de la part des protestants. L'empereur fit immédiatement faire le siége de la vieille ville, qui était au pouvoir des états; mais à peine la canonnade avait-elle commencé, que, tergiversant comme d'ordinaire, il fit cesser le feu et il congédia toutes ses troupes. Il eut bientôt à s'en repentir; car, traité presque comme un prisonnier, il se vit contraint par les états à résigner le trône de Bohême en faveur de Matthias, qui arrivé à Prague le 24 mars en repartit le 28 août sans avoir voulu voir son frère. Une pension de 300,000 florins et quelques domaines furent assignés à Rodolphe. De retour à Vienne, Matthias, âgé alors de cinquante-cinq ans, épousa Anne, fille de l'archiduc Ferdinand de Tyrol. Rodolphe, s'étant plaint aux électeurs de la violence qu'il avait subie, n'en reçut pour toute réponse que des condoléances qui lui donnaient à entendre qu'il devait ses malheurs à son incapacité; il ne survécut que quelques mois à son humiliation, et mourut le 20 janvier 1612.

Matthias, élu empereur le 13 juin de cette année, à défaut d'autres candidats, nourrissait l'espoir de ramener en Allemagne la paix et la concorde, ayant d'un côté de l'influence sur les catholiques par sa qualité de Habsbourg, et s'étant de l'autre côté concilié la faveur des protestants par ses égards envers eux en Autriche et en Bohême. En conséquence, il convoqua, en août 1613, à Ratisbonne une diète pour y faire vider les contestations qui divisaient les partis religieux et pour amener le règlement d'une quantité de questions importantes, telles que la réforme de la justice et celle de la monnaie. Mais aucun projet ne fut discuté; tout se borna à un vote de subsides contre les Turcs. La bonne volonté de Matthias vint échouer contre l'indifférence des princes laïques pour le bien de l'Empire, et surtout contre l'opposition systématique des ministres du jeune électeur palatin, qui, forts de l'appui de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, ainsi que de tous les calvinistes de l'Allemagne, avaient dès lors en vue d'arracher à la maison d'Autriche la couronne impériale pour la faire donner à leur maître. Les manœuvres de la cour palatine continuant à entretenir dans l'Empire des germes de graves dissensions, il se forma à la cour impériale un parti qui, conduit par l'archiduc Ferdinand de Styrie, réclamait des mesures énergiques contre ces menées, du reste désapprouvées par la majeure partie des protestants. Mais l'empereur et son ministre Klesel, qui était devenu cardinal, observant avec sagesse que l'excitation des esprits pouvait à la moindre étincelle amener une conflagration générale, préférèrent laisser aux choses leur libre cours, et ne pas intervenir par la force. Prudent en ce qui touchait les affaires religieuses, Matthias se montrait plein d'ardeur à reprendre la lutte contre les Osmanlis et leur allié Bethlen Gabor, prince de Transylvanie; mais n'ayant pu obtenir de secours pécuniaires des députés de tous les États de la monarchie, qu'il avait réunis en 1614 à Linz, il conclut avec les Turcs, le 12 mai de l'année suivante, une nouvelle trêve de vingt ans (1); et il signa quelques jours plus tard un accord avec Bethlen Gabor.

En 1617 Matthias essaya, mais en vain, de faire dissoudre les confédérations ennemies, qui, sous le nom de *Ligue catholique* et *Union protestante*, empêchaient l'accommodement des affaires religieuses. En cette même année, il se décida, malgré son antipathie pour son cousin Ferdinand, à le faire reconnaître pour son héritier dans les divers pays de la monarchie; il céda en cela aux instances des archiducs Albert et Maximilien, ses frères, qui, vieux et sans enfants, avaient renoncé à leurs droits de succession en faveur de Ferdinand. Bientôt après, il eut à lutter contre les envahissements des états de la Bohême, qui, poussés par le comte de Thurn, blessé de ce que l'empereur lui avait retiré l'office de burgrave de

(1) On a signalé comme une chose curieuse que le cardinal Klesel et le grand-vizir, qui négocièrent ce traité, étaient tous les deux fils de boulanger.

Karlstein, se mirent à envenimer les différends qui naissaient tous les jours à propos de la religion. Matthias eut la malheureuse idée de nommer parmi les dix membres de la régence chargée du gouvernement du pays Slawata et Martinitz, deux anciens conseillers de Rodolphe, détestés de l'opposition aristocratico-protestante. L'agitation augmenta, lorsque cette régence eut empêché la construction, du reste illégale, de deux églises protestantes à Braunau et à Klostergrab; peu à peu cette affaire prit de si grandes proportions, que les principaux chefs protestants ou *utraquistes*, comme on les appelait en Bohême, s'assemblèrent à Prague, le 21 mai 1618, pour délibérer sur les moyens de vaincre l'opposition que la régence, approuvée par Matthias, mettait à l'édification de ces églises. Il leur fut donné communication d'un rescrit impérial, qui leur ordonnait de se séparer immédiatement, mais dans des termes si réservés, qu'ils n'en furent que plus enhardis dans leur résistance. Le 23, toujours excités par le comte de Thurn, ils se rendirent dans la salle où siégeait la régence, pour demander des explications; la discussion s'échauffa bientôt au point que Martinitz et Slawata ainsi que leur secrétaire Fabricius furent jetés par la fenêtre de plus de cinquante pieds de haut. Cette brutalité, qui ne fut cependant suivie de la mort d'aucun d'eux, devint le signal de la fameuse guerre de Trente Ans. Immédiatement les protestants s'emparèrent du pouvoir, et en confièrent l'exercice à trente directeurs, qui, sous l'instigation de Thurn, se mirent en relation avec leurs coréligionnaires des autres États de la monarchie ainsi qu'avec la cour palatine. Matthias, ne disposant que de faibles ressources en troupes et en argent, prit, sur le conseil de Klesel, la voie des pourparlers. Mais Ferdinand, qui, d'accord avec l'archiduc Maximilien, voulait faire rétablir le pouvoir impérial par la force des armes, fit arrêter Klesel à l'insu de Matthias, et ordonna qu'il fût conduit dans un fort du Tyrol. Matthias, souffrant de la goutte et alité, ne put se venger de cet affront fait à son autorité. Deux corps d'armée, commandés par Bucquoy et par Dampierre, entrèrent en Bohême, sans faire de grands progrès, il est vrai; mais cela suffit pour que les directeurs demandassent à négocier; l'électeur de Saxe, proposé pour arbitre par Matthias et accepté par eux, convoqua les deux partis pour le 14 avril 1619, à Eger, pour traiter de la paix. Le prince d'Anhalt, Chrétien, qui dirigeait la cour palatine, et désirait que l'affaire ne s'arrangeât pas, envoya, en novembre 1618, le célèbre Mansfeld avec quatre mille hommes au secours des Bohémiens; le 21 de ce mois, la forte place de Pilsen fut prise d'assaut par ce général. On continuait néanmoins à travailler à un accommodement, lorsque Matthias mourut, frappé d'un coup d'apoplexie. Si malgré son activité et sa bonté naturelle, il n'avait pu surmonter les difficultés inextricables créées sous le déplorable règne de son prédécesseur; il avait su au moins retarder le moment du conflit général, qui éclata immédiatement après sa mort. E. G.

Khevenhuller, *Annales Ferdinandei*. — Im. Weber, *Sylloge Rerum tempore Matthiæ Cæsaris gestarum*; Giessen, 1621, in-4°. — Londorp, *Œstreichischer Lorbeerkranz*. — Mensel, *Neuere Geschichte der Deutschen*, tomes V et VI.

MATTHIAS (*Pierre*), théologien belge, né à Mons, en 1575, mort à Namur, le 19 juillet 1642. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1598, et durant vingt-quatre ans occupa différentes chaires de la province wallone. On a de lui : *L'Exercice de l'Amour, ou les stations de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*; Lille, 1626, in-24; souvent réimprimé; — *Le Cénacle, ou traité des vertus que Notre Seigneur Jésus-Christ a pratiquées en sa dernière cène*; 1631. Ces vertus sont l'obéissance, l'humanité et la charité; — *Paradisus cœlestis*; Anvers, 1640, in-12 : l'auteur y partage l'empyrée en onze demeures : les neuf premières sont habitées par les différentes classes de bienheureux, de saints et d'anges, la dixième est réservée à la Vierge et la onzième à l'humanité de Jésus-Christ. Le P. Matthias donne une description détaillée des merveilles du Paradis, etc. Ce traité mystique a été trad. en italien, par le dominicain Nicolas Riccardi. Le P. Matthias a laissé en manuscrits *De Corporibus gloriosis* et *De Gloria essentiali*. A. L.

Alegambe, *Bibl. Scrip. Soc. Jesu*, p. 387. — Sotwell, *Bibliotheca Scriptorum Soc. Jesu*, 682. — Bossut, *Hist. de Mons*, p. 434.

MATTHIEU (Saint), surnommé *Lévi*, premier évangéliste et l'un des douze apôtres, mourut vers le milieu du premier siècle, en Perse ou en Caramanie, suivant l'opinion commune. Rufin et Socrate le font prêcher et mourir chez les Éthiopiens. Natif de Capharnaüm ou des environs, il était fils d'Alphée et de Marie, cousine ou sœur de la sainte Vierge. Publicain ou chargé de lever les impôts, il était comme fonctionnaire romain odieux aux Juifs, ses compatriotes. C'est sur les bords de la mer de Galilée, près de Capharnaüm, que Jésus rencontra notre évangéliste : « Il vit assis au bureau des recettes (καθήμενον ἐπὶ τὸ τελώνιον) un homme qui s'appelait Matthieu, et lui dit : Suis-moi; — et cet homme se leva et le suivit (1). » Mais avant de quitter sa maison, ce nouveau disciple offrit à Jésus-Christ un festin, auquel se trouvaient beaucoup de publicains, ce qui scandalisa fort les pharisiens : ils en firent la remarque aux autres disciples : « Pourquoi, leur disaient-ils, votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs? » Jésus-Christ l'ayant entendu, apostropha ces hypocrites par cette belle parole : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice (ἔλεος θέλω καὶ οὐ θυσίαν), c'est

(1) Saint Mathieu, IX, 9.

à dire des *actes* et non des *cérémonies* (1). » Dans la liste des apôtres (2) Matthieu *le publicain* (Ματθαῖος ὁ τελώνης) est placé le huitième, entre Thomas et Jacques. Voilà tout ce que l'on sait de saint Matthieu, d'après l'Évangile même qui en porte le nom. La tradition ajoute qu'il répandit la nouvelle religion dans le Pont et en Éthiopie. Au rapport de Clément d'Alexandrie, il ne mangeait que des fruits et des herbes. On ignore absolument la date et le genre de sa mort. Sa fête est célébrée par l'Église latine le 21 septembre. On prétend posséder des reliques de l'apôtre évangéliste à Salerne, en Italie, et à Beauvais et Saint-Mahé en France.

Le texte grec de saint Matthieu est-il l'original ou n'est-ce qu'une tradition de cet Évangile qui aurait été primitivement écrit en araméen (hébreu ou syriaque)? Telle est la question qui divise depuis longtemps en deux camps opposés les philologues et les théologiens. Après avoir lu attentivement tous les arguments exposés pour et contre dans le gros volume de M. Ébrard, professeur de théologie à Erlangen (*Wissenschaftliche Kritik der Evangelischen Geschichte*, 1850), il nous a été impossible de nous former là-dessus une opinion exacte; ce qu'il y a de certain, c'est que le texte grec est fort ancien, et qu'il remonte à la fin du 1[er] siècle, tandis que personne, pas même de ceux qui en parlent, n'a vu ce prétendu original sémitique. Au reste, cette question, comme tant d'autres qui diviseront toujours les exégètes, n'a pour nous aucune valeur. Ce qu'il y a pour nous d'important (comme nous l'avons déjà montré aux articles *saint* JEAN, *saint* LUC et *saint* MARC), c'est l'*esprit*, « qui vivifie »; que d'autres se disputent sur la *lettre*, « qui tue ».

Dans son récit de la Vie de Jésus, saint Matthieu cherche surtout à faire accorder la venue du Messie avec les prophéties de l'Ancien Testament, et il semble avoir écrit moins pour convertir les païens que les Juifs, ses compatriotes. C'est dans cette intention, évidente à chaque page, que seul il donne, au début de son Évangile, une longue généalogie de Jésus-Christ, qu'il fait remonter à Abraham. On a mis la concordance des évangélistes dans le relevé des détails historiques de la vie de Jésus ou dans la narration de ses miracles, qui, omis par les uns, sont donnés par les autres. Mais ce défaut d'accord même prouve que ces détails ne sont pas l'essence de la religion. Bien plus : l'institution des sacrements du baptême et de l'eucharistie, que tous les chrétiens, catholiques ou protestants, regardent comme des dogmes fondamentaux, ne repose point sur l'accord de tous les évangélistes. Ainsi, il n'est question de l'institution formelle du baptême que dans saint Matthieu (3) : saint Luc et saint Jean n'en parlent point, et Saint Marc se borne à quelques mots (1). Quant à l'institution de l'eucharistie, elle ne se trouve aussi que dans les deux premiers évangélistes (2). Saint Luc est ici très-incomplet (ch. XXII, 19-20), et saint Jean, le disciple chéri de Jésus-Christ, n'en dit pas un mot.

Mais il en est tout autrement pour l'esprit de la doctrine qui trace aux chrétiens leur ligne de conduite. C'est là, pour le répéter, que règne la plus parfaite harmonie. Le magnifique sermon de la montagne, contenu dans saint Matthieu (chap. V-VII), se retrouve, pour le fond, dans les trois autres évangélistes. Tous sont d'accord sur le sens de ces passages : « Si votre justice n'est pas meilleure que celle des scribes et des pharisiens, vous ne ferez point partie du royaume des cieux. — Vous avez entendu dire qu'il faut aimer son prochain et haïr son ennemi; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous offensent et vous persécutent; c'est ainsi que vous serez les fils du Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. — Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur (Πάντα ὅσα ἂν θέλητε ἵνα ποιῶσιν ὑμῖν οἱ ἄνθρωποι, ὄυτως καὶ ὑμεῖς ποιεῖτε ἀυτοῖς). — Gardez-vous bien des faux prophètes, qui viennent vers vous sous l'enveloppe des brebis, et qui au dedans sont des loups féroces. — Ceux qui font de longues prières et qui s'écrient : Seigneur! Seigneur! ne viendront pas tous dans le royaume des cieux; il n'y a que ceux qui auront fait la volonté du Père. — Celui qui entend mes paroles et les exécute (ποιεῖ), je le compare à l'homme sage qui a construit sa maison sur le roc..... Mais celui qui les entend et ne les exécute pas ressemble à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable » (3). — Tel est le sens de la vraie religion du Christ : celle-là n'a point encore régné parmi les hommes.

F. H.

Saint Jérôme, *De Vir. illustr.* — Eusèbe, *Hist. Eccles.* — Saint Clément d'Alex., *Strom.*, — Tillemont,

(1) Saint Matthieu, 11-13. Comp. Marc, II, 14; Luc, V, 27.

(2) Saint Matthieu, X, 2 : le premier est Simon, dit *Pierre*, et le dernier Judas Iscariotte.

(3) Saint Matthieu, XXVIII, 19 : Πορευθέντες μαθητεύσατε πάντα τὰ ἔθνη, βαπτίζοντες ἀυτοὺς εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ ὑιοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος (*Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*).

(1) Saint Marc, XVI, 16 : Ὁ πιστεύσας καὶ βαπτισθεὶς σωθήσεται, ὁ δὲ ἀπιστήσας κατάκριθήσεται (*Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit, qui vero non crediderit condemnabitur*).

(2) Saint Matthieu, XXVI, 26-27..... Λάβετε, φαγετε τοῦτο ἐστι τὸ σῶμα μου· ..... Πίετε ἐξ ἀυτοῦ πάντες· τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἶμα μου, τὸ τῆς καινῆς διαθήκης (... *Accipite et comedite : hoc est corpus meum..... Bibite ex hoc omnes, hic est enim sanguis novi testamenti*). Comp. saint Marc, XIV, 22-24.

(3) C'est dans ce même sermon de la montagne que se trouve aussi l'Oraison Dominicale, la prière que le Seigneur avait enseignée à ses disciples. Elle présente de notables différences avec l'Oraison Dominicale donnée par saint Luc.

Mém. eccles. — D. Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés.* — Winer, *Bibl. Lex.*

MATTHIEU, prélat français, né dans le pays Remois, suivant Pierre le Vénérable, mort à Pise, le 28 décembre 1134. Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, nous apprend, dans l'épître dédicatoire de ses *Dialogues*, qu'il avait fait ses études avec Matthieu dans la ville de Laon. De Laon Matthieu se rendit à Paris, où il embrassa la vie monastique à Saint-Martin-des-Champs. Nous le voyons en 1117 prieur de cette maison; en 1122, il est à Cluni, où vient de l'appeler Pierre le Vénérable. Peu de temps après celui-ci se rend à Rome, allant solliciter l'appui du siége apostolique contre un audacieux rival, qui l'avait dépossédé de son abbaye. Matthieu l'accompagne dans ce voyage, voit Honorius II, se concilie son estime, et est élevé par ce pape à la dignité de cardinal-évêque d'Albano. Il revint ensuite en France pour y remplir les fonctions de légat, et présida les conciles de Troyes, de Rouen et de Reims (1128), de Châlons et de Paris (1129). Honorius II étant mort, Innocent et Anaclet se disputent la tiare. Matthieu se prononce pour Innocent, et travaille avec ardeur à le faire accepter en France. En 1131 il est en Allemagne, où s'assemble par ses soins le concile de Mayence, concile rendu célèbre par la déposition de Brunon, évêque de Strasbourg. Toute l'Église chrétienne est en proie à une vive agitation : partout éclatent des tumultes. Ne gémissons pas trop sur ces désordres : ils sont l'indice d'une vie plus active, ils annoncent le réveil de l'intelligence, longtemps assoupie. Que s'il n'y a pas dans l'Église un autre droit reconnu que celui de l'autorité, toute manifestation de l'esprit individuel est une révolte. Sans aucun doute : mais ces révoltes seront fécondes; elles doivent enfanter le treizième siècle. Le cardinal-évêque d'Albano remplit dans ces débats un rôle considérable. S'il est du parti d'Innocent II, ce parti n'est pas beaucoup mieux discipliné que celui d'Anaclet, et en conséquence les personnalités brillantes parlent, agissent dans ce parti avec autant de liberté que dans l'autre. Le cardinal Matthieu ose lui-même blâmer la conduite d'Innocent, et il exprime ce blâme en des termes si peu mesurés qu'Innocent lui retire son mandat et lui ordonne de quitter la France (1133). Il parut en 1134 au concile de Pise, remplit ensuite une mission peu importante, et revint mourir à Pise. C'était un homme sévère, qui sous l'habit séculier avait conservé les mœurs d'un moine.
B. H.

Petri Venerabilis *Epist.*, lib. II, *epist.* 3, 9. — Labbe, *Concil.*, t. X, col. 922, 986, 988. — *Hist. Littér. de la France*, t. XIII, p. 51.

MATTHIEU OURHAIETSI, c'est-à-dire *d'Édesse*, chroniqueur arménien, vivait dans le douzième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il mourut lors de la prise d'Édesse par le sultan Emad-eddin-Zonki, en 1144. Il composa une chronique, qui va depuis le milieu du dixième siècle jusqu'à l'année 1132. Ce volumineux ouvrage est resté inédit. On prétend que le P. Sixte de Vesoul en avait traduit une partie sous le titre d'*Histoire de la première Croisade;* mais cette traduction est probablement restée manuscrite. Un fragment de cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Détails historiques de la première expédition des chrétiens dans la Palestine, sous l'empereur Zimiscès ; tirés d'un manuscrit inédit de la Bibliothèque impériale, composé dans le douzième siècle, traduit en français par F. Martin, et accompagné de notes* par Chahan de Cirbied ; Paris, 1811, in-8°.
Z.

Cirbied, *Notice sur la Chronique de Matthieu d'Édesse*, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XI.

MATTHIEU, abbé de Ninove, né à Schoorisse, dans le comté d'Alost, en Flandre, mort dans l'abbaye du Mont-Saint-Martin, diocèse de Cambray, en 1195. Il fut d'abord reçu dans cette abbaye chanoine régulier de Prémontré ; puis nous le voyons en 1190 élu abbé de Ninove : enfin, après cinq ans passés dans cette charge, il abdique et se retire au Mont-Saint-Martin. Matthieu a été fort célèbre de son temps comme prédicateur et comme interprète des Écritures; mais il paraît que ses œuvres manuscrites sont perdues.
B. H.

Hist. Littér. de la France, XV, p. 184.

MATTHIEU *de Vendôme*, poëte latin moderne, né à Vendôme, mort dans les dernières années du douzième siècle, ou les premières du treizième. Il y a beaucoup d'erreurs accréditées sur son compte. La plus grave est celle des frères Sainte-Marthe, qui l'ont confondu avec l'abbé de Saint-Denys, mort près d'un siècle après lui. On sait avec certitude que le poëte Matthieu était contemporain de Barthélemy de Vendôme, archevêque de Tours, dont la carrière finit le 15 octobre 1206. On a de lui : *Tobias*, poëme en vers élégiaques sur l'histoire des deux Tobie, imprimé pour la première fois à Lyon, en 1489, in-fol., et pour la dernière, à Brême, en 1642, in-8° ; — *Comœdia Milonis*, poëme de 256 vers élégiaques, publié en 1834 par M. Maurice Haupt ; — *Comœdia de glorioso Milite*, publié par M. Edélestan Duméril, dans l'appendice de ses origines du théâtre moderne ; Paris, 1849, in-8° ; — *Comœdia Lydiæ*, dans le même ouvrage de M. Duméril. M. Endlicher mentionne parmi ses ouvrages inédits un traité de grammaire : *Summula de schematibus et coloribus sermonum*, manuscrit de Vienne. Au nombre de ses poëmes également inédits, on désigne : *Metrum super Salutationem Angelicam ; — De Piramo et Thisbe ; — Æquivoca Carmina ; — Carmina de rebus ad Christianam Religionem spectantibus.* Enfin deux opuscules lui sont encore attribués sous les titres suivants *De Arte versificatoria, Synonyma.* B. H.

Hist. Litt. de la France, XV, 420 et XX, 54.

MATTHIEU PARIS, le meilleur chroniqueur latin du treizième siècle, né vers 1195, mort en 1259. On ignore si sa famille était anglaise, normande ou française. Son surnom de *Paris* indique peut-être simplement qu'il avait fait ses études à Paris. Il entra comme novice dans le monastère bénédictin de Saint-Albans en Angleterre, vers la fin du règne de Jean sans Terre, et prit l'habit religieux le 21 janvier 1217. Il paraît qu'il montra du goût pour les relations historiques et un certain talent comme écrivain et calligraphe, puisque après le départ de Roger de Wendover, chroniqueur du monastère, en 1235, il fut chargé de le remplacer. Il s'acquitta de ces fonctions avec une véracité et une hardiesse fort méritoires, mais qui ne plurent pas toujours à ses contemporains. Il a consigné dans sa *Chronique* les incidents notables de sa vie. Le plus marquant fut son voyage en Norvège. Le roi Hakon l'avait invité à venir réparer le désordre financier du monastère de Saint-Benoît de Holm. Matthieu Paris partit muni de lettres du pape Innocent IV et du roi de France Louis IX, et atteignit Berghen, le 10 juillet 1248. Il fut parfaitement accueilli par le roi Hakon, et s'acquitta heureusement de sa mission. De retour en Angleterre en 1250, il y jouit de la faveur du roi Henri III, dont il ne ménageait pas cependant les actes politiques. Ce prince aimait à causer familièrement avec le chroniqueur. « Leur entretien, dit le duc de Luynes, avait souvent pour objet le comte Richard, frère du roi, qui venait d'obtenir la couronne impériale, et Henri nommait à l'historiographe tous les princes allemands qui avaient pris part à l'élection..... Cette situation privilégiée ainsi que l'estime particulière accordée à la science et aux vertus du moine de Saint-Albans lui facilitèrent les moyens de puiser aux sources les plus certaines les matériaux dont il composait sa *Chronique*. Il fut l'ami de l'abbé de Ramesey, de Nicolas de Fernham, évêque de Durham, de Jean Crachale, clerc spécial de Robert Grosse-Teste; de maître Jehan de Basingestakes, archidiacre de Leicester, l'un des hommes les plus savants du treizième siècle. Nous le voyons dans les mêmes rapports avec Richard, évêque de Bangor, Roger de Thurkeby, chevalier très-lettré. Il apprend du Juif Aaron d'York les persécutions et les exactions dont il avait été accablé; il consulte Ranulphe Besace, ancien médecin de Richard Cœur de Lion, et qui avait vu Saladin; les lettres écrites de la Terre Sainte par Guillaume de Châteauneuf, maître de l'Hôpital de Jérusalem, lui sont communiquées; enfin, Thomas Shirburne l'instruit des faits relatifs à la sanglante tragédie des Pastoureaux. »

Matthieu Paris cessa d'écrire au commencement de juin 1259, et mourut quelques mois après. Son principal ouvrage est son *Historia major*, qui commence à la conquête normande et s'étend jusqu'à l'année de la mort de l'auteur; elle a été continuée par Guillaume Rishanger jusqu'à la mort de Henri III, en 1272. L'*Historia major* fut publiée pour la première fois par l'archevêque Parker; Londres, 1571, in-fol.; cette édition fut reproduite à Zurich, 1606, 2 vol. in-fol.; une édition plus complète fut donnée par William Watts, Londres, 1640 ou 1641, 3 vol. in-fol., et reproduite à Paris, 1644, 4 vol. in-fol., Londres, 1684, 5 vol. in-fol. L'édition de Watts contient, outre les variantes et d'amples index, deux autres ouvrages inédits du même auteur : *Duorum Offarum Merciorum regum* (*S.-Albani fundatorum*) *Vitæ*; — *Viginti trium abbatum S. Albani Vitæ*; — *Additamenta*, servant d'éclaircissements et de pièces justificatives à la *Grande Histoire*; ces diverses productions sont aussi comprises dans les éditions de 1644 et de 1684. Le British Museum et les bibliothèques des colléges Corpus-Christi et Benet à Cambridge contiennent les manuscrits d'un abrégé de l'*Historia major* fait par l'auteur lui-même, qui retrancha plusieurs détails de son œuvre, en ajouta d'autres, et intitula cette nouvelle rédaction *Chronica majora Sancti-Albani*. Longtemps après, Guillaume Lambard, secrétaire de Matthieu Parker, abrégea les *Chronica majora*, et leur donna le nouveau titre de *Historia minor*. On attribue à Matthieu Paris, sur l'autorité douteuse de Bale et Pits, des ouvrages aujourd'hui perdus, et dont plusieurs n'étaient que des extraits de sa *Chronique*. D'après quelques indications assez anciennes, son histoire commençait à la création du monde; on s'est appuyé sur ce renseignement pour attribuer à Matthieu Paris la compilation historique qui est en tête de la *Chronique* de Matthieu de Westminster. Cette revendication ne paraît pas fondée. Loin d'avoir été dépouillé par un autre, Matthieu Paris s'est approprié l'ouvrage d'autrui. La portion de son *Histoire* jusqu'en 1235 n'est guère qu'une transcription de la *Chronique* de Roger de Wendover, Windleshore ou Windsor, moine du monastère de Saint-Albans, mort prieur de Belvoir, en 1237. Quelques récents archéologues regardent Matthieu Paris comme le véritable auteur des *Flores Historiarum*, attribuées ordinairement à ce même Roger de Wendover; mais les droits de ce dernier ont trouvé d'énergiques défenseurs, entre autres le révérend H. O. Coxe, éditeur des ouvrages de Roger de Wendover (1841-1842).

L'*Historia major* est écrite avec une grande liberté à l'égard de l'Église romaine; aussi a-t-elle été regardée avec faveur par les écrivains protestants et maltraitée par les catholiques; ceux-ci sont allés jusqu'à supposer qu'elle avait été fabriquée ou du moins très-altérée par les réformés; mais la collation attentive de nombreux manuscrits faite par Watts ne permet pas d'admettre cette supposition. L'*Historia major* est bien l'œuvre d'un bénédictin du treizième siècle; mais ce bénédictin

avait ses passions et n'était pas toujours impartial. Lingard, écrivain catholique, l'a jugé sévèrement : « Accoutumé, dit-il, à déchirer les grands, soit ecclésiastiques, soit séculiers, il semble avoir rassemblé ou conservé toutes les anecdotes scandaleuses qui pouvaient satisfaire son goût pour la censure. Il paraîtra peut-être malveillant de parler rudement de cet historien favori; mais je suis en mesure d'affirmer que dans les circonstances où j'ai pu comparer ses pages avec les pièces authentiques ou avec des écrivains contemporains, j'ai le plus souvent trouvé leur désaccord si grand, que sa narration prenait l'apparence d'un roman plutôt que celle de l'histoire. » M. le duc de Luynes conteste l'équité de ce jugement : il avoue que Matthieu Paris se trompe parfois; mais, ajoute-t il, « que d'erreurs ne trouverait-on pas dans les écrivains même postérieurs, lorsqu'ils ont, comme lui, voulu traiter l'histoire de toute l'Europe? Personne ne lira, d'ailleurs, la *Grande Chronique* sans y puiser une ample connaissance des mœurs et des grands événements du moyen âge (1). » Une traduction anglaise de l'*Histoire* de Matthieu Paris fait partie de l'*Antiquarian Library* de Bohn. Les *Flowers of History of Roger of Wendover* forment deux volumes de la même série. L'*Historia major* (*Grande Chronique*) de Matthieu Paris a été traduite en français par M. Huillard-Bréholles; Paris, 1840-1841, 9 vol. in-8°. L. J.

Préfaces des éditeurs de Matthieu Paris. — Le duc de Luynes, *Introduction* à la traduction de M. Huillard-Bréholles.

MATTHIEU *de Vendôme*, régent de France, né vers 1220, mort le 25 septembre 1286. On l'a confondu souvent avec le poëte Matthieu, bien que l'intervalle d'un siècle les sépare. En 1258, il fut élu abbé de Saint-Denis, près Paris. On a des titres qui se rapportent aux premiers temps de sa prélature; mais ils ont peu d'intérêt. En 1260, au parlement du bois de Vincennes, il siége le premier après les évêques. En 1263, selon une chronique particulière de Saint-Denys (en 1267, suivant Guillaume de Nangis), le roi Louis IX et l'abbé Matthieu rapprochent et disposent dans un nouvel ordre les tombeaux des anciens rois, auparavant dispersés en diverses parties de l'abbaye. C'est un événement considérable dans l'histoire de cette antique maison. Dès ce temps l'abbé Matthieu était un personnage important dans l'Église, dans l'État. On ne sait pas comment il avait acquis ce renom et cette influence ; mais on peut supposer que, souvent appelé près du roi, il l'avait souvent bien conseillé, et que le roi lui avait publiquement, en plus d'une occasion, payé la dette de sa reconnaissance. On offrit à Matthieu, en 1269, l'évêché d'Evreux ; plus tard, suivant son épitaphe, on le supplia d'accepter l'archevêché de Tours ; mais il refusa l'une et l'autre de ces charges. Il aima mieux rester près du roi, dont il était devenu le confesseur, le plus intime confident. En l'année 1270, Louis, partant pour sa dernière croisade, institua régents du royaume, en son absence, Matthieu de Vendôme et Simon de Nesle. *Locum tenentes domini regis Franciæ* : tel est le titre joint à leurs noms dans les diplômes émanés de leur chancellerie. Mais avant la fin de cette funeste année, Louis mourait en Afrique. Philippe le Hardi, son fils et son successeur, confirma les pouvoirs des deux régents jusqu'à son retour en France. La reconstruction de la basilique de Saint-Denis, commencée en 1231 par Odon Clément, fut achevée en 1281 par l'abbé Matthieu. L'ouvrage avait été sans doute plusieurs fois interrompu. Remarquons, toutefois, que la plupart des grands édifices du moyen âge ont été bâtis presque avec la même lenteur. Depuis le retour de Philippe, Matthieu n'était plus régent du royaume. Il était ministre, *regni administer*. A la mort de Philippe, en 1285, la régence lui fut de nouveau confiée. Mais sous ces titres différents son autorité fut toujours la même : depuis l'année 1270 jusqu'à l'année 1286, époque de sa mort, Matthieu fut en réalité l'administrateur suprême de toutes les affaires du royaume ; comme le déclare, en des termes qui méritent d'être rapportés, la Chronique de Rouen, publiée par le P. Labbe : « Per quem totum regnum Franciæ regebatur; et ad nutum ejus omnia fiebant, et quem volebat exaltabat, et contra. » Ce qui nous est, en outre, confirmé par son épitaphe :

Regum Francorum per tempora longa duorum
Regni gessit onus.

Aussi lit-on son nom sur un très-grand nombre d'actes publics conservés au Trésor des Chartes. Les auteurs du *Gallia Christiana* ont analysé plusieurs de ces diplômes, qui se rapportent à l'histoire de toutes les églises de France. B. H.

Gallia Christiana, VII, col. 391-396. — Guill. de Nangis, *Chron.*, sub. ann. 1286. — Félibien, *Hist. de l'Abb. de S.-Denys.* — Doublet, *Hist. de l'Abb. de S.-Denys.* — *Hist. Litt. de la France*, XX, 1.

MATTHIEU *de Westminster*, chroniqueur anglais, vivait au commencement du quatorzième siècle, sous le règne d'Édouard II. On ne sait presque rien de sa vie, qui s'écoula dans le monastère bénédictin de Westminster, près de l'ancien palais des rois d'Angleterre, où se tenaient les parlements. Matthieu composa une histoire ou chronique universelle, divisée en six âges et trois livres. Le premier livre s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'ère chrétienne; le second depuis la naissance du Christ jusqu'à la conquête normande; le troisième depuis la conquête normande jusqu'au commencement du règne d'Édouard II (1307). Un autre auteur a continué l'ouvrage jusqu'à la mort d'Édouard III, en 1377. Le troisième livre de Mat-

(1) Matthieu Paris, qui mentionne avec soin les faits merveilleux, miracles, visions, qui arrivaient ou paraissaient arriver de son temps, indique avec autant d'attention et sans doute plus d'exactitude les éclipses et les divers phénomènes astronomiques et météorologiques.

thieu de Westminster est très-estimé; l'auteur a pris pour modèle Matthieu Paris, et il le surpasse en exactitude. Son ouvrage fut publié pour la première fois par l'archevêque Parker, sous le titre de *Flores Historiarum per Matthæum Westmonasteriensem collecti, præcipue de rebus Britannicis, ab exordio mundi usque ad annum* 1307; Londres, 1567, in-fol.; 1570, in-fol. La réimpression de Francfort, 1601, in-fol., a été faite d'après l'édition de 1570; elle contient de plus : *Chronicon ex Chronicis, ab initio mundi ad ann. Domini* 1118 *deductum, auctore Florentio Wigorniensi* (Florence de Worcester), *cui accessit continuatio usque ad ann.* 1141. Une traduction anglaise des *Flores Historiarum*, par C. D. Yonge, forme deux vol. de l'*Antiquarian Library* de Bohn (1853). Z.

Préface de l'édition de Parker.

MATTHIEU *de Krokov*, savant cardinal allemand (1), né au château de Krokov, vers le milieu du quatorzième siècle, mort à Worms, le 5 mars 1510. Après avoir enseigné la théologie à l'université de Prague, dont il devint le chancelier, il quitta cette ville lors de la guerre des hussites, et alla professer à Paris et ensuite à Heidelberg. Nommé secrétaire et conseiller de l'empereur Robert, il fut en 1505 appelé par ce prince à l'évêché de Worms. Envoyé l'année suivante comme ambassadeur à la cour de Rome, il fut créé cardinal par le pape Grégoire XII, qui le chargea quelque temps après de visiter la Bohême en qualité de légat (2). On a de lui : *De Celebratione Missæ, sive conflictus rationis et conscientiæ de sumendo vel abstinendo corpore Christi*; Memmingen, 1494, in-4°; — *Liber de squalore curiæ Romanæ*; Bâle, 1551, et dans le *Fasciculus rerum expetendarum* de Brown. Parmi ses ouvrages restés manuscrits conservés à la bibliothèque de Vienne, nous citerons : *Rationale divinorum operum; Dialogus de prædestinatione; De Contractibus; Sermones et Collationes; Epistolæ ad diversos.* O.

Ughelli, *Italia sacra.* — Brusch, *De Episcopis Germanicis.* — Trithemius, *Scriptores ecclesiastici.* — Cave, *Historia litteraria.* — Oudin, *Scriptores ecclesiastici*, t. III. — Lambecius, *Catalogus codicum bibliothecæ Vindobonensis*, t. II. — Pez, *Thesaurus Anecdotorum*, t. I. *Præfatio*, p. 6. — Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ Latinitatis.*

MATTHIEU (*Pierre*), poëte et historien français, né le 10 décembre 1563, à Pesme (3), en Franche-Comté, mort le 12 octobre 1621, à Toulouse. Comme il parlait rarement de sa famille, on a prétendu qu'il était de basse extraction; d'après Imperiali, son père était tisserand et gagnait sa vie à ce métier; au rapport du P. Alexandre (de Lyon), il était noble et portemanteau du roi Henri IV. Quoi qu'il en soit, Pierre Matthieu reçut une fort bonne éducation; dès l'âge de quinze ans il possédait le latin, le grec et l'hébreu; il exerça quelque temps les fonctions de principal au collége de Vercel, gros bourg du bailliage d'Ornans, que l'on a confondu avec la ville piémontaise de Verceil. Il alla ensuite étudier le droit à Valence, y prit en 1586 le diplôme de docteur et s'établit comme avocat à Lyon. Bien qu'il eût témoigné de son attachement pour les princes de Guise, il fut du nombre des députés que les habitants de Lyon envoyèrent à Henri IV pour l'assurer de leurs sentiments de fidélité (février 1594). Ce prince ayant, l'année suivante, visité cette ville, Matthieu fut chargé de surveiller toutes les cérémonies relatives à la réception royale. Bientôt il se rendit à Paris, où la protection du président Jeannin lui fit obtenir le titre d'historiographe. Il était fort bien vu à la cour, et s'entretenait assez familièrement avec Henri IV, qui ne dédaignait pas de l'instruire des particularités de son règne; mais il ne devint pas, comme on a l'a dit, précepteur du dauphin, et eut encore moins l'entrée au conseil privé. Matthieu, en venant à Paris, renonça tout à fait au barreau; il donna tout son temps à la culture des lettres, et ne se mêla jamais directement d'administration ou de politique. Ayant suivi Louis XIII au siége de Montauban, il y fut attaqué de la fièvre contagieuse qui décima l'armée, et mourut à Toulouse, où il s'était fait transporter. Matthieu a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne lui a survécu; il écrivait avec facilité, et Voltaire reconnaît qu'il ne faisait pas mal les vers pour le temps; il ne manquait pas d'érudition; il avait l'esprit droit et le cœur honnête; mais ces qualités sont effacées par la nullité de composition, un savoir pédantesque, un style lâche, incorrect et trivial. Quelques-uns de ses ouvrages historiques sont pourtant à consulter, à cause des renseignements qu'ils renferment et qui proviennent de sources authentiques. Nous citerons de Matthieu : *Esther, tragédie en cinq actes, sans distinction des scènes et avec des chœurs*; Lyon, 1585, in-12 : pièce rendue extrêmement rare parce que l'auteur en détruisit plus tard presque tous les exemplaires; — *Summa constitutionum summorum Pontificum et rerum in Ecclesia romana gestarum a Gregorio IX usque ad Sixtum V*; Lyon, 1588, in-4°; espèce de bullaire accompagné d'un commentaire détaillé; — *La Guisiade, tragédie nouvelle, en laquelle au vray et sans passion est représenté le massacre du duc de Guise*; Lyon, 1589, in-8°; des trois éditions qui en furent faites dans la

(1) Plusieurs auteurs l'ont fait naître à Cracovie, et l'ont ainsi confondu avec un théologien du nom de Matthieu originaire de cette ville.

(2) Quelques biographes ont prétendu qu'il fut envoyé par l'empereur Robert auprès de Tamerlan, pour conclure avec ce prince une alliance contre Bajazet.

(3) Les biographes varient beaucoup sur le lieu et la date de naissance de Pierre Matthieu : ils placent l'un dans le Forez ou dans le Bugey, et l'autre vers 1562 ou 1563. Cependant Matthieu a lui-même ajouté quelquefois à son nom la qualité de franc-comtois (*Sequanus*), et il se dit originaire de Pesme dans le distique suivant :

Præstavit Petri patrios pia Pesma penates;
Pierides prolis pignora parta parant.

même année la dernière est la plus complète; on a réimprimé *La Guisiade*, avec beaucoup de notes, dans le *Journal de Henri III* (1744); trois autres tragédies de Matthieu, *Vasti*, *Aman* et *Clytemnestre*, ont paru ensemble à Lyon, 1589, in-12; — *Stances sur l'heureuse publication de la paix et de la sainte Union;* Lyon, 1589, in-8°; — *Continuatio corporis Juris canonici*; Francfort, 1590, in-8°; — *Histoire des derniers troubles de France sous les règnes de Henri III et de Henri IV depuis les premiers mouvements de la Ligue;* Lyon, 1594, in-8°; Paris, 1597, in-8° (jusqu'au siége de La Fère, en 1591). Ce livre eut beaucoup de succès; mais les impressions postérieures aux deux premières contiennent des additions grossièrement rédigées et contre lesquelles Matthieu a protesté; — *Histoire véritable des guerres entre les deux maisons de France et d'Espagne* (depuis 1515) *jusqu'à la paix de Vervins, en* 1598; Rouen, 1599, in-8°; trad. en italien, Venise, 1625, in-4°; — *Histoire de France et des choses mémorables advenues ès provinces estrangères depuis* 1598 *jusqu'en* 1604; Paris, 1606, 2 vol. in-8°; Rouen, 1615, 1624; trad. en italien, Brescia, 1623, in-4°; — *Histoire de Louis XI et des choses mémorables advenues en Europe durant vingt-deux années de son règne;* Paris, 1610, in-fol., et 1628, in-4°; trad. en 1614 en anglais et en 1628 en italien; — *Histoire de la mort déplorable du roi Henri le Grand, ensemble un poëme, un panégyrique et une oraison funèbre dressez à sa mémoire;* Paris, 1611, in-fol., et 1612, in-8°; — *États et offices de la Maison et Couronne de France, recherchés dans les manuscrits de Saint-Denis, de Saint-Germain et de Saint-Victor*; Paris, 1616, in-8°; — *Remarques sur la vie et les services de M. de Villeroi;* Lyon, 1618, in-12; trad. en latin, en italien, en espagnol, en flamand et en anglais; — *Histoire de saint Louis;* Paris, 1618, in-8°; — *Ælius Sejanus, histoire romaine, recueillie de divers auteurs;* Rouen, 1618, 1642, in-12: cette histoire, et celle de la sénéchale de Naples qui y est jointe, n'est qu'une allusion continuelle au maréchal d'Ancre et à sa femme; — *Alliances de France et de Savoie;* Paris, 1623, in-4°; — *Tablettes de la Vie et de la Mort;* Paris, 1629, in-12 (édit. la plus complète). Ce recueil, composé de 274 quatrains moraux et divisé en trois centuries, qui ont paru séparément, a tiré son nom de la forme oblongue sous laquelle on l'imprima d'abord et qui le faisait en effet ressembler à des *tablettes;* il a pendant longtemps servi à la première instruction de l'enfance. Le souvenir en était encore assez vif du temps de Molière pour que le grand poëte l'ait cité, dans *Sganarelle*. *Les Quatrains de la Vanité du monde*, tel en est le véritable titre, ont été traduits dans la plupart des langues modernes, et souvent réimprimés à part ou avec ceux de Pibrac et du président Favre; l'édition la plus récente a été donnée par J.-A Rosny: *La Vie et la Mort, poésie du seizième siècle, augmentée de notes et commentaires;* Paris, 1806, in-8°; — *Histoire de France* (de François Ier à Louis XIII); Paris, 1631, 2 vol. in-fol., publiée par un fils de l'auteur. Le règne d'Henri IV et celui de Louis XIII jusqu'en 1621 occupent le t. II tout entier. C'est le travail le plus sérieux et le plus considérable de Pierre Matthieu. Henri IV l'avait chargé spécialement d'écrire son histoire, en lui recommandant de parler avec une entière franchise et de n'user envers lui d'aucune complaisance. De son mariage avec Louise de La Crochère, qui appartenait à une noble maison de Florence, Matthieu eut deux fils et une fille; celle-ci prit l'habit de religieuse dans le tiers ordre de Saint-François, et mourut d'une façon édifiante.

P. L—Y.

Jean Imperiali, *Museum Historicum*. — Le P. Alexandre de Lyon, *Vie de la vénérable mère Matthieu*, 1691, in-8°. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, I, 438. — Parfait, *Hist. du Théâtre françois*. — Le Long, *Biblioth. Hist.* — Sorel, *Biblioth. française*. — Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Nicéron, *Mémoires*, XXVI. — Poirson, *Hist. du Règne de Henri IV*, II, 2e part., p. 583. — Brunet, *Manuel du Libraire*, III.

MATTHIEU CANTACUZÈNE. *Voy.* CANTACUZÈNE.

MATTHIEU DE BOURBON. *Voy.* BOURBON.

MATTHIEU. *Voy.* MATHIEU.

MATTHISSON (*Frédéric*), célèbre poëte allemand, né le 23 janvier 1761, à Hohendodeleben, près de Magdebourg, mort à Wörlitz, près de Dessau, le 12 mars 1831. Son grand-père, fils d'un négociant de Stockholm, était pasteur dans les environs de Magdebourg; son père, Jean-Frédéric Matthisson, avait aussi embrassé la carrière ecclésiastique et avait suivi, en qualité d'aumônier, l'armée prussienne pendant presque toute la guerre de Sept Ans. Il avait au plus haut degré le talent d'improviser en vers, et l'on cita longtemps un sermon rimé qu'il débita, sans s'y être du tout préparé, la veille d'une bataille. Il mourut un mois avant la naissance de son fils, notre Frédéric Matthisson. Celui-ci, élevé par un de ses oncles et ensuite par son grand-père, entra à l'âge de quatorze ans dans le collége de Kloster-Berge à Magdebourg; le goût pour la poésie qu'avait fait naître en lui, une de ses tantes, femme des plus distinguées, l'amena à étudier à fond le français, l'anglais et l'italien, pour pouvoir lire les poëtes qui avaient écrit dans ces langues. Encouragé par Köpke, il composa lui-même à cette époque plusieurs pièces de poésie, dont une seule (*Die Betende*) a été placée par lui dans le recueil de ses œuvres. En 1778, il commença à Halle l'étude de la théologie, qu'il abandonna bientôt, la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de se livrer à la prédication; il s'appliqua alors à compléter ses connaissances en philologie, en histoire et en philosophie. Nommé, en 1781, professeur à l'ins-

titut philanthropique fondé à Dessau par Basedow, il alla trois ans après diriger à Altona l'éducation des jeunes comtes de Sievers, tandis que lui-même cherchait à éclaircir et à enrichir ses idées par un commerce suivi avec le comte de Manteuffel, l'oncle de ses élèves, avec Klopstock, Claudius, le médecin Heusler et autres hommes distingués. Après avoir avec ses élèves habité Heidelberg et ensuite Mannheim, il se rendit, en 1787, pour rétablir sa santé, auprès de son ami Bonstetten, qui venait d'être nommé bailli de Nyon près de Genève. Il y vécut pendant deux ans en relation avec Bonnet, Saussure, Sennebier, Chandler, Gibbon et d'autres hommes du plus grand mérite, qui habitaient alors les bords du lac Léman. En 1789, il accepta une place de précepteur dans la maison du riche banquier Scherer à Lyon. De retour en Allemagne en 1794, il fut nommé l'année suivante lecteur de la princesse d'Anhalt-Dessau, à la suite de laquelle il visita entre autres l'Italie et le Tyrol. En 1812 le roi de Wurtemberg l'appela à Stuttgard comme bibliothécaire en chef et comme membre de l'intendance du théâtre de la cour; après avoir de nouveau parcouru l'Italie en 1819, il se retira, cinq ans après, à Wörlitz, près de Dessau.

Sur ses poésies, dont un grand nombre jouissent en Allemagne d'une juste popularité, nous citerons le jugement suivant prononcé par Schiller : « Matthisson sait peindre avec beaucoup de bonheur les sentiments humains directement, et indirectement en décrivant les scènes de la nature. A l'avance on peut s'attendre à ce qu'un poëte qui parvient à nous intéresser si vivement au monde inanimé doit réussir dans le domaine de l'âme. De même l'on peut prévoir le genre de sentiments qui doit être préféré par une muse si adonnée aux beautés de la nature. Ce n'est ni dans le tumulte du grand monde ni dans des relations artificielles, mais dans la solitude, dans son propre sein, dans les situations simples de l'état primitif de l'homme que notre poëte va chercher le cœur humain. L'amitié, l'amour, la religion, les souvenirs de l'enfance, la vie heureuse des champs et autres sujets semblables forment le fond de ses poésies. Le caractère de sa muse est une mélancolie douce, et cette espèce d'enthousiasme rêveur à laquelle la solitude et la contemplation disposent l'homme sensible. Un commerce intime avec la nature et avec les modèles classiques a nourri son esprit, épuré son goût, sauvegardé la grâce de ses mœurs; ses productions sont animées d'une humanité éclairée et sereine; les belles images de la nature se reproduisent dans son esprit lucide et tranquille comme sur la surface de l'eau. » On a de Matthisson : *Lieder* (Chants); Breslau, 1781; Dessau, 1783, in-8°; — *Gedichte* (Poésies); Mannheim, 1787, in-8°; édition suivie de plus de quinze autres; — *Erinnerungen* (Souvenirs); Zurich, 1810-1816, 5 vol.; ces mémoires contiennent des détails intéressants sur beaucoup de personnages marquants du siècle dernier; — *Schriften* (Œuvres); Zurich, 1825-1829, 8 vol., in-16; — *Literarischer Nachlass* (Œuvres posthumes); Berlin, 1832, 4 vol., in-12. O.

Jördens, *Lexikon deutscher Dichter und Prosaiker*, t. III et VI. — *Zeitgenossen*, n° 4 (autobiographie). — Döring, *Matthisons Leben*; Zurich, 1833, in-12.

MATTHYS (*Guérard*), helléniste et philosophe hollandais, né dans le duché de Gueldre, en 1523, mort à Cologne, le 11 avril 1574. Il fit ses études au collége Montanum à Cologne, où il devint professeur de grec en 1545. En 1552 il fut élu doyen de la faculté des arts de l'université de cette ville, et le 12 novembre 1557 il devint régent du collége Montanum, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort. Du 20 décembre 1562 au 24 mars 1564, il avait été recteur de l'université de Cologne, et possédait une prébende *de la seconde grâce* à la cathédrale. En expirant Matthys prononça ce distique, qui lui servit d'épitaphe :

Quod satis est, vixi; jam quina decennia natum
Mors rapit. Heu! Nullus sum, nisi, Christe, juves.

On a de lui : *Porphyrii Phœnicis Isagoge, seu quinque vocum Institutiones*, etc.; Cologne, 1550, in-12 : l'auteur soutient dans son ouvrage que la dialectique est à la fois une partie de la philosophie et un instrument qu'elle met en œuvre; — *Aristotelis Stagiritæ Categoriæ*, etc.; Cologne, 1551, in-12; — *D. Thomæ Aquinatis* de Natura et Essentia Rerum *Libellus*, etc.; Cologne, 1551, in-12; — *Aristotelis priorum Analyticorum* (*quibus tota* ratiocinandi Doctrina *continetur*) *Libri duo;* Cologne, 1553, in-12; — *Aristotelis* De Rerum Principiis *Liber primus, in certam methodum redactus, et per Erotemata explicatus*, etc.; *adjecta sunt* Προλεγόμενα, *quorum explicatio ad universam naturalis scientiæ intelligentiam non parum adjumenti studiosis afferet;* Cologne, 1556, in-12; — *Aristotelis* Topicorum *Libri octo*, etc.; Cologne, 1561, in-12; — *Aristoteleæ* Logicæ *Liber*, auquel l'auteur a réuni la plupart des traités précédents; Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4°. Dans les ouvrages de Matthys on ne rencontre pas les subtilités si communes aux commentateurs d'Aristote; l'auteur s'est contenté de rendre fidèlement la pensée du philosophe grec; il la réduit en méthode et en explique l'usage; d'ailleurs, son style est pur et dégagé des formes prétentieuses ou barbares des écolâtres ordinaires; — *In* Epistolam *B. Pauli* ad Romanos *Commentaria ;* Cologne, 1562; — *Epitome librorum Aristotelis* De Cœlo; Cologne, 1568, in-12; — *Epitome* Logicæ Aristoteleæ *græco-latina;* Cologne, 1569, in-12; — *Epitome librorum Aristotelis* De Rerum Principiis; Cologne, 1570, in-12; — *Pythagoræ et Phocylidis Carmina aurea :* on a reconnu depuis que ces poésies morales ne sont ni de Pytha-

gore ni de Phocylide; — *Conciones* et *Orationes de Adventu*, etc. L—s—s.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Le P. Joseph Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, p. 90. — Cornelius Callidius, f° post. F 8. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. VIII, p. 302-309.

MATTI (*Emmanuel*), poëte latin moderne, né en 1663, à Oropesa (Nouvelle-Castille), mort le 18 décembre 1737, à Alicante. Ses premiers essais poétiques parurent en 1682, en 1 vol. in-4°. Ce début encouragea le jeune poëte; mais il lui attira en même temps, malgré son caractère d'ecclésiastique, l'amour passionné d'une dame de grande beauté et de haut parage. Afin de se soustraire à la tentation, Matti se rendit à Rome, où il fut reçu membre de l'Académie des Arcades, et le pape Innocent XII le nomma doyen d'Alicante. Ses *Lettres* et ses *Poésies latines* (Madrid, 1735, 2 vol. in-12) témoignent d'une certaine facilité de style, jointe à une imagination féconde. P.

Sax, *Onomasticon*.

MATTIOLI (*Pietro-Andrea*), célèbre botaniste italien, né le 23 mars 1500, à Sienne, mort en 1577, à Trente. Il a été plus connu en France sous le nom corrompu de *Matthiole*. Fils d'un médecin, il passa sa jeunesse à Venise, où il se perfectionna dans les langues grecque et latine, et fut envoyé à l'université de Padoue, avec ordre d'y étudier le droit; mais la jurisprudence n'ayant aucun attrait pour lui, il se tourna vers la médecine. Aussitôt qu'il eut été reçu docteur, il revint à Sienne, et y pratiqua l'art de guérir avec un tel succès qu'il fut bientôt à l'aise du côté de la fortune. Renonçant dès lors à voir les malades, il se renferma dans les travaux de cabinet et ne consentit que bien malgré lui à rentrer dans le monde. Après un séjour de quelques années à Rome, il se vit contraint, en 1527, par suite des malheurs de la guerre, de chercher un asile dans le val Anania, près de Trente, où il demeura jusqu'en 1540. A cette époque, il alla s'établir à Göritz, où il vivait depuis douze ans, entouré de l'estime et de l'affection des habitants, lorsque le roi Ferdinand (depuis empereur) le fit venir à la cour de Prague. Nommé conseiller aulique, il obtint bientôt la charge de premier médecin de l'empereur Maximilien II, charge qu'il résigna vers 1562 pour se retirer à Trente, où il épousa en secondes noces une jeune fille, qui lui donna plusieurs enfants. Il mourut de la peste, à soixante-dix-sept ans. Mattioli jouit d'une grande réputation comme botaniste: ses rapports fréquents avec l'ambassadeur Ghislain de Busbecq, Ghini, Cortusi, Aldrovandi et Gesner lui permirent de décrire un grand nombre de plantes nouvelles d'animaux et de substances minérales. Ce qui l'a surtout fait connaître, c'est le travail auquel il s'est livré sur Dioscoride, et qui fut pendant longtemps consulté comme le meilleur traité de matière médicale. « On est choqué pourtant, dit Jourdan, du défaut absolu de méthode qui y règne, de la crédulité puérile dont l'auteur fait preuve à chaque instant, lorsqu'il expose les propriétés médicales des plantes, et du ton grossier qu'il prend en parlant de ceux dont il croyait avoir à se plaindre. » Pour rétablir le texte altéré de l'auteur grec, « il recourut, comme Anguillara, aux manuscrits, et tira principalement un grand secours de celui que Busbecq avait rapporté de Constantinople. Du reste, il adopta la version de Ruelle, parce que les médecins la regardaient généralement comme la meilleure, et se contenta d'y faire quelques corrections utiles, disposant à part les nombreuses additions dont ses propres recherches et sa correspondance étendue lui permettaient de l'enrichir. » Plumier a donné le nom de *Matthiola* à un genre de la famille des rubiacées. On a de Mattioli : *De Morbo Gallico*, Venise, 1535, in-8°; réimpr. dans le recueil de Luvigini. Il assure que la maladie est nouvelle, qu'elle diffère totalement de l'éléphantiasis, et que le mercure à l'intérieur est un des bons moyens de la guérir; — *Il magno Palazzo del cardinale di Trento*; Venise, 1539, in-4°; petit poëme en l'honneur du cardinal Clesio, prince-évêque de Trente; — *Il Dioscoride con gli suoi discorsi; aggiuntovi il sesto libro degli antidoti contra tutti i veleni*; Venise, 1544, in-fol.; édition originale de ce commentaire, écrit en langue italienne parce que la plupart des apothicaires, auxquels il était principalement destiné, n'entendaient pas alors le latin; Mattioli le publia lui-même dans ce dernier idiome : *Commentarii in VI libros Pedacii Dioscoridis de medica Materia*; Venise, 1554, in-fol.; la réimpression la plus estimée est celle de Venise, 1565, in-fol., véritable chef-d'œuvre de Valgrisi, accompagné des priviléges de Pie IV, de Ferdinand I[er], de Charles IX et de Cosme de Médicis. On y compte près de mille figures; quoique gravées sur bois, la finesse s'y trouve réunie à la correction du dessin, et il est difficile d'imaginer, aux détails botaniques près, qu'on puisse mieux faire. Gaspard Bauhin donna de cet ouvrage une édition nouvelle, avec des additions qui la rendent précieuse; Bâle, 1598, in-fol., avec 1,400 fig. environ. La vogue singulière dont il a joui l'a fait réimprimer pendant plus d'un siècle, et il a été traduit en plusieurs langues, notamment en bohême; les deux versions françaises sont d'Antoine du Pinet (Lyon, 1561, in-fol.) et de J. des Moulins (Lyon, 1572, in-fol.); — *Apologia adversus Amatum Lusitanum*; Venise, 1558, in-8°; — *Epistolarum medicinalium lib. V*; Prague, 1561, in-fol.; Lyon, 1564, in-8°; recueil qui renferme un grand nombre de descriptions et d'observations nouvelles; — *Disputatio adversus XX problemata Guilandini*; Venise, 1561, in-8°; — *De Simplicium medicamentorum Facultatibus secundum locos in genere*; Venise, 1569, in 12; Lyon, 1576, in-16; — *Compendium de Plantis omnibus*; Venise, 1571, 1586, in-4°; l'édition

de J. Camerarius, Francfort, 1586, in-4°, avec 921 fig., est la plus estimée. Mattioli a aussi publié une version italienne, la première que l'on connaisse, de la géographie de Ptolémée; Venise, 1548, in-4°, fig. Ses principaux écrits ont été réunis à Bâle (*Opera omnia*, 1598, in-fol.), et ont reparu à Venise, en 1712 et en 1744, in-fol.

On ne doit pas confondre ce savant botaniste avec un médecin de Pérouse, généralement appelé *Mattioli de Matthiolis*, mort en 1480, et qui a laissé : *Ars Memorativa;* Strasbourg, 1498, in-4°, et *Regimen contra Pestem;* Venise, 1535, in-8°. P.

Vita di P.-A. Mattioli, raccolta dalle sue opere, dans les *Memorie istoriche della Toscana*, II, 169-222. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Van der Linden, *De Script. Med.* — Haller, *Biblioth. Botanica*. — *Biogr. Méd.* — Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles*, II.

MATTIOLI (*Luigi*), graveur et peintre de l'école bolonaise, né à Crevalcore, en 1662, mort à Bologne, en 1747. Il étudia la figure sous Carlo Cignani; mais son plus grand plaisir était de dessiner d'après nature dans la campagne; aussi ses paysages sont-ils supérieurs à ses compositions historiques, dans lesquelles encore il trouvait le moyen d'en introduire le plus souvent. Son principal ouvrage est un grand paysage peint à l'huile sur mur dans l'escalier de l'oratoire de Saint-Bartolommeo-di-Reno à Bologne. Le musée de Nantes possède de lui un petit médaillon offrant un paysage avec un pont et un obélisque en ruines. Mattioli a gravé à l'eau-forte des pièces fort estimées, qui accusent une pointe soigneuse et facile à la fois. E. B—N.

Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

MATTIUS (*Cneius*), poëte latin, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il vécut dans la familiarité de Jules César, grand protecteur des poëtes mimiambiques. On ignore s'il est le même que Caïus Mattius, partisan de César et dont on a une lettre à Cicéron écrite après la mort du dictateur. Il écrivit des mimiambes dans le mètre scazon d'Hipponax, et traduisit en vers l'*Iliade* d'Homère. Il reste de lui une vingtaine de vers, qui offrent de la délicatesse, de l'élégance, mais de la recherche et une certaine affectation dans l'emploi des termes vieillis. Ces fragments ont été recueillis par Bothe, *Fragmenta Poetarum Scenicorum latinorum*, t. II, p. 265. Y.

Aulu-Gelle, XV, 25; XX, 9. — Macrobe, I, 4. — Vossius, *De Poetis latinis*, c. 2. — Harles, *Introd. in notitiam Litteraturæ Romanæ*, t. II, p. 225.

MATTIUZZI (*Antonio*). *Voy.* COLALTO.

MATTUSCHKA (*Henri-Godefroi*, comte DE), ingénieur et botaniste allemand, né à Janer, en Silésie, le 22 février 1734, mort le 19 novembre 1779. Entré dans la magistrature, il fut nommé en 1756 conseiller supérieur au bailliage de Breslau. Destitué lors de l'occupation de la Silésie par suite des événements de la guerre de Sept Ans, il se retira à la campagne, où il s'occupa d'algèbre, d'astronomie et plus tard de botanique. En 1772 il fut chargé de représenter la Silésie moyenne aux états de la province. On a de lui : *Traité de l'Art Militaire dans la fortification, l'attaque et la défense des places;* Breslau, 1750, in-8°; — *Beobachtungen welche dienen können einen fur die Landwirthe sehr nützlichen Natur-Kalender zu verfassen* (Observations pouvant servir de base à un calendrier naturel très-utile pour les agronomes); Sagan, 1773, in-4°; — *Flora Silesiaca;* Breslau, 1776-1779, 3 vol. in-8°. Krocker en donna une *Table des Matières;* Breslau, 1789, in-8°. O.

Streit, *Verzeichniss der 1774 in Schlesien lebenden Schriftsteller*. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Meusel, *Lexikon.*

MATURIN (*Charles-Robert*), célèbre poëte et romancier anglais, né en 1782, à Dublin, où il est mort, le 30 octobre 1824. Il descendait d'une famille de protestants français, qui s'était expatriée à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il reçut une bonne éducation au collége de La Trinité, et s'y fit remarquer par une conception rapide autant que par un penchant naturel à la mélancolie. En quittant les bancs de l'école, il épousa une jeune fille, Henriette Kingsburg, pour laquelle il éprouvait depuis longtemps une secrète affection; presque en même temps il entra dans les ordres, et fut attaché en qualité de desservant à la paroisse de Saint-Patrick. Au bout de quelques années, par suite d'une fausse accusation de malversation qui fit perdre à son père un emploi lucratif qu'il occupait depuis quarante-sept ans, Maturin tomba dans un état de gêne d'autant plus pénible que les modiques émoluments de son vicariat ne suffisaient pas à la subsistance de sa famille. Il ouvrit alors une école, prit des pensionnaires, et cette nouvelle industrie ne démentit pas ses espérances; mais ayant eu l'imprudence de répondre pour un ami qui le laissa dans l'embarras, il vendit l'école pour acquitter une partie de la dette, et chercha dans sa plume de nouvelles ressources pécunaires. Ce fut alors qu'il écrivit, sans trop de gloire ni de profit, ces romans inspirés par le sombre génie d'Anne Radcliffe, *La Famille Montorio*, *Le Jeune Irlandais* et *Les Milésiens;* malgré les éloges indulgents que Walter Scott avait accordés au jeune auteur, dans la *Revue d'Édimbourg*, ce dernier, plus sévère pour lui-même, jugeait ainsi ses premières productions : « Aucun de mes précédents ouvrages n'a été populaire, et la meilleure preuve c'est qu'aucun d'eux n'est parvenu à une seconde édition. Je ne suis nullement surpris de leur obscure destinée; car, outre l'absence d'intérêt, ils me semblent manquer de vraisemblance et de réalité; les caractères, les situations et le langage n'appartiennent qu'à l'imagination. J'ignorais alors le monde et ne pouvais le peindre. » Si Maturin s'était fait auteur, ce n'était pas uniquement par nécessité; ses goûts le portaient vers cette carrière, ses lectures l'y

avaient préparé. Il était né poëte, et, dans les rares moments de loisir que lui laissait la surveillance de ses élèves, il avait composé une tragédie, *Bertram*, où il avait prodigué les trésors de son imagination romanesque. Quoique déjà connu par ses romans, il ne réussit pas à faire jouer sa pièce à Dublin (1814). Il la soumit alors au jugement de Walter Scott, qui le recommanda à lord Byron, l'un des membres du comité de Drury-Lane. Grâce à cet illustre patronage, *Bertram*, refusé à Dublin, fut reçu à Londres, et excita un enthousiasme universel, dont une part revint au fameux Edmund Kean, chargé du principal rôle (mai 1816). A ce drame, qui contenait des beautés de premier ordre, succédèrent *Manuel* et *Fredolfo*; l'un et l'autre furent froidement reçus, et ils méritaient de l'être; dès lors le poëte, se conformant à l'avis de la critique, renonça pour toujours au théâtre. Cependant quelques-unes des situations de *Bertram* avaient attiré à Maturin les censures de l'Église anglicane; il devint pour les dévots un objet de scandale, et dut se résigner à perdre toute occasion d'avancement dans la carrière ecclésiastique. Mais, ne rougissant pas de sa pauvreté et convaincu que le travail vaut mieux que l'adulation et le mensonge, il confessa naïvement « qu'il ajoutait ses poëmes à ses prières, parce qu'il n'avait pas d'autre moyen de faire face aux difficultés de la vie ». Loin de perdre courage, il se remit à publier des romans. Dans la dernière année de sa courte existence, il attira un grand concours de fidèles à Saint-Patrick, une des églises de Dublin, où il prêcha contre les erreurs de la communion romaine, et il ajouta en mourant le renom d'orateur sacré à la gloire du poëte. Le désordre romanesque qui règne en apparence dans les ouvrages de Maturin lui a fait donner par une femme d'esprit le surnom d'*Arioste du crime*; un critique l'a aussi légèrement appelé le *Dante des romanciers*. « Maturin, dit Gustave Planche, à qui le temps et la fortune ont manqué pour révéler complétement les mystères de son génie, ne ressemble ni à Dante ni à l'Arioste. *Bertram* et *Melmoth* résument toute sa pensée. Le style de *Bertram* n'a peut-être pas toujours le naturel et la simplicité qui conviennent au théâtre; mais ce défaut est amplement racheté par l'éclat et l'élévation des images, par les lueurs éblouissantes dont le poëte éclaire presque à chaque instant les replis les plus mystérieux de la conscience humaine. Le caractère le plus saillant de *Melmoth*, c'est la poésie élevée à l'effroi le plus poignant. » Maturin sacrifiait volontiers à son goût pour les horreurs surnaturelles; mais ce goût était chez lui un instinct de génie, et l'on peut dire de lui, selon l'expression de W. Scott, qu'il n'est jamais si grand que lorsqu'il touche de plus près à l'extravagance. On a de Maturin : *Fatal Revenge, or the family of Montorio, a romance*; Londres, 1807, 3 vol. in-8°; trad. en français par J. Cohen : *La Famille de Montorio*; Paris, 1822, 5 vol. in-12; — *The wild Irish Boy*; ibid., 1808, 3 vol. in-8°; trad. par la comtesse de *** (Molé) : *Le jeune Irlandais*; Paris, 1828, 4 vol. in-12; — *The Milesian chief*; ibid., 1811, 3 vol. in-8°; trad. par Mme Molé : *Connal, ou les Milésiens*; Paris, 1828, 4 vol. in-12; ce roman, ainsi que les deux précédents, fut signé par l'auteur du pseudonyme de *Dennis-Jasper Murphy*, qu'il abandonna depuis; — *Bertram, or the Castle of Saint-Aldobrand*, tragédie en cinq actes; ibid., 1816, in-8°; trad. par MM. Taylor et Ch. Nodier, Paris, 1821, in-8°; — *Manuel*, tragédie; ibid., 1817, in-8°; — *Eva, or love and religion*; ibid., 1817, 3 vol. in-8°; trad. en 1818 (*Eva*, 4 vol. in-12); — *Women, or pour et contre*; ibid., 1818, 3 vol. in-8°; trad. en 1820 : *Les Femmes, ou rien de trop*, 3 vol. in-12; — *Fredolpho*, tragédie; ibid., 1819, in-8°; — *Melmoth the Wanderer*; ibid., 1820, 4 vol. in-8°; trad. par J. Cohen : *Melmoth, ou l'homme errant*; Paris, 1821, 6 vol., in-12; — *The Universe, a poem*; Dublin, 1821, in-8°; — *The Albigenses*; Londres, 1824, 4 vol.; trad. en 1825, 4 vol. in-12, avec une notice biographique; — *Controversial Sermons*; Dublin, 1824, in-8°. A part les deux romans traduits par Mme Molé, les autres versions françaises sont incomplètes et infidèles. P. L—Y.

Gentleman's Magazine. — W. Scott, deux articles dans l'*Edinburgh Review*, 1807 et 1818. — G. Planche, dans la *Revue des Deux Mondes*, oct. 1833. — Rose, *New Biograph. Dict.*

MATURINO DE FLORENCE, peintre de l'école florentine, mort à Rome, vers 1528. Fils d'un peintre médiocre, qui fut le maître de Baldassare Peruzzi, il devint élève de Raphael, et c'est dans l'atelier de ce grand maître qu'il se lia avec Polydore de Caravage dont il devint l'ami et le compagnon inséparable. Désespérant d'égaler par la couleur son condisciple, Maturino ne peignit qu'en camaïeux, et il poussa ce genre jusqu'aux dernières limites de la perfection. On ne saurait assez regretter la perte des fresques en clair-obscur dont les deux amis avaient enrichi les façades du palais et des églises de Rome : le temps et la barbarie les ont presque entièrement effacées; mais avant leur ruine, beaucoup heureusement avaient été gravées par Cherubino Alberti, Santi-Bartoli, G.-B. Cavalieri, G.-B. Gallestruzzi, Laurenziani, Stefano della Bella, Goltzius et Hans Saenradam. On trouve dans ces compositions, ces vases, ces arabesques un dessin toujours irréprochable et un goût exquis joint à une grande richesse d'imagination. Les travaux des deux artistes furent interrompus en 1527 par le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon; ils s'enfuirent; mais bientôt Maturino revint à Rome, où il mourut de la peste et fut enterré dans l'église de S.-Eustachio. Le musée du Louvre possède cinq dessins de Maturino, *L'Enlèvement des*

Sabines, un *Combat de cavalerie*, un *Assaut*, *Le Tibre* et *Le Sanglier de Calydon*.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

MATY (*Paul*), théologien français, né en 1681, à Beaufort, en Provence. Fils d'un ministre protestant, il suivit son père en Hollande, et se fit connaître par une *Lettre sur le mystère de la Trinité* (1729), qui donna lieu à une vive polémique; il affirmait que le Père est le seul Être infini et absolu, mais que le Fils ayant en lui une triple nature divine, angélique et humaine, est aussi Dieu à cause de l'union mystérieuse de la divinité avec sa nature angélique, plus parfaite que l'âme humaine. D'abord condamné par le synode de Campen, il fut cité devant celui de La Haye, et, comme il refusa de comparaître, déclaré hérétique, excommunié et déposé (1730). Voyant sa carrière perdue, il étudia la médecine, et passa en Angleterre, où il mourut. On a encore de lui : *Doctrine de la Trinité éclaircie*; 1730, 2 vol. in-12, et 1730-1731, 2 vol. in-8°.

MATY (*Charles*), son frère aîné, vécut en Hollande, et publia un *Dictionnaire géographique universel*; Amsterdam, 1701, 1723, in-4°; ce recueil, tiré de celui de Baudrand et d'autres géographes, a été longtemps recherché.

P. L—Y.

Bruys, *Mémoires*, I, 171 et suiv. — Jordan, *Voy. litt.*, 189.

MATY (*Matthieu*), savant médecin anglais, né en 1718, à Montfort, près d'Utrecht, mort en 1776. Il fit ses études à l'université de Leyde, où il fut reçu docteur en médecine et en philosophie, et devint l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*. En 1740 il accompagna son père en Angleterre. Afin d'acquérir quelque réputation, il fonda, au mois de janvier 1750, une revue périodique des productions de la littérature anglaise, intitulée *Journal britannique*, écrite en français et imprimée à La Haye. « Cet humble, quoique utile travail, dit Gibbon, illustré par le génie de Bayle et l'érudition de Le Clerc, ne fut pas moins rehaussé par le goût, les connaissances et le jugement de Maty, qui, par son style élégant et sa critique fine et délicate, peut être compté parmi les lettrés de l'école de Fontenelle. » Admis en 1758 à la Société royale de Londres, il y remplaça Birch, en 1765, dans le poste de secrétaire perpétuel. Selon Éloy, il fut aussi membre de l'Académie de Berlin. Dès 1753, lors de la création du *British Museum*, il était entré comme sous-bibliothécaire dans cet établissement, où en 1772 il succéda au docteur Knight, qui était bibliothécaire en chef. Il mourut d'une maladie de langueur, et son corps présenta, à l'autopsie, des particularités assez remarquables pour mériter que le célèbre Hunter les décrivît dans les *Philosoph. Transactions* (t. LXVII) Maty, qui joignait un caractère aimable à une érudition variée, entretenait une active correspondance avec beaucoup de savants, La Condamine entre autres, et personne n'apporta plus de zèle que lui à propager la découverte de l'inoculation. Ses principaux écrits sont : *De Usu*; Leyde, 1740, in-4°; traduite en français, Utrecht, 1741, in-12; — *Essai sur le Caractère du grand Médecin, ou éloge critique de Boerhaave*; Cologne, 1747, in-8°; — *Journal britannique* (janvier 1750 à décembre 1755); La Haye, 18 vol. in-12. Jencourt en publia une continuation sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque anglaise*; — *Authentic Memoirs of the Life of Richard Mead*; Londres, 1755, in-12; — *Memoirs of lord Chesterfield*, placés en tête des *Miscellaneous Works* de ce seigneur; Londres, 1777, 2 vol. in-4°, et complétés par le docteur Justamond, son gendre. On a encore de lui des mémoires dans les *Philosophical Transactions*, la *Bibliothèque raisonnée* et le *Journal encyclopédique*; il a traduit quelques ouvrages français en anglais et a mis une introduction au premier ouvrage de Gibbon, *Essai sur l'Étude de la Littérature*, 1761, in-8°. Enfin Prosper Marchand lui a attribué, dans son *Dictionnaire*, des poésies licencieuses et des commentaires obscènes sur Rabelais.

P. L—Y.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes*. — Éloy, *Dict. de la Médecine*. — Gibbon, *Memoirs*, I, 87, in-4°. — Prosper Marchand, *Dictionn.* (art. David MARTIN). — Chalmers, *General Biograph. Dictionary*.

MATY (*Paul-Henry*), littérateur anglais, fils du précédent, né en 1745, à Londres, où il est mort, le 16 janvier 1787. Après avoir pris ses grades à Cambridge, il passa trois années sur le continent, devint en 1774 chapelain de l'ambassade anglaise de France, et renonça en 1776 aux fonctions pastorales à cause des doutes que lui inspiraient les doctrines de l'Église anglicane sur la Trinité, le péché originel et la prédestination. Vers cette époque il entra au *British Museum*, où il eut plus tard l'emploi de sous-bibliothécaire. En 1778 il fut élu secrétaire de la Société royale de Londres, et se retira en 1784, à la suite de la réinstallation de Hutton, qu'il avait ardemment combattue. Pour combler cette lacune dans son revenu, il entreprit de donner des leçons particulières de littérature grecque, latine, française et italienne. Il mourut jeune encore, d'un asthme, dont il souffrait depuis longtemps. On a de lui : la traduction française des *Gemmæ Marlburienses*; Londres, 1780, t. I, in-fol. : celle du second volume est de Louis Dutens; — *Review*; Londres, janvier 1782 à septembre 1786, 57 n^{os}, in-12; ce recueil, destiné à faire connaître aux Anglais les productions littéraires de l'étranger, avait pour épigraphe ces mots : *Sequitur patrem non passibus æquis*; — *General index to the Philosophical Transactions* (t. I-LXX); Londres, 1787, in-4°; — *Travels through Germany*; ibid., 1787, 3 vol. in-8°, traduits de

l'allemand de Riesbeck; — *Sermons;* ibid., 1788, in-8°. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, LVII.

MAUBERT DE GOUVEST (*Jean-Henri*), littérateur français, né le 20 novembre 1721, à Rouen, mort le 21 ou le 26 novembre 1767, à Altona. Pris d'un accès de ferveur religieuse, il entra à dix-neuf ans dans l'ordre des Capucins (1740); cet acte irréfléchi, dont il se repentit trop tard, le jeta dans une suite d'aventures qui firent de sa vie une sorte de roman. Ne pouvant obtenir d'être relevé de vœux indissolubles, il s'en affranchit par la fuite (1745), et se réfugia en Hollande, muni de lettres de recommandation du duc de Bouteville pour le ministre de France. L'accueil qu'il y reçut ne le satisfit point; il traversa l'Allemagne, et se mit, comme volontaire, au service du roi de Pologne électeur de Saxe. Le 15 décembre 1745, dans le sanglant combat livré aux Prussiens à Kesselsdorf, il donna au comte Rutowski un avis important, qui lui valut le grade d'officier d'artillerie; la paix ayant été signée quelques jours après, il accepta l'emploi de précepteur du fils de son général. Maubert, qui avait de la hardiesse dans les vues et un certain esprit naturel, ne tarda pas à s'ouvrir un accès favorable chez M. de Brühl, le premier ministre; on l'appelait dans les bureaux, on le chargeait de résoudre des questions délicates. Mais la politique sur laquelle il raisonnait avec beaucoup de sagacité le servit mal dans ses propres affaires : il fut arrêté et conduit à la forteresse de Kœnigstein. La liberté de ses discours avait-elle déplu au roi? ou avait-il comploté le renversement de son protecteur? On ne l'a jamais su, et lui-même ne s'expliquait là-dessus qu'avec une extrême réserve. Ayant recouvré la liberté par l'intervention du nonce (20 mars 1752), il la perdit une seconde fois, et fut obligé de reprendre l'habit de capucin, sous lequel il se rendit à Rome. Là on le garda quelques mois sous une surveillance sévère, et on ne consentit à le laisser partir pour la France qu'après l'avoir fait renoncer au bref qu'il avait obtenu pour passer dans l'ordre de Cluni. Arrivé à Mâcon, Maubert jeta de nouveau le froc aux orties, et s'enfuit à Genève, puis à Lausanne (1753). Sans autres ressources que celles de son esprit, il pensa à devenir auteur : il écrivait les premières pages d'un roman lorsque l'idée d'illustrer un *Testament politique* du nom d'Alberoni vint le tirer à la fois de l'obscurité et de la misère. Afin d'avoir un état civil, il se convertit à la communion réformée, acquit le titre d'avocat, et se fit recevoir bourgeois d'Allamans. Son coup d'essai le plaça tout d'abord au premier rang des écrivains politiques du jour : Voltaire lui-même le déclara « plus vrai et plus instructif » que toutes les rapsodies auxquelles on donnait alors le nom de *Testament*. Les tracasseries des théologiens de Lausanne dégoûtèrent Maubert de cette ville; en 1755, il passa en Angleterre, où il fut accueilli de la manière la plus flatteuse, et y continua l'*Histoire politique du siècle*; sa plume était alors au service du ministère, et il écrivit pour le défendre, devant le public, des articles et des brochures de circonstance. Une odieuse trahison le força de quitter Londres à la fin de 1757 : un misérable, comblé de ses bienfaits, et qu'il avait chassé de chez lui après l'avoir convaincu de vol, avait commis en Hollande sous le nom de Maubert, diverses escroqueries et offert de honteux services à un ministre étranger. Soupçonné d'espionnage, Maubert vint à Rotterdam, où, ayant eu connaissance des basses intrigues qu'on lui attribuait, il porta plainte devant les magistrats contre le fourbe qui avait abusé de son nom; mais celui-ci se sauva à Hambourg et, pour mettre le comble à ses scélératesses, il y publia un libelle intitulé : *L'Espion, ou histoire du faux baron de Maubert* (Liége, 1759, in-8°), où il fit de son bienfaiteur le héros de ses propres méfaits. Cette scandaleuse affaire empoisonna, dit-on, le reste des jours de Maubert. Réduit par la nécessité à offrir sa plume à ce même M. de Brühl qui l'avait si longtemps gardé sous les verroux, il obtint le titre de secrétaire d'Auguste III et une modique pension; mais la vivacité de ses attaques contre le roi de Prusse fut cause de son bannissement. De Hollande il vint s'établir à Bruxelles (1759); à la seule recommandation de ses écrits, il reçut du comte de Cobentzel une rente de 600 ducats et le privilége de *La Gazette* avec la direction de l'imprimerie royale. Il y avait commencé la publication d'un *Mercure historique* des Pays-Bas lorsque l'intolérance d'un peuple qui le traitait de moine apostat le chassa de ce dernier asile. Maubert vint alors en France, où il espérait d'être employé par le maréchal de Belle-Isle; à la mort de ce ministre, il reprit la route de l'Allemagne, passa quelques mois à la cour du duc de Wurtemberg, et fut chargé de conduire une troupe de comédiens français, qui devait jouer à Francfort pendant les fêtes du couronnement du roi des Romains. Cette dernière faveur obtenue, il fut aussitôt arrêté comme moine fugitif (16 février 1764); ayant réussi à s'évader au bout de onze mois (8 décembre), il gagna Amsterdam, où, à peine arrivé, il fut remis en prison à la requête d'un libraire de La Haye. Il y resta trois ans environ; lorsqu'il eut gain de cause, il partit pour une des cours du Nord, où il était appelé, et mourut en route à Altona, d'une attaque de goutte. Il venait de terminer sa quarante-sixième année. Maubert, suivant le *Nécrologe*, avait « un esprit vif, élevé, qui pensait en grand, et qui ne devait presque rien à la culture; un talent incontestable pour la politique, une vigueur et une fermeté d'âme singulières qui lui rendaient ses passions plus difficiles à maîtriser. Son caractère le portait facilement

aux extrêmes et lui donnait une inimitié aussi implacable que son amitié était généreuse ». On a de Maubert : *Lettres iroquoises;* Irocopolis (Lausanne), 1752, 2 vol. in-8°; réimprimées sous le titre de *Lettres cheruskésiennes;* (Rome) 1769, in-8°; — *Testament politique du cardinal Jules Alberoni, recueilli de divers mémoires;* Lausanne, 1753, in-12. La question est restée indécise de savoir si Maubert est auteur de ce livre ou s'il en a acheté le manuscrit de Durey de Morsan. Quoi qu'il en soit, « on ne peut le lire, dit Sabatier, sans rendre justice à la profondeur des vues, à la finesse des observations, et à la justesse des raisonnements »; — *L'Ami de la Fortune, ou mémoires du marquis de S. A.;* Londres (Lausanne), 1754, 2 vol. in-12; ibid., 1761, 2 vol. in-8°; — *L'illustre Paysan, ou mémoires et aventures de Daniel Moginié;* Londres, 1754, in-12; Francfort, 1755, in-8°; — *École du Gentilhomme, ou entretiens de feu le chevalier de B*** avec son neveu;* Lausanne, 1754, in-12; — *Histoire politique du siècle;* Londres (Lausanne), 1754, 2 vol. in-12 : cet ouvrage ayant déplu au ministre de France, la plupart des exemplaires furent saisis et l'auteur n'en put obtenir la restitution; il le reprit à Londres dans des proportions plus étendues, et en publia, en 1757, un vol. in-4°, qui fut traduit en allemand, à Leipzig, 1758, in-8°; — *Le Siècle politique de Louis XIV*, traduit de Bolingbroke; Sieclopolis, 1754, 2 vol. in-12; — *Réflexions d'un Suisse sur la guerre présente;* 1757, in-8°; Bruxelles, 1759, in-12; — *Ephraïm justifié;* Erlangen, 1758, in-8°; — *Esprit de la présente guerre;* 1758, in-12; 1759, in-8°; — *Le Pitt et le Contre-Pitt*, in-12; — *Nouvel état politique de l'Europe et des Pays-Bas;* Francfort, 1761, 6 vol. in-8°; — *Manloverana;* 1762, in-8° : cet écrit a aussi pour titre *La Paix générale;* — *Mémoires militaires sur les anciens;* Bruxelles, 1762, 2 vol. in-12 pl.; tirés des *Mémoires* de Guischardt et laissés incomplets; — *Testament politique du maréchal de Belle-Isle;* 1763, in-8° : on attribue ce même ouvrage à Chevrier; — *La pure Vérité, lettres et mémoires sur le duc et le duché de Wirtemberg;* Augsbourg, 1765, in-12; — *Le temps perdu, ou les écoles publiques;* Amsterdam, 1765, in-8° : critique de l'éducation de la jeunesse en France; — *Lettres du chevalier Talbot sur la France*, traduites de l'anglais; Amsterdam, 1766, 1768, 2 vol. in-12; — *Testament politique du chevalier Walpole;* Amsterdam, 1767, 2 vol. in-12; — *Trop est trop : capitulation de la France avec ses moines;* La Haye, 1768, in-8°. On a prétendu, sans preuve, que Maubert avait écrit l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne* de Rulhières et falsifié une édition hollandaise de *La Pucelle* de Voltaire. P. L—Y.

Nécrologe des Hommes célèbres de la France, 1769. — Chevrier, *Histoire de la Vie de Maubert;* Londres, 1761, in-8°, et 1763, in-12 (libelle diffamatoire). — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes.*

MAUBREUIL (*Marie-Armand* GUERRI DE), marquis D'ORSVAULT, aventurier politique français, né en Bretagne, en 1782, mort en 1855. Il appartenait à une ancienne famille de son pays natal, et se trouva de bonne heure, par la mort de sa mère, en possession d'une fortune considérable. A l'époque de la révolution, il suivit son père à l'étranger. Sa grand'-mère le rappela près d'elle à Nantes, où il resta jusqu'en 1797. Il courut alors en Vendée, et servit dans l'armée royale. A la seconde pacification de la Vendée, il retourna à Nantes, puis il vint à Paris compléter son éducation. Ensuite il entra dans l'armée, et, grâce à l'appui de Caulaincourt, il fut placé auprès du prince Jérôme Napoléon, roi de Wesphalie, en qualité d'écuyer et de capitaine des chasses. Bientôt il fut nommé capitaine au 1er régiment de chevau-légers westphalien qui partit pour l'Espagne, et servit dans la division du général Lasalle. Quelques actions d'éclat lui valurent de l'avancement et la croix d'Honneur. De retour à la cour de Westphalie, il tomba en disgrâce, revint à Paris, et s'occupa de grandes spéculations; chargé de la fourniture des vivres de l'armée de Catalogne et d'opérations de remontes pour la cavalerie, il dut liquider avec un déficit considérable. Pour le dédommager, le comte de Cessac, ministre de la guerre, lui offrit l'approvisionnement de Barcelone, affaire qui devait être excellente. Le traité était signé; mais Carrion-Nisas réussit à le faire rompre par l'empereur, de retour de la campagne de Russie. Le chef du gouvernement, suivant Maubreuil, prêta l'oreille à des insinuations qui avaient pour objet de lui présenter ce traité comme impolitique, parce qu'il empêchait l'émission de nouvelles licences. Ce refus alluma une haine profonde contre Napoléon dans le cœur de Maubreuil. A la chute de l'empire, il parcourut les boulevards en vociférant des cris contre le gouvernement impérial et en faveur des Bourbons, pendant que les étrangers envahissaient la capitale : dans l'ivresse de sa rage, il avait attaché sa croix d'Honneur à la queue de son cheval. Cette manifestation le signala à Talleyrand, devenu chef du gouvernement provisoire. Si l'on en croit Maubreuil, cinq lettres des plus pressantes lui furent écrites dans la même journée par Laborie, ami intime du prince de Bénévent et secrétaire du gouvernement provisoire, pour l'engager à passer à l'hôtel de la rue Saint-Florentin. Maubreuil se rendit à la demeure du chef du gouvernement, où était descendu l'empereur Alexandre. On lui offrit, à ce qu'il raconte, des chevaux, des équipages, le grade de lieutenant général, 200,000 francs de rente, le titre de duc et le gouvernement d'une province s'il voulait accomplir une mission importante. « M. de Talleyrand, dit-il,

pour rassurer ses illustres hôtes, qui, quoique vainqueurs, tremblaient encore au seul nom de Napoléon et devant les débris de ses vieilles armées, leur avait proposé de faire immoler l'empereur et son fils. » Tel était, selon Maubreuil, l'objet principal de sa mission; il devait en outre enlever les diamants et les trésors de la reine de Westphalie. Quoi qu'il en soit, des ordres émanés du ministère de la guerre et signés *Dupont*, du ministère de la police générale et signés *Anglès*, de la direction générale des postes et signés *Bourienne*, de l'autorité militaire russe et signés *baron Sacken*, de l'autorité militaire prussienne et signés *baron de Brockenhausen*, furent délivrés à Maubreuil, et en double à un nommé Dasies, qu'on lui associa. Ces divers ordres désignaient par le terme vague de *haute mission* le mandat qui était confié à Maubreuil; ils mettaient à sa disposition pour procurer l'accomplissement de cette mission toutes les forces militaires françaises et étrangères dont il lui plairait de requérir l'assistance (1). Muni de ces pouvoirs extraordinaires, Maubreuil se dirigea du côté de Fontainebleau. « Mais, dit-il, le moment d'illusion et d'effervescence était passé; j'avais réfléchi à l'importance de la démarche dans laquelle on m'avait en quelque sorte poussé malgré moi; mon cœur se soulevait à l'idée seule du crime dont j'avais si légèrement accepté la responsabilité... Non, non, on compte vainement sur moi. L'empereur a été injuste à mon égard, mais je ne serai jamais son assassin. » Renonçant à l'objet principal de sa prétendue mission, il se rabattit sur la seconde, et se contenta d'arrêter, près de Fossart, l'ex-reine de Westphalie, visita les fourgons de sa suite, et enleva plusieurs caisses contenant des objets précieux; comme cette princesse refusait de laisser fouiller sa propre voiture, Maubreuil la saisit par le bras et la força de mettre pied à terre. Ces caisses, contenant l'or et les diamants de la reine de Westphalie, furent envoyées au gouvernement provisoire, auquel elles parvinrent par l'intermédiaire de Vitrolles et de Semallé, après un retard de vingt-quatre heures, suivant le récit de Maubreuil. Elles furent ouvertes le 25 avril seulement, et on y trouva un déficit considérable, d'après une note fournie par la princesse, laquelle avait envoyé à Paris un de ses chambellans pour se plaindre de l'acte de brigandage dont elle avait été victime et réclamer les onze caisses dont on l'avait dépouillée. L'empereur de Russie se montra très-mécontent de ce qu'une princesse, sa parente, voyageant sous la sauvegarde d'un passeport des souverains alliés, avait pu être ainsi traitée par un homme se disant le mandataire du gouvernement français. Maubreuil fut arrêté avec son complice à son retour à Paris et se vit attaquer en restitution des objets enlevés par les mandataires de l'ex-reine. Dasies parvint à s'évader. Maubreuil fut traduit devant le tribunal civil de la Seine; mais les juges se désistèrent en déclarant que « vu sa nature, cette affaire n'aurait jamais dû sortir des mains de l'autorité supérieure ». Transféré à la prison de l'Abbaye et tenu strictement au secret, Maubreuil recouvra sa liberté le 18 mars 1815. Dasies courut au-devant de Napoléon à Auxerre, et reçut de lui le grade de colonel et d'officier de la Légion d'Honneur. Maubreuil se retira à Saint-Germain, chez un comte d'Anès, son ami. Cinq jours après, la police l'enleva de cette retraite. Il passa devant un conseil de guerre, qui se déclara incompétent, et sur un réquisitoire de Merlin de Douai, il fut renvoyé devant les tribunaux ordinaires. Aidé par un ami généreux, il parvint à s'échapper de prison. Arrivé à Bruxelles, il fut enlevé pendant la nuit par le comte de Semallé, commissaire du roi à Gand, que Maubreuil accusait d'avoir recelé les diamants de la reine de Westphalie, et qui l'accusait, lui, de vouloir attenter aux jours du roi. Maubreuil tenta vainement alors de se donner la mort en s'ouvrant les veines. Rappelé à la vie par de prompts secours et emmené à Gand, où il fut jeté dans un cachot, il ne reçut, dit-il, en réponse à ses réclamations que d'amers reproches sur le non-accomplissement de sa mission. Le roi des Pays-Bas ordonna pourtant sa mise en liberté; mais, ressaisi par les agents français, il fut livré aux Prussiens, qui refusèrent de le recevoir; enfin il redevint libre.

Rentré en France à la seconde restauration, Maubreuil alla chercher un refuge en Vendée, où plusieurs de ses parents étaient morts en combattant pour le roi. Au mois de juin 1816, il fut signalé à la police comme conspirant contre le gouvernement royal et comme ayant formé le projet d'enlever les princes français aux environs de Saint-Cloud. Arrêté de nouveau, il fut traduit avec Dasies devant le tribunal de police correctionnelle, en 1817, pour le vol des diamants et de l'argent de la princesse de Wurtemberg. Le tribunal se déclara incompétent, et Maubreuil fut renvoyé devant la cour royale. Mécontent des avocats, qui n'osaient aborder comme il le voulait la question des *ordres* et du *mandat secret*, Maubreuil présenta lui-même sa défense, dans l'audience du 17 avril 1817. Il ne fut pas permis aux journaux de publier le détail de ces scandaleux débats; mais cette interdiction n'ar-

(1) Une biographie royaliste dit que le but ostensible de la mission de Maubreuil était de s'emparer des diamants de la couronne, qui avaient été enlevés du garde-meuble par la famille détrônée et fugitive. Elle avoue qu'il est possible qu'avant l'abdication et lorsqu'on avait lieu de craindre à Paris une attaque de Bonaparte, des hommes courageux et entreprenants aient paru propres à l'attaquer personnellement et à l'enlever au milieu de son armée à la faveur d'un déguisement; « mais il est sûr, ajoute-t-elle, qu'il ne fut plus question de ce projet dès que l'abdication fut signée. Cependant ce n'est que quinze jours plus tard que Maubreuil, voulant commettre un vol et un véritable guet-apens, paraît s'être servi d'instructions et de pouvoirs qui lui avaient été donnés antérieurement et pour un autre objet. »

riva aux journaux que lorsque la composition en était faite, et il fallut retirer la défense de Maubreuil au moment de mettre sous presse, à minuit. Cette précaution n'empêcha pas les révélations de Maubreuil de recevoir une grande publicité. Les journaux anglais les reproduisirent avec détails. La cour royale annula le jugement de police correctionnelle. La cour de cassation cassa l'arrêt de la cour royale et renvoya Maubreuil devant la cour royale de Rouen. Jugé par cette cour comme il l'avait été par celle de Paris, il fut renvoyé devant celle de Douai par la cour de cassation. Il y comparut le 18 décembre; les débats se prolongèrent dans les audiences du 19 et du 20; les avocats et le ministère public avaient été entendus; l'arrêt devait être prononcé le 22, lorsqu'une main inconnue, que Maubreuil croit être celle du ministre de la police, ouvrit les portes de sa prison. Il passa en Angleterre, et fut condamné par contumace à Douai pour vol, le 6 mai 1818, à cinq ans de prison et à 500 fr. d'amende. Dasies avait été acquitté. De Londres, Maubreuil adressa aux souverains réunis en congrès à Aix-la-Chapelle, un écrit dans lequel il se plaint des souffrances qu'on lui a fait endurer: il parle de fers aux mains, d'emprisonnement dans un cachot doublé de plomb, enfin de six cent quatre-vingt-six jours de secret subis en divers temps et à divers intervalles. Cette publication, qui a pour titre: *Adresse au congrès relative à l'assassinat de Napoléon et de son fils*, eut trois éditions (Paris, 1819, in-8°), et fit beaucoup de bruit; il s'en vendit un grand nombre d'exemplaires en Angleterre, et Manuel ne craignit pas de dire à la tribune de la chambre des députés que l'on s'était rendu coupable envers M. de Maubreuil du crime de *lèse-humanité*. Les ambassadeurs de Russie, de Prusse et de France se plaignirent au gouvernement anglais, qui répondit, suivant son habitude, que la presse était libre dans son pays et que la voie des tribunaux y était ouverte à tout le monde. Tracassé par des agents secrets, découragé par la misère, Maubreuil demanda au gouvernement anglais l'autorisation d'aller à Sainte-Hélène « pour s'expliquer avec Napoléon ». Lord Bathurst repoussa cette demande bizarre, et Maubreuil fit de ce refus le sujet d'une nouvelle brochure. Il revint en France, et se présenta hardiment à la préfecture de police. On le laissa libre; mais étant tombé malade, quelques jours après, il se fit transporter à l'hôpital Saint-Louis, d'où on l'enleva pour le conduire à la Conciergerie. On lui offrit un secours à condition qu'il se retirerait à l'étranger; il consentit à se rendre pour six mois à Bruxelles, où il resta plus longtemps sur les sollicitations de sa famille. Il vint plus tard à Paris pour recueillir quelques débris de sa fortune à l'aide de la loi d'indemnité aux émigrés. Il déposa aux chambres une pétition pour dénoncer les signataires des fameux *ordres* qu'on lui avait donnés et ceux qu'il regardait comme les recéleurs des diamants de la reine de Westphalie. On passa à l'ordre du jour sur cette pétition, et Maubreuil fut de nouveau arrêté. Remis bientôt en liberté, il se retira près de sa famille en Bretagne. Dans une lettre qu'il écrivit au maire de Nantes, il se plaignait de la nuée d'espions qui le suivaient partout, et se justifiait de n'avoir pas commis le crime pour lequel, à ce qu'il prétendait, on avait mis tant de moyens à sa disposition.

Décidé à obtenir de Talleyrand une réparation solennelle, Maubreuil revint à Paris, alla voir les ministres, qui l'exhortèrent à la patience, et remit au procureur du roi une plainte contre Talleyrand et les signataires des ordres dont il avait été possesseur; cette plainte fut naturellement repoussée. Il chercha alors à satisfaire son ressentiment dans une action d'éclat. Le 21 janvier 1827, jour où l'on célébrait avec pompe l'anniversaire de la mort de Louis XVI, il se rendit, muni d'un billet qu'il avait pu se procurer avec peine, à l'église de Saint-Denis, et dès qu'il vit paraître Talleyrand, il le frappa au visage d'un coup qui fit tomber ce vieillard à terre. On releva le prince et on arrêta Maubreuil. Celui-ci, traduit en police correctionnelle, le 24 février, fut condamné pour voies de fait, à cinq ans de prison, 500 fr. d'amende et dix ans de surveillance de la haute police. Il publia à l'occasion de ce procès un *Exposé des motifs de sa conduite envers le prince de Talleyrand* (Paris, 1827, in-8°), et répéta tous ses dires à l'audience, soutenant que le 2 avril 1814 Talleyrand lui avait fait les offres les plus brillantes pour assassiner Napoléon et son fils. Le jugement qui le condamnait fut confirmé après divers incidents par arrêt de la cour royale, du 15 juin suivant. De Poissy, le 7 mars 1828, il écrivit une *Adresse à MM. les députés*, qui parut à Paris en 1829, in-8°. Plus tard, Maubreuil publia: *Châteaubriand démasqué, ou examen critique de sa brochure sur la monarchie élective*; Paris, 1831, in-8°. Depuis on n'entendit plus parler de cet étrange personnage. L. LOUVET.

Revue Britannique, 1827. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biographie des Hommes vivants.* — *Dictionnaire de la Convers.* — Quérard, *La France Littéraire.*

MAUBURNE (*Jean*) ou MOMBOIR, auteur ascétique belge, né vers 1460, à Bruxelles, mort en 1503, à Paris. Après avoir appris la grammaire et le chant à la cathédrale d'Utrecht, il entra dans la maison des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès, fameux monastère près de Zwoll, et fut chargé de différents emplois dans la congrégation de Windesheim, où la discipline était bien observée. Cette dernière cause, et le succès de son premier ouvrage, *Rosetum spirituale*, engagèrent Nicolas de Hacqueville, premier président au parlement de Paris, à attirer Mauburne en France (1497) pour

entreprendre la réforme des chanoines réguliers du royaume. Celui-ci mit la régularité dans les abbayes de Saint-Séverin, de Cysoing, de Saint-Euvert d'Orléans, et de Saint-Martin de Nevers; mais il s'attacha surtout à celle de Livri, dont il fut nommé prieur (novembre 1500), puis abbé régulier par la cession que lui fit Nicolas de Hacqueville, qui possédait cette dignité en commende (janvier 1502). Le zèle de Mauburne ne se renferma pas dans son ordre, il l'étendit à celui de Saint-Benoît et travailla beaucoup à la réforme de la congrégation de Chézal, qui servit de modèle aux maisons de Saint-Vanne et de Saint-Maur. Étant tombé malade à la suite des fatigues causées par son zèle religieux, il fut transporté à Paris par les soins de Jean Standonck, principal du collége de Montaigu, et y mourut, dans les premiers jours de l'année 1503 (nouv. style). Il comptait parmi ses amis saint François de Paule, Geoffroi Boussard, chancelier de Notre-Dame de Paris, l'évêque Louis Pinel, Pierre de Bruges, et probablement Érasme, qui lui adressa plusieurs lettres. Ses principaux écrits sont : *Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum Meditationum*; Bâle, 1491; cette édition est peu correcte, comme celle de 1494; l'une et l'autre sont anonymes, et ont été publiées sans l'aveu de l'auteur; la meilleure est celle de Bâle, 1504, in-fol., goth.; on cite encore les réimpressions de Milan, 1603, et de Douai, 1620, in-fol. « Cet ouvrage, dit Gence, est le premier en date, imprimé et authentique (sans en excepter celui de Geyler) où des passages de l'*Imitation* aient été rapportés et donnés sous le nom de Kempis. » — *Venatorium investigatorium sanctorum Canonici ordinis*, chronique manuscrite qui paraît être un abrégé de celle de Buschius, et où Mauburne attribue encore à Kempis le livre *Qui sequitur me* de l'*Imitation*. On trouve dans l'ancienne *Gallia Christiana* (t. VII, col. 281-282) deux lettres adressées à ce religieux par Érasme et écrites de Paris. K.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 447. — Mastelyn, *Necrol. Viridis Vallis*, 191. — Sander, *Biblioth. Belgica*. — *Gallia Christiana*, VII, 836-839. — Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Paquot, *Mémoires*, III.

MAUCHARD (*Burchard-David*), médecin allemand, né le 19 avril 1696, à Marbach, mort le 11 avril 1752, à Tubingue. Fils d'un médecin protestant, qui appartenait à une famille française, il fréquenta les universités de Tubingue et d'Altdorf, se perfectionna à Paris dans l'étude de la chirurgie, et fut nommé en 1724 médecin de la cour de Wurtemberg. Le succès de ses opérations le fit appeler en 1726 à la chaire d'anatomie de Tubingue. Il prit en 1728 le diplôme de docteur. Mauchard se rendit, par son habileté dans le traitement des maladies de l'œil, aussi célèbre que son maître Woolhus. Il a fait paraître de 1718 à 1751 quarante dissertations latines, remarquables par la pureté du style; un choix en a été, après sa mort, publié par C.-F. Reuss: *Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses oculi humani affectus medico-chirurgice consideratos sistentes*; Tubingue, 1783, 2 vol. in-8°. On a aussi de Mauchard un grand nombre d'observations dans les *Mémoires* de la Société des Curieux de la Nature.

Son fils, *David*, mort en 1767, exerça aussi la médecine, devint professeur à Tubingue, et publia quelques écrits. K.

Bock, *Gesch. der Univ. Tübingen*, 168.

MAUCLERC (*Paul-Émile* DE), littérateur français, né à Paris, le 30 janvier 1698, mort à Stettin, le 11 septembre 1742. Fils d'un avocat au parlement qui se retira à Bâle pour cause de religion, il devint, en 1719, pasteur à Buchholz, village près de Berlin. Après avoir pris part, en 1720, à la fondation de la *Bibliothèque germanique*, il continua, après la mort de Lenfant, de rédiger ce recueil avec de Beausobre le père, et, depuis 1748, avec Formey. Plus tard, il fonda le *Journal littéraire de l'Allemagne*, qui parut à La Haye de 1741 à 1743, 2 vol. in-8°, avec la collaboration de plusieurs réfugiés français. En 1721, il fut nommé pasteur de la colonie française de Stettin, avec le titre honorifique de prédicateur de la cour. En 1739 il fut agrégé à la Société royale des Sciences de Berlin. Il avait recueilli un grand nombre de matériaux pour une *Histoire de la maison de Brandebourg*. Il ne vécut pas assez pour les mettre en ordre. M. N.

Formey, *Eloges des académiciens de Berlin*, II, 120-128. — Haag frères, *La France protest.*

MAUCLERC (*Pierre*). *Voy.* DREUX.

MAUCOMBLE (*Jean-François-Dieudonné*), littérateur français, né le 18 novembre 1735, à Metz, mort le 20 novembre 1768. Fils du trésorier des ponts et chaussées de la généralité de Metz, il entra dans le régiment de Ségur, et quitta bientôt le métier des armes à cause de la faiblesse de sa santé. On lui donna une place à Nîmes, qu'il perdit à la suite de la publication de l'*Histoire abrégée* de cette ville. Quelques pièces fugitives lui firent une réputation de salon; il s'exerça aussi dans le genre dramatique et dans l'histoire. Il mourut encore jeune, d'une maladie de poitrine. On a de lui : *Histoire abrégée des Antiquités de la ville et des environs de Nîmes*; Amsterdam, 1767, 2 part. in-8°; Nîmes, 1806, in-8°, avec 14 planches; cet ouvrage, où il se montre favorable à la cause des calvinistes, lui attira des désagréments, qui l'empêchèrent de se livrer à un travail semblable sur les annales particulières de plusieurs autres villes de France; — *Nitophar, anecdote babylonienne pour servir à l'histoire des plaisirs*; Paris, 1768, in-12; — *Histoire de Mme d'Erneville, écrite par elle-même*; Paris, 1768, 2 vol. in-12, roman intéressant, mais d'un style trop négligé; — *Les Amants désespérés, ou la comtesse d'Olinval, tragédie bourgeoise en cinq actes* (et en prose); Paris, 1768,

in-8°; il y a mis en scène la fin tragique de l'infortunée comtesse de Ganges. P. L.

Nécrologe des hommes célèbres de la France, 1770. — *Le Temple des Messins*, 164-166. — Sabatier, *Les trois Siècles de la Littér.*, III. — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*. — Bégin, *Biogr. de la Moselle*, III.

MAUCROIX (*François* DE), littérateur français, né à Noyon, le 7 janvier 1619, mort à Reims, le 9 août 1708. Il suivit d'abord le barreau, et obtint même quelques charges dans la magistrature; mais son esprit indolent et capricieux ne put jamais se plier aux exigences d'une fonction publique : il lui fallait la liberté de l'homme de lettres, qui travaille à son heure et quand l'inspiration l'entraîne. Pour se livrer à son goût pour la littérature, il entra dans l'Église, et devint chanoine de Reims (1). Il était très-lié avec Boileau, avec Racine et surtout avec La Fontaine, dont le caractère sympathisait parfaitement avec le sien. Insouciant comme le fabuliste, il aimait comme lui la vie contemplative; les vers suivants donnent une idée parfaite de son caractère :

Heureux qui, sans souci d'augmenter son domaine,
Erre, sans y penser, où son désir le mène,
Loin des lieux fréquentés;
Il marche par les champs, par les vertes prairies,
Et de si doux pensers nourrit ses rêveries
Que pour lui les soleils sont toujours trop hâtés.
Et couché mollement sous son feuillage sombre,
Quelquefois sous un arbre il se repose à l'ombre,
L'esprit libre de soin.
Il jouit des beautés dont la terre est parée,
Il admire les cieux, la campagne azurée
Et son bonheur secret n'a que lui de témoin.

Ces vers pleins d'une douce mélancolie peignent mieux Maucroix que tout ce qu'on pourrait en dire. Le dernier vers de la seconde strophe,

Et son bonheur secret n'a que lui de témoin.

est un trait de caractère dont la grâce fait ressortir la vérité. Cette philosophie calme et heureuse ne l'abandonna pas un seul instant, puisqu'à la veille de sa mort, à quatre-vingt-neuf ans, il dicta ce dernier quatrain :

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

On a de lui plusieurs traductions dont le style se ressent un peu de la nonchalance de l'auteur. Les principales sont : celle du traité de Lactance : *De Morte Persecutorum*; — des *Vies des cardinaux Polus et Campigge*; Paris, 1675 et 1677, 2 vol. in-12; — *De l'Histoire du Schisme en Angleterre*, par Nicolas Sanderus et des *Homélies* de saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche; 1681, in-8°; — *Des Philippiques* de Démosthène, de l'*Euthydamus*, dialogue de Platon, de quelques *Harangues* de Cicéron, du *Rationarium Temporum* du père Pétau; Paris, 1683, 3 vol. in-12. Maucroix a fait publier en 1685, conjointement avec La Fontaine, des *Œuvres diverses*, 2 vol. in-12; on a publié en 1726 les nouvelles œuvres diverses de Maucroix. Elles contiennent la traduction des satires, des épîtres et de l'art poétique d'Horace, ainsi que celle de la première *Tusculane* et des traités *De Amicitia* et *De Senectute* de Cicéron. En 1820 M. Valckenaër a publié les poésies de Maucroix à la suite des œuvres diverses de La Fontaine. A. JADIN.

(1) Ce fut à ce titre qu'il accompagna l'archevêque de Reims Letellier à la célèbre assemblée du clergé de 1622. Il y remplissait un emploi au secrétariat.

Valkenaër, *Notice sur Maucroix*. — Sainte-Beuve, *Moniteur* de 1854.

MAUDOUD (*Cothb et Moulonk ed-Daulah Aboul-Féthah*), sultan de la Perse orientale et empereur de l'Inde, de la dynastie des Ghasnévides, né Ghasna, en 1020, mort en décembre 1049, dans la même ville. Fils de Masoud Ier, qui avait été tué, en 1040, par son neveu Ahmed, fils de Mohammed, Maudoud, gouverneur de Balkh, lui succéda en 1044. Après avoir mis à mort son oncle Mohammed Ier, avec toute sa famille, excepté Abou-Samyn, Maudoud remit sous son obéissance Moulthan et Péichawr, où Namy, dernier fils de Mohammed, s'était rendu indépendant. Sa mort ainsi que celle d'Abdelmadjid, propre frère de Maudoud, qui s'était révolté à Dehli, laissèrent ce dernier unique possesseur de l'empire. Mais à peine eut-il fondé la ville de Fethabad, en souvenir de ses victoires, qu'il eut à apaiser la révolte générale de tous les princes indiens, qui avaient partout rétabli les pagodes, en 1044. Après de longues guerres contre les Seldjoukides, Maudoud sut enfin leur céder le Khorasan et même Balkh, en 1047. Après avoir mis à mort son hadjeb Ar-Teghyn, cause innocente de ses pertes, il perdit aussi le Candahar en 1048, érigé en principauté indépendante par un autre de ses vizirs, Thogroul. Enfin son dernier vizir, Abou-Aly ayant fait de nouvelles conquêtes aux Indes, Maudoud le fit arrêter sur de simples soupçons par le hadjeb Mirek, qui le fit assassiner. Le sultan lui-même périt, de retour d'une expédition en Khorasan contre les Seldjoukides, auxquels il avait voulu reprendre leurs conquêtes. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Ghasnévides*. — Mohammed Ferishta, *History of the Mohammedan Domination in India*. — John Malcolm, *History of Persia*.

MAUDOUD I (*Chéryf-eddaulah*), prince de de Moussoul, de la dynastie des Tchaghirmichides, né vers 1080, à Moussoul, mort à Damas, en septembre 1115. Fils d'Altountach, il fut en 1106, à la mort de Tchaghirmich II, nommé roi de Moussoul. Après avoir conquis sa principauté sur l'usurpateur Djaweli-Secaou, en 1108, il fut, en 1111, nommé par Mohammed commandant en chef de l'armée musulmane, chargée de reprendre Édesse sur les chrétiens. Mais, repoussé par Baudouin, roi de Jérusalem, et par Tancrède, il ravagea la Mésopotamie, et mit le siége devant Tellbascher, qu'il était sur le point de prendre, quand Socman, prince de Khélath, un de ses alliés, mourut, et qu'un autre Rodhvan, roi d'Alep, fit la paix avec les chrétiens. De concert

avec Toghdékin, roi de Damas, Maudoud dévasta alors les États du prince d'Alep, et marcha au-devant de l'armée chrétienne, campée sous les murs de Khaïzer, sur l'Oronte. Après quelques combats insignifiants, et après le siége inutile d'Antioche et de Maara-el-Noman, près de Panéas, Maudoud revint à Moussoul. L'année suivante, en 1112, Maudoud envahit l'Asie Mineure, que les Grecs tentèrent d'arracher au faible successeur de Kilidj-Arslan I, Melec-Chah-Saïsan. Après avoir pris et pillé Stamirie, il revint ravager les environs d'Edesse, où il tomba cependant dans un piège que lui avait dressé Josselin III, et perdit ses chevaux et ses bagages. Baudouin de Bourg ayant attaqué Toghdékin de Damas, Maudoud fut appelé en toute hâte par ce prince, son coreligionnaire. Pendant qu'il bloquait la ville de Tibériade, sur le Jourdain, Maudoud remporta, le 30 juin 1113, une victoire complète sur les principaux chefs chrétiens de Palestine, Baudouin, Roger d'Antioche et Josselin d'Édesse, qui perdirent deux mille hommes. Mais les chrétiens, qui avaient reçu des secours d'Antioche, s'étant fortifiés dans un défilé, où les Sarrasins ne purent pas les suivre, Maudoud se rendit à Damas chez Toghdékin. Un vendredi soir, à la sortie de la mosquée, pendant qu'il tenait une de ses mains dans celle du prince de Damas, Maudoud fut assailli par un homme qui le frappa avec un poignard. Sa blessure, aggravée par ses scrupules religieux, qui lui défendirent de rompre le jeûne, devint bientôt mortelle. D'après les auteurs les plus dignes de foi, ce furent des Baténiens ou Ismaéliens, apostés par Toghdékin, qui exécutèrent cet assassinat. On rapporte que le roi de Jérusalem écrivit à cette occasion à Toghdékin : « Un peuple qui s'ôte à soi-même son soutien, et cela un jour de fête et dans le temple de son Dieu, mérite bien que Dieu l'extermine de dessus la terre. » Maudoud est le prince Mendouc, Maldouc ou Mandoulfe des historiens grecs et latins.

Ch. Rumelin.

Ibn Schamé, *Chronique*. — Kemaleddin, *Histoire d'Alep*. — Emadeddin Alatir, *Histoire des Atabeks*. — Wilken, *Histoire des Croisades*. — Hammer, *Histoire des Hohenstaufen*. — M. Reinaud, *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades*.

Maudoud II (*Cothbeddyn*), prince de Moussoul, de la dynastie des Atabeks Zenghides, né dans cette ville, en 1130, mort en mai 1170. Fils du célèbre fondateur de sa dynastie, Emadeddin Zenghi, il monta au trône de Moussoul après le court règne de son frère Séifeddin Ghazi Ier, en 1149. Cruellement offensé par son autre frère, le prince belliqueux Noureddin d'Alep, qui ayant pris Sindjar ne le rendit qu'en échange d'Émèse et de Rabbah sur l'Euphrate, Maudoud ne prit part aux guerres de Noureddin contre les chrétiens que dans les grandes occasions comme aux siéges de Harem, et plus tard à celui de Panéas. En 1157, il occupa la ville de Djezireh-ben-Omar, où il institua comme gouverneur son fils aîné, Séifeddin Ghazi II. A partir de cette époque, il cultiva uniquement les arts de la paix. Toutes les villes de son royaume, Moussoul, Sindjar, Nisibe doivent à ce prince des embellissements et des monuments, dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours. Tel est le beau pont construit sur le Tigre, à Djezireh-ben-Omar, pont dont toutes les pierres étaient assujetties avec des crampons de fer, soudés avec du ciment dans lequel on avait fait entrer du plomb fondu. S'étant constitué le protecteur des villes saintes par le calife, Maudoud environna Médine d'une enceinte fortifiée, et construisit sur le mont Arafath, près de La Mecque, une mosquée, qui existe encore, ainsi que des restes de l'aqueduc qui devait alimenter les fontaines de cette ville. Ces constructions furent l'œuvre de deux vizirs, qui avaient tenu l'un après l'autre les rênes de l'administration de Moussoul, savoir Djemaleddin-Mohammed, disgracié à la fin de sa carrière par son maître, et mort en 1163, et Zéineddin Aly-Koutchouk, qui d'abord le lieutenant de Djemaleddin fut ensuite le seul confident de Maudoud jusqu'à sa mort, survenue en 1167. Quant à leur successeur, Fakhreddin Abdelmesih, Maudoud dut, après trois ans d'administration, le destituer à cause de ses malversations. Peu après cette mesure de vigueur, Maudoud mourut lui-même, après avoir désigné comme son successeur son fils cadet Masoud II, auquel les émirs substituèrent cependant son aîné Séifeddin Ghazi II, prince de Djézireh-ben-Omar.

Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Atabeks*. — *Revue numismatique*. — Ezz-eddin-Alatir, *Histoire des Atabeks*. — Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Ibn-Khallikan, *Dict. Biogr.* (en anglais).

Maudru (*Jean-Antoine*), prélat français, né le 5 mai 1748, à Adomp dans les Vosges, mort le 13 septembre 1820, à Belleville, près Paris. Il était curé dans la paroisse d'Aydoiles, lorsqu'en 1791 il fut élu évêque de Saint-Dié par ses compatriotes. Arrêté en mai 1794, il fut conduit à Paris et détenu dans la prison de la Conciergerie jusqu'au mois de juillet suivant, où la fin de la terreur le rendit à la liberté. En 1797 il assembla à Saint-Dié un synode diocésain et assista au premier concile national tenu, à Paris. Peu de temps après, il fut condamné par le tribunal d'Épinal à six mois d'emprisonnement pour avoir publié quelques écrits et tenu des discours tendant à semer le trouble parmi les citoyens ; mais le directeur François (de Neufchâteau) fit cesser les poursuites. Après avoir convoqué en avril 1800 un second synode à Mirecourt, il se démit de son siége, à la demande de l'empereur, qui lui donna la cure de Stenay. A la suite de la seconde invasion (1815), « l'ordre arbitraire d'un ministre, dit Grégoire, lui enjoignit de se rendre sur les rives de la Loire, et pendant un an relégué à Tours dans un galetas, il fut en proie à toutes les privations. » Libre enfin de quitter son exil,

il vint fixer sa résidence dans la banlieue de Paris. On a de lui : *Les Brefs attribués à Pie VI convaincus de supposition* ; 1795, in-8° ; — *Sur les Rétractations* ; 1797, in-8° ; — *Précis historique des persécutions dirigées contre M. Maudru* ; Paris, 1818, in-4° ; — plusieurs *Lettres pastorales*, *Instructions*, etc. P. L.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1820. — *Revue encyclop.*, 448.

MAUDUIT (*Jacques*), musicien français, né le 16 septembre 1557, à Paris, et mort dans la même ville, le 16 août 1627. Issu d'une famille noble, Mauduit, après avoir étudié les humanités et la philosophie, fit plusieurs voyages en Europe, notamment en Italie, et revint à Paris, où il succéda à son père dans la charge de garde du dépôt des requêtes du palais. Il s'était adonné de bonne heure à l'étude de la musique, et possédait des connaissances étendues dans cet art, qu'il aimait avec passion. Son mérite l'avait fait admettre, quoique fort jeune encore, au nombre des membres de l'académie que le poëte Baïf avait fondée dans son habitation du faubourg Saint-Marcel, où se réunissaient les beaux esprits de l'époque (1). Les airs de Mauduit, qu'on y exécutait dans les concerts composés pour les voix et pour les instruments, avaient beaucoup de succès ; mais l'œuvre qui contribua le plus à la réputation de ce musicien fut la messe de *Requiem* qu'il fit exécuter, le 24 février 1586, dans la chapelle du collége de Boncourt, pour le service funèbre de son ami le poëte Ronsard. Le roi y envoya sa musique particulière ; la cour y assista ; l'affluence des premiers personnages de l'État y fut telle que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes furent obligés de se retirer sans avoir pu percer la foule. La même messe fut chantée à l'église du Petit-Saint Antoine pour l'anniversaire de la mort de Henri IV, et plus tard pour celui de l'auteur lui-même, et sous la direction de son fils Louis Mauduit, aux Minimes de la Place-Royale. Le P. Mersenne a publié le dernier *Requiem* de cette messe dans son *Harmonie universelle*, liv. VII, p. 66 et suiv. ; Mersenne a inséré aussi plusieurs morceaux de cet artiste dans ses *Questions sur la Genèse*. Jacques Mauduit mourut à l'âge de soixante-dix ans, laissant en manuscrit un grand nombre de messes, de vêpres, d'hymmes, de motets, de fantaisies, de chansons et autres pièces de musique. D. DENNE-BARON.

Le P. Mersenne, *Harmonie universelle* ; Paris, 1636. — La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. — De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Fétis, *Biog. univ. des Mus.* — Patria, *Histoire de l'art musical en France*.

(1) Cette académie, créée sous la dénomination d'*Académie des deux Sciences*, poésie et musique, fut autorisée par lettres patentes de Charles IX, datées du 4 décembre 1570, mais dont l'enregistrement éprouva de l'opposition de la part du parlement. Charles IX et Henri III se firent les protecteurs de cette assemblée, et assistèrent souvent à ses séances, qui se tenaient une fois par semaine ; les membres de la fameuse pléiade de Ronsard en faisaient partie ; c'était une véritable Académie Française à l'éclat de laquelle concourait la musique. Les discordes civiles et religieuses et la mort de Baïf mirent fin à ces réunions, que Jacques Mauduit s'efforça, mais en vain, de réorganiser sous le nom d'*Académie de Sainte-Cécile*.

MAUDUIT (*Michel*), savant théologien français, né en 1644, à Vire, en Normandie, mort le 19 janvier 1709, à Paris. Dès sa jeunesse il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il enseigna pendant longtemps les humanités ; puis il se livra à la prédication et instruisit le peuple des campagnes. L'étude de la Bible occupa le reste de sa vie. Il avait des connaissances variées, possédait bien le grec, l'hébreu et le latin, et avait obtenu plusieurs prix dans les concours académiques de Rouen et de Caen. On a de lui : *Traité de Religion, contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens* ; Paris, 1677, in-12 ; la seconde édition, faite en 1698, a été fort augmentée ; — *Mélanges de diverses poésies, divisés en IV livres* ; Lyon, 1681, in-12 ; l'édition de 1723, in-12, est préférable à cause des additions. On y trouve une préface fort bien faite sur le bon usage de la poésie et sur le danger des pièces galantes ; — *Dissertation sur le sujet de la goutte, avec le moyen de s'en garantir* ; Paris, 1687, 1689, in-12 ; — *Analyse des Épîtres de saint Paul et des Épîtres canoniques, avec des dissertations sur les endroits difficiles* ; Paris, 1691, 2 vol., in-12 ; réimpr. en 1702 ; — *Analyse de l'Évangile selon l'ordre historique de la concorde, par* *** ; Paris, 1694, 8 vol. in-12 ; nouv. édit., ibid., 1703, 4 vol. in-12 ; Rouen, 1710, 4 vol. in-12 ; cet ouvrage, auquel l'auteur avait consacré presque toute sa vie, a eu beaucoup de réimpressions ; les plus récentes sont celles de Malines, 1821, 9 vol. in-12, et de Paris, 1843-1844, 4 vol. in-8° ; — *Analyse des Actes des Apôtres* ; Paris, 1697, 2 vol. in-12 ; il avait aussi terminé une *Analyse de l'Apocalypse*, qui est demeurée manuscrite ; — *Méditations pour une retraite ecclésiastique de dix jours* ; Lyon, 1723, in-12. Le P. Mauduit a encore laissé en manuscrit une *Traduction complète du Nouveau Testament*. P. L.

Mercure de France, mai, 1709. — Moréri, *Dict. Hist.*

MAUDUIT (*Israel*), publiciste anglais, né en 1708, à Bermondsey, mort le 14 juin 1787. Descendant d'une famille de protestants français réfugiés à Exeter, il fut membre de la Société Américaine de Londres, et jouit dans le siècle passé d'une assez grande célébrité comme écrivain politique. Nous citerons de lui : *Considérations sur la guerre présente d'Allemagne* ; Londres (Paris), 1760, in-12 ; — *Mémoires sur les finances et le commerce d'Angleterre*, trad. de Grenville ; Londres, 1769 ; — *Short View of the history of the New England colonies* ; ibid., 1769 ; — *History of the colony of Massachusett's Bay* ; ibid., 1774, in-8°. K.

Haag frères, *La France Protestante*.

MAUDUIT (*Antoine-René*), mathématicien français, né à Paris, le 17 janvier 1731, mort

dans la même ville, le 8 mars 1815. Il fit de bonnes études, se voua à l'enseignement des sciences exactes, et devint successivement professeur de mathématiques à l'École des ponts et Chaussées, au Collège de France et à l'une des écoles centrales, lors de leur organisation. Les railleries qu'il se permit contre les principaux membres de l'Académie des Sciences et les attaques qu'il dirigea contre les innovations qui s'opéraient dans les sciences l'empêchèrent d'entrer dans ce corps savant. A l'époque de la révolution, Mauduit se déclara contre les idées nouvelles; mais on était habitué à l'entendre déclamer contre toutes les nouveautés et on ne fit pas attention à lui. Il venait d'être remplacé dans ses fonctions de professeur au Collège de France lorsqu'il mourut. Lalande a dit de Mauduit : « C'est un des meilleurs professeurs de mathématiques qu'il y ait eu à Paris, et l'un des plus utiles. » On a de lui : *Éléments des sections coniques démontrées par la synthèse;* Paris, 1757, in-8°; — *Introduction aux* Éléments des sections coniques; Paris, 1761, in-8°; — *Principes d'astronomie sphérique, ou Traité complet de trigonométrie sphérique, dans lequel on a réuni les solutions numériques et analytiques de tous les problèmes qui ont rapport à la résolution des triangles sphériques quelconques, avec une théorie des différences des mêmes triangles;* Paris, 1765, in-8°; — *Leçons de géométrie théorique et pratique*, à l'usage des élèves de l'Académie d'Architecture; Paris, 1772, 1790, in-8°; 1809, 2 vol. in-8°; — *Leçons élémentaires d'arithmétique;* Paris, 1780, 1804, in-8°: l'auteur y attaque le système métrique; — *Psaumes en vers français;* Paris, 1814, in-12: ce sont des paraphrases de neuf psaumes de David, dans lesquels on trouve des allusions contre le despotisme. J. V.

Lalande, *Bibliogr. astronomique.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littér.*

MAUDUIT DU PLESSIS (*Thomas-Antoine*, chevalier DE), voyageur et officier supérieur français, né le 12 septembre 1753, à Hennebon, massacré au Port-au-Prince, le 4 mars 1791. Il avait à peine douze ans, et venait d'entrer à l'école d'artillerie de Grenoble, lorsque, épris de la passion des voyages, il s'évada avec deux de ses camarades. Tous trois gagnèrent Marseille à pied, et s'embarquèrent comme mousses sur un bâtiment qui partait pour la Grèce. Après avoir visité ce berceau de la philosophie et des arts, les trois jeunes aventuriers parcoururent ensuite les échelles du Levant et se rendirent à Alexandrie, où, atteints par la fièvre et dénués de toutes ressources, ils durent se réfugier dans un hôpital. Deux y moururent; Mauduit du Plessis, resté seul, prit passage pour Constantinople, intéressa en sa faveur l'ambassadeur de France, et par les soins de ce diplomate fut rendu à sa famille. Jamais enfant prodigue ne fut mieux reçu; néanmoins Mauduit, s'étant perfectionné dans l'étude de l'artillerie, quitta de nouveau sa patrie pour suivre Rochambeau en Amérique, et servit avec tant de distinction contre les Anglais qu'à la paix il fut créé chevalier de Saint-Louis et nommé major des chasseurs des Vosges. En 1787 il fut promu au commandement du régiment du Port-au-Prince. Par une étrange contradiction, qui a été remarquée chez un grand nombre d'officiers de cette époque, Mauduit, ami de Washington, Mauduit, décoré de l'ordre républicain de Cincinnatus, et qui se faisait gloire d'avoir contribué à l'affranchissement des citoyens américains, se montra l'un des plus violents adversaires des principes révolutionnaires et de l'émancipation des esclaves. Il ne s'en tint pas aux mesures légales : entraînant dans son esprit de réaction le comte de Blanchelande, gouverneur de la colonie, tous deux refusèrent de promulguer les ordres venant de la métropole, désarmèrent la garde nationale et dissipèrent à main armée le comité colonial, dont ils firent arrêter les membres (29 août 1790). Peu sûr des troupes régulières, Mauduit avait formé plusieurs compagnies de volontaires royaux, pris parmi les plus riches colons et connus sous le nom de *pompons blancs*. Ce fut à la tête de cette jeunesse exaltée qu'il fit plusieurs expéditions sanglantes, dont les suites amenèrent la révolte entière de l'île. Blanchelande avait sollicité des secours de France. Ces secours lui arrivèrent trop tôt, car le 2 mars 1791 des bataillons des régiments d'Artois et de Normandie débarquèrent aux cris de *Vive la liberté* et portant la cocarde tricolore. Le régiment de Port-au-Prince, les matelots et le peuple ne tardèrent pas à se joindre aux nouveaux arrivants. Blanchelande se cacha. En vain Mauduit, les frères d'Anglade et quelques autres officiers, ralliant les pompons blancs, voulurent s'opposer au mouvement. Ils furent massacrés. Mauduit fut haché par ses propres grenadiers. S'il faut en croire un de ses biographes « un mulâtre attaché à son service passa plusieurs jours à rassembler ses membres épars, les renferma dans une fosse, et après l'avoir arrosée quelque temps de ses larmes, s'y tua d'un coup de pistolet. On le trouva étendu sur la tombe de son maître. » Mauduit a laissé la *Relation* de son voyage dans le Levant, accompagné de plans et vues relevés par lui-même. A. DE L.

Biogr. Moderne (1806). — De La Fosse de Rouville, *Éloge historique du chevalier Mauduit du Plessis* (Senlis, 1818, in-8°).

MAUGARD (*Antoine*), grammairien français, né le 17 août 1739, à Châteauvoué (diocèse de Metz), mort le 22 novembre 1817, à Paris. Après avoir achevé son droit à Paris, il retourna en Lorraine, où il remplit, de 1774 à 1785, les fonctions de commissaire du roi pour la recherche et la vérification des anciens monuments de droit et d'histoire. Revenu en 1787 à Paris, il embrassa la cause de la révolution, et fut compris

parmi les gens de lettres auxquels la Convention accorda en 1795 des récompenses nationales. Il avait depuis longtemps fait de l'étude des langues sa principale occupation; à l'époque de sa mort, il venait d'obtenir la permission d'ouvrir une école latine. On a de lui : *Remarques sur la noblesse;* Paris, 1787, in-8°, réimpr. et augmentées en 1788; — *Lettres à M. Chérin sur son* Abrégé chronologique *d'édits concernant le fait de la noblesse;* ibid., 1788, in-8°; — *Code de la Noblesse;* ibid., 1789, t. Ier, in-8°; il l'annonçait comme devant servir de preuves à un *Traité historique et politique de la Noblesse,* dont il n'a paru que le prospectus; quant au t. II du *Code*, les événements en empêchèrent la publication; — *Correspondance d'un homme d'État* avec un publiciste; ibid., 1789, in-8°; la question débattue est celle de l'affranchissement des serfs par le roi; — *Annales de France,* journal politique publié de janvier à avril 1790; — *Discours sur l'utilité de la langue latine;* ibid., 1808, in-8°; — *Remarques sur la* Grammaire Latine *de Lhomond;* ibid., 1809, 1810, in-12; — *Traité de Prosodie française d'après Batteux, d'Olivet, Durand, etc., avec remarques;* ibid., 1812, in-8°; cette même année, il avait publié une nouvelle édition annotée du *Traité de Prosodie* de d'Olivet; — *Cours de Langue Française et de Langue Latine comparées, mis à la portée de tous les esprits;* ibid., 1809-1812, 11 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui n'est pas complet, se divise en cinq sections, qui embrassent les principes généraux, la langue française, la langue latine, les traductions interlinéaires de C. Népos et de Phèdre, et le texte de ces deux auteurs. M. Joyant a publié un *Recueil de tout ce qui a été écrit sur ce Cours;* Paris, 1817, in-8°.

P. L.

Journ. de la Librairie. — Quérard, *France Littér.*

MAUGER, dit *Marat*, agent révolutionnaire, né en 1763, mort à Paris, en novembre 1793. Il était instruit et s'exprimait avec une certaine éloquence. Petit et laid, il ressemblait à Marat, dont il prit le nom et les doctrines. Il devint, comme son patron, un des plus fougueux orateurs des clubs. En 1793, le comité de salut public l'envoya en mission à Troyes, puis à Nancy. Mauger se signala surtout dans la Meurthe par son exagération des principes révolutionnaires et ses violences. Il dirigeait à Nancy la Société populaire, et se mit en opposition avec la municipalité, qui fit dissoudre cette réunion et arrêter son président; mais la Convention manda cette municipalité à sa barre, et fit mettre en liberté Mauger. Envoyé à Rouen, ses vexations y soulevèrent de telles plaintes, qu'enfin, sur le rapport de Faure; il fut ramené à Paris et incarcéré à la Conciergerie. Il y devint fou, et mourut dans un délire affreux.

Un autre MAUGER (*Étienne*), né à Rouen, en 1754, guillotiné à Paris, le 24 floréal an II (13 mai 1794), était entré dans l'ordre des Bénédictins; il en sortit pour occuper la cure de Wize, et plus tard professa la physique à l'université de Rouen. Après la mise hors la loi des députés girondins (31 mai 1793), Mauger devint membre de l'assemblée réunie à Caen par une partie des députés proscrits. Les forces fédéralistes commandées par Wimpffen et La Puysaie ayant été facilement dispersées, à Vernon (15 juillet 1793), Mauger dut chercher son salut dans la fuite. N'ayant pu s'embarquer à Brest pour l'Angleterre, il fut arrêté, conduit à Paris et condamné à mort comme chef de conspiration.

H. L.

Le Moniteur général, an Ier, 1793, n° 238; an III, n° 146. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — *Dictionnaire Historique* (édit. de 1822).

MAUGERARD (*Jean-Baptiste*), érudit français, né à Aureville (Lorraine), en 1740, mort à Metz, le 15 juillet 1815. A dix-huit ans, il prit l'habit des bénédictins dans la congrégation de Saint-Vannes. Il fut chargé de professer au collége de Saint-Symphorien à Metz, et l'évêque de cette ville lui confia l'éducation de ses neveux, en le nommant son bibliothécaire. Maugerard était doyen de l'abbaye de Chimai, secrétaire de l'Académie de Metz, conservateur de la bibliothèque publique de l'abbaye de Saint-Arnould et chanoine honoraire de Metz. Il s'occupa des antiquités et de la topographie de cette ville. A la révolution il émigra avec son évêque, devenu le cardinal de Montmorency. Il habita Erfurt, rentra en France sous le consulat, et s'établit à Metz. On a de lui une *Lettre sur une édition de Térence,* et une *Notice de l'édition originale des œuvres de Hrosvite,* insérées dans le *Journal encyclopédique* et reproduites dans l'*Esprit des Journaux.*

J. V.

Quérard, *La France Littéraire.*

MAUGIN (*Jean*), poëte et traducteur français, surnommé *le petit Angevin*. Il vivait « en l'an 1566 ». C'est tout ce que sait de lui Lacroix du Maine; encore ce peu paraît-il incertain. Ses ouvrages connus ont pour titres : *Dix histoires du Nouveau Testament exposées en rimes françoises, avec un cantique chrétien en faveur de ceux qui aiment les saintes et sacrées chansons;* Hiérome de Marnef, Paris, 1548, in-16; — *Le premier livre du nouveau Tristan, prince de Léonnois, chevalier de la Table Ronde, et d'Yseulte, princesse d'Yrlande, royne de Cornouaille, fait françois par Jean Maugin, dit l'Angevin;* Paris, 1554, in-fol. C'est l'édition originale d'une façon de *roman* à la mode italienne, imité plutôt que traduit, et depuis plusieurs fois réimprimé. Le comte de Tressan en a donné un long extrait (Paris, an VII, 3 vol. in-18). L'édition de 1586 (Paris, Nicolas Bonfous, in-4°) est dédiée à M. de Maupas, abbé de S.-Jean de Laon, Mécène choyé des auteurs du temps, et à qui Jean Maugin, comme Gilles d'Avrigni, Claude Collet,

François Habert et nombre d'autres, adressa maintes dédicaces; — *L'amour de Cupidon et de Psyché, mère de volupté, prise des cinquième et sixième livres de la Métamorphose d'Apulée, ancien philosophe et historien, exposé en vers, tant italiens que françois;* Paris, Est. Grolleau, 1557; — *Le Parangon de Vertu, pour l'instruction des princes;* Paris, Est. Grolleau; réimprimé chez Jean Ruelle, 1573, sous ce nouveau titre : *Le Miroir du Prince :* en tête une ode à M. de Maupas; — *Le discours de l'état de paix et de guerre, de Nicolas Machiavel, secrétaire et citoyen de Florence, sur la première décade de Tite-Live;* Paris, in-fol., Est. Grolleau, 1556, et Hiérome de Marnef, in-16, 1572; — *Histoire de Palmerin d'Olive, empereur de Constantinople, fils du roi Flovendos de Macédone et de la belle Oriane, fille de Remicius, empereur de Constantinople, discours plaisant et singulière récréation, traduit jadis par un auteur incertain, de castillan en françois, mis en lumière et en son entier, selon notre langue vulgaire...* Probe et Tacite; c'est le titre complet de l'édition d'Anvers, 1572, in-4°, avec figures, précédée déjà des éditions de Paris, in-fol., 1546 et 1553; — *Mélicello discourant, ou récit de ses amours mal fortunées, la fidélité abusée de l'ingratitude;* Paris, Est. Grolleau, 1556, in-8°, de 132 feuillets, non compris les préliminaires. En tête une épître à Nicolas Doucet, gentilhomme laonnais élu pour le roi à Laon, suivie de vers d'une dame laonnaise qui signe : *Sçavoir est avoir*, et une courte *allusion* sur l'anagramme du traducteur : *Jean Maugin, amy angevin.* On trouve d'ailleurs dans le volume d'autres pièces de vers et chansons françaises; c'est en somme une traduction du livre italien d'Edelino Mussuto, intitulé : *Libro gentil, nuovamente trasportato nella volgar favella*, qui semble lui-même traduit du grec vulgaire. On a peine à s'expliquer le succès réel de ces fades productions d'imagination banale et de style pénible et boursouflé, aujourd'hui, quoique rares, négligées même des bibliophiles. Célestin Port.

Revue de l'Anjou, 1854, p. 372; 1855, p. 97. — *Bibliothèque choisie de Contes et facéties*, 1787, t. IV, p. 211-226. — La Croix du Maine, Du Verdier, avec les annotations manuscrites de l'abbé Mercier, t. II, p. 467 (Biblioth. Imp. Réserve).

MAUGRAS (*Jean-Baptiste*), philosophe français, né le 11 juillet 1762, à Fresnes, près Bourbonne-les-Bains, mort à Paris, le 17 février 1830. En 1787 il obtint la première place au concours de l'agrégation pour la philosophie dans l'université. Pendant deux ans il suppléa l'abbé Royou au collége Louis-le-Grand, et en 1789 il fut nommé professeur de philosophie au collége de Montaigu. L'année suivante, sur l'invitation du roi, le conseil de l'université décida qu'il serait ajouté à l'enseignement accoutumé un cours extraordinaire et public dont l'objet serait d'exposer les « éléments du droit naturel et les principes de la morale sociale et de l'économie politique ». A l'unanimité Maugras fut chargé de ce cours, qu'il ouvrit en 1791, au collége de La Marche, et qu'il continua jusqu'au 10 août 1792. Le résumé de ce cours fut imprimé en 1796, sur les cahiers d'un élève et publié sous ce titre : *Dissertation sur les principes fondamentaux de l'association humaine.* En 1800, Maugras reprit l'enseignement de la philosophie, encore banni des écoles du gouvernement, dans deux grandes institutions de Paris. Vers la même époque, il fut appelé à professer l'économie politique à l'Académie de Législation. Fontanes ayant rétabli des chaires de philosophie dans les lycées, en 1808, offrit à Maugras celle du lycée fondé dans l'ancien collége Louis-le-Grand. En 1823 Maugras fut chargé, comme professeur suppléant, du cours d'histoire de la philosophie ancienne à la faculté des lettres. Il remplit ces fonctions pendant cinq ans avec succès. En 1806, en réponse à une question posée par l'Académie des Sciences de Berlin, Maugras mit au jour une *Dissertation sur l'analyse en philosophie.* En 1822, il fit paraître un volume sous le titre de *Cours de Philosophie;* et en 1830, au moment de sa mort, il venait de terminer son *Cours élémentaire de Philosophie morale*, qui a été imprimé en un volume in-8°. Il laissait les matériaux à peu près complets d'un livre intitulé : *Exercices de Logique et de Métaphysique.*

Son neveu, *François* Maugras, professeur agrégé de philosophie, docteur en droit, suppléa son oncle pendant plusieurs années dans sa chaire de philosophie au collége Louis le Grand; puis il se consacra plus particulièrement au barreau, et se fit inscrire au tableau des avocats à Paris en 1817. On a de lui : *Discours sur l'importance et les vrais caractères de la philosophie;* 1823; — *Discours sur la légitimité;* 1824; — *Discours sur l'influence morale et sociale du christianisme;* 1825. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Quérard, *La France Littér.*

MAUGUIN (*Gilbert*), président de la cour des monnaies de Paris, où il mourut, en 1674. Sectateur passionné de Jansenius, il publia dans l'intérêt de sa doctrine un ouvrage aujourd'hui très-recherché par les érudits. Cet ouvrage, qui parut chez Billaine, en 1650, 2 volumes in-4°, contient, sous le titre commun de *Vindiciæ Prædestinationis et Gratiæ*, deux parties très-distinctes : la première, qui a pour titre spécial *Veterum auctorum qui nono sæculo de Prædestinatione et Gratia scripserunt Opera et Fragmenta*, contient les nombreux écrits de Prudence, de Jean Scot Érigène, de Loup Servat, de Ratramne, de Florus, de saint Remi, d'Hincmar, etc., etc., publiés pour ou contre l'augustinien Gotschalk : la seconde, dont le titre particulier est *Historica et chronica Synopsis*,

nous offre une ample et savante dissertation du président Mauguin sur toutes les circonstances de la controverse qui partagea dès le neuvième siècle l'Église des Gaules en deux sectes obstinément opposées. Ces deux volumes sont rares; ils manquent dans un grand nombre de nos dépôts publics. Nous devons ajouter qu'ils se recommandent encore par la netteté de l'impression et la correction des textes. B. H.

Præfatio G. Mauguini, *Vindiciis annexa.*

MAUGUIN (*François*), avocat et homme politique français, né à Dijon, le 28 février 1785, mort le 4 juin 1854, à Saumur. Son père, procureur au parlement, le destina de bonne heure au barreau, et dirigea lui-même sa première éducation. Après avoir terminé ses études à Mâcon, le jeune Mauguin vint à Paris pour y suivre les cours de jurisprudence à l'Académie de Législation et de l'école de droit. Reçu licencié en 1804, il débuta au palais en 1813, et en 1815 Labédoyère, condamné à mort par le conseil de guerre, devant lequel il s'était défendu lui-même, le chargea de soutenir son pourvoi devant le conseil de révision. Mauguin ne réussit pas à sauver son client; mais il déploya un talent remarquable, qu'il consacra dès lors aux infortunes politiques. L'année suivante, il fit acquitter en cour d'assises le domestique de Lavalette, accusé d'avoir favorisé l'évasion de son maître. Mauguin fut aussi chargé de la défense de Pleignier, dans l'affaire dite des patriotes de 1816, et se signala de nouveau dans celle des chevaliers de l'Épingle noire, qui furent tous acquittés. Il plaida encore pour les éditeurs de la *Bibliothèque Historique*; et ses conclusions dans cette affaire ont fait depuis jurisprudence. En 1819 il mit le sceau à sa réputation en plaidant pour le colonel Fabvier et de Senneville, accusés de diffamation par le général Canuel, qu'ils avaient attaqué dans des écrits sur les événements de Lyon. A la suite de ce procès, Mauguin, atteint d'une grave affection de poitrine et du larynx, se vit forcé de renoncer aux luttes du barreau. Il quitta même Paris, où il ne reparut qu'en 1823, et reprit en peu de temps la haute position qu'il y avait acquise. Une foule de causes civiles le classèrent bientôt parmi les sommités du palais, pendant que de nombreux procès politiques le désignaient comme un des soutiens des libertés publiques. En novembre 1827, deux colléges électoraux, l'un de la Côte-d'Or, l'autre des Deux-Sèvres, lui donnèrent leurs suffrages pour la députation: il opta pour le premier, et vint siéger à la chambre dans les rangs de l'opposition la plus avancée. Depuis lors, jusqu'à la révolution de février 1848, il ne cessa de représenter Beaune à la chambre des députés. Il fit partie des deux cent vingt et un députés qui manifestèrent dans l'adresse au roi le manque de confiance du pays dans le ministère de Polignac, et en juillet 1830 Mauguin embrassa sans hésiter le parti populaire. Pendant le combat le nom de Mauguin avait été porté sur une liste de sept députés contre lesquels le gouvernement avait lancé des ordres d'arrestation. Dans la réunion Laffitte il fut un de ceux qui appuyèrent le plus énergiquement la formation d'un gouvernement provisoire, et depuis membre de la commission municipale dont faisaient partie Laffitte, Casimir Périer, Gérard, le comte de Lobau, de Schonen, Audry de Puyraveau. Laffitte et Gérard, retenus par d'autres soins, ne prirent aucune part aux délibérations de cette commission, qui siégeait à l'hôtel de ville. Casimir Périer y parut seulement quatre ou cinq fois. Elle reçut les envoyés de Charles X, mais refusa de traiter avec eux; elle reçut aussi une députation populaire, composée de quinze à vingt personnes, ayant à sa tête M. Huber (*voy.* ce nom), lequel insista notamment, selon Mauguin, sur deux points, sur la nécessité de consulter la nation et sur celle de ne pas constituer le pouvoir avant d'avoir stipulé et arrêté des garanties pour les libertés publiques. Mauguin prétend que sur plusieurs points il était de l'avis de l'orateur. On fit à cette députation une réponse qui venait du cabinet du général La Fayette: elle avait été, dit Mauguin, préparée en arrière de moi; elle manquait de franchise, et excita plusieurs fois de ma part des gestes ou des mots de surprise et de désapprobation. » Cette conférence n'eut aucun résultat. La réunion des députés s'était réservé la haute question politique, c'est-à-dire le droit d'organiser le gouvernement définitif. Tout Paris semblait pourtant obéir à cette commission, qui ordonna une levée de vingt bataillons de garde mobile, proclama la déchéance de Charles X, et organisa l'expédition de Rambouillet. « Jamais autorité, ajoute Mauguin, ne fut obéie aussi ponctuellement que la nôtre. Jamais peuple ne se montra aussi docile, aussi courageux, aussi ami de l'ordre que celui de Paris en 1830... Que si l'on me demande ce que nous avons fait de cette confiance sans mesure qui nous était accordée, je répondrai que ce n'est pas à moi qu'il faut adresser la question. La puissance souveraine alors était dans la chambre, dont le public ignorait les dispositions intérieures. La chambre obéissait tant aux événements qu'à M. Laffitte, et M. Laffitte en outre, tant par lui que par le général La Fayette, disposait des masses populaires. Le crédit de la commission ne venait qu'en troisième ordre. Mais comme il grandissait tous les jours, il inspira des inquiétudes, et on chercha le moyen de s'en débarrasser... M. de Schonen, un de ses membres, immédiatement après l'acceptation par le duc d'Orléans de la lieutenance générale, avait demandé que la commission se démît de ses pouvoirs. Sur mes représentations, la discussion avait été ajournée; mais le lendemain, sur les insistances secrètes du général La Fayette et en mon absence, elle avait été reprise et la démission envoyée. On n'y trouvera pas ma signature. La commission n'a existé comme

gouvernement que pendant cinq jours, et elle les a bien remplis. Elle fut priée par le lieutenant général d'organiser la ville de Paris, ce qu'elle fit, et ce qui continua quinze jours de plus son existence, devenue fort étroite. Son œuvre finie, elle se retira. » La caisse de l'hôtel de ville, mise à la disposition de la commission municipale, ainsi que les caisses de l'État, contenait de dix à douze millions; la commission dépensa 53,000 fr., que la cour des comptes proposa de laisser à la charge de cette commission. Cependant elle avait rendu des services, maintenu la tranquillité, rétabli la circulation, protégé la propriété et les personnes, pourvu à tous les besoins, et Mauguin réclamait avec justice une part « dans la direction donnée au peuple ainsi que dans la rapidité des mesures prises et de leur exécution ». M. de Cormenin, regardant Mauguin et M. Odilon Barrot comme les deux chefs rivaux de l'opposition dynastique, formula sur Mauguin cette opinion sévère : « On dit que léger d'humeur, indécis par état, il a plus de foi à la fatalité des circonstances qu'à la vérité des principes; que membre du gouvernement provisoire, et membre influent, l'histoire lui reprochera d'avoir failli à la souveraineté du peuple, d'avoir muselé la révolution et débridé la monarchie, d'avoir cédé mollement aux fantaisies usurpatrices d'une assemblée sans mandat, d'avoir eu peur de tout quand il fallait n'avoir peur de rien, de n'avoir pas compris ce qu'il représentait, ce qu'il pouvait exiger, et ce qu'il devait faire, et de n'avoir consulté ni les besoins de la France, ni son génie, ni sa fortune, ni sa volonté. On croit que ministre, dans les temps orageux que nous avons traversés, il eût été beaucoup trop préoccupé de ce qu'il appelle un gouvernement fort et pas assez des avertissements de l'opinion; qu'amoureux de ce qui brille, il eût été magnifique dans ses goûts de dépense et même un peu prodigue, et qu'il n'eût pas été enfin l'homme de l'économie et de la liberté. »

Mauguin avait pris part à la discussion de la charte nouvelle; mais il ne resta pas longtemps d'accord avec la monarchie de Juillet : partageant les convictions des membres qui voulaient pousser le plus loin possible les conséquences de la révolution, soit au dedans, soit au dehors, il embrassa la cause de toutes les populations qui s'insurgeaient successivement contre leurs gouvernements, poussant à la guerre de toutes ses forces. « Il se sentit pris tout à coup, dit M. de Cormenin, de la même fièvre belliqueuse que le général Lamarque. Il faisait beau les voir, comme feu M. de Marlborough, s'en aller tous deux en guerre. Les voilà partis, ils entraînent sur leurs pas et déploient les bataillons de la grande armée. A leur ordre, Toulon vomit ses flottes qui vont bloquer Ancône et soulever l'Adriatique, tandis qu'une expédition de nos meilleures troupes, longeant le littoral d'Alger, ira renouveler sur les plages du Nil les prodiges de Bonaparte. Le Rhin est franchi, la Belgique s'insurge, Vienne capitule, Cracovie ouvre ses portes, et, grossie des phalanges de la Courlande et de la Bessarabie, la propagande victorieuse se fraye une large voie jusqu'au Tanaïs. Là même arrivé, M. Mauguin ne se reposait pas... Je crois en vérité que si on l'eût laissé faire, il nous eût menés tambour battant, à travers champ, jusqu'aux Grandes Indes. Ils organisaient sur leur chemin, Lamarque et lui, des révolutions et des chutes d'empires. Ils fondaient des États; ils passaient des traités d'alliance et de commerce. Ils promenaient le drapeau tricolore à la suite de leurs triomphes; ils appelaient à la liberté les Kalmouks, les Kirghises et les Kurdes, et je ne me souviens pas trop s'ils ne faisaient pas aussi de toutes petites chartes pour tous ces braves barbares, enchantés d'être vaincus... En perdant le général Lamarque, M. Mauguin perdit son emploi de chef d'état-major. Bientôt, afin de pouvoir continuer ses expéditions géographiques, M. Mauguin passa de la guerre au service des colonies, et lui, qui voulait affranchir les Morlaques, ne veut pas affranchir les nègres. » En effet Mauguin, devenu délégué des colonies, soutint avec ardeur les idées et les passions des colons propriétaires. Il s'occupait aussi beaucoup des affaires étrangères. M. de Cormenin l'accusait d'avoir eu encore une autre manie que celle des conquêtes, de la diplomatie et de l'esclavage : c'était celle de tenir à passer pour un homme gouvernemental. Selon ce publiciste, Mauguin avait du faible, un faible marqué pour le pouvoir, et il était plus touché des nécessités de l'ordre que de celles de la liberté. On lui reprochait aussi, suivant M. de Cormenin, de n'avoir pas assez de suite dans les idées, de faire trop d'opposition individuelle et pas assez d'opposition collective; de détourner et de faire avorter, par des brusques sorties, des combinaisons dont il ne se donnait pas la peine de s'enquérir, d'aller parfois trop loin et de ne pas aller quelquefois assez loin, de se taire quand il aurait dû parler, et de parler quand il aurait dû se taire, de soutenir des thèses au moins extraordinaires, si ce n'est fausses, de faire la guerre à l'aventure, en tirailleur plutôt qu'en capitaine, de ne savoir ni donner le mot d'ordre ni le prendre, de n'être ni en dehors ni en dedans de l'opposition, et de la mettre ainsi dans l'impuissance de le suivre ou de le combattre. Mauguin avait fini effectivement par s'isoler dans la chambre et par se faire une position à part dans toutes les questions, et l'on a dit avec raison que s'il était « un adversaire dangereux, il n'était pas un ami commode ». Sa parole incisive et hardie, s'attaquant à tous les ministères, provoqua plus d'un orage dans la chambre, et il en résulta une fois entre lui et M. Viennet un duel, qui se termina toutefois sans effusion de sang. Devenu plus circonspect, Mau-

guin ne craignit plus de s'élever contre les prétentions de l'opposition, et à la suite d'un voyage entrepris en Russie dans l'été de 1840, il devint partisan d'une alliance de la France avec cet empire. Il renonça enfin à la délégation des colonies; mais il accepta un mandat analogue des créanciers de l'Espagne.

Mauguin avait perdu une grande partie de son influence lorsque la révolution de février 1848 arriva. « Ce feu d'éloquence et de patriotisme, qui avait, a dit un anonyme, répandu tant de chaleur et d'éclat, rayonna pendant quelque temps encore, pour s'éteindre peu à peu, au milieu d'une triste fumée d'affaires obscures, de spéculations, de démarches équivoques, d'actes, de faits et d'événements inexpliqués. C'est en effet le maniement et l'usage des fonds secrets des colonies; c'est l'achat du journal *Le Commerce* au nom des colonies, et la direction d'un organe de l'opinion générale du pays dans la voie des intérêts exclusifs d'une agrégation particulière d'individus; c'est la rétrocession de ce journal, à titre fabuleusement onéreux au prince Louis Bonaparte.... C'est, dans tous ses rapports avec ce prétendant, l'évidente exploitation d'une bourse, d'une opinion, d'une influence; c'est encore dans des entreprises hasardeuses, dans de ténébreuses combinaisons industrielles, une fortune engloutie, une profession ruinée, un titre d'avocat perdu; c'est l'hypothèque qui crie, l'obligation chirographaire qui hurle, la contrainte par corps qui cherche, chasse et pourchasse; c'est, au milieu de tout, une situation parlementaire compromise, une parole enchaînée, une intervention dans les affaires impossible, un mandat électoral paralysé, annulé. » Néanmoins Mauguin fut encore élu par le département de la Côte-d'Or à l'Assemblée constituante. Il y fit partie du comité des affaires étrangères, et fut nommé rapporteur de la commission sur l'impôt des boissons. Réélu le premier dans le même département à l'Assemblée législative, il vota pour l'ordre du jour sur les affaires d'Italie; puis, au mois de juin 1849, il proposa un ordre du jour motivé pour appeler la sérieuse attention du gouvernement sur les mouvements et les complications militaires qui se produisaient en Europe; mais l'assemblée adopta l'ordre du jour pur et simple. Plus tard, Mauguin revint tout à fait à l'opposition. Le 27 décembre 1850, sur les poursuites d'un créancier, nommé Chéron, porteur d'un titre de 1,093 fr. de principal, avec intérêts et frais, Mauguin fut arrêté par un garde du commerce et conduit pour dettes à la prison de la rue de Clichy. Vainement il invoqua l'inviolabilité du représentant, la première chambre du tribunal civil de la Seine déclara au provisoire que les lois nouvelles n'avaient pas conservé cette immunité. L'Assemblée nationale s'émut; un de ses questeurs requit un bataillon de ligne, et fit procéder de force à l'élargissement du représentant incarcéré. Le coup d'État du 2 décembre 1851 rendit Mauguin à la retraite. Il alla mourir chez sa fille, Mme la comtesse de Rochefort.

D'après le portrait que M. de Cormenin faisait de M. Mauguin en 1835, cet orateur « avait une figure ouverte, des yeux fins et spirituels, un organe ferme et net, une déclamation un peu emphatique. Il avait des gestes nobles, une parole claire et résonnante, une attitude ferme; il n'était pas aussi long, aussi diffus, aussi avocat que les autres avocats; il gâtait quelquefois sa diction en voulant la soigner; mais sa phraséologie était plus déclamatoire dans le ton que dans les mots, dans l'accentuation que dans les idées... Quelquefois lorsqu'il s'animait, et que chez lui le naturel l'emportait sur l'art, il cessait d'être rhéteur, il devenait orateur, et s'élevait jusqu'à la plus haute éloquence. Alors il faisait frémir, pâlir et pleurer sur les déchirements de la Pologne expirante; il criait du fond du cœur, il soupirait, il se troublait, il émouvait. Mais ces effusions de l'âme n'étaient pas communes chez Mauguin, trop maître de lui-même pour trouver le pathétique, qui ne se rencontre que lorsqu'on ne le cherche pas. En revanche, Mauguin maniait avec un avantage décidé le sarcasme poignant et l'ironie à lame fine. C'était un rude interpellateur. Il était fécond, ingénieux, hardi, pressant. Il ne se laissait intimider ni par les ricanements ni par les murmures. Il se refroidissait de la colère de ses adversaires. Je l'ai vu beau lorsque du haut de la tribune, il luttait contre Casimir Périer, son redoutable ennemi. Le ministre, épuisé, hors d'haleine, lançait sur la tribune les éclairs de son œil en feu, il bondissait sur son banc, il interjectait des exclamations entrecoupées de menaces. Mauguin, de ses lèvres souriantes, lui décochait de ces traits qui ne font pas jaillir le sang, mais qui restent sous l'épiderme. Il voltigeait autour du ministre, et se posait en quelque sorte sur son front, comme le taon qui pique un taureau mugissant; il entrait dans ses naseaux, et Casimir Périer écumait, se débattait sous lui, et demandait grâce... Mauvais politique par insouciance de conviction plutôt que par faiblesse de caractère, mais excellent orateur, quelquefois à l'égal des plus grands; par intervalles éloquent, toujours plein, lucide, concis, ferme, incisif; esprit à ressources, étendu, pénétrant, flexible, calculateur, serein dans l'orage, maître de ses passions, moins pour les réprimer que pour les conduire, et ne suspendant ses impatiences que pour mieux affiler et relancer les traits amortis qu'on lui jetait; homme de grâce et de séduction, un peu présomptueux, avide de louanges, et qu'on ne pouvait, pour tout dire en un mot, aimer fortement ni haïr. » Parmi les mémoires judiciaires publiés par Mauguin, on distingue le suivant : *Mémoire pour G.-J. Ouvrard sur les affaires d'Espagne;* Paris, 1826, in-8°. Parmi ses discours imprimés séparément, on cite celui qu'il prononça en 1840 sur la question d'Orient; Paris, 1841, in-8°. Parmi ses rapports on re-

marque son *Rapport à l'Assemblée nationale, au nom de la commission des boissons*; Paris, 1849, in-8°. Plusieurs de ses plaidoyers sont insérés dans les *Annales du Barreau Français*. Mauguin a été un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque du Barreau*. L. LOUVET.

Timon (M. de Cormenin), *Le Livre des Orateurs*. — De Loménie, *Galerie des Contemp. illustres*, par un homme de rien, tome III. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Déaddé, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers.* — *Biogr. statistique de la Chambre des Députés*. — *Biogr. des 900 Représ. à la Constituante et des 750 à la Législative*. — *Moniteur*, 1827-1851.

MAULÉON (*Auger* DE), littérateur français, natif de Bresse, mort vers 1650. Il était entré dans les ordres, et s'était fait connaître par la publication de quelques manuscrits curieux, entre autres les *Mémoires de Villeroi* (Paris, 1622, in-4°), les *Lettres du cardinal d'Ossat* (1624) et les *Mémoires de la reine Marguerite* (Paris, 1628, in-8°). Il fit partie de l'Académie Française pendant quelques mois de l'année 1635 : élu à la presque unanimité le 6 février, il fut exclu, le 14 mai suivant, à la demande du cardinal de Richelieu, « pour avoir été dépositaire infidèle », dit Richelet. P. L.

Pellisson, *Hist. de l'Acad. Française*.

MAULEVRIER (*Édouard-François* COLBERT, comte DE), général français, né en 1634, mort le 31 mai 1693, à Paris. C'était un des frères du ministre Colbert. Il venait à dix-sept ans d'obtenir une compagnie au régiment de Navarre lorsqu'à l'assaut du fort du Câtelet il fut atteint de huit coups de mousquet et laissé pour mort sur la place. Il assista ensuite à la bataille des Dunes ainsi qu'à une douzaine de siéges en Flandre, commanda à Philipsbourg, et fut capitaine aux gardes, puis aux mousquetaires. A la suite de la conquête de la Franche-Comté, il fut nommé maréchal de camp (1669), et accompagna M. de Navailles dans l'expédition envoyée au secours de Candie. Sans cesse employé en Flandre ou sur le Rhin, il passa plus de vingt ans au milieu des camps. En 1674, il concourut, sous les ordres de Turenne, à la victoire de Sintzheim. Le 25 février 1676, il fut promu au grade de lieutenant général; en cette qualité il servit aux siéges de Fribourg et de Gand, et à la bataille de Saint-Denis, près Mons; il poussa les travaux devant Courtrai avec tant de vigueur que la ville capitula (1683). Le chagrin de n'avoir pas été compris dans les promotions de maréchaux fut, dit-on, une des causes de sa mort.

MAULEVRIER (*Henri* COLBERT, chevalier DE), troisième fils du précédent, mort le 25 août 1711, à Cambrai, embrassa aussi le métier des armes. Reçu chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, il servit au régiment de Navarre, dont il devint colonel en 1695, après la prise de Namur. Employé en Italie, de 1701 à 1706, il passa, en 1707, en Espagne, et se trouva à la bataille d'Almanza et à la prise de Lerida et de Tortose. En 1710, il fut nommé lieutenant général.

MAULEVRIER (*Louis-René-Édouard* COLBERT, comte DE), petit-fils d'Édouard-François, né le 14 septembre 1699, mort le 29 novembre 1750, devint à dix-huit ans lieutenant général d'Anjou, et à vingt colonel du régiment de Piémont. Il prit part aux campagnes d'Allemagne et d'Italie, et fut créé lieutenant général en 1745. P. L.

Pinard, *Chronol. milit.*, IV, V. — Chaudon, *Dict. univ.*

MAULEVRIER (*Édouard-Victorien-Charles-René* COLBERT, comte DE), officier et diplomate français, né en 1754, mort dans le mois d'août 1839. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, et était déjà officier supérieur dans le régiment de Lunéville en 1776. Mais la diplomatie était sa vocation; il fut nommé, en 1781, ministre plénipotentiaire du roi Louis XVI près de l'électeur de Cologne. Ce poste devint important à l'époque de la révolution; le comte de Maulevrier profita de sa position et de son influence pour rendre de grands services à la ville de Metz pendant la disette de 1789, et aux émigrés, auxquels les princes d'Allemagne refusaient l'entrée de leurs États. Propriétaire de vastes domaines dans l'Anjou et le Poitou, le comte de Maulevrier venait au secours de tous les royalistes, et laissait à Stofflet (*voy.* ce nom), qui avait été son garde-chasse, le soin de disposer de tous les revenus de sa terre de Maulevrier. Aussitôt après la mort de Louis XVI, il envoya sa démission, et fut porté sur la liste des émigrés; il rentra en 1800, mais ne fut rayé de la liste qu'en 1803. En 1815, les Bourbons le confirmèrent dans son grade de maréchal-de-camp et lui rendirent la forêt de Maulevrier, que Napoléon n'avait jamais voulu lui restituer. A partir de cette époque il ne s'occupa plus que d'agriculture; il introduisit le premier dans la Vendée la culture de la pomme de terre, y créa des prairies artificielles, et y fit connaître l'usage de la chaux comme engrais. Stofflet lui avait sauvé la vie, et n'avait jamais oublié qu'il avait été son serviteur; car lorsque, le 2 mars 1795, il traita avec la république, il stipula que son ancien maître, alors émigré, serait libre de rentrer en France et reprendrait ses biens, ce qui ne fût pas exécuté; mais le comte de Maulevrier, pénétré de reconnaissance pour son ancien garde-chasse, devenu l'un des plus célèbres généraux vendéens, lui fit élever un monument dans la cour de son château, et y fit graver l'inscription suivante : « A la mémoire de Stofflet, né le 3 février 1753, à Barthelemont, arrondissement de Lunéville, général en chef de l'armée royale du bas Anjou, mort à Angers, le 23 février 1796. Toujours fidèle à Dieu et au roi, il mourut en obéissant. » A. JADIN.

De Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français*. — *États et Brevets militaires*. — Th. Muret, *Hist. des Guerres de l'ouest*.

MAULMONT ou **MALMONT** (*Jean* DE), érudit français, né dans le Limousin, vivait dans le seizième siècle. Appartenant à une ancienne

famille noble, qui possédait une des baronnies du Limousin, il naquit au château de Maumont, et fut principal du collége de Saint-Michel, autrement appelé de Chanac, et qui avait été fondé en 1530, par la maison Pompadour pour les étudiants limousins. Selon La Croix du Maine, « c'étoit un homme très-docte ès langues et principalement dans celle de la Grèce, grand théologien et orateur fécond ». Il était grand ami de Jules Scaliger. Plusieurs de ses contemporains ont prétendu qu'il était le véritable auteur de la traduction de Plutarque qui porte le nom d'Amyot; cette assertion a été réfutée par La Monnoye, dans une note sur l'*Anti-Baillet* de Ménage. On a de Maulmont : *Les Œuvres de saint Justin, philosophe et martyr;* Paris, 1538, in-fol.; — *Les Histoires et Chroniques du monde, tirées tant du gros volume de Jean Zonare, auteur byzantin, que de plusieurs autres scripteurs hébreux et grecs, avec annotations;* Paris, 1563, in-fol.; — *Les graves et saintes Remontrances de l'empereur Ferdinand au pape Pie IV sur le concile de Trente;* Paris, 1563, in-8°; — *Remontrances chrétiennes en forme d'épître à la reine d'Angleterre, trad. du latin de Hiérosme Oserias, évesque portugalois;* Paris, 1563, in-8°. Le même auteur avait écrit en italien un *Ample Discours de la vie de René de Birague,* chancelier de France, mort en 1583, et la *Gallia Christiana* le cite comme un ouvrage exact et utile. P. L.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. françoises.* — Goujet, *Biblioth. françoise,* XII. — *Gallia Christiana,* VI, 571.

MAULNY. *Voy.* Chouet (*René*).

MAULTROT (*Gabriel-Nicolas*), jurisconsulte français, né le 3 janvier 1714, à Paris, où il mourut, le 12 mars 1803. Reçu avocat au parlement de cette ville en 1733, il s'adonna principalement à l'étude du droit canonique, et obtint, surtout par ses consultations, un rang honorable au barreau. Discutant à la fois les priviléges de l'épiscopat et les droits de ce qu'on appelait alors le bas clergé, il prit avec courage la défense des prêtres arbitrairement frappés d'interdit pour leur refus de signer le formulaire relatif à la bulle *Unigenitus.* En 1791, lors de la constitution civile du clergé, il embrassa avec non moins de chaleur la cause de ces mêmes évêques dont il avait attaqué le despotisme. Des nombreux écrits de Maultrot, dont Barbier a donné la liste la plus complète dans son *Dictionnaire des Ouvrages anonymes,* nous citerons seulement : (en société avec Mey) *Apologie des Jugements rendus en France contre le schisme,* 1752, 3 vol. in-12; 1753, 4 vol. in-12 ; — *Maximes Du Droit public français,* 1772, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12 : ce livre a été fait d'abord avec la collaboration de Mey et Aubry. Maultrot y a fourni beaucoup d'additions, qui sont entrées dans l'édition d'Amsterdam, à laquelle n'ont eu part ni Montelin ni Lauraguais, malgré l'assertion contraire de quelques bibliographes. « On développe dans cet ouvrage, dit Camus, avec une érudition immense et une libre énergie, les principes de tout gouvernement en général, et ceux du gouvernement français en particulier; » — *Dissertation sur le Formulaire, dans laquelle on établit qu'il est irrégulier, abusif, inutile, dangereux, et que la signature n'en est ordonnée par aucune loi qui soit actuellement en vigueur dans le royaume;* Utrecht, 1775, in-12; — *Mémoire sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France;* Paris, 1778, in-12; — *Institution divine des curés et leur droit au gouvernement général de l'Église;* en France, 1778, 2 vol. in-12; — *Les Droits du second ordre* (du clergé) *défendus contre les apologistes de la domination épiscopale;* 1772, in-12; — *Les Prêtres juges dans les Conciles avec les évêques,* ou *Réfutation du* Traité des Conciles en général, *de l'abbé Ladvocat;* 1780, 3 vol. in-12; — *Véritable Nature du mariage : Droit exclusif des Princes d'y apposer des empêchements dirimants;* 1788, 2 vol. in-12; — *Examen des Décrets du concile de Trente et de la Jurisprudence française sur le mariage;* en France, 1788, 2 vol. in-12; — *Dissertation sur les Dispenses matrimoniales;* 1790, in-12; — *Discipline de l'Église sur le mariage des prêtres;* Paris, 1790, in-8° : dirigé contre l'ouvrage de l'abbé Gaudin, intitulé : *Inconvénients du Célibat des Prêtres.* Maultrot prit part à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques,* journal qui commença à paraître en septembre 1791. E. Regnard.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Camus, *Bibliothèque choisie de Livres de Droit.* — Quérard, *La France Littéraire.*

MAUNDRELL (*Henry*), voyageur anglais, vivait de 1650 à 1710. Les premiers événements de sa vie sont inconnus. En 1696 il était chapelain de la factorerie anglaise d'Alep. Le 26 février 1697, il se mit en route avec quatorze de ses compatriotes pour visiter la Palestine. Tripoli fut la première étape de cette petite caravane, qui explora successivement Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Jérusalem et ses environs, les rivages de la mer Morte, Bethléem, et revint par Nazareth, Naplouse, le mont Thabor, Damas, Balbek et le Liban. Maundrell fit une autre excursion à Bir, sur les bords de l'Euphrate et en Mésopotamie. La relation de ses deux voyages parut à Oxford, 1698, in-8°, avec de nombreuses gravures. Elle a été trad. en français sous le titre de *Voyage d'Alep à Jérusalem à Pâques de l'année* 1697, suivi du *Voyage* de l'auteur *à Bir, sur les bords de l'Euphrate et en Mésopotamie;* Utrecht, 1705, et Paris, 1706, in-12, avec fig.; trad. en allemand par Louis-Franç. Vischer; Hambourg, 1737, in-8°, avec

fig. Le *Voyage d'Alep à Jérusalem* est plein d'observations curieuses et intéressantes; il n'en est pas de même du *Voyage à Bir*, qu'on croit être apocryphe. A. de L.

Alexandre Drummond, *Voyages en Asie*, etc. (Londres, 1754, in-fol.). — *Dict. hist.* (édit de 1822). — H.-J. Rose, *New Biographical Dictionary*.

MAUNOIR (*Julien*), philologue français, né le 1er octobre 1606, au bourg de Saint-Georges de Reinthembault (diocèse de Rennes), mort le 28 janvier 1683, à Plévin, près Guingamp. Entré, à l'âge de vingt ans, dans la maison professe des Jésuites à Paris, il termina ses études à La Flèche. Il était chargé de la chaire de cinquième au collége de Quimper, lorsque Michel Lenobletz lui proposa de continuer son apostolat. Il apprit le bas-breton, se mit à parcourir les campagnes, et déploya tant de zèle dans ses prédications, que sa santé s'étant altérée, il fut obligé de reprendre la carrière de l'enseignement qu'il exerça à Tours. Après avoir reçu l'ordination à Nevers, il consacra le reste de sa vie, selon un vœu qu'il avait fait, à évangéliser la Bretagne. Étant revenu, en 1640, à Quimper, il y reçut de Lenobletz les clochettes et les peintures symboliques dont ce dernier s'était si heureusement servi pour expliquer les mystères de la religion. Pendant quarante-deux années consécutives, le P. Maunoir put réaliser ses projets. Inaccessible à l'injure et à la violence dont son dévouement fut bien souvent payé, acceptant ou s'imposant les plus rudes privations, voyageant à pied, un bissac sur l'épaule, et ne portant en vêtements et en nourriture que ce qui lui était rigoureusement indispensable, il visita successivement, et à plusieurs reprises, presque toutes les paroisses des diocèses de Cornouaille et de Léon, les îles d'Ouessant, de Molène, de Sizein, etc., sans parler d'un grand nombre de localités des autres diocèses de la Bretagne, et partout sa voix se fit entendre avec succès. Il revenait de terminer plusieurs missions, et se dirigeait sur Quimper lorsque la fatigue l'obligea de s'arrêter à Plévin, où il mourut après une très-courte maladie. Suivant le désir qu'il en avait exprimé, il fut inhumé comme les pauvres; mais plus tard on lui a érigé une statue dans l'église de Plévin. Dans le triple but de savoir personnellement une langue indispensable pour lui, de la purifier du langage mixte en usage chez les prédicateurs du temps, et d'en généraliser la connaissance, Maunoir coopéra à la création des colléges de Quimper et de Morlaix, où le breton était la langue usuelle des écoliers. Les mêmes motifs le dirigèrent dans la composition des ouvrages suivants, que tous les ecclésiastiques du pays adoptèrent : *Canticon spirituel hac instructionon profetabl evit disqui an hent da vont d'ar barados*; Quimper, s. d., pet. in-8°. Ce recueil de *Cantiques* a souvent été réédité, surtout de nos jours; — *Vita S. Corentini, Aremorici; Cosopiti* (Quimper), 1685, in-12; Quimper, 1821, in-12; loin d'être écrit en latin, comme l'ont cru les pères Southwell et Le Long, cette vie se compose de 766 vers bretons; — *Templ consacret do bassion Jesus-Krist*, etc. (Le Temple consacré à la passion de Jésus-Christ), en breton, prose et vers; Quimper, 1679, 1686, in-8°; — *Le sacré Collége de Iesus* (Kenteliou Christen eus ar C'holach-Sakr, etc.), *divisé en cinq classes, où l'on enseigne en langue armorique les leçons chrestiennes, avec les trois clefs pour y entrer; un Dictionnaire, une Grammaire et Syntaxe en même langue*; Quimper, 1659, pet. in-8°. Les deux *Dictionnaires*, l'un français-breton, d'environ 6,300 mots, l'autre breton-français, d'à peu près 3,000 mots, ont été réimprimés avec la syntaxe, calquée sur celle de Despautère, dans l'*Archeologia Britannica* d'Edw. Llwyd; Oxford, 1707, in-fol. Ces divers ouvrages, curieux au point de vue philologique, comme monument des variations de la langue bretonne, ne la reproduisent pas avec toute la pureté désirable. Un juge bien compétent, M. de La Villemarqué, en a fait l'appréciation suivante : « Né dans la partie française de la Bretagne, le P. Maunoir était choqué de la rudesse de certains sons de la langue bretonne. Pour les adoucir, il supprima ou modifia certains signes, nécessaires pour conserver aux mots leur signification primitive, montrer leur étymologie, leur dérivation, leurs affinités. Les expressions ainsi défigurées, dont il se servit dans ses ouvrages, prévalurent dans le dix-huitième siècle, et il en resta une orthographe sans principes fixes, sans méthode, une orthographe *ad libitum*, et qui a cessé avec raison d'être suivie, depuis que Le Pelletier a restitué dans son *Dictionnaire* l'ancienne orthographe bretonne. » P. Levot.

Boschet, *Le parfait Missionnaire, ou la vie du P. Julien Maunoir*; Paris, 1697, in-12. — Lobineau, *Vies des Saints, etc., de Bretagne*, V, 22-137. — G. Leroux, *Recueil des vertus et des miracles du P. Julien Maunoir*; Quimper, 1716, in-12. — La Villemarqué, *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, en tête de son édition du *Dict. Français-Breton de Le Gonidec*; Saint-Brieuc, 1847, in-4°.

MAUPAS DU TOUR (*Henri* Cauchon de), prélat français, né en 1600, au château de Cosson, près de Reims, mort à Évreux, le 12 août 1680. Issu d'une ancienne famille de Champagne, il eut pour parrain le roi Henri IV, et avait à peine seize ans quand il fut nommé abbé commendataire de Saint-Denis de Reims, où il introduisit en 1636 la congrégation de Sainte-Geneviève. Vicaire général du diocèse de Reims, premier aumônier de la reine Anne d'Autriche, il fut en 1641 nommé évêque du Puy et transféré en 1661 au siége d'Évreux. Le 5 mars de l'année suivante, se trouvant à Rome pour solliciter la béatification de François de Sales, il fut nommé prélat assistant au trône pontifical. Il fonda, le 14 janvier 1667, un séminaire à Évreux, se démit de son évêché en 1680, et mourut des suites d'une chute de voiture. On a de lui : *Vie de*

Mme de Chantal; Paris, 1644, in-4°; plusieurs éditions; — *Vie de saint François de Sales;* Paris, 1657, in-4° fig.; — *Oraison funèbre de saint Vincent de Paul;* Paris, 1661, in-4°; — *Statuts synodaux;* Évreux, 1664-1665, in-8°. On croit que ces statuts furent dressés par l'abbé H.-M. Boudon, l'un de nos plus célèbres auteurs ascétiques. H. Fisquet.

Gallia christiana, II et XI. — Le Brasseur, *Hist. du Diocèse d'Évreux.*

*MAUPAS (*Charlemagne-Émile* de), sénateur français, né à Bar-sur-Aube (Aube), le 18 décembre 1818. Il vint faire son cours de droit à Paris, et obtint, en 1845, la sous-préfecture d'Uzès, d'où il passa, deux ans après, à celle de Beaune. Mis à l'écart sous le gouvernement provisoire en 1848, il obtint l'année suivante la sous-préfecture de Boulogne-sur-mer, passa ensuite à la préfecture de l'Allier, et fut appelé à celle de la Haute-Garonne en 1850. Il déploya dans ces deux départements la plus grande rigueur contre le parti démagogique. Appelé, en 1851, à la préfecture de police en remplacement de M. Carlier, il fut du très-petit nombre de personnes admises à préparer le coup d'État du 2 décembre. Il invita dans sa première proclamation les habitants de Paris à demeurer calmes, sous peine « de se briser immédiatement contre une inflexible répression », et fut chargé de l'arrestation des représentants du peuple les plus hostiles au mouvement napoléonien. Nommé, le 22 janvier 1852, ministre de la police générale, il donna quatre-vingt-douze avertissements aux journaux politiques, étendit la juridiction des commissaires de police, et veilla à la stricte exécution de ses ordres. Son ministère ayant été supprimé, le 10 juin 1853, il se rendit à Naples avec le titre de ministre plénipotentiaire, poste qu'il n'occupa que peu de temps, et où il fut remplacé, en avril 1854, par M. Delacour. Il avait été nommé sénateur le 21 juin 1853. Sicard.

Archives du Sénat. — *Moniteur*, 1851, 1852 et 1853.

MAUPEOU (*René-Charles* de), magistrat français, né à Paris, en 1688, mort en 1775. Fils d'un président des enquêtes au parlement de Paris, il fut successivement avocat du roi au Châtelet (1708), conseillé au parlement (1710), président à mortier (1717), premier président, pendant quatorze ans, jusqu'en 1757; alors il se démit; mais en 1763 il fut nommé garde des sceaux et vice-chancelier, et en 1768 chancelier pendant vingt-quatre heures, le temps de transmettre sa charge à son fils. C'était un homme doué de tous les avantages extérieurs qui aident à remplir avec distinction des fonctions éminentes; « extrêmement gracieux, dit Barbier, avec de l'esprit, il était propre à avoir affaire à la cour ». Ses ennemis lui ont reproché son ignorance; mais personne ne lui a refusé un tact parfait, l'art de conserver toujours les convenances, et les contemporains ont souvent loué la noblesse digne et éloquente de ses paroles dans les nombreuses occasions où il lui fallut représenter le parlement pendant cette période si agitée du règne de Louis XV. Quand Le Pelletier donna sa démission de premier président (sept. 1743), Maupeou, probablement prévenu par lui, put faire agir les nombreux amis qu'il avait à la cour, et, secondé surtout par Maurepas, qui était son parent, il fut préféré à ses concurrents, Gilbert des Voisins, Joly de Fleury et Lamoignon de Blancmesnil. Celui-ci devait lui en garder rancune; les Lamoignon n'aimaient pas les Maupeou, quoique Maupeou eût épousé Anne-Victoire de Lamoignon de Courson; c'était une personne de beaucoup d'esprit, très-entendue, dit Barbier, et capable de bien diriger une grande maison; elle fut alors très-utile à Maupeou, car il n'était pas riche; sa charge exigeait beaucoup de représentation (150,000 livres, pour meubles, équipages, vaisselles, etc.), et Maupeou sut faire dignement les honneurs de la présidence à Paris et à sa terre de Bruyères, près de Beaumont-sur-Oise. Ses débuts furent heureux; nommé en octobre 1743, il parvint à faire enregistrer, dès le mois de décembre, quatorze édits bursaux, qui devaient rapporter 50 millions; aussi Louis XV, satisfait, lui accorda un logement dans le château de Versailles : aucun président de parlement n'avait eu cette faveur; c'était presque être traité en ministre. Cependant Maupeou, qui aspirait dès lors à la dignité suprême de chancelier, dut voir avec douleur l'élévation de Lamoignon-Blancmesnil, en 1750. Comme chef du parlement de Paris, il commençait à se trouver dans une position pleine de difficultés et de périls. Au dix-huitième siècle, les parlements, on le sait, n'ont pas cessé de lutter contre la royauté; sans pouvoir affirmer l'origine et le principe de leurs prétentions, sans connaître les limites de leurs droits, forts de l'appui que leur donnait l'opinion publique, et de la faiblesse d'un gouvernement de plus en plus incertain et méprisé, ils eurent recours aux moyens les plus propres à déconsidérer l'autorité et à jeter dans la société les germes du mépris et de l'esprit de révolte. Remontrances réitérées, protestations contre les édits, les lettres de jussion, les lits de justice, luttes contre le grand-conseil, interruption du cours de la justice, démissions collectives, telle est l'histoire du parlement pendant le règne de Louis XV. Un premier président devait à la fois défendre les prétentions, les droits, les intérêts, les prérogatives, l'honneur du corps qu'il dirigeait et qu'il représentait officiellement; mais il devait aussi s'efforcer de calmer les esprits dans le sein de la compagnie, et servir d'intermédiaire entre la cour et le parlement. Il fallait beaucoup de tact et de souplesse, de la dignité sans raideur pour jouer ce rôle de tous les instants; et Maupeou, qui ne brillait pas, à ce qu'il paraît, comme juge et jurisconsulte, sembla longtemps mériter par une conduite prudente et conciliante les éloges qui lui furent généra-

lement accordés. Les premières années de sa présidence avaient été relativement assez tranquilles; mais les luttes devinrent très-vives, à à partir de 1750. Résumons-les rapidement : l'archevêque de Paris, Christ. de Beaumont, prélat vertueux, qui ne savait pas céder, avait remplacé, par abus d'autorité, dès 1749, la supérieure de l'hôpital général : le parlement intervient; il y a bientôt conflit d'autorité entre le pouvoir judiciaire et le pouvoir ecclésiastique; la querelle s'envenime; enfin le roi se décide à publier (24 mars 1751) un règlement nouveau pour l'hôpital général. Mais le parlement ne l'enregistre (20 juillet) qu'après en avoir complétement modifié la plupart des dispositions; il outrepassait évidemment ses droits. Le roi veut être obéi; le parlement soutient ses prétentions contre un arrêt du conseil, contre la volonté du roi, formellement exprimée, contre des lettres de jussion; et lorsque, après plusieurs mois de luttes ardentes, Louis se fait enfin livrer les papiers concernant cette affaire, en défendant au parlement de s'en occuper désormais, le parlement cesse ses fonctions (novembre 1751); « plus de tribunaux dans Paris, dit Barbier, ... cela cause un grand désordre ». Mais le roi ordonne aux magistrats, sous peine de désobéissance, par des lettres de cachet que portent des mousquetaires, de reprendre leurs fonctions ordinaires; il leur adresse des lettres patentes, dans lesquelles il rappelle encore une fois que les charges du parlement ne sont que des commissions royales, et que le parlement n'est qu'une cour de justice et non le parlement de la nation; enfin, un édit du 1er février 1752 charge le grand conseil de tout ce qui concerne l'hôpital général. Maupeou, qu'on avait d'abord accusé de faiblesse à l'égard de l'archevêque, représenta dignement la compagnie : il adressa au roi plusieurs remontrances, qui parurent fort belles, et il contribua à la fin par sa prudence au retour de la tranquillité.

Le parlement avait été humilié; il en garda rancune, et la lutte recommença sous une autre forme. L'archevêque de Paris avait imprudemment réveillé les vieilles querelles du jansénisme et de la bulle *Unigenitus*, en ordonnant aux curés de refuser les derniers sacrements à ceux qui n'adhéreraient pas formellement à la bulle; le trouble était dans Paris et dans les provinces, car l'archevêque avait de nombreux imitateurs, depuis l'année 1749. Le gouvernement n'eut pas assez de fermeté pour prendre un parti décisif, et pour imposer sa volonté; malgré ses injonctions, les refus de sacrements se multiplièrent, les tribunaux poursuivirent les curés; enfin, le parlement ordonna la saisie du temporel de l'archevêque, et convoqua les pairs pour juger le prélat. Alors le roi cassa cet arrêt, défendit la réunion des pairs, et la lutte s'engagea entre la royauté et le parlement, qui attaquait le pouvoir arbitraire, et prétendait défendre à la fois ses prérogatives et les droits de la nation. De nouveau, le parlement suspendit le cours de la justice; les magistrats des enquêtes et des requêtes furent exilés, et quatre conseillers furent envoyés dans des prisons différentes (9 mai 1753). La grand' chambre protesta à son tour contre ce coup d'État; elle fut transférée à Pontoise (11 mai), et plus tard exilée à Soissons; une chambre de vacations, composée de conseillers d'État et de maîtres de requêtes, fut installée pour rendre la justice (18 sept.); mais l'opinion publique se déclarait hautement en faveur du parlement; l'opposition devenait populaire; la nouvelle chambre était insultée, honnie; les procureurs ne venaient plus au palais; les avocats refusaient de plaider. Lorsqu'à la Saint-Martin la chambre des vacations devint chambre royale et s'installa au Louvre, elle rencontra la même opposition; et pendant une année on eut le spectacle triste et démoralisant de ce conflit entre le gouvernement et la première cour de justice, qui persévérait dans sa résistance. Maupeou n'avait cessé de porter au roi les doléances, les remontrances du parlement; son éloquence avait été souvent admirée, et, tout en conservant l'estime et la confiance des magistrats, il avait su ménager son crédit à la cour. Aussi, lorsque Louis XV se fatigua de cette lutte, qui n'avait pas d'issue, lorsqu'il se prêta aux tentatives de réconciliation du cardinal de La Rochefoucault, plus modéré que Christ. de Beaumont, Maupeou fut plusieurs fois appelé à Versailles, et, après plusieurs entrevues avec le roi, il parvint à obtenir le rappel du parlement à Paris; la naissance du duc de Berry, depuis Louis XVI, fut le prétexte de la réconciliation. Le retour du premier président (27 août 1754) fut célébré par des démonstrations de joie populaires, des feux, des illuminations; il reçut des visites de la cour et de la ville, des députations de tous les tribunaux, qui venaient le féliciter, répondant à tous, dit Barbier, avec son éloquence et sa présence d'esprit accoutumée; il parvint à triompher de quelques restes d'opposition qu'il rencontrait surtout chez les conseillers des enquêtes, et obtint enfin l'enregistrement des nouveaux édits du roi, qui supprimaient la chambre royale, réintégraient le parlement, et ordonnaient le silence pour tout le passé. Maupeou eut alors véritablement quelques jours de popularité et de gloire; et on lui adressa des vers où on le comparait à Cicéron, *dont l'éloquence divine sut calmer et sauver Rome....*

Tu partages, Maupeou, de ce grand magistrat
La fermeté, la vertu, l'éloquence.
Ton exil, ton rappel achèvent le portrait.
Ne t'en plains pas, il te manquoit ce trait
Pour la parfaite ressemblance.

Maupeou fut moins habile ou moins heureux peu de temps après. Le silence en matière religieuse n'avait pas été de longue durée, et dès la fin de 1754 les arrêts du parlement avaient re-

commencé contre de nouveaux refus de sacrements; l'archevêque de Paris fut exilé par le roi, et le parlement, triomphant, ne réclama pas cette fois contre les lettres de cachet. Mais le roi, qui se défiait toujours du parlement, voulut alors étendre les attributions du grand conseil, tribunal singulier, dont la juridiction n'était pas déterminée et qui était entièrement soumis au gouvernement. Après une longue lutte contre l'édit du 10 octobre 1755, le parlement invita les princes du sang et les pairs à venir siéger dans son sein « pour maintenir l'ordre hiérarchique et la police du royaume contre les entreprises indécentes du grand conseil ». (18 fév. 1756). Le roi défendit aux princes et aux pairs de se rendre au palais, et jeta leur requête au feu. Le parlement était humilié et irrité; plusieurs de ses arrêts furent encore cassés par le conseil d'État. La guerre funeste de Sept Ans commençait alors; il fallait de nouveaux impôts; le parlement, pour se venger et pour obtenir les applaudissements du peuple, arrêta des remontrances; le roi refusa de les entendre; comme Maupeou insistait auprès de lui : « Mon parlement, dit Louis XV, abuse de mes bontés; je veux que mes déclarations soient enregistrées, sans délai, dès demain. Je ne recevrai plus à ce sujet ni représentations ni remontrances. » Le premier président demanda cette réponse par écrit : « Elle est assez courte pour la retenir, » répliqua le roi. Le parlement n'en persista pas moins dans ses refus d'enregistrement; alors, après une nouvelle entrevue à Compiègne avec le premier président (14 août), le roi fut obligé d'avoir recours à un lit de justice (21 août 1756). Toutes les cours de France protestèrent plus vivement que jamais *contre le pernicieux dessein d'établir le gouvernement arbitraire*, et l'on songea à former une confédération entre tous les parlements du royaume et à les représenter comme un même corps, divisé seulement en classes. Le roi était inquiet et mécontent : « Ces grandes robes et le clergé, disait-il, me désolent par leurs querelles; mais je déteste bien plus les grandes robes, qui voudroient me mettre en tutelle :... c'est une assemblée de républicains. » Aussi finit-il par se décider à un grand coup, et dans un nouveau lit de justice (13 décembre 1756) il imposa silence au sujet de la bulle *Unigenitus*, supprima deux chambres des enquêtes, et changea complétement la constitution politique du parlement.

Presque tous les magistrats donnèrent immédiatement leur démission; le premier président, les présidents à mortier et quelques conseillers de la grand' chambre furent seuls à ne pas suivre leur exemple, et supplièrent vainement le roi en faveur de leurs collègues. « Il y a quatre ans que l'on m'ennuie, répondit-il, je ne changerai rien à mes édits; mais je veux être obéi » (30 déc.). La fermentation du peuple allait croissant; il n'y avait pas de soulèvements, parce qu'il n'y avait pas encore de partis politiques; mais déjà l'on entendait des cris contre le *tyran des Français*. La situation était critique, lorsque l'attentat de Damiens (5 janv. 1757) vint changer les dispositions des esprits; les membres démissionnaires du parlement offrirent de reprendre leurs fonctions, pour faire preuve de leur innocence et de leur dévouement; le roi refusa : voulant d'abord persister dans son système de rigueur, il exila plusieurs magistrats, en jeta d'autres en prison. Mais, de guerre lasse, il céda, annula les démissions, rappela les exilés, retira la déclaration du 13 décembre, et rendit ainsi au parlement toutes ses anciennes attributions (1er septembre 1757). Dans cette dernière lutte, Maupeou n'avait pas su conserver le beau rôle qu'il avait joué précédemment; on l'accusait d'avoir trahi les intérêts de sa compagnie, et de s'être laissé gagner par la cour (1); au moment de la démission des magistrats, il s'était contenté de dire :

Et le combat finit faute de combattants,

plaisanterie assez déplacée dans une aventure aussi triste. D'un autre côté, la cour n'était pas très-satisfaite de sa conduite, qui avait plus d'une fois manqué de fermeté et de franchise; aussi malgré ses protestations de zèle, malgré ses efforts et ses espérances ambitieuses, il finit par se brouiller avec tout le monde, et le 22 septembre 1757 il fut forcé de donner sa démission et remplacé par le président Molé; le roi lui laissait le titre de président honoraire et 40,000 livres de pension; c'était cependant une disgrâce. Mais plusieurs pensèrent que le roi avait été obligé de le sacrifier, afin d'avoir la paix avec le parlement, et qu'il lui conservait secrètement toute son estime. En effet, au bout de six ans, Maupeou eut sa revanche; son ennemi, le chancelier Lamoignon, fut exilé, en octobre 1763, et comme il ne voulut pas donner sa démission, Maupeou fut nommé vice-chancelier. Il remplaça également comme garde des sceaux Feydeau de Brou; en même temps le roi nomma son fils premier président du parlement de Paris, après la démission de M. Molé. Cette fois Maupeou triomphait complétement, au grand étonnement du public, surpris de tant de faveurs accordées à cette famille.

L'action de Maupeou sur la magistrature française fut loin d'être heureuse; c'est l'une des époques les plus tristes de l'histoire des parlements : ils redoublent de sévérité cruelle à l'égard des protestants, en même temps qu'ils interdisent la pratique de l'inoculation; les procès de Calas, de Sirven, du chevalier de La Barre, du comte de Lally, soulèvent l'indignation publique, et la lutte de La Chalotais contre le duc d'Aiguillon ranime les querelles du gouvernement avec les parlements. De nouveau, les différentes

(1) C'est à moi, dit Maupeou, qu'est la chancellerie :
Qui pourrait me la disputer?
On sait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma compagnie.

cours du royaume protestent et s'efforcent de faire prévaloir le système *d'unité de classes*, déjà formellement proscrit. Alors, dans un célèbre lit de justice (3 mars 1766), le roi fait entendre les paroles les plus sévères et les plus fermes contre les prétentions de la magistrature à former *un ordre séparé des trois ordres du royaume;* il rappelle, pour les condamner, toutes *les nouveautés si pernicieuses que l'on a voulu ériger en principes*. « En ma personne seule, dit-il, réside la puissance souveraine, dont le caractère propre est l'esprit de conseil, de justice et de raison. » Et il termine ce discours remarquable, où l'on semble reconnaître l'esprit ferme et le ton décidé du fils du chancelier, par ces paroles prophétiques : « Enfin, ce spectacle scandaleux d'une contradiction rivale de ma puissance souveraine me réduiroit à la triste nécessité d'employer tout le pouvoir que j'ai reçu de Dieu pour préserver mes peuples des suites funestes de telles entreprises. » Le vice-chancelier n'était, ni par son âge ni par son caractère, capable de réaliser cette menace de la royauté; son fils, de plus en plus influent, l'avait seul soutenu dans ces dernières années. Aussi lorsque Lamoignon eut enfin donné sa démission, le 15 septembre 1768, Maupeou eut l'honneur d'être chancelier pendant vingt-quatre heures ; puis il se démit de ses fonctions en faveur de son fils; il assista dans sa retraite aux succès et à la chute de son successeur, et mourut seulement en 1775, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. L. GRÉGOIRE.

Journal de Barbier. — Voltaire. *Hist. du Parlement*. — De Tocqueville, *Hist. de Louis XV*. — H. Martin, *Hist. de France*, XV. — Sismondi, *Hist. des Français*, XXVIII. — Lacretelle, *Hist. de France pendant le dix-huitième siècle*.

MAUPEOU (*René-Nicolas-Charles-Augustin* DE), chancelier de France, fils du précédent, né en 1714, mort au Thuit, près des Andelys, le 29 juillet 1792. Conseiller au parlement de Paris, il fut nommé président à mortier (oct. 1743), premier président (12 novembre 1763), chancelier (16 sept. 1768). La haute position de son père lui donna de bonne heure une assez grande importance, et lui fit épouser, en janvier 1744, Mlle de Roncherolles de Pont-Saint-Pierre, « fille de grande condition, dit Barbier, et dont il aura près de 50,000 livres de rente ». C'était un homme qui n'avait pas les avantages extérieurs de son père; il était petit, d'un teint bilieux, sans dignité, sans gravité; ses yeux étaient vifs et perçants, mais durs, sous des sourcils très-noirs; ses manières étaient affectueuses avec ses égaux, familières avec ses inférieurs. Il y a peu d'hommes dont on ait dit autant de mal; aussi faut-il se délier du portrait que ses contemporains nous ont laissé de lui; ils nous le représentent plein de malignité, très-dangereux, dissimulé sous les formes de la légèreté et de l'étourderie; attirant tous les secrets, sans jamais donner le sien; habile dans l'art de démêler les hommes, de saisir leurs faiblesses, leurs vanités, leurs vices; incapable d'affection, abandonnant ceux qui le servaient avec autant de facilité que ses bienfaiteurs, etc. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il avait peu de préjugés et peu de scrupules, un grand talent d'intrigue, et, chose rare au temps où il vivait, une grande force de volonté, une persévérance inflexible. Si son instruction laissait à désirer (et l'on a sans doute beaucoup exagéré à cet égard), il était intelligent, capable de travail, et savait confier ses travaux à des jurisconsultes savants, à des écrivains d'un talent exercé. Il s'était déjà fait connaître, comme premier président du parlement, et d'une manière assez peu avantageuse, surtout dans les affaires du chevalier de La Barre et du comte de Lally, lorsque la protection de Choiseul, mais surtout la faveur du roi, qui avait apprécié sa capacité, l'éleva au poste considérable de chancelier (*voy.* l'art. précédent).

On a dit que Maupeou avait eu plusieurs fois, comme chef du parlement, des discussions pénibles, surtout avec les présidents à mortier, et que le désir de la vengeance fut le principal motif qui le détermina dès lors à préparer la ruine de la magistrature. C'est une erreur ; depuis plus de quarante ans deux systèmes étaient en présence, l'autorité parlementaire et le pouvoir absolu de la royauté; les magistrats, qui ne tenaient leur existence et leur autorité que du roi, croyaient former le tribunal, l'organe de la nation; s'érigeaient en protecteurs et dépositaires essentiels de sa liberté, de ses intérêts, de ses droits; en un mot se déclaraient juges entre le roi et son peuple. Maupeou avait vu toutes ces luttes malheureuses, les magistrats opiniâtres dans leurs passions et leurs prétentions, la royauté toujours menaçante, mais de plus en plus déconsidérée par sa faiblesse, irritant l'opinion publique par une série de petits coups d'État, toujours les mêmes et toujours inutiles (*voy.* l'article précédent); il avait un esprit ferme, logique, avec beaucoup d'ambition; il voulait par un grand service arriver au souverain pouvoir et assurer pour toujours sa fortune politique. Or, il ne pouvait venir à la pensée d'aucun ministre de Louis XV d'opérer une révolution radicale, en donnant à la liberté de la nation un organe légal par le rétablissement des états généraux : le chancelier crut que le moment était arrivé de rendre à la couronne son ancien éclat, en la *retirant de la poussière du greffe, où elle était menacée de s'ensevelir*. Louis XIV, au début de son règne, avait pu imposer un silence absolu au parlement, et l'avait réduit pour soixante ans à son rôle judiciaire; mais c'était après les troubles de la Fronde. Louis XV avait plus de vingt fois dans ses déclarations solennelles, dans ses lits de justice, formulé hautement sa volonté absolue; il n'avait jamais été obéi. Un coup d'État vigoureux était donc nécessaire.

Maupeou le comprit, et seul se sentit assez

de force et d'audace pour le tenter et l'achever. Il lui fallait des appuis pour triompher des obstacles qu'il devait rencontrer et surtout pour entraîner l'égoïsme faible et irrésolu du roi. Choiseul ménageait l'opinion publique et les parlements, parce qu'il voulait surtout relever la France au dehors; Choiseul fut abandonné. Maupeou se rapprocha du duc d'Aiguillon, l'ennemi déclaré des parlementaires; il fit arriver au ministère des finances l'abbé Terray, comme lui sans scrupules, sans préjugés, comme lui ferme et audacieux; et les triumvirs, pour se rendre maîtres des volontés du roi, durent nécessairement gagner l'appui de Mme Du Barry : ils ne reculèrent devant aucun moyen; Maupeou devint le complaisant, le flatteur de l'indigne favorite. Le premier, il imagina une alliance de famille avec les Du Barry, qui prétendaient être parents de Barrymore, page écossais, compagnon fidèle de Charles Ier dans sa fuite; il s'abaissait jusqu'à jouer avec le petit nègre Zamore, disent les contemporains; mais il n'était pas le seul parmi les grands personnages de l'époque.

L'occasion d'agir contre les parlements ne devait pas se faire longtemps attendre. La grande affaire de La Chalotais et des magistrats bretons sembla terminée en 1769; au mois de juillet, le parlement de Rennes fut réintégré, le silence fut imposé pour tous les actes passés; seulement, La Chalotais, son fils Caradeuc et quatre autres magistrats restèrent éloignés de leurs fonctions, parce que, disait le roi, ils n'avaient pas sa confiance. Aussitôt ils réclament le droit de se justifier et de défendre leur honneur; le parlement de Bretagne poursuit les informations commencées contre le duc d'Aiguillon : on l'accuse avec acharnement d'avoir suborné des témoins, on fait même peser sur lui le soupçon d'une tentative d'empoisonnement contre La Chalotais, pendant sa captivité; les parlements soutiennent les magistrats de Rennes; on veut flétrir le duc d'Aiguillon. Vainement Maupeou ordonne d'anéantir toute cette procédure passionnée; il n'est pas écouté, et d'Aiguillon demande lui-même des juges. Le procès est évoqué devant le parlement de Paris, siégeant comme cour des pairs, afin, disait Maupeou, *de laver la pairie des crimes d'un pair, ou un pair des crimes qui lui sont imputés*. Par les conseils du chancelier, le roi lui-même préside la cour des pairs, à Versailles; les premières séances (4, 7 avril 1770) sont calmes; les chefs de l'opposition parlementaire montrent une déférence respectueuse, et se rangent aux avis de Louis XV. Mais bientôt il se lasse de tous ces détails de procédure, ou bien, cédant aux perfides avis de Maupeou, qui désire une rupture, il prend un ton plus aggressif, s'éloigne avec un dédain affecté, et donne au duc d'Aiguillon des marques réitérées de sa faveur (1). Alors, le parlement s'aigrit, reçoit les dépositions des ennemis les plus signalés du duc d'Aiguillon, se plaint amèrement de l'exil arbitraire des deux La Chalotais, attaque les lettres de cachet, et menace les conseillers d'État qui ont agi dans cette affaire. Les séances sont enfin interrompues, et un lit de justice est annoncé pour le 27 juin. Après les protestations habituelles contre les lits de justice, le parlement, par l'organe du premier président d'Aligre, se déclare *justement alarmé du lieu, du jour, des circonstances de cette séance royale*. Mais le chancelier, après avoir répondu, lit des lettres patentes dans lesquelles le roi fait savoir qu'il ne veut pas laisser continuer une procédure qui *tendroit à soumettre à l'inspection des tribunaux le secret de son administration..... D'ailleurs pleinement convaincu que la conduite du duc d'Aiguillon est irréprochable... il anéantit toutes les procédures faites jusqu'à ce jour*. D'Aiguillon ne réclama pas; mais le parlement, irrité quoiqu'il y eût bien des exemples de cette intervention arbitraire du pouvoir royal dans le cours de la justice, rendit un arrêt motivé, par lequel d'Aiguillon, prévenu de faits *qui entachaient son honneur*, était provisoirement suspendu de ses fonctions de pair (2 juillet); cet arrêt fut aussitôt répandu dans le public par des milliers d'exemplaires : ici la partialité passionnée du parlement était évidente. L'arrêt du parlement fut immédiatement cassé par le conseil d'État; le parlement n'en persista pas moins dans son opposition par des remontrances réitérées, soutenant que le procès commencé ne pouvait être ainsi terminé par la volonté royale, attaquant les lettres patentes par des questions comme celle-ci : « Est-ce impéritie, est-ce mauvaise foi de la part du rédacteur? » Les parlements des provinces applaudissaient et joignaient leurs remontrances à celles du parlement de Paris; ils furent punis par des mesures de rigueur à Metz, à Rennes, à Bordeaux, à Toulouse, à Besançon. Dupaty, avocat général à Bordeaux, mérita l'honneur d'un emprisonnement. Alors Louis XV, conduit par Maupeou, vint lui-même en grand appareil au Palais pour procéder à l'enlèvement de toutes les pièces qui concernaient cette affaire (3 sept.), et de nouveau il imposa silence au parlement. C'était véritablement compromettre la dignité de la couronne. Aussi dès le 6 septembre le parlement déclarait que « la multiplicité des actes d'un pouvoir absolu était une preuve non équivoque d'un projet prémédité de changer la forme du gouvernement ». Pendant les vacances du parlement, le chancelier ne fit aucune proposition d'accommodement; c'était chose nouvelle, et qui dut faire réfléchir; mais il y avait un travail actif et secret dans les bureaux de la chancellerie. Maupeou était de plus en plus secondé

(1) Maupeou a affirmé qu'il s'était opposé de toutes ses forces au procès d'Aiguillon, dont il prévoyait la malheureuse issue.

par d'Aiguillon et Terray; la favorite redoublait ses sarcasmes contre le duc de Choiseul, qui semblait oublier dans le silence et lui-même et la cause des parlementaires. Le chancelier avait fait présent à Mme du Barry d'un beau tableau de van Dyck, représentant Charles Ier fuyant dans une forêt; elle le montrait à Louis XV, en lui disant : « Eh bien, La France, tu vois ce tableau! Si tu laisses faire ton parlement, il te fera couper la tête, comme le parlement d'Angleterre l'a fait couper à Charles. » C'est par de semblables moyens qu'on espérait triompher de la faiblesse et des irrésolutions du roi.

Enfin, parut l'*Édit de règlement ou de discipline,* du 27 novembre; dans le préambule, le chancelier rappelait tous les torts du parlement dans la lutte qu'il soutenait depuis plusieurs années contre la royauté, et les imputait à des motifs coupables. L'édit renouvelait la déclaration du 3 mars 1766 (voir l'article préc.), et comprenait trois parties : 1° défense de se servir des termes d'unité, d'indivisibilité, de classes, et de soutenir ces doctrines séditieuses, déjà condamnées; de correspondre avec les autres parlements; etc.; 2° défense de cesser le service judiciaire, de donner des démissions en corps, sous peine de privation et perte d'offices; 3° ordre formel de ne plus retarder l'enregistrement des édits par des arrêts, etc. Le roi déclarait « qu'il ne tient sa couronne que de Dieu, qu'au roi seul appartient le droit de faire des lois; que les représentations de ses cours ont des bornes, tandis qu'elles n'en peuvent mettre aucune à son autorité ». Le discours était ferme et raisonnable; l'édit d'une extrême clarté; Louis XV montrait enfin qu'il voulait mettre sa couronne hors de tutelle, et la donner à son petit-fils, comme il l'avait reçue de son aïeul, Louis XIV (1). Le parlement dès le lendemain de sa rentrée (4 décembre) refusa l'enregistrement, en rappelant ses longs services, et en suppliant le roi de *livrer à la vengeance des lois les funestes conseillers du trône, les perturbateurs de l'État, les calomniateurs de la magistrature.* Mais Maupeou n'était pas homme à se laisser intimider; il disait hardiment le 6 décembre : « C'est demain que j'ouvre la tranchée devant le parlement. » Le lendemain en effet le roi tint à Versailles un lit de justice, où l'on voyait siéger parmi les pairs d'Aiguillon, froidement dédaigneux, et le foudroyant édit de discipline fut transcrit en silence sur les registres (7 déc.). Le 10 le parlement déclara que ses membres, dans leur douleur profonde, n'avaient point l'esprit assez libre pour décider des biens, de la vie et de l'honneur des sujets du roi; c'était une forme de démission. Cet expédient avait déjà bien souvent réussi; les magistrats, soutenus par l'opinion populaire, se croyaient indispensables, et pensaient que le roi, effrayé de l'agitation, des murmures, céderait encore une fois. Mais le chancelier se félicitait de cette résolution, et laissait au parlement la responsabilité du désordre qu'il causait. Cinq fois des lettres de jussion ordonnèrent aux magistrats de reprendre leurs fonctions; le parlement persista, et réitéra ses remontrances. Mais Louis XV était décidé à agir avec vigueur. Choiseul fut enfin disgracié (24 décembre), et malgré les témoignages éclatants de la sympathie publique qui l'accompagnèrent dans son exil de Chanteloup, le roi soutint son chancelier et le laissa préparer le plus grand coup d'État de son règne.

Maupeou était décidé à frapper le parlement comme corps politique; il savait toutes les clameurs, toutes les haines qu'il allait soulever. Pour adoucir les colères de l'opinion publique, il avait résolu d'octroyer en même temps de sages et heureuses réformes, depuis longtemps réclamées avec instance par les écrivains les plus populaires. Son plan était habilement conçu; il l'exécuta avec énergie. Dans la nuit du 19 au 20 janvier 1771, des mousquetaires réveillent brusquement les magistrats endormis, et les somment, au nom du roi, de signer *oui* ou *non,* sans explications, sans commentaires, s'ils veulent reprendre leurs fonctions. Trente-huit seulement, surpris, effrayés, ou vaincus par les larmes de leurs familles, signent *oui;* la nuit suivante des lettres de cachet apprennent aux magistrats opposants que leurs charges sont confisquées, et des mousquetaires les emmènent dans les différents lieux d'exil qui leur sont assignés. Le 21, les trente-huit se rétractent, au milieu des acclamations de la foule, accourue au Palais, et, eux aussi, partent immédiatement pour l'exil. On remarqua la malignité du chancelier, qui semblait avoir choisi, tout exprès, les endroits les plus désagréables à habiter, ou les plus contraires à la santé, aux habitudes des magistrats qu'il frappait. Le 23 janvier, les membres du conseil d'État furent chargés provisoirement de rendre la justice; ils furent installés, le 24, au milieu d'un grand appareil militaire, qui n'empêcha pas les huées du peuple. Mais les procureurs éludaient l'ordre d'exercer leurs offices; les avocats s'abstenaient de plaider devant *ce parlement de cour*, comme on l'appelait; les audiences étaient troublées par des scandales journaliers (1). Il est bien certain

(1) L'ami du chancelier, Lebrun, depuis duc de Plaisance, raconte qu'il avait lui-même préparé le projet d'édit; mais on le trouva trop faible; un autre fut rédigé par l'abbé Terray, et fut adopté comme il l'avait rédigé, dans son préambule et ses dispositions.

(1) On trouva à la porte de la grand'chambre une affiche ainsi conçue : « La grande troupe étrangère des voltigeurs de Sa Majesté donnera aujourd'hui la *seconde représentation des audiences,* parodie en deux actes, suivie du *Procureur malgré lui,* comédie donnée en 1757, remise au théâtre avec tous ses agréments. Des enfants de soixante-dix ans continueront de jouer les grands rôles, en attendant une nouvelle représentation de *Thé-*

que les fautes et les vices du pouvoir royal sous Louis XV avaient surtout contribué à jeter dans les esprits des habitudes de mépris et d'insubordination; mais il faut aussi reconnaître que depuis longtemps les parlements avaient mis l'opposition en honneur, et qu'on n'obtenait plus les suffrages de la foule qu'en critiquant les actes du pouvoir. Aussi le coup d'État du chancelier devait soulever les esprits. Les parlements de province, la cour des aides, la chambre des comptes, la cour des monnaies, les tribunaux inférieurs, comme le Châtelet, protestaient énergiquement contre la suppression du parlement de Paris et l'exil des magistrats. On remarqua surtout le discours énergique du premier président de la cour des aides, Lamoignon de Malesherbes, qui conclut en priant le roi «d'interroger la nation elle-même ». Le 22 février, un édit commença la réforme préparée par le chancelier; dans un préambule, remarquable par la pensée, noble par le langage, il insistait sur la nécessité de faire disparaître les abus dans l'administration de la justice, condamnait la vénalité des offices, promettait un nouveau code de procédure civile et criminelle; une justice prompte et gratuite. Puis, après avoir montré les funestes effets du ressort trop étendu du parlement, on établissait six conseils supérieurs à Arras, Blois, Châlons-sur-Marne, Clermont, Lyon, Poitiers, jugeant en dernier ressort, et composés de magistrats, n'ayant que leurs gages, sans épices, sans droits de vacations, etc. (1).

Cependant, les protestations ne s'arrêtèrent pas; à la messe solennelle du 22 mars, la cour des aides fit un affront public et motivé au parlement provisoire ou *postiche*. Quelques jours après, Malesherbes fut exilé; le 9 avril, des commissaires du roi vinrent à la cour des aides faire enregistrer un édit qui la supprimait et en partageait le ressort entre le parlement de Paris et les nouveaux conseils supérieurs. Comme les magistrats restaient sur leurs siéges, le maréchal de Richelieu fit entrer des soldats, et contraignit la cour à se retirer; les principaux membres furent exilés. Enfin Maupeou parvint avec beaucoup de peine à réunir les éléments d'un nouveau parlement, qui devait remplacer le parlement provisoire. Louis XV tint un dernier lit de justice, à Versailles, le 13 avril 1771; là, le chancelier commença par faire une apologie courte, mais nerveuse du coup d'État, auquel l'ancien parlement avait réduit la royauté; puis on fit enregistrer trois édits; le premier abolissait la cour des aides; le second supprimait les anciens offices du parlement, avec remboursement du prix des charges, et les remplaçait par soixante-quinze offices gratuits, sans hérédité, sans vénalité, sans épices, avec droit de présenter à la nomination du roi trois candidats pour les places vacantes; le troisième supprimait le grand conseil; ses membres formaient le nouveau parlement, avec quelques membres de la cour des aides, quelques avocats obscurs, quelques protégés de l'archevêque de Paris (1); il y avait trois chambres, la grand' chambre, la tournelle, et les enquêtes; nul ne pouvait être conseiller avant l'âge de vingt-cinq ans et cinq ans d'exercice au barreau ou dans une juridiction inférieure; l'édit du 27 novembre 1770 devait servir de règle aux droits du parlement. Le roi fit la clôture du lit de justice, en disant avec une énergie contraire à ses habitudes : « Je défends toute démarche au sujet des anciens officiers de mon parlement. Je ne changerai jamais. »

Cette révolution fut diversement jugée; quelques-uns, et Voltaire parmi eux, applaudirent à la ruine de l'ancien parlement, qui avait décrété de prise de corps tant d'écrivains généreux et fait brûler tant de livres par la main du bourreau; n'était-ce pas les cruels persécuteurs des protestants, les juges ou plutôt les assassins de Calas, de La Barre, de Lally? Voltaire écrit : « Je regarde les nouveaux établissements faits par M. le chancelier comme le plus grand service fait à la France. » Et il les célèbre en prose et en vers. Mais l'opinion publique jugea autrement que Voltaire; et pour la plupart la réforme de Maupeou ne fut que l'œuvre méprisable d'un despotisme brutal : « C'est la tour de Babel, écrit Mme du Deffand, c'est le chaos, c'est la fin du monde; personne ne s'entend, tout le monde se hait, se craint, cherche à se détruire. Tout est ici dans un bouleversement dont on ne peut prévoir quelle sera la fin. » Les magistrats étaient « des victimes qu'on égorgeait sur l'autel du despotisme »; toutes les têtes se tournèrent; les femmes se distinguèrent surtout : « La monarchie allait s'écrouler » (*Mém.* de Besenval). Tous ces cris de l'opinion bruyante et intéressée ont retenti jusqu'à nous, et ont le plus souvent empêché de porter un jugement équitable et impartial sur la réforme de Maupeou; il est impossible cependant de ne pas reconnaître son habileté et sa fermeté; il ne se laissa pas étourdir par les clameurs; il ne fut arrêté dans l'accomplissement de son œuvre par aucun obstacle; il eut au moins le mérite du succès. Au lit de justice du 13 avril, les princes du sang n'avaient été représentés que par le comte de la Marche; les autres, excités

mis outragée. Il n'y entrera que la livrée et autres gens sans épée, etc. »

(1) On fit alors courir ces vers :

La cour royale est accouchée
De six petits parlementaux,
Tous composés de coquinaux :
Le diable emporte la couvée.

(1) Il ne fut pas facile de composer le nouveau parlement d'hommes tout à fait irréprochables, quoiqu'on ait beaucoup exagéré l'incapacité ou la vénalité de ces magistrats; on les accabla d'épigrammes outrageantes; ainsi l'on disait du premier président, Bertier de Sauvigny :

Caligula fit jadis son cheval
Consul de Rome; est-ce grande merveille
Si notre prince, en démence pareille
Fait Sauvigny chef de son tribunal?

par le prince de Conti (*mon cousin l'avocat*, comme l'appelait Louis XV), signèrent une protestation énergique, chez le comte de Clermont mourant, comme gentilshommes, comme pairs du royaume, comme princes. Sur trente-sept ducs et pairs, treize apposèrent leur signature au bas de cette protestation. Le roi exila les princes ou leur retrancha une partie de leurs pensions. Après la mort du comte de Clermont, tous, à l'exception de Conti, se laissèrent gagner, et rentrèrent en grâce. Plusieurs membres du grand conseil avaient refusé de siéger dans le nouveau parlement; ils furent exilés. Le comte de la Marche fut chargé de porter des ordres rigoureux à la chambre des comptes, qui réclamait (2 juillet). Le Châtelet fut supprimé, pour être reconstitué plus tard, et plusieurs de ses membres furent envoyés en exil (27 mai). Les parlements de province avaient tous protesté et adressé au gouvernement de foudroyantes remontrances contre l'édit du 27 novembre et surtout contre le coup d'État de janvier 1771; ils furent successivement supprimés. Toutes les juridictions qui résistèrent: la table de marbre, le bureau des finances, le siége général de l'amirauté, etc., furent brisées. Les états provinciaux, même en Bretagne, furent réduits au silence, sous peine de suppression. Mais il semblait encore plus facile de détruire que de reconstruire; et Maupeou fut forcé de déployer la plus grande habileté pour reconstituer le corps tout entier de la magistrature, en présence des rancunes et des sarcasmes de l'opinion publique, qui continuait de flétrir le *parlement Maupeou*. Cependant il parvint à gagner une partie des anciens magistrats, qui consentirent à accepter le prix de leurs offices et à reconnaître la légalité du nouvel ordre de choses. La plupart furent bientôt rappelés de leurs lieux d'exil; un grand nombre même rentrèrent dans l'organisation nouvelle; les parlements de Paris et de Rouen furent les seuls à refuser; mais les membres des parlements de Grenoble et de Dijon, beaucoup de ceux des parlements de Douai, Besançon, Toulouse, Metz, Rennes, etc., acceptèrent des charges de président et de conseiller dans les nouveaux parlements. Tous furent réorganisés du mois d'août au mois de novembre 1771.

Les avocats et les procureurs avaient commencé par ne point vouloir plaider devant les nouveaux parlements; Maupeou, sans impatience, sans rigueur inutile, laissa le temps triompher de cette résistance passive, et vers la fin de l'année la plupart des avocats suivirent l'exemple du célèbre Gerbier, et prêtèrent serment à la rentrée de novembre 1771 (1). Maupeou sembla dès lors avoir triomphé; le triumvirat fut plus puissant que jamais: Terray put poursuivre en toute liberté ses opérations financières; et d'Aiguillon fut nommé ministre des affaires étrangères. Mais il aurait fallu un gouvernement sage, honnête et ferme tout à la fois, pour calmer peu à peu les colères de l'opinion, pour chasser les préjugés, et pour habituer les esprits au nouvel ordre de choses. Il n'en fut rien. Aussi continuait-on à regarder la grande réforme du chancelier comme un coup d'État entrepris dans l'intérêt seul du despotisme, pour lui donner la licence de tout faire impunément, au gré de ses caprices et de ses passions. La justice était-elle mieux rendue, coûtait-elle moins cher que par le passé? Le fameux procès de Beaumarchais acheva la déconsidération du parlement Maupeou (*voy.* BEAUMARCHAIS) (1), que des libelles injurieux, des placards insolents n'avaient jamais cessé de vouer au mépris et à la haine (2). Maupeou restait impassible, par scepticisme léger, par mépris orgueilleux pour ses ennemis. Fier des grands services qu'il avait rendus, il voulait devenir premier ministre; il ménageait moins désormais la favorite, et la mécontentait en refusant d'exempter de la peine du carcan un certain Billard, convaincu de faux, et qui était un peu son parent; il semblait se rapprocher du parti religieux, que dirigeait avec zèle madame Louise, fille de Louis XV; il affichait des sentiments de dévotion, et allait communier ostensiblement à Saint-Denis. La mort de Louis XV vint détruire l'œuvre et ruiner pour toujours la fortune du chancelier (10 mai 1774). A l'avénement de Louis XVI, il dut se préparer à quitter le ministère; ce fût seulement le 24 août qu'il reçut l'ordre de remettre les sceaux; mais il re-

(1) Le vaudeville suivant eut alors quelque succès:

L'honneur des avocats,
Jadis si délicats,
N'est plus qu'une fumée;
Leur troupe diffamée
Subit le joug enfin,
Et de Caillard avide
La prudence décide
Qu'il vaut bien mieux mourir de honte que de faim.

(1) A propos du procès de Beaumarchais, le duc de Noailles (précédemment duc d'Ayen) dit au roi: « Sire, nous pouvons espérer que votre parlement réussira, il commence à prendre. »

(2) Jamais peut-être la presse n'avait eu pareille violence, même au temps des Mazarinades; et la plupart de ces pamphlets, qui ne respectaient rien, étaient l'œuvre des magistrats déchus ou de libellistes à leur gages. Le chancelier, plus que tout autre, fut poursuivi dans ces nouvelles écrites à la main, dans ces vers satiriques, qui vouaient son nom à l'infamie, et qui circulaient presque en toute liberté; on ne se contentait pas de trouver dans l'anagramme de ses noms: *Mauvais chancelier ne pour le dégat*; de dire:

Il comptait pour jours perdus
Tous ceux qu'il passait sans mal faire.
Mais le coquin n'en perdait guère.

de l'appeler:

Vil excrément, rebut de la nature,
Pétri de fiel, d'orgueil et d'imposture.

On écrivait à l'occasion de sa fête ce cruel couplet:

Pour votre fête,
Monseigneur, puisse le bourreau
Faire de votre auguste tête
A Thémis un petit cadeau
Pour votre fête!

Mais n'était-ce pas alors que l'on mettait ces mots au bas de la statue de Louis XV: *Arrêt de la cour des monnaies, qui ordonne qu'un Louis mal frappé soit refrappé.*

fusa de renoncer à sa charge inamovible de chancelier. « Si le roi, dit-il, trouve que j'ai trahi la confiance de son aïeul, qu'il me fasse mettre en jugement. » Cette nouvelle fut accueillie par les témoignages bruyants d'une joie populaire. Maupeou supporta sa disgrâce avec une fermeté inattendue; il ne reparut plus ni à la cour ni à Paris, et ne fit jamais aucune démarche pour reprendre le pouvoir : « J'avais fait gagner un grand procès au roi, dit-il; il veut faire remettre en question ce qui était décidé; il en est le maître. » Maupeou eut pour successeur Hue de Miromesnil, premier président du parlement de Normandie, disgracié en 1771; ce choix était significatif. Quand les parlements furent rétablis, avec tous les pouvoirs dont ils jouissaient avant la réforme de Maupeou, il se contenta de dire : « Si le roi veut perdre sa couronne, il en est le maître. » Depuis, il garda le silence, et mourut à Thuit, le 29 juillet 1792, après avoir vu la ruine des parlements et de la monarchie elle-même. Il avait fait quelques mois auparavant un don patriotique de 800,000 livres, soit indifférence pour sa famille, soit pour se venger d'un gouvernement qui avait méconnu ses services, soit par crainte d'une révolution, qui s'annonçait de plus en plus menaçante et terrible. Il fut le dernier chancelier de l'ancienne monarchie.

Les grandes réformes de Maupeou, si elles avaient duré, n'auraient pas sans doute empêché la chute de l'ancienne royauté; mais il ne faut pas oublier que Turgot, de Vergennes, Voltaire et beaucoup d'hommes éclairés se déclarèrent contre le rétablissement des anciens parlements. Les anciennes luttes de la royauté et de la magistrature recommencèrent aussitôt, et pendant tout le règne de Louis XVI les parlements ne cessèrent d'être un embarras, un obstacle funeste, s'opposant à toute amélioration, à tout changement, à tout progrès; défenseurs, non pas des droits et des libertés de la nation, mais des abus, des préjugés, des privilèges. Louis XVI dut se repentir plus d'une fois de sa faiblesse et de son imprévoyance à leur égard; il voulut, mais en vain, tenter de leur enlever, par l'établissement de la cour plénière, ces droits politiques dont ils avaient toujours abusé. Il était trop tard; et l'opposition malheureuse du parlement ne fut que le prélude tumultueux de la révolution. Les événements justifient donc la réforme de Maupeou. « Enfin, comme l'a dit un magistrat éminent, ce fut dans la réforme accomplie en 1771 que le législateur de 1808 et de 1810 alla trouver ses idées de réorganisation sociale. Ce que nous sommes habitués à respecter et à admirer même dans notre organisation judiciaire, la division des grands ressorts, celle des tribunaux inférieurs, l'uniformité des deux degrés de juridiction, la réforme de la procédure, les lois disciplinaires, l'autorité des chefs de compagnie, les règles concernant les assemblées générales, l'abolition de la vénalité, l'âge des magistrats, la suppression des épices, les gages réguliers et proportionnels, les droits de présence, les congés, les registres de pointe, tout s'était réalisé quarante ans auparavant, dans la révolution opérée par Louis XV. (1) » — Nous ajouterons que cette grande réforme judiciaire, quelque nécessaire, quelque utile qu'elle pût être, aurait dû être faite par des hommes plus considérés, et surtout plus animés du désir de servir les intérêts généraux de la société. Or Maupeou ne peut être considéré que comme un serviteur intelligent et énergique du despotisme royal; c'est lui qu'il voulait dégager de toutes les entraves qui le gênaient encore; et c'est au nom de la liberté qu'il a été justement condamné, si non dans son œuvre elle-même, assurément dans les intentions qui le firent agir.

L. GRÉGOIRE.

Mémoires du chancellier Maupeou; manuscrits de la Biblioth. imp. — Maupeou. *Journal hist. de la révolution opérée dans la constitution de la monarchie française*, 7 vol. — *Recueil des reclamations et remontrances des parlements*, etc.; Londres, 1773-1774, 2 vol. in-8°. — *Mercure hist. et polit.* surtout pendant les années 1770, 1771. — Linguet, *Annales polit. du dix-huitième siècle*. — *Lettres de Mme du Deffand*. — *Maupeouana* (recueil satirique contre le chancelier). — Soulavie, *Mém. hist. et politiques*. — *Mém. de Besenval, de Mme Campan*, etc. — Bastard d'Estang, *Les Parlements de France*, 2 vol. in-8°. — Loménie, *Beaumarchais*. — De Tocqueville, *Hist. de Louis XV*. — Lacretelle, *Hist. de France pendant le dix-huit. siècle*. — Sismondi, *Hist. des Français*, XXIX. — H. Martin, *Hist. de France*, XVI.

MAUPERCHÉ (*Henri*), peintre français, né en 1602, à Paris, où il est mort, le 26 décembre 1686. Il s'adonna au paysage. On ignore quel fut son premier maître. Il imita le style d'Hermann van Swanevelt, et introduisit souvent dans ses tableaux des compositions d'architecture. Dans sa jeunesse il visita l'Italie avec Louis de Boulongne. Quoiqu'il ne fût qu'un artiste médiocre, il fit partie de l'Académie royale de Peinture dès sa création, en 1648, et le 13 novembre 1655 il y fut nommé professeur. On a de lui douze paysages, qu'on voit encore au palais de Fontainebleau et que le temps a fort endommagés. Il a aussi gravé, d'une pointe sèche et mesquine, plusieurs suites de dessins, tels que l'*Histoire de Tobie*, la *Vie de la Vierge*, l'*Enfant prodigue*, etc. P.

Mariette, *Abecedario*. — *Archives de l'art français*, I.

MAUPERTUIS (*Pierre-Louis-Moreau* DE), philosophe et géomètre français, né à Saint-Malo, le 17 juillet 1698, mort à Bâle, le 27 juillet 1759. Son père jouissait de la confiance de ses concitoyens : il fut leur député au conseil royal du commerce et leur représentant aux états de Bretagne. Sa mère avait pour lui la plus vive tendresse; elle consacra tous ses soins à son éducation. Le jeune Maupertuis fut élevé dans la maison paternelle sous la direction de l'abbé Coquard, et vint, à seize ans, achever ses études à Paris au collége de la Marche : il eut

(1) *Les Parlements de France* par M. de Bastard d'Estang, II, 524.

Le Blond pour professeur de philosophie cartésienne et pour répétiteur de mathématiques l'académicien Guisnée, qui lui expliqua les *Éléments* d'Euclide; en même temps il apprenait l'équitation et à tirer des armes, ce qui lui donna des goûts militaires. En 1716 il revint dans sa ville natale, fit une excursion en Hollande, entra deux ans après dans la compagnie des mousquetaires gris, et obtint bientôt, par le crédit de son père, une lieutenance dans le régiment de la Roche-Guyon, qu'il alla joindre à Lille. Le jeune officier profita des loisirs de la paix pour cultiver les lettres et hanter les beaux esprits du temps, les Marivaux, les Fréret, les Terrasson et surtout La Motte-Houdard, qui se réunissaient au célèbre café de l'Ancienne-Comédie (aujourd'hui café Procope). Nicole lui enseigna la géométrie et le fit en 1723 recevoir adjoint de l'Académie des Sciences.

Maupertuis se démit de sa compagnie pour se vouer à la carrière qu'il ne devait plus quitter. Le premier mémoire qu'il lut à l'Académie (15 nov. 1724) traitait de la *Forme des instruments de musique* : c'était peu; mais ses nombreux amis, qui s'étaient engagés à se soutenir réciproquement, le firent l'année suivante passer de la classe des adjoints à celle des associés. Son premier essai de géométrie présenté à l'Académie est la résolution d'un problème « pour changer une courbe quelconque et le cercle même en une courbe quarrable aussi prochainement égale à la première qu'on le voudra ». Il donna les années suivantes (1726-1729) une application de la nouvelle analyse à une question de *maximis* et *minimis;* une démonstration du rapport de l'aire de la cycloïde au cercle générateur, par le roulement de différents polygones réguliers sur une ligne droite ou sur eux-mêmes; et une nouvelle théorie du développement des courbes par un rayon qui, au lieu de leur être tangent, comme dans le développement ordinaire, leur soit perpendiculaire. Il donna aussi des formules générales pour « trouver les arcs de toutes les développées qu'une courbe peut avoir à l'infini ». La géométrie ne l'empêcha pas de s'occuper d'histoire naturelle, et il communiqua des observations qu'il avait faites sur les salamandres et les scorpions, pendant une excursion à Montpellier. En 1728 il fit un voyage en Angleterre, et entra, comme zélé partisan de Newton, à la Société royale de Londres. L'année suivante il alla à Bâle, voir Jean Bernoulli, et assista aux leçons du célèbre géomètre, sur le banc des étudiants. A son retour à Paris, il lut à l'Académie (29 nov. 1730) un mémoire *Sur la courbe aux approches égales*, problème proposé en 1687 par Leibniz, et résolu en 1694 par Bernoulli; mais il s'agissait de savoir ce qui arriverait dans le vide ou dans un milieu non résistant. Maupertuis généralisa ce problème en le résolvant pour toutes les hypothèses possibles de résistance des milieux. En 1731 il devint membre pensionnaire de l'Académie, et présenta divers travaux, parmi lesquels on remarque la *Balistique arithmétique*, où il renferme la théorie du jet des bombes dans une formule algébrique. Par son mémoire sur les lois de l'attraction (1732), et par son *Discours sur la figure des astres*, il eut le mérite de répandre, l'un des premiers, en France la théorie newtonienne, ce qui lui valut l'inimitié de tous les physiciens exclusivement attachés aux doctrines de Descartes. Parmi ces partisans des tourbillons cartésiens on remarquait alors des savants bien connus, Cassini, Saurin, Mairan, Nollet, Fontenelle. Les deux partis s'injuriaient en s'accusant réciproquement de ne rien entendre à la physique. La dispute s'échauffa et passa de l'Académie dans les collèges. Au moins ces dissensions ne devaient pas être stériles : elles firent entreprendre une détermination plus exacte de la figure de la Terre.

On avait toujours pensé que notre planète était parfaitement ronde, lorsque le voyage de Richer à Cayenne, en 1672, vint renverser cette antique croyance. Il avait observé que son horloge réglée à Paris (à 48° 50' lat.) sur le moyen mouvement du soleil, retardait de 2' 28" à Cayenne (éloignée de l'équateur de 2 degrés). Cette observation montrait que la pesanteur était moindre dans la dernière localité que dans la première. Huygens, qui essayait de l'expliquer par la théorie des forces centrifuges, évalua l'excédant du diamètre équatorial égal à $\frac{1}{578}$ du diamètre polaire; et Newton, qui expliquait la pesanteur par l'attraction mutuelle de toutes les parties de la matière en raison inverse du carré de leurs distances, trouva que le diamètre de l'équateur devait surpasser l'axe de la terre de la $\frac{1}{230}$ partie de sa longueur. D'un côté, les résultats théoriques énoncés par Huygens et Newton, de l'autre, les mesures de méridiennes données par l'abbé Picard et par Cassini, père et fils, qui admettaient, au contraire, que la Terre était allongée aux pôles, jetaient les mathématiciens dans de grandes incertitudes. Pour les faire cesser, l'Académie, appuyée par le gouvernement, envoya MM. Godin, Bouguer et La Condamine en Amérique pour mesurer l'arc du méridien à l'équateur. Maupertuis persuada au ministre Maurepas de lui donner la direction d'une expédition semblable au pôle nord. « Si, disait-il, l'aplatissement de la terre n'est pas plus grand que Huygens l'a supposé, la différence des degrés du méridien, déjà mesurés en France, d'avec les premiers degrés du méridien voisins de l'équateur ne sera pas assez considérable pour qu'elle ne puisse pas être attribuée aux erreurs possibles des observateurs et à l'imperfection des instruments. Mais si l'on observe au pôle, la différence entre le premier degré du méridien voisin de la ligne équinoxiale et le 66e, par exemple, qui coupe le cercle polaire, sera assez grande, même dans l'hypothèse d'Huygens, pour se manifester sans équivoque, malgré les plus

grandes erreurs commissibles, parce que cette différence se trouvera répétée autant de fois qu'il y aura de degrés intermédiaires. »

Maupertuis partit sur un navire, équipé à Dunkerque, s'étant associé Clairaut, Camus, Le Monnier, académiciens, l'abbé Outhier, Sommereux comme secrétaire, Herbelot comme dessinateur. Le savant physicien suédois Celsius, qui se trouvait alors à Paris, se joignit à eux. Voltaire chanta le courage de ces Argonautes nouveaux, « chargés de la gloire de la patrie ». Leur projet était de mesurer un degré ou la 360e partie du méridien. Pour y parvenir, il fallait d'abord une ligne de vingt-cinq lieues communes dans la direction du méridien, c'est-à-dire du sud au nord. Les savants atteignirent Torneo en juillet 1736, et commencèrent aussitôt leurs opérations. Au delà de Torneo ils ne vécurent plus que dans des lieux inhabités et sur les montagnes où ils plantèrent les signaux pour les lier entre elles par des triangles. Ils passèrent ainsi le cercle polaire, et de rocher en rocher, de cataracte en cataracte, ils vinrent tous se réunir à Pello. Les montagnes où ils avaient établi des signaux et le clocher de l'église de Torneo, qui terminait la suite de leurs triangles vers le sud, présentaient là une figure d'un long heptagone, dont la montagne de Horrilanero était comme le foyer, où aboutissaient tous les triangles. Les géomètres se partagèrent en deux troupes pour avoir deux mesures au lieu d'une et diminuer au moins ainsi les chances d'erreurs. Après bien des fatigues, ils parvinrent à constater que la longueur de l'arc de méridien compris entre les parallèles de Torneo et Kittis était de 55,023 $\frac{1}{2}$ toises, que cette longueur ayant pour amplitude 57′ 27″, le degré du méridien sous le cercle polaire était de plus d'environ 1,000 toises que ne l'avait supposé Cassini. Ils passèrent l'hiver à Torneo; ce fut là que Maupertuis prit un goût passager pour une Laponne, qui s'attacha à lui et vint même le joindre à Paris : dans des couplets qu'il fit sur elle, il la chanta comme la plus fidèle des maîtresses. Enfin les savants géomètres conclurent de toutes leurs opérations que le degré terrestre était plus grand de 377 toises que celui de Picard, entre Paris et Amiens, et que la Terre est considérablement aplatie. Les résultats ont été consignés par Maupertuis dans l'ouvrage intitulé : *Figure de la Terre déterminée par les observations de MM...., faits par ordre du roi*; Paris, 1738, in-8°.

Maupertuis fut de retour à Paris avec ses compagnons vers la fin de 1737. Il lut dans une assemblée publique de l'Académie la relation du voyage et des opérations. L'Académie ne se prononça point, et il y eut en France bien des gens qui ne voulaient pas donner à la Terre une figure qu'un Hollandais et un Anglais « avaient imaginée ». Cassini, père et fils, se refusèrent d'admettre les résultats de l'expédition polaire démontrant l'aplatissement de la Terre aux pôles, parce qu'ils auraient été obligés de convenir qu'ils s'étaient trompés et d'avouer que Maupertuis en neuf mois avait détruit leur ouvrage d'un demi-siècle. Ce fut vers cette époque que commencèrent ses relations avec Voltaire et avec la marquise du Châtelet, l'un et l'autre ardents disciples des doctrines newtoniennes, par conséquent favorables à ceux que les cartésiens traitaient de dangereux novateurs. Maupertuis alla voir la marquise dans son château de Cirey, en Bourgogne; et comme elle désirait apprendre les mathématiques, il lui recommanda pour maître Kœnig, qu'il avait connu à Bâle. Pour mettre un terme aux discussions sur la figure de la Terre, il résolut, de retour à Paris, de vérifier la mesure astronomique de Picard avec le même secteur dont il s'était servi au pôle. A cet effet, il prit, sur l'arc mesuré du méridien de Paris, la partie terminée par les deux églises Notre-Dame d'Amiens et de Notre-Dame de Paris, que le hasard a placées presque sous le même méridien. Il constata ainsi que le degré du méridien entre Amiens et Paris était de 57,183 toises (au lieu 57,060). C'est ce qui détermina enfin Cassini à reconnaître que les méridiens croissent à contre-sens de ce qu'il les avait trouvés autrefois. A cette occasion Maupertuis publia une brochure satirique sous le titre de *Lettre à un Anglais*, devenue extrêmement rare.

Dès son avénement au trône, le célèbre roi de Prusse, Frédéric II, cherchait à s'attacher Maupertuis. « Mon cœur et mon inclination, lui écrivit-il, m'ont fait désirer de vous avoir pour donner à l'Académie de Berlin la forme qu'elle ne peut recevoir que de vous. Venez donc enter sur la plante sauvage la greffe des sciences et des fleurs. Vous avez appris au monde la figure de la Terre : vous apprendrez d'un roi quel est le plaisir de posséder un homme tel que vous. » Maupertuis se rendit à cette aimable invitation, et partit pour Wesel, où le roi philosophe l'accueillit avec distinction (en mai 1740). Voltaire vint peu de temps après faire sa cour au même prince; mais il le quitta bientôt pour retourner auprès de la marquise du Châtelet. Maupertuis accompagna Frédéric II dans la campagne de Silésie (février 1741), et assista à la bataille de Molwiz, où il fut fait prisonnier. Il fut traité avec de grands égards par le général autrichien Neuperg, et présenté à Vienne à Marie-Thérèse et au grand-duc de Toscane. Remis en liberté, il revint à Berlin, et voyant alors le roi de Prusse plus occupé de la guerre que des sciences, il retourna à Paris, où il reprit ses travaux académiques. La figure de la Terre étant pour ainsi dire devenue son domaine, il s'en servit pour perfectionner la théorie de la Lune dans un traité qu'il publia sur la parallaxe de notre satellite; il y fit ressortir les relations de ces deux corps, qui, s'attirant l'un l'autre, déterminent leurs mouvements et leurs formes réciproques, et il indique le moyen de déterminer la longitude sur

mer, en mesurant les distances de la Lune à la Terre avec plus d'exactitude. La comète observée le 2 mars 1742 à l'Observatoire de Paris fut pour lui l'occasion d'adresser à une dame une lettre où il rassemblait tout ce qui avait été dit de faux ou de vrai sur ces astres. Mais, loin de rassurer les hommes, il montre les ravages que les comètes pourraient causer dans l'univers par leur rencontre avec notre planète. La mort de l'abbé de Saint-Pierre ayant laissé une place vacante à l'Académie Française, Maupertuis lui succéda, le 27 juin 1743. Dans son discours de réception, il essaya de prouver que « l'objet des études du géomètre et du bel esprit est le même et dépend des mêmes principes ». Ce discours fut vivement critiqué : les uns le comparaient à la perruque du récipiendaire, les autres le raillaient en disant qu'il métamorphosait les beaux esprits comme Circé les compagnons d'Ulysse. Maupertuis fit paraître dans la même année son *Astronomie nautique*, qui n'est à la portée d'aucun pilote, pour justifier la pension de 4,000 livres que le ministre Maurepas venait de lui accorder, « à la condition de travailler au perfectionnement de la navigation ». Il donna aussi un petit traité d'*Algèbre*, dont la deuxième édition, qui est la meilleure, parut en 1751. Mais ce que lui et ses amis estimaient comme une découverte au moins égale à celle de Newton, et ce qui devint plus tard la cause de sa fameuse querelle avec Kœnig, c'est sa prétendue loi générale du mouvement. Descartes avait supposé que dans la nature la même quantité de mouvement se conservait toujours et qu'elle était le produit de la masse multipliée par la vitesse; mais on lui objectait que si cette quantité se conserve dans quelques cas, elle augmente, diminue et s'anéantit dans d'autres. Leibniz admit, comme Descartes, que dans le choc des corps il y avait une quantité qui se conservait inaltérable, et il exprima cette quantité, qu'il appelait *force vive*, par le produit de la masse d'un corps par le carré de sa vitesse. Newton, croyant qu'à la rencontre des parties de la matière le mouvement était plus souvent détruit qu'augmenté, imagina que Dieu, pour empêcher la machine du monde de se détraquer, lui imprimait de temps à autres de petits mouvements. Les Leibniziens se moquèrent de cette idée, en effet assez plaisante, qui supposait que l'œuvre avait sans cesse besoin de l'ouvrier. Tel était l'état de la science lorsque Maupertuis érigea en principe la *quantité d'action* que la nature cherche à ménager le plus, et qui serait ainsi la *moindre* possible dans le mouvement des corps. Du reste comme pour Leibniz la quantité d'action était pour lui le produit de la masse par l'espace et la vitesse. Il développa cette idée dans un mémoire (lu en séance publique de l'Académie, le 15 avril 1744) *Sur l'accord de différentes lois de la nature qui jusqu'alors avaient paru incompatibles*. Il avertit que « le chemin le plus court et le plus tôt parcouru n'était qu'une conséquence de la plus petite quantité d'action, conséquence que Fermat avait déjà prise pour principe ». Ce mémoire n'eut aucun succès, bien qu'Euler appliquât, dans la même année, le principe qui s'y trouvait énoncé : il démontra que « dans les courbes que les corps décrivent par des forces centrales la vitesse du corps multiplié par le petit arc de la courbe fait toujours un *minimum* ». Dans sa *Dissertation sur le nègre blanc* (Albinos), sujet que traita aussi Voltaire, Maupertuis émet l'opinion « que dans la liqueur séminale, composée d'un nombre infini de parties, propres à former, par leur assemblage, des animaux de même espèce, chaque partie fournit ses germes ». Il développa cette théorie dans sa *Vénus physique*. C'est en 1744 que Bourguer et La Condamine, après leur retour du Pérou, mirent fin aux contestations sur l'aplatissement de la Terre vers les pôles (1) : toutes leurs mesures s'accordaient avec celles du pôle pour faire la Terre aplatie. Dans la même année, Maupertuis retourna à Berlin, sur les instances réitérées du roi de Prusse. Il eut un grand appartement au palais, et épousa Mlle de Borck, fille d'honneur de la reine mère.

Depuis la mort de Leibniz (1716), l'Académie de Berlin n'existait plus que de nom : le prédécesseur de Frédéric II avait assigné, suivant La Beaumelle, des pensions à ses bouffons sur les fonds de cette compagnie (2). Frédéric II chargea Maupertuis de la réorganiser. Celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre, et le roi approuva (10 mai 1746) en ces termes le plan qui lui était soumis : « M. de Maupertuis, écrivait-il de sa main, aura la présidence sur tous les académiciens honoraires et actuels. Rien ne se fera que par lui, ainsi qu'un général gentilhomme commande des ducs et des princes dans une armée sans que personne s'en offense... Le président Maupertuis aura l'autorité de dispenser les pensions vacantes aux sujets qu'il jugera en mériter, d'abolir les petites pensions et d'en grossir celles qui sont trop minces, selon qu'il le jugera convenable. De plus, il présidera les curateurs dans les affaires économiques. » En même temps le roi créa le nouveau président chevalier de l'ordre du Mérite, institué à son avénement au trône, et lui donna le brevet de régnicole avec une pension de 15,000 livres. Ces distinctions accordées à un étranger lui firent beaucoup d'ennemis parmi les Alle-

(1) Dans son mémoire *Sur les opérations pour la mesure de la Terre*, et dans son *Addition* à ce mémoire, Maupertuis place cet aplatissement entre $\frac{1}{178}$ et $\frac{2}{226}$. D'après les mesures les plus récentes, cet aplatissement est d'environ $\frac{1}{300}$.

(2) Le roi Frédéric-Guillaume Ier, père du grand Frédéric, s'amusait à proposer à son Académie des questions burlesques. Un jour il fit demander pourquoi deux verres remplis de vin de Champagne, étant choqués l'un contre l'autre, ne rendaient pas un son aussi clair que lorsqu'ils étaient vides. L'Académie répondit qu'il fallait d'abord constater le fait. En conséquence le roi lui envoya quelques bouteilles de Champagne (*Lettres* de Bielfeld).

mands. En 1750 Maupertuis fit recevoir Kœnig membre de l'Académie. D'abord les meilleurs amis, ils finirent bientôt par se brouiller sur l'appréciation du mérite de Leibniz. Ainsi, au sujet de la découverte du calcul infinitésimal, Maupertuis disait un jour que Leibniz n'avait répondu que des injures au *Commerce épistolaire*, publié par la Société royale de Londres (sous l'influence de Newton). Kœnig soutenait que Leibniz, prévenu par la mort, n'avait pas eu le temps de le réfuter. A l'appui de son opinion (parfaitement exacte), il cita les dates de la publication du *Commerce épistolaire* et de la mort de Leibniz : ces dates étaient contredites par le livre qu'on avait sous la main. La dispute s'échauffe, on s'emporte : Kœnig assure qu'il a vu les découvertes de Leibniz apostillées par lui-même avec dates. Maupertuis répond qu'un pareil témoignage n'a aucune valeur, parce que Leibniz avait pu mettre les dates qu'il avait voulu. « Vous avez beau faire, lui répliqua Kœnig, vous n'ôterez rien, *mon pauvre ami*, à sa gloire. » — « Vous m'insultez, monsieur, » s'écria Maupertuis ; et le met à la porte de son cabinet. — Mais il eut bientôt en Voltaire un ennemi plus redoutable. Piqué du refus d'un service que lui avait demandé le grand écrivain, Voltaire publia d'abord le *Micromégas*, satire dirigée contre l'Académie de Berlin et son président. En vain, le roi essayait-il de les réconcilier, d'abord par la persuasion, puis d'autorité : il ne put empêcher la publication de la *Diatribe du docteur Akakia* ; elle porta à Maupertuis un coup mortel, par le ridicule dont elle le couvrait. Ce savant avait émis, dans ses écrits, plusieurs opinions qui prêtaient en effet à la raillerie. C'est là-dessus que le personnage fictif, Akakia, ce médecin du pape, » s'exprime, entre autres, ainsi :

« ...Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui attribue ; car cet admirable philosophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus simples et qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé ses *Œuvres* et dans celui qu'on appelle ses *Lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre (1).... On me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires. Il prétend nous faire mourir de faim : il ne veut pas qu'on paye le médecin quand malheureusement le malade ne guérit point.... Un médecin promet ses soins, et non la guérison : il fait ses efforts, et on les lui paye. Quoi ! seriez-vous jaloux, même des médecins ? Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de pension pour avoir parlé de mathématiques et de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds, et s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage : Monsieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, et porter ses *attentats jusqu'au soleil* même ; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamant* tomberont sur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfants se forment par attraction dans le ventre de la mère, que l'œil gauche attire la jambe droite, etc. On ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats pour avoir imaginé de connaître la nature de l'âme par le moyen de l'opium, et en disséquant des têtes de géants, etc., etc. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait toute sa pension. »

(1) Sur ce point comme sur les autres, que nous allons citer, la critique de Voltaire est parfaitement fondée.

Frédéric II, qui aimait Maupertuis plus que Voltaire, fit brûler ce libelle par la main du bourreau. Voltaire lui renvoya son cordon de l'ordre du Mérite et la clef de chambellan. La diatribe du docteur Akakia n'était pas seulement un effet du ressentissement personnel de son auteur ; Voltaire avait été indigné de la conduite injuste et hautaine de Maupertuis à l'égard de Kœnig. Celui-ci avait fini par être exclu de l'Académie de Berlin, parce qu'il attribuait avec raison à Leibniz le principe de la *minimité* d'action, que Maupertuis vantait comme sa propre découverte. Le champion de Kœnig ne s'en tint pas là : il fit pleuvoir sur la tête du malencontreux président de l'Académie cinq ou six brochures : *La Querelle*, *La Séance mémorable*, *La Berlue*, *La Lettre d'un marquis à une marquise*, l'*Extrait d'une lettre d'un académicien de Berlin*, brochures qui, semblant partir de mains différentes, portent toutes le même cachet.

Blessé au vif par ces attaques, il écrivit à Voltaire que sa maladie et la justice que le roi lui rendait l'avaient empêché de répondre aux premiers libelles. « Mais, ajoutait-il, si vous continuez à m'attaquer par des personnalités, je vous déclare qu'au lieu de vous répondre par des écrits, ma santé est assez bonne pour vous trouver partout où vous serez, et pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect et à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras, et qui vous ont sauvé de la plus malheureuse aventure qui vous soit encore arrivée. » Voltaire, voyant dans cette imprudente lettre des menaces d'assassinat, courut la déposer au greffe de Leipzig, et se mit sous la sauvegarde du magistrat. Puis il la publia avec des commentaires et une de ses répliques mordantes, dont quelques traits atteignaient Frédéric II. Le roi fit aussi imprimer la lettre de Maupertuis avec son approbation, et adressa à Voltaire une missive où l'on lit : « Vous devez savoir mieux que personne que je ne sais point venger les offenses qu'on me fait. Je vois le mal, et je plains ceux qui sont assez méchants pour le faire... J'ai vu la lettre que Maupertuis

vous a écrite, et je vous avoue que votre réponse m'a fait admirer la sublimité de votre esprit. Oh! l'homme éloquent! Maupertuis dit qu'il saura vous trouver si vous continuez à publier des libelles contre lui; et vous, le Cicéron de notre siècle, quoique vous ne soyez ni consul ni père de la patrie, vous vous plaignez à tout le monde que Maupertuis veut vous assassiner! Avouez que vous étiez né pour être le premier ministre de César Borgia (1). » Voltaire n'en continua pas moins à varier le thème du docteur Akakia dans le *Projet de paix*, l'*Art de bien argumenter, par un capitaine de cavalerie*, la *Lettre au secrétaire éternel*, l'*Homme au quarante écus*, et la pièce des *Deux siècles*, où il dit :

Descendez par un trou dans le centre du monde :
Pour mieux connaître l'âme et ses sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux,
Et tandis que Needham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons et ramenez des filles.

Le roi se fâcha sérieusement, comme il donna à l'entendre dans une lettre à M. d'Arget, son secrétaire des commandements. « J'ai pris, y disait-il, contre Voltaire le parti de Maupertuis, parce que c'est un fort honnête homme qu'on avait résolu de perdre. Je vois avec bien du regret que tant d'esprit et tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs (2). » Toutes ces tribulations, jointes à un mauvais état de santé, hâtèrent la fin de Maupertuis. Souffrant depuis longtemps de la poitrine, il était allé respirer l'air de la Suisse. Accueilli comme un frère dans la maison de Bernoulli à Bâle, il y mourut après quelques semaines de souffrances.

Aux yeux des philosophes, Maupertuis a moins de mérite encore qu'aux yeux des géomètres et des naturalistes, et les théologiens mêmes l'ont raillé d'avoir voulu exprimer l'existence de Dieu par une formule algébrique. L'une de ses maximes, sur laquelle il revient souvent et qui termine, comme conclusion, son *Essai de Philosophie morale*, est ainsi conçue : « Ce qu'il faut faire dans cette vie pour y trouver le plus grand bonheur dont notre nature est capable est sans doute cela même qui doit nous conduire au bonheur éternel. » C'était la maxime de l'épicuréisme et du scepticisme. « Maupertuis, dit un juge compétent, est un dogmatiste, mais un dogmatiste qui doute; c'est également un spiritualiste, mais qui donne prise au matérialisme; c'est de même un déiste, mais par de telles raisons de l'être, qu'il se fait accuser de fort mal prouver Dieu, et par qui? par Voltaire, dont il reçoit même, sans nullement la mériter, l'épithète d'athée; enfin, c'est un moraliste dans lequel, sans trop d'accord, se mêlent l'épicurien, le stoïcien et le chrétien, et qui, par exemple, à l'un de ces titres, approuve et conseille le suicide, et à l'autre le condamne (1). »

(1) *Vie de Maupertuis*, par L. Angliviel de La Baumelle, suivie de lettres inédites de Frédéric le Grand; Paris, 1856, p. 186.

(2) Ibid., p. 189.

La meilleure édition des *Œuvres* de Maupertuis parut à Lyon, 1768 (1756), 4 vol. in-8°.

F. Hoefer.

Éloges de Maupertuis, par Grandjean de Fouchy, Formey, le comte de Tressan. — *Vie de Maupertuis* par L. Angliviel de la Beaumelle, ouvrage posthume, suivi de Lettres inédites de Frédéric le Grand et de Maupertuis; Paris, 1856. — Damiron, *Mém. sur Maupertuis*; Paris, 1858.

MAUPIN (*Simon*), architecte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On ne sait à peu près rien de sa vie; ses œuvres seules ont révélé son nom. Il y avait à Lyon dans la première moitié du dix-septième siècle trois hommes de talent dans des genres divers, Gérard Désaignes, architecte; Thomas Blanchet, peintre; et Simon Maupin, architecte. Le conseil consulaire leur confia la construction et la décoration d'un nouvel hôtel de ville; c'était en 1646. Son plan fut conçu d'un seul jet; aussi tout y était-il parfaitement lié : jamais conception d'artiste ne présenta plus d'harmonie dans ses différentes parties. Ami de Descartes, et en relation avec les plus célèbres géomètres de son temps, Roberval, Gassendi et Pascal, Désaignes enseignait aux ouvriers la coupe des pierres, et s'occupait de travaux publics. Quelle a été sa part dans la construction de l'hôtel de ville de Lyon? A-t-il été le véritable auteur du plan? Rien n'autorise à le dire; l'honneur de cette belle conception est demeuré à Simon Maupin. Le 5 septembre 1646, on en posa la première pierre. On poussa les travaux avec tant d'activité, que l'inauguration de l'édifice eut lieu en 1651. Quatre années après, il était entièrement terminé. Le P. Jean de Bassières en a fait une longue description en vers et en prose : *Basilica Lugdunensis, sive domus consularis*; Lyon, 1661, in-4°. En 1702, Jules Hardouin-Mansart restaura ou gâta la façade sur la place des Terreaux. En 1856, l'hôtel de ville, ayant été affecté à la résidence du préfet et aux services administratifs, a subi des modifications qui ont gravement altéré le plan primitif de l'habile architecte. On doit à Simon Maupin un *Plan de Lyon*, gravé et publié en 1625. Le statue de cet architecte, exécutée par M. Bonnet, décore une belle maison qui a été bâtie en 1858, en face de l'hôtel de ville.

J.-B. Monfalcon.

Docum. particuliers.

MAUPIN, agronome français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il fut un des valets de chambre de la reine Marie Leszcinska, et s'occupa principalement d'agriculture. Il fit des expériences à Sèvres et à Belleville pour prouver que l'on peut faire des vins de bonne qualité dans les environs de Paris. Ses principaux écrits sont : *Nouvelle Méthode de*

(1) M. Damiron, *Mémoire sur Maupertuis*, p. 140.

cultiver la vigne; Paris, 1763, in-12; — *Réduction économique, ou l'amélioration des terres;* Paris, 1767, in-12; — *Expériences sur la bonification de tous les vins, tant bons que mauvais, lors de la fermentation;* Paris, 1770, in-12; 3e édit., ibid., 1772, 2 vol. in-12; ce livre, contrefait en Suisse, a eu de nombreuses réimpressions; — *L'Art de faire le vin rouge;* Paris, 1775, in-8°; le tome Ier seul a paru; — *Cours complet de Chimie économique sur la manipulation et la fermentation des vins;* Paris, 1779, in-8°; — *La Richesse des Vignobles;* Paris, 1781, in-12; — *Les vins rouges, les vins blancs et les cidres;* Paris, 1787, in-8°; — *L'Art de convertir en Vins fins et d'une beaucoup plus grande valeur les vins les plus communs;* Paris, 1791, in-8°. Buc'hoz a réuni plusieurs opuscules de Maupin sous ce titre : *Méthode sur la manière de cultiver la vigne et l'art de faire le vin;* Paris, 1799, in-8°. K.

Bibliogr. agronomique.

MAUQUEST DE LA MOTTE (*Guillaume*), chirurgien français, né le 27 juillet (1) 1655, à Valognes, mort le 27 juillet 1737, dans la même ville. Il vint étudier la chirurgie à Paris, où pendant cinq ans il suivit les cours de l'hôtel-Dieu, et retourna à Valognes; la réputation ne tarda pas à l'y suivre. Sa vie tout entière fut consacrée à la pratique des accouchements, branche alors peu cultivée de l'art de guérir pour laquelle dès le début de sa carrière il avait montré un goût particulier. « Doué de beaucoup de sagacité et d'une grande aptitude pour l'observation, dit la *Biographie médicale*, il avait des connaissances bien restreintes en théorie et manquait presque entièrement d'érudition.... Il a parfaitement décrit les signes de la grossesse normale et démontré la nécessité de confier à la nature la terminaison de la plupart des accouchements. Partisan des animalcules et du mélange des semences dans la génération, il considérait l'accouchement par les pieds comme le plus naturel, et voulait que l'on y eût recours dans presque tous les cas où la parturition normale est rendue difficile. » On a de lui : *Traité des Accouchements naturels, non naturels et contre nature;* Paris, 1715, in-4°; série de quatre cents observations judicieuses souvent réimprimée; en dernier lieu à Paris, 1765, 2 vol. in-8°, et traduite en allemand, Strasbourg, 1732, in-4°; — *Dissertation sur la génération, sur la superfétation et réponse au livre intitulé* De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes; Paris, 1718, in-12, où il défend victorieusement les accoucheurs contre les attaques de Philippe Hecquet; — *Traité complet de Chirurgie, contenant des observations sur toutes les maladies chirurgicales et sur la manière de les traiter;* Paris, 1722, 3 vol. in-12; 1732 et 1763, 4 vol. in-12; 1771, 2 vol. in-8°; cette dernière édition a été augmentée par Sabatier de notes intéressantes. P. L.

Biogr. Méd. — Éloy, *Dict. de Méd.*

MAUR. *Voy.* RABAN MAUR et JOURDAIN (*Claude*).

MAURAND ou **MAURAN** (*Pierre*), premier chef des Albigeois, mort en 1199. Il était né à Toulouse, où sa famille était en grande considération, et avait fourni quatre-vingt-huit capitouls. Maurand fut un des premiers à accepter les doctrines dites *albigeoises*, ou plutôt manichéennes ou paulistes, et les répandit avec chaleur dans tout le Languedoc. Riche et lettré, prêchant sans cesse, marchant pieds nus, couchant sur la terre, vivant au hasard, il impressionna fortement les esprits méridionaux, d'ailleurs si faciles à enflammer, et se fit en peu de temps un grand nombre d'adeptes, qu'il rassemblait dans deux de ses châteaux, l'un à la ville, l'autre à la campagne. Roger, vicomte d'Alby, fut son principal soutien. Maurand disait hautement « que dans le clergé on exerçait les fonctions ecclésiastiques sans science, sans mœurs, et sans capacité, que l'usure était commune, et que dans beaucoup d'églises tout était vénal, les sacrements et les bénéfices; que les clercs, les prêtres, les chanoines et même les évêques se mêlaient publiquement aux femmes de mauvaises vies; que si chez les seigneurs et les laïcs les mêmes vices se faisaient remarquer, ils étaient dus à l'ignorance générale, excuse que ne pouvait avoir le clergé. » Quant au dogme, il admettait deux grands principes directeurs, indépendants et incréés : le bien et le mal; « la lumière et les ténèbres ». Mauran ne regardait pas l'aumône comme un moyen de salut; « car, disait-il, nul ne possède au delà de son nécessaire qu'aux dépens de son prochain, et la vie ne doit pas être un commerce incessant. » Il n'admettait pas qu'un prêtre pût par quelques paroles transformer le pain et le vin en corps et en sang du Christ, et s'obstinait à ne voir dans la messe et son sacrifice qu'une commémoration, qu'un symbole. Il rejetait tout le culte extérieur de l'Église comme un abus qu'il fallait détruire. Il menait au surplus la vie la plus régulière, la plus sobre, priait à genoux sept fois le jour et sept fois la nuit. Il n'admettait pas la rémission des péchés sur la terre, ne pouvant croire qu'un mortel, un prêtre « tout couvert de la lèpre du vice, » puisse absoudre ce dont il se rendait chaque jour sciemment coupable. Quant aux membres du clergé, il les appelait non pas des *pasteurs*, mais des *loups ravissants*, etc. La cour de Rome ne tarda pas à s'émouvoir de pareilles doctrines, et le nombre des hérétiques se multipliant prodigieusement (1), elle fit appel au bras séculier. Après avoir fait condamner les sectaires dans plusieurs synodes, les archevêques de Narbonne

(1) Le 27 juin, d'après la *Biographie médicale*.

(1) En Provence ils étaient connus sous le nom de *popélicains*; en Bourgogne sous celui de *publicains*; en Flandre on les nommait *bons-hommes*.

et de Lyon, en firent arrêter quelques-uns, et l'on brûla vifs ceux qui ne voulaient pas se convertir. Les rois d'Angleterre et de France envoyèrent les prélats les plus zélés de leurs États pour combattre le schisme, et enjoignirent aux seigneurs leurs vassaux de prêter main-forte aux commissaires et au légat que le pape pourrait envoyer. En effet, Alexandre III envoya bientôt (1178) auprès du comte de Toulouse, Raymond V, le cardinal de Saint-Chrysogone et quelques autres prélats avec ordre de rechercher et de frapper les fauteurs de l'hérésie. Le légat et les évêques entrèrent dans Toulouse au milieu des clameurs insultantes du peuple, qui les traitait d'apostats, d'hypocrites et même d'hérétiques. Cependant un des prélats prêcha, et réfuta si solidement les erreurs des Albigeois que ceux-ci, convaincus par la force de ses raisons, et plus encore par la crainte du comte de Toulouse, n'osèrent plus se montrer ni parler en public. Le légat ne se contenta pas de ce succès, il fit promettre par serment à tous les catholiques de dénoncer et de livrer les hérétiques qu'ils connaissaient. Pierre Maurand fut un des premiers atteints par cette mesure. On l'engagea par caresses et par promesses à comparaître devant le légat. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que le pain consacré n'était pas le corps de Jésus-Christ. Les inquisiteurs ne lui en demandèrent pas davantage; ils le livrèrent au comte de Toulouse, qui le fit enfermer aussitôt, ordonnant que ses biens fussent confisqués et ses châteaux démolis en attendant qu'il fût statué sur la peine corporelle que le coupable avait encourue. Pierre Maurand, se voyant à la veille de subir une mort ignominieuse, promit de se convertir et d'abjurer ses erreurs. On le fit alors sortir de prison, nu en caleçon, et sur la place publique devant le peuple assemblé, il se prosterna aux genoux du légat et de ses collègues; il leur demanda pardon et promit de se soumettre à leurs ordres. Le lendemain, l'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Sernin allèrent prendre Maurand dans sa prison; il en sortit encore nu et sans chaussures. Il fut ainsi mené par la ville, fustigé de temps à autre par ses deux conducteurs. Arrivé devant la cathédrale, il fit amende honorable, renouvela l'abjuration de ses erreurs. Il entendit alors le jugement qui le condamnait à partir dans quarante jours pour Jérusalem et à y demeurer trois ans au service des pauvres : la confiscation de ses biens fut maintenue, moitié au profit de Raymond V, moitié au profit du clergé. Il fut condamné, de plus, à une amende de cinq cents livres pesant d'argent envers le comte de Toulouse, à faire de nombreux dons aux établissements religieux, aux pauvres, etc. Cependant, lorsque Pierre Maurand revint de Palestine, il rentra dans la plus grande partie de son patrimoine, à l'exception de ses châteaux qui avaient été démolis. Son abjuration forcée ne semble ne lui avoir rien fait perdre de l'estime de ses concitoyens; car dès 1183 ils l'élurent capitoul, et le maintinrent plusieurs années dans cette magistrature. A. L.

Dom Vaissette, *Histoire de Languedoc*, t. III, l. XIX. — *Dict. des Hérésies*, article *Albigeois*, dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne. — Le P. Benoît, *Hist. des Albigeois*, t. I. — Le P. Langlois, *Histoire des Croisades contre les Albigeois*. — Basnage de Beauval, *Hist. de l'Église*, t. II, chap. XXIX. — *Biographie Toulousaine*.

MAURE *aîné*, homme politique français, né à Auxerre, se donna la mort à Paris, le 4 juin 1795. Il était établi épicier à Auxerre lorsque éclata la révolution. C'était un homme sans talents, sans instruction; néanmoins il joua un rôle très-actif aux Jacobins et à la Convention, où son exaltation le fit élire par ses concitoyens. Maure y vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple ni sursis en ces termes : « Louis est coupable : quand il aurait mille vies, elles ne suffiraient pas pour expier ses forfaits. » Ami de Marat, qui l'appelait *son fils*, il partagea tous les excès des terroristes; cependant sa conduite fut un objet d'attaques contradictoires : tandis que les uns l'accusaient d'outrepasser les mesures les plus révolutionnaires, les autres lui reprochaient son modérantisme, entre autres le 22 juin 1793, lorsqu'il fit acquitter et rendre à la liberté E. de Maukle, agent diplomatique français, accusé de trahison à l'extérieur. En octobre 1794 Garnier (de l'Aube) le dénonça comme ayant fait relâcher sans jugement vingt-six prêtres insermentés et onze femmes d'émigrés. Quelques jours plus tard Fréron, dans son *Orateur du Peuple*, peignait Maure comme un monstre sanguinaire et l'accusait d'avoir dit à la tribune des Jacobins : « que du lard, envoyé par le département des Basses-Pyrénées pour les besoins de l'armée servirait à graisser la guillotine ». S'étant montré favorable à l'insurrection jacobine qui éclata le 1er prairial an III (20 mai 1795), contre la Convention, il fut dénoncé par Le Hardy (1er juin) comme l'ancien favori de Robespierre, l'ami de Duhem, le défenseur de Carrier. L'orateur rappela « qu'au 31 mai 1793 Maure avait pris Couthon dans ses bras et l'avait porté à la tribune, pour qu'il fit plus aisément la motion de proscrire ses collègues (les girondins) ». Cette accusation, prise en considération, fut renvoyée au comité de législation, et le 4 juin la commune d'Auxerre révéla une série de cruautés et d'exactions commises par son propre représentant. Maure comprit alors le sort qui l'attendait, et pour le prévenir il se brûla la cervelle. H. L.

Le Moniteur universel, ann. 1792, nos 337, 361; an 1er, nos 24 à 258; an II, nos 129 à 344; an III, nos 21 à 260. — *Biographie moderne* (1806). — Fétis, *Biographie Conventionnelle* (1815). — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. VI, liv. XXXXIII, p. 177.

MAUREGARD ou **MORGART** (*Noël*), astrologue français, né vers la fin du seizième siècle : ce fut dans le siècle suivant l'un des devins populaires en renom. Il publiait des almanachs et beaucoup de libelles remplis de prédictions plus ou moins

bizarres, qui, sous une forme divinatoire, n'étaient la plupart du temps que de violentes attaques contre l'autorité royale. Jeté à la Bastille en janvier 1614, il fut le mois suivant condamné aux galères, où sans doute il mourut; car nous ne pouvons admettre que les almanachs publiés sous son nom en 1619 soient de lui.

L. Lacour.

Rencontre et naufrage de trois astrologues judiciaires, Mauregard, J. Petit et P. Larivey; Paris, 1634.— Bazin, *La Cour de Marie de Médicis*, 130. — Fournier, *Variétés hist. et litt.*, II, 213.

MAUREGAT, roi d'Oviédo et de Léon, mort à Pravia, au mois d'août 788. Il était fils naturel d'Alfonse Ier, le Catholique. Ayant appris que son neveu Alfonse, fils de Fruela, avait été choisi par la reine Aldosinde et les grands de la cour pour succéder à Silo (783), il se révolta contre lui, et parvint, par force ou par ruse, à le chasser des Asturies. Il resta pendant cinq ans en possession du trône, et eut pour successeur Bermudez, autre fils de Fruela. Les chroniqueurs sont en général hostiles à Mauregat et le traitent d'usurpateur; Rodrigue de Tolède est le premier qui rapporte que ce prince gagna, pour se maintenir en paix, l'amitié des Maures en leur promettant un tribut de cent vierges par an. Pellicer et Naguera ont donné de cette légende des explications plus vraisemblables. Il existe encore dans les Asturies une race particulière d'hommes qui vivent séparés du reste des habitants et qui portent le nom de *Maragatos*. P.

Aschbach, *Geschichte der Ommajaden*. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*, I, 217. — Romey, *Hist. d'Espagne*.

MAUREL (*Abdias*), dit Catinat, chef camisard, né au Caylar, près de Lodève, brûlé le 22 avril 1705, à Nîmes. Ses parents étaient des cultivateurs protestants. Enrôlé dans un régiment de dragons, il servit en Italie sous Catinat, et reçut de ses compatriotes le nom de ce général, à cause de l'admiration qu'il manifestait sans cesse pour lui. C'était, selon M. Peyrat, « un homme de haute taille, robuste, la face basanée et farouche, doux avec cela comme une brebis, sans vigueur d'âme, de peu de cervelle, mais un impétueux courage ». Dans l'été de 1702 il se fit connaître par le meurtre du baron de Saint-Cosme, apostat dont les sanglantes exécutions avaient exaspéré les calvinistes. A la suite de ces terribles représailles, il se joignit à la troupe de Cavalier, qui le choisit pour lieutenant. Son premier exploit fut la prise de Sauve, où il entra par ruse. Dans maintes rencontres il se signala par sa bravoure et sa témérité, et lutta quelquefois avec succès contre des forces supérieures, comme au Val de Bane et à Pompignan. Mais s'il était un des plus braves entre les chefs camisards, il poussait le fanatisme religieux jusqu'à la férocité; il n'épargna aucune église catholique, dit-on, et ne fit grâce à aucun prêtre. Ses services furent d'ailleurs très-utiles à son parti : en 1703 il créa, avec deux cents chevaux de la Camargue, un corps de cavalerie, à la tête duquel il exerça de fréquents ravages sur les bords du Rhône. Chargé de concourir au soulèvement du Rouergue, il n'attendit pas le signal, et attaqué au moment où il brûlait une église, il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Revenu auprès de Cavalier, il servit d'intermédiaire entre lui et le maréchal de Villars; mais, ne voulant pas se soumettre aux mêmes conditions, il se retira avec Ravanel dans les montagnes. A peu de temps de là il posa les armes, et passa en Suisse (21 septembre 1704). Deux mois plus tard, trop docile aux suggestions d'un agent de l'Angleterre, Maurel repassait la frontière et reparaissait dans son village, où son frère lui-même dénonçait sa présence. Il fut un des principaux auteurs de la conspiration dont l'objet était de massacrer l'intendant Basville et d'enlever le maréchal de Berwick. Lorsque tout fut découvert, il se trouvait à Nîmes (20 avril 1705); sa tête fut mise à prix, et l'on menaça de mort quiconque lui donnerait asile. Le lendemain matin, Maurel gagnait la campagne à la faveur d'un déguisement; sa précipitation le perdit. Arrêté et reconnu, il demanda à être échangé contre le maréchal de Tallard, prisonnier des Anglais. Son procès fut instruit et jugé en moins de deux heures : on le condamna à être brûlé vif après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire. Il subit son supplice au milieu d'épouvantables imprécations. P. L.

N. Peyrat, *Hist. des Pasteurs du désert*. — Louvreleul, *Le Fanatisme renouvelé*. — Brueys, *Hist. du Fanatisme de notre temps*. — Ant. Court, *Hist. des Camisards*.

MAUREPAS (*Jean-Frédéric* Phélypeaux, comte de), ministre français, né le 9 juillet 1701, à Versailles, où il est mort, le 21 novembre 1781. La famille de Phélypeaux (*voy.* ce nom) était originaire de Blois, où depuis 1399 elle était reconnue comme noble. Il était fils de Jérôme de Pontchartrain, secrétaire d'État de la marine et de la maison du roi, et petit-fils du chancelier de ce nom. Élevé dès sa première jeunesse au pouvoir ministériel dans une monarchie absolue, il y remonta dans une vieillesse très-avancée, et il a laissé la mémoire d'un esprit léger, frivole, consommé dans les petites intrigues de cour et beaucoup plus soigneux de conserver son crédit que de chercher sérieusement le bien public. Son père, ayant été forcé de donner sa démission (8 novembre 1715), Maurepas, âgé de quatorze ans, lui succéda comme secrétaire d'État. Il commença dès 1718 d'en remplir la charge, en vertu de lettres de dispense d'âge. En 1723 le département de la marine, qui avait été séparé de sa charge lors de l'établissement des conseils, lui fut rendu. Il est vrai que d'abord le marquis de La Vrillière, parent du jeune ministre et bientôt son beau-père, avait été chargé en 1715 d'exercer en son nom et ensuite de le diriger et de le former aux détails de l'administration. Mais La Vrillière mou-

rut en 1725, et Maurepas, qui n'avait encore que vingt-quatre ans, prit réellement possession de sa charge (1). Plusieurs années après, nommé ministre d'état, il vint siéger au conseil du cabinet. « Superficiel et incapable d'une application sérieuse et profonde, dit Marmontel, mais doué d'une facilité de perception et d'une intelligence qui démêlaient dans un instant le nœud le plus compliqué d'une affaire, il suppléait dans les conseils par l'habitude et la dextérité à ce qui lui manquait d'étude et de méditation. Accueillant et doux, souple et insinuant, fertile en ruses pour l'attaque, en adresse pour la défense, en faux-fuyants pour éluder, en détours pour donner le change, en bons mots pour démonter le sérieux par la plaisanterie, en expédients pour se tirer d'un pas difficile et glissant; un œil de lynx pour saisir le faible ou le ridicule des hommes, un art imperceptible pour les attirer dans le piége, ou les amener à son but, un art plus redoutable encore de se jouer de tout, et du mérite même quand il voulait le dépriser; enfin l'art d'égayer, de simplifier le travail du cabinet, faisaient de Maurepas le plus séduisant des ministres. » Il est bon d'ajouter que, grâce aux formes administratives établies sous le dernier règne, les traditions des bureaux suffisaient au cours régulier des affaires, et quelle que fût la capacité personnelle du ministre, la plupart des décisions se prenaient conformément à des précédents établis. Il n'avait que dix-huit ans lorsque ses commis lui dirent : « Monseigneur, amusez-vous et laissez-nous faire. Si vous voulez obliger quelqu'un, faites-nous connaître vos intentions, et nous trouverons les tournures convenables pour faire réussir ce qui vous plaira (2). » Il ne suivit que trop ce conseil, et dans sa longue vie il ne songea guère sérieusement qu'à s'amuser.

Maurepas rendit pourtant de véritables services à la marine : il conçut l'idée de la faire servir aux progrès des sciences, et réciproquement les progrès des sciences au perfectionnement de la marine. Il attacha des géomètres et des astronomes à son département; il envoya des expéditions scientifiques sous l'équateur et près du pôle boréal pour mesurer en même temps deux degrés du méridien. La Condamine, Maupertuis, Clairaut, Lemonnier, Bouguer, Godin, tels sont les noms de quelques-uns des savants auxquels il donna ainsi l'occasion de se faire connaître. En même temps, il visita tous les ports du royaume (3), et résolut de réformer les routines dans l'art des constructions navales en y appliquant la science. Il établit une école à Paris, ordonna de nouvelles cartes, et fit explorer les côtes de la France.

(1) Le 11 août de la même année il fut admis à l'Académie des Sciences en qualité de membre honoraire.

(2) D'Argenson, *Mémoires*.

(3) Ce ne fut pas toujours de son plein gré. En 1744 il avait conseillé au roi de ne point permettre à Mme de Châteauroux de le rejoindre à l'armée. La favorite, obligée de retarder d'un mois son départ, se vengea de Maurepas en lui faisant donner l'ordre d'aller visiter les ports de Provence.

Au dix-huitième siècle, le bel esprit était une manie générale, dont les grands seigneurs n'étaient pas plus exempts que les autres classes de la société. Maurepas, non content de briller dans le monde par une conversation spirituelle, était bien aise d'y joindre aussi de petits succès d'écrivain. Lié avec Montesquieu et Caylus, il voulait suivre, même de loin, ces élégants modèles; et l'on assure qu'il mit plus d'une fois ses essais dans les *Etrennes de la Saint-Jean*, recueil de facéties triviales que ne dédaignait pas la bonne compagnie. Cette petite vanité d'auteur fut le principe de sa disgrâce. Depuis que Louis XV, cédant aux instigations corruptrices des courtisans, avait osé violer publiquement les bienséances et afficher une maîtresse en titre, les rouages du gouvernement s'étaient compliqués d'un nouveau ressort : plaire à la favorite était une des conditions imposées à tous les dépositaires de la puissance publique. Maurepas avait traversé sans encombre l'ère de Mme de Châteauroux, qui néanmoins le traitait assez lestement et qui lui avait donné le sobriquet de *faquinet* (1). Quand vint le tour de Mme de Pompadour, les gens de qualité la trouvèrent trop bourgeoise pour occuper un poste si envié, et la cour devint le théâtre de maintes cabales. Maurepas ne sut pas se tenir en dehors de ces petites intrigues. Mme de Pompadour ayant une fois donné au roi, le jour de sa fête, un superbe bouquet de roses blanches, il courut alors une épigramme, qu'on peut lire dans la *Vie privée* de Louis XV et où la favorite était assez maltraitée. Le duc de Richelieu, soupçonné d'en être l'auteur, s'en expliqua vivement avec le roi, et promit de fournir les preuves du contraire : il fit si bien, à force d'or, qu'il se procura l'original de l'épigramme, écrit et corrigé de la main de Maurepas, et il le mit sous les yeux du roi. Le ministre fut disgracié (24 avril 1749) et exilé d'abord à Bourges, puis à Pontchartrain. Ce fut là qu'il dit à ses amis : « Le premier jour j'étais piqué, le second j'étais consolé. »

Maurepas fut remplacé par son beau-frère, le comte de Saint-Florentin, depuis duc de La Vrillière, dans le ministère de la maison du roi, dont on sépara la marine et les colonies pour en former

(1) Il avait contribué, sans le vouloir, à l'élévation de cette favorite. La duchesse de Mazarin, qui de son premier mari, La Vrillière, avait eu pour fille Mme de Maurepas, avait reçu et logeait chez elle deux petites filles de son second mari (Mazarin), Mmes de Flavacourt et de La Tournelle. A la mort de cette dame (septembre 1742), Maurepas, son gendre, et l'un de ses héritiers, exigea qu'elles quittassent immédiatement l'hôtel de la défunte. Ne sachant où aller, Mme de Flavacourt, qui était d'humeur gaie et insouciante, se fit conduire à Versailles, au milieu de la cour des ministres. Le roi, ayant appris son arrivée, lui accorda, ainsi qu'à sa sœur, un appartement au château. Deux mois plus tard cette dernière supplantait Mme de Mailly sa sœur aînée, et devenait bientôt duchesse de Châteauroux.

un département spécial. Le département de Paris fut donné au comte d'Argenson, et ne fut réuni qu'en 1757 à celui de la maison du roi. « Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province, Maurepas s'en amusa comme de celles de Paris et de Versailles ; il y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes ridicules. Il étudia la langue anglaise, presque inconnue en France à l'époque où il aurait pu l'apprendre.... Il ne put résister, dans sa retraite, au désir qu'on lui montrait de le consulter sur des affaires particulières ; il se rendit le conseil d'un grand nombre de familles considérables et l'arbitre de leurs plus graves intérêts. Son intégrité, la confiance que sa réputation de sagacité lui avait acquise, lui formaient ainsi une sorte de ministère assez étendu pour l'occuper, assez important pour l'intéresser, et d'autant plus flatteur qu'il ne devait plus son autorité qu'à lui-même (1). »

A l'avénement de Louis XVI, Maurepas, après vingt-cinq ans de disgrâce, reçut une lettre du jeune roi qui réclamait ses conseils pour la direction du gouvernement. On a prétendu que la lettre était destinée d'abord à Machault, et que des scrupules de sacristie, inspirés à quelques personnes de la famille royale, en firent changer la destination. Le comte remercia le roi de l'avoir nommé son premier ministre : « Premier ministre ! reprit le roi, je n'en veux pas. — Eh bien, ce sera donc, répondit-il, pour apprendre à Votre Majesté à s'en passer. » Par le fait, il en eut toute l'importance sous le simple titre de ministre d'État et chef du conseil des finances. Mais l'âge n'avait pas donné plus de maturité à son caractère. S'il eut d'abord le mérite de faire de bons choix (*voy.* TURGOT, MALESHERBES, NECKER), il eut le tort de prendre ombrage de leur crédit naissant et de les sacrifier l'un après l'autre à sa jalousie et à son amour-propre. Les deux principales mesures de son ministère furent le rappel des parlements et la guerre d'Amérique. Il est permis d'avoir des doutes sur l'opportunité de la première mesure, quand on se rappelle à quel point les anciens parlements avaient été un obstacle au bien. On objecte que le parlement Maupeou était discrédité et violemment attaqué par l'opinion publique : le propre d'un gouvernement sage est de savoir distinguer où l'opinion publique s'égare, et il fallait avoir la force de maintenir les réformes accomplies dans tout ce qu'elles avaient d'utile, comme la suppression des priviléges injustes, la limitation des ressorts trop étendus, la simplification de la procédure et le soulagement des frais de justice. Le 12 novembre 1774, le retour du parlement fut déclaré dans un lit de justice, et dès le mois de décembre les remontrances avaient reparu. On sait, d'ailleurs, que les premières résistances aux réformes les plus nécessaires dans l'État vinrent des parlements rétablis. Pour ce qui regarde la guerre d'Amérique, on ne peut blâmer le ministre qui saisit l'occasion de relever l'honneur des armes françaises, humiliées par les revers de la guerre de Sept Ans, et de réhabiliter un peu la politique de ce gouvernement dont l'indolence avait honteusement toléré le partage de la Pologne ; de plus, à une époque où les intérêts coloniaux de la France avaient été si maltraités par l'Angleterre, on n'eût pas pardonné au ministère de refuser l'occasion qui se présentait d'une revanche éclatante.

(1) Condorcet, *Éloge*.

La même année que Turgot, à qui il ressemblait si peu, vit mourir Maurepas. « Ce vieux maire du palais, dit M. Amédée Renée, que Louis XVI aimait à entendre vivre dans les appartements placés au-dessus de sa tête, mourut le 21 novembre 1781. Sa mort ne compromettait rien dans l'État de considérable et d'important ; il s'était conduit en épicurien du pouvoir, très-jaloux de sa jouissance ; mais il n'avait ni système ni permanence de vues ; survivant du règne passé, dont la légèreté spirituelle était la vie d'un autre temps. On n'oserait dire que ce fussent des idées, même anciennes, que représentait Maurepas ; c'étaient plutôt des usages, dont la raison s'en allait chaque jour. Il faisait encore respecter l'étiquette et maintenait un peu la cour. C'est dans ce sens qu'on a dit de lui « qu'à sa mort on perdit plus qu'il ne valait » ; mot charmant et juste, mais juste seulement à Versailles ; car la France, car les idées qui devaient triompher dans l'avenir, ne perdaient à la mort de ce ministre qu'un ennemi et un empêchement. » Marié en 1718, à M[lle] de La Vrillière, Maurepas ne laissa pas d'enfants. On a publié sous le nom de *Mémoires de Maurepas* trois volumes contenant un recueil de pièces que l'on suppose avoir été rassemblé sous ses ordres par son secrétaire. C'est un ouvrage dont Soulavie a été l'éditeur et qui mérite peu de confiance. ARTAUD.

Condorcet, *Éloge de M. de Maurepas ;* Paris, 1782, in-8°. — A.-J. Guyot, *Éloge hist. de M. de Maurepas ;* s. l. (Paris), 1782, in-8°. — D'Argenson, Marmontel, *Mémoires.* — Lemontey, *Hist. philosoph. du dix-huitième siècle.* — Voltaire, *Siècle de Louis XV.* — Droz, *Hist. de Louis XVI.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XXVIII et XXX.

MAURER ou **MURER** (*Josias*), peintre et littérateur suisse, né à Zurich, en 1530, mort en 1580. Il était excellent dessinateur, bon peintre sur verre, poëte distingué, et très-versé dans l'astronomie et les mathématiques. Il passa sa vie dans sa patrie, où il occupa des charges importantes. On voit encore de lui à la Bibliothèque de Zurich un *Plan* de cette ville gravé sur bois en 1576, qui est de la plus grande exactitude. De nombreux vitraux exécutés par lui se font remarquer dans les principaux édifices de Zurich et de ses environs. Comme poëte, Josias Maurer a laissé une traduction des *Psaumes* de David en vers de huit syllabes ; — *Le Siége de Babel*, comédie, 1559 ; — *Esther*, tragédie, 1567 ; — *Zorobabel*, tragédie, 1575, et quelques autres pièces

de moins d'importance. Maurer laissa douze enfants, parmi lesquels se distingua :

Christophe MAURER, né à Zurich, en 1558, mort à Winterthur, en 1614. Il apprit la peinture et la gravure sous les leçons de son père, et vint se perfectionner à Strasbourg, dans les ateliers de Tobie Stimmer. Il imita si bien ce dernier maître que leurs ouvrages sont souvent confondus. D'ailleurs ils travaillèrent ensemble plusieurs fois, et c'est ainsi qu'ils publièrent, en 1609, un *Recueil de Pièces de chasse*. On connaît de Christophe Maurer, seul, un *Recueil de figures tirées de la Sainte Écriture;* Strasbourg, 1625 ; — *Description de la Procédure civile et criminelle*, 20 planches ; — un recueil posthume intitulé : *Emblemata Miscellan. nova*, publié par J. Henri Bordorf, en 1622 ; — une *Carte de la Suisse ;* — une autre du *canton de Zurich ;* — de nombreux *portraits*, traités avec une grande finesse de burin. Zurich conserve encore quelques-unes de ses fresques ; elles attestent une bonne entente de la composition et un riche coloris. Comme son père, Christophe Maurer cultiva la littérature : il a laissé plusieurs pièces dramatiques en vers, parmi lesquelles : *La Persécution de l'Église en Mésopotamie sous l'empereur Valens ;* espèce de tableau épisodique ; — *Scipion l'Africain*, comédie historique, etc. A. DE L.

Gio-Gori Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*. — *Dict. Historique* (édit. de 1822).

MAURICE (Saint), martyrisé, à ce qu'on croit, à Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice, dans le bas Valais), le 22 septembre 286. Il était chef de la légion nommée *Thébéenne* parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde (haute Égypte) ; ce corps était composé seulement de chrétiens. Il fut appelé l'an 286 pour aller combattre les Bagaudes (1), sous les ordres de l'empereur Maximien Hercule. Ce prince, s'étant arrêté à Octodunum (2), ordonna des sacrifices pour obtenir l'assistance des dieux. Maurice refusa de participer à cet acte d'idolâtrie, et se retira avec ses troupes à trois lieues du camp romain, dans un endroit nommé Agaune (3). Maximien envoya à la légion thébéenne l'ordre de rentrer au camp et d'imiter le reste de l'armée. Les soldats, excités par leurs chefs Maurice, Candide et Exupère, refusèrent de rien faire contre leur foi. L'empereur, ne pouvant vaincre leur résistance, fit décimer la légion une première fois, puis une seconde, sans ébranler la constance des survivants. Il fit alors environner les débris de la thébéenne et massacrer jusqu'au dernier soldat. On raconte qu'une grande partie des corps des saints martyrs fut jetée dans le Rhône et que plusieurs des villes situées sur le fleuve en recueillirent les reliques. C'est ainsi que Vienne croit posséder la tête de saint Maurice, dans l'église des Saints-Machabées. Lorsque la persécution cessa on bâtit une église en l'honneur des Thébéens sur la place où ils avaient été massacrés, et plus tard saint Sigismond, roi de Bourgogne, y fonda le célèbre monastère d'Agaune, qui a porté depuis le nom de *Saint-Maurice*. Le *Bréviaire* de Tours nous apprend que saint Martin, revenant de Rome, s'arrêta au lieu du martyre de saint Maurice et de ses compagnons et qu'ayant prié Dieu de lui faire connaître quelques reliques de ces saints, il parut aussitôt sur l'herbe une rosée de sang dont il remplit trois fioles. Il en mit une dans sa métropole de Tours (aujourd'hui Saint-Gatien), qu'il dédia aux martyrs thébains ; il envoya la seconde à la cathédrale d'Angers, et légua la troisième à l'église de Candé, où il mourut. La tradition de ce miracle est consacrée par une fête solennelle célébrée le 12 mai dans le diocèse de Tours.

Plusieurs théologiens protestants, entre autres Du Bordieu, Hottinger, Moyle, Burnet, Mosheim, etc., ont nié l'exactitude de cette tradition, en effet fort extraordinaire ; quelques-uns n'ont voulu voir dans le prétendu martyre des Thébéens que le châtiment d'une sédition. L'Anglais Georges Hickes, le bénédictin dom Joseph de Lisle, le jésuite Rossignoli ont essayé de réfuter ces critiques.

Les actes du martyre de la Thébéenne, écrits par saint Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius, et publiés séparément par Stévart, en 1617. Le P. Chifflet en ayant découvert une copie plus exacte la fit imprimer à Dijon, en 1662. Le P. Lecointe en donna une nouvelle édition, revue et augmentée, dans le IIIe tome de ses *Annales ;* enfin, dom Thierry Ruinart en fit une troisième version, qu'il soutient être le véritable ouvrage de saint Eucher, et qui parut parmi les *Acta sincera Martyrum*, 1689. Saint Maurice est en grande vénération à Aoste, à Bergame, à Marseille, à Soleure, à Turin, etc. Saint Maurice est particulièrement honoré par les latins le 22 septembre. Il est le patron d'un ordre militaire institué en 1572 par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, et approuvé par Grégoire XIII. A. L.

Surius, *Acta Sanctorum*, mois de septembre, *avec notes* du P. Jean Clé. — Dom Joseph de Lisle, *Défense de la vérité du martyre de la légion Thébéenne* (Nanci, 1737, in-8°). — Le P. Rossignoli, *Historia di santo Mauritio*. — Le P. Uratioli, *S. Alexander è Thebana Legione martyr, Bergomensium tutor, secundis curis illustratus;* Bologne, 1746, in-fol. — Félix de Balthazar, *Apologie de la Légion Thébéenne* (en allemand) ; Lucerne, 1760, in-8°. — De Rivaz, *Éclaircissement sur le martyre de la Légion Thébéenne et sur l'époque de la persécution des*

(1) C'étaient les débris du parti de Carin ; ils tenaient les environs de Lutèce. Ce nom de *Bagaudes*, dont on ignore l'étymologie, fut aussi donné beaucoup plus tard aux *Jacques* et aux *pastoureaux*.

(2) Ville des Véragres, qu'on croit être Martinach ou Martigny, en Valois.

(3) Situé à vingt lieues de Genève et à six ou sept lieues de la pointe orientale du lac.

(1) Il ne faut pas confondre saint Maurice chef de la légion Thébéenne avec un autre saint du même nom, martyrisé à Apamée (Syrie), et dont parle Théodoret.

Gaules sous Dioclétien et Maximien; Paris, 1779, in-8°. — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, IV. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 22 septembre.

MAURICE (Μαυρίκιος), MAURICIUS FLAVIUS TIBERIUS, un des plus grands empereurs byzantins, né en 539 après J.-C., à Arabissus, en Cappadoce, mort en 602. Il descendait d'une ancienne famille romaine établie en Asie Mineure depuis plusieurs siècles. Son père se nommait Paulus, et occupait un rang élevé. Maurice passa sa jeunesse à la cour de Justin II. Il entra probablement au service de bonne heure, mais son nom ne paraît dans l'histoire qu'en 578. A cette époque, il était comte de la chambre de l'empereur ou grand-chambellan (*comes cubiculorum*). Tibère en montant sur le trône (578) le nomma maître de la milice (*magister militum*) et lui donna le commandement de l'armée de Mésopotamie contre les Perses, à la place de Justinien, dont il n'était pas satisfait. Maurice justifia parfaitement la confiance de l'empereur. Il commença par rétablir la discipline dans son armée, et marchant ensuite contre les Perses, qui avaient envahi la Mésopotamie, il les rejeta au delà du Tigre, et ravagea la province d'Arzanène. Cette première campagne se termina sans bataille décisive. L'année suivante Maurice, bien secondé par son lieutenant Narsès, envahit la Médie et amena le roi des Perses, Chosroès, à demander la paix. La négociation, rendue difficile par les exigences de la cour de Byzance, fut rompue par la mort de Chosroès et l'avénement de son fils Hormisdas. Au printemps de 580 Maurice, qui avait hiverné en Cappadoce, ramena ses soldats sur l'Euphrate, et traversa le fleuve à Circesium, à l'angle formé par le Chaboras et l'Euphrate, dans l'intention de marcher contre Ctésiphon par les déserts du sud de la Mésopotamie. Quoique abandonné par une partie de ses auxiliaires barbares, il battit complétement le général perse Adaarmanès, qui s'enfuit au delà du Tigre, laissant toute la Mésopotamie aux Romains. Dans la campagne suivante (581), il remporta une nouvelle victoire sur le général perse Tamchosroès. Il revint ensuite à Constantinople, et reçut les honneurs du triomphe (582). Peu après l'empereur Tibère, sentant sa fin approcher, le choisit pour son successeur, et lui donna en mariage sa fille Constantina. Maurice monta sur le trône le 13 août 582, au milieu des acclamations du peuple, qui saluait en lui un grand général, capable de défendre l'empire contre les barbares. Il dut s'occuper immédiatement de la frontière orientale, où les hostilités avec les Perses venaient de recommencer. Jean Mystacon, qui commandait en Arménie, livra une bataille près du confluent du Nymphius et du Tigre, et la perdit par suite de la jalousie de Curs, un de ses lieutenants. Les Romains perdirent une seconde bataille à Acbas, et Mystacon resta sur la défensive pendant toute l'année 583. Philippus ou Philippicus, beau-frère de l'empereur, le remplaça, mais n'osa rien entreprendre avec une armée décimée par les maladies, les fatigues et la faim. Il ne prit l'offensive qu'en 586, et remporta à Solacon, près de Dara, une victoire bientôt suivie d'une défaite.

Rien n'est plus monotone que cette succession de batailles sans résultat. Philippicus, découragé et malade, remit le commandement à Héraclius, Andréas et Théodore d'Addée. Héraclius eut ensuite le commandement en chef jusqu'à l'arrivée de Priscus, envoyé pour remplacer Philippicus (588). Celui-ci, supportant avec peine sa disgrâce, excita les soldats contre leur nouveau général. Une révolte éclata. Apaisée un moment par une attaque des Perses, elle éclata de nouveau après la défaite des ennemis, et ne s'apaisa que lorsque Philippicus eut repris le commandement (589). Il s'en montra peu digne, et laissa les Perses s'emparer de la place forte de Martyropolis. Comentiolus, qui lui succéda, ne fut ni plus heureux ni plus habile. Il prit la fuite un des premiers à la bataille de Sisarbène. La journée semblait perdue; mais Héraclius rétablit l'ordre dans l'armée romaine, la ramena au combat, et remporta une victoire signalée. Le roi de Perse, Hormisdas, effrayé, fit alliance avec les hordes du Turkestan. Cent mille cavaliers descendirent en Médie; mais arrivés dans cette province, ils trouvèrent plus commode de la piller que d'aller combattre l'armée romaine. Il fallut qu'un des plus vaillants généraux perses, Baram, infligeât une sanglante leçon à ces dangereux auxiliaires, qui regagnèrent le Turkestan. Baram fut moins heureux contre les Romains. Hormisdas, qui était jaloux de ce chef, lui fit un affront qui présageait un châtiment plus sévère. Baram, indigné, poussa ses soldats à la révolte, et donna le signal d'une insurrection générale. Pendant les troubles qui suivirent, Hormisdas fut tué par Bindoès, prince du sang royal, et Chosroès, son fils, peut-être complice d'un meurtre dont les victoires de Baram l'empêchèrent de profiter immédiatement, se réfugia dans la ville romaine de Circesium (590). Le jeune Chosroès obtint d'être conduit dans la place forte d'Hiéropolis, d'où il écrivit à Maurice une lettre touchante pour implorer sa protection. L'empereur la lui accorda aussitôt, et ordonna à Narsès, le premier de ses généraux, de replacer Chosroès sur le trône de Perse. L'entreprise n'offrit pas de grandes difficultés. Baram, vaincu à Balarath, s'enfuit dans le Turkestan, où il mourut peu après, de poison ou de chagrin. Chosroès rétabli dans ses États rendit aux Romains Dara et Martyropolis, boulevards de l'empire en Mésopotamie, et conclut avec eux un traité qu'il observa fidèlement jusqu'à la fin du règne de Maurice.

La lutte, heureusement terminée sur l'Euphrate et le Tigre, continuait sur le Danube. Les Avares avaient fondé au nord de ce fleuve un empire presque aussi vaste que l'ancien empire d'Attila. Le khan ou chagan des Avares envahit les provinces romaines en 587. Mystacon, secondé par

un vaillant général germain, nommé Droctulf, repoussa les barbares. La guerre éclata de nouveau en 591. Maurice, en paix avec la Perse, appela en Europe la plus grande partie de l'armée de Mésopotamie, et voulut se mettre lui-même à la tête de ses vétérans. Mais depuis Théodose les empereurs byzantins, enfermés dans leur palais, au sein des intrigues et des plaisirs, livrés à la débauche ou à la superstition, ne faisaient plus la guerre que par leurs généraux. Le dessein que Maurice forma de commander en personne fit trembler toute la cour. Les ministres, le patriarche, l'impératrice en pleurs lui présentant ses enfants, se jetèrent à ses pieds pour le retenir. Étonné lui-même de sa résolution, il passa une nuit dans l'église de Sainte-Sophie, espérant recevoir en songe quelque révélation sur le succès de son entreprise. Aucune indication divine ne le tira de ses perplexités. Il partit de Constantinople fort triste, et poursuivit sa route à travers toutes sortes de présages fâcheux, que son historien Théophylacte Simocatta rapporte complaisamment. Le soleil s'éclipsa, la mer, dont on côtoyait le rivage, fut fort agitée; une foule de mendiants embarrassa le passage de l'empereur, qui leur distribua des aumônes; son cheval fut attaqué par un sanglier; une femme accoucha d'un monstre; le meilleur de ses chevaux tomba mort sous ses yeux; un de ses gardes fut tué par un Gépide. C'en était trop pour le superstitieux empereur, qui ne résista pas plus longtemps aux instances réitérées du sénat, et retourna à Constantinople, laissant le commandement à Priscus. Celui-ci, après des succès que l'indiscipline de ses soldats rendit inutiles, fut remplacé par Pierre, frère de l'empereur (595). Le choix n'était pas heureux, et il fallut revenir à Priscus (598). Ce général, mal servi par une armée où l'indiscipline faisait chaque jour des progrès, ne répondit pas à l'attente publique. Il eut pour successeur, en 600, Comentiolus, qui avait donné le signal de la fuite à l'armée de Mésopotamie, en 588. Comentiolus livra bataille, et la perdit : douze mille Romains restèrent prisonniers des Avares. L'armée, avertie par cette sévère leçon, consentit à obéir à Priscus, qui repoussa les Avares au delà du Danube (602). Maurice exigea que l'armée, sous les ordres de Pierre, les poursuivît et hivernât sur la rive gauche du fleuve. C'était trop demander à des soldats mal disposés. Un fait récent avait porté au comble leur mauvaise volonté. Maurice avait refusé de racheter au prix de quatre siliques par tête (à peu près 2 fr. 25) ses douze mille soldats prisonniers; ces malheureux furent égorgés. On attribue généralement le refus de Maurice à son avarice. Le Beau remarque avec raison qu'il est difficile de croire qu'un empereur ait porté l'avarice jusqu'à refuser pour la délivrance de douze mille soldats une somme qui n'allait qu'à vingt-sept mille francs de notre monnaie. « C'était, dit-il, un effet de ressentiment et de vengeance. Ces douze mille hommes étaient pour la plupart des soldats de Comentiolus, pris dans la déroute de son armée; c'étaient ces mêmes séditieux qu'on a vus en Orient soulevés contre Philippicus, transportés ensuite en Thrace, mutinés d'abord contre Priscus et peu de temps après contre le frère de l'empereur. Maurice, n'osant les punir, avait pris la cruelle résolution de s'en défaire en les abandonnant à l'ennemi. » Cet acte d'avarice ou de politique excita une profonde indignation dans le peuple et surtout dans l'armée. Les soldats du Danube, en recevant l'ordre d'aller s'établir sur la rive gauche du fleuve, prétendirent qu'on voulait les livrer aux barbares; ils refusèrent d'obéir, et envoyèrent une députation à Pierre, frère de l'empereur, pour lui signifier leur résolution. Le chef de la députation était un centurion, nommé Phocas. Pierre s'enfuit en toute hâte, et porta à Constantinople la nouvelle de la révolte. Maurice demanda quel était ce Phocas qui commandait les rebelles. « C'est un insolent et un lâche, » lui dit son beau-frère Philippicus. — « S'il est lâche, il est cruel; que la volonté de Dieu s'accomplisse, » répondit l'empereur. Désespérant de se maintenir dans Constantinople, où la puissante faction des *verts* s'était déclarée contre lui, Maurice s'embarqua pour l'Asie avec sa femme et ses enfants. Une tempête le jeta dans le voisinage de Chalcédoine près de l'église de Saint-Autonome. De là il envoya son fils aîné implorer l'assistance de Chosroès. Lui et le reste de sa famille se réfugièrent dans l'église de Saint-Autonome. Phocas fut proclamé empereur, le 23 novembre 602, et fit deux jours après une entrée solennelle dans Constantinople. Au milieu de la cérémonie quelques hommes de la faction des *bleus*, indignés du triomphe de leurs rivaux, s'écrièrent que Maurice vivait encore. Phocas n'avait pas besoin qu'on le lui rappelât. Il envoya des soldats qui arrachèrent Maurice et ses enfants de l'église de Saint-Autonome et les traînèrent sur le rivage de Chalcédoine. Là, presque en face de son palais, il vit trancher la tête à ses cinq fils, Tibère, Pierre, Paul, Justin, Justinien. Sa fermeté ne l'abandonna pas pendant cette affreuse exécution, où son cœur religieux voyait une expiation. On rapporte que la nourrice du dernier de ses fils, encore au berceau, ayant présenté son propre enfant pour sauver le jeune prince, Maurice en avertit les bourreaux, en disant qu'il se rendrait complice d'homicide s'il laissait périr un enfant étranger pour soustraire le sien à l'arrêt prononcé par la Providence contre toute sa famille. Il offrit ensuite sa tête aux meurtriers, et reçut le coup mortel. Son fils Théodose, arrêté peu de jours après, eut le même sort. L'impératrice et ses trois filles, jetées d'abord dans un couvent, furent mises à mort trois ou quatre ans plus tard. Les meurtriers portèrent à Constantinople les têtes de Maurice et de ses enfants, et les livrèrent aux insultes des soldats et du peuple. Pierre, frère de l'empe-

reur, Comentiolus, Constantin Lardys et beaucoup d'autres personnes de distinction furent aussi exécutés. On trouva dans les papiers de Maurice son testament, qu'il avait écrit dans la quinzième année de son règne (597). Il laissait à Théodose, son fils aîné, la souveraineté de Constantinople et de tout l'Orient; il donnait à Tibère, son second fils, Rome, l'Italie et les îles de la mer de Toscane, et partageait à ses autres fils le reste des provinces de l'empire. On voit que Maurice n'avait pas renoncé à reconquérir l'Italie sur les Lombards. Ses guerres contre les Perses et les Avares l'en empêchèrent. Quant à son projet de partager l'empire, c'était peut-être le seul moyen de préserver les provinces éloignées de l'invasion des barbares. Le pouvoir central de Constantinople n'était plus assez énergique pour protéger ces possessions lointaines; il ne pouvait plus les sauver qu'en les rendant à leur indépendance.

Maurice ne tint pas comme empereur ce qu'il promettait comme général; mais dans le jugement que l'on porte sur son règne il faut faire la part de l'organisation byzantine, c'est-à-dire d'un des plus mauvais gouvernements qui aient jamais existé. Despotique dans l'administration civile, où une certaine liberté eût été salutaire, soumis à un contrôle turbulent et anarchique de l'armée, où la discipline passive était indispensable, ce gouvernement pouvait presque tout pour le mal, et ne pouvait presque rien pour le bien. Aussi offrit-il souvent le spectacle de bons généraux devenant de détestables empereurs. Maurice lui-même subit l'influence de ce pouvoir absolu tempéré par des émeutes militaires, mais il fut un des princes byzantins qui y résistèrent le mieux. L'empire ne diminua point sous son règne, et fut administré avec plus d'ordre et d'équité que sous la plupart des autres princes. Comme homme il mérita de grands éloges. L'historien Évagre prétend qu'il comprima dans son cœur la démocratie des passions pour n'y laisser régner que l'aristocratie des bons sentiments. Il eut sans doute toutes les vertus d'un fils, d'un mari et d'un père, qualités domestiques qui méritent d'être mentionnées; car elles sont assez rares chez les monarques byzantins. On louerait davantage sa piété si elle n'eût pas dégénéré en petitesse et en superstition; mais on doit louer sans réserve la protection qu'il accorda aux lettres, aux arts et aux sciences. Lui-même était instruit. Il composa un traité en douze livres sur l'art militaire. Cet ouvrage, intitulé Στρατηγικά, fut publié avec une traduction latine dans le même volume que les *Tactica* d'Arrien par Jean Scheffer; Upsal, 1664, in-8°. L. J.

Théophylacte Simocatta, *Vita Mauricii*. — Évagre, l. V, VI. — Théophane, p. 218, etc. — Cedrenus, p. 394, etc. — Zonaras, vol. II, p. 70, etc. — Menandre, p. 124, etc. — Nicéphore Calliste, XVIII, 8, etc. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. X (édition de Saint-Martin). — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. 45, 46.

MAURICE, prélat français, né en Champagne, en 1180, mort au prieuré de Sauceuse, le 10 janvier 1235. Sa famille étant pauvre, il fut élevé par la charité de quelques nonnes, et devint archidiacre de Troyes. Qui le fit ensuite connaître au clergé du Mans? On l'ignore. Il est toutefois certain qu'en l'année 1216 (1), il était appelé par le scrutin canonique au siége épiscopal du Mans, et peu de temps après consacré par Jean de Faye, archevêque de Tours. Le 20 avril 1218, Maurice fut chargé par Honorius III d'une importante commission. Il s'agissait d'adresser une menace d'excommunication à Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, qui avait maltraité l'évêque de Nantes. Cette menace fut sans effet. Aussi, le 5 juillet, Honorius écrivait-il à Maurice d'excommunier sans aucun retard le fléau de l'Église nantaise. Il y avait alors, même au sein de l'Église, de grandes agitations, de grands troubles. En 1221 nous voyons l'évêque Maurice suspendu lui-même de ses fonctions par l'archevêque de Tours; mais Honorius prit hautement sa défense, et abrogea la sentence métropolitaine. Le même pape lui donna dans la suite d'autres ordres: il l'envoya, par exemple, faire diverses enquêtes sur les mœurs de l'abbé de Saint-Serge, à Angers, sur le meurtre de l'abbé de Bourg-Moyen, sur les désordres signalés dans l'abbaye du Perray-Neuf, sur la sédition des écoliers de Paris, etc., ce qui nous montre quel était le crédit de Maurice à la cour de Rome. C'est en 1231 qu'il fut nommé archevêque de Rouen. De plus grands ennuis lui étaient réservés sur son nouveau siége. Le roi Louis IX avait, pour des raisons que nous ne rappellerons pas, saisi le temporel de l'archevêché de Rouen. Maurice proteste, interdit les églises de son diocèse, qui sont du domaine royal, et engage avec Louis IX une lutte ouverte. La mort seule put l'interrompre. Maurice aurait d'autant moins cédé, qu'il savait mépriser les richesses, et combattait pour son droit, pour son église, pour ses pauvres, non pour lui-même. Thomas de Cantimpré raconte plusieurs traits de sa vie qui montrent son désintéressement. Cinq de ses Lettres ont été publiées dans le *Spicilége* de Luc d'Achery, t. II, p. 520 et suiv. B. H.

Gallia Christ., XI, col. 61, et XIV, col. 394. — *Hist. Litt. de la France*, XVIII, 142.

MAURICE, théologien irlandais, mort vers 1300. On le trouve en 1275 procureur de la nation anglaise en l'université de Paris; plus tard, suivant une conjecture recommandée par M. Daunou, il embrassa l'état monastique, et devint frère mineur ou frère prêcheur. Diverses autres suppositions ont été faites sur la patrie de Maurice, et sur le temps même où il a vécu. On pourra consulter à cet égard la notice qui le concerne dans l'*Histoire Littéraire de la France*. Il est auteur d'un gros livre intitulé :

(1) M. Petit-Radel dit par erreur 1218.

Distinctiones, Divisiones super omnia fere nomina, ou *Dictionarium Scripturæ divinæ*, dont il existe des exemplaires manuscrits dans un grand nombre de bibliothèques. Bartolocci en a même publié une édition à Venise, en 1603; mais, finissant avec la lettre E, cette édition ne nous offre que la première partie du *Dictionnaire* de Maurice. B. H.

Oudin, *Comm. de Script. Eccles.*, t. III, col. 872. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. Latin.* — Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, I, 484. — *Hist. Littér. de la France*, XXI, 132.

MAURICE, électeur de Saxe, né à Freiberg, le 21 mars 1521, mort près de Sievershausen, le 11 juillet 1553. Fils de Henri, duc de Saxe, il lui succéda en 1541. D'après le testament de son père, il aurait dû partager le duché avec son frère cadet, Auguste; mais Jean-Frédéric, électeur de Saxe, son cousin, lui fit remettre le gouvernement du pays entier. Dès l'année suivante la brouille se mit entre les deux cousins : Jean-Frédéric était entré, sans s'entendre avec Maurice, dans l'évêché de Meissen, appartenant en commun aux deux lignes saxonnes : il voulait y lever l'impôt contre les Turcs, qu'on lui refusait. Maurice y vit une violation de ses droits, et s'avança avec des troupes contre l'électeur. Cependant Luther et Philippe, landgrave de Hesse, dont Maurice avait épousé la fille, parvinrent à rétablir l'entente entre les deux princes. En cette même année (1542) Maurice prit part à la campagne contre les Turcs, et s'y distingua par son brillant courage; signalé ainsi à l'attention de Charles Quint, il reçut de lui la proposition de servir la cause impériale contre le duc de Clèves ou contre le roi de France. Maurice, ayant demandé en retour l'avouerie sur les évêchés de Magdebourg et de Halberstadt, l'affaire n'eut pas de suite; mais Maurice continua à entretenir des relations amicales avec la cour impériale, ce qui ne l'empêcha pas de prendre part en 1545 et en 1546 aux mesures concertées par les princes luthériens de l'Union de Schmalkalde, dont il ne faisait cependant pas partie, à cause des fréquentes contributions d'argent imposées aux membres de cette ligue. Mais, profitant de la mauvaise intelligence qui, à propos d'intérêts assez minimes, s'était établie entre Jean-Frédéric et Maurice, l'empereur parvint à détacher ce dernier de la cause protestante; en juin 1546 Maurice, nommé, comme il le désirait, protecteur des évêchés de Magdebourg et de Halberstadt, s'engagea à assister Charles dans la guerre contre l'Union de Schmalkalde et à envoyer des députés au concile de Trente. Il garda encore pendant quelque temps une position neutre, parce que l'opinion générale en Saxe accusait Charles Quint de vouloir extirper le protestantisme; mais, en octobre, ayant présenté aux états de son duché une déclaration impériale garantissant le maintien du luthéranisme dans ce pays, il obtint d'eux les moyens nécessaires pour occuper militairement les possessions de Jean-Frédéric, qui venait d'être mis au ban de l'Empire. Après s'être arrangé avec Ferdinand, roi des Romains, au sujet du partage de ces possessions, dont la plus grande partie lui fut attribuée, Maurice, qui venait aussi d'obtenir de Charles Quint que la dignité d'électeur appartenant à Jean-Frédéric lui fût transmise, s'empara en peu de temps des États de son cousin et s'y fit reconnaître comme souverain. Il obligea ainsi l'armée protestante, qui tenait l'empereur en échec sur le Danube, à battre en retraite et à se diviser, ce qui permit à l'empereur de soumettre toute la Souabe et les contrées du Haut-Rhin. En revanche, Jean-Frédéric, appuyé par les Bohémiens et les villes de la basse Allemagne, non-seulement reprit ses États, mais s'empara aussi de la plus grande partie de ceux de Maurice, qui un moment se crut perdu sans retour. A la nouvelle de ces revers, Charles Quint accourut, sur la fin de mars 1547, à Eger, où il fut rejoint par Maurice, et marcha avec 27,000 hommes contre Jean-Frédéric, qui, n'ayant en ce moment que 6,000 hommes autour de lui, se retira sur Wittemberg. Le 24 avril l'armée impériale était sur l'Elbe, en face de Mühlberg, que Jean-Frédéric venait de quitter peu d'heures auparavant. Maurice et le duc d'Albe, passant les premiers en face de l'arrière-garde de l'ennemi, poursuivent Jean-Frédéric avec 4,000 hommes de cavalerie légère; ils le rejoignent à Cossdorf, l'attaquent sur-le-champ, et soutenus bientôt après par toute l'armée impériale ils mettent en pleine déroute les troupes protestantes, que Maurice poursuivit jusqu'au soir, étant resté, dans cette journée, plus de vingt heures à cheval, et ayant deux fois failli être tué. A son arrivée au camp, il apprit à sa grande joie que son cousin était prisonnier. Peu de temps après, un jugement rendu contre Jean-Frédéric transmettait les dignités et fiefs de ce prince à Maurice, sous la condition que ce dernier ferait aux fils de son cousin une pension de 50,000 florins. De tous les princes protestants il n'y avait plus que Philippe de Hesse qui tînt la campagne, sans qu'il pût songer à résister avec succès. Maurice et Joachim, électeur de Brandebourg, négocièrent un accord entre lui et l'empereur; mais ce dernier, interprétant d'une manière déloyale, l'acte de capitulation, retint Philippe en prison, malgré toutes les représentations de Maurice.

A la diète tenue à Augsbourg dans les derniers mois de 1547, Maurice se joignit aux autres princes pour faire échouer le projet de confédération, par lequel l'empereur voulait encore augmenter sa prépondérance; mais il n'osa pas s'opposer à la publication du fameux *Intérim*, sorte de transaction entre les deux religions, que Charles Quint rapprochait par les doctrines et dans les pratiques sans les réunir en une seule, et il promit de faire son possible pour que ses sujets s'y soumissent. Il

y parvint en effet par son adresse persuasive et par sa fermeté entourée de formes bienveillantes; ayant su gagner Mélanchthon en le traitant avec la plus grande déférence et en rétablissant l'université de Wittenberg, il obtint de lui un avis favorable au sujet de l'*Intérim*. Après de longues négociations il fit enfin consentir les états à accepter une formule de concorde, qui, désignée sous le nom d'*Intérim de Leipzig*, ne s'écartait pas beaucoup de celle édictée par l'empereur, ce qui hâta beaucoup l'introduction de l'*Intérim* dans les autres pays protestants.

Restant toujours en bonne intelligence avec l'empereur, qui pendant les années suivantes ne cessa de travailler à rétablir en sa faveur le pouvoir civil et ecclésiastique, qu'avait possédé Charlemagne, Maurice vint en novembre 1550 faire le siége de Magdebourg, dont les habitants refusaient opiniâtrément de se soumettre à son autorité; il y rencontra donc la résistance la plus énergique. Jean Heideck ayant amené des troupes au secours de la ville, Maurice les battit et fit prisonnier leur commandant; mais peu de temps après Heideck devint son plus intime confident. Maurice en effet s'était aperçu qu'il partageait la défaveur générale que Charles Quint s'était attirée par sa façon arbitraire et hautaine de gouverner et par ses violences contre les protestants; chansonné partout comme traître, il sentit le danger de continuer à rester dans une opposition aussi marquée avec l'opinion générale de ses sujets. Dès lors son parti fut pris, et il abandonna la cause de l'empereur avec aussi peu de scrupules qu'il n'en avait eu quatre ans auparavant à sacrifier ses parents et ses coreligionnaires. En mai 1551 il envoya, en commun avec Jean, margrave de Culmbach, Jean-Albert de Mecklembourg et Guillaume de Hesse, des émissaires à Paris et à Londres, pour négocier avec les cours de France et d'Angleterre une alliance contre Charles Quint. Le 15 janvier 1552, Henri II signa avec le margrave Jean, représentant des princes confédérés, un traité, par lequel il s'obligeait à leur payer mensuellement 240,000 écus pour les trois premiers mois et 60,000 par la suite; en revanche, les princes déclaraient ne pas s'opposer à ce qu'il devînt vicaire impérial pour les évêchés de Metz, Toul, Verdun et Cambrai, dont il pensait s'emparer immédiatement. Maurice, qui malgré son changement de politique, n'en continuait pas moins le siége de Magdebourg, afin de ne pas manquer de prétexte pour avoir sur pied une armée considérable, fit enfin instruire les magistrats de ses véritables sentiments; le 9 novembre 1551, il entra dans la ville, dont les habitants lui prêtèrent hommage. La lenteur avec laquelle le commissaire impérial régla l'arriéré de solde due aux troupes employées au siége permit à Maurice de les tenir réunies encore quelque temps, sans exciter les soupçons de l'empereur, qui était pourtant averti par le bruit général qui accusait Maurice de s'être allié au roi de France. Enfin, en mars 1552, ce prince jette le masque et avec Guillaume de Hesse et Albrecht, margrave de Culmbach, marche sur Augsbourg, qui se rend sans coup férir, au même moment où les Français prennent Metz.

Pendant ce temps Charles Quint se trouvait à Inspruck, toujours occupé à de vastes projets d'ambition. Ayant pleine confiance en Maurice, qui, maître dans l'art de dissimuler, avait su empêcher qu'aucun indice positif ne pût éclairer l'empereur, il n'ouvrit les yeux que lors de l'apparition du manifeste des princes, qui réclamaient, outre la mise en liberté du landgrave Philippe, l'abolition complète des abus arbitraires du gouvernement impérial. Pris au dépourvu, sans troupes, sans argent, ne trouvant personne qui voulût le secourir, l'empereur partit mystérieusement d'Inspruck, le 6 avril dans la nuit, accompagné seulement de cinq serviteurs, dans l'intention de gagner les Pays-Bas. Arrivé à Fussen, il apprend que Maurice marche sur cet endroit, ce qui l'oblige de revenir à la hâte à Inspruck. Le 18 avril il fit conclure à Lintz, par l'intermédiaire de son frère Ferdinand, avec Maurice une trêve qui devait commencer le 26 mai. Le 18 de ce mois les princes confédérés attaquèrent le camp de Reitti, où se rassemblaient les troupes levées au nom de l'empereur; ils les dispersèrent, et marchant en avant s'emparèrent d'Ehrenberg sans coup férir. Ils résolurent de pousser plus loin, dans le but de faire l'empereur prisonnier; mais au moment où l'ordre fut donné de s'avancer sur Inspruck, les soldats réclamèrent la solde extraordinaire qui leur était donnée dans le cas de l'assaut d'une ville; comme Ehrenberg avait été pris sans résistance, les princes refusèrent d'accéder à cette demande. Les troupes alors se mirent en rébellion, et Maurice évita avec peine d'être massacré. Lorsque l'affaire fut apaisée, il n'était plus temps de surprendre Charles Quint, qui s'était sauvé le 19 au soir (1). Le 23 Maurice entra dans Inspruck, ce qui amena une nouvelle suspension du concile de Trente.

Le 26 les électeurs et un grand nombre de princes de l'Empire, convoqués à Passau par Ferdinand, s'y réunirent pour traiter de la paix. Maurice, qui dirigeait la cause des protestants, exigea et obtint que ceux-ci fussent déclarés libres d'exercer leur culte, que la chambre impériale, dont les luthériens ne seraient plus exclus, rendît la justice sans égard à la différence de religion, et que le conseil aulique ne fût plus composé que de ministres allemands. Il avait, de plus, déterminé l'assemblée des princes à proclamer en principe, et pour toujours, la paix entre les deux reli-

(1) Quelques historiens prétendent que Maurice fut bien aise de ne pas avoir réussi à s'emparer de l'empereur. « Je n'ai pas encore, aurait-il dit, de cage pour y enfermer un oiseau de cette grandeur. »

gions; mais Charles Quint déclara formellement qu'il ne reconnaîtrait cette paix que jusqu'à la décision de la diète prochaine, à laquelle tout était renvoyé en dernier ressort.

Maurice, qui venait d'échouer dans sa tentative de surprendre Francfort, le lieu de rassemblement des soldats engagés au nom de Charles Quint, et qui apprit que l'empereur songeait à restituer à Jean-Frédéric ses États et sa dignité d'électeur, accepta les propositions de l'empereur, et promit au duc de secourir Ferdinand contre les Turcs, qui faisaient tous les jours des progrès en Hongrie. Au commencement de 1552 il arriva en effet dans ce pays avec onze mille hommes, et contribua beaucoup à arrêter les conquêtes des Osmanlis. Sur ces entrefaites, le margrave Albrecht de Culmbach, qui n'avait pas accédé au traité de Passau, s'était mis à exercer contre les princes ecclésiastiques du Rhin et de Franconie des déprédations sans nombre; et, chose inouïe, l'empereur non-seulement l'appuyait secrètement, mais avait même sanctionné plusieurs de ses spoliations, afin d'avoir sous la main un général et des troupes capables de l'aider à se venger de Maurice. Ce dernier, devinant le dessein de Charles Quint, se mit à la tête de l'opposition que les violences d'Albrecht provoquèrent dans l'Empire. Vers le milieu de l'année il marcha avec vingt mille hommes contre le margrave, et vint le 9 juillet se placer au-devant de lui à Sievershausen, au moment où Albrecht voulait pénétrer dans l'évêché de Magdebourg. Son ardeur habituelle de combattre lui fit oublier qu'il avait décidé en conseil de guerre qu'il attendrait dans sa forte position l'attaque de l'ennemi; il fondit sur les troupes d'Albrecht, et les défit entièrement; mais, blessé d'un coup d'arquebuse, il mourut deux jours après. Ce fut un événement d'une portée incalculable; car Maurice avait le projet de marcher, après avoir battu Albrecht, immédiatement sur les Pays-Bas et de s'y joindre au roi de France, avec lequel il venait de conclure une alliance intime, au point qu'il avait promis à Henri II de l'aider à obtenir la couronne impériale. Probablement Charles Quint n'aurait pu résister à cette attaque combinée, et sa puissance aurait été facilement anéantie.

« Maurice, dit M. Ranke dans son *Histoire d'Allemagne au temps de la réforme*, était une nature comme on n'en trouve pas une seconde en Allemagne. Si réfléchi et si secret, si entreprenant et si énergique, sachant si bien prévoir l'avenir, et si bien avisé pendant l'action; mais sans la moindre fidélité, incapable d'attachement. » Aimant le vin autant que les femmes, habile à tous les exercices des tournois et aimant à montrer son adresse, grand chasseur, il cachait sous cet extérieur jovial un esprit profond et des plus sérieux. Tenant parfaitement en bride ses grands vassaux, il sut faire jouir ses sujets d'un repos rare alors dans l'Empire, et les gouverna avec justice, de même qu'il fit beaucoup pour répandre chez eux l'instruction. Rusé politique, consommé dans l'art de cacher ses véritables intentions, il eut cependant la franchise de ne jamais affecter une grande piété : il fut en effet le prince le moins religieux de son temps. E. G.

Reutter, *Geschichte Herrn Moritzen*. — Camerarius, *Vita Mauritii*. — Arnold, *Vita Mauritii*. — Schleukert, *Moritz Churfürst von Sachsen*; Zurich, 1798, 4 vol. in-8°. — Langern, *Moritz Churfürst von Sachsen*; Leipzig, 1841, 2 vol. in-8°. — Œttinger, *Bibliographie biographique*.

MAURICE (*Auguste*), dit *le Savant*, landgrave de Hesse-Cassel, né le 25 mai 1572, mort à Eschwege, le 15 mars 1632. Fils du savant landgrave Guillaume IV, il acquit de bonne heure, sous la direction de Burcard de Calemberg et de Gaspard Cruniger, des connaissances très-étendues dans les lettres et dans les sciences; il connaissait toutes les langues de l'Europe ainsi que l'hébreu et le persan. Ayant succédé à son père en 1592, il fonda trois ans après à Cassel le *Collegium Mauritianum*, plus tard transféré à Marbourg. Il essaya, mais en vain, de ramener à une même confession les diverses sectes protestantes établies dans ses États. Ayant abdiqué en 1627, il ne s'occupa plus pendant le reste de sa vie que de travaux littéraires, philosophiques et théologiques. Parmi les seize ouvrages publiés par lui, nous citerons : *Encyclopædia;* Cassel, 1597, in-4°; — *Cyclus thesium miscellanearum, ex variis philosophiæ locis collectarum;* Cassel, 1660, in-4°; — *Poetice;* Cassel, 1598 et 1639, in-8°; — *Philosophia practica;* Cassel, 1604, in-8°; — *Lexique François-Allemand;* Francfort, 1641, in-8°; — *Thesaurus Linguæ Latinæ*, en manuscrit à la bibliothèque de Cassel, 4 vol. in-4°; — sa *Correspondance avec Henri IV* a été publiée par Rommel; Paris, 1840, in-8°. O.

Strieder, *Hessische Gelehrten Geschichte*, t. IX.

MAURICE DE SAVOIE, cardinal, puis prince d'Oneglia, né le 10 janvier 1593, à Turin mort le 4 octobre 1657. Il était le quatrième fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et de Catherine d'Autriche. A l'âge de quatorze ans il fut nommé cardinal par le pape Paul V. En 1618 il vint en France pour conclure le mariage de son frère le duc Victor-Amédée avec Christine, fille d'Henri IV. Il se retira ensuite à Rome, où il fut ce qu'on appelait alors dans le sacré collége protecteur de la couronne de France; en 1634 il le devint également de la maison d'Espagne. Il était magnifique, dissipateur, ambitieux; il aimait les lettres et recherchait la société de ceux qui les cultivaient. Dès qu'il eut appris la mort de Victor-Amédée (1637), il se mit en route pour Turin, afin de disputer la régence à sa belle-sœur Christine; mais celle-ci parvint à l'éloigner en l'avertissant que la France regarderait sa présence en Piémont comme un acte

d'hostilité. Séparé du trône par un enfant, il aspirait à la souveraineté plutôt qu'à la régence. D'accord avec son frère Thomas de Savoie, il eut recours à l'empereur Ferdinand III, qui, s'arrogeant un droit qu'il n'avait jamais eu, lui confia l'administration de la Savoie. Maurice se rendit aussitôt à Chieri, et tenta de s'emparer par un coup de main de la régente et du jeune duc; le complot avorta, et il s'enfuit dans le Milanais, où il signa avec les Espagnols un traité d'alliance (17 mars 1639). La guerre civile, fomentée par ses intrigues, entretenue par l'ambition de l'Espagne et de la France, dura quatre ans. Après avoir conquis quelques places, Maurice se soumit, par lassitude. La paix fut conclue (14 juillet 1642); il y gagna l'entrée au conseil, la lieutenance générale du comté de Nice, le titre de prince d'Oneglia et la main de la princesse Louise-Marie de Savoie, sa nièce. En même temps il renonça au chapeau de cardinal. Il mourut d'apoplexie, sans avoir eu d'enfants. P.

Guichenon, *Hist. de Savoie.* — Richelieu, *Mémoires.* — Botta, *Storia d'Italia*, V.

MAURICE (*Antoine*), érudit français, né le 27 septembre 1677, à Eyguières, bourg de Provence, mort le 20 août 1756, à Genève. Il appartenait à une famille provençale qui avait embrassé la réforme dans le seizième siècle et fourni plusieurs pasteurs aux églises du midi. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes força son père de se retirer à Genève, il ne lui fut pas permis de le suivre, et il resta quelque temps entre les mains de prêtres, qui espéraient en gardant avec eux cet enfant, d'une intelligence précoce, faire une acquisition précieuse pour leur église. Deux officiers, amis de sa famille, lui étant venus en aide, il réussit enfin à tromper la surveillance de ses gardiens, et arriva à Vienne; dénoncé pendant une halte, il s'enfuit seul, et atteignit à pied Bourg en Bresse (1686). Bien qu'on fût au cœur de l'hiver, il se remit en route avec un fidèle serviteur, et, après avoir erré dans les montagnes du Jura, il parvint à gagner Bâle, d'où il fut conduit à Genève dans un état digne de pitié. Ce courageux enfant n'avait alors que neuf ans. Reçu ministre en 1697, il passa toute sa vie à Genève, ou depuis 1704 il exerça les fonctions pastorales. Doué d'une heureuse mémoire et d'une extrême facilité pour l'étude des langues, il apprit la plupart des idiomes orientaux, et s'exerça même à les parler couramment avec un rabbin et un prêtre du Levant qu'il avait attirés chez lui. Il aimait aussi les sciences, et abandonna le système de Descartes pour celui de Newton, dont il fut un zélé partisan. Nommé en 1710 professeur de belles-lettres et d'histoire à l'Académie de Genève, il y enseigna les langues orientales (1719), puis la théologie (1724), et fut appelé deux fois au rectorat. En 1713 la Société royale des Sciences de Berlin l'admit dans son sein, sur la proposition de Leibniz. On a de Maurice : une édition du *Rationarium Temporum* du P. Petau, avec des notes; Genève, 1721, 3 vol. in-8°; — douze *Sermons;* ibid., 1722, in-8°; — une vingtaine de dissertations, entre autres *De Conscientia* (1725-1734, in-4o); *De Resurrectione Jesu-Christi* (1734 et 1763); *Jus examinis* (1740, in-fol.); *De Suicidio* (1756, in-8°). Les travaux scientifiques et philologiques de Maurice n'ont pas vu le jour.

Son fils, MAURICE (*Antoine*), né le 17 avril 1716, à Genève, où il est mort, le 23 juillet 1795, montra de bonne heure un goût prononcé pour les sciences physiques; à l'âge de seize ans il soutint, devant les célèbres professeurs Cramer et Calendrini, des thèses *De Actione Solis et Lunæ in aerem et aquas* (Genève, 1732, in-4o), qui furent alors très-remarquées. Lorsqu'il eût achevé ses études, il visita Londres, Amsterdam et Paris. Devenu pasteur en 1748, il succéda en 1756 à son père dans la chaire de théologie. On a encore de lui : des dissertations latines sur des points de philosophie ou de théologie; — *De Musica in sacris;* Genève, 1771, in-4°; — *De Fide veterum Judæorum circa futurum post hanc vitam statum;* ibid., 1780, in-8°; — *De Tolerantia apud Ethnicos;* ibid., 1790, in-4°. Il a aussi laissé une *Histoire ecclésiastique,* non imprimée. P. L.

Sénebier, *Hist. littér. de Genève.* — Meusel, *Lexikon.*

MAURICE (*Frédéric-Guillaume*), agronome suisse, fils du précédent, né à Genève, le 23 août 1750, mort dans la même ville, le 10 octobre 1826. Il étudia le droit, remplit pendant quelque temps les fonctions de juge, fit partie du grand conseil de sa ville natale, espèce de conseil d'État, et obtint l'administration intérieure de l'hôpital général. Chargé de la direction des travaux publics en 1787, il était en 1792 un des deux commandants de l'artillerie lorsqu'un détachement des troupes françaises qui occupaient la Savoie bloqua le territoire de Genève. L'ancienne constitution ne pouvant se maintenir, plusieurs citoyens s'éloignèrent des affaires; Maurice se retira à la campagne. Depuis longtemps, il s'occupait de l'amélioration de ses domaines : il s'y livra tout entier. Les observations qu'il publia *Sur une Manière économique de nourrir les chevaux* le firent connaître des agronomes. Il confirma l'opinion de l'abbé Commerel sur l'utilité de l'espèce de betterave connue sous le nom de racine d'abondance. Un membre de l'Institut de France lui ayant envoyé les graines d'un grand nombre de variétés de froment, il en fit l'essai, et se déclara pour le blé blanc de Narbonne et un blé rouge des pays barbaresques; la campagne de Genève retira quelque avantage de ses expériences. Maurice fit venir à ses frais un troupeau de la belle race des bœufs de l'Oberland et de la vallée de Gruyères, qu'il introduisit ainsi dans son pays. Il

fit aussi des observations météorologiques dans l'intérêt de l'agriculture, et en adressa le tableau à l'Institut. Il s'attacha particulièrement à constater l'état de la température du sol à cinq profondeurs différentes. Il donna la description d'un appareil de son invention, en 1788, dans le *Journal de Genève*, sous le titre de *Nouvelles Observations botanico-météorologiques*. En 1796 il entreprit avec les deux Pictet la *Bibliothèque Britannique*, qui prit bientôt le titre de *Bibliothèque universelle*. Sous l'empire français, Maurice rentra dans la carrière publique, et devint maire de Genève. En cette qualité il régularisa l'administration, adoucit le sort des prisonniers et embellit les promenades de la ville. Napoléon le fit chevalier de la Légion d'Honneur en 1805 et baron en 1811. Après les événements de 1814, Maurice dut quitter ces fonctions; mais pendant quelques années il fit partie du conseil représentatif de la nouvelle république. Le reste de sa vie s'écoula dans l'étude. Il était correspondant de l'Institut de France, et membre de la Société des Arts de Genève. Son ouvrage principal est intitulé : *Traité des Engrais, tiré des différents rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre*, etc.; Genève et Paris, 1800, 1806, 1825, in-8°. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Haag, *La France Protestante*.

MAURICE (*Jean-Frédéric-Théodore*, baron), mathématicien français, fils du précédent, né en 1772, à Genève, mort dans la même ville, au mois d'avril 1851. Membre de la Société des Arts de sa ville natale en 1795, et professeur de mathétiques à l'académie de la même ville en 1809, il devint plus tard préfet du département de la Creuse, puis du département de la Dordogne. Le 27 juin 1814 il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État, et en 1816 l'ordonnance de réorganisation de l'Académie des Sciences le fit entrer comme membre libre dans ce corps savant. J. V.

Biogr. des Hommes vivants.

MAURICE (*Thomas*), historien et poëte anglais, né le 25 septembre 1754, à Hertford, mort le 30 mars 1824, à Londres. Il était l'aîné des six enfants d'un maître de pension qui dirigeait à Hertford un établissement au compte de l'hôpital du Christ, et qui prétendait descendre d'une ancienne famille galloise alliée aux anciens princes de Powis. Destiné à l'Église, il fut élevé d'une façon assez irrégulière jusqu'au moment où le docteur Parr, l'ayant admis presque gratuitement dans l'école qu'il venait de fonder à Stanmore, surveilla ses études avec une bienveillance toute paternelle. Le jeune Thomas entra à dix-neuf ans à l'université d'Oxford, et se signala par quelques essais poétiques, qui reçurent un accueil favorable, tels que *The School Boy* (1775), *The Oxonian* (1776), *Netherby* (1776) et *Hagley* (1777). A peine eut-il pris le grade de bachelier qu'il obtint l'importante cure de Woodford, en Essex; un modique héritage lui permit d'acheter un titre d'aumônier au 97e régiment. Après avoir cumulé quelque temps ces deux fonctions, il passa en 1785 de Woodford à Epping, et se maria l'année suivante. Ce fut à cette époque que, suivant le conseil de lord Stowell, il renonça à la poésie et s'occupa de réunir les matériaux d'une grande histoire sur l'Inde ancienne et moderne. Le concours de la Compagnie des Indes qu'il avait sollicité lui fit défaut; réduit à ses seules ressources, il se mit courageusement à l'œuvre, et grâce à la faveur du public, à la bienveillance de la critique et à la protection de quelques grands seigneurs, il mena à bonne fin un travail considérable, que les recherches modernes n'ont pas rendu tout à fait inutile. Nommé en 1799 bibliothécaire adjoint au British Museum, il reçut de la munificence de ses patrons les bénéfices de Wormleighton et de Cudham ainsi que la réversion de la pension payée jadis au poëte Cowper. Sans être un écrivain de premier ordre, Maurice eut quelques-unes des qualités qui font le poëte et l'historien. Il y a dans ses vers de la grâce, de la finesse et surtout beaucoup d'élégance; en prose il écrit avec facilité, et joint à une imagination mobile le savoir, le jugement et l'amour de la vérité. Outre les écrits cités, on a de lui: *Translation of the Œdipus tyrannus of Sophocles*; Londres, 1778; — *Warley, a satire*; ibid., 1778; — *Ierne rediviva, an ode*; ibid., 1782; — *Westminster Abbey, a poem*; ibid., 1784; 2e édit., 1813, gr. in-8°, avec d'autres morceaux; — *Pantea, or the captive bride*; ibid., 1789, tragédie originale; — *Indian Antiquities*; ibid., 1791-1797, 7 vol. in-8°. Ce recueil, qui se recommande par la clarté de l'exposition et la multitude des recherches, n'est, dans le but de l'auteur, qu'une espèce d'introduction à l'histoire générale de l'Inde; il se compose d'une série de dissertations sur les anciennes divisions géographiques, le système primitif de théologie, le gouvernement, la législation, etc. Il est à regretter que Maurice ait consacré trop d'espace à combattre l'opinion, alors très-répandue, de l'école philosophique française au sujet des emprunts faits par le christianisme aux dogmes et aux cérémonies religieuses de l'Inde; — *The History of Hindostan, its arts and its sciences as connected with the history of the other great empires of Asia*; ibid., 1795-1799, 3 vol. in-4°, fig.; réimp. en 1821, avec de nombreuses améliorations; — *Sanscrit Fragments, or extracts from the several books of the Brahmins on subjects important to the British isles*; ibid., 1798, in-8°; — *The Crisis, a poem*; ibid., 1798. Cette pièce politique, la seule de ce genre que Maurice ait produite, a trait à l'appréhension d'une invasion française; — *Grove-Hill, a description poem, with an ode to Mithra*; ibid., 1799, gr. in-4°, avec 15 vign., qui sont d'un fini précieux; réimpr. en 1804, in-4°;

— *Poems epistolary, lyric and elegiacal;* ibid., 1800; réimpression de ses poésies en trois parties; — *Dissertation on the oriental Trinities;* ibid., 1800, in-8°; — *The modern History of Hindostan, comprehending that of the greek empire of Bactria and other great asiatic kingdoms bordering on its western frontiers;* ibid., 1802-1804, 2 vol. in-4°. Cette seconde partie de l'histoire de l'Inde est moins estimée que la première, et elle a été l'objet de critiques assez sévères dans la *Revue d'Édimbourg*. Il faut y joindre un *Supplément* (1810, in-4°), qui conduit la narration jusqu'en 1788, et une *Défense* de l'auteur; — *The Fall of the Mogul, a tragedy;* ibid., 1806, in-8°; — *Richmond-Hill, a descriptive poem;* ibid., 1807, in-4°, fig.; — *Brahminical Fraud detected;* ibid., 1812, in-8°; il prétend que les brahmines ont prêté à Krischna les attributs et les actions du Christ, dont ils avaient connu la vie par l'Évangile de l'enfance, introduit dans l'Inde vers le sixième siècle; — *Observations connected with astronomy and ancient history on the ruins of Babylone;* ibid., 1816, in-4° fig.; — *Observations on the remains of ancient Egyptian grandeur and superstition;* ibid., 1818, in-4°, fig.; — *Memoirs of rev. Th. Maurice;* ibid., 1819-1822, 3 vol. in-8°; cette autobiographie, parsemée de discussions, d'anecdotes littéraires, de dissertations, et écrite avec une bonne foi naïve, s'arrête à 1796. P. L—Y.

Th. Maurice, *Memoirs*. — *Gentleman's Magazine*, 1824. — *Annual Biography*. — Gorton, *Biograph. Dictionary*.

MAURICE (*Louis-Joseph*), peintre français, né Nancy, en 1730, mort en 1820. D'abord avocat, il renonça au barreau pour la peinture. A vingt-huit ans il se rendit à Saint-Pétersbourg, et reçut le titre de premier peintre de l'impératrice Élisabeth; il fut l'ordonnateur des fêtes données à Moscou au couronnement de Catherine II. En 1779, il fit un voyage en Italie, et fit exécuter, avec un soin extrême, la reproduction des plus beaux marbres et la réduction des principaux monuments antiques. Cette collection ne fut pas inutile au développement du goût de l'antique qui se déclara vers la fin du règne de Louis XVI, et qui se maintint durant une longue période, jusqu'à ce que la mode du gothique et du moyen âge fût venue s'y substituer. Maurice, fixé à Paris, vendit une partie de sa collection à des amateurs alors célèbres; il en garda une partie, qui fut après son décès livrée aux enchères. G. B.

Charles Blanc, *Trésor de la Curiosité*, t. II.

* **MAURICE** (*Maurice* DESCOMBES, dit CHARLES), publiciste français, né à Paris, le 26 mars 1782. Il renonça à l'étude du droit pour se livrer à la littérature, qu'il cultiva toujours avec ardeur. Cependant les circonstances lui ayant ouvert le chemin de l'administration publique, il fut employé quinze ans aux ministères des cultes et de l'intérieur, d'où il se retira pour fonder un journal, qui devint en 1823 *Le Courrier des Théâtres* et la plus remarquable des publications de cette espèce. Il donna en 1805 *Les Consolateurs* et *Le Parleur éternel*, comédies en un acte en vers; — en 1806, *Gibraltar*, extravagance en cinq actes en vers et en prose; — en 1807, *Les trois Manières*, un acte en vers; *La Cigale et la Fourmi*, un acte en prose, et *Les nouveaux Artistes*, un acte en vers; — en 1808, *Midi*, un acte en vers; — en 1809, *Les Comédiens d'Angoulême*, un acte en vers; — en 1810, *Le Luxembourg*, un acte en prose; — en 1812, *Mascarille*, cinq actes en vers; — en 1814, *La Servante maîtresse*, un acte en vers; — *La Partie de chasse*, drame en cinq actes en prose; — *Le Mari trompé, battu et content*, un acte en vers, et *La Fille mal gardée*, trois actes en vers libres; — en 1816, *Les fausses Apparences*, trois actes en vers; — en 1818, *Le Misanthrope en opéra comique*, un acte en vers; — en 1832, *Lettre à Louis-Philippe, roi*, brochure; — en 1850, *La Vérité-Rachel*, broch.; — en 1856, *Histoire anecdotique du Théâtre, tirée du coffre d'un journaliste avec la vie de l'auteur à tort et travers*, 2 vol. in-8°; — en 1859, *Le Théâtre-Français, monuments et dépendances*, in-8°, réimp. en 1860. P—N.

Bourquelot, *Littérature franc. contemporaine*.

MAURICE DE NASSAU. *Voy.* NASSAU.

MAURICE DE SAXE. *Voy.* SAXE.

MAURICEAU (*François*), chirurgien français, né à Paris, mort le 17 octobre 1709, dans un âge assez avancé, à la campagne, où il s'était retiré. Après avoir exercé la chirurgie avec succès à Paris, il se borna aux opérations qui regardent les accouchements, et s'y acquit bientôt une grande renommée. « C'est en comparant sans cesse, dit M. Bégin, les faits recueillis par ses devanciers aux observations dont il avait lui-même été témoin qu'il composa des ouvrages remarquables à la fois par une saine érudition et par les préceptes les plus judicieux. » On a de lui : *Traité des Maladies des Femmes grosses et de celles qui sont accouchées;* Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, in-4°, fig.; — *Aphorismes touchant l'accouchement, la grossesse et les maladies des femmes;* Paris, 1694, in-16; Amsterdam, 1700; — *Observations sur la Grossesse et l'Accouchement des femmes, et sur leurs maladies, et sur celles des enfants nouveau-nés;* Paris, 1695, 1715, in-4°; — *Dernières Observations sur les Maladies des Femmes grosses et accouchées;* Paris, 1708, in-8°. Tous ces ouvrages ont été réimprimés ensemble plusieurs fois; la meilleure édition est celle de Paris, 1740, 2 vol. in-4°, fig. Le premier a été traduit en allemand, en anglais, en flamand, et en italien. L'auteur l'a mis lui-même en latin. J. V.

Éloy, *Dict. histor. de la Médec. anc. et mod.* — Bégin, dans la *Biog. Médicale*.

MAURISIO (*Gérard*), historien italien, né à Vicence, dans la seconde moitié du douzième siècle, mort vers le milieu du treizième. Fils d'un chevalier gibelin, il étudia le droit, exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, et y fut pendant quelque temps juge. Fait prisonnier lors de la guerre entre Vicence et Padoue, il fut renvoyé auprès de ses concitoyens par le podestat de Padoue, pour traiter de la paix; mais il échoua dans cette mission. Il alla se reconstituer prisonnier; peu de temps après il fut relâché, au moment où Vérone vint en aide à Vicence. Il est l'auteur d'une *Historia* qui, commençant à l'an 1183 et s'arrêtant à 1237, contient la relation des faits intéressant la ville natale de Maurisio; c'est une des sources les plus précieuses à consulter au sujet du fameux Ezzelino di Romano. On a reproché à Maurisio d'avoir beaucoup loué ce cruel tyran; mais on n'a pas pris garde que le caractère odieux d'Ezzelino ne se dévoila que postérieurement à l'année 1237, époque où écrivait Maurisio. L'ouvrage de ce dernier fut publié par Felix Osio à Venise, en 1636, avec d'autres historiens de la marche de Trévise, et fut reproduit depuis dans les *Scriptores Brunswicenses* de Leibniz, tome II, et dans le tome VIII des *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. O.

Tiraboschi, *Storia Letter. d'Italia.*

MAURITIUS (*Georges*), poëte dramatique allemand, né à Nuremberg, le 13 décembre 1539, mort dans la même ville, le 30 décembre 1610. Après avoir été professeur à Wittemberg et recteur à Speier, il remplit jusqu'à ses derniers jours les fonctions de directeur de l'école du Saint-Esprit dans sa ville natale. Il a laissé des pièces dont les sujets sont en partie empruntés à la Bible; tels sont : *David et Goliath; Josaphat, roi de Juda; Ezéchias; Amman; Le Comte de Saluces et Griselidis; Les Sages venus de l'Orient;* etc. Imprimées d'abord séparément, ces productions furent réunies en un volume in-8° (Leipzig, 1607); on les a oubliés depuis longtemps. G. B.

J. Kehrein, *Die dramat. Poesie der Deutschen*, I, 180.

MAURO (Fra), célèbre cosmographe italien du quinzième siècle, dont on place la mort au 20 octobre 1459. La vie de fra Mauro, comme celles de tant d'autres savants religieux, n'est connue que par ses œuvres. On pense qu'il était Vénitien. Il appartenait à l'ordre des Camaldules, et passa ses jours dans le monastère de San-Michele de Murano, près Venise. Son nom figure dans une charte capitulaire de ce couvent. Le fra Mauro avait formé une espèce d'école de cosmographie, et enseignait cette science avec un grand succès. En 1444, il fut chargé de rectifier le cours de la Brenta, et dirigea les travaux opérés dans les lagunes. Sa réputation était telle qu'en 1457 le roi de Portugal, Alfonse V, s'adressa au savant camaldule pour obtenir un planisphère, dont l'usage, selon les auteurs vénitiens, n'aurait pas peu facilité les voyages qui amenèrent la découverte des deux Indes. On voit sur le registre de Murano que la somme de vingt-huit ducats d'or (1) fut le prix de ce planisphère, qui se trouvait en 1525 dans le monastère d'Alcobaça (Portugal). Mais le plus remarquable monument de la science de fra Mauro est sans contredit la magnifique mappemonde manuscrite qui se voit dans la bibliothèque de San-Michele de Murano, où elle fait encore l'admiration des voyageurs. On croit qu'elle fut exécutée de 1457 à 1459, c'est-à-dire bien peu de temps avant la mort de son auteur. La carte de fra Mauro est sur parchemin, et occupe un espace elliptique de 1m, 937 de haut sur 1 mètre 965 de largeur. Tout cet espace, à l'exception des mers peintes en bleu, est couvert de dessins à la plume et de miniatures éclatantes d'or et de couleurs. Des notes en dialecte vénitien, écrites en beaux caractères ronds, témoignent que l'auteur a mis à profit les travaux les plus récents de son siècle, tels que les voyages des frères Zeni et de Querini dans le nord de l'Europe; de Marco Polo, de Sanuto, de Conti, de Barbaro en Asie; de Cadamosto en Afrique. Obligé de renoncer aux parallèles et aux méridiens de Ptolémée, faute de pouvoir les établir pour les lieux nouvellement connus, l'auteur s'est borné à indiquer les huit points principaux de l'horizon et les appelle *Septemtrio* ou *Tramontana*, *Maistro*, *Occidens*, *Garba*, *Auster*, *Siroco*, *Oriens*, *Grego*. Le septentrion est au bas de la carte comme dans la mappemonde du musée Borgiano. Le centre (*Babylonia*) marqué par une plaque de métal, se trouve placé entre la Chaldée (*Caldea*), la Mésopotamie, l'Assyrie (*Susiana*) et l'Arabie (*Deserta petrea*). Conformément aux anciennes traditions, fra Mauro trace au nord la Permie et les monts Hyperboréens, au nord-ouest la Scandinavie, la Finlande, l'Islande, la Norvège; à l'ouest l'Espagne, et le Maroc, baigné par l'océan Atlantique; au sud-ouest le *sinus Ethiopicus* et le Darfour (*Dafur*); au sud la pointe de l'Afrique, qu'il appelle *Etiopia australe;* un détroit ou un grand cours d'eau sépare cette contrée du Soffala; au sud-est se voit la mer Indienne et ses nombreuses îles, parmi lesquelles on remarque Ceylan (*Saylan*); à l'est Java (*Giava major*); au nord-est la Chine et le Camboje (*Cambaluch*). Le défaut principal de la carte de Mauro est qu'elle manque absolument de détermination mathématique. On pourrait croire que l'auteur a tracé arbitrairement ses continents et ses mers, avec la seule vue d'y placer tous les noms qu'il rencontrait dans les géographes et les voyageurs, ses devanciers et ses contemporains. C'est surtout dans la configuration des côtes ou plutôt de la ceinture d'îles sans nom qui bordent la périphérie de la carte et dans la proportion

(1) 333 fr. 08 c. de notre monnaie actuelle. Cette somme semblerait bien modique pour un travail comme celui du fra Mauro si l'on ne prenait en considération la valeur du numéraire au quinzième siècle.

relative des espaces occupés par la terre et par l'Océan que fra Mauro semble avoir manqué de renseignements. On peut relever aussi de nombreuses erreurs de détail. La mer Blanche est pour lui un lac, le Danemark une île; il place dans la mer du Nord et dans la Baltique des îles qui ne ressemblent en rien aux archipels actuellement connus. Il en est de même pour les mers d'Afrique et des Indes. Il sépare toute la partie méridionale de l'Afrique et fait pénétrer dans sa partie occidentale des golfes fantastiques. Il fait couler l'Indus de l'autre côté de la péninsule transgangétique, qui est à peine reconnaissable. Il met l'embouchure du Gange plus à l'est que l'île de Sumatra; il considère comme des pays différents et séparés la Chine, la Sérique et le Cathay, etc., etc. Malgré ces erreurs et bien d'autres encore, la mappemonde de fra Mauro, signalée par Ramusio, dans son édition de Marco Polo, comme une des merveilles de Venise, a été louée successivement par Collina, Michele Foscarini, Tiraboschi, Andres, Carli, etc. Une médaille fut même frappée par l'ordre du doge avec le portrait du savant camaldule et cette légende: *Frater Maurus, S. Michaelis Moranensis de Venetiis ordinis Camaldulensis, chosmographus incomparabilis*. Pour justifier cette admiration, il suffit de comparer son œuvre aux cartes du même temps jointes aux manuscrits de la version latine de Ptolémée. Tandis que ces cartes font de la mer des Indes une mer fermée, et qu'elles désignent sous le nom vague de *terres inconnues* le nord de l'Europe et de l'Asie, ainsi que le sud de l'Afrique, le planisphère de fra Mauro offre une configuration remarquablement approximative de ces contrées, et montre la continuité de l'océan Indien et de l'océan Atlantique. Ajoutons que la carte de fra Mauro présente un grand nombre de noms de pays et de villes qui ne se trouvent pas dans les autres cartes qui ont précédé ou suivi la sienne, et que ces noms, avec de très-légers changements, appartiennent définitivement au vocabulaire géographique en usage de nos jours.

La carte de fra Mauro a été copiée ou réduite plusieurs fois. Le musée britannique en possède une fort belle copie exécutée en 1804 par William Fraser aux frais de la Compagnie des Indes. Dom Placido Zurla, camaldule, en a donné une réduction dans ses *Recherches sur Marco Polo*; Venise, 2 vol. in-4°. *Le Magasin pittoresque*, dans son vol. XVII, année 1849, en a donné aussi une réduction dessinée par Mac Carthy (octobre 1846) et gravée par J. Gowland.

Alfred DE LACAZE.

V. Formaleoni, *Dizionario topografico dello Stato Veneto*. — Michele Foscarini, *Istoria de la Repubblica Veneta*; Venise, 1696, in-4°. — Dom Abondio Collina, *Della Invenzione della Bussola nautica*; Faenza, 1748. — Dom Placido Zurla, *Il Mappamundo di fra Mauro*, etc.; Venise, 1806, grand in-4°. — *Le Magasin pittoresque*, t. IX (année 1841), p. 291; t. XVII (année 1849), p. 260. — *Dict. Historique* (1822).

MAURO (*Francesco*), en latin *Maurus*, poëte italien, né à Spolète (Ombrie), dans les premières années du seizième siecle. Il était déjà avancé en âge lorsqu'il embrassa la vie monastique dans l'ordre des Franciscains. Dans sa jeunesse il cultiva la poésie latine, et écrivit sur le fondateur de son institut, saint François d'Assise, un poëme épique intitulé *Francisciados lib. XIII*, Florence, 1571, in-8°, et réimprimé à Anvers, 1572, et à Rouen, 1634, in-8°: cette dernière édition, préparée par un autre franciscain, Louis Cavalli, est accompagnée d'une vie de l'auteur, de notes et d'éclaircissements. Mauro avait dédié son œuvre au grand-duc Cosme de Médicis, qui fit placer le portrait du poëte dans la galerie de Florence. P.

Wadding, *Script. ord. Minorum*, 133.

MAURO (*Pirro*), en latin *Maurus*, jurisconsulte italien, né à Arezzo, à la fin du seizième siècle. Après avoir enseigné à Pise et à Florence, il alla se fixer à Rome, où pendant trente ans il occupa avec éclat une chaire de droit civil. Persuadé qu'il y avait déjà trop d'ouvrages sur la jurisprudence, il refusa longtemps de faire imprimer les écrits qu'il avait composés pour ses leçons; mais il finit par céder aux instances de ses amis, et publia les deux excellents traités qui ont pour titres: *De Fidejussoribus*, Venise, 1622, in-4°, et *De Solutionibus, oblationibus et retentionibus*, ibid., 1622, in-4°. P.

Barberini, *Biblioth.* — Simon, *Bibl. des Auteurs de Droit*.

MAURO (*Ortensio*), poëte latin moderne, né en 1632, à Vérone, mort le 14 septembre 1724, à Hanovre. Son goût pour la poésie lui attira l'amitié de Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, auprès duquel il résida longtemps. A la mort de ce prélat, il se retira à Hanovre. Quelques-unes de ses pièces de vers avaient paru dans la collection de Bœnickius lorsque l'abbé Weissembach les réunit et les ajouta au recueil intitulé: *Selecta veterum et recentiorum Poemata*; Bâle, 1782, in-12. P.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

MAUROLICO (*Francesco*), célèbre géomètre italien, né à Messine, le 16 septembre 1494, mort dans une campagne voisine de cette ville, le 21 juillet 1575. Il appartenait à une famille grecque, originaire de Constantinople. Quand il eut terminé ses humanités, son père lui enseigna les mathématiques. En 1521 il reçut l'ordre de prêtrise; mais il n'abandonna pas ses études favorites, quoique l'ardeur qu'il apportait à la culture des mathématiques lui eût déjà occasionné une grave maladie. Lorsque son père mourut, il laissa le soin de son patrimoine à son frère cadet, afin de n'être en rien distrait de ses travaux. Plus tard, Maurolico fut appelé à Palerme par le vice-roi Jean de Vega, qui le chargea d'enseigner la géométrie à son fils aîné. Pendant son séjour à Palerme, Maurolico se lia intimement avec Jean Ventimiglio, marquis de Gerace, qui l'emmena à Naples, puis à Rome. A leur retour,

le marquis fit don à son ami de l'abbaye de Santa-Maria del Pasto. Maurolico y vécut quelque temps dans la retraite ; puis il retourna à Messine, où il enseigna publiquement les mathématiques. Nous ne parlerons pas ici de quelques prédictions astrologiques dont quelques-uns de ses panégyristes lui font honneur : ce n'est pas là ce qui lui mérita l'estime générale des hommes éminents de toute l'Italie, qui venaient à chaque instant le consulter : c'est à des travaux d'un autre ordre qu'il a dû d'être unanimement reconnu pour le plus savant géomètre de son temps. Maurolico publia en 1558 une nouvelle traduction des *Sphériques* de Théodose, d'après le texte grec, à laquelle il joignit les *Sphériques* de Menelaüs, d'après l'arabe, et deux nouveaux livres supplémentaires. Il publia aussi l'ouvrage de Théodose, *De Habitationibus*, ainsi que celui d'Euclide, intitulé *De Phænomenis*. Il traduisit aussi les *Coniques* d'Apollonius, les commenta habilement, et essaya la restitution des cinquième et sixième livres. Il donna également les œuvres d'Archimède ; l'édition, ayant été complétement perdue dans un naufrage, ne fut réimprimée que longtemps après la mort de Maurolico, à l'aide d'un exemplaire retrouvé en 1681. Niceron, qui donne une liste complète de ces diverses traductions, y ajoute les ouvrages originaux suivants : *Cosmographia de forma, situ, numeroque cœlorum et elementorum, aliisque ad astronomica rudimenta spectantibus* Venise, 1543 et 1575 in-4o ; Paris, 1558, in-8° ; — *Opuscula* (1) *mathematica* Venise, 1575, in-4° ; — *Arithmeticorum Libri duo* ; Venise, 1575 et 1580, in-8° ; — *Photismi de lumine et umbra ad perspectivam radiorum incidentium facientes* Venise, 1575, in-4° ; Messine, 1613, in-4° ; — *Problematica Mechanica, cum appendice, et ad magnetem, et ad pixidem Nauticum pertinentia* ; Messine, 1613, in-4°. Nous avons passé sous silence les œuvres de Maurolico étrangères à la géométrie, telles qu'un *Martyrologe* et des *Vies* de saints. Comme plusieurs autres géomètres italiens, Maurolico ne dédaigna pas de sacrifier aux Muses, et on a de lui un recueil de poésies, intitulé *Rime* ; Messine, 1552, in-8°. On trouve souvent d'heureuses innovations dans les nombreux ouvrages de Maurolico ; telles sont quelques-unes de ses théories sur des phénomènes d'optique. Telle est encore cette remarque, qui fut entre ses mains la base de nouveaux principes de gnomonique, que l'ombre de l'extrémité d'un style décrit chaque jour un arc de section conique. C'est à cette occasion qu'il composa son *Traité des Coniques*, qui fait le sujet du troisième livre de sa gnomonique, intitulée *De lineis horariis Libri tres*, et imprimée dans ses *Opuscula Mathematica*. Maurolico y fait dériver les propriétés des coniques de celles du cercle et de la considération du solide dans lequel ces courbes prennent naissance. Verner, de Nuremberg, avait précédemment démontré, par cette méthode, plusieurs propriétés élémentaires des coniques (1) ; mais, comme le remarque M. Chasles, avec beaucoup moins d'étendue et d'une manière moins savante que Maurolico. Il est à regretter que ce dernier se soit borné à ce qui était nécessaire pour la gnomonique, et qu'il n'ait pas traité toutes les propriétés des coniques énoncées par Apollonius. La marche de Maurolico a été suivie depuis par Desargues, par Pascal, par La Hire, et nous en avons parlé dans l'article consacré à ce dernier géomètre. L'analyse est aussi très-redevable à Maurolico : c'est lui qui le premier introduisit l'usage des lettres, à la place des nombres, dans les calculs de l'arithmétique, et qui donna les premières règles de l'algorithme de l'algèbre.

E. Merlieux.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Lorenzo Crasso, *Elogii degli Uomini letterati*. — Francesco Maurolico (neveu du célèbre géomètre). *Vita del Abbate del Parto D. Francesco Maurolico* Messine, 1613, in-4° ; — Niceron, *Mémoires*, t XXXVII. — Montucla, *Histoire des Mathématiques* — Chasles, *Aperçu hist. sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*.

MAUROLICO (*Salvestro*), historien italien, neveu du précédent, né à Messine, dans la seconde moitié du seizième siècle. Il hérita du zèle de son oncle pour l'étude, et se rendit très-savant en histoire ainsi que dans les belles-lettres et les mathématiques. Dans sa jeunesse il passa en Espagne, où le roi Philippe II l'attacha en 1583 à la bibliothèque de l'Escurial ; en même temps il fut chargé de parcourir l'Europe pour rassembler tous les manuscrits grecs, latins et orientaux qu'il jugerait dignes de figurer dans cette collection. En récompense de ses services, il obtint une abbaye (1586) et la place d'aumônier du palais (1588). Lorsqu'il revint en Sicile, il fut pourvu de l'abbaye de Sainte-Marie de Roccamatore. Il vivait encore en 1613. On a de lui : *Istoria sagra intitolata Mare oceano di tutti le religioni del mondo* ; Messine, 1613, in-fol. ; c'est une histoire des ordres monastiques ; — plusieurs ouvrages restés inédits, comme *De Viris illustribus Siculis* et *Catalogus Scriptorum ecclesiasticorum*. P.

Mongitore, *Biblioth. Sicula*, II, 226.

MAUROY (*Nicolas*), poëte français, né à Troyes, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il était d'ancienne noblesse et fils d'un lieutenant général à Troyes : il possédait la seigneurie de Saint-Étienne sous Barbuise.

(1) Ce recueil important contient le traités suivants : *De Sphæra liber unus* ; *Computus ecclesiasticus* ; *Tractatus instrumentorum astronomicorum* ; *De lineis horariis* ; *Euclidis Propositiones elementorum libri XIII* ; *Solidorum tertii* ; *Regularium corporum primi* ; *Musicæ traditiones*. Le *Computus ecclesiasticus* a été imprimé séparément, à Cologne, 1575, in-8°.

(1) *J. Verneri Libellus super viginti duobus elementis conicis*, etc. ; 1522, in-4°.

On a de lui : *Les Hymnes communs de l'année, nouvellement traduits de langue latine à métrificature françoise;* Troyes, 1527, in-4°, fig. Cette traduction, fort paraphrasée et d'une versification médiocre, est dédiée à Marguerite de Valois, sœur de François Ier; — *Le piteux Parlement de la Croix entre Jésus-Christ et Notre-Dame en forme de trialogue,* en vers français; Provins, 1528, in-8°.

Un autre membre de cette famille, *Henri* MAUROY, entra chez les cordeliers, professa la théologie, et mourut à Troyes. Il est auteur d'un ouvrage contre l'archevêque de Tolède, intitulé *Apologia in II partes divisa;* Paris, 1553, in-4°. P. L.

Goujet, *Biblioth. franç.*, VI. — Lelong, *Biblioth. Sacrée.*

MAURUS (*Terentianus*), poëte latin, auteur d'un traité de versification latine, vivait probablement dans le deuxième siècle après J.-C., sous Nerva et Trajan. On pense que c'est le même personnage que Terentianus, gouverneur de Syène, duquel Martial parle avec éloge; ce n'est qu'une conjecture. On ne sait rien de sa vie, et c'est par une autre conjecture, tirée de son surnom, de *Maurus*, qu'on le fait naître en Afrique. Il reste de lui un petit traité *De Literis, Syllabis, Pedibus, Metris,* où les règles générales de la versification latine sont données et où les différentes espèces de vers latins sont définies, chacune dans la mesure même dont il est question ; ainsi le vers hexamètre est défini en vers hexamètres, le vers iambique en vers iambiques. Maurus s'est tiré heureusement de ce tour de force, et son style ne manque ni de clarté ni d'élégance (1). Le traité *De Literis, Syllabis, Pedibus, Metris*, découvert par Georges Merula dans la bibliothèque de Bobbio, fut publié par Georges Galbiatus, Milan, 1497, petit in-fol., et souvent réimprimé dans le seizième siècle. Parmi ces éditions on distingue celles de Venise, 1503, in-4°; Paris, 1531, in-4°; Venise, 1533, in-8°; Heidelberg (par J. Commelin, avec le traité de *Orthographia* de Marius Victorinus), 1584, in-8°. Le traité de Terentianus Maurus a été inséré dans les *Grammatici veteres* de Putschius, p. 2383-2450; dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, vol. II, p. 259; dans l'*Anthologia* de Meyer. Les meilleures éditions séparées sont celles de Santen (achevée par Van Lennep), Utrecht, 1825, in-4°, et de Lachmann, Berlin, 1836, in-8°. Y.

Martial, I, 87. — Reinert, *Commentatio de Mauro Terentiano*, Lemgo, 1797, in-8°; *De Vita Mauri Terentiani*, Lemgo, 1808, in-4°.

MAURUS (*Marcus-Vertranius*), érudit, vivait pendant le seizième siècle. On ne connaît ni sa vie ni le nom de son pays natal; il était, à ce que pense M. Breghot du Lut, correcteur d'imprimerie, et avait voyagé en Italie pour collationner des manuscrits. Hubert Goltz parle de lui, dans son édition de Jules César (Bourges, 1563), comme d'un des amateurs d'antiquités les plus éclairés de Lyon. Maurus avait en effet résidé dans cette ville; mais il n'est pas probable qu'il en soit originaire ou même qu'il y ait passé sa vie. On a de lui des notes sur le traité de Varron *De Lingua Latina* (Lyon, 1563, in-8°) et sur Tacite (Paris, 1608, in-fol.), ainsi qu'un livre original *De Jure liberorum;* Lyon, 1558, in-4°, et Venise, 1584, in-fol.; réimprimé dans le t. III du *Thesaurus Juris* d'Otton. K.

Breghot du Lut, *Nouveaux Mélanges.*

MAURUS. *Voy.* MAURO.

MAURVILLE (Le comte BIDÉ DE), amiral français, né à Rochefort, le 17 novembre 1752, mort à Paris, le 11 mars 1840. Il descendait d'une famille bretonne distinguée par ses services sur mer. Son père était lieutenant général. Lui-même s'embarqua dès l'âge de douze ans (1764), et se battit vaillamment, le 27 juillet 1778, au combat d'Ouessant. Nommé lieutenant de vaisseau l'année suivante, il prit le commandement du lougre *Le Chasseur*, et fut employé dans les mers d'Amérique sous les ordres de l'amiral de Guichen, puis du comte de La Motte-Picquet. Le 26 avril 1781, il prit un corsaire anglais plus fort que son bâtiment; peu de jours après il enleva quatre navires marchands faisant partie d'un convoi escorté par deux vaisseaux et deux frégates. Le 17 janvier 1783, monté sur le cutter de 18 *Le Malin*, il fut attaqué dans les eaux de Porto-Ricco par une frégate anglaise, qu'il força à la retraite après une terrible canonnade. Dans les escadres du comte de Vaudreuil et de M. de Soulanges, il prit part aux divers combats qui précédèrent la paix de 1783. Il était capitaine de vaisseau en 1792, lorsqu'il émigra; il rentra en France en 1802, mais ne fut pas employé. Les Bourbons le nommèrent successivement contre-amiral (1816), major-général et commandant de la marine à Rochefort, officier de la Légion d'Honneur et grand' croix de Saint-Louis. Le comte de Maurville fut mis à la retraite par Louis-Philippe (31 août 1830). A. DE L.

Archives de la Marine. — *Moniteur universel*, années 1816 à 1830.

MAURY (*Jean*), poëte latin moderne, né vers 1625, à Toulouse, mort en 1697, à Villefranche de Rouergue. Il entra dans les ordres et passa plusieurs années à Paris, où il cultiva les lettres avec quelque succès. Aussitôt après son retour à Toulouse, il fit partie de l'académie des Lanternistes, qui s'assembla pendant longtemps chez lui et qu'il présida même en 1667. Sa facilité à composer des vers latins lui valut la protection du premier président du parlement,

(1) C'est dans Terentianus Maurus que se trouve un vers dont on cite un hémistiche « *habent sua fata libelli* », souvent sans en connaître l'auteur. Le vers complet est :

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

M. de Fieubet, qui lui fit donner, vers 1680, par les capitouls un appartement commode dans l'une des maisons de la ville. L'abbé Maury réunit autour de lui la plupart des gens instruits de la province ; on tenait à honneur d'assister à ces conférences académiques dont il était en quelque sorte le modérateur ; les sciences, la poésie, l'histoire, la théologie fournissaient une abondante matière à ces conversations, aussi agréables qu'utiles. Quoiqu'il fût déjà pensionnaire du clergé, ce savant ecclésiastique reçut encore, à la demande du parlement, les fonds nécessaires pour accueillir honorablement ceux qui venaient assister aux exercices qu'il avait institués. Aussi témoigna-t-il aux capitouls toute sa gratitude dans une pièce de vers où il leur prodigua, entre autres louanges, les épithètes de « très-nobles, très-savants et très-vigilants magistrats ». Ceux-ci, moins sensibles que le parlement à la grâce des Muses latines, suscitèrent de nombreux désagréments au pauvre poëte, qui se vit contraint d'abandonner tout à la fois et l'académie qu'il avait fondée et la ville de Toulouse. Nous citerons parmi ses écrits : *Ad Conseranensem ecclesiam Gratulatio, carmen* ; 1644, in-4° ; — *Le Théâtre de la Variété universelle, ou paraphrase sur l'Ecclésiaste* ; Paris 1664, 1668, in-12 ; — *Sylvæ regiæ, sive varia poemata in laudem Ludovici Magni* ; Paris, 1672, in-12 ; dans les pièces de ce recueil, qui est dédié au dauphin, il y a une traduction libre de la satire de Boileau sur l'homme ; — *Philosophia practica in Proverbia Salomonis* ; 1672, in-12 ; — *Theologicum Studium sapientiæ in Sapientiam Salomonis* ; Paris, 1674, in-12 ; — *Tolosa novantiqua*, poëme ; Toulouse, 1681, in-4° ; — *Nais Tolosani* ; ibid., 1683, in-4° ; — *Capitolinis gratiarum Actio* ; ibid., 1684, in-4°. On a encore de lui des vers français, des lettres et d'autres poésies latines adressées à des membres du clergé ou du parlement. P. L—Y.

Lelong, *Bibl. Sacra*, 883. — Marolles, *Dénombrement des Auteurs*. — *Biogr. Toulousaine*, II.

MAURY (*Jean-Siffrein*), célèbre prélat français, né le 26 juin 1746, à Valréas (comtat Venaissin), mort à Rome, dans la nuit du 10 au 11 mai 1817. Fils d'un cordonnier, il entra au séminaire de Saint-Charles à Avignon, et se distingua par une érudition précoce et par la supériorité et l'étendue de son intelligence. A vingt ans à peine, fort du sentiment de sa valeur intellectuelle, il quittait son pays natal pour un théâtre plus propre à son activité. Il se rendit à Paris, avec l'intention de s'y fixer comme instituteur. C'est à ce premier voyage que l'on rapporte une anecdote trop singulière pour être vraie. Sur le coche d'Auxerre, il se serait rencontré avec deux jeunes gens, qui, nés comme lui de parents pauvres, allaient aussi, comme lui, demander à la capitale gloire et fortune : l'un se destinait à la médecine, l'autre au barreau. Pour charmer les ennuis de la route, on causa, on se fit des confidences, les imaginations s'échauffèrent. Maury, soit que sa confiance en la fortune fût plus grande, soit qu'il voulût égayer ses compagnons en leur montrant dans le lointain des compensations à leurs privations actuelles, ne craignait pas de leur prédire les plus hautes destinées, sans s'oublier lui-même. « Tu seras un jour médecin du roi, dit-il au disciple d'Esculape, et toi, président de cour souveraine ou avocat général, en s'adressant à l'élève de Thémis ; quant à moi, je prêcherai à la cour, et je serai évêque et académicien. » On ajoute même : « et cardinal ». L'audacieux prophète parlait ainsi à Portal et à Treilhard. L'année même de son arrivée à Paris, Maury publia un *Éloge funèbre* du dauphin, et celui du roi Stanislas, premiers essais d'une plume encore novice, bientôt suivis de l'*Éloge de Charles V*, roi de France, et d'un *Discours sur les avantages de la paix*, qui ne lui valurent que les félicitations de l'Académie. Cinq ans après, il fit paraître l'*Éloge de Fénelon*, qui obtint un accessit à l'Académie Française. Vers le même temps, il reçut les ordres à Sens, où le cardinal de Luynes, émerveillé des réponses du jeune lévite, le faisait asseoir parmi les examinateurs, et peu après, en 1772, l'Académie le désignait pour prononcer devant elle, dans la chapelle du Louvre, le *panégyrique de saint Louis*. Son éloquence commençait à porter des fruits : le 30 septembre de la même année, le roi le nomma abbé commendataire de la Frenade, au diocèse de Saintes. Le 28 août 1775, il porta la parole devant l'assemblée du clergé de France, pour le panégyrique de saint Augustin, et les prélats répondirent par des félicitations unanimes à cette digne apologie du flambeau de l'Église latine. La réputation de l'orateur s'étendit bientôt : les principales chaires de la capitale retentirent de ses accents, et le roi l'appela à Versailles pour y prêcher l'Avent. Peu après, l'abbé Maury reçut les titres de vicaire général, de chanoine et official du diocèse de Lombez. Malgré le soin qu'il prenait de s'abstenir dans ses prédications de toute parole offensive contre la cour, qui le protégeait, il ne réussit pas toujours à contenir sa véhémence native, en parlant des vices et des abus de la grandeur. Il lui arriva un jour de faire entendre un langage austère aux heureux du monde, à Versailles même, en présence du monarque. Les courtisans, peu habitués à la sévérité des remontrances apostoliques, paraissaient les supporter avec peine dans la bouche d'un simple prêtre qu'ils considéraient comme placé de beaucoup au-dessous d'eux sur l'échelle sociale. L'orateur s'aperçut de ce mouvement, et pour en prévenir les suites, il s'écria aussitôt : « Ainsi parlait saint Jean Chrysostome », s'abritant habilement derrière ce grand censeur de la cour byzantine. En 1777, Maury fit paraître son *Traité sur l'é-*

loquence de la chaire. L'année suivante, il fut appelé à prêcher le carême devant le roi, et en 1785 il prononça, dans l'église de Saint-Lazare, son chef-d'œuvre, cet admirable *Panégyrique de saint Vincent de Paul*, que Louis XVI voulut entendre le 4 mars de la même année, dans la chapelle royale de Versailles, après avoir accordé au héros de la charité la statue que Maury réclamait pour lui. Ce panégyrique fut lu à Rome, dans des assemblées de cardinaux, de prélats, de généraux d'ordre, etc., et le pape Pie VI partagea l'enthousiasme général. Tel fut le succès de ce panégyrique que des félicitations arrivèrent de toutes parts à son auteur. L'Académie Française l'admit dans son sein (décembre 1784), en remplacement de Lefranc de Pompignan (mort le 1er novembre). Le discours de réception de l'abbé Maury, prononcé le 27 janvier 1785, fut pâle et exagéré, moins toutefois que celui du duc de Nivernais, qui lui répondit. Maury semblait avoir atteint en partie le but de son ambition : il était académicien, abbé commendataire, prieur, depuis 1786, de Lihons-en-Santerre, bénéfice qui rapportait 20.000 livres de rente, et dans lequel il avait succédé à l'abbé de Boismont, qui quelques années auparavant l'avait choisi pour son collaborateur dans la rédaction des *Lettres secrètes sur l'état actuel du clergé et de la religion en France.*

Nous n'avons point parlé des calomnies qui à cette époque cherchèrent des scandales dans la vie privée de l'abbé Maury. Par un maintien hardi, par des propos peu mesurés et par une pétulance en quelque sorte militaire, il put en effet prêter une certaine vraisemblance à des bruits calomnieux. Mais c'est déjà bien assez d'avoir transporté dans un ministère sacré des vues et des intrigues tout humaines et de s'être lié avec cette foule de beaux-esprits qui battaient en brèche la religion et la monarchie. Le fils du cordonnier de Valréas traçait des préambules pour les écrits de MM de Brienne et de Lamoignon lorsque sonna pour la France l'heure des tempêtes. Les électeurs ecclésiastiques du bailliage de Péronne, où était situé le prieuré de Lihons, nommèrent, en 1789, Maury leur député aux états généraux. Après le 14 juillet, apprenant que la faction d'Orléans avait inscrit son nom sur ses listes de proscription, il se laissa un instant dominer par la crainte, et prit la fuite. Mais arrêté à Péronne et réclamé par l'Assemblée nationale, il y revint prendre sa place, en se disant : « Je périrai dans la revolution, ou en la combattant je gagnerai le chapeau de cardinal. » Et il tint parole.

Pompeux et véhément, d'une éloquence facile, d'une érudition immense, d'une mémoire prodigieuse, qui donnait à ses discours écrits l'eclat de l'improvisation, Maury avait encore, avec une imperturbable confiance en lui-même, l'accent, le geste, le regard, le front hardi de l'orateur. Sa voix magnifique, servie par une poitrine d'acier, dominait les orages parlementaires; son audace, sa présence d'esprit, sa constitution athlétique semblaient défier les clameurs de la salle et les interruptions des tribunes. Le moindre incident lui devenait une arme; il savait saisir à propos le point capital d'une question ou le défaut de la cuirasse d'un adversaire, et alors nul ne possédait mieux l'art de prolonger une ironie amère. « Aussi, nous dit Lacretelle, semblait-il plus occupé du plaisir d'humilier ses adversaires que du désir de les vaincre. » Aussi malheur aux interrupteurs! Mirabeau lui-même, passé maître dans l'éloquence d'à propos, ne s'en tira pas toujours à son avantage. « Je vais enfermer l'abbé Maury dans un cercle vicieux, » disait-il un jour. — « Vous viendrez donc m'embrasser », répond l'autre aussitôt, et l'assemblée de rire à la confusion de l'agresseur. Une autre fois, un maréchal de camp, son collègue à l'Assemblée constituante, s'étant aussi permis de l'interrompre, en lui disant qu'on n'était plus au temps où l'on obtenait une abbaye pour un sermon, faisant allusion au panégyrique de saint Louis qui avait valu à Maury l'abbaye de la Frenade, l'abbé lui répondit sur-le-champ qu'on n'était plus au temps aussi où l'on obtenait un régiment pour un pas de rigodon : son interlocuteur avait été nommé colonel pour avoir dansé avec la reine Marie-Antoinette dans une fête de la cour. Ainsi armé pour la lutte, Maury se trouva bientôt plus à l'aise dans la tribune que dans la chaire. Dès la première fois qu'il l'entendit, Mirabeau reconnut en lui un rival et se crut obligé d'entrer en lice. Ce fut dès lors un duel d'éloquence entre ces deux orateurs. Longtemps, les juges du camp s'en sont tenus à la parole de Mirabeau : « Quand l'abbé Maury a raison, je le bats; quand il a tort, nous nous battons. » Mais aujourd'hui que nous pouvons avec plus de calme examiner ces étonnantes improvisations, n'y aurait-il pas lieu de modifier un peu ce jugement? Au moins doit-on avouer que si Mirabeau savait mieux soulever les passions, Maury eut souvent raison contre son éloquent antagoniste. C'est Maury qui exprima les idées, qui ont prévalu depuis, sur le droit des gens, l'inamovibilité de la magistrature, la souveraineté du peuple, etc. C'est lui qui annonça avec une prévoyance prophétique que les novateurs tourneraient un jour contre la propriété en général tous les arguments employés contre la propriété ecclésiastique; lui, qui prophétisa la banqueroute des assignats, en jetant sur la tribune, par un magnifique mouvement oratoire, deux billets de la banque de Law, « ces papiers désastreux, disait-il, encore couverts des larmes et du sang de nos pères, semblables à des balises placées sur des écueils pour nous avertir d'un grand naufrage ou nous en écarter ». Pendant deux ans point de grande question qui ne le vit paraître à la tribune, et toujours

avec la même facilité et la même audace d'éloquence. « Tous les jours repoussé, tous les jours sous les armes, nous dit Marmontel, son ami, sans que la certitude d'être vaincu, le danger d'être lapidé, les clameurs, les outrages d'une population effrénée l'eussent jamais ébranlé ni lassé, il souriait aux menaces du peuple, il répondait par un mot plaisant ou énergique aux invectives des tribunes, et revenait à ses adversaires avec un sang-froid imperturbable. L'ordre de ses discours, faits presque tous à l'improviste, et qui duraient des heures entières, l'enchaînement de ses idées, la clarté de ses raisonnements, surtout son expression juste, correcte, harmonieuse et toujours assurée, sans la moindre hésitation, rendaient comme impossible de se persuader que son éloquence ne fût pas préméditée, et cependant la promptitude avec laquelle il s'élançait à la tribune et saisissait l'occasion de parler, forçait de croire qu'il parlait d'abondance. J'ai moi-même, plus d'une fois, été témoin qu'il dictait le lendemain ce qu'il avait prononcé la veille, en se plaignant que, dans ses souvenirs, sa vigueur était affaiblie et sa chaleur éteinte. Il n'y a, disait-il, que le feu et la verve de la tribune qui puissent nous rendre éloquents. » On connaît les deux magnifiques morceaux que lui inspirèrent, dans le même discours, une attaque contre Henri IV et la présence de l'ambassadeur anglais aux séances. Mais c'est dans la discussion sur la constitution civile du clergé que Maury déploya tous les secrets de l'éloquence. Ce n'est plus un orateur qui harangue; c'est un athlète qui, s'étant élancé au milieu de l'arène, plein de confiance en ses forces, appelle hautement celui qui naguère le défiait. Mirabeau restait cloué à son banc, sous les traits de son adversaire pendant les débats sur la constitution civile du clergé. Assailli de clameurs, il s'écrie : « Le tumulte de cette assemblée pourra bien étouffer ma voix, il n'étouffera point la vérité.... » Certes, il y avait du courage à parler ainsi, surtout quand, au sortir de l'assemblée, il fallait traverser des groupes menaçants qui criaient : « L'abbé Maury à la lanterne. — Y verrez-vous plus clair, » répondit-il; et il passait d'un pas vif et ferme. Une autre fois, un fanatique révolutionnaire s'élançait contre lui, brandissant un couperet, et voulait l'envoyer *dire la messe à tous les diables*. — « Soit, disait Maury, si tu as du cœur, tu viendras me la servir; voici mes burettes. » Et il tirait de sa poche deux pistolets, dont la vue mettait en fuite le jacobin, tandis que la foule changeait ses huées en applaudissements. Un jour que, pendant la séance, des dames de la haute société placées dans une tribune, et connues par leurs opinions patriotiques, causaient assez haut pour empêcher d'entendre l'orateur : « Monsieur le président, s'écria-t-il, faites donc taire ces *sans-culottes*. »

Ces saillies, jointes à un grand tact parlementaire, sauvèrent Maury. Mais ses succès se bornèrent là; ils ne purent contenir le torrent; et quand la Constituante fut dissoute, Maury dut quitter la France. Louis XVI, par une lettre du 3 février 1791, lui avait, tout en lui recommandant plus de circonspection et de prudence, exprimé la satisfaction que lui inspirait son dévouement, et dans le consistoire du 26 septembre de la même année le pape Pie VI sembla confirmer les suffrages de Louis XVI, en proclamant l'abbé Maury *egregium virum;* il lui fit aussi écrire par le cardinal secrétaire d'État pour lui offrir une autre patrie; mais Maury, avant de se rendre à Rome, jugea à propos de franchir le Rhin et d'aller trouver les princes émigrés. A son arrivée à Coblentz, six cents gentilshommes formèrent la haie et battirent des mains sur son passage. Son entrée à Rome fut, peu après, un véritable triomphe. Le pape, qui ne l'appelait plus que son cher Maury, le fit sacrer, le 1[er] mai 1792, archevêque de Nicée *in partibus* par le cardinal de Zelada, assisté de Pisani de La Gaude, évêque de Vence, et de Leyris-Desponchez, évêque de Perpignan, et le chargea de le représenter à Francfort au couronnement de l'empereur François II. Le 25 février 1794, Pie VI mit le comble à ses faveurs en créant Maury cardinal-prêtre du titre de la Sainte-Trinité-au-Mont-Pincius, et en le nommant aux évêchés de Montefiascone et de Corneto réunis, l'un des plus riches siéges d'Italie. Louis XVIII, le comte d'Artois, le prince de Condé, au nom de la noblesse, lui écrivirent pour le féliciter de sa nouvelle dignité, et exprimèrent au pape leurs remerciements pour avoir payé la dette de la monarchie en même temps que celle de l'Église de France. Mais bientôt l'irruption des Français en Italie força Maury de quitter Rome; il se sauva affublé d'une blouse à charretier, et gagna sans tarder le territoire vénitien. L'impératrice de Russie, Catherine II, lui offrit alors un asile dans ses États; mais le cardinal préféra rester à Venise, où il prit part au conclave assemblé dans cette ville, le 1[er] décembre 1799, pour donner un successeur à Pie VI, mort à Valence prisonnier de la république française. Il rentra ensuite dans Rome avec Pie VII, auprès de qui Louis XVIII, réfugié à Mittau, l'avait accrédité comme son ambassadeur. Bientôt cependant la France exigea l'éloignement de cet ambassadeur, et Maury dut se retirer dans son évêché.

Les faveurs de la victoire avaient amené les coalisés de Pilnitz, ainsi que le successeur de saint Pierre, à s'incliner devant la gloire du vainqueur de Marengo et à reconnaître la nouvelle majesté impériale acclamée par la France. La cause de l'antique dynastie, à laquelle s'était voué Maury, semblait perdue sans ressource; elle ne lui laissait pas même, dans une lutte désespérée, ce grand rôle nécessaire à son besoin de mouvement et de bruit. Ambassadeur de Louis XVIII auprès de Pie VII, il ne pouvait produire ses lettres de créance et se voyait con-

finé dans son diocèse par les soupçons de Napoléon. Il se lassa enfin d'un dévouement obscur, que ne soutenaient plus d'ailleurs les excitations de la lutte, et sur l'invitation du souverain pontife lui-même il écrivit de Montefiascone, le 12 août 1804, une lettre de félicitations au puissant guerrier qui venait de relever en France le trône et l'autel. Cette lettre lui valut plus tard bien des reproches, et aux yeux des contemporains elle n'était pas moins qu'une apostasie politique. Au mois d'avril 1805, il vit à Gênes Napoléon, qui allait se faire couronner roi d'Italie, et ce prince lui offrit alors avec beaucoup d'instances le traitement de cardinal français, avec une place au sénat. Maury déclina d'abord poliment ces offres; mais six mois après la victoire d'Austerlitz il vint à Paris avec un passeport que lui avait adressé Portalis, ministre des cultes; et cette fois, comme si sa fortune eût été irrévocablement fixée, il se décida à suivre la bannière impériale. On lui donna le traitement de cardinal français à compter du 1er octobre 1806; le 23 du même mois, il fut élu, de nouveau, membre de l'Institut à la place de Target; il fut nommé ensuite premier aumônier de Jérôme Napoléon, et le 19 février 1809 membre de la Légion d'Honneur. Le 14 octobre 1810 un décret impérial l'appela au siége archiépiscopal de Paris, qu'avait refusé le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, et cette faveur nouvelle devint pour lui la source des plus vives inquiétudes et de la plus cruelle disgrâce. Maury eut le tort grave de s'installer dans ce poste et de prendre en main l'administration du diocèse de Paris avant d'avoir été affranchi des liens qui l'attachaient à l'église de Montefiascone, et d'avoir reçu des bulles pour ce siége métropolitain, bulles que Pie VII, dépouillé de ses États par Napoléon, refusait d'accorder aux évêques nommés à cette époque par ce prince. Il s'était fait accorder, il est vrai, la juridiction par le chapitre; mais la juridiction capitulaire attribuée à un sujet désapprouvé par le pape était une révolte du chapitre lui-même contre l'autorité canonique, qui est la source du pouvoir des chapitres. Il est à remarquer néanmoins que pendant une partie des règnes de Henri IV et de Louis XIV les ecclésiastiques français nommés évêques par ces princes administraient, en vertu des pouvoirs capitulaires, les diocèses qu'ils étaient appelés à gouverner, en s'abstenant toutefois d'exercer aucune des fonctions inhérentes au caractère épiscopal. Quoi qu'il en soit, par un bref daté de Savone, le 5 novembre 1810, Pie VII enjoignit au cardinal de quitter sur-le-champ l'administration du diocèse de Paris, le menaçant des censures de l'Église s'il résistait à ses ordres, à ses remontrances. Maury prit le parti de nier l'authenticité de ce bref, que l'abbé d'Astros, alors vicaire général de Paris et plus tard cardinal-archevêque de Toulouse, avait fait circuler secrètement. Par un nouveau bref, du 18 décembre suivant, adressé aussi à l'abbé d'Astros, mais qui ne parvint pas alors à sa destination, le saint-père déclarait également nul tout ce que ferait le cardinal Maury en vertu des pouvoirs conférés par le chapitre. Espérant néanmoins de briser l'inflexibilité de Pie VII, le cardinal-archevêque lui écrivit, le 12 octobre 1811, pour se faire affranchir des liens qui l'unissaient à l'église de Montefiascone.

Nommé membre de la commission ecclésiastique formée par Napoléon pour aviser aux moyens d'instituer les évêques sans l'intervention du pape, Maury ne fit partie d'aucune des députations envoyées officiellement à Savone, avant, pendant et après le concile national de Paris; mais plus d'une fois il les inspira; il inspira le concile lui-même ou le ministre des cultes, qui essayait d'en diriger l'esprit. Ce fut lui cependant qui se chargea de porter à Fontainebleau, où Pie VII avait été amené, les reproches, les promesses et les menaces de l'empereur, et « dans cette circonstance, dit un de ses biographes, auquel nous avons fait plus d'un emprunt, le cardinal perdit toute mesure : la douceur patiente du souverain pontife n'y tint plus : se levant, non sans effort de son siége, il prit Maury par la main, et le poussa hors de son appartement. » Napoléon récompensa le dévouement du cardinal en le nommant, le 3 avril 1813, grand-croix de l'ordre de la Réunion. L'année suivante, Maury adhéra à la déchéance de l'empereur, et par décision capitulaire du 9 avril 1814 il se vit enlever tous les pouvoirs qui lui avaient été donnés pour l'administration du diocèse de Paris, et fut mandé à Rome pour y rendre compte de sa conduite. Un *Mémoire* apologétique qu'il publia alors et toutes ses tentatives pour rentrer en grâce auprès des Bourbons n'eurent aucun succès; il lui fallut, dans la nuit du 13 mai, quitter le palais archiépiscopal, et le 18 du même mois regagner l'Italie. Quand il arriva à Viterbe, on lui signifia une décision pontificale qui le suspendait de toute fonction dans le diocèse de Montefiascone. A Rome, il ne put obtenir une audience du pape; l'entrée du conclave et la participation aux diverses cérémonies où son titre l'appelait lui furent interdites. Enfin, à l'instigation du gouvernement français, Pie VII venait de nommer une commission pour instruire l'affaire du cardinal Maury lorsque arrivèrent les Cent Jours. Maury écrivit alors au cardinal Pacca pour obtenir de suivre le pape fuyant devant l'invasion napolitaine. Loin d'obtempérer à sa prière, on lui annonça qu'il était libre de retourner en France. Maury resta à Rome, et bientôt après, outrepassant ses pouvoirs, la junte de gouvernement le fit emprisonner au château Saint-Ange, dans la chambre même qu'avait occupée Cagliostro. Six mois après il fut transféré au noviciat des Pères Lazaristes, à Saint-Sylvestre de Monte-Cavallo; mais au bout de trois mois le pape, sur les instances du car-

dinal Consalvi, donna l'ordre de le relâcher et d'abandonner l'instruction commencée contre lui. Il lui accorda même une audience particulière, et lui rendit ses bonnes grâces aussitôt qu'il eut fait acte de soumission et en se démettant de l'évêché de Montefiascone. Louis XVIII fut plus difficile à apaiser : il repoussa toutes les avances de son ancien ambassadeur, et le mit au nombre des membres de l'Académie Française qui en furent exclus en mai 1816. La solitude et le silence se firent autour du défenseur transfuge et disgrâcié du trône et de l'autel; Maury, jadis fêté par les papes et les rois, Maury, qui avait vécu pour le mouvement, le bruit, la gloire humaine, ne pouvait survivre à l'écroulement de sa fortune. Le chagrin acheva d'abattre cette puissante nature, déjà ébranlée par tant de secousses. Après avoir lutté péniblement, pendant deux années, contre les progrès d'une affection scorbutique, il expira dans la nuit du 10 au 11 mai 1817, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie-*in-Vallicella*.

Si, après sa soumission à l'empereur, Maury vit un peu s'amoindrir sa considération morale, il garda intacte sa réputation littéraire. Il fut bientôt choyé, recherché des salons de l'empire comme il l'avait été de la vieille aristocratie. Son vif sentiment du beau faisait loi dans les choses d'imagination; ses saillies, son érudition étaient le charme des conversations. On rapportait de lui une foule de bons mots : tantôt il avait répondu à l'empereur qui lui demandait pour l'embarrasser où il en était de ses relations avec les Bourbons : « Sire, mon respect pour eux est inaltérable; mais j'ai perdu sur ce point la foi et l'espérance; il ne me reste que la charité. » Tantôt il avait dit au républicain Chénier, qui affectait de lui refuser le titre de monseigneur : « Pourquoi ne me diriez-vous pas monseigneur, citoyen : je vous appelle bien monsieur? » Et Regnaud de Saint-Jean d'Angély ayant osé lui dire un jour : « Vous vous estimez donc beaucoup, monsieur? — Très-peu quand je me considère, avait reparti l'imperturbable et spirituel cardinal, beaucoup quand je me compare. » Aussi madame d'Abrantès croit-elle avoir tout dit pour prouver l'esprit, les connaissances et les talents artistiques de Junot, quand elle a rapporté *qu'il pouvait causer avec le cardinal.* Ainsi posé comme homme du monde, Maury n'inspirait pas la même vénération pour son caractère sacerdotal; quelques saillies et anecdotes rapportées par madame d'Abrantès montrent au moins en lui une singulière liberté d'imagination et de langage, ce qui ne l'empêchait pas, assure-t-on, de dire, chaque soir, le rosaire entier et de réciter le bréviaire à haute voix.

On a du cardinal Maury : *Éloge funèbre de monseigneur le Dauphin*; Sens, 1766, in-8°; — *Éloge du roi Stanislas le Bienfaisant*; 1766, in-8°; — *Éloge de Charles V, roi de France*; Amsterdam, 1767, in-8°; — *Discours sur la paix*; 1767, in-8°; — *Éloge de Fénelon*, 1771; in-8°; — *Panégyrique de saint Louis*; 1772, in-12 et in-8°; — *Réflexions sur les sermons de Bossuet*; Paris, 1772, in-12; — *Discours choisis sur divers sujets de religion et de littérature*; 1777, in-12. Ce volume contient un *Discours sur l'éloquence de la chaire*, un *Panégyrique de saint Augustin*, celui *de saint Louis* et les *Réflexions sur les sermons de Bossuet*; — *Discours* prononcé dans l'Académie Française, le 27 janvier 1785; Paris, in-4°; — *Principes d'éloquence pour la chaire et le barreau*; 1782, in-12 : volume qui n'est qu'une nouvelle édition des discours choisis, et que l'on a réimprimée en y comprenant le *discours* de réception à l'Académie; 1804, in-8°; 2e édition, sous ce titre : *Essai sur l'Éloquence de la Chaire, Panégyriques, Discours*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; 3e édition, publiée par Louis Siffrein Maury, neveu du cardinal, Paris, 1827, 3 vol. in-8°. On trouve à la suite et pour la première fois le *Panégyrique de saint Vincent de Paul*. Cette édition, dans laquelle on n'a point fait usage des améliorations que le cardinal avait lui-même indiquées dans celle de 1810, ne contient point non plus toutes les pièces de cette dernière édition, et mériterait beaucoup mieux le titre de *diminuée* que celui d'*augmentée*, que lui a donné le neveu du cardinal, qui crut convenable de remplacer quelques-uns des ouvrages de son oncle par de longues notes emphatiques, dont il était l'auteur; 4e édition, Paris, 1827, 3 vol. in-8° et in-12, avec portrait et fac-simile, contenant toutes les pièces de l'édition de 1810, plus l'*Éloge de Charles V* et le *Panégyrique de saint Vincent de Paul*; 5e et 6e éditions, Besançon, 1835 et 1838, 2 vol. in-8°; 7e édition, Paris, 1842, 2 vol. in-8°; 8e édition, Paris, 1845, 5 vol. in-18; — *Epistola pastoralis ad clerum et populum utriusque diœcesis suæ* (Montefiascone et Corneto); Rome, 1794, in-8°; — *Discours* prononcé pour sa réception à l'Institut, le 6 mai 1807, in-8° et in-4°, contenant l'*Éloge de l'abbé de Radonvillier*, académicien, mort en 1789, et qui n'avait pas eu de successeur; — *Mémoire pour le cardinal Maury*; Paris, 12 mai 1814, in-8°; — *Panégyrique de saint Vincent-de-Paul*; 1827, in-8°; — *Panégyriques de saint Louis et de saint Augustin*; 1827, in-8°; — *Œuvres choisies du cardinal J.-S. Maury*, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages; Paris, 5 vol. in-8°, avec portrait et fac-simile. Cette collection comprend, outre les ouvrages dont nous avons parlé, les discours prononcés par l'abbé Maury à l'Assemblée constituante, discours qui n'avaient été imprimés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, à mesure qu'il les prononçait, et qui n'ont été reproduits que dans cette édition. L'un d'entre eux a été réimprimé depuis sous le titre de : *De la Régence*, opinion émise à l'Assemblée nationale, le 22 mars 1791, annotée

et publiée par M. Hoffmons; Paris, 1842, in-8°. On a aussi imprimé : *Esprit, Pensées et Maximes de M. l'abbé Maury*; Paris, 1791, in-8°.

H. FISQUET (de Montpellier).

Vie du cardinal Maury, avec des notes et pièces justificatives (par son neveu); 1827, in-8°. — *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France pendant les premières années du dix-neuvième siècle*. — *Dictionnaire des Cardinaux*. — *Notizie Romane*, passim. — Poujoulat, *Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres*; 1855, in-8°.

* **MAURY** (*Matthew-F.*), astronome et hydrographe américain, né dans le comté de Spottsylvania (Virginie), le 14 janvier 1806. M. Maury, un des hommes les plus remarquables du Nouveau Monde, s'est fait lui-même à force de patientes et profondes études. Sa famille avait peu de ressources, et il ne reçut que des éléments limités d'instruction. En 1825, il obtint le grade d'enseigne (*midshipman*) dans la marine, et débuta sur la frégate *Brandywine*, chargée alors de ramener le général La Fayette en France. A son retour, il partit, au printemps de 1826, pour l'océan Pacifique, et joignit le sloop *Vincennes*, pour faire un voyage de circumnavigation, qui employa quatre ans. Après avoir subi un examen au retour, M. Maury fut envoyé de nouveau dans le Pacifique. Il commença son ouvrage sur la navigation dans l'entrepont du *Vincennes*, et le compléta sur la frégate *Potomac*, où il fut nommé lieutenant. Depuis son entrée dans la marine, il s'était livré à l'étude avec autant d'ardeur que de persévérance. Il apprit lui-même l'espagnol, en suivant un cours de mathématiques et de navigation dans cette langue. A son retour aux États-Unis, il fut nommé aux fonctions d'astronome dans l'expédition d'exploration de la mer au Sud, commandée par le capitaine Thomas Jones. Lorsque cet officier se retira, le lieutenant Maury se démit aussi de son poste, et plus tard il fut placé à la tête du dépôt des cartes instruments qui a servi de base à l'observatoire national et au bureau hydrographique, dont il est aujourd'hui directeur. Ses travaux pour organiser l'observatoire et le mettre sur un pied respectable ainsi que ses investigations sur les vents et les courants de la mer sont bien connus de tous ceux qui s'occupent de ces sujets. En 1854, le lieutenant Maury fit un voyage en Angleterre, et attira l'attention publique par ses recherches sur les courants de l'Océan, les vents particuliers, etc. C'est alors qu'il publia son ouvrage, *The physical Geography of the Sea*, avec des illustrations, des cartes et des plans, dont la réputation s'est peu à peu répandue en Europe. La seconde édition a paru en 1858, avec des améliorations considérables. — On lui doit aussi *Wind and current Charts*, qui présentent aujourd'hui au navigateur la plus riche et la plus complète collection de tous les documents météorologiques recueillis sur tous les points de l'océan Atlantique septentrional; — *Sailing Directions*, d'après les instructions desquelles les grands clippers des États-Unis sont parvenus, en suivant la route indiquée par le lieutenant Maury, à accomplir ces étonnantes traversées, qu'on a eu longtemps beaucoup de peine à croire réelles. Comme hommage à ses utiles travaux, il a reçu de l'empereur d'Autriche François-Joseph la grande médaille d'or établie pour les arts et les sciences, et du roi de Prusse une autre médaille d'or, accompagnée de celle qui a été frappée en l'honneur de l'ouvrage d'Alex. de Humboldt, le *Cosmos*. Après n'avoir eu dans la marine pendant longues années d'autre titre que celui de lieutenant, M. Maury a été nommé récemment capitaine de frégate (*mander*), et continue de diriger à Washington l'observatoire et le bureau hydrographique sous le nom de surintendant. Il est le premier qui ait donné une description complète de ce puissant courant appelé *Gulfstream*, qui n'avait été étudié qu'en partie par d'autres navigateurs. Il y a consacré plusieurs chapitres. Il débute de cette manière caractéristique : « Il est un fleuve au sein de l'océan : dans les grandes sécheresses, jamais il ne se tarit; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde; ses rives et son lit sont des couches d'eau froides, entre lesquelles coulent à flots pressés des eaux tièdes et bleues. C'est le *Gulfstream*. Nulle part dans le monde il n'existe un courant aussi majestueux. Il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi, et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace. Cet immense courant, qui se précipite en quelque sorte du milieu des bancs de Balsama, s'élance à travers l'océan, remonte au nord, s'infléchit à l'est, et vient atteindre les côtes de l'Europe, en conservant intactes et distinctes les eaux qu'il entraîne avec lui dans un trajet de plus de mille lieues. A sa sortie du golfe du Mexique, la largeur du Gulfstream est de quatorze lieues, sa profondeur de mille pieds, et la rapidité de son cours, qui s'élève d'abord à près de huit kilomètres par heure, diminue peu à peu, en conservant toutefois une vitesse relative encore considérable dans toute l'étendue de son vaste parcours. Sa température, beaucoup plus élevée que celle des milieux qu'il traverse, ne varie que d'un demi-degré par centaine de lieues. Aussi parvient-il, en hiver, jusqu'au delà des bancs de Terre-Neuve, avec les abondantes réserves de chaleur que ses eaux ont absorbées sous le soleil des zones tropicales. Alternativement plongé dans le lit du courant, ou en dehors des limites qu'il suit, le thermomètre indique des écarts de douze, et même quelquefois de dix-sept degrés. Comparé à l'air environnant, le contraste est plus frappant encore. Au delà du quarantième parallèle, lorsque l'atmosphère se refroidit parfois jusqu'au-dessous de la glace fondante, le Gulfstream se maintient à une température de plus de vingt-six degrés au-dessus de ce point. Dans de pa-

reilles conditions, on comprend l'influence directe et dominante qu'il ne peut manquer d'exercer sur les phénomènes météorologiques des régions qu'il traverse et des continents qu'il avoisine. Enfin, ses eaux, comme celles de toutes les mers très-riches en matières salines, se distinguent par leur teinte foncée et par leurs beaux reflets bleus, se dessinant en lignes nettes et tranchées sur le fond moins azuré des eaux communes de l'Océan. » J. CHANUT.

American Biography. — *Men of the Time.* — *Revue Contemporaine*, 30 avril 1859. — *Revue des Deux Mondes*, juillet 1858.

*MAURY (*Louis-Ferdinand-Alfred*), archéologue et érudit français, né à Meaux, le 23 mars 1817. Il fut attaché en 1836 à la Bibliothèque royale, qu'il quitta deux ans après pour étudier la médecine et le droit. Rappelé à la Bibliothèque royale en 1840, il passa en 1844 à celle de l'Institut comme sous-bibliothécaire. Il avait publié l'année précédente un *Essai sur les Légendes pieuses du moyen âge, ou examen de ce qu'elles renferment de merveilleux, d'après les connaissances que fournissent de nos jours l'archéologie, la théologie, la philosophie et la physiologie médicale*; Paris, 1843, in 8° : travail remarquable par la variété de l'érudition et la finesse de la critique. Depuis cette époque les religions et les divers phénomènes physiologiques, intellectuels et moraux qui se rattachent à cet ordre d'idées sont restés l'objet principal de ses études et de ses publications. Son ouvrage le plus important est une *Histoire des Religions de la Grèce antique*, Paris, 1857-1859, 3 vol. in-8°, qui expose avec un savoir abondant et judicieux la formation et les développements du polythéisme grec depuis ses lointaines origines jusqu'au siècle d'Alexandre. M. Maury a été élu en 1857 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Outre les deux ouvrages cités, on a de lui : *Les Fées du moyen âge, recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs, pour servir à la connaissance de la mythologie gauloise*; Paris, 1843, in-12 : dissertation que l'auteur a complétée par une note *Sur les Fatuæ* et les *Deæ Moeræ* (*Revue Archéologique*, 1848), et par l'article *Fée* (*Encyclopédie moderne*); — *De l'Hallucination envisagée au point de vue philosophique et historique*; Paris, 1845, in-8°; — *Considérations pathologico-historiques sur les hallucinations*; Paris, 1846, in-8°; — *Examen de certains points de l'itinéraire que les Arabes et les Persans suivaient au neuvième siècle pour aller en Chine*; Paris, 1846, in-8°; — *Recherches historiques et géographiques sur les grandes Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*; Paris, 1848, in-8° : travail développé par l'auteur dans un ouvrage intitulé : *Histoire des Forêts de la Gaule et de l'ancienne France, précédée de Recherches sur l'histoire des Forêts de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, et de Considérations sur les caractères des forêts des diverses parties du globe*; Paris, 1850, in-8°; et dans un mémoire *Sur la Topographie des anciennes Forêts de la France*, dans le *Recueil des Savants étrangers* de l'Académie des Inscriptions (1854); — *La Terre et l'Homme*; Paris, 1856, in-12; résumé des notions les plus récentes sur les révolutions du globe et sur les diverses races humaines avant la période historique; destiné à servir d'introduction à l'*Histoire universelle* publiée sous la direction de M. Duruy; — *La Magie et Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*; 1860, in-8°. M. Maury a publié dans divers recueils périodiques ou ouvrages collectifs (*Revue Archéologique, Annales Médico-Psychologiques du système nerveux, Athenæum français, Revue des Deux Mondes, Encyclopédie moderne*, etc.), beaucoup d'articles d'histoire naturelle, de géographie et de mythologie; il a été le collaborateur de M. Eugène Pelletan pour une *Histoire du Brahmanisme*; Paris, 1846, in-8°; de M. Guigniaut pour les deux derniers volumes des *Religions de l'Antiquité*; de M. de Clarac pour un *Manuel de l'histoire de l'Art chez les anciens*; Paris, 1847-1849, 3 vol. in-12. Il a publié, sur les manuscrits laissés par M. de Clarac, la fin du *Musée de Sculpture antique et moderne* de cet auteur, et il a traduit en français le texte allemand de l'ouvrage de Boisserée sur les *Monuments d'Architecture des bords du Rhin*; Munich, 1842, gr. in-fol. L. J.

Revue Européenne, 1er février 1860.

MAUSOLE (Μαύσωλος ou Μαύσσωλος), roi de Carie, fils aîné et successeur d'Hecatomnus, régna de 377 à 353 avant J.-C. On ne sait rien des premières années de son règne. Il paraît pour la première fois dans l'histoire en 362, comme un des dynastes grecs qui prirent part à la révolte générale des satrapes contre Artaxerxès Mnémon. Déjà maître de plusieurs forteresses et de villes florissantes, dont Halicarnasse était la plus remarquable, il profita de l'anarchie où était tombé l'empire perse pour étendre sa domination sur une grande partie de la Lydie et de l'Ionie aussi loin que Milet, et pour s'emparer des îles voisines. Bientôt son ambition s'étendit plus loin; il s'immisça dans les affaires intérieures de Rhode et de Cos, avec le projet de s'en rendre maître, et il réussit à renverser dans la première de ces deux îles la démocratie, qui fut remplacée par une oligarchie dévouée au gouvernement carien. Peu après il se joignit aux Rhodiens, aux Byzantins, aux habitants de Chios, qui avaient rejeté l'alliance athénienne. Il fut même, si l'on en croit Démosthène, le principal instigateur de cette guerre appelée la *guerre sociale*; il semble cependant qu'il n'y prit d'autre part que d'envoyer un corps de troupes à la défense de Chios. Il mourut après un règne de vingt-quatre ans, sans laisser d'en-

fants, et eut pour successeur sa femme et sœur Artémise. Le deuil de cette princesse, les honneurs qu'elle rendit à sa mémoire, le monument qu'elle lui éleva, et qui devint si célèbre sous le nom de *Mausolée*, ont été racontés à l'article Artémise. On sait qu'elle offrit un prix pour le meilleur panégyrique de Mausole, que beaucoup d'orateurs grecs y concoururent, et que Théopompe l'emporta sur ses rivaux. Ces éloges officiels n'ont pas empêché l'histoire de faire au dynaste carien des reproches assez graves. Les Athéniens eurent beaucoup à se plaindre de son ambition peu scrupuleuse. Il paraît aussi qu'il était avide d'argent et qu'il ne reculait devant aucun moyen pour s'en procurer. Mais il savait aussi le dépenser libéralement. Il embellit Halicarnasse, où il transporta le siége du gouvernement, place précédemment à Mylasa; il bâtit un palais splendide, une nouvelle place publique, des temples et beaucoup d'autres édifices. Les constructions élevées par ses ordres furent exécutées avec tant de goût et de magnificence que Vitruve les cite comme des modèles du genre. Il protégea aussi les sciences et fit un bon accueil à l'astronome Eudoxe. Y.

Diodore, XV, 90; XVI, 7. — Démosthène, *De Rhod. Lib.* — Strabon, XIV, p. 656. — Lucien, *Dial. mort.*, XXIV. — Polyen, VII, 23. — Thé.pompe, *Fragmenta*, dans les *Fragmenta Histor. Græcorum*, édit. Didot. — Vitruve, II, 8. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 6. — Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. II, p. 286.

MAUSSAC (*Philippe-Jacques* DE), helléniste français, né vers 1590, à Corneillan, près Béziers, mort en 1650, à Paris. Fils de Jean de Maussac, conseiller au parlement de Toulouse et auteur d'une traduction des *Offices* de Cicéron, il fut redevable à son père de la connaissance exacte qu'il acquit de la littérature ancienne ainsi que des relations qu'il forma de bonne heure avec les principaux savants, tels que Saumaise, Dupuy, Sirmond, etc. A peine sorti de l'adolescence, il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et recueillit sur quelques écrivains de l'antiquité des matériaux précieux, dont il sut tirer un excellent parti. Après avoir consacré sa jeunesse à des travaux d'érudition, il cessa de rien donner au public, probablement à cause des rares instants de loisir que lui laissaient ses fonctions au parlement. Dès 1619 il prenait le titre de conseiller. En 1628 il devint président à la chambre des comptes de Montpellier, et en 1647 premier président. Maussac a été loué par tous les savants de son temps. « Il passe, dit Baillet, pour un des plus judicieux et des plus habiles critiques, et il n'avait personne au-dessus de lui pour le grec. Il était grand admirateur de Casaubon, et il paraît l'avoir pris pour le modèle de sa critique. » On a de Maussac : *Harpocrationis Lexicon, cum notis et dissertatione critica*; Paris, 1614, in-4°; réimpr. par N. Blancard, à Leyde, 1683, in-4°, avec des notes de Henri de Valois : c'est la première édition critique qui ait été faite sur cet auteur; — *Psellus, de lapidum virtutibus*; Toulouse, 1615, in-8°. Ce volume contient en outre d'autres opuscules grecs, tels que le traité *Des Fleuves*, attribué à Plutarque, celui de Vibius Sequester sur le même sujet et un *Appendix* aux notes sur Harpocration; — *Aristotelis Historia Animalium*; Toulouse, 1619, in-fol.; à ses propres remarques Maussac a joint une traduction latine et un commentaire de Jules-César Scaliger; l'ouvrage est dédié à la république de Venise; — un recueil in-4° (Toulouse, 1621), contenant le *Ciceronianus* d'Érasme, deux harangues et des lettres inédites de Scaliger. P. L.

Colomiez, *Biblioth. choisie*, 112. — Baillet, *Jugem. des Savants*, II. — *Biogr. Toulousaine*, II.

MAUTHEVILLE. *Voy.* Langlois du Bouchet.

MAUTOUR (*Philibert-Bernard* Moreau de), littérateur et antiquaire français, né à Beaune, le 22 décembre 1654, mort à Paris, le 7 septembre 1737. Il appartenait à une famille de robe assez ancienne. Il fit ses études à Toulouse, et obtint les charges d'auditeur à la cour des comptes et de conseiller du roi. Il consacra dès lors tous ses loisirs à l'étude et à la littérature, et se forma une très-belle collection d'antiquités et de médailles anciennes. En 1701 l'Académie des Inscriptions l'admit au nombre de ses membres. Moreau de Mautour a beaucoup produit, et dans des genres bien différents; la liste de ses ouvrages se trouve dans Papillon : elle ne contient pas moins de soixante-six articles, dont les plus importants sont : *Abrégé chronologique de l'histoire universelle, sacrée et profane*, trad. du *Rationarium Temporum* du P. Petau; Paris, in-8° : les 2 premiers vol. sont de 1708; le 3e est de 1715. L'abbé Lenglet attribue ce dernier à l'abbé du Pin; — *Observations sur les Monuments trouvés dans l'église cathédrale de Paris*; Paris, 1711, in-4°; — *Journaux de la Campagne de Piémont et du siége de Montmeillan*; Paris, 2 vol. in-12, 1690 et 1692. L'abbé de Mautour ne semble avoir été que collaborateur à cette œuvre, qui parut sous le nom de son neveu Jacques Moreau de Brasey; — *Fables nouvelles*, trad. du latin de Jacques Regnier; Paris, 1685, in-12; — des poésies diverses, entre autres : *La Fontaine de Goussainville*, trad. du latin de Pierre Petit; Paris, 1699; — des pièces aux louanges de *Mlle des Houlières*, de *Mlle Scudéry*, de *Mme la comtesse de Nancy*, du *prince de Conty*, de la *marquise de Janson*, de la *reine Marie Leckzinska*, du *marquis de Turbilly*, de *Morosini, ambassadeur de Venise*, etc., etc.; — des traductions des *Regrets de Catulle sur la mort du moineau de Lesbie*; de l'*Épithalame sur les noces de Manlius et de Junie* du même auteur; de l'ode d'Horace, *Eheu fugaces*, etc.; — des *Discours* et des *Dissertations sur l'histoire des Amazones*; *Sur une figure de bronze, trouvée, en* 1709, *au village d'Ablainserette, entre Bapaume et Arras*; *Sur l'inscription trouvée*

à Autun : Deæ Bibracti; — *Explication d'une cornaline antique* que Mautour attribue à Alexandre et à Olympias; *Sur l'épitaphe d'un gladiateur*, trouvée à Lyon, en 1714; *Sur la divinité romaine*, Bonus eventus; *Sur une médaille d'or de Domitille; Sur la déesse Isis; Sur une médaille de Caligula; Sur le dieu Télesphore; Sur la Peur et la Pasleur*, divinités antiques; *Sur le nom du général des troupes de Maxence; Sur les principaux monuments de l'abbaye de Cîteaux*, etc.; *Mémoires pour servir à l'histoire de Dijon*, etc. Il fut l'éditeur des poésies fugitives publiées sous le nom de l'abbé Archimbaud, 5 vol. 1717. L—z—E.

Mercure, mars 1723; août et septembre 1723; février, 1725; octobre 1737, p. 2306. — Baudelot de Dairval, *Unité des Voyages*, t. II, p. 686. — *Mém. de Trévoux*, juillet 1704, p. 1131, juillet 1705, p. 1239, avril 1714: février 1715, p. 1367; décembre 1721; — Bernard, *Nouvelles de la République des Lettres*, décembre 1706, août 1707. — *Registres de l'Académie des Inscriptions*, 1703, 1717. — *Nouvelles littéraires du mois de décembre* 1714. — L'abbé Lenglet, *Méthode pour l'histoire*, t. III, p. 89, édit. in-4°. — Sallengre, *Mém. de Littérature*, an. 1715, P. 1re. — *Nouvelles de Littérature*, an. 1715, t. II, p. 8. — *Journal de Verdun*, novembre 1716, p. 98; juillet 1714; novembre 1718. — Le P. Banduri, *Bibliotheca Nummaria*, p. 185. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, t. II. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Le P. de Montfaucon, *Éloge de P.-B Mautour*, *supplement* à son *Antiquité expliquée*, p. 224. — Dom Félibien, *Histoire de Paris*, t. I. — Desmolets, *Mémoires de Littérature*, t. V et VI. — Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*, n° 24, 300.

MAUVAIS (*Félix-Victor*), astronome français, né à Maiche (Doubs), le 7 mars 1809, mort à Paris, le 23 mars 1854. Il avait fait ses études au séminaire de Besançon, où la ville l'entretenait à ses frais. Arrivé à Paris, il entra à l'institution Barbet en qualité de répétiteur de mathématiques. Grâce à sa bonne conduite et à ses efforts persévérants, il s'entoura de nombreux amis, parmi lesquels il faut compter principalement l'académicien Droz, qui le mit en relations avec Arago. En 1836 il entra à l'Observatoire comme élève astronome, et fut chargé des observations météorologiques. En 1843 il devint membre du Bureau des Longitudes, tout en gardant sa place d'astronome; il conserva cette position jusqu'en 1854, époque de la mort d'Arago. Mais, en vertu du décret du 2 mars de la même année, le Bureau des Longitudes ayant été séparé de l'observatoire, Mauvais dut quitter cet asile de la science, où il pouvait encore rendre de grands services. On dit que le chagrin qu'il en éprouva altéra tellement sa santé qu'il fut atteint subitement d'une fièvre chaude, et le 23 courant il se donna la mort. Le 21 novembre 1843, il avait été élu membre de l'Académie des Sciences, en remplacement de Bouvard. Après la révolution de Février, Mauvais, qui partageait les sentiments politiques d'Arago, représenta son département à l'Assemblée constituante, où il vota avec la gauche républicaine. On a de lui un grand nombre d'observations astronomiques, parmi lesquelles on compte la découverte de plusieurs comètes télescopiques; ces observations ont été consignées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Nous citerons : *Observation de la Comète découverte à Berlin, le 2 décembre 1839, par M. Galle*; — *Orbite parabolique de cette comète*, tom. X des *Comptes-rendus de l'Acad.*; — *Détermination de l'obliquité de l'écliptique par les observations solsticiales*, tom. XII et XIII. JACOB.

Docum. partic.

MAUVILLON (*Éléazar*), historien français, né le 15 juillet 1712, à Tarascon, mort en mai 1779, à Brunswick. Il professait la religion réformée; on ignore si c'est cette circonstance qui le fit passer en Allemagne, où il vécut d'abord en faisant des traductions et en donnant des leçons de langue française. Pendant quelque temps il fut secrétaire intime du roi de Pologne. Vers 1743, il alla s'établir à Leipzig, et fut appelé en 1758, au collége Carolinum de Brunswck pour enseigner sa langue maternelle. C'était un homme d'un caractère dur et opiniâtre, qui n'épargna pas plus les mauvais traitements à sa femme qu'à son fils. On a de lui : *Lettres françaises et germaniques, ou réflexions militaires, littéraires et critiques sur les Français et les Allemands*; Londres, 1740, in-12; — *Histoire du prince Eugène de Savoie*; Amsterdam, 1740, 5 vol. in-8°: on a également donné à la publication de cette histoire les dates de 1750, de 1755 et de 1770; — *Histoire de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse*; Amst., 1741, in-4°, ou 2 vol. in-12; — *Histoire de Pierre Ier, surnommé le Grand*; Amst. et Leipzig, 1742, in-4°, ou 3 vol. in-12; — *Histoire de la dernière Guerre de Bohême*; Amst., 1745, 3 vol. in-8°; Rouen, 1750, 4 tom. en 2 vol. in-12; Amst., 1756, 3 vol. in-12; — *Remarques sur les Germanismes*; Amst., 1747, in-8°; une nouvelle édition (ibid., 1753, 2 vol. in-8°) a été augmentée d'un *Traité de la Poésie françoise*; — *Droit public germanique*; Amsterdam, 1749, 2 vol. in-8°; — *Traité général du Style*; Amst., 1750, in-8°; — *Le Soldat parvenu, ou mémoires et aventures de M. de Verval dit Bellerose*: Dresde, 1753, 2 vol. in-12, fig.; ce roman, souvent réimprimé, est une suite des *Mémoires et Aventures d'un honnête Homme* de l'abbé Prévost; — *Cours complet de Langue Française*; Dresde, 1754, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Gustave-Adolphe*; Amst., 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12; trad. en suédois par Gjœrwell (Stockholm, 1765, in-4°), et en allemand avec additions (Breslau, 1775-1777, 2 vol. in-8°); — *Dictionnaire des Passagers, français-allemand et allemand-français* (avec Frisch); Leipzig, 1766, in-8°; — *Histoire d'Yvan III*; Londres, 1766, in-12; — *Paradoxes moraux et littéraires*; Amst., 1769, in-8°. Mauvillon a encore traduit *Voyage de Nicolas Klimmius dans le monde souterrain* (Copenhague [Dresde], 1741, in-8°, fig.); *L'Anti-Paméla, ou la fausse innocence*

(Amst., 1743, in-12); *Voyage d'Ant. Ulloa dans l'Amérique méridionale* (Amst., 1751-1752, 2 vol. in-4°), et *Discours politiques de Hume* (1753, in-8°). P. L.

Achard, *Dict. de Provence*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Meusel, *Lexikon*.

MAUVILLON (*Jacob*), ingénieur et littérateur allemand, fils du précédent, né le 8 mars 1743, à Leipzig, mort le 11 janvier 1794, à Brunswick. La dureté de son père le rendit tellement malheureux qu'il ne trouva d'autre moyen d'y échapper que la fuite. Forcé malgré lui d'étudier la théologie, puis le droit, il s'engagea à dix-sept ans dans le régiment hanovrien de Wallmoden (1760), assista à plusieurs campagnes et s'éleva au grade d'enseigne (1765). A la conclusion de la paix, il accepta une place secondaire dans l'école d'Ilefeld (1766), d'où il passa à Cassel comme professeur des sciences militaires et ingénieur des ponts et chaussées (1771). Après avoir résigné ces dernières fonctions en 1775, pour se livrer avec plus de suite à ses travaux littéraires, il était sur le point d'accompagner en Amérique le général Heister, lorsqu'il fut nommé capitaine au corps des cadets (1778). Malgré les dégoûts et les ennuis qu'il ressentit, malgré l'offre du roi de Prusse qui lui envoya un brevet de capitaine, il continua de résider dans la Hesse jusqu'en 1785, époque où il fut appelé à Brunswick avec le grade de major. Il y enseigna la tactique, puis la politique, et y mourut d'une hydropisie contractée à la suite d'un rhume violent. Selon MM. Haag, « Mauvillon était d'un caractère franc et ouvert, mais vif et impétueux, simple, bienveillant, désintéressé, en même temps fier, indépendant, n'obéissant qu'à la voix de la vérité et de la justice. Il fut l'ami de Mirabeau et l'enthousiaste partisan de la révolution française. Ses ennemis, et il s'en était attiré un grand nombre par son esprit sarcastique, ont cherché dans ses écrits quelques opinions bizarres, quelques pensées fausses ou hasardées, et l'on a négligé les trésors de vérité qu'ils renferment. Son style est énergique, facile, mais négligé. On peut dire à son honneur qu'il n'a jamais écrit une ligne qui fût contraire à ses principes. » Parmi ses nombreux ouvrages, écrits en français et en allemand, nous citerons : *Ueber den Werth einiger teutschen Dichter* (De la Valeur de quelques Poëtes allemands), avec le poëte Unzer; Francfort et Leipzig, 1771-1772, 2 vol. in-8°; — *Sammlung von Aufsætzen ueber Gegenstænde aus der Staatskunst, Staatswirthschaft und neuesten Staatengeschichte* (Recueil de Mémoires sur des objets de politique, d'économie politique et d'histoire moderne); Leipzig, 1776-1777, 2 part. in-8°; — *Physiokratische Briefe* (Lettres physiocratiques); Brunswick, 1780, in-8°; — *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne;* Dessau, 1782, in-8°; Leipzig, 1788, in-8°; — *Einleitung in die sæmtlichen militærischen Wissenschaften*, etc. (Introduction à toutes les sciences militaires, etc.); Brunswick, 1783, in-8°; — *Essai historique sur l'art de la guerre pendant la guerre de Trente Ans;* Cassel, 1784, in-8°; augmenté en 1789, et traduit en anglais, ce morceau avait d'abord paru en 1783 dans *le Portefeuille historique;* — *Zoologie géographique* (avec Zimmermann); Cassel, 1784, in-8°; — *Dramatische Spruechwœrter* (Proverbes dramatiques); Leipzig, 1785, 2 part. in-8°; réimpr. sous le titre de *Gesellschaftstheater*, en 1790; — *Das zum Theil einzige wahre System der christlichen Religion* (Le système de la religion chrétienne, le seul vrai en partie); Berlin, 1787, in-8° : c'est le développement d'un traité qu'il avait composé dans sa jeunesse sur les *Faux raisonnements de la religion chrétienne*, et dont le manuscrit avait été perdu dans la faillite d'un libraire de Hollande; — *Man und Weib in ihren gegenseitigen Verhæltnissen geschildert* (L'Homme et la Femme, dans leurs rapports mutuels); Leipzig, 1791 (1790), in-8° : écrit en faveur des femmes, que Brandes avait attaquées; — *Gerichtliche Verhœre*, etc.; Brunswick, 1791, in-8° : réponse à un libelle intitulé : *Bahrdt mit der eisernen Stirn* (Bahrdt au front d'airain), dirigé contre lui et rédigé, non par Zimmermann, comme le croyait Mauvillon, mais par Kotzebue et Markard; — *Geschichte Ferdinand's Herzogs von Braunschweig-Lueneburg* (Histoire du duc Ferdinand de Brunswick); Leipzig, 1794, in-8°; — *Mauvillon's Briefwechsel* (Correspondance); Brunswick, 1801, in-8° : publiée par le fils aîné de l'auteur. Mauvillon a traduit du français en allemand les *Lettres* de Mme de Sévigné (1765, t. Ier, in-12); l'*Histoire philosophique des deux Indes* de l'abbé Raynal (Hanovre, 1774-1778, 7 part. in-8°); la dissertation *Sur les richesses* de Turgot (Lemgo, 1775, in-8°); *La Monarchie prussienne* (1) de Mirabeau (Leipzig, 1793-1795, 4 vol. in-8°); et de l'italien il a traduit *Roland furieux* (1777-1778, 2 vol. in-8°). Il a publié sa correspondance avec Mirabeau sous ce titre : *Lettres du comte de Mirabeau à un de ses amis en Allemagne* (1786-1790), *avec un avant-propos;* Brunswick, 1792, in-8°, trad. en allemand. Enfin Mauvillon a collaboré à plusieurs recueils allemands, tels que *Teutsch. Museum, Journal von Teutschland, Berlin. Monatschrift, Schleswig. Journal, Bibliothek*

(1) Ce fut en 1785 que Mauvillon vit Mirabeau à Brunswick; il se prit aussitôt pour lui d'une amitié des plus vives. L'année suivante il arrêta avec lui le plan d'un grand ouvrage philosophique sur la monarchie prussienne, et lui fournit avec ardeur tous les matériaux nécessaires. On traita avec le libraire Fauche, de Hambourg, l'ouvrage devait paraître en Suisse sous le nom des deux collaborateurs. Mais Mirabeau annula sans aucun motif ces diverses conventions, et publia le livre sous son nom seul, à Londres (1788, 4 vol. in-4°).

von Lemgo, *Allgem. Litteraturzeitung*, *Casseler Zuschauer*, etc. P. L.

Nouv. Biogr. des Contemp. — Haag frères, *La France protestante.* — Meusel, *Lexikon.*

MAUZAISSE (*Jean-Baptiste*), peintre français, né à Corbeil, le 1er novembre 1784, mort à Paris, le 15 novembre 1844. Fils d'un organiste de Corbeil, il entra à quatorze ans dans l'atelier de Vincent, et fut souvent obligé pour vivre de manger le pain que lui donnaient ses camarades. Son premier tableau, *L'Arabe pleurant son cheval*, eut un grand succès au salon de 1812, lui valut une médaille de 1re classe, et fut placé au musée d'Angers. Enthousiaste pour son art et peu confiant dans son talent, il ne chercha pas et négligea même la protection de personnes influentes. Aussi ne fit-il pas fortune. Mauzaisse a rempli une carrière laborieuse et honnête. Il a travaillé à plusieurs œuvres de Gros. On a de lui : *La mort de Clorinde* (1817), au musée de Bordeaux; — *L'Arioste et les brigands* (1817); de la galerie du Luxembourg ce tableau a passé à celle du Louvre; — *Laurent de Médicis au milieu des savants et des artistes* (1819), à la galerie du Palais-Royal; — *Portrait équestre de Henri IV*, pour le château de Fontainebleau; — *Martyre de saint Étienne* (1824), à la cathédrale de Bourges; — *Saint Clair guérissant les aveugles* (1831), à la cathédrale de Nantes. Mauzaisse a peint pour le musée de Versailles : *Bataille de Fleurus*, en 1794 (1837); — *Louis VII allant prendre l'oriflamme à Saint-Denis* (1840); — *Philippe-Auguste faisant élever la grosse tour du Louvre* (1841), *La Reddition de la citadelle de Cambrai, en* 1667; — *La Prise du château de la Pietra, en* 1796; — *Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau*; *la Bataille de Valmy, en* 1792; — *la Bataille de Fleurus, en* 1799; plusieurs portraits en pied. Il a peint plusieurs grisailles au Louvre et les sujets suivants, dans diverses salles : *La Sagesse divine, escortée des Vertus, inspirant des lois aux rois et aux législateurs*; — *Prométhée animant l'homme*; — *Le Temps montrant les ruines qu'il fait et les chefs-d'œuvre qu'il découvre.* GUYOT DE FÈRE.

Annuaire statistique des Artistes français, 1836. — *Journal des Beaux-Arts*, 30 novembre 1844. — *Livret du Musée de Versailles.*

MAUZINHO. *Voy.* QUEVEDO.

MAVOR (*William-Fordyce*), savant littérateur anglais, né le 1er août 1758, près d'Aberdeen, mort le 29 décembre 1837, à Woodstock. Venu de bonne heure en Angleterre, il fut dès l'âge de dix-sept ans sous-maître au collége de Burford, et dirigea l'éducation des enfants du duc de Marlborough; avec l'aide de cette puissante famille, il entra en 1781 dans les ordres, obtint les bénéfices de Hurley et de Stonefield, et devint curé de Woodstock, où il avait fondé une académie particulière. En 1797 il fut reçu docteur en droit par l'université d'Aberdeen. Durant le cours de sa longue vie, Mavor se consacra constamment à la propagation des sciences ainsi qu'à l'éducation de la jeunesse; aucun auteur de cette époque n'a écrit un plus grand nombre d'ouvrages et n'a vu son nom entouré d'une popularité plus justement méritée. Nous citerons de lui : *Miscellanies in verse*; 1779, in-8°; — *La Sténographie universelle*; 1779, in-8°; — *Geographical Magazine*, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, ainsi qu'un *Dictionnaire d'Histoire naturelle* (1784, 2 vol. in-fol.), a été publié sous le nom de Martyn; — *Blenheim, a poem*; 1787, in-4°; — *Poems*; 1793, in-8°; — *Appendix to the Etonian Latin Grammar*; 1796, in-12; — *Mélanges pour la Jeunesse*; 1796, in-12; 1804, 2 vol. in-8°; — *Historical Account of the most celebrated Voyages, Travels and discoveries from the time of Columbus to the present period*; Londres, 1796-1801, 25 vol. gr. in-18 : cette collection a été reproduite à Londres, 1810, en 31 vol. in-18, fig. (y compris les *British Tourists*, 1807, 6 vol.); et il en a paru une édition nouvelle, encore augmentée; ibid., 1814-1815, 28 vol. gr. in-18, fig.; — *The British Cornelius Nepos*; Londres, 1798, in-12; — *Elements of natural History*; ibid., 1799, in-12; trad. en français par Breton : *Le Buffon des enfants*; Paris, 1802, 1807, 2 vol. in-12; — *The modern Traveller*; ibid., 1800, 4 vol. in-12; — *L'Abécédaire anglais*; ibid., 1801, in-12; petit livre élémentaire, qui a eu plus de trois cents éditions; — *Universal History, ancient and modern, to the peace of* 1802; ibid., 1802, 1814, 25 vol. in-18; — *Proverbes divers*; ibid., 1804, in-12; — *Collection de Catéchismes*; ibid., 1810, 2 vol.; — *Points of Husbandry* de Tusser; nouv. édit., 1812, in-4°. On a encore de Mavor des sermons, des histoires d'Angleterre, de Rome et de la Grèce, des articles dans les journaux scientifiques, etc. K.

Gentleman's Magazine, 1838.

MAVROCORDATO (*Alexandre*), grand-drogman de la Porte Ottomane, diplomate et écrivain grec, né vers 1637, mort en 1709. Son père, nommé Pentéli, avait quitté l'île de Chio pour aller vendre des soies à Constantinople, et s'était établi dans le quartier du Phanar (1), où étaient groupés les négociants grecs. L'un d'eux, nommé Scarlatos, chargé d'approvisionner le sérail de bœufs et de moutons, avait acquis tant de richesses, et par elles tant d'influence auprès du divan, que deux princes de Valachie et de Moldavie se disputèrent sa protection. Pentéli s'enrichit en épousant la fille du négociant. De ce mariage naquit Mavrocordato, qui aima plus tard à porter le nom de son riche grand-père, et se fit appeler Scarlati. Il fut élevé en

(1) Le Phanar est une des cinq ou six villes très-distinctes que l'on peut compter dans Constantinople; la race grecque s'y est conservée, avec la langue, les habitudes, le caractère et le genre d'esprit, qu'elle avait sous les Paléologues; c'est une petite Byzance qui a subsisté parmi les Turcs.

Italie, apprit les langues de l'Europe à Rome, au collége grec de Saint-Athanase, la médecine à Padoue, et prit à l'université de Bologne le grade de docteur en philosophie et en médecine. Avant de quitter l'Italie, il publia un ouvrage sur la circulation du sang, et le dédia au grand-duc de Toscane, en qui il avait trouvé un protecteur. De retour à Constantinople, il professa la rhétorique dans l'école du Phanar, et commença dès lors à se faire un nom parmi ses coreligionnaires. A titre de médecin, il s'introduisit dans plusieurs familles turques ; quelques cures heureuses le mirent en faveur, et il commença à s'approcher de quelques grands dignitaires de l'empire. Mais la profession de médecin n'offrait pas assez de sécurité en Orient; il y renonça; les études qu'il avait faites en Italie lui offraient une autre ressource. Il succéda à Panayoti dans la place de grand-drogman (1673); il savait le turc, l'arabe, le persan; il connaissait toutes les langues de l'Europe, y compris le latin, qui était encore la langue de la diplomatie, et était instruit des intérêts et de la politique des diverses cours de l'Europe. Il avait les qualités d'un diplomate, la connaissance de l'histoire, celle du cœur humain, l'esprit de conciliation, et une grande habileté de langage. D'interprète il devint facilement négociateur; la fierté habituelle des Turcs et leur ignorance de notre langue et de nos usages les mettaient dans l'impossibilité de traiter directement avec les Européens ; on se servit donc des talents de Mavrocordato. Il fut chargé en 1681 de défendre auprès du gouvernement impérial les intérêts du parti hongrois, qui s'était mis sous la protection des Turcs, et de Tékéli, qui s'était réfugié chez eux. Les conférences furent d'ailleurs conduites de façon à amener la guerre, que souhaitait le grand-vizir; Mavrocordato suivit l'armée turque au siége de Vienne, et assista à sa déroute complète en 1683. Mais il se trouvait aussi exposé aux mêmes vicissitudes de fortune que les grands dignitaires de l'empire. Il fallut toute la dextérité et toute la souplesse de son esprit, pour se maintenir à ce rang, et surtout pour y remonter chaque fois qu'il en tomba. Favori des vizirs Achmet Kupruli et Kara Moustafa, il fut entraîné dans la disgrâce de ce dernier. On l'accusa d'avoir dérobé à la connaissance du divan les propositions de paix de la cour de Vienne en 1681, et d'avoir entretenu le vizir dans l'espoir de se créer en Hongrie un royaume indépendant. Menacé d'une sentence de mort, il donna toute sa fortune pour se racheter, et perdit sa place d'interprète (1683). On le regretta; il fut rappelé par un autre grand-vizir. Tandis qu'il négociait à Vienne, en 1688, il reçut la nouvelle de la destitution de son nouveau protecteur, craignit encore une fois pour sa tête, et eut l'adresse de se faire retenir prisonnier par la cour de Vienne jusqu'à la mort du nouveau vizir, son ennemi. Lorsque après six années d'une guerre malheureuse les Turcs songèrent de nouveau à traiter, ce fut encore Mavrocordato qu'ils envoyèrent à Vienne. Son habileté fut encore inutile; on a supposé aussi, mais sans preuves, que l'influence et peut-être l'argent de la France avaient eu assez de pouvoir sur Mavrocordato pour l'empêcher de mener à bonne fin des négociations qui eussent permis à l'Autriche de porter toutes ses armées sur le Rhin. Cette guerre funeste à l'empire turc dura jusqu'à 1698; le traité qui la termina fut l'ouvrage de Mavrocordato. Dans les longues et difficiles conférences de Carlovitz, il eut à débattre, lui seul, les intérêts de la Turquie avec les envoyés de l'Autriche, de la Pologne, de la Russie et de Venise; il discuta avec chacun dans sa langue; il rapprocha ces représentants de puissances alliées sur des questions d'étiquette qui menaçaient de rompre les négociations, et sut les diviser sur les points importants. Le traité qu'il réussit à conclure assurait à l'empire turc quelques années d'une paix nécessaire, au prix de la Hongrie, de la Transylvanie, et de la Morée. Comme il avait trouvé moyen de servir en même temps les intérêts de l'Autriche et ceux de la Turquie, il reçut de Léopold le titre de comte de l'empire, et du sultan celui de secrétaire d'État. Les Grecs depuis la domination byzantine ont toujours aimé les titres honorifiques; il prit à cette occasion celui d'*illustrissime*, ἐκλαμπρότατος. Après la paix de Carlovitz, il fut tout-puissant sur l'esprit de Moustafa II, et forma avec Husséin-Kupruli et Rami-Pacha un triumvirat qui gouverna quelque temps l'empire turc. Ces trois hommes, frappés de la décadence militaire de la Turquie, voulaient qu'elle réparât les échecs de la guerre par des réformes intérieures et des améliorations administratives. Mais beaucoup de Turcs s'indignaient d'un traité de paix qui avait livré tant de provinces, et en accusaient l'auteur. Mavrocordato fut quelque temps en disgrâce; il se tint à l'écart, sachant plier, mais ne connaissant pas le découragement. Puis, après un entretien qu'il eut avec le sultan, un grand-vizir fut destitué, et Rami-Pacha, son ami, fut nommé grand-vizir. Rami, qui gouverna trop peu de temps, s'occupa d'administration, de finances, de police, et même d'industrie. Mais une sédition militaire renversa à la fois le vizir et le sultan (1703), et Mavrocordato fut réduit à fuir et à se cacher. Rappelé par Achmet III, il rentra en faveur, et mourut riche et puissant, en 1709.

On l'a accusé comme tous les Phanariotes de n'avoir pas travaillé à relever sa patrie. On a remarqué qu'il n'avait pas profité de son rôle de négociateur pour introduire dans les traités quelques stipulations favorables à ses concitoyens. C'est peut-être qu'il aimait mieux devoir ces concessions aux Turcs qu'aux étrangers. Avec l'influence de Mavrocordato dans le divan coïncident les premières améliorations qui furent apportées au sort des chrétiens; Husséin-Kupruli et Rami-Pacha ont fait beaucoup pour eux, et

l'on peut croire qu'ils se sont inspirés des conseils de Mavrocordato. La régénération de sa race fut la pensée de toute sa vie. Mais il n'appelait pas de ses vœux une indépendance conquise par les armes. Son désir d'émancipation n'était pas mêlé de haine contre les Turcs. Il voulait que sa nation se relevât comme il s'était élevé lui-même, qu'elle se résignât à vivre sous un sultan, qu'elle le servît même pour avoir le droit d'être quelque chose dans l'empire, qu'elle s'emparât peu à peu des hautes fonctions, et qu'à force de docilité, de zèle et d'intelligence, elle comblât l'intervalle entre les vaincus et les vainqueurs. Il lui semblait qu'il n'était pas besoin de révolution, et que la race grecque ressaisirait son rang sans secousse et presque sans effort, et régnerait un jour au milieu des Turcs. Un des traits remarquables de Mavrocordato, c'est son attachement au schisme grec et sa haine pour l'Église latine. Par là encore il ressemble à tous les Phanariotes et rappelle les anciens Byzantins. Au dix-septième siècle, les prêtres catholiques, habilement dirigés par les jésuites, et soutenus par la France, faisaient une propagande si active que le schisme grec disparaissait des îles et semblait près de s'éteindre même à Constantinople. Mavrocordato mit tout en œuvre pour le relever. Il composa des écrits pour le défendre, et sut intéresser les Turcs à le protéger. Pendant les conférences de Carlovitz, il s'opposa énergiquement à la prétention qu'avait l'empereur d'obtenir la garde du saint-sépulcre. Il fit tous ses efforts pour enlever les lieux saints aux catholiques et les donner aux Grecs. Enfin l'autorité qu'il prit parmi sa nation et son influence chez les Turcs marquent la fin des apostasies, si nombreuses auparavant parmi les Grecs, et la décadence de l'Église latine d'Orient. Il désirait que la race grecque, avec sa croyance propre, conservât aussi sa langue pure du mélange des mots turcs et des tournures des langues de l'Occident. Sa correspondance est pleine de recommandations à ce sujet. Il voulait que le grec ancien fût enseigné dans les écoles, et il avait l'ambition de faire renaître chez les Grecs une langue savante et littéraire, en même temps qu'une société éclairée et polie. A l'exception du traité de médecine qu'il publia en Italie, il écrivit tous ses ouvrages en grec, et se rapprocha autant qu'il était possible de la langue des anciens.

On a d'Alexandre Mavrocordato : *Pneumaticum Instrumentum, sive de usu pulmonum et respiratione ex sanguinis circulatione*; Bologne, 1664, in-12 ; Francfort, 1665, et Leipzig, 1682, in-12 : ouvrage qui contribua à mettre en lumière la découverte récente de Harvey, et qui fut traduit en allemand, en français et en espagnol; — une *Histoire Sacrée*, ou histoire des juifs ; publiée par les soins de son fils, à Bucharest, 1716; — une *Grammaire de la Langue Grecque moderne;* Venise, 1745 ; — un recueil de pensées, φροντίσματα; Vienne, 1805; — un livre *Sur la paix*, adressé aux Allemands; — des lettres, dont lusieurs ont été publiées dans un recueil intitulé 'Επιστολάριον ἐκ διαφόρων ερανισθέν; Constantinople, 1804. Il a laissé en manuscrit : un traité de *Rhélorique;* — un commentaire sur le traité d'Aristote Περὶ γενήσεως καὶ φθορᾶς; un ouvrage de théologie, Περὶ τῆς θείας οὐσίας καὶ τῶν τριῶν αὐτῆς ἰδιοτήτων; — une *Histoire des Romains* en trois volumes, qui se trouve dans la bibliothèque de l'université d'Athènes ; — des *Préceptes de droit civil;* — des *Mélanges* de philosophie et de littérature; — un *Journal* de plusieurs années de sa vie, récemment découvert par M. Ed. Lebarbier. On sait enfin qu'il travailla à une histoire universelle et qu'il s'en occupa surtout pendant les trois années de son séjour en Autriche; mais on ignore jusqu'où cet ouvrage fut conduit.

FUSTEL DE COULANGES.

Cantémir, *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'Empire Ottoman*. — Tournefort, *Voyage du Levant*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — Zallony, *Essai sur les Phanariotes*; 1824. — Pappadopoulo Vreto, Νεοελληνικὴ φιλολογία; Athènes, 1852-1854. — Vlastos, Χιακά. — P. Argyropoulo, *Discours prononcé à l'université d'Athènes*, le 28 septembre 1852.

MAVROCORDATO (*Nicolas*), fils du précédent, mort en 1730. Il obtint la charge de grand-interprète du divan, lorsque son père fut envoyé comme plénipotentiaire à Carlovitz, et devint plus tard hospodar de Moldavie. Les Roumains des principautés danubiennes étaient libres, sous la seule condition de payer un tribut, et nommaient eux-mêmes leurs chefs, que la Porte se réservait seulement le droit de confirmer. Lorsque la Turquie, voulant s'assurer de la fidélité de ces provinces, trop voisines des Russes, forma le dessein de les assujettir tout à fait, elle chargea des Grecs du Phanar d'aller y régner en son nom. Nicolas Mavrocordato fut le premier qu'elle nomma hospodar de Moldavie (1709) Rappelé par la Porte, sous prétexte qu'il manquait d'énergie, il fut rétabli huit mois après ; puis, après la destitution d'Ét. Cantacuzène, le dernier des chefs nationaux, il devint hospodar de Valachie. « Avec Cantacuzène, dit un chroniqueur moldave, s'éteignit la dernière étincelle de l'indépendance valaque. » En effet Mavrocordato n'était envoyé de Constantinople que pour assouplir les Roumains au joug des Turcs, augmenter le tribut, et fermer le pays aux étrangers. Ce Grec du Phanar n'avait rien de commun avec les sujets auxquels on l'imposait ; il n'était pas de leur race et ne parlait pas leur langue. Les Roumains avaient un régime féodal, une noblesse militaire et des institutions libres : toutes choses inconnues aux Phanariotes. Mavrocordato s'appliqua à transformer son peuple à l'image des Grecs. Il commença par s'entourer d'une cour brillante, chose nouvelle chez cette population simple et pauvre ; pour la composer, il avait eu soin de se faire accompagner d'un bon nombre de Grecs de Constantinople. On vit renaître sur les bords du Danube

l'ancien cérémonial de la cour de Byzance; on se prosterna devant le prince; on reprit dans le langage officiel tous les pompeux superlatifs dont le nom des empereurs grecs était autrefois entouré. Les usages de Constantinople furent importés à Bucharest; le costume national fut rejeté comme trop simple, et remplacé par le costume grec aux couleurs éclatantes ou par les longues robes des Turcs. La langue même du pays fut exclue de la cour, ne tarda pas à être bannie des salons, et fut reléguée dans la classe des paysans, qui ont su la conserver. Les écoles nationales furent presque toutes fermées, et la jeunesse dut apprendre le grec. On peut bien penser qu'à l'exception de ceux qui briguaient les nombreuses et brillantes dignités du petit État, les Roumains ne se prêtèrent pas volontiers à cette transformation. Ces Grecs qui leur venaient de Turquie furent toujours impopulaires. Les qualités personnelles de l'hospodar, la finesse de son esprit, l'attrait de sa conversation, sa douceur indulgente, sa prodigalité, ne pouvaient lui concilier que quelques courtisans. La guerre qui survint en 1716 ayant amené les Autrichiens dans les provinces danubiennes, le peuple les accueillit comme des libérateurs. Il suffit d'un détachement de douze cents hommes pour renverser l'hospodar, qui fut emmené prisonnier et enfermé deux ans à Hermanstadt: preuve certaine de sa fidélité aux Turcs et de la haine de ses sujets. Le traité de Passarovitz lui rendit sa principauté. Ses ennemis et ses concurrents avaient activement travaillé à Constantinople pour obtenir sa destitution; mais la Porte montra qu'elle tenait à conserver cet agent si dévoué, et fit de son rétablissement dans sa dignité une condition de la paix. De retour à Bucharest, Mavrocordato punit rigoureusement les amis des Autrichiens, et quoique la cruauté ne lui fût pas naturelle, il proscrivit un grand nombre de boyars, et même quelques évêques. Les milices nationales furent licenciées, et le prince s'entoura d'une garde de soldats turcs et albanais. Puis il recommença à gouverner comme par le passé; les ministres, les gouverneurs de provinces furent des Grecs; il fallut un ordre exprès de la Porte pour que certaines fonctions inférieures fussent laissées aux indigènes. L'hospodar accoutuma les boyars à l'obéissance en les attirant à sa cour, en les retenant par les liens de la vanité ou du plaisir; il les affaiblit encore en les divisant. L'égalité qui avait existé jusque là dans ce corps était un gage d'union, et le rendait redoutable. Il établit trois classes parmi les nobles; ce fut la faveur du prince qui distribua les rangs; chaque classe eut ses priviléges, c'est-à-dire un titre plus ou moins pompeux et un galon d'or plus ou moins large sur les vêtements; cette noblesse guerrière se transforma ainsi en noblesse de cour. Singulière politique, qui tendait à restaurer une sorte de société byzantine aux dépens de la nationalité roumaine et au profit de la domination turque. La Porte, qui avait d'abord destitué Mavrocordato comme peu énergique, apprécia ensuite cette habileté, qui valait mieux que l'énergie, et le laissa gouverner jusqu'à sa mort, qui arriva en 1730. Ce règne de douze ans fut un des plus longs que l'on vit en Valachie.

Nicolas Mavrocordato n'était pas seulement un politique adroit; il ressemblait à son père par toutes les qualités de l'esprit. Ce prince si peu guerrier, qui se laissa emmener si facilement par un colonel autrichien, était un homme éclairé, un esprit délicat, grand amateur de livres, et qui se plaisait au milieu des savants et des littérateurs. Comme il voulut faire de la Valachie une nouvelle Grèce, il y fonda des écoles, y rassembla une bibliothèque, et créa une imprimerie à Bucharest. Le développement intellectuel de leur race est une des choses qu'ont le plus souhaitées les hommes de cette famille. Le singulier ici est d'avoir provoqué ce développement de l'esprit grec chez un peuple d'une autre race, où tant d'efforts devaient avoir peu de résultat. Mavrocordato appela à sa cour quelques savants allemands et s'entoura surtout d'écrivains grecs. Il fit publier quelques-uns des ouvrages de son père; il en composa lui-même. On a de lui un *Livre des Devoirs* (Περὶ καθηκόντων), traité de morale générale écrit dans le goût ancien, et qui rappelle un peu le *De Officiis* de Cicéron; ce livre, publié d'abord par les soins du prince à Bucharest, en 1719, fut réimprimé avec une traduction latine à Leipzig, en 1722; — *Theatrum politicum*, traduit du latin en grec, publié à Leipzig, en 1766. — *Les loisirs de Philothée* (Φιλοθέου πάρεργα), imprimés sans nom d'auteur à Vienne, en 1800; la Bibliothèque impériale en possède un manuscrit plus complet que l'édition qui a été publiée.

Nicolas Mavrocordato avait un frère aîné, du nom de *Jean*, qui le remplaça comme grand-drogman en 1709, et qui plus tard, pendant sa captivité à Hermanstadt, administra la Valachie à sa place. Il se montra, comme Nicolas, fidèle aux Turcs, et obtint d'eux l'hospodarat de Moldavie. Il le conserva peu de temps, et mourut vers 1720; quelques-uns croient qu'il fut empoisonné. F. DE C.

MAVROCORDATO (*Constantin*), fils du précédent, lui succéda dans sa principauté, en 1730. Les boyars avaient encore le droit d'élire le chef de la province, et soumettaient seulement leur choix à l'approbation de la Porte. Il est vrai que leurs dissensions permettaient au gouvernement turc de se décider entre plusieurs concurrents et d'en avoir toujours un à son gré. A la mort de son père, Constantin trouva moyen de se faire élire. Mais un compétiteur, un Phanariote du nom de Racoviça, qui avait aussi son parti, se rendit à Constantinople, distribua 150,000 piastres dans le divan, et obtint l'hospodarat. Mavrocordato, dépossédé, courut aussitôt lui-même à Constantinople, offrit de doubler

le tribut que payait la Valachie, et fut réintégré dans sa dignité. La province était ainsi adjugée au plus offrant, et c'était elle qui payait. Chassé quelques mois après, au moment de la déposition d'Achmet III, il fut rétabli dès l'année suivante par Mahmoud I[er]. C'est à partir de cette époque que la Porte s'affranchit de la vaine formalité de faire élire les hospodars par la province, et les nomma directement; les Roumains perdirent même l'apparence de la liberté. De 1730 à 1763, Mavrocordato fut dépossédé sept fois par la Porte; il paya sept fois sa réinstallation avec l'argent des principautés. Il avait porté à 1,500,000 francs le don que la province faisait au divan à l'avénement d'un nouveau chef; les Turcs avaient donc intérêt à changer souvent les hospodars. Il régna sous ce titre quatre fois en Valachie et trois fois en Moldavie. C'était un usage du divan, lorsque les plaintes lui parvenaient trop nombreuses et trop vives des deux principautés à la fois contre leurs hospodars, de transporter celui de Jassy à Bucharest, et celui de Bucharest à Jassy. On a remarqué que cette mesure, plusieurs fois renouvelée, avait fait à peu près cesser les réclamations. Constantin Mavrocordato eut les mêmes principes de gouvernement que son père et tous les Phanariotes; il fut dévoué aux Turcs, s'appliqua à former les Roumains à l'obéissance, et travailla à implanter l'esprit grec dans les principautés. Il acheva de supprimer les milices nationales. Il continua la guerre sourde que son père avait faite à la noblesse des boyars; il leur ôta le droit de se faire suivre de leurs vasseaux armés; puis, pour achever de les ruiner, il abolit le vasselage. Tous les serfs des seigneurs devinrent serfs de l'État; leur condition fut d'ailleurs améliorée; ils cultivèrent le sol pour leur compte, en payant annuellement, en échange de leur travail, une somme fixe d'environ 300 francs. Cet argent payé à l'État était ensuite réparti entre les boyars, de telle sorte que chacun eut l'équivalent d'un certain nombre de têtes de serfs, suivant sa classe et son rang, ou suivant la faveur de l'hospodar. L'abaissement de cette noblesse militaire et l'établissement d'un vaste système de servage public rendaient la société roumaine assez semblable à l'ancienne société byzantine. Elle lui ressembla encore plus par le régime fiscal qu'introduisit Mavrocordato. Il fallait trouver moyen d'acquitter le tribut annuel, de payer le don d'avénement, souvent renouvelé, de se concilier les ministres de la Porte, ce qu'on ne pouvait faire qu'à force de présents, et de fournir enfin au luxe de la cour de Bucharest. Même sans entretenir d'armée, sans avoir une administration bien régulière, ni un corps judiciaire qui pût être intègre, il fallait encore beaucoup d'argent. Constantin dut augmenter les impôts. Mais au lieu d'élever les impôts indirects, qui ne chargent chacun qu'en proportion de ses dépenses, il éleva la capitation qui frappe aveuglément et qui appauvrit sans remède. Un impôt désastreux fut celui qu'il établit sur le bétail, sans songer que mettre obstacle à l'élève des bestiaux c'est ruiner l'agriculture. Les impôts indirects, au lieu d'être directement perçus, furent affermés à des Grecs, ce qui fit que l'État reçut moins et que le peuple paya davantage. Enfin il remit en vigueur cet ancien principe de l'administration byzantine, par lequel les contribuables étaient solidaires les uns des autres pour le payement des impôts, de telle sorte que l'homme aisé ne tardait pas à être entraîné par le pauvre dans sa misère. Ces Grecs amis des livres avaient un singulier dédain pour le développement de la prospérité matérielle. Mavrocordato entretint des écoles, mais n'établit pas une seule manufacture dans ces provinces qui manquaient d'industrie. Il ne fit rien pour favoriser le commerce; de fréquentes altérations de monnaies le rendirent même impossible. Le sol si fertile de la Valachie et de la Moldavie fut mal cultivé; la classe des agriculteurs, écrasée déjà par les impôts, fut encore ruinée par le monopole du commerce des grains; tous les cultivateurs étaient obligés d'envoyer leurs blés, à jour fixe, à Galatz ou à Ibraïla; là une corporation de marchands grecs pouvait seule les acheter et les revendre, et les prix étaient fixés par le gouvernement turc. On peut se figurer l'état de ce malheureux pays, qui perdait sa vieille indépendance, dont on cherchait à effacer le caractère national, et que l'on appauvrissait encore par une série de mesures déplorables. Mais il ne faut pas être trop sévère pour Constantin Mavrocordato : les vices de son administration étaient ceux de tout le Levant; détesté de ses sujets, ennemi des Autrichiens et des Russes, il ne pouvait régner qu'avec le coûteux appui du gouvernement ottoman; ses fautes lui étaient en quelque sorte imposées par sa malheureuse situation de sujet des Turcs. Il aurait pu dire ce que son grand-père, Alexandre Mavrocordato, écrivait à un ami : « Nous roulons, comme Sisyphe, la lourde pierre de la servitude. » F. DE C.

Cantémir, *État présent de la Moldavie.*— Carra, *Hist. de la Valachie et de la Moldavie*; Paris, 1778. — Zallony, *Essai sur les Phanariotes*; 1824. — Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman.* — Élias Regnault, *Hist. des Principautés danubiennes*; Paris, 1855.

*MAVROCORDATO (*Alexandre*), diplomate et homme d'État grec, né le 3 (15) février 1791, à Constantinople. Il est arrière petit-fils de Jean Mavrocordato. Son père fut quelque temps hospodar de Valachie, rentra de bonne heure dans la vie privée, et vécut à Thérapia, au milieu des travaux littéraires, qui furent toujours chers à cette famille; sa mère était une princesse Caradja. Il reçut dans le Phanar la brillante éducation de ceux que l'on destinait à devenir hommes d'État. On l'envoya en 1812 à Bucharest, où régnait Caradja, son oncle maternel. Lorsque celui-ci s'enfuit de sa principauté, Mavrocordato le suivit en Suisse, puis en Italie, et

vécut quelque temps à Pise. C'est là qu'il reçut la nouvelle de l'insurrection grecque, que toute sa famille malgré son dévouement aux Turcs avait préparée. Déjà à Buchai est il avait été initié aux projets de l'hétérie; mais il avait refusé de s'associer à Ypsilanti, soit qu'il le soupçonnât d'agir par l'impulsion d'une puissance étrangère, soit qu'une insurrection en Valachie lui parût peu propre à rétablir la nationalité grecque. Mais en 1820 Ali, pacha de Janina, qui aspirait à l'indépendance, se révolta, et attira à lui ces mêmes chrétiens qu'il avait longtemps persécutés; les capitaines d'armatoles de l'Épire et de la Morée s'armèrent pour soutenir le pacha rebelle. Mavrocordato vit le parti qu'on pouvait tirer de cette singulière prise d'armes, en dirigeant le mouvement et en lui donnant pour but l'indépendance nationale. Il nolisa un navire à Marseille, le remplit d'armes et de munitions, et vint débarquer en Morée, où il prit part au siége de Tripolitza (1821). On s'insurgeait alors de tous côtés en Turquie, mais sans nul accord; Botzaris le Souliote combattait tantôt pour la Porte contre Ali, tantôt pour Ali contre la Porte; les capitaines de l'Épire et de l'Étolie, caressés par les deux partis, affectaient l'indépendance et cherchaient le pillage; les marins d'Hydra armaient leurs navires; les Roumains se révoltaient sans s'associer aux Phanariotes; enfin le congrès de Calamata proclamait l'indépendance, non de la Grèce, mais de la Morée. Tous prenaient les armes, mais chacun pour son compte; nul ne semblait avoir la pensée de l'unité de la nation grecque. Mavrocordato prit à tâche de rapprocher et de tourner vers un but commun tous ces hommes divisés par les préjugés de race ou par l'intérêt : il commença par leur donner un exemple de désintéressement en se mettant sous les ordres de Démétrius Ypsilanti. Envoyé par lui en Étolie, il trouva la province partagée entre douze chefs grecs ou archontes, jaloux et rivaux les uns des autres, et plus souvent disposés à en venir aux mains entre eux qu'à combattre les Turcs. Il réussit à mettre parmi eux un peu d'accord; dans l'assemblée qu'il réunit à Vrachori, il montra ce même esprit de conciliation, ce même art de manier et de rapprocher les hommes, qui était héréditaire dans sa famille. Il réunit Albanais et Hellènes, musulmans et chrétiens, intéressa à sa cause Ali-Pacha lui-même, et gagna Botzaris. Quelques mécomptes et quelques trahisons ne le rebutèrent pas. Il détermina l'Étolie à faire cause commune avec le reste de la Grèce en envoyant des députés à l'assemblée générale d'Argos, et fut élu lui-même parmi les membres de la députation. Dans ce congrès il parla fortement en faveur de l'institution d'un gouvernement central. Mais l'assemblée était livrée à la plus déplorable confusion : les Rouméliotes détestaient les Péloponnésiens; les uns et les autres dédaignaient les insulaires; les ambitieux ne songeaient qu'à eux-mêmes, les désintéressés ne pensaient qu'à leur province ou à leur canton. Mavrocordato calma les haines, rapprocha les esprits, agissant avec chaque membre de l'assemblée comme son aïeul avait fait à Carlovitz, au milieu des représentants de toutes les puissances; et comme il possédait, suivant l'expression de lord Stanhope, qui l'a bien connu, le rare talent de gagner les cœurs, il obtint enfin de tous les partis qu'ils s'entendissent pour faire une constitution. Cet acte, dont il fut le principal et peut-être l'unique auteur, et qui porte l'empreinte de cet esprit si sage et si libéral à la fois, fut promulgué à Épidaure, le 1er janvier 1822, et le même jour Mavrocordato fut nommé président du pouvoir exécutif. Pendant quelque temps il voulut s'occuper d'administration, de finances, de législation; mais les difficultés étaient grandes; il fallait gouverner un peuple qui ne s'était révolté que pour n'obéir à personne; il fallait unir les partis, ménager les ambitieux et les rivaux; et il fallait en même temps chasser les Turcs. Mavrocordato courut au plus pressé, et, investi du titre de généralissime avec un pouvoir illimité pour six mois, il se rendit en Étolie avec une petite armée de cinq mille hommes. Son plan était de s'avancer au cœur de l'Épire pour donner la main aux Souliotes; mais il fut trompé par quelques capitaines, et son avant-garde fut mise en déroute à Péta, près d'Arta; revenu en Étolie, il fut encore trahi par un certain Vanarkiotis, et vit son armée se débander. Réduit à s'enfermer dans Missolonghi, il sauva du moins cette place importante par une brillante résistance de trois mois, de novembre 1822 à janvier 1823.

Lorsque les Turcs levèrent le siége, il laissa le commandement à Botzaris, et rentra dans le Péloponnèse. Mais pendant son absence les querelles s'étaient ranimées; Kolocotroni et Ypsilanti, par leurs attaques contre le pouvoir exécutif, avaient fait retomber la Grèce dans la désunion; une foule d'assemblées locales avaient surgi de toutes parts, et chaque province voulait former un petit État. Mavrocordato, découragé peut-être par ce spectacle, refusa le titre de président, qui l'avait exposé à la haine et lui avait donné peu de pouvoir; mais avec le simple titre de secrétaire du pouvoir exécutif, il conserva une part dans la direction des affaires. Le congrès d'Astros en Cynurie, où il fut influent, rétablit encore l'unité en Grèce, prononça la dissolution des assemblées locales, et rappela aux provinces et aux îles qu'elles devaient obéir au pouvoir central légalement constitué. Mais une malheureuse antipathie ne tarda pas à se manifester entre Mavrocordato et Kolocotroni. Il n'y avait rien de commun en effet entre le Phanariote et le Péloponnésien, entre le jeune homme brillant, instruit, élevé à Constantinople, fils de princes, et le rude guerrier qui savait à peine signer son nom. Ces deux hommes servaient la même cause d'une manière fort différente.

Kolocotroni n'était qu'un homme de guerre; Mavrocordato avait le sens politique; il ne lui suffisait pas de chasser les Turcs, il voulait constituer une nation grecque; il appelait de ses vœux l'unité, le règne des lois, une administration, une législation, tandis que Kolocotroni, le chef de bande, l'accusait d'être un ambitieux ou le traitait pour le moins d'idéologue. Ainsi se formaient, derrière ces deux chefs, le parti politique et le parti militaire, dans la Grèce qui n'était pas encore libre. Entre eux le gouvernement était sans force, et le désordre se mettait partout. Kolocotroni ayant réussi à faire partie du pouvoir exécutif, l'assemblée législative, en manière de protestation, nomma pour son président Mavrocordato; mais c'était préparer la guerre civile; Mavrocordato refusa obstinément le titre qu'on lui offrait. Il quitta même la Morée, et se retira à Hydra, mais sans renoncer à travailler à l'union de la Grèce. Les insulaires, mécontents des Grecs du continent, voulaient se séparer de la cause commune; il leur fit sentir la nécessité de l'accord, et sut les déterminer à soutenir le gouvernement hellénique, à envoyer des secours aux Étoliens et à armer la flotte avec laquelle Miaoulis chassa les Turcs de l'archipel. En 1824, Condouriotti, son ami, ayant été porté à la présidence, Mavrocordato accepta le commandement militaire de la Grèce occidentale, et retourna à Missolonghi. Il y vit lord Byron, et se lia étroitement avec lui. Il resta en Étolie pendant toute l'année 1824, entretenant des relations avec les îles ioniennes, et travaillant activement à attacher l'Angleterre à la cause des Grecs. Lorsqu'il revint en Morée (1825), Kolocotroni s'était révolté ouvertement; les Grecs divisés avaient éprouvé partout des échecs, et Ibrahim menaçait le Péloponnèse. Mavrocordato vint s'enfermer à Navarin, qui ne tarda pas à être assiégé. Mais pendant qu'il organisait la résistance, les troupes moréotes de la garnison se mutinèrent, refusant d'obéir au Phanariote, et exigeant qu'on leur rendît leur ancien chef, Kolocotroni, qui était détenu à Hydra. Au milieu de ces querelles, la ville fut prise, et Mavrocordato s'échappa avec peine, sur un brick, sous le feu de toute la flotte égyptienne. A partir de cette époque, las des luttes civiles, rebuté par les rivalités, il se tint à l'écart, ne servant plus son pays que par sa correspondance avec les comités philhellènes de l'Europe. Après l'assassinat de Capo d'Istria et les luttes à main armée qui suivirent, les puissances européennes se chargèrent de donner un roi à la Grèce (1832). Si Mavrocordato n'avait pas été par nature partisan de la monarchie, il le fût devenu au spectacle de tant de discordes; mais cet esprit sage et ennemi de tout excès voulait une monarchie qui n'exclût pas la liberté. Ni la régence bavaroise ni le gouvernement du roi Othon ne satisfirent ces vœux. Mavrocordato ne fit donc que passer au ministère des finances; il évita de faire partie d'un gouvernement qui ne consultait pas la nation, et n'exerça plus que des fonctions diplomatiques, qui avaient au moins l'avantage de l'éloigner du théâtre des querelles et des intrigues. Il fut successivement ambassadeur à Munich, à Berlin, à Londres, et à Constantinople. Rappelé en 1840 pour composer un ministère, il essaya inutilement de faire adopter au roi quelques mesures libérales, et ne tarda pas à donner sa démission. Après la révolution du 3 septembre 1843, il présida l'assemblée qui établit en Grèce le gouvernement constitutionnel, et fit partie du ministère du mois de mars 1844, avec le titre de président du conseil; mais, placé entre l'opposition des partis et le mauvais vouloir du roi, il se retira bientôt. Il accepta en 1850 l'ambassade de Paris. En 1853 il fut du petit nombre des Grecs qui ne pensèrent pas que l'intérêt du pays fût de prendre parti pour la Russie. La nation et la cour s'étaient laissé entraîner de ce côté, et faisaient déjà la guerre aux Turcs; cependant, la France et l'Angleterre faisaient occuper le Pirée par leurs soldats. Dans cette situation difficile, où il fallait se rapprocher de la Turquie, sans rompre avec la Russie, sans se livrer entièrement aux puissances occidentales, et où la Grèce avait besoin d'une main prudente et conciliatrice, Mavrocordato fut rappelé par le roi Othon et mis à la tête du ministère. Il rétablit les relations pacifiques avec la Porte, et sut ménager toutes les puissances européennes. Mais cette œuvre une fois accomplie, il ne sentit autour de lui qu'impopularité et mauvais vouloir, et donna sa démission. Depuis cette époque (1856) Mavrocordato est rentré dans la vie privée.

FUSTEL DE COULANGES.

Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce*. — Ravenel, *Les Événements de la Grèce*; Paris, 1822. — Émerson, *Tableau de la Grèce en 1825*. — Al. Sontzo, *La Révolution grecque*. — Tricoupis, *Histoire de la Révolution de la Grèce*, 4 vol. (en grec moderne); Londres, 1853-1856. — *Encyclopédie des Gens du Monde*, art. *Mavrocordato*.

MAVROMICHALIS (*Pierre*), plus connu sous le nom de PETRO-BEY, né vers 1775, mort à Athènes, en janvier 1848. Chef politique du Magne (1), au moment où éclata la guerre de

(1) On appelle *Magne* la presqu'île que forme, entre les golfes de Laconie et de Messénie, la prolongation du Taygète, le long promontoire montueux qui se termine au cap Ténare. Tout ce pays, où le rocher se montre partout à fleur de terre, où l'on ne pénètre que par d'étroits défilés et d'âpres sentiers, s'offrit comme un refuge assuré, vers le cinquième siècle, aux habitants de la Laconie fuyant devant les invasions barbares; il n'était d'ailleurs pas assez riche pour tenter vivement les conquérants et les décider à un effort suprême. Un texte curieux de Constantin Porphyrogénète ne laisse aucun doute sur l'origine grecque des Maniotes et les distingue nettement des tribus slaves établies dans le Taygète (Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, ch. 50). Pendant le cours du moyen âge, le Magne fut plus ou moins complétement soumis, suivant les époques, à l'empire byzantin, aux barons francs de Morée, aux Vénitiens, puis aux Turcs. Alliés plutôt que sujets des Vénitiens de 1685 à 1718, les Maniotes, après

l'indépendance, il joua un grand rôle dans la révolution, et c'est maintenant encore, en Grèce, une des renommées les plus populaires.

La tradition maniote qui fait sortir sa famille de la maison impériale des Cantacuzène vaut la tradition corse qui prétendait rattacher les Bonaparte aux Comnènes (1). Vers 1780, le capitaine Pieros, alors chef de la famille, avait été forcé de remettre comme otage au capitan-pacha son second fils, Georges; l'enfant était mort, lui écrivit-on au bout de deux ans. En revanche, son fils aîné, Pierre, donnait les plus belles espérances. Sa haute taille, sa martiale et fière contenance, l'intelligence et le patriotisme qui éclataient dans ses discours, attirèrent de bonne heure l'attention des Maniotes. Dès l'âge de vingt ans ce jeune homme songeait à reprendre les projets de son aïeul, à chasser de Grèce les Musulmans. Les navires d'Hydra avaient apporté jusque dans ces montagnes le bruit des rapides et merveilleuses conquêtes d'un jeune héros, du général Bonaparte; maîtresse de Venise, la France occupait déjà les îles ioniennes, et par là touchait à la Grèce. Pierre Mavromichalis se rendit à Venise, sous prétexte d'affaires commerciales, se fit présenter au vainqueur de l'Italie, et lui demanda l'appui de la France pour la révolte que méditaient les chrétiens et dont le Magne donnerait le signal. Bonaparte regardait déjà vers l'Orient; il accueillit bien ce jeune homme, et lui offrit de l'attacher à sa personne; après une expédition qu'il méditait vers un point du Levant qu'il ne nommait pas encore, il favoriserait l'affranchissement de la Grèce. Pierre ne crut pas devoir accepter des propositions qui l'éloignaient, pour longtemps peut-être, de son pays et de sa famille. Il partit donc de Venise, emportant une lettre de Bonaparte pour le général Donzelot, alors gouverneur des îles Ioniennes. Celui-ci lui fit à Corfou le meilleur accueil; il lui promit de faire paraître son escadre sur les côtes de la Morée et de fournir à l'insurrection au moins un concours moral. Malheureusement, à ce moment même, la conclusion du traité de Campo-Formio rappelait des îles ioniennes les troupes françaises. P. Mavromichalis retourna dans le Magne, et sans rien abandonner de ses projets, il en ajourna l'exécution. Dans un voyage qu'il fit peu de temps après à Constantinople, il fut poursuivi, sur la dénonciation de l'ambassade anglaise, comme ami et partisan de la France; pour échapper à la persécution, il se vit forcé de rester caché, pendant plusieurs mois, dans le couvent français de Saint-Louis. Libre enfin de retourner dans son pays, il y prit la place de son père, mort depuis peu, et se trouva naturellement désigné, par la réputation dont il jouissait, à l'amiral Schukur-Pacha, envoyé par la Porte, en 1815, afin de mettre un terme aux déprédations des pirates qui choisissaient surtout pour refuge les ports du Magne. L'amiral turc montra dès l'abord à Pierre Mavromichalis une faveur toute particulière; il se servit de lui pour détruire la piraterie, et le récompensa en lui apportant l'année suivante le titre de bey du Magne. A cette seconde entrevue, les Mavromichalis crurent reconnaître dans ce Schukur-Pacha Georges Mavromichalis, dont la Porte aurait faussement annoncé la mort à ses parents; on leur avait déjà affirmé, depuis plusieurs années, que l'enfant jadis regardé comme perdu était vivant, quelque part caché sous un turban et en passe d'arriver aux premiers emplois. Outre la bienveillance empressée qu'il avait témoignée, aussitôt arrivé, à une famille jusque là suspecte à la Porte, différents indices leur suggérèrent cette pensée. Le pacha, ayant débarqué à Liméni, passa quelque temps sous le toit des Mavromichalis; là comme dans toutes les demeures des primats maniotes, tout était calculé pour la défense : on n'arrivait au premier étage, où étaient les chambres de la famille, que par des escaliers étroits et tournants, par de sombres corridors formant comme une espèce de labyrinthe où il était facile d'arrêter encore l'ennemi déjà maître du rez-de-chaussée. Or, on remarqua que l'amiral, entrant chez les Mavromichalis, marchait le premier et à la tête de son cortége, et qu'il se dirigea à travers tous ces passages sans que personne lui montrât le chemin et comme s'il eût été dès longtemps familier avec les êtres de la maison. Ensuite, ce fut l'affectueuse vénération qu'il ne cessa de témoigner à la vieille mère de son hôte, à la veuve du capitaine Pieros; il aimait à causer avec elle pendant de longues heures, recommençant toujours à l'interroger sur les siens, sur son mari, surtout sur le fils qu'elle avait perdu, sur les sentiments qu'elle éprouverait en le revoyant si par hasard il reparaissait; plusieurs fois celle-ci crut qu'il allait laisser échapper le mot qu'il semblait chercher à faire pressentir, mais toujours il se contint et s'arrêta à temps. Sans doute il craignait

la paix de Passarowitz, retombèrent sous la suprématie de la Porte. En 1770, quand Catherine envoyait sa flotte soulever la Grèce, les Maniotes se déclarèrent les premiers.

(1) Les souvenirs des Mavromichalis ne remontent pas plus haut que les dernières années du dix-septième siècle. En 1770, cette maison, dont la demeure patrimoniale était à Liméni, sur la côte occidentale, jouissait d'une grande influence par sa fortune, par ses alliances, et surtout par les talents et la réputation de son chef, le capitaine Georges. Georges prend une part active aux opérations, que font promptement échouer l'incapacité et la lâcheté des Orloff. Son frère Jean et son fils Pierre se signalent par des actions d'éclat. Après le départ des Russes, on traite avec les Turcs; Hassan-Pacha met le Magne sous le gouvernement d'un bey, choisi par le capitan-pacha parmi les primats du pays, et chargé d'y maintenir l'ordre ainsi que de percevoir le léger tribut que les Maniotes consentaient à payer, de 1779 à 1815 sept beys se succédèrent, déposés pour la plupart au bout de peu d'années, à la suite d'intrigues qui eurent souvent une fin tragique. Pendant tout ce temps les Mavromichalis s'étaient tenus à l'écart; suspects à la Porte pour le rôle qu'ils avaient joué dans la dernière insurrection, ils étaient à ce titre même influents et respectés dans le Magne.

d'avoir à rougir devant les siens de son involontaire apostasie, et que la douleur de la chrétienne, trouvant dans son fils un renégat, ne fit tort à la joie de la mère. Il emporta donc son secret; mais les Mavromichalis ne doutent pourtant guère d'avoir fourni en la personne de Schukur-Pacha un grand-amiral à la Turquie, tandis que les Turcs appellent souvent eux-mêmes ce personnage *le pacha Maniote.*

Quoi qu'il en soit, Petro-bey, car c'est sous ce nom qu'il est connu depuis ce moment, profita de la position nouvelle qui lui était faite pour reprendre ses desseins d'autrefois. Il commença par pacifier le Magne, par y fortifier le pouvoir du bey, par y apaiser, autant qu'il était possible, les haines héréditaires et les guerres privées, qui ne cessaient pas de le désoler. Affilié à l'hétairie, il initia peu à peu à ses projets tout ce qu'il y avait de vaillants cœurs dans le Magne. Le Magne, où les enfants et les femmes s'exerçaient au maniement du fusil, comptait à cette époque dix mille combattants environ, sur une population qui ne dépassait guère trente mille âmes. Pour pouvoir armer tout ce monde, le bey fit venir de toutes parts des munitions de guerre; il appela et garda près de lui, malgré les réclamations des pachas, le fameux Théodore Kolocotroni, dont la tête était alors mise à prix. Cependant, en 1821, quand les Turcs, mis en garde par les avis qui leur arrivaient de tous côtés, réclamèrent à Tripolitza la présence des primats de la péninsule, ne se sentant pas encore prêt, il consentit à envoyer son troisième fils, Anastasi. A peine celui-ci était-il depuis quelques jours entre les mains du pacha, que débarquait à Kytries son frère Georges; il s'était échappé, sous un déguisement, de Constantinople, où on le gardait comme otage depuis plusieurs années, et il apportait à son père la nouvelle de l'exécution du patriarche et des massacres dont l'avait fait suivre le fanatisme musulman. Échauffé par l'ardeur belliqueuse de ce jeune homme, Petro-bey n'hésita plus; son frère Kyriakouli, en un clin d'œil, chassa de la Laconie tous les Turcs, tandis que lui-même descendait à Calamata, appelait solennellement les chrétiens à la guerre sainte, et adressait aux puissances européennes une proclamation qu'il signait *P. Mavromichalis, commandant en chef des armées spartiates et président du sénat messénien* (9 avril 1821). Depuis ce moment, l'histoire de Pétro-Bey se confond dans l'histoire générale de la révolution grecque. Seuls habitués, parmi les chrétiens de Morée, à porter les armes, ce furent les Maniotes qui eurent la plus grande part à la prise de Tripolitza, le premier grand succès qu'obtint l'insurrection; on eut le bonheur d'y retrouver Anastasi vivant; les Turcs, voyant que l'affaire prenait une mauvaise tournure, avaient cru prudent de le conserver comme gage. Les Mavromichalis, dans tout le cours de cette guerre, payèrent largement leur dette à la patrie; sans parler de tous leurs parents et alliés, Kyriakouli, dont le renom vit encore dans les chants populaires, mourut à Missolonghi, Élias en Eubée sous les murs de Caryste.

Petro-Bey était un des trois personnages composant le gouvernement provisoire qui remit, en janvier 1828, le pouvoir entre les mains du président élu, Capo d'Istria. Il ne s'entendit pas avec le nouveau venu. Les torts étaient réciproques. Les Maniotes avaient rendu de grands services, mais en exigeaient un trop haut prix. Habitués depuis longtemps à se sentir supérieurs au reste des Moréotes, faible et timide troupeau, ils traitaient un peu la Grèce affranchie en pays conquis. Quant à Capo d'Istria, dans la noble lutte qu'il soutenait pour établir un peu d'ordre au sein de ce chaos, il se laissa entraîner à des mesures trop rigoureuses contre des hommes qui avaient risqué leur fortune et leur vie en attaquant presque seuls la puissance turque, avant que rien en eût encore dissipé le prestige. Il mit en prison Petro-Bey et plusieurs autres membres de sa famille. Se regardant comme victimes d'une injustice criante et comme mortellement offensés, les Mavromichalis se vengèrent comme on le faisait dans leurs montagnes, comme on l'aurait fait en Corse, dans le Montenegro ou en Kabylie. Le 9 octobre 1831, deux d'entre eux, Constantin, frère du bey, et son fils Georges, assassinèrent Capo d'Istria au moment qu'il sortait, au milieu de la foule, de l'église de Nauplie. Constantin fut tué sur place par les soldats. Georges, qui s'était réfugié dans la maison du résident de France, fut remis aux magistrats, condamné et exécuté. Il mourut avec grand courage. Pendant qu'il marchait au supplice, son père, du haut de la citadelle où il était détenu, lui tendit les bras à travers les barreaux de sa prison, et laissa tomber sur lui une bénédiction suprême. Petro-Bey n'avait pas, à ce qu'il paraît, été complice du meurtre. Relâché quelque temps après la mort du président, il rentra, sous la régence bavaroise, en possession de tous ses honneurs. Il ne prit, au moins ostensiblement, aucune part aux mouvements insurrectionnels qui agitèrent le Magne et qui le soulevèrent un instant contre le régent d'Armansberg. Revêtu, sous la royauté, des titres de général et de sénateur, il reçut de l'État, comme récompense nationale, comme indemnité des dépenses faites et du sang versé par sa famille, un grand domaine en Laconie, Lykovouno.

La famille des Mavromichalis est représentée maintenant par Antonaki, le plus jeune frère de Petro-Bey, général et sénateur, et par deux fils de Petro-Bey, l'un, Anastasi, lui aussi sénateur, l'autre, Dimitri, colonel et ancien aide de camp du roi. G. Perrot.

Finlay, *History of modern Greece* — Leake, *Travels*

in Morea, passim. — Tricoupi, *Oraison funèbre*, prononcée aux funérailles publiques de Mavromichalis. — *Renseignements particuliers.*

MAWE (*John*), minéralogiste anglais, né en 1764, dans le comté de Derby, mort le 26 octobre 1829, à Londres. Le spectacle des richesses minérales dont le pays où il était né offre une si grande variété, éveilla chez lui le désir de les étudier et de les recueillir. Il vint ensuite à Londres, et mit ses collections à la disposition du public; la boutique qu'il avait ouverte dans le Strand contenait aussi des curiosités de toutes espèces. Ayant entrepris, en 1804, pour les besoins de son commerce, un voyage dans l'Amérique méridionale, il fréta un bâtiment espagnol, et eut beaucoup à souffrir de la guerre qui éclata entre l'Angleterre et l'Espagne. Après avoir été malade de la fièvre jaune à Cadix, Mawe débarqua à Montevideo, où, sous un prétexte futile, on s'empara de ses collections et de son navire. Quant à lui, il fut jeté deux fois en prison et relégué dans l'intérieur des terres. La prise de Montevideo par le général Beresford lui permit de retourner dans cette ville. En 1807 il se rendit au Brésil. Le prince régent l'accueillit avec bienveillance, le chargea d'examiner l'état de l'agriculture et des productions minérales, et lui accorda même la faveur, jusque là refusée aux étrangers, de visiter en détail les districts de la province de Minas-Geraes, où l'on exploitait les pierres précieuses. Mawe consacra environ six mois à cette dernière exploration (août 1809 février 1810), et revint ensuite en Europe. On a de lui : *The Mineralogy of Derbyshire*; Londres, 1800, in-8°, fig.; — *New descriptive Catalogue of Minerals*; Londres, 4e édition, augmentée, 1821, in-8°, fig.; — *Travels in the interior of Brazil, including a voyage to the Rio de la Plata*; Londres, 1712, in-4°, fig. et cartes; 2e édition, ibid., 1821, grand in-8°; traduite en français par Eyriès, Paris, 1816, 2 vol. in-8°, et en d'autres langues modernes; — *Treatise on Diamonds and precious stones, including their history natural and commercial*; Londres, 1813-1823, in-8°, fig.; — *Familiar Lessons on Mineralogy and Geology*; Londres, 1819, in-8°, fig.; — *Introduction to the Study of Conchology*; Londres, 1822, in-8°, fig.; c'est la troisième édition d'un ouvrage de Woodward, à laquelle Mawe fit des additions et des changements considérables; — *The Linnæan System of Conchology*; Londres, 1823, in-8°, fig. Mawe était membre de la société anglaise de géologie et de la société de minéralogie d'Iéna. P. L.

Rose, *New Biogr. Dict.*

MAXENCE (*M.-Aurelius-Valerius* MAXENTIUS), empereur romain, régna de 306 à 312 après J.-C. Fils de Maximien Hercule et d'Eutropie, il reçut en mariage la fille de Galerius. Cependant il n'obtint ni province ni dignité dans le partage de l'empire qui suivit l'abdication de son père et de Dioclétien, en 305. On pense que ses habitudes de débauche et de paresse le firent exclure par Galerius, rude soldat qui ne voulait sur le trône ni un grand capitaine capable de lui porter ombrage, ni un voluptueux incapable d'administrer; mais cette mesure eut un résultat inattendu. Rome était alors très-mécontente du gouvernement impérial. Surchargée d'impôts, dont elle avait été longtemps exempte, privée de l'honneur d'être la capitale de l'empire depuis que les augustes résidaient à Nicomédie et à Milan, elle comptait dans son sein les faibles restes de la garde prétorienne, qui, redoutant d'être complétement licenciés, se montraient disposés à la révolte. Peuple, sénat, soldats n'attendaient qu'un signal. Deux tribuns militaires prirent l'initiative d'un mouvement en faveur de Maxence. Le préfet de la ville et un petit nombre de magistrats qui voulurent rester fidèles à Sévère, collègue de Galerius dans la dignité suprême, furent massacrés par les gardes prétoriens, et Maxence fut proclamé empereur, le 28 octobre 306. L'Italie suivit rapidement l'exemple de la capitale, et l'Afrique, adhérant à ce choix, frappa des médailles en l'honneur du nouveau souverain. Sévère marcha sur Rome, espérant avoir facilement raison d'une populace mal armée et d'une soldatesque indisciplinée; mais il se trouva en présence de Maximien, qui venait de sortir de sa retraite de Lucanie, fut abandonné d'une partie de ses troupes, et s'enfuit à Ravenne. De fausses promesses le décidèrent à quitter cet asile inexpugnable et à se confier à la clémence du vainqueur, qui le fit mettre à mort (307). Galerius, accourant pour venger son collègue, échoua contre la vieille expérience militaire de Maximien et le soulèvement du peuple. Il rentra en Illyrie, laissant l'Italie et ses dépendances à Maximien et à son fils. Celui-ci prétendait régner seul, et l'armée redoutait la sévérité du vieil empereur. Maxence, se prévalant des dispositions des soldats, leur offrit de décider entre lui et son père. Le choix n'était pas douteux, et Maximien déposé alla chercher un asile à la cour de son gendre Constantin, où l'attendait une fin tragique, en 310. Maxence, qui en chassant Maximien d'Italie avait été la cause indirecte de sa mort, prétendit cependant en tirer vengeance; mais il dut remettre ses projets à un autre époque, parce qu'il avait besoin de ses forces contre l'usurpateur Alexandre, qui depuis près de trois ans se maintenait indépendant en Afrique. Une expédition, dirigée par Rufius Volusianus, préfet du prétoire, et Zénas, capitaine renommé, mit fin à cette révolte. Maxence, dont les passions violentes se développaient avec le pouvoir, punit toute la province du crime d'un petit nombre. Les florissantes cités de Cirtha et de Carthage et tout le reste de cette fertile contrée furent dévastés. A

la première répression par le fer et le feu en succéda une autre plus lente, mais peut-être plus odieuse. Une armée de délateurs s'abattit sur la province, et, dénonçant les riches et les nobles, fournit à l'empereur des prétextes pour condamner à mort une foule d'innocents et pour confisquer leurs biens. Maxence signala sa victoire par un triomphe magnifique. Rome ne fut guère mieux traitée que les provinces. Toute la fortune de l'État ne suffisant pas à ses dépenses, il remplit son trésor avec les richesses des particuliers. Sous son règne s'établit l'usage du *libre don*, méthode commode pour lever sur les riches un impôt prétendu volontaire, dans toutes les circonstances qui intéressaient particulièrement l'empereur, telles qu'une victoire, une naissance ou un mariage dans la famille du souverain, un consulat impérial. Les libres dons, prodigués par la crainte, ne mettaient pas les riches à l'abri des faveurs d'un prince qui semblait avoir hérité de la haine des plus mauvais empereurs contre le sénat et les personnes de distinction. Les femmes et les filles des premiers personnages étaient exposées à ses passions brutales, et la population tout entière tremblait sous une soldatesque effrénée qui pouvait tout se permettre sous un prince dont elle était l'unique appui. Quoique également incapable de commander dans la guerre et d'administrer dans la paix, il prétendait être supérieur à tous ses collègues, qui n'étaient, selon lui, que ses lieutenants, chargés de défendre les frontières tandis qu'il régnait à Rome. Son orgueil l'engagea dans une dangereuse entreprise contre Constantin.

Il fit tous les préparatifs d'une invasion en Gaule; son habile adversaire le prévint. Les troupes de Maxence furent fidèles à sa cause; mais, inférieures en discipline aux soldats de Constantin et moins bien commandées, elles essuyèrent une défaite à Turin, une autre à Vérone, et se retirèrent sur Rome. Maxence avait encore des ressources considérables en hommes et en argent, et les gardes prétoriens, dont l'existence même était en question, étaient prêts à se battre vaillamment; mais l'incapacité et la faiblesse de l'empereur portèrent le dernier coup à son pouvoir. Forcé par les clameurs indignées de la foule, il se mit à la tête de son armée, et livra bataille dans un lieu appelé Saxa Rubra, à neuf milles de Rome. La cavalerie gauloise enfonça les Maures et les Numides, et bientôt la fuite devint générale parmi les troupes du tyran. Les prétoriens seuls se firent tuer à leur poste. Maxence tenta vainement de rentrer dans Rome par le pont Milvius; il ne put s'ouvrir un passage à travers la foule, et fut précipité dans le Tibre. Le poids de son armure l'entraîna au fond de l'eau, d'où l'on retira son cadavre le lendemain. Il laissait deux enfants, qui furent égorgés par l'ordre de Constantin. L. J.

Zosime, II, 9-18. — Zonaras, XII, 33; XIII, 1. — *Panegyrici veteres*, IX, 2, 3, 11-25; X, 6, 7, etc., 27, etc.; XI, 16. — Lactance, *De Morte Persecutorum*, 26, 28, 44. — Eusèbe, *Hist. Evang.*, VIII, 14; *Vita Const.*, I, 26, 33. — *Fragments* publiés par Valois dans son édition d'Ammien Marcellin. — Aurelius Victor, *De Cæs.*, 40; *Epit.*, 40. — Eutrope, X, 2. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t IV. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. I. — Gibbon, *History of Decline and Fall of the Roman Empire*.

MAXIME-PUPIEN (*Marcus-Clodius* MAXIMUS-PUPIENUS), empereur romain, mort en 238 après J.-C. Après la révolution militaire qui fit périr les deux Gordiens, le sénat, redoutant le féroce Maximin, qui s'avançait sur l'Italie à la tête d'une puissante armée, résolut d'élire deux souverains avec un pouvoir égal, l'un pour administrer l'empire, l'autre pour aller combattre Maximin. Le choix des sénateurs tomba sur deux consulaires, Balbin (*Decimus-Cælius-Balbinus*), homme d'État habile, et Maxime-Pupien, vaillant capitaine. Maxime-Pupien était d'une basse naissance, fils d'un forgeron suivant les uns, d'un carrossier suivant les autres. Il avait acquis une grande réputation comme légat impérial par ses victoires sur les Sarmates en Illyrie et sur les Germains aux bords du Rhin. Nommé ensuite préfet de la ville, il en avait rempli les fonctions avec une fermeté qui le fit accuser de rigueur. Le peuple, qui regrettait les Gordiens, et qui surtout craignait la sévérité de Maxime, refusa d'abord de ratifier l'élection, et il fallut pour l'apaiser associer au trône un enfant de quatorze ans, petit-fils de Gordien. Dès que le calme fut rétabli, Maxime marcha contre Maximin, qui était arrivé près d'Aquilée. La bataille livrée sous les murs de cette ville fut favorable à Maxime, qui envoya à Rome la tête de Maximin. Cette victoire semblait assurer la puissance des deux élus du sénat. Les habitants de Rome firent une magnifique réception à Maxime lorsqu'il revint de son expédition; mais les soldats regardaient avec colère des princes qu'ils n'avaient pas choisis. Une conspiration se forma dans l'armée, et aboutit au meurtre des deux empereurs (*voy.* BALBIN). Il semble que Maxime avait prévu cette catastrophe et que, mieux secondé ou moins contrarié par son collègue, il l'eût prévenue. La chronologie de cette période est si confuse et si contradictoire que les différents historiens ont resserré ou étendu le règne de Maxime et de Balbin depuis vingt-deux jours jusqu'à deux ans. Eckhel, s'appuyant sur les médailles qui ont ici plus d'autorité que les maigres renseignements de l'*Histoire Auguste*, place l'avénement de Maxime et de Balbin vers la fin d'avril 238 et la mort des deux empereurs avant le commencement d'août de la même année (1). Y.

(1) L'élection de Maxime et Balbin donna lieu à une innovation remarquable. Jusqu'à cette époque quoique plusieurs personnes eussent porté à la fois le titre d'*Auguste*, on avait regardé comme une règle fondamentale de la constitution que l'office de souverain pontife (*pontifex maximus*) n'admettait pas de division et ne devenait vacant que par la mort de celui qui le portait. Mais dans cette circonstance le sénat, désirant conserver une par-

Jules Capitolin, *Maximus et Balbinus*, dans l'*Histoire Auguste*. — Hérodien, VII, VIII. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. III. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VII.

MAXIME (*Magnus Clemens* MAXIMUS), empereur romain dans la Gaule, depuis 383 jusqu'en 388 après J.-C. Une tradition, peut-être fondée et appuyée du moins sur le témoignage de Pacatus, le fait naître dans la (Grande) Bretagne (1). Selon Zosime, autorité plus considérable, il était Espagnol de naissance (Ἴβηρ τὸ γένος). Il se vantait d'être le parent de l'empereur Théodose; mais il n'était que son client, si l'on en croit Pacatus. Le même auteur ajoute que Maxime était né d'un père incertain (*patris incertum*); cependant, on lui connaît un oncle et un frère. Il accompagna Théodose dans plusieurs expéditions, et particulièrement en Bretagne, en 368. Il paraît qu'il resta dans ce pays et qu'il y parvint aux premiers grades de la milice; mais rien ne prouve qu'il en devint, comme on l'a dit, le gouverneur. On a dit aussi qu'il épousa Elena, fille d'Edda, prince indigène de Caersegont (Caernarvon, dans le duché de Galles). Ce fait n'est pas invraisemblable; mais il est au moins douteux. L'avénement de Théodose éveilla dans l'esprit de Maxime des idées d'ambition que justifiait l'état de la Bretagne et des autres provinces de l'occident, alors gouvernées par Gratien. La préférence que cet empereur accordait aux barbares avait excité le mécontentement des légions romaines. Zosime prétend que Maxime fomenta la désaffection des troupes placées sous ses ordres et les poussa à la révolte. Orose et Sulpice Sévère disent au contraire que les soldats rebelles le forcèrent d'accepter la pourpre impériale. Quoi qu'il en soit, il fut proclamé empereur en 383. Quelque temps auparavant il avait adopté la religion chrétienne. Il rassembla aussitôt toutes ses troupes, et fit voile pour la Gaule. Il débarqua près de l'embouchure du Rhin, traversa rapidement la Gaule septentrionale, et s'avança jusqu'aux environs de Paris, où il rencontra l'armée de Gratien. Les deux généraux qui la commandaient, tous deux d'origine barbare, Mérobaude et Vallion, virent leurs soldats passer à l'ennemi ou s'enfuir; et l'on croit qu'eux-mêmes ne furent pas jusqu'à la fin fidèles à Gratien, qui périt en essayant de gagner l'Italie. Le vainqueur, immédiatement reconnu par la Gaule, l'Espagne et la Bretagne, associa son fils Victor à l'empire avec le titre de césar (et peut-être d'auguste), et s'établit à Trèves, où existent encore quelques monuments de son règne. Il n'exerça pas de persécutions contre les partisans de Gratien, et plus tard il put se vanter justement que son avénement n'avait coûté la vie à aucun Romain hors du champ de bataille. Mérobaude et Vallion, qu'il sacrifia au ressentiment des légions, étaient des barbares. Il envoya des ambassadeurs porter à Théodose des offres pacifiques et en même temps l'assurance que les vétérans de l'ouest étaient décidés à combattre avec énergie pour l'empereur qu'ils s'étaient donné. Théodose eut la prudence de consentir à un arrangement par lequel Maxime, reconnu auguste et seul empereur de la Gaule et de la Bretagne, promettait de laisser Valentinien paisible possesseur de l'Italie et de l'Illyrie. La paix n'était pas sincère, et si les hostilités n'éclatèrent pas de plusieurs années, c'est que Théodose était tout occupé de l'administration de ses États, où il poursuivait activement la destruction du paganisme, et que Maxime avait besoin d'un temps assez long pour rassembler des forces suffisantes. En attendant, il s'efforçait de gagner les populations chrétiennes en comblant d'hommages les évêques les plus vénérés, entre autres Martin de Tours, et en punissant les hérétiques priscillianistes avec une dureté que ce saint évêque blâma sévèrement. Même lorsqu'il eut résolu d'envahir l'Italie, il ne rompit pas ouvertement le traité. Il offrit aux ministres du jeune Valentinien des auxiliaires pour une expédition en Pannonie, et obtint qu'un corps de troupes peu nombreux passerait librement les Alpes. Il suivit de près cette avant-garde avec une puissante armée (387), et la cour de Milan vit avec épouvante les légions de l'ouest aux portes de cette ville. Valentinien n'avait d'autre moyen de salut que la fuite. Il se sauva avec sa mère, Justine, à Aquilée, puis à Thessalonique, d'où il informa Théodose des événements, et implora sa protection. Maxime entra dans Milan, et Rome avec le reste de l'Italie se soumit à lui sans résistance. A cette nouvelle Théodose, accourant à Thessalonique, se disposa à entrer immédiatement en campagne. Maxime se tint sur la défensive. Ne sachant si Théodose prendrait le chemin de terre, ou arriverait par mer, il chargea son lieutenant Andragathus de couvrir les côtes d'Italie avec une flotte puissante, et envoya de fortes avant-gardes pour occuper les passages des Alpes du côté de la Norique et de la Pannonie; il concentra le gros de ses troupes dans les environs d'Aquilée. Théodose, arrivant par terre, battit en deux rencontres les corps détachés envoyés au delà des Alpes, passa les montagnes, et arriva près d'Aquilée sans que Maxime surpris lui opposât une résistance sérieuse. Les vainqueurs pénétrèrent dans Aquilée, presque sans coup férir, se saisirent de l'usurpateur, et l'amenèrent à Théodose, qui attendait l'issue du combat à trois milles d'Aquilée, et qui, après avoir reproché à Maxime sa révolte, son ambition, le fit décapiter, le 28 juillet 388 sui-

faite égalité entre les deux empereurs, se départit d'une loi consacrée par tant de siècles, et les investit tous deux du titre de souverain pontife. Ce précédent fit loi. Les collègues dans le pouvoir suprême le furent aussi dans le pontificat, et les usurpateurs de l'autorité souveraine ne manquèrent pas d'ajouter à leurs autres titres celui de *Pontifex maximus*.

(1) Les chroniqueurs gallois ont adopté cet empereur, dont ils font leur 79e monarque; ils l'appellent *Maxen Wledig*, (Maxime l'Illustre). Il existe en langue galloise une histoire intitulée *Breuddwydd Maxen Wledig*, ou la *Mort de l'illustre Maxime*.

vant la *Chronique* d'Idace, le 27 août d'après Socrate. En apprenant la défaite et le supplice de son maître, Andragathus, principal auteur du meurtre de Gratien, se donna la mort en se précipitant dans les flots. Victor, son fils, vaincu par Arbogaste et fait prisonnier, fut mis à mort. Théodose n'étendit pas plus loin la punition des complices de l'usurpateur; mais il annula toutes ses lois. Y.

Zosime, IV. — Sozomène, VII, 13. — Orose, VII, 34. — Socrate, *Histor. Eccles.*, V, 11, etc. — Rufin, II, 14-17. — Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, I, 48. — Saint Ambroise. *Enarrat. in Psalm.* LXI (dans le 1er vol. de ses Œuvres, p. 961); *Epist. XXIV*, vol. II, p. 888, 952; *De Obitu Valentin.*, p. 1182. — Sulpice Sévère, *Vita B. Martini*, c. 23; *Dial.*, II, 7; III, 15. — Pacatus, *Panegyricus Theodosii.* — Prosper, *Chron.* — Marcellin, *Chron.* — Théophane, p. 57, édit. du Louvre. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. V. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. IV (édit. de Saint-Martin).

MAXIME (*Petronius Anicius* MAXIMUS), empereur romain, né vers 388 (ou plutôt vers 395), mort en 455. Il appartenait à la plus haute noblesse de Rome, et était le descendant ou du moins le parent de ce Petronius Probus qui acquit tant de réputation et d'influence à Rome, dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il n'est pas certain qu'il fut, comme on l'a dit, petit-fils par sa mère de l'empereur Maxime (*Maximus Magnus*), et son nom d'Anicius ne paraît pas non plus suffisamment établi, bien que, suivant Tillemont, il lui soit donné dans deux inscriptions. A l'âge de neuf ans il entra dans le conseil de l'empereur Honorius, en la double qualité de tribun et de notaire. En 415 il devint intendant des finances (*comes largitionum*), et en 420 il remplit la place importante de préfet de Rome. Il s'acquitta de ces fonctions d'une manière si satisfaisante qu'en 421, à la demande du sénat et du peuple, les empereurs Honorius et Arcadius lui firent élever une statue dans le forum Ulpien (de Trajan) (1). En 433 il fut second consul, tandis que l'empereur Théodose II était premier consul. De 439 à 441 et plus tard, en 445, il eut la préfecture de l'Italie. En 443 il fut consul pour la seconde fois, avec Paterius pour collègue, et cette fois il occupa le premier rang. Valentinien III fit frapper en son honneur des médailles qui portaient sur la face le nom et l'image de l'empereur, et sur le revers le nom et l'image de l'illustre consulaire. Noble, riche, généreux, bien élevé, avec le goût des lettres, des beaux-arts et des sciences, affable avec dignité, professant l'amour de la vertu, ne blâmant pas trop sévèrement les vices du temps, y participant même assez pour plaire à un prince voluptueux, Maxime était dans l'ordre civil le second homme de l'empire; mais c'était à une époque où la force réelle résidait dans le pouvoir militaire. Aussi avait-il de la jalousie pour le vaillant général Aétius, qui protégeait l'empire contre les barbares. Il entra volontiers dans l'intrigue qui aboutit au meurtre de ce grand capitaine. Complice de Valentinien III pour l'assassinat d'Aétius, Maxime éprouva bientôt de la part de ce prince le plus sanglant outrage. Il avait une femme belle et vertueuse. Valentinien III en devint amoureux. Un jour jouant avec Maxime il lui gagna une si forte somme que celui-ci lui remit son anneau comme gage de sa dette. L'empereur le retint au palais sous quelque prétexte, et envoya un exprès muni de cet anneau dire à la femme de Maxime, comme de la part de son mari, qu'elle se rendît sur-le-champ au palais pour saluer l'impératrice. Cette dame, ne doutant pas à la vue de l'anneau que le message ne vînt de son mari, se rendit immédiatement au palais. On l'introduisit dans un appartement écarté, où elle fut la victime de la passion de Valentinien. De retour dans sa demeure, elle accabla son mari de reproches, l'accusant d'avoir consenti à cette infamie et peu de temps après elle mourut. Tel est d'après Procope le crime qui excita Maxime à tramer la perte de l'empereur; d'autres historiens prétendent qu'il fut poussé par son ambition. Quel que fût son motif, il trouva facilement des complices parmi les anciens officiers d'Aétius. Le 16 mars 455, Valentinien, se rendant au Champ de Mars, fut brusquement assailli par deux officiers barbares, Optila et Thraustila, qui le percèrent de coups sans que personne songeât à le défendre. Maxime fut proclamé empereur le lendemain. Mais à peine eut-il revêtu la pourpre qu'il sentit tous les dangers de sa position. Homme d'études et de plaisirs, il se trouvait en présence d'une milice indocile, des barbares qui envahissaient l'empire de tous côtés, d'un empereur d'Orient mécontent et bientôt peut-être ennemi déclaré. Accablé du poids de la souveraineté, il répétait souvent : « Heureux Damoclès qui n'a porté que pendant un seul repas le poids de la royauté! » Il crut se fortifier en contraignant Eudoxie, veuve de Valentinien, à accepter sa main et en donnant Eudocia, fille de ce prince, à son propre fils Palladius, qu'il nomma césar. Ce fut la cause immédiate de sa perte. Eudoxie, brûlant de venger le meurtre de son premier mari, engagea secrètement Genséric, roi des Vandales, à envahir l'Italie. Maxime, informé que les barbares faisaient d'immenses préparatifs, ne prit aucune mesure de défense, et quand il apprit que Genséric avait débarqué à l'embouchure du Tibre, il ne trouva d'autre moyen de salut que de recommander aux habitants de Rome de s'enfuir. Lui-même leur en donna l'exemple. Tant de lâcheté exaspéra les soldats, qui le tuèrent, traînèrent son cadavre dans les rues et le précipitèrent dans le Tibre. Son fils Palladius partagea, probablement son sort; il n'est plus question de lui dans la suite. Trois jours après, Genséric entra dans Rome, et mit la ville au pillage. La mort de Maxime eut lieu, suivant

(1) La base de la statue et une longue inscription existent encore. Cette inscription est rapportée par Gruter, p. 449, n° 7.

l'opinion commune, le jour de la Pentecôte (12 juin); il aurait régné ainsi trois mois moins cinq jours; Victor de Tunes prétend qu'il ne régna que soixante-sept jours. L. J.

Procope, *Bellum Vand.*, I, 4, 5. — Sidoine Apollinaire, *Epist.*, I, 9; II, 13; *Panegyricus Arist.*, V. — Prosper, Victor, Idace, Marcellin, *Chronica*. — Evagrius, II, 7. — Jornandes, *De Rebus Gothicis*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. VI.

MAXIME (le tyran), **MAXIMUS TYRANNUS**, usurpateur romain, élevé au pouvoir suprême en 408, par Gerontius, quand ce général se révolta en Espagne contre Constantin, empereur des Gaules, mis à mort en 422. Olympiodore dit que Maxime était le fils de Gerontius; mais il était plutôt un de ses amis et de ses lieutenants. Après le départ de Gerontius pour la Gaule, Maxime, laissé à Tarragone, ne put empêcher les Alains, les Suèves, les Vandales et d'autres barbares d'envahir l'Espagne. Gerontius succomba en 411, et Maxime se hâta de faire sa soumission à Constantin, qui, le jugeant peu redoutable, se contenta de lui ôter le titre impérial. Il se retira chez les barbares, et vécut obscurément dans un coin de l'Espagne. Prosper prétend qu'il se révolta de nouveau en 419 et s'empara de la partie de l'Espagne qui était encore soumise aux Romains. Cette assertion est probablement exagérée; car Maxime ne paraît pas avoir étendu son pouvoir au delà de quelque petit district. Son entreprise n'eut qu'un succès éphémère. Il fut arrêté, conduit en Italie, et mis à mort, en 422, avec Jovin. Y.

Sozomène, IX, 12-15. — Orose, VII, 42, 43. — Olympiodore, dans la *Bibl.* de Photius, cod. 80. — Grégoire de Tours, II, 9. — Prosper, Marcellin, Idace, *Chronica*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. V.

MAXIME *de Tyr* (Μάξιμος Τύριος), philosophe grec, né à Tyr, vivait sous les Antonins, dans le second siècle après J.-C. Il ne faut le confondre ni avec le rhéteur Maxime mentionné par Plutarque (*Symp.*, IX) et plus ancien que lui, ni avec le philosophe Maxime, qui d'après Porphyre (dans Eusebe, *Evang. Preparat.*, X, 30) assista au dîner donné à Athènes par Longin en l'honneur de Platon. Il est plus difficile de décider s'il fut un des précepteurs de l'empereur Marc Aurèle. Le texte de la *Chronique* d'Eusèbe dans laquelle il était mentionné est perdu, et nous sommes réduits à choisir entre l'interprétation de saint Jérôme, traducteur d'Eusèbe, suivant lequel Maxime de Tyr n'est pas cité comme précepteur de l'empereur, et l'assertion de Georges Syncelle probablement copiée dans Eusèbe, et d'après laquelle Maxime occupa cette place avec Apollonius de Chalcédoine et Basilide de Scythopolis. Même dans ce dernier cas Eusèbe a pu confondre Claudius Maximus, philosophe stoïcien, et Maxime de Tyr. Il est vrai que l'identité des deux personnages a été soutenue par Tillemont, d'accord en cela avec Jos. Scaliger, Dan. Heinsius et Barthius. Si l'on excepte ces questions débattues, on n'a, touchant Maxime de Tyr, que des conjectures fondées sur divers passages du seul livre qui nous reste de lui. Il visita les rivières du Marsyas et du Méandre dans la Phrygie, Paphos dans l'île de Cypre, le mont Olympe dans l'Asie Mineure, peut-être l'Etna en Sicile, et probablement l'Arabie. Il séjourna à Rome sous le règne de Commode. On ignore la date de sa mort. Le seul ouvrage subsistant de Maxime de Tyr est intitulé Διαλέξεις, *Dissertations* ou Λόγοι, *Discours*; il se compose de quarante-et-une *dissertations* sur divers sujets de théologie, de morale et de philosophie. D'après une hypothèse de Heinsius, ces *dissertations* étaient d'abord arrangées en dix *tétralogies*, et la dissertation « *que la philosophie s'applique à tous les sujets* » servait d'introduction à toute l'œuvre. Les *Dissertations* de Maxime de Tyr sont moins d'un philosophe que d'un écrivain moraliste, qui a lu les anciens et qui les imite; il ne faut chercher l'originalité ni dans ses doctrines, qui sont de pâles réminiscences des théories platoniciennes, ni dans son style affecté et déclamatoire; mais il a du savoir et une certaine élévation morale qui lui inspire de belles pensées. Les *Dissertations* de Maxime de Tyr, apportées de Grèce en Italie par Janus Lascaris, furent traduites en latin par Cosmus Paccius (Cosme Pazzi), archevêque de Florence, et cette version fut publiée par Petrus Paccius (Pierre Pazzi), frère du traducteur; Rome, 1517, in-fol., et réimprimée à Bâle, 1519, in-fol.; Paris, 1554. Le texte grec fut publié pour la première fois par Henri Estienne; Paris, 1557, in-8°. L'édition de Heinsius d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Roi qui porte le titre suivant : Μαξίμου Τυρίου Πλατωνικοῦ φιλοσόφου τῶν ἐν Ῥώμῃ διαλέξεων τῆς πρώτης ἐπιδημίας λόγοι μα' (*Quarante-et-une Dissertations de Maxime de Tyr, composées à Rome pendant son premier séjour*), avec une nouvelle traduction latine et des notes par l'éditeur et le traité d'Alcinoüs sur la *Doctrine de Platon*, parut à Leyde, 1607, 1614, in-8°. La seconde édition de Davis (la première est de Cambridge, 1703, in-8°), publiée après la mort de l'éditeur par les soins de John Ward avec de bonnes notes par Jérémie Markland; Londres, 1740, in-4°, contient un texte revu avec soin et les *Dissertations* disposées dans un meilleur ordre. Reiske reproduisit, avec des corrections et des additions, la seconde édition de Davis; Leipzig, 1774-1775, 2 vol. in-8°. Le texte a été très-amélioré par M. Dübner, grâce à l'exacte révision du beau manuscrit de Paris, dans son édition qui fait partie de la *Bibliothèque grecque* de A. F. Didot. Les traités Περὶ Ὁμήρου καὶ τίς ἡ παρ' αὐτῷ ἀρχαία φιλοσοφία (*Sur Homère et l'ancienne philosophie qui se trouve chez lui*); et Εἰ καλῶς Σωκράτης οὐκ ἀπελογήσατο (*Si Socrate fit bien de ne pas se défendre*), cités par Suidas ne sont probablement que les deux *dissertations* nos 16 et 39 dans l'édition de Heinsius, nos 32 et 9 dans l'édition de Reiske.

Les *Dissertations* de Maxime de Tyr ont été traduites en allemand par C.-T. Damm; Berlin, 1768, in-8°; en français par Fr. Morel, Paris, 1607, in-12; par Guillebert, Rouen, 1617, in-4°; par Fermey, Leyde, 1764, in-12; par Combes-Dounous, Paris, 1803, in-8°. L. J.

Suidas, aux mots Μάξιμος Τύριος. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 516, vol. III, 77; V, 515. — Bornemann, *De gemina Xenophontis Cyropædiæ et Maximi Tyrii recensione Dissert. criticæ*; Schneeberg, 1814-1816, 3 part. in-8°. — Knebel, *Observationum in Maximi Tyrii Dissertat. particula* II; Coblenz, 1833. — Ritter, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, p. 178 (trad. française).

MAXIME *d'Éphèse*, philosophe grec et un des précepteurs de l'empereur Julien, mis à mort en 371 après J.-C. Il naquit à Smyrne, selon Eunape, à Éphèse, suivant Ammien Marcellin. Il appartenait à une famille riche et noble. Un de ses frères, Claudianus, enseigna la philosophie à Alexandrie; un autre, nommé Nymphidianus, professa la rhétorique à Smyrne. Maxime adopta de bonne heure les doctrines pythagoriciennes et platoniciennes, et s'acquit une grande réputation par ses leçons sur la philosophie et la théologie hellénique. Son maître Edesius le recommanda à Julien (depuis empereur), qui se rendit à Éphèse exprès pour l'entendre. Dès lors Maxime exerça sur le jeune prince une fâcheuse influence; il le décida, dit-on, à abjurer secrètement le christianisme; et comme il était magicien autant que philosophe, il lui prédit qu'il monterait sur le trône. La prédiction se réalisa. Julien, devenu empereur en 361, invita Maxime et un autre philosophe nommé Chrysanthe à venir à sa cour de Constantinople. Les deux philosophes, avant de prendre une résolution, consultèrent les étoiles, et apparemment la réponse des astres fut ambiguë puisque Chrysanthe resta et que Maxime partit. Placé à la cour dans la position délicate de favori du prince, il ne s'en tira pas à son honneur, même aux yeux des païens, qui le trouvèrent trop flatteur à l'égard de Julien. Il accompagna ce prince dans l'expédition de Perse, et prédit que cette campagne aurait une heureuse issue. On sait qu'elle se termina de la manière la plus lamentable. Aussi Maxime à son retour fut accablé de railleries par les habitants d'Antioche. Il échappa d'abord à la réaction chrétienne qui suivit la mort de Julien; mais l'opinion publique l'ayant accusé d'avoir, avec Priscus, causé par des sortiléges la maladie des deux empereurs Valens et Valentinien, au mois d'avril 364, il fut mis en jugement avec son prétendu complice. Le tribunal acquitta Priscus, et condamna Maxime à une très-forte amende. Ce philosophe, détenu à Éphèse jusqu'au payement de son amende, endura de si cruelles tortures, qu'il résolut de mettre fin à sa vie, et demanda du poison à sa femme. Celle-ci en apporta en effet; mais, au lieu de le lui donner, elle le prit elle-même. Maxime dut à l'intervention de Thémistius sa mise en liberté et la restitution d'une partie de ses biens. En 371, il fut accusé de complicité dans une conspiration contre la vie de Valens. Il paraît qu'il était coupable au moins de n'avoir pas révélé le complot. On l'accusa aussi de magie. Il fut condamné à mort et exécuté. La philosophie mourut avec lui, dit Libanius. Il ne reste de Maxime aucun écrit qui justifie un pareil éloge. On lui attribue un poëme astrologique intitulé Περὶ καταρχῶν ou ἀπαρχῶν (*Sur les Auspices*); mais cet ouvrage, outre qu'il appartient probablement à un autre Maxime (*voy.* Maxime *d'Épire*), est peu digne d'un philosophe. On trouve dans la correspondance de Julien trois lettres adressées à Maxime (16, 38, 39). L. J.

Eunape, *Vitæ Philosophorum et Sophistarum*. — Libanius, *Orationes*, V, XII. — Ammien Marcellin, XXIX, 1. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV.

MAXIME *d'Épire* (Μάξιμος Ἠπειρώτης), philosophe grec, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il était natif d'Épire, ou peut-être de Byzance, puisqu'on l'appelle aussi *Maxime de Byzance*, et fut un des maîtres de l'empereur Julien dans la philosophie et la théologie. Sa vie est peu connue, et paraît avoir été aussi tranquille que celle de son homonyme Maxime d'Éphèse fut agitée et tragique. Il composa un traité *Sur les Oppositions insolubles* (Περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων), qui a été publié par Henri Estienne à la suite des *Opera minora critica* de Denys d'Halicarnasse. Suidas cite encore de lui des *Commentaires sur Aristote* (Ὑπομνήματα πρὸς Ἀριστοτέλην), et un traité sur les *Nombres* (Περὶ ἀριθμῶν). Enfin, on lui attribue avec plus de raison qu'à Maxime d'Éphèse le petit poëme Περὶ καταρχῶν ou ἀπαρχῶν. Le commencement est perdu; il en reste 610 vers. Il y est question de l'influence que la lune et les astres exercent sur l'homme et sur ses actions. Quels sont les signes sous lesquels il faut se mettre en voyage, se marier, se faire saigner, acheter un esclave? Telles sont les questions que discute le poëte, en nous initiant ainsi à la connaissance des idées superstitieuses qui régnaient de son temps. Quelques critiques ont supposé que cet ouvrage était antérieur de deux ou trois siècles à l'époque où vivait Maxime. Une circonstance singulière a exercé les érudits : Tzetzès cite comme se trouvant dans les *Géorgiques* d'Orphée dix vers qu'on rencontre dans le poëme des *Auspices*. Y a-t-il là une citation inexacte ou bien les *Auspices* seraient-ils un extrait ou une production attribuée à Orphée? Cet ouvrage ne nous est parvenu que dans un manuscrit unique conservé à Florence et très-défectueux. Fabricius l'a publié d'une façon peu satisfaisante, avec une traduction latine par John Rentdorf (*Bibl. Græca*, t. VIII, p. 414-448). L'édition de Gerhard, Leipzig, 1820, in-8°, laisse aussi à désirer. Y.

Suidas, au mot Μάξιμος. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. IX, p. 322 (édit. Harles).

MAXIME (Saint), évêque piémontais, né à

Verceil. Il gouverna l'église de Turin sous les règnes des empereurs Honorius et Théodose le jeune, c'est-à-dire depuis 395, ou plutôt, jusqu'à sa mort, arrivée en 423. Il est donc impossible qu'il ait pu assister en 451 au concile de Milan et en 465 à celui de Rome. Il est évident qu'ici, et en contradiction avec l'opinion de Gennade, de Possevin, de Cave, etc., quelques hagiographes ont identifié saint Maxime de Turin avec un autre prélat du même nom et d'une époque postérieure. On connaît de lui soixante-treize *homélies*, dont plusieurs se trouvent parmi les sermons de saint Augustin et de saint Ambroise. Les *Homélies* de saint Maxime ont été imprimées séparément; Anvers, 1518; Cologne, 1535; Rome, 1564 et 1572; Paris, 1614, 1623; on les trouve aussi à la suite des *Opera* de saint Léon et dans les *Bibliothecæ Patrum*. Dom Mabillon, dans la deuxième partie de son *Musæum Italicum*, en a inséré douze. Dix-sept autres se trouvent dans l'*Homiliarius Doctorum*; Bâle, 1498, in-fol.; elles ont eté réimprimées à la suite de l'édit. de Salvien, Rome, Alde Manuce, 1564, in-fol.; dom Martène et dom Durant en ont donné six nouvelles dans le t. IX de leur *Amplissima Collectio*. Enfin, les œuvres complètes de saint Maxime ont été réunies et publiées par Bruno Bruni et dédiées par le pape Pie VI au roi de Sardaigne Victor-Amédée II. Le martyrologe romain marque la fête de saint Maxime au 25 juin. A. L.

Les Bollandistes, au 25 juin. — *Diario di Roma*, même date. — Gennadius, *Catalogus*, cap. XL. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Cave, *Scrip. Eccles.* — Du Pin, *Biblioth. Eccles.*, V[e] siècle. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 25 juin.

MAXIME (Saint), surnommé *le Confesseur* (ὁ Ὁμολογητής) ou *le Moine* (ὁ Μοναχός), théologien grec, né à Constantinople, vers 580, mort en 662. Issu d'une famille noble et riche, il reçut une brillante éducation, et malgré ses goûts pour une vie pieuse, retirée, il dut paraître à la cour. Heraclius le choisit pour son premier secrétaire, et lui accorda toute sa confiance. Les honneurs ne lui firent pas oublier ses projets de retraite, et dès qu'il lui fut permis de se démettre de sa place, il embrassa la vie monastique. Il se distingua par la sévérité de ses pratiques ascétiques, et fut nommé *hégoumène*, ou abbé, du couvent de Chrysopolis sur le Bosphore en face de Constantinople. Son zèle religieux l'entraîna en Afrique (province romaine de Carthage) pour y combattre l'hérésie des monothélites (645); il se rendit à Rome dans le même but, et obtint du pape Martin I[er] (650) la convocation d'un concile qui anathématisa l'hérésie et ses adhérents. Cette démarche irrita l'empereur Constantin II, qui par son édit, ou *type*, avait essayé de mettre un terme aux interminables discussions sur les deux volontés. Il fit arrêter en 653 et amener à Constantinople le pape Martin; Maxime et deux de ses disciples, tous deux nommés Anastase, et d'autres évêques d'occident. Tous ces personnages furent traités avec une grande rigueur; mais la colère impériale s'acharna particulièrement sur Maxime et les deux Anastase, qui furent promenés d'exil en exil, ramenés à Constantinople, fouettés publiquement, eurent la langue et la main droite coupées, et furent enfin relégués dans divers endroits du Caucase, où Maxime et un des Anastase moururent bientôt. L'autre Anastase, surnommé *Apocrisarius*, survécut, et écrivit le récit de leurs souffrances et des siennes. Maxime est révéré comme un saint par l'Église grecque et l'Église latine. La première en célèbre la mémoire le 21 janvier, la seconde le 13 août. Les œuvres théologiques de saint Maxime jouirent d'une grande autorité pendant le moyen âge. Photius les critique, il est vrai, sévèrement, au point de vue du style, qu'il trouve confus et obscur, plein de transpositions, de circonlocutions, de métaphores incohérentes; il loue d'ailleurs la pureté et l'ardeur de la piété qui se manifeste dans tous les ouvrages de Maxime. La collection la plus étendue de ses *Œuvres* est celle de Combéfis : *S. Maximi confessoris, Græcorum theologi eximiique philosophi, Opera*; Paris, 1675, 2 vol. in-fol.; elle est loin d'être complète. Combéfis devait y ajouter un troisième volume; mais la mort l'empêcha d'achever une tâche que personne n'a reprise. Les traités religieux de Maxime sont trop nombreux et trop peu intéressants pour que nous en donnions la liste; nous signalerons seulement l'*Explication sommaire de la Pasque*, qui n'est pas donnée dans l'édition de Combéfis et que Petau a publiée dans son *Uranologion*; Paris, 1630, in-fol. Y.

In Vitam ac certamen S. Patris nostri ac confessoris Maximi; dans l'édition de Combéfis. — Théophane, *Chronographia*, p. 275, 276, 288, édit. de Paris. — Photius, *Bibliot. cod.*, 192-195. — Cave, *Historia Litteraria*, vol. I. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IX, p. 635. — Bollandus, *Acta Sanctor.*, *August.*, vol. III, p. 97. — *Concilia*, vol. V, édit. Labbe. — Oudin, *De Script. Eccles.*, vol. I, col. 1635. — Ceillier, *Auteurs sacrés*, vol. XVII, p. 689. — Galland, *Biblioth. Patrum Proleg. ad append.*, vol. XIV, c. 10. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

MAXIMIEN (*Cornelius* MAXIMIANUS GALLUS *Etruscus*), poëte latin, d'une époque incertaine, auteur des élégies vulgairement attribuées à Cornelius Gallus. En 1501, Pomponius Gauricus, jeune Napolitain de dix-neuf ans, publia six élégies amoureuses, sous le titre de *Cornelii Galli Fragmenta*, avec une préface dans laquelle il essayait de prouver qu'elles appartenaient à Cornelius Gallus, ami de Virgile et d'Ovide. L'évidence interne n'était pas favorable à cette hypothèse. D'abord ces élégies laissaient beaucoup à désirer pour la pensée et l'expression, ensuite elles s'annonçaient comme l'œuvre d'un vieillard qui se lamente sur les infirmités, et les misères de l'âge. Le contraste entre la triste débilité de la vieillesse et la joyeuse vigueur de la jeunesse forme le sujet de la première élégie. La seconde, la troisième, la quatrième sont con-

sacrées aux trois maîtresses qui avaient successivement obtenu son amour, Aquilina, Candida, Lycoris; les deux premières avaient été les objets d'une affection passagère; mais la troisième, longtemps sa fidèle compagne, ne l'avait abandonné qu'au déclin de la vie. Dans la cinquième il chante sa passion sénile pour une jeune Grecque; dans la sixième, qui n'a que douze vers, il se plaint de l'approche de la mort. Ces circonstances ne conviennent pas à Gallus, mort à l'âge de quarante ans. Gauricus, sans s'arrêter à cette difficulté, appuya principalement son hypothèse sur les propositions suivantes : « Nous savons par Virgile et par d'autres témoignages que Gallus célébra une maîtresse nommée Lycoris; l'auteur des élégies se donne pour un Étrusque; au commencement de sa cinquième élégie il fait allusion à sa place de préfet d'Égypte. » Ces raisons assez faibles parurent convaincantes, et pendant longtemps le pseudo-Gallus figura dans les collections des élégiaques latins à la suite de Catulle, de Tibulle et de Properce. Mais à un examen plus attentif on s'aperçut que la latinité et la versification de ces poésies étaient trop défectueuses pour appartenir au siècle d'Auguste, que le nom de Lycoris ne prouvait rien, car il avait dû être porté par bien des femmes; que puisque l'auteur était Étrusque, ce ne pouvait être Gallus, né à Forum-Julii (Fréjus) dans la Gaule méridionale, qu'enfin la préfecture d'Égypte n'avait rien de commun avec la mission définie dans les vers suivants :

Missus ad Eoas legati munere partes
Tranquillum cunctis nectere pacis opus,
Dum studeo gemini componere fœdera regni,
Inveni cordis bella nefanda mei.

Enfin, en recourant aux manuscrits, on lut ces vers que Gauricus avait omis, et qui révélaient le nom du véritable auteur :

Atque aliquis, cui cæca foret bene nota voluptas,
Cantat, cantantem Maximianus amat.

Il devint évident que Gauricus était coupable d'une imposture préméditée; mais comme il arrive pour les fraudes littéraires, celle-ci conserva en partie son effet, même après avoir été découverte. On continua d'attacher le nom de Gallus à des œuvres de la décadence et presque de la barbarie, en signalant seulement de prétendues interpolations là où tout était apocryphe. Il fallut cependant finir par reconnaître que le contemporain d'Auguste n'était pour rien dans les élégies de Maximianus. On chercha alors quel était ce dernier. Il paraît d'après ses vers qu'il était Étrusque de naissance, qu'il passa sa jeunesse à Rome, se consacrant à la poésie et à l'éloquence, qu'il acquit une grande réputation comme orateur (*Orator toto clarus in orbe fui*) et qu'à un âge avancé il fut envoyé en Orient avec l'importante mission d'établir ou de renouer des relations amicales entre deux royaumes. Sur ces indications, assez vagues, Goldast, Fontanini et Wernsdorf l'ont identifié avec un Maximien, auquel le roi Théodoric adressa une lettre conservée par Cassiodore. La plus forte preuve en faveur de cette supposition, c'est que dans la troisième élégie il est question d'un Boetius, que l'auteur qualifie de *magnarum scrutator maxime rerum*, et qui pourrait bien être le philosophe Boëce (Boëthius). L'argument n'est pas décisif, et l'auteur des *Élégies* restera probablement toujours inconnu. Les noms de *Cornelius Maximianus Gallus Etruscus* qu'on lui donne depuis le seizième siècle ne lui appartiennent pas. Les manuscrits portent simplement *Maximianus* ou *L. Maximianus*. L'édition princeps, in-fol., sans date et sans nom de lieu d'impression (mais imprimée à Utrecht, vers 1473), a pour titre *Maximiani philosophi atque oratoris clarissimi Ethica suavis et perjucunda*; une seconde édition, sans date in-4°, imprimée à Paris vers 1500, par Stéphane Jehannot et Pierre Ledru, est intitulée *Perjucundus, juvenum quoque mirum in modum demulcens animos, Libellus, quem nugarum Maximiani immitis Alexander intitulat*. Ces deux éditions furent suivies de celle de Gauricus, *Cornelii Galli Fragmenta*, Venise, 1501, remarquable par l'attribution frauduleuse de l'ouvrage à Cornelius Gallus, et par la division arbitraire en six élégies. Dans la plupart des manuscrits, qui sont très-nombreux, le tout est écrit de suite comme un seul poëme, et porte ordinairement le titre de *Facetum et perjucundum Poema de Amoribus Maximiani, poetæ doctissimi, oratoris suavissimi*. Labbe, dans sa *Bibliotheca nova Manuscriptorum*, mentionne d'autres poëmes de Maximien sous les titres de *Super Senectute*, *Regula metrica*, *Carmen de Virtute et Invidia*, *de Ira*, *Patientia et Avaritia*; mais à part le premier, qui est sans doute le même que les *Élégies*, ces poëmes sont restés inédits et appartiennent peut-être à un autre Maximianus ainsi que les *épigrammes* citées sous ce nom dans l'*Anthologie latine*. Les *Élégies* ont eu beaucoup d'éditions; la meilleure est celle de Wernsdorf dans ses *Poëtæ latini minores*, vol. VI, par. I, p. 269; réimprimée séparément par J. A. Giles; Londres, 1838, in-8°.

Y.

Goldast, *Epist. dedic. ad Ovidii Opuscula Erotica*; Francfort, 1610. — Bernard de La Monnoye, *Menagiana*, vol. I, p. 336 de la 3e édition. — Sourhaye, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. XVI. — Fontanini, *Historia litteraria Aquileiæ*; Rome, 1742, in-4°. — Withofius, *Maximianus primævæ integritati restitutus*; 1741, in-8°.

MAXIMIEN Ier OU MAXIMIEN *Hercule* (*M.-Aurelius-Valerius* MAXIMIANUS), empereur romain, mort en février 310 après J.-C. Il était né dans une famille de paysans, sur le territoire de Sirmium. Il ne reçut aucune éducation, et plus tard il garda dans la plus haute fortune une rusticité de manières qui attestait sa basse extraction. Son savoir se réduisait à l'art de la guerre, qu'il avait appris dans de longues années de service

sur les frontières de l'empire. Il semble qu'il n'eut jamais l'initiative et l'habileté supérieure d'un général en chef; mais par son courage et son expérience il était parfaitement propre à exécuter sous les ordres d'un autre les entreprises les plus difficiles. Il fut le compagnon d'armes de Dioclétien et le confident de ses espérances ambitieuses. Aussi ce général, devenu seul possesseur de l'empire par la mort de Carin, et songeant à se donner un associé, choisit Maximien, qui reçut la pourpre à Nicomédie, le 1er avril 286. Par un motif d'orgueil ou de superstition, Dioclétien et Maximien prirent, l'un le titre de *Jovien* (*Jovius*), l'autre celui d'*Herculien* (*Herculius*). Les orateurs officiels ne manquèrent pas de faire observer que tandis que la souveraine sagesse de Jupiter présidait au mouvement du monde, le bras invincible d'Hercule purgeait la terre des monstres et des tyrans. Cette comparaison emphatique était juste en ce point seulement que, dans ce partage du pouvoir, Dioclétien, se réservant la direction suprême, laissait volontiers agir son collègue, surtout lorsqu'il s'agissait de réprimer des révoltes. Il n'intervenait que pour adoucir, par une clémence calculée, la sévérité impitoyable de Maximien, et ce contraste habilement ménagé fournissait à des écrivains déclamateurs l'occasion de comparer les règnes des deux princes à l'âge d'or et à l'âge de fer. L'opposition n'était qu'apparente; c'était au fond la même politique, plus artificieuse d'un côté, plus brutale de l'autre. Malgré la différence de leurs caractères, les deux empereurs conservèrent sur le trône l'amitié qu'ils avaient contractée dans une position privée. Le vain et turbulent Maximien montra toujours de la déférence pour Dioclétien, et ne fut que son premier lieutenant. Nous ne répéterons pas ici sur leur commune administration les détails donnés à l'article Dioclétien. Ce double règne se termina le même jour (1er mai 305), à Nicomédie et à Milan, par l'abdication volontaire de Dioclétien, par l'abdication contrainte de Maximien. Celui-ci, incapable de résister à l'ascendant de son collègue, mais déguisant mal son dépit, se retira dans une magnifique villa de Lucanie. Informé l'année suivante que son fils Maxence s'était révolté contre l'empereur Sévère, il se hâta d'accourir à Rome, voilant son ambition sous le prétexte de la tendresse paternelle. A la demande de Maxence et du sénat, il reprit la pourpre. Les rhéteurs, qui l'année précédente avaient donné de magnifiques éloges à son détachement philosophique des grandeurs, le sommèrent maintenant de sacrifier au bien de l'État ses goûts de retraite et de tranquillité. Maximien n'avait pas besoin de ces exhortations. Il ressaisit le pouvoir avec un extrême empressement, et l'exerça avec une activité tempérée par la prudence d'un vétéran. Il força Sévère à se retirer dans Ravenne, l'amena sans combattre à livrer cette place imprenable, et laissa à Maxence le soin de le faire mettre à mort. Sa campagne contre l'empereur Galerius, le premier général du temps, ne fut pas moins heureuse; mais il trouva sa perte dans son succès même. Maxence, débarrassé de ses ennemis, n'eut plus besoin de son père, et se hâta de se défaire de ce collègue gênant en excitant contre lui une mutinerie de soldats. Maximien se retira d'abord dans les États de Galerius, qui ne l'y souffrit pas longtemps. Il alla ensuite à la cour de Constantin, à qui il avait quelques mois auparavant marié sa fille Fausta. Il fut bien accueilli, et pour écarter tout soupçon de projets ambitieux, il quitta de nouveau la pourpre. Cette résignation n'était pas sincère. Profitant de l'absence de Constantin, qui combattait les barbares sur le Rhin, il s'empara de ses trésors, déposés à Arles, les prodigua aux soldats, dont il obtint sans peine le titre d'auguste. A cette nouvelle Constantin, se portant à marches forcées du Rhin sur le Rhône, obligea Maximien de s'enfermer dans Marseille. La ville menacée d'assaut se rendit. Maximien, tombé au pouvoir de son gendre, fut dépouillé de toutes ses dignités, mais conserva la vie et la liberté (308). Il en fit, à ce qu'il semble, le plus mauvais usage, continuant ses intrigues et tramant le meurtre du prince qui l'avait épargné. Constantin, à bout d'indulgence, le condamna à mort, ne lui laissant que la faculté de se tuer lui-même. Maximien s'étrangla au mois de février 310. La peine était méritée sans doute; mais peut-être un gendre n'eût pas dû l'infliger.

Maximien avait épousé une veuve d'origine syriaque, nommée Eutropie, de laquelle il eut deux enfants, l'empereur Maxence, et Fausta, femme de Constantin. Eutropie avait de son premier mari, dont le nom est inconnu, une fille, Flavia-Maximiana-Theodora, qui fut mariée à Constance Chlore lors de l'élévation de celui-ci au rang de césar. L. J.

Zosime, II, 7, 8, 10, 11. — Zonaras, XII, 31-33. — Lactance, *De Morte Persecutorum*, 8, 29, 30. — *Panegyrici veteres*, II; III, 3, 10, 14; VI, 9; VII, 14, etc. — Aurelius Victor, *De Cæsar. Epit.*, 39, 40. — Eutrope, IX, 14, 16; X, 1, 2. — Orose, VII, 25, 28. — Gruter, *Corpus Inscriptionum*, CCLXXXI, 4. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. IV. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VIII, p. 15. — Gibbon, *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, c. XIII, XIV.

MAXIMIEN II. *Voy.* Galerius.

MAXIMILIEN (Saint), martyr, né vers 275, à Tebeste (Numidie), décapité dans la même ville, le 12 mars 295. Il était fils d'un riche chrétien nommé Fabius Victor. Appelé par le proconsul Dion pour servir dans les armées romaines, il s'y refusa constamment, alléguant qu'il était chrétien et que sa loi religieuse lui défendait de servir des empereurs idolâtres. Tebeste comptait alors beaucoup de chrétiens : Dion, craignant que l'impunité de Maximilien n'entraînât beaucoup d'autres jeunes gens à refuser le service, se crut forcé de faire un exemple, et fit décapiter le réfractaire. Une dame, nommée Pompeia, obtint le corps de Maximilien, le conduisit à

Carthage, où elle le fit enterrer auprès de celui de saint Cyprien, sous une petite montagne au bas du palais. Maximilien est devenu un saint très-populaire en Allemagne, où plusieurs églises se félicitent de posséder ses reliques. L'Église l'honore le 12 mars. C'est à tort que l'on a confondu Maximilien avec saint Mamillien, de Rome.

Un autre saint MAXIMILIEN, martyrisé en décembre 362, était d'Antioche. Il servait comme officier dans les vieilles troupes que l'on nommait les *herculiens*, du temps de l'empereur Julien. Ce monarque ayant ordonné d'ôter la croix et le monogramme de J.-C. de dessus les étendards romains, Maximilien et Bonose, son collègue, dont les soldats étaient pour la plupart chrétiens, conservèrent ces signes sur leurs enseignes. Julien, comte d'Orient, oncle de l'empereur, selon dom Ruinart, fit mander les deux centurions chrétiens, et leur ordonna de se conformer à l'ordre général; la discipline de l'armée ne pouvant tolérer que chaque chef arborât un signe particulier. Maximilien et Bonose protestèrent de leur dévouement au chef de l'empire; mais ils déclarèrent « qu'ils avaient un maître plus élevé, Jésus-Christ, et qu'ils ne pouvaient arborer les images de faux dieux ou d'animaux ». Julien les fit, dit-on, battre avec des escourgées de plomb, les fit baigner dans la chaux vive, puis inonder de poix bouillante. Les trouvant invincibles, il les fit décapiter. Plusieurs de leurs soldats partagèrent leur opposition et leurs supplices. C'est pourquoi on trouve trois Bonose, trois Maximilien, un Jovien et un Herculien, marqués dans le Martyrologe d'Espagne, au 21 août. Quoique l'Église ait accepté cette date pour la fête de saint Maximilien et de ses compagnons, elle ne regarde pas les actes de ces martyrs comme originaux. A. L.

Dom Mabillon, *Analect.*, t. IV. — Dom Thierry Ruinart, *Acta primorum Martyrum sincera*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I, 12 mars, 21 août; t. II, 27 juillet; t. III, 4 novembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*, t. V, p. 171; t. VI, p. 322; t. XVI, p. 336.

MAXIMILIEN Ier, empereur d'Allemagne, né à Neustadt, le 22 mars 1459, mort à Wels, le 12 janvier 1519. Fils de l'empereur Frédéric III et de Léonore de Portugal, il eut pour précepteur Pierre Engelbert, homme entièrement incapable de diriger l'éducation d'un prince. Jusqu'à l'âge de dix ans il articulait si mal qu'on le nommait *le Bègue;* mais ce défaut disparut peu à peu, et Maximilien depuis se fit remarquer au contraire par une grande facilité d'élocution. En novembre 1473 il se trouva à l'entrevue qui eut lieu à Trèves entre son père et le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire; ce dernier avait promis de fiancer sa fille Marie au jeune archiduc d'Autriche si Frédéric consentait à ériger la Bourgogne en royaume. A Trèves il exigea encore d'autres conditions, ce qui fit rompre pour le moment le projet de mariage; mais il fut repris en 1475. On était convenu d'une nouvelle entrevue, pour arrêter les clauses de cette union, lorsque Charles fut tué devant Nancy. Malgré les menées de Louis XI et du duc de Clèves, qui voulaient chacun obtenir pour leur fils la main de Marie (*voy.* ce nom), cette jeune princesse, sur les conseils de sa belle-mère, Marguerite d'York, résolut d'épouser Maximilien; le 21 avril 1477 le mariage fut célébré à Louvain, par procuration, au grand enthousiasme des populations des Pays-Bas; elles espéraient que Maximilien saurait les défendre contre les attaques du roi de France, qui menaçait de s'emparer du pays. Empêché par la pénurie du trésor impérial de se présenter honorablement au milieu des riches habitants des Flandres, Maximilien ne vint trouver Marie qu'en août lorsqu'elle lui eut fait parvenir de l'argent (1). A son arrivée, marquée par les plus grandes démonstrations de joie, le courage des Flamands, abaissé par les succès de Louis XI, se releva au point que ce roi consentit, le 18 septembre, à une trêve, qui, bien que mal observée, donna quelque répit au pays. Les gentilshommes cessèrent de passer au service de Louis, lorsqu'ils virent l'activité avec laquelle Maximilien préparait les moyens de repousser les troupes françaises. Quoique ayant peu de connaissance des affaires et des hommes, il écoutait de sages conseillers et montrait la meilleure volonté. Après avoir tenu, le 30 avril 1478, le chapitre de l'ordre de la Toison d'or, dont il fut déclaré le chef, il marcha avec vingt mille hommes sur Valenciennes, et fit offrir bataille aux Français; mais Louis, qui n'aimait pas courir le hasard des combats, préféra signer une trêve d'un an, retirer ses troupes du Hainaut, et rendre Cambrai. En revanche, le duché de Bourgogne était cette année retombé au pouvoir de Louis. Privé d'alliés par l'habileté diplomatique du roi de France, mais ayant reçu des états de Flandre des subsides considérables, Maximilien alla, en mai 1479, faire avec vingt-sept mille hommes le siége de Térouanne. Le 7 août il attaqua à Guinegate l'armée française envoyée au secours de la ville. La bataille, d'abord perdue pour les Flamands, fut à la fin gagnée par eux, grâce à l'énergie du comte de Romont. Maximilien y montra le plus brillant courage; mais il ne sut pas profiter de la victoire, achetée par la perte du tiers de son armée. Au commencement de l'an 1480, il se vit assailli par les plus grandes difficultés. Les Français envahissaient le Luxembourg; la Gueldre avait secoué la domination bourguignonne; en Hollande la guerre civile entre les Hoeks et les Rabelljauws avait recommencé avec une nouvelle fureur. Maximilien y accourt à la hâte, et rétablit l'ordre en décidant la victoire en faveur du parti populaire des Rabelljauws. De retour à Bruxelles, il se trouva dans les plus grands embarras d'argent,

(1) A leur première entrevue ils ne purent se parler. Marie ne comprenait pas l'allemand, et l'éducation de Maximilien avait été si négligée, qu'il ne savait pas le français.

par suite du refus des états de Flandre de lui fournir des subsides; il fut obligé d'engager des joyaux pour l'entretien de la maison de la duchesse. Les Flamands, auxquels il avait d'abord plu par sa vaillance et par sa courtoisie, étaient arrivés à le regarder comme un homme léger et à ne plus faire grand compte de lui, en remarquant son goût pour les fêtes et la chasse, auquel il se livrait sans retenue, malgré la gravité de la situation. N'ayant pu nonobstant tous ses efforts décider le roi d'Angleterre, Édouard IV, à se liguer avec lui contre la France, n'ayant pas plus réussi à obtenir des secours de l'Empire, où son père n'avait pas le moindre crédit, Maximilien se décida à prendre la voie des pourparlers, et conclut le 27 août une trêve avec Louis XI. Mais il ne pressa pas les négociations, espérant la mort prochaine du roi, qui de son côté ne se hâtait pas non plus, parce qu'il voyait journellement s'accroître le mécontentement des villes turbulentes de Flandre, dont le commerce et l'industrie avaient besoin du rétablissement de la paix. Il soutenait secrètement les habitants de la Gueldre et d'Utrecht, que Maximilien n'avait pas encore pu soumettre, et il poussa les Hoeks à se révolter de nouveau. Aussi lorsque, le 27 mars 1482, arriva la mort inopinée de Marie, la situation de Maximilien devint des plus précaires. Les états de Flandre, tout en lui laissant, pour la forme, la tutelle de ses enfants Philippe et Marguerite, qu'ils faisaient élever à Gand sous leur garde, le soumirent à un conseil et ne lui laissèrent qu'une part minime dans l'administration de leur province. Les états de Brabant se disposaient à en faire autant, lorsque Maximilien, sur l'instigation de quelques jeunes courtisans, fit mettre à mort quelques-uns des plus riches et des plus influents bourgeois qui lui étaient hostiles. Cet acte acheva de le perdre dans l'esprit des peuples; la plupart des provinces lui imposèrent dans son gouvernement les mesures les plus gênantes, et se réservèrent de contrôler son administration. Louis XI, profitant de cet état de choses, noua, par l'entremise du maréchal d'Esquerdes, des intelligences avec les principaux adversaires de l'archiduc, tels que Guillaume Rym et Jean Copenole, deux démagogues de Gand, et il se mit à traiter de la paix directement avec les états de Flandre. Ceux-ci voyaient leurs frontières exposées sans défense à l'attaque de l'armée française, plus redoutable que jamais; en effet, Maximilien avait été forcé d'envoyer la plus grande partie de ses troupes contre les gens d'Utrecht et contre leur allié, Guillaume de La Marck, *le Sanglier des Ardennes*. Après plusieurs mois de négociations secrètes, les états de la plupart des provinces, réunis à Alost, signifièrent à Maximilien qu'ils exigeaient que la guerre fût terminée. Sans appui, sans conseiller habile, il se résigna à s'en rapporter à ce que les états décréteraient. Le 23 décembre 1482 ceux-ci signèrent à Arras la paix aux conditions suivantes : la jeune Marguerite, fille de Maximilien, serait fiancée au dauphin, et conduite en France pour y être élevée; elle recevrait en dot les comtés d'Artois et de Bourgogne, les seigneuries de Mâcon, Auxerre, Salins, Noyers et Bar-sur-Seine, dont la possession serait remise au roi de France, qui à son tour abandonnerait ses prétentions sur Lille, Douai et Orchies. Maximilien, bien qu'il regardât cet accord comme honteux, fut contraint de le ratifier. Mais en 1485, ayant étouffé la rébellion des gens d'Utrecht et de Guillaume de La Mark, il résolut de se soustraire à la dépendance où le tenaient les états de Flandre et les seigneurs, tels que Adrien de Ravestin, Louis de Gruythusen, Philippe de Bèvre et le sire de Vère, qui détenaient à Gand le jeune duc Philippe. Lorsqu'il se fut emparé de Termonde, d'Oudenarde et de Bruges, les Gantois, battus en plusieurs rencontres par ses généraux, peu soutenus par la régente de France, traitèrent avec Maximilien, et le reconnurent comme le véritable administrateur du pays jusqu'à la majorité de son fils. Une émeute dirigée contre lui ayant éclaté quelques jours après son entrée à Gand, il la réprima sévèrement, et restreignit de sa propre autorité les priviléges de la ville. Il fit conduire son fils à Bruxelles, et le commit aux soins d'Adolphe de Clèves, d'Engelbert de Nassau et du chancelier Carondelet, lorsqu'il se rendit en février 1486 à la diète de Francfort, afin d'y poursuivre son élection comme roi des Romains. Elle eut lieu le 16 février, à l'unanimité, sans qu'il eût eu besoin d'acheter, comme cela se faisait d'ordinaire, les voix des électeurs. Il se crut alors assez fort pour recommencer la lutte contre la France, envahit au printemps l'Artois avec une armée considérable, et s'empara de Térouanne et de Lens; mais les maréchaux d'Esquerdes et de Gié l'empêchèrent de pénétrer plus avant. Le 13 décembre il signa avec les ducs d'Orléans, de Bretagne, de Bourbon, de Lorraine et avec plusieurs autres grands seigneurs français un traité contre la régente Anne de Beaujeu. L'année suivante les Français sous d'Esquerdes prirent Térouanne et Saint-Omer et défirent à Béthune les troupes de Maximilien. A l'instigation de Comines les Gantois, exaspérés par les brutalités des mercenaires allemands, mis chez eux en garnison par le roi des Romains, se soulevèrent contre lui en novembre 1487, et déclarèrent ne plus reconnaître son autorité. Pour les réduire à l'obéissance, il se rendit, le 31 janvier 1488, à Bruges avec cinq cents cavaliers pour toute escorte, malgré l'avis de ses conseillers et même de son fou Kunzen von der Rosen. Le lendemain lorsqu'il se disposait à marcher sur Courtrai, dont les Gantois venaient de s'emparer, il trouva les portes de la ville fermées, et tous les habitants sous les armes. Ils le forcèrent à renvoyer ses principaux conseillers, et lui assignèrent pour demeure une petite maison appartenant à un

épicier; il y passa plusieurs jours dans les plus grandes privations, et fut ensuite conduit comme prisonnier à l'hôtel de Philippe de Clèves. Ses conseillers furent menés à Gand, où plusieurs furent exécutés. Maximilien ayant demandé audience aux chefs des révoltés, et s'étant découvert devant eux, les supplia de le traiter avec plus de ménagement. Ils se déclarèrent prêts à le relâcher s'il voulait renoncer, moyennant une pension, à toute participation au gouvernement des Pays-Bas, qui serait confié à la France. Il demanda un délai pour consulter l'empereur, son père, qui, ayant réuni une armée de plus de dix-huit mille hommes, s'avançait sur Malines. Excommuniés par le pape, et apprenant qu'un grand nombre de leurs compatriotes étaient venus renforcer les troupes de l'empereur, les Flamands finirent par accorder à Maximilien de meilleures conditions, qu'il accepta. Il fut convenu qu'il recouvrerait sa liberté et qu'il recevrait une somme de 50,000 florins; qu'il ferait la paix avec la France; qu'il obtiendrait le renvoi sous huit jours des troupes étrangères, et qu'en retour les mécontents déposeraient les armes. Mais l'empereur, qu'il alla, après être resté prisonnier trois mois et demi, rejoindre à Louvain, déclara cet accord nul, comme extorqué par la violence, et marcha sur Gand, dont le duc Albert de Saxe fut chargé de conduire le siége. Les troupes de Maximilien obtinrent plusieurs succès partiels sur d'Esquerdes et Philippe de Clèves, qui s'était mis à la tête des révoltés; le manque d'argent empêcha Maximilien de terminer la guerre par une entreprise décisive (1). Cependant Charles VIII, méditant une descente en Italie, conclut avec lui, le 22 juillet 1489, un traité de paix, basé sur les conventions de 1482 et dans lequel furent compris les ducs d'Orléans et de Bretagne. A cette nouvelle les villes du Brabant se soumirent à Maximilien, et s'engagèrent à lui payer 100,000 florins; le 30 octobre les villes de la Flandre se résignèrent à accepter la sentence arbitrale prononcée par Charles VIII, et qui, tout en maintenant les priviléges de la province, déclarait Maximilien seul tuteur du duc Philippe et obligeait les villes de Gand, de Bruges et d'Ypres au payement de 300,000 florins à effectuer en trois ans.

Sur ces entrefaites Maximilien, qui n'avait pas voulu prendre une part directe à la guerre à cause du serment qu'il avait prêté à Bruges, s'était rendu en Allemagne; après avoir réconcilié le duc Georges de Bavière avec la Ligue de Souabe, il était allé demander à la diète de Nuremberg des secours contre le roi de Hongrie Matthias Corvin, qui avait enlevé à l'empereur presque toute l'Autriche et contre lequel il venait de conclure un traité avec le grand-duc de Moscou Ivan Wassiliewitch. Les états consentirent à lui prêter assistance, sous la condition qu'il insisterait auprès de son père pour que le tribunal suprême de l'Empire reçût une organisation définitive et ne restât plus soumis à l'action arbitraire de l'empereur. Un rapprochement eut lieu entre Matthias et Maximilien, qui conseilla à son père d'accepter les propositions de paix modérées faites par le roi de Hongrie; mais Frédéric, qui avait pour principe de laisser les choses se traîner en longueur, ne voulut entendre parler d'aucune négociation, d'autant plus qu'il avait appris le mauvais état de santé de Matthias. Maximilien alors se rendit à Inspruck, où son cousin Sigismond lui abandonna, moyennant une pension de 52,000 florins, le Tyrol, la Souabe, l'Alsace et ses autres possessions. Aussitôt après la mort de Matthias, il entre en Autriche avec une armée considérable, et en chasse en quelques semaines tous les Hongrois, à la grande joie des habitants, qui en étaient venus à détester le ferme et sévère gouvernement de Matthias, qu'ils avaient d'abord appelé de leurs vœux. Maximilien fit ensuite valoir ses prétentions à la couronne de Hongrie auprès de la diète de ce pays; mais celle-ci proclama Ladislas de Bohême, dont la faiblesse de caractère faisait espérer aux magnats qu'ils jouiraient de plus d'indépendance que sous le règne du roi des Romains, connu pour sa bravoure et son activité énergique. Maximilien n'en persista pas moins à réclamer le trône, qui, d'après le traité de 1463, devait appartenir à sa maison à l'extinction des Huniade. En septembre 1490 il entre en Hongrie avec plus de vingt mille hommes, et pénètre jusqu'à Albe-Royale, qu'il prend d'assaut. Empêché de s'avancer plus loin par une mutinerie de ses soldats, auxquels il ne put payer l'arriéré de leur solde, il conclut, le 7 novembre 1491, un traité avec Ladislas, qui garda la Hongrie, mais abandonna toute l'Autriche, paya 100,000 ducats pour frais de guerre, et consentit à ce qu'à l'extinction de sa descendance masculine la Hongrie fût substituée aux Habsbourg.

Dans l'intervalle, le duc Albert de Saxe, nommé gouverneur des Pays-Bas, avait en vain essayé d'amener à la soumission Philippe de Clèves, qui tenait toujours la campagne et qui avait décidé les villes de Flandre à se révolter de nouveau. Quant au roi de France, s'il entretenait la paix avec Maximilien du côté des Pays-Bas, c'était pour presser avec plus de vigueur la guerre qu'il avait entreprise contre Anne, la jeune duchesse de Bretagne, que le roi des Romains avait épousée par procureur au commencement de 1490. Peu secourue par Maximilien, qui était occupé de son expédition en Hongrie, Anne, trahie par ses généraux et ses conseillers, se décida, à la suite de mystérieuses négociations, à épouser Charles VIII. Le mariage eut lieu le 16 décembre 1491. Maximilien, qui ne s'attendait pas à ce dénoûment, puisque Charles VIII

(1) A cette époque Maximilien avait déjà mis en gage pour plus d'un million de florins d'or, des joyaux et d'autres objets précieux du trésor des ducs de Bourgogne.

était fiancé avec sa fille Marguerite, avait, dans le courant de l'année, déterminé la diète réunie à Nuremberg à lui assurer des secours contre la France ; dans cette même diète, il avait donné une organisation plus forte à la Ligue de Souabe, voyant en elle un instrument capable de mettre fin aux interminables guerres privées qui désolaient depuis si longtemps l'Allemagne. Mais lorsqu'en 1492, exaspéré du double affront qui lui était infligé par Charles VIII, il vint réclamer à la diète de Coblentz les subsides promis, il obtint un refus péremptoire; la diète, reconnaissant l'impossibilité de faire annuler l'annexion de la Bretagne à la France, ne voulait pas s'exposer à des revers, pour servir la rancune de Maximilien. Celui-ci néanmoins renouvela les hostilités contre la France, étant parvenu à décider Henri VII d'Angleterre et Ferdinand d'Espagne à attaquer cette puissance. Après avoir reçu en août la soumission des communes de Flandre, et signé deux mois après la paix avec Philippe de Clèves, il s'empara, vers la fin de l'année, d'Arras et de Bapaume, tandis qu'une insurrection générale chassait les Français de la Franche-Comté. Mais, abandonné par ses alliés, il se vit forcé, malgré ces avantages, à signer à Senlis, le 23 mai 1493, un traité de paix avec Charles VIII. Sa fille Marguerite lui fut rendue, et on lui restitua la dot de cette princesse, la Franche-Comté, l'Artois, le Charolois et autres seigneuries; de plus, Charles VIII s'engagea à rendre au jeune duc Philippe, lorsqu'il serait parvenu à sa majorité, plusieurs places fortes de Flandre, telles que Hesdin, Aire et Béthune.

Frédéric III étant mort le 19 août suivant, Maximilien lui succéda sur le trône impérial. Il inaugura son règne en mettant en déroute une horde de Turcs qui avait pénétré jusqu'à Laybach. Il désirait avec ardeur restaurer le pouvoir impérial, si déchu depuis quelque temps; mais pour l'accomplissement de ce projet il avait besoin d'argent; il épousa donc, le 16 mars 1494, Blanche-Marie, fille de Galeas Sforze, duc de Milan, et veuve de Philibert de Savoie; elle lui apporta une dot de 440,000 mille écus d'or (1). En cette même année il se rendit dans les Pays-Bas, pour en remettre le gouvernement à son fils Philippe, devenu majeur; il entreprit aussi une campagne contre Charles d'Egmont, qui s'était emparé de la Gueldre; mais n'ayant pu obtenir de succès décisifs, il chargea le duc Albert de Saxe de reprendre cette province. Sa préoccupation en effet était d'aller se faire couronner à Rome, et de rétablir en Italie l'autorité impériale, qui n'y existait plus que de nom ; mais il fut prévenu par Charles VIII, qui, entré dans ce pays en septembre 1494, en avait fait la conquête en quelques mois. Le 31 mars 1495 Maximilien conclut avec le pape, le roi d'Espagne, la république de Venise et le duc de Milan une ligue ayant pour but de chasser les Français d'Italie. Quatre jours auparavant il avait ouvert la fameuse diète de Worms, où il demandait des secours pour combattre Charles VIII. Comme il manifestait ouvertement le désir de se venger des humiliations qu'il avait éprouvées de la part des rois de France, la diète en profita pour lui demander une organisation stable de la constitution de l'Empire et l'établissement d'un pouvoir central fort et indépendant de l'empereur. Reprenant les idées déjà émises par le célèbre cardinal de Cuse, les états réclamèrent la fondation d'un conseil de l'Empire, chargé des principales attributions du gouvernement et soumis seulement pour les affaires les plus importantes au contrôle de l'empereur et des électeurs. Ce projet, qui aurait amené pour l'Allemagne les meilleurs résultats, ne reçut pas l'approbation de Maximilien. Mais, reconnaissant que pour obtenir des subsides il lui fallait faire quelques concessions, il donna son assentiment à ce que les membres du tribunal supérieur de l'Empire, qui, nommés jusque ici par l'empereur, suivaient sa personne et exécutaient sa volonté, seraient dorénavant élus par les états, le président excepté; qu'ils auraient une résidence stable et seraient tenus de juger selon des règles fixes de législation. En revanche, les états votèrent pour quatre ans un impôt général sur les revenus, fixé à un dixième pour cent; mais le produit de cette taxe ne devait être employé que selon les dispositions de la diète, qui se réunirait régulièrement tous les ans en février, et qui serait seule chargée de déclarer la guerre aux souverains étrangers et d'exécuter la mise au ban de l'Empire. Après avoir encore décrété une paix perpétuelle, et déclaré illégale toute guerre privée, les états obtinrent le 7 août, après bien des difficultés, que Maximilien ratifiât les dispositions précédentes, qui leur donnaient une part au maniement des affaires. Mais il multiplia les entraves pour en empêcher la mise en pratique, quoique, n'ayant pu envoyer en Italie que trois mille hommes au lieu des neuf mille qu'il avait promis, il eût plus que jamais besoin du concours des états. Aussi ceux-ci ne lui prêtèrent-ils aucun appui lorsqu'il se dirigea, en 1496, sur l'Italie pour s'opposer à de nouveaux progrès de Charles VIII dans ce pays. Ludovic Sforze et les Vénitiens, qui l'avaient appelé avec instance, avertis que l'armée française n'entreprendrait rien contre eux en cette année, firent des efforts pour persuader à Maximilien de retourner en Allemagne. Voulant se signaler par quelque action d'éclat, il alla avec cinq cents chevaux seulement et huit compagnies d'infanterie, faire le siége de Livourne, ville qui appartenait aux Florentins, ligués avec la France. Contrarié plutôt qu'aidé par ses alliés, il échoua complétement, et revint en Allemagne rempli d'indignation contre

(1) Arrière-petite-fille d'un soldat de fortune et petite-fille d'une bâtarde, elle n'obtint qu'après une longue résistance des princes de l'Empire les honneurs dus à une impératrice.

les Italiens, qui, l'ayant vu entreprendre cette équipée romanesque, conçurent de lui une médiocre opinion (1).

Sur ces entrefaites la diète s'était réunie à Lindau, et, dirigée par Berthold, électeur de Mayence, homme zélé pour le bien de sa patrie, elle avait maintenu les dispositions prises à Worms et les avait fait accepter par plusieurs membres de l'Empire qui n'avaient pas assisté à la diète précédente. De son côté, Maximilien avait mené à bonne fin la négociation du mariage de son fils Philippe avec Jeanne, l'héritière de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne. En 1498, après la mort de Charles VIII, il fit envahir la Bourgogne par des lansquenets et des Suisses, qui d'abord ne trouvèrent pas beaucoup de résistance; mais une grande partie de ces troupes s'étant débandée, faute de solde, le reste fut bientôt forcé d'évacuer le pays. Le 20 juillet le jeune archiduc Philippe conclut avec le nouveau roi de France, Louis XII, un traité qui lui rendit les villes d'Hesdin, d'Aire et de Béthune, et par lequel il abandonna ses prétentions sur la Bourgogne. Mécontent de ce traité, qu'il avait déconseillé, Maximilien éprouva encore la contrariété de trouver la diète, qu'il était allé présider à Fribourg, le 18 juin, préoccupée surtout de la consolidation de l'ordre à l'intérieur et cherchant à restreindre les dépenses, tandis qu'il voulait la pousser à la guerre contre la France et lui demandait pour cela des subsides extraordinaires. Sans l'habileté et la modération de l'électeur de Mayence, une rupture ouverte s'en serait suivie entre lui et les états. Enfin, ceux-ci mirent à la disposition de Maximilien ce qui jusque là avait été recouvré de l'impôt décrété à Worms, c'est-à-dire 70,000 florins, à peine la moitié de ce que cet impôt devait rapporter par an. Maximilien rassemble aussitôt une armée considérable, et envahit la Champagne; mais, arrêté par des pluies torrentielles, il se mit à rétrograder, pour se tourner contre Charles d'Egmont, qui, s'étant de nouveau emparé de la Gueldre et soutenu par les Frisons, avait repoussé les troupes conduites contre lui par Albert de Saxe. N'ayant pas obtenu de succès marqué, il abandonna à Charles, par un traité signé bientôt après, la plus grande partie de la Gueldre. Il se dirigea alors avec son armée sur Constance, dans le but de châtier les Suisses, qui depuis deux ans refusaient, malgré l'excommunication lancée contre eux par le pape, de se soumettre à la chambre impériale et de fournir en hommes et en argent leur quote-part comme membres de l'Empire. Les cantons avaient encore excité son ressentiment en secourant les Grisons dans leurs guerres contre les Tyroliens. Quand il fut arrivé à Constance, il y trouva l'armée des Suisses à peu de distance; mais les commandants des contingents de l'Empire refusèrent de marcher contre eux, ne voulant pas, dirent-ils, compromettre leur réputation militaire dans un combat avec ces pâtres. Réduit à ses propres forces, Maximilien fit avancer seize mille hommes sur Soleure, qui furent complétement défaits à Dornach. En septembre 1499, il se décida à conclure avec les Suisses un traité qui les déclarait indépendants de l'Empire. A la diète d'Augsbourg, commencée le 10 avril 1500, Maximilien, impatient d'aller soutenir Ludovic Sforze contre les entreprises de Louis XII, consentit, afin d'obtenir dans ce but l'aide de l'Empire, à l'établissement d'un conseil de régence permanent qui, formé des délégués des électeurs, des princes et des villes, serait chargé des principales attributions du gouvernement à la place de l'empereur, lequel ne serait dès lors que le président de ce conseil. En retour de cette concession, qui lui coûta beaucoup, il obtint l'autorisation de lever une armée d'après un nouveau mode de conscription, basé sur la proportion d'un fantassin par quatre cents âmes; la cavalerie devait être fournie par les princes et les seigneurs. Il espérait ainsi pouvoir bientôt marcher avec trente mille hommes au secours du roi de Naples, Frédéric, avec lequel il venait de conclure un traité contre Louis XII. Mais au milieu de l'année 1501 non-seulement les listes nécessaires pour cette levée d'hommes n'étaient pas encore établies; mais le nouveau conseil de régence se mit en opposition directe avec Maximilien, et entama des négociations avec le roi de France au sujet du duché de Milan. Exaspéré de s'être inutilement dépouillé de son autorité, Maximilien s'attacha alors à détruire l'œuvre des dernières diètes: après avoir constitué une nouvelle chambre impériale, dont il nomma tous les membres (1), il prit encore d'autres mesures qui, montrant son intention de revenir sur toutes ses concessions faites aux états, excitèrent un mécontentement général en Allemagne. Aussi se hâta-t-il d'accepter les propositions que Louis XII lui fit faire par l'entremise de l'archiduc Philippe. Le 13 octobre 1501, il convint à Trente avec le cardinal d'Amboise d'accorder, pour la somme de quatre vingt mille ducats l'investiture du Milanais à Louis XII, qui s'engageait à fournir des troupes pour une croisade contre les Turcs, un des projets favoris de Maximilien, de soutenir les prétentions de la maison d'Autriche sur la Hongrie et la Bohême ainsi que celles de Philippe sur l'Espagne, et enfin d'aider Maximilien à se faire couronner à Rome; de plus, Claude, fille du roi de France, fut fiancée au jeune Charles, petit-fils de Maximilien. Cependant le gouvernement arbitraire de ce dernier excitait une agitation croissante, qui fit naître la fameuse *union électorale*, formée à Gelnhau-

(1) C'est alors qu'ils commencèrent à lui donner le sobriquet de *Pocho Danari*.

(1) La chambre nommée par les états s'était dissoute, comme cela avait déjà eu lieu plusieurs fois, parce que les appointements dus à ses membres n'avaient pas été payés. L'Empire était tellement à bout de ressources, qu'il ne savait où trouver les 10,000 florins nécessaires à l'entretien de ce tribunal.

sen, le 30 juin 1502. Par cet acte les électeurs convinrent de ne prendre dorénavant aucune résolution sur les affaires publiques que de concert, et de se rassembler dans ce but quatre fois par an; de plus, ils s'engagèrent à résister en commun aux empiétements de Maximilien. De leur propre autorité, ils convoquèrent la diète, qui, réunie à Mayence en juin 1503, déclara que le tribunal supérieur institué par Maximilien n'avait de juridiction sur aucun membre de l'Empire; une adresse conçue en termes très-durs fut envoyée par elle au roi des Romains (1), pour lui rappeler qu'il était tenu d'observer les résolutions prises à Worms et à Augsbourg. La position de Maximilien paraissait des plus critiques; il fut même question de le déposer. Mais s'il avait contre lui les électeurs et les villes, il pouvait compter sur un assez grand nombre d'évêques, nommés par lui, et sur plusieurs jeunes princes, tels que les ducs de Saxe, de Wurtemberg, de Lunebourg, de Mecklembourg et le landgrave de Hesse, qu'il s'était attachés par sa libéralité, sa bravoure et son caractère ouvert et enjoué. Aussi ne se découragea-t-il pas et continua-t-il à hâter les préparatifs pour une croisade, qu'il voulait conduire en personne (2). Mais bientôt toute son attention fut attirée par les contestations qui suivirent, au commencement de l'année 1504, la mort de Georges le Riche, duc de Bavière, décédé sans descendants mâles. Le prince avait légué toutes ses possessions à son gendre Robert, fils de l'électeur palatin, au mépris des lois féodales et des traités, d'après lesquels une grande partie de ces possessions devait revenir de droit à ses cousins de la ligne de Munich, Albert et Wolfgang. Ceux-ci portèrent leurs réclamations devant Maximilien, qui commença par élever lui-même sur plusieurs portions des États de Georges des prétentions, auxquelles accédèrent les ducs Albert et Wolfgang. Maximilien alors s'apprêta à partager le reste entre eux et Robert; celui-ci, poussé par son père, adversaire déclaré du roi des Romains et allié de la France, leva avec les trésors de Georges une armée considérable, et se mit, avec l'aide des Bohémiens, en possession des territoires litigieux. Mis au ban de l'Empire, il mourut peu de temps après, ne laissant que des enfants en bas âge, que leur grand-père, l'électeur palatin, essaya de défendre contre l'attaque formidable dirigée par Maximilien contre leurs États. S'étant avancé avec quinze mille hommes jusqu'à Ratisbonne, Maximilien y mit en déroute, après avoir failli être tué dans la mêlée, un corps de Bohémiens qu'il était allé attaquer derrière leurs chars, où ils s'étaient retranchés, à la mode des anciens Germains. Il s'empara ensuite de l'Alsace, qui avait été remise en gage à la maison palatine.

(1) C'est ainsi qu'on continuait à désigner Maximilien, parce qu'il n'avait pas été couronné par le pape.

(2) Dans un manifeste pour engager les princes de l'Empire à une expédition contre les Turcs, il fait valoir comme étant un avertissement de Dieu la chute du fameux aérolithe d'Ensisheim, qui, tombé en 1492, avait été placé par ses ordres près de l'église de ce lieu.

Dans cet intervalle le duc de Wurtemberg et le landgrave de Hesse dévastaient le Palatinat, tandis que les troupes des ducs Albert et Wolfgang et celles de la ligue de Souabe pénétraient en Bavière. Pressé par tant d'ennemis, l'électeur palatin consentit à ce que l'affaire fût portée à la diète de Cologne, réunie en juin 1505. Maximilien y parut dans une position toute nouvelle; puissant et respecté, il fit décider le différend selon ses désirs; on lui attribua Kufstein, Geroldseck, Kitzebuhl, Ratemberg, Neubourg sur l'Inn, le comté de Kirchbourg, la seigneurie de Weissenborn et le landgraviat d'Alsace. Il proposa ensuite au sujet de l'organisation de l'Empire plusieurs mesures, qui toutes tendaient à accroître son autorité. Mais si l'union des électeurs, affaiblie par l'humiliation du palatin et par la mort des archevêques de Mayence et de Trèves, ne pouvait lui résister ouvertement, il n'avait cependant pas encore assez de prépondérance pour décider les états à renoncer en sa faveur à leur indépendance. Ils avaient bien consenti à en sacrifier une partie, en constituant un pouvoir central pris dans leur sein; mais comme tout ce qu'ils avaient établi dans ce but depuis dix ans s'était vu impraticable, ils se bornèrent à maintenir les choses telles qu'elles étaient, sauf qu'ils ordonnèrent la reconstitution de la chambre impériale d'après les décisions de Worms et d'Augsbourg, et qu'ils votèrent pour lever les troupes de l'Empire un nouveau mode par *matricule*, ou contingent déterminé pour chaque État. L'armée de l'Empire, fixée au chiffre de quatre mille hommes, fut immédiatement mise sur pied; Maximilien la conduisit en Hongrie contre les magnats, qui, en grand nombre, s'étaient confédérés pour exclure tout prince étranger et placer à la mort de Ladislas la couronne sur la tête d'Étienne Zapoly, palatin de Hongrie; il leur fit signer à Vienne, en juillet 1506, un traité qui reconnaissait la réversibilité du trône à la maison d'Autriche.

Maximilien donna de nouveau toute son attention aux affaires d'Italie. En 1503 il était intervenu dans la querelle entre Louis XII et Ferdinand le Catholique au sujet du royaume de Naples, et avait envoyé trois mille hommes au secours de Gonsalve de Cordoue. Mais sur les instances de son fils l'archiduc Philippe, très-favorable à la France, il avait conclu à Blois, le 22 septembre 1504, un traité avec Louis XII, auquel il s'était engagé à donner définitivement pour la somme de deux cent mille livres l'investiture du Milanais, qui si Louis mourait sans postérité mâle appartiendrait, ainsi que les duchés de Bourgogne et de Bretagne, le comté de Blois, Gênes et Asti, à Claude et à l'archiduc Charles, dont le mariage fut de nouveau stipulé. Le même jour Maximilien signa avec le

pape et le roi de France un autre traité, qui, destiné à rester provisoirement secret, devait enlever à la république de Venise tous les territoires qu'elle avait arrachés à la Hongrie, à l'Autriche, au Milanais, au saint-siége et au royaume de Naples. Mais en 1506 Louis XII rompit sa promesse de donner à l'archiduc Charles la main de sa fille, et il la fiança à François, duc d'Angoulême.

Maximilien s'apprêtait à tirer vengeance de ce nouvel affront lorsque la mort de son fils Philippe (26 septembre 1506) l'obligea à veiller d'abord sur le sort de ses petits-fils, Charles et Ferdinand. Malgré ses nombreuses démarches, il n'obtint aucune part au gouvernement de l'Espagne, qui fut confié à Ferdinand le Catholique; en revanche il fut reconnu comme tuteur de Charles dans les Pays-Bas, dont il remit l'administration entre les mains de sa fille Marguerite (*voy.* ce nom). Il reprit alors son projet d'abaisser le pouvoir des Français en Italie, et essaya, sur la fin de l'année 1506, de pénétrer dans ce pays; il en fut empêché par les Vénitiens, poussés secrètement par le pape Jules II. Mais celui-ci, alarmé de voir s'accroître l'autorité de Louis XII, qui peu de temps après força Gênes à la soumission, appela, en mai 1507, Maximilien pour l'aider à combattre le roi de France. Le roi des Romains s'adressa à la diète réunie à Constance, le 27 avril, qui devait le mettre à même de répondre à la demande du pape. Ayant fait valoir, avec son éloquence habituelle, qu'il pourrait ainsi rétablir en Italie le pouvoir impérial d'une manière durable, il obtint un secours de douze mille hommes (1); seulement il fut stipulé que les conquêtes qu'il ferait appartiendraient à l'Empire. Les états firent encore consentir Maximilien au rétablissement définitif de la chambre impériale, sur les bases votées à Worms (2). Le 2 février 1508 l'empereur arriva à Trente, à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il y fit célébrer une cérémonie imitée de celle du couronnement, et prit alors, le premier, le titre d'*empereur élu*, mesure qui eut bien plus d'importance que n'y en attacha le pape, qui l'approuva peu de temps après : elle opéra en effet une séparation complète de la dignité impériale et de l'autorité pontificale; de tous les successeurs de Maximilien, il n'y en eut qu'un seul qui alla se faire couronner à Rome. S'étant mis en marche sur l'Italie, Maximilien somma les Vénitiens de lui livrer le passage; ils le lui refusèrent, non pour sa personne, mais pour ses troupes. Il envahit alors le Frioul; mais, n'ayant pas reçu les renforts des Suisses, qui s'étaient de nouveau tournés vers la France, n'ayant même pas avec lui tous les contingents de l'Empire, il ne se trouva pas en mesure d'attaquer les armées française et vénitienne qui s'avançaient contre lui. Il retourna à la hâte en Allemagne, et demanda aux électeurs et à la ligue de Souabe de lui fournir de nouveaux secours. Mais on lui refusa toute aide jusqu'à la réunion de la diète. La légèreté avec laquelle il s'était lancé dans une si grave entreprise, sans avoir réuni toutes ses ressources, lui fit perdre l'ascendant qu'il avait conquis l'année précédente, et on ne lui ménagea pas les reproches les plus amers lorsque arriva la nouvelle de la défaite complète des troupes qu'il avait laissées dans le Frioul et de la prise de Trieste et de Fiume par les Vénitiens, qui s'emparèrent aussi des comtés de Goritz et Gradiska. Après avoir conclu avec eux, le 6 juin 1508, une trêve de trois ans, Maximilien, voyant les états allemands persister dans leur mauvais vouloir, entra en négociation avec Louis XII par l'intermédiaire de sa fille Marguerite; cette princesse alla, vers la fin de l'année, s'aboucher à Cambrai avec le cardinal d'Amboise, le ministre français, et signa avec lui, le 10 décembre, deux traités, l'un public, l'autre secret. Le premier stipulait entre Maximilien et Louis XII une alliance pour leur vie durant; l'empereur consentit à l'ajournement indéfini des contestations entre la France et les héritiers de Bourgogne, ratifia moyennant 100,000 écus la rupture du mariage de l'archiduc Charles et de Claude; de plus, il s'engagea à laisser Charles d'Egmont en possession de la Gueldre jusqu'à ce que le litige au sujet de ce pays eût été décidé par lui et Henri VII d'Angleterre d'un côté, et les rois de France et d'Écosse de l'autre. Le second traité constituait entre le pape, l'empereur, Louis XII et Ferdinand le Catholique, une ligue dans le but de reconquérir les territoires que la république de Venise avait enlevés à ces souverains. Le 21 avril 1509 Maximilien convoqua la diète à Worms, espérant en recevoir d'abondants secours, maintenant que le moment était venu de tenter en Italie une entreprise qui promettait d'avoir pour l'Empire les meilleurs résultats. Mais les princes, mécontents de ce qu'il avait sans les consulter déclaré la guerre à la France, pour s'allier à elle quelques mois après, ne voulurent fournir aucun subside. Les villes, froissées de la position inférieure que Maximilien leur assignait dans la direction des affaires de l'Empire, tandis que le tiers des impôts pesait d'ordinaire sur elles, demandèrent qu'avant tout il leur fût donné dans le gouvernement une part correspondant à leur richesse et à leur puissance (1). Maximilien n'ayant pas accédé à la demande des états de régler les affaires intérieures avant de commencer

(1) Les Suisses, qui furent alors dégagés solennellement de toute connexion avec l'Empire, promirent d'envoyer six mille hommes au roi des Romains.

(2) Les ambassadeurs vénitiens, qui avaient constaté en 1502 combien Maximilien était alors detesté en Allemagne, remarquèrent en 1507 qu'il s'était concilié de nouveau l'affection générale.

(1) Maximilien répondit aux récriminations des états par une *Apologie* où il attribue tous les malheurs qui lui sont arrivés à la lenteur et à l'inexactitude avec lesquelles ils lui ont fourni les secours promis; ce curieux document se trouve dans les *Reichssatzungen* de Goldast.

la guerre, la diète se sépara sans voter aucun secours, bien qu'elle eût appris les succès de Louis XII contre les Vénitiens. Vérone, Vicence et Padoue avaient envoyé leurs clés à Louis XII, qui les fit remettre à Maximilien, auquel ces villes devaient appartenir d'après le traité de Cambrai. L'empereur, qui n'avait contribué à ces victoires que par quelques troupes envoyées dans le Tyrol, répondit à cet acte de loyauté en brûlant le fameux *Livre rouge*, où il avait inscrit de sa main ses nombreux griefs contre la France. Sur les instances du cardinal d'Amboise, il repoussa l'offre que lui fit le sénat de Venise de lui restituer ce que la république avait enlevé à l'Autriche et à l'Empire et de lui payer un tribut annuel de 10,000 florins. Mais, faute de troupes suffisantes, Maximilien ne put se maintenir en possession des villes qui lui étaient échues en partage; les Vénitiens, enhardis par l'opposition de la diète, reprirent Padoue, Legnano et Trévise, et investirent Vérone. Cependant, étant parvenu à réunir une armée de dix-huit mille hommes, l'empereur arriva en septembre devant Padoue, dont il entreprit le siége. Rejoint par plus de vingt mille hommes fournis par ses alliés, disposant de plus de deux cents pièces d'artillerie, il ne put néanmoins triompher de la résistance désespérée de la garnison, et fut forcé de repasser les Alpes sans avoir réussi à anéantir la puissance des Vénitiens, ainsi qu'il l'espérait. Après son départ, ceux-ci s'emparèrent de Feltri, de Bellune et de Vicence. Le pape, qui avait obtenu tout ce qu'il désirait, fit la paix avec eux, et les réconcilia avec Ferdinand le Catholique; il essaya aussi, mais en vain, de négocier un arrangement entre les Vénitiens et Maximilien.

Le 6 mars 1510 l'empereur convoqua la diète à Augsbourg; il n'en obtint qu'un secours de quatre mille hommes, à cause de sa persistance à intervenir arbitrairement dans les décisions de la chambre impériale et à ne vouloir abandonner aucune des prérogatives qu'il croyait attachées à sa dignité. C'est à cette diète qu'il fit présenter, sous le titre d'*Avisamenta Germaniæ nationis*, l'énumération des griefs de l'Allemagne contre la papauté, de même qu'il approuva les décisions du concile de Tours contre le souverain pontife, parce que le pape Jules II mettait tout en œuvre pour enlever, avec l'aide des Vénitiens et des Suisses, à l'empereur et au roi de France tout ce qu'ils possédaient en Italie. Après même avoir pensé un instant à introduire en Allemagne la pragmatique sanction, Maximilien donna son assentiment à la réunion du concile convoqué par Louis XII à Pise pour le milieu de l'an 1511. Ce fut là à peu près le seul concours que sa pénurie, qui l'obligea entre autres d'engager Vérone au roi de France, lui permit de prêter à son allié pendant les années 1510 et 1511; et encore ne put-il pas décider les évêques allemands à prendre part au concile de Pise. Alors, désespérant de pouvoir avec ses quelques troupes, qui n'avaient su s'emparer que d'une partie du Vicentin, lutter avantageusement contre la suprématie croissante du pape, il se laissa peu à peu gagner par les conseils de Ferdinand le Catholique, qui depuis un an cherchait à le détacher de l'alliance française. Ce qui acheva de le raccommoder avec Jules II, c'est qu'il s'était mis dans l'idée de se faire élire pape et espérait devenir au moins co-adjuteur du saint-siége (1). En conséquence il conclut en avril 1512 une trêve de dix mois avec les Vénitiens, qui lui remirent une somme de 50,000 ducats; il rappela alors en Allemagne ses lansquenets, qui, après avoir pris part à la bataille de Ravenne, gagnée par Gaston de Foix, avaient été placés dans le Milanais pour aider à défendre ce pays, menacé de tous côtés. Cette défection, jointe à ce qu'il permit aux Suisses de gagner Vérone à travers le Tyrol, contribua beaucoup à la chute de la domination française en Italie. Maximilien recueillit peu de fruits de son changement de politique: il dut abandonner pour une somme d'argent son projet de faire donner à son petit-fils Charles le Milanais, qui fut rendu aux Sforze; cependant il obligea le pape de se liguer avec lui (25 novembre 1512) pour forcer les Vénitiens à lui rendre les places spécifiées dans le traité de Cambrai. A la diète réunie à Cologne en juillet 1512, il obtint, pour veiller au maintien de la paix publique, constamment violée, que l'Empire fût divisé en dix cercles, dont chacun entretiendrait une force armée suffisante pour faire régner la tranquillité (2). Mais cette mesure resta sans effet, grâce surtout à l'électeur Frédéric de Saxe, qui, blessé dans ses intérêts par Maximilien, s'était placé à la tête d'une puissante opposition, et faisait avorter tous les

(1) Maximilien nourrissait déjà depuis quelque temps le projet de ceindre la tiare; le 16 septembre 1511, il écrivait au baron de Lichtenstein : *Nihil nobis honorabilius, nihil gloriosius, nihil melius obtingere potest, quam si pontificatum, ad nos proprie pertinentem, imperio nostro recuperemus*. Une lettre adressée par lui à sa fille Marguerite, le 18 septembre 1512, contient le passage suivant : « Et ne trouvons point pour nulle resun bon que nous nous devons franchement marier; maès avons plus avant mys nostre délibération et volonté de jamès plus hanter femme nue. Et envoyons demain monsieur de Gurce, évesque, à Rome devers le pape, pour trouver fachon que nous puyssons accorder avec lui de nous prenre pour ung coadjuteur, affin que après sa mort pourrons estre assuré de avoer le papat et devenir prestre, et après estre sainct, et que il vous sera nécessité que, après ma mort, vous serés contraints de me adorer, dont je me trouveré bien gloryoes. » — On prétend que, pour se concilier les suffrages des cardinaux, il fut sur le point d'engager aux Fugger, riches banquiers de l'époque, tous les ornements impériaux.

(2) La situation intérieure de l'Allemagne était alors des plus affligeantes. Des chevaliers brigands, tels que Götz de Berlichingen et François de Sickingen, pillaient les convois de marchandises, et rendaient les routes si peu sûres que plusieurs fois les grandes foires ne purent avoir lieu. Dans beaucoup de villes il y avait guerre ouverte entre les communes et les autorités. Les paysans, accablés de taxes, se soulevèrent à plusieurs reprises après 1493, et ne purent être réduits que par l'emploi énergique de la force.

projets propres à consolider l'autorité impériale.

Devenu l'ennemi déclaré de Louis XII, qui en retour s'était allié aux Vénitiens, Maximilien conclut, le 5 avril 1513, avec Henri VIII d'Angleterre un traité contre la France. En août il vint rejoindre avec un corps de cavalerie l'armée anglaise, qui, forte de quarante mille hommes, avait entrepris le siége de Térouanne. Croyant qu'en flattant la vanité de Henri il obtiendrait la direction des opérations militaires, il alla jusqu'à arborer les couleurs de ce prince et à se déclarer son soldat à cent couronnes de gages par jour. Il prit une part active à la bataille, ou plutôt à la surprise de Guinegate, qui, surnommée la *Journée des éperons*, décida la reddition de Térouanne, qu'il fit démanteler malgré les termes de la capitulation. Sur ces conseils, l'armée fut ensuite amenée devant Tournai, place qu'il convoitait depuis longtemps, à cause de sa situation entre la Flandre et le Hainaut; mais Henri, qui s'en rendit maître peu de temps après, la garda pour lui, ce qui causa du refroidissement dans leurs relations. Sur ces entrefaites Maximilien avait envoyé trois mille hommes rejoindre les vingt-six mille Suisses qui en septembre avaient pénétré en Bourgogne, et tous alors vinrent faire le siége de Dijon. Quelle ne fut pas sa colère lorsqu'il apprit que les Suisses, dupés par l'habileté diplomatique de La Trémouille, étaient retournés chez eux après avoir reçu quelques dizaines de mille écus?

Bientôt le nouveau pape, Léon X, leva les censures lancées contre la France; ce qui décida Maximilien à acquiescer à la trêve d'un an conclue, le 13 mars 1514, entre Ferdinand le Catholique et Louis XII. Celui-ci s'était engagé à épouser Éléonore, petite-fille de l'empereur, promesse qu'il viola presque aussitôt en se mariant avec la sœur de Henri VIII. Maximilien ne songea pas à se venger de cette nouvelle injure, occupé qu'il était d'humilier les Vénitiens; mais les différentes attaques qu'il dirigea contre eux restèrent sans succès, et à la fin de l'année la république avait recouvré toutes les places importantes de la terre ferme, excepté Vérone. En 1515, après la mort de Louis XII, Maximilien ne parvint pas à empêcher Charles, son petit-fils, qui, devenu majeur, avait pris en main le gouvernement des Pays-Bas, de signer un traité d'amitié avec François Ier, ce qui permit à ce dernier de conquérir le Milanais. Ce fut pendant cette année que Maximilien négocia avec Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, le mariage de son petit-fils Ferdinand avec Anne, fille du roi, et celui de sa petite-fille Marie avec Louis, fils de Ladislas (1). Il parvint à son but malgré l'opposition de Sigismond, roi de Pologne, frère de Ladislas, qu'il intimida en se liguant contre lui avec l'ordre Teutonique et avec Ivan, grand-duc de Moscou; il obtint aussi à cette occasion une nouvelle reconnaissance des droits de sa maison sur la Hongrie et la Bohême. En 1516 ayant reçu 20,000 ducats par le testament de Ferdinand le Catholique, ainsi que d'abondants subsides de Henri VIII, et poussé secrètement par Léon X, il rassembla dans le Tyrol une armée de plus de trente mille hommes, composée à moitié de Suisses fournis par les cantons qui, à l'instigation de Matthieu Schinner, cardinal de Sion, n'avaient pas fait la paix avec François Ier. Entré à l'improviste en Italie, il secourut Brescia, assiégée par le connétable de Bourbon, prit Lodi, et marcha sur Milan. Les Français, inférieurs en infanterie, auraient été forcés d'évacuer la Lombardie sans l'arrivée d'un corps de dix mille Suisses, à leur solde. Les Suisses de l'armée impériale ne voulurent pas combattre leurs compatriotes, et se mirent à conférer avec eux; excités par le connétable de Bourbon, qui leur fit des offres brillantes, ils se mirent à réclamer de l'empereur l'arriéré de leur solde, et répondirent à toutes les représentations de Maximilien : « Les Suisses ont besoin de florins, et non de réprimandes. » Craignant le sort de Ludovic Sforze, l'empereur se retira derrière l'Adda. Après avoir distribué aux Suisses plus de 50,000 couronnes, qui ne les contentèrent pas, il partit pour Trente, sous le prétexte d'aller chercher de nouveaux fonds; mais il ne revint pas, et ses troupes se débandèrent. Les Français prirent Brescia et investirent Vérone en commun avec les Vénitiens. Malgré ce malheur, Maximilien ne renonça pas encore à la guerre; mais lorsqu'il apprit que l'archiduc Charles, qui voulait aller prendre le gouvernement d'Espagne, avait traité, le 13 août 1516, avec François Ier à Noyon, et que tous les cantons suisses avaient, le 29 novembre, conclu avec la France une paix perpétuelle, il se décida à poser les armes. Le 4 décembre il signa à Bruxelles avec François Ier et avec la république de Venise une trêve, qui fut prolongée plus tard indéfiniment. De toutes ses conquêtes il ne retint que Roveredo, Riva et quelques autres places du Frioul, et il céda Vérone aux Vénitiens pour deux cent mille ducats. Ainsi s'évanouirent les rêves qu'il avait faits en formant la ligue de Cambrai, résultat qu'on ne saurait attribuer à de l'indolence de sa part; car pendant ces huit dernières années il avait déployé la plus grande activité, et, sans se donner aucun repos, il avait fait tous ses efforts pour mettre à exécution des projets toujours nouveaux.

Le 1er juillet 1517 il convoqua la diète à Mayence. L'état déplorable de l'Allemagne y fut exposé en détail : les excès de François de Sickingen et d'autres brigands, le mécontentement des paysans, qui, foulés aux pieds, étaient prêts à se soulever en masse, l'organisation défectueuse et les

(1) Ce mariage fut le troisième qui, depuis 1477, donnait à la maison de Habsbourg les pays les plus riches de l'Europe. De là cette fameuse épigramme :

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube :
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

lenteurs de la chambre impériale, et tant d'autres sujets de plainte, furent énumérés par les états, qui cependant ne prirent aucune résolution pour remédier à cette situation. Peu de temps après, Luther afficha à Wittemberg ses fameuses thèses, qui ébranlèrent en Allemagne toutes les croyances. Un empereur puissant aurait pu se servir de lui pour forcer la papauté à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église; mais Maximilien, quoiqu'il eût écrit un jour à Frédéric de Saxe de veiller à la sûreté de ce moine, dont on pourrait avoir besoin dans l'occasion, ne pouvait pas songer sérieusement à le soutenir; il avait trop besoin du concours du pape pour les deux projets qui allaient l'occuper pendant la dernière année de sa vie : une croisade contre les Turcs et l'élection de son petit-fils Charles à l'Empire. Les Turcs, qui avaient arraché à la Perse les provinces de l'Euphrate et du Tigre et qui s'étaient emparés de l'Égypte, étaient devenus extrêmement redoutables. Aussi pour s'opposer à leurs progrès un traité avait-il été conclu dès le 11 mars 1517 entre Maximilien, François Ier et le roi d'Espagne; Henri VIII y avait adhéré peu de temps après. Pour obtenir des secours contre ces ennemis de la chrétienté, Maximilien réunit en août 1518 la diète à Augsbourg; mais à toutes ses pressantes demandes d'argent et de soldats, on ne répondit que par des plaintes, d'une part sur les usurpations et les déréglements de la cour de Rome et d'autre part sur sa propre administration des affaires de l'Empire (1). En effet un grand nombre d'États continuaient à être désolés par les guerres privées; d'autres étaient dévastés régulièrement par des chevaliers brigands (2). Arrivé à la fin de sa carrière, Maximilien dut s'avouer que son règne avait été à peu près stérile pour le rétablissement de l'ordre et de la paix intérieure, et peut-être se reprocha-t-il d'avoir empêché la réalisation des idées sensées et généreuses mises en avant par les états pour fonder une meilleure organisation de l'Empire. S'il échoua complétement dans son dessein de faire participer l'Allemagne à la croisade, il réussit du moins dans l'élection de Charles à la dignité impériale. Il ne put, il est vrai, obtenir que ce jeune prince fût nommé immédiatement roi des Romains : les états objectaient que Maximilien, n'ayant jamais été solennellement couronné à Rome, n'était toujours que roi des Romains, et que par conséquent il n'était pas possible d'en créer un autre (3); mais, en revanche, il parvint, au moyen de six cent mille florins d'or envoyés des Pays-Bas par sa fille Marguerite, à contrebalancer la grande influence que François Ier, qui aspirait à monter sur le trône impérial, avait acquise sur les électeurs. Après avoir clos la diète, il se rendit à Inspruck pour régler la succession de ses États héréditaires, qu'il avait su gouverner toujours avec sagesse et habileté (1). Il y fut attaqué d'une fièvre lente; croyant pouvoir rétablir par l'exercice sa santé, déjà chancelante depuis quatre ans, il se rendit à Wels, dans la haute Autriche, pour s'y livrer au plaisir de la chasse. Au retour d'une excursion de ce genre, tourmenté d'une soif extrême, il mangea immodérément du melon, et fut pris d'une dyssenterie qui causa sa mort.

Maximilien avait reçu de la nature les dons les plus heureux. D'une taille moyenne, et bien fait, il avait l'air mâle et la physionomie animée; tous ses mouvements étaient empreints d'autant de dignité que de grâce. D'une santé robuste et infatigable, il excellait dans tous les exercices du corps. Ses exploits dans les tournois et à la chasse, son plaisir favori, étaient célébrés au loin (2). D'une bravoure à toute épreuve, il aimait la guerre, et y recherchait souvent l'émotion du péril. Sans être un grand capitaine, il avait un génie particulier pour l'organisation et la conduite des armées. C'est lui qui, en créant le corps des lansquenets, éleva l'infanterie allemande au rang de celle des Suisses et de la gendarmerie française; un grand nombre de perfectionnements dans l'artillerie et dans la pyrotechnie sont de son invention. Admiré du peuple comme un héros, il s'en était fait aimer par sa franchise, son affabilité et sa gaieté pleine d'entrain. Ces heureuses qualités étaient cependant accompagnées de nombreux défauts. Poussé par son imagination vive dans des entreprises au-dessus de ses forces, il luttait pendant quelque temps contre les difficultés avec les moyens que lui suggérait son esprit plein de ressources; puis il abandonnait tout à coup la partie, pour courir après quelque nouvelle chimère. Son peu de prévoyance joint à sa folle prodigalité le mettait à tout moment dans les plus cruels embarras d'argent; aussi ne négociait-il aucun traité sans stipuler pour lui des indemnités, des pensions, des subsides. Mais si son manque de constance et de circonspection l'a empêché de triompher de ses nombreux ennemis, il n'en a pas moins plus que tout autre préparé la puis-

(1) On lui représenta, entre autres, que la chambre impériale était composée de personnes ignorantes et incapables, ce qui tenait à la modicité des appointements alloués à ses membres.

(2) Pendant la tenue même de la diète, François de Sickingen, avec neuf mille hommes, investit la ville de Darmstadt, et la força à lui payer 45,000 florins.

(3) Les principaux adversaires des propositions de Maximilien furent les électeurs de Saxe et de Trèves; les autres princes que sa politique lui avait rendus hostiles étaient les ducs de Saxe (de la ligne ernestine), de Poméranie, de Lauembourg, de Lunebourg, de Wurtemberg, enfin le duc de Gueldre, avec lequel il était de nouveau en guerre ouverte depuis 1517.

(1) Dès qu'il avait senti sa santé décliner, il avait fait faire son cercueil, et l'avait fait placer, ainsi que tout ce qui était nécessaire pour ses funérailles, dans un coffre, qui le suivait partout. Jusqu'à sa mort on crut que son trésor y était renfermé.

(2) En 1495 au tournoi de Worms il combattit et vainquit un chevalier français, Claude de La Barre, dont le défi, adressé à la nation allemande tout entière, n'avait été relevé par personne.

sance de la maison d'Autriche, dont il doit être considéré comme le second fondateur.

Malgré les défauts de son éducation, Maximilien était arrivé, à force d'application, à acquérir des connaissances variées dans les sciences et dans les lettres, dont il encouragea la culture. Il s'exprimait facilement en allemand, en français, en latin et en italien. Il aimait beaucoup les arts, surtout la musique. Il attirait à sa table nombre de personnes lettrées, et s'entretenait avec elles principalement sur l'histoire de sa maison et sur ses propres hauts faits. Passionné pour la gloire, il dicta à plusieurs de ses secrétaires le récit de ses nombreuses aventures. C'est ainsi qu'ont pris naissance deux ouvrages remplis des détails les plus curieux sur sa vie, le *Weise Kunig* (Le Roi sage), qui, écrit par Marc Treitzsauerwein, a paru à Vienne, en 1775, avec 237 planches gravées, et le poëme du *Theuerdank*, qui, remanié en partie par Melchior Pfinzing, fut publié à Nuremberg, en 1517, in-fol., avec des gravures sur bois; Augsbourg, 1519 et 1537, in-fol. Un abrégé de ce dernier ouvrage, par Burcard Waldis, fut imprimé à Francfort quatre fois dans le courant du seizième siècle; une excellente édition du *Theuerdank* a été donnée à Quedlimbourg, en 1836, in-8°, par Haltaus, avec une savante introduction (1). Maximilien a encore écrit en allemand un grand nombre d'ouvrages, dont deux seulement ont été publiés : ce sont : un *Traité de Fauconnerie*, imprimé dans le *Falknerklee* de Hammer-Purgstall, et un *Traité de la Chasse*, publié en 1859, à Vienne, par M. Karajan. Les autres, conservés en manuscrit à la bibliothèque de Vienne, sont des *Traités sur l'Art de la Guerre*, *l'Artillerie*, *le Blason*, *l'Éducation des Chevaux*, *les Dépôts d'Armes*, *la Cuisine*, *les Vins*, *la Pêche*, *les Jardins*, *l'Architecture*, une *Description de ses Jardins de plaisance*, une *Histoire de sa famille* et enfin un *Traité de Morale* (2). Enfin, sa *Correspondance avec sa fille Marguerite* a été publiée par M. Le Glay; Paris, 1839, 2 vol. in-8°.

Ernest GRÉGOIRE.

(1) Sur la part qui revient à Maximilien dans la rédaction du *Theuerdank*, voy. Kautz, *Geschichte der oestreichischen Gelehrten*, et les articles de Camus dans les tomes III et V des *Mémoires de l'Institut*. Ce livre est un chef-d'œuvre typographique. Les nombreuses gravures qui le décorent ont été exécutées par Hans Schaufflein. Au premier aspect l'impression ressemble tellement à un manuscrit par l'exacte imitation des traits à la plume dont les caractères du texte sont accompagnés que plusieurs typographes, Fournier entre autres, ont cru qu'une exécution aussi extraordinaire n'avait pu être obtenue que xylographiquement. La même perfection a été apportée par Schœnsperger, l'imprimeur de Maximilien, au Livre d'Heures dont cet empereur fit imprimer dix exemplaires sur velin. A. F.-D.

(2) Sur ces ouvrages, voy. *Wiener Jahrbücher*, t. XLVII, et Hormayr, *Taschenbuch*, années 1820, 1823, 1824 et 1827.

SOURCES A CONSULTER.

Grunpeck, *Vita Frederici III et Maximiliani I.* — Fugger, *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oestreich.* — *Wonderlycke Oorloghen van den Keyser Maximilian* (Anvers, sans date, in-fol., traduit en français par Delpierre, Bruxelles, 1830, in-8°). — Hegewisch, *Geschichte der Regierung Maximilians I.* — Chomel, *Geschichte Friedrichs III* et *Monumenta Habsburgica.* — Comines. — Olivier de la Marche. — Guichardin. — Ranke, *Deutsche Geschichte zu Zeiten der Reformation*, t. I. — Coxe, *Histoire de la Maison d'Autriche.* — Lichnowsky, *Geschichte des Hauses Habsburg*, t. VII et VIII.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, né le 1er août 1527, mort à Ratisbonne, le 12 octobre 1576. Fils aîné de l'empereur Ferdinand, il fut élevé à la cour d'Espagne avec son cousin Philippe II. En 1548 Charles Quint, dont il venait d'épouser la fille, Marie, lui confia le gouvernement de ce pays, qu'il conduisit pendant plusieurs années à la satisfaction entière de son oncle. De retour en Allemagne, il manifesta ouvertement pour la religion luthérienne le penchant que Wolfgang Severus, son premier précepteur, et plus tard Sébastien Pfauser, son prédicateur, lui avaient inspiré. Il entretenait avec les chefs du parti protestant, notamment avec le duc Christophe de Wurtemberg, une correspondance active (1). L'empereur, blâmé amèrement par le pape pour avoir laissé se développer chez Maximilien cette propension à l'hérésie, menaça de déshériter son fils s'il ne revenait à d'autres sentiments. Le jeune archiduc se déclara prêt à sacrifier à ses convictions tout intérêt mondain. Mais à la suite des nombreux entretiens qu'il eut en 1560 avec le nonce Stanislas Hosius, un des plus habiles controversistes de l'époque, il se sentit de nouveau attiré vers la religion de sa famille. Ce qui l'y rattacha complétement, ce fut la permission accordée par le pape aux laïques de recevoir la communion sous les deux formes, ainsi que le spectacle attristant des disputes violentes qui s'étaient élevées entre les protestants. Après avoir reçu en 1562 la couronne de Bohême, il fut peu de temps après élu roi des Romains et en 1563 roi de Hongrie. En 1564, à la mort de Ferdinand, dont le testament lui attribuait l'archiduché d'Autriche parmi les États héréditaires de la maison de Habsbourg, il monta sur le trône impérial. L'année suivante il fit repousser par ses deux généraux, Lazare Schwendi et André Batori, l'attaque dirigée contre la Hongrie par Jean Sigismond Zapoly, prince de Transylvanie; les troupes impériales s'emparèrent de Tokai, de Szathmar et d'autres places importantes. Mais Zapoly, que ses revers avaient décidé à entamer des négociations, reçut du sultan Soliman l'assurance de secours considérables, ce qui lui fit rompre les pourparlers. Irrité de ce que Maximilien ne lui avait pas fait remettre le tribut annuel de 10,000 ducats, que Ferdinand s'était engagé à payer à la Porte, le padischah déclara la guerre à l'Autriche au commencement de 1566.

L'empereur convoqua à la hâte une diète à Augsbourg pour obtenir d'elle des secours contre les Turcs. A l'unanimité, protestants et catholi-

(1) Les lettres échangées entre ces deux princes se trouvent dans le tome III de la *Geschichte Würtembergs* de Sattler.

ques lui accordèrent pour trois ans consécutifs des subsides plus considérables que tous ceux votés jusque alors. Ces partis religieux espéraient ainsi faire trancher, chacun en sa faveur, les graves contestations qu'ils soumirent immédiatement à la décision de l'empereur. Dans une requête des plus injurieuses pour leurs adversaires, les protestants réclamèrent l'abolition de la réserve ecclésiastique, clause de la paix d'Augsbourg, statuant que les dignitaires ecclésiastiques qui dorénavant embrasseraient la réforme perdraient leurs offices; de plus, ils demandèrent pour leurs coreligionnaires le libre exercice du culte dans les États catholiques, bien qu'ils ne voulussent tolérer dans leurs propres possessions aucune cérémonie catholique. Dans leur réponse, les catholiques insistèrent pour le maintien pur et simple du traité de paix; et comme ce traité ne contenait de stipulations qu'en faveur des partisans de la confession d'Augsbourg, ils demandèrent que les protestants fussent tenus de spécifier les sectaires qui ne devaient plus être considérés comme professant la doctrine luthérienne orthodoxe. Ils espéraient ainsi faire exclure des bienfaits de la paix les princes qui, tels que l'électeur palatin Frédéric III, se montraient attachés au calvinisme. Maximilien, d'après le conseil du légat Commendone, ordonna l'exécution littérale de la convention d'Augsbourg, et prescrivit des mesures énergiques contre les diverses sectes qui s'écartaient du luthéranisme. De plus, il enjoignit à l'électeur Frédéric d'exposer nettement aux autres princes protestants le fond de ses croyances, afin qu'ils fussent à même de décider s'il devait encore être regardé comme professant la confession d'Augsbourg. A cette même diète Maximilien, quoiqu'il eût l'année précédente confirmé les priviléges de la chevalerie immédiate, mit au ban de l'Empire Guillaume Grumbach, qui, aidé du duc de Saxe-Weimar Jean-Frédéric, voulait rétablir par les armes l'ancienne influence de cette chevalerie; il confia l'exécution de la sentence à l'électeur de Saxe Auguste, qui, après s'être emparé de la ville de Gotha, fit écarteler Grumbach et plusieurs de ses adhérents et jeter en prison Jean-Frédéric (1). Cette passagère rébellion fut du reste le seul événement qui troubla la tranquillité intérieure de l'Empire sous le règne de Maximilien (2).

(1) Le duc resta enfermé jusqu'à sa mort, malgré l'intercession de Maximilien, dont le cœur, doux et humain, abhorrait tout excès, comme le prouvent les démarches qu'il fit en faveur de Peucer, du juif Lippold et d'autres victimes de l'intolérance farouche de l'époque.

(2) Lorsqu'en 1570 la guerre civile menaça d'embraser toute l'Allemagne, par suite de la demande adressée à la diète par l'ordre Teutonique, pour faire exécuter contre Albert de Brandebourg et le roi de Pologne la sentence de la chambre impériale qui avait ordonné à ces princes de rendre la Prusse à cet ordre, Maximilien sut prévenir la lutte en faisant insérer dans le recès une déclaration équivoque, portant qu'il concourrait avec les états pour faire recouvrer à l'Empire les provinces qui en avaient été démembrées.

Avec les subsides fournis par la diète et les 50,000 ducats que lui fit remettre le pape, l'empereur rassembla une armée de près de cent mille hommes, qu'il conduisit en Hongrie dans l'été de 1566, pour s'opposer aux innombrables hordes turques qui, sous le commandement de Soliman, venaient d'envahir ce pays. Mais le sultan s'étant obstiné au siége Zigeth, défendu par l'héroïque Nicolas Zrinyi, et étant mort quelques jours avant la prise de ce fort, l'armée turque, sur l'ordre du nouveau padischah, Sélim II, évacua la Hongrie, sans avoir engagé une bataille en règle. L'année suivante, une trêve de huit ans fut conclue, sous la condition que chacun garderait ce dont il était alors en possession; de plus, Maximilien s'engageait à envoyer tous les ans à Constantinople un tribut de 30,000 ducats. Après une courte résistance, Jean Sigismond Zapoli accéda à ce traité, et renonça au titre de roi de Hongrie; il garda la Transylvanie et quelques comitats en Hongrie, qui à sa mort (1571) rentrèrent sous la domination de Maximilien.

Ce prince resta constamment en bonne harmonie avec la Porte, au point qu'il ne permit pas dans ses États de réjouissances publiques à l'occasion de la bataille de Lépante. En 1568 il permit aux seigneurs et membres de l'ordre équestre professant en Autriche le luthéranisme d'exercer leur culte dans leurs domaines (1). Cette concession, à laquelle il n'avait pas voulu se prêter deux ans auparavant, lui fut imposée par les états de ce pays, en grande majorité protestants, comme condition du vote des subsides qu'il leur avait demandés. Il manda de Rostock le célèbre théologien Chythræus, pour faire rédiger par lui un formulaire, que les protestants de l'Autriche seraient tenus d'adopter, sous peine de ne plus être tolérés. Quoique resté catholique, Maximilien s'apprêtait à réglementer les dogmes et la constitution hiérarchique des luthériens, en raison du droit attribué par ceux-ci à l'autorité du souverain, qui selon eux était en même temps souverain pontife. Mais le pape Pie V s'opposa de toutes ses forces à la réalisation de ce projet, craignant sans doute que l'empereur ne voulût ensuite s'immiscer aussi dans le domaine spirituel du catholicisme. Sur les instances du légat Commendone, Maximilien abandonna l'idée de prendre la direction de l'Église protestante de ses États; mais quoique profondément irrité contre les protestants, qui continuaient à se persécuter entre eux (2), il ne se laissa pas persuader de révo-

(1) L'année précédente il avait aboli pour la Bohême, en grande partie protestante, les *Pactes*, ou ordonnances restrictives de la liberté de conscience. Il parvint à faire régner dans ce pays la concorde entre les diverses religions.

(2) *Nec quidquam aliud gravius imperatorem offendit*, écrivit à cette époque Chythræus, *quam nostrorum dissidia et prælia Cadmea, quorum atrocitas, post abruptum Aldeburgense colloquium, sævius etiam inflammatur.*

quer son édit de tolérance, qu'il confirma, en 1571, en le limitant cependant, comme la première fois, aux nobles. Ceux-ci, maîtres absolus de l'Église protestante des pays autrichiens, furent ainsi à même d'abuser de leur pouvoir, comme ils le firent quelques années plus tard, pour opprimer les catholiques de ces contrées; ces abus auraient été impossibles si le pape avait laissé Maximilien prendre en main le gouvernement du culte luthérien; les complications ultérieures qui amenèrent la guerre de trente ans auraient été ainsi évitées.

En 1570, l'empereur donna une nouvelle preuve de son aversion pour les guerres de religion, en demandant à la diète, réunie à Spire, d'interdire les levées d'hommes qui se faisaient dans l'Empire tant pour la cour de France que pour les huguenots. Mais tout ce qu'il put obtenir fut une défense de faire des enrôlements sans avoir notifié à l'empereur le nombre de soldats qu'on voulait lever, sans avoir pris l'engagement de ne point les employer contre l'Empire et celui de réparer les dommages qu'ils pourraient causer dans leur passage.

Si les protestants d'Autriche ne se montraient pas encore satisfaits des libertés qui leur avaient été accordées, et s'ils accusaient Maximilien de partialité pour les catholiques, parce qu'il cherchait à réprimer les violences des deux partis, les habitants des Pays-Bas, en faveur desquels il avait dès 1568 intercédé auprès de Philippe II, acceptèrent avec joie sa médiation, que ce roi réclama en 1573, après les revers du duc d'Albe. Mais tous les efforts tentés par l'empereur au congrès de Bréda pour amener un accord restèrent sans résultat.

Voyant sa santé décliner, Maximilien, après avoir fait élire son fils aîné, Rodolphe, aux couronnes de Hongrie et de Bohême, convoqua en 1575 les électeurs à Ratisbonne, et les pria de désigner Rodolphe comme son successeur sur le trône impérial. Les électeurs protestants, notamment le palatin, demandaient avant toute chose qu'on promulguât comme loi de l'Empire la *Déclaration* par laquelle Ferdinand I[er] avait, le 24 septembre 1555, assuré le libre exercice de leur culte aux sujets luthériens des princes catholiques ecclésiastiques. Ces derniers, se tenant aux termes du traité d'Augsbourg, imitaient l'exemple des princes protestants, qui ne souffraient dans leurs États la célébration d'aucun acte du culte catholique, et ils interdisaient depuis quelques années les cérémonies luthériennes. A Ratisbonne ils répondirent aux plaintes élevées à ce sujet par les protestants que la *Déclaration* de Ferdinand ne pouvait en aucune façon être obligatoire pour eux; en effet, cet acte, rédigé sans la participation des états, et sans aucune des formalités nécessaires n'avait pas la moindre force légale. Chacun persistant dans son avis, la réunion allait se séparer sans résultat, lorsque l'électeur Auguste de Saxe, ami personnel de l'empereur, amena une transaction. La *Déclaration* ne fut pas insérée dans la capitulation que Rodolphe, élu roi des Romains, eut à jurer; mais elle fut confirmée par Maximilien et maintenue comme décret impérial. Sur la question de la réserve ecclésiastique, dont les protestants demandèrent de nouveau l'abolition, l'empereur refusa toute espèce de concession; il reconnaissait que sans cette barrière la puissance des princes, déjà accrue d'une manière exorbitante par les confiscations des biens ecclésiastiques, s'élèverait au point de se rendre indépendante de l'autorité impériale.

A cette même réunion de Ratisbonne Maximilien fit éluder de nouveau une réclamation de l'ordre Teutonique demandant l'aide de l'Empire contre Ivan Wassiliéwitch, czar de Moscovie, qui venait de s'emparer de la Livonie. Il décida les électeurs à envoyer à ce prince une députation pour conclure avec lui une ligue contre les Turcs : il espérait par ce procédé s'assurer du concours du czar dans l'élection au trône de Pologne, devenu vacant par l'abdication du duc d'Anjou. Ivan s'entremit en effet pour l'archiduc Ernest, qui se présenta de nouveau aux suffrages des Polonais; mais la majorité donna la couronne à Maximilien lui-même (1), sous plusieurs conditions gênantes, il est vrai, comme par exemple qu'il habiterait la Pologne, qu'il ne la quitterait qu'avec l'autorisation de la diète, qu'il ne s'entourerait que de conseillers originaires de ce pays, qu'il payerait les dettes du roi Sigismond-Auguste, etc. Maximilien hésita quelque temps à souscrire à des obligations si onéreuses. Sur ces entrefaites Étienne Bathori, prince de Transylvanie, qui avait été élu par un certain nombre de seigneurs polonais, arriva à Varsovie, accepta la capitulation imposée à l'empereur, et fut reconnu comme souverain. L'empereur demanda à la diète, ouverte le 25 juin à Ratisbonne, des secours pour le combattre; mais elle reçut très-froidement sa requête. L'électeur palatin reproduisit ses réclamations au sujet de la *Déclaration* de Ferdinand et de l'abolition de la réserve ecclésiastique; elles furent péremptoirement repoussées par l'empereur. Soutenu par les électeurs de Saxe et de Brandebourg, qui, bien que protestants, étaient attachés à la maison d'Autriche, il obtint de la diète des subsides considérables contre les Turcs, qui se mon-

(1) L'acte d'élection contient au sujet de Maximilien l'éloge suivant, qui n'est pas un simple compliment : *Quiquidem princeps, cum totius christiani orbis Imperium admirabili planeque divina sapientia gubernet ipsiusque in imperando felicitati sint alligatæ præstantissimæ quædam animi naturæque dotes, ut omnium, qui aliquando imperii habenas rexerunt, hic prudentissimus merito fuerit judicatus, qui rempublicam christianam seditionum fluctibus quassatam magnorumque principum dissensionibus attritam, ita edomuit, ut plures ingenii sui felicitate in toga, quam quis alius, unquam sævo Marte triumphos sibi comparaverit.*

traient disposés à renouveler les hostilités. Ensuite il chercha de nouveau à faire remédier aux excès nombreux que causaient sur leur passage les troupes levées en Allemagne pour le compte de la France et des Pays-Bas; il eut beau représenter que sa demande était désintéressée, puisque ses propres États étaient à l'abri des violences de ces soldatesques, il ne put décider les princes et seigneurs, auxquels les guerres étrangères offraient les moyens de faire fortune, à réprimer ces désordres. Quelques minutes après avoir promulgué le recès de la diète, Maximilien mourut subitement; sa fin avait été accélérée par le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, malgré tous ses efforts, rétablir la concorde entre les divers partis religieux.

Les historiens s'accordent à vanter la grâce de ses manières, l'enjouement de sa conversation et son affabilité envers tous; la douceur de son caractère ne l'empêchait pas de se montrer dans l'occasion ferme et énergique. Rempli d'activité, il ne perdait jamais de temps à table; au contraire de presque tous les princes allemands, il était d'une rare sobriété, de même qu'il détestait toute espèce de faste dans ses vêtements, et cela sans que cela amoindrît sa dignité naturelle; aussi Henri III de France le déclara-t-il le gentilhomme le plus accompli de son époque.

Maximilien protégea avec sollicitude les arts et les sciences; il était lui-même fort instruit; outre la langue latine, il parlait couramment les idiomes de tous les pays de l'Europe. Si ce prince, un des meilleurs qui aient jamais occupé le trône impérial, fut loin de faire régner, autant qu'il le désirait, la justice et la concorde parmi ses sujets, cela tient à ce que ses idées de tolérance ne furent pas comprises de ses contemporains. De son épouse Marie, ardente catholique, par laquelle il ne se laissait en rien influencer quant aux affaires politiques, mais qu'il laissait maîtresse de diriger l'éducation de ses enfants, il eut cinq fils, dont deux, Rodolphe et Matthias, devinrent empereurs, et trois filles, dont l'une, Élisabeth, épousa Charles IX, roi de France. E. G.

Chytræus, *Saxoniæ Gesta*. — Graziani, *Vita Commendoni*. — De Thou, *Histoire*. — Coxe, *Histoire de la Maison d'Autriche*. — Meuzel, *Neuere Geschichte der Deutschen*.

* MAXIMILIEN II (*Joseph*), roi de Bavière, né le 28 novembre 1811. Fils aîné du roi Louis et de la princesse Thérèse de Saxe-Altembourg, il reçut des leçons de Schelling, et termina ses études à l'université de Gœttingue, de 1829 à 1831. Il parcourut ensuite l'Italie et la Grèce, qu'il visita encore de 1837 à 1840. Son père le nomma major général en 1830, et lui donna entrée au conseil d'État en 1836; mais il le tint éloigné des affaires publiques. Le 5 octobre 1842, Maximilien épousa la princesse Frédérique-Françoise-Auguste-Marie-Hedwige, fille du prince Frédéric-Guillaume-Charles de Prusse, née le 15 octobre 1825. Forcé, par les événements de 1848, d'abdiquer, le roi Louis remit le pouvoir à son fils, le 21 mars. Le 22 mars le nouveau roi ouvrit les chambres bavaroises par un discours annonçant une amnistie générale pour les crimes et délits politiques et promettant des mesures pour que le peuple fût représenté à la diète fédérale. La chambre des députés de Bavière envoya alors quelques-uns de ses membres au parlement de Francfort, et déclara ses séances publiques. Des lois furent rendues relativement à la révision de la législation générale, à l'introduction de la procédure orale et publique dans les affaires criminelles, à la représentation complète du Palatinat, aux élections pour le parlement national, à la presse, à l'abolition des corvées et des fiefs, à la responsabilité ministérielle, à l'initiative des chambres dans la confection des lois, à la réglementation de la chasse, à un emprunt volontaire et à un impôt sur le capital et le revenu; plusieurs de ces mesures furent immédiatement exécutées. Vers la fin de 1848, le roi commença à laisser voir que sa politique tendait à être moins favorable à l'idée d'un pouvoir central en Allemagne, et bientôt il s'opposa énergiquement au projet de reconstituer l'Empire d'Allemagne au profit de la Prusse. Il refusa donc de reconnaître la constitution de l'Empire malgré l'insurrection du Palatinat et les troubles qui éclatèrent en Franconie. La chambre des députés de Bavière avait été dissoute. M. de Pfordten avait constitué un nouveau ministère, qui marcha d'abord avec la nouvelle diète; celle-ci accepta des lois qui restreignaient la liberté d'association et la liberté de la presse, ainsi que quelques lois de haute police; elle sanctionna une très-étroite amnistie pour les crimes et délits commis depuis 1848, et une augmentation de la dette publique. Un projet de loi présenté par le gouvernement pour l'émancipation des juifs échoua devant l'opposition de la chambre haute. D'autres lois relatives à l'organisation judiciaire, à la chasse, aux dépenses des ministères de l'intérieur et de la guerre donnèrent lieu à de vives discussions. Les professeurs Dœllinger, Lassaulx, Hœfler, Sepp et autres furent rétablis dans leurs chaires et rappelés à Munich. Les ultramontains manifestèrent de nouvelles exigences. Le ministère prit des mesures utiles aux intérêts matériels du pays; mais les procès de presse s'étendirent, les écrivains libéraux furent expulsés et les fonctionnaires épurés. Dès 1848 le ministre bavarois à Londres avait déclaré que son souverain se tiendrait fermement attaché aux traités de 1815 relativement à la constitution de l'Allemagne. Depuis lors le roi Maximilien rêva pour la Bavière une position qui la constituerait médiatrice entre l'Autriche et la Prusse. Il défendit pourtant le principe constitutionnel tout en appuyant les mesures proposées par l'Autriche, et prétendit sauvegarder la nationalité allemande en empêchant l'Autriche d'être *mise à la porte* de l'Allemagne. Le 27 février 1850 fut publié le

projet dit *des trois rois*, auquel avait accédé le Hanovre et qui établissait un pouvoir central composé de trois puissances avec une représentation nationale très-restreinte. Ce projet, auquel l'Autriche avait donné son assentiment sous de dures conditions, ayant avorté, la Bavière demanda le rétablissement de la diète fédérale. Lorsque éclata la question de la Hesse électorale, le roi Maximilien se hâta d'envoyer dans ce pays ses troupes comme troupes fédérales. Après s'être rencontré ainsi que le roi de Wurtemberg avec l'empereur d'Autriche à Bregenz, le roi de Bavière se vit éloigné d'autres conférences. En 1853 il fit un voyage à Naples et en Sicile. Les intérêts de sa maison en Grèce le portèrent à éviter de se prononcer dans les affaires d'Orient pendant la guerre de Crimée. Plus tard il s'entremit officieusement pour rétablir l'harmonie troublée entre le roi des Deux-Siciles et les puissances occidentales. En 1857 il vint en France, visita Lyon, Fontainebleau, Paris, Versailles, Saint-Cloud, et après une brillante réception, il s'en retourna dans son pays (1). Moins prudent en 1859, il agita fortement la Bavière et l'Allemagne pendant la campagne d'Italie pour la pousser à remplir ce qu'il appelait « ses obligations fédérales », c'est-à-dire à venir au secours de l'Autriche. La paix de Solferino ne mit pas complétement fin à cette agitation. Au commencement de 1860, le roi de Bavière fit un voyage d'agrément en Espagne. A l'intérieur il sut s'arrêter dans la réaction, et fit passer en 1855 la loi qui soumit toutes les professions à l'impôt et établit l'impôt progressif sur le revenu. Assez réservé sur la question religieuse, il s'est gardé de donner ouvertement son appui aux opinions ultramontaines. Sous son règne le commerce, l'industrie et l'agriculture ont pris un grand développement en Bavière. Très-versé dans les études philosophiques, le roi Maximilien prépare, dit-on, une réfutation des doctrines de Hegel. Protecteur des lettres, des arts et des sciences, il a appelé à Munich des hommes remarquables, comme MM. Liebig, Pfeufer, Siebold, Carrière et le poëte E. Geibel. On sait qu'il a proposé un prix de deux cents louis d'or pour le meilleur drame tiré de l'histoire d'Allemagne. Chaque année il va chasser le chamois dans le Tyrol bavarois.

Le roi Maximilien a eu deux fils de son mariage ; l'aîné, *Louis-Othon-Frédéric-Guillaume*, prince royal de Bavière, est né le 25 août 1845 ; le second, *Othon-Guillaume-Luitpold-Adalbert-Waldemar*, est né le 27 avril 1848. L. L—T.

Conversations-Lexikon. — Men. of the Time. — Dict. de la Convers.

(1) Pendant son séjour en France, il assista à une chasse à Fontainebleau ; l'empereur passa deux revues en son honneur à Longchamp. La ville de Paris lui offrit un bal ; il visita les musées de Versailles et de Paris, les principaux monuments de la capitale, assista à plusieurs représentations de l'Opéra, alla au Gymnase et au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait *Jocko*. Il fit aussi visite au prince Jérôme.

MAXIMILIEN Ier, roi de Bavière. *Voy.* BAVIÈRE.

* **MAXIMILIEN-JOSEPH**, duc en Bavière, littérateur allemand, né le 4 décembre 1808. Fils de Pius-Auguste, duc de Deux-Ponts Birkenfeld, il entra en 1827 au conseil d'État de Bavière, et fut promu en 1848 au grade de lieutenant général. Il a visité presque toute l'Europe et plusieurs contrées de l'Orient. On a de lui : *Novellen* (Nouvelles) ; Munich, 1831, 2 vol. ; publiées, ainsi que la plupart des ouvrages suivants, sous le pseudonyme de *Phantasus* ; — *Skizzenbuch* (Livre d'esquisses) ; Munich, 1834 ; — *Jacobina*, 1835 ; — *Der Stiefbruder* (Le Beau-frère), 1838 ; — *Wanderung nach dem Orient* (Voyage en Orient) ; Munich, 1839 et 1840 ; — *Sammlung oberbairischer Volkslieder und Singweisen* (Collection de chants populaires et de mélodies de la haute Bavière) ; Munich, 1846. O.

Convers.-Lexikon.

MAXIMIN Ier (*C. Julius Verus Maximinus*), empereur romain de 235 à 238. Il était né de parents barbares, dans un village sur les frontières de la Thrace. Son père, Micca, était un Goth, sa mère, Ababa, une Germaine de la tribu des Alains. Dans sa première jeunesse, il garda les troupeaux, et se fit remarquer entre ses compagnons par sa haute taille, sa mâle beauté, son humeur farouche et son courage. Aux jeux que Septime Sévère donnait pour la naissance de son fils, le jeune pâtre thrace demanda à se mesurer avec les plus vigoureux lutteurs, et en vainquit seize sans reprendre haleine. Cet exploit lui valut une place dans l'armée, et bientôt après dans les gardes attachés immédiatement à la personne de l'empereur. Très-bien traité par Septime Sévère, il jouit de la même faveur auprès de Caracalla, qui l'éleva au grade de centurion. Ses camarades et ses chefs l'estimaient, à cause de sa vaillance et de son exactitude à remplir ses devoirs militaires. D'ailleurs sa taille, sa corpulence, la grandeur de ses yeux, la blancheur de sa peau, ces traits caractéristiques du guerrier scandinave le rendaient remarquable entre tous les soldats romains. On l'avait surnommé *Milon*, *Antée*, *Hercule*. Il quitta l'armée à l'avénément de Macrin, ne voulant pas servir sous le meurtrier de Caracalla, et rentra dans sa bourgade natale, où il acheta un domaine. Là il entretenait des relations amicales avec les Goths et les Alains, ses compatriotes, pour lesquels il était un objet d'admiration. Après la mort de Macrin, apprenant que l'armée avait mis sur le trône Héliogabale, parent et, disait-on, fils de Caracalla, il alla à Rome et offrit ses services au nouvel empereur, qui le nomma tribun. Mais les débauches d'Héliogabale inspirèrent un tel dégoût au vaillant vétéran qu'il ne voulut jamais paraître à la cour. Sa conduite augmenta sa popularité dans l'armée. Alexandre, successeur d'Héliogabale, fut heureux d'accepter les services d'un soldat si renommé, et il lui donna le lati-

clave. Maximin reçut peu après la mission d'organiser la grande armée, tirée principalement de l'Orient, et destinée à envahir la Germanie. Il ramena à la discipline les troupes qu'Héliogabale avait laissées s'amollir dans l'oisiveté, et en fit de bons soldats, qui lui étaient dévoués. Malheureusement il ne resta pas fidèle au prince qui l'avait comblé d'honneurs. Quoiqu'il occupât la première place militaire de l'empire, quoique la sœur de l'empereur eût été promise à son fils, ce n'était pas assez pour son ambition. Une révolution militaire sur laquelle on a peu de détails, et à laquelle Maximin prit certainement une grande part, renversa Alexandre, et le remplaça par le soldat thrace (juillet 235). Le sénat, intimidé, confirma ce choix.

Maximin donna immédiatement le titre de césar à son fils Maxime. Se souciant peu d'aller se montrer à Rome, où il se savait détesté de l'aristocratie et même du peuple en sa qualité de barbare et de soldat de fortune, il résolut de poursuivre avec vigueur la guerre contre les Germains. Il passa le Rhin vers la fin de 235, s'enfonça dans la Germanie plus avant que ne l'avait fait aucun général romain, et après deux campagnes victorieuses il s'établit, dans l'automne de 237, en Pannonie, sur la rive droite du Danube, avec l'intention de passer le fleuve au printemps et de porter ses armes à travers le pays des Sarmates jusqu'aux rivages de l'Océan (Baltique). Il prétendait égaler le grand Alexandre. Mais les soldats voyaient avec terreur ses projets de conquêtes, et le sénat n'attendait qu'une occasion favorable pour renverser un prince dont l'élévation était une insulte à l'orgueil romain. Maximin n'ignorait pas ces mauvaises dispositions de l'armée et du sénat; il crut en prévenir les effets en comblant les troupes d'argent, qu'il se procurait par les confiscations et le pillage et en punissant avec une férocité sans égale toute tentative d'opposition. Son principe était que le pouvoir ne se conserve que par la cruauté (*nisi crudelitate imperium non teneri*). Un complot formé par un consulaire nommé Magnus, et qui n'eut pas même un commencement d'exécution, lui fournit un prétexte d'exercer son humeur sanguinaire : il fit périr quatre mille personnes. Cette atroce exécution fut suivie de cruautés qui tombèrent principalement sur les sénateurs et qui n'épargnèrent pas les soldats. Aussi Maximin autrefois populaire dans l'armée y devint odieux, et à ses anciens surnoms on substitua les noms les plus exécrés fournis par la mythologie et l'histoire : on l'appelait *Cyclope*, *Busiris*, *Phalaris*, *Sciron*, *Typhon*. A Rome on faisait des prières pour qu'il n'entrât pas dans la ville, et on attendait impatiemment qu'une des armées donnât le signal de la révolte. Ce signal partit d'Afrique, où les deux Gordiens prirent la pourpre au mois de mars 238. Le sénat se hâta de les reconnaître et de déclarer Maximin ennemi public. La défaite et la mort des deux Gordien ne découragea pas le sénat, qui, trop avancé pour reculer, élut immédiatement deux nouveaux empereurs, Balbin et Maxime Pupien. A la nouvelle de la révolte de l'Afrique et de sa proscription par le sénat, Maximin entra dans une telle fureur « qu'on l'eût pris, dit Capitolin, non pour un homme, mais pour une bête féroce. Il se jetait contre les murs, il se roulait par terre, poussait des cris confus, saisissait son épée comme s'il eût pu massacrer le sénat ; il déchirait ses vêtements royaux, frappait ceux qui l'entouraient. Il eût même, dit-on, arraché les yeux à son jeune fils si celui-ci ne se fût retiré. Cette fureur contre son fils venait de ce que, malgré l'ordre qu'il lui avait donné d'aller à Rome aussitôt après son avénement, le jeune prince avait préféré rester auprès de son père, et Maximin pensait que le sénat n'eût rien osé contre lui si son fils eût été à Rome ». Après cet accès de folie furieuse, Maximin, rendu à la raison, prit son parti avec promptitude. Il harangua les soldats, leur promit les biens des sénateurs, et les entraîna en Italie. Au débouché des Alpes Juliennes, il fut arrêté par la place forte d'Aquilée, qui, sous les ordres de deux consulaires, Crispinus et Menophilus, lui opposa la plus vigoureuse résistance. Exaspéré de la longueur du siége, il s'en prit à ses généraux, et les fit tuer. Cette barbarie combla la mesure, et l'armée résolut de ne pas supporter plus longtemps un pareil empereur. Des prétoriens se chargèrent de l'exécution. Ils entrèrent vers le milieu du jour dans la tente où Maximin se reposait avec son fils, et les tuèrent tous les deux. Leurs têtes, plantées d'abord sur des piques et promenées devant les murs d'Aquilée, furent ensuite envoyées à Rome (mai 238). Les médailles donnent à Maximin le surnom de *Germanicus*; les inscriptions y ajoutent les titres de *Dacicus* et *Sarmaticus*. On trouve dans Capitolin des détails curieux, mais sans doute exagérés, sur sa taille, sa force, sa voracité, ses cruautés. L'histoire, sans admettre tous les récits accueillis par ce biographe, place Maximin parmi les plus vaillants soldats qui défendirent l'Empire Romain et parmi les plus cruels tyrans qui l'opprimèrent. Pour beaucoup de faits de ce règne, qui dura un peu moins de trois ans, nous renvoyons aux articles GORDIEN, BALBIN, MAXIME, PUPIEN. L. J.

Capitolin, *Maximini duo*, dans l'*Histoire Auguste*. — Hérodien, VII, VIII. — Zonaras, XII, 16. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, t. VII. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. III.

MAXIMIN II (*Galerius Valerius Maximinus*), empereur romain de 305 à 314. Il s'appelait Daza de son premier nom, et était fils d'une sœur de Galerius. Il dut à cette parenté un avancement rapide dans l'armée, où il entra après avoir mené longtemps la vie de pâtre en Illyrie. Lors de l'abdication de Dioclétien à Nicomédie, en 305, Galerius, espérant trouver en

lui un instrument docile, lui donna le titre de *Jovius*, le rang de césar et le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte. Ces honneurs, dont il était si peu digne, ne le contentèrent pas. Se prévalant de la répugnance que Galerius éprouvait pour une guerre civile avec un parent et une créature, il se déclara lésé par l'élévation de Licinius au rang d'auguste, n'accepta pas le titre de *fils d'auguste*, que Galerius lui proposait, et prit la plus haute désignation impériale. A la mort de Galerius, en 311, il entra en arrangement avec Licinius, et ajouta l'Asie Mineure à ses domaines. Cet agrandissement ne suffit pas encore à son ambition et à sa vanité. Profitant de l'absence de Licinius, qui était allé à Milan, en 313, pour épouser une sœur de Constantin, il envahit brusquement la Thrace, et s'empara de Byzance. Il fut défait peu après à Héraclée, s'enfuit à Nicomédie et de là à Tarse, où il mourut, au bout d'un ou deux mois, de désespoir selon les uns, de poison selon les autres. Le vainqueur fit tuer sa femme et ses enfants, et prodigua à sa mémoire toutes sortes d'outrages. Maximin n'avait point ces talents militaires qui atténuent un peu l'horreur causée par les crimes de Maximien, de Galerius, de Licinius. Il ne racheta par aucune qualité ses vices grossiers, ses débauches et ses cruautés. Il persécuta les chrétiens avec fureur, même après l'édit de tolérance de Galerius. L. J.

Zosime, II, 8. — Aur. Victor, *Epist.*, 40. — Orose, VII, 25. — Lactance, *De Morte Persecutorum*, 8, 32, 36, 38, 45, etc. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VIII, 14; IX, 2, etc. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VIII, p. 51.

MAXIMIN. *Voy.* MESSIN.

MAXIMUS (*Claudius*), philosophe stoïcien, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. Jules Capitolin le mentionne parmi les précepteurs de l'empereur Marc-Aurèle. Ce prince lui-même en parle honorablement dans divers passages de ses mémoires. « Maxime, dit-il, m'a fait voir qu'il faut être maître de soi-même et ne se laisser jamais emporter par ses passions, conserver du courage dans les maladies et dans tous les accidents fâcheux de la vie. Il n'admirait jamais rien; il n'était jamais surpris ni étonné de rien. » Dans un autre endroit Marc-Aurèle parle de la mort de Maxime. Ce philosophe mourut donc avant l'empereur (180 après J.-C.). C'est tout ce que l'on sait de lui; le reste se réduit à des conjectures. Plusieurs critiques, Jos. Scaliger, Jac. Cappelle, Dan. Heinsius, Tillemont, l'identifient avec Maxime de Tyr. Gatacker, Marie Casaubon et Davis ont prouvé que cette hypothèse est inadmissible. Maxime de Tyr est un philosophe platonicien, et Claudius Maximus était un stoïcien; le premier vivait sous le règne de Commode; Claudius Maximus mourut sous Marc-Aurèle. Y.

Marc-Aurèle, *Commentarii*, I, 15, 16; VIII, 25. — Jules Capitolin, *M. Anton. Philosophi Vita*, 3. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, III, p. 550. — Combes-Dounous, *Préface* de sa traduction de *Maxime de Tyr*.

MAXWELL (Sir *Murray*), navigateur anglais, né dans le Lancashire (Écosse), en 1766, mort à Londres, le 26 juin 1831. Il entra fort jeune dans la marine militaire, et était déjà lieutenant en 1796, après avoir assisté à de nombreux combats et fait plusieurs campagnes au long cours. Commandant d'une corvette, puis capitaine de vaisseau (1803), il se distingua dans les Antilles, et contribua à la prise des colonies franco-hollandaises de Sainte-Lucie, de Tabago, de Demerari, d'Essequebo, de Surinam, et fit partie de l'escadre de la Jamaïque jusqu'en 1805, où il vint croiser dans la Méditerranée. Il s'empara, sous le feu des batteries de Cadix, de sept tartanes espagnoles, et dans les années suivantes il prit plusieurs bâtiments français sur les côtes d'Italie. En 1813 il montait la frégate *Dedalus*, et escortait un convoi de la Compagnie des Indes lorsqu'il fit naufrage dans les eaux de Ceylan. Acquitté honorablement pour sa conduite dans ce sinistre, il fut nommé chevalier du Bain et appelé au commandement de la frégate *Alceste* (octobre 1815) et désigné pour transporter, conjointement avec le brick *Lyra*, capitaine Basil Hall, lord William Pitt-Amherst, envoyé en ambassade extraordinaire près de l'empereur de Chine. L'expédition partit de Spithead le 18 février 1816. Elle relâcha à Rio-de-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, à Batavia, et mouilla dans le golfe du Pé-tchi-li ou La-o-toung (mer Jaune), à l'embouchure du Pei-ho, grand fleuve qui passe près de Péking. Tandis que lord Amherst, avec une nombreuse suite, s'efforçait vainement de pénétrer jusqu'à Péking, il fut convenu que Maxwell et Basil Hall exploreraient le golfe du Pé-tchi-li, encore inconnu aux Européens. Le rendez-vous général fut fixé à Canton. Maxwell s'avança vers le nord en longeant les côtes de la Mantchourie, puis celles de la Corée, à la pointe méridionale de laquelle il donna le nom de *Prince regent's Sword*. L'opposition des habitants l'empêcha de descendre en aucun endroit. Il ne put le faire que sur la grande île des Liéou-Kiéou, dans la mer Bleue. Après une relâche de quinze jours, employés à relever les trente-six îles dont se compose cet archipel, Maxwell se dirigea vers l'embouchure du Pé-Kiang-Ho (le Tigre), qui coule à Canton, et demanda la permission de remonter jusqu'à cette ville pour y faire radouber sa frégate. Des promesses évasives, mêlées même d'injures, furent les seules réponses qu'il obtint. Il résolut donc de forcer le passage; mais arrivé à un premier barrage, un mandarin vint lui défendre d'avancer, sous peine d'être coulé ou mis en pièces. Maxwell, déterminé à donner une leçon aux Chinois, garda le mandarin comme otage, et continua sa marche, remorqué par ses chaloupes. Dix-huit jonques, le fort principal et plusieurs batteries de terre ouvrirent sur la frégate anglaise un feu plus bruyant que meurtrier. Une seule bordée des Anglais réduisit les joncques au silence, et leurs équipages

se sauvèrent à terre. Les batteries furent bientôt démontées et les défenseurs du fort ne se soucièrent pas de se faire ensevelir sous des ruines. La victoire fut donc complète. Maxwell put alors remonter paisiblement jusqu'à Whampoa, petite île à trois lieues de Canton. Les mandarins de toutes classes vinrent l'y trouver, et lui assurèrent que le combat précédent était l'objet d'une méprise et avait été simplement un *tching-tching* (salut) mal compris. Le capitaine n'insista pas sur cette singulière façon de saluer les gens à boulets et à mitraille; il feignit de déplorer l'événement. Les mandarins, de leur côté, s'empressèrent de lui fournir tout ce qu'il demandait, et le bon accord finit par se rétablir. Le 1er janvier lord Amherst arriva à Canton, fort mécontent du résultat de sa mission. Les concessions qu'il avait faites aux officiers de l'empereur à l'égard d'une étiquette de cour aussi ridicule qu'humiliante n'avaient amené que des demandes plus vexatoires encore. On avait voulu, par ce nouveau moyen diplomatique, le dégoûter de persévérer à obtenir audience, et, après quatre mois de pourparlers, les rusés Chinois avaient réussi : il demanda lui-même son congé, qui lui fut accordé avec bienveillance. Les mandarins lui fournirent même les moyens de gagner Canton par terre en traversant une grande partie de l'Empire du Milieu (*Tchoung-Koue*). Cependant les gardes d'honneur qui ne cessèrent de l'environner durant son voyage et les précautions que l'on prit pour éviter, disait-on, que la populace ne l'insultât, rendirent son voyage plus semblable à celui d'un prisonnier qu'à celui de l'ambassadeur d'une puissance amie. Il vit peu ou point : sa coûteuse mission échoua donc au double point de vue de l'intérêt commercial et de la science. Il s'embarqua le 20 sur l'*Alceste*, et le lendemain la frégate regagna la mer. Après un court séjour à Macao, le 3 février on entra dans le port de Manille; le 6 on remit à la voile, et déjà Maxwell avait réussi à franchir heureusement cette région hérissée d'îles, de bancs, d'écueils, de rochers qui se trouve comprise entre la mer de Chine et celle des Indes, depuis l'archipel des Philippines jusqu'aux îles de la Sonde, lorsque le 18, à sept heures du matin, au moment où l'on venait de sonder bon fond, la frégate toucha sur un récif, inconnu jusque là, et y resta fixée. On était alors dans le détroit de Gaspar (entre Banca et Billiton). Maxwell reconnut facilement que tout renflouage était impossible, la coque étant défoncée. Une petite île, Poulo-Lit, était à environ trois milles de là : il y fit transporter lord Amherst et tout ce qui n'était pas indispensable au service du bord; puis on dégagea les embarcations, et le 19 l'ambassadeur, avec quarante-sept personnes, partit pour Batavia, où il arriva heureusement trois jours après. Maxwell, resté sur l'îlot avec deux cents hommes et une femme, s'occupa des moyens de sauvetage. Il fit creuser un puits, établit sur une hauteur un camp palissadé, et distribua le peu d'armes recueillies aux plus intrépides des naufragés. Ces précautions ne furent pas inutiles, car des pirates malais vinrent achever le pillage de la frégate et y mirent le feu. Les Anglais ne durent la vie qu'à une vigilance continuelle; cependant le nombre des *pros* (barques de guerre) ennemis augmentait chaque jour d'une manière inquiétante, lorsque les vigies signalèrent *Ternate*, bâtiment de la Compagnie des Indes, envoyé par lord Amherst pour recueillir les naufragés. Le 7 mars on quitta Poulo-Lit, et le 12 avril suivant tous les marins et passagers de l'*Alceste* s'embarquèrent de Batavia pour l'Europe. Du 27 mai au 11 juin, Maxwell visita le Cap et ses environs. Le 27 juin il descendit à Sainte-Hélène, où lord Amherst le présenta à Napoléon. Le grand exilé fut sensible à cette démarche : il rappela à cet officier comment il (Maxwell) s'était emparé de la frégate française *La Pomone*, après un rude combat livré dans la Méditerranée. « Vous étiez très-méchant alors, ajouta l'empereur; je ne comprendrais pas que votre gouvernement vous tînt rigueur pour la perte de l'*Alceste*, puisque vous lui avez donné d'avance une de mes frégates. »

Après avoir touché à l'Ascension (7 juillet), Maxwell prit terre à Spithead. Encore une fois cité devant la cour de l'amirauté, il fut à l'unanimité maintenu dans son grade. En 1818, Maxwell, qui venait d'être anobli (27 mai), eut la triste idée de se présenter aux électeurs de Westminster; mais il fut chassé des hustings par une grêle de légumes et de fruits avariés, dont quelques-uns le contusionnèrent gravement. Cette mésaventure le dégoûta de solliciter le suffrage populaire. Il était d'ailleurs fort riche; car, outre sa fortune particulière et son traitement, la Compagnie des Indes lui servait une pension de 1,500 livres sterling depuis le 20 mai 1819. Son besoin d'activité était tel qu'il n'en accepta pas moins un commandement naval dans les mers de l'Amérique, et venait d'être nommé, en mai 1831, gouverneur de l'île du Prince-Édouard (golfe Saint-Laurent), lorsqu'il fut enlevé par une courte maladie. Maxwell n'a laissé aucune relation imprimée de ses voyages, mais il a fourni de nombreux documents aux travaux de Mac-Leod et de Basil Hall. Il était membre de la Société royale de Londres, et le recueil de cette assemblée contient de lui plusieurs mémoires intéressants. A. de Lacaze.

Basil Hall, *A Voyage of Discovery to the Western Coast of Corea and the Great Loo-choo island, in the Japon Lea* (Londres, 1817, in-4o, avec planches). — H.-J. Rose, *New general Biograph. Dictionary*. — Knight, *Englisch Cyclopædia*.

MAY (*Thomas*), poëte anglais, né vers 1594, à Mayfield (comté de Sussex), mort le 13 novembre 1650. Après avoir pris à Cambridge le degré de bachelier ès arts, il renonça bien vite à l'étude du droit pour s'adonner à la culture des lettres. L'héritage qu'il fit en 1616 de la fortune pater-

nelle lui permit alors de se présenter dans le monde et d'y faire assez grande figure; il rechercha la société des beaux-esprits et des grands seigneurs, et gagna les bonnes grâces de Charles Ier, qui le chargea d'écrire en vers l'histoire des règnes de Henry II et d'Edward III. Toutefois, aussitôt que la guerre civile éclata, on le vit déserter le parti de la cour. Selon les uns, il avait à se plaindre du roi, qui l'avait assez mal payé de ses travaux; selon les autres, il gardait rancune à la reine d'avoir choisi Davenant pour poëte en titre. Quelle que fût la cause de sa défection, May obtint du parlement, auquel il avait offert ses services, les doubles fonctions de secrétaire et d'historiographe. Il venait d'achever l'histoire abrégée de ce corps politique, lorsqu'un matin il fut trouvé mort dans son lit, étouffé par le bonnet de nuit qu'il avait rabattu trop avant sur son visage. Cette distraction singulière, qui lui coûta la vie, doit être attribuée à sa passion pour le vin; c'est du moins l'opinion d'André Marvell, qui a composé un poëme fort gai sur le trépas de ce « martyr de Bacchus ». On enterra May à l'abbaye de Westminster; mais lors de la restauration son corps fut exhumé et son monument détruit. On a de lui cinq pièces de théâtre : *Antigone, the Theban Princess*, tragédie; Londres, 1631; — *The Heir*, comédie; 1633; — *Cleopatra*, tragédie, 1639; — *Agrippina*, tragédie; 1639; — *The old Couple*, comédie; 1651; on lui a faussement attribué deux autres pièces, *The old Wives, tale*, et *Orlando furioso*. Ses autres ouvrages sont : *Virgil's Georgics*; Londres, 1622, in-8° : traduction annotée en vers anglais et à laquelle il a joint quelques épigrammes de Martial; — *Lucan's Pharsalia*; Londres, 1627, in-8°. Cette version poétique est inférieure à celle qu'a donnée Nicolas Rowe, dans le siècle suivant. Ce qui fit plus d'honneur à May, ce fut la continuation qu'il fit paraître en anglais (1630), puis en latin de *La Pharsale*; il la conduisit en sept chants, jusqu'à la mort de César. On peut la regarder comme une œuvre originale, et qui se recommande autant par la grandeur des tableaux que par le mérite du style. Johnson en faisait beaucoup de cas, et jugeait la poésie latine de May supérieure à celle de Cowley et de Milton. L'édition latine, *Supplementum Lucani lib. VII*, parut d'abord à Leyde, 1640, in-12; elle fut ensuite annotée par divers savants et plusieurs fois réimprimée séparément ou avec le poëme de Lucain. On l'a traduit en français en 1816 et en 1819; — *The Reign of king Henry II, a poem*; Londres, 1633, in-8°; on trouve à la suite quelques morceaux en prose; — *The victorious Reign of Edward III, a poem*; Londres, 1635, in-8°; — *The History of the Parliament of England, which began nov. 3, 1640, with a view of some precedent years*; Londres, 1647, in-fol.; réimprimée par les soins du baron Masères et traduite en français : *Histoire du long Parlement convoqué par Charles Ier en 1640*; Paris, 1823, 2 vol. in-8°; l'auteur fit ensuite un abrégé de cet ouvrage, le continua jusqu'à la mort de Charles Ier, et le publia en latin (1649, in-8°) et en anglais (1650, in-8°). Selon Échard, il ne faudrait voir dans cet ouvrage qu'un très-agréable libelle. Il y a cependant de l'exactitude, sinon de l'élégance; « c'est une composition estimable, dit Warburton; elle est écrite avec beaucoup de jugement, de finesse et d'esprit ». May a encore travaillé à la traduction anglaise de deux poëmes latins de Barclay, *Argenis* et *Icon animorum*. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Cibber, *Lives of Poets*. — Baker, *Biographia Dramatica*. — Warburton, *Letters to Hurd*, p. 103, 108, édit. in-4°. — Headley, *Beauties*, I. — *Censura litteraria*, X. — Warton, *Hist. of Poetry*. — Langbaine, *English dramatic Poets*, 360.

MAY. *Voy.* Dumay et Majus.

MAY DE ROMAIN-MOTIER (*Emmanuel*), historien suisse, né à Berne, en 1734, mort en 1799. Il exerça longtemps l'emploi de greffier à Landshut; ayant perdu cette place à l'époque de la révolution, il vécut à Berne en simple particulier. On a de lui : *Histoire militaire des Suisses dans les différents services de l'Europe, d'après des pièces authentiques*; Berne, 1772, 2 vol. in-8°; ibid., 1788, 8 vol. in-8°; compilation qui contient des documents importants. O.

Lutz, *Memorien denkwürdiger Schweizer des XVIII Jahrhunderts*.

MAYANS Y SISCAR (*Grégoire*), philologue et biographe espagnol, né à Oliva, dans le royaume de Valence, le 9 mai 1699, mort le 21 décembre 1781. Au sortir de l'université de Salamanque, il se fit connaître par quelques dissertations sur le droit romain, et surtout par son zèle à recueillir et à publier des livres rares. En 1733 il fut nommé bibliothécaire de Philippe V. Mais trouvant que cette place lui prenait trop de temps, il s'en démit, retourna à Valence, et s'y livra entièrement à ses études favorites, qui établirent sa réputation dans toute l'Europe. Ses nombreux ouvrages annoncent une grande connaissance de la littérature espagnole; mais ils ont perdu aujourd'hui de leur prix, et ont peu de lecteurs. Les principaux sont : *Ad quinque Jurisconsultorum Fragmenta Commentarii*; Valence, 1725, in-4°; — *Epistolarum Libri sex*; Valence, 1732, in-4°; — *Cartas morales, militares, civiles y literarias de varios autores espagnoles*; Madrid, 1734, in-4°; Valence, 1773, 5 vol. in-8°. Ce recueil montre combien la littérature espagnole est pauvre en ce genre, puisque pour remplir ses volumes Mayans a dû y faire entrer des dédicaces, des lettres d'approbation, des préfaces sous forme d'épîtres; — *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, mise en tête de l'édition de *Don Quichote* publiée à Londres, 1738, 4 vol. in-4° sous les auspices de lord

Carteret ; c'est le premier recueil assez complet de matériaux sur la vie de Cervantes ; mais il est mal ordonné, mal écrit, et n'a gardé de prix qu'à cause de quelques discussions critiques incidentes ; il a été traduit en français par Daudé, 1740, 2 vol. in-12 ; — *Origenes de la Lengua Española, compuestos por varios autores ;* Madrid, 1737, 2 vol. in-12 : le premier volume contient un traité assez superficiel de Mayans sur les origines de la langue espagnole ; le second renferme à titre de pièces justificatives divers opuscules ; le plus étendu et le plus précieux est un *Dialogo de Las Lenguas*, traité écrit avec une grande liberté et dont l'auteur probable est Valdès, hérétique du seizième siècle ; — *Retorica ;* Valence, 1757, 2 vol. in-8°. « Cette rhétorique, dit Ticknor est fondée plutôt sur les opinions philosophiques des rhéteurs romains que sur les modifications que ces opinions ont subies de la part de Boileau et de ses disciples ; c'est un ouvrage long et plein de fatras, répondant moins aux besoins du temps que celui de Luzan, et encore plus opposé au vieil esprit espagnol, qui se soumet avec tant de peine à toute espèce de règle. Mais c'est un recueil d'extraits curieux d'auteurs appartenant à la meilleure période de la littérature espagnole, presque toujours choisis avec jugement, sinon toujours appliqués avec à-propos aux sujets en discussion. » Mayans a donné des éditions de J.-L. Vives, de Luis de Leon, de la *Filida*, avec une notice sur l'auteur, Luis Galvez de Montalvo, mal digérée, comme toutes les biographies de Mayans, mais instructive, et de la *Picara Justina*. Z.

Ximeno, *Escritores de Valencia*, t. II, p. 324. — Fuster, *Biblioteca Valenciana*, t. II, p. 98. — Florez, *España Sag. ada*, t. IV° — Sempere y Guarinos, *Ensayo de una biblioteca Española de los mejores escritores del reynado di Carlos III.* — Ticknor, *History of Spanish Literature*, vol. III, p. 284.

MAYDIEU (*Jean*), littérateur français, mort pendant l'émigration à Tœplitz. Il était chanoine, et résidait à Troyes. Pendant la terreur, il se réfugia en Allemagne, et se livra à l'éducation de la jeunesse. On a de lui : *Histoire de la vertueuse Portugaise*, roman ; Paris, 1779, in-12, et Besançon, 1824, in-12 ; — *L'honnête Homme*, roman ; Paris, 1781, 2 vol. in-12 ; — *Vie de Grosley, écrite en partie par lui-même ;* Londres et Paris, 1787, in-8° ; — *Éloge de Louis XII ;* Paris, 1788, in-8°. Il a traduit de l'allemand la tragédie d'*Édouard de Montrose* et le *Musarion*, poëme de Wieland. P. L.

Desessarts, *Siècles Littéraires*.

MAYENNE (*Charles* DE LORRAINE, duc DE), deuxième fils de François de Lorraine, duc de Guise et d'Anne d'Este, né le 26 mars 1554, mort à Soissons, le 3 octobre 1611. Il fit ses premières armes en 1569, à côté de son frère, le duc Henri de Guise, et sous les ordres du duc d'Anjou, contre les huguenots commandés par Coligny. La paix fut conclue l'année suivante, et le marquis de Mayenne alla alors offrir ses services à la république de Venise contre les Turcs (1571). Il reçut le titre de noble vénitien, et s'embarqua à bord de la flotte qui allait renforcer l'expédition de don Juan d'Autriche. Cet armement n'accomplit rien de remarquable, et Mayenne ne retira d'autre avantage de cette campagne que de ne pas assister au massacre de la Saint-Barthélemy, auquel son frère prit une si grande part. De retour en France, il suivit le duc d'Anjou au siége de La Rochelle, en 1573. Il accompagna le même prince, élu roi de Pologne, jusque dans ses États (février 1574). Il quitta la Pologne peu après, et revint en France par l'Italie ; mais à Padoue, apprenant que Charles IX était mort et que le roi de Pologne avait quitté ses États pour venir prendre possession du trône de France, il alla au-devant de ce prince, qu'il rencontra dans le Trévisan, et l'accompagna à Venise, en Piémont, et assista à son sacre, le 15 février 1575, en qualité de duc et pair, titre que Charles IX lui avait donné en 1573. Le mariage d'Henri III avec Louise de Lorraine sembla rapprocher les princes lorrains du trône, et excita contre eux la jalousie des princes du sang. Le duc de Guise, jusque ici parfaitement d'accord avec le roi Henri III, était le chef des catholiques ; les princes français, le roi de Navarre, le prince de Condé, étaient plus ou moins liés avec le parti protestant. Dans la lutte qui s'engagea presque immédiatement, le duc de Mayenne fut le lieutenant dévoué, mais d'abord un peu obscur de son frère ; il eut en 1576 le commandement de l'armée royale, opposée sur la Loire au duc d'Alençon et à Condé. Au mois de décembre de la même année, il assista aux états de Blois, où se manifestèrent les premiers dissentiments entre le roi, disposé à faire des concessions aux huguenots, et les princes lorrains, défenseurs des intérêts catholiques. Henri III subit l'ascendant des Guise, et la guerre recommença en 1577. Mayenne conquit le Poitou, s'empara du Brouage, et serra de près La Rochelle ; mais Henri, qui redoutait beaucoup les princes lorrains, ne voulut pas écraser leurs adversaires, et accorda aux protestants une paix favorable (17 septembre 1577). Les Guise répondirent à cette politique pacifique en organisant la Ligue catholique et en poussant à la reprise des hostilités. La guerre se ranima en 1580, pour s'arrêter encore en 1581. Dans l'intervalle Mayenne reprit le Dauphiné sur les huguenots. Il accomplit cette conquête avec une armée de sept mille fantassins et mille chevaux qu'il avait levés dans son gouvernement de Bourgogne, où il était fort aimé et tout-puissant. Les deux partis profitèrent du traité de 1581 pour se préparer à une nouvelle guerre. Le 31 décembre 1584, Mayenne et son frère signèrent avec deux agents du roi d'Espagne Philippe II la convention de Joinville, par laquelle ils s'engagèrent à faire déclarer le cardinal de Bourbon successeur à la couronne, « en

excluant du tout, pour toujours et à jamais, tous les princes du sang de France, étant à présent hérétiques et relaps.... sans que nul puisse jamais régner qui soit hérétique, ou qui permette, étant roi, impunité publique aux hérétiques. » Au mois d'avril 1585 eut lieu la prise d'armes de la Ligue soutenue par l'Espagne. Les huguenots français firent de leur côté appel à leurs coreligionnaires de Suisse et d'Allemagne. Une guerre multiple, confuse, s'alluma sur tous les points du territoire. Mayenne eut pour mission d'interdire l'accès de Paris aux levées suisses sur lesquelles Henri III comptait. Ce prince, ne recevant pas de soldats, adhéra à la Ligue par le traité de Nemours (7 juillet 1585), et donna des places de sûreté aux principaux ligueurs. Mayenne eut pour sa part le château de Dijon et Beaune. Les Guise, fortifiés par l'adhésion du roi, résolurent de pousser la guerre avec vigueur. Mayenne, avec une armée nombreuse et bien composée, marcha contre la Guyenne; mais le maréchal de Matignon, gouverneur de la province pour le roi, contraria sous main tous ses projets : trois petites armées royales se formèrent autour de la sienne, sous prétexte de le soutenir, mais en réalité pour le surveiller. La famine, la peste, les désertions portèrent le ravage dans ses troupes; lui-même tomba malade, et revint à Paris, dans l'automne de 1586, sans avoir fait aucune conquête importante. L'année suivante la Ligue fut mise en danger par l'expédition des Allemands. Mayenne aida son frère à vaincre ces étrangers; mais les ligueurs ardents trouvèrent qu'il montrait trop de prudence. La victoire de Guise (novembre 1587) le rendait si redoutable que le roi, qui avait vainement essayé de le tenir éloigné de Paris, fut obligé lui-même de quitter cette ville (1588). Il assembla les états généraux à Blois, et n'ayant pu, malgré toutes ses concessions, gagner la Ligue, il fit assassiner le duc de Guise (décembre 1588). On a prétendu que Mayenne avait contribué à la mort de son frère en dénonçant au roi les complots du duc de Guise contre l'autorité royale; rien n'est plus invraisemblable. Ce bruit calomnieux « fut probablement, dit Sismondi, un artifice de Henri III pour semer des brouilleries dans la maison de Lorraine ». Le lendemain de l'assassinat le colonel d'Ornano fut dépêché en poste pour s'emparer du duc de Mayenne, qui se trouvait à Lyon; mais l'ambassadeur d'Espagne, Bernardin de Mendoza, lui avait envoyé un courrier, qui devança Ornano, de sorte qu'il eut le temps de se mettre en sûreté. Il se rendit dans son gouvernement de Bourgogne, qui se souleva tout entier à sa voix. La Champagne, gouvernement du duc de Guise, suivit cet exemple. Paris s'était déjà prononcé dans le même sens avec une grande violence. Mayenne fit son entrée dans cette ville, le 15 février 1589. Dès le lendemain il organisa avec les échevins et les conseillers de la ville un gouvernement, sous le titre de Conseil général d'union. Il eut la présidence de ce conseil, où dominait la bourgeoisie parisienne, représentée par les chefs des seize sections ou quartiers de Paris. Le premier acte du gouvernement fut de diminuer d'un quart les tailles par tout le royaume, et de convoquer les états généraux pour le 15 juillet suivant. Mayenne prit des mesures promptes, énergiques et habiles pour rattacher les provinces à Paris. Il marcha ensuite sur la Loire sans écouter les propositions très-avantageuses de Henri III, qui résolut alors de se réunir aux protestants. Une entrevue eut lieu, le 30 avril, entre lui et le roi de Navarre, et les deux princes prirent l'offensive, le 1er mai. Mayenne tint bravement la campagne avec des forces inférieures; mais la défaite du duc d'Aumale, sous les murs de Senlis (17 mai), l'obligea de se porter au secours de Paris, où il arriva le 1er juin. La retraite de Mayenne laissa les royalistes maîtres de la ligne de la Loire, et leur permit de recevoir de nombreux auxiliaires de Suisse et d'Allemagne. Mayenne, au contraire, ne reçut pas de renforts, et vit son armée s'affaiblir par les désertions. Il lui restait à peine huit mille hommes, quand les deux rois, avec quarante-deux mille hommes arrivèrent à Saint-Cloud, et mirent le siége devant Paris (28 juillet). L'assaut devait être livré le 2 août; le 1er août, Henri III fut assassiné, et son successeur, Henri IV, abandonné d'une partie de ses troupes, leva le siége. Parmi les catholiques, qui formaient l'immense majorité des Français, peu reconnaissaient Henri IV, et tous les ligueurs le rejetaient avec horreur. Le trône était donc vacant de fait. Les partisans de la maison de Guise pressaient Mayenne de s'en emparer. « Ce n'était pas le désir qui lui manquait, mais l'audace et le génie. Homme de mérite à beaucoup d'égards, bon politique, capitaine expérimenté, il était dépourvu de cette puissante initiative qu'il faut aux hommes de révolution, et plus fait pour remplir une place distinguée dans un ordre de choses régulier, que pour régner au milieu des bouleversements. Son ambition ne fut point assez ardente pour lui cacher l'immensité des obstacles; il comprit et apprécia la jalousie de sa propre famille, l'opposition de l'Espagne, les prétentions de la branche aînée de Lorraine et du duc de Savoie, les précédents qui liaient la Ligue au cardinal Charles de Bourbon; il vit le faisceau de l'union prêt à se dissoudre » (Henri Martin). D'accord avec l'agent de Philippe II, Bernard de Mendoza, il résolut de faire proclamer roi le cardinal de Bourbon, ce qui ajournait le débat, sans rien changer à la situation, puisque ce vieillard, presque mourant, était prisonnier d'Henri IV. Lui-même conserva la direction suprême des affaires avec le titre de lieutenant général. Voulant profiter du trouble où un changement de règne jetait les royalistes, il marcha contre Henri IV, qui s'était retranché dans la forte po-

sition d'Arques, près de Dieppe; mais il ne put ni amener les troupes royales à combattre en plaine, ni emporter leurs retranchements, et après onze jours d'assauts inutiles, du 15 au 27 septembre, il se retira sur Amiens, d'où cinq semaines plus tard il revint défendre Paris contre Henri IV, qui, par une brusque attaque, avait enlevé les cinq faubourgs de la rive gauche. Il força le roi à la retraite; mais il fut dès lors évident que la Ligue ne triompherait pas facilement, et beaucoup des princes qui en faisaient partie, n'espérant pas enlever tout le royaume à Henri IV, ne songèrent qu'à s'assurer une large part dans les dépouilles de la monarchie. « Mayenne voyait se manifester tous les jours davantage les vues étroites et personnelles de ses associés; il s'inquiétait sur le sort de son parti et sur celui de la France; aussi prêta-t-il quelquefois l'oreille aux propositions que lui faisait faire Henri IV. Celui-ci se montrait disposé aux concessions les plus amples; il avait employé à cette négociation Faudoas de Belin, fait prisonnier devant Arques..... Belin se disait chargé par les catholiques de l'armée du roi de presser Mayenne de se joindre à eux pour solliciter Henri de se faire catholique. On lui donnait à entendre que le roi était sur le point de céder, que la paix sauverait le royaume et affermirait le crédit de la maison de Guise. Mayenne, après quelque hésitation, refusa toute union avec le parti politique de l'armée du roi; ferme, mais modéré, ambitieux, mais Français, il se montra jusqu'au bout le plus honnête homme de son parti; il persista dans le double but de garantir son pays de la domination des huguenots et de celle des Espagnols; il fit entrer dans le conseil de l'union quelques hommes dont il était sûr, pour modérer la violence des Seize et des bourgeois de Paris.... Il y appela aussi Villeroy et le président Jeannin : enfin il convoqua, pour le mois de février suivant, les états généraux à Melun. (Sismondi). » Mais la guerre empêcha la réunion des députés. Mayenne, ayant reçu des renforts de Flandre et de Lorraine, se mit en campagne, et livra bataille à Henri IV dans la plaine d'Ivry près de l'Eure (14 mars 1590); il la perdit, et se replia en toute hâte sur Paris, où il arriva le 17. Il ne voulut pas s'enfermer dans la ville, et annonça aux habitants qu'il allait en Flandre former une nouvelle armée en leur demandant de se bien défendre jusqu'à son retour. Ils le promirent, et tinrent leur promesse avec une opiniâtreté restée célèbre. Pendant que la population, fanatisée, supportait un des plus horribles siéges dont il soit question dans l'histoire, Mayenne s'efforçait d'arracher des renforts à la lenteur et au mauvais vouloir du duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas. Avec quelques milliers d'hommes il parvint à faire entrer un convoi dans Paris, le 17 juin; enfin, le 23 août, il fut rejoint par l'armée du duc de Parme, et le 30 août Paris fut débloqué et ravitaillé. Mayenne y rentra le 18 septembre après la retraite définitive de l'armée royale. Découragé par le mauvais succès du siége, Henri IV ne tenta rien d'important jusque vers la fin de l'hiver; mais, au mois d'avril 1591, il porta un coup très-grave à la Ligue en lui enlevant Chartres, que l'on regardait comme le grenier de Paris. La prise de Château-Thierry par Mayenne ne compensa pas cet échec.

« Le commun peuple, dit L'Estoile, donnoit au diable le duc de Mayenne et la guerre, et commençoit à ne plus se soucier qui gagnât, pourvu qu'on le mît en repos. » Mayenne, qui ne voulait ni laisser démembrer la France ni la livrer à une princesse espagnole, inclinait vers des négociations avec Henri IV; alors les ligueurs exaltés et les partisans de l'Espagne, pour rendre une transaction impossible, obtinrent de Grégoire XIV une bulle qui renouvelait l'excommunication contre Henri IV et lançait l'anathème contre ses adhérents. Mayenne aurait voulu suspendre la publication de cette bulle furibonde; mais il eut la main forcée par le nonce, l'ambassadeur d'Espagne et les Seize (mai et juin 1591). Les Seize, enhardis par le succès, rédigèrent pour les états généraux qui devaient s'assembler à Reims (ils ne se réunirent pas plus que les précédents) des instructions où ils requéraient qu'en élisant un roi on établît des lois fondamentales suivant lesquelles tout hérétique, prince, seigneur ou autre, serait brûlé vif, et le nouveau roi serait tenu de guerroyer à feu et à sang, de concert avec les autres princes catholiques, contre tout prince hérétique étranger. Ils adressèrent ensuite une sommation menaçante au duc de Mayenne, pour le pousser à une politique plus énergique, et mirent en avant la candidature du fils du duc de Guise, qui venait de s'échapper de Tours; enfin, ils se déclarèrent prêts à accepter la royauté de Philippe II, mais à certaines conditions. « Voilà donc, dit M. Henri Martin, où aboutissait la Ligue dans ses dernières conséquences : à noyer la France dans la monarchie universelle par les mains de l'inquisition. Grâce à l'influence du parti clérical, il était donné aux Seize de présenter au monde ce monstre contre nature d'un parti démocratique qui n'est point un parti national. » Les Seize, arrivés au dernier degré de fanatisme, rêvaient une nouvelle Saint-Barthélemy contre le parti modéré; en attendant ils firent pendre Brisson, premier président du parlement et deux conseillers, Larcher et Tardif (15 novembre 1591). A cette nouvelle, Mayenne, qui se trouvait à Laon, se porta rapidement sur Paris, où il entra le 28 novembre. Les Seize, après avoir fait mine de résister, se rendirent ou s'enfuirent. Mayenne en fit étrangler quatre, Anroux, Aimonnot, Ameline et Louchart (4 décembre); il rendit le commandement des milices aux officiers qui en avaient été écartés par les Seize, et réorganisa le parlement. Le parti modéré l'emportait, et son triomphe devait amener celui du parti royaliste. La Ligue muti-

lée n'était pas capable de lutter longtemps contre Henri IV. Mayenne le sentait bien, et songeait à faire sa paix. Le 8 mai 1592, son principal conseiller, le président Jeannin, transmit ses conditions au roi. Il demandait au préalable l'assurance que le roi abjurerait; il demandait ensuite que toutes les places que les catholiques possédaient restassent sous la garde de la ligue, jusque six ans après l'abdication du roi, que de plus il fût nommé lui-même ou grand-connétable ou lieutenant général du royaume, que le duché de Bourgogne fût donné à sa famille, à titre héréditaire, avec le Lyonnais; que la Champagne fût donnée au duc de Guise; la Bretagne à Mercœur, le Languedoc à Joyeuse, la Picardie à Aumale, et que tous les ligueurs conservassent leurs emplois et leurs gouvernements. Ces conditions n'étaient pas acceptables, et Henri les rejeta immédiatement; cependant les ligueurs s'en indignèrent, et les agents de l'Espagne les jugèrent dangereuses. Pressé de convoquer les états généraux, Mayenne y consentit, et usa de toute son influence pour écarter les hommes énergiques. Il parvint à composer cette assemblée d'hommes modérés, mais sans action sur le pays. Le 5 janvier 1593 il publia un manifeste qui exprimait la ferme volonté de maintenir la religion catholique sans exclure l'idée d'une réconciliation avec Henri IV. Le 26 janvier 1593, il ouvrit les états, et leur annonça, avec quelque embarras, qu'ils avaient un roi à élire. Après cette séance les états ne furent plus assemblés jusqu'au 2 avril. Mayenne quitta Paris pour aller au-devant des auxiliaires espagnols; il ne reçut que des renforts insuffisants; cependant Philippe II, qui fournissait si peu de troupes, demandait le trône de France pour sa fille Mayenne, sans rompre avec l'Espagne, laissa ses conseillers engager des conférences avec les royalistes. Les agents de l'Espagne déclarèrent alors que l'infante, élue reine de France, épouserait le duc de Guise. Mayenne n'osant pas s'opposer ouvertement à une combinaison que le peuple parisien désirait ardemment, fit rendre par le parlement un arrêt qui défendait de transférer la couronne à des princesses ou à des princes étrangers (28 juin 1593), et se servit de cet acte pour ajourner indéfiniment l'élection de l'infante. Henri IV abjura le 25 juillet; le 31 il signa une trêve avec le chef de la Ligue, et les états se séparèrent le 8 août. La direction des événements échappait à Mayenne. Il craignit de n'avoir pas le temps de conclure une paix avantageuse, et se rapprocha de l'Espagne; il était trop tard : le 3 janvier 1594 le parlement rendit un arrêt en faveur de Henri, et ordonna à Mayenne de traiter avec lui. Mayenne tenta alors de réveiller le fanatisme populaire; mais il échoua contre la lassitude générale, et le 22 mars Brissac, gouverneur de Paris, livra la ville à Henri IV. Mayenne n'avait pas su faire la paix à temps; il ne lui restait qu'à continuer une guerre sans espoir. Il mit sa famille en sûreté dans la ville de Laon, et se rendit à Bruxelles pour se concerter avec les Espagnols. Il fut mal accueilli, et le duc de Feria voulut même le faire arrêter comme traître à la cause catholique et espagnole. Cependant l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, ne croyant pas pouvoir encore se passer de ses services, lui confia quelques troupes avec lesquelles il tenta vainement de débloquer Laon, assiégé par Biron. Cette place capitula le 22 juillet; Mayenne se retira dans son gouvernement de Bourgogne, où il lutta encore plus d'un an, peu secouru des Espagnols et se défiant d'eux. Enfin, voyant que les autres princes de la maison de Lorraine avaient fait leur paix avec le roi, et que la réconciliation de Henri IV avec le saint-siége était accomplie, il rompit définitivement avec les Espagnols, et conclut, en janvier 1596, le traité qui dissolvait la Ligue et mettait fin à la guerre civile. Trois places de sûreté, Soissons, Châlons et Seurre, lui furent laissées pour six ans. Tous ses adhérents conservèrent les charges qu'ils tenaient de lui; les princes et princesses de la Ligue furent déclarés innocents de l'assassinat de Henri III; tous les actes de Mayenne furent validés. Les bannis furent autorisés à rentrer. Le roi promit d'acquitter, jusqu'à concurrence de 350,000 écus, les dettes contractées par Mayenne pour le service de son parti, et se chargea, en outre, des sommes dues par l'ancien chef de l'union aux Suisses, reîtres, lansquenets. Par des articles secrets, le roi accorda le gouvernement de l'Ile-de-France, moins Paris, et la charge de grand-chambellan à Henri de Lorraine, fils aîné de Mayenne, qui renonça à son gouvernement de Bourgogne. Le 31 janvier, Mayenne eut une entrevue avec Henri IV à Monceaux, chez Gabrielle d'Estrées. Henri l'embrassa par trois fois, et, le prenant par la main, il se mit à le promener à grands pas dans le parc de Monceaux. Mayenne, lourd et atteint d'une sciatique, suivait à grand'peine. Le roi s'amusa un peu de sa fatigue, puis il l'embrassa, et lui dit en riant : « Allez, touchez là, mon cousin, car, pardieu, voilà tout le mal et le déplaisir que vous recevrez de moi. »

Ainsi se termina la grande lutte de la Ligue et du parti royaliste. D'Aubigné, comparant les deux principaux adversaires, a dit : « Le duc de Mayenne avait une probité humaine, une facilité et libéralité qui le rendoit très-agréable aux siens. C'étoit un esprit judicieux et qui se servoit de son expérience; qui mesuroit tout à la raison; un courage plus ferme que gaillard, et en tout se pouvoit dire capitaine excellent. Le roi avoit toutes ces choses, hormis la libéralité.... Mais il avoit par-dessus le duc de Mayenne une promptitude et vivacité miraculeuse et par delà le commun..... Le duc de Mayenne étoit incommodé d'une grande masse de corps, qui ne pouvoit supporter ni les armes ni les corvées; l'autre, ayant mis tous les siens sur les dents, faisoit chercher des chiens et des

chevaux pour commencer une chasse.... Le premier faisoit part de cette pesanteur et de ses maladies à son armée, n'entreprenant qu'au pire que sa personne pouvoit supporter. » Mayenne fut le fidèle sujet d'Henri IV, et pendant tout le règne de ce prince, il se mêla peu des affaires publiques. On remarque seulement que, toujours modéré, il fut d'avis qu'on accordât de bonnes conditions aux huguenots. Après l'assassinat de Henri IV il se joignit aux seigneurs qui demandèrent le renvoi de Sully. Sa mort, arrivée peu après, fut un malheur pour le gouvernement de la régente. Il avait contribué à maintenir dans l'ordre tous les jeunes princes de la maison de Guise, qui délivrés de son autorité recommencèrent à troubler l'État. De son mariage avec Henriette de Savoie, il avait eu quatre enfants : *Henri* de Lorraine, duc d'Aiguillon, qui succéda aux titres et honneurs de son père; *Charles-Emmanuel*, comte de Sommerive, mort à Naples, en 1609; *Catherine* de Lorraine, qui épousa, en 1599, Charles de Gonzague, duc de Nevers; elle mourut en 1618, âgée de trente-trois ans; *Renée* de Lorraine, mariée en 1613 à Sforza, duc d'Ognano, comte de Santafiore, morte à Rome, le 23 septembre 1638. L. J.

Nervèze, *Histoire de la vie et de la mort du duc de Mayenne;* Lyon, 1618, in-12. — *Vie de Charles, duc de Lorraine, duc de Mayenne ;* dans les *Vies des hommes illustres de la France*, t. XVIII et XIX. — D'Aubigné, *Histoire universelle*. — Pierre de L'Etoile, *Journal*. — Palma Cayet, *Chronologie novenaire*. — De Thou, *Historia sui temporis*. — Sully, *Économies royales*. — Mezeray, *Histoire de France*. — Capefigue, *Histoire de la réforme de la Ligue et du règne d'Henri IV*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XVIII-XXII. — Michelet, *Histoire de France*, t. IX, X. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. X. — Poirson, *Histoire du règne d'Henri IV*.

MAYENNE (*Henri* DE LORRAINE, duc DE), fils du précédent, né le 20 décembre 1578, mort le 17 septembre 1621. Il porta d'abord le titre de marquis *de Mayenne*, puis de *duc d'Aiguillon*, et prit le nom de *duc de Mayence* après la mort de son père, en 1611. Gouverneur de l'Ile-de-France, et grand-chambellan, Henri de Mayenne était un des plus grands seigneurs de France. Ses exigences furent en rapport avec sa position. Il se rapprocha d'abord de la cour par opposition au prince de Condé, et fut envoyé en Espagne en 1612 pour demander l'infante qui devait épouser Louis XIII. Il s'unit ensuite à Condé contre la régente, et prit part à la levée de boucliers de 1614. Il fut un des premiers à traiter de la paix, et reparut à la cour, où, d'accord avec le duc de Bouillon, il trama la perte du maréchal d'Ancre. Il ne réussit pas dans ce projet, et après l'arrestation du prince de Condé (1616), il se retira dans Soissons. La reine publia un manifeste contenant la liste des sommes qu'elle avait données aux princes depuis six ans. MM. de Mayenne père et fils y figuraient pour plus de 2,000,000 de livres. De leur côté, Mayenne et les autres princes publièrent un manifeste où ils accusaient le maréchal d'Ancre et sa femme de tout le mal arrivé dans le royaume. Mayenne, déclaré rebelle et assiégé dans Soissons (1617), était sur le point d'être fait prisonnier lorsque l'assassinat du maréchal d'Ancre mit fin à la guerre civile. En 1618, pour plaire à Luynes, tout puissant favori de Louis XIII, il se démit du gouvernement de l'Ile-de-France, et reçut celui de la Guyenne. Il ne tarda pas à se brouiller avec le nouveau favori, et excitant la reine mère à prendre les armes, il forma une confédération où entrèrent plusieurs des plus grands seigneurs de France, entre autres Rohan, chef du parti protestant (mai 1620). Cette guerre s'apaisa promptement, et le 18 septembre il reçut le roi dans la ville de Bordeaux. L'année suivante, il suivit Louis XIII dans l'expédition contre les protestants du midi, et fut tué au siége de Montauban. « Le regret qu'on en ressentit à l'armée, mais plus encore à Paris, dit Sismondi, rappela le temps de la Ligue et la demi-royauté de son père. La populace de la capitale voulut le venger sur les huguenots; elle en tua plusieurs, et brûla leur temple à Charenton. » Il ne laissa pas de postérité de son mariage avec Henriette de Clèves. L. J.

Richelieu, *Mémoires*. — Bazin, *Hist. de France sous Louis XIII*. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XXII.

MAYER (*Simon*), plus connu sous le nom de MARIUS, astronome allemand, né en 1570, à Güntzenhausen (Franconie), mort en 1624, à Nuremberg. Il s'adonna d'abord à la musique, et fut même pendant quatre ans maître de chapelle du marquis d'Anspach. Ce n'est que plus tard qu'il alla étudier l'astronomie auprès de Tycho-Brahé. Il se rendit ensuite en Italie, et il y cultiva la médecine. Il revint enfin en Allemagne, où il remplit jusqu'à sa mort les fonctions d'astronome de l'électeur de Brandebourg. Outre un opuscule sur la comète de 1618 et une traduction allemande des six premiers livres d'Euclide (Anspach, 1610, in-folio), Mayer a publié : *Tabulæ directionum novæ universæ Europæ inservientes;* Nuremberg, 1599, in-4°; — *Fränkischer Kalender oder practica*, etc.; Nuremberg, 1610 et années suivantes; — *Mundus Jovialis anno* 1609, *detectus ope perspicilli Belgici*, etc.; Nuremberg, 1614, in-4°. Dans ce dernier traité, Mayer chercha à s'attribuer la découverte des satellites de Jupiter, découverte que personne ne conteste plus aujourd'hui à Galilée. L'illustre astronome de Pise avait déjà eu à se plaindre de Mayer, ainsi que le constate sa vive discussion avec Balthasar Capra, élève de ce dernier. E. M.

Delambre, *Histoire de l'Astronomie moderne*.

MAYER (*Jean-Frédéric*), bibliographe et biographe allemand, né à Leipzig, le 6 décembre 1650, mort à Stettin, le 30 mars 1712. Il enseigna la théologie à Wittemberg et à Greifswald, et occupa plusieurs hautes dignités ecclésiastiques. On a de lui : *Historia versionis germanicæ Bibliorum Lutheri;* Hambourg, 1693 et 1702, in-4°; ibid., 1732-1733, 2 vol.

in-8°, avec des adjonctions de Neumeister; — *Bibliotheca scriptorum theologiæ moralis*; Greifswald, 1705, in-8°; — *Bibliotheca Biblica, seu dissertationes de notitia auctorum qui in Scripturam commentarios scripserunt*, Leipzig, 1711, in-4°; un volume supplémentaire fut publié par Ch. Arnd; Leipzig, 1713, in-4°; — *Bibliotheca Theologica*; Berlin, 1716, 2 vol. in-8°. O.

Hirsching, *Hist. littér. Handbuch.*

MAYER (*André*), astronome allemand, né à Augsbourg, le 8 juin 1716, mort le 20 décembre 1782. Il professa la physique et les mathématiques à Greifswald, et dressa en 1763 une carte estimée de la Poméranie suédoise et de l'île Rugen. Il publia divers travaux relatifs à l'astronomie dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Mémoires de Berlin* et dans les *Mémoires de Pétersbourg*. E. M.

Delambre. *Histoire de l'Astronomie moderne.*

MAYER (*Christian*), astronome morave, né le 20 août 1719, mort le 16 avril 1783. Il entra chez les Jésuites en 1745, et en 1755 il fut chargé par l'électeur palatin Charles-Théodore de la direction de l'observatoire de Mannheim. Ses principaux ouvrages sont : *Basis Palatina*; *De transitu Veneris*; Pétersbourg, 1769, in-4°; — *De novis in cœlo sidereo phænomenis* (*Recueil de l'Académie de Mannheim*, t. IV, 1780, in-4°); — *Pantometrum pacechianum* (1), *seu instrumentum novum pro elicienda ex una statione distancia loci inaccessi*; Mannheim, 1762, in-4°; — *Nouvelle Méthode pour lever en peu de temps et à peu de frais une carte générale exacte de toute la Russie*. Mayer a aussi publié des observations astronomiques dans les *Transactions philosophiques*. E. M.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher.*

MAYER (*Tobie*), astronome allemand, né à Marbach (Wurtemberg), le 17 février 1723, mort à Gœttingue, le 20 février 1762. Il fut élevé à Eslingen, et sous la direction de son père, qui était ingénieur et qui s'occupait beaucoup d'architecture hydraulique, il s'exerça de bonne heure à dessiner des machines et des instruments. Dans les sciences mathématiques il n'eut point de maître; mais il lut passionnément tous les livres qu'il parvint à se procurer, et fit des progrès si rapides qu'il publia, en 1741, n'étant âgé que de dix-huit ans, une nouvelle méthode de résoudre les problèmes de géométrie. Il étudia aussi les principes de la fortification, afin d'obtenir un brevet d'officier d'artillerie. Ses désirs ne furent point réalisés. Dégoûté de la vie étroite du collége, il résolut de s'enfuir pour aller en Hollande et en Angleterre, en compagnie d'un autre élève non moins mécontent que lui. Mais celui-ci, qui s'évada le premier, fut arrêté, et Mayer, dénoncé par son compagnon, s'enfuit pour se soustraire au châtiment qui l'attendait. Après quelques aventures, il se rendit à Augsbourg et de là à Nüremberg (1746), où il fit la connaissance du professeur Franz, astronome assez célèbre. Cette connaissance décida du sort de sa vie. Franz, qui était directeur de la grande imprimerie de cartes géographiques de Homann, à Nüremberg, engagea Mayer comme collaborateur, et lui confia les travaux les plus importants, comme la grande carte critique de l'Allemagne, une carte de la Suisse et beaucoup d'autres qui de leur temps étaient très-estimées. Après avoir épousé la belle-sœur de Franz, il fut appelé en 1751 à l'université de Gœttingue. L'imprimerie de Homann, à laquelle il avait rendu tant de services, publia en son honneur l'itinéraire de Nüremberg à Gœttingue : *Iter Mayerianum ad Musas Gottingenses*. Il fut aggrégé à l'université de Gœttingue sous le titre de professeur d'économie; mais il ne faisait qu'un cours de mathématiques supérieures, qui d'ailleurs fut peu fréquenté. En 1753 il fut nommé membre de l'Académie des Sciences de Gœttingue, et en 1754 directeur de l'observatoire. Lorsqu'il eut à sa disposition les beaux instruments de cet établissement, auxquels le roi d'Angleterre venait d'ajouter un grand cercle mural de six pieds de rayon, il forma le projet d'établir et de constater les principaux éléments de l'astronomie, tels que les positions des étoiles zodiacales, les tables du Soleil, les réfractions astronomiques, et surtout la théorie de la Lune. La méthode de trouver la longitude par l'observation de la Lune avait été proposée depuis longtemps par les astronomes; Flamsteed et Halley s'en étaient occupés en Angleterre, avec l'approbation de Newton; mais la théorie de la Lune était alors si inexacte, que le résultat obtenu d'après cette méthode différait quelquefois de deux ou trois degrés de la véritable longitude. Mayer parvint à perfectionner les tables de la Lune de manière qu'elles donnent la phase de la Lune avec une erreur d'une minute seulement, et la longitude avec une erreur qui ne dépasse jamais un demi-degré. Le parlement d'Angleterre avait promis une récompense à celui qui découvrirait une méthode de déterminer la longitude sur mer; mais Mayer, qui était d'une modestie extrême, refusait de concourir à ce prix, parce qu'il craignait que son travail n'eût pas atteint la perfection nécessaire. Enfin, en 1755, un de ses amis arrangea les tables et les envoya à Londres au bureau des longitudes. Bradley, astronome royal, fut chargé d'en donner son avis; il les compara avec ses observations, et déclara qu'elles étaient excellentes et dignes de participer à la récompense. L'infatigable astronome avait toujours continué ses recherches pour perfectionner ces tables; et à sa mort on en trouva un exemplaire plus complet et soigneusement revu. Ce sont ces tables qui, envoyées également au bureau des

(1) Instrument ainsi nommé par le jésuite Pacheco, son inventeur.

longitudes d'Angleterre, furent honorées, par acte du parlement, d'une récompense de trois mille livres sterl., qui fut payée à la veuve de Mayer. Publiées pour la première fois par Maskelyne, en 1770, ces tables, ont été souvent réimprimées et améliorées depuis par Mason, Bouvard, Burg et Burkhardt. Mayer fut aussi l'inventeur de l'ingénieuse méthode de la multiplication des angles, qui permet d'observer les angles avec une très-grande exactitude, et qui fut depuis perfectionnée par Borda.

Pendant la guerre de Sept Ans Mayer fut souvent obligé d'interrompre ses observations, parce qu'on avait établi un magasin de poudre dans son observatoire, et à peine put-il le recouvrer pour la célèbre observation du passage de Vénus en 1761. « Mayer », dit Lalande, n'était pour ainsi dire qu'au milieu de sa carrière, et l'on espérait de lui des travaux immenses, lorsqu'on vit sa santé se déranger et ses forces s'affaiblir. Une maladie de langueur, augmentée par le travail dont il ne put se défendre, le conduisit peu à peu aux portes de la mort, sans inquiétudes et sans regret. On a de cet illustre savant : *Neue und allgemeine Art, alle Aufgaben aus der Geometrie vermittelst der geometrischen Linien leicht aufzulösen* (Méthode nouvelle de résoudre tous les problèmes de la géométrie à l'aide des lieux géométriques); Eslinger, 1741, in-8°; — *Mathematischer Atlas in welchem auf 60 Tabellen alle Theile der Mathematik vorgestellt werden* (Atlas mathématique, représentant sur 60 tableaux toutes les parties des mathématiques); Augsbourg, 1745, in-fol.; — *Bericht von den Mondskugeln, welche bei der Kosmographischen Gesellschaft in Nürnberg aus neuen Beobachtungen verfertigt werden* (Avis sur des globes lunaires qui se font à la société cosmographique de Nuremberg d'après de nouvelles observations); Nuremberg, 1750, in-4°; — *Kosmographische Nachrichten und Sammlungen* (Recueils cosmographiques); Nuremberg, 1750, in-4°. Ce volume, publié par la société cosmographique de Nuremberg, contient plusieurs mémoires intéressants de Tobie Mayer, entre autres, *Description d'un nouveau Micromètre; Sur la Révolution de la Lune autour de son axe; Sur l'absence d'atmosphère dans la Lune*. Dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Gœttingue*, on trouve de lui : *Latitudo geographica urbis Norimbergæ* (t. Ier, 1751); — *In parallaxim Lunæ ejusdemque a Terra distantiam Inquisitio*; — *Novæ Tabulæ Motuum Solis et Lunæ* (t. II, 1752); — *Tabularum Lunarium Usus in investiganda longitudine maris* (t. III, 1753); — *Experimenta circa visus aciem* (t. IV, 1754). Les tables de la Lune que Mayer avait envoyées à Londres ont été publiées par Maskelyne sous le titre : *Tabulæ Motuum Solis et Lunæ, novæ et correctæ, auctore Tobia Mayer, quibus accedit Methodus longitudinum promota, eodem auctore*; Londres, 1770, in-4°. Ces tables ont été réimprimées dans l'*Astronomie* de Lalande en 1771, et rectifiées par Charles Mason, en 1773. Une partie des œuvres posthumes de Mayer a été publiée par son ami Lichtenberg : *Tobiæ Mayeri Opera inedita*; Gœttingue, 1774, in-4°. Ce volume contient des observations astronomiques, des mémoires sur le calcul des éclipses, sur les variations du thermomètre, sur les couleurs, sur le mouvement propre des étoiles; enfin un grand catalogue des étoiles zodiacales. C'est dans ce catalogue qu'on trouve enregistrée la planète Uranus, découverte en 1781 par W. Herschel. Mayer, de même que les astronomes Flamsteed et Lemonnier, avait indiqué cette planète comme une étoile fixe, et ses observations permirent plus tard à Delambre de déterminer exactement les éléments de son mouvement. Enfin ce volume contient une très-belle *Carte de la Lune*, avec un catalogue de 89 taches désignées d'après les nomenclatures de Riccioli et d'Hévélius. Cette carte est insérée dans les *Selenotopographische Fragmente* de Schrœter; Gœttingue, 1791, in-4°. On avait promis de publier un second volume des œuvres posthumes, mais il n'a point paru. Les manuscrits laissés par Mayer furent confiés au baron de Zach, à Gotha; ils contiennent des observations du Soleil, de la Lune, des étoiles, l'observation du passage de la planète Vénus devant le Soleil en 1761, et de la comète de Halley. R. Meyer.

Meusel, *Lexicon*, VIII, 571. — Zach, *Correspondance astronomique*, VIII, IX, XI. — Kopitsch (Christian-Conrad), *Lebensbeschreibung Tobias Mayers* (*Biographie de Tobie Mayer*); Altdorf, 1808, in-8°. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Lalande, *Connaissance des Temps pour 1787*.

MAYER (*Jean-Christophe-André*), anatomiste allemand, né à Greifswald, le 8 décembre 1747, mort à Berlin, le 5 novembre 1801. Fils d'André Mayer, professeur de physique et de mathématiques, sur lequel on peut consulter le *Lexikon* de Meusel, il obtint en 1777 la chaire d'anatomie à Berlin; l'année suivante il fut chargé d'enseigner la médecine à Francfort-sur-l'Oder; en 1787 il fut appelé aux chaires de botanique et de matière médicale à Berlin, et fut en même temps nommé directeur du jardin botanique. Élu membre de l'Académie de Berlin, il devint en 1789 médecin du roi. On a de lui : *Examen quarumdam optimarum cataractam extrahendi methodorum*; Greifswalde, 1772, in-4°; — *Beschreibung der Blutgefässe des menschlichen Körpers* (Description des vaisseaux sanguins du corps humain); Berlin, 1777 et 1788, in-8°, planches; — *Anatomisch-physiologische Abhandlung vom Gehirn, Rückenmark und Ursprung der Nerven* (Mémoire physiologique et anatomique sur le cerveau, la moëlle épinière et le point de départ des nerfs); Berlin, 1779, in-4°; — *Præcipua Experimenta de effectu putredinis in pulmones*

infantium ante et post partum mortuorum; Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°; — *Analecta ad artem obstetriciam pertinentia*; Francfort-sur-l'Oder, 1783, in-4°; — *Varietates præcipuæ musculorum corporis humani*; ibid., 1784, in-4°; — *Beschreibung des ganzen menschlichen Körpers* (Description de tout le corps humain); Berlin et Leipzig, 1784-1794, 8 vol. in-8° : excellent résumé des connaissances anatomiques de l'époque; — *Anatomische Kupfertafeln* (Planches anatomiques); Berlin, 1783-1794, 6 cahiers, in-4° Mayer a encore écrit une quinzaine de dissertations sur diverses matières de médecine et d'anatomie, ainsi que plusieurs articles dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dans la *Gazette littéraire* de Iéna et dans d'autres recueils périodiques. O.

Schmidt et Mehring, *Neues Gelehrtes Berlin*, II. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher*. — *Biogr. Méd.*

MAYER (*Charles-Joseph*), littérateur français, né le 2 janvier 1751, à Toulon, mort vers 1825. Il vint de bonne heure à Paris, où il se fit connaître par quelques pièces de théâtre; il écrivit ensuite des romans et des compilations historiques. Il prenait quelquefois le titre de *pensionnaire du comte de Vergennes*. Nous citerons de lui : *Anecdotes françaises*; Paris, 1774, 2 vol. in-8°; — *Lou Rétour doou Martegaou*, parodie bouffonne en vers; Marseille, 1775, in-8°; — *La Femme infidèle*, drame en trois actes et en vers; 1775, in-8°; — *Héliogabale et Alexandre Sévère*; Paris, 1776, in-8°; — *Tableau politique et littéraire de l'Europe pendant l'année* 1775; Paris, 1777, in-12; — *Tableau des Finances sous Charles IX, Henri III et Henri IV*; Paris, 1777, in-12; — *M. le comte de Falkenstein, ou voyages de l'empereur Joseph II*; Paris, 1777, 1778, in-12; — *Histoire philosophique et militaire de la France*; Paris, 1778, in-8°; — *La Conjuration d'Amboise*; 178.., 2 vol. in-12; — *Aventures et plaisante Éducation du chevalier Charles le Bon, sire d'Armagnac*; Paris, 1785, 3 vol. in-12; — *Galerie philosophique du seizième siècle*; Londres (Paris), 1783-1788, 3 vol. in-8°; — *Laure et Felino*, roman; Paris, 1784, in-18; — *Voyage en Suisse en* 1784; Paris, 1786, 2 vol. in-8°; — *Geneviève de Cornouailles*, roman de chevalerie; Paris, 1786, 2 vol. in-12; — *Les Ligues achéenne, suisse et hollandaise et Révolutions des États-Unis d'Amérique comparées ensemble*; Paris, 1787, 2 vol. in-12; — *Les Amours de Châtelard et de Marie Stuart*; Paris, 1787, 1790, 2 vol. in-12; — *Lisvart de Grèce*, roman de chevalerie; Paris, 1788, 5 vol. in-18; — *Des États généraux et autres assemblées générales*; Paris, 1788-1789, 18 vol. in-8°; — *Vie publique et privée du comte de Vergennes*; Paris, 1789, in-8°; — *Quelques Idées*; Paris, 1817, in-8°; — *Idéologie de Mayer. Etude de la chose*; Paris, 1823, in-8°; on voit par ce dernier écrit qu'il s'occupa beaucoup dans sa vieillesse de réformes grammaticales et qu'il faisait partie d'une réunion particulière connue de ses membres sous le nom d'*Ecole des Philosophes penséormites*. Mayer a encore fait insérer des articles et des notices dans *Le Mercure* et la *Bibliothèque des Romans* dont il fut, de 1775 à 1789, un des rédacteurs, et il a édité *Le Cabinet des Fées* (Paris, 1785, 37 vol. in-8°) et les *Œuvres politiques du comte Hertzberg* avec une notice (ibid., 1789, 3 vol. in-8°). P. L.

Desessarts, *Siècles Littér.* — Quérard, *La France Littér.*

MAYER ou MAYR (*Jean-Simon*), compositeur allemand, né le 14 juin 1763, à Mendorf (Bavière), mort le 2 décembre 1845, à Bergame. Fils d'un organiste de village, il reçut une bonne éducation au séminaire d'Ingolstadt, enseigna ensuite la musique dans le pays des Grisons, et passa en 1788 en Italie, où il eut Lenzi et Bertoni pour maîtres d'harmonie. La protection d'un généreux ami des arts, le chanoine Pesenti, l'attira à Bergame, et il s'attacha tellement à cette ville qu'il refusa maintes fois les places et les avantages qu'on lui offrait ailleurs, afin d'y passer paisiblement le reste de sa vie. Après avoir écrit des oratorios qui obtinrent un brillant succès, il se tourna vers la composition dramatique d'après les conseils de Piccinni. De 1794 à 1814 le nombre des opéras et des cantates théâtrales de Mayer s'est élevé à 77; la plupart ont été favorablement accueillis, et certains, comme *Lodoïska* (1796), *L'Equivoco* (1800), les *Misteri Eleusini* (1802) et *Medea* (1812), ont été applaudis sur toutes les grandes scènes de l'Europe. « Pendant cette période, dit M. Fétis, le nom de ce compositeur a joui d'une célébrité supérieure à celle des meilleurs artistes italiens. Quoiqu'il ne fût pas précisément doué de facultés créatrices, il y eut assez de mérite dans ses ouvrages pour qu'on les considérât comme le type du style dramatique de son temps. L'aurore de la carrière de Rossini marqua la fin de celle de Mayer. » En 1814 il renonça au théâtre, et n'écrivit plus que pour l'Église. Nommé en 1802 maître de chapelle de Sainte-Marie-Majeure à Bergame, il cumula depuis 1805 ces fonctions avec celles de directeur de l'Institut musical, où il enseigna la composition. Le plus célèbre des élèves qu'il a formés est Donizetti. Il a laissé 17 messes solennelles, 6 oratorios, de nombreux morceaux de musique religieuse et instrumentale, 31 opéras sérieux, 27 opéras bouffes, des cantates, et quelques écrits relatifs à l'enseignement. P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

* **MAYER** (*Brantz*), publiciste américain, né à Baltimore, le 27 septembre 1809. Après avoir terminé ses études, il visita l'Hindoustan, Java, Sumatra et la Chine, et revint à Baltimore en 1828; il parcourut plus tard toutes les contrées de l'Europe, et exerça la profession d'avocat. Nommé en 1842 secrétaire de la légation du

Mexique, il se démit de cet emploi en 1843. Fondateur du *Baltimore American*, il a donné de nombreux articles à la presse politique et littéraire, mais en conservant le plus souvent l'anonyme. Les publications signées de lui sont : *Mexico as it is and as it was*, 1844; — *Mexico Aztec, spanish and republican;* 1851, 2 vol. in-8°. L'ouvrage qui a fait sa popularité et qui a été traduit en plusieurs langues, est un recueil d'aventures intitulé : *Captain Canot, or twenty years of an African slaver*. A. H—T.

Cyclop. of American Literature.

MAYER. *Voy.* MAIER, MEIER et MEYER.

MAYERBERG (*Augustin*, baron DE), diplomate allemand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il fut envoyé en ambassade par Léopold Ier auprès du tzar Alexis Michaélowitz, dans le but de rétablir la paix entre la Pologne et la Russie. Parti de Vienne le 16 février 1661, il traversa, avec son collègue Calvucci, la Prusse et la Courlande, obtint après beaucoup de difficultés la permission d'entrer en Moscovie, et parvint dans la capitale le 25 mai. Après une année de séjour, pendant laquelle il ne put avoir aucune communication avec l'étranger, il lui fut permis de retourner à Vienne, où il rentra, le 19 mars 1663. Il a publié le récit de son voyage : *Iter in Moscoviam*, *cum statutis moscovitis ex russico in lat. idioma translatis;* sans lieu ni date (Cologne), in-fol. de 236 p. Cet ouvrage rare et curieux fait connaître les usages de la Russie au dix-septième siècle et la manière bizarre dont on y traitait les étrangers. Le recueil des lois données par Alexis aux Moscovites est malheureusement omis dans la traduction française : *Voyage en Moscovie d'un ambassadeur envoyé par l'empereur Léopold au czar Alexis Michalowics;* Leyde, 1688, in-12. On a publié à Saint-Pétersbourg, en 1827, sous le titre de *Sammlung von Ansichten, Gebräuchen, Bildnissen, Trachten.... der Russen*, un recueil des vues de la Russie, des usages, costumes, etc., des Russes, dessinés par ordre de Mayerberg pendant son séjour en Moscovie. A. H—T.

Hormayr, *Archiv*, 1827, n° 62.

MAYERNE (*Louis* TURQUET DE), historien français, né vers 1550, à Lyon, mort en mars 1618, à Paris. Sa famille était originaire du Piémont et s'appelait Turquetti, selon Bayle; le surnom de Mayerne lui vint d'une maison de campagne qu'elle possédait dans les environs de Genève. Il eut pour mère non pas une Turque, comme le prétend Sénebier, mais bien Louise Le Maçon, fille d'un trésorier des guerres sous François Ier et Henri II. Comme il professait la religion réformée, il faillit être victime de la fureur des catholiques, qui pillèrent et démolirent deux de ses maisons (1572), et il s'enfuit à Genève, où il reçut le droit de résidence. Dans la suite il revint à Lyon, et représenta même cette ville en qualité d'ancien aux synodes de Saumur et de Gergeau. En 1608 il fit un voyage à Paris, et obtint plus tard la permission d'y résider. On a de lui : *Le Mépris de la Cour*, trad. d'Ant. de Guevara; Genève, 1574; — *L'Institution de la femme chrétienne*, trad. de Louis Vivès; Lyon, 1580, in-16; — *Déclaration sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, trad. de Corn. Agrippa; s. l., 1582, in-8°; Paris, 1603, 1617, in-12; — *Histoire générale d'Espagne*; Lyon, 1586, in-fol., en XXVII livres; réimprimée à Paris, 1608, in-fol. en XXX livres, et 1635, 2 vol. in-fol. en XXXVI livres. « Cette histoire, dit Lenglet, faite en partie sur celle de Mariana, n'est pas, à beaucoup près, si judicieuse, quoique plus ample. » — *Traité des Négoces et trafiques ou contrats;* Genève, 1599, in-8°; — *Advis sur le synode national que le roy vouldroit convoquer;* 1608; — *La monarchie aristodémocratique, ou le gouvernement composé et mêlé des trois formes de légitimes républiques;* Paris, 1611, in-4° : avec dédicace aux états généraux des Provinces-Unies. « Livre d'État, rapporte L'Estoile, bon, judicieux et véritable; mais mal propre pour le temps et que l'auteur devait faire imprimer en ville libre et non à Paris, nonosbtant son privilége. » En effet, quelques jours après sa publication, le livre fut saisi, confisqué et défendu. L'auteur, que la bonté de la régente Marie de Médicis sauva de toute autre peine, y proposait de changer la plupart des lois existantes et de ne jamais confier le pouvoir à une femme ou à un enfant. Il publia contre ses détracteurs, Louis d'Orléans entre autres, une *Apologie*, en 1616 ou 1617. P. L.

Bayle, *Dict. hist. et critique*. — Sénebier, *Hist. littér. de Genève*. — L'Estoile, *Mémoires*.

MAYERNE (*Théodore* TURQUET DE), médecin suisse, fils du précédent, né le 28 septembre 1573, à Genève, mort le 15 mars 1655, à Chelsea. Après avoir achevé ses humanités à Genève, il commença l'étude de la médecine à Heidelberg, et la poursuivit à Montpellier, où, après cinq ans de séjour, il fut reçu docteur (1597). Il vint alors à Paris, et se fit connaître si avantageusement qu'il obtint une charge de médecin du roi et qu'en 1600 il accompagna le duc de Rohan à la diète de Spire, puis en Italie. A son retour (1602), il s'avisa d'ouvrir un cours public pour les jeunes chirurgiens et apothicaires. La faculté prit ombrage de cette atteinte portée à ses priviléges; mais ce qui porta au comble l'irritation d'un corps ennemi constant des nouveautés et fortement attaché à l'ancienne doctrine, ce fut de voir que Mayerne, qui en général employait les simples et la diète, avait osé dans sa pratique faire usage de préparations chimiques. A cette époque on assimilait les chimistes aux charlatans et on regardait comme un devoir d'empêcher qu'ils « ne se missent en crédit pour vendre leur fumée aux badauds de Paris ». En 1607 Paul Reneaulme, médecin de Blois, fut forcé de promettre de renoncer à certains remèdes

condamnés et dont il avait pourtant apprécié les bons effets; en 1608 Pierre Paulmier fut chassé de la faculté pour s'être refusé à une semblable concession. Les galénistes exclusifs n'eurent point de peine à obtenir contre Mayerne un décret conçu en termes fort durs, et qui lui interdisait le droit de consulter (5 décembre 1603). Ce dernier interrompit ses leçons, et continua sa pratique comme auparavant. On a prétendu qu'en 1609, à la mort de Du Laurens, il aurait obtenu la place de premier médecin du roi s'il n'avait été huguenot, et que Marie de Médicis, devenue régente, la lui avait promise, à la condition de se convertir; mais le fait n'est pas certain. Quoi qu'il en soit, Mayerne, ayant acquis une grande réputation en Angleterre par la guérison d'un seigneur qu'il avait suivi à Londres, fut rappelé en 1611 dans cette ville par le roi Jacques Ier, qui le nomma son premier médecin et le traita toujours en favori. Revêtu de la même charge auprès de Charles Ier, il la conserva jusqu'à la fin tragique de ce prince, en 1649, époque où il se retira à Chelsea. En 1621 il avait reçu le titre de baron d'Albone. On a porté sur ce médecin des jugements contradictoires. D'après Bodley, il n'avait ni génie ni savoir, et ses écrits ne sont qu'un assemblage ridicule de remèdes. Astruc montre plus de réserve. « La théorie, dit-il, n'est point bonne, et ne mérite aucune attention; la pratique pourrait être plus utile par le grand nombre de remèdes qu'on y propose, si on pouvait s'y fier; ils sont pour la plupart nouveaux, bizarres, singuliers et absolument hors d'usage dans la pratique. » Le *Journal des Savants* soutient, d'autre part, qu'il y a « peu d'ouvrages de médecine où les réflexions soient plus sensées et la matière médicale mieux entendue ». On ne peut nier pourtant que Mayerne, praticien en renom, ne fût encore un habile chimiste. C'est lui qui a découvert la belle couleur pourpre nécessaire pour les carnations dans la peinture en émail et pendant cinquante ans il a consacré des sommes considérables à faire des expériences sur les vertus des médicaments. On a de lui : *Apologia in qua videre est, inviolatis Hippocratis et Galeni legibus, remedia chimice præparata tuto usurpari posse;* La Rochelle (Paris), 1603, in-8°; cette réponse à une attaque violente de Riolan serait l'œuvre de Séguin et d'Akakia, s'il faut en croire Gui Patin; — *Description de la France, Allemagne, Italie et Espagne avec le guide des chemins;* Genève, 1618, in-8°; 1642, in-12; — *De Gonorrheæ inveteratæ et carunculæ et ulceris in meatu urinario Curatione;* Oppenheim, 1619, in-4°; l'auteur guérit Henri IV d'un mal de cette nature; — *Medicamentorum Formulæ;* Londres, 1640, in-fol.; — *De Arthritide; accedunt aliquot consilia medicinalia;* Genève, 1674, in-12; Londres, 1676, in-12 : cette version latine est de Th. Bonnet; on ignore si le texte français a été publié; — *De Morbis internis, præcipue gravioribus et chronicis;* Londres, 1690, in-8°; Vienne, 1691, in-12 (avec un traité *De Cura Gravidarum*); Genève, 1692, in-12; — *Praxeos Mayernianæ Syntagma;* Londres, 1690, in-8°; plusieurs édit. et trad. en français; — deux dissertations médicales dans les *Philos. Transactions* (1687 et 1700). Les écrits de Mayerne, qui ont joui pendant tout le dix-septième siècle d'une faveur singulière, ont été réunis d'une façon complète par les soins de Joseph Brown : *Opera omnia Medica;* Londres, 1701, 1703, in-fol. P. L.

Gui Patin, *Lettres*, I. — Éloy, *Dict. hist. de la Méd.* — Astruc, *Mémoires pour servir à l'hist. de la fac. de Montpellier.* — Manget, *Biblioth. Medica.* — Senebier, *Hist. littér. de Genève.* — Bodley, *Essai de critique sur les ouvrages des médecins.* — Aikin, *Biograph. Memoirs of Medicine.* — Haag, *La France Protestante.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la Méd.* — Hoefer, *Hist. de la Chimie.*

MAYET (*Etienne*), littérateur et manufacturier français, né à Lyon, le 6 juin 1751, mort en Prusse, en juillet 1825. Appelé en Prusse par le roi Frédéric II en 1777, il y fut nommé directeur des fabriques de soie et assesseur au collége du commerce et des manufactures à Berlin. Il contribua de tout son pouvoir au succès de la sériciculture et de la fabrication des soieries dans ce royaume, et publia plusieurs ouvrages sur cette matière. Les événements de 1806 changèrent l'état des fabriques prussiennes, et Mayet dut se retirer avec une modique pension. On a de lui : *Divertissement dramatique et lyrique pour madame Clotilde, princesse de Piémont, lors de son passage par Lyon pour se rendre à Turin, en 1775;* — *Épître à M. de Voltaire, suivie de quelques bagatelles poétiques;* Genève, 1776, in-8°; — *Pièces fugitives en vers;* Berlin et Paris, 1783, in-8°; — *Recueil de Poésies;* Berlin, 1785, in-8°; — *Mémoire sur les Manufactures de Lyon;* Londres et Paris, 1786, in-8° : ce mémoire avait obtenu un accessit à un concours de l'Académie de Lyon en 1784; — *Mémoire sur les Manufactures de Soie dans le Brandebourg*, publié en allemand par le baron de Bock, sur le manuscrit de Mayet; Berlin, 1788, in-8°; — *Crispin devenu riche, ou l'agioteur puni*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, Berlin, in-8°; — *Mémoire sur la Culture du Mûrier en Allemagne, principalement dans les États prussiens*, traduit du français en allemand; Berlin, 1790, in-8°; — *Mémoire sur cette question : Le sol et le climat des États du roi de Prusse sont-ils favorables à la culture du mûrier?* Berlin, 1790, in-8°; — *Mémoire sur les moyens de mettre en culture la plus avantageuse les terrains secs et arides, principalement ceux de la Champagne*, qui a obtenu le premier accessit de l'Académie de Châlons-sur-Marne; Paris et Bruxelles, 1790, in-8°; — *Traité sur la Culture et les Fabriques de Soie dans les États prussiens*, traduit en allemand par Catel; Berlin, 1796, 2 vol. in-8°; — *Le Naufrage des*

émigrés, drame en trois actes et en vers libres; Berlin, 1805, in-8°; — *Des Manufactures de Soie et du Mûrier*; Paris, 1810, in-8°; — *Derville*, comédie imprimée peu de temps avant la mort de l'auteur. Il avait coopéré à l'*Almanach des Muses*, aux *Étrennes du Parnasse*, au *Mercure de France*, à la *Feuille littéraire*, au *Journal de Lyon*, au *Conservateur*, et à la *Gazette littéraire de Berlin* (1792-1793).

J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Mme de Genlis, *Mémoires*, tome IV. — Quérard, *La France Littér.*

MAYEUC (*Yves*), évêque de Rennes, né dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon, mort à Rennes, le 20 septembre 1541. Il fut d'abord moine mendiant, et fit profession chez les Dominicains de Morlaix. Anne de Bretagne l'eut pour confesseur. Ses bulles pour l'évêché de Rennes lui furent expédiées le 29 janvier 1507. Les actes de son épiscopat n'offrent pas de circonstances mémorables : mais l'éclat de ses vertus fut si grand, que le peuple de Rennes lui attribua des miracles. On peut lire le procès-verbal de l'enquête qui eut lieu sur sa vie, dans un manuscrit d'André Duchesne, à la Bibliothèque impériale, num. 9612, *h*. Il ne fut pas cependant régulièrement inscrit au nombre des saints. B. H.

Gallia Christ., XIV, col. 760. — Abbé Tresvaux, *Église de Bretagne*.

MAYEUR (*Nicolas*), voyageur français, né en 1748, mort à l'île de France en 1813. Il fit son éducation à l'île de France, où sa famille l'avait amené dès son plus jeune âge (1750). Le comte Maurice-Auguste Beniowski, émigré hongrois, ayant été chargé par Louis XVI de fonder une colonie sur l'île de Madagascar, relâcha à l'île de France (juin 1774). La vive intelligence de Mayeur, ses connaissances des divers dialectes et des mœurs malgaches déterminèrent Beniowski à se l'attacher comme premier interprète. Le comte l'envoya aussitôt en mission chez les Saklaves ou Maratis, peuple de pirates qui occupe la partie nord-ouest de Madagascar depuis le cap d'Ambre jusqu'à la Mansiatre. Il s'agissait de s'allier les Saklaves, et d'obtenir un point de débarquement entre Antongil et Moringano. Mayeur mit à la voile le 29 avril 1774. Un mois plus tard, après avoir perdu un grand nombre de ses compagnons par les fatigues et la maladie, il arrivait à Anthanghin, dont il trouva le chef fort mal disposé en faveur des Européens. Mayeur connaissait trop bien les usages des Madécasses pour se laisser intimider. Il fit donc construire sur le lieu de son débarquement un comptoir fortifié et s'avança dans l'intérieur du pays, vers Bombétok où résidait le roi des Saklaves; mais ce chef refusa de le recevoir et le menaça de le faire *zagaïer* s'il ne retournait sur ses pas : ce que Mayeur crut prudent de faire. Durant ce temps Beniowski avait construit un fort important, *Louisbourg* (en madécasse *Voulu-Voulu* ou Voulouilou) près de Foulepointe, par 43° 38' long. est, et 17° 40 lat. sud., Mayeur y arriva le 20 septembre, alors que le jeune roi des Saklaves le faisait poursuivre à outrance, l'accusant d'avoir fait mourir par maléfice le régent, son oncle. Échappé presque miraculeusement, Mayeur ne craignit pas de se charger d'une nouvelle mission, et dès le 14 novembre, il reprenait la mer. Cette fois encore il explora le nord de Madagascar depuis la baie d'Antongil jusqu'au cap d'Ambre, et reconnut les îles situées dans les baies de Passandara, d'Andrava et de Louké, jusqu'alors connues seulement des pirates. Le premier, Mayeur signala exactement, sur la côte nord-ouest de Madagascar, l'île de Nossi-Bé, que la France occupe depuis 1840. Ce voyage ne dura pas moins d'une année; mais il fit connaître toute la partie nord du littoral, les grands cours d'eau, les ports, et même les productions et les habitants les plus rapprochés des côtes. Beniowski, peu secondé par le gouvernement français, se déclara indépendant; il se fit reconnaître *ampanzaka-bé* (grand-chef) par plusieurs peuplades importantes du nord (1776) et envoya, le 20 janvier 1777, Mayeur dans le centre et vers le sud de l'île afin d'y contracter des alliances. Déserts, montagnes, forêts inextricables, marais pestilentiels, rien n'arrêta l'infatigable voyageur, qui réussit à échanger le *serment du sang* avec les Betsilos, les Bezonzons, les Betanimes. Trois fois il visita l'importante ville d'Ankova, capitale des Ovas, sur lesquels régnait alors Dian-Ampouine, père du célèbre Radama, qui plus tard soumit à sa domination la plus grande partie de l'île. Mayeur remarqua avec étonnement l'industrie des Madécasses. Ils connaissaient bien la fonte des métaux, la construction des maisons, l'éducation des vers à soie, le tissage et la teinture des étoffes, la culture du riz, du maïs, du coton, et témoignaient autant d'adresse que de goût dans leurs fabrications. En 1785 Mayeur était à l'île de France lorsque la guerre éclata entre les Français et le comte Beniowski. Malgré l'ancienne amitié qui l'unissait à l'ampanzaka-bé, Mayeur consentit à travailler à faire révolter les sujets du comte. Il y réussit, et Beniowski succomba dans la lutte (23 mai 1786). En 1794 Mayeur fut envoyé en ambassade auprès du roi de Foulepointe, Zakarola, qui avait insulté quelques négociants français; il apporta tant d'adresse et d'éloquence dans cette mission que les naturels firent droit à ses réclamations dans un *kabar* (assemblée solennelle), et lui décernèrent le nom de *Lahérva* (homme juste). Mayeur parlait tous les dialectes malgaches avec une merveilleuse facilité; il s'était du reste tellement identifié avec les Madécasses que jusqu'à la fin de ses jours il en porta le costume. Il a laissé des *Mémoires* que M. Barthélemy de Roberville a mis en ordre; mais il ne paraît pas qu'ils aient été imprimés. Alfred DE LACAZE.

Beniowski, *Voyages et Mém.*; Paris, 1791, 2 vol. in-8°.

MAYEUR DE SAINT-PAUL (*François-*

Marie MAYEUR, dit), acteur et auteur dramatique français, né le 6 juin 1758, à Paris (1), où il est mort, le 18 décembre 1818. A l'âge de douze ans il entra dans la troupe d'enfants que dirigeait Audinot à l'Ambigu-Comique (1770), et fut chargé des rôles d'amoureux et de niais. En 1779 il devint le pensionnaire de Nicolet et en 1789 il partit pour l'Amérique, autant pour fuir ses créanciers que pour se soustraire aux ressentiments soulevés par la publication du *Chroniqueur désœuvré* et du *Vol plus haut*, libelles qu'on lui attribuait. Il revint bientôt en France, et débarqua à Bordeaux, où il fit bâtir une jolie salle de spectacle; mais n'ayant pu satisfaire aux engagements contractés avec les entrepreneurs, il fut obligé d'aller en prison. Après avoir joué à Nantes, il fit partie en 1795 des acteurs de la Cité, quitta Paris vers la fin de 1798, et passa deux années à l'Ile de France. En 1801 il prit la direction de la Gaieté; puis il parcourut la province, et n'eut partout qu'une situation précaire. En dernier lieu il fut directeur du théâtre de Bastia. Mayeur avait comme acteur du naturel et de l'entrain; mais il avait un caractère peu honorable, et plusieurs de ses productions feraient preuve au besoin de la bassesse de ses inclinations. Parmi ses nombreuses pièces, il suffira de citer : *La Pomme, ou le prix de la beauté* (1777); *L'Oiseau de Lubin*, *L'Élève de la nature*, *Le Baron de Trenck*, en trois actes et en vers (1780); — *L'Optimiste* (1781); — *Le Trouvère moderne* (1788), proverbe à travestissements, à un seul acteur; — *Le Jeune Homme du jour; Dorval, ou l'honnête procureur; Le Journal de Paris* (1790); — *Farinelli* (1812), opéra. On a du même auteur : *Hymne à l'Amour, poëme, suivi d'une Ode à la Calomnie*; Paris, 1781, in-8°; — *Le Chroniqueur désœuvrée ou l'espion des boulevards* (anonyme); Londres, 1782-1783, 2 vol. in-8°; — *L'Autrichienne en goguette, ou l'orgie royale, opéra-proverbe composé par un garde du corps et mis en musique par la reine*; 1789, in-8°; — *Le Portefeuille d'un Chouan*; Pentarchipolis, 1796, in-8°, avec Villiers; le 1er numéro a seul paru; — *Le Chroniqueur colonial, ou journal politique et littéraire des Iles de France et de Bourbon*, rédigé vers 1799; — *Rose d'Amour, ou la belle et la bête, conte en prose, mêlé de vers*; Paris, 1813, in-8°; — *Vie de Mme de La Fayette*; Paris, 1814, in-18; — *La Renaissance des lis, hommage lyrique*; Paris, 1814, in-18; — *L'Itinéraire de Buonaparte depuis son départ de la Malmaison*; Paris, 1815, in-8°; — *Les trois Bibles, ou Lucy et Maria*; Paris, 1816, 2 vol. in-12; roman trad. de Mme Parsons. Mayeur a pris part, sous le nom de *Meuray*, à la rédaction des *Etrennes du Parnasse* (1779-1787), au *Réveil d'Apollon* (1796) et à l'*Almanach des Muses*.

E. DE M.

Alman. des Spectacles. — *Catalogue* Soleinne. — Barbier, *Dict. des Anonymes*. — Quérard, *France Littér*.

(1) Il naquit sur la paroisse de Saint-Paul, dont il accola le nom au sien lorsqu'il se fit comédien.

MAYGRIER (*Jacques-Pierre*), chirurgien français, né le 11 juin 1771, à Angoulême, mort en 1835. Il entra en 1787 au service de la marine, fit plusieurs campagnes, et donna en 1797 sa démission du grade de chirurgien major pour venir à Paris se livrer à des études sérieuses sur les diverses branches de la médecine. Il fut un des meilleurs élèves de Dubois. Reçu docteur en 1802, il ouvrit des cours d'anatomie et de physiologie; et s'il ne fut pas heureux dans les divers concours auxquels il se présenta, il y acquit du moins la réputation d'un praticien expérimenté. Il fit partie de l'Académie de Médecine à titre de membre honoraire. Nous citerons de lui : *Des Qualités physiques et morales de l'Accoucheur*; Paris, 1801, in-8°; — *Manuel de l'Anatomiste*; Paris, 1807, in-8°; 4e édit, augmentée, 1818, in-8°; trad. en anglais et en hollandais; — *Essai d'une Méthode analytique appliquée à l'étude de toutes les branches de la médecine*; Paris, 1807, in-8°; réimpr. sous le titre : *Le Guide de l'Étudiant en Médecine*; ibid., 1807, 1816, 1818, in-8°; — *Annuaire Médical*; Paris, 1809-1810, 2 vol. in-12; — *Nouveaux Éléments de la Science et de l'art des Accouchements*; Paris, 1813, in-8°; la seconde édition, augmentée du *Traité des Maladies des Femmes et des enfants*, est de 1817, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles démonstrations d'Accouchements*; Paris, 1822-1827, in-fol., avec 80 pl.; nouv. édit., entièrement refondue par M. Halma-Grand; ibid., 1840, in-8°; trad. en allemand, en anglais, en espagnol et en hollandais, cet ouvrage est remarquable par la perfection des planches.

P. L.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. Méd.*

MAYNARD (*Augustin*), controversiste protestant, né en Piémont, en 1482, mort en 1563, à Chiavenna, qui appartenait alors aux Grisons. Il entra dans l'ordre des Augustins; mais, entraîné dans les opinions nouvelles, il prêcha à Aoste, en 1535, dans le sens des réformateurs. Ses prédications firent quelque impression sur ses auditeurs. On le força de sortir de cette ville; il se retira à Chiavenna, où il enseigna les doctrines protestantes. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *Anatomie de la Messe*.

M. N.

Musée des Protestants célèbres.

MAYNARD (*François*), poëte français, né en 1582, à Toulouse, où il est mort, le 23 décembre 1646. Il fit dans sa ville natale de brillantes études. Son père, Géraud ou Gérard, conseiller au parlement de Toulouse, et qui a publié, sous le titre de *Bibliothèque Toulousaine*, un recueil d'arrêts fort estimé, l'avait d'abord destiné à la magistrature; mais son goût pour la poésie l'entraîna. Il vint à Paris;

par le crédit des amis de son père, il fut nommé secrétaire des commandements et de la musique de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. C'était vers 1605; pendant qu'il était au service de cette princesse, il composa plusieurs pièces de vers d'un style pompeux, qui parurent en 1611. Maynard se lia avec Malherbe, Desportes, Regnier, et après la mort de Marguerite (1615) ne s'occupa que de poésie. Nommé président du présidial d'Aurillac, il laissa à son subdélégué les devoirs de sa place, et composa un poëme, *Philandre*, qui eut trois éditions; Paris, 1619, 1621 et 1623, in-16. Au mois de mars 1634, il accompagna M. de Noailles, qui partait pour Rome en qualité d'ambassadeur, et reçut du pape Urbain VIII un exemplaire de ses poésies latines. A son retour il sollicita vainement la faveur du cardinal de Richelieu, dans des vers dont la flatterie paraît exagérée aujourd'hui, mais que peuvent peut-être excuser les tournures mythologiques usitées alors. On lui a beaucoup reproché la pièce qui se termine ainsi :

Au point où l'on te vit paraître
Je te regarde comme un Dieu,
Qui pour se faire reconnaître
A pris le nom de Richelieu.

Tentant un dernier effort, il lui fit remettre un placet dans lequel, feignant de s'entretenir avec François I[er] sur les bords du Cocyte, il disait :

S'il me demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le cardinal répondit sèchement : « Rien ».

En 1635, pendant qu'il était à Rome, Maynard avait été désigné par ses collègues pour faire partie des fondateurs de l'Académie Française. Plus tard, lorsqu'il était retiré à Toulouse, les mainteneurs des Jeux floraux l'admirent sans qu'il eût remporté les trois prix qu'il fallait gagner. Après la mort de Louis XIII (1643), le poëte revint à Paris, et fut nommé conseiller d'État; étant de nouveau revenu à Toulouse, c'est là qu'il fit graver sur la porte de son cabinet ces vers si connus :

Las d'espérer et de me plaindre.
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre (1).

Maynard fut enterré dans la petite église des Cordeliers, dans une chapelle appartenant à sa famille. Une inscription avait été placée au-dessus de son tombeau; mais elle a disparu. Son buste est placé dans la *Salle des Illustres* au capitole de Toulouse; on y lit au bas une épitaphe latine de Ménage. Les œuvres de Maynard se composent d'*épigrammes* dans le genre de celles de Martial; ce qui faisait que son ami Caminade lui donnait tous les ans un exemplaire de Martial; — de *chansons*, d'*odes*, de lettres en prose et du poëme de *Philandre*. Ses œuvres ont paru sous ce titre : *Œuvres de François Maynard*, contenant des sonnets, des épigrammes, des odes, des chansons avec une préface de Marin Le Roi de Gomberville; Paris, 1646, in-4°. Un grand nombre d'autres pièces qui ne se trouvent pas dans ce volume sont imprimées dans divers recueils de poésies; d'autres sont tout à fait inédites et ont été retrouvées longtemps après sa mort. A. JADIN.

Laplace, *Recueil de Pièces intéressantes*. — Toussaint du Bray, *Recueil de beaux Vers*. — Pellisson. — Sautereau, *Annales poétiques*. — Titon du Tillet, *Essai sur les honneurs et les monuments accordés aux savants*. — *Mosaïque du Midi*. — *Documents particuliers*.

(1) Il paraît que Maynard tenait beaucoup à ce quatrain philosophique, dont le dernier vers est une imitation de Martial; car au commencement de la révolution on le lisait à Aurillac sur la porte de son cabinet, au-dessus de laquelle il avait aussi fait graver *Donec optata veniat*. Et l'on voit encore à Saint-Céré (Lot), dans la maison qu'il habitait, les traces de ces vers presqu'effacés par l'humidité.

MAYNE (*Jasper*), poëte et théologien anglais, né en 1604, à Hatherlagh (comté de Devon), mort le 6 décembre 1672, à Oxford. Après avoir fait ses premières études à l'école de Westminster, il entra à l'université d'Oxford, où il reçut ses degrés ès arts et en théologie, et fut nommé par son collége aux vicariats de Cassington et de Pyrton. Pendant le séjour forcé que fit Charles I[er] à Oxford, il fut un des ministres choisis pour prêcher devant ce prince, et prononça à cette occasion un sermon contre les faux prophètes (*Against false Prophets*; Oxford, 1647, in-4°), sermon qui l'engagea dans une dispute avec le fanatique Cheynell. Privé en 1648 de ses bénéfices, il devint chapelain du comte de Devonshire, et connut chez ce seigneur le célèbre Hobbes; mais, d'après le témoignage de Wood, ils n'eurent pas à se louer l'un de l'autre. La restauration remit Mayne en faveur : il fut rétabli dans ses deux vicariats, et nommé presque en même temps chanoine de Christ-Church, archidiacre de Chichester et aumônier ordinaire du roi. Malgré l'austérité de ses mœurs et la gravité de son maintien, il avait, comme Swift, l'humeur joviale et tournée à la plaisanterie. Langbaine en rapporte un trait singulier. Il avait un valet, qui l'avait servi longtemps, auquel il légua en mourant un coffre, renfermant, disait-il, de quoi le faire boire après sa mort; au lieu du trésor qu'il croyait trouver, le pauvre diable ne vit qu'un hareng saur. On a de Mayne : une version anglaise de quelques *Dialogues* de Lucien, Londres, 1638, à laquelle il ajouta les autres dialogues, traduits par Fr. Hicks; ibid., 1664, in-fol.; — *The City match*, comédie; Oxford, 1639, in-fol.; — Ὀχλομαχία, *or the people's war examined according to the principles of Scripture and reason*; Oxford, 1647, in-4°; écrit politique, où il conclut contre le parlement en faveur des prérogatives de la couronne; — *A Poem upon the naval victory over the Dutch by the duke of York*; — *A Sheaf of*

miscellany epigrams; Londres, 1652, in-8°, traduction anglaise des épigrammes latines de John Donne; — *The amorous War*, tragi-comédie; Oxford, 1648, in-4°; — quelques *Sermons*. P. L—y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II. — Langbaine, *English dramatic Poets*, 338. — Philips, *Modern Poets*, 50. — — Prince, *Worthies of Devon*.

MAYNO (*Fray Juan-Bautista*), peintre espagnol, né à Tolède, vers 1585, mort à Madrid, le 1er avril 1665. Il était l'un des meilleurs élèves de Dominique Téotocopuli, surnommé le *Greco*, lorsqu'entraîné par une pieuse vocation il entra chez les Dominicains de Saint-Pierre-martyr à Tolède. Il ne renonça point néanmoins à son art; mais il ne peignit plus que des sujets religieux. Il se recommandait à la fois par son caractère et par son talent; aussi fut-il choisi pour enseigner la peinture à l'infant don Felipe et en fit un habile amateur. Ce prince, devenu Philippe IV, ne voulut pas se séparer de son maître, et lui confia l'éducation artistique de l'infant don Balthasar. Le F. Mayno devint ainsi le directeur de tous les travaux publics et le Mécène des peintres, architectes, sculpteurs, graveurs, etc. Ce fut lui qui présenta à la cour le Michel-Ange de l'Espagne, le célèbre Alonzo Cano, et assura sa fortune. Madrid et Salamanque possèdent de nombreuses productions du F. Mayno. On admire dans le musée de la première de ces villes une vaste allégorie représentant la *Reprise d'une province de Flandre par le comte-duc d'Olivarès*. Mais le chef-d'œuvre de ce maître est l'*Histoire de saint Ildefonse* en un seul tableau de quatorze pieds de large et qui se voit dans la cathédrale de Tolède. Mayno avait adopté la manière vénitienne, son coloris est vigoureux sans être sombre ni heurté, son dessin pur, ses figures agréables sans recherche. Il mourut octogénaire au collége de San-Thomas de Madrid. A. de L.

Lope de Vega y Carpio, *Le Laurier d'Apollon* (1630). — Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols*. — Théodore Delamare fils, *École espagnole*, dans *La Patrie* du 23 août 1858. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres professores de las bellas artes en España*. — Francisco Pacheco, *El Arte de la Pintura* (Séville, 1649). — Raphael Mengs, *Obras* (Madrid, 1780).

MAYNWARING (*Arthur*), littérateur anglais, né en 1668, à Ightfield (Shropshire), mort le 13 novembre 1712, à Saint-Albans. En sortant de l'université d'Oxford, il étudia le droit. Après la paix de Ryswick, il vint à Paris, où il lia connaissance avec Boileau, qui lui adressa beaucoup de questions sur la poésie anglaise, affectant d'être sur ce sujet aussi ignorant que s'il s'était agi des Lapons. A son retour il fut nommé commissaire des douanes, puis auditeur des *imprests*, charge équivalente, dans les bonnes années, à un revenu de 2,000 liv. st. En 1705 il siégea au parlement comme député de Preston. Il passa les dernières années de sa vie avec une célèbre actrice du temps, Mlle Oldfield, dont il eut un fils et pour laquelle il écrivit divers morceaux dramatiques. Après s'être fait connaître par quelques écrits en faveur des jacobites, Maynwaring prit, sous l'influence du duc de Somerset, des idées fort différentes sur les affaires de l'État, et s'attacha au gouvernement de Guillaume et de Marie, qu'il avait, sans doute par exagération poétique, assimilés à Tarquin et à Tullie. Ses adversaires reconnaissaient qu'il écrivait « avec assez d'esprit et d'un style de maître. » Richard Steele lui dédia le premier volume du *Babillard*. Oldmixon a publié *The Life and posthumous Works of Arthur Maynwaring*, Londres, 1715, in-8°, qui contiennent des traductions, des pièces originales en vers et en prose et plusieurs écrits politiques. P. L—y.

Oldmixon, *Life of A. Maynwaring*.

MAYO (*Herbert*), médecin anglais, mort le 15 août 1852, à Bad-Weilbach, près Mayence. Après avoir été attaché au service de l'hôpital de Middlesex, où il fut chargé de la clinique chirurgicale, il enseigna l'anatomie et la physiologie au collége du Roi jusqu'en 1836, et depuis cette date à celui de l'Université. Il finit par résigner ses fonctions, et se retira dans les environs de Mayence, où il mourut dans un âge peu avancé. C'était un homme éclairé, dont les écrits, aujourd'hui surpassés, jouirent d'une certaine autorité, et qui, l'un des premiers à Londres, osa admettre dans sa pratique quelques-uns des procédés du mesmérisme et de l'hydrothérapie. Il faisait partie de la Société royale et de celle de Géologie. On cite parmi ses ouvrages : *Anatomical and Physiological Commentaries;* Londres, 1822-1823, 2 part. in-8°; — *A Course of Dissections, for the use of students*, Londres, 1825, in-12; — *Outlines of human Physiology;* Londres, 1827, in-8°; 4e édit., fort augmentée, ibid., 1837, in-8°; — *A Series of Engravings intended to illustrate the structure of the brain and spinal chord in man;* Londres, 1827, in-8°; — *Observations on Injuries and diseases of the Rectum;* Londres, 1833, gr. in-8°; — *Outlines of human Pathology;* Londres, 1836, 2 part. in-8°; Philadelphie, 1839, in-8°; trad. en allemand en 1838 : recueil des leçons faites au collége du Roi et insérées dans la *London Medical Gazette* (oct. 1834 à janv. 1835); — *The Philosophy of Living;* Londres, 1837, petit in-8°; — *Management of the Organs of Digestion;* Londres, 1837, in-12; — *Treatise on Syphilis;* Londres, 1840, in-8°; — *The Nervous System and its functions;* Londres, 1842, in-8°; — *Letters on the truths contained in popular superstitions;* Francfort, 1849, in-8°; réimpr. à Londres, en 1851, avec un aperçu de la doctrine mesmérienne. K.

English Cyclop. — Callisen, *Medic. Schriftst.-Lex.*

MAYOR (*Thomas*), missionnaire espagnol, né à Xativa, vers la fin du seizième siècle. Dans sa jeunesse il fit profession dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut un des fondateurs de la mis-

sion des îles Philippines. En 1612 il vint assister dans ses travaux évangéliques Jean de La Piedra, évêque de Macao, tenta inutilement d'obtenir l'accès des provinces intérieures de la Chine, et repassa en Espagne. Il ne faut pas le confondre, comme l'a fait Antonio, avec un autre missionnaire, Zumarraga, qui subit le martyre au Japon et dont le nom religieux était *Thomas de Spiritu Sancto*. On a de Mayor : *De Rosario Virginis; — Simbolo de la fe*; Binondoc (îles Philippines), 1607, in-8° de 355 p. Malgré ce titre espagnol, c'est un catéchisme chinois, imprimé avec des caractères chinois et qui est devenu très-rare. P.

N. Antonio, *Nova Biblioth. Hispana*, IV, 207. — Fernandez, *Ecclesiæ Historia*, liv. II, ch. 80. — Échard et Quétif, *Script. ord. Prædicatorum*, II, 283.

MAYOR (*Matthias*), médecin suisse, né vers 1785, dans le canton de Vaud, mort en 1846. Il étudia la médecine à Montpellier, et fut pendant longtemps attaché à l'hôpital de Lausanne. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : *Nouveau Système de Déligation chirurgicale, ou exposé de moyens simples et faciles de remplacer avec avantage les bandes et la charpie*; Genève, 1832, in-8°, fig.; 2e édit., augmentée, Lausanne, 1837, 2 vol. in-8°; 3e édit., Paris, 1838, in-8°, avec atlas; traduit en allemand; — *Essai sur l'Anthropotaxidermie, ou sur l'application à l'espèce humaine des principes de l'empaillage*; Paris, 1838, in-8°; — *La Chirurgie simplifiée*; Paris, 1841, 2 vol. in-8° pl.; — *Excentricités chirurgicales*; Paris, 1844, in-8° : suite de nouveaux mémoires pour servir à la réforme de la médecine opératoire; — *Les Bains sans baignoires et ramenés à leur belle simplicité*; Paris, 1846, in-8°. K.

Monnard, *Biblioth. Vaudoise*. — *Littér. fr. contemp.*

MAYOW (*John*), chimiste anglais, né en 1645, en Cornouaille, mort en septembre 1679, à Londres. Après avoir pris ses degrés en droit à Oxford, il étudia la médecine, qu'il pratiqua tour à tour à Londres et à Bath. Il fut admis en 1678 à la Société royale. « Son nom est célèbre dans l'histoire de la physiologie, dit Jourdan, parce qu'il fut réellement l'inventeur de la théorie chimique de la respiration, qui séduisit tant d'esprits au commencement du siècle et qui alors passa pour nouvelle. En effet, Mayow, qui fut sur le point de découvrir la chimie pneumatique, établit qu'une partie de l'air, à laquelle il donnait le nom de *sel vital*, *sel igné*, *sel fermentatif*, ou *esprit nitro-aérien*, s'unit aux molécules sulfureuses du sang pour en débarrasser ce liquide et lui fournir les molécules dont il a besoin afin de se mouvoir; il ajoutait que c'est cette combinaison entre une portion de l'atmosphère et certaines particules du sang veineux qui artérialise ce dernier, et que la respiration est en outre la source de la chaleur animale. Traduisons les mots *sel vital* par *oxygène* et *parties sulfureuses* du sang veineux par *hydrogène et carbone*, nous aurons la célèbre théorie chimique, naguère encore si applaudie. » On a de Mayow : *Tractatus V physico-medici : De sale nitro et spiritu nitro-aereo, de respiratione, de respiratione fœtus in utero et ovo, de motu musculari et spiritibus animalibus, de rachitide*; Oxford, 1674, in-8°; La Haye, 1681, in-8°; trad. en hollandais et en allemand, et réimpr. séparément. « Les principaux sont les deux premiers, dit Cuvier; ils présentent l'application des expériences de Boyle à la physiologie. L'auteur montre que par la combustion l'air diminue et se corrompt; que la respiration diminue également l'air; que l'animal qui a consumé la partie respirable de l'air périt dans le résidu, et que le même effet a lieu quand on transporte un animal dans de l'air épuisé de son principe de combustibilité par la combustion d'un corps. En un mot l'analogie entre la combustion et la respiration est établie dans Mayow par des expériences semblables à celles que l'on fait aujourd'hui. » Il existe une traduction française des écrits de Mayow sous le titre : *Œuvres chimiques et physiologiques*, par MM. Gaubert et Léop. Ledru; Paris, 1840, in-8°. Quoique souvent cité par Priestley et Scheele, le nom de ce savant était tombé dans l'oubli; Beddoes l'en a tiré en insérant beaucoup d'extraits dans ses *Chemical Experiments and opinions* (Lond., 1790, in-8°); mais il a exagéré le savoir et les découvertes de Mayow aux dépens des chimistes modernes. Yeates et J.-A. Scherer ont soutenu la même opinion. K.

Monthly Review, II et XIII. — *British Critic*, XL, 848. — Cuvier, *Hist. des Sciences natur.*, II, 357-358. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, II, 260 270. — *Biogr. Méd.* — J.-A. Scherer, *Das Mayow den Grund zur antiphlogistischen Chemie and Physiologie gelegt hat*; Vienne, 1793, in-8°. — Yeates, *Observations on the Claims of the moderns to some discoveries in chemistry and physiology*; Lond., 1798, in-8°.

MAYR (*Georges*), savant hébraïsant allemand, né en 1565, à Rain en Bavière, mort à Rome, le 25 août 1623. Entré dans l'ordre des Jésuites, il enseigna pendant trois ans les langues orientales à l'université d'Ingolstadt. Après avoir passé quelque temps à Rome, il devint en 1598 prédicateur à l'église de Saint-Maurice à Augsbourg. En 1623 il se rendit de nouveau à Rome pour y faire une révision d'une traduction hébraïque qu'il avait donnée du *Nouveau Testament*. On a de lui : *Officium Mariæ latino-græcum*; Augsbourg, 1612, in-12; — *Cantica natalitia germanice, græce, latine*; Augsbourg, 1613, in-8°; — *Cantica paschalia quadrilingia*; Augsbourg, 1618, in-8°; — *Petri Canisii Cathechismus cum interpretatione græca et hebraica*; Dillingen, 1621, in-8°, avec gravures sur bois; — *Th. a Kempis De Imitatione Christi, latino-græcus*; Augsbourg, 1615, in-12; Cologne, 1630, in-12; — *Institutiones linguæ hebraicæ*; Augsbourg, 1616; Ingolstadt, 1624, in-12; Lyon, 1659; la neuvième et dernière édition pa-

rut à Tubingue, 1693, in-8°; — *Vita S. Ignatii, centum imaginibus expressa;* Augsbourg, 1622 : traduction latine et grecque de l'ouvrage de Quartemont. O.

Kobold, *Lexikon*. — Veith, *Bibliotheca Augustana*.

MAYR (*Jean-Marie* Eck de), général allemand, né à Vienne, le 1er mai 1716, mort à Plauen, le 3 janvier 1759. Fils naturel du comte de Stella et d'une jeune ouvrière qui épousa plus tard un professeur de billard, du nom de Mayr, il fit ses humanités chez les jésuites; ayant dépensé beaucoup d'argent au jeu, il partit en 1732 pour la Hongrie, où il donna pendant quelque temps des leçons de musique; il entra ensuite dans un régiment d'infanterie. De nouveaux excès lui valurent une grave maladie, pendant laquelle il se donna de désespoir un coup de couteau dans la poitrine. Revenu à la santé, il prit part à la guerre contre les Turcs et à celle de la succession d'Autriche. Sa bravoure lui valut le poste d'aide de camp général du feld-maréchal de Seckendorf; quelques difficultés qu'il eut avec le colonel de Saint-Germain lui firent quitter en 1744 l'armée impériale; l'année suivante il entra comme premier lieutenant dans celle de l'électeur de Saxe, qui le nomma en 1750 lieutenant-colonel. Ayant tué en 1754 le colonel Vitzthum en duel, il partit pour la Russie, dans le but d'y prendre du service; à son passage à Potsdam, il fut retenu par le roi de Prusse, qui le promut peu de temps après au grade de colonel, et le chargea au début de la guerre de Sept Ans d'organiser un corps de partisans, mission dont Mayr s'acquitta avec beaucoup d'habileté. Employé d'abord en Bohême, il fut envoyé ensuite dans le haut Palatinat et en Franconie, et sut avec quinze cents hommes tenir en échec tout le contingent fourni par ces contrées. Après avoir réussi dans plusieurs expéditions hardies, où il enleva beaucoup de butin à l'ennemi, il fut chargé, dans l'été de 1758, de la défense de Mariemberg, et il s'y maintint, quoique attaqué par des forces supérieures. Quelque temps après il empêcha avec peu de troupes l'armée impériale tout entière de passer l'Elbe, de même qu'il en soutint vaillamment le choc, lorsqu'elle voulut s'emparer de Dresde, en novembre. Promu au grade de général, il alla prendre ses quartiers d'hiver à Plauen; il y mourut, des fatigues de la campagne, pendant laquelle il avait reçu plusieurs blessures. O.

Pauli, *Leben grosser Helden*, t. III, p. 148. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*.

MAYRE (*Jacques*), poëte latin moderne, né en 1628, à Salins, mort le 13 avril 1694, à Besançon. Admis dans la Société de Jésus, il professa la rhétorique et la philosophie à Dôle, à Lyon et à Rome. Ensuite il exerça les fonctions de recteur à Besançon, à Grenoble et à Avignon; dans cette dernière ville, il devint confesseur du légat. On a de lui : *Liladamus, ultimus Rhodiorum primusque Melitensium equitum magnus magister, seu Melita;* Paris, 1685, in-12; Avignon, 1686, in-8°, et Besançon, 1693, in-4°; ce poëme héroïque, écrit en l'honneur de Lisle-Adam, est divisé en 25 chants; — *Recaredus, poema;* Avignon, 1690, in-8°. Il a encore laissé en manuscrit plusieurs poëmes, tels que *Carolus Quintus abdicans*, en 22 chants; — *Constantinus Magnus*, 20 chants; — *Europa*, 16 chants; — *Philippus Bonus, dux Burgundiæ*, 18 chants; — *Vellus aureum*, 12 chants; — ainsi que des tragédies, des drames, des odes, des élégies, conservés à la bibliothèque de Lyon. K.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

MAYRONE. *Voy.* MAIRONE.

*MAYSEDER (*Joseph*), violoniste et compositeur allemand, né à Vienne, le 26 octobre 1789. Il commença l'étude de la musique et du violon sous la direction d'un maître obscur, et devint ensuite l'un des meilleurs élèves de Schuppanzigh, qui lui confiait toujours la partie de second violon dans ses matinées ou dans ses soirées de quatuors. De 1815 à 1820, il donna avec Hummel, puis avec Moschelès, des concerts qui eurent le plus brillant succès. M. Mayseder n'a pas fait, comme la plupart des artistes, de voyages à l'étranger; il n'a pas quitté Vienne, où il a été nommé successivement virtuose de la Chambre impériale, premier violon solo de l'église Saint-Étienne et du théâtre de la porte de Carinthie, et en dernier lieu chef d'orchestre de la chapelle de la cour, emploi dans lequel il a fait preuve d'un talent très-remarquable. Un son pur, une certaine élégance de style, et surtout une grande perfection dans l'exécution des traits, ont placé M. Mayseder, comme violoniste, au rang des premiers virtuoses de l'Allemagne. Il a publié environ soixante-dix œuvres de musique instrumentale, parmi lesquels nous nous bornerons à indiquer les suivants : concertos pour violon n° 1 (œuvre 22), n° 2 (œuvre 26), n° 3 (œuvre 28); — Concerto varié pour le même instrument, op. 43; — Grand morceau de concert, op. 47; — Polonaises pour violon principal, avec orchestre ou quatuor, nos 1 à 6; — Rondeaux brillants pour violon principal, avec accompagnement d'orchestre ou de quatuor, op. 21, 27, 29 et 36; — Airs et thèmes originaux variés pour violon principal, avec orchestre ou quatuor, op. 18, 25, 33, 40 et 45; — Thèmes variés, avec accompagnement de second violon, alto et violoncelle, op. 1, 4 et 15; — Quintettes pour deux violons, deux altos, violoncelle et contrebasse *ad libitum*, op. 50 et 51; — Quatuors pour deux violons, alto et basse, op. 5, 6, 7, 8, 9, 25; — Trios pour piano, violon et violoncelle, op. 34 et 41; — Sonates pour piano et violon, op. 16 et 42. Ses rondeaux, ses airs variés et surtout ses trios ont obtenu des succès européens, qu'ils doivent principalement à la grâce des mélodies et au goût délicat des détails.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Revue musicale de Paris.* — Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*; Paris, 1858.

MAYTA CAPAC (1), quatrième inca du Pérou, dont Acosta place le règne entre les années 1225 et 1255, était fils et successeur de Lloque Yupanqui. Après avoir fait reconnaître sa souveraineté chez les peuples conquis par son père, il résolut d'agrandir ses États, et conquit successivement la province de Hatunpacassa, le pays de Cacyaviri, les riches disticts de Cauquicura, de Mallama et de Huarina. Une seconde expédition eut pour résultat la conquête disputée du pays de Cluscuna, dans lequel Mayta Capac fonda les villes de *Cuchuna* et de *Moquéha*. Il apporta de grandes réformes dans ces diverses contrées, et rendit un décret qui condamnait au feu les empoisonneurs, alors fort communs et impunis. Quelques années plus tard Mayta Capac se dirigea vers l'orient, franchit le Rio Huychu, vainquit les Collas, et s'empara des provinces de Llaricassa, Sancavan, et de Pacassa. Au sud, il soumit toutes les villes situées entre l'Huychu et Callamarca après avoir défait en plusieurs rencontres les belliqueux Charcas. De là il se porta sur Caracollo, et imposa le tribut à tout le pays jusqu'à la laguna de Paria. Il s'avança ensuite dans le pays des Antis, peuplade d'anthropophages, leur enleva les vallées de *Chuquiapu* (2), de Caracatu et d'Amasuyu, où il bâtit plusieurs villes encore existantes. Ces diverses conquêtes occupèrent Mayta durant trois années. Il revint alors à Cuzco, s'occupa d'embellir cette capitale, et y créa plusieurs hôpitaux (*corpahuasci*) pour les vieillards et les infirmes, les veuves, les orphelins, éleva aussi des *tambos* (palais), des temples, des fontaines; mais le goût de la guerre l'entraînant de nouveau, il résolut de franchir l'Apurimac, large rivière qui limitait ses États à l'ouest. A cet effet il fit construire un pont en *béjuco* (sorte d'osier) tellement entrelacé avec des lianes que douze mille hommes purent le traverser; ce pont, le premier de cette espèce qui ait été fait au Pérou, avait cent quatre-vingt-quinze mètres de long sur deux de large. Les ennemis de Mayta, persuadés qu'il n'y avait qu'un *fils du Soleil* (3) qui ait pu exécuter un si prodigieux ouvrage, firent peu de résistance. L'inca ajouta donc à ses États les territoires de Chumpivilca et de Villilli. Le désert marécageux de Contisuya (large de treize lieues) l'arrêtait : il en traversa une partie dans des pirogues en forme de claies ou sur des ponts improvisés; et lorsque ce moyen lui manqua, il fit construire une chaussée avec des pierres et des mottes de terre sur une longueur de trois lieues. Cette voie n'avait pas moins de six pieds de haut sur dix-huit de large. Il conquit alors, mais non sans de rudes combats, les grandes provinces d'Allca, de Taurisma, de Cotahuaci, de Pumatampu (1), de Parihuana-Cocha, traversa le désert de Coropûna, soumit l'Aruni, le Collahua (2), et enfin la belle vallée d'Aréquipa, dans laquelle il éleva cinq villes, entre autres *Chimpa* et *Sucahuaya* (3), qu'il peupla par plus de trois mille familles tirées des parties les moins fertiles de l'empire. Le règne de Mayta-Capac est justement regardé par les historiens du Pérou comme un des plus glorieux et des plus avantageux pour ce pays, car ce monarque ne fut pas seulement un conquérant, il fut aussi un législateur éclairé. Il mourut paisiblement après avoir gouverné trente années. Son fils aîné, Capac-Yupanqui, lui succéda. A. DE LACAZE.

(1) Ce mot signifie *riche en vertus* et *puissant en armes*.

(2) Mot qui signifie *lance du chef*. Cette ville, bâtie par Mayta, est devenue importante.

(3) Titre que prenaient les incas (voy. MANCO-CAPAC Ier).

Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales de los Incas*, lib. II, cap. XVIII-XX; lib. III, cap. I-X. — Pédro de Cieca de Léon, *Cronica del Perù* (Séville, 1553). — Frédéric Lacroix, *Pérou*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 405.

MAZAREDDO Y SALAZAR (*Jose-Maria*), amiral espagnol, né à Bilbao, en 1714, mort à Madrid, en 1812. Il entra au service comme garde-marine en 1760, et passa successivement par tous les grades. En 1775 il fit la campagne d'Alger comme premier adjudant du major général don Francisco de San-Esteban. Mazareddo sauva les débris de l'armée espagnole, réduite de vingt mille soldats à douze mille hommes malades ou démoralisés, et plus tard négocia une paix avantageuse avec la régence. Ces faits lui valurent le grade de major général d'escadre. En 1780, il joignit à Cadix sa division à la flotte française commandée par le comte d'Estaing. De gros temps continuels empêchèrent les alliés de faire aucune opération importante. Néanmoins Mazareddo se distingua par d'habiles manœuvres, qui plus d'une fois sauvèrent la flotte de désastres imminents. Il en fut de même l'année suivante devant les Sorlingues, alors que le comte de Guichen avait remplacé d'Estaing. Pendant toute la campagne de 1782, Mazareddo croisa du cap Finistère au cap Saint-Vincent, afin de protéger le siége de Gibraltar et d'intercepter les convois anglais. Cette double opération n'eut pas de grands succès. La paix de 1783 le rendit au repos jusqu'en 1793, où il fut appelé à réorganiser la marine espagnole, dont le roi Carlos IV lui confia le commandement en chef. En cette qualité il défendit vigoureusement Cadix contre les Anglais (3 et 5 juillet 1797), et en 1801 dirigea l'escadre espagnole qui vint à Brest rallier la flotte française, destinée à opérer une descente en Angleterre. Ce projet ayant avorté, Mazareddo fut nommé ambassadeur à Paris (1804); mais il resta peu de temps dans cette charge, et dès le mois d'août il était rappelé dans sa patrie pour comprimer la révolte de la Biscaye. En 1807

(1) Repaire du lion.

(2) Lac des moineaux, aujourd'hui *Parin-Cocha*.

(3) Trompette sonore.

il était commandant général du département de Cadix. Il se rallia franchement au gouvernement napoléonien, et le 6 juillet 1808 il reçut de Joseph Bonaparte le portefeuille du ministère de la marine, ainsi que le grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne (septembre 1809). Il mourut dans ses fonctions. On a de lui : *Rudiments de tactique navale* (en espagnol); Madrid, 1785, in-4°. C'est aussi à Mazareddo que l'on doit le bel observatoire construit sur l'île de Léon, en 1799.

A. de L.

Lalande, *Journal des Savants*, août 1788, p. 432. — J.-F. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*; Paris, 1807, 3 vol. in-4°; t. II, p. 128, 154; t. III, p. 386.

MAZARIN (*Giulio* MAZARINI, en français *Jules*), célèbre homme d'État français, né le 14 juillet 1602, mort à Vincennes, le 9 mars 1661. C'était le fils aîné de Pietro Mazarini, de Palerme, et d'Ortensia Bufalini. L'origine et les premières années d'un homme qui devait jouer un si grand rôle sont encore entourées d'obscurité; les contemporains, amis ou ennemis, ne semblent pas mieux renseignés les uns que les autres : on a fait de son père tour à tour un chapelier de Palerme, contraint de fuir à la suite d'une banqueroute; un marchand de chapelets, dont les ancêtres étaient juifs, originaires du val de Mazara; un pêcheur, un banquier, un gentilhomme sicilien, qui avait de grandes propriétés dans les Abruzzes, etc. Il paraît que Pietro Mazarini, fils d'un artisan aisé de Sicile, vint à Rome chercher fortune, fut camérier du connétable Colonna, qui le protégea, le nomma intendant de ses domaines, et lui fit épouser une fille de bonne maison, Ortensia Bufalini ou Ruffalini, sa nièce et sa filleule, dont la mère, Francesca, s'était fait connaître par un recueil de poésies. Selon les uns, leur fils Jules naquit à Rome, sur la paroisse des Saints-Vincent-et-Anastase, dans le quartier *Rione di Trevi*; selon d'autres, à Piscina, dans les Abruzes, pendant un voyage que fit sa mère auprès de son frère, possesseur d'une belle abbaye dans cet endroit (1).

Jules, enfant plein de grâces et d'une intelligence précoce, fut élevé à Rome chez les jésuites, qui cherchèrent vainement à le faire entrer dans l'ordre; à dix-sept ans, il suivit en Espagne le fils du connétable, l'abbé, depuis cardinal, Colonna, continua ses études à Alcala, mais ne s'amusa pas moins à Madrid. Les pamphlétaires de la Fronde ont fait de nombreuses allusions à certaines aventures peu honorables de jeu et d'amour de bas étage, pendant son séjour en Espagne (1); l'auteur contemporain de sa vie parle seulement de sa passion pour la fille d'un notaire, qu'il aurait même voulu épouser; mais à son retour à Rome, son père et surtout le connétable Colonna se seraient opposés à cette erreur de jeunesse, qui n'aurait pas eu de suite. En 1622, Jules Mazarin devient docteur dans l'une et l'autre loi, et dans un spectacle donné par les jésuites il joue le rôle de saint Ignace avec éloquence et majesté, aux applaudissements de tous; il résiste encore aux vives instances des Pères, s'adonne aux plaisirs de la vie mondaine, et déjà il jouit d'une certaine réputation à cause de son adresse et de son bonheur au jeu, surtout aux jeux de cartes.

Nous le trouvons en 1624 dans les troupes pontificales; c'est alors le capitaine Mazarini (2); Torquato Conti et le marquis de Bagni, qui commandent dans la Valteline, l'emploient dans plusieurs négociations avec le marquis de Cœuvres ou le duc de Feria, et le pape Urbain VIII est charmé de la relation qu'il en fait. Il a pour protecteurs les deux neveux du pontife, les cardinaux François et Antoine Barberini. Aussi, dans la guerre pour la succession de Mantoue (1628-30) il est attaché comme secrétaire à François Sacchetti, nonce extraordinaire à Turin et à Milan; puis à la légation d'Antoine Barberini et du nonce Pancirolo, qui doivent s'interposer entre les Français et les Espagnols; il déploie la plus grande activité, la plus remarquable souplesse, et déjà il mérite l'estime de Richelieu, à qui, dit-on, le cardinal Bagni l'avait présenté dès 1628, et qu'il avait vu plusieurs fois à Lyon. Par les soins de Mazarin, une première trêve est signée entre les Français d'une part, les Espagnols et le duc de Savoie de l'autre (du commencement de septembre au 15 octobre 1630); et lorsque les hostilités reprennent, au moment où, devant Casal, les deux armées engagent la bataille, on voit s'élancer des retranchements espagnols un cavalier élevant un mouchoir blanc au bout d'un bâton, et criant au milieu du feu : « *Pace! pace! Alto! alto!* » (26 octobre 1630). C'était Mazarin qui avait ménagé entre les généraux un accord conforme à la paix de Ratisbonne. Cette hardiesse heureuse et d'à-propos le rendit célèbre, et contribua beaucoup sans doute à sa fortune; il seconda encore le légat dans la négociation de la paix de Chierasco (6 avril 1631), et dans les manœuvres diplomatiques qui amenèrent la remise de Pignerol entre les mains des

(1) G. Naudé, dans le *Mascurat*, écrit par l'ordre de Mazarin pour répondre aux pamphlets de la Fronde, le fait naître à Rome, comme le biographe italien, contemporain et ami de Mazarin, que l'on a publié de nos jours. M. Amédée Renée pense qu'il est né à Piscina, et appuie son opinion sur des pièces qu'il croit récemment publiées, mais qui sont connues depuis longtemps; il cite, par exemple, l'acte de baptême de Mazarin; mais déjà Aubery avait attaqué la validité de cette pièce qu'il rapporte, à cause du nom de Raymond, donné à Mazarin, et qui ne paraît pas lui avoir appartenu. M. Cousin concilie les deux versions : il le fait naître à Piscina et baptiser à Saint-Silvestre de Rome.

(1) Te souvient-il bien d'Alcala?
Quand, Ganymède ou Quinola,
L'amour de certaine fruitière
T'attira main coup d'étrivière,
Quand le cardinal Colonna
Des paroles te malmena,
Et qu'à beaux pieds comme un bricone,
Tu te sauvas à Barcelone? (SCARRON.)

(2) Il signa *Mazarini* jusqu'au moment où il succéda à Richelieu.

Français (19 oct.). Aussi, à son retour à Rome, était-il accusé, non sans raison, d'avoir fort mal servi les intérêts des Espagnols; mais le cardinal Antoine Barberini le défendit contre ses ennemis, et il allait avoir désormais un protecteur encore plus puissant; car Richelieu écrivit au pape une lettre pleine d'éloges pour Mazarin, et il recommanda vivement à l'ambassadeur de France à Rome de soutenir, de pousser son protégé et de lui faire avoir la nonciature à la cour de Louis XIII.

Mazarin devient *monsignore;* il prend l'habit et les bas violets; il séduit par sa bonne mine et ses manières élégantes: chanoine de Saint-Jean de Latran, il est nommé en 1632 vice-légat à Avignon; en 1634, nonce extraordinaire en France. Sa famille prenait alors un rang distingué dans la société de Rome; son père se remaria avec Portia Ursini, de la noble maison des Ursins; ses sœurs, Margarita, Cleria, Hieronyma, épousèrent le comte Girolamo Martinozzi, le marquis Francisco Muti et le chevalier Lorenzo Mancini; une quatrième sœur était religieuse à Rome, au couvent de Sainte-Marie: Mazarin devait plus tard faire la fortune de son frère Michel.

Mazarin fit son entrée solennelle à Paris le 26 novembre 1634; il avait mission expresse de demander le rétablissement du duc de Lorraine dans ses États, et devait s'efforcer de négocier la paix générale. Mais Mazarin s'était de plus en plus attaché à Richelieu, qui le comblait de prévenances et l'installait même en maître dans son château de Ruel, pendant une maladie assez longue. Les Espagnols se plaignirent, et Mazarin, rappelé par Urbain VIII (17 janvier 1636), fut renvoyé à sa vice-légation; Richelieu le redemanda vainement; ainsi, à la naissance du dauphin, l'ambassadeur de France à Rome dut chercher à obtenir que Mazarin fût chargé de représenter le pape au baptême, avec le titre de cardinal; on ne put l'emporter. Alors l'habile Italien se décida; renonçant à servir la cour pontificale, il arriva à Paris, sans mission officielle, pour mettre ses talents de négociateur à la disposition de Richelieu, qui savait les apprécier. Dès le mois d'avril 1639, il était naturalisé Français, *à raison des recommandables et importants services qu'il avait rendus en diverses négociations;* le 4 janvier 1640, il fut reçu à la cour: la mort du Père Joseph lui fut doublement avantageuse, pour le placer au premier rang dans la confiance de Richelieu et pour lui faire avoir le chapeau de cardinal, comme premier protégé de la France. Mazarin fut bientôt employé. D'abord destiné à traiter de la paix générale à Cologne, il fut envoyé à Chambéry, comme ambassadeur extraordinaire (14 sept. 1640), pour rétablir la concorde entre la duchesse de Savoie et ses deux beaux-frères; dès le 2 décembre il signa, au nom de Richelieu, un traité secret avec le prince Thomas; il avait réussi. A son retour, il reçut l'abbaye d'Ourscamp, et fut compris dans la promotion des cardinaux du 16 décembre 1641. En 1642, il suivait la cour dans son fameux voyage du midi, lorsqu'à Valence le camérier du pape apporta le bonnet, que le roi plaça sur la tête du protégé, dans l'église de Sainte-Appollinaire (26 février), et *il s'inclina si bas*, dit la relation, *qu'il semblait être à genoux.* Mazarin, quoique prince de l'Église, ne fut jamais ordonné prêtre? La plupart de ses historiens, depuis Aubery jusqu'à nous, ont pensé qu'il était toujours demeuré étranger aux ordres sacrés, comme beaucoup d'autres cardinaux que l'on pourrait citer; il est certain qu'il n'y a pas de preuves positives du contraire. Cependant M. A. Renée (*Nièces de Mazarin*, App. A.) cite le témoignage de Ciacconius, qui le désigne comme appartenant à l'ordre des prêtres (*presbyteris cardinalibus adscriptus*), et un passage des mémoires de l'abbé de Cosnac, racontant que le cardinal donna lui-même les derniers sacrements à sa nièce, la duchesse de Mercœur (Mém., t. I, p. 252). Ajoutons que M[me] de Motteville dit également, en parlant de madame de Mancini, sœur du cardinal: « Il *l'assista à sa mort*, et parut touché de piété à l'égard de Dieu et d'une grande tendresse pour sa sœur. » Mais ces expressions sont trop vagues et ne forment pas de preuves suffisantes.

A Narbonne, le 23 mai 1642, Mazarin assiste à la dictée du testament de Richelieu; il l'aide de ses conseils dans l'affaire de la conjuration de Cinq-Mars, et se rend à Pierre-Encise, où était renfermé le duc de Bouillon, son complice; il lui fait promettre la cession de Sedan (15 septembre), puis il court vers cette ville avec une lettre du duc pour sa femme, échappe aux Espagnols, fait sortir la garnison, installe dans la place le capitaine Fabert, qui est nommé gouverneur (29 sept.); alors seulement les portes de Pierre-Encise sont ouvertes au duc de Bouillon (5 oct.).

Richelieu mourut le 4 décembre, après avoir recommandé le cardinal Mazarin à Louis XIII; il suffit pour renverser toutes les calomnies, tant de fois répétées, sur les sentiments de Richelieu à l'égard de Mazarin, de lire la lettre que lui adressait le grand ministre avant de mourir (1).

(1) La lettre suivante, conservée dans le dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale, a été publiée par M. Chéruel (Notes des *Mém. de Saint-Simon*).

Monsieur,

La providence de Dieu, qui prescrit des limites à la vie de tous les hommes, m'ayant fait sentir en cette dernière maladie que mes jours étoient comptés; qu'il a tiré de moi tous les services que je pouvois rendre au monde, je ne le quitte qu'avec regret de ne pas avoir achevé les grandes choses que j'avois entreprises pour la gloire de mon roi et de ma patrie.... Comme le zèle que j'ai toujours eu pour l'avantage de la France a fait mes plus solides contentements, j'ai un extrême déplaisir de la laisser sans l'avoir affermie par une paix générale. Mais puisque les grands services que vous avez déjà rendus à l'État me font assez connoître que vous serez capable d'exécuter ce que j'avois commencé, je vous

Le soir même, Louis XIII l'appelle dans ses conseils, et le 5 il annonce aux parlements et aux gouverneurs de provinces qu'il continuera la politique du dernier ministère pour les affaires du dehors et de l'intérieur, et *qu'il a choisi le cardinal Mazarin, dont il a éprouvé la capacité et l'affection à son service dans les divers emplois qu'il lui a donnés, et dont il n'est pas moins assuré que s'il fût né parmi ses sujets*. Mazarin, sans attributions spéciales, pouvait tout diriger; sa position était difficile; mais son caractère souple, doux, insinuant tournera les obstacles. On prévoyait la mort prochaine de Louis XIII; aussi, tout en maintenant les actes de son prédécesseur, le cardinal laisse espérer que le pouvoir sera moins rigoureux, et prépare par des concessions graduées une transition nécessaire. Sur sa demande, le duc d'Orléans revient à la cour (13 janv. 1643); Bassompierre et Vitry sortent de la Bastille (19 janv.); Vendôme rentre en France; ses fils reviennent à Paris; les prisons se vident sans bruit; tout le monde espère d'ailleurs que l'habile cardinal donnera bientôt la paix. Loin d'imiter l'imprudence du ministre Sublet de Noyers, qui s'était perdu pour avoir parlé trop haut en faveur de la reine, il se rapproche secrètement d'Anne d'Autriche, et lui persuade, à l'insu de tous, qu'il vaut mieux pour elle recevoir du roi la régence, même limitée, sauf à s'affranchir plus tard de toute espèce de tutelle. C'est par ses conseils que, le 20 avril, Louis XIII, malade à Saint-Germain, en présence d'une nombreuse assistance, règle l'administration du royaume pendant la minorité de son fils; Anne est régente, le duc d'Orléans lieutenant général du royaume; mais les grandes affaires doivent être résolues par un conseil, composé de Condé, Mazarin, Seguier, Bouthillier et Chavigny. Mazarin est spécialement chargé de désigner pour les fonctions ecclésiastiques; la reine signe et jure sans résistance, mais écrit aussitôt une protestation secrète; puis le roi nomme le cardinal pour présenter le dauphin au baptême avec la princesse de Condé (21 avril). Il meurt le 14 mai. Le 18, dans un lit de justice au parlement, Anne d'Autriche, revêtue d'habits de deuil, accompagnée du jeune roi de cinq ans, qui sera Louis XIV le Grand, réclame les conseils de l'auguste compagnie; le duc d'Orléans, puis le prince de Condé se lèvent « pour remettre à la reine tout le pouvoir, et rendre ses volontés sans bornes ». Le testament de Louis XIII est singulièrement modifié; la reine a la régence absolue; le duc d'Orléans se contente du vain titre de lieutenant général du royaume, et le parlement, dit Voltaire, se regardant comme le tuteur des rois, chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Mazarin n'avait pas paru à la séance, et on disait qu'il allait partir pour l'Italie; le soir, on apprend au Louvre qu'Anne l'a nommé chef de son conseil; mais il n'acceptait, pensait-on, qu'à la condition de se retirer à la paix générale. Les impatients, qui rêvaient une réaction complète, furent désappointés; mais le plus grand nombre se félicitaient, en espérant la fin de la guerre et une régence douce et heureuse.

remets mon ouvrage entre les mains, sous l'aveu de notre bon maître, pour le conduire à la perfection, et je suis ravi qu'il recouvre en votre personne plus qu'il ne sauroit perdre en la mienne. Ne pouvant, sans faire tort à votre vertu, vous recommander autre chose, je vous supplierai d'employer les prières de l'Église pour celui qui meurt,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

ARMAND, cardinal, duc de Richelieu.

Mazarin doit garder le pouvoir jusqu'à sa mort, pendant dix-huit ans, comme Richelieu; son ministère est assurément l'un des plus importants de l'histoire de France. Ses talents et son heureuse étoile l'avaient élevé au premier rang; l'intelligence et l'affection de la reine firent le reste, et le soutinrent contre tous dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Anne était pleine d'inexpérience et d'orgueil, incapable d'un travail sérieux; Mazarin, initié à tous les secrets de l'État, habile, fécond en ressources, travailleur infatigable, préparait toutes les affaires et exposait toutes les questions avec une netteté parfaite, en lui laissant l'honneur facile de paraître les résoudre. Puis il avait pour la régente l'avantage inappréciable d'être sans liens avec les factions princières; il devait tout au roi, et ne pouvait être quelque chose que par la royauté: Anne le comprit dès le premier jour. De plus, elle était femme, et Mazarin ne tarda pas à lui plaire. Les contemporains ont vanté « sa taille élégante, son teint vif et beau, son front large et majestueux, ses yeux noirs, ses cheveux châtains un peu crépus, sa barbe noire relevée avec le fer, etc. C'était l'homme du monde le mieux fait; son esprit était fin, insinuant, d'une sévérité inaltérable; il était d'une société charmante. » Comment la reine n'aurait-elle pas été séduite par les qualités de son ministre? Elle touchait à sa quarante-deuxième année; mais elle avait été l'une des beautés de la cour. Oisive et passionnée, vraie princesse espagnole, après les persécutions et les disgrâces du dernier règne, elle devait goûter avec délices la douceur des galanteries et des hommages romanesques. Mazarin n'eut pas de peine à gagner son cœur. « Il avait sur elle cet empire qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, et avec assez de fermeté pour persister dans son choix. » (Voltaire).

Au commencement de la régence, tout est joie et bonheur: la France était triomphante au dehors avec d'Enghien et Turenne; à l'intérieur les exilés accouraient partager la fortune d'une reine, qui ne savait rien refuser; c'était *l'âge d'or*, chanté par les poëtes. Bouthillier, le

surintendant, fut, il est vrai, renvoyé; Chavigny, secrétaire d'Etat des affaires étrangères, voulut partager la disgrâce de son père; mais Mazarin ne semblait occupé que des affaires étrangères; il était poli, affable pour tout le monde, d'une extrême simplicité, incertain de la durée de son pouvoir, et surtout large et généreux à l'égard des courtisans (1). Cependant une cabale se forme contre son pouvoir, c'est celle des *Importants;* « quelques esprits chagrins, qui avaient la mine de penser creux, » se groupent autour du duc de Beaufort, présomptueux, plein d'ostentation, et de l'évêque de Beauvais, grand-aumônier de la reine, aussi incapable que vertueux. La duchesse de Chevreuse, revenue de son exil, se croit toute puissante, et veut s'imposer à Mazarin, qui se défend avec coquetterie, faisant toujours espérer et n'accordant rien. Elle entre dans la cabale de Beaufort; mais Mazarin avait pour lui l'appui du duc d'Orléans et des Condé; il venait d'être le parrain d'un fils du duc d'Enghien, dont il préparait les victoires. La querelle bien connue des duchesses de Montbazon et de Longueville excite la cabale; Beaufort veut venger la première, qui vient d'être éloignée de la cour, et forme le projet d'assassiner le cardinal, lorsqu'il se rendrait le soir de son hôtel de Clèves, près du Louvre (2). Mazarin, dans de longues conversations avec la reine, s'était facilement rendu maître de sa volonté, malgré tous les efforts de son entourage, de M[es] de Hautefort et de Senecey, de l'évêque Cospéan, et du valet de chambre La Porte, etc. D'ailleurs, pour satisfaire la cabale, il aurait fallu renoncer à toutes les conquêtes faites par Richelieu au profit de la royauté, et Anne d'Autriche devait désormais se montrer jalouse de conserver pour elle et pour son fils l'autorité qui venait de lui être confiée. Aussi, le 2 septembre, Beaufort est arrêté au Louvre et conduit à Vincennes; Vendôme son père, Mercœur son frère, l'ambitieux Châteauneuf sont éloignés; les comtes de Montrésor, de Béthune, Saint-Ybar, etc., sont exilés; l'évêque de Beauvais est renvoyé dans son diocèse, et M[me] de Chevreuse se retire à Dampierre, puis à son château du Verger. Peu après (avril 1644), M[me] de Hautefort, qui continuait de blâmer les assiduités de Mazarin près de la reine, lassa par son importunité, et reçût l'ordre de ne plus se présenter. Mazarin resta seul maître du pouvoir; la reine adopta dès lors ses préférences et ses inimitiés, et, dans son intérieur même, elle disgrâcia ses femmes et ses serviteurs d'après les suggestions du ministre, jaloux de toute autre influence. Lorsque la régente alla habiter le Palais-Royal, le cardinal, qui logeait au Louvre depuis la découverte du complot, s'établit à côté d'elle, dans la cour donnant sur la rue des Bons-Enfants, « où il y avait sentinelle et corps de garde, comme aux autres issues ». A l'exception des Importants, tout le monde fut à peu près satisfait; on eut même plus de considération pour Mazarin, que l'on crut capable de hardiesse et de vigueur.

Jusqu'en 1648, la France fut tranquille à l'intérieur; le cardinal put alors s'occuper librement des grands intérêts du dehors; il aida Charles I[er] de quelques secours, et négocia avec les chefs de l'armée écossaise, pour les réunir au roi, qui ne pouvait se résigner à abandonner l'épiscopat. En 1644, à la mort d'Urbain VIII, le cardinal Pamfili devint pape, sous le nom d'Innocent X, au grand mécontentement de Mazarin, qui le savait ennemi de la France et qui avait contre lui d'anciens griefs personnels; l'on attribua même à son déplaisir une maladie qui mit ses jours en danger, et pendant laquelle la reine lui donna les preuves de la plus grande affection (oct. 1644). Innocent X avait refusé le chapeau de cardinal au frère de Mazarin, archevêque d'Aix (nov. 1645), et forcé les Barberini à se réfugier en France auprès de leur ancien protégé, qui les accueillit dans son palais (janv.-mars 1646). Le ministre se vengea en effrayant le pape par la guerre des Présides (1646), et le força de céder (*voy.* Innocent X). Mais c'était surtout contre l'Autriche et l'Espagne que la France déployait ses efforts; les armes françaises triomphaient à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingue, à Zusmarshausen, à Lens (*voy.* Condé, Turenne), pendant que les négociateurs, dirigés par Mazarin, poursuivaient la paix au congrès de Munster (*voy.* d'Avaux, Servien). Les chefs des Importants, et plus tard les Frondeurs, pour gagner de pacifiques magistrats et se donner les airs de protecteurs du peuple, accusèrent le premier ministre d'avoir prolongé la guerre dans un intérêt égoïste; de nos jours encore on lui a reproché d'avoir voulu profiter de la lutte pour avoir de grosses armées, s'assurer des princes et les éloigner de Paris par de grands commandements militaires, pour imposer plus facilement de nouvelles taxes et disposer de beaucoup d'argent. Mazarin, lui aussi, voulait la paix, mais solide et glorieuse; il voulait achever l'œuvre de Richelieu et immortaliser son nom par un grand traité; mais les difficultés qu'il rencontrait au dehors étaient énormes, et les intrigues des seigneurs n'ont pas peu contribué à encourager l'Espagne à ne pas faire la paix. En 1643, Mazarin avait adjoint au comte d'Avaux, l'oncle de Lionne, Abel Servien, qui avait toute sa confiance; pour prix des services et des victoires de la France, il voulait enlever à l'Allemagne l'Alsace et quelques places fortes sur le Rhin; en échange de la Catalogne, soulevée et occupée par nos armes, il espérait

(1) « On voyait, dit le cardinal de Retz, sur les degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné les humains, un successeur doux et benin, qui ne voulait rien, qui était au désespoir de ce que sa dignité de cardinal ne lui permettait pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, qui marchait dans les rues avec deux petits laquais derrière son carrosse. »

(2) *Mém. de H. de Campion.*

arracher à l'Espagne les Pays-Bas, « qui formeraient à Paris un boulevard inexpugnable, et ce serait alors véritablement qu'on pourrait l'appeler le cœur de la France, et qu'il serait placé dans l'endroit le plus sûr du royaume » (1). Il envoya de Lionne en Espagne pour proposer le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse; et ses vues allaient même plus loin que les Pays-Bas. « Car, disait-il, l'infante étant mariée à Sa Majesté, nous pourrions aspirer à la possession des royaumes d'Espagne, quelque renonciation qu'on lui en fît faire, et ce ne serait pas une attente fort longue, puisqu'il n'y a que la vie du prince son frère qui peut l'en exclure. » Le comte d'Estrades allait en Hollande, pour faire agréer aux alliés de la France les arrangements proposés; il devait chercher à gagner le prince d'Orange et offrir Anvers au commerce hollandais. Mais les États généraux commençaient à s'effrayer sérieusement des progrès de la France et la redoutaient pour voisine; malgré les efforts de Mazarin, ils traitèrent séparément avec l'Espagne, et lui donnèrent ainsi la facilité de se retirer des négociations de Munster. La paix de Westphalie ne réconcilia la France qu'avec la branche allemande de la maison d'Autriche; deux traités furent signés le 24 octobre 1648; l'un à Munster, entre la France et l'Empire, l'autre à Osnabruck entre l'Empire et la Suède; nous obtenions la cession définitive des Trois-Évêchés; Pignerol; les landgraviats de haute et basse Alsace; la préfecture des dix villes impériales : Haguenau, Colmar, Schelestadt, Weissembourg, Landau, Obernheim, Rosheim, Munster, Kaiserberg et Turckheim; puis Brisach et son territoire, enfin le droit de tenir garnison dans Philipsbourg. Tous nos alliés, surtout les Suédois, recevaient de grands avantages; l'Autriche était forcée de renoncer à ses espérances ambitieuses de domination absolue sur l'Allemagne; l'équilibre européen était constitué. « La France veut la paix et la fera glorieuse. » Cette parole de Mazarin était enfin réalisée (2).

L'Espagne n'avait pas voulu traiter,par orgueil et surtout parce qu'elle voyait la France prête à consumer ses forces dans de misérables guerres civiles. Mazarin n'avait pas prévu la crise qui allait compromettre sa politique et son pouvoir: la reine, qui lui était complétement dévouée, l'avait nommé surintendant de l'éducation du roi (9 mars 1646); il n'était plus le ministre modeste et simple des premiers jours; sa fortune avait tout à coup grandi considérablement; il faisait construire et embellir le magnifique palais Mazarin, l'une des merveilles de Paris et de la France entière; il présidait aux fêtes brillantes de la cour; il introduisit dans le royaume l'opéra italien; le 14 décembre 1645, des comédiens italiens jouèrent dans la grande salle du Petit-Bourbon *La Folle supposée*, de Jules Strozzi, avec décorations, machines, etc., de l'invention de Torelli, et des ballets de Balbi; le 5 mars 1647 il fit représenter au Palais-Royal l'opéra d'*Orphée*, dont les machines coûtèrent, dit-on, plus de 400,000 livres. Il ne craignait pas de donner à son frère, devenu cardinal de Sainte-Cécile, la vice-royauté de Catalogne; enfin, tant était grande sa sécurité, il faisait venir d'Italie trois de ses nièces, Anne-Marie Martinozzi, Laure et Olympe Mancini, avec le jeune Paul Mancini (août 1647); elles furent élevées à la cour, et la reine s'en occupait comme de ses propres enfants. Était-ce, comme il l'écrivait au cardinal Barberini, pour ajouter à ses services ce nouveau titre de grande naturalisation? Ou plutôt ne voulait-il pas avoir en réserve, comme autrefois Richelieu, de quoi intéresser plusieurs grandes familles à la conservation de son pouvoir et se préparer des instruments de règne?

Mazarin, presque égal à Richelieu comme diplomate, n'avait pas le génie de son maître pour l'administration; de 1643 à 1648, il avait laissé les abus et les désordres s'introduire partout. Pour payer les frais de la guerre, les exigences des grands, les fêtes de la cour, les dilapidations des financiers, il fallait augmenter les impôts, vendre les fonctions publiques, multiplier indécemment les charges, recourir à toute espèce de moyens vexatoires ou ridicules. Les spéculations impudentes du surintendant Particelli (*voy.* ce nom) excitèrent peu à peu le mécontentement; ainsi il retranchait les rentes, même celles de l'hôtel de ville, empruntait à 15, à 20 pour 100, rendait les contribuables solidaires les uns des autres, faisait prendre les meubles et les bestiaux des laboureurs, qui tardaient à payer; si l'on en croit les contemporains, il y eut en 1646 vingt-trois mille personnes emprisonnées par les agents du fisc, et cinq mille moururent dans les prisons. Il y avait encore chez le peuple, surtout dans les villes, quelques vagues instincts de liberté; la noblesse n'avait pas renoncé à ses vieilles prétentions; les parlements brûlaient du désir de s'ériger en corps politique, en protecteurs du peuple. L'origine étrangère du ministre, son caractère fin et souple, mais qui n'imposait pas, sa passion pour l'argent, la nature équivoque de ses relations avec la reine, augmentaient la hardiesse et servaient de prétexte aux déclamations et aux entreprises des ambitieux. Voilà les causes principales des troubles qui amenèrent cette guerre civile, si bien nommée d'un jeu d'enfants, *guerre de la Fronde*.

Plusieurs fois depuis 1644 le parlement de Paris s'était opposé à l'enregistrement d'édits bursaux, notamment à l'édit du Toisé (1644) et à l'édit du Tarif (1646); son opposition lui gagnait peu à peu la faveur populaire. Au commencement de 1648 les discussions deviennent plus vives, au sujet de six nouveaux édits portés au parlement, mais surtout à cause de la

(1) *Mém. du cardinal aux plénipotentiaires français à Munster*, 20 janv. 1646.

(2) *Lettre au duc de Longueville*, 22 juin 1647.

création de douze charges de maîtres des requêtes. C'est une question d'intérêts privés qui donne le signal; car au même moment le parlement enregistrait un emprunt forcé, à la condition que les magistrats en seraient exempts, et que le poids en retomberait sur les gens de finances. Les esprits étaient échauffés, lorsque le conseil, pour avoir de l'argent, décide imprudemment que le droit annuel, ou *paulette*, sera renouvelé, pourvu que les officiers des cours souveraines, de finances et de justice, payent quatre années de leurs gages; le parlement de Paris était seul exempté de cet impôt, dans un intérêt fiscal principalement; mais les maîtres des requêtes étaient exclus de la continuation du privilége (29 avril). Aussitôt le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le grand conseil signent l'arrêt d'union (13 mai), « pour servir le public et le particulier, et réformer les abus de l'État », mais aussi pour défendre leurs priviléges menacés. Malgré la reine, qui a supprimé le droit annuel et cassé l'arrêt d'Union, leurs délégués s'assemblent dans la grande chambre de Saint-Louis; Mazarin, qui a le tort de trop mépriser ses ennemis, et qui espère les séduire ou les diviser, conseille de céder (30 juin). Mais les magistrats, enivrés de leur importance, s'érigent en sénateurs, ne songent plus qu'à réformer l'État, détruisent les intendants, cette belle création de Richelieu, décrètent la réduction des tailles, défendent de lever des impôts, si ce n'est en vertu d'édits librement vérifiés, etc., etc.; mais surtout ils s'occupent de maintenir et d'agrandir les priviléges du parlement. Particelli était destitué; on établit une chambre de justice pour faire rendre gorge aux traitants; et les parlements de France adhèrent aux résolutions de la chambre de Saint-Louis. Anne d'Autriche était lasse de tous ces attentats contre l'autorité royale; vainement Mazarin lui reprochait d'*être brave comme un soldat qui ne connaît pas le danger*. « Monsieur le cardinal est trop bon, disait-elle : il gâtera tout pour vouloir toujours ménager ses ennemis. » Elle voulut en finir par un coup d'État; et le jour même où l'on chantait un *Te Deum* pour la victoire de Lens (26 août) elle fit arrêter plusieurs membres du parlement, entre autres le conseiller Broussel, que ses cheveux blancs, ses vertus privées et ses déclamations contre le gouvernement avaient rendu cher au peuple. Ce fût le signal de l'émeute violente connue sous le nom de *journée des barricades* (27 août). La régente, menacée jusque dans son palais (*voy.* Molé, Retz), fut forcée de relâcher les prisonniers; le pouvoir fut déconsidéré par cette preuve d'impuissance, et Mazarin se vit attaqué désormais avec une violence de jour en jour plus furieuse.

Le cardinal refuse les offres de Condé, qui lui proposait de revenir avec son armée; mais il entraîne la cour à Ruel (13 sept.), fait arrêter Chavigny, et exiler en Berry Châteauneuf, qu'il croyait à tort chefs de la cabale des opposants. Le 22 septembre, il est attaqué violemment dans le parlement, surtout par le président Viole, qui demande de renouveler l'arrêt de 1617 contre les étrangers; les déclamations continuent les jours suivants. Mazarin, effrayé, désire un accommodement; des conférences s'ouvrent à Saint-Germain, et le 24 octobre la régente signe la fameuse déclaration qui donnait force de lois à la plupart des articles votés par le parlement; c'était le jour même de la conclusion du traité de Westphalie.

La réconciliation était mensongère : pendant que Mazarin se rapproche complétement de Condé, qu'il a gagné par le don de Stenay, Jametz, Dun, Clermont en Argonne, Varenne (décembre), le parlement se plaint de l'inexécution de la Déclaration; le peuple manifeste son mécontentement par des émeutes; la *Requête des trois états du gouvernement de l'Ile de France au Parlement de Paris contre Mazarin* donne le signal de ces placards injurieux, si connus sous le nom de *mazarinades*. « La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appelait que Dame Anne, et si l'on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'État à son amitié pour Mazarin, et ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons et ces vaudevilles, monuments de plaisanterie et de malignité qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu. » (Voltaire.) La France se divisa en *frondeurs* et en *mazarins*; on se préparait bruyamment à la guerre civile. Probablement d'après l'avis de Condé, il fut décidé que l'on bloquerait Paris, pour punir le peuple et le soulever par la souffrance contre les factieux; la cour quitta secrètement la ville, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, et vint s'établir à Saint-Germain, où la régente rendit une ordonnance qui transférait le parlement à Montargis. La première guerre de la Fronde était commencée (*voy.* Condé, Longueville, Retz, Larochefoucault, Molé, etc.); le ministre était le principal objet de la haine du parlement, des déclamations des seigneurs, qui venaient offrir aux magistrats leurs services intéressés, des clameurs du peuple, que les pamphlets égaraient. Le 8 janvier, à l'unanimité, moins une voix, le parlement le déclare perturbateur du repos public, ennemi du roi et de son État; et lui enjoint de se retirer sous huit jours du royaume; le 13 il ordonne que tous les biens, meubles et immeubles, ainsi que les revenus des bénéfices du cardinal soient saisis; le 21 il rédige des remontrances à la reine, pour attaquer le despotisme ministériel, et lui demander de livrer Mazarin entre les mains de la justice. Tandis que la cour répond par une déclaration de lèse-majesté contre le parlement et

ses fauteurs, le cardinal, dans une lettre adressée aux prévôts, échevins et bourgeois, se justifie avec habileté, et accuse avec raison le parlement de servir les ennemis de la France par cette diversion (23 janv.). Les faits viennent à l'appui de ses paroles; Mazarin repoussait les offres des Espagnols, qui demandaient la paix à de belles conditions pour eux. Tandis qu'on recevait à Paris leurs agents, tandis que les généraux frondeurs traitaient avec l'ennemi, il proposait de soumettre les réformes demandées à une assemblée des états généraux, et le parlement s'y opposait, se portant, sans aucun titre, comme le seul interprète de la nation. Au moment où le peuple, égaré par les factieux, criait partout « *pas de paix, pas de Mazarin* », lorsqu'on vendait les meubles précieux du cardinal, sauf sa belle bibliothèque, formée par Gabriel Naudé, et généreusement ouverte au public, les magistrats les plus sages, qui commençaient à s'effrayer des suites de la révolte, négocièrent à Ruel avec le duc d'Orléans, Condé, Mazarin lui-même; et le premier président Molé, outrepassant heureusement ses pouvoirs, signa la paix (11 mars). Vainement le peuple poussa des cris de fureur; vainement les grands, déçus dans leurs folles espérances, se déclarèrent prêts à renoncer à toutes leurs prétentions si Mazarin s'éloignait (28 mars); le cardinal se contenta de leur faire de belles promesses, et la paix fut publiée le 2 avril. Néanmoins les troubles ne sont pas apaisés; l'agitation règne dans les provinces, les impôts ne sont pas payés, les paysans gémissent, les intrigues redoublent et les pamphlets continuent à se répandre. Les mazarinades publiées depuis le commencement de la Fronde étaient innombrables, soit en prose, soit en vers, et Naudé, qui répondait spirituellement, au nom du cardinal, dans son *Mascurat*, en comptait déjà plus de neuf cents; la plupart sont des pièces burlesques, où l'on se moque surtout du ministre, de son accent italien, de ses habitudes efféminées; on l'accuse de la paix de Westphalie, de la révolte de Naples, de la prolongation de la guerre avec l'Espagne; le ton est plus grossier que mordant, plus cynique que railleur quand on attaque les amours du cardinal et de « madame Anne », ou quand on raille impitoyablement ses jeunes nièces, récemment arrivées. Guy Patin avait bien raison d'écrire alors : « On a fait courir ici quantité de papiers volants contre le Mazarin; mais il n'y a encore rien qui vaille »; et notre jugement est volontiers celui du cardinal de Retz, lorsqu'il dit: « Il y a plus de soixante volumes de pièces composées dans le cours de la guerre civile, et je crois pouvoir dire avec vérité qu'il n'y a pas cent feuillets qui méritent qu'on les lise. »

On a calculé que de 1649 à 1652 plus de quatre mille écrits satiriques furent dirigés surtout contre Mazarin, sans compter d'innombrables caricatures. Le cardinal semblait insensible aux injures, et, comme dit Mme de Motteville, « jamais homme, avec autant d'autorité et parmi tant d'ennemis, n'a eu plus de facilité à pardonner ». Il est vrai que Mazarin oubliait aussi bien les services que les injures.

Le cardinal ministre avant de ramener la cour à Paris eut le bon esprit de s'occuper des frontières, menacées par les Espagnols; le 9 mai il passa à La Fère la revue de l'armée d'Allemagne; le 28 juillet il visita à Saint-Quentin les soldats, et en fut bien accueilli. « Il avait ainsi donné aux Parisiens le temps d'éteindre ce reste de feu qui allumait encore leurs esprits. » Enfin le roi rentra à Paris le 18 août. « Le Mazarin, si haï, était à la portière avec monsieur le Prince... Les uns disaient qu'il était beau, les autres lui tendaient la main et l'assuraient qu'ils l'aimaient bien; d'autres disaient qu'ils allaient boire à sa santé. » (Mme de Motteville.)

Mais Condé, fier de ses services et de sa gloire, excité par Mme de Longueville, entouré de de la jeune noblesse, des *petits-maîtres*, comme on les nommait, voulut tout dominer : il se montra plein d'exigence pour lui et ses nouveaux amis, refusa le commandement des armées, et se réjouissait de l'échec de Cambrai; il accusait le cardinal d'ingratitude, formait opposition à des projets d'alliance entre les ducs de Mercœur et de Candale et les nièces de Mazarin; ne se contentait pas de le forcer par traité à ne pas marier ces jeunes filles sans son consentement, mais se moquait ouvertement de lui, l'insultait grossièrement, soutenait la révolte de Bordeaux, par haine pour le duc d'Epernon; et, après avoir outragé la reine comme femme, dans l'affaire de Jarzé, il faisait tant de bruit que l'on était contraint de rappeler l'impudent marquis (*voy.* Condé). Condé se crut le maître; mais il s'était rendu insupportable par ses emportements, son avidité, sa jactance théâtrale; il méprisait hautement les parlementaires, et n'avait pas épargné plusieurs des chefs de la vieille Fronde, Beaufort, Gondi, etc. Mazarin et la reine se rapprochèrent de leurs anciens ennemis; ils promirent beaucoup à Gondi, dans des entrevues secrètes, gagnèrent le duc d'Orléans, et firent arrêter Condé, Conti, son frère, et Longueville, leur beau-frère, qui se trouvaient ensemble au Palais-Royal pour une séance du conseil (18 janvier 1650). Personne ne réclama au parlement contre cette arrestation illégale; le peuple fit même des feux de joie, en apprenant que les princes étaient à Vincennes; mais on n'en a pas moins reproché à Mazarin d'avoir mis sa politique en contradiction avec sa nature, et surtout d'avoir fourni à ses ennemis un nouveau grief contre lui et donné un chef redoutable à un parti qui n'en avait point. On connaît le mot de Condé cité par Bossuet dans l'oraison funèbre du prince : « Je suis entré en prison le plus innocent des hommes; j'en suis sorti le plus criminel. »

En effet le triomphe du cardinal ne fut pas de longue durée; il avait, il est vrai, déployé beaucoup d'activité, en Normandie, contre Mme de Longueville, bientôt forcée de fuir à Stenay, auprès de Turenne (février); en Bourgogne, contre les partisans des princes (mars-avril); en Champagne, à La Fère, à Saint-Quentin, pour opposer du Plessis-Praslin aux Espagnols et à Turenne (mai-juin). Mais la Guyenne, toujours mécontente de son gouverneur, le duc d'Épernon, donna asile à la famille de Condé, que Mazarin avait eu l'imprudence de laisser fuir loin de Chantilly (mai); et malgré de nouvelles concessions faites aux frondeurs, le parlement commença à se déclarer pour les princes, au moment où la cour se dirigeait contre Bordeaux (juillet-août). Pendant que l'armée royale pacifie la Guyenne, et que la princesse de Condé traite avec la régente (1er octobre), le peuple de Paris accuse Mazarin d'avoir voulu faire assassiner le duc de Beaufort, dont le carrosse avait été attaqué par les voleurs; et déjà des images du cardinal sont pendues à des potences. Il a toujours le tort de trop mépriser ses ennemis et de ne pas tenir ses promesses: il fait refuser dans le conseil le chapeau de cardinal, vivement sollicité par Gondi. Alors, par l'intermédiaire de Mme de Rhodes et surtout de la princesse palatine, le coadjuteur se rapproche du parti des princes, et les meneurs de la vieille Fronde se réunissent aux « petits-maîtres, » sous les auspices du duc d'Orléans, que Gondi domine aisément.

Mazarin cependant redoublait d'activité; de retour de Bordeaux à Paris, le 15 novembre, il va, dès le 1er décembre, rejoindre du Plessis-Praslin en Champagne; il contribue à la retraite de Turenne et à la défaite des Espagnols, qu'il commandait, près de Rethel (15 décembre). Mais à Paris ses ennemis ne cessent de déclamer contre « l'étranger, auteur de toutes les calamités du royaume »: la princesse de Condé, Mlle de Longueville, réclament au parlement la liberté des princes, qui avaient été transférés de Vincennes à Marcoussis, puis au Havre. Les princes lui adressent leurs requêtes; Gondi, Beaufort les appuient; enfin, le parlement se déclare ouvertement pour les prisonniers (30 décembre), pendant que Mazarin, refusant les soldats qui lui étaient offerts par du Plessis, rentre seul à Paris (31 décembre). Ennemi des moyens violents, il espère encore triompher par la ruse et l'adresse; il négocie avec tout le monde, cherche surtout à se rapprocher des princes, par l'intermédiaire du comte de Bouteville et de Larochefoucauld; mais il perd un temps précieux, et enhardit ses ennemis. Le parlement adresse à la reine d'insolentes remontrances, et Molé lui-même ose traiter la politique de Mazarin de politique infortunée, en proclamant l'innocence des princes (20 janv. 1651). Après une scène assez vive au Palais-Royal, dans laquelle Mazarin appliquait aux brouillons de France les noms de Cromwell et de Fairfax (31 janv.), le duc d'Orléans se réfugia au Luxembourg, et le parlement, excité par le coadjuteur, rendit un arrêt pour demander la liberté des princes et l'éloignement du ministre (4 février); puis il enjoignit à tous les agents de la force publique de n'obéir qu'à Gaston (6 fév.); et la noblesse, ainsi que le clergé, qui tenaient alors des assemblées à Paris, déclarèrent s'unir au duc d'Orléans.

Mazarin, véritablement atterré, sort de Paris, le soir du 6 février, accompagné de deux gentilshommes, et se retire à Saint-Germain. La reine devait-elle aller le rejoindre avec le jeune roi? Voulait-elle recommencer la guerre, pour défendre son ministre et son ami? Toujours est-il que le parlement la remercie d'avoir éloigné le cardinal, rend un arrêt contre lui et ses parents (9 février), obtient des ordres pour la liberté des princes (11 fév.), tandis que les milices bourgeoises gardent les portes de Paris, enveloppent le palais, et retiennent comme prisonniers le roi et la reine (nuit du 9 au 10 fév.). Alors Mazarin se résigne, « lui timide et tremblant aux approches d'une disgrâce, se retrouve ferme et patient dans la disgrâce même ». Muni d'une lettre de la reine, il va lui-même au Havre annoncer aux princes qu'ils sont libres (13 fév.). Voulait-il se faire un mérite de cette action? Ou ne pensait-il pas plutôt préparer de nouvelles divisions parmi ses ennemis? Pendant que les princes rentrent à Paris et sont déclarés innocents (16-25 fév.), Mazarin s'achemine vers l'exil, poursuivi par les arrêts de tous les parlements: il se rend par Réthel à Clermont en Argonne, où le maréchal de La Ferté-Senneterre lui fait un accueil magnifique (10 mars); Fabert, gouverneur de Sedan, lui offre ses services; il se repose à Bouillon (12 mars); mais la reine est forcée de lui écrire pour qu'il s'éloigne encore plus de la frontière (14 mars); enfin, il vient s'installer à Brühl, près de Cologne, dans le château de son ami l'électeur, avec ses nièces et son neveu, qu'il avait pris en chemin, près de Péronne (6 avril). Le 11 mars le parlement de Paris avait rendu contre lui un arrêt violent, pour *informer plusieurs crimes d'État à lui imputés;* il était enjoint de se saisir de sa personne dans tous les lieux de l'obéissance du roi où il serait trouvé, et dès à présent tous ses biens et revenus demeureraient saisis à la requête du procureur général.

Mazarin resta dans son exil jusqu'à la fin de l'année; mais de Brühl il ne cessait de diriger les affaires par les nombreux serviteurs qu'il avait laissés auprès de la reine, et surtout par le secrétaire d'État Le Tellier, et par Servien et Lionne, qui étaient dévoués à sa fortune; enfin, il entretenait une correspondance active et secrète avec Anne d'Autriche, qui lui conservait un attachement inaltérable par orgueil, par intérêt, par affection. Elle a été publiée dans ces dernières

années; les uns n'y ont vu que plaintes amères, soupçons odieux contre ses propres agents, lamentations perpétuelles sur ses privations et sa misère, maladive impatience du retour, intrigues avortées et projets incohérents; d'autres nous montrent Mazarin, qui parle à sa princesse en véritable héros de roman, « qui ne songe qu'à lui donner de belles marques de sa passion; qui rêve, pour arriver jusqu'à elle, des choses étranges, extraordinaires; qui hasarderait mille vies pour la revoir (1). » Il y a du vrai dans ces appréciations; ces lettres éclairent d'un demi-jour les relations singulières du ministre fin et galant avec la reine espagnole, toujours vaine de sa beauté, malgré ses cinquante ans. Mais Mazarin n'est pas toujours chagrin ou ridicule dans cette correspondance, lorsqu'il s'oppose, par exemple, aux énormes concessions exigées par Condé; lorsqu'il écrit : « Le cardinal, aimant comme il fait le service du roi, eût été au désespoir de se voir rétabli par un moyen qui est si préjudiciable à l'État »; lorsqu'il rapproche la cour du coadjuteur, et montre quel profit l'on peut tirer des fautes de Condé, bientôt aux prises avec la reine et avec ceux qui ont travaillé à sa délivrance. Mazarin savait aussi parler le langage d'une éloquente indignation, lorsqu'il répondait à la déclaration, pleine d'outrages et d'absurdes accusations, que Condé et le parlement avaient dictée à la reine contre lui (5 sept.). « Le roi et la reine, écrivait-il, m'ont déclaré un traître, un voleur public, un insuffisant, et l'ennemi du repos de la chrétienté, après les avoir servis avec tant de fidélité, sans aucun intérêt et avec tant de grands succès.... La seule et la plus grande grâce que je saurais recevoir, c'est d'être entendu et qu'on me fasse mon procès dans les formes..... Je demande l'honneur qu'on m'a ôté, et qu'on me laisse en chemise, renonçant de très-bon cœur au cardinalat et à mes bénéfices, desquels j'enverrai la démission avec joie, consentant volontiers d'avoir donné à la France vingt-trois années du meilleur de ma vie, et de me retirer seulement avec l'honneur que j'avais quand j'ai commencé à la servir. » (Lettre du 26 sept.). Ne trouve-t-on pas quelque chose de bizarre dans la situation du ministre lorsqu'on sait que le roi, aux premiers jours de sa majorité, lui envoyait secrètement les pouvoirs nécessaires pour négocier avec les Espagnols, et dans le même moment faisait publier une déclaration qui rejetait sur le cardinal tous les actes arbitraires commis pendant la régence, avec défense de jamais rentrer dans le royaume.

Cependant Condé, quittant Paris, s'était décidé à commencer la guerre civile dans la Guyenne, et déjà mendiait contre la France les secours de l'Espagne, et même des Anglais hérétiques. Mazarin songe aussitôt à rentrer en France, comme auxiliaire de la royauté; il s'établit à Huy (24 oct.), à Dinant (15 nov.), et reçoit du roi l'invitation formelle de venir le rejoindre. Avec l'aide du marquis de Navailles, du comte de Broglie et de son fidèle Colbert, il faisait des levées d'hommes dans le pays de Liége et sur les bords du Rhin. A cette nouvelle, le parlement s'émeut; on demande de renouveler contre Mazarin l'arrêt de 1569 contre Coligny; on défend sous peine de mort de lui livrer passage ou retraite (13 et 20 déc.). Mazarin part de Bouillon (21 déc.); il est reçu à Sedan par Fabert (24 déc.); puis avec six mille hommes, qui portent sa couleur, l'écharpe verte, il passe la Meuse (30 déc.), gagne Rethel et s'avance dans la Champagne avec d'Hocquincourt et La Ferté-Senneterre. Le parlement redouble ses arrêts, de plus en plus violents; la bibliothèque et les meubles du cardinal seront vendus, et « l'on prélèvera la somme de cent cinquante mille livres en récompense à qui, ou aux héritiers de qui, le livrerait mort ou vif, (29 déc.). Vainement des hommes généreux veulent sauver cette belle bibliothèque; Violette, trésorier de France, à Moulins, offre 45,000 livres pour la racheter; les enquêtes s'indignent, et l'assemblée générale du 11 janvier 1652 décide que les livres seront vendus pièce par pièce aux marchands. Mazarin en ressentit une vive douleur, et la perte de ses livres lui arracha une plainte éloquente (Lettre du 11 janvier). Malgré le parlement, à qui le roi venait d'annoncer officiellement qu'il avouait Mazarin, celui-ci traversa la France, et arriva à Poitiers, où était la cour, le 30 janvier. Le roi, déjà majeur, et son frère allèrent au-devant de lui (1). Alors la guerre se poursuivit activement; Mazarin avait recouvré toute son autorité, et maintenant il pouvait opposer à Condé l'épée et le génie de Turenne; on sait les détails de cette lutte, qui eut d'abord pour théâtre les rives de la Loire, d'Angers à Orléans, d'Orléans à Bleneau (2), et plus tard les environs de Paris. Au milieu des combats, lorsque les provinces étaient dans la plus affreuse misère, les intrigues et

(1) « Mon dieu! que je serois heureux, et vous satisfaicte, sy vous porviez voyr mon cœur, ou sy je pouvois vous escrire ce qui en est, et seulement la moitié des choses que je me suis proposé; vous n'auriéz grand' peyne, en ce cas, à tomber d'accord que jamais l'y a eue une amitié approchante à celle que j'ay pour vous. » Lettres publiées par M. Ravenel.

(1) Bossuet, dans l'oraison funèbre de Letellier, a condamné ce retour prématuré de Mazarin : « Deux fois, dit-il, ce grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps et s'éloigner de la cour : mais, il le faut dire, toujours il y voulait revenir trop tôt. » Le parlement, en effet, qui venait de déclarer Condé criminel de lèse-majesté, semblait disposé à se réconcilier avec la cour : le retour de Mazarin le rejeta dans l'opposition.

(2) La cour était à Gien; sans Turenne, qui sut arrêter la marche des rebelles victorieux, la reine et le cardinal tombaient entre les mains de leurs ennemis, « qui eussent mis la reine dans un cloître et fait un mauvais parti au cardinal, et, tenant la personne du roi, eussent gouverné à leur mode sous son nom. Le cardinal fut fort étonné, mais la reine ne témoigna pas de peur ». (Montglat). Cependant ce fut en pleurant qu'elle dit ensuite à Turenne : « Monsieur le maréchal, vous avez sauvé l'État. »

les négociations continuaient; Gourville au nom de Condé, le duc de Damville au nom de Gaston d'Orléans, puis l'exilé Charles Stuart, le duc Charles de Lorraine avec son armée d'aventuriers, s'interposeut vainement entre les deux partis. Mazarin assistait, avec le jeune roi, des hauteurs de Charonne, à la bataille du faubourg Saint-Antoine, où périt, en combattant avec bravoure, le jeune Paul Mancini, dont la fureur des partis ne sut pas même respecter le sort malheureux (2 juillet). Après l'odieux massacre de l'hôtel de ville, et l'union forcée de Paris avec Condé, la réaction commença contre les princes; on était las d'une guerre chaque jour plus coupable et plus désastreuse; on désirait ardemment la paix. Mazarin, qui depuis le commencement des troubles, était le principal objet de toutes les attaques, le grand prétexte de toutes les oppositions et de toutes les révoltes, paraissait le seul obstacle à la réconciliation. Il était encore poursuivi par la haine expirante des partis; et le parlement ordonna, le 24 juillet, la vente de ses statues et de ses tableaux, qu'il avait cependant donnés au roi, pour les sauver; le 6 août, il refusa, tant que Mazarin serait en France, d'entendre la lecture de la lettre du roi, qui le transférait à Pontoise; les magistrats fidèles, réunis dans cette ville, demandèrent également l'éloignement du cardinal (10 août). Mazarin avait depuis longtemps compris que son exil était momentanément nécessaire, pour ménager la transaction et sauver à ses ennemis la honte d'un démenti complet; il avait plusieurs fois offert de se retirer; enfin, le roi consentit à son départ (12 août), après avoir répondu à tous les outrages dirigés contre son ministre par un pompeux éloge du cardinal; et Mazarin s'achemina lentement vers son nouvel exil de Bouillon (19 août). Alors Paris se soumet, et le roi rentre en maître dans la capitale (21 octobre), pendant que Condé achève de se perdre, en se donnant aux Espagnols; les chefs de la Fronde sont punis par l'éloignement de la cour ou par l'exil; le cardinal de Retz, à qui Mazarin fait offrir la direction des affaires de France à Rome, se montre plus exigeant pour lui et pour ses amis; il recommence ses intrigues, il est arrêté au Louvre (19 décembre) et conduit à Vincennes.

Mazarin ne cesse pas de diriger toutes les affaires; pour dominer le parlement, désormais réduit à ses fonctions judiciaires, il se sert habilement du président Molé et de Fouquet, surintendant des finances et procureur général; ils prennent sur eux toutes les tristes sévérités à exercer; et sans en avoir l'odieux l'habile cardinal doit en recueillir le fruit. Son exil fut de courte durée. Inquiété à Bouillon par les Espagnols, il s'établit à Sedan (22 octobre); puis, avec quatre mille hommes, il passa la Meuse (23 novembre), entra à Saint-Dizier (1er décembre), et rejoignit Turenne, qui contenait les ennemis sur la frontière. Il assista à la prise de Bar-le-Duc (17 décembre), de Ligny (22), de Château-Porcien (12 janv. 1653), chassa les Espagnols de Vervins (28 janv.); et tandis que l'armée se reposait après cette rude campagne d'hiver, il prit avec Turenne la route de Paris. Le roi alla le chercher jusqu'au Bourget, et le ramena comme en triomphe au Louvre, où l'on avait préparé un somptueux festin; un feu d'artifice célébra cet heureux retour, qui fut accueilli par les acclamations du peuple (3 fév.): tous venaient saluer le ministre tout-puissant, et pour consacrer sa victoire une fête magnifique lui fut donnée à l'hôtel de ville (29 mars). D'abondantes aumônes avaient été par ses soins distribuées aux pauvres; une ordonnance royale annonçait à la bourgeoisie parisienne le payement, depuis longtemps suspendu, des rentes; et par une gracieuseté qui n'était pas sans malice, le cardinal faisait donner avis aux gens de lettres portés sur l'état des pensions d'envoyer leur quittance pour être payés sur-le-champ de ce qui leur était dû. Quelques mois après (août 1653), la pacification de Bordeaux termina les troubles de la Fronde, cette tentative impuissante, imprévoyante et illégitime du parlement, pour modérer l'autorité royale; cette turbulente coalition d'intérêts particuliers, cette dernière révolte des grands, moins avides encore de pouvoir que de charges de cour, de gouvernements, de pensions. Elle avait été pour le peuple une longue et désastreuse déception; il était désormais tout disposé à accepter l'ordre et le bien-être du gouvernement absolu de la royauté. A la fin de 1648, Mazarin écrivait dans l'un de ses carnets : « Je n'ay fayt mal à personne que aux enemys de la France; je n'ay rien pris d'elle; jé contribué à la conquette de beaucoup de places et de provinces touttes entières, sauf en prendre pas une, quelque offre que la bonté de la reyne, du consentement de la maison royale, m'en aye faitte. » Et l'on a pu dire récemment de lui : « Il a cette gloire unique, que dans sa longue carrière, parmi les dangers les plus capables de le pousser à de violentes représailles, et quelquefois dans une prospérité qui lui permettait l'impunité, il ne fit monter sur l'échafaud aucun de ses plus acharnés ennemis, pas même ceux qui avaient voulu l'assassiner; il n'en proscrivit aucun, et il les engagea presque tous par des transactions heureuses, à l'aide de son fidèle allié, le temps. « Le temps et moi, » disait-il souvent. Le temps et lui étaient venus à bout de l'aristocratie française, et le 3 février 1653 elle lui servait au Louvre de rempart et d'ornement. » (1)

Depuis son retour jusqu'au jour de sa mort, Mazarin est tout-puissant. « Chacun, dit un contemporain, s'accoutuma non-seulement à le souffrir, mais encore à l'encenser. » Il est le ministre du roi, qui, plein de déférence et de respect pour le cardinal, le laisse gouverner la

(1) M. Cousin, *La Fronde à Paris*.

France en toute liberté. Anne d'Autriche l'avait jusqu'alors soutenu au milieu de toutes les épreuves; elle semble désormais un peu délaissée; elle a peu de part dans le gouvernement: sa paresse et son éloignement pour les affaires l'aidèrent sans doute à se résigner facilement; mais elle dut se plaindre plus souvent du changement survenu dans leurs relations intimes; tous les mémoires contemporains parlent du refroidissement de Mazarin pour la reine Trouvait-il désormais plus ridicules ou moins utiles les apparences d'une passion romanesque? Faut-il croire, comme l'affirme la princesse palatine, duchesse d'Orléans, comme beaucoup l'ont supposé, qu'un mariage secret unissait Anne à Mazarin? Mais rien ne l'indique dans leur correspondance assez volumineuse, et jusque ici l'on n'a découvert aucune preuve de cette assertion. La toute-puissance de Mazarin s'explique d'ailleurs naturellement par ses services, son expérience et la jeunesse du roi, qui ne semblait pas pressé de régner (1).

Mazarin put alors reprendre avec vigueur et habileté la guerre contre l'Espagne et les négociations; pendant les troubles de la Fronde, les ennemis avaient reconquis plusieurs des positions importantes que nous leur avions jadis enlevées, Barcelone, Casal, Dunkerque, etc.; mais il faut rendre à Mazarin cette gloire qu'il n'avait jamais voulu regagner le pouvoir par un traité honteux ou onéreux, que l'Espagne aurait volontiers accepté. Maintenant, soutenu par le génie de Turenne, il allait poursuivre la réalisation de ses projets qu'il n'avait jamais abandonnés. La guerre eut lieu surtout dans le nord, vers les frontières de Champagne, de Picardie, d'Artois et de Flandre; et malgré l'épée de Condé, les Espagnols furent presque toujours vaincus (*voy* CONDÉ, TURENNE, LOUIS XIV). Des deux côtés, on rechercha avec un empressement peu glorieux l'alliance de Cromwell; des deux côtés on fit des offres magnifiques aux Anglais; et comme les Espagnols proposaient de reprendre pour eux Calais, il fallut que Mazarin promît de leur livrer Dunkerque, lorsqu'on l'aurait enlevé aux Espagnols; les négociations, conduites par Antoine de Bordeaux, seigneur de Neuville, furent sans doute habiles; mais l'intérêt de l'Angleterre décida seul le puissant protecteur. qui aspirait à la domination des mers, convoitait les riches galions de l'Espagne, et voulait surtout établir les Anglais aux Indes occidentales. Un traité de commerce entre la France et l'Angleterre fut signé à Westminster, le 3 novembre 1655, et publié le 9 décembre; il était avantageux à la France: on abandonnait, il est vrai, la famille royale des Stuarts; mais elle n'était pas indignement chassée, comme on l'a répété, puisque Charles s'était éloigné depuis dix-huit mois, et que le duc d'York continua encore pendant quelque temps de servir la France en Italie. Les négociations se poursuivirent; et le 23 mars 1657 le colonel Lockart, neveu de Cromwell, signa avec les ministres français une alliance offensive et défensive contre l'Espagne, à des conditions très-onéreuses pour la France, puisqu'on s'engageait à établir les Anglais sur le continent, en leur livrant Dunkerque. Mazarin avait longtemps reculé devant cette obligation; et pour se soustraire à cette dure nécessité il avait chargé de Lionne d'aller négocier la paix à Madrid (juillet 1656); vainement il offrit de céder sur toutes les conditions si Louis XIV épousait la fille de Philippe IV; c'était trop demander, puisque Marie-Thérèse était alors l'héritière de son père: l'orgueil et l'intérêt de l'Espagne d'une part, de l'autre les intrigues de l'empereur, qui espérait la main de l'infante pour son fils, firent échouer les négociations. Voilà ce qui justifie, a-t-on dit, la conduite de Mazarin. Ne s'est-il pas cependant montré facile à l'égard de Cromwell, qui s'était irrévocablement déclaré contre l'Espagne, dès 1655, en attaquant ses flottes et en s'emparant de la Jamaïque?

Les campagnes de 1657 et 1658 furent décisives; Turenne, avec les auxiliaires anglais, poursuivit les Espagnols, les battit complétement aux Dunes (14 juin 1658), s'empara de Dunkerque, et occupa une partie de la Flandre. Mazarin, qui pensait que le monde appartient à la fortune et à l'intelligence, n'hésita pas à traiter Cromwell comme un souverain légitime, et lui exprima ses regrets de ne pouvoir aller rendre en personne ses hommages au plus grand homme du monde; mais sa vanité dut être blessée lorsque Turenne refusa de lui écrire une lettre pour lui donner l'honneur d'avoir dressé le plan du siége et de la bataille des Dunes Mazarin dissimula son mécontentement; il avait besoin du grand général, surtout en ce moment; le jeune roi tomba malade à Bergues, fut transporté à Calais, et bientôt sembla près de mourir; beaucoup déjà entouraient le duc d'Anjou, frère de Louis XIV, et parlaient de faire arrêter Mazarin. Effrayé, il ordonna, dit-on, de transporter ses trésors à Vincennes, et réclama l'appui de Turenne et de du Plessis-Praslin; mais le roi fut bientôt hors de danger, et Mazarin put terminer glorieusement pour sa mémoire cette guerre, qui durait depuis 1635. L'Espagne était accablée; désormais sans ressources, elle avait perdu ses derniers alliés: Ferdinand III mourut en 1657. Mazarin envoya aussitôt à la diète de Francfort le

(1) Plusieurs pamphlets parlent du mariage de Mazarin avec la reine; « ils étoient liés par un mariage de conscience. dit l'un d'eux, et le père Vincent, supérieur de la mission, avoit ratifié le contrat. » — « La feue reine, écrit la Palatine dans ses lettres médisantes, a fait pire que d'aimer le cardinal, elle l'a épousé. » Il n'y a pas là de preuves suffisantes: mais, répète-t-on, les lettres, si passionnées, de Mazarin a Anne d'Autriche, ne prouvent-elles pas ce mariage? Elles prouveraient plutôt le contraire; Mazarin, marié secrètement à la reine, ne lui aurait pas écrit de cette façon. Attendons d'autres preuves.

maréchal de Gramont et de Lionne, avec la mission de faire nommer empereur, non pas Louis XIV, mais l'électeur de Bavière, ou, tout au moins d'affaiblir dans l'Empire la puissance de la maison d'Autriche Les ambassadeurs français ne purent empêcher l'élection de Léopold; mais ils travaillèrent avec succès à lui faire imposer les capitulations les plus onéreuses, et parvinrent à conclure la célèbre ligue du Rhin (14 août 1658), qui plaçait en réalité l'Allemagne sous la protection de la France (*voy.* Léopold Ier). Pour décider l'Espagne à la paix, Mazarin parut disposé à unir Louis XIV avec la princesse Marguerite, fille de Christine de France, duchesse de Savoie. La cour se rendit à Lyon (novembre 1658); et une entrevue eut lieu entre les princes; mais au même moment l'envoyé du ministre d'Espagne, don Antonio Pimentel, arrivait chez Colbert, l'homme de confiance du cardinal, avec une lettre de Philippe pour sa sœur Anne d'Autriche: le roi d'Espagne offrait sa fille à Louis XIV. Mazarin avait atteint son but; aussi les offres de l'Espagne furent agréées sur-le-champ; les princesses de Savoie furent tristement congédiées avec de vagues promesses, et les bases de la paix furent arrêtées dans le plus profond secret entre Mazarin, de Lionne et Pimentel. Une trêve de deux mois fut décidée le 7 mai, et les préliminaires de la paix furent signés le 4 juin 1659. Puis le cardinal partit pour les Pyrénées, avec un imposant cortége, au milieu des honneurs qui l'attendaient partout; mais, retardé par la maladie, il n'arriva à Saint-Jean-de-Luz que le 28 juillet. Après quinze jours perdus à régler les questions d'étiquette, les conférences s'ouvrirent le 13 août, dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, entre Mazarin et don Louis de Haro. Elles furent longues et pénibles; Mazarin déployait une finesse d'esprit, une persévérance, une fermeté admirables, pour lutter contre les défiances et l'orgueil obstiné du ministre espagnol, surtout au sujet du Portugal, du rétablissement de Condé et du mariage de l'infante. Enfin le traité des Pyrénées fut signé, le 7 novembre 1659: la France acquérait deux provinces, l'Artois et le Roussillon avec une partie de la Cerdagne, des portions importantes de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg; la Lorraine, désarmée, restait sous notre main; enfin des droits éventuels ou des prétentions considérables étaient acquis à Louis XIV, malgré les renonciations stipulées dans le contrat de mariage de l'infante. Mais le résultat moral était encore plus grand: les traités de Westphalie étaient complétés; les deux branches de la maison d'Autriche avaient été successivement forcées de s'humilier, de s'avouer vaincues. La glorieuse suprématie de la France en Europe ne pouvait plus être contestée, et l'heureux Mazarin avait le droit de dire que « *si son langage n'était pas français, son cœur l'était* ». Aussi fut-il bien accueilli par le roi, qui parcourait alors les provinces du midi, en attendant l'époque fixée pour le mariage; et tous s'inclinèrent respectueusement devant l'homme à qui le prince de Condé, enfin réconcilié, écrivait (24 décembre): « Quand je vous aurai entretenu une heure, vous serez bien persuadé que je veux être votre serviteur, et je pense que vous voudrez bien aussi m'aimer. » De Toulouse, la cour se rendit en Provence, pour y faire disparaître les dernières traces de la guerre civile. A Aix, ce fut Mazarin qui présenta Condé à Louis XIV (27 janv. 1660); Marseille fut sévèrement punie; puis le roi agit en seigneur souverain à Avignon (19 mars); il s'empara de la garde d'Orange, qui appartenait au jeune comte de Nassau, Guillaume (23 mars-1er avril). Alors la cour s'achemina lentement par Montpellier, où Turenne fut nommé maréchal général (5 avril), par Narbonne, Perpignan, Toulouse et Bayonne, vers Saint-Jean-de-Luz (8 mai). Philippe IV arriva de son côté à Saint-Sébastien, le 11 mai; la jeune Marie-Thérèse, après l'entrevue des deux cours dans l'île des Faisans, fut remise à son mari le 7 juin, et le mariage fut célébré le 9, à Saint-Jean-de-Luz. Pendant qu'on préparait à Paris des fêtes splendides pour l'entrée de la reine, le parlement demanda et obtint la permission d'envoyer une députation solennelle, afin de remercier Mazarin du grand service qu'il venait de rendre au royaume: l'ancien proscrit de la Fronde reçut à Vincennes cet honneur, qui jusque alors n'avait jamais été fait à aucun ministre ni favori; il était sur son lit de douleur, en proie aux cruelles atteintes d'une goutte remontée (10 août). Il put cependant assister, comme spectateur, aux pompes magnifiques de l'entrée royale; les acclamations enthousiastes de la foule semblaient inaugurer le grand règne de Louis XIV; l'œuvre de Mazarin était accomplie (26 août). Les traités de Westphalie et des Pyrénées l'ont placé au premier rang parmi les diplomates habiles et heureux; ils recommandent sa mémoire à la postérité; ils justifient le pouvoir absolu que Louis XIV devait lui laisser jusqu'au dernier jour de sa vie; mais ils ne peuvent faire oublier les fautes de son administration intérieure, les scandales de son immense fortune, et ses efforts pour l'élévation de sa nombreuse famille. Il avait fait archevêque d'Aix son frère, Michel Mazarin, d'abord religieux dans un couvent de Rome, et d'ailleurs assez médiocre personnage. Pour l'élever au cardinalat, il s'était brouillé avec le pape, et avait décidé la guerre peu glorieuse des Présides; puis il l'avait nommé vice-roi de Catalogne, malgré son incapacité.

Mazarin avait fait venir d'Italie, à différentes époques, les enfants de ses deux sœurs, mesdames Martinozzi et Mancini; leur éducation, puis leur établissement furent pour Mazarin une source continuelle de préoccupations, d'intrigues et d'ennuis, mêlés de quelques jouissances d'amour-propre. Anne-Marie Martinozzi devint l'é-

pouse du prince de Conti, au moment même où le prince de Condé était condamné à mort, comme rebelle (22 fév. 1654); Laure Martinozzi, sa sœur cadette, fut unie à Alphonse, fils du duc de Modène (30 mai 1655). Des cinq demoiselles Mancini, Laure fut mariée au duc de Mercœur, pendant le premier exil du cardinal à Brühl, et mourut, cinq semaines après sa mère (8 fév. 1657); Olympe, après avoir inspiré quelques sentiments de tendresse au jeune roi, épousa le prince Eugène de Savoie-Carignan, à qui Mazarin fit prendre le titre de comte de Soissons (24 fév. 1657); Hortense fut destinée au marquis de La Meilleraie, fils d'un ancien ami de Richelieu, qui devint duc de Mazarin, et le principal héritier du cardinal; Marie-Anne épousa dans la suite le duc de Bouillon; la troisième des sœurs, Marie, fut celle qui causa le plus d'inquiétudes et de chagrins à son oncle: Louis XIV l'aima, et l'on put croire généralement que le mariage s'ensuivrait; c'était au moment où Mazarin désirait mettre fin à la longue guerre contre l'Espagne; il eut à lutter contre la passion de Louis XIV, et il sut résister à toutes ses supplications avec fermeté. Quand il partit pour les Pyrénées, il sépara Marie du roi, et l'envoya dans la citadelle de Brouage; au milieu des sérieuses conférences pour la paix, il apprit avec douleur que les deux amants avaient renoué leurs rapports par une correspondance active, et que la faiblesse de la reine leur avait ménagé une entrevue à Saint-Jean-d'Angély; alors il écrivit lettres sur lettres au roi, à la reine, à sa nièce, à la gouvernante, Mme de Venelle, sur un ton qui témoigne de sa sincérité (1); il triompha des difficultés. Le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse fut décidé et le traité des Pyrénées conclu. Mazarin, « dans cette affaire, la plus délicate qu'il eut de sa vie » (lettre à Colbert), reculait-il, comme on l'a prétendu, devant l'énergique opposition de la reine? Cela est peu probable. Son ambition personnelle fut-elle modérée par son bon sens? Sacrifia-t-il les intérêts de sa famille à ceux de la France? On peut le croire. Mais son opposition au mariage du roi et de sa nièce ne fut pas un acte du plus pur désintéressement. Marie, d'un caractère ardent et fier, méprisait son oncle, et poussait le roi à s'affranchir de sa tutelle: c'était une rivale redoutable pour le cardinal, et l'on conçoit qu'en mettant les belles apparences de son côté Mazarin ait fait tous ses efforts pour empêcher une telle nièce de monter sur le trône. « Quoi qu'il m'ait pu dire, écrit Brienne, si le mariage de Sa Majesté eût pu se faire avec sa nièce, et que Son Eminence y eût trouvé ses sûretés, il est certain qu'elle ne s'y seroit pas opposée. » Marie épousa depuis le connétable Colonna. Des trois neveux du cardinal, deux moururent avant lui; Paul Mancini, au combat de Saint-Antoine; Alphonse, au collége des Jésuites, des suites d'un malheureux accident; Philippe, qui lui survécut, devint duc de Nevers, et hérita d'une grande partie de ses biens. (*Voy.* Martinozzi, Mancini, etc.)

Mazarin, depuis son dernier retour, était tout-puissant, et ne craignait pas de le montrer. « Il marchait alors, dit Voltaire, avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, qui a été depuis la seconde compagnie des mousquetaires du roi. Il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. » Le prince de Condé lui-même fut forcé de lui céder le pas. « Le cardinal devint la seule idole des courtisans; il ne voulut plus que personne s'adressât à d'autres qu'à lui pour demander des grâces, et il s'appliqua avec soin à éloigner d'auprès du roi tous ceux qui y avaient été mis par la reine sa mère (Mme de Motteville). » — « Les conseils se tenaient dans sa chambre, pendant qu'on lui faisait la barbe et qu'on l'habillait; et souvent il badinait avec sa fauvette et sa guenon, tandis qu'on lui parlait d'affaires. Il ne faisait asseoir personne dans sa chambre, pas même le chancelier ni le maréchal de Villeroy. Le roi ne manquait jamais de venir prendre une longue leçon de politique après le conseil (Brienne). »

Comment Mazarin usa-t-il de cette autorité sans limites et sans contrôle à l'intérieur? On a pu dire avec vérité que son administration ne fut marquée par aucun établissement glorieux et utile, et qu'elle se réduisit à peu près à l'exploitation du royaume au profit de sa famille: il négligea la marine, le commerce et l'industrie; ne songea même pas à rétablir l'agriculture, qui avait tant souffert pendant les troubles, et ne donna qu'un soin médiocre au développement sérieux des sciences et des lettres. « Distribuer des faveurs, des abbayes, des pensions, dit M. de Carné, fut le souci principal de l'homme qui tenait sa mission pour accomplie depuis qu'il avait triomphé. C'est à peine si l'on trouve durant ces années calmes et vides quelques traces de l'initiative du ministre. Celle-ci n'apparaît avec quelque vivacité que dans sa persévérance à provoquer l'exécution de la bulle pontificale rendue contre les cinq propositions de Jansenius... Il craignait voir un jour l'opposition politique renaître sous le couvert de l'opposition religieuse. » Le trésor public était au pillage; Mazarin laissa le surintendant Fouquet livrer de compte à demi les finances du royaume à l'avidité impudente des traitants: et lui-même ne sembla préoccupé que de l'accroissement de sa fortune, qui devint bientôt immense. Cette fortune était-elle bien légitimement acquise, selon les idées du temps, comme l'écrit M. de Laborde? N'avait-il fait tort

(1) « Il rappela au roi, dit M. de Laborde, les lourds devoirs de la royauté, l'avenir glorieux que réserve l'histoire à un prince maître de ses passions, jusqu'aux égards qu'il lui doit comme à un vieux serviteur et à un chef de famille. Tantôt suppliant, tantôt menaçant, un jour offrant sa vie, le lendemain prêt à s'embarquer avec ses nièces, toujours ferme dans son refus et noble dans son langage. »

ni aux individus, ni au peuple, ni à l'État? Il est difficile de justifier aussi hardiment le cardinal; il ne se contentait pas de cumuler charges, gouvernements et bénéfices; il trafiquait de toutes espèces d'offices, vendait les charges de la maison du roi, même celle de lavandière dans la maison de la nouvelle reine; les charges de la maison du duc d'Anjou, frère du roi, lui rapportèrent trois millions et demi; les acquits au comptant s'élevèrent parfois à quatre-vingts millions par an, et Mazarin partageait avec les traitants les bénéfices d'opérations frauduleuses; il rachetait à vil prix des créances douteuses ou discréditées sur le trésor pour se les faire rembourser sur le pied de la valeur nominale; il se faisait donner par les personnes qu'il gratifiait, au nom du roi, une part dans les faveurs qu'elles avaient reçues; il avait un intérêt dans le produit de toutes les fermes et de tous les monopoles; il spéculait effrontément sur les fournitures de la maison du roi et des armées. Les contemporains, habitués au désordre des finances, lui ont encore plus reproché son avarice que son improbité, sans le disculper cependant. Mazarin, malgré certaines dépenses libérales, malgré certains exemples de profusion fastueuse (loterie de 500,000 livres, présent de noces à Marie-Thérèse d'une valeur de 1,200,000 livres en pierreries, etc.), aimait à entasser d'avares trésors; aussi, quand il mourut, sa fortune était immense. Fouquet évaluait à quarante ou cinquante millions la part du cardinal dans les profits de son administration pendant huit années; ajoutez à ces cent millions de notre monnaie, des palais, des bibliothèques, des tableaux, des statues, des diamants d'un prix inestimable, les revenus de vingt-trois abbayes dont il put disposer, enfin un inventaire à effrayer l'imagination et qu'il défendit même de faire en détail. Le palais Mazarin, avec ses sept cours et ses jardins, s'étendait entre les rues des Petits-Champs, Richelieu et Vivien; c'était l'hôtel, destiné au président de la chambre des comptes, Jacques Tubeuf, qu'il avait acheté, et qu'il agrandit successivement, avant et surtout après la Fronde. Sur les refus du Bernin, il s'adressa à François Mansart, qui construisit deux galeries pour les statues et les tableaux; Grimaldi et Romanelli vinrent de Rome pour les décorer; et bientôt le palais devint l'une des merveilles de Paris et de la France. Déjà les mazarinades avaient souvent attaqué avec violence la magnificence de son palais et les richesses qu'il renfermait, ses écuries, les plus belles de l'Europe, ses équipages, qui furent célébrés par les poëtes, comme La Fontaine, etc. Après la Fronde, ses collections devinrent plus admirables que jamais; vers 1661, elles comptaient plus de 400 têtes, bustes, statues antiques, 500 tableaux, la plupart des grands maîtres; sa bibliothèque, formée par les soins de Naudé, renfermait, dès 1651, 40,000 volumes de choix; elle fut dispersée; mais, après son retour, Mazarin parvint à la refaire aussi belle, aussi complète; il l'avait ouverte au public, de même qu'il offrait généreusement aux artistes français les modèles de ses galeries à imiter. Il aimait les arts, et avait eu la grande pensée de former à Rome une école de peinture, de sculpture et d'architecture pour les jeunes Français. Par son testament il ordonna la fondation du collége des Quatre-Nations (aujourd'hui l'Institut), destiné à élever gratuitement soixante enfants des provinces qu'il avait réunies à la France (Artois, Roussillon, Alsace, Pignerol), et il légua sa bibliothèque à ce collége. Ces magnificences ne peuvent cependant faire oublier l'origine scandaleuse de son immense fortune.

On a accusé Mazarin, avec moins de fondements d'avoir négligé, dans un intérêt égoïste, l'éducation de Louis XIV, et l'on a accordé trop de confiance aux plaintes, assurément exagérées, de Laporte, valet de chambre congédié, ou de Saint-Simon, qui a tout dénigré. Sans doute le jeune roi fut assez mal instruit par sa mère, par son gouverneur Villeroi, et même par son précepteur Péréfixe; mais rien ne prouve que Mazarin ait voulu, à dessein, prolonger l'enfance de Louis; au contraire, il s'adressa de bonne heure à sa raison, pour lui inspirer l'intelligence et le goût des grandes affaires; il l'obligea à siéger fréquemment au conseil; dans ses lettres nombreuses, il multipliait les exhortations et même les reproches; dans de longs entretiens, surtout vers la fin de sa vie, il « s'efforçait de lui apprendre son grand métier de roi » (Mme de Motteville); il insistait pour le préparer à diriger lui-même les affaires de l'État, sans premier ministre et sans favori; et l'on peut affirmer que le cardinal avait formé, plus que tout autre, le jeune Louis XIV au rôle suprême qu'il allait bientôt remplir, au grand étonnement de la cour et de la France entière (1). En effet Mazarin était depuis plusieurs années cruellement tourmenté de la goutte; les longues négociations du traité des Pyrénées avaient achevé de ruiner sa santé; et depuis son retour à Paris, épuisé par une fièvre lente, il ne se soutenait qu'à force d'énergie morale; il languissait tristement dans son palais, qu'il habitait de nouveau, depuis le mariage du roi; le 7 février 1661, il se fit transporter au château de Vincennes, comme pour aller au-devant du printemps; et la cour vint aussitôt s'établir auprès du malade (13 février); il reçut avec fermeté l'arrêt des médecins, et fit bonne mine à la mort, dit Mme de Motteville; il ne voulut pas que les plaisirs fussent interrompus; il travailla jusqu'au bout, dictant, signant des dépêches; le 23 février, il termina un traité avec le duc Charles de Lorraine; il accorda sa nièce,

(1) « Ah, monsieur! disait Mazarin au maréchal de Gramont, il y a en lui l'étoffe de quoi faire quatre rois et un honnête homme. » Un autre jour il disait à Villeroi : « Il se mettra en chemin un peu tard, mais il ira plus loin qu'un autre. »

Marie Mancini, au connétable Colonna, choisit pour époux d'Hortense le fils du maréchal de La Meilleraye, et lui donna (1er mars) avec le duché de Mayenne, le duché de Rethelois, qui devait désormais s'appeler Mazarini. Toujours courtisé jusqu'au dernier moment, il repoussait les avances de Turenne, qui recherchait la main de la jeune Marianne Mancini pour l'héritier de la maison de Bouillon. Cependant il regrettait parfois de quitter ses tableaux et tous les objets précieux qu'il avait rassemblés avec amour; puis, pour se distraire, ou toujours dominé par sa vieille passion pour le jeu, il hasardait chaque soir trois ou quatre mille pistoles; et on le remarquait souvent, dit-on, occupé à peser les pièces d'or qu'il avait gagnées, afin de remettre au jeu les plus légères. Par scrupule de conscience, ou craignant que ses dernières dispositions ne fussent pas respectées, il fit au roi une donation universelle de tous ses biens (3 mars). Louis XIV ne manqua pas de refuser cette restitution, et Mazarin put alors faire son testament en toute sécurité; il disposa d'environ 12 millions en argent et en valeurs mobilières, en faveur de ses nièces et de son neveu, de divers particuliers et d'établissements de charité; un fonds de 600,000 livres devait être employé par le pape dans la guerre contre les Turcs; deux millions, avec 15.000 livres de rente sur l'hôtel de ville, étaient consacrés au collége des Quatre-Nations. Il donnait au roi, aux deux reines, au frère du roi, à divers personnages illustres des diamants et de précieux objets d'art; il léguait à son neveu Mancini le duché de Nivernais, les gouvernements du Brouage et de La Rochelle, avec la moitié de son palais et des richesses qu'il renfermait; à son petit-neveu de Mercœur le domaine ducal d'Auvergne, etc., etc. Enfin, il institua légataires universels du reste de sa succession sa nièce Hortense et son époux, le nouveau duc de Mazarini, avec la défense expresse d'en faire l'inventaire. Saint-Simon prétend qu'il fut établi judiciairement que ce legs s'élevait à 28 millions. Colbert, que le cardinal n'avait pas oublié, fut chargé de conserver et mettre en ordre tous ses papiers, qu'il devait garder pour le service du roi.

Mazarin n'avait pas eu toujours à se louer de sa famille, qu'il avait élevée si haut. « C'est un grand malheur, écrivait-il à la reine, en 1659, quand on n'a pas sujet d'être satisfait de sa famille. » Il n'aimait pas le seul neveu qui lui restât, et traitait ses nièces avec une extrême rigueur; il rentrait souvent brusque et colère dans sa maison; c'était un oncle grondeur. « Jamais, écrit la duchesse de Mazarin, personne n'eut les manières si douces en public et si rudes dans le domestique, et toutes nos humeurs, nos inclinations étoient contraires aux siennes. » Aussi sa mort fut-elle accueillie par ses parents comme une sorte de délivrance.

Après avoir tout réglé, Mazarin se prépara à mourir chrétiennement, et il rendit le dernier soupir dans la nuit du 8 au 9 mars; il avait cinquante-neuf ans, et, comme Richelieu, il avait gouverné en maître pendant dix-huit ans. Louis XIV, qui avait donné des larmes aux souffrances et à la mort de son tout-puissant ministre, allait commencer à régner. Le 10 mars le corps du cardinal fut porté à la Sainte-Chapelle de Vincennes; le 23 son cœur fut placé dans l'église des Théâtins, à la maison de Sainte-Anne la Royale; le 8 avril le roi, qui avait pris le deuil, lui fit célébrer un service magnifique à Notre-Dame, et l'archevêque d'Embrun prononça l'oraison funèbre. Les ossements, d'abord déposés à Vincennes, furent portés, d'après ses dernières volontés, dans la chapelle du collége des Quatre-Nations (7 septembre 1684).

Les opinions ont bien varié sur le cardinal Mazarin; nous serions tenté de dire, comme Voltaire: « C'est à ses actions de parler », si sa conduite avait eu ce caractère de grandeur, cette unité de vues et d'efforts, que l'on admire dans Richelieu; nous nous contenterons de ce portrait, tracé par l'un de nos historiens les plus distingués, comme approchant le plus de la vérité : « Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inventif, le sens simple et droit, le caractère plus souple que faible, et moins ferme que persévérant. Sa devise était : *Le temps et moi*. Il se conduisait, non d'après ses affections ou ses répugnances, mais d'après ses calculs. L'ambition l'avait mis au dessus de l'amour-propre, et il était d'avis de laisser dire, pourvu qu'on le laissât faire. Aussi était-il insensible aux injures et n'évitait-il que les échecs. Ses adversaires n'étaient pas même des ennemis pour lui. S'il se croyait faible, il leur cédait sans honte; s'il était puissant, il les emprisonnait sans haine. Richelieu avait tué ceux qui s'opposaient à lui; Mazarin se contenta de les enfermer. Sous lui l'échafaud fut remplacé par la Bastille. Il jugeait les hommes avec une rare pénétration; mais il aidait son jugement de celui que la vie avait déjà prononcé sur eux. Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un, il demandait : « Est-il heureux ? » Ce n'était point de sa part une aveugle soumission aux chances du sort; pour lui, être heureux signifiait avoir l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Il était incapable d'abattement, et il avait une constance inouïe, malgré ses variations apparentes. Résister dans certains cas et à certains hommes ne lui paraissait pas de la force, mais de la maladresse... Si Richelieu, qui était sujet à des accès de découragement, était tombé du pouvoir, il n'y serait pas remonté; tandis que Mazarin, deux fois fugitif, ne se laissa jamais abattre, gouverna du lieu de son exil, et vint mourir dans le souverain commandement et dans l'extrême grandeur (1). » Nous

(1) Mignet, Introd. à l'*Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne*.

ajouterons, avec M. de Carné, qu'écrivain politique et ambassadeur consommé, Mazarin fut moins un grand ministre qu'un admirable diplomate et qu'il demeure le premier des hommes du second ordre.

Les lettres de Mazarin sont très-nombreuses, et encore disséminées; M. Chéruel en prépare la publication, qui sera pleine d'intérêt, et permettra de connaître définitivement le cardinal; indiquons seulement: 1° la collection de lettres italiennes et françaises de Mazarin, provenant de Colbert, 5 vol. in-fol., à la bibliothèque Mazarine; 2° les négociations pour le traité de Munster, avec Cromwell, pour le traité des Pyrénées, la correspondance avec l'Italie, aux archives des affaires étrangères et à la Bibliothèque impériale; 3° la correspondance avec Colbert et Fouquet, à la Bibliothèque impériale; 4° la correspondance de Mazarin et de Bartet, aux archives des affaires étrangères; 5° les lettres de Mazarin à Mme de Venelle, à la bibliothèque du Louvre, etc.; 6° les carnets de Mazarin (1642-1651) à la Bibliothèque impériale: ils ont été analysés par M. Cousin dans le *Journal des Savants* (1855). Beaucoup de lettres de Mazarin ont été déjà publiées, comme les *Négociations secrètes de la cour de France touchant la paix de Munster* (Amsterdam, 1710); — les *Lettres de Mazarin pour la paix des Pyrénées* (Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12); — les *Lettres du cardinal Mazarin à la reine et à la princesse palatine, écrites pendant sa retraite hors de France, en* 1651 *et* 1652 (Paris, 1836, in-8°); et beaucoup d'autres citées dans les ouvrages de MM. de Laborde, Cousin, Walckenaër, Renée, Chéruel (notes de Saint-Simon), etc. L. G.

Les *Mémoires* contemporains: Retz, Mme Motteville, La Rochefoucault, La Châtre, les deux Brienne, Choisy, Lenet, Joli, Montglat, Turenne, Bussy-Rabutin, Gramont, Fontenay-Mareuil, La Porte, de Cosnac, Mlle de Montpensier, Mlle de Nemours, H. de Campion, Omer Talon, Molé, Olivier d'Ormesson, etc. — *L'Histoire du Temps* (août 1647, novembre 1648). — *Journal du Parlement de Paris* (13 mai 1648, 1er avril 1649). — *Registres de l'hôtel de ville de Paris pendant la Fronde*, publiés par M. Leroux de Lincy. — *Il cardinale Mazarino*, dans la *Rivista contemporanea* de Turin, novembre 1855 (l'auteur, compagnon d'enfance de Mazarin, a écrit probablement vers 1687). — Bougeant, *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*. — D. de Courchetet, *Histoire du traité des Pyrénées*, 2 vol. in-12. — Priorato, *Istoria del ministerio del cardinale Mazarini*; Cologne, 1669, 3 vol. in-12. — Aubery, *Histoire du cardinal Mazarin*; 1751, 4 vol. in-12. — Walckenaër, *Mémoires de Mme de Sévigné*. — V. Cousin, *Mme de Longueville*, *Mme de Chevreuse*, *Mme de Hautefort*, *La Fronde à Bordeaux*, *La Fin de la Fronde*, *La Jeunesse de Mazarin*. — A. Renée, *Les Nièces de Mazarin*. — Mignet, *Mémoires relatifs à la succession d'Espagne*. — De Carné, *Le cardinal Mazarin*. — Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*. — Bazin, *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Sismondi, H. Martin, *Histoire de France*. — Les *Mazarinades* sont très-nombreuses; voir les recueils énormes de la Bibliothèque impériale et des bibliothèques de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève. M. Moreau en a publié la *Bibliographie* en 3 vol. in-8° et un *Choix* en 2 vol. in-8°.

MAZARIN (*Michele* MAZARINI ou), cardinal, frère du précédent, né en 1607, à Rome, où il est mort, le 2 septembre 1648. Il fit profession dans l'ordre de Saint-Dominique, où il enseigna la philosophie et la théologie. Porté au généralat dans le chapitre tenu à Gênes, il renonça à se mettre sur les rangs, par suite de l'opposition que fit à ce choix le parti de l'Espagne. Pour le dédommager, on lui donna la charge de maître du sacré palais. Appelé par son frère aîné à l'archevêché d'Aix (1645), il reçut, deux ans plus tard, le chapeau de cardinal (1647). Mais pour arriver à ce résultat il fallut de longues négociations qui n'aboutirent pas et une expédition dirigée contre la place romaine d'Orbitello et qui coûta la vie au vaillant amiral Armand de Brezé. Le nouveau cardinal était d'humeur incommode: « Il était emporté, brutal et borné, dit M. Amédée Renée. Il n'avait ni déférence ni égards pour la reine elle-même, malgré les étranges faveurs dont on l'avait comblé. Il paraît qu'il en usait bien cavalièrement avec son aîné; car il avait coutume de dire, si l'on en croit l'abbé de Choisy: « Mon frère est un poltron; faites du bruit, et il a peur. » Pour se débarrasser de lui, le ministre l'envoya en Catalogne avec le titre de vice-roi (1648); il n'y resta que quelques mois, et retourna à Rome, où il mourut, jeune encore, *ex immodica Venere*, selon Gui Patin. P.

Justiniani, *Scrittori della Liguria*. — Dupleix, *Histoire de Louis XIII*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — Moréri, *Dict. Hist.* — A. Renée, *Les Nièces de Mazarin*, p. 48-58.

MAZARIN (*Armand-Charles*, *marquis* DE LA PORTE, *marquis* DE LA MEILLERAYE, puis duc DE), général français, fils du maréchal de La Meilleraye (*voy.* LA PORTE), né en 1632, mort le 9 novembre 1713. Son père, vaillant soldat, et un des plus dévoués auxiliaires des deux cardinaux qui gouvernèrent successivement la France, fut comblé de dignités, qu'il transmit à son fils. Lieutenant général des haute et basse Bretagne et du comté Nantais en 1642, grand-maître et capitaine général de l'artillerie de France en 1648, maréchal de camp en 1649, lieutenant général des armées du roi en 1654, il était destiné à une plus haute fortune. Le cardinal de Mazarin (*voy.* son article) lui donna en mariage sa nièce et principale légataire, Hortense Mancini. Armand de La Meilleraye devint par ce mariage duc de Mazarin et pair de France, gouverneur d'Alsace (auquel le roi joignit Brisack en 1703), du bailliage d'Haguenau et de La Fère. A la mort de son père il hérita du titre de duc de La Meilleraye; mais il continua de porter le nom de duc de Mazarin. Le mariage auquel il devait en partie sa fortune et sa haute position ne fut pas heureux. Ses chagrins domestiques augmentèrent la bizarrerie naturelle de son caractère, et le jetèrent dans des manies qui le rendirent la fable de la cour. Sa dévotion, qui avait toujours été singulière, tourna à la folie. Il fit, par un scrupule de décence,

briser ou mutiler les statues, barbouiller les tableaux, déchirer les tapisseries qui lui venaient du cardinal. Il était heureux qu'on lui fît des procès. Il en eut jusqu'à trois cents, si l'on en croit l'abbé de Choisy, et les perdit presque tous. « Je suis bien aise, disait-il, qu'on me fasse des procès sur tous les biens que j'ai eus du cardinal. Je les crois tous mal acquis; et du moins quand j'ai un arrêt en ma faveur, c'est un titre, et ma conscience est en repos. » — « Il faisait, dit Saint-Simon, des loteries de son domestique, en sorte que le cuisinier devint son intendant, et le frotteur son secrétaire. Le sort marquait, selon lui, la volonté de Dieu. » Cette plaisante manière de distribuer les emplois a donné lieu aux vers suivants de Voltaire :

On conte que l'époux de la célèbre Hortense
Signala plaisamment sa sainte extravagance;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort d'un postillon faisait un secrétaire,
Le cocher, étonné, devint homme d'affaire;
Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.

« On n'en finirait pas avec ses folies », dit Saint-Simon. Cependant il garda jusqu'à la fin de sa vie la plupart de ses grandes charges et de ses gouvernements. Saint-Simon, qui le vit déjà avancé en âge, le peint comme « un grand et gros homme de bonne mine qui marquait de l'esprit ». Il ajoute en se reportant à la jeunesse du duc de Mazarin : « J'ai ouï dire aux contemporains qu'on ne pouvait pas avoir plus d'esprit, ni plus agréable; qu'il étoit de la meilleure compagnie et fort instruit; magnifique, du goût à tout, de la valeur, dans l'intime familiarité du roi, qui n'a jamais pu cesser de l'aimer, gracieux, affable et poli. » L. J.

Saint-Simon, *Mémoires*. — Saint-Évremond, *Œuvres*. — Griffet, *Journal historique de Louis XIV*. — Le marquis de Quincy, *Histoire militaire de Louis le Grand*. — Courcelles, *Diction. historique et biograph. des Généraux français*.

MAZARIN (*Hortense* MANCINI, duchesse DE), femme du précédent, née à Rome, en 1646, morte à Chelsea, près de Londres, le 2 juillet 1699. Elle était fille de Hyeronima Mazarini, sœur du cardinal Mazarin et de Lorenzo Mancini, gentilhomme romain. Deux de ses sœurs, Laure (depuis duchesse de Mercœur), Olympe (depuis comtesse de Soissons) et un de ses frères, Paul (tué au combat du faubourg Saint-Antoine, en 1652) la précédèrent en France. Elle y fut amenée en mars 1653, avec une autre sœur, Marie (depuis connétable de Colonna) et un frère, Philippe (depuis duc de Nevers). Sa plus jeune sœur, Marie-Anne, depuis duchesse de Bouillon, et son plus jeune frère, qui mourut enfant, ne vinrent à Paris qu'un peu plus tard. Les deux sœurs, accompagnées de leur mère, séjournèrent huit mois à Aix, dans le palais du gouverneur, pour s'y familiariser avec la langue et les usages de la France. Une fois à Paris, elles furent mises au couvent, où elles restèrent plusieurs années. Elles parurent à la cour après le mariage de leur sœur Olympe, en 1657. M[lle] de Montpensier, qui vit Hortense à cette époque, la trouva « une belle fille ». Elle grandit au milieu des adulations des courtisans et dans l'intimité du jeune Louis XIV. Comme la prédilection du cardinal pour elle était bien connue, des prétendants du plus haut rang recherchèrent sa main. Charles II, monarque encore sans royaume, la demanda avec instance. M[lle] de Montpensier raconte qu'au retour des négociations de Saint-Jean-de-Luz (novembre 1659), le cardinal lui dit : « Le roi d'Angleterre m'a fait proposer de le marier avec ma nièce Hortense. Je lui ai répondu qu'il me faisait trop d'honneur; que tant qu'il y aurait des cousines germaines du roi à marier, il ne fallait pas qu'il songeât à mes nièces. » — J'appris, ajouta-t-elle, que du temps de la mort de Cromwell (1658) la reine d'Angleterre avoit fait faire la même proposition à M. le cardinal, qui l'avoit refusée; pour cette dernière fois, c'étoit M. de Turenne qui l'avoit faite. Il prenoit grand intérêt à tout ce qui regardoit le roi d'Angleterre. Comme ce n'étoit pas un homme heureux dans les affaires dont il se méloit, celle-là ne réussit pas entre ses mains. La reine d'Angleterre témoignoit un grand empressement pour ce mariage. » Mazarin refusa probablement par prudence et pour ne pas embarrasser sa politique des prétentions de Charles II. Un scrupule du même genre l'empêcha d'agréer la demande du duc Savoie. Un prince de Portugal, qui fut régent, puis roi sous le nom de Pierre II, fût au nombre des prétendants évincés. L'abbé de Choisy rapporte que le cardinal avait envie de donner sa nièce et tout son bien à Coligny, pour le détacher de Condé, et que Coligny n'accepta pas. Un Courtenay fut aussi sur les rangs, mais le cardinal le trouva trop pauvre. Après la restauration de Charles II, la reine d'Angleterre voulut reprendre la négociation matrimoniale, que le cardinal accueillit froidement et que Charles II n'agréa pas. Hortense ne fût pas reine; elle épousa le marquis Armand de La Meilleraye, jeune homme de médiocre noblesse mais de grande fortune. Les deux époux prirent le nom de duc et duchesse de Mazarin, et le cardinal leur légua la plus grande partie de sa fortune, vingt-huit millions, et les revenus de plusieurs gouvernements, dont un seul, celui d'Haguenau, rapportait 30,000 livres de rente. Le mariage eut lieu le 28 février 1661, et le cardinal mourut le 9 mars. Le duc de Mazarin aimait passionnément sa femme. On lui avait entendu dire que « pourvu qu'il l'épousât il ne regretterait pas de mourir trois jours après son mariage ». Ce sentiment le jeta dans la jalousie. Il redouta surtout pour son bonheur domestique les assiduités du jeune roi, qui venait souvent au palais Mazarin, où logeait encore Marie Mancini. « On ne savoit, dit M[me] de La Fayette, si le roi y étoit conduit par les restes de son an-

cienne flamme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de Mme Mazarin étoient bien capables d'allumer. C'étoit non-seulement la plus belle des nièces du cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la cour. Il ne lui manquoit que de l'esprit pour être accomplie et pour lui donner la vivacité qu'elle n'avoit pas; ce défaut même n'en étoit pas un pour tout le monde, et beaucoup de gens trouvoient son air languissant et sa négligence capables de se faire aimer. Ainsi les opinions se portoient aisément à croire que le roi lui en vouloit, et que l'ascendant du cardinal garderoit encore son cœur dans sa famille. Il est vrai que cette opinion n'étoit pas sans fondement : l'habitude que le roi avoit prise avec les nièces du cardinal lui donnoit plus de disposition à leur parler qu'à toutes les autres femmes; et la beauté de Mme Mazarin, jointe à l'avantage que donne un mari qui n'est guère aimable à un roi qui l'est beaucoup, l'eût aisément portée à l'aimer, si M. de Mazarin n'avoit eu ce même soin, que nous lui avons vu depuis, d'éloigner sa femme des lieux où étoit le roi. » Sous l'empire d'une crainte qui n'était pas tout à fait chimérique, il promena sa femme dans ses terres et dans ses gouvernements. La duchesse se fatigua de ce perpétuel voyage en tête à tête avec un maniaque; elle s'en plaignit avec toute la vivacité de son âge. Des explications orageuses suivies de deux raccommodements aboutirent à une rupture ouverte. En 1666, Mme de Mazarin demanda judiciairement sa séparation d'avec son mari; elle avait alors vingt ans. En attendant l'issue du procès elle se retira dans le couvent des filles de Sainte-Marie, puis dans l'abbaye de Chelles. L'ennui du cloître la ramena au palais Mazarin (son mari habitait l'Arsenal), et la crainte de perdre son procès et d'être condamnée à rester avec le duc la décida à quitter la France. Son frère, le duc de Nevers et le chevalier de Rohan, qu'on lui donnait pour amant, l'aidèrent dans l'exécution de ce projet. Elle s'enfuit de Paris, le 13 juin 1668, et après diverses mésaventures, elle rejoignit à Milan son beau-frère, le connétable Colonna, et sa sœur, qui étaient venus au-devant d'elle. Elle les suivit à Rome, où elle ne tarda pas à s'ennuyer. Un voyage qu'elle fit en France pour disputer au duc de Mazarin une partie du riche héritage du cardinal ne lui réussit pas, et elle repartit pour Rome avec l'offre dérisoire d'une pension de 24,000 livres. Peu après elle quitta Rome avec sa sœur, la connétable Colonna (*voy.* MANCINI, *Marie*). Arrivées en France, les deux sœurs se séparèrent. Hortense se rendit dans les États du duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui avait été un de ses prétendants et qui l'accueillit fort bien. Elle passa trois ans à Chambéry, « avec beaucoup plus de tranquillité, dit-elle, qu'une femme si malheureuse n'en devrait avoir. » Dans cet intervalle de repos, pour répondre à la curiosité de ses amis et aux inculpations de ses ennemis, elle fit rédiger par Saint-Real ses mémoires, agréables et assez véridiques. Le duc de Mazarin y est assez mal traité; mais tous les contemporains s'accordent sur les bizarreries de ce personnage; Mme de Mazarin, qui en avait beaucoup souffert, ne les a pas exagérées. Après la mort du duc de Savoie, en 1675, elle quitta ce pays à cause des procédés peu obligeants de la duchesse régente, et se rendit en Angleterre (1). On a prétendu que ce voyage avait un but politique. Le roi d'Angleterre Charles II était alors sous l'influence de Mlle de Kerouailles, duchesse de Portsmouth, qui le dirigeait dans le sens de la politique française. Le parti opposé à la France imagina, dit-on, d'opposer à la duchesse de Portsmouth celle que la renommée désignait comme la plus belle personne de son temps. Mme de Mazarin fut invitée à venir à Londres. Un exilé français, Saint-Évremond, ne fut pas étranger à cette intrigue. Mme de Mazarin fut à son arrivée traitée en favorite, et reçut une pension de 4,000 livres. Mais l'intrigue échoua contre son caractère capricieux et indépendant. Elle n'accepta de Charles II que la pension, et ne voulut pas remplacer Mlle de Kerouailles, résolution qui aurait été plus digne d'éloges si elle n'eût pas coincidé avec un voyage à Londres du prince de Monaco (1676), un de ses amis de Savoie. Charles II se fâcha d'abord, et retira la pension; mais il ne tarda pas à la lui rendre en y ajoutant un logement dans le palais de Saint-James. Mme de Mazarin retrouva là une grande existence, et se vit entourée de ce que l'Angleterre possédait de plus considérable et de plus spirituel. Un des familiers de cette petite cour, Saint-Évremond, en fait le tableau suivant : « Madame de Mazarin n'est pas plus tôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison qui fait abandonner toutes les autres; on y trouve la plus grande liberté, on y vit avec une égale discrétion; chacun y est plus commodément que chez soi et plus respectueusement qu'à la cour. Il est vrai qu'on s'y dispute souvent, mais c'est avec plus de lumière que de chaleur; c'est moins pour contredire les personnes que pour éclairer les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, et le seul di-

(1) Une belle et spirituelle personne dont la destinée n'est pas sans rapport avec celle de Mme de Mazarin, Sidonie de Courcelles, sa compagne de captivité à l'abbaye de Chelles, mais depuis brouillée avec elle, parle de ce voyage dans une de ses lettres. « J'ai appris, écrit-elle en arrivant ici (à Genève), que madame de Mazarin y avait passé quelques jours auparavant pour se retirer en Allemagne, dans une ville qui s'appelle, je crois, Augsbourg; et cela parce que madame de Savoie lui a fait dire aussitôt après la mort de son mari de sortir de ses États... C'est être bien malheureuse de se voir chassée de tous les lieux du monde; mais ce qu'il y a de rare, c'est que cette femme triomphe de toutes ses disgrâces par un excès de folie qui n'eut jamais d'exemple, et qu'après avoir eu ce dégoût, elle ne pense qu'à se réjouir. En passant ici elle était à cheval, en plumes et en perruque, avec vingt hommes à sa suite, ne parlant que de violons et de parties de chasse, enfin de tout ce qui donne du plaisir. »

vertissement y fait jouer. » La mort de Charles II ne porta aucune atteinte à cette riche et agréable existence, et elle continua de recevoir sa pension sous Jacques II, dont la femme, Marie d'Este, était sa proche parente; mais une aventure tragique troubla cette époque de sa vie. Un Suédois, le baron de Banier, s'éprit d'elle, et fut payé de retour. Un neveu de la duchesse, le chevalier de Soissons, qui était venu la visiter, s'offensa de cette liaison, peut-être par jalousie, provoqua Banier, et le tua en duel. Cette fâcheuse affaire mit la duchesse au désespoir; elle parla de se retirer en Espagne, dans un couvent auprès de sa sœur la connétable. Saint Évremond lui représenta très-raisonnablement qu'elle s'y ennuierait à mourir et n'y resterait pas. Elle se laissa persuader, et reprit son train de vie ordinaire. Sa sœur, la duchesse de Bouillon, la vint voir en 1687. A cette occasion une sorte de joûte s'engagea entre La Fontaine, le poëte favori de la duchesse de Bouillon, et Saint-Évremond, le vieux et spirituel chevalier de Mme de Mazarin. La Fontaine écrivit dans une lettre à Saint-Évremond :

> Hortense eut du ciel en partage
> La grâce, la beauté, l'esprit; ce n'est pas tout :
> Les qualités du cœur, ce n'est pas tout encore :
> Pour mille autres appas le monde entier l'adore
> Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
> L'Angleterre en ce point le dispute à la France,
> Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.

La révolution de 1688 surprit les deux sœurs en Angleterre. Mme de Mazarin, comme parente de la reine, était mal vue du parti triomphant, qui demandait son expulsion. Sa pension avait naturellement cessé avec la dynastie déchue. Cependant ses amis eurent assez de crédit pour intéresser le nouveau roi en sa faveur, et Guillaume lui fit une pension de 2,000 livres. Elle conserva ainsi jusqu'à la fin, mais non sans faire de grosses dettes, les apparences d'une existence princière. Elle mourut après une maladie d'un mois à Chelsea, près de la Tamise, où elle passait ses étés. Elle avait cinquante-trois ans. Quelque temps avant sa mort, elle écrivait à Saint-Évremond : « Je ne me suis jamais mieux portée, et je n'ai jamais été plus belle. » L'inconsolable Saint-Évremond écrivait de son côté à un ami : « Ç'a été la plus belle femme du monde; et sa beauté a conservé son éclat jusqu'au dernier moment de sa vie. Ç'a été la plus grande héritière de l'Europe; sa mauvaise fortune l'a réduite à n'avoir rien, et, magnifique sans biens, elle a vécu plus honorablement que les plus opulents ne sauraient faire. Elle est morte sérieusement, avec une indifférence chrétienne pour la vie. » — « M. de Mazarin, raconte Saint-Simon, depuis si longtemps séparé d'elle, et sans aucun commerce, fit rapporter son corps, et le promena près d'un an avec lui de terre en terre. Il le déposa un temps à Notre-Dame de Liesse, où les bonnes gens la priaient comme une sainte et y faisaient toucher leurs chapelets. »

Ainsi se termina cette étrange carrière. Mme de Mazarin fut une des femmes les plus remarquables du dix-septième siècle. Sur sa beauté tous les contemporains sont d'accord. Aux témoignages que nous avons déjà cités nous joignons celui de La Fare, qui l'appelle « la plus belle femme de l'Europe ». Pour l'esprit, nous avons vu que Mme de La Fayette ne lui en trouvait pas, mais elle parlait de l'esprit qui brille dans un salon, et d'une jeune femme qui n'avait pas eu le temps de l'acquérir. Plus tard Saint-Évremond lui en trouvait infiniment, et Bayle écrivait : « Elle avait des charmes surprenants dans son esprit et ses manières; elle avoit de l'étude; elle aimoit à lire; elle se plaisoit à la conversation des savants. » Sa conduite mérita sans doute des reproches; mais il est permis de n'être pas plus rigoureux que Mme de Sévigné, qui a dit : « Les règles ordinaires n'étoient point faites pour elle; sa justification étoit écrite sur la figure de M. de Mazarin. »

Mme de Mazarin eut quatre enfants : un fils *Paul-Jules*, duc de MAZARIN et de LA MEILLERAYE, né le 25 janvier 1666; mort en 1731; trois filles : *Marie-Charlotte*, née le 22 mars 1662, mariée au marquis de Richelieu, qui l'avait enlevée, et morte en 1729; *Marie-Anne*, née en 1663, abbesse du Lys en 1698, morte en 1720; *Marie-Olympe*, née en 1665, mariée en 1681, au marquis de Bellefonds.

Paul-Jules eut un fils, *Gui-Paul-Jules*, duc DE MAZARIN et DE LA MEILLERAYE, mort le 30 janvier 1738, et en qui s'éteignit la branche mâle de cette famille; et une fille, *Armande-Félicité*, née en 1691, mariée en 1709, à Louis de Mailly, marquis de Nesle, morte à Versailles, en 1729, et mère des quatre sœurs (la comtesse de Mailly, la comtesse de Vintimille, la duchesse de Lauraguais, la marquise de La Tournelle, plus connue sous le nom de duchesse de Châteauroux) qui eurent successivement la faveur de Louis XV.

L. J.

Mémoires de Mme de Mazarin, dans les *Œuvres* de Saint-Réal et de Saint-Évremond. — Saint-Évremond, *Oraison funèbre de la duchesse de Mazarin* (écrite en 1684) et diverses pièces insérées dans le *Melange curieux des meilleures pièces attribuées à Saint-Évremond*. — Mme de Sevigné, *Lettres*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Mme de La Fayette, *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*. — La Fare, *Mémoires*. — Amedée Renée, *Les Nièces de Mazarin*. — Le P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*.

MAZARINI (*Giulio*), prédicateur italien, né en 1544, à Palerme, mort le 2? décembre 1622, à Bologne. Il fut l'oncle du célèbre cardinal Mazarin (1). Admis en 1559 dans la Compagnie de Jésus, il professa la philosophie à Palerme et la théologie à Paris, et dirigea comme recteur les

(1) D'après Naudé, il serait le frère bâtard de *Pietro* MAZARINI, père du cardinal, et originaire comme lui de Montaldeo, dans l'État de Gênes d'où ses aïeux sortirent dans le seizième siècle pour aller s'établir en Sicile Quant à Pietro, il passa presque toute sa vie à Rome, où il mourut, le 14 novembre 1654, âgé de soixante-dix-huit ans.

colléges de Gênes et de Ferrare et la maison professe de Palerme. Il prêcha dans beaucoup de villes d'Italie, et principalement à Bologne, où il fixa depuis 1606 sa résidence. Le style et la méthode qu'il suit dans ses sermons sont conformes aux habitudes du seizième siècle, et il peut être mis à côté de Panigurola, de Fiamma et d'autres orateurs de cette époque, qui néanmoins ne sont pas regardés comme de véritables modèles d'éloquence sacrée. On a de lui : *David, discorsi sul cinquantesimo salmo*, etc.; Rome, 1600, 3 vol. in-4°; Cologne, 1611, in-4°, fig.; — *De' discorsi sopra la conclusione : Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto;* Venise, 1611, in-4°; — *Somma della vangelica osservanza; ragionamenti sopra il sermone del Signore in monte;* Venise et Bologne, 1615-1618, 4 vol. in-4°; — *Il colosso Babilonico dèlle considerazioni mistiche sul sogno della statua di più metalli che hebbe Nabucodonosore;* Bologne, 1619-1625, 2 vol. in-4°. P.

F. Baronius, *De maest. Panorm.*, 112. — Hipp. Marracci, *Biblioth. Mariana*, 888. — J. Ciessi, *Elenchus Viror. litteratorum*, 844. — Oldoini, *Athenæum Ligusticum*, 884. — Ph. Labbe, *Script. Soc. Jesu*, 848. — Mongitore, *Biblioth Sicula*, I, 414.

MAZAS (*Jacques-François-Marc*), officier français, né le 26 avril 1765, à Marseille, tué le 2 décembre 1805, à Austerlitz. Comme simple soldat, il fit deux campagnes en Amérique, et fut congédié en 1790. Nommé en 1793 capitaine du 11e bataillon de la Gironde, il servit aux Pyrénées, devint chef de brigade (1er germinal an III), et passa à l'armée d'Italie. Durant quatre années il conduisit la 34e demi-brigade qu'il commandait à vingt-six combats, à un siége et à trois batailles rangées. Placé à la tête du 14e de ligne, il fit éprouver à Austerlitz des pertes nombreuses à l'ennemi et trouva la mort sur le champ de bataille. Son nom, qui figure sur l'arc de l'Étoile, a été donné à une place et à un boulevard de Paris. K.

Fastes de la Légion d'Honneur, III.

MAZAS (*Alexandre*), littérateur français, né le 26 décembre 1791, à Castres, mort en avril 1856, à Paris. Après avoir pris part aux dernières guerres de l'empire, il fut admis dans le corps d'état-major, et quitta le service militaire pour entrer en 1821 à la bibliothèque de l'Arsenal en qualité de conservateur adjoint; il donna sa démission après la révolution de Juillet. Sous le dernier ministère de Charles X, il remplit les fonctions de secrétaire du prince de Polignac. On a de lui : *Carnet historique et chronologique pour servir à l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne et des papes;* Paris, 1820, 1824, in-8°; — *Les trente premières années de Henri V le bien aimé, roi de France, récit fait en* 1857 *par un octogénaire né en* 1776; Paris, 1820, in-8°; — *L'Enfance du duc de Bordeaux, en douze croquis, avec texte, par Al. M.;* Paris, 1821, in-8°; — *Vies des grands Capitaines français du moyen âge;* Paris, 1828-1829, 7 tom. en 8 part. in-8°; 1839, 4 vol. in-8°; 3e édit., revue et augmentée, 1845, 5 vol. in-8°; cet ouvrage est, non pas une biographie, comme le titre pourrait le faire croire, mais l'histoire des trois siècles les plus agités de nos annales, racontée en détail, à propos des grands capitaines français, dont la vie se trouve constamment mêlée aux événements de cette période; — *Saint-Cloud, Paris et Cherbourg; mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de* 1830; Paris, 1832, in-8°; une seconde édition, augmentée, a paru dans la même année; — *Cours d'histoire de France jusqu'à la restauration de* 1814; Paris, 1834-1836, 4 vol. in-8°; 5e édit., 1846; composé d'après les principes monarchiques; — *Le Dernier des Rabastein;* Paris, 1843, 1852, in-8°; roman historique; — *Les Hommes illustres de l'Orient depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'à Mahomet II;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Le Languedoc, la Provence et la Guienne;* Paris, 1850-1852, 2 vol. in-8°; — *La Légion d'Honneur;* Paris, 1854, in-8°; résumé des fastes de cet ordre jusqu'en 1815. P. L.

Littér. franç. contemp. — Quérard, *France Littér.*, XI.

MAZDAK ou **MAZDEK**, chef d'école politique persan, né à Istakhar (ou Persépolis), vers 470, mort entre 530 et 540, à Nahrvan. Revêtu de la charge de *mobed*, ou grand-prêtre mage à Nichapour, il prit occasion, en 500, d'une peste et d'une famine qui désolaient le royaume pour se présenter à la cour du roi Kobad, où il se posa comme prophète, envoyé par Dieu, et comme régénérateur de l'humanité. Partant du dualisme de Manès, il prétendait en tirer des conséquences essentiellement morales. Pour extirper les vices de l'individualisme, il établit la communauté des biens et la communauté des femmes. Selon les écrivains, qui lui attribuent des sentiments d'intérêt et de luxure, il osa demander au roi Kobad de lui céder sa femme, demande que Kobad était sur le point de lui accorder, lorsqu'il en fut détourné par les prières du prince héréditaire, Khosrou. Selon d'autres, au contraire, Mazdak était de mœurs sévères et d'intentions pures, voulant ramener les hommes à la simplicité primitive, en leur imposant, à l'exclusion de la chair d'animaux égorgés, de se nourrir uniquement de fruits, de légumes, et de laitage. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'il se servit de moyens illicites pour capter la confiance du roi. Ayant fait creuser sous un *pyrée* (ou autel de feu sacré) un caveau à la voûte duquel il pratiqua un trou, il y cacha un de ses disciples, dont la voix répondait aux questions que le roi adressait à Mazdak. Ce dernier fit de la sorte accroire à Kobad que le feu sacré était dans des rapports d'intimité divine avec lui. Trompé par cette fourberie, le roi adopta toutes les vues de Mazdak, touchant le nouveau partage des propriétés ainsi que la communauté des femmes. Mais bientôt toutes les relations sociales se

trouvant interverties, Kobad fut détrôné par une faction des grands, qui mirent à sa place son frère Djamasp. Une réaction violente ayant éclaté en même temps contre les sectaires de Mazdak, celui-ci jugea bon de se dérober aux poursuites, en s'expatriant : il alla prêcher sa doctrine aux Indes, tout en laissant en Perse son disciple Masrat, pour continuer son œuvre. Lorsque plus tard Kobad, tiré de la prison par sa sœur, fut remonté sur le trône de la Perse, Mazdak, de retour de l'Inde, ne trouva plus aucun encouragement auprès du roi, conseillé par son prudent ministre, le célèbre Bisurdgemir. Selon quelques-uns, Mazdak aurait même été exécuté vers la fin du règne de Kobad. Mais probablement cette exécution n'eut lieu que sous le fils de Kobad, Khosrou Nouchirvan. Ce prince, à la mort de son père, refusa d'abord d'accepter le trône : hésitant, disait-il, à se charger d'une si terrible responsabilité, dans un pays où tous les liens naturels étaient brisés, toutes les ressources épuisées, les rangs sociaux renversés, et où la moitié des terres, faute de bras, était en friche. Telles étaient les suites de la révolution opérée depuis trente ans par Mazdak. L'édit de tolérance que Khosrou publia néanmoins à son avénement ne semble avoir été que le premier des piéges que le nouveau roi tendait au réformateur. Celui-ci ne tarda pas à s'y laisser prendre. Après avoir refusé d'obéir au roi, ordonnant à Mazdak de rendre une femme enlevée au mari par un de ses sectaires, le prophète fut attaché à une potence, et percé de flèches. Au lieu de ce récit, qui rappelle la mort de Manès, la plupart des auteurs en ont adopté un autre, selon lequel Mazdak s'était opposé à la restauration d'Al-mondar V, roi des Arabes chrétiens de Hira, qui avait été destitué par Kobad, pour n'avoir pas voulu embrasser les doctrines socialistes; Nouchirvan, irrité de cette ingérence du prophète dans les actes de la souveraineté royale, résolu d'en finir avec lui, fit creuser dans les jardins du palais des fosses, dans lesquelles Mazdak fut précipité avec ses principaux adhérents, un jour de grande solennité, où ils avaient été invités pour recevoir des récompenses. Après avoir fait mettre à mort plusieurs milliers de ses sectaires, Khosrou, craignant, à la fin, de dépeupler la Perse, se contenta de confisquer les biens de ces sectaires, de les restituer à leurs anciens propriétaires, ou, à leur défaut, de les consacrer à l'agriculture. Il permit même aux disciples de Mazdak fugitifs de revenir en Perse, pourvu qu'ils renonçassent à leurs doctrines. Les idées de Mazdak se sont enracinées en Orient, et lors de la naissance de l'islam elles se sont amalgamées avec les doctrines hérétiques des diverses sectes hétérodoxes, qui depuis le khalife Mahdi ont été généralement désignées par les noms de *zendiks* (impies). Ch. Rumelin.

Abou-Hanifeh Ahmed Dalnavari, *Chroniques*. — Firdousi, *Le Chah-Nameh*, éd. Wallenboura. Mohl et Georres. — Ibn-al-Athir, *Kamel al Tewarikh*. — Hafiz Abron, *Chronique Persane*. — Mirkhond, *Histoire des Sassanides*. — Chehristani, *Histoire des sectes religieuses de l'Orient*. — Saint-Martin, *Additions à* Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

MAZÉAS (*Guillaume*), littérateur français, né en 1712, à Landernau, mort en 1776, à Vannes. Il fit ses études à Paris, fut agrégé à la maison de Navarre, et, après avoir exercé à Rome les fonctions de secrétaire d'ambassade, il obtint un canonicat à Vannes, où il se retira. Il fut membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On trouve de lui dans les recueils de ces deux compagnies savantes divers mémoires sur l'optique, les minéraux, les procédés de teinture employés dans l'Inde, les solfatares des environs de Rome, etc. Il a traduit de l'anglais, sous le voile de l'anonyme : *Considérations sur la cause physique des tremblements de terre*, de Hales (1751, in-12); *Dissertation sur les tremblements de terre et les éruptions du feu*, de Warburton (1754, in-12); *Lettre sur l'île de Minorque* (1756, in-12) ; *La Pharmacopée des Pauvres* (1758, in-12), et *Moyens de conserver la santé des gens de mer*, de Lind (1760, in-8°). P. L.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

MAZÉAS (*Jean-Mathurin*), mathématicien français, frère du précédent, né à Landernau (Bretagne), en mars 1713, mort à Paris, le 6 juin 1801. Venu à Paris, pour terminer ses études, il embrassa l'état ecclésiastique. Devenu bientôt professeur de philosophie au collége de Navarre, il obtint en 1783 un canonicat du chapitre de Notre-Dame de Paris en récompense de ses services dans l'enseignement. La révolution lui enleva ce bénéfice, et il se trouva a peu près réduit à l'indigence. La Convention lui accorda quelques secours en considération de ses travaux scientifiques; il vendit ses livres et son mobilier, et un ancien domestique, qui ne voulut pas le quitter, le força à disposer de ses épargnes. Ils vécurent ainsi trois années à Pontoise. Lorsque toutes ces ressources furent épuisées, ce domestique s'imagina d'aller trouver le ministre de l'intérieur, François de Neuchâteau, et de lui peindre la triste position de son maître. Sa demande fut appuyée par quelques employés du ministère qui avaient été les élèves de Mazéas. Le ministre, touché, accorda à Mazéas une pension de 1,800 francs, qui lui fut servie jusqu'à la fin de sa vie. On a de Mazéas : *Eléments d'Arithmétique, d'Algèbre et de Géométrie, avec une introduction aux sections coniques*; Paris, 1758, in-8°; 7e édition, 1788; l'auteur en a fait paraître un abrégé en 1775, in-12; — *Institutiones Philosophicæ, sive elementa logicæ, metaphysicæ*, etc.; Paris, 1777, 3 vol. in-12. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des Arts et Métiers*. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Mior-

cec de Kerdanet, *Notices sur les écrivains de la Bretagne.*

MAZEL (*Abraham*), un des chefs et prophètes des camisards, natif de Saint-Jean-du-Gard, tué près d'Uzès, le 17 octobre 1710. Ce fut sous son inspiration et sous sa conduite que commença l'insurrection des Cévennes. Il raconte lui-même que le dimanche 1er juillet 1702 l'esprit le saisit, et lui ordonna, en l'agitant vivement, de prendre sans retard les armes et d'aller délivrer ceux de ses coreligionnaires qui étaient détenus au Pont-de-Montvert. Le lendemain au soir, à la tête de quarante hommes mal armés, mais déterminés, il exécuta cette expédition, dans laquelle l'abbé du Chayla fut tué et le château réduit en cendres. Ce fut le signal d'un soulèvement général dans les Cévennes. Trois ans plus tard, par suite d'une capitulation avec le maréchal de Villars, qui saisissait toutes les occasions de faire passer à l'étranger les chefs des camisards, il obtint, avec quelques autres protestants, la permission de se retirer à Genève. Il ne profita pas cependant de cette autorisation, et continua la guerre dans les montagnes des Cévennes. Vers la fin de cette année, il fut pris, conduit à Montpellier et mis en jugement. Le lieutenant-général Lalande écrivit à la cour en sa faveur, et en même temps le curé de Saint-Martin-de-Corcones, à qui il avait sauvé la vie, sollicita sa grâce avec de vives instances. Mazel dut à ces démarches de ne pas périr sur la roue; mais il fut condamné à une prison perpétuelle. Cet homme qui avait été sauvé de tant de dangers, qui, avec de si faibles moyens, avait tenté de si grandes entreprises, et que la persécution avait d'ailleurs exalté, se croyait l'objet d'une protection spéciale de la Providence; et quand il se vit dans la tour de Constance, il ne douta pas un moment de sa délivrance prochaine, malgré la hauteur des murs, la largeur des fossés, et le nombre des sentinelles. Après sept mois de travail, il perça une muraille, et il se sauva, suivi de seize de ses compagnons de captivité. On lui proposa de nouveau de sortir du royaume; il accepta l'amnistie, et il fut conduit, sous bonne escorte, jusqu'à la frontière de Genève, avec quelques autres chefs des camisards qu'il avait fait comprendre dans la capitulation. Il passa plus tard à Londres, où il joignit sa voix à celle des autres prophètes qui venaient d'y arriver.

Cependant il résolut de rentrer en France et de soulever de nouveau les Cévennes. Il s'associa dans ce but avec Daniel Guy, lieutenant-colonel de Cavalier, et avec Dupont, qui avait été le secrétaire de ce célèbre camisard; après s'être entendu avec Cavalier, qui devait les rejoindre, dès que l'insurrection serait organisée, ils partirent tous les trois pour Genève, d'où ils entrèrent en France à la fin de mars 1709. Ils réussirent à former dans le Vivarais une petite bande, à la tête de laquelle ils remportèrent quelques avantages. Mais le soulèvement ne s'étant pas propagé, ils furent bientôt écrasés par les troupes que l'on dirigea de tous les côtés sur eux. Dupont fut tué au milieu de juillet, dans une affaire qui eut lieu sur le mont Leiris; Daniel Guy fut assassiné par surprise en septembre; et Mazel, parvenu, malgré les blessures dont il était couvert, à gagner le bas Languedoc, se mit à travailler à soulever ces pays. Trahi par un nommé Saussine, il fut surpris, le 17 octobre 1710, par une compagnie de miquelets dans une maison de campagne près d'Uzès. Après avoir barricadé la maison, il monta sur le toit avec les quelques partisans qui étaient en ce moment auprès de lui, et de là il se défendit avec courage contre les assaillants, jusqu'à ce qu'il fut abattu d'un coup de feu. Michel NICOLAS.

Le Théâtre sacré des Cévennes; Londres, 1707, in-8°; réimpr. sous ce titre : *Les Prophètes protestants*; Paris, 1847, in-8°. — Court, *Hist. des Camisards*, I et III. — MM. Haag, *La France Protestante*.

MAZELINE (*Pierre*), sculpteur français, né à Rouen, en 1633, mort en 1708. Il est auteur d'un grand nombre de morceaux de sculpture exécutés pour le palais de Versailles et pour les jardins et les appartements de Marly. On trouve de lui, à Versailles : *L'Europe*, statue en marbre; — *L'Apollon du Belvéder*, d'après l'antique; — *Le Chancelier Le Tellier, avec un génie pleurant sa mort*, groupe en plâtre, qu'il exécuta avec Simon Hurtrelle. Il exécuta, avec Hurtrelle, le *monument du Duc de Créquy soutenu par l'Espérance*, qui était aux Capucines de la place Vendôme et se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Roch; une copie en a été faite pour la galerie de Versailles. Il fut chargé, avec le même artiste, de faire le modèle de la statue équestre de *Louis XIV*, qui fut érigée à Montpellier en 1717, et qui s'élevait sur le plateau supérieur de la place du Peyrou. Cette statue fut détruite lors de la révolution. G. DE F.

Livret des Monuments de Versailles. — *Mélanges sur les beaux-arts*, 1826.

* **MAZENOD** (*Charles-Joseph-Eugène* DE), prélat français, né à Aix, le 1er août 1782. Issu d'une ancienne famille de robe, il n'entra dans les ordres qu'en 1811, à l'âge de vingt-neuf ans, et dirigea deux ans le séminaire de Saint-Sulpice, où il avait fait ses études théologiques. Il fonda ensuite à Aix une congrégation de missionnaires, reconnue par le pape en 1826, et qui compte aujourd'hui douze succursales. Il fut ensuite nommé grand-vicaire de son oncle (Charles François de Mazenod), qui venait d'être appelé au siége de Marseille (1829). Sacré évêque d'Icosie en 1832 par Grégoire XVI, sans autorisation préalable du roi et du conseil des ministres, il fut un instant menacé d'être déclaré déchu de ses fonctions et de perdre ses droits de citoyen. Soixante évêques ayant plaidé sa cause auprès du gouvernement, Louis-Philippe se laissa vaincre après un an d'attente, et le nomma évêque de Marseille, par ordonnance du 1er avril 1837. A la

fin de cette longue querelle, il visita comme missionnaire le royaume de Tunis et les États Barbaresques de Tunis et de Tripoli avec le titre de visiteur apostolique de ces contrées. M. de Mazenod a été nommé sénateur le 24 juin 1856.

SICARD.

Archives du Sénat. — Biogr. du Clergé.

MAZEPPA (*Ivan* STÉPANOVITCH), fameux attaman kosaque, né en 1644, à Mazepintzi, près Bielo-Tzerkv (gouvernement de Kief), mort à Bender, le 22 septembre 1709. Il appartenait à une bonne famille de la petite Russie; un de ses ancêtres, qui était colonel, emmené par les Polonais à Varsovie en 1597 avec l'attaman Nalivaïko, fut brûlé avec lui dans un taureau de cuivre. On assure qu'il fut élevé chez les jésuites. Il est certain que le latin lui était aussi familier que le polonais et qu'aux agréments que la nature lui avait généreusement départis se joignaient en lui ceux que donne une éducation soignée. Page du roi de Pologne, Jean-Casimir V, la tradition veut qu'il ait eu beaucoup de succès à la cour de ce roi et surtout qu'il les ait cruellement expiés. Un gentilhomme polonais, l'ayant surpris en intrigue avec sa femme, couvrit son corps nu de goudron, le fit rouler dans du duvet, puis lier sur un cheval sauvage, qui, après une course furieuse à travers les steppes, le jeta expirant au milieu des Kosaques. Reconnaissant de l'hospitalité que ceux-ci lui offrirent, le beau page s'engagea sous leurs drapeaux, et ne tarda pas à s'y distinguer, moins par une bravoure qui ne manquait dans aucun de leurs rangs que par une extraordinaire souplesse d'esprit. *Esaoul* (1) général de Samoïlovitch, il contribua perfidement à la chute de cet attaman; élu à sa place en 1687, par l'influence du prince Basile Galitzin, son premier acte d'autorité fut de faire trancher la tête à un fils de son bienfaiteur, de reléguer un autre en Sibérie, et ce n'est pas la seule ingratitude qui ait déshonoré sa vie. Il fit partie en 1689 de la seconde expédition que Galitzin conduisit en Crimée. Mais lorsque son protecteur fut disgracié il s'empressa de se tourner contre lui, et gagna de la sorte les faveurs du nouveau tzar. Jusqu'à la fin du siècle, il fut chargé tour à tour de repousser les Tatares des frontières russes et de ravager leurs terres: l'audace de ses Kosaques ne contribua pas peu à la prise d'Azof par Chérémétif et aux succès de Jacques Dolgorouki devant Pérécop. Pierre I[er] l'appela à sa cour, le décora de l'ordre de Saint-André (8 février 1700), qu'il venait d'instituer et qu'il n'avait encore donné qu'à Golovin, et l'admit dans son entière intimité, sans vouloir ajouter foi aux rumeurs qui couraient sans cesse sur sa fidélité, rumeurs que Mazeppa parvenait à étouffer à force de tortures et de supplices.

La trêve de Karlovitz (26 janvier 1699) semblait devoir apporter un peu de repos aux Kosaques lorsque apparut sur un autre point un ennemi plus redoutable que les Turcs: les Suédois, conduits par Charles XII. Dès 1701 Mazeppa envoya contre eux 20,000 des siens; il voulut, en 1702, les rejoindre avec 17,000 hommes: des troubles réels ou exagérés le rappelèrent de Mohilef sur les bords du Dnièpre. Il paraît évident qu'au commencement de cette guerre, d'abord malheureuse, ensuite si utile et glorieuse pour la Russie, l'ambitieux attaman brûlait sincèrement du désir d'y jouer un rôle; ce n'est que froissé de l'inaction qui lui était imposée, ou du peu d'éclat que lui promettaient les mouvements qui lui étaient dévolus, qu'il conçut, en 1706, la pensée de trahir Pierre I[er]. Il débuta par éluder sous différents prétextes l'accomplissement des ordres auxquels il avait été jusque alors si exact à se plier; il feignit, selon son habitude, d'être malade, cacha tous ses trésors à Batourin et dans les grottes de Kief, cacha encore mieux ses relations avec Charles XII et Lesczynski, et manœuvra, en un mot, si habilement, qu'il ne cessa pas un moment de jouir de la confiance de Pierre I[er]: en 1707, le tzar l'associait encore à l'honneur de poser avec lui la première pierre de la forteresse de Kief et livrait Kotchoubei (*voy.* ce nom) à sa vengeance. Mazeppa aurait désiré voir les événements avancer davantage pour en profiter plus sûrement; mais, poussé par eux, le 29 octobre 1708 il se rendit avec quatre à cinq mille Kosaques seulement auprès de Charles XII, qui campait alors à Gorki dans le gouvernement de Mohilef, après avoir préalablement conclu un traité secret par lequel le roi de Suède, en retour de son concours, lui assurait la principauté de Polotsk et de Vitepsk, et reconnaissait l'indépendance et les priviléges de la nation kosaque. Cette défection troubla excessivement Pierre I[er]. Il fit excommunier et pendre Mazeppa en effigie à Gloukhof (12 novembre); il commanda à Menchikof de s'emparer avec Batourin de toutes les richesses qu'y avait amassées le traître; il se hâta de lui donner pour successeur Skoropadski, mais en se promettant de ne plus souffrir dans son empire ni attaman ni patriarche. Le renfort que Mazeppa avait amené à Charles XII n'augmenta guère ses forces; il pourvut quelque temps à leur subsistance; il ne put pas empêcher leur destruction à Poltava, le 27 juin 1709. Fidèle au héros vaincu, parce qu'il avait tout à craindre du héros vainqueur, il suivit Charles XII dans sa déroute, l'aida à gagner la Turquie et atteignit avec lui Bender. Frappé, sans être abattu, il espérait encore relever le courage de son nouveau maître; mais lorsqu'il le vit entrer en négociations avec la Porte et la Russie, et lorsqu'il sut que cette dernière puissance posait comme première condition que l'attaman lui fût livré pour réaliser la scène qui avait été simulée à Gloukhof, le désespoir entra dans son âme, et il s'empoisonna, après avoir

(1) Grade correspondant à celui de capitaine.

brûlé tous ses papiers, afin que personne ne fût compromis, dit-il, et qu'il n'y eût que lui seul de malheureux et de maudit.

Golikof (1) et Théophane Procopovitch (2) prétendent que l'ambition n'a pas été le seul mobile de la trahison de Mazeppa; ils veulent qu'il ait été amoureux d'une princesse Doulska, et que ce furent les charmes de cette parente de Lesczynski qui l'aient gagné à la cause polonaise. D'autres historiens rapportent qu'un jour à table, le tzar lui ayant communiqué ses vues envahissantes sur les Kosaques, il aurait eu le courage de lui rappeler que la Russie avait garanti leur indépendance par des traités et que, lui, leur attaman, saurait bien l'empêcher d'y attenter. Échauffé par le vin et emporté pour moins que cela, le tzar se serait jeté sur son contradicteur, et lui aurait arraché les moustaches. Forcé d'endurer momentanément cet outrage, Mazeppa aurait formé dès lors le dessein de soustraire ses Kosaques au sort qui les attendait. Il est probable qu'il rêva l'indépendance de sa nation; car il est établi qu'il en avait stipulé l'inviolabilité dans son traité secret avec le roi de Suède. A ce dernier point de vue, sa mémoire, flétrie par les Russes, glorifiée par les Polonais, poétisée par Byron et popularisée par le pinceau de Vernet, ne manquerait pas d'une certaine grandeur si la déloyauté pouvait être jamais sanctionnée et si une cause même parfaitement juste en elle-même n'était tout à fait impuissante pour anoblir le crime. P. A. GALITZIN.

Bantich-Kamenski, *Hist. de la Petite-Russie*. — Boutourlin, *Hist. milit. des campagnes des Russes au dix-huitième siècle*. — Adlerfeld, *Hist. milit. de Charles XII*. — Schlözers, *Beil. zum neuveränderten Russland*, II, 426. — Engel, *Gesch. d. Ukrain*. — Schérer, *Annales de la Petite-Russie*. — Norberg, *Hist. de Charles XII*. — Voltaire, *Hist. de Charles XII*. — *Journal de Pierre le Grand depuis* 1698 *jusqu'à* 1714; Stockholm, 1774. — Lesur, *Hist. des Kosaques* — *Messager russe*, août 1860.

* MAZÈRES (*Édouard-Joseph-Ennemond*), auteur dramatique français, né le 11 septembre 1796, à Paris. Son père, ancien colon de Saint-Domingue, résida en France depuis la révolution, et devint secrétaire de l'amiral Bruix; il publia, entre autres ouvrages: *Notice historique sur Eustache Bruix*; Paris, 1805, in-8°; — *De l'Utilité des Colonies*; ibid., 1844, in-8°; *De Machiavel et de l'influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la révolution*; ibid., 1816, in-8°. Le jeune Mazères, après avoir fait ses études au lycée Napoléon, embrassa la carrière des armes, et donna en 1820 sa démission du grade de sous-lieutenant d'infanterie. Il céda à son goût pour la littérature légère, et associa d'abord ses inspirations personnelles au talent et à l'expérience de quelques auteurs en vogue, tels que MM. Scribe, Picard et Brazier. Son nom se rattache à plusieurs des plus jolies pièces qu'aient données sous la restauration les théâtres de l'Odéon et du Gymnase. Dans l'agréable comédie du *Jeune Mari*, jouée au Théâtre-Français et maintenue au répertoire, on remarque du naturel, des traits fins et délicats, une douce gaieté; M. Mazères en est le seul auteur, et jusqu'à présent il n'a pas fait mieux. Ses succès littéraires ne furent pas étrangers à sa nomination au titre de lecteur honoraire de Charles X (1er mai 1830). A cette époque il avait renoncé aux pièces de genre pour travailler avec M. Empis à des comédies et même à des drames. Le gouvernement de Juillet le trouva au nombre de ses amis: on lui donna dans l'administration une place des plus enviées, la sous-préfecture de Saint-Denis (30 juillet 1832). M. Mazères, sacrifiant dès lors ses goûts à ses nouveaux devoirs, cessa d'écrire pour le théâtre, et ne parut plus avoir d'autre ambition que celle de devenir un fonctionnaire actif et sans reproche; il y réussit sans peine, comme le firent les rares écrivains de cette époque transformés en hommes politiques. Nommé préfet à la fin de 1835, il administra successivement l'Ariége, l'Aveyron (1837), la Haute-Saône (1839), et le Cher (janvier 1847). La révolution de Février le rendit brusquement à la vie privée ou plutôt à ses anciens travaux. M. Mazères reprit la plume et, se débarrassant des entraves de la collaboration, présenta seul au public trois comédies de mœurs, qui n'eurent qu'un bien petit nombre de représentations. Il s'occupa alors de réunir ses principales œuvres, qui figuraient déjà en partie dans les recueils de MM. Scribe et Empis, et reçut en 1857, à titre d'homme de lettres, une pension de 2,000 francs sur la cassette de l'empereur. On a de M. Mazères: *Le Panorama d'Athènes*, un acte; Paris, 1822, in-8°; — *La Coutume allemande, ou les vacances*, vaud. en un acte; 1826, in-8°; — *La Demoiselle de Compagnie*, vaud. en un acte; 1826, in-8°; — *Le jeune Mari*, comédie en trois actes et en prose; 1826, 1827, 1834, in-8°; — *La Fin du Mois*, vaud. en un acte; 1826, in-8°; — *Chacun de son côté*, comédie en trois actes et en prose; 1828, 1837, in-8°; — *La Loge du Portier*, vaud. en un acte; 1828, 1830, in-32; — *L'Amitié des Femmes*, comédie en trois actes et en prose; 1849, in-18; — *Le Collier de Perles*, comédie en trois actes et en prose; 1851, in-18; — *La Niaise*, comédie en prose; 1854, in-18. En collaboration il a fait représenter (avec M. de Lurieu): *Un Jour à Rome, ou le jeune Homme en loterie*, vaud. (1821), sa première pièce, et *M. Sensible*, vaud. (1821); — (avec Romieu) *Le Bureau de Loterie*, vaud. (1823); — (avec M. Scribe) *La Vérité dans le Vin* (1823), *Le Coiffeur et le Perruquier* (1824), *L'Oncle d'Amérique* (1826), *La Quarantaine* (1827), *Le Charlatanisme* (1828), *Vatel* (1828),

(1) *Didiania Pétra Vélikago* (Les Faits et gestes de Pierre Le Grand).

(2) *Kratkaia istoriia o dielakh Petra vélikago do Poltavskoi pobiédi* (Histoire abrégée des Actions de Pierre le Grand jusqu'à la victoire de Poltava); Moscou, 1788.

vaudevilles; — (avec Picard) *L'Enfant trouvé* (1824), *Les trois Quartiers* (1827), *Les Éphémères* (1828), *Le bon Garçon* (1829), comédies; — (avec Ancelot) *L'Espion*; — (avec M. Empis) *La Mère et la Fille*, comédie en cinq actes et en vers (1830), *La Dame et la Demoiselle*, com. en quatre actes et en prose (1830), *Un Changement de Ministère*, com. en un acte (1831), et *Une Liaison*, com. en cinq actes et en prose (1834). M. Mazères a fait paraître un choix de ses œuvres sous le titre de *Comédies et Souvenirs*; Paris, 1857, 3 vol. in-8°. P. L.

Quérard, *La France Littér.* — Bourquelot et Maury, *Littér. fr. contemp.* — *Journ. de la Librairie.* — *Le Moniteur univ.*, 1826.

MAZÈRES. *Voy.* MASÈRES.

MAZERIUS. *Voy.* MAIZIÈRES.

MAZET (*André*), médecin français, né en décembre 1793, à Grenoble, mort le 22 octobre 1821, à Barcelone. Il termina ses études médicales à Paris, y fut reçu docteur, et suivit en 1820 M. Pariset à Cadix, où venait d'éclater une contagion meurtrière. A peine de retour en France, il se présenta, muni des observations qu'il avait déjà faites, pour aller étudier et combattre de nouveau un fléau semblable qui désolait la Catalogne. Il fut un des cinq membres de la commission médicale envoyée à Barcelone par le gouvernement français. Arrivé dans cette ville, le 8 octobre 1821, il fut atteint presque aussitôt de la fièvre jaune, et mourut dans le même mois. Il a rédigé avec Pariset les *Observations sur la fièvre jaune faites à Cadix en* 1819 (Paris, 1820, gr. in-4° pl.) et a fourni quelques articles au *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales*. P. L.

Nouvelle Biog. des Contemp. — *Rapport de la Commission médicale envoyée à Barcelone*; Paris, 1822.

MAZINI (*Giambattista*), médecin italien, mort le 23 mai 1743, à Padoue. Il fit ses études dans l'université de cette ville, où on lui confia une chaire de médecine pratique. Zélé partisan de la secte mathématique, il émit des opinions singulières sur l'action des médicaments et les fonctions animales. Entraîné par son imagination, il poussa si loin son système qu'il en déduisit la théorie qui fait la base de ses principaux ouvrages, tels que : *Mechanices Morborum Part. III*; Brescia, 1723-1727, 3 vol. in-4°; Paris, 1731, et Offenbach, 1732, in-4°; — *Mechanica Medicamentorum*; Brescia, 1734, in-4°; — *Institutiones medicinæ mechanicæ*; Brescia, 1739, in-4°. Tous ses écrits ont paru ensemble après sa mort : *Opera omnia*; Brescia, 1743, in-4°. P.

Éloy, *Dict. hist. de la Méd.*

MAZO-MARTINEZ (*Juan-Bautista* DEL), peintre espagnol, né à Madrid, vers 1620, mort dans la même ville, le 10 février 1687. Il fut le disciple le plus distingué du célèbre don Jaime Velasquez y Sylva, et imita souvent si bien son maître qu'on ne savait distinguer l'original de la copie. Il fut très-habile dans le portrait, et parvenait à la plus parfaite ressemblance; mais, surtout comme paysagiste, ses larges compositions sont inappréciables. Velasquez fit un tel cas du mérite de Mazo-Martinez qu'il lui donna sa fille en mariage, et le 18 avril 1661 Philippe IV choisit Mazo pour son peintre particulier. Ses plus belles productions décorent la salle des gardes à Aranjuez et le musée de Madrid, pour lequel il a peint les *villes de Pampelune* et *de Saragosse*. Ce dernier tableau est un chef-d'œuvre. Mazo a fait aussi de charmantes aquarelles. A. DE L.

Rafael Mengs, *Obras* (Madrid, 1780). — *Las Actas de la Academia de San-Fernando* de Madrid. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Professores de las Bellas Artes en España.* — Don Mariano Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

MAZOIS (*Charles-François*), architecte et archéologue français, né à Lorient, le 2 octobre 1783, mort à Paris, le 31 décembre 1826. En sortant de l'atelier de Percier, dont il fut un des plus illustres élèves, il se rendit en Italie. Murat, qui régnait alors à Naples, lui confia divers travaux, et entre autres la restauration du palais de Portici. Ce fut alors que le voisinage de Pompéi inspira à Mazois le désir d'étudier cette ville merveilleuse; il obtint, non sans peine, et grâce à l'intervention de la reine Caroline, la permission d'y dessiner, et à partir de ce jour il consacra trois années entières à ces recherches, qui devaient aboutir à un précieux ouvrage, son plus beau titre de gloire, *Les Ruines de Pompéi*, livre dans lequel il a su unir au talent du dessinateur toute la science et la sagacité de l'antiquaire. Les deux premiers volumes in-f° parurent de 1809 à 1811. Diverses circonstances retardèrent la publication des deux autres dont il avait réuni les matériaux, mais qui ne furent publiés qu'après sa mort par Gau, son digne continuateur. En 1819, Mazois dédiait à son maître Percier *Le Palais de Scaurus, ou description d'une maison romaine*; Paris, in-4° avec pl.; et 1822, in-8°, réimprimée en 1839. Il se proposait aussi de faire connaître les ruines de Pestum, d'Herculanum et de Pouzzoles, mais il n'eut pas le temps de coordonner les matériaux qu'il avait rassemblés. Ces divers travaux archéologiques ne lui avaient pas fait abandonner la pratique de son art; il éleva à Paris plusieurs maisons et donna les dessins des passages Choiseul, Saucède et Bourg-l'Abbé. En 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, il fut chargé de la restauration de l'archevêché et de l'église Saint-Remi à Reims. Mazois fut l'un des quatre inspecteurs généraux des bâtiments civils. L'Académie de Bordeaux, dont il était membre, a fait, après sa mort, frapper en son honneur une belle médaille gravée par Barre. E. B—N.

Documents particuliers. — Varcollier, *Notice*, en tête de la seconde éditon du palais de Scaurus.

MAZOLINI (*Silvestro*), en latin *Prierias*, controversiste italien, né vers 1460, à Prierio, village du Montferrat, mort en 1523, à Rome. A quinze ans il prit l'habit des dominicains, à Gênes. Après avoir professé avec beaucoup de

succès à Bologne et à Padoue, il fut prieur de plusieurs couvents, et en 1508 il devint vicaire général de la Lombardie. Appelé à Rome pour y enseigner la littérature sacrée (1511), il obtint la charge de maître du palais (1515), et mourut de la peste, à l'âge de soixante-trois ans. Il fut, à propos de la querelle des indulgences, l'un des premiers à écrire contre Luther, et ne réussit, par la faiblesse de sa controverse et le relâchement de ses principes, qu'à compromettre la cause qu'il prétendait défendre. Quoiqu'il eût reçu du pape Léon X l'ordre de ne plus s'occuper des matières en discussion, il n'en fut pas moins nommé, avec l'évêque d'Ascoli, l'un des juges du réformateur allemand. Mazolini a composé, en latin et en italien, une cinquantaine d'ouvrages sur la théologie, la philosophie et les mathématiques; nous citerons les principaux : *Aurea Rosa, videlicet expositio super evangelia totius anni, continens flores et rosas expositionum SS. doctorum antiquorum;* Bologne, 1503, in-4° : ce recueil de sermons a été réimprimé dix ou douze fois dans le cours du seizième siècle; — *Summa Summarum quæ Sylvestrina dicitur;* Bologne, 1515, 2 vol. in-4° : nombreuses éditions; — *De irrefragabili Veritate Romanæ Ecclesiæ Romanique Pontificis;* Rome, 1518, 1520, in-4°; ce traité, le premier où il ait attaqué Luther, fut suivi de plusieurs écrits de controverse, tombés depuis longtemps dans l'oubli; — *Opere volgari;* Milan, 1519, in-4°; — *De Strigimagarum dæmonumque Mirandis Lib. III;* Rome, 1521, 1575, in-4°. P.

Ghilini, *Theatro d'Huomini illustri*, I, 200. — Oldoini. *Athenæum Ligusticum*. — Seckendorf, *Hist. Lutheran.*, liv. I, p. 20. — Du Pin, *Biblioth. ecclésiast.*, XIV. — Échard et Quétif, *Script. Ord. Prædicatorum*, II, 55-58. — Bayle, *Dict. crit.* (art. PRIERIAS). — Prosp. Marchand, *Dict hist.*

MAZURE (*F.-A.-J.*), littérateur français, né en 1776, à Paris, où il est mort, le 8 novembre 1828. Après avoir été attaché à l'école centrale de Niort, il devint inspecteur (1809), puis recteur de l'académie d'Angers, et en 1817 inspecteur général des études. Depuis 1820 il fit partie de la commission de censure des journaux. On a de lui : *Rudiments des petites Écoles, ou traité de l'instruction primaire;* Angers, 1812, in-12; réimpr. en 1822, sous un nouveau titre : *Leçons choisies à l'usage des écoles primaires;* Paris, in-16; — *Vie de Voltaire;* Paris, 1821, in-8°; — *De la Représentation nationale et de la souveraineté en Angleterre et en France;* Paris, 1821, in-8°; — *Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

Son fils, *Adolphe* MAZURE, ancien élève de l'École Normale, a suivi aussi la carrière de l'enseignement; il fut en 1842 nommé inspecteur de l'académie de Clermont. On a de lui : *Études du Cartésianisme;* Paris, 1827, in-12; — une *Notice* sur le précédent; Paris, 1829, in-8°. K.

Le Lycée, février 1829.

MAZUYER (*Claude-Louis*), homme politique français, né à Bellevesvre (Bourgogne), en 1760, guillotiné à Paris, le 29 ventôse an II (20 mars 1794). Il fit ses études à Besançon, où il fut reçu avocat, en 1781. Il suivait le barreau à Dijon lorsqu'il fut nommé, en 1790, juge au tribunal du district de Louhans et député à l'Assemblée législative pour le département de Saône-et-Loire. Le 28 mai 1792, il dénonça le duc de Cossé-Brissac, commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI, « comme ayant composé ce corps d'une manière dangereuse pour les libertés publiques, » et le 11 juillet il blâma avec chaleur les juges de paix des sections de Paris qui avaient instruit, à la requête du roi, contre les émeutiers du 20 juin. Réélu à la Convention (15 septembre), il s'y fit remarquer par ses travaux dans les comités, principalement sur les assignats. Il attaqua les municipaux de Paris, qui, sous le prétexte de surveiller les suspects, parcouraient les maisons royales, les hôtels des émigrés et « s'appropriaient ce qui leur plaisait ». Il les traita de brigands, obtint un décret contre eux, et fit mander à la barre de l'Assemblée des commissaires de la commune qui avaient enlevé à main armée, et sans en tenir compte à l'État, quatre mille marcs d'argenterie appartenant à des émigrés et en dépôt chez un particulier. Mazuyer se lia avec les principaux Girondins, et suivit leur fortune. Il vota pour la détention de Louis XVI jusqu'à la paix et son bannissement après cette époque. A la fameuse séance du 15 avril 1793, où une partie de la Convention eut à résister contre les proscriptions demandées par le maire, la commune et trente-six sections de Paris, Mazuyer s'approcha de Pache, et lui dit : « N'auriez-vous pas sur vos listes une petite place pour moi? Il y aurait cent écus pour vous! » Le 20 avril il s'opposa à la lecture de la pétition du faubourg Saint Antoine, qui demandait vingt-deux têtes de députés, et fit refuser à Pache les 6,000,000 de francs que la commune demandait au nom de l'insurrection. Le 1er mai il déclara que l'Assemblée n'était pas libre, et proposa de rassembler les députés suppléants soit à Tours, soit à Bourges, afin de succéder à la Convention dans le cas où celle-ci serait décimée. Cette mesure, qui eût amené une guerre civile immédiate, mais qui aurait probablement sauvé les Girondins, ne fut pas adoptée. Les montagnards la qualifièrent de crime. Le 31 mai Mazuyer, après avoir soutenu ses amis avec courage, facilita l'évasion de Lanjuinais et celle de Pétion. Il signa la protestation des soixante-douze le 19 juin. Peu après il fut mis hors la loi. Conduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et subit son sort avec fermeté. En 1797, le Corps législatif accorda une pension à son père. On a de Mazuyer plusieurs brochures politiques, une entre autres tendant à prouver que le parti le plus sage que la Convention eût à prendre était de décréter le bannissement de Louis XVI et sa détention jusqu'à la paix

(Paris, décembre 1792). — Son ouvrage intitulé : *Organisation de l'Instruction publique et de l'éducation nationale en France*, Paris, Imp. nationale, 1793, in-8°, fut approuvé par la Convention, qui en ordonna l'impression. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an 1791, n° 339; an 1792, n°s 69 à 363; an Ier, n°s 12 à 178; an II, n°s 297, 298. — *Biog. moderne* (Paris, 1806). — *Petite Biog. Conventionnelle* (Paris, 1815).

MAZZA (*Damiano*), peintre de l'école vénitienne, né à Padoue, vivait au milieu du seizième siècle. Élève du Titien, il fut ravi à l'art par une mort prématurée. Pour donner la mesure de son talent, il suffira de dire qu'un *Enlèvement de Ganimède* qu'il avait peint à Padoue fut plus tard attribué au Titien et, comme tel, vendu un prix énorme. Dans l'Abbazia de Venise, on voit de lui *Sainte Christine couronnée, entre saint Pierre et saint Paul*. Orlandi raconte que le peintre Gambarato mourut de chagrin d'avoir été obligé de vendre quelques dessins de Damiano qu'il conservait précieusement. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Vasari, *Vite*. — Quadri, *Otto Giorni in Venezia*.

MAZZA (*Giuseppe*), sculpteur italien, né à Bologne, en 1652, mort en 1741. Élève de son père Camillo, qui mourut en 1672, il fit une étude sérieuse des œuvres du Carrache. On trouve de lui de nombreuses sculptures dans les villes de la Romagne, de la Lombardie et du territoire vénitien; les principales sont : à Bologne, des *Anges adorant l'image de la Vierge; une Madone; Les Mystères du Rosaire; Le Christ mort pleuré par les Maries*; etc.; — à Venise, une *Nativité*, grand bas-relief de bronze; — à Guastalla, les stucs de Santa-Maria-della-Pietà; — à Novellara, l'*autel de la Madonna-del-pilastro*, la *chapelle du Saint-Sacrement* et l'*autel du Crucifix* exécutés pour San-Stefano, en 1704. — La *Madone* et le *Christ apparaissant à la Madeleine*, qu'il avait modelés pour l'église de San-Giovanni-del-Cantone à Modène, n'existent plus. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Sossaj, *Guido di Modena*. — Quadri, *Otto Giorni in Venezia*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

MAZZA (*Andrea*), philologue italien, né le 21 novembre 1724, à Parme, où il est mort, le 23 septembre 1797. Il avait reçu au baptême le prénom de *Giuseppe*, qu'il changea plus tard contre celui d'Andrea. A la fin de 1740, il prit l'habit de Saint-Benoît, dans la congrégation du Mont-Cassin, et fut chargé d'enseigner dans sa ville natale la philosophie et la théologie, qu'il avait étudiées à Rome. Devenu conservateur de la bibliothèque de son couvent, il l'enrichit de nombreux ouvrages et en dressa un catalogue détaillé. Chargé en 1763 d'acquérir pour le compte du duc de Parme la belle collection qu'avait formée le comte Pertusati, il avait réussi à conclure ce marché à des conditions avantageuses, lorsque l'impératrice Marie-Thérèse s'avisa, pour empêcher les livres de sortir de Milan, d'en faire présent au gouverneur de la Lombardie. Grâce à la protection du marquis de Felino, le P. Mazza entra en 1768 à la bibliothèque royale de Parme; en 1771 il y remplaça le P. Paciaudi, qui fut l'année suivante rétabli dans ses fonctions de conservateur en chef. Une querelle regrettable avait fait de ces deux savants religieux des ennemis acharnés; Paciaudi, qui était d'humeur violente et jalouse, eut, dit-on, les premiers torts. On n'épargna à Mazza ni l'injure ni la calomnie; accusé d'avoir spolié le médaillier confié à ses soins, il n'obtint qu'après avoir surmonté de nombreux obstacles l'autorisation de se justifier, ce qu'il fit du reste de la manière la plus complète. Il fut en 1780 nommé abbé du monastère de Saint-Jean à Parme. A une érudition solide il joignait beaucoup d'esprit et des talents variés, et il excellait dans le style lapidaire. On a de Mazza : *Historiæ ecclesiasticæ selecta capita*; Parme, 1757, in-8°; — plusieurs lettres historiques, insérées dans les recueils du temps; — et quelques travaux inédits. De 1759 à 1762 il avait travaillé à une édition nouvelle des *Mémoires* de Vittorio Siri; l'ouvrage était sur le point d'être imprimé lorsqu'on en interdit la publication par égard pour le maréchal de Richelieu. P.

P. Pozzetti, *Elogio storico di A. Mazza*; Carpi, 1797, in-8°. — Cerati, *Opuscoles*, II, 168. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

MAZZA (*Angelo*), poëte italien, né à Parme, le 16 novembre 1741, mort dans la même ville, le 11 mai 1817. Il fit ses études à Reggio, et composa au collége des poésies qui attirèrent l'attention de l'abbé Salandrini, professeur à Padoue. Sous le patronage de cet écrivain distingué, Mazza acheva ses études à l'université de Padoue, et se consacra à la culture des lettres. Son premier ouvrage fut une traduction du poëme d'Akenside sur les *Plaisirs de l'Imagination* (1764). Deux écoles se partageaient alors l'Italie, celle de Frugoni et celle de Cesarotti, toutes deux plus remarquables par la pompe et la redondance de la forme que par la plénitude de la pensée et la correction du style. Mazza essaya de s'ouvrir une voie nouvelle, ou plutôt il revint à l'étude trop négligée des anciens poëtes. Une simplicité classique, une noble gravité d'idées, de l'imagination, une diction soignée et puisée aux bonnes sources, donnent une valeur durable à ses poésies lyriques, dont les principales sont : *L'Aura armonica, sugli effetti della musica; Il Talamo; La Notte, stanze a Cesarotti; L'Androgino; L'Angurio*. Ces belles productions préparèrent la renaissance de la poésie italienne; on leur reproche seulement de trop sentir le travail. A force de se préserver de la facilité, un peu banale, de Frugoni, Mazza tombe dans le défaut contraire. Il semble que dans le choix de ses sujets, de son vocabulaire, de ses rimes, il s'im-

pose des difficultés pour avoir le plaisir de les surmonter. Cesarotti lui écrivait : « Vous voulez danser avec les fers aux pieds et voler avec les ailes liées. » Ce reproche était mérité. La forme pénible de ses poésies, leur gravité philosophique et religieuse nuisirent à leur succès. Mais Mazza ne se souciait pas des applaudissements vulgaires. « J'ai vécu content de peu de lecteurs, » disait-il. Sa vie offre peu d'événements. Il fut nommé en 1768 secrétaire de l'université de Parme, puis professeur de littérature. Une querelle qu'il eut avec un officier pour une rivalité d'amour le décida à quitter Parme. Il y revint peu après, et prit, en 1777, l'habit ecclésiastique ; mais s'étant aperçu, pendant une maladie, que ses parents attendaient son héritage avec impatience, il se vengea de leur avidité en se mariant. Il eut des polémiques avec plusieurs littérateurs, et particulièrement avec Fontana et Monti et se distingua par sa modération, qualité d'autant plus méritoire chez lui qu'il était très-sensible aux critiques. Il mourut d'une attaque d'apoplexie. Ses *Œuvres complètes*, dédiées à Marie-Louise, duchesse de Parme, parurent à Parme, 1821, 6 vol. in-8° et in-4°. Z.

Pezzana, *Memorie degli Scrittori e Letterati Parmigiani del padre Ireneo Affo continuate*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, VIII. — Bellini, *Cenni intorno alla vita ed alle operi di A. Mazza*; Parme, 1848.

MAZZAROPPI (*Marco*), peintre de l'école napolitaine, né à San-Germano (roy. de Naples), vers 1570, mort en 1620. Il sut allier une exécution rapide à un fini précieux et un style frais et animé, qui sous quelques rapports rappellent la manière des Flamands. Ses principaux ouvrages, *Saint Grégoire*, *Saint Benoît*, *Le Martyre de saint André*, *La Madone avec saint Benoît*, se trouvent à l'abbaye de Mont-Cassin, voisine de San-Germano. E. B—N.

Dominici, *Vite de' Pittori Napoletani*.

MAZZINGHI (*Giuseppe*, comte), compositeur anglais, né en 1768, à Londres, mort en janvier 1844, à Bath. Fils d'un organiste, il reçut des leçons de Jean-Chrétien Bach et de Sacchini, et se trouva en état de diriger à dix-neuf ans la musique de l'Opéra italien. Quand le théâtre du Roi fut brûlé, en 1789, on rapporte que, sans autre secours que sa mémoire et les rôles des acteurs, il écrivit en quelques jours toute l'instrumentation de *la Locanda*, opéra de Paisiello, qui venait d'obtenir un grand succès. Il jouit de la faveur des rois Georges III et Georges IV, qui lui conférèrent la surintendance des concerts de la cour. Le nombre des ouvrages qu'il a composés pour la scène anglaise, opéras, ballets et mélodrames, est considérable, et quelques-uns d'entre eux ont eu une véritable popularité, entre autres *The Blind Girl*, *The Exile*, *Chains of the heart*, *Ramah Droog*, *Free Knight*, *Paul and Virginia*, *The Turnpike-Gate*, *Sapho*, etc. Il a donné pendant longtemps des leçons de piano à Londres, et il a publié pour cet instrument une centaine de sonates ou de morceaux variés. P.

Rose, *New Biogr. Dictionary*.

MAZZOCCHI (*Alessio-Simmacho* MAZZOCCOLO, dit), antiquaire italien, né le 22 octobre 1684, à Santa-Maria-di-Capua, mort le 12 septembre 1771, à Naples. Il était le vingt-quatrième enfant d'une pauvre famille de paysans. Du séminaire de Capoue, où il reçut sa première éducation, il passa à celui de Naples, et puisa dans la lecture réfléchie des écrivains grecs et latins le goût de l'antiquité, qui devint sa passion dominante. Après être entré dans les ordres (1709), il remplaça Majelli comme préfet des études, et fut nommé professeur de grec, et d'hébreu. En 1725 il fit un voyage à Rome et en 1732 il accepta avec répugnance une place au chapitre de l'église de Capoue. Rappelé bientôt à Naples en qualité de théologal par l'archevêque Spinelli, il abandonna l'enseignement des langues pour celui de la théologie et de l'Écriture Sainte, et fut chargé en même temps de la direction du grand séminaire. Le roi lui offrit en récompense de ses travaux l'archevêché de Lanciano ; mais il préféra une pension viagère à ce poste élevé, qui l'eût détourné de ses occupations favorites. Dans les dernières années de sa longue vie, il perdit complétement la mémoire, et tomba en enfance. Mazzocchi était membre des principales académies de l'Europe ; celle des Inscriptions de Paris l'admit en 1756 dans son sein. Il joignait l'érudition la plus variée à une méthode claire et précise, et n'avait guère dans son pays d'autre rival sérieux que Martorelli. On a de lui : *In mutilum Campani amphitheatri titulum aliasque nonnullas Campanas inscriptiones* ; Naples, 1727, in-4° ; — *De publicis et publiciis*, dans les *Caloger. Opuscula*, V, 161 ; — *De dedicatione sub ascia* ; Naples, 1739, in-8°. « Plus de vingt antiquaires, dit Lebeau, s'étaient occupés de cette formule si usitée dans les inscriptions sépulcrales ; Mazzocchi cherche à prouver que ces mots signifient dédier un tombeau tout récent en y transportant le cadavre, tandis que les ouvriers y travaillent encore, et on s'étonna que cette explication si naturelle n'eût pas été la première » ; — *Oratio in funere Clementis XII* ; Naples, 1740 ; — *Dissertazione sopra l'origine de' Tirreni* ; Rome, 1740, in-4° ; — *De antiquis Corcyræ Nominibus Schediasma* ; Naples, 1742, in-4° ; critique de quelques passages des recherches de Quirini sur le même sujet ; — *De Sponsalibus et Matrimoniis qui contrahuntur parentibus inscits vel juste invitis* ; Naples, 1742, 1762, in-8° : dissertation de Muscettola, avec des notes ; — *In vetus marmoreum Neapolitanæ ecclesiæ Calendarium* ; Naples, 1744, 3 vol. in-4° ; — *Dissertatio historica de cathedralis ecclesiæ Neapolitanæ vicibus* ; Naples, 1751, in-4° : il y soutient qu'il n'y a jamais eu à Naples qu'une seule cathédrale, quoique plusieurs églises en aient eu le titre ; cette opinion trouva

un contradicteur acharné dans Assemani, qui opposa Mazzocchi à lui-même en tirant ses preuves de l'ouvrage qu'il réfutait; — *De sanctorum Neapolitanæ ecclesiæ Episcoporum Cultu*; Naples, 1752, 2 vol. in-4°; — *De Mutilæ expugnationis Historia*; Naples, 1753, in-8°; — *In regii Herculanensis Musæi tabulas Heracleenses Commentarii*; Naples, 1754-1755, 2 part. in-fol. fig. Cet ouvrage est celui qui fait le plus d'honneur à la science de Mazzocchi; il y étudie les inscriptions grecques gravées sur les deux tables d'airain qui furent découvertes en 1732 près du golfe de Tarente, dans le voisinage de l'ancienne Héraclée, et en fait remonter l'époque à trois siècles avant l'ère chrétienne; — *Actorum Bononiensium S. Januarii et sanctorum martyrum Vindiciæ repetitæ*; Naples, 1759, in-4°; — *Spicilegium Biblicum*; Naples, 1763-1778, 3 vol. in-4°; le t. III est relatif au Nouveau Testament; — *Vossii Etymologicum linguæ latinæ, cum etymologiis ex Oriente petitis*; Naples, 1762, 2 vol. in-folio; — *Opuscula oratoria, epistolæ, carmina et diatribe de antiquitate*; Naples, 1771-1775, 2 tom. in-4°; recueil édité par F. Serao et assez recherché. Mazzocchi a laissé de nombreux manuscrits sur les livres saints, l'origine de Capoue et celle d'Herculanum, les inscriptions de la Campanie, etc. P.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII. — *Giornale de' Letterati*, V, 306. — Le Beau, *Éloge de Mazzocchi*, dans les *Mém.* de l'Acad. des Inscript., XXXVIII. — F. Soria, *Memorie degli storici Napoletani*. — *Uomini illustri del regno di Napoli*, I.

MAZZOCCHI (*Paolo*). *Voy.* UCCELLO (*Paolo*).

MAZZOLA, MAZZUOLA ou **MAZZUOLI** (*Girolamo-Francesco-Maria*), dit *le Parmigiano*, ou *le Parmesan*, peintre de l'école de Parme, né dans cette ville, le 11 janvier 1503, mort à Casal-Maggiore, le 24 août 1540. Dès l'âge de deux ans il perdit son père, Filippo, qui était un peintre de mérite, et fut élevé par ses oncles, Michele et Pier-Ilario Mazzola. A leur école, il fit des progrès si rapides que dès l'âge de quatorze ans il peignit un *Baptême de Jésus-Christ*, qui fut jugé très-remarquable. Il se perfectionna en copiant les œuvres du Corrége, qui à cette époque peignait la coupole de San-Giovanni de Parme. Il alla ensuite à Mantoue voir les peintures de Jules Romain, et en 1523 partit pour Rome, afin d'y étudier Michel-Ange et Raphael. Bien accueilli de Clément VII, qui lui confia des travaux importants, il s'enfuit en 1527, lorsque Rome fut prise par le connétable de Bourbon. Il fut dépouillé par un parti de lansquenets. Arrivé à Bologne, il confia les dessins qu'il rapportait au graveur Antonio da Trento, qui les emporta et ne reparut plus. En 1530 il rentra dans sa ville natale, où l'attendaient de brillantes occasions de signaler son talent. A San-Giovanni, il fut chargé de peindre à fresque *Sainte Marguerite de Cortone et Sainte Agathe*; — *Sainte Cécile et Sainte Lucie*; — *Saint Second* ou *Saint Georges retenant un coursier fougueux*; — *Deux jeunes Diacres lisant*. A la Steccata, on voit *Adam*; — la grandiose figure en camaïeu de *Moïse brisant les tables de la loi*; — *Ève*; — *Aaron*; — des groupes de vierges. Les travaux ne marchant pas assez vite au gré des religieux, qui, à ce qu'il paraît, avaient déjà avancé plusieurs sommes à l'artiste, ils obtinrent contre lui un mandat d'arrêt et le firent incarcérer. Sorti de prison, le Parmigiano furieux s'enfuit de Parme, et se réfugia à Casal-Maggiore, où il peignit encore quelques tableaux, parmi lesquels une *Annonciation* pour la principale église de Viadana, ville du duché de Mantoue, l'un de ses ouvrages les plus parfaits. « Épuisé, dit Vasari, par les vains efforts que, entraîné par sa passion pour l'alchimie, il avait fait pour découvrir le secret de la transmutation des métaux, il tomba dans la mélancolie, fut pris de fièvres continues et survécut peu à son exil volontaire. » Il mourut à l'âge de trente-sept ans, et fut enterré à La Fontana, église des Servites située à un mille de Casale. Le récit de Vasari a toutefois été réfuté par le P. Affò, qui s'appuie sur des témoignages contemporains paraissant dignes de foi.

Le Parmigiano composait lentement et simplement, et toute son œuvre existait en quelque sorte dans sa tête au moment où il prenait le pinceau; alors sa touche ferme, rapide, décidée, accusait une hardiesse, une habileté qui tenaient du prodige. Le caractère principal de son style est une grâce telle qu'on a dit « que l'esprit de Raphael était passé en lui ». Parfois peut-être cette recherche de la grâce nuisit-elle chez lui à la vérité et à la force de l'expression; aussi Augustin Carrache disait-il « qu'il voudrait dans un peintre *un peu de la grâce du Parmigiano*, mais non sa grâce tout entière, parce qu'elle lui semblait poussée au delà des bornes du vrai ». Son coloris contribua encore aux charmes de son style, et le ton de sa peinture est en général doux, peu éclatant, et pour ainsi dire voilé tout en conservant de la vigueur. Quoique la carrière du Parmigiano ait été fort courte, il n'en a pas moins laissé de nombreux ouvrages. En voici les principaux : PARME : au musée, *La Madone entre saint Jérôme et saint Bernardin de Feltre* (1522); — COLORNO, villa royale près Parme : *Prédication de Jésus-Christ*, composition importante; — BOLOGNE : au musée, *La Madone avec sainte Marguerite, saint Jérôme, saint Augustin et un ange*; — FORLI : une *Madone* et *Saint Jean*; — MILAN : au musée de Brera, *La Vierge avec sainte Marguerite, saint Jérôme, saint Pétrone et un ange*; — FLORENCE : à la galerie publique, *La Sainte Famille avec la Madeleine et saint Zacharie*; au palais Pitti, *La Vierge au long cou* (1534); — ROME : au palais Doria, une *Madone*; au palais Colonna, *Résurrection de Lazare*; au palais Borghèse, *Sainte Catherine*; au musée du Capitole, *Saint Jean-*

Baptiste dans le désert; et une *Sainte Famille*; — NAPLES : au musée, *L'Annonciation*, *Sainte Claire*; *Lucrèce*; plusieurs *portraits*; — MADRID : au musée, *Sainte Barbe*; un *portrait d'homme*, une *Sainte famille*; — VIENNE : au musée, *L'Amour taillant son arc*, attribué quelquefois au Corrége; portrait de *Malatesta-Bagtioni*; portrait du *peintre* à l'âge de vingt ans, peint sur une demi-sphère; — BERLIN : au musée, *Baptême de Jésus-Christ*; — DRESDE : au musée, *La Madone avec saint François et saint Sébastien*; *L'Aigle de Jupiter enlevant Ganymède*; *La Madone avec saint Étienne, saint Jean-Baptiste et un donateur*; *La Vierge avec son Fils*; — MUNICH : à la Pinacothèque, *La Vierge allaitant Jésus*; — LONDRES : à la National Gallery, *Vision de saint Jérôme*; *Mariage de la Vierge*; *La Sainte Famille avec des anges*; — SAINT-PÉTERSBOURG : à la galerie de l'Ermitage, *Mariage de sainte Catherine*; *Le Christ mis au tombeau*; — PARIS : au Louvre, une *Sainte Famille*; *La Vierge, L'Enfant Jésus et Sainte Marguerite*; onze *dessins*.

C'est à tort que Vasari et d'autres auteurs ont prétendu que le Parmigiano grava en camaïeu. Il a aussi passé pour l'inventeur de la gravure à l'eau-forte; ce qu'on peut assurer, c'est qu'il est le premier peintre italien qui ait employé ce procédé. Parmi les pièces composant son œuvre, on remarque : *Le Buisson Ardent*; *Judith tenant la tête d'Holopherne*; *La Chasteté de Joseph*; *Le Christ et les douze Apôtres*, suite de 13 pl.; *La Conception*; *L'Adoration des Bergers*; *Le Mariage de sainte Catherine*; plusieurs *Sainte-Famille*; *Le Christ au tombeau*; *Un Berger appuyé sur son bâton*; *Un jeune homme avec deux vieillards*; *Saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux*, d'après Raphael; *Pénélope travaillant entourée de ses femmes*; *Diogène*; une *Adoration des Mages*.

Les élèves les plus connus du Parmigiano sont Girolamo Mazzola, son cousin, Daniello da Parma et Battista Fornari, qui abandonna la peinture pour la sculpture. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Affò, *Vita di Francesco Mazzola*, et *Il Parmigiano servitor di piazza*. — Bertoluzzi, *Guida per osservare le pitture di Parma*. — Gualandi, *Memorie originali di belle Arti*, et *Tre Giorni in Bologna*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

MAZZOLA (*Girolamo* BEDOLO), dit quelquefois *Mazzolino*, peintre de l'école de Parme, né en 1503, à Moile (aujourd'hui San-Lazzaro), près de Parme, mort vers 1580. Ayant épousé Elena, fille de Pier-Ilario Mazzola, il prit lui-même vers 1540 le nom de son beau-père, qu'il devait contribuer à illustrer. Par ce mariage il devint cousin de Francesco Mazzola, et ce fut à l'école de ce grand maître qu'il se perfectionna dans son art; il fut son meilleur élève et après la mort du Parmigiano, il fut jugé digne de terminer les ouvrages qu'il avait laissés imparfaits à la Steccata. Girolamo, n'étant jamais sorti de Parme, s'éloigna peu de la manière du Corrége; mais s'il lui avait emprunté une partie de sa grâce et de sa science du clair-obscur, il avait pris de lui aussi un dessin moins correct dans les nus que celui du Parmigiano. Les mouvements de ses figures sont vifs, animés; mais il tombe parfois dans l'exagération. Son coloris est vigoureux et sa perspective est irréprochable. C'est surtout à Parme qu'il faut chercher les œuvres de Girolamo. A la Steccata, il a peint à fresque *La Descente du Saint-Esprit*; *La Nativité* et plusieurs figures colossales; — à la cathédrale, la voûte entière de la nef exécutée en deux années (1555-1557); des *Prophètes*, et *Le Christ dans sa gloire*; — à San-Giovanni, *Saint Jacques le Majeur aux pieds de la Vierge* (1543); une *Transfiguration* (1555); *La Vierge tendant la main à sainte Catherine*; et une *Cène*, remarquable par sa belle architecture; — au Saint-Sépulcre, *La Vierge, Saint Jean et des anges* (1556); — à Saint-Alexandre, *La Madone avec sainte Justine, saint Benoît et saint Alexandre pape* (1540); — un des chefs-d'œuvre du maître; à San-Benedetto, une *Nativité de Jésus-Christ*; — à Saint-Udalric, une belle *Nativité*. — On voit au palais della Rosa une *Madone avec sainte Catherine et de petits anges*, ouvrage charmant; — au musée de Parme, l'*Immaculée Conception*; et une *Sainte famille avec saint Michel et un ange jouant de la mandoline*. — A San-Benedetto de Mantoue, *Le Miracle de la multiplication des pains* est une œuvre capitale, où se trouvent des beautés de premier ordre. Dans la même ville, à la cathédrale on voit de Mazzola *Saint Jean évangéliste* et *Sainte Thècle*. Hors de l'Italie, et de Parme même, on rencontre rarement des œuvres de cet artiste dans les musées; celui du Louvre ne possède de lui qu'une *Adoration des Bergers*; à Dresde, on voit *La Fortune*, composition allégorique, et une *Madone avec saint Jean et saint Georges*; à Berlin, une *Madone sur un trône avec sainte Catherine, saint Jean et saint Paul*.
E. B—N.

Ratti, *Notizie storiche intorno la vita e le opere del Antonio Allegri da Correggio*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Affò, *Il Parmigiano, servitor di piazza*. — Bertoluzzi, *Guida per osservare le pitture di Parma*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Valery, *Voy. en Italie*.

MAZZOLA (*Alessandro*), fils du précédent, né à Parme, en 1533, mort en 1608. Élève et faible imitateur de son père, il décora les églises de Parme de ses ouvrages, entre autres : *Jésus entouré d'anges* (1605); *Saint François stigmatisé*, et une *Vierge avec saint Pierre et saint Paul*. E. B—N.

Affò, *Il Parmigiano*. — Bertoluzzi, *Guida*.

MAZZOLA (*Filippo*), dit le *Bastaruolo*, peintre de l'école de Ferrare, né dans cette ville

vers 1530, mort en 1589, noyé dans le Pô. Il acheva d'une façon assez malheureuse la partie de l'église de Jésus que le Dielai, son maître, avait laissée imparfaite. Cet échec lui fit grand tort, et bien que plus tard il eût perfectionné sa manière, sous le rapport du dessin, du coloris et du clair-obscur, il ne put jamais obtenir de ses contemporains la justice qui était due à son talent, qui souvent rappelle les Dossi et quelquefois même le Titien. Nous citerons de lui à Ferrare : *La Vierge avec sainte Barbe et sainte Ursule; L'Annonciation; Le Christ sur la croix; Saint Barthélémy; Saint Sébastien; Saint Christophe; La Descente de croix;* et *un Christ au calvaire avec la Vierge, saint Jean et saint Louis.* E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi.* — Vasari, *Vite.* — L.-N. Cittadella, *Indice delle cose più rimarcabili di Ferrara.*

MAZZOLARI (*Giuseppe-Maria*), humaniste italien, né en 1712, à Pesaro, mort le 14 septembre 1786, à Rome. Il est aussi connu sous le nom de *Mariano Partenio.* Après avoir terminé son éducation à Crémone, d'où sa famille était originaire, il fit profession chez les jésuites de Rome (1732), et fut envoyé à Florence, où il professa les humanités; il occupa la même chaire tour à tour à Rome et à Fermo, et continua d'être employé dans l'enseignement, après la suppression de sa compagnie. Sa profonde connaissance des auteurs anciens le rend digne d'être compté parmi les meilleurs latinistes de son siècle. On a de lui : *M. T. Ciceronis* De Oratore, *cum annotationibus J. Proustei;* (Rome), 1751, in-8°, avec une préface de l'éditeur en forme de lettre; — *In ortu Ludovici, Burgundiæ ducis, oratio;* Rome, 1751, et Venise, 1753; les digressions qu'il a introduites dans ce discours, prononcé en 1750, lui prêtent du mouvement et de l'intérêt; — *Ragguaglio delle virtuose Azioni di Costanza-Maria Mattei Caffarelli, duchessa d'Assergio;* Rome, 1758; — *Vita di Bernardino Perfetti,* dans les *Vite degli Arcadi illustri;* 1751, Ve part.; — *Josephi Mariani Parthenii Electricorum Lib. VI;* Rome, 1761; ce poëme, dont l'électricité a fourni le sujet, a été enrichi de remarques par le P. Lagomarsini, ami de l'auteur; — quelques livres de piété. Les œuvres de Mazzolari ont paru à Rome, 1772, 3 vol. in-8°, et se divisent ainsi : le t. Ier (*Actiones*) contient douze discours imités des Verrines et des Catilinaires de Cicéron; celui qui est consacré à la louange de la Vierge (*Pro domo Lauretana*), fut gravé sur une lame d'argent que l'on voit encore à Notre-Dame de Lorette. Le t. II (*Orationes*) renferme aussi douze discours ou dissertations écrits avec autant de goût que de sagacité sur la lecture de Cicéron et de Virgile, sur la prééminence des Italiens dans les lettres, sur la manière de s'instruire, etc. Dans le t. III on trouve des commentaires, des vies particulières, le poëme de l'Électricité, et des poésies latines, dont quelques-unes ont été reproduites dans le *Sacrorum Carminum Delectus* de Montanari (Pesaro, 1833, t. III). Parmi ses ouvrages inédits, on remarque une *Vie* de Lagomarsini, et cinq livres de lettres en latin. P.

Effemeridi di Roma, 1772 et 1776. — *Storia letter. d'Italia,* III, 628, et VII, 68. — *Novelle letter. di Firenze,* 1772. — Lombardi, *Storia della Letteratura del secolo XVIII.* — Cardella, *Compendio della Storia di Bella Letteratura,* III.— *Supplementa Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu;* Rome, 1814. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri,* IV, 829-838.

MAZZOLENI (*Angelo*), érudit italien, né le 9 octobre 1719, à Bergame, où il est mort, le 14 octobre 1768. Après avoir complété ses études à Milan et à Padoue, il reçut les ordres en 1742, et fut chargé en 1744 d'enseigner la rhétorique au séminaire de Bergame. En 1758 il devint recteur du collége Mariano. Les panégyriques et les sermons qu'il composa lui acquirent la réputation d'un prédicateur éloquent. On a de lui : *Rime di diversi antichi autori Toscani;* Venise, 1740; — *Epigrammatum selectorum Lib. III;* Bergame, 1746; — *Rime oneste de' migliori Poeti antichi e moderni, con annotazioni;* Bergame, 1750, 2 vol. in-8°; réimpr. avec des additions à Bassano, en 1761 et en 1777, 2 vol. in-12; — *Regole della Poesia, si latina che italiana;* Bergame, 1761, in-12; — *Tavolette Cronologiche;* Bergame, 1762, in-4°; — *Principj di Cosmografia;* Bergame, 1766, in-8°; — *Principj di Geografia;* Bergame, 1766, in-8°; etc. P.

M.-M. Rocchi, *Notizie raccolte;* Bergame, 1828. — *Europa letteraria,* IV, 1er avril 1769.

MAZZOLINI (*Lodovico*), dit le *Ferrarese,* peintre de l'école de Ferrare, né dans cette ville, en 1481, mort vers 1530 (1). Élève de Lorenzo Costa, il excella dans les figures de petite proportion; sa manière était très-finie, et il traitait avec un soin minutieux jusqu'aux moindres détails. Les têtes, généralement peintes d'après nature, mais sans choix, manquent souvent de noblesse, mais sont toujours pleines de vie et de vérité; celles de vieillards sont surtout remarquables. Le coloris est un peu dur et parfois vigoureux jusqu'à l'excès. Les principaux ouvrages de ce maître sont : au musée de Ferrare, *La Nativité;* — au musée de Bologne, *L'Adoration des Bergers;* — à la galerie de Florence, *La Nativité; La Circoncision; La Madone avec sainte Anne; Saint Jean évangéliste et Joachim;* au palais Pitti, *La Femme adultère;* — à Rome, palais Chigi, une superbe *Adoration des Mages;* — à Berlin, *Le Christ au milieu des docteurs,* un triptyque représentant *La Vierge, La Madeleine et Saint Antoine ermite;* — à Vienne, *La Circoncision;* — à Munich, *La Sainte Famille dans un paysage;* — à La Haye, *Le Massacre des Innocents;* — à Londres, *La Sainte Famille;* — *Saint François adorant l'enfant Jésus;* — à Paris, au Louvre, une *Sainte Famille.* E. B—N.

(1) C'est le même que Vasari désigne par erreur sous le nom de *Malini.*

Vasari, *Vite*. — Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori Ferraresi*. — Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi. — L.-N. Cittadella, *Cose più rimarcabili di Ferrara*.

MAZZONI (*Guido*), dit aussi *Paganini* ou le *Madanino*, sculpteur italien, né à Modène, mort en 1518. Il travaillait à Naples; en 1494, Charles VIII l'emmena en France, où il resta vingt années et d'où il revint dans sa patrie comblé de richesses. Malheureusement cet habile artiste n'employa que la terre cuite et autres matières fragiles; aussi presque toutes ses productions ont-elles disparu, et celles, en petit nombre, qui sont parvenues jusqu'à nous, sont-elles presque toutes en mauvais état. Toutefois, on peut encore voir à Naples, dans l'église de Monte-Oliveto, une des plus importantes : c'est un groupe de neuf figures composant un *Saint-Sépulcre*. Cicognara a publié (t. II, pl. 51) deux statues agenouillées qui en font partie; ces figures, admirables d'expression et de vérité, représentent sous les noms de Joseph d'Arimathie et de Nicodème les poëtes Sannazar et Pontanus.

Isabella Discalzi, femme de Mazzoni, cultiva aussi la sculpture avec succès, ainsi que sa fille, enlevée aux arts par une mort prématurée.

E. B—n.

Tiraboschi, *Vite degli Artefici Modenesi*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Vasari, *Vite*.

MAZZONI (*Giacomo*), philosophe et philologue italien, né à Césène, en 1548, mort dans la même ville, le 10 avril 1598. Il apprit le latin dans sa ville natale, le grec et l'hébreu à Bologne, la jurisprudence et la philosophie à Padoue. Très-jeune encore, il conçut le projet de concilier les opinions de Platon et d'Aristote, de Proclus et de Plotin, d'Avicenne et d'Averroès, de Scot et de saint Thomas. Pour se mettre à même de réaliser cette vaste tentative de syncrétisme scolastique, il parcourut toutes les branches de la littérature, de l'érudition et de la philosophie de son temps. La mort de son père, le soin de ses affaires domestiques, une polémique touchant la *Divine Comédie* de Dante, un séjour assez long à la cour de Guidobaldo, duc d'Urbin, le retardèrent dans l'exécution de son projet, mais ne l'y firent pas renoncer. Il en donna la preuve en publiant en 1576 son traité *De Triplici hominum vita, activa nempe, contemplativa et religiosa, methodi tres*, dans lequel il se proposait de concilier les contradictions de Platon, d'Aristote et de plusieurs autres philosophes grecs, arabes et latins, et d'indiquer par quels degrés successifs l'homme perfectionne son entendement. En marge de son traité il nota cinq mille cent quatre-vingt dix-sept propositions sur lesquelles il se déclarait prêt à soutenir la discussion. Cette grande joûte scolastique eut lieu à Bologne; l'année suivante Mazzoni en sortit triomphant, grâce à sa mémoire extraordinaire, qu'il avait fortifiée encore par certains procédés artificiels. La fameuse thèse de Pic de La Mirandole ne contenait que neuf cents propositions, celle de Mazzoni en contenait près de six fois autant; c'est certainement un des produits les plus étonnants des études encyclopédiques du seizième siècle. Grégoire XIII voulut voir l'auteur, et lui promit une fortune brillante. Mazzoni était trop studieux et trop ami de son indépendance pour se plaire à la cour pontificale. Il revint à sa retraite de Césène et à ses philosophes; mais les universités de Macerata et de Pise réclamèrent de lui des cours de philosophie. Florence l'appela comme académicien de la Crusca, et le garda plusieurs années. Clément VII lui conféra la chaire de philosophie dans le collége de la Sapience avec un traitement de mille écus d'or, et Aldobrandini, neveu du pape, le réclama pour une mission diplomatique auprès de la république de Venise. Au retour de sa légation, Mazzoni tomba malade à Ferrare, et se fit transporter à Césène, où il mourut, âgé de moins de cinquante ans. Esprit étendu et vigoureux, mais manquant d'une véritable originalité, possédant un savoir immense, mais dénué de critique, Mazzoni est le dernier représentant du mouvement philosophique inauguré en Italie par Gémiste Pléthon et Marsile Ficin. De tous ses ouvrages, qui sont remarquables pour le temps, un seul se lit encore avec profit, c'est sa *Défense* de Dante, dans laquelle il rattache la littérature à la philosophie, et remonte par une analyse quelquefois profonde, toujours ingénieuse, aux principes constitutifs des sciences et des arts. On a de Mazzoni : *Discorso su la pronunzia de' dittonghi presso gli antichi*; Césène, 1572, in-8°; inséré dans le recueil des *Autori del ben parlare*, t. I; — *Del Sollecismo; De' Tropi*, dans le même recueil, t. V; — *Discorso in difesa della* Commedia *del divino poeta Dante, contro il discorso di Ridolfo Castravilla*; Césène, 1573, 1587, in-4°; — *De triplici hominum vita, activa nempe, contemplativa et religiosa, methodi tres*; Césène, 1576, in-4°; — *Quæstiones centum et nonaginta septem supra quinque millia*; Bologne, 1577, in-4°; — *Oratio habita Florentiæ VIII februarii* 1589, *in exsequiis Catharinæ Medices, Francorum reginæ*; Florence, 1589; — *In universam Platonis et Aristotelis philosophiam Præludia, sive de Comparatione Platonis et Aristotelis*; Venise, 1597, in-4°. Z.

Segni, *Orazione funebre per la morte di Jacopo Mazzoni*. — Serassi, *Vita di Giac. Mazzoni*; Rome, 1790, in-4°. — Fontanini, *Biblioteca*. — Corniani, *Secoli della Letteratura italiana*, t. VI. — Brucker, *Historia critica philos.*, t. IV. — Bonafede, *Restaurazione d'ogni filosofi*, t. I. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII, part. I, p. 388. — Ginguené, *Histoire de la Littérature italienne*, t. VII, p. 478.

MAZZUCHELLI (*Pier-Francesco*), dit le *Morazzone*, peintre de l'école milanaise, né en 1571, au village de Morazzone, près Varese, mort à Plaisance, en 1626. Il étudia la peinture à Milan, mais on ne sait quel fut son maître. Quand, fort jeune encore, il alla à Rome, il était déjà habile coloriste; aussi pense-t-on qu'il avait fait

une étude spéciale des ouvrages du Titien et de Paul Véronèse; ce coloris est du reste à peu près le seul mérite de *L'Adoration des Mages* que l'on voit à Rome dans l'église de Saint-Silvestre-*in-capite*. De retour à Milan, où il ouvrit école, il prouva par le même sujet, qu'il peignit pour l'église de Saint-Antoine-abbé, qu'il avait fait de notables progrès. La manière du Morazzone est grande et forte, aussi son talent ne doit-il pas être jugé d'après ses quelques rares tableaux de chevalet, mais d'après ses grandes compositions, plus conformes à son génie, telles que le *Saint Michel triomphant*, à San-Giovanni de Côme; et *La Flagellation*, à la Madonna-del-Monte, près Varese. Cet artiste fut souvent employé par Frédéric Borromée, archevêque de Milan, et par le duc de Savoie, qui le fit chevalier et le combla de bienfaits. En 1626, il peignait la coupole de la cathédrale de Plaisance quand la mort vint interrompre ses travaux. Parmi ses nombreux ouvrages à Milan, on remarque : à San-Raffaele, *Élie endormi*; à San-Lorenzo, une *Visitation*; à S.-Angelo, un *Saint Charles Borromée;* au musée de Brera, une *Tête d'homme* et *La Samaritaine*. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

MAZZUCHELLI (*Jean-Marie*, comte DE), célèbre biographe italien, né à Brescia, le 28 octobre 1707, mort le 19 novembre 1765. Il appartenait à une famille noble et riche. Il fit ses études à Bologne, dans le collége des jésuites. De retour dans sa ville natale, il se consacra à la culture des lettres, et conçut le projet d'écrire une histoire littéraire de l'Italie aussi complète que possible. A peu près à la même époque les Bénédictins commençaient leur *Histoire Littéraire de la France*. Mazzuchelli, comme les Bénédictins, adopta la forme biographique, mais il ne suivit pas comme eux l'ordre chronologique, et préféra l'ordre alphabétique. Avant d'entreprendre la publication de son grand dictionnaire, il fit paraître, pour essayer ses forces, les biographies séparées d'Archimède, de Pierre d'Abano, de Pierre Aretin, de François Arisi, d'Alemanni, de Bonfadio. Ces travaux lui valurent de la part de beaucoup de savants distingués de l'Italie et de l'Europe des encouragements, qui le décidèrent à donner au public la première partie de ses *Scrittori d'Italia*, *cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti de' letterati italiani;* Brescia, 1753, in-fol. Cet excellent ouvrage était conçu sur un plan très-vaste, puisqu'il devait contenir cinquante mille notices; c'était plus que n'en pouvait rédiger un écrivain qui voulait, comme Mazzuchelli, recourir aux documents originaux, épuiser les sources d'information et donner des soins à son style. Aussi dans les six parties (2 part. pour le 1er tome, 4 part. pour le 2e) qui parurent de 1753 à 1763, il ne dépassa pas la lettre B. Il avait rassemblé les matériaux des autres lettres et rédigé ou fait rédiger sous ses yeux, par son sécrétaire Rodella, six autres volumes, que la mort ne lui permit pas de publier. Mazzuchelli fonda dans sa maison une académie des sciences et des belles-lettres, et mit à la disposition des membres de cette société une bibliothèque et une belle collection d'objets d'histoire naturelle, d'antiquités et de médailles. Outre le grand ouvrage cité plus haut, on a de lui : *Notizie storiche e critiche intorno alla vita, alle invenzioni ed agli scritti di Archimede Siracusano;* Brescia, 1737, in-4°; — *Notizie storiche e critiche intorno alla vita di Pietro d'Abano*, dans la *Racolta Calogeriana*, t. XXIII; — *La Vita di Pietro Aretino;* Padoue, 1741, in-8°; — *Ristretto della vita di S. Pancrazio;* Brescia, 1741, in-8°; — *Notizie intorno alla vita e agli scritti del canonica Paolo Gagliardi Bresciano*, en tête de l'édition de Gagliardi, 1757, in-8°; — *Lettera intorno alla persona e agli scritti del dott. Francesco Arisi*, dans la *Racolta Calogeriana*, t. XXXI; — *La Vita di Luigi Alamanni*, en tête de l'édition du poëme de la *Coltivazione* d'Alamanni; 1745, in-8°; — *La Vita di Jacobo Bonfadio*, en tête des *Lettere famigliari* de Bonfadio; Brescia, 1758; — *Catalogo delle Medaglie d'uomini letterati*, dans les volumes XXXV, XL, XLII de la *Raccolta Calogeriana:* comme le musée de Mazzuchelli ne cessait de s'accroître, le catalogue finit par remplir deux volumes, qui parurent sous ce titre : *Musæum Mazzuchellianum, seu numismata virorum doctrina præstantium, quæ apud Jo.-Mariam, comitem Mazzuchellum Brixiæ servantur, a Petro Antonio de comitibus Gaetani Brixiano presbytero et patricio romano edita atque illustrata. Accedit versio italiaca equitis Cosmi Mei elaborata;* Venise, 1761-63, 2 vol. in-fol.; — *Lettere due e notizie intorno alla vita del P. Stanislao Santinelli, Somasco;* dans les *Memorie* de cet auteur; Venise, 1749, in-8°; — *Lettere quattro* dans la *Vita della signora Paolina Rubbi;* Lucques, 1750; — *Notizie intorno agli scritti e alla vita di Scipione Capece*, en tête du *Vate Maximo* de Capece; Padoue, 1751, in-8°; — *Notizie.... intorno a Costantino Grimaldi*, dans la *Raccolta Calogeriana*, vol. XLV; — *Notizie intorno alla vita e alle opere di Antonio Fileremo Fregoso, nobile genovese;* ibid., vol. XLVIII; — *Notizie intorno Giusto de' Conti*, en tête d'une édition de *La bella Mano*, de Conti; Vérone, 1753, in-4°; — *Lettere intorno al cardinale Pietro Bembo;* Milan, 1756, in-4°; — *Lettera in difesa dell' Aretino*, dans la *Raccolta milanese*, vol. I; — *Notizie intorno ad Isotto da Rimino;* ibid., id., réimprimé à Brescia, 1759, in-8°; — *Notizie intorno alla vita ed agli scritti di Benedetto Marcello*, dans les *Memorie per servire alla istoria letteraria*,

t. X, Venise, 1757; — *Estratto del libro intitolato De' Delitti e delle Pene*; 1764, in-4°. Il laissa de plus un assez grand nombre de manuscrits, parmi lesquels on cite : onze volumes de lettres des savants avec qui il était en correspondance; huit volumes de *Mémoires littéraires*, deux volumes de *Vies de Littérateurs vivants*. L'académie qui se réunissait dans sa maison publia deux volumes de mémoires : *Dissertazioni istoriche e scientifiche erudite recitate da diversi autori in Brescia, nell' adunanza letteraria del signor conte G. Mazzuchelli*; Brescia, 1765, in-4°. Z.

Rodella, *Vita del conte G. Mazzuchelli*; Brescia, 1766, in-8°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XIV. — Brognoli, *Elogii dei Bresciani per dottrina eccelenti del secolo XVIII*; Brescia, 1785. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. IX.

MEAD (*Matthew*), théologien anglais, né en 1629, mort le 16 octobre 1699, à Stepney, près Londres. Après avoir occupé deux bénéfices, qu'il perdit en 1662 pour non conformité, il résida quelque temps en Hollande, et desservit depuis 1674 une congrégation de dissidents à Stepney. Impliqué en 1683 dans le complot de Rye-House, qui coûta la vie à lord Russell, il fut mis en liberté par ordre du roi. On a de lui des sermons et des livres de piété, dont les plus connus sont : *Almost Christian* et *The Good of early obedience*. P. L—Y.

Chalmers, *General Dictionary*.

MEAD (*Richard*), célèbre médecin anglais, fils du précédent, né le 11 août 1673, à Stepney, mort le 16 février 1754, à Londres. Il eut pour premier instituteur son père, qui l'envoya ensuite à Utrecht, où il resta trois ans entre les mains de Grævius. De là il se rendit à Leyde (1692), et s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de la médecine, sous la direction d'Herman et de Pitcairn; de cette époque data l'intime liaison qu'il entretint dans la suite avec Boerhaave. En 1695, il accompagna son frère aîné en Italie, eut le bonheur de retrouver à Florence la table d'Isis (*mensa Isiaca*), que depuis longtemps on regardait comme perdue, et prit à Padoue le diplôme de docteur. Après avoir résidé quelques mois à Rome et à Naples, il revint à Stepney (1696), se maria avec la fille d'un marchand, de laquelle il eut dix enfants, et commença d'exercer l'art de guérir avec un succès qui décida de la réputation dont il jouit toute sa vie. Son premier livre, *Mechanical Account of Poisons*, et l'analyse des découvertes de Bonomo sur l'acarus de la gale le firent admettre en 1704 à la Société royale, dont il ne tarda pas à être un des vice-présidents. L'année précédente il avait été attaché à l'hôpital de Saint-Thomas, et s'était établi à Londres (1703). Tout ce que sa profession pouvait lui donner, gloire, honneurs et fortune, Mead le dut à son mérite; comme il joignait à la plus profonde théorie une pratique brillante et étendue, il vit s'accroître rapidement sa clientèle. L'université d'Oxford lui confirma par lettres patentes le diplôme de docteur, qu'il avait obtenu à l'étranger. Appelé auprès de la reine Anne pendant sa dernière maladie, il fut le premier à déclarer cette princesse en danger de mort. Lorsqu'en 1719 la peste répandit l'alarme dans toute l'Europe, ce fut à lui que s'adressèrent les lords de la régence pour indiquer les meilleurs moyens de s'en préserver ou d'en arrêter les progrès, et le traité qu'il écrivit à ce sujet n'eut pas moins de sept éditions dans l'année où il le fit paraître. En 1721, il fut chargé par le prince de Galles de suivre les effets de l'inoculation sur des criminels condamnés à mort, et l'expérience ayant réussi, on la pratiqua également sur les jeunes princesses Amélie et Caroline. Lors de l'avénement de Georges II (1727), Mead devint médecin ordinaire du nouveau roi, qui pourtant ne lui accorda point, dit-on, une confiance sans réserve. Pendant près d'un demi-siècle il fut l'homme le plus considérable de sa profession, dont l'exercice lui rendit annuellement 5 à 6,000 livres st. (125 à 150,000 fr.). Libéral et magnifique, il usa noblement de la fortune qu'il avait acquise; sa bourse était toujours ouverte à l'indigent, qu'il aidait en outre de ses conseils gratuits. Jamais il n'accepta d'honoraires d'aucun ecclésiastique, à l'exception d'un seul, qui lui avait témoigné de la défiance et auquel il rendit son argent après l'avoir guéri. Aucun étranger de mérite ne quittait Londres sans lui avoir été présenté; divers comtés d'Angleterre et jusqu'aux colonies le consultaient à l'envi sur le choix de leurs médecins. Il s'était fait de nombreux amis par l'aménité de ses mœurs et la noblesse de son caractère; nous citerons entre autres Boerhaave, Pope, Halley, Newton, Freind (1), Garth et Arbuthnot. Rempli de zèle pour le progrès des sciences et le bien de l'humanité, il se livrait à d'actives recherches dans le but de découvrir le talent méconnu ou de lui venir en aide. Ainsi il encouragea Maittaire dans ses travaux philologiques, il fournit à Buckley l'idée et les moyens de publier une édition

(1) Le trait suivant, rapporté par Ladvocat, suffira pour faire voir jusqu'où Mead poussait le dévouement à l'égard de ses amis. « Freind ayant assisté au parlement en 1722, comme membre du bourg de Launceston, il s'éleva avec force contre le ministère. Cette conduite le fit accuser de haute trahison et renfermer au mois de mars 1723, à la Tour de Londres. Six mois après le ministre tomba malade, et envoya chercher Mead, intime ami de Freind. Mead, après s'être mis au fait de la maladie, dit au ministre qu'il lui répondait de sa guérison, mais qu'il ne lui donnerait pas seulement un verre d'eau que Freind ne fût sorti de la tour. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmenter, fit supplier le roi d'accorder la liberté à Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Mead allait ordonner ce qui convenait à son état; mais le médecin ne voulut rien faire que son ami ne fût élargi. Après cet élargissement, Mead traita le ministre et lui procura en peu de temps une guérison parfaite. Le soir même il porta à Freind environ 5,000 guinées qu'il avait reçues pour honoraires en traitant les malades de son ami pendant le temps qu'il fut en prison, et l'obligea de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, étant le fruit de ses peines. »

complète de l'*Histoire* de De Thou (Londres, 1733, 7 vol. in-fol.), et il fit, après dix années d'efforts, adopter par l'amirauté l'ingénieux appareil de Sutton pour purifier l'air à bord des vaisseaux. Ce fut aussi d'après ses conseils que le libraire Thomas Guy consacra une grande partie de sa fortune à la création d'un hôpital, l'un des établissements les plus utiles de Londres. La bibliothèque de Mead, aussi riche que bien choisie, se composait de plus de 10,000 vol., dont la vente, après sa mort, produisit 5,500 liv. sterl.; il avait aussi une galerie de tableaux de maîtres qui fut vendue 3,417 liv. Si l'on ajoute le produit de ses médailles et de ses antiquités, on a un total de plus de 16,000 liv. (400,000 fr.), somme considérable pour l'époque. Le catalogue de ce précieux cabinet fut publié sous le titre : *Musæum Meadianum;* Londres, 1755, in-8°. Le buste de Mead, exécuté par Roubillac, fut inauguré en 1756 au Collége des Médecins; son portrait a été peint par Ramsay et par Houston, et en 1773 on a frappé une médaille en son honneur avec cette légende : *Labor est angues superare.*

Ce savant médecin a composé des ouvrages dont plusieurs ont eu beaucoup de succès, et qui prouvent dans leur auteur des connaissances étendues; en voici la liste : *Mechanical Account of Poisons;* Londres, 1702, in-8°. Ce traité, souvent réimprimé et traduit en latin par Josué Nelson (*Mechanica Expositio Venenorum;* Leyde, 1737, in-8°), a été remanié en 1738, par l'auteur, qui a eu la franchise de rétracter certaines opinions erronées; il y traite du venin de la vipère et de la tarentule, de la rage, des poisons minéraux et végétaux, et des vapeurs qui peuvent infecter l'atmosphère; — *De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis inde oriundis;* Londres, 1704, in-8°; ibid., 1748, in-8° (avec addit.); plusieurs éditions et une trad. anglaise en 1733. Appliquant à la médecine la théorie, alors nouvelle, de Newton sur le flux et le reflux de la mer, Mead établit aussi un flux et un reflux dans l'atmosphère, et il étend si loin l'influence du soleil et de la lune sur cette dernière qu'il en déduit tous les maux que la diminution du poids de l'air peut occasionner aux hommes; — *A short Discourse concerning Pestilential contagion;* Londres, 1720, in-8°; 9° édit., ibid., 1744, in-8°; trad. en latin (1721 et 1723) et en français. Il admet la doctrine de la contagion, et conseille l'isolement absolu pour les malades et une quarantaine sévère pour les suspects; — *Oratio anniversaria Harveiana; adjecta est dissertatio de nummis quibusdam Smyrnæis in medicorum honorem percussis;* Londres, 1724, in-4°, fig.; Leyde, 1725, et Gœttingue, 1748, in-8°. Exagérant le zèle pour l'honneur de la profession, il donne comme frappées en l'honneur des médecins diverses médailles smyrniotes qui l'ont été réellement par des magistrats. Cet opuscule donna lieu à une vive dispute littéraire entre Mead et Conyers Middleton; — *De variolis et morbillis Liber;* Londres, 1747, in-8°; trad. en anglais et en allemand; on trouve à la fin une version latine du commentaire arabe de Rhazès sur la petite vérole; — *On the Scurvy;* Londres, 1749, in-8°; trad. en français; — *Medicina Sacra, seu de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur;* Londres, 1749, in-8°; Lausanne, 1764, in-8°; trad. en anglais. Le but de cet ouvrage est de prouver que les maladies mentionnées dans la Bible peuvent s'expliquer par des causes naturelles, et que les démoniaques de l'Évangile, par exemple, ne sont autre chose que des fous ou des épileptiques; — *Monita et præcepta medica;* Londres, 1751, in-8°; réimpr. plusieurs fois et trad. en anglais, en français et en allemand; — *Pharmacopœa Meadiana;* Londres, 1756-1758, 3 vol. in-8°. Les œuvres complètes de Mead ont été réunies en langue latine (*Opera omnia*, Paris, 1751, in-8°; par les soins de Lorry, Gœttingue, 1748-1749, in-8°; par Œder, Naples, 1752, in-4°) et en langue anglaise (*Medical works;* Londres, 1744, in-8°, et 1762, gr. in-4°, fig.). Coste en a donné une version française (*Recueil des Œuvres physiques et médicales de R. Mead;* Bouillon, 1774, 2 vol. in-8°, fig.), avec des notes et des discours préliminaires. P. L—Y.

Maty, *Authentic Memoirs of the life of R. Mead;* Lond., 1755, in-8°. — *Biographia Britannica*, V. — Blumenbach, *Introd. in hist. med. litt.*, 348. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la Méd.* — *Comment. Lips.*, IV, 171. — Bamberger, *Biogr. und litterar. Anecdoten*, I, 336. — Renauldin, *Médecins numismatistes.*

MEADLEY (*Georges-Wilson*), littérateur anglais, né en 1774, à Sunderland (comté de Durham), mort le 18 novembre 1818. Il consacra une partie de sa jeunesse à voyager en Italie, dans le Levant et en Allemagne, et résida pendant quelque temps sur les bords du Rhin. Ses productions littéraires se font remarquer par la hardiesse des pensées et par l'exactitude des faits; il avait adopté en politique les opinions des whigs, et en religion celles des unitaires. Outre des articles assez nombreux insérés dans le *Monthly Magazine*, il a laissé : *Memoirs of William Paley;* Londres, 1809, 1810, in-8°; — *Memoirs of Algernon Sidney;* ibid., 1813, in-8°; — *Memoirs of mistriss Jebb*, brochure qui n'a pas été mise dans le commerce. K.

Gentleman's Magazine, 1819.

MEADOWCOURT (*Richard*), critique anglais, né en 1697, dans le comté de Stafford, mort en 1769, à Worcester. Agrégé d'un des colléges d'Oxford, il publia en 1732 sur le *Paradise regained* de Milton des *notes*, dont l'évêque Newton fit usage dans l'édition qu'il donna de ce poëte, et obtint en 1733 un canonicat à Worcester. Ses notes furent réimprimées en 1748 avec une dissertation critique. Il s'est livré à un semblable travail d'examen littéraire sur d'au-

tres poëtes anglais. On lui doit aussi des sermons.

Nichols, *Poems*. — Th. Newton, Préface de son édit. du *Paradise regained*; 1752, in-4°. — Cooke, *Preacher's Assistant*.

MÉAN (*Charles*, baron DE), jurisconsulte belge, né en 1604, à Liége, mort le 6 avril 1674. Son père, Pierre de Méan, échevin de Liége pendant trente-six ans, avait été chargé en 1620 par le prince Ferdinand de Bavière de composer le recueil des dispositions propres à servir de coutume à son pays; ce travail, revu, en 1642, par quatorze députés du prince et des états, fut depuis lors observé comme loi. Charles de Méan, après avoir étudié le droit à Louvain, et fait un séjour de quelque temps à Paris, revint dans sa ville natale, où il fut bientôt nommé membre du conseil privé, et fit partie de la députation à laquelle les états du pays confiaient l'administration des affaires publiques. Il devint ensuite commissaire déciseur du prince à Maestricht et membre du conseil ordinaire; enfin, en 1641, il fut élu bourgmestre de Liége. Appelé de nouveau à ces dernières fonctions en 1646, mais voyant les factions des *Chiroux* et des *Grignoux* (1) ensanglanter les rues de la cité, il renonça à cette dignité, « ne voulant pas, comme il disait, sacrifier à son ambition l'intérêt de l'État et la vie de ses concitoyens ». De Méan publia d'abord l'œuvre de son père : *Recueil des points marquez pour coustumes du pays de Liége, revu l'an* 1642; Liége, 1650, in-4°; souvent réimprimé. Il fit ensuite paraître : *Observationes et res judicatæ ad jus civile Leodiensium, Romanorum, aliarumque gentium, canonicum et feudale;* Liége, 1652-1674, 6 vol. in-fol.; 3e édit., donnée par Gordine, avec les notes de Louvrex : Liége, 1740-1741, 8 vol. in-fol., travail immense, fruit de longues études et de savantes recherches. « En voyant le droit liégeois traité de cette manière, si bien éclairci, on le croirait, dit un professeur contemporain, destiné à devenir le droit commun du monde; » — *Nomenclator idiotismi Leodiensis;* Liége, 1671, in-4° : glossaire des locutions barbares autrefois admises à Liége dans le langage de la pratique judiciaire; il est reproduit dans les *Observationes*, ainsi que l'ouvrage posthume suivant; — *Definitiones ad jus civile Romanorum, Leodiensium, aliarumque gentium, canonicum et feudale;* Liége, 1678, in-fol. Il avait entrepris d'écrire l'histoire de son temps à partir de 1640, mais son travail, qui s'arrête à la mort de Ferdinand de Bavière, est encore inédit. Le diplôme de baron fut accordé à Charles de Méan, le 27 mars 1648, à cause des services que sa famille a rendus à l'empire.

L'un de ses descendants, *François-Antoine-Marie-Constantin*, comte de MÉAN, né à Liége, le 6 juillet 1756, fut élu le 16 août 1792 prince-évêque de Liége. Après la réunion de la principauté à la France, il vécut dans la retraite, devint, en 1817, archevêque de Malines, et mourut dans cette ville, le 15 janvier 1831. E. REGNARD.

(1) Les *Grignoux* étaient opposés à l'élection de Méan.

Loyens, *Recueil héraldique des bourgmestres de Liége*. — Polain, *Notice sur Charles de Méan*, dans les *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, XVIII, 2e part., p. 208. — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*, I, 191. — *L'indifférent et véritable Liégeois, sur le cours des affaires et calomnies modernes;* Liége, 1646, in-4°, p. 30.

MEARES (*John*), navigateur anglais, né en 1746, mort à Londres, en 1801. Fort jeune encore, il s'embarqua comme mousse pour la pêche de la morue, et fit plusieurs rudes campagnes à Terre-Neuve, sur les côtes du Labrador et du Groënland, dans l'Océan Atlantique boréal et dans l'Océan glacial arctique. Il entra dans la marine royale en 1776, et jusqu'en 1783 combattit contre les Français dans l'Amérique septentrionale. A la paix il était capitaine, et partit pour l'Inde. Il venait de se fonder à Calcutta une société de négociants, qui, sous le nom de *North-West-America Company*, avait pour but d'établir des relations commerciales avec les indigènes de l'Amérique russe, des îles de la mer de Behring et de l'archipel Aléoutien. L'achat des fourrures était le principal objet de cette compagnie, Meares lui offrit ses services. L'expérience qu'il avait de la navigation dans les mers du Nord le fit bien accueillir. On lui confia le commandement du *Nootka*, de 200 tonneaux. *Le Sea-Otter*, de cent tonneaux et dirigé par le lieutenant William Tipping, devait lui servir de conserve. Mais, parti quelque temps plus tard que Meares, il ne le rejoignit jamais. L'expédition mit à la voile de Calcutta, le 12 mars 1786. Elle fit aiguade à Madras, à Malacca, et le 1er août mouillait sur l'île d'Amlac, l'une des plus grandes des îles Aléoutiennes. Ses rapports avec les naturels, entravés par les autorités russes, n'amenèrent aucun résultat favorable. Sans oser refuser nettement de vendre au capitaine anglais, on lui faisait des conditions inacceptables. Naviguant d'ailleurs dans des brouillards continuels, que de terribles coups de vent balayaient à peine, au milieu d'une mer inconnue et parsemée d'écueils, Meares jugea convenable de remonter la Cook's-River. Il y reconnut la trace de quelques navigateurs anglais, et ouvrit des rapports avec les Indiens. Il résolut d'hiverner dans le William's-Sound et s'y rendit. Sa position fut loin d'être améliorée; son navire fut pris par les glaces; le froid, le scorbut, lui enlevèrent vingt-trois hommes et son chirurgien. Le reste de son équipage gardait presque entier les cadres, lorsque les indigènes, remarquant la faiblesse des Anglais, les volèrent d'abord, puis arrivèrent à une attaque armée et sérieuse. Meares eut besoin de tout son sang-froid pour faire face à tant de dangers. Il ranima les forces de ses hommes et châtia sévèrement l'ennemi. Enfin, en mai 1787, il reçut la nouvelle que deux navires européens étaient à l'ancre sur

l'île Montagu à l'entrée du Prince-Guillaume. En effet il ne tarda pas à voir arriver deux chaloupes de la *Queen-Charlotte*, conduites par Georges Dixon lui-même, qui lui fournit les secours dont il put disposer (*voy.* DIXON). Ce navigateur, ainsi que son chef le capitaine Portlock, appartenaient à la société de Londres connue sous le nom de *King-George-Sound Company* (1). Portlock, loin d'imiter Dixon dans l'intérêt de sa compagnie, refusa toute aide à Meares, et exigea même qu'il prît l'engagement de ne plus essayer de trafiquer dans ces parages. Meares reprit la mer le 2 décembre, et relâcha aux îles Sandwich. Il fut fort bien reçu des naturels, jusque là même que Tianna, frère du roi d'Otouaï, et plusieurs autres chefs voulurent absolument s'embarquer avec lui. A son arrivée à Macao (20 octobre) Meares s'informa du lieutenant William Tipping. Il apprit que le navire de cet officier avait été aperçu en décembre 1786 dans le William's Sound, mais depuis on n'en avait plus de nouvelles. Le sort de ce bâtiment est demeuré inconnu.

Quoique cette première expédition n'eût amené aucune découverte et qu'elle eût manqué son but commercial, Meares, confiant dans les renseignements qu'il avait recueillis, résolut d'en tenter une seconde. Il trouva à Macao de nouveaux armateurs pour équiper deux navires. Meares commandait *Felicia*, de deux cent trente tonneaux et de quarante hommes d'équipage; le capitaine Douglas l'accompagnait sur *Iphigénia*, de deux cents tonneaux et portant cinquante hommes. La moitié du personnel était composé de Lascars et de Chinois, qui firent très-bien leur devoir durant toute la campagne. Meares quitta Typa, sur la côte de Chine, le 22 janvier. Mais assailli par un typhon, espèce de trombe, toujours redoutable dans ces mers, il fut obligé de relâcher à Samboïngan, dans les Philippines. Le temps de réparer les avaries de l'*Iphigenia* devant être assez long, Meares ne voulant pas manquer la bonne saison, laissa Douglas à Mindanao, et reprit seul la mer (12 février). Les deux capitaines devaient se rallier dans Nootka's-Sound. Meares reconnut les îles Freewill (2), et découvrit un groupe d'îles désertes entourées de brisants, qu'il nomma *îles Grampus*, à cause des marsouins qu'il aperçut aux environs. Le 9 avril un rocher isolé qui de loin présentait la forme d'un navire chargé de voiles, reçut le nom de *Loth's Woman*. Le 11 mai les navigateurs entrèrent dans le Nootka-Sound, et le 13 mouillèrent dans l'anse des Amis, dans le King-George-Sound, après une traversée, aussi dangereuse que pénible, de trois mois et vingt-trois jours. Meares s'empressa de radouber son bâtiment; il fit construire une pinasse afin de visiter les bas-fonds; une maison fortifiée fut aussi élevée, et des relations s'établirent avec les indigènes. Laissant dans son nouvel établissement un détachement bien armé, Meares, le 20 juin, se rendit à un port bien abrité, auquel il donna le nom de *Cox-Port* en l'honneur d'un de ses amis. Le 29 il pénétra dans le détroit de Juan de Fuca; il constata l'exactitude de la description qu'en a donnée le pilote espagnol; mais, remettant à une autre époque l'exploration de ce bras de mer, il continua sa navigation vers le sud. Le 2 juillet, il découvrit, par 46° 30' lat. nord et par 235° 20' de long. est de Greenwich, une terre qu'il nomma *Montagne de la Selle*, à cause de sa configuration. C'était la pointe méridionale de l'île de la Destruction. Le 4, par 47°10' lat. nord et 235 long. est, il reconnut une autre montagne, d'une hauteur prodigieuse, et lui donna le nom d'*Olympe*. Le 5 il appela *Shoal-Water* une baie remplie de bas-fonds, *Pointe Basse* un cap peu élevé qui en formait l'entrée d'un côté, et *Cape Shoal-Water*, un rocher élevé et saillant qui se trouve de l'autre côté. Le 6 il donna à un promontoire le nom de *Désappointement* et celui de *Déception* à une baie par 46°10' lat. nord. Meares prétend que la rivière Saint-Roch qui est indiquée sur les cartes espagnoles n'existe pas. Continuant à côtoyer, il releva une grande baie dont l'embouchure est entièrement fermée par un banc de sable mouvant, et qu'il nomma pour cette raison *Quick-Sand*. Il donna à un cap voisin le nom de *Grenville*, à un autre, qui s'avance à une grande distance vers le sud, celui de *Look-out-Cap*. Il appela *Les Trois Frères* trois rochers remarquables, peu éloignés l'un de l'autre, et dont celui du milieu est percé par une immense arche. Meares s'assura qu'il n'existait aucune ouverture entre le cap et la baie Quick-Sand. « J'avais acquis, dit-il, une connaissance assez étendue de la côte d'Amérique depuis l'entrée du Roi-Georges jusqu'au cap Look-out, c'est-à-dire depuis les 45° 37' de latitude nord jusqu'au 49 39'. Non-seulement j'avais reconnu toutes les parties dont le mauvais temps avait empêché le capitaine Cook d'approcher, mais encore nous nous étions assurés de l'existence du détroit de Juan-de-Fuca, qui réclamait une nouvelle attention; toutefois, la saison était trop avancée, et il fallait revenir à l'entrée du Roi-Georges, avant les vents d'équinoxe, qui soufflent ordinairement avec violence dans ces parages du 10 au 15 septembre. D'ailleurs il était convenu que le 20 septembre, un des navires partirait pour la Chine. Ajoutez que j'avais un sentiment de crainte sur le sort du détachement que j'avais laissé à Nutka. » Toutes ces raisons déterminèrent Meares à retourner vers le nord. Le 10 juillet, il découvrit la terre élevée qui forme la côte orientale des détroits de Fuca, et donna le nom de *Beal* au cap le plus oriental de la grande entrée. Le 11 il jeta l'ancre dans un port spacieux, commode et bien abrité; il re-

(1) Plus tard nommée *Nootka-Sound Company*.

(2) Ainsi nommées par Philip Carteret, en 1764. Ce capitaine ignorait que ces îles avaient été découvertes par l'Espagnol don Alvarez de Mendana dès 1595.

çut le nom d'*Effingham*. Le chef de cette contrée, qui s'étend depuis le port de Cox jusqu'à l'île Tatotootche, se nommait Wicananish. Meares évalue à environ treize mille âmes le nombre de ses sujets. Les Anglais échangèrent avec eux du fer contre du poisson, des oignons, des graines, mais ils ne purent se procurer que peu de fourrures. Le 26 ils étaient de retour dans l'anse des Amis, où ils retrouvèrent leurs camarades, en train de terminer la pinasse. Des relations amicales s'étaient établies entre eux et le grand-chef Macuina, qui commandait à environ dix mille Indiens répandus dans six vastes bourgades situées aux environs de Nootka. Le 8 août, Meares se rendit au port Cox; il y trouva le navire *la Princesse royale*, cap. Duncan, et le 26 il eut la joie de voir arriver Douglas, qui avait côtoyé depuis Cook-River jusqu'au King-Georges-Sound. « Il rapportait, dit Meares, les preuves les plus incontestables de l'existence du grand archipel septentrional. » Le 20 septembre on lança enfin le premier navire qui eût été construit dans cette partie du monde; il reçut le nom de *North-West-America*. Vers cette époque Meares eut à réprimer un complot d'une partie de son équipage. Les mutins, lassés d'un climat rigoureux et de fatigues continuelles, avaient résolu de s'emparer de la *Felicia* et de gagner les îles Sandwich, abandonnant leur chef et leurs camarades à la merci des Indiens. Informé à temps, Meares put prévenir ce complot et le déjouer sans effusion de sang; cependant cette circonstance le décida à hâter son retour. Il laissa donc l'*Iphigenia* et le *North-West-America* sous les ordres de Douglas avec ordre d'hiverner, de continuer les explorations et de recueillir les pelleteries promises par les naturels (1). Leur séparation eut lieu le 24 septembre. Meares voulait s'assurer si le détroit de Fuca était réellement un détroit ou seulement une des grandes entrées si fréquentes sur ces côtes. A cet effet il envoya son premier officier dans la chaloupe avec l'ordre de pénétrer dans le détroit aussi avant que possible. Les Anglais s'avancèrent l'espace de trente lieues; ils furent attaqués alors si furieusement par plusieurs centaines d'Indiens montés sur de grandes pirogues et armés de massues, de flèches barbelées et de pierres, qu'à la suite d'un combat meurtrier ils durent, presque tous blessés ou contusionnés, retourner vers leur navire. A l'endroit où la chaloupe fut arrêtée, le détroit avait quinze lieues de large; ce qui fit croire qu'il pouvait bien aboutir dans la baie d'Hudson. Meares ajoute « que le navire américain *Washington*, capitaine Grey, avait franchi le détroit de Fuca, qui communique par ses deux extrémités avec l'océan Pacifique et embrasse une grande partie du continent. » Il a même tracé la route qu'a suivie ce navire dans cette mer intérieure. On ne sait où Meares recueillit ces renseignements, mais il est certain que Grey n'a pas trouvé l'extrémité de ce passage.

Meares renonça à une nouvelle tentative, et s'éloigna, non sans avoir accompli la dérisoire cérémonie de prise de possession de ce territoire au nom de S. M. Britannique. Le 18 octobre il mouilla dans l'archipel Sandwich, et le 5 décembre 1789, en rendant compte de sa navigation à ses commettants de Macao, il leur remettait un riche chargement de fourrures. Il apprit bientôt que Douglas avait été arrêté le 6 mai en rade de Nootka par deux bâtiments de guerre espagnols, et qu'il n'avait été remis en liberté qu'après avoir été pillé de tout, jusqu'à ses cartes et ses instruments de navigation. Moins heureux encore que lui, la goëlette *North-West-America* et deux autres navires de la même compagnie avaient été confisqués et les équipages envoyés prisonniers à San-Blas (Mexique). Pour légitimer cette violation du droit de gens, les Espagnols prétendaient que toutes les terres comprises entre le cap Horn au sud et le 60° de lat. nord appartenaient à leur maître. Meares passa aussitôt en Angleterre, et adressa (13 mars 1790) de vives réclamations à la chambre des communes et aux ministres. La guerre faillit éclater à ce sujet; cependant, l'Espagne céda, et le 28 octobre elle déclara le commerce libre pour toutes les nations sur les côtes situées au nord du détroit de Fuca. En même temps elle rendit la liberté aux équipages détenus, et paya 210,000 piastres (1,140,300 francs) d'indemnité. Meares a publié la relation de ses voyages sous le titre de *Voyages made in the years* 1788 *and* 1789 *from China to the nord-west coast of America*, précédés d'une *Introduction contenant la relation d'un voyage fait en* 1786, *du Bengale sur le navire Nootka*, et suivis d'*Observations sur l'existence probable d'un passage par le nord-ouest*, ainsi que de *Détails sur le commerce entre la côte nord-ouest d'Amérique et la Chine, et entre ce dernier pays et la Grande-Bretagne*; Londres, 1790, in-4°, avec cartes et figures; Londres, 1791, 2 vol. in-8°, cartes et fig.; trad. en français par Billecocq, Paris, 1795, 3 vol. in-8°. Quoique les opérations commerciales eussent été le principal mobile des voyages de Meares, ses écrits, extrêmement intéressants, sont ceux d'un observateur instruit et intelligent. Il a donné des renseignements importants sur la partie de cette côte qui est située entre les 45° et 62° de lat. nord, et dont il avait acquis une connaissance particulière. D'après les observations astronomiques qu'il fit, elle devait s'étendre entre les 205° et 237° de longitude est de Greenwich. Vancouver a confirmé l'exac-

(1) Ce capitaine accomplit sa mission avec beaucoup d'intelligence; il séjourna à Nootka jusqu'au 26 octobre 1788, découvrit l'île *Tobi* (qu'il nomma *Johnstone*). Le premier il passa par le détroit qui sépare le continent des îles Queen-Charlotte. Après avoir rapatrié Tianna aux îles Sandwich, il découvrit *Bird-Island* par 23° 7' nord et 198° 10' est. Il continuait ses explorations lorsqu'il fut saisi par une frégate espagnole, et retenu prisonnier jusqu'au 1er juin 1789. Il revit Macao le 8 octobre suivant.

titude des découvertes de Meares, en relevant néanmoins quelques erreurs d'estime. « Tout le pays qui communique aux baies d'Hudson et de Baffin, dit en terminant Meares, n'a pas encore été visité, et on ignore si ce vaste espace est occupé par des terres ou par la mer. » Le doute de Meares n'en est plus un aujourd'hui. Les découvertes de Hearne et, après lui, celles de Mackensie nous ont appris que l'Amérique septentrionale est bornée au nord par une mer toujours glacée, et que par conséquent tout passage de ce côté est impossible. Dixon crut devoir faire la critique de l'ouvrage de Meares dans des *Remarques sur les Voyages de John Meares* (en anglais); Londres, 1790, in-4°. Meares publia: *Réponse à M. G. Dixon;* Londres, 1791, in-4°. Dixon répliqua par *Nouvelles Remarques sur les Voyages de John Meares;* Londres, 1791, in-4°. La querelle en resta là. Douglas a donné le nom de *Meares-Port* à une rade située par 55° lat. nord sur le bord septentrional du détroit qui sépare les îles de la Reine-Charlotte du continent, et qu'il franchit le premier. Alfred DE LACAZE.

Georges Vancouver, *Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean, and round the World, in the years* 1790-1795; Londres, 1798, 3 vol. in-4°. — *Viage hecho por las goletas* Sutil y Mexicana *en el año de* 1792; Madrid, 1802, in-8°, avec atlas. — Georges Dixon, *A Voyage round the World, out more particulary to the North-West Coast of America, in* 1785, 1786, 1787 *and* 1788, etc.; Londres, in-4°. — Bajot, *Annales maritimes.*

MÉAULLE (*Jean-Nicolas*), conventionnel français, né à Saint-Aubin-du-Cormier, le 16 mars 1757, mort à Gand, le 17 octobre 1824. Il était avocat à Châteaubriant lorsque la révolution éclata. Nommé successivement président du tribunal civil de Châteaubriant, administrateur du département de la Loire-Inférieure, puis député suppléant à l'Assemblée législative, où il ne siégea pas, il fut élu en 1792 membre de la Convention. Quoiqu'il eût pris place parmi les montagnards, Méaulle, rejetant les opinions absolues, se fit un rôle neutre, et par conséquent sans importance. Il vota en ces termes sur le sort de Louis XVI : « Je ne puis vouloir soustraire le plus grand des coupables à la peine qu'il a méritée : je vote pour la mort (sans appel ni sursis). » A part ce vote et quelques rapports très-sévères sur les affaires de Lyon et de la Vendée, il se fit remarquer par son indulgence bien plus que par sa rigueur. Bravant les fureurs de Marat, il fit décréter la poursuite des auteurs et provocateurs des pillages commis le 26 février 1793, à l'incitation de *L'Ami du Peuple*, et le 16 mai suivant il s'éleva courageusement contre les arrestations arbitraires. Nommé le 16 juin 1793 membre du comité de sûreté générale, il fut envoyé quelques jours après en mission dans l'Ain. Après le 9 thermidor, il fut en butte, comme la plupart de ses collègues, aux poursuites des réactionnaires. Accusé par le département de l'Ain de cruautés et d'abus de pouvoir, et non, comme on l'a dit, de dilapidations, il prouva à la barre de la Convention que, tout en soutenant avec fermeté les droits des représentants, il avait ouvert les prisons, pendant sa mission, à plus de deux cents détenus. Il fut réélu au Conseil des Cinq-cents, sortit en l'an V (mai 1797) du Corps législatif par la voie du sort, et fut envoyé dans la Meuse en qualité de commissaire du gouvernement. L'année suivante il fut nommé par ce département juge au tribunal de cassation, et devint à la fin de l'an VIII (1800) commissaire du gouvernement près le tribunal de Gand. Il conserva ces fonctions pendant toute la durée de l'empire sous les titres successifs de procureur impérial criminel et de substitut du procureur général à la cour de Bruxelles. En 1814 il quitta Hambourg avec le corps d'armée du prince d'Eckmuhl, et s'enfuit, déguisé en chef de bataillon, jusqu'à Gand, où il séjourna pendant la première restauration. Durant les Cent-Jours il rentra en France, et fut proscrit comme régicide en 1816. Il se retira à Gand, où il passa le reste de sa vie. A. HUYOT.

Levot, *Biog. bretonne.* — *Petite Biog. Conventionnelle.* -- *Docum. part.*

* **MEAUME** (*Édouard*), jurisconsulte et archéologue français, né à Rouen, le 18 janvier 1812. Après avoir étudié le droit à Paris, il fit partie du barreau de cette ville, puis s'inscrivit à celui de Nancy, et fut nommé en 1842 professeur de législation et de jurisprudence à l'École forestière. Il est en outre juge suppléant au tribunal de première instance de Nancy. Ses principaux ouvrages de droit sont: *Manuel de Droit forestier;* Nancy, 1843-1846, 3 vol. in-8°; et 1856, avec le titre de *Commentaire du Code forestier;* — *Des Droits d'Usage dans les forêts, de l'administration des bois communaux, et de l'affouage;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Introduction à l'étude de la législation et de la jurisprudence forestières;* Nancy, 1857, in-8°. En société avec M. Loiseau, il a publié de 1842 à 1848 le *Bulletin des Annales forestières*. Il a fourni de nombreux articles aux *Annales forestières*, et il est l'un des collaborateurs de la *Jurisprudence générale* de Dalloz. Comme archéologue, M Meaume a donné aux *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, et fait paraître ensuite séparément: *Recherches sur quelques Artistes lorrains : Claude Henriet, Israel Henriet, Israel Silvestre et ses descendants;* Nancy, 1852, in-8°; — *Étude sur la vie privée de Bernardin de Saint-Pierre* (1792-1800); Nancy, 1856, in-8°; — *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot;* Paris, 1860, 2 vol. in-8° : important travail, dont la première partie avait paru à Nancy, 1853, in-8°; — *Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet, peintre et graveur lorrain* (1592-1660); Nancy, 1853, in-8° : insérées d'abord dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie de Lorraine.* E. REGNARD.

Journal de la Librairie. — *Documents particuliers.*

MEAZZA (*Girolamo*), théologien italien, né en 1639, à Milan, où il est mort, le 19 mai 1707. On lui avait donné au baptême le prénom d'*Ambrogio*, qu'il changea contre celui de Girolamo lors de son admission dans la congrégation des Théatins ; il y fut chargé de divers emplois, enseigna la théologie, et fut appelé à Rome en qualité de conseiller de l'inquisition. Il séjourna quelque temps en Bavière. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Pugna spiritualis Laurentii Scupoli latino donata*; Monaco, 1667, 2 vol. in-12; — *Prodigj del fuoco divino*; Monaco, 1669, in-4°; — *Extemporanea Poesis*; Monaco et Milan, 1670-1702, 4 vol. in-8°; — *Magister Novitiorum regularium*; Milan, 1688, in-4°; — *Arsenale divoto per armar l'anime ne' bisogni spirituali*; Milan, 1693, in-24; nombreuses traduct. et réimpr.; — *Ragionamenti sagri*; Milan, 1697, in-4°; — *Stimulus quotidianus*; Milan, 1700-1706, 3 vol. in-12. P.

Silos, *Historia Clericorum regularium*, lib. 12. — Picinelli, *Athenæum*, 248. — Argelati, *Biblioth. Mediolanensis*, II, 904-906. — Agricola, *Bibl. ecclesiast.*, *sæc. XVIII*, t. I, p. 244.

MEBOLD (*Charles-Auguste*), historien allemand, né en 1798, à Loffenau, dans le Wurtemberg, mort le 21 août 1854. Il étudiait à Tubingue la philosophie et la théologie, lorsqu'il fut incarcéré en 1820 pour ses opinions démocratiques; après une détention qui dura plusieurs années, il devint en 1828 l'un des fondateurs de la revue l'*Ausland*; depuis 1840 il collabora à la *Gazette d'Ausbourg*. On a de lui : *Der dreissigjährige Krieg und seine Helden* (La Guerre de Trente Ans et ses héros); Hambourg, 1836-1840, 2 vol. in-8°. O.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

MÉCÈNE, (**MÆCENAS** (1) **C. CILNIUS**), célèbre homme d'État romain, mort en 8 avant J.-C. Sa vie est peu connue; il semble qu'aucun auteur ancien n'en fit l'objet d'un ouvrage spécial. Pour écrire la biographie de ce célèbre favori d'Auguste et protecteur d'Horace, on est réduit à recueillir les détails fort incomplets dispersés dans les poëtes et les historiens. On ignore la date de sa naissance, bien qu'on puisse la placer avec vraisemblance entre 73 et 63 avant J.-C.; mais on sait par Horace que le 13 avril était son jour natal. Sa famille, quoique appartenant simplement à l'ordre équestre, remontait à une haute antiquité et prétendait descendre des Lucumons d'Étrurie. Le scoliaste d'Horace nous apprend que Mécène comptait Porsena parmi ses ancêtres, et cette parenté, si elle n'était pas authentique, était du moins admise, puisque Auguste, dans une lettre, appelle Mécène « béryl de Porsena » (*berylle Porsenæ*). Les ancêtres paternels, les Cilnius, atteignirent un tel point de puissance et de fortune à Arretium, vers le milieu du cinquième siècle de Rome, qu'ils excitèrent la jalousie de leurs compatriotes et furent expulsés. Ils ne rentrèrent dans leur patrie que par l'intervention de la république romaine. Mæcenas était le nom de sa famille maternelle, qui appartenait aussi à la première noblesse d'Étrurie. Horace dit que son aïeul maternel et son aïeul paternel avaient commandé des légions :

> .... avus tibi maternus fuit atque paternus,
> Olim qui magnis legionibus imperitarint.

Mais il est probable que ces légions n'étaient pas romaines, puisque ni les Cilnius ni les Mécène ne figurent sur les *Fastes consulaires*. La première fois qu'il est question d'un Mécène comme citoyen romain, c'est dans Cicéron (*Pro Cluentio*, 56), qui cite un chevalier nommé C. Mæcenas parmi les défenseurs du peuple romain (*robora populi romani*), et le signale comme un de ceux qui ont contribué à réprimer la conspiration de M. Livius Drusus, 91 avant J.-C. Ce chevalier était le père ou le grand-père du favori d'Auguste.

Mécène reçut sans doute une éducation distinguée. On a prétendu qu'au moment de l'assassinat de Jules César il était à Apollonie, auprès d'Octave en qualité de précepteur; ce n'est qu'une conjecture, fondée sur ce fait qu'aussitôt après l'apparition d'Octave sur la scène politique on voit Mécène dans sa confidence. Il fut surtout employé dans ces négociations intimes par lesquelles l'habile Octave essayait de consolider son pouvoir. Le mariage d'Octave avec Scribonia, fille de Libon, le mariage d'Antoine avec Octavie, l'accommodement de Brindes lui fournirent des occasions de signaler son dévouement. Il possédait dès lors toute la confiance d'Octave, qui pendant la guerre de Sicile contre Sextus Pompée, en 36, le nomma préfet de Rome et de toute l'Italie. Il exerça les mêmes fonctions à l'époque de la bataille d'Actium (31). Plusieurs critiques prétendent qu'il assista à cette bataille; mais aucune des raisons qu'ils en donnent n'est convaincante. L'élégie sur la mort de Mécène attribuée à Albinovanus serait décisive si elle n'était certainement supposée; la première élégie du second livre de Properce est loin d'être concluante, et le commentaire d'Acron sur l'épode d'Horace n'a pas d'autorité historique. Il reste donc l'épode d'Horace qui ne laisserait plus de place au doute, s'il était démontré qu'elle se rapporte bien à l'expédition contre Antoine, et non pas à la campagne contre Sextus Pompée. Il est impossible de fonder un récit solide sur des bases aussi incertaines; ce qui n'est pas douteux, c'est que Mécène rendit un service essentiel à Octave en découvrant et en prévenant la conspiration de Lepidus. Il partageait avec Agrippa le droit d'ouvrir en l'absence d'Octave toutes les lettres que ce prince adressait au sé-

(1) L'étymologie du mot *Mæcenas* est douteuse; on le trouve quelquefois écrit *Mecænas* et *Mecœnas*, mais la forme *Mæcenas* est la plus autorisée : c'est probablement un nom de lieu. Les noms de *Cilnius* et de *Mæcenas* se trouvent sur les urnes cinéraires étrusques, mais toujours séparément, ce qui fait penser que ces deux familles ne s'allièrent qu'assez tard.

nat, et d'en altérer même le contenu. Il avait reçu à cet effet le sceau de l'empereur. Malgré sa haute position, Mécène, par politique ou par modération, se contenta du rang équestre. Cette circonstance ôta quelque chose à son autorité sur le peuple, et l'empêcha peut-être d'atteindre la même fortune qu'Agrippa. Son caractère le portait d'ailleurs à être le conseiller intime du prince plutôt qu'un membre actif du gouvernement. Après la défaite et la mort d'Antoine, Octave se trouva maître absolu du monde romain. On rapporte qu'à son retour à Rome il prit conseil d'Agrippa et de Mécène touchant l'opportunité de rétablir la république. Agrippa l'y engagea, tandis que Mécène le pressa fortement de constituer l'empire. Dion Cassius raconte longuement cette scène, et attribue à Mécène un discours qui, dans sa forme actuelle, est certainement supposé ; mais le fait de la consultation est assez solidement établi. Quant aux rôles assignés à Agrippa et à Mécène, ils sont plutôt dans la vraisemblance dramatique que dans la réalité historique.

Les fonctions que Mécène remplit en l'absence d'Auguste n'étaient point la préfecture de la ville telle qu'elle fut organisée après la guerre civile, sur le conseil de Mécène lui-même. Le préfet de la ville était un magistrat de police, dont la juridiction était confinée à Rome et aux environs dans un rayon de 750 stades ; Mécène au contraire avait dans son département la politique aussi bien que l'administration, et son autorité s'étendait sur toute l'Italie. La position qu'il occupa était un intérim du pouvoir suprême, qui lui fut confié dans de rares circonstances seulement, tandis que la préfecture de Rome était une place régulière et fixe. Le premier qui la remplit fut Messala Corvinus ; Statilius Taurus l'occupa ensuite pendant dix ans, et Pison, successeur de Statilius resta préfet pendant vingt ans. Tacite, faisant allusion à l'administration de Mécène, dit que son pouvoir s'exerça durant les guerres civiles ; il est probable cependant que même après cette époque le confident d'Auguste remplit plus d'une fois l'intérim en l'absence de l'empereur et d'Agrippa. En 21 avant J.-C. il était encore le confident écouté d'Auguste, à qui il conseilla de donner sa fille Julie à Agrippa, pour ce motif qu'il avait rendu ce dernier si riche et si puissant qu'il y avait danger à lui laisser la vie s'il ne se l'attachait pas par de nouveaux et plus grands bienfaits. Cinq ans plus tard, sa faveur subit une diminution, et l'intérim du pouvoir suprême fut confié au préfet de Rome Statilius Taurus. Dès lors Mécène disparaît de l'histoire ; sa carrière politique était terminée. On est réduit à des conjectures sur les causes de cette demi-disgrâce. Peut-être Auguste trouva-t-il que la majesté de l'empire ne permettait plus de conférer une charge si élevée à un simple chevalier ? Peut-être jugea-t-il que Mécène vieilli n'avait plus la force de présider à l'administration de l'Italie ? Dion Cassius attribue le refroidissement impérial à une intrigue de Terentia, femme de Mécène et maîtresse de l'empereur. Quoi qu'il en soit, l'ancien favori conserva jusqu'à la fin son immense fortune et les apparences d'un grand crédit. L'empereur, en cessant de l'employer, continua à le traiter en ami, et témoigna des regrets de sa mort. Mécène doit la plus grande partie de sa réputation aux poëtes qu'il patrona, et qui payèrent sa protection par des éloges. Il contribua à l'éclat littéraire du siècle d'Auguste ; c'est un titre de gloire qu'il ne faut pas exagérer. Comblé de richesses, qui venaient probablement des confiscations des biens des proscrits, il donna à des poëtes dans le besoin un peu de l'or que la faveur impériale lui avait prodigué. Cette munificence ne s'exerçait même pas toujours avec choix. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui à Rome cultivaient les lettres et les arts ; il admettait à sa table tous ceux qui pouvaient le distraire ; mais il savait réserver son amitié solide et délicate pour les plus beaux génies et les hommes les plus savants de Rome. Horace surtout fut très-aimé de lui. (*Voy.* HORACE.)

Mécène s'était fait bâtir sur la colline Esquiline un beau palais, avec de vastes jardins. C'était là qu'il vivait de préférence ; car il allait rarement à la campagne, et il semble que la nombreuse et agréable société de Rome lui était devenue une distraction indispensable. Il était naturellement froid, taciturne et hypochondriaque. Il avait une santé très-faible, constamment minée par la fièvre. Il était sujet à de cruelles insomnies. Pline prétend qu'il resta sans dormir pendant les trois dernières années de sa vie. Il ne trouva pas de consolation dans son intérieur. Sa femme Terentia, aussi célèbre par son caractère dur et hautain que par sa beauté, lui donnait de fréquents motifs de chagrin. Leurs brouilleries perpétuelles et la faiblesse de Mécène, qui allait toujours au-devant de la réconciliation, étaient un sujet de plaisanteries pour les Romains. Du reste Mécène, mari complaisant, n'était pas un mari fidèle, et on ne parlait pas moins de ses adultères que de sa condescendance conjugale. On plaisantait aussi sur sa mollesse, ses allures efféminées, ses manies de valétudinaire, ses recherches de toilette et de table, la protection qu'il accordait aux acteurs, et particulièrement aux pantomimes. Ces reproches inquiétaient peu Mécène, qui loin de dissimuler ses habitudes faisait volontiers parade de ses vices. Il ne cachait pas qu'il aimait la vie par-dessus tout. Sénèque cite de lui des vers où il avoue cet attachement en termes d'une singulière vivacité :

Debilem facito manu
Debilem pede, coxa ;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes ;
Vita dum superest, bene est.

Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine (1).

Avec ses habitudes de petit-maître maladif et d'épicurien indolent, Mécène eut des qualités solides. Il fut certainement un conseiller habile, fidèle, modéré, qui contribua à consolider l'empire dans la famille des César. Quoique partisan de l'autorité monarchique, il fut toujours d'avis de ménager la liberté des citoyens; il détestait la cruauté, et il s'efforça d'inspirer à Auguste la même aversion. Enfin, malgré sa faible santé, il savait dans l'occasion suffire aux fonctions les plus pénibles. Velleius Paterculus a dit de lui : « C'était un homme dont la vigilance se refusait même au sommeil, lorsqu'elle était nécessaire; habile à prévoir et capable d'agir; mais dès que les affaires lui permettaient quelque relâche, il aimait à se bercer dans une indolence plus qu'efféminée. »

Mécène composa plusieurs ouvrages, aujourd'hui perdus. A en juger par les courts fragments qui en restent, il semble que la perte n'est pas grande. Sénèque cite de lui un *Prométhée* qu'il appelle un livre, sans doute une tragédie, et Priscien mentionne (si cet endroit du texte n'est pas corrompu) une *Octavie*, qui devait être aussi une tragédie. En prose il avait écrit un ouvrage souvent cité par Pline, et qui traitait des poissons et des pierres précieuses, des *mémoires* sur la vie d'Auguste, qui ne furent peut-être ni publiés ni même achevés. Sénèque parle fort durement de son style, « qui fut aussi étrange, aussi dépravé que ses mœurs, aussi lâche que les plis de sa robe dénouée, aussi prétentieux que sa parure, son cortége, sa maison et son épouse; » et il cite quelques exemples qui sont pleins d'afféterie et presque inintelligibles. Heureusement si Mécène était un détestable écrivain, il patrona de grands écrivains, et son nom, qui dans Pétrone signifie un homme voluptueux et efféminé, est déjà dans Martial, et est resté chez les modernes, le synonyme de protecteur éclairé et généreux des arts et des lettres.

Il mourut sans laisser d'enfants, et sa famille s'éteignit avec lui. Il légua ses biens à Auguste.

L. J.

Horace, *Carmina*, avec les *Scholies*. — Properce, II, 1. — Appien, *Bel. Civ.*, V, 53, 64, 93, 99, 111. — Dion Cassius, L, 3; LII, 14, 21; LIV, 3, 6, 7, 9, 19; LV, 7. — Tacite, *Annales*, I, 54; III, 30; VI, 11; XIV, 53, 55. — Suétone, *Augustus*, 28, 37, 66, 72, 86; *Vita Horatii*. — Sénèque, *Epist.*, 19, 92, 101, 114; *De Benef.*, VI, 32. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 51; XIX, 57; XXXVII, 4. — Plutarque, *Erot.*, 16. — Macrobe, *Saturn.*, II, 4. — Quintilien, *Institut. Orat.*, IX, 4. — Caporali, *Vita di Mecenate*; Venise, 1604. — A. Rivinus, *Dissertationes II de Caj. Cil. Mæcenate*; Leipzig, 1649-1652. — Meibomius, *Mæcenas, seu de Caj. Cilnii Mæcenatis vita, moribus et rebus gestis liber singularis*; Leyde, 1653. — Cenni, *Della vita di Cajo Zilnio Mecenate libri II*; Rome, 1684. — Dini, *Dell' origine, famiglia, patria ed azzioni di Cajo Mecenate, dissertazione storica*; Venise, 1704, in-8°. — Bennemann, *Versuch einer Lebensbeschreibung an der Weltberufenen Person des Mæcenas*; Leipzig, 1744. — Rieber, *Vie de Mécenas*, avec des notes historiques et critiques; Paris, 1746. — Viola, *Storia di Cajo Cilnio Mecenate*; Rome, 1816. — A. Lion, *Mæcenatiana, seu De Cilnii Mæcenatis Vita et Moribus*; Gœttingue, 1825, in-8°. — Frandsen, *C. Cilnius Mæcenas; historische Untersuchung über dessen Leben und Wirken*; Altona, 1843, in-8°. — T. Dyer, dans le *Dictionary of Greek and Roman Biography* de Smith et dans le *Classical Museum*, vol. II, p. 206.

(1) La Fontaine a traduit ainsi ces vers :
Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part : « qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive ; c'est assez, je suis plus que content. »

MÉCHAIN (*Pierre-François-André*), astronome français, né à Laon, le 16 août 1744, mort en Espagne, le 20 septembre 1805. L'amour de la science l'amena à Paris, où il vivait dans le plus grand dénûment, lorsque Lalande, ayant eu occasion d'apprécier ses talents et son zèle infatigable, le fit nommer astronome hydrographe au dépôt des cartes de la marine. Pendant plusieurs années, Méchain consacra toutes ses journées aux calculs des observations recueillies depuis vingt ans par le marquis de Chabert, et les nuits à des observations astronomiques : modestes travaux qui témoignent du dévouement de leur auteur. Les observations de Méchain étaient publiées par Lalande, et les plus remarquables sont celles qui eurent pour objet la recherche des comètes. Méchain en découvrit plusieurs, et il s'attacha surtout à en déterminer les éléments avec une précision suffisante pour que l'on pût constater un jour la périodicité de leur marche. En 1781, lorsque Herschell annonça aux astronomes l'existence d'une nouvelle comète qu'il avait aperçue dans la constellation des Gémeaux, Méchain s'occupa immédiatement d'en calculer les éléments; il était peu satisfait de ses résultats, lorsque, sur l'indication du président de Saron, il se décida à traiter la prétendue comète comme une planète, et recueillit ainsi l'avantage d'être le premier à donner à Uranus une orbite plus conforme à sa véritable nature. En dix-huit ans, Méchain avait découvert et calculé onze comètes; il avait aidé Cassini et Legendre à déterminer la différence en longitude des observatoires de Paris et de Greenwich : travail dont on reconnaîtra la perfection si on le compare à celui qu'ont exécuté récemment MM. Leverrier et Airy, ayant à leur disposition toutes les conquêtes de la science moderne. Aussi lorsque l'Assemblée constituante décréta l'établissement du système métrique, Méchain fut-il désigné avec Delambre pour exécuter les opérations géodésiques destinées à fournir la base de nos mesures actuelles. Il s'agissait de mesurer la partie du méridien terrestre comprise entre Dunkerque et Barcelone. Méchain avait accompli sa mission; mais il voulut prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares, et c'est dans ce voyage qu'il périt de la fièvre jaune.

Méchain était membre de l'Académie des Sciences, et fut appelé à l'Institut lors de la formation de ce corps. Ce savant estimable n'a écrit que dans la *Connaissance des Temps* (années 1786 à 1794) et dans la *Base du*

système métrique décimal, publiée par Delambre. E. M.

Delambre, *Hist. de l'Astronomie au dix-huitième siècle*, éditée par M. Matthieu (Paris, 1827, in-4°).

MECHEL (*Christian* DE), graveur suisse, né le 4 avril 1737, à Bâle, mort en 1817, à Berlin. Après avoir appris le dessin et la gravure à Nuremberg, sous la direction de J.-G. Heumann et de Preissler, il alla se perfectionner à Augsbourg, puis à Paris, où il reçut les conseils de Wille. Il voyagea ensuite en Italie, et en 1777 il vint s'établir à Vienne; dix ans plus tard il retourna à Bâle, y fit un commerce assez productif d'estampes, et passa vers la fin de sa vie à Berlin. Il fut membre du sénat de sa ville natale et de plusieurs sociétés d'arts. On a de lui : *Œuvre du chevalier Hedlinger, ou recueil de médailles de cet artiste gravées en taille-douce, accompagnées d'une explication historique et critique, et précédées de la vie de l'auteur*; Bâle, 1776, in-fol., avec 142 pl.; — *Catalogue figuré et raisonné de la galerie de Dusseldorf*; Bâle, 1778, 2 vol. in-fol. obl.; les planches ont été dessinées par Nicolas de Pigage; le texte est de Laveaux; — *Œuvre de Jean Holbein, ou recueil de gravures d'après ses plus beaux ouvrages, accompagné d'explications et de la vie de ce fameux peintre*; Bâle, 1780, gr. in-4°; — *Lettres de Ch.-B. de Windisch sur* le Joueur d'échecs *de Kempelen*, trad. de l'allemand; Bâle, 1783, in-8°; — *Catalogue raisonné des tableaux de la galerie impériale de Vienne, composé par ordre de l'empereur* (Joseph II); Bâle, 1784, in-8°; Mechel en a aussi fait paraître une édition allemande; — *Itinéraire du Saint-Gothard*; 1795; — *Tableaux historiques et topographiques des événements mémorables sur le Rhin*; 1798; — *Tableau comparatif des montagnes de la Lune, de Vénus, de Mercure et de la Terre*; Berlin, 1806, in-4°; la même année il dressa un *Tableau des principales hauteurs du globe*; in-4°. Cet artiste a gravé au burin un certain nombre de planches, les unes d'après Holbein, G. Metzu, Loutherbourg, les autres d'après ses propres dessins; on cite aussi de lui plusieurs portraits estimés. K.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lex.*, VIII. — Quérard, *La France Littér.* — Ch. Le Blanc, *Man. de l'Amat. d'Estampes.*

MECHERINO. *Voy.* BECCAFUMI.

MECHERSKI (*Elim* PETROVICH, prince) (1), poëte russe, né le 7 novembre 1808, à Saint-Pétersbourg, mort à Paris, le 14 novembre 1844. A quatorze ans il avait terminé de brillantes études, et à seize ans et demi il fut attaché à l'ambassade de Saxe. Nommé chambellan de l'empereur de Russie, il fut ensuite délégué près de la cour de Sardaigne. Le mauvais état de sa santé l'avait engagé à rechercher des climats hospitaliers. Il avait fondé à Nice, qu'il habita longtemps, un théâtre de société dont les recettes, uniquement consacrées à la bienfaisance, étaient versées dans les mains des sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Le prince Mecherski s'était de bonne heure familiarisé avec la langue française. A vingt-deux ans, en 1830, étant à Marseille, il prononça à l'Athénée de cette ville un *Discours sur la littérature russe* : il y exprime son admiration pour la merveilleuse activité des romantiques, et se déclare partisan des innovations, « pourvu, ajoutait-il, qu'elles n'aillent pas jusqu'à heurter le vrai goût et le bon sens ». Ce discours fut imprimé à Marseille en 1830, in-8°. En 1838 il fit paraître un volume de poésies intitulé *Les Boréales*, où de petites pièces en forme de sonnets sont tracées avec infiniment de grâce et de charme. Quelques années plus tard l'auteur s'éteignait en laissant à un ami le soin de mettre au jour d'autres morceaux qu'il était à la veille de publier. Ils ont été réunis dans deux recueils qui ont paru : le premier, en 1845, sous ce titre : *Les Roses noires*, in-8°, contenant des discours en vers et quelques poésies légères, avec une lettre de Victor Hugo à la mère de l'auteur; le second, intitulé : *Les Poëtes russes*, en 1846, forme 2 vol. in-8°. On y trouve une notice biographique sur chaque poëte et des traductions remarquables. G. DE F.

Revue nouvelle, 1847. — *Doc. part.*

MÉCHIN (*Alexandre-Edme*, baron), homme politique français, né à Paris, le 18 mars 1762, mort en septembre 1849. Fils d'un des principaux commis au département de la guerre, il fit de bonnes études à l'université de Paris (collége de Lisieux), et quand la révolution commença il en embrassa les principes avec chaleur. Devenu, par la mort de son père, propriétaire d'un domaine enclavé dans la capitainerie de Fontainebleau, et voyant les ravages exercés par le gibier dans les champs des communes voisines par suite des ordonnances féodales, il se chargea de réclamer auprès de l'Assemblée constituante et fit réussir leurs doléances. Cette démarche le mit en rapport avec plusieurs membres distingués de l'assemblée. Plus tard, il eut des relations intimes avec les Girondins, et peu s'en fallut qu'il ne fût entraîné dans leur proscription. Il échappa aux regards des gouvernements en remplissant des places modestes, où il était utile sans être en évidence. Après le 9 thermidor, il combattit les excès de la réaction comme il avait combattu la terreur. En 1795, il fut adjoint à Fréron dans une mission de paix dans le midi. Le Directoire ayant été installé pendant cette absence, Bénézech, alors ministre de l'intérieur, le choisit comme chef de son cabinet particulier. Après le 18 fructidor et la démission du ministre, Méchin fut placé par le ministre de la guerre à la tête d'une commission de li-

(1) Il était d'une famille d'origine tartare, qui obtint la dignité princière en 1798, après cinq siècles de résidence en Russie (Fam. A. G—n.)

quidation. En 1798, le Directoire lui confia le gouvernement civil de l'île de Malte, en remplacement de Regnauld de Saint-Jean d'Angely. Méchin partit pour l'Italie avec une suite nombreuse et sa jeune femme, qui avait voulu l'accompagner. Le pays venait de se soulever, et l'armée napolitaine de paraître à l'improviste devant Rome. Obligé de fuir avec sa femme et ses compagnons, il tomba au milieu d'une populace furieuse à Viterbe, et ne dut son salut qu'au courage et à la générosité de l'évêque et de quelques nobles italiens. Sa mission à Malte n'ayant pu s'accomplir, il revint à Paris, où il resta sans emploi jusqu'à la révolution du 18 brumaire. Ici commence une nouvelle phase dans sa vie. Il fut nommé préfet des Landes (1801), puis de la Roër (1802), et enfin de l'Aisne (1805). En 1810 il passa à la préfecture du Calvados. Il eut à réprimer en 1812 une grave émeute causée par la cherté toujours croissante des grains, et malgré le mélange de modération et de fermeté qu'il y apporta, ce fut pour lui plus tard une source de tracasseries sans nombre. Il fut destitué quelques mois après le retour des Bourbons (octobre 1814). Pendant les Cent Jours, il fut nommé à la préfecture d'Ille-et-Vilaine (6 avril 1815), et malgré l'exaltation des esprits il réussit à être conciliant et à maintenir l'ordre. Au second retour du roi, il fut destitué. Recueillant les débris de sa fortune, il ouvrit en 1816 un cabinet d'agence et un comptoir de banque, qui prospérèrent. Ses anciens administrés de divers départements lui donnèrent des preuves de bon souvenir et d'attachement. Le progrès des idées libérales dans le pays facilita son retour à la vie politique. En 1819 il fut nommé par les électeurs de l'Aisne membre de la chambre des députés. Naturellement il prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Il s'y fit remarquer par ses connaissances approfondies dans toutes les branches d'administration et des talents oratoires. Sa parole, pleine d'énergie ou de sarcasme, harcelait souvent les ministres et portait le trouble dans le côté droit. Réélu à la chambre en 1824 et 1827, il prit une part active à toutes les mesures qui amenèrent la révolution de Juillet. Il fut député de 1830 jusqu'à 1834, et en même temps préfet du Nord. En 1839, il devint président de la commission des monnaies, admis à la retraite à la fin de cette année, et rentra ensuite dans la vie privée. Malgré les fonctions publiques qui remplirent une grande partie de sa vie, Méchin cultiva les lettres, et a publié quelques écrits politiques ou littéraires. En 1817, il donna la traduction en vers des *Satires de Juvénal* (2e édition, 1823, 2 vol. in-8°), où l'on a loué la fidélité au texte, et qui reproduit souvent la force et l'énergie mordante de l'original. J. C.

Arnault et Jay, *Biogr. des Contemporains*.—Rabbe, *id.*

MECKEL (*Jean-Frédéric*), célèbre anatomiste allemand, né à Wetzlar, le 31 juillet 1714, mort à Berlin, le 18 septembre 1774. Fils de Ph.-Louis Meckel, conseiller à la chambre impériale, il allait commencer l'étude du droit, lorsque les conseils de son grand-père maternel, le docteur Möller, le décidèrent à se consacrer à l'art médical. Après avoir suivi à Gœttingue et à Berlin les leçons de Haller, de Buddeus, Pott et Marggraf, le jeune Meckel se fit recevoir en 1748 docteur en médecine à Gœttingue. Nommé en 1751 démonstrateur à l'école des sages-femmes à Berlin, il fut appelé deux ans après à la chaire d'anatomie à l'université de cette ville. Ayant donné sa démission en 1773, il fut nommé chirurgien du roi de Prusse. On doit à cet explorateur infatigable du corps humain beaucoup de découvertes importantes. Il a publié : *De quinto pare nervorum;* Gœttingue, 1748, in-4°; — *Von einer ungewöhnlichen Erweiterung des Herzens und den Spannadern des Gesichts* (Sur une dilatation extraordinaire du cœur et sur les nerfs de la face); Berlin, 1755, in-4° : tiré des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1750; — *De Vasis lymphaticis glandulisque conglobatis;* Berlin, 1757, in-4°; — *Nova Experimenta et observationes de finibus venarum ac vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani;* Berlin, 1771, in-8°; — *De morbo hernioso congenito singulari et complicato feliciter curato;* Berlin, 1772, in-8°. Parmi ses excellentes dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, nous citerons : *Sur un nœud ou ganglion du second rameau de la cinquième paire de nerfs du cerveau, avec l'examen physiologique du véritable usage des ganglions des nerfs;* année 1749; — *Description anatomique des nerfs de la face;* année 1751; — *Recherches anatomiques sur la nature de l'épiderme et du réseau malpighien;* 2° *sur la diversité de couleur dans la substance médullaire du cerveau des nègres;* 3° *description d'une maladie particulière de la poitrine;* année 1753; — *Observations sur des pierres trouvées dans les différentes parties du corps humain;* année 1754; — *Observations sur des maladies du cœur;* années 1755 et 1756; — *Nouvelles Observations sur l'épiderme et le cerveau des nègres;* année 1757; — *Observations sur l'enflure extraordinaire de l'abdomen;* année 1758; — *Observations sur quelques maladies assez rares;* année 1759; — *Observations sur le squirrhe et les abcès du cerveau;* année 1761; — *Recherches sur les causes de la folie qui viennent du vice des parties internes du corps humain;* année 1764; — *Observation sur la glande spinéale, sur la cloison transparente et sur l'origine du nerf de la septième paire.* Parmi les *Lettres adressées à Haller*, il s'en trouve un grand nombre écrites par Meckel. O.

La Prusse Littéraire, t. III.— Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

MECKEL (*Philippe-Frédéric-Théodore*), anatomiste allemand, fils du précédent, né à Berlin, le 30 avril 1756, mort le 28 mars 1803. Après avoir étudié la médecine à Gœttingue et à Strasbourg, il parcourut pendant trois ans la France, l'Angleterre et l'Écosse. Nommé en 1779 professeur d'anatomie et de chirurgie à Halle, il garda cet emploi jusqu'à sa mort, quoique Paul Ier, empereur de Russie, qui l'avait appelé en 1797 à Saint-Pétersbourg, pour accoucher l'impératrice, lui eût offert l'emploi d'inspecteur de tous les hôpitaux de cette ville. On a de lui : *De Labyrinthi Auris contentis*; Strasbourg, 1774, in-4° ; — plusieurs *Mémoires* anatomiques dans divers recueils; — une traduction allemande du *Traité des Accouchements* de Baudelocque; Leipzig, 1783 et 1791-1794, 2 vol. in-8° ; — des *notes* à la traduction de la *Physiologie* de Haller publiée par Sömmering, et à l'*Anatomie pathologique* de Vogtel. O.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. V. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

MECKEL (*Jean-Frédéric*), célèbre anatomiste allemand, fils du précédent, né à Halle, le 17 octobre 1781, mort dans cette ville, le 31 octobre 1833. Il étudia la médecine à Halle, Gœttingue, Wurtzbourg et Vienne, visita la France et l'Italie, fut appelé en 1806 à la chaire de chirurgie à Halle, qu'il échangea bientôt après avec celle d'anatomie et de physiologie. Il fut nommé en 1829 correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Ses travaux contiennent une foule d'observations neuves et ingénieuses sur la formation du corps humain. Il est un des fondateurs de la tératologie, et a beaucoup contribué aux progrès de l'anatomie comparée.

Le précieux musée anatomique fondé par son grand-père avait été beaucoup enrichi par lui fut acheté après sa mort par l'université de Halle. On a de lui : *De conditionibus Cordis abnormibus*; Halle, 1802; — *Journal für anatomische Varietäten* (Journal contenant des mélanges anatomiques); Halle, 1805, in-8°; parmi les quatre *Mémoires* contenus dans cet ouvrage, le premier est du père de Meckel; — *Abhandlungen aus der menschlichen und vergleichenden Anatomie und Physiologie* (Dissertations concernant l'anatomie et la physiologie comparées de l'homme); Halle, 1806, in-8° ; — *Beiträge zur vergleichenden Anatomie* (Documents pour servir à la connaissance de l'anatomie comparée); Leipzig, 1808 1811, 2 vol., in-8° ; — *Handbuch der pathologischen Anatomie* (Manuel de l'Anatomie pathologique); Leipzig, 1812-1818, 3 vol., in-8°; traduit en français par Brechet et Jourdan, Paris, 1825, 3 vol., in-8° ; — *Handbuch der menschlichen Anatomie* (Manuel d'Anatomie de l'homme); 1815-1820, 4 vol. in-8° ; — *Tabulæ anatomico-pathologicæ*; Leipzig, 1817-1826, in-fol.; — *System der vergleichenden Anatomie* (Système d'Anatomie comparée); Halle, 1821-1831, 5 vol., in-8° ; traduit en français par Riester et Sanson; Paris, 1827-1830, 7 vol., in-8° ; — *Anatomisch-physiologische Beobachtungen* (Observations anatomiques et physiologiques); Halle, 1822, in-8° ; — *Descriptio Monstrorum nonnullorum*; Leipig, 1826, in-4°. Meckel, qui a donné aussi une traduction allemande très-augmentée de l'*Anatomie comparée* de Cuvier (Leipzig, 1808-1810, 4 vol., in-8°), a encore fait paraître depuis 1815 le *Deutsches Archiv fur Physiologie*, revue qui prit en 1826 le titre de *Arichiv für Anatomie and Physiologie*; enfin, il a publié une cinquantaine de *Mémoires* dans divers recueils. O.

Callisen, *Medicinisches Schrift.-Lex.* — *Convers.-Lexicon.*

MECKEN ou **MECKENEN** (*Israel*), dessinateur et graveur allemand, vivait vers la fin du quinzième siècle. On possède, sous le nom d'Israel Mecken ou Meckenen, un grand nombre de pièces composées dans le style gothique; mais il n'est pas facile de distinguer si l'on doit les attribuer à un ou deux artistes, ayant, presque à la même époque, pratiqué la gravure et l'orfévrerie dans la même ville. « Il paraît plus conforme aux faits, dit M. Renouvier, d'admettre, avec Zani et Ottley, qu'il y a deux Israel, bien qu'on ne puisse pas toujours faire la part exacte de chacun. L'examen attentif de cet œuvre mêlé et inégal autorise à penser que le plus vieux commença à graver après le Maître de 1466, enseigna son art à son fils ou son neveu, et travailla conjointement avec lui, quelquefois peut-être aux mêmes planches. Le vieux étant mort en 1503, le jeune continua à travailler jusqu'en 1527, ajoutant alors à la signature commune le *van*, qui ne se trouvait pas sur les planches du premier. » Plusieurs pièces des Israel portent avec leurs initiales un nom de pays, et on doit penser qu'ils résidèrent principalement à Bocholt, en Westphalie. Selon Bartsch, leurs compositions possèdent les caractères de l'art gothique sans en avoir la beauté; M. Passavant n'y voit qu'un talent fort médiocre et peu intelligent. En général les Meckenen furent des dessinateurs défectueux; « imbus de tout le maniérisme gothique du seizième siècle; ils propagèrent un type pauvre, reconnaissable surtout à ses petits bras et sa grosse tête ». On cite parmi leurs nombreuses estampes tirées des sujets de la Bible : *La jeune Marie montant les degrés du temple*, une *Vierge entourée de matrones*, et *La Passion de Jésus*. K.

Bartsch, *Manuel du Curieux*, VI, 184. — Joubert, II, 278. — Ottley, II. 666. — Brulliot, I et II. — Heller, 442. — Renouvier, *Types et manières des Peintres graveurs*, quinzième siècle, p. 76-78. — Passavant, *Le Peintre graveur*; Leipzig, 1860, p. 218.

MECKLEMBOURG, famille souveraine du

nord de l'Allemagne, qui descend de Niclot, prince des Obotrites, peuple slave, qui ne se soumit à l'Allemagne qu'au milieu du douzième siècle. Niclot ayant péri dans la guerre qu'il soutint contre Henri le Lion (*voy.* ce nom), son fils, Pribislav, fit la paix avec Henri, qui lui laissa ses possessions héréditaires sauf Stargard, Ratzebourg et Schwerin. Pribislav fit rebâtir Mecklembourg, l'ancienne capitale du royaume de ses pères, qui n'est plus actuellement qu'un village, et prit le nom de prince de Mecklembourg. Ses quatre arrière-petits-fils fondèrent les lignes de *Mecklembourg*, *Gustrow*, *Rostock*, et *Parchim*, dont les deux dernières s'éteignirent au commencement du quatorzième siècle, et la seconde en 1436. Les princes de la ligne de Mecklembourg, élevés à la dignité de ducs en 1349, réunirent en 1471 dans leurs mains tous les territoires de leur famille. Jean-Albert, duc de Mecklembourg, mort en 1576, après avoir introduit la réforme dans son pays, eut deux petits-fils, Adolphe-Frédéric Ier et Jean-Albert II, qui fondèrent les lignes de *Mecklembourg-Schwerin* et de *Mecklembourg-Gustrow*, laquelle s'éteignit en 1695. En 1701, après de longues discussions, Frédéric-Guillaume, petit-fils d'Adolphe-Frédéric Ier, et Adolphe-Frédéric II, son oncle, convinrent de partager à l'amiable les domaines de leur maison ; le premier reçut Schwerin et Gustrow ; le second, qui avait pris le nom de duc de *Mecklembourg-Strelitz*, obtint la principauté de Ratzebourg et la seigneurie de Stargard. Ces deux lignes subsistent encore. O.

Rudloff, *Handbuch der mecklemburgischen Geschichte* (Rostock, 1821, 3 vol.). — Lutzow, *Pragmatische Geschichte von Mecklemburg* (Berlin, 1827, 3 vol.).

MECKLEMBOURG (*Adolphe-Frédéric Ier*, duc DE), prince allemand, né en 1588, mort en 1658. Fils aîné du duc Jean de Mecklembourg et de Sophie, fille du duc de Holstein, il succéda à son père dans le duché de Schwerin, pendant que son frère Jean-Albert II prenait possession du comté de Gustrow. A cette époque, la guerre de Trente Ans vint bouleverser l'Allemagne. Les deux princes de Mecklembourg ayant pris le partie du roi de Bohême, Frédéric, furent mis au ban de l'Empire. Wallenstein les força d'abandonner leurs États. Ils furent rétablis en 1632 par le roi de Suède Gustave-Adolphe. Jean-Albert étant venu à mourir, en laissant un fils en bas âge, Adolphe-Frédéric demanda la tutelle de son neveu, et le fit enlever, de peur que la mère de ce petit prince, qui était dévouée à l'empereur d'Allemagne, ne le fît élever dans la religion catholique. Rétablie dans ses droits par la paix de Westphalie, le duc de Mecklembourg répara, autant qu'il put, les maux de la guerre et administra avec sagesse le domaine de son neveu, jusqu'à ce que celui-ci eût atteint sa majorité. Veuf de la fille du duc d'Ost-Frise, il épousa en secondes noces une princesse de Brunswick. J. V.

Rudolff, *Handbuch des Mecklemb. Geschichte*. — Lutzow, *Pragmatische Geschichte von Mecklemb.* — *Conv.-Lex.*

MECKLEMBOURG-STRELITZ (*Charles-Frédéric-Auguste*, duc DE), général et littérateur allemand, né le 30 novembre 1785, à Hanovre, mort le 21 septembre 1837. Fils cadet du duc Charles-Louis-Frédéric et frère du duc Charles-Joseph-Georges, qui tous deux gouvernèrent le Mecklembourg-Strelitz, il était le frère de la reine de Prusse, Louise. Son père, gouverneur général de la ville de Hanovre et feld maréchal au service du royaume de Hanovre, le fit élever avec ses frères et sœurs à Darmstadt, sous les yeux de son grand-père, sa mère étant morte peu de temps après lui avoir donné le jour. Il resta à Darmstadt jusqu'en 1794 ; à cette époque il suivit son père à Strelitz. Nommé capitaine d'état-major au service de Prusse en 1799, il se fit recevoir, malgré ce titre, à l'école militaire de Berlin, et acheva son éducation militaire à l'école de guerre dirigée par Scharnhorst. Promu au grade de major, il entra en 1805 dans la garde, devint lieutenant-colonel en 1801, colonel en 1812. Attaché au corps de Blücher en 1813, il assista aux batailles de Lutzen et de Bautzen, et fut nommé général major. A la reprise des hostilités, il commandait une brigade du corps d'York, qui formait en grande partie l'avant-garde de l'armée de Silésie sous les ordres de Blücher. Il se distingua particulièrement aux affaires de Lowenberg, de Goldberg, de la Katzbach, de Wartemberg et de Leipzig, où il fut grièvement blessé. Il ne put donc arriver à Paris qu'après l'entrée des alliés dans cette capitale. Il avait été promu au grade de lieutenant général à la fin de 1813. Nommé chef de brigade dans la garde au retour de France, il commanda ce corps d'élite pendant la campagne de 1815, et entra à sa tête dans Paris, après les Cent Jours. Appelé ensuite au commandement supérieur de cette garde, il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Membre du conseil d'État en 1817, il fut promu au grade de général d'infanterie en 1825, appelé à la présidence du conseil d'État la même année, puis admis aux séances du conseil intime des ministres. Homme d'esprit et d'instruction, doué d'une grande bravoure et de beaucoup d'expérience militaire, le duc Charles s'était fait le partisan de l'ancien régime et des idées absolutistes. Après la campagne de France, il eût voulu qu'on rétablit toutes choses en Allemagne sur le pied où elles se trouvaient avant 1806. En raison de ses liens de parenté avec le roi, il exerça politiquement une influence fâcheuse sur les affaires de Prusse, et se brouilla avec l'opinion publique. Il eut de puissants adversaires, jaloux de son pouvoir et de sa position, et il eût à soutenir des luttes très-vives même dans ses attributions militaires. Il manifesta une aversion profonde pour la dynastie que la révolution de Juillet avait portée au trône en France, et montra surtout son opposition à

cette famille lors des démarches faites pour obtenir la main de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin en faveur du duc d'Orléans. Cette opposition le brouilla même alors avec le roi de Prusse; mais il se réconcilia bientôt. Le prince s'occupait aussi de littérature et de poésie. On le regarde comme l'auteur de quelques pièces de circonstance jouées à la cour de Prusse et d'une partie de la correspondance sur Berlin imprimée en 1824. Dans les dernières années de sa vie, il composa, sous le pseudonyme de *Weisshaupt*, une comédie intitulée : *Les Isolés*, qui n'obtint pas un grand succès au théâtre, mais à laquelle on reconnaissait de la finesse dans le dialogue. J. V.

Conversations-Lexikon.

MEDA (*Giuseppe*), architecte et peintre milanais, florissait à la fin du seizième siècle. Il donna les dessins du grandiose *Cortile* à double portique, formé de colonnes accouplées, du séminaire de Milan et ceux des palais Durini, Annoni, etc. On trouve parfois dans ces édifices quelque abus d'ornementation; mais jamais on n'y rencontre ces bizarreries qui allaient devenir à la mode en Italie par la funeste influence de son contemporain Borromini. Comme peintre, Meda ne fut pas sans mérite; il avait puisé à l'école de Bernardino Campi un style soigné et précis, qui domine dans ses ouvrages, tant à l'huile qu'à fresque. Dans la cathédrale de Milan, il a dessiné une partie des stalles, et il a peint sur un des volets de l'orgue *David dansant devant l'arche*. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Bianconi, *Guida di Milano*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Cicognara, *Storia della Scultura*.

MÉDA (1) (*Charles-André*), dont le véritable nom était Merda, général français, né en 1775, tué à la bataille de Moscova, le 7 septembre 1812. Le lieu de sa naissance est inconnu : il servait à dix-sept ans dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, presque aussitôt licenciée que formée. Il en sortit le 28 mai 1792, et entra dans la gendarmerie de Paris. Lors de la révolution du 9 thermidor an II (30 juillet 1794), il passa du côté de la Convention, et, se joignant à Dulac, fit du groupe d'hommes énergiques qui, sous les ordres de Léonard Bourdon, investirent l'hôtel de ville, en enfoncèrent les portes et arrêtèrent les membres de la commune insurgée. Ils pénétrèrent ensuite dans la salle où les deux frères Robespierre, Saint-Just, Couthon et Le Bas tenaient séance. Que se passa-t-il alors? Les écrivains sont peu d'accord sur les faits. Suivant les uns, Robespierre essaya de se tuer; suivant les autres, ce fut Méda qui tira sur Robespierre. Parmi les derniers M. de Lamartine se montre un des plus affirmatifs. « Léonard Bourdon, dit-il, entra en arrière du peloton conduit par Dulac et couvert par le gendarme Méda. Plusieurs voix crièrent : « Où est le tyran? » — « Le voici ! s'écria Bourdon, et, saisissant le bras droit du gendarme armé d'un pistolet, il dirigea le canon de l'arme vers Robespierre. Le coup partit, et Robespierre tomba la tête en avant sur la table, tachant de son sang la proclamation qu'il n'avait pas achevée de signer. La balle avait percé la lèvre inférieure et fracassé les dents. » M. Thiers est moins positif; il dit : « Deux coups de pistolet retentirent : Le Bas était mort et Robespierre aîné avait la mâchoire inférieure fracassée. » Léonard Bourdon, le 12 thermidor an II (30 juillet 1794), rendant compte à la Convention de son expédition contre la commune, présenta Méda à la Convention, obtint la permission de le faire monter à la tribune avec lui, et dit : « Ce brave gendarme que vous voyez ne m'a pas quitté; il a tué deux des conspirateurs (vifs applaudissements)..... Nous avons trouvé Robespierre aîné armé d'un couteau, que ce brave gendarme lui a arraché. Il a aussi frappé Couthon, qui était aussi armé d'un couteau... Je demande que le président (c'était Collot d'Herbois) donne l'accolade à ce brave gendarme. » Le président la lui donne au milieu des applaudissements. — *Le président* : « Je dois dire ce que ce brave gendarme vient de me dire : « Je n'aime pas le sang : cependant j'aurais désiré verser celui des Prussiens et des Autrichiens; mais je ne regrette pas de n'être point à l'armée, car j'ai aujourd'hui versé le sang des traîtres. » La Convention décréta qu'il serait fait mention du « dévouement civique de ce citoyen », et chargea le Comité de Salut public de lui donner de l'avancement. Méda fut successivement capitaine (août 1798), chef d'escadron 1807, colonel du 1[er] régiment de chasseurs à cheval (1808), général de brigade et officier de la Légion d'Honneur. Il mérita tous ces grades par un véritable courage. Il fut frappé mortellement à la bataille de la Moscova. J.-J. Berville a publié, sous le nom de Méda : *Précis historique des événements qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor*, adressé au ministre de la guerre, avec une *Notice* sur l'auteur; Paris, 1825, in-8°. Ce *Précis* a été réimprimé dans la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*. Louis XVIII, qui, dit-on, faisait une pension à la sœur de Robespierre, en refusa une aux sœurs de Méda. H. Lesueur.

Son fils, *Charles* Méda, a publié quelques brochures relatives à l'économie politique, entre autres : *Projet de finance qui a pour but de procurer des fonds à bon marché au gouvernement et au commerce*; Paris, 1831, in-4°; — *Projet de deux plans de finance qui ont pour but de procurer à l'État 500 millions sans intérêt, remboursables en 20 années par 25 millions chacune, sur laquelle somme il sera prêté au commerce celle de 50 à 100 millions, remboursable pendant le cours de cinq ans, sans intérêt*; Paris, 1831, in-4°.

(1) *Moniteur universel*, p. 1177-1178. Ce journal lui donne à tort le nom de *Médal*. On sait que Méda avait retranché un *r* de son nom pour éviter de mauvaises plaisanteries.

Le Moniteur universel, an II (1794), 312; an VI, 207. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. V, p. 262. — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. VIII, liv. LXI, p 265. — Quérard, *La France Littér.* — Voir aussi l'article ROBESPIERRE.

MEDA (*Jean* DE). *Voy.* JEAN.

MÉDAILLE (*Jean-Paul*), fondateur d'ordre, né vers 1615, mort à Auch, le 13 mai 1687. Il donna de nombreuses missions dans les diocèses de Toulouse, de Rodez, d'Auch, et du Puy. Il établissait partout où il prêchait des associations d'hommes et de femmes, chargées plus spécialement de conserver et d'étendre les fruits de la mission. Il fonda en 1651, sous le nom d'*Institut des Sœurs de Saint-Joseph*, une congrégation régulière de femmes, qui, entièrement livrées au service de Dieu, exerçaient la charité auprès du prochain. Henri de Maupast, évêque du Puy, le seconda dans la création de ce nouvel ordre, qui fut approuvé par le roi en 1674. Médaille en composa les règles, dont il emprunta les éléments à la constitution des jésuites; il y ajouta les observations de sa longue expérience, et fit de son œuvre un des codes les plus remarquables qui régissent les modernes sociétés religieuses. Cet institut prit bientôt un accroissement considérable, et a survécu à la révolution de 1789. Il est aujourd'hui répandu dans le monde entier; mais la maison mère est toujours restée au Puy.

Son neveu, *Pierre* MÉDAILLE, mort le 8 septembre 1709, à Toulouse, fit aussi partie de la Société de Jésus. Il est auteur d'un recueil de *Méditations sur les Évangiles*; Toulouse, 1703, 2 vol. in-18, plusieurs fois réimprimé. H. F.

J. Prat, *Vie du P Paul-Antoine Dauphin*. — Monlezun, *Hist. de Notre-Dame du Puy*. — Caillau, *Les Gloires de Notre-Dame du Puy*.

MÉDARD (Saint), évêque de Noyon, né vers 456, au village de Sallency, près Noyon, mort, suivant le P. Lecointe, en 545 (1). Son père, qui se nommait Nectardus, était de la race franque; sa mère, Protagia, de la race gallo-romaine. On ajoute qu'il eut pour frère jumeau saint Gildard, évêque de Rouen. Médard fut élu vers 530 évêque de Vermand; mais ce territoire ayant été désolé par les barbares, il transféra l'année suivante le siége de son évêché à Noyon, forteresse redoutée. L'an 532 mourut saint Eleuthère, évêque de Tournai. Invité à joindre le titre d'évêque de Tournai à celui d'évêque de Noyon, Médard refusa d'abord la nouvelle dignité qui lui était offerte; le roi Clotaire intervint lui-même dans cette affaire, et l'union des deux siéges sous l'autorité d'un même pasteur fut accomplie. Les successeurs de saint Médard furent comme lui évêques de Noyon et de Tournai jusqu'à 1146 : la division des deux siéges fut alors rétablie. Saint Médard fut un des évêques les plus honorés de son temps. Ayant appris qu'il était près de mourir, le roi Clotaire vint lui rendre une dernière visite à Noyon, et fit ensuite transporter sa dépouille mortelle dans la métairie royale de Crouy, aux portes de Soissons. C'est sur le tombeau de saint Médard que s'éleva bientôt la célèbre basilique qui porte son nom. B. H.

(1) Suivant Pagi, dont la conjecture paraît moins vraisemblable, en 561.

Gregorius Turon., *Hist. Franc.*, lib. 4, c. 19. — Idem, *De Gloria Confess.*, c. 95. — *Vita S. Medardi*, a Ratbodo, Noviom. episc., apud Surium, 8 junii. — *Gallia Christ.*, t. IX, col. 979.

MEDE (*Joseph*), savant théologien anglais, né en octobre 1586, à Berden (comté d'Essex), mort le 1er octobre 1638, à Cambridge. Après avoir terminé ses études au collége du Christ à Cambridge, il devint agrégé de cette maison, et fut nommé professeur de langue grecque; il conserva cette chaire jusqu'à la fin de sa vie. En 1627 il fut élu président du collége de La Trinité à Dublin, sur la recommandation du savant Usher; mais il refusa cet honneur. Il se dévoua si absolument au travail, qu'il faisait servir à ses vues le temps même de ses récréations ou de ses promenades; aussi avait-il parcouru presque tout entier le cercle des connaissances de son temps, et il était initié même à l'anatomie et à l'astrologie. Les leçons continuelles qu'il faisait sur Homère lui donnèrent une intelligence parfaite de cet auteur; et comme il confrontait soigneusement le texte grec avec l'hébreu, le chaldéen et le syriaque, il se rendit en même temps toutes ces langues familières. On a de lui: *Clavis apocalyptica, ex innatis et insitis visionum characteribus eruta et demonstrata*; Cambridge, 1627, in-4°; trad. en anglais, Londres, 1750, in-4°, et en 1833, in-8°: cet ouvrage a longtemps passé pour contenir l'explication la plus rationnelle des révélations de saint Jean; — *About the name* Θυσιαστήριον *anciently given to the Holy table*; Londres, 1637, in-4°; — *About churches in the Apostles' time*; Londres, 1638, in-4°. Après sa mort on a publié des *Sermons*, des *Discours* sur divers textes de l'Écriture Sainte, des *Dissertations*, etc. Le docteur Worthington a fait paraître en 1672 la meilleure édition des *Œuvres* de Mede (Londres, in-fol.). P. L—Y.

Life of Joseph Mede, à la tête des *Œuvres* (édit. 1672). — Érasme Middleton, *Evangelical Biography*, III, 73-102. — Chaufepié, *Nouv. Dict. hist.*

MEDEM (*Anne-Charlotte-Dorothée* DE), duchesse de Courlande, née le 3 février 1761, à Mesothen (Courlande), morte le 20 août 1821, à Lœbichau (duché d'Altembourg). Issue d'une ancienne famille de Courlande, elle était fille cadette de Jean-Frédéric de Medem, comte de l'Empire, qui vers 1765 épousa, en troisièmes noces, une femme d'un esprit supérieur, Élise von der Recke. Dorothée, dont la beauté était remarquable, se maria le 6 novembre 1779 avec Pierre de Biren, déjà veuf de deux femmes, et fut ainsi élevée au rang de duchesse de Courlande. Ce prince défendait avec une inflexible fermeté son droit de souveraineté contre les pré-

tentions d'une noblesse jalouse de son pouvoir, et opposait aux doléances des états de Varsovie des plaintes non moins vives. La jeune duchesse réconcilia les parties par sa douce et sage médiation. Grâce à son humeur enjouée et à ses talents en musique, elle parvint à répandre quelque joie sur la vie soucieuse de son mari, affligé par des querelles de toutes espèces. Le voyage qu'elle fit avec lui en Italie, en 1784, contribua beaucoup au développement de son esprit. Laissant Pierre en Allemagne, elle fut forcée de revenir à Mittau, où, en 1787, elle donna le jour à un fils; mais les sollicitations pressantes du conseil de régence ne purent la décider à prendre les rênes du gouvernement. La mort du prince héréditaire, arrivée en 1790, acheva de détruire tout espoir de réconciliation entre le duc et ses sujets. Accompagnée de sa sœur consanguine, Élise de Recke, qui fut la plus fidèle de ses amies, Dorothée se présenta jusqu'à trois fois devant les états de Varsovie pour plaider la cause de son époux. En 1792 elle venait d'obtenir une décision satisfaisante, au moins en apparence, pour les deux parties lorsque la dissolution de la république de Pologne vint tout remettre en question. Privés d'appui de ce côté, menacés de l'autre par les symptômes révolutionnaires qui se manifestaient parmi les paysans, les conseillers de la régence firent des ouvertures à Catherine II et lui envoyèrent leur soumission (18 mars 1795). Dix jours plus tard, le duc Pierre, qui se trouvait déjà à Pétersbourg, signa son abdication (28 mars), moyennant une rente annuelle de 36,000 écus, qui lui fut assurée à lui et à ses enfants. Après la mort de son mari (13 janvier 1800), la duchesse, devenue tutrice de ses quatre filles, résida tantôt à Berlin, tantôt dans son domaine de Lœbichau, dont elle avait acquis la propriété en 1796; elle fit aussi de fréquents voyages à Pétersbourg, à Mittau et à Paris, et concourut dans ces différentes villes à la formation d'établissements de charité. De ses quatre filles, la puînée, *Pauline*, née en 1792, avait épousé le prince Frédéric de Hohenzollern-Hechingen, mort en 1838; et la cadette, *Dorothée*, née le 21 août 1793, est mariée depuis 1809 avec le duc Edmond de Talleyrand-Périgord. K.

Tiedge, *Dorothea, letzte Herzogin von Kurland*; Leipzig, 1823, in-8°

MEDERER (*Johann-Nepomuk*), littérateur allemand, né le 2 janvier 1734, à Stœckelberg, mort le 13 mai 1808, à Landshut. Admis dans la compagnie de Jésus, il fut nommé en 1777 conservateur de la bibliothèque d'Ingolstadt et en 1780 professeur d'histoire à l'université de cette ville. On cite parmi ses ouvrages : *Idea systematis historiæ Germanicæ*; Ingolstadt, 1769, in-8°; — *De Garibaldo, duce Bavariæ*; ibid., 1772, in-4°; — *Beytræge zur Geschichte von Bayern* (Essai sur l'histoire de Bavière); Ratisbonne, 1777-1780, gr. in-8°; — *Annales Ingolstadiensis Academiæ*; Ingolstadt, 1772-1782, 4 part. in-4°; ces annales, commencées par Rosmarus et Engerdus, s'étendent jusqu'à 1772; — *De Ingolstadt Schedion historicum*; ibid., 1791, in-8°; — *Geschichte des uralten Kœniglichen Maierhofes Ingolstadt* (Histoire de l'antique domaine royal d'Ingolstad); ibid., 1807, in-8°. K.

Der *Biograph*, VIII, — Eckard, *Literar. Handbuch*, I, 93. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, V, 106. — Westenrieder, *Beytræge zur vaterlænd. Historie*, I.

MEDHURST (*Walter-Henry*), sinologue anglais, né en 1796, à Londres, où il est mort, le 24 janvier 1857. Dès qu'il eut reçu la consécration sacerdotale, il entra dans la Société des Missions étrangères, et fut envoyé dans l'Inde. En 1822 il s'établit à Batavia, et prêcha l'Évangile aux peuplades à demi païennes de l'archipel malaisien. Après avoir passé deux ans en Angleterre, il retourna en 1838 au poste qu'il avait choisi, et passa en 1843 à Shangaï, d'où il fit de temps à autre des excursions dans l'intérieur de la Chine. En 1856 il revint à Londres. L'activité littéraire de ce missionnaire a peut-être surpassé son zèle apostolique; connaissant à fond le chinois, le japonais, le javanais, le malais et plusieurs langues d'Europe, il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Journal of a Tour through oriental countries of Malacca*; Singapour, 1828; — *An English and Japanese Vocabulary*; Batavia, 1830, gr. in-8°; ce recueil, imprimé en lithographie, contient environ 7,000 mots japonais; — *Dictionary of the Hokkeen Dialect of the Chinese Language*; Macao, 1832, gr. in-4°; — *Comparative Vocabulary of the chinese, corean and japanese languages*; Batavia, 1835, in-8°; — *China, its state and prospects*; Londres, 1838, in-8°; — *Chinese repositary*; Canton, 1838-1851, 20 vol. in-8°; — *Chinese and English Dictionary*; Batavia, 1842-1843, 2 vol. in-4°; — *Chinese Dialogues*; Shangaï, 1844, in-8°; — une édition du *Shu-King*, livre religieux des Chinois; Shangaï, 1846; — *English and chinese Dictionary*; Shangaï, 1847-1848, 2 vol. in-4°; — *Chinese Miscellanies*; Shangaï, 1849-1853, 3 vol. in-8°. K.

Conv.-Lex.

MÉDICIS (Maison DES), en italien DE' MEDICI, célèbre famille florentine, qui s'éleva à la souveraineté dans le quinzième siècle. Ses origines sont obscures quoique elle ait trouvé des généalogistes qui l'ont fait remonter jusqu'à Charlemagne (1). C'est seulement à partir du

(1) Les Médicis portaient dans leurs armoiries six *bulles* ou globules. L'origine de ce signe héraldique a été diversement exposée. D'après un ouvrage manuscrit cité par Roscoe et intitulé *Origine e Descendenza della Casa de' Medici*, Averardo de Médicis, l'un des paladins de Charlemagne, tua un géant nommé Mugello, et obtint le privilége de porter dans ses armes six *palle* ou balles comme souvenir des six balles de fer qui étaient attachées à la massue de son adversaire. Suivant une opinion plus commune, et qui n'est pas plus fondée, les *palle* seraient des pillules et rappelleraient la profession mé-

treizième siècle que des membres de cette famille figurent dans l'histoire. Les richesses considérables qu'elle avait acquises par le commerce lui assuraient une puissante influence. En 1251, un *Jean* DE MÉDICIS pénétra avec un corps de cent Florentins à travers l'armée lombarde qui assiégeait la forteresse de Scarperia, et entra dans la place. En 1342, Gauthier de Brienne, duc d'Athènes et seigneur de Florence, ayant fait mettre à mort un autre *Jean* DE MÉDICIS, sous prétexte qu'il n'avait pas défendu assez vigoureusement Lucques contre les Pisans, les Médicis entrèrent dans une conspiration contre lui, et contribuèrent à délivrer la république de sa tyrannie. Peu de temps après ils se mirent à la tête de la révolution bourgeoise ou du *popolo grasso*, qui enleva la suprématie à la noblesse (1344). En 1348, un *François* DE MÉDICIS était premier magistrat de Florence, lorsque la peste noire ravagea cette ville. Mais les véritables fondateurs de la grandeur de cette famille furent *Salvestro* et *Jean* DE MÉDICIS (*voy.* les articles suivants).

Ten Hoven, *Mémoires généalogiques de la Maison de Médicis*; La Haye, 1778, 8 part. in-4°.

MÉDICIS (*Salvestro* DE), homme d'État florentin, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. L'expulsion de Gauthier de Brienne en 1343, la révolution du *popolo grasso* (la bourgeoisie) en 1344, furent suivies du triomphe du *popolo minuto* (la populace), et la république de Florence devint de plus en plus démocratique. Mais le parti vainqueur se divisa. Beaucoup de nobles, qui s'étaient d'abord activement mêlés au mouvement populaire, manifestèrent des tendances oligarchiques. Un de leurs principaux moyens pour s'assurer du pouvoir fut de faire rendre une loi par laquelle toutes les personnes suspectes d'appartenir au parti gibelin étaient exclues de toute participation aux affaires publiques et pouvaient être mises en jugement. La liste de ces suspects (*ammoniti*, avertis) était laissée à la discrétion des prieurs, qui pouvaient facilement y comprendre leurs ennemis (1357). Cette loi odieuse provoqua une conspiration, à la tête de laquelle se placèrent Bartolommeo de Médicis, fils d'Alamanno, qui en 1344 avait conduit les bouchers à l'assaut des maisons nobles, et deux *ammoniti* Niccolo del Buono et Domenico Bandini. Le complot fut dénoncé à la seigneurie par le légat du pape, qui avait reçu des ouvertures des conjurés. Médicis, se doutant qu'ils étaient trahis, révéla tout à son frère Salvestro. Celui-ci s'employa à l'effet d'obtenir des prieurs le pardon de Bartolommeo, et détourna leur attention sur del Buono et Bandini, qui furent décapités. La loi des suspects continua d'être appliquée avec une rigueur arbitraire, et devint entre les mains de la puissante famille des Albizzi un terrible instrument de tyrannie et de proscription. Enfin, une opposition puissante se forma contre les Albizzi. Salvestro de Médicis, qui en était un des chefs, arriva aux affaires comme gonfalonier de la justice, en 1378. Il demanda aussitôt l'abolition de la loi des *ammoniti*, et ne l'obtint qu'après des luttes sanglantes, où le parti de la bourgeoisie, commandé par les Ricci, eut à repousser à la fois les nobles et la populace. Le triomphe des Ricci et des Médicis, leurs alliés, ne fut pas de longue durée. Le parti guelfe reprit l'avantage en 1381, et Salvestro fut banni; mais sa courte administration n'avait pas moins jeté les fondements de la grandeur de sa maison. Après la mort de Salvestro, son fils, *Veri*, jouit d'une grande considération parmi le peuple. Lors de la révolte contre le gonfalonier Albizzi, en 1393, les insurgés vinrent lui demander de se mettre à leur tête; il n'y consentit pas, et les décida à déposer les armes. Sa prudence en cette occasion faillit perdre sa famille; car les Albizzi vainqueurs n'épargnèrent pas leurs adversaires. En 1400, sous prétexte de conspiration, ils proscrivirent ou frappèrent d'incapacité politique tout le parti gibelin. Les Médicis, enveloppés dans le malheur de leur parti et exclus des charges publiques, s'appliquèrent au commerce, et surtout à la banque. Ils augmentèrent ainsi rapidement leur fortune, et préparèrent leur retour aux grandes dignités de la république. Z.

Ammirato, *Istorie Florentine*. — Villani, *Istoria*, dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. XIII et XIV. — Razzi, *Vita di Salvestro de' Medici*. — Strozzi, *Ristretto della famiglia de' Medici*; Florence, 1610. — Erycius Puteanus, *Historia Medicea*; Anvers, 1586. — Moreni, *Serie d'autori di opere risguardanti la celebre famiglia Medici*; Florence, 1826. — *Litta*, *Famiglie celebri Italiane*, in-fol. fascic. XVII; Milan, 1787-1830. — Noble, *Memoirs of the House of Medicis*.

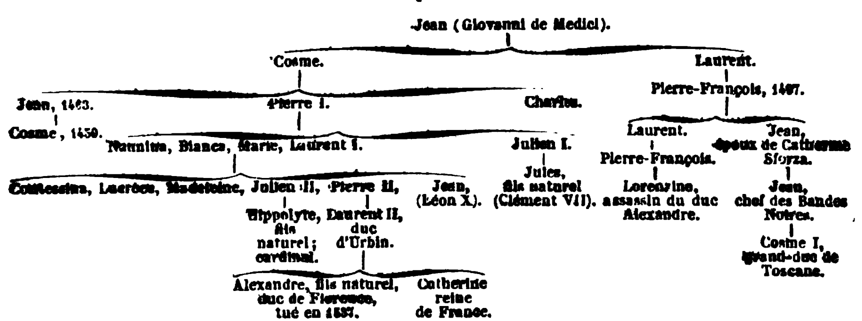
MÉDICIS (*Jean* DE), né en 1360, mort le 20 février 1428. Il avait quarante ans lorsque les Albizzi proscrivirent sa famille; mais il ne fut pas compris dans cet arrêt. Les Albizzi savaient qu'il n'était pas ambitieux, et ils craignaient, en le bannissant, de révolter le peuple, qui l'aimait à cause de son affabilité, de sa modération, de sa libéralité. Le commerce lui procura d'immenses richesses. Il ne chercha jamais les honneurs, et fut nommé successivement membre de la seigneurie en 1402, 1408, et 1417; un des dix du conseil de guerre en 1414; et gonfalonier de la justice en 1421. Il eut de sa femme, Picardacri, deux fils, Cosme et Laurent. Machiavel raconte que sur son lit de mort il leur adressa les paroles suivantes : « Je meurs content, mes enfants, puisque je vous laisse, avec les richesses et la santé, un état tel, que si vous suivez mon exemple, vous pouvez vivre honorés et respectés dans le lieu qui vous a vus naître. L'idée la plus consolante pour moi en ce moment, c'est que ma conduite n'a apporté de préjudice à personne, et qu'au contraire j'ai tâché de rendre service à tous par tous les moyens qui ont été en mon

dicale des premiers membres de cette famille. Les mots *Aux balles !* (*Alle palle*) ! devinrent le cri de ralliement des Médicis.

pouvoir. Je vous en conjure, que ce sentiment soit la règle constante de votre conduite. Quant aux honneurs de la république, si vous voulez vivre tranquilles, n'acceptez que ceux auxquels vous serez appelés par les lois et par la bienveillance de vos concitoyens; car c'est l'exercice d'un pouvoir obtenu par la violence, et non du pouvoir qui nous est confié volontairement, qui fait naître les haines et les divisions. »

Machiavel, *Le Istorie Fiorentine*.





MÉDICIS (*Cosme Ier* DE), chef de la république florentine, surnommé *l'ancien* et *le Père de la patrie*, fils de Jean de Médicis, né en 1389, mort le 1er août 1464. Du vivant de son père, il s'occupa activement des immenses opérations commerciales qui avaient enrichi leur maison. Il se mêla aussi des affaires publiques. Tel était son crédit, dès 1414, que Balthasar Cossa, qui avait été élu pape sous le nom de Jean XXIII, sommé de se rendre au concile de Constance pour y faire valider son élection, choisit Cosme pour l'accompagner. Après de longs débats l'élection de Balthasar Cossa fut annulée. Les Médicis n'abandonnèrent pas leur ami dans l'infortune. Ils le rachetèrent des mains du duc de Bavière, et lui offrirent un asile à Florence. Balthasar Cossa mourut en 1419, et l'on prétend que les Médicis s'emparèrent des immenses richesses qu'il avait amassées pendant son pontificat; mais cette assertion, accréditée par les ennemis de cette famille, est fausse, car les biens du cardinal Cossa suffirent à peine au payement de ses legs et de ses dettes. Après la mort de son père, en 1429, Cosme, qui avait déjà été prieur en 1416, lui succéda dans la direction du parti populaire. « Une politesse et une bienveillance soutenues pour ses concitoyens d'un rang supérieur, une sollicitude constante pour les intérêts et les besoins des classes inférieures, qu'il soulageait avec une générosité sans bornes, caractérisèrent toujours sa conduite. Par là il se fit de nombreux et de zélés partisans parmi les citoyens de toutes les classes; mais il envisagea plutôt cette popularité comme le gage de l'affermissement du crédit dont il jouissait que comme un moyen d'étendre sa domination au détriment de sa patrie. » — « Il n'y a jamais eu, dit Voltaire, de famille dont la puissance ait été fondée sur des titres aussi légitimes (1). » Les Albizzi voyaient avec colère la puissance toujours croissante des Médicis, et, persuadés qu'il serait bien trop tard pour s'y opposer, saisirent l'occasion favorable que leur offrit l'élection de Bernardo Guadagni, leur partisan, à la place de gonfalonier en septembre 1433. Cosme, cité à comparaître au palais de la Seigneurie, fut arrêté. Comme il connaissait l'acharnement de ses ennemis, il s'attendait à être étranglé ou empoisonné dans sa prison; mais l'honnêteté de son gardien, Frédéric de' Malavolti, le préserva de ce danger, et la vénalité du gonfalonier le sauva d'une condamnation à mort. Guadagni, gagné par un don de mille florins, soumit à la délibération de la seigneurie un bannissement de dix ans à Padoue. La proposition fut adoptée, au désespoir de Rinaldo Albizzi, qui voyait dans cette demi-mesure la ruine future de sa famille et de son parti. Cosme quitta la Toscane, le 3 octobre 1433, et se rendit à Padoue. Grâce à l'intervention de l'ambassadeur vénitien Andrea Donato auprès de la Seigneurie, il obtint de fixer sa résidence partout où il voudrait dans le territoire vénitien, pourvu qu'il restât à une distance de cent soixante-dix milles de Florence. Il s'établit à Venise, où il fut parfaitement accueilli. Les Florentins ne tardèrent pas à le regretter. Rinaldo Albizzi fut banni, et Cosme rappelé. Son retour fut un triomphe, et dès lors sa vie offrit une suite ininterrompue de prospérités. Il comprit qu'après la ruine des Albizzi il n'aurait rien à craindre à l'intérieur, pourvu que des causes extérieures ne vinssent pas le troubler, et qu'il serait à l'abri de toute cause perturbatrice extérieure s'il parvenait à établir l'équilibre entre les quatre grandes puissances de l'Italie (Naples, Rome, Venise, Milan)

(1) Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, p. 18, trad. de Thurot.

et à donner à Florence le rôle de médiatrice. Pour réaliser cette conception politique, Cosme avait à sa disposition un des deux moyens indispensables, les ressources pécuniaires; il s'unit avec le célèbre condottiere François Sforza, qui possédait l'autre grand moyen d'action, la force militaire. Appuyé sur Sforza et allié de Venise et de Rome, Cosme repoussa victorieusement les tentatives des États voisins contre la Toscane; il ne fit pas de conquêtes, mais il donna à la république une puissance dont elle n'avait jamais joui, et put consacrer ses principaux soins à la prospérité intérieure de l'État. Il était plutôt le premier citoyen que le dictateur de Florence. « L'autorité qu'exercèrent à Florence, pendant le quinzième siècle, Cosme et ses descendants était, dit Roscoe, d'une nature tout à fait particulière, et consistait plutôt dans une influence tacite de leur part, et dans un acquiescement volontaire de la part du peuple, que dans aucune convention précise et explicite entre eux. La forme du gouvernement était républicaine; l'administration était dirigée par un conseil de dix citoyens et par un chef de l'autorité exécutive élu tous les deux mois, sous le nom de gonfalonier, ou porte-étendard : par ce moyen, les citoyens s'imaginaient jouir du plein exercice de leur liberté. Mais tel était le pouvoir des Médicis, que presque toujours ils remplissaient eux-mêmes les premières charges de l'État, ou ils y nommaient les personnes qu'ils croyaient les plus capables de les remplir. Sur ce point, néanmoins, ils avaient une grande déférence pour l'opinion publique. Cette opposition d'intérêts qui se fait remarquer entre les peuples et ceux qui les gouvernent était à peine sensible alors à Florence, où les qualités supérieures et l'industrie étaient le plus sûr moyen d'arriver à l'autorité et à la faveur populaire. » Cosme fit le plus noble usage de sa puissance et de sa fortune, la plus considérable que possédât aucun particulier en Europe. Il s'en servit surtout pour protéger les lettres et les arts. Raconter en détail tous les services qu'il rendit aux érudits, aux philosophes, aux artistes, ce serait écrire une histoire presque complète de la Renaissance dans les soixante-quatre premières années du quinzième siècle. Il faut se borner à quelques indications. Il rassembla autour de lui quelques-uns des hommes les plus savants de cette époque qui avaient commencé à cultiver la langue et la philosophie grecques. Il établit à Florence expressément pour l'explication de la philosophie platonique une académie, à la tête de laquelle il plaça Marsile Ficin. Au moyen de ses correspondants étrangers, il recueillit les manuscrits grecs, latins et orientaux qui ont formé le fonds de la bibliothèque Laurentiane. Il ne fut pas moins libéral dans les encouragements qu'il accorda aux beaux-arts. Il dépensa des sommes immenses pour décorer Florence d'édifices civils et religieux. Il fit même bâtir un hôpital à Jérusalem pour le soulagement des pèlerins. Michellozzi et Brunelleschi étaient ses deux architectes de choix. Il employait de préférence Brunelleschi pour les monuments publics; mais lorsqu'il fit bâtir une maison pour lui et pour sa famille, il choisit les plans de Michellozzi, parce qu'ils étaient plus simples. « On voyait en même temps, dit Ginguené, à Florence comme dans une nouvelle Athènes, Masaccio et Lippi orner des productions de leur pinceau les églises et les palais, Donatello donner au marbre l'expression et la vie, Brunelleschi, architecte, sculpteur et poëte, élever la magnifique coupole de Santa-Maria-del-Fiore, et Ghiberti couler en bronze les admirables portes de l'église Saint-Jean, qui, suivant l'expression de Michel-Ange, étaient dignes d'être les portes du paradis; tandis que l'Académie platonicienne discutait les questions les plus sublimes de la philosophie; que les Grecs réfugiés, pour prix du noble asile qui leur était donné, répandaient les trésors de leur belle langue et les chefs-d'œuvre de leurs orateurs, de leurs philosophes, de leurs poëtes, et que de savants Italiens recherchaient avec ardeur, interprétaient avec sagacité, et multipliaient, avec un zèle infatigable, les copies de ces chefs-d'œuvre échappés au fer des barbares et à la rouille du temps. »

Cosme de Médicis eut deux fils, *Pierre* et *Jean*. Jean de Médicis était le fils favori de Cosme, qui fondait sur lui de grandes espérances; mais il mourut prématurément, en 1463. Il avait épousé Cornelia de' Alessandri, dont il n'eut qu'un fils, qui mourut enfant. Cosme laissa aussi un fils naturel, nommé *Carlo*. L. J.

Machiavel, *Le Istorie Florentine*. — Fabroni, *Magni Cosmi Medicei Vita*; Florence, 1789, in-4°. — Salvini, *Orazione in lode di Cosimo Pater Patriæ*; Florence, 1814. — Filicaja, *Elogio di Cosimo de' Medici*; Florence, 1817. — Bottari, *Elogio e Ritratto di Cosimò de' Medici*; Padoue, 1819, in-fol. — Cavalcanti, *Della carcere dell' ingiusto esilio e del trionfal ritorno di Cosimo*; Florence, 1821. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. IX et X. — Henri Léo et Botta; *Histoire de l'Italie* (trad. de Dochez dans le *Panthéon historique*), t. II. — Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 1. — Ginguené, *Histoire de la Littérature italienne*, t. 3.

MÉDICIS (*Pierre Ier* DE), fils aîné et successeur de Cosme *l'ancien*, né en 1414, mort le 3 décembre 1469. Dans son administration, qui fut courte, il s'efforça de suivre les traces de son père, et protégea comme lui les lettres et les arts; mais la faiblesse de sa santé et de son caractère l'exposèrent à commettre des fautes, qui auraient peut-être perdu les Médicis si son fils Laurent n'eût montré une précoce aptitude pour les affaires. Cosme, voyant son fils Pierre si faible et si maladif, lui recommanda d'employer comme son principal ministre, Diotisalvi Neroni, qu'il croyait très-attaché à leur maison; c'était une erreur. Neroni, plus ambitieux que fidèle, ne songea qu'à ses propres intérêts, et travailla à miner la puissance des Médicis. Il conseilla à Pierre de mettre un ordre rigoureux dans les affaires de

banque où Cosme avait apporté trop de facilité, et d'opérer le recouvrement des sommes immenses que celui-ci avait prêtées par politique et par bonté. Cette mesure, brusquement exécutée, jeta dans l'embarras presque toutes les familles toscanes, et occasionna un grand nombre de faillites non-seulement à Florence, mais à Venise et à Avignon. Elle eut pour principal résultat de créer un grand nombre de mécontents. Aussitôt que Diotisalvi Neroni, Luca Pitti, Niccolo Soderini et Agnuolo Acciajuoli, qui avaient été jusque là les hommes les plus considérables du parti des Médicis, virent que le peuple murmurait contre Pierre, et que l'ami le plus puissant de cette famille, le duc Francesco Sforza, était mort (mars 1466), ils résolurent de rétablir l'ancien gouvernement florentin (1). Mais, si l'on excepte Soderini et Acciajuoli, républicains sincères, ils n'étaient pas de bonne foi, et s'entendaient mal entre eux. Comme leurs premières tentatives d'opposition légale ne réussirent pas, ils formèrent, dit-on, le projet d'assassiner Pierre sur la route de sa maison de campagne de Careggi à Florence. On rapporte aussi que Pierre fut sauvé par la présence d'esprit de son fils Laurent. Celui-ci, dit-on, rencontrant sur le chemin des figures suspectes, fit dire à son père de prendre une autre route. Probablement ce trait a été inventé par quelque biographe complaisant de Laurent. Il semble au contraire que le parti de la Montagne, comme on appelait les adversaires des Médicis, fut surpris par le retour de Pierre, qui arrivait avec une escorte formidable. Soderini seul se trouva prêt. Avec trois cents mercenaires allemands et deux cents florentins il marcha vers la place, et demanda à Luca Pitti d'y paraître avec lui. Luca, gagné à la cause des Médicis par la promesse d'un mariage avantageux, resta sourd à cet appel, et Soderini, désespéré, se retira en lui disant : « Votre résolution coûtera à Florence sa liberté, à vous votre position, à moi ma fortune, aux autres le séjour de leur ville natale. » En effet la manifestation avortée de Soderini précipita la ruine du parti de la Montagne. Le 1er septembre 1466 la seigneurie fut renouvelée dans un sens tout favorable aux Médicis, et les principaux membres du parti contraire s'enfuirent. Acciajuoli se retira à Naples, Neroni et Soderini allèrent à Venise. Ceux de ce parti qui ne prirent pas la fuite furent emprisonnés ou exclus des fonctions publiques. Pitti seul fut épargné; mais il ne recouvra ni son honneur ni son crédit. Méprisé et découragé, il n'acheva pas le beau palais qui est devenu plus tard la demeure des souverains de la Toscane. Les émigrés florentins décidèrent la république de Venise à se déclarer en leur faveur; et comme les

(1) Comme le plus redoutable adversaire de Pierre, Luca Pitti habitait un palais situé sur le point le plus élevé de l'Oltrarno, on nomma le parti républicain *parti de la montagne*, et par opposition le parti des Médicis s'appela le *parti de la plaine*.

négociations n'aboutirent pas, le général vénitien Barthélemy Colleone, assisté d'Hercule d'Este, d'Alexandre Sforza, prince de Pesaro, des seigneurs de Forli, de Faenza et de Mirandola, marcha contre les Florentins, dont l'armée, commandée par Frédéric comte d'Urbin, comptait dans ses rangs le jeune duc de Milan Galeas, et Jean Bentivoglio, prince de Bologne (1467). La bataille s'engagea à La Molinella près de Bologne, le 25 juillet 1467, et dura depuis midi jusqu'au soir. Machiavel, qui aime à se moquer des *condottieri*, prétend que les deux partis restèrent maîtres du champ de bataille; qu'il n'y eut pas un homme de tué et que l'on se contenta de faire quelques prisonniers. Mais d'après Ammirato ce combat coûta la vie à trois cents hommes au moins. Quoi qu'il en soit, la bataille ne fut pas décisive, et les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver. La paix se fit au printemps de 1468, sans qu'il fût rien stipulé en faveur des émigrés. Pierre était maître incontestable de Florence. Ses seuls embarras lui venaient de ses partisans, qui, sous prétexte de poursuivre les ennemis de la famille de Médicis, persécutaient cruellement leurs propres adversaires. Pierre, retenu à Carregi par des infirmités toujours croissantes, ne pouvait s'opposer à cette réaction; et le spectacle des exécutions capitales alternait avec les jeux et les tournois que donnaient ses deux jeunes fils. Le mariage de Laurent avec la princesse Clarisse Orsini donna lieu à de magnifiques réjouissances (juin 1469). Triste au milieu des fêtes, et inquiet sur l'avenir de ses fils, Pierre songea à se réconcilier avec le parti de la Montagne. Il fit venir en secret un des principaux émigrés, Acciajuoli, et lui demanda conseil. Il voulait, dit-on, rappeler tous les exilés; mais la mort l'empêcha d'exécuter son dessein. Il laissa de sa femme, Lucrezia Tornabuoni, deux fils, *Laurent* et *Julien*, et deux filles, *Blanche* et *Jeanne Giovanna* ou *Nannina;* la première épousa Guillaume Pazzi, et la seconde Bernard Ruccelloi. Z.

Machiavel, *Istorie Florentine*. — Ammirato, *Istorie Florentine*. — Michel Bruto, *Historiæ Florentinæ*. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. X.

MÉDICIS (*Laurent Ier*, DE), *Lorenzo* DE' MEDICI, prince de Florence, fils aîné du précédent, né le 1er janvier 1448, mort le 8 avril 1492. A la mort de Pierre les principaux partisans des Médicis, ceux qui gouvernaient réellement Florence, Thomas Soderini, André de' Pazzi, Louis Guicciardini, Matteo Palmieri et Pierre Minerbetti, auraient pu facilement exclure du pouvoir suprême les deux jeunes fils de Pierre; mais ils jugèrent plus prudent, dans leur propre intérêt, de laisser la première place aux descendants de Cosme. Laurent et Julien furent proclamés princes de l'État (*principe dello Stato*). Les premières années de leur administration offrent peu d'événements remarquables. La tentative promptement réprimée et cruellement pu-

nie, des exilés qui sous les ordres de Bernardo Nardi, et de concert avec Diotisalvi Neroni, occupèrent Prato, en 1470; la révolte de Volterra, suivie de la prise et de la dévastation de cette ville, en 1472, sont les principaux faits de l'histoire intérieure de Florence de 1469 à 1476. Dans ses rapports avec les autres États italiens, cette ville n'était pas restée au rang où Cosme l'avait placée; mais le système d'équilibre établi par ce prince subsistait encore, et assurait la tranquillité de la république florentine. Le 2 novembre 1474 Florence et Venise signèrent avec Galeas Sforza, duc de Milan, une ligue défensive pour vingt-cinq ans. Il fut convenu que chacune de ces trois puissances entretiendrait, même en temps de paix, trois mille chevaux et deux mille fantassins. Dans une guerre sur terre elles devaient réunir entre elles vingt et un mille chevaux et quatorze mille fantassins, de telle sorte cependant que Florence ne contribuerait que dans la proportion de deux sur huit. Dans les guerres maritimes les Florentins et le duc de Milan s'engageaient chacun à fournir 5,000 florins par mois aux Vénitiens. Les parties contractantes invitèrent le duc de Ferrare, le pape et le roi de Naples Ferdinand à entrer dans cette alliance. Le duc de Ferrare y adhéra le 13 février 1475; le pape et Ferdinand donnèrent des assurances de bonne volonté, mais refusèrent de prendre des engagements. Tranquille au dedans et à l'abri de tout danger extérieur, Florence put se livrer avec abandon aux fêtes, aux brillants amusements, et aux jouissances d'esprit que procuraient l'étude et l'imitation de l'antiquité. Ce calme apparent cachait un orage. La grandeur des Médicis excitait de profondes jalousies à Florence et dans d'autres États de l'Italie. Les Pazzi, qui pour les richesses et la noblesse étaient les premiers de Florence, avaient eu récemment à se plaindre de Laurent qui, par une décision de la *balia*, les avait privés du riche héritage des Borromei; vers le même temps, ils étaient devenus les banquiers du saint-siége. Ils persuadèrent à Sixte IV, qui détestait déjà les Médicis, que la chute de cette famille était nécessaire pour l'agrandissement du pouvoir temporel des papes. Une guerre ouverte, même si le roi de Naples prêtait son concours au pape, offrait peu de chance de succès, et d'un autre côté une insurrection dans Florence était tout à fait improbable. Les Pazzi s'arrêtèrent donc au projet d'assassiner les deux frères, et d'accord avec le roi de Naples et Sixte IV, ils préparèrent tout pour recueillir les fruits du meurtre. Pendant que cette vaste conspiration se formait en 1477, Laurent, qui ne prévoyait pas une pareille tempête, continuait de se livrer à ses études et à ses plaisirs. On l'avait vu dès son avénement se montrer le digne petit fils de Cosme. En 1472 il rétablit l'académie de Pise; il y appela les professeurs les plus éminents, et ajouta à la subvention fournie par l'État une forte somme, prise sur sa fortune privée. Comme il se piquait d'être un grand admirateur de Platon, il fonda une académie pour la culture de la philosophie platonicienne, et institua une fête annuelle en l'honneur du philosophe athénien. La conspiration le surprit au milieu des soins de l'administration et des nobles distractions de l'étude. Les conjurés firent entrer dans leur complot l'archevêque de Pise, François Salviati, et réglèrent avec lui les détails de l'exécution. Il était indispensable pour le succès de l'entreprise que les deux frères fussent frappés en même temps. Salviati invita le jeune cardinal Raphael Riario, qui étudiait à Pise, à venir le voir à Florence; il savait que les deux Médicis ne manqueraient pas de fêter ce jeune homme et de se trouver réunis avec lui dans diverses cérémonies. En effet, le 26 avril 1478, le cardinal Riario et les deux Médicis se rendirent à l'église pour y entendre le service divin. Les conjurés avaient tout disposé dans la prévision de cette circonstance. Francesco de' Pazzi et Bernard Bandini devaient tuer Julien. On comptait sur le condottiere du pape, Jean-Baptiste de Monte-Secco, pour tuer Laurent. Mais le condottiere eut un scrupule; il déclara qu'il ne commettrait pas un tel attentat dans une église et qu'il ne joindrait pas le sacrilége à la trahison. Ce fut d'après Machiavel le principe de la ruine de toute l'entreprise. Les conjurés furent forcés de confier le meurtre à deux prêtres, Antoine de Volterra, scribe apostolique, et Stefano Bagnoni, curé de Monte-Murlo. Il fut convenu qu'on frapperait les victimes au moment de l'élévation. Les cloches donneraient le signal aux conjurés du dehors qui devaient s'emparer du palais public. Au moment fixé, lorsque l'officiant éleva l'hostie « Bernard Bandini frappa de son poignard Julien à la poitrine. Celui-ci, après avoir fait quelques pas, tomba par terre. François de' Pazzi se jeta sur lui, et le frappa à coups redoublés avec tant de fureur, qu'il se blessa lui-même grièvement à la cuisse. Au même instant les deux prêtres attaquaient Laurent. Antoine de Volterra, appuyant la main gauche sur son épaule, voulut lui porter un coup de poignard dans le col; mais Laurent se dégagea rapidement, enveloppa son bras gauche de son manteau, tira son épée et se défendit avec l'aide de ses deux écuyers, André et Laurent Cavalcanti. Le dernier fut blessé; Laurent l'était lui-même légèrement au col, lorsque les deux prêtres perdirent courage et s'enfuirent. Bernard Bandini, au contraire, laissant Julien, qu'il venait de tuer, courut vers Laurent, et tua sur sa route François Neri, qui lui barrait le chemin. Laurent s'était réfugié dans la sacristie avec ses amis. *Politien* en ferma les portes de bronze tandis qu'Antoine Ridolfi suçait la blessure de son patron de peur qu'elle ne fût empoisonnée, et y mettait le premier appareil. Cependant les amis des Médicis, épars dans le temple, se rassemblèrent l'épée à la main devant les portes de la sacristie; ils demandèrent qu'on leur ouvrît et

que Laurent se mit à leur tête. Celui-ci craignait d'être trompé par ces cris, et n'osa point ouvrir jusqu'à ce que Sismondi della Stufa, jeune homme qui lui était attaché, fût monté par l'escalier de l'orgue à une fenêtre d'où il pouvait voir l'intérieur de l'église d'une part; il reconnut Julien, dont Laurent ignorait le sort; il le vit baigné dans son sang et étendu par terre, et de l'autre il s'assura que ceux qui demandaient à entrer étaient de vrais amis des Médicis. Sur son rapport on leur ouvrit la porte, et Laurent se mit au milieu d'eux pour regagner sa maison. » (Sismondi.) L'archevêque Salviati s'était chargé de s'emparer du palais de la seigneurie; mais son manque de courage et de sang-froid fit tout avorter, et les conjurés furent arrêtés dans le palais. François de' Pazzi s'était blessé si grièvement qu'il ne put monter à cheval et appeler le peuple à la liberté. Son oncle Jacopo, qui essaya de le faire à sa place, ne recueillit que des huées, et s'enfuit à toute hâte dans la direction de la Romagne. La populace, furieuse, se précipita sur les conjurés, les massacra et traîna leurs cadavres dans les rues. Trois Pazzi et l'archevêque Salviati furent pendus. Enfin, plus de soixante-dix citoyens coupables ou suspects périrent à la suite de ce complot (1). Laurent avait échappé aux assassins; il lui restait à vaincre les grands complices de l'entreprise, le pape et Ferdinand, ligués avec la république de Sienne. L'armée de la ligue, commandée par le duc d'Urbin, Frédéric de Monte-Feltro, envahit la Toscane en déclarant qu'elle ne faisait pas la guerre à la république florentine, mais à Laurent. En même temps Sixte IV, par une bulle du 1[er] juin 1478, frappa la république d'anathème si dans le courant du mois elle ne livrait pas aux tribunaux ecclésiastiques Laurent de Médicis, le gonfalonier, les prieurs et les huit de la *balia*, avec tous leurs fauteurs pour être punis selon l'énormité de leur crime (celui d'avoir pendu l'archevêque). Les Florentins reconnurent leur tort, et se soumirent aux censures ecclésiastiques; mais Sixte IV exigeait davantage, et au mois de juillet il lança une nouvelle bulle, par laquelle il interdisait aux fidèles tout commerce avec Florence, rompait les précédentes alliances de la république, défendait à tous les États d'en contracter de nouvelles avec elle et à tout militaire de se mettre à sa solde. Les Florentins protestèrent contre l'excommunication, et annoncèrent l'intention d'en appeler à un concile œcuménique. Ils adressèrent à l'empereur, au roi de France, et aux principaux souverains de la chrétienté, cette protestation et des pièces qui mettaient hors de doute la complicité du pape dans l'assassinat. Le roi de France Louis XI se montra très-favorable aux Florentins, et son intervention força le pape d'écouter des conseils plus modérés. Les troupes napolitaines ne remportèrent pas d'avantages décisifs, et la guerre traîna pendant toute l'année 1479. Laurent se conduisit avec autant de noblesse que d'habileté. Dès le début il déclara qu'il était prêt à se livrer au pape si ses concitoyens pensaient que sa mort était nécessaire à leur salut. Cette offre de dévouement ne fut point acceptée, et ne fit que le rendre plus cher aux Florentins, qui pour le mettre à l'abri d'une nouvelle tentative d'assassinat lui donnèrent une garde de douze hommes. Vers la fin de 1479, voyant combien les hostilités causaient de dommage aux Florentins, et décidé à rompre à tout prix la ligue formée contre la république, il eut le courage de partir pour Naples et de se livrer à son plus redoutable ennemi. Il débarqua à Naples, le 18 décembre, et fut bien accueilli par Ferdinand. La paix fut signée le 6 mars 1480. Les membres de la famille de' Pazzi qui n'avaient pris aucune part à la conspiration et qui avaient été enfermés à Volterra furent mis en liberté. Les Florentins durent payer soixante mille ducats au duc de Calabre, général de Naples; mais ils recouvrèrent tout ce qu'ils avaient perdu pendant la guerre. Le roi et la république se garantirent mutuellement leurs possessions. Le pape continua faiblement les hostilités. En 1484 la mort de Sixte IV délivra Laurent d'un dangereux ennemi et lui donna un ami dans Innocent VIII, successeur de Sixte. L'heureux succès du voyage de Laurent à Naples porta au comble l'enthousiasme du peuple à son égard. Il en profita pour modifier la constitution dans un sens oligarchique. Tous les pouvoirs furent concentrés dans une assemblée de soixante-dix citoyens, partisans des Médicis. Ce conseil eut dans ses attributions la nomination aux emplois et l'administration du trésor public. Laurent se montra fort mauvais économe de la fortune publique aussi bien que de la sienne propre. « Laurent, dit Sismondi, que la postérité a décoré du nom de *Magnifique*, tandis que ses concitoyens et les écrivains de son temps ne lui donnaient cette épithète que comme un titre d'honneur commun à tous les princes qui n'en avaient pas d'autre, à tous les condottieri, et à tous les ambassadeurs, Laurent méritait le surnom dont une erreur l'a mis en possession. La magnificence était dans son caractère : il aimait à donner l'idée d'une richesse infinie, pour rehausser ainsi l'opinion qu'on avait de son pouvoir; il ne mesurait jamais son faste sur ses revenus; pendant son séjour à Naples, après une guerre ruineuse pour sa patrie comme pour lui, tantôt il distribua des dots à une foule de jeunes femmes de la Pouille et de la Calabre; tantôt il déploya aux yeux des Napolitains, dans ses achats, dans sa suite, dans ses équipages, toute la pompe d'une richesse qui n'avait plus

(1) Au nombre des victimes de cette sanglante réaction furent René de' Pazzi, qui n'avait voulu prendre aucune part au complot, et Jean-Baptiste de Monte Secco, qui avait refusé de tuer Laurent. Bernard Bandini Baroncelli, l'assassin de Julien, alla chercher un refuge à Constantinople; mais Laurent obtint son extradition du sultan Mahomet II. Bandini, ramené à Florence le 14 décembre 1479, fut pendu le 27 du même mois.

rien de réel : toujours il voulut étonner et éblouir. » Avec ces prodigalités il mit un tel désordre dans ses finances qu'en 1490 il se trouva dans la nécessité ou de faire banqueroute lui-même, ou de faire faire banqueroute au trésor public. Le conseil des soixante-douze opta pour ce dernier parti, et sauva la fortune privée des Médicis aux dépens des créanciers de l'État (1).

L'avénement d'Innocent VIII, qui poussa la partialité pour les Médicis jusqu'à donner la pourpre au fils de Laurent, Jean (depuis Léon X), alors âgé de treize ans, l'anarchie de Sienne, qui réduisit à l'impuissance cette rivale de Florence, l'assassinat de Girolamo Riario, neveu de Sixte IV, seigneur de Forli et d'Imola, servirent à l'agrandissement de la maison de Médicis, tandis que Laurent, de plus en plus tourmenté par la goutte, prenait moins de part aux affaires. Mais cette prospérité contenait les germes d'une décadence prochaine. La fortune privée des Médicis, compromise par la munificence de Cosme, maintenue, mais non pas augmentée, par les mesures sévères de Pierre, disparut en grande partie sous Laurent. Ce prince échappa à la banqueroute aux dépens du trésor public; mais il renonça à toutes les affaires de banque, et plaça les débris de sa fortune en propriétés territoriales. Il chercha du côté de l'Église l'influence que sa famille avait due longtemps aux opérations de banque. Il maria sa fille Madeleine avec François Cibo, fils du pape, en 1487, et en 1489 il fit entrer son fils Jean dans le sacré collége. A partir de 1490 ses infirmités s'accrurent au point de lui rendre impossible l'exercice du pouvoir. Il abandonna les affaires publiques à ses deux fils, Pierre et Julien, et passa presque tout son temps à sa campagne de Carreggi ou aux eaux minérales. Au commencement de 1490, ses souffrances s'aggravèrent, et une fièvre continue, ne lui laissant aucun repos, lui annonça sa fin prochaine. Il se retira à Carreggi, et attendit la mort avec calme. Après avoir donné de sages conseils à son fils Pierre, il s'entretint avec ses deux meilleurs amis, Pic de la Mirandole et Politien, et leur exprima en souriant le regret de n'avoir pas eu le temps de compléter la bibliothèque qu'il destinait à leur usage. Il reçut ensuite le moine Savonarole, qui, par ses prédications démocratiques, s'était déjà posé en adversaire des Médicis. D'après certains récits le moine trouva dans Laurent un chrétien fidèle et repentant; mais il se retira indigné de n'avoir pu obtenir de lui la liberté de Florence. Ce dernier point est contesté; il est certain seulement que Laurent mourut avec toutes les apparences de la foi chrétienne (1).

Laurent, comme tous les hommes d'État éminents, a été l'objet de jugements contradictoires. Sismondi l'a traité sévèrement. Roscoe et Ginguené l'ont trop loué peut-être. Il eut des qualités aimables, et montra en plusieurs circonstances une admirable résolution; mais on ne saurait lui accorder le génie d'un grand homme d'État. Placé au début d'une crise qui devait décider pour plusieurs siècles du sort de la Péninsule, il ne prévit pas les dangers qui, de la part de la France et de l'Allemagne, menaçaient l'Italie, ou, s'il les prévit, il ne fit rien pour les conjurer. En enlevant à Florence les derniers restes de sa liberté, il prépara cette ville à subir le joug des conquérants, et ne lui laissa que la perspective d'un repos sans grandeur. Sa politique n'eut qu'un but, assurer le pouvoir dans sa famille; il y réussit; mais ses descendants n'occupèrent en Italie qu'une place secondaire et ne régnèrent que sous la suzeraineté de l'Empire et de l'Espagne. Après avoir fait ces réserves sur la politique de Laurent, il est juste de reconnaître que son administration fut généralement équitable et douce, que pour ses amis il fut généreux sans mesure, et qu'à l'égard de ses ennemis il montra une modération fort méritoire à la fin du quinzième siècle. Comme ses ancêtres, il encouragea les lettres et les arts. La collection de la bibliothèque Laurentiane, commencée par ses prédécesseurs, fut largement augmentée par ses soins. Pour accroître ce riche dépôt de livres et d'antiquités, il envoya des érudits et des archéologues fouiller les diverses parties de l'Italie. Son intime ami Politien fit plusieurs voyages afin de découvrir et d'acheter de précieux débris de l'antiquité. Jean Lascaris entreprit deux voyages en Orient, et en rapporta un grand nombre de manuscrits. Il revint de sa seconde excursion avec deux cents manuscrits acquis en grande partie dans les monastères du mont Athos; mais à l'arrivée de ce trésor Laurent n'était plus. Il fut un des plus actifs introducteurs de l'imprimerie en Italie, et chargea plusieurs érudits de collationner avec soin les manuscrits des anciens, afin de préparer des textes corrects pour l'impression. Comme à l'université de Pise les études se bornaient presque uniquement à la langue latine et aux sciences, il fonda à Florence une académie pour l'enseignement de la langue grecque. Cette langue y était professée ou par des Grecs de naissance ou par des savants italiens. « On devait, dit Roscoe, au zèle actif de Laurent les services de ces hommes célèbres, qui trouvaient dans ses

(1) L'intérêt de la dette publique fut réduit de moitié (1 1/2 0/0, au lieu de 3 0/0). Les obligations de cent écus, *luoghi di monte*, qui représentaient la dette, tombèrent de vingt sept écus à onze. Cette réduction de la rente ne suffisant pas, on séquestra les capitaux des donations pieuses, et on les employa pour le compte de l'État, avec promesse d'en payer au bout de vingt ans l'intérêt à 7 0/0. On eut même recours aux plus ruineux expédients, tels que l'altération des monnaies.

(1) On raconte que les amis de Laurent, dans l'égarement de leur douleur, tuèrent le médecin Pierre Leoni de Spolète, qui l'avait traité dans sa dernière maladie. Il est certain que Leoni ne survécut pas à son malade; mais il est probable que lui-même, épouvanté des menaces des amis et des parents de Laurent de Médicis, se précipita dans un puits à San-Cervagio.

bontés et dans sa générosité la récompense de leurs travaux. De là les témoignages multipliés de reconnaissance que les érudits qui vinrent ensuite ont prodigués à leur illustre patron, pour avoir formé un établissement duquel (pour me servir de leur comparaison classique), comme du cheval de Troie, sortirent tant de fameux champions qui répandirent la connaissance de la langue grecque, non-seulement dans toute l'Italie, mais encore en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. » Laurent ne se contenta pas d'augmenter la collection d'antiques que lui avaient léguée ses prédécesseurs, il fit de ses jardins de Florence une sorte d'académie de l'art grec, qu'il eut soin de fournir de statues, de bustes et d'autres ouvrages d'art, les meilleurs en leur genre qu'il put se procurer. C'est à cette institution et aux encouragements qu'il prodigua aux artistes, plus qu'à toute autre circonstance, que Roscoe attribue les soudains et étonnants progrès que les arts firent vers la fin du quinzième siècle, progrès qui partirent de Florence et dont toute l'Europe ressentit les effets.

Laurent ne fut pas seulement un protecteur des lettres, il fut aussi un des plus élégants poëtes de son temps. Ses productions sont très-variées, puisqu'elles comprennent des canzones et des sonnets amoureux; la *Nencia da Barberino*, charmant petit poëme en langage rustique (*rusticale* ou *contadinesco*); *l'Altercation*, poëme philosophique, d'une rare élévation morale; des satires; des poésies descriptives (*Ambra*) et didactiques (*La Chasse au faucon*); des chants pour accompagner les magnifiques mascarades du carnaval (*Cant. carnascialeschi*); un poëme dramatique (*La Représentation de saint Jean et de saint Paul*), où l'histoire est étrangèrement défigurée, mais où l'on trouve une belle situation, l'abdication de Constantin, et de beaux vers (1). Dans ces diverses poésies, « on voit, dit Ginguené, une grande souplesse à traiter tous les genres et à prendre tous les tons dans le sonnet et la canzone, un style inférieur à celui de Pétrarque, mais supérieur à celui de tous les autres poëtes lyriques qui avaient écrit depuis un siècle entier; dans la poésie philosophique, une clarté qui écarte tous les nuages, une grâce facile qui fait disparaître l'aridité de tous les détails; dans la satire une touche originale, une création et un modèle; dans des genres plus légers, et si l'on veut plus futiles, une aisance et un naturel qui écartent toute idée de travail. On voit enfin dans Laurent un des principaux restaurateurs de la poésie italienne, qui était restée silencieuse pendant un siècle, comme désespérant de soutenir son premier succès, et découragée par la sublimité même de ses premiers chants. »

De sa femme, Clarisse Orsini (morte en 1488), Laurent de Médicis eut de nombreux enfants, dont sept, trois fils et quatre filles, arrivèrent à l'âge mûr. Les trois fils sont: *Pierre*, qui lui succéda, *Jean*, depuis Léon X, et *Julien*, qui s'allia à la maison royale de France et devint duc de Nemours.

BIBLIOGRAPHIE : *Poesie volgari, nuovamente stampate, di Lorenzo de' Medici che fu padre de papa Leone, col commento del medesimo sopra alcuni de' suoi sonetti*; Venise (Alde), 1554, in-8°; — *Rime sacre di L. de' Medici, unitamente a quelle di Madona, Lucrezia sua madre, e d'altri di sua famiglia, raccolte e corredate d'osservazioni per Fr. Cienacci*; Florence, 1680, in-4°; — *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici* (édition de l'abbé Serassi); Bergame, 1763, in-8°; — *Poesie di L. de' Medici, con quelle di altri suoi amici e contemporanei*; Londres, 1801, 2 part. in-4°; — *Opere di L. de' Medici, detto il Magnifico*; Florence, 1825, 4 vol. gr. in-4° : magnifique édition, publiée aux dépens de Léopold II, grand-duc de Toscane; elle est ornée de deux portraits de Laurent, l'un par R. Morghen, l'autre par Anderloni; on a omis quelques compositions trop légères; — *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici, tratte de' testi a penna della libreria mediceo-laurenziana*; 1791, in-8° : ce supplément aux précédentes éditions fut publié par W. Roscoe, à douze exemplaires seulement; l'éditeur le reproduisit à la fin de la vie de Laurent de Médicis. Plusieurs de ses poésies ont été publiées à part; ces éditions séparées sont des raretés bibliographiques très-recherchées des amateurs; nous citons les principales : *Altercazione, ovvero dialogo nel quale si disputa tra il cittadino e il pastore, quale sia piu felice vita o la civile o la rusticana*, sans lieu ni date, mais du commencement du seizième siècle; — *Stanze bellissime e ornatissime, intitolate* Le Selve d'amore; Pesaro, 1513, in-8°; — *Selve de' amore*; Florence, sans date, in-8°; — *Stanze alla contadinesca in lode della Nencia, insieme con la Beca* (de Luigi Pulci); Florence, 1554, in-4°; — *La piacevole e bella Historia della Nencia da Barberino*; Florence, 1622, in-4°; — *Ballatette del magnifico Lorenzo de' Medici, di messer Agnolo Polizianò et di Bernardo Giamburlari et di molti altri*, sans date, in-4°; — *Canzoni a ballo composte da diversi autori*; Florence, 1562, in-4°; — *Canzone a ballo composte dal magnif. Lorenzo de' Medici, e da M. Agnolo Poliziano ed altri autori, insieme con la Nencia da Barberino, e la Beca di Dicomano, composte dal medesimo Lorenzo*; Florence, 1568, in-4°, édition très-rare; — *Tutti i Trionfi, Carri, Mascherati o Canti carnascialeschi andati per Firenze*; Florence, 1559, in 8°; ce recueil, publié par le Lasca, contient les *Canti carnascialeschi* de

(1) Ginguené a donné une piquante analyse de cette *Représentation*, qui, au style près, ressemble beaucoup aux *Mystères* du moyen âge. « Dans cette pièce, dit-il, écrite tout entière en octaves, et dont il paraît qu'une partie était chantée, il n'est question ni de saint Jean l'Évangéliste ni de l'apôtre saint Paul, mais du martyre de Jean et de Paul, deux eunuques de la fille de Constantin le Grand. Cette fille, nommée Constance, est lépreuse : sainte Agnès la guérit par un miracle. Constantin devenu vieux se démet de l'empire entre les mains de ses enfants; Julien l'Apostat leur succède, et c'est ce nouvel empereur qui fait couper la tête aux deux jeunes eunuques de sa sœur, parce qu'ils adorent le dieu qui l'avait guérie de la lèpre par l'intercession de sainte Agnès. Il est puni et tué dans une bataille, non par le fer ennemi, mais par un martyr peu connu, ou dont le nom est plus célèbre dans la mythologie que dans l'histoire, et qui s'appelle saint Mercure. »

Laurent de Médicis, lesquels ont été réimprimés en 1750, in-4°; — la *Rappresentazione de' SS. Giovanni e Paolo e di S. Costanza;* Florence, sans date, in-4°. L. J.

Machiavel, *Istorie Fiorentine.* — Michel Bruto, *Historia Fiorentina.* — Scipione Ammirato, *Istorie Fiorentine.* — Ange Politien, *Conjurationis Pactianæ Comment.* — J. Papire Masson, *Vita Laurentii Medicis;* Paris, 1587, in-4°. — Le Noble, *L'Histoire secrète de la Conjuration des Pazzi contre les Médicis;* Paris, 1698, in-8° (?). — N. Valori, *Laurentii Medicis Vita;* Florence, 1749, in-4°; — A. Fabroni, *Laurentii Medicis Magnifici Vita;* Pise, 1784, 2 vol. in-4°. — W. Roscoe, *Life of Lorenzo de' Medici, called the Magnificent;* Londres, 1800, 3 vol. in-8°. — *Illustrations historical and critical of Lorenzo de' Medici;* Londres, 1822, in-4°. — Pozzetti, *Dissertazioni due sopra alcuni passi della vita di Lorenzo de' Medici, scritta de Gugl. Roscoe;* Bologne, 1810, in-8°. — Ginguené, *Histoire Littéraire de l'Italie,* t. III. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes,* t. XI.

MÉDICIS (*Pierre II* DE), fils aîné du précédent, né le 15 février 1471, à Florence, noyé le 27 décembre 1503, dans le Garigliano. Rien n'annonça chez lui un digne héritier de sa race. A seize ans il avait épousé une parente de sa mère, Alfonsine degli Orsini, fille du comte de Tagliacozzo. Formé par Politien aux lettres grecques et latines, il improvisait facilement en vers; sa parole était brillante, sa conversation agréable; sa force et son adresse le rendaient habile à tous les exercices du corps; mais il écarta de lui toute sympathie par l'arrogance de ses manières et son orgueil indomptable. Tel était pourtant l'asservissement de la seigneurie de Florence à la famille des Médicis qu'à la mort de Laurent (1492), son successeur, dispensé des conditions d'âge, fut immédiatement déclaré propre à exercer toutes les magistratures. Pierre, qui regardait comme indigne de lui le soin des affaires publiques, les abandonna à d'obscurs familiers, entre autres à Pierre de Bibbiena, ancien secrétaire de son père. Un de ses premiers actes eut des conséquences désastreuses pour la paix de l'Italie. Envoyé à Rome pour complimenter le nouveau pape, Alexandre VI, il refusa avec beaucoup de hauteur de se joindre aux ambassadeurs des États voisins, et témoigna son attachement pour Ferdinand, roi de Naples, au point de faire avec lui une alliance indépendante. Louis Sforza, qui avait tout à craindre de la maison d'Aragon, s'empressa de conclure un traité avec le pape et Venise, et invita le roi de France à la conquête de Naples. A Florence le parti des mécontents grossissait; il avait pour chef Laurent et Jean de Médicis, petits-fils de Laurent l'ancien, qui ne montraient pas moins de zèle pour la liberté que leur parent pour le pouvoir. Pierre vit en eux des rivaux, les fit arrêter (avril 1493), et mit en délibération s'ils ne méritaient pas la mort; on obtint avec peine de lui qu'il se contentât de les exiler à la campagne. L'année suivante il resserra les liens d'amitié avec Alfonse II, le nouveau roi de Naples; dans l'espoir de devenir prince héréditaire de Florence, il promit de mettre la Toscane en état de défense et de garder les défilés des Apennins; mais il négligea d'y envoyer des troupes. Au mois de septembre 1494 Charles VIII avait franchi les Alpes, et au bout de quelques jours l'avant-garde de son armée, commandée par le comte de Montpensier, menaçait la Toscane du côté de la Lunigiana. La prise de Fivizzano, première forteresse florentine, jeta la terreur dans la république et fit éclater contre Pierre le mécontentement qu'on avait longtemps comprimé. Ce chef vaniteux s'aperçut tout à coup que son pouvoir ne reposait plus que sur une opinion chancelante; il s'effraya de l'agitation intérieure, et encore plus de la guerre étrangère, qu'il n'était pas en mesure de soutenir, et accourut au camp de Charles VIII pour faire sa soumission. La pusillanimité l'entraîna aux concessions les plus inattendues : non-seulement il fit ouvrir au roi, qui les assiégeait, les portes de Sarzana et de Sarzanello, mais il lui livra encore Pietra-Santa, Librafatta, Pise et Livourne, et s'engagea, au nom de la république, pour un prêt de deux cent mille florins. Indignés de ce traité, les Florentins se soulevèrent contre Pierre de Médicis, et l'obligèrent à sortir de la ville (9 novembre 1494). Cette révolution s'accomplit en quelques heures. Pierre, abandonné de ses amis, essaya en vain d'ameuter la populace au cri de sa famille : *Palle! Palle!* On lui lança des pierres, on sonna le tocsin, et les portes se fermèrent derrière lui. Plusieurs maisons furent saccagées et le grand palais des Médicis, un moment préservé du pillage, tomba quelques jours après aux mains des Français, qui s'emparèrent sans pudeur de tout ce qui tenta leur cupidité.

Après la fuite des Médicis, on les déclara traîtres et rebelles; on confisqua leurs biens, on mit leur tête à prix. Toutes les familles exilées depuis soixante ans furent rétablies dans leurs droits; Laurent et Jean, qui s'étaient réfugiés au camp français, rentrèrent à Florence, et changèrent leur nom de Médicis en celui de Popolani. Quant à Pierre, il avait pris la route de Bologne, où il arriva seul avec son frère Julien. Blessé de l'accueil dédaigneux que lui fit Jean Bentivoglio, qui lui reprochait de n'avoir point su mourir à son poste, il se rendit à Venise. Ce fut là qu'il reçut de Charles VIII l'invitation secrète de rentrer à Florence; mais le sénat lui ayant donné le conseil perfide de ne point se mettre au pouvoir d'un prince auquel il avait été jadis contraire, Pierre refusa de revenir, et cette occasion perdue, il n'en retrouva plus d'autres de se rétablir jamais dans son pays. Ce ne furent pourtant ni l'ambition ni les ressources qui lui manquèrent. Après avoir rejoint l'armée de Charles VIII, où il avait été complétement oublié, il se concerta, dans l'automne de 1496, avec Virginio Orsini, son parent, qui rassembla une bande de partisans près du lac de Pérouse; à la suite de quelques escarmouches, ce dernier perdit courage, et se retira dans le royaume de Naples. Pierre ourdit à Rome un nouveau complot. D'accord cette fois

avec les frères Petrucci, il se porta rapidement de Sienne à Florence (29 avril 1497); mais il n'osa point donner l'assaut, et battit en retraite devant l'approche du général Ranuccio de Marciano. En 1498 il se joignit aux troupes de Venise, et ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle tentative : ses soldats furent enfermés dans le Casentin, et lui-même n'échappa qu'avec peine. Enfin, en 1501 il décida César Borgia à attaquer Florence, et attira de nouveaux malheurs sur sa patrie, sans aucune utilité pour sa propre cause. Pierre suivit alors l'armée française dans le royaume de Naples, et il se trouvait avec La Trémouille à la journée du Garigliano; il venait de s'embarquer sur cette rivière avec quatre pièces d'artillerie lorsque une troupe de fuyards, se jetant sur sa barque, la fit chavirer, et il se noya à la vue de Gaëte, où il avait dessein de se rendre. Il fut enterré à l'abbaye du Mont-Cassin. De sa femme, Alfonsine degli Orsini, morte en 1514, il laissa deux fils, *Laurent* et *Cosme*, et une fille, *Clarice*, mariée à Philippe Strozzi.

P. L—Y.

Guicciardini, *Historia*. — Nardi, *Istoria Fiorentina*. — Ammirato, *Istorie Fiorentine*. — Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XII, XIII.

MÉDICIS (*Julien II* DE), frère du précédent, né en 1478, mort le 17 mars 1516, à Florence. Chassé de Florence en même temps que ses frères Pierre II et Jean, il partagea leur exil, et déploya non moins d'activité qu'eux dans l'œuvre du rétablissement de leur famille. A Venise, à Rome, en France, il chercha partout des alliés; il seconda Pierre dans ses diverses tentatives à main armée, et ce fut lui qui, en 1501, déchaîna César Borgia contre la république. Le plus souvent il résidait à Venise. Après avoir vu se dérouler une longue suite d'agitations et d'infortunes sous le gouvernement populaire qu'elle avait adopté, Florence avait élu pour chef Pierre Soderini avec le titre de gonfalonier perpétuel; sa fidélité à l'alliance française l'exposa, en 1512, à toute la colère de la ligue italienne, qui venait de forcer Louis XII à repasser les Alpes. Julien de Médicis exploita avec son habileté accoutumée le ressentiment des confédérés; dans la diète qui se tint entre eux à Mantoue, il demanda la restauration de sa famille, dont l'exil et les malheurs avaient été, prétendait-il, l'ouvrage des Français, et n'épargna pas l'argent et les plus brillantes promesses. Pour se venger de Soderini, son ennemi personnel, autant que par égard pour une maison puissante, le pape Jules II, qui était l'âme de la ligue, résolut d'envoyer contre Florence l'armée espagnole. Raymond de Cordoue, qui la commandait, envahit sans retard la Toscane, s'empara de Prato, qui fut livré au massacre et au pillage (30 août 1512). A cette nouvelle, une révolution éclata à Florence : le gonfalonier fut arrêté, destitué, puis contraint à la fuite; les Médicis furent rappelés comme simples citoyens, et on offrit aux Espagnols une contribution de 140,000 florins en or. Sans attendre l'abrogation de la peine portée contre lui, Julien rentra le même jour à Florence, escorté par les jeunes gens des maisons Albizzi, Ridolfi, Tornabuoni et Rucellai (31 août). On s'occupa aussitôt de changer le gouvernement, dont la forme populaire fut maintenue. Le nouvel état de choses était loin de satisfaire l'ambition des Médicis. Déterminés à renverser le parti démocratique, ils profitèrent de la présence des soldats espagnols et de l'abattement où était plongée la ville pour frapper un coup hardi : ils entourèrent le palais public, forcèrent Ridolfi, le gonfalonier récemment élu, à se démettre, et formèrent, au nom du peuple assemblé sur la place, un conseil suprême (*balia*), à la tête duquel fut placé Julien (16 septembre 1512). On abolit en même temps la plupart des magistratures protectrices de la liberté; la milice nationale fut licenciée et le peuple désarmé. L'élévation du cardinal Jean au pontificat, sous le nom de Léon X, prêta une force nouvelle à la puissance des Médicis (mars 1513). Le pape devint le véritable chef de la famille et la Toscane une dépendance de l'Église. Cédant aux ordres de son frère, Julien, qui était d'un caractère doux et faible, remit quelques mois après le soin de ses affaires à son neveu Laurent, et alla résider à Rome, où il eut le titre de lieutenant général. En 1515 il épousa Philiberte de Savoie, tante de François Ier, qui à cette occasion le créa *duc de Nemours*. L'année suivante Julien mourut à Florence, d'une fièvre maligne, qu'il avait gagnée en commandant les troupes pontificales. Il ne laissa d'autre postérité qu'un fils illégitime, *Hippolyte* (*voy.* ci-après).

P. L—Y.

Nardi, *Istoria Fiorentina*. — Sismondi, *Républ. ital.*, XIII, XIV.

MÉDICIS (*Hippolyte* DE), cardinal italien, fils naturel du précédent et, dit-on, d'une veuve noble d'Urbin, né en 1511, dans cette ville, mort le 13 août 1535, à Itri. Il fut élevé avec beaucoup de soin, et devint très-habile dans la musique et la poésie italienne. Mis par son cousin Clément VII au rang des cardinaux (11 janvier 1529), il devint peu après, malgré sa grande jeunesse, administrateur de l'archevêché d'Avignon et vice-chancelier de l'Église. Il accepta ces dignités, pour ne pas déplaire au pape, qui le chargea en 1530, en qualité de légat, de presser Charles Quint de déclarer la guerre aux Turcs. Il leva un corps de huit mille Hongrois, avec lequel il contribua à chasser les infidèles des terres héréditaires de la maison d'Autriche. En 1534 il marcha contre Barbe-Rousse, qui venait de piller les environs de Rome. Après qu'il eut pris part à l'élection de Paul III, il n'eut pas à se louer de ce pontife, qui lui refusa la légation de la marche d'Ancône. Le reste de sa vie se passa en débauches et en complots; il avait conservé quelques partisans à Florence, et il ne pouvait pardonner à Alexandre de Médicis, avec qui il avait

été élevé, de lui avoir été préféré dans le gouvernement de la république. Il tenta de se défaire de lui au moyen d'une machine explosive; mais, trahi par un de ses complices, il se cacha quelque temps près de Tivoli; comme il se rendait dans le royaume de Naples, il mourut tout à coup en route à l'âge de vingt-quatre ans. Selon toute apparence, il fut empoisonné par ordre d'Alexandre. Le cardinal de Médicis avait tous les vices et quelques qualités de sa famille. Aucune de ses actions n'était d'un ecclésiastique: il portait l'épée, s'habillait en cavalier, employait ses journées à faire des armes ou à monter à cheval, et paraissait plus souvent à la chasse et à la comédie que dans les églises. Du reste, il était libéral et ouvrait sa maison à tous ceux qui avoient besoin de lui. Il laissa un fils naturel, *Asdrubal de Médicis*, qui fut chevalier de Malte. On a du cardinal Hippolyte une traduction en vers libres du second livre de l'*Énéide*, insérée par L. Domenichi dans les *Opere de Virgilio da diversi autori tradotti*; Florence, 1556, in-8°. P.

P. Giovio, *Historia*, lib. 30, 33 et 34. — Varchi, *Istoria Fiorentina*. — Auberi, *Hist. des Cardinaux*.

MÉDICIS (*Laurent II* DE), duc d'Urbin, fils aîné de Pierre II de Médicis et d'Alfonsine degli Orsini, né le 13 septembre 1492, à Florence, où il est mort, le 28 avril 1519. Il avait deux ans lorsque sa famille fut chassée de Florence. Toute sa jeunesse s'était écoulée au milieu des camps ou des cours étrangères; il avait été élevé comme un prince héréditaire, et de bonne heure il s'était habitué à faire peu de cas de la liberté et des mœurs républicaines. Vers la fin de 1513 il succéda à son oncle Julien dans le gouvernement de sa patrie. Machiavel, qui voulait sans doute être agréable à Léon X, trace de Laurent le portrait suivant: « Il semble qu'on retrouve en lui les manières de son aïeul; il est prompt aux affaires, aimable dans les audiences, grave dans ses réponses. Sa conversation est telle qu'on n'y voit ni superbe ni familiarité; il se fait aimer et vénérer plutôt que craindre. » Laurent ne tarda pas à changer de conduite; sa hauteur et son insolence le rendirent odieux à tous. Il détestait du reste un peuple au-dessus duquel aucun titre réel ne l'élevait et sollicitait sans cesse le pape de lui accorder la place dont il se croyait digne parmi les princes d'Italie. Léon X nourrissait lui-même de vastes projets en faveur des membres de sa famille; si Julien ne s'y était prêté qu'avec répugnance, il trouva chez Laurent un instrument docile. Malgré sa grande jeunesse, il lui confia le commandement des troupes de l'Église (août 1515), et l'occupa à la conquête du Modenais. Par le traité de Viterbe, il lui procura l'appui de François Ier ainsi que des honneurs et des pensions (13 octobre 1515). Enfin, il l'investit du duché d'Urbin (18 août 1516). François-Marie de La Rovère, dépouillé de ses États par cet acte d'injustice et d'ingratitude, ne tarda pas à y rentrer, avec le concours de ses sujets. Il fallut combattre, et Laurent, qui était un médiocre capitaine, évita autant que possible les chances d'une bataille; en traînant la guerre en longueur, il était assuré de l'avantage, étant le plus riche. Une blessure qu'il reçut à la tête, devant le château de Mondolfo (4 avril 1517), le força de quitter l'armée; il se retira à Ancône, puis à Florence, où l'on avait accueilli avec des démonstrations de joie la fausse nouvelle de sa mort. Accablé par le nombre, La Rovère évacua bientôt son duché, et en laissa la libre possession à son concurrent. En 1518, Laurent se rendit en France pour épouser Madeleine de La Tour, fille de Jean III, comte d'Auvergne et de Boulogne. Cette union, qui les rapprochait d'une maison royale, ne servit qu'à accroître son orgueil. Il abandonna la conduite des affaires à son secrétaire, Goro de Pistoja, et ne rêva plus qu'au projet de réduire Florence en principauté; en dépit de tous ses efforts, il ne put rien obtenir du pape. Depuis longtemps il souffrait d'un mal honteux, qu'il avait communiqué à sa jeune femme; au retour d'un voyage à Rome, il mourut. Cinq jours auparavant Madeleine l'avait précédé dans la tombe en mettant au jour *Catherine de Médicis*, qui devint reine de France. Laurent fut le dernier descendant légitime de Cosme l'ancien; il eut pour successeur dans l'administration de Florence le cardinal Jules de Médicis, depuis Clément VII, et laissa d'une esclave un fils illégitime, *Alexandre* (*voy.* ci-après). P. L—Y.

Guicciardini, Sc. Ammirato, Nardi, Nerli, Cambi, *Istorie*. — P. Giovio, *Vita di Leone X*. — Sismondi, *Républ. ital.*, XIV.

MÉDICIS (*Alexandre* DE), premier duc de Florence, né en 1510, assassiné à Florence, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Fils illégitime de Laurent II (1) et d'une esclave nommée Anna, il naquit dans l'exil et fut amené à Florence en 1512 par Julien II. Avec Laurent et Julien s'éteignit la descendance légitime de Cosme l'ancien et le jeune Alexandre se trouva naturellement placé sous la tutelle des papes, devenus chefs de la famille. Il eut pour maîtres deux Florentins, Ricco Ridolfi et Giovanno Corsi, sous la surveillance du cardinal Jules; ce prélat, promu au pontificat sous le nom de Clément VII, délégua à Florence Silvio Passerini, cardinal de Cortone, chargé d'administrer la république durant la minorité d'Alexandre et du fils bâtard de Julien II, Hippolyte. Assujetti par le cardinal de Cortone à toutes les volontés du saint-siége et ne possédant encore aucune autorité personnelle, Alexandre inspirait aux Florentins plus de mépris que de respect. Silvio Passerini formait avec les cardinaux Cibo et Ridolfi, que lui avait adjoints Clément VII, une sorte de triumvirat, impuissant à gouverner la république en temps de paix,

(1) On lui donnait aussi pour pères Julien II, le cardinal Jules, devenu Clément VII, et un cocher de Florence, mari légitime de l'esclave Anna.

et qui tomba dans un complet discrédit à l'approche des bandes allemandes que conduisait le connétable de Bourbon. Cette invasion, détournée sur Rome par l'énergique attitude de la population, eut néanmoins son contre-coup à Florence; privés de leur plus puissant soutien par la captivité de Clément VII, les Médicis eurent assez de sagesse pour éviter une lutte inutile, et se démirent volontairement, en présence de Philippe Strozzi et de Nicolas Capponi, d'une autorité qu'ils ne pouvaient plus conserver. Alexandre et Hippolyte, auxquels on garantissait la libre possession de leurs biens, quittèrent Florence, le 16 mai 1527, avec les cardinaux, et se rendirent auprès de Clément VII. Alexandre reçut en don la petite ville de Citta di Penna, érigée pour lui en duché, et porta dès lors le titre de duc. Il vécut pendant deux ans de la vie privée. Cependant Clément VII, plus attaché aux intérêts des Médicis qu'aux intérêts du saint-siége, oublia ses griefs contre Charles Quint, et conclut à Barcelone, le 29 juin 1529, une ligue par laquelle ce prince s'obligeait à rétablir dans Florence Alexandre de Médicis et à lui donner en mariage sa fille naturelle Marguerite. Tour à tour prépondérant à Naples, à Milan, à Rome, Charles Quint s'immisçait alors pour la première fois dans les affaires de Florence. Le seul allié qui restât aux Florentins, François I[er], venait de conclure avec l'empereur un traité de paix qui livrait la république à la merci de ses ennemis. Secondés au dehors par la petite armée du général Ferrucci, ancien payeur des troupes de Lautrec, les Florentins, sous la conduite de Malatesta Baglioni et du célèbre Michel-Ange, résistèrent pendant dix mois aux troupes impériales placées sous les ordres de Philibert, prince d'Orange. Ce général fut tué durant le siége; mais le manque de vivres, la trahison de Malatesta et la mort de Ferrucci forcèrent les Florentins à se rendre à discrétion, le 12 août 1530. L'antique liberté de Florence succomba sans retour. Maître absolu dans la cité, Charles Quint se laissa guider par Clément VII, dont il désirait se ménager l'influence; le pape, qui ne voulait pas se venger ouvertement, ne permit pas aux Médicis de rentrer dans Florence, et fit peser sur les chefs supposés de l'État la responsabilité des supplices qu'il ordonnait en secret. Pendant ce temps Alexandre s'était rendu en Allemagne et en Flandre, à la cour de Charles Quint pour le supplier de régler le gouvernement de Florence; le 21 octobre 1530 parut enfin le décret qui rendait aux Florentins leurs anciens priviléges, sous condition de reconnaître pour chef de la république Alexandre de Médicis, et après lui ses enfants, par ordre de primogéniture. L'ambition d'Alexandre ne fut pas satisfaite de cette autorité limitée, et, de concert avec le pape, il médita une nouvelle révolution, qui devait centraliser en lui tous les pouvoirs. L'historien François Guiccardini, Barthélemy Valori, François Vettori, Philippe Strozzi, plus tard zélés défenseurs de la liberté, mais qui avaient encouru la haine du peuple en se rendant responsables des vengeances de Clément VII, prêtèrent les mains à ce nouveau changement, et le 4 avril 1532 ils forcèrent la *balie* à décréter la création d'un comité de douze citoyens chargés de réorganiser l'État. La nouvelle constitution, lue au peuple le 27 avril, supprimait le gonfalonier de justice et la seigneurie, déclarait Alexandre doge ou duc de Florence, et nommait, pour l'aider dans l'administration, deux conseils, entièrement composés de ses créatures et soumis à ses volontés. Maître de cette autorité absolue, le nouveau duc de Florence crut pouvoir se livrer à tous les genres de crimes et de débauches, bien que la mort de Clément VII, arrivée en 1534, l'eût privé d'un puissant soutien. Son orgueil et son indigne conduite lui firent des ennemis dans sa propre famille; le cardinal Hippolyte, qui l'avait irrité par ses dédains autant que par son ambition, fut empoisonné par son ordre à Itri, au moment où il allait rendre compte de sa conduite à Charles Quint. Néanmoins l'empereur, dans la prévision d'une guerre avec le roi de France, affermit encore le pouvoir d'Alexandre en lui donnant en mariage sa fille Marguerite; mais quelques mois plus tard le duc tombait assassiné par Lorenzino de Médicis (*voy.* ce nom). Il laissa trois enfants illégitimes : Jules, qui fut général des galères, Julie, femme de Francesco Barthelmi, et Porzia, qui fut religieuse. A. HUYOT.

Varchi, *Storia Florentina*. — Segni, Nardi, Cambi, Guicciardini, *Istoria*. — Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XV, XVI. — M[me] Allart, *Hist. de la républ. de Florence*. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, II.

MÉDICIS (*Lorenzo di Pier-Francesco* DE), surnommé *Lorenzino*, à cause de sa petite taille, né à Florence, en mars 1514, assassiné à Venise, le 26 février 1548. Fils de Lorenzo di Pier-Francesco et de Maria Soderini, il descendait de cette branche des Médicis qui, lors de l'expulsion de Pierre II, avait pris le nom de *Popolani*. Doué d'une imagination désordonnée, il joignit à un grand savoir des passions mauvaises, nourries par la solitude. Dès son enfance, il forma, comme Érostrate, le projet de rendre son nom célèbre, soit par le bien, soit par le mal. Il avouait lui-même que, dans un accès de sombre ennui, il avait eu la pensée de donner la mort à Clément VII, son bienfaiteur et son parent. Plus tard il fut chassé de Rome pour avoir décapité toutes les belles statues de l'arc de Constantin, et se réfugia à Florence auprès du duc Alexandre. Devenu l'intime confident de ce prince, le pourvoyeur et le compagnon de ses plaisirs, il forma, par un étrange égarement de l'esprit, le projet de l'assassiner. Suivant les maximes de Machiavel, il ne prit aucun confident et ne négligea rien pour se rendre méprisable. Affectant une mise négligée, il passait ses journées dans l'oisiveté, re-

fuyait de porter aucune arme, et s'évanouissait même à la vue d'une épée. Sous ces dehors puérils, il attendit l'occasion de satisfaire à la fois la haine qu'il avait conçue contre Alexandre et son ardent désir de renommée. Une de ses tantes, Catherine Ginori, avait inspiré au duc une passion violente; celui-ci, comptant sur la bassesse et la servilité de son favori, le chargea de lui procurer une entrevue avec celle qu'il aimait. La nuit fixée pour cette entrevue il se rendit, à l'insu de ses courtisans, dans la maison de Lorenzino, et s'étendit sur le lit en attendant la dame qu'on lui avait promise. Comptant peu sur ses seules forces, Lorenzino avait aposté dans la chambre voisine un assassin gagé, Scoronconcolo, qui devait accourir au premier signal. Croyant le duc endormi, il s'approcha, et lui enfonça lâchement son poignard dans le dos. Une lutte s'engagea; Scoronconcolo ne pouvait frapper l'un sans blesser l'autre. Enfin Lorenzino, qui avait deux doigts presque coupés par les dents d'Alexandre, se souvint qu'il avait un couteau dans sa poche; il l'enfonça dans la gorge de son ennemi, et le tourna jusqu'à ce qu'il fût mort. Il ne retira de ce lâche assassinat que de la honte. Tremblant devant les résultats que pouvait avoir son crime, il songea d'abord à se mettre en sûreté, laissant ainsi aux magistrats le temps d'organiser la résistance, et refusa de se joindre à l'armée des émigrés qui marchait sur Florence. Ne se croyant pas en sûreté à Bologne, il s'enfuit à Venise, où Philippe Strozzi le salua du nom de *Brutus toscan*; il passa ensuite à Constantinople, de Constantinople à Paris; enfin il revint à Venise, où il fut assassiné avec son oncle Soderini, par les ordres de Cosme Ier. Ami des lettres, Lorenzino avait écrit une comédie intitulée *Aridosio* (Venise, Paganini, s. d., in-8°; Florence, Giunti, 1593, in-8°), que l'on plaçait au rang des meilleurs ouvrages de l'époque. Après l'assassinat d'Alexandre, il fit un mémoire justificatif, rempli de sophismes et de paradoxes, dans lequel il excusait son inertie après le meurtre par l'inertie des Florentins.

A. Huyot.

Ghibellini, *Elorudele Lamento*, 1543, in-8°. — Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XVI.

MÉDICIS (*Cosme Ier de*), dit *Cosme le Grand*, premier grand-duc de Toscane, né le 11 juin 1519, mort le 21 avril 1574, à Florence. Fils unique de Jean de Médicis, général des bandes noires, et de Maria Salviati, il descendait par son père de Laurent de Médicis, frère puîné de Cosme l'ancien. Il fut élevé à Florence, et se trouva de bonne heure maître de la fortune considérable amassée par sa famille. La mort d'Alexandre lui permit de former quelque prétention à la souveraineté de son pays. Appelé par le cardinal Cibo, il quitta en hâte sa villa de Trebbio, et vint appuyer de sa présence le coup d'État que préparaient ses partisans (8 janvier 1537). Son nom fut mis en avant par Guicciardini, qui, d'accord avec Vitelli, Vettori, Acciajuoli et Matteo Strozzi, comptait dominer aisément un jeune homme sans expérience et qu'il jugeait n'avoir d'autres goûts que ceux de la chasse et de la pêche. « Mais jamais, dit Sismondi, jeune homme ne trompa autant que Cosme l'attente universelle; sous ses manières silencieuses et réservées, il cachait l'ambition la plus démesurée, la dissimulation la plus profonde, et il repoussait tout partage de son pouvoir avec la jalousie la plus soupçonneuse; celui que chacun s'était flatté de gouverner n'admit personne dans son secret et ne reçut les conseils de personne. » Comme le sénat hésitait, on le menaça d'un soulèvement militaire, et Cosme fut élu « chef de la ville de Florence et de ses dépendances », au même titre qu'Alexandre, mais avec des pouvoirs limités (9 janvier 1537). Le même jour il promit au cardinal Cibo, son plus influent protecteur, trois choses, qu'il exécuta du reste ponctuellement : de rendre la justice à tous, de ne pas s'affranchir de l'autorité impériale, et de venger la mort de son prédécesseur. Charles-Quint confirma cette élection; mais il en prit occasion de tenir le pays dans sa dépendance en mettant garnison dans les forteresses de Florence, Pise et de Livourne. Cependant les Strozzi, comptant sur leurs richesses et sur l'appui du pape et de la France, complotèrent de renverser par la force l'autorité encore mal assise du nouveau duc. Ils réunirent autour d'eux tous les bannis et quelques milliers de soldats, et envahirent la Toscane par La Mirandole et Pistoie. Surpris pendant la nuit à Monte-Murlo, ils furent réduits, après un sanglant combat, à repasser les Apennins, laissant les plus illustres d'entre eux aux mains d'Alexandre Vitelli, qui commandait les troupes espagnoles (1er août 1537). Après la défaite, Cosme se montra sans pitié : il fit torturer et mettre à mort une vingtaine de captifs, et envoya les autres dans les prisons, où ils périrent au bout de peu de temps; quant au vieux Strozzi, il n'échappa au supplice qu'en se coupant la gorge (1538). Malgré le vif désir qu'il avait de s'allier à l'empereur en épousant l'archiduchesse Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, il dut se contenter de la main d'Éléonore de Tolède, fille du vice-roi de Naples (29 mars 1539).

Ce n'était pas assez pour Cosme d'être délivré de ceux qu'il craignait : en décimant l'aristocratie florentine, il avait frappé d'un même coup les chefs du parti populaire et les auteurs de la révolution qui en 1530 avaient restauré sa propre famille. Mais ceux qui lui avaient transmis l'héritage d'Alexandre, il les haïssait bien plus encore; et il employa la ruse et la violence pour se défaire d'eux : le cardinal Cibo et Vitelli furent écartés, Vettori et Guicciardini moururent à la campagne, non sans soupçon de poison; il fit en 1547 assassiner Lorenzino à Venise, et lorsqu'il n'eut plus d'amis autour de lui, Cosme sentit

enfin « qu'il commençait à régner ». Par ses ordres le tribunal condamna à mort, par contumace, quatre cent trente exilés, confisqua leurs biens et en ôta la propriété à leurs enfants. Après s'être affermi par la terreur, il chercha à s'agrandir aux dépens des petits États voisins. Ce fut d'abord Piombino qu'il obtint et perdit tour à tour. Ses projets sur Lucques et Sienne furent traversés bien des fois; il consacra de longues années à surveiller ces deux républiques, à se mêler à leurs querelles intestines, à les pousser à la révolte ou à leur offrir sa médiation. Tous les moyens que sa politique cauteleuse lui suggéra, il les mit en œuvre pour amener le prétexte d'une facile conquête; malheureusement il redoutait l'inimitié du roi de France, et il lui fallait se soumettre au bon plaisir de l'empereur, dont il s'était déclaré l'humble vassal. En 1552, lorsque Sienne chassa les Espagnols et appela les Français à son aide, il réussit à tromper et à irriter également ces deux princes en promettant à l'un sa neutralité, à l'autre des secours de tous genres. Sa duplicité lui fit perdre Lucignano, qu'il avait reçu de Charles Quint, et l'obligea de traiter de la paix avec les Siennois (juin 1553). La paix ne fut pas plus tôt signée qu'en secret il prépara la guerre. Il confia la direction de ses troupes à un général habile, le marquis de Marignan, qui entra par surprise dans un des forts de Sienne (27 janvier 1554); mais la ville, défendue par Pierre Strozzi, opposa une vigoureuse résistance. Le siége dura quinze mois. Les châteaux forts, les villages, les défilés tombèrent, l'un après l'autre, au pouvoir d'un vainqueur impitoyable. Il fallut conquérir pied à pied ce petit coin de terre, attaqué avec une rage sans égale, défendu avec l'opiniâtreté du désespoir. Le pays devint un désert; l'agriculture y fut ruinée à jamais; plus de cent mille habitants périrent par les armes ou par suite des calamités qu'enfanta cette guerre cruelle. Strozzi fit des prodiges de courage pour rejeter au loin les envahisseurs : avec l'aide des Français, il tenta une diversion hardie sur Florence, ouvrit vingt fois un chemin aux convois de vivres qui ravitaillaient la ville, et livra bataille au général du duc; battu à Siannagallo (2 août 1554), il laissa à Montluc le soin de poursuivre la résistance. Sienne capitula enfin (17 avril 1555), et se replaça sous la protection de l'empereur, qui en donna l'investiture à son fils Philippe. La guerre continua jusqu'en 1559 dans le district de Montalcino, où Strozzi, entouré d'une troupe d'hommes déterminés, fit revivre le fantôme de la république, abattue, et sacrifia à la liberté jusqu'à ses derniers défenseurs. Cosme, un moment déçu dans son ambition conquérante, sut se rendre nécessaire à Philippe II, qui, ayant besoin de lui pour maintenir le pape Paul IV, lui céda en fief Sienne et ses dépendances (juillet 1557). On peut dire qu'il paya cette acquisition au poids de l'or; non-seulement il libéra le roi d'Espagne des énormes dettes contractées vis-à-vis de lui par son père, mais il lui rendit Piombino et l'île d'Elbe et le laissa maître des ports de l'État de Sienne.

Au moment où Cosme allait déclarer la guerre à Paul IV, ce pape mourut et eut pour successeur un frère du marquis de Marignan, Ange de Médicis (Pie IV), qui mit tout son amour propre à protéger une maison puissante dont il prétendait sortir (décembre 1559). Cette élection avait été l'ouvrage de Cosme. Aussi deux de ses fils furent créés cardinaux et lui-même se vit traité comme un roi; mais il n'en obtint pas le titre, qui offusqua la cour d'Espagne et qui amena entre les ducs italiens des débats prolongés sur la question de prééminence. La nécessité de protéger les côtes de Toscane contre les pirateries des Turcs le conduisit à instituer, le 15 mars 1562, l'ordre militaire et religieux de Saint-Étienne; il donna à cet ordre, destiné à rehausser l'éclat de la noblesse, deux galères, qu'il plaça sous le commandement de Jules de Médicis, le fils naturel du dernier duc assassiné (1). Dans l'automne de cette même année, il vit mourir en peu de jours deux de ses fils, Jean et Garcias, et sa femme, Éléonore de Tolède (2). Quelque puissance que Cosme exerçât sur ses sentiments, cette infortune domestique paraît avoir eu beaucoup de part dans sa résolution d'abandonner presque toutes les affaires du gouvernement à son fils François. Le 11 mai 1564, il lui assura, par un acte en forme, la transmission du pouvoir, mais dans des limites assez restreintes; ainsi il se réserva le titre et l'autorité suprême, une grande partie des revenus, et le choix de l'amiral et du généralissime. Il voulut, comme on l'a dit, faire de son fils plutôt un lieutenant que son successeur. Depuis sa retraite, il vécut en simple particulier, pêchant, cultivant, faisant bâtir, poursuivant ses entreprises de commerce et de marine, et s'occupant aussi de la composition des poisons, où il était fort habile. Il entretenait avec son fils des relations convenables et prudentes. Mais, malgré son âge et les infirmités cruelles dont il était atteint, il ne renonça point à la galanterie. Après avoir eu pour maîtresse Éléonore de' Albizzi, qu'il maria bientôt à Carlo Panciatichi en la comblant de présents, il s'éprit d'une jeune fille pauvre, Camilla Martelli, et l'épousa en 1570 « pour se retirer de la vie de péché ». Quel-

(1) Ce nouvel ordre eut pour résidence l'île d'Elbe, où l'on bâtit ensuite une ville portant le nom du fondateur, *Cosmopoli*, changé bientôt en celui de *Porto-Ferrajo*, qu'elle a conservé.

(2) Ces morts si rapprochées donnèrent lieu à des rumeurs sinistres, auxquelles les ennemis de Cosme s'efforcèrent de donner de la consistance. On prétendit qu'en chassant dans les Maremmes, le cardinal Jean avait été tué par Garcias, et que le duc, emporté par la colère, avait frappé lui-même ce dernier dans les bras de la duchesse, qui était morte de douleur. Cette funeste catastrophe a inspiré à Alfieri le sujet d'une tragédie intitulée *Don Garcias*.

ques années avant de mourir, il atteignit enfin le but vers lequel depuis si longtemps tendaient ses continuelles démarches. Ce que l'empereur lui avait refusé, il l'obtint du pape : être le premier des princes d'Italie, telle était l'ambition de Cosme. Pie IV mourut avant d'avoir pu le satisfaire. Ce fut Pie V qui lui accorda, le 24 août 1569, le titre de grand-duc (1) et qui le couronna solennellement à Saint-Pierre de Rome, malgré la protestation des ambassadeurs de l'Empire et de l'Espagne (5 mars 1570). Cosme avait au reste mérité cette haute faveur par sa complaisance à soutenir dans ses États les persécutions du pape contre les progrès de la réforme religieuse, à protéger l'inquisition et à admettre la bulle *In cœna Domini*, contre laquelle s'étaient déclarés presque tous les souverains de l'Europe. Cependant ce triomphe faillit lui coûter cher, et il eut besoin de toute son habileté pour surmonter les embarras que lui suscita la haine de ses ennemis. Il usa ses dernières années dans les plus misérables intrigues. Affaibli par la pierre et la goutte, à moitié impotent, il succomba, en 1574, à une attaque de paralysie, après un règne de plus de trente-sept ans. De sa femme, Éléonore de Tolède, il laissait trois fils : *François-Marie*, qui lui succéda, le cardinal *Ferdinand*, qui régna ensuite, et *Pierre*; et deux filles, *Lucrèce*, femme d'Alfonse II, duc de Ferrare, et *Isabelle*, duchesse de Bracciano.

Ce prince, à qui la flatterie a décerné le surnom de *Grand*, n'était point un homme de génie; mais on doit reconnaître qu'il déploya une prudence et une habileté des plus grandes dans les circonstances difficiles au milieu desquelles il fut jeté dès sa jeunesse. « Sous son règne, la Toscane parvint à un état de prospérité extraordinaire. Les dettes publiques étaient éteintes. Une ligne de nouvelles fortifications avait été établie; on avait même fondé quelques places; les ports de Livourne et de Porto-Ferrajo avaient reçu des accroissements et des améliorations d'une grande importance. Les revenus publics étaient portés à un million cent mille ducats. Des canaux avaient été creusés, des marais desséchés; des digues contenaient les lits des rivières, des chaussées aidaient à traverser les terrains trop enfoncés; enfin, si la vie publique de Cosme peut mériter quelque blâme à cause de ses rigueurs et de ses actes arbitraires, néanmoins en résumé elle se recommande par l'amour de la justice dans toutes les circonstances où ne dominaient pas les considérations politiques (2). » On doit aussi louer chez ce prince la protection éclairée qu'il accorda aux arts et aux lettres. Il rétablit en 1548 l'université de Pise, fit ouvrir en 1548 la bibliothèque Laurentienne, fonda une manufacture de mosaïque ainsi qu'une imprimerie célèbre dirigée par le Torrentino, et encouragea les travaux de l'Académie de la Crusca et de l'Académie de dessin, auxquelles il donna des statuts et une forme régulière. Il eut l'idée, adoptée bientôt dans toute l'Europe, de créer des archives générales, où l'on devait déposer le double de tous les actes privés et publics passés par les notaires. « Pour faciliter l'étude des plantes à Pise et ensuite à Florence, dit M. Delécluze, il établit dans ces deux villes des jardins botaniques que les relations commerciales de la Toscane, enrichirent en peu de temps des végétaux croissant dans les différentes parties du monde. Son goût pour la chimie ne fut pas moins ardent. Outre la composition de parfums, d'onguents et de pommades, fort à la mode de son temps, sans parler des drogues, des poisons et contre-poisons dont on prétend qu'il fit parfois usage, ce fut lui qui trouva le secret de tremper l'acier pour tailler le porphyre. » P. L—Y.

G. Franceschi, *Vita della signora Maria Salviata de' Medici*; Rome, 1545, in-4°. — Rosello, *Ritratto del vero governo del principe dall' esempio dal gran Cosimo de' Medici*; Venise, 1552, in-12. — Br. Bruni, *Vita Cosmi I Magni, Etruriæ ducis*; Florence, s. d., in-8°. — B. Baldini, *Vita di Cosmo de' Medici I*; Florence, 1578, 1618, in-4°. — Sanleolini, *Cosmi Medicis Actiones*; Florence, 1578, in-4°. — Aldo Manucci, *Vita di Cosimo de' Medici*; Bologne, 1586, in-fol.; Pise, 1823, in-8°. — G.-B. Cini, *Vita di Cosimo de' Medici*; Florence, 1611, in-4°. — *Hist. anecdot. de Cosme Ier, trad. d'un ms. italien*; Vérone, s. d., in-8°. — Fabroni, *Magni Cosmi Medicei Vita*; Pise, 1789, in-4°. — L. Cantini, *Vita di Cosimo de' Medici*; Florence, 1804, in-4°. — Varillas, *Anecdotes de Florence*; La Haye, 1685, in-12. — Bianchini, *Dei granduchi di Toscana della Casa de' Medici*; Venise, 1741, in-fol. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Galluzzi, *Storia del Granducato*, I-III. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, III. — Sismondi, *Hist. des Républ. italiennes*, XV, XVI. — Delécluze, *Florence et ses vicissitudes*, I.

MÉDICIS (*François-Marie* DE), deuxième grand-duc de Toscane, fils aîné de Cosme Ier et d'Éléonore de Tolède, né le 25 mars 1541, à Florence, mort le 19 octobre 1587, au Poggio a Cajano. Investi depuis 1564 de la direction des affaires, il ne fut véritablement maître du pouvoir qu'en prenant, à la mort de son père, le titre de grand-duc (1574). Un changement remarquable se produisit aussitôt. Le nouveau prince, qui par ses principes et par son éducation était entièrement Espagnol, se sépara presque complétement du peuple et ne vécut plus que dans l'entourage de la noblesse. « Tout aussi perfide, tout aussi cruel que son père, dit Sismondi, mais bien plus dissolu, bien plus vaniteux, bien plus irascible que lui, il n'avait aucun des talents par lesquels Cosme avait fondé sa grandeur. Aussi fut-il, plus encore que lui, l'objet de la haine des peuples, et cette haine n'était mêlée d'aucun sentiment de respect pour son habileté. » Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut d'enfermer la veuve de Cosme, Camilla Martelli, dans un cloître, où elle termina ses jours, en 1615. Isolé sur le trône comme dans la na-

(1) En tête de la bulle, on fit peindre en miniature une couronne ducale, où se trouvait l'inscription : *Beneficio Pii V, pont. max.* On eut soin de donner à cette couronne une forme différente de celle adoptée en France, en Espagne et surtout par l'empereur.

(2) Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, liv. XII.

tion, il s'était peu à peu habitué à ne rien voir que par ses favoris. La liaison scandaleuse qu'il entretenait avec Bianca Capello (*voy.* ce nom) l'avait jeté d'ailleurs dans une position mauvaise; on avait fait de leurs amours le thème favori des conversations malignes de toute l'Europe. Aucune considération ne fut assez puissante pour arracher François à la détestable influence de sa maîtresse, qu'il finit par épouser en secret, deux mois après la mort de l'archiduchesse sa femme (5 juin 1578). Le mariage fut publié l'année suivante lorsque le sénat vénitien eut adopté Bianca comme « la vraie fille de la république ». Indigné de la vie voluptueuse que menait son frère, le cardinal Ferdinand se retira à Rome. Plus le duc s'éloignait de ses sujets, plus on voyait s'accroître l'insolence des nobles, la vénalité des magistrats, la rapacité du fisc, les désordres et les brigandages de toutes sortes (1). Quelques jeunes gens de l'aristocratie, « de jeunes débauchés qui voulurent singer les Brutus », complotèrent la mort de tous les Médicis (1575). Averti à temps, François livra au bourreau leur chef, Orazio de' Pucci, et confisqua les biens de tous ceux qu'on soupçonna de complicité. Il ne se contenta pas de ruiner ainsi sans jugement un grand nombre de familles, il poursuivit par les plus honteux moyens ceux des conjurés qui avaient trouvé asile à l'étranger : Curzio Pichiena, son secrétaire d'ambassade à Paris, servit d'instrument à ses desseins; il lui envoya des sicaires et des empoisonneurs avec promesse de 4,000 ducats de récompense pour chaque assassinat. Bernardo Girolami, Pietro et Antonio Capponi et plusieurs autres furent en peu de temps victimes de cette odieuse machination. Le seul événement politique de ce règne fut la reconnaissance par Maximilien de la dignité grand'ducale, le 26 janvier 1576. Cette faveur, que François obtint grâce à un prêt de 100,000 ducats, lui fut conférée sans qu'il fût fait aucune mention dans la bulle impériale de la concession précédente du pape Pie V. Aveuglément soumis à la cour d'Espagne, il s'attira la haine de la France et de Catherine de Médicis, et se brouilla, pour de vaines disputes de préséance, avec les maisons de Savoie, d'Este, de Gonzague et d'Urbin; les républiques de Gênes et de Venise nourrissaient contre lui de justes sujets de mécontentement. Enfin, il s'était aliéné jusqu'aux membres de sa propre famille et n'avait d'autres protecteurs que Philippe II et le pape, pour le bon plaisir desquels il accablait ses sujets d'impôts. A la suite d'un repas de réconciliation qui eut lieu entre lui, sa femme Bianca et son frère Ferdinand, il fut atteint d'une violente fièvre, et mourut au bout de quelques jours. Le même mal entraîna également Bianca au tombeau (20 octobre 1587).

(1) Dans les dix-huit mois écoulés depuis la mort de Cosme, on compta dans la seule ville de Florence 186 cas de meurtres et de blessures.

Ces deux morts presque simultanées, qui rappelaient les tragédies dont le palais Pitti avait naguère été le théâtre, donnèrent lieu à bien des rumeurs. On prétendit d'un côté que Bianca, en voulant faire périr le cardinal, s'était, par méprise, empoisonnée avec son mari, et de l'autre on rejeta sur Ferdinand la responsabilité d'un crime dont il recueillit paisiblement le fruit.

Si ce prince ruina le commerce de ses États, il s'occupa, avec autant d'adresse que d'âpreté, de grossir ses immenses trésors. « Ses galions et ses autres bâtiments de transport, sans cesse en course, lui rapportaient des revenus énormes ; il faisait la banque à Venise, à Rome, dans différents villes de ses États, et tenait dans presque toute la Toscane des boutiques remplies de marchandises pour l'usage journalier. » (Delécluze.) Il trafiquait par lui-même des diamants et des grains; ses connaissances en chimie lui permirent d'imiter la porcelaine chinoise avec beaucoup d'habileté. « Curieux des sciences d'observation, botaniste éclairé, chimiste et lapidaire du premier ordre pour son siècle, en un mot savant par instinct », ce prince, le plus despote qu'ait eu la Toscane, a pourtant mérité de prendre rang parmi les protecteurs des arts et des lettres. Il prodigua l'argent pour acheter des statues et des tableaux ; il fonda en 1580 la belle galerie de Florence et consolida l'académie de la Crusca. Le peintre Allori et le sculpteur Jean de Bologne eurent part à ses faveurs ; il rechercha les philosophes, et fut en commerce de lettres avec Manuce le jeune et Ulysse Aldrovandi. — Du premier mariage de François avec Jeanne, archiduchesse d'Autriche, morte le 6 avril 1578, naquirent *Philippe*, mort en 1583; *Éléonore*, duchesse de Mantoue, et *Marie*, qui devint en 1600 reine de France. P. L—Y.

Erycius Puteanus, *Historia Medicæa*. — Galuzzi, *Storia del Gran-Ducato di Toscana*, III. — Anguillesi, *Memorie del Poggio a Cajano*. — Lebret, *Gesch. von Italien*. — Botta, *Storia d'Italia*, V. — Sismondi, *Hist. des Répúbl. ital.*, XVI. — Delécluze, *Florence et ses vicissitudes*, I.

MÉDICIS (*Pierre* DE), dernier fils de Cosme Ier et d'Eléonore de Tolède, frère puîné du précédent, né à Florence, mort le 25 avril 1604, à Madrid. D'un caractère violent, inquiet et despotique, il causa des tracasseries continuelles à la maison de Médicis dont ses intrigues dans les cours étrangères compromirent l'indépendance et la dignité. Nommé général de l'infanterie italienne au service de l'Espagne, il combattit dans les Pays-Bas et vécut presque toujours à Madrid. Livré à une débauche effrénée et perdu de dettes, il contesta à son frère Ferdinand le droit de succéder au grand-duc François, et fit retentir les tribunaux d'Espagne et de Rome du bruit de ses incessantes querelles. En 1576 il poignarda sa première femme, Éléonore de Tolède, sur un soupçon d'infidélité. Vers la fin de sa vie, il épousa Béatrix de Noronha, fille du duc de Villareal. En mourant il laissa un grand nombre

d'enfants illégitimes, dont son frère Ferdinand fit des moines ou des religieuses.

MÉDICIS (*Jean* DE), fils naturel de Cosme I[er] et d'Éléonore des Albizzi, né en 1566, à Florence, mort le 19 juillet 1621, à Murano, près Venise. Reconnu par son père, élevé avec ses frères, il devint par la suite un des principaux ministres des grands-ducs Ferdinand I[er] et Cosme II. Sous les ordres du prince de Parme, il servit en Flandre, et acquit quelque talent pour les fortifications et l'artillerie. A diverses reprises il conduisit des négociations importantes auprès des cours de France, d'Espagne et de Rome, et fut chargé d'accompagner Marie de Médicis jusqu'à Paris. Forcé de quitter Florence, où son libertinage causait un scandale public, il se retira en 1616 à Venise, et obtint de la république le commandement de l'armée qui devait protéger le Frioul contre les Uscoques. Un peu avant sa mort il épousa une Génoise de basse condition, Livia Vernana, qu'il avait fait divorcer et qui depuis longtemps était sa maîtresse. Cette femme finit ses jours dans un cloître, et les deux fils naturels qu'elle avait eus de Jean traînèrent une existence obscure et malheureuse. P.

Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XVII. — Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Botta, *Storia d'Italia*, t. V.

MÉDICIS (*Cosme II* DE), quatrième grand-duc de Toscane, né le 12 mai 1590, mort le 28 février 1621 (1620 suivant le style florentin). Il était fils aîné de Ferdinand I[er] de Médicis et de Christine de Lorraine. Cosme venait d'épouser Marie-Madeleine d'Autriche lorsqu'il succéda à son père, le 17 février 1609. Très-lié avec Ferdinand de Gonzague, duc de Mantoue, auquel il maria sa sœur Catherine (1615), il secourut ce prince contre le duc de Savoie, Charles-Emmanuel I[er], qui avait envahi le Montferrat (1613). Les traités de Madrid et de Pavie, conclus en 1617, mirent fin à cette guerre. Le 3 novembre 1613 Cosme ouvrit à Livourne un asile au grand-émir des Druses, Fakhr-ed-din, alors en guerre avec le sultan Amurath IV, contre lequel il avait soulevé la Syrie. L'émir promettait de remettre les chrétiens en possession de la Palestine. Cosme II, le pape Paul V et le roi d'Espagne Philippe III acceptèrent les propositions de Fakhr-ed-din. Ils lui fournirent des troupes, avec lesquelles il prit Antioche et soumit les montagnards du Sajou; mais, ayant engagé une guerre injuste et désastreuse contre les Arabes, l'émir fut vaincu et fait prisonnier. Envoyé à Constantinople, Amurath IV, furieux de ce que, d'après les conseils de Cosme, Fakhr-ed-din avait fait détruire et combler les ports florissants de Beyrouth, de Saint-Jean-d'Acre, de Séida et de Tyr, fit décapiter le chef druse avec tous les membres de sa famille qui se trouvaient en captivité. En 1619, Cosme fut plus heureux dans les secours qu'il fournit à l'empereur Ferdinand II, assiégé dans Vienne par Thurn, chef des Bohêmes révoltés. Les troupes toscanes, déguisant leurs drapeaux, traversèrent les rangs des assiégeants, entrèrent dans la ville, et contribuèrent beaucoup à dégager Ferdinand. Cosme II fut presque toujours valétudinaire dans ses dernières années; contraint de garder le lit ou la chambre, il ne cessa pas néanmoins de donner tous ses soins aux affaires de son gouvernement. « Lorsqu'il mourut, dit Tarquinio Galluzzi, tous les ordres de l'État regrettèrent sincèrement un souverain le plus favorisé de la nature pour les qualités du cœur et le plus chéri de tous ceux que la maison de Médicis avait fait régner en Toscane. La clémence, la tolérance et la modération formaient son caractère; l'amour qu'il portait à ses sujets, sa bienfaisance envers eux, les intéressaient tous à son salut. Une humeur égale et enjouée rendait sa présence agréable à ceux qui l'approchaient, et lui faisait oublier ses maux. » Sous son règne la Toscane avait acquis une puissance et une opulence telles que Cosme mit plusieurs fois vingt mille hommes sous les armes sans frapper ses sujets d'aucun nouvel impôt. Florence, devenue la rivale de Rome, attirait alors chez elle une foule d'étrangers qui venaient suivre les cours de ses illustres professeurs et admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie, tandis que par l'activité de ses habitants et leurs capitaux considérables elle était devenue le centre des opérations commerciales d'une partie du monde.

Cosme laissa cinq fils : *Ferdinand II*, qui lui succéda, sous la tutelle de sa mère (morte en 1631); *Jean*, cardinal en 1644, mort le 12 janvier 1662; *Mathias*, mort en 1667; *François*, décédé devant Ratisbonne, en 1634; *Léopold*, cardinal en 1667, mort en 1675; et deux filles : *Marguerite*, femme d'Odoardo Farnèse, duc de Parme; et *Anne*, mariée à Ferdinand-Charles, archiduc d'Inspruck. A. D'E—P—C.

Galuzzi, *Éloge funèbre de Cosme de Médicis*. — Possevin, *Histor. Gonzag.* — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. XVI, passim. — Botta, *Storia dell' Italia* (continuation de Guicciardini), 1834, 6 vol. in-8°. — Le même, *Précis historique de la Maison de Savoie*; Paris, 1802, in-8°. — Claude Genoux, *Histoire de Savoie*; Paris, 1854, in-4°. — Zeller, *Hist. d'Italie*. — Ammirati, *Istoria di Firenze*, lib. XXII et XXIII. — Muratori, *Annal. Ital.*, de 1609 à 1621. — Imhoff, *Genealogia illustrium in Italia Familiarum*. — Bochez, *Hist. de l'Italie*, t. III.

MÉDICIS (*Ferdinand* DE). *Voy.* FERDINAND I et II, grands-ducs de Toscane.

MÉDICIS (*Cosme III* DE), sixième grand-duc de Toscane, né le 14 août 1642, mort le 31 octobre 1723, à Florence. C'était l'aîné des deux fils de Ferdinand II et de Vittoria de La Rovère, morte en 1694. Jusqu'à sa seizième année il fut confié à sa mère, qui n'apporta aucun soin à le faire instruire; il tint d'elle un esprit minutieux et défiant, une humeur jalouse, une bigoterie outrée et l'amour du faste poussé jusqu'au ridicule. Dans l'espoir de corriger ces mauvais penchants, son père le maria de bonne heure avec Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gas-

ton de France et de Marguerite de Lorraine (19 avril 1661). Les vicissitudes de cette union mal assortie « remplirent seules les annales de la Toscane pendant le reste du siècle ». Cette princesse, aussi jolie que spirituelle, mais légère, fantasque et emportée, n'avait obéi à l'ordre d'épouser Cosme qu'avec des pleurs de rage; elle avait conçu un amour passionné pour le prince Charles de Lorraine, et sitôt qu'elle eut vu son mari, dont la figure et le caractère étaient loin d'être agréables, il lui devint odieux au delà de toute expression. En même temps elle prit en haine la Toscane entière; tout lui déplaisait, tout servait de texte à ses moqueries, et elle n'eut pas de plus vif désespoir que celui de se savoir grosse d'un Médicis. De loin en loin une réconciliation momentanée rapprochait les deux époux; mais la mésintelligence ne tardait pas à les séparer, et Marguerite donnait de plus belle à la cour le spectacle de ses accès de colère et de ses folles lamentations. A diverses reprises elle tenta de s'enfuir déguisée et de rentrer en France; elle regardait la Toscane comme une prison, son mari comme un geôlier. Ferdinand II, ne sachant par quel moyen dompter cette âme rebelle, prit le sage parti d'éloigner pour quelque temps son fils. Cosme quitta Florence en 1669, et visita successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France. Trois mois après son retour, il monta sur le trône (24 mai 1670). Dirigé par son oncle, le cardinal Léopold, il suivit d'abord la même politique que Ferdinand II; mais la mort prématurée du cardinal (1) vint délivrer Cosme d'une tutelle qu'il ne supportait qu'avec impatience, en même temps qu'elle le laissait maître de donner carrière à son goût immodéré pour le luxe et les mœurs étrangères (novembre 1675). Dans la même année (14 juin) avait eu lieu le départ de la grande-duchesse pour la France. La discorde qui régnait entre les époux s'était rallumée avec plus de violence. Ni l'orgueil de partager une couronne ni la joie d'être une seconde fois mère n'arrêta Marguerite. En 1672 elle s'était retirée à la villa du Poggio à Cajano avec la ferme résolution de ne jamais reparaître à Florence, et de là elle fatiguait la cour de Versailles de ses doléances et de ses amères récriminations. Afin de s'unir au prince Charles, avec qui elle s'entretenait secrètement, elle réclamait le divorce avec instance. A la suite de négociations pénibles, elle obtint la permission de revenir en France et de prendre retraite au couvent de Montmartre. Ses grâces et son esprit lui gagnèrent l'affection de la cour; elle s'y montra souvent avec avantage, car la clôture religieuse ne la privait d'aucun des privilèges attachés à son rang. Le bruit de ses galanteries arriva jusqu'à Florence. Furieux d'être devenu la risée de l'Europe, l'époux délaissé entoura sa femme d'espions; par vanité plus que par amour, il la fit surveiller avec la rage d'un jaloux; il lui refusa de l'argent; il la poursuivit d'accusations mensongères pour qu'on lui ôtât la jouissance de cette liberté qui le mettait au désespoir. « D'un autre côté, dit Sismondi, cette princesse, passionnée pour le plaisir, ennemie de toute retenue, cherchait tous les moyens d'augmenter la jalousie de son mari. Elle lui écrivit une fois qu'elle était décidée à se donner au diable afin d'acquérir ainsi le pouvoir de le lutiner sans cesse, mais qu'elle songeait, avec désespoir, qu'allant en enfer elle l'y rencontrerait de nouveau. »

Le prince héréditaire, Ferdinand, s'était rangé du parti de sa mère, et entretenait avec elle des relations secrètes qui l'exposèrent plus d'une fois à de dures persécutions (1). L'ombrageux Cosme résolut alors de le marier; dans les négociations de cette espèce on peut dire qu'il eut la main malheureuse, et qu'il fut jusqu'à un certain point l'artisan de la ruine de sa famille. Après avoir échoué dans son projet d'alliance avec l'infante Isabelle de Portugal, il fit épouser à Ferdinand Violante de Bavière, sœur de la dauphine (21 novembre 1688). Cette union demeurant stérile, il songea à pourvoir son second fils, Jean-Gaston (*voy.* ci-après), et, sur la proposition de sa fille Anne, qui, en 1691, était devenue électrice du Palatinat, il le maria avec une princesse de Saxe-Lauembourg, déjà veuve (1697). Vers cette époque il devint maladif et infirme. Isolé parmi les siens, haï du peuple, qu'il écrasait d'impôts, il ne diminuait rien de son faste au milieu de la misère publique, et consacrait des sommes énormes à des œuvres de dévotion; s'il obtint de demeurer neutre dans la guerre de la succession d'Espagne, ce fut en payant des subsides considérables aux parties belligérantes, qui ne cessaient de le menacer pour lui extorquer de l'argent. Il vit ses trésors réduits à un tel épuisement qu'il fut obligé d'engager une partie de ses joyaux. Durant une paix de cinquante années les Toscans furent plus misérables et plus accablés que s'ils avaient eu à souffrir tous les malheurs de la guerre. Aussi se réjouissaient-ils en secret de l'extinction imminente de cette race qui les avait fait descendre au dernier degré de la décadence. Cosme III s'en alarmait aussi, et c'était son plus cruel chagrin. Saisissant l'unique espérance qui lui restât de perpétuer sa maison, il força son frère, le cardinal François-Marie, à déposer la pourpre et à accepter la main d'Éléonore, fille du duc de Guastalla (14 juillet 1709). Cette dernière et déplorable alliance précipita les événements. Re-

(1) Cinquième fils de Cosme II. Il était né le 6 novembre 1617, et avait reçu en 1667 la pourpre romaine du pape Clément IX.

(1) Il était grossier et d'humeur violente. Il n'aimait pas son père, et ne cachait pas le mépris qu'il lui inspirait. Cosme, qui le craignait, fut obligé, pour avoir la paix, d'acheter les favoris de son fils, entre autres le musicien Francesco de Castris, auquel il payait une pension mensuelle de mille doublons.

butée par l'âge et l'aspect de son époux, redoutant d'ailleurs d'être infectée du mal qui rongeait tous les princes de Toscane, Éléonore refusa obstinément de se prêter à l'accomplissement des devoirs conjugaux, et persista, malgré l'intervention des ecclésiastiques, à demeurer vierge. François-Marie (1), dont la santé était ruinée par les débauches et qui était hydropique, ressentit une si vive douleur d'avoir inutilement sacrifié sa fortune et son repos qu'il en mourut (3 février 1711). Le prince héréditaire le suivit de près au tombeau (2).

Il n'y avait plus de doute sur l'extinction prochaine de la maison des Médicis. Dans cette situation désespérée, Cosme eut l'étrange idée de rétablir la république à Florence. Il entama à ce sujet des négociations avec les gouvernements d'Angleterre et de Hollande, qui promirent leur concours; la mort de l'empereur Joseph Ier l'ayant forcé d'y renoncer, il assura l'héritage de la Toscane, en cas d'extinction de la descendance masculine, à sa fille, la princesse Palatine (1713). En vain fit-il confirmer cette résolution par le sénat, les grandes puissances, que la succession de la Toscane tentait comme une riche proie, ne tinrent nul compte de ses droits ni de ceux de son peuple, ne lui laissèrent pas même la liberté de décider lui-même entre les nombreux prétendants à sa couronne, et réglèrent le sort de ses États en les donnant à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la palatine (1718). Ce traité de la quadruple alliance causa au grand-duc un amer désappointement. Ses protestations restèrent sans effet; on n'y répondit que par des exigences et des humiliations nouvelles. Il mourut peu de temps après, à l'âge de quatre-vingt-un ans, abreuvé d'autant de soucis qu'il avait causé de maux à ses sujets (3). P. L—y.

Galluzzi, *Storia del Gran-Ducato di Toscana*, VI et VII. — Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XVI. — Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Botta, *Storia d'Italia*.

MÉDICIS (*Jean-Gaston* DE), septième et dernier grand-duc de Toscane, fils du précédent, né le 24 mai 1671, à Florence, où il est mort, le 9 juillet 1737. Dans sa jeunesse il avait été ami des arts et des études sérieuses. L'éloignement que lui inspira sa femme et son indolence naturelle le livrèrent aux plus honteuses passions. Marié par son père à Anne-Marie-Françoise de Saxe-Lauembourg, veuve d'un prince de Neubourg (2 juillet 1697), il la suivit dans son domaine de Reichstadt en Bohême; cette princesse était impérieuse, obstinée, fort laide du reste et d'un embonpoint qui semblait lui ôter tout espoir de progéniture. Afin d'échapper à une compagnie si maussade, son premier mari s'était adonné à l'ivrognerie. Le second ne la souffrit pas longtemps: au bout d'un an, il s'enfuit tout à coup, et accourut à Paris, où sa mère, Marguerite d'Orléans, l'accueillit avec de vives démonstrations de tendresse. De même qu'à Prague, où sa conduite avait été un objet de scandale, il se montra moins curieux de fréquenter la cour que les tavernes. Le jeu et la débauche ruinèrent rapidement sa santé. Lorsqu'il parvint au trône grand-ducal (1723), ce fut « comme un usufruitier plutôt que comme un maître »; car depuis le complet dépérissement de sa race, la succession de Toscane était ouverte et les grands États de l'Europe se la disputaient ouvertement. Une des premières mesures de Gaston fut d'éloigner les moines et les espions, qui formaient l'entourage habituel de son père; il supprima ensuite les pensions accordées aux hérétiques convertis, ainsi que divers monopoles, et fit apporter plus d'exactitude et de douceur dans les pratiques de la justice. Quant à sa femme, il la tenait exilée en Bohême, et refusa même d'entretenir aucun rapport avec elle. Sa belle-sœur, Violante de Bavière, parut seule exercer sur lui quelque influence. Au reste il se dérobait entièrement au souci des affaires et en laissait volontiers le poids à son misérable valet de chambre, Guiliano Dami, qui faisait une sorte de commerce public des emplois et des faveurs. Pressé par l'Espagne et par l'Empire qui, l'un et l'autre, le menaçaient d'une invasion armée, il consentit à recevoir à Milan l'investiture de Sienne et adhéra au traité du 25 juillet 1731, par lequel l'héritage de la Toscane était assuré à l'infant don Carlos. En même temps il déposait entre les mains de l'archevêque de Pise une protestation secrète, dans laquelle il déclarait que, pour lui, son intention était de rendre à Florence l'indépendance dont elle jouissait lorsqu'elle avait accepté le gouvernement de sa famille. A quelque temps de là il fut encore forcé de subir la loi de la force. La guerre ayant éclaté entre la maison de Bourbon et celle d'Autriche, le sort de la Toscane changea, et elle passa en 1736 sous la domination éventuelle de François (*voy.* ce nom), duc de Lorraine et époux de Marie-Thérèse. Ce nouvel héritier n'attendit pas longtemps la succession qui venait de lui échoir. Gaston, épuisé par la pierre et la goutte, mourut l'année suivante, à l'âge de soixante-six ans. Sa sœur, la princesse Palatine, succomba à ses infirmités, le 18 février 1743, et avec elle s'éteignit la nom des Médicis. « Dès qu'il fut, dit Sismondi, délivré de la contrainte dans laquelle il avait vécu jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans, Jean-Gaston chercha, en s'entourant de bouffons et d'hommes

(1) Il était né le 15 novembre 1660, et avait été fait cardinal en 1686 par le pape Innocent XI. Il possédait de riches abbayes en Italie et en Flandre, et remplissait depuis 1708 les fonctions de protecteur des affaires de France et d'Espagne à la cour de Rome. Sa femme mourut en 1742, à Padoue.

(2) Ferdinand, né le 9 août 1663 et mort le 30 octobre 1713, avait obtenu une certaine autorité dans le gouvernement de son père. Il mena une vie fort désordonnée, et succomba à une affection syphilitique qu'il avait gagnée à Venise.

(3) La grande-duchesse l'avait précédé dans la tombe (17 juin 1721); on trouva jusque dans son testament des preuves de la haine qu'elle avait vouée à son mari.

uniquement occupés de le réjouir, à se distraire de ses infirmités, qui le retenaient presque constamment au lit, et du partage de la succession, dont on faisait retentir l'Europe. Il était bonhomme, mais il ne voyait point d'avenir devant lui; il ne songeait point à la misère de ses sujets, qu'il n'avait pas sous les yeux, moins encore à celle qui viendrait après lui, et il ne mettait aucune borne à ses dissipations pour que tous ceux qui l'approchaient se retirassent d'auprès de lui avec un visage satisfait. » P.

Galluzzi, *Storia del Gran-Ducato di Toscana*, VIII. — Botta, *Storia d'Italia*. — Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, XVI.

MÉDICIS (Don *Louis* DE), duc DE SARTO, connu sous le nom de *chevalier de Médicis*, homme d'État napolitain, né en 1760, mort à Madrid, le 25 janvier 1830. Il descendait de la famille princière d'Ottajano, une des branches cadettes de la maison de Médicis, dont elle s'était détachée dès le treizième siècle. Membre de la junte de justice, il fut accusé de correspondre avec les républicains français, destitué, emprisonné pendant plusieurs années, et enfin acquitté. En 1799, les Français, maîtres de Naples, lui offrirent une haute position, qu'il refusa, ce qui lui valut une nouvelle incarcération. Le roi Ferdinand étant revenu à Naples rendit justice à Médicis, et après la retraite de Zurlo il le nomma vice-président du conseil des finances. Médicis montra beaucoup de capacité dans cet emploi, et évita une banqueroute au trésor public. Lorsque Ferdinand fut forcé de se retirer de nouveau en Sicile, Médicis l'y suivit. Quoique consulté sur toutes les affaires importantes, il ne devint ministre des finances qu'en 1810 : ses projets d'impôt direct ayant échoué auprès des nobles dans le parlement qu'il avait fait convoquer par le roi, et celui-ci s'étant décidé à faire une levée de subsides par ordonnance, Médicis donna sa démission, et se retira en Angleterre, à la fin de 1811. Il y resta dix-huit mois. De retour en Sicile, il fut envoyé avec Rufo par son souverain auprès du congrès de Vienne, afin de protester contre les arrangements que les alliés avaient consentis en faveur de Murat. Au mois de février 1815, les deux agents siciliens réussirent à négocier avec l'Autriche un traité secret par lequel l'empereur François Ier s'engageait à rétablir le roi Ferdinand à Naples. Ce traité, communiqué à l'envoyé de Murat à Vienne, poussa ce prince, qui se vit joué par l'Autriche, à prendre les armes. Battu à Tolentino, il se réfugia en Corse. Le jour où la reine Caroline quitta Naples, Médicis y entra muni des pleins pouvoirs du roi. Il fit exercer une grande surveillance le long des côtes. Murat, croyant soulever Naples, essaya de débarquer; il y perdit la vie. Après le retour du roi Ferdinand, Médicis, appelé au ministère des finances, eut encore une tâche difficile : Ferdinand avait contracté de bien lourdes obligations. Médicis pourvut à tout; on blâma pourtant la restitution des biens des émigrés, dont il n'excepta pas ceux qui avaient été vendus; la révocation de l'impôt des patentes, et l'impôt exorbitant sur les livres étrangers.

Plusieurs imprimeries s'établirent à Naples pendant son administration. En 1818 il négocia à Terracine un concordat avec le saint-siége, et il montra tant de fermeté qu'il fit céder le cardinal Consalvi sur plusieurs points. De retour à Naples, Médicis fit mettre en vigueur son système monétaire, suivant lequel l'argent était pris pour base de toutes les transactions. Il provoqua l'ordonnance royale de 1819, qui enjoignait aux juges de prononcer sur le texte littéral de la loi ou sur une interprétation motivée de ce texte, et non sur les opinions des légistes; cette ordonnance prescrivait en outre la publication des motifs des jugements. Pour dégager les prisons de Naples, toujours encombrées, Médicis conclut avec la cour de Rio-Janeiro un traité qui mettait à la disposition du gouvernement du Brésil deux mille galériens napolitains. Traitant avec un égal mépris les carbonari et les caldesari, le chevalier de Médicis envoyait à l'hôpital des fous les plus exaltés d'entre eux; plus tard il s'allia aux seconds pour écraser les premiers, et arma ainsi les partis les uns contre les autres. Le rétablissement d'un grand nombre de couvents, le déficit des finances, la création d'un nouvel impôt foncier, la stagnation des affaires, les dispositions militaires du général Nugent et les mesures despotiques du prince de Canosa, ministre de la police, préparèrent l'insurrection de 1820. Quand elle eut éclaté, Médicis et Nugent conseillèrent au roi d'abandonner ses États et de n'y rentrer qu'avec une armée autrichienne qui le rétablirait dans la plénitude de ses droits. Le duc de Calabre décida le roi à rester. Médicis donna alors sa démission, et se retira à Rome, lorsqu'il apprit que les carbonari avaient juré sa mort. Il fit un voyage à Paris, où il fut reçu par Louis XVIII, et, sur les instances du prince de Metternich, il retourna à Rome, où le roi se trouvait. Ferdinand lui en voulait de l'avoir abandonné; il refusa de le voir. Forcé de contracter un emprunt, le roi de Naples s'adressa à la maison Rothschild, qui, manquant de confiance dans les ministres napolitains, refusa de le souscrire; le roi fut ainsi contraint de rappeler Médicis au ministère des finances. L'emprunt fut aussitôt couvert. Quelque temps après, Médicis devint président du conseil des ministres à l'occasion du voyage du roi à Vérone et à Vienne. Au mois de février 1824, il conclut un nouvel emprunt garanti par les impôts indirects et les douanes. A la mort du marquis de Circello, Médicis cumula les ministères des finances, des affaires étrangères et de la police. Il conserva sa position sous le roi François Ier, et contribua à délivrer Naples de l'occupation autrichienne. Médicis accompagna son souverain à Madrid lorsque celui-ci y conduisit sa fille Marie-Christine, qui allait

épouser Ferdinand VII. Médicis y mourut inopinément. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Colletta, *Histoire du Royaume de Naples de* 1734 à 1825.

MÉDICIS. *Voy.* CATHERINE et MARIE, reines de France; FERDINAND Ier et II, grands-ducs de Toscane; CLÉMENT VII, LÉON X et LÉON XI, papes.

MEDICUS (*Frédéric-Casimir*), botaniste allemand, né à Grumbach, en 1736, mort le 15 juillet 1808. Nommé, en 1764, médecin militaire à Mannheim, il devint par la suite membre de l'Académie des Sciences de cette ville, directeur du jardin botanique, et conseiller de régence en Bavière. Il a apporté plusieurs modifications heureuses au système de Linné. On a de lui : *Sendschreiben von Ausrottung derer Kinder-Blattern* (Lettre sur la guérison de la petite-vérole); Leipzig, 1763, in-8° : l'auteur y propose, contrairement aux idées alors en cours, l'emploi des rafraîchissants; — *Geschichte periodischer Krankeiten* (Histoire des Maladies périodiques); Carlsruhe, 1764, et Francfort, 1794, in-8°; — *Sammlung von Beobachtungen aus der Arzneywissenschaft* (Recueil d'Observations médicales); Zurich, 1764-1766 et 1776, 2 vol., in-8°; — *Von der Lebenskraft* (De la Force vitale); Mannheim, 1774, in-4°; — *Ueber die Veredlung der Rosskastanie* (Sur l'amélioration du marron d'Inde); Lautern, 1780, in-4°; — *Beyträge zur schönen Gartenkunst* (Mélanges concernant l'art d'embellir des Jardins); Mannheim, 1782, in-8°; — *Botanische Beobachtungen* (Observations Botaniques); Mannheim, 1782-1783, 5 parties, in-8°; — *Theodora speciosa, ein neues Pflanzengeschlecht; nebst einem Entwurf die künstliche und natürliche Methode in Ordnung des Pflanzenreichs zugleich anzuwenden* (*Theodora speciosa*, nouvelle espèce de plantes, avec un projet d'employer dans le classement des plantes la méthode artificielle et naturelle); Mannheim, 1786, in-8°; — *Ueber einige künstliche Geschlechter aus der Malvenfamilie mit beigefügtem Urtheil über Linneische Classification* (Sur quelques Espèces artificielles de la famille des Mauves, avec une appréciation de la classification de Linné); Mannheim, 1787, in-8°; — *Philosophische Botanik* (Botanique philosophique); Mannheim, 1791, in-8°; — *Kritische Bemerkungen über Gegenstände aus dem Pflanzenreich* (Remarques critiques sur le Règne des Plantes); Mannheim, 1793, in-8°; — *Geschichte der Botanik unsrer Zeiten* (Histoire de la Botanique de notre époque); Mannheim, 1793, in-8°; — *Unächter Acacienbaum* (Le faux Acacia) : Leipzig, 1794-1803, 5 vol. in-8°; cet ouvrage a beaucoup contribué à la propagation de cet arbre; — *Über die wahren Grundsätze des Futterbaues* (Sur la vraie Méthode de la Culture des Fourrages); Mannheim, 1796, in-8°; — *Beyträge zur Pflanzenanatomie und Pflanzen-Physiologie* (Documents pour servir à la connaissance de l'Anatomie et de la Physiologie des Plantes); Leipzig, 1799-1801, 7 parties, in-8°; — *Pflanzen-physiologische Abhandlungen* (Dissertations sur la Physiologie des Plantes); Leipzig, 1803, 3 vol., in-8°; — *Kleine ökonomische Aufsätze* (Petits Mémoires économiques); Mannheim, 1804, in-12. Medicus, qui a aussi publié un *Forstjournal* (Journal des Forêts); Leipzig, 1797-1800, 2 vol., in-8°, a encore inséré une trentaine de *Mémoires* sur divers sujets de botanique dans les *Vorlesungen der kurpfalzischen physikalisch-ökonomischen Gesellschaft* et autres recueils. O.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, V, X et XI. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

MEDINA, nom commun à de nombreux artistes espagnols. Les principaux, par ordre chronologique, sont :

MEDINA (Don *Luis* DE), fresquiste distingué, en grande réputation à Tolède, où il mourut, jeune encore, vers 1523. Il était élève d'Antonio del Rincon, et a exécuté de nombreux travaux dans les principaux monuments de Tolède. En 1498 il y décora le cloître chapitral. En 1508, avec Alonso Sanchez et Yago Lopez, il fut choisi pour orner la cathédrale, et plus tard, en 1519, il fut employé avec ces deux mêmes peintres pour décorer le théâtre de l'université de Alcala-de-Henarès. Comme ses travaux étaient bien payés, il laissa une belle fortune.

MEDINA (*André* DE), peintre et graveur, mort en 1663. Il étudia à Séville dans l'atelier de Juan del Castillo. Ses peintures sont bien composées, bien dessinées; mais le coloris en est dur et sec. Ses gravures présentent les mêmes défauts.

MEDINA Y VALBUENA (Don *Pedro* DE), fresquiste et décorateur, né à Séville, vers 1620, mort après 1675. Il fut élève de Juan del Castillo et condisciple de Esteban Murillo, dont il resta le compagnon inséparable. Il restaura en 1667 et 1668 la cathédrale de Séville, et décora particulièrement la chapelle de Saint-Antoine-de-Padoue. Il contribua beaucoup à la fondation de l'Académie de Peinture de Séville, dont il fut successivement premier majordome (1660), président (1667 et 1671), consul (1674). Habile aquarelliste, il était chargé de peindre les flammes des galions et autres navires de la marine royale espagnole (1).

MEDINA (Le P. *Moïse-Casimir*), portraitiste, né à San-Felipe, en 1671, mort à Valence, en 1743. Médiocre dans la peinture historique, où il péchait surtout par la composition, il peignait bien le portrait. Après la mort de sa femme, il se fit

(1) Les bâtiments espagnols se faisaient alors remarquer par un luxe, aujourd'hui incroyable, de pavillons, de bannières, richement ornés et coloriés.

ordonner, obtint un bénéfice et la clientèle du clergé espagnol. Il est rare de voir un couvent qui ne possède pas le portrait d'un de ses supérieurs dû au pinceau du père Casimir Médina. A. de L.

Gutierrez de los Rios, *La Noticia general para la estimacion de los artes* (Madrid, 1610). — Cean Bermudez, *Diccionario historico de las Bellas-Artes*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — *La Constitucion de la Academia de Séville*.

MEDINA (*Pedro*), historien espagnol, né vers 1510, à Séville, où il est mort. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Il était bon mathématicien et habile dans la théorie de la navigation. On cite parmi ses ouvrages : *Libro de las grandezas y cozas memorables de España*; Séville, 1544, 1549, in-fol.; Alcala, 1566, in-fol., goth. : dans une note de la seconde édition de sa chronique, Florian do Campo l'accuse d'avoir extrait de la première édition de cet ouvrage tout ce qui forme le sien; — *Arte de navegar*; Cordoue, 1545, in-fol. : on a fait de ce livre un grand nombre de réimpressions, et il a été traduit en différentes langues, notamment en français par Nicolay : *L'Art de naviguer*; Lyon, 1553, in-fol. fig.; — *Chronica breve de España, por mandado de la reyna Isabel*; Séville, 1548; — *Tabula Hispaniæ geographica*; Séville, 1560; — *Regimiento de navegacion*; Séville, 1563, in-4°; c'est peut-être le même ouvrage que l'*Arte de navegar*. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Séville* en latin et une *Chronique des Ducs de Medina-Sidonia*, en espagnol. P.

Antonio, *Nova Bibl. Hispana*, II.

MEDINA (*Miguel*), théologien espagnol, né à Belalcasar (diocèse de Cordoue), mort vers 1580, à Tolède. Il reçut des leçons d'Alphonse de Castro, entra dans l'ordre de Saint-François, et se rendit savant dans l'histoire et les langues orientales. On l'a accusé d'avoir donné dans les fables d'Annius de Viterbe. Ses principaux écrits sont : *Christiana Parænesis, sive de recta in Deum fide*; Venise, 1564, in-fol. : dédiée à Philippe II, qui l'avait chargé de rédiger un ensemble des preuves de la religion; — *De Indulgentiis*; Venise, 1565, in-4°; — *De sacrorum Hominum Continentia*; Venise, 1568, in-fol.; — *De la verdadera y christiana Humildad*; Tolède, 1570, in-8°.

Deux autres théologiens de ce nom méritent aussi d'être mentionnés. L'un, *Jean* Medina, né à Alcala-de-Hénarès, enseigna pendant vingt ans la théologie à l'université de cette ville, où il mourut, en 1546, âgé d'environ cinquante-six ans. Divers auteurs, notamment Gomez et Matamoros, ont parlé de lui avec éloge. On a de lui : *De Restitutione et Contractibus*; Salamanque, 1550, in-fol.; — *De pœnitentia*; Ibid., 1550, in-fol. — L'autre, *Barthélemy de* Medina, né à Medina-de-Rio-Seco, mort en 1580, appartenait à l'ordre de Saint-Dominique. Il propageait la théologie scolastique, qu'il professa avec succès à Salamanque. On le croit l'auteur de l'opinion de la *probabilité*. Il a laissé des *Commentaires* en latin sur saint Thomas (Salamanque, 1582-1484, 2 vol. in-fol.), qui ont eu plusieurs éditions. P.

Antonio, *Nova Bibl. Hispana*, II. — Dupin, *Auteurs ecclés. du seizième siècle*. — Wadding, *Annales*. — Echard, *Script. ad. Prædicatorum*.

MEDINA (*Salvador-Jacinto-Polo* DE), poëte espagnol, né à Murcie, dans les premières années du dix-septième siècle, mort vers 1660. Il se distingua dans la poésie légère et particulièrement dans l'épigramme. Nicolas Antonio l'appelle un homme « d'un talent plein d'agrément et d'urbanité »; il cite de lui les ouvrages suivants : *Academias del Jardin*; *Buen Humor de las Musas*; *Fabula de Apolo y Dafne*; *Fabula de Pan y Syringa*; Madrid, 1630, in-8°; — *Hospital de Incurables y viage deste mundo y el otro*; 1636, in-8°; — *Gobierno moral en doce discursos*; Murcie, 1657, in-8°. Les *Œuvres* de Medina ont été recueillies à Saragosse, 1664, in-4°, et à Madrid, 1715, in-4°. On trouve des extraits de ses poésies dans le *Parnaso Espanol*, III, 24 Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

MEDINA (Sir *Jean-Baptiste*), peintre belge, d'origine espagnole, né à Bruxelles, en 1630, mort en Angleterre, en 1711. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les îles Britanniques, et fut le dernier chevalier créé en Écosse par le lord commissaire de ce royaume. Il dut ce titre à son talent. Medina est l'élève de Rubens qui a certainement le mieux compris la manière du grand artiste. Ses tableaux sont presque tous conservés en Angleterre, soit dans les monuments, soit dans les galeries particulières. On en admirait plusieurs à l'exhibition des *Trésors de l'Art* à Manchester (juillet 1857). Ils sont remarquables par une grande pureté de dessin, même dans les raccourcis les plus difficiles; mais les formes sont peut-être quelquefois trop développées; le coloris est toujours à la fois harmonieux et vigoureux, et ses compositions sont si bien combinées que, quoique très-compliquées, elles ne fatiguent ni l'intelligence ni l'œil. A. de L.

Dict. Biogr. et Pittoresque.

MEDINA (Duc de). *Voy.* Cabrera.

MEDINA-SIDONIA (1) (*Gaspar-Alonzo Perez de Guzman*, duc de), homme d'État espagnol, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était neveu du premier ministre Olivarez et frère de Louise de Guzman, femme du duc Jean de Bragance, que la révolution de 1640 plaça sur le trône de Portugal. Gouverneur de l'Andalousie, il conçut le projet d'imiter son beau-frère et de séparer cette province du reste de la monarchie. Son dessein fut découvert avant

(1) Medina-Sidonia, en latin *Asidonia* ou *Assidonia*, ancienne ville d'Espagne dans l'Andalousie a donné son nom à une des principales branches de la maison de Guzman. Pour d'autres membres remarquables de cette famille, voy. Guzman.

d'avoir reçu un commencement d'exécution. Le duc de Medina-Sidonia, mandé à Madrid, obtint sa grâce en révélant au roi Philippe IV tous les détails d'un complot où Jean de Bragance était profondément engagé. A cette dénonciation humiliante Olivarez exigea que le duc joignît une démarche ridicule, et provoquât en duel le roi de Portugal. Le cartel, adressé à Jean de Bragance et transmis à toutes les cours de l'Europe, n'eut pas d'effet. Le duc se trouva au jour fixé sur la frontière des deux royaumes, avec une suite nombreuse; mais il y attendit vainement le roi de Portugal. Après cet incident bizarre, Olivarez fut renvoyé du ministère, et Medina-Sidonia tomba dans une obscurité complète. Z.

Ortiz, *Compendio de la Historia de España*. — La Clède, *Histoire du Portugal*. — Vertot, *Révolutions de Portugal*.

MEDINILLA (*Balthazar-Elisio*), poëte espagnol, né à Tolède, en 1585, mort en 1617. Il fut le disciple et l'ami de Lope de Vega, qui a parlé de lui avec éloge dans le *Laurel d'Apollo* et qui a déploré sa mort dans une élégie. Son meilleur ouvrage est une épître à Lope sur les agréments de la campagne; elle a été insérée dans le *Parnaso Español*, de Sedano. On a encore de lui un poëme en cinq chants, intitulé : *La limpia Concepcion de la Virgen nuestra senora;* Madrid, 1618, in-8°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

MEDRANO (*Francisco* DE), poëte espagnol, du dix-septième siècle, sur le compte duquel les biographes ne nous apprennent rien. Il s'est placé à un rang distingué parmi les poëtes lyriques de la Castille. Ses écrits ont été imprimés dans les *Sestinas* de Pedro Venegas de Saavedra (Palerme, 1617, in-8°); ils attestent un talent des plus remarquables pour la poésie lyrique. Quelques-uns des sonnets de Medrano sur des sujets religieux brillent par l'élévation des pensées; diverses odes, où se montre une tendance marquée à imiter Horace, sont très-dignes d'attention, celle surtout où il insiste sur le néant des choses vers lesquelles se porte l'ambition humaine. Medrano a peu écrit, ou du moins il n'a été publié qu'un petit nombre des compositions sorties de sa plume, et, malgré son mérite, il est resté à peu près inconnu, même dans son pays natal. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Litterature*, t. II, p. 333.

MEDRANO (*Julian*), littérateur espagnol, né dans la Navarre, vers 1540. On manque de renseignements exacts sur sa vie, qui ne paraît avoir rien présenté de remarquable. Il a laissé un ouvrage intitulé : *La Silva curiosa en que se tratan diversas cosas sotilissimas y curiosas;* Paris, 1583, in-8°. Ce recueil a du prix; on y trouve de nombreux proverbes, des poésies de l'époque florissante de la littérature espagnole, des anecdotes extraites principalement des ouvrages de Timoneda; à la fin se présente une des nouvelles de Cervantes : *El Curioso impertinente*. Une autre édition, Paris, 1608, a été revue par César Oudin. G. B.

Bibliothèque des Romans, octobre 1779, t. II, p. 36.

MEDVIEDEF (*Sylvestre*), célèbre moine russe, mis à mort à Moscou, en septembre 1689. Disciple de Siméon de Polotsk, il penchait, comme lui, à réunir l'Église russe à l'Église catholique. Ce grand dessein et un livre intitulé *La Manne*, qu'il composa pour réfuter les erreurs des frères Leikhoudes touchant le mystère eucharistique, lui attirèrent en même temps la bienveillance de la régente Sophie et la colère du patriarche Joachim. Lorsque Sophie eut été reléguée dans un couvent, il voulut fuir en Pologne. Arrêté au monastère de Bizioukof, près de Smolensk, il fut mis à la question et dégradé. Enfermé ensuite au couvent de Saint-Serge de Troïtza, il y rétracta, dit-on, ses doctrines *papistes;* mais son attachement pour la régente suffit à Pierre Ier, pour lui faire trancher les pieds et les mains, enfin la tête, peu de jours après le supplice de Chaklovitoi. On a de Medviedef plusieurs pièces en vers, dont quelques-unes ont été insérées dans l'*Ancienne Bibliothèque Russe* de Novikof, t. VI et XIV, et une *Histoire de la Révolte des Strelitz*, publiée en 1838 par Zakharof.

Pce A. G—N.

Slovar o pisatéliakh doukhovnago tchina grékorossiiskoi Tzerkvi. — Stechbalsky, *La Régence de la tsarevna Sophie*. — *Études de Théologie*, par les PP. Daniel et Gagarin.

MEECKREN (*Job* VAN), chirurgien hollandais, vivait dans le dix-septième siècle. Il fut chirurgien de l'hôpital et de l'amirauté d'Amsterdam, et fit de bons élèves dans son art, qu'il pratiqua avec succès; il se fit connaître par l'invention de quelques instruments ainsi que par la perfection qu'il donna au *troicart*, au *seringotome* et à une aiguille cannelée. Il est auteur d'un recueil d'observations médico-chirurgicales, lequel a été publié après sa mort, sous le titre : *Heel en geneeskontige Aanmerkingen;* Amsterdam, 1668, 1682, in-8°, fig.; trad. en allemand, Nuremberg, 1675, in-8°, et en latin; Paris, 1684, in-8°. K.

Manget, *Biblioth. Chirurg.* — Éloy, *Dict. de Méd.*

MEEF (*Guillaume* DE), dit *de Champion* (1), historien belge, né vers la fin du quinzième siècle, à Liége, où il mourut, le 5 septembre 1557. Il fut revêtu de plusieurs charges importantes et nommé deux fois bourgmestre de sa ville natale, en 1544 et 1550. Il a laissé manuscrit le récit des événements qui se passèrent en 1531, sous le règne d'Érard de La Marck, lorsque la disette et la cherté des grains firent éclater une violente émeute parmi les habitants de divers villages riverains de la Meuse. De Meef, alors greffier de la ville de Liége, fut envoyé par le conseil vers les révoltés, dans le but de calmer leur ir-

(1) Suivant Loyens, on le surnomma *de Champion* parce qu'il habitait une maison « qui portait cette enseigne ».

ritation. Ce récit, publié par Polain : *La Mutinerie des Rivageois;* Liége, 1835, in-8°, donne un démenti formel aux éloges outrés prodigués à Érard de La Marck. E. R.

Loyens, *Recueil des Bourgmestres de Liége;* Liége, 1720, in-fol., p. 272. — Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise.* — *Messager des Sciences et des Arts de Belgique*, 1835, p. 276.

MEEL (*Jean*), plus connu sous le nom de *Jean* Miel, habile peintre flamand, né aux environs d'Anvers, en 1599, mort à Turin, en 1664. Il était l'un des meilleurs élèves de Guérard Seghers lorsqu'il entreprit le voyage de Rome, pèlerinage obligé dans ce temps-là pour quiconque aspirait à la consécration de son talent. Il se lia avec Pierre de Laer, dit le *Bambozzo* (1), et prit de lui ce genre, si nouveau en Italie, de faire entrer dans le domaine de la peinture des sujets vulgaires, tels que des *contadini*, des gardeurs de buffles, des voiturins, des *piferari*, des servantes d'auberge, des bandits, des bohémiens, des *bravi*, dont il allait surprendre les types dans les tavernes, sur les grandes routes, dans les fermes et dans les repaires les plus mal famés, etc. Jusque là les imitateurs de Raphael n'avaient guère mis en scène que des dieux, des saints, des héros, des papes ou de célèbres courtisanes. Grand donc fut le scandale, mais grand aussi fut le succès. Malgré l'influence de Zampieri et de Nicolas Poussin, qui retenaient encore l'école romaine dans les traditions classiques, les Italiens applaudirent de bon cœur aux *capricci*, aux *bambocciate* de Jean Meel. L'art n'était d'ailleurs pas négligé dans les fantaisies de cet artiste; son dessin était toujours correct, son coloris naturel, ses lumières habilement jetées. Il savait faire un juste emploi de la *manière forte* inaugurée par le Caravage et du clair-obscur, qui jouait un si grand rôle dans l'école romaine. La réputation de Meel devint telle que Andrea Sacchi ne craignit pas de lui confier une partie des travaux qu'il devait exécuter dans le palais Barberini. Il confia à Meel, entre autres peintures, une frise qui devait représenter la cavalcade pontificale. « Meel y mit trop du sien, dit Baldinucci, et n'eut pas assez égard à la majesté du sujet. » A la vue de cette œuvre, Sacchi se mit en colère, et pria le peintre flamand « d'aller peindre ailleurs ses bambochades (2) ».

Meel fit alors un voyage en Lombardie pour étudier les ouvrages du Corrége et des Carrache. La leçon de Sacchi lui avait profité; il résolut de renoncer au genre plaisant pour s'adonner exclusivement à l'histoire, et lorsqu'il revint à Rome ses aptitudes étaient tellement développées que les travaux lui vinrent de toutes parts. Il montra qu'il savait plier son génie aux divers sujets qu'on demandait à son talent. Le pape Alexandre VII lui fit peindre dans sa galerie de Monte-Cavallo *Moïse frappant le rocher;* l'église de San-Lorenzo-in-Lucina lui commanda le *Miracle de saint Antoine de Padoue*. En 1656, il décora au Vatican la chapelle voisine de la chambre du pape, et représenta au palais Raggi, dans deux tableaux en forme de frise, les *Mascarades de Rome du Corso*. L'Académie de Peinture de Rome lui avait ouvert ses rangs dès 1648, et en 1659 le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, l'appela à Turin et le reçut *con tratti di benignità e d'amore*. Il le nomma son premier peintre, et le décora de l'ordre de Saint-Maurice. Il est vrai que Meel devint en quelque sorte la propriété du duc, qui ne put jamais se déterminer à le laisser retourner à Rome. On croit que l'artiste en prit un tel chagrin, qu'il en mourut.

Meel a exécuté à Turin des travaux importants, tant à l'huile qu'à fresque. Dans la grande salle des gardes on voit onze morceaux de ce maître. Au milieu de sujets tirés des *Métamorphoses*, il a reproduit quelques traits historiques à la gloire de la maison de Savoie. Les personnages y sont de grandeur naturelle et bien groupés; mais les peintures qu'il fit avec le plus de goût, comme étant le plus en harmonie avec son tempérament, furent celles du château de la Vénerie. Ce sont des *Rendez-vous de chasse; Le Départ des Chasseurs; La Curée; L'Aller au Bois; Le Laisser courre*, dix pièces en tout, avec un nombre infini de petites figures, chasseurs, amazones, écuyers, valets, chiens, animaux de diverses espèces. Ici Meel fit voir toutes les qualités artistiques que la nature lui avait données et que la fréquentation du Bamboche développa, c'est-à-dire l'intelligence de la perspective, une grande vigueur de clair-obscur, l'observation, plus spirituelle que naïve, des gestes, des costumes, des physionomies naturelles et qui se rencontrent dans la vie commune. « Néanmoins, ajoute M. Charles Blanc, les cerfs de Jean Meel ont des allures assez primitives, qui rappellent, il faut l'avouer, les estampes un peu frustes de la *Vénerie* de du Fouilloux. Les autres animaux, lièvres, ours, sangliers, les chiens mêmes sont dessinés d'une façon tellement rudimentaire qu'on serait tenté de croire que Jean Meel vit la plupart de ces bêtes seulement dans de vieilles estampes. Au lieu d'écumer, comme font ceux de Rubens, ses chiens s'approchent avec ménagement et convenance de la bête rendue, et tout se passe non comme un combat, mais comme un plaisir réglé d'avance. » A part ces critiques de détail, on admire dans les compositions importantes de Meel de la vigueur, une belle couleur. Moins bon dessinateur en grand qu'en petit, il n'avait pas les grâces ni l'élévation qu'il faut pour la peinture historique. Au contraire, il est excellent dans les tableaux de chevalet; il y est fin, bon observateur, spirituel. Il a peint quelquefois des fonds aussi clairs que ceux de Karl Dujardin; cependant Descamps lui reproche « de forcer les ombres, toujours larges, de ses premiers plans,

(1) Parce qu'il était bossu.

(2) Andrea forte si disgusto con esso, e venuto in collera gli disse, « che egli se ne andasse a dipingere le sue bambocciate ».

comme s'il n'avait fait ses études qu'en plein soleil ». Si Descamps avait plus tenu compte à Jean Meel de la vive clarté et de la limpidité du ciel italien, sous lequel Meel travailla toujours, peut-être se fût-il moins étonné des oppositions de lumière qu'il signale sur les toiles de Meel. Lanzi a fait l'éloge de cet habile maître en peu de mots, et son jugement doit faire loi. « Noble dans ses idées, grandiose, élevé au delà de ce que sont ordinairement ses compatriotes, ayant une grande intelligence de la perspective, remarquable par une vigueur de clair-obscur qui n'exclut point la délicatesse du coloris, surtout dans les tableaux de cabinet, il eut un talent singulier pour les figures de proportion moyenne.... Homme d'un esprit supérieur, qui se fit applaudir à Rome par des peintures facétieuses et en Piémont par des peintures d'un genre sévère. »

Nous allons ajouter aux ouvrages déjà cités de Jean Meel quelques-unes de ses œuvres les plus connues en France : deux *Saint François*, dont l'un appartenait au duc de Choiseul, l'autre au prince de Conti; — à Paris au musée du Louvre : *Le Mendiant; Le Barbier napolitain;* un *Divertissement de paysans italiens* : ils dansent et boivent; une *Vendange*, avec beaucoup de figures; une *Halte militaire;* la *Dinée des Voyageurs ;* dans diverses galeries particulières : un *Paysage* animé par des danseurs; et une *Chasse* (ces deux tableaux étaient au Palais-Royal); deux tableaux représentant des *Bergers;* une *Distribution d'aumônes;* des *Gens à table:* le fond est un beau paysage; la *Bohémienne;* une *Dispute; L'Étranger et le Commissionnaire*. Le musée de Londres possède aussi quelques pastorales et des sujets de fantaisie.

Jean Meel gravait très-bien, d'une pointe légère et ferme. Ses eaux-fortes ne sont pas moins recherchées que ses petits tableaux. On en cite surtout neuf aussi belles que rares : *Un Chevrier* assis sur un tronc d'arbre et jouant de la cornemuse; *Une vieille Femme*, assise et cherchant les poux à une petite fille; un *Paysan italien* se tirant une épine du pied; *L'Assomption;* un *Guerrier romain* tenant un drapeau déchiré; *Ganymède enlevé par Jupiter*. Mais ce qu'on estime comme des chefs-d'œuvre sont trois planches gravées pour un ouvrage intitulé : *Fabiani Stradæ* de Bello belgico *Decades duæ* (Rome, 1640, 2 vol. in-fol.) Ces trois estampes représentent le *Siége de Maëstricht par Alexandre de Parme* (1579); la *Prise de Maëstricht;* la *Prise de Bonn par le prince de Chimay* (1588). Les dessins de Jean Meel sont aussi fort estimés et se vendent cher. Ils sont pleins d'esprit et d'effet : il y en a à la pierre noire, lavés à l'encre de Chine ou touchés au bistre; quelques-uns sont à la plume, et parmi ces derniers un des plus cités est un *Opérateur jouant une farce*. Tous les ouvrages de Jean Meel sont signés d'un monogramme formé des lettres *J. M.* jointes ensemble. A. DE LACAZE.

Lanzi, *Storia Pittorica della Italia*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*. — Bartsch, *Le Peintre graveur*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands, etc.*, t. I, p. 368-370. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*, liv. 117.

MEELFÜHRER (*Jean*), orientaliste allemand, né à Culmbach, le 25 décembre 1570, mort le 3 décembre 1640. Après avoir fait à l'université de Wittemberg des cours de théologie et de langue hébraïque, il devint, en 1610, abbé du couvent luthérien de Heilsbronn; plus tard il exerça le ministère évangélique à Anspach. On a de lui : *Grammatica Hebræa;* Onoldsbach, 1607; Iéna, 1623; Nuremberg, 1626, in-8°; — *Manuale Lexici Hebraici;* Leipzig, 1617, in-8°; — *Synopsis Institutionum Hebraicarum;* Leyde, 1623, in-8°; — *Clavis Linguæ Hebreæ;* Nuremberg, 1628, in-8°; — plusieurs ouvrages et dissertations théologiques, des sermons, etc. O.

Fick, *Gelehrtes Bayreuth*, VI. — Vocke, *Almanach Anspachischer Gelehrten*, II. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

MEELFÜHRER (*Rodolphe-Martin*), orientaliste allemand, arrière-petit-fils du précédent, né à Anspach, vers 1670, mort après 1729. Après avoir soutenu, en 1696 et 1697, quatre thèses, dont l'une en grec, la seconde en hébreu talmudico-rabbinique, une autre en hébreu littéral, et la quatrième en arabe, il obtint le grade de licencié en théologie. En 1712, il embrassa le catholicisme, ce qui provoqua contre lui une série de pamphlets protestants, qui se trouvent reproduits dans les *Unschuldige Nachrichten* de Lœscher (années 1713, 1714 et 1725). Il y répondit par une *Apologie* (publiée à Kempten, 1714, in-fol.), qui fut censurée par le *Corpus Evangelicorum* de la diète de Ratisbonne, comme contenant des attaques contre les articles de la paix de Westphalie relatifs à la tolérance religieuse. Rentré, en 1725, dans le sein de l'Église luthérienne, il se rendit en Hollande, pour y chercher un emploi; n'en trouvant pas, il revint en Allemagne. Arrivé aux environs de Fulde, il fut arrêté sur l'ordre de l'empereur et conduit à Eger, où il se trouvait encore en 1729. On a de lui : *De Germanorum in literaturam orientalem meritis;* Altdorf, 1698, in-4°; — *Jesus in Talmude, sive Dissertationes philologicæ duæ de iis locis in quibus per Talmudicas Pandectas Jesu cujusdam mentio injicitur;* Altdorf, 1699; — *De Talmudis versionibus;* 1699; — *Accessiones ad Almeloveenianam bibliothecam promissam et latentem;* Nuremberg, 1699, in-8°; — *De Meritis Hebræorum in rem literariam;* Wittemberg, 1699, in-4°; — *De fatis eruditionis orientalis;* Wittemberg, 1700, in-4°; — *Consensus veterum Hebræorum cum Ecclesia christiana;* Francfort, 1701, in-4°; — *De causis synagogæ errantis;* Altdorf, 1702; — *De impedimentis conversionis Judæorum*, 1707. O.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

MEER (*Jean* VAN DER), peintre hollandais,

né à Schoonhoven, vers 1620, mort vers 1680. Il était d'une famille riche, et apprit la peinture à Utrecht; son maître est resté inconnu. Van der Meer partit pour Rome, où son talent, sa fortune et sa générosité le firent considérer de tous. De retour dans sa patrie, il épousa une jeune veuve, qui lui apporta en dot une manufacture de blanc de plomb fort achalandée. Depuis lors il négligea son art; sa femme mourut, et dans la guerre de 1672 son établissement fut incendié. Forcé par la misère, il reprit le pinceau; dans une guirlande de fleurs exécutée par Jean-David de Heem, il peignit le portrait du *prince d'Orange, Guillaume III* (depuis roi d'Angleterre), et en fit présent à ce prince. Guillaume III témoigna sa reconnaissance en donnant à l'artiste ruiné la charge de contrôleur des droits du canal qui passe de Vreeswick à Vianen. Les toiles de van der Meer sont rares, et presque toutes, représentant des portraits, sont enfouies dans des galeries de famille. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 348; t. II, p. 232.

MEER (*Jan* VAN DER), peintre hollandais, né à Harlem, vers 1665, mort dans la même ville, en 1704. Il était fils d'un paysagiste, qui lui enseigna son art et le plaça ensuite dans l'atelier de Nicolas Berghem. Il développa d'heureuses dispositions par un travail opiniâtre, et réussit à faire de jolis paysages, qui lui étaient payés fort cher. On recherche aussi ses dessins, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite. Il avait épousé la sœur de son ami et condisciple Cornille du Sart. Ce mariage ne fut pas heureux. Van der Meer, dégoûté de son intérieur par l'inconduite de sa femme, se jeta dans la débauche, et mourut misérable. Son meilleur tableau est une *Vue du Rhin*, qui se trouve au musée de La Haye. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 26.

MEERBEECK (*Adrian* VAN), écrivain belge, né à Anvers, en 1563, mort à Alost, après 1627. En 1600 il professait les humanités à Borhaem, et en 1626 il remplissait les mêmes fonctions à Alost. Depuis sa vie est inconnue. On a de lui: *Lusthof der Gebeden* (Le Jardin des Prières); Anvers, 1602, in-16; réimprimé plusieurs fois; — *Vloeyende Fonteyne der Liefde, vol aller lieffelycker Oeffeninghen ende devote Ghebeden* (La Fontaine d'Amour, ou recueil d'amoureux exercices et dévotes oraisons, etc.); trad. du français de Nicolas de Montmorency, comte d'Étaire, etc.; Louvain, 1617 et 1690, in-16, gothiq.; — *Le Voyage de Jérusalem et de Sourie* (Syrie), trad. en flamand du latin du docteur Jean van Cotwyck; Anvers. 1620, in-4°, goth.; — *Chronicke van de gantsche Werelt, ende Sonderlinghe van de Seventhien. Nederlanden, etc.* (Chronique universelle, mais particulièrement des Pays-Bas, où l'on rapporte les démêlés, les guerres, les batailles, les siéges, les entreprises des États et des villes et généralement tout ce qui s'est passé de remarquable depuis la naissance de Charles Quint, en l'an 1500, jusqu'à l'année 1620, etc.); Anvers, 1620, in-fol., gothiq., avec dix-neuf portraits, fort bien gravés, représentant les souverains et gouvernants des Pays-Bas; en tête est le portrait de l'auteur, avec sa devise: *Ingenio et labore*. Cette chronique est estimable, par son impartialité et l'exactitude des faits qui y sont consignés; — *Theatrum funebre Ferdinandi, Romanorum regis; Caroli V, imperatoris; Philippi II, Hispaniæ regis; Rodolphi II, imperatoris; Philippi III, Hispaniæ regis; Alberti Pii, Belgarum principis*; Bruxelles, 1622, in-4°; trad. en français et en flamand, 1622, in 12. L—Z—E.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, p. 100. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 14.

MEERBEKE (*Guillaume* DE), dominicain brabançon, né à Meerbeke, près de Ninove, mort vers 1300. On a moins de renseignements sur sa vie que sur ses ouvrages; cependant il est certain qu'il remplit les fonctions de pénitencier à la cour des papes Clément IV et Grégoire X, qu'il assista, en 1274, au concile de Lyon, et qu'il fut nommé archevêque de Corinthe, en 1277. Il sut le grec et l'arabe, connaissances rares de son temps, et plus rarement encore réunies, et qui lui servirent à faire des traductions longtemps célèbres, et dont quelques-unes seront toujours d'une grande utilité, puisqu'elles doivent tenir lieu désormais des textes perdus. Voici la liste de ces traductions: *Liber Hippocratis de Prognosticationibus ægritudinum* (ms. du roi, n. 7337); — *Liber Galeni de Virtutibus Alimentorum* (même fonds, n. 6865); — *Liber Ethicorum Aristotelis* (ms du collége de Navarre); — *Simplicii Commentum in libros Aristotelis de Cœlo et Mundo*; Venise, 1540; — *Procli Diadochi Opera varia*, livrés à l'impression par M. Victor Cousin; Paris, 1820, in-8°: trois des traités de Proclus qui font partie de ce recueil n'existent plus en grec. D'autres traductions inédites de Simplicius et d'Ammonius sont encore attribuées à Guillaume de Meerbeke; mais ces attributions ne sont pas certaines. Enfin il a composé ou plutôt compilé un *Traité de Géomancie*, dont ses manuscrits nous offrent deux textes, un latin et un français: ces deux textes sont peut-être du même auteur; il est certain, du moins, qu'ils sont du même temps. B. H.

Jourdain, *Recherches sur les trad. lat. d'Aristote*. — Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, I, 388. — *Hist. Litt. de la France*, XXI. 148.

MEERMAN (*Guillaume*), auteur hollandais, né à Delft, dans la seconde moitié du seizième siècle. Fils d'un bourgmestre, il fit plusieurs campagnes sur mer, et fut associé, en 1612, à une expédition qui avait pour objet de découvrir au nord-ouest de l'Amérique un passage pour aller aux Indes; il périt vraisemblablement dans ces lointains parages, car on n'eut plus de lui aucune nouvelle. L'année même où il quitta son

pays pour n'y plus revenir, il fit paraître, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage écrit en hollandais et intitulé : *Comœdia vetus* ; Delft, 1612, in-4° ; réimprimé par van den Hoven, avec des notes et un glossaire, Amsterdam, 1718, 1732, in-12. C'est un tableau satirique des querelles qui divisaient alors les théologiens de Hollande, surtout les arméniens et les gomaristes ; l'auteur parle avec beaucoup de liberté des réformés, auxquels il reproche « d'avoir conservé trop de choses du papisme ». K.

Kampen (Van), *Gesch. der Nederl. Letteren.* — Chalmot, *Biog. Woordenb.*

MEERMAN (Baron *Gérard*), érudit hollandais, né à Leyde, en 1722, mort à Aix-la-Chapelle, le 15 décembre 1771. Issu d'une ancienne famille, qui avait changé au seizième siècle son nom de *De Vlieger* en celui de Meerman, il étudia les mathématiques et le droit et publia bien jeune encore *Specimen calculi fluxionalis et alia quædam miscellanea* ; Leyde, 1742, in-4° ; et *Specimen animadversionum criticarum in Gaii Institutiones* ; Mantotte, 1743, in-8°, et Paris, 1747, in-8°. Ayant appris qu'il existait à l'étranger plusieurs traités inédits ou oubliés sur des matières juridiques, il entreprit divers voyages pour les récueillir. A son retour (1748), il fut nommé conseiller pensionnaire en second et plus tard premier syndic de la ville de Rotterdam (1753). Les occupations souvent pénibles de sa charge ne l'empêchèrent pas de mettre au jour une série d'ouvrages, fruit d'un travail persévérant et d'une solide érudition. Dès 1751 il commença la publication du *Novus Thesaurus Juris civilis et canonici* (La Haye, 1751-1753, 7 vol. in-fol.), vaste recueil, dont les nombreuses pièces sont énumérées dans la *Bibl. des Auteurs de Droit* de Dupin. Depuis longtemps, il s'occupait de recherches sur l'origine de l'imprimerie. Après avoir donné, en 1765, un programme de l'ouvrage qu'il préparait, il le publia sous ce titre : *Origines Typographicæ* ; La Haye, 1765, 2 t. in-4°. Meerman a établi par une multitude de documents que l'invention des types mobiles en bois revient à Laurent Coster, de Harlem, et que Gutenberg ne fit que la perfectionner en inventant les caractères en métal fondu. Il est intéressant de lire à ce sujet la lettre que Meerman lui-même écrivait à l'historien Jean Wagenaar, le 12 octobre 1757 (*Vie de Wagenaar*, en holl., Amst., 1776. in-8°, p. 108), où il traitait les preuves invoquées par les partisans de Coster de « suppositions toutes gratuites ». Il ne se doutait pas que lui-même irait jusqu'à faire graver dans l'intérêt de cette cause un portrait apocryphe de Coster, qui n'est que la reproduction de celui de Ricard Tapper, par Nicolas de Larmessin, inséré au t. II de la *Biblioliotheca Belgica* de Foppens. Les travaux de Meerman sur la typographie l'avaient conduit à rechercher l'origine du papier fait de chiffons de linge. Afin d'obtenir la solution de ce problème, il ouvrit un concours (*Nova Acta Eruditorum public.* ; Leipzig, sept. 1761), et offrit un prix de 25 ducats à l'auteur d'une réponse satisfaisante. Le prix fut adjugé par l'Académie de Gœttingue à un Espagnol, G. Mayans. La correspondance qui fut échangée sur cette matière fut publiée par J. van Vaassen (*G. Meermanni et doctorum virorum ad eum Epistolæ de chartæ lineæ origine* ; La Haye 1767, in-8°. Meerman était aidé dans ses recherches du secours d'une immense bibliothèque, qu'il accrut vers la fin de sa vie par l'achat de tous les manuscrits qui appartenaient aux jésuites de Paris. Louis XV ayant insisté pour racheter les manuscrits relatifs à l'histoire de France, Meerman céda, et obtint en compensation l'ordre de Saint-Michel. Joseph II l'avait déjà créé baron de l'Empire. En 1766 il s'était démis pour cause de santé de sa charge de pensionnaire de Rotterdam pour accepter l'emploi de conseiller au haut tribunal de la Vénerie, emploi qui le fixait désormais à La Haye. Il a enrichi de quelques notes l'*Anthologia veterum latinorum epigrammatum* de Burman. Il se proposait de publier avec le savant van Wyn un recueil de pièces inédites sous le titre d'*Analecta Belgica* ; il s'occupait en même temps d'un traité en latin sur le règne des Vandales en Afrique, et travaillait à réunir les matériaux d'un complément de ses *Origines typographicæ*, qu'il voulait publier sous le titre d'*Antiquitates Typographicæ Moguntiacæ*, lorsque la mort le surprit. Alph. WILLEMS.

Sax, *Onomasticon*, VII, 42-45. — De Felice, *Encyclopédie*, supplém., VI, 797 ; Yverdon, 1776, in-4°.

MEERMAN (*Jean*, comte), écrivain hollandais, fils unique du précédent, né le 1er novembre 1753, à La Haye, où il est mort, le 19 août 1815. Son père n'épargna rien pour lui donner une solide éducation. A peine âgé de dix ans, l'enfant acheva avec l'aide de son précepteur une traduction du *Mariage forcé* de Molière, imprimée à Rotterdam en 1764. Envoyé à Leipzig, il étudia, sous la direction d'Ernesti, le droit à Gœttingue, et prit à Leyde le titre de docteur. Après avoir visité les principales contrées de l'Europe, il se livra avec ardeur à la culture des lettres ; il publia d'abord le supplément du *Thesaurus Juris civilis et canonici*, La Haye, 1780, in-fol., obtint en 1784 un prix de l'Académie française des Inscriptions pour un mémoire sur cette question : *Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses en 1307 et la ligue des Provinces-Unies en 1579*, La Haye, 1784, in-4°, et mit au jour les premiers volumes de l'*Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains* ; La Haye, 1783-1797, 5 vol. in-8° ; traduit en allemand. En 1785 il épousa Anne Mollerus, veuve d'un écrivain de mérite, A. Perrenot, et connue elle-même par un recueil de poésies (La Haye, 1810-1816, 4 vol. in-8°). Meerman avait la faiblesse de vouloir jouer à tout prix un rôle poli-

tique. Après avoir essayé vainement à plusieurs reprises de devenir représentant de la Frise, il réussit à se faire nommer membre de la régence de Leyde. Attaché au parti aristocratique, il écrivit, en 1793, à l'approche des armées françaises, une virulente brochure contre les principes de la révolution (Leyde, in-8°). Pour ne point assister au triomphe des idées démocratiques, il quitta son pays en 1797, et fit un assez long séjour dans le Nord. Quoiqu'il eût résolu de n'accepter aucune fonction de la république batave, il consentit à faire partie de l'administration départementale de Hollande, et fut un de ceux qui allèrent recevoir aux frontières le roi Louis Bonaparte. Nommé chambellan du prince, puis directeur général des arts et sciences, il s'acquitta avec zèle de cette dernière fonction, et entreprit la publication d'un *Annuaire* (Amst., 1809-1810, 3 tom. in-4°), malheureusement interrompue au bout de trois ans. Lors de la réunion de sa patrie à la France, Meerman devint comte de l'empire, et fut l'un des six sénateurs chargés de représenter la Hollande à Paris. Dans cette nouvelle position, il ne sut garder ni son indépendance ni sa dignité. Dans un poëme en vers hexamètres sur *Montmartre* (Paris, 1812, in-4°, avec une traduction française en prose), il ne craignit pas d'adresser les flatteries les plus serviles à l'empereur Napoléon. Après la chute de l'empire, il revint habiter La Haye. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Meerman : *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*; La Haye, 1787, in-8°; — *Discours sur les meilleurs moyens d'encourager le patriotisme dans une monarchie*; Leyde, 1789, in-8°, (en français) : réponse à une question proposée par l'Académie de Châlons; — *Relations sur les monarchies de Prusse, d'Autriche et de Sicile*; La Haye, 1793-1794, 4 vol. in-8°; — *H. Grotii Parallelon Rerum publicarum libri III*, etc.; Harlem, 1801-1803, 4 vol. in-8°, avec le texte hollandais; — *Relations sur le nord et le nord-est de l'Europe*; La Haye, 1804-1806, 6 vol. in-8°; — *H. Grotii Epistolæ ineditæ, ex museo Meermaniano*; Harlem, 1806, in-8°; — *Lettre à Siegenbeek sur le redoublement des voyelles dans la langue hollandaise*; La Haye, 1806, in-8°; — *Des preuves de la sagesse divine fournies par l'histoire*; La Haye, 1806, in-8°; — *Discours prononcés aux synodes des réformés de la Hollande méridionale*; La Haye, 1806, in-8°; — *Parallèle de Josué, Antonin le Pieux et Henri IV*; La Haye, 1807, in-8°; — *Discours sur le premier voyage de Pierre le Grand, principalement en Hollande*; Paris, 1812, in-8° (en français); — une traduction en hexamètres hollandais de *La Messiade* de Klopstock; La Haye, 1803-1815, 4 vol. in-4°, avec 20 planches et les portraits du poëte et du traducteur. Alphonse WILLEMS.

Te Water, *Vie de Merman*; Leyde, 1816, in-8° (en hollandais). — Cras, *Elogium Johannis Meerman*; Amst., 1817, in-8°, trad. par Krafft dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, février, 1818.

MEERT (*Pierre*), peintre belge, né à Bruxelles, en 1619. On ne sait rien de sa vie; mais il a écrit dans sa ville natale plusieurs grands tableaux représentant les magistrats et les chefs des confréries en exercice de son temps. Cornille de Bie égale Pierre Meert à van Dyck. A. DE L.

Cornille de Bie, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 149. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. I, p. 67.

MEERVELDT (*Maximilien*, comte DE), général autrichien, né en 1766, en Westphalie, mort à Londres, le 5 juillet 1814. Entré en 1772 dans un régiment de dragons de l'armée autrichienne, il se distingua dans les campagnes de Turquie et des Pays-Bas. Aide de camp du prince de Cobourg en 1793, il prit part à la guerre contre la république française. Le courage et l'habileté qu'il montra dans les batailles de Neerwinde, de Famars, de Landrecies et de Tournay lui valurent en 1794 la nomination au grade de colonel d'état-major. Appelé peu de temps après au commandement d'un régiment de chevau-légers, il contribua beaucoup à la victoire remportée à Wetzlar (1796). L'année d'après il fut l'un des négociateurs du traité de Campo-Formio. Après avoir de 1797 à 1799 occupé auprès de la diète l'office d'envoyé impérial, il fut, à la reprise des hostilités contre la France, chargé de commander une division sous Kray. Nommé en 1800 feld-maréchal-lieutenant pour sa belle conduite à Offenbourg et à Schwabmünchen, il agit cinq ans après contre les Français en Bavière, en Styrie et en Hongrie. Après la paix, il fut envoyé comme ambassadeur auprès de la cour de Russie. En 1808 il eut pour mission de couvrir la Galicie et la Bukowine contre les attaques des armées de Napoléon, et fut ensuite nommé gouverneur de Theresienstadt. Il reçut en 1813 le commandement du deuxième corps de l'armée autrichienne. Fait prisonnier le premier jour de la bataille de Leipzig, il fut conduit auprès de Napoléon, qui le renvoya chargé de faire à l'empereur François des propositions de paix (1). En janvier 1814 il fut nommé ambassadeur à Londres, où il mourut, ayant acquis la réputation méritée de savoir aussi bien conduire les opérations stratégiques que les négociations diplomatiques. O.

Œstreichische National-Encyclopædie.

MEETKERCKE (2) (*Adolphe* VAN), antiquaire et philologue belge, né à Bruges, en 1528, mort à Londres, le 4 novembre 1591. Il prit parti pour les États soulevés contre Philippe II, remplit divers emplois importants, entre autres celui de président du conseil de Flandre, et s'acquitta d'une manière distinguée de missions près de plusieurs princes d'Allemagne. Il fut aussi

(1) Sur la conversation tenue à ce sujet entre Napoléon et Meerveldt, consultez le *Manuscrit de 1813* du baron Fain.

(2) Telle est la véritable forme de ce nom flamand, qui est celui d'un village situé près de Bruges.

envoyé, en 1579, au congrès de Cologne, pour traiter de la paix. Suivant Aubert Lemire, Van Meetkercke, alors ambassadeur en Angleterre, aurait déclaré, dans ses derniers moments, que l'Église romaine était la seule véritable ; mais Teissier, s'appuyant sur des témoignages qui semblent décisifs, dément ce fait, que le jésuite Feller a néanmoins répété dans son *Dictionnaire historique*. Van Meetkercke, l'un des meilleurs hellénistes de son temps, était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. On a de lui : *De Veteri et Recta Pronunciatione Linguæ Græcæ*; Bruges et Anvers, 1576, in-8° : rare, mais inséré par Havercamp dans le *Sylloge Scriptorum qui de linguæ græcæ vera et recta pronunciatione commentarios reliquerunt*; Leyde, 1736, in-8° ; — *Kalendarium perpetuum, sive ephemeris syllabica dierum festorum Ecclesiæ Romanæ*; Bruges, 1576, à la suite du premier des deux ouvrages précédents; — *Theocriti Epigrammata, carmine latino reddita* : imprimé à la suite du livre de Jean Posthius intitulé : *Parerga poetica*, etc.; Wurtzbourg, 1580, in-12. Il a mis en jour comme éditeur : *Moschi et Bionis Idyllia varie dispersa in unum fascem*; Bruges, 1565, in-4° : ces poésies, anciennement confondues avec celles de Théocrite, en étaient séparées pour la première fois. Il a donné avec François Brugensis un *Abrégé de la Grammaire de Despautère*; Anvers, 1571, in-8°, sans noms d'auteurs. Enfin, il a eu part aux ouvrages suivants d'Hubert Goltzius : *Icones Imperatorum romanorum*, etc.; — *Fasti Magistratuum et triumphorum*, etc.; — *Sicilia et Magna Græcia*, etc. De Thou (*Hist.*, lib. XVIII, n° 25) et Valère André attribuent à Van Meetkercke le *Recueil de la négociation de la paix traistée à Cologne*, etc., Anvers, C. Plantin, 1580, in-8°, que Bayle attribue à Théodore Koornhert. Mais, suivant Paquot, l'auteur de ce travail serait Aggée Albada, l'un des ambassadeurs réunis au congrès de Cologne. E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Teissier, *Éloges des Hommes illustres*, IV, 168. — A. Lemire, *Elogia illustrium Belgii Scriptorum*. — Sweerts, *Athenæ Belgicæ*, p. 92.

MÉGABYZE ou MÉGABAZE, Μεγάβυζος ou Μεγάβαζος (1), seigneur perse, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il fut un des sept nobles perses qui formèrent une conspiration contre Smerdis le Mage, en 521 avant J.-C. Dans la fameuse discussion qui d'après Hérodote suivit le meurtre de Smerdis, Mégabyse se prononça pour le gouvernement oligarchique. Darius, qui avait en lui la plus grande confiance, le laissa en Europe avec une armée au retour de l'expédition de Scythie, en 506. Megabyse subjugua Périnthe et les autres villes situées sur l'Hellespont le long de la frontière de Thrace. Il transporta en Phrygie les Péoniens qui habitaient aux bords du Strymon, et fit demander à Amyntas la terre et l'eau comme gages de soumission à Darius (sur les incidents qui suivirent cette demande, voy. ALEXANDRE Ier). A son retour à Sardes, il engagea Darius à rappeler Histiée de Milet. Il fut le père de Zopyre, célèbre par son dévouement lors de la révolte de Babylone. Z.

Hérodote, III, 70, 81 ; IV, 143, 144 ; V, 1-18.

MÉGABYSE, fils de Zopyre et petit-fils du précédent, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des lieutenants de Xerxès dans l'invasion de la Grèce, en 480. Il commandait l'armée que Cimon défit sur l'Eurymédon, en 466. Quand les Athéniens firent leur expédition contre l'Égypte, Mégabyse fut envoyé contre eux avec une grande armée. Il les chassa de Memphis, et les força de s'enfermer dans l'île de Prosopitis, dont il s'empara après un siége de dix-huit mois, en 457. Ctésias nous apprend qu'il épousa Amytis, fille de Xerxès, et lui attribue le trait de dévouement qu'Hérodote rapporte de Zopyre. Il eut deux fils, Zopyre et Artyphius.

On cite encore deux personnages du même nom : MÉGABYSE un des commandants de la flotte de Xerxès (Hérodote, VII, 97); et Mégabyse qu'Artaxerxès envoya à Lacédémone pour engager les Spartiates à envahir l'Attique, lorsque les Athéniens entreprirent une expédition dans l'Égypte, alors soulevée contre les Perses (Thucydide, I, 109). Y.

Hérodote, III, 160, 160; VII, 82. — Diodore, XI, 74; XII, 3. — Ctésias, *Persica*, 27, 30, 33-40.

MÉGASTHÈNE (Μεγασθένης), historien et géographe grec, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Il était le secrétaire de Séleucus Nicator, qui l'envoya en mission auprès de Sandracottus (Chandragupta), roi des Prasiens, dont la capitale était Palibothra (Pâtalipoutra), ville située probablement au confluent du Gange et du Sone, dans le voisinage de la moderne Patna. Nous ne savons rien de l'histoire personnelle de Mégasthène, sinon qu'il vivait auprès de Sibyrtius, satrape d'Arachosie et de Gédrosie en 323. On ignore s'il suivit Alexandre dans l'expédition de l'Inde, et la date de sa mission à Palibothra est incertaine. Clinton la place un peu avant 302, c'est-à-dire vers le temps où Seleucus conclut une alliance avec Sandracottus; mais il n'est point dit que Mégasthène négocia cette alliance, et comme il fit une assez longue résidence à la cour du monarque, il est plus vraisemblable de placer son voyage à une époque un peu postérieure, mais cependant avant 288, date de la mort de Sandracottus. Les fragments, assez nombreux, qui nous restent de son ouvrage contiennent des détails sur les parties de l'Inde qu'il visita. Il entra dans cette contrée par le Pentapotamie (Pendjab), et suivit la grande route qui

(1) Ces deux noms alternent dans Hérodote, Ctésias et d'autres écrivains, de telle sorte qu'il est probable que ce sont deux formes différentes du même nom. Cette particularité philologique a été discutée par Huber et Poppo, *Ad Thucydid.* (I, 109); Hemsterhuis, *Ad Lucian. Tim.*, 30; Perizonius, *Ad Ælian. Var. Hist.*, II, 2; Dorville, *Ad Charit.* (pp. 446-447, 2e édit.).

menait de ce district à Palibothra. Il semble qu'il ne visita pas d'autres régions de l'Inde. D'après une phrase d'Arrien (« Mégasthène dit qu'il se rendit plusieurs fois auprès de Sandracottus »), des critiques ont conclu que Mégasthène avait fait plusieurs fois le voyage de Palibothra; mais il n'est partout ailleurs question que d'un seul voyage, et la phrase d'Arrien paraît signifier simplement que Mégasthène se rendit plusieurs fois à la résidence de Sandracottus, ou qu'il eut plusieurs entrevues avec lui.

L'ouvrage de Mégasthène était intitulé *Indica* (τὰ Ἰνδικά). M. Schwanbeck, qui a fait une étude spéciale des *fragments* qui nous en restent, pense qu'il se divisait en quatre livres, comprenant : 1° la géographie et la topographie de l'Inde; 2° les mœurs des Indiens; 3° les tribus ou castes; 4° la religion et l'histoire des Indiens. M. C. Müller, éditeur plus récent des *fragments* de Mégasthène, conjecture au contraire que l'ordre adopté par le géographe grec est exactement représenté dans la description des Indes de Diodore de Sicile. Diodore, quoiqu'il ne cite nulle part Mégasthène, l'a évidemment copié, et sa description peut même être considérée comme un abrégé des *Indica*. Il indique d'abord les frontières, la forme et la grandeur de l'Inde; il parle ensuite des montagnes et des plaines, de la fertilité du sol, de la multiplicité des animaux, de la force, de l'embonpoint, de l'intelligence des habitants, qualités qu'il attribue à la pureté des eaux et de l'air, des mines, des céréales et autres végétaux comestibles. Puis vient une liste des grands cours d'eau, après laquelle l'auteur passe aux habitants. Il prétend qu'ils menèrent d'abord une vie grossière, mais qu'ils furent civilisés par Bacchus et Hercule (1). Ces indications historiques sont suivies de l'énumération des sept tribus indiennes, d'une courte digression sur les éléphants, et de quelques détails sur des magistrats particulièrement chargés de recevoir les étrangers. Les *Indica* étaient écrits dans le dialecte attique, et non pas en ionien, comme l'ont prétendu des critiques modernes.

Le degré de confiance que mérite Mégasthène était un point discuté chez les anciens, qui, tout en le copiant pour tout ce qui concernait les Indiens, l'accusent souvent de raconter des fables. C'était l'avis du plus grand des géographes grecs, Ératosthène, suivi en cela par Strabon et Pline. Comme les *Indica* sont perdus, il est impossible de vérifier si ces reproches sont entièrement fondés. Les fragments qui subsistent de cet ouvrage nous en donnent plutôt une idée favorable. Mégasthène s'y montre voyageur curieux et intelligent, qui ne ment ni ne se trompe sur les choses qu'il voit de ses yeux, mais qui rapporte trop facilement sur la foi d'autrui des faits déguisés et défigurés par la crédulité populaire, ou des contes de pure invention. Il faut donc, dans ses récits, faire la part des légendes et des fictions; mais des fables, quand elles sont fidèlement rapportées, ne sont pas méprisables, et peuvent mettre sur la trace de la vérité. L'autre part des *Indica*, celle de l'observation personnelle et véridique, est encore précieuse aujourd'hui, après les sources nouvelles d'information qu'a ouvertes l'étude du sanscrit; chez les anciens elle marque le plus haut degré de connaissance auquel les Grecs et les Romains parvinrent en ce qui touche l'Inde antique. Les *fragments* de Mégasthène ont été recueillis avec beaucoup de soin par Schwanbeck (*Megasthenis Indica. Fragmenta collegit, commentationem et indices addidit E. A. Schwanbeck*); Bonn, 1846, in-8°. M. C. Müller les a insérés avec des additions et une traduction latine dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum* (édit. A.-F. Didot), t. II, p. 397. L. J.

Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I. — Arrien, *Anal.*, V, 6; *Indica*, V. — Strabon, II, p. 70; XV, p. 702. — Pline, *Hist. Nat.*, VI, 17. — Solinus, *Polyhistor.*, c. 60. — Schwanbeck et Müller, *Préfaces de leurs éditions*.

MEGANCK (*François-Dominique*), controversiste hollandais, né vers 1683, à Menin, mort le 12 octobre 1775, à Leyde. Il fit ses études à Louvain, adhéra de bonne heure aux principes des jansénistes, et passa en 1713 en Hollande pour se dévouer plus activement à une cause qu'il soutint à la fois par ses démarches et par ses écrits. Il exerça les fonctions pastorales sous l'autorité des archevêques d'Utrecht, assista au concile tenu en 1763 dans cette ville, et y fut jusqu'en 1771 doyen du chapitre. Ses principaux écrits sont : *Réfutation abrégée du* Traité du Schisme; 1718, in-12, et Paris, 1791, in-8°; — *Défense des contrats de rente rachetables des deux côtés*; 1730, in-4°; avec une *Suite* qui parut en 1731 : il se prononce pour le prêt à intérêt, matière qui excitait alors de vives discussions parmi les appelants; — *Lettre sur la Primauté de saint Pierre et de ses successeurs*; 1763, 1772, in-12, où il admet, seulement en théorie, la suprématie du pape comme étant d'institution divine. K.

Dict. des Hérésies, II, 684.

MÈGE (*Antoine-Joseph*), bénédictin français, né à Clermont en Auvergne, en 1625, mort à Paris, le 15 avril 1691. Chargé d'abord de l'enseignement des novices, ensuite du gouvernement du monastère de Rethel, il se retira vers la fin de sa vie à Saint-Germain-des-Prés. On a de lui : *De l'origine, de l'excellence et des avantages de la Virginité*, trad. de saint Ambroise; Paris, 1655, in-12; — *La Morale chrétienne fondée sur l'Écriture*, traduction du livre de Jonas d'Orléans : *De Institutione laicali*; Paris, 1661, in-12; — *S. Gertrudis Insinuationum divinæ pietatis Exercitia*; Paris,

(1) Suivant l'habitude des Grecs, Mégasthène identifie ici (en supposant que Diodore en ait rendu exactement la pensée) les divinités étrangères avec celles de son propre pays; mais à la manière dont il les qualifie, il est facile de reconnaître dans son Bacchus et son Hercule le Siva et le Crichna du panthéon indien.

1664, in-12; — *Le Psautier royal*, traduction des *Psaumes* d'Antoine, roi de Portugal; Paris, 1671, in-8°; — *Vie et Révélation de sainte Gertrude*; Paris, 1671, in-8°; — *Explication ou Paraphrase des Psaumes de David*; Paris, 1675, in-4°; — *Commentaire sur la règle de Saint-Benoît*; Paris, 1687, in-4°; — *Dissertation où l'on explique l'origine, l'excellence et les avantages de l'état de virginité*; Paris, 1689, in-12; — *La Vie de saint Grégoire le Grand*; Paris, 1690, in-4°. Il a laissé en manuscrit à Saint-Germain-des-Prés : *Annales Congregat. S.-Mauri, a* 1610 *ad* 1653, en 7 vol. in-fol. B. H.

Hist. Littér. de la Congrég. de Saint-Maur, p. 1[illegible].

* **MÈGE** (*Alexandre-Louis-Charles-André* DU), archéologue français, né à La Haye, vers 1790. Après avoir servi comme ingénieur militaire, il se retira à Toulouse, où il s'occupa surtout de travaux archéologiques; il consacra un grand nombre d'années et une partie de sa fortune à des recherches sur les antiquités des contrées pyrénéennes. Il fut nommé directeur du musée de Toulouse, et devint l'un des membres les plus actifs de la société archéologique du midi de la France. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la Société des Antiquaires de France l'ont admis au nombre de leurs correspondants (1). Les principaux ouvrages de M. du Mège sont : *Monuments religieux des Volcæ-Tectosages, des Garumni et des Convenæ*; Toulouse, 1814, in-8o; — (avec Lamothe-Langon), *Biographie Toulousaine*; Toulouse, 1825, 2 vol. in-8°; — *Statistique générale des départements des Pyrénées ou des provinces de Guienne et de Languedoc*; Toulouse, 1828-1830, 2 vol. in-8°; — *Notice sur le Musée des Antiques de Toulouse*; 1828, in-8°; — *Voyage littéraire et archéologique dans le département de Tarn-et-Garonne*; Toulouse, 1828, in-8o; — *Le Cloître de Saint-Etienne, à Toulouse*; 1836, in-8°; — *Saint Papoul*; 1836, in-8o; — *Histoire des Institutions religieuses, politiques, judiciaires et littéraires de Toulouse*; Toulouse, 1848, 4 vol. in-8°, avec fig. et cartes; — *Archéologie Pyrénéenne; antiquités religieuses, historiques, militaires, domestiques et sépulturales d'une partie de la Narbonnaise et de l'Aquitaine*; Toulouse, 1858-1859, t. Ier, en 2 part., in-8°. L'auteur avait depuis longtemps donné le prospectus de cet ouvrage, qui doit avoir 5 vol. in-8o de texte et 2 vol. de planches; une 1re partie avait été couronnée en 1830 par l'Académie des Inscriptions. M. du Mège a publié une édition avec notes de l'*Histoire générale du Languedoc* par dom Vic et dom Vaissette; Toulouse, 1838 et suiv., 10 vol. gr. in-8°. Il a présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres diverses dissertations, dont une partie est restée manuscrite. Enfin, il a mis en ordre les *Mémoires du général Dugua*, et publié un *Guide des Pyrénées*. GUYOT DE FÈRE.

Statist. des Gens de Lettres. — Mémoires de la Société Archéol. du midi de la France, janvier 18[illegible]. — *Journal des Beaux-Arts*, 18[illegible]. — *Littér. fr. contemp. — Docum. partic.*

MÉGERDITCH, prélat et poëte arménien, né vers 1400, au bourg de Borh, près de Paghasch ou Bitlis, non loin du lac de Wan, mort à Amid, dans la Mésopotamie, en 1470. En 1430 il fut nommé évêque d'Amid par le patriarche Constantin V. Vaghetsi, qui, étant lui-même littérateur distingué, sut apprécier les talents poétiques et artistiques de Mégerditch, appelé *Naghasch*, ou *le Peintre*. Profitant de la protection de Hamzah et Djihanguir, souverains des Ak-Koïounlou, ou Turcomans du Mouton-Blanc, l'évêque d'Amid occupa ce siége pendant près de quarante ans, allégeant les charges des chrétiens, agrandissant son diocèse, et réparant les églises et les cathédrales. Chassé par Chah-Rokh, fils de Tamerlan, en 1443, Mégerditch passa quatre ans en Crimée, où il orna de ses peintures les églises arméniennes. Étant de retour, en 1447, à Amid, il put dès lors gouverner paisiblement son diocèse, jusqu'à sa mort, arrivée en 1470. Mégerditch a laissé de nombreux ouvrages poétiques, traitant pour la plupart de sujets religieux, et dont quelques-uns se trouvent dans les manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale de Paris, sous le numéro 130. Ch. RUMELIN.

Indjidji, *Archéologie arménienne*. — Soukias Somal, *Quaddro della Letteratura Armeniana*. — Saint-Martin, *Mémoires historiques relatifs à l'Arménie*.

MÉGERLE (*Ulric*). *Voy.* ABRAHAM A S. CLARA.

MEGERLIN (*Pierre*), mathématicien et astronome allemand, né le 25 février, à Kempten,

(1) Les travaux de M. du Mège attestent son zèle et ses connaissances; néanmoins sa science a été quelquefois mise en défaut; elle l'a été surtout dans une circonstance assez singulière. Des découvertes d'antiquités gallo-romaines, faites à Nérac, avaient fixé l'attention; un peintre nommé Crétin, voyant l'enthousiasme des archéologues, imagina de composer un bas-relief représentant le *Triomphe de Tetricus*, et sut y donner une telle apparence de vétusté, que les membres de la Société Archéologique de Toulouse votèrent par acclamation les fonds nécessaires pour en faire l'acquisition. Des dissertations sont rédigées; les inscriptions sont interprétées, surtout par M. du Mège. Le bruit qui se fait éveille l'attention de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui envoie à ce savant une médaille d'or, tandis que la Société Archéologique en décerne une d'argent au peintre Crétin. MM. Mérimée et Vitet, inspecteurs des monuments historiques, s'étaient rangés eux-mêmes au nombre des admirateurs. M. Hase seul, sans quitter Paris, s'avisa de jeter des doutes sur l'authenticité du monument, et M. Silvestre de Sacy n'hésita pas à appuyer fortement cette opinion. Une discussion s'engagea sur tous les points. Enfin, le peintre Crétin fut traduit en police correctionnelle. On doutait encore, lorsqu'il avoua sa supercherie; il fit même remarquer que l'inscription M. T. C. N. D. P. qu'on s'était efforcé d'expliquer, signifiait *Maximilien-Théodore Crétin, natif de Paris*. Il fut acquitté par le tribunal de Nérac et par la cour royale d'Agen, qui réservèrent néanmoins la question d'art. « De ce bruit, dit le compte-rendu des travaux de la Société Archéologique, pour l'année 18[illegible], il nous est resté le mémoire de notre collègue M. du Mège, couronné par l'Institut, et la lettre si remarquable écrite par notre président à M. Mérimée, inspecteur des monuments historiques. »

mort à Bâle, le 26 octobre 1686. Après avoir étudié à Tubingue le droit et les mathématiques, il s'établit à Bâle, en 1651, et y donna des consultations de droit; en 1674 il fut appelé à la chaire de mathématiques. Plusieurs personnages haut placés, Guillaume III entre autres, le chargèrent de faire leurs horoscopes. On a de lui : *Systema Mundi Copernicanum*; Amsterdam, 1652, in-4°; — *Theses mathematicæ*; Bâle, 1661; — *Astrologicæ Conjecturæ de Cometis*; Bâle, 1665; — *Systema Mundi Copernicanum, argumentis invictis demonstratum et theologiæ conciliatum*; Amsterdam, 1682, in-8°; — *Theatrum divini Regiminis, a condito usque ad nostrum seculum in tabella mathematico-historica*; Bâle, 1683, in-4°; — des observations sur les comètes de 1661, 1664 et 1680. O.

Athenæ Rauricæ. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*.

MEGERLIN (*David-Frédéric*), orientaliste allemand, né à Stuttgard, au commencement du dix-huitième siècle, mort à Francfort, en août 1778. Après avoir été professeur au gymnase de Montbelliard, il devint pasteur à Laubach; en 1769 il s'établit à Francfort comme simple particulier. On a de lui : *De scriptis et collegiis orientalibus; item Observationes critico-theologicæ*; Tubingue, 1729, in-4°; — *Hexas orientalium collegiorum philologicorum*; ibid., 1729, in-4°; — *De Bibliis latinis Moguntiæ primo impressis*, années 1450 et 1462; ibid., 1750, in-4°; — *Sammlung merkwürdiger Rabbinerzeugnisse* (Recueil de témoignages mémorables des rabbins); ibid., 1754, 2 parties, in-8°; — *Geheime Zeugnisse für die Wahrheit der christlichen Religion aus vier und zwanzig seltenen jüdischen Amuletten gezogen*) Témoignages secrets en faveur de la religion chrétienne tirés de vingt-quatre rares amulettes juifs); Francfort et Leipzig, 1756, in-4°; — *Die Türkische Bibel oder des Korans allererste teutsche Übersetzung* (La Bible des Turcs, ou première traduction allemande du Coran); Francfort, 1772, in-8°. O.

Meusel, *Lexikon*. — Lizelius, *Historia Poetarum*.

MEGGENHOFEN (*Ferdinand*, baron DE), illuminé allemand, né à Burghausen, en 1761, mort le 26 octobre 1790. Après avoir étudié le droit à Ingolstadt, il fut nommé auditeur militaire d'un régiment bavarois. Adepte fervent de Weisshaupt, il fut arrêté en 1785, lors des mesures sévères prises contre les illuminés par le gouvernement de Bavière. Relâché après avoir été détenu pendant un mois dans un couvent, il alla rejoindre Weisshaupt à Mayence. Six mois après, il se rendit à Vienne, où il fit la connaissance du baron de Born, qui lui procura en 1787 l'emploi de commissaire des écoles à Ried. Trois ans après il se noya, par accident, dans l'Inn. On a de lui : *Geschichte und Apologie des Freyherrn von Meggenhofen* (Histoire et apologie du baron de Meggenhofen); 1786, in-8°. O.

Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1790).

MEGGOT (*John*), fameux monomane anglais, né vers 1714, à Londres, mort le 26 novembre 1789. L'avarice était un vice héréditaire dans sa famille : il hérita de son père, riche brasseur, une fortune de plus de six millions, et sa mère se laissa mourir de faim, par économie. Il fut élevé à l'école de Westminster et à Genève, et se fit remarquer dans le monde par son élégance et par l'affabilité de ses manières; il jouait gros jeu, perdait sans humeur des sommes considérables, et ne réclamait jamais ce qui lui était dû. Il avait plus de quarante ans lorsque son oncle sir Harvey Elwes lui laissa tous ses biens, qui s'élevaient à six millions de francs, à la condition de porter désormais le nom d'Elwes. Cet oncle était un avare fieffé, qui vivait misérablement, dans une chaumière; son neveu allait le voir de temps à autre, et pour ne pas l'affliger il ne se présentait devant lui qu'en haillons. Cependant, fidèle à l'impulsion du sang, John quitta ses habitudes de dissipation; son avarice prit plus d'âpreté avec l'âge, et sa dépense diminua en proportion de l'accroissement de ses richesses. En voyage il n'entrait jamais dans une auberge et ne se servait d'aucune voiture; ses provisions étaient deux ou trois œufs durs et quelques croûtes de pain; il n'allumait point de feu. Il portait le même habit jusqu'à ce qu'il tombât en lambeaux, et ayant un jour ramassé une vieille perruque, il en fit usage quoiqu'elle ne lui couvrît que la moitié de la tête. Sa plus grande crainte était de tomber dans l'indigence : il mangeait souvent de la viande pourrie, et on le vit faire un repas du reste d'une poule d'eau qu'un rat avait tirée de la rivière. Pendant la moisson il glanait le blé de ses propres fermiers. Il se passait de draps et de linge, et défendait qu'on nettoyât ses souliers. Propriétaire d'une centaine de maisons dans Londres, il n'occupait lui-même que celle qui se trouvait vide, et en décampait aussitôt qu'un locataire se présentait. John Elwes n'était pourtant pas dépourvu de bonnes qualités : il rendait volontiers service, et fut souvent dupe de sa confiance dans le principe qu'il avait adopté « qu'il est impossible de demander de l'argent à un *gentleman* ». Élu, sans aucune brigue, membre du parlement pour le Berkshire (1774), il y siégea pendant douze ans, et se distingua par l'indépendance de ses opinions. K.

Life of John Elwes; Lond., in-18.

MEGISER (*Jérôme*), historien et philologue allemand, né à Stuttgard, au milieu du seizième siècle, mort à Linz, vers 1618. Après avoir fait ses études sous la direction du célèbre Frischlin, il fut nommé, en 1593, recteur du gymnase de Klagenfurth. Appelé dix ans après à Leipzig comme historiographe des électeurs de Saxe, il alla en 1605 organiser l'école de Géra; devenu en 1612 historiographe des États d'Autriche, il alla se fixer à Linz. On a de lui : *Ein Tractat von allen Ritterorden* (Traité de tous les Ordres de Chevalerie); Francfort, 1593, in-4°, avec fig.;

— *Dictionarium quatuor linguarum, Germanicæ, Latinæ, Illyricæ et Italicæ*; Grätz, 1596, in-8°; — *Iconologia Cæsarum*; Linz, 1600 et 1616, in-8°; — *Anthologia Græco-Latina*; Francfort, 1602, in-8°; — *Venediger Herrlichkeit* (Splendeurs de Venise); Francfort, 1602, et Leipzig, 1610, in-8° : description de Venise, exposé de sa constitution politique, et histoire sommaire de cette ville; — *Icones et Vitæ Paparum*; Francfort, 1602, in-8°; — *Thesaurus Polyglottus, sive dictionarium multilingue ex quadraginta circiter linguis constans*; Francfort, 1603, in-8°; — *Specimen quinquaginta Linguarum et dialectorum*; Francfort, 1603, in-8° : traduction du *Pater*, de l'*Ave* et de quelques passages de la Bible; — *Paræmiologia polyglottus*; Leipzig, 1605, in-8°; — *Deliciæ Neapolitanæ*; Leipzig, 1606, in-8°; description de Naples, qui contient des inscriptions trouvées dans cette ville; — *Propugnaculum Europæ*; Leipzig, 1606 et 1610, in-8°; Description de l'île de Malte; — *Catechismus polyglottus*; Géra, 1607; — *Hodœporicon Indiæ orientalis*; Leipzig, 1608-1610, in-8°; traduction allemande des voyages de Louis de Barthema et de Marco-Polo; — *Tabulæ Genealogicæ*; Géra, 1609, in-fol.; — *Beschreibung der Insel Madagascar* (Description de l'île de Madagascar); Leipzig, 1609, in-8°; — *Institutiones Linguæ Turcicæ*; Leipzig, 1612, in-8°; — *Deliciæ Ordinum equestrium, in specie de ordine S. Joannis Melitensis*; Leipzig, 1612 et 1617, in-8°, avec fig.; — *Annales Carinthiæ*; Leipzig, 2 vol. in-fol.; — *Theatrum Cæsarum historico-poeticum*; Linz, 1616, in-8°. O.

Witte, *Diarium Biographicum*. — Ludovici, *Schul-Historie*. — Hauptmann, *Nachrichten von den Lehrern des Gymnasiums zu Gera*. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — Hormayr, *Archiv* (année 1830).

MEGLIO (*Jacopo* COPPI, dit DEL), peintre de l'école florentine, né en 1523, à Peretola (Toscane), mort en 1591. Lanzi croit qu'il fut élève de Michele Ghirlandajo; mais il est probable qu'il reçut aussi les leçons de Vasari, dont il fut un des meilleurs aides dans les travaux du *Palazzo Vecchio*, et dont il imita malheureusement le coloris. Ce fut sous la direction de Vasari qu'il peignit pour cet édifice deux tableaux aujourd'hui à la Galerie des Uffizi, l'*Invention de la poudre par le moine Schwarts* et *La Femme de Darius devant Alexandre*. Il a laissé à Florence un assez grand nombre de peintures dans les églises; l'*Ecce homo*, quoique fort critiqué par Borghini et Lanzi, n'est cependant pas sans mérite; dans le *Triomphe de Jésus-Christ*, il a su grouper habilement ses nombreux personnages; dans *La Descente du Saint-Esprit*, on remarque un chœur d'anges des plus gracieux. A Rome, del Meglio a peint à fresque la tribune de Saint-Pierre-ès-liens, où il a représenté des traits de la vie de saint Pierre. Le chef-d'œuvre de ce maître est le *Crucifiement*, qui date de 1579 et que l'on admire à San-Salvator de Bologne. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Borghini, *Il Riposo*. — Lanzi, *Storia*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

MÉHÉE DE LA TOUCHE (*Jean-Claude-Hippolyte*), littérateur français, né à Meaux, vers 1760, mort en 1826, à Paris. Son père était chirurgien (1). Méhée fit ses études au collége Mazarin, à Paris. Lancé de bonne heure dans la dissipation, il se mit aux gages de la police. A l'époque de la révolution, on lui confia des missions secrètes en Pologne et en Russie. Chassé de Saint-Pétersbourg, il revint en France en 1792. Il avait pris le titre de *chevalier de La Touche*, et se fit remarquer dans les mouvements insurrectionnels de cette époque. Nommé secrétaire greffier adjoint de la commune de Paris, à laquelle la journée du 10 août transporta en quelque sorte le pouvoir, Méhée eut à mettre sa signature sur des arrêtés qui devinrent comme le signal du massacre des prisons, et après les massacres il signa avec Tallien les bons de payement aux exécuteurs de ces sanglantes hécatombes. Il quitta bientôt sa place, et en 1793 fut poursuivi comme dantoniste et disparut de la scène politique. Après le 9 thermidor, il se fit remarquer parmi les réactionnaires, et publia sous le pseudonyme de *Felhémési*, anagramme de *Méhée fils*, plusieurs brochures contre les jacobins, comme *La Queue de Robespierre*; *Rendez-moi ma queue*; *Lettres de Sartine à Thuriot*; *Défends ta queue!* etc. La police de l'époque fit saisir plusieurs de ces brochures, dont la tendance semblait annoncer un agent de la politique anglaise ou de la faction des émigrés. Il se trouva compromis dans la conspiration de Babeuf, refusa de défendre Drouet, qui l'en avait prié, et prit la fuite. A la suite du 18 fructidor, il rédigea avec Réal le *Journal des Patriotes de* 1789. Au 30 prairial, il reparut et fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre, puis chef de la deuxième division politique au ministère des relations extérieures. Harcelé par les journaux, qui ne cessaient de lui rappeler les souvenirs des journées de septembre 1792, il donna sa démission, et attaqua un de ses diffamateurs devant la justice : le tribunal criminel se déclara incompétent. Méhée en prit son parti, et accepta la place de secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle, puis celle de chef des bureaux des travaux, secours et instruction publique du département de la Seine, et enfin, par l'entremise de Bernadotte, celle de secrétaire général des armées. Le 18 brumaire lui enleva son crédit et ses places, et il se mit à rédiger le *Journal des Hommes libres*, où il professait les doctrines de 1793. Un décret

(1) *Jean* MÉHÉE DE LA TOUCHE, après avoir été chirurgien major et chirurgien en chef de divers hôpitaux militaires de France, devint professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce. On lui doit un *Traité des Lésions à la Tête par contre-coup*; Meaux, 1773, in-12, et un *Traité des Plaies d'armes à feu, dans lequel on démontre l'inutilité de l'amputation des membres*; Paris, 1799, in-8°.

des consuls, qui le qualifiait de septembriseur, ordonna la suspension de son journal et l'arrestation de sa personne. Exilé à Dijon, puis déporté à l'île d'Oleron, il parvint à s'échapper en 1803 ; il se réfugia dans l'île de Guernesey, et se fit envoyer à Londres. Il ne put arriver d'abord jusqu'aux ministres ; mais il se lia avec des émigrés qui, croyant trouver en lui un agent utile, le recommandèrent aux ministres anglais ; ceux-ci l'adressèrent à un de leurs agents à Munich, nommé Drake, qui lui fit d'importantes communications et lui remit de l'argent pour revenir à Paris. Méhée arriva dans cette capitale en février 1804 ; il se dévoila aux ministres des relations extérieures et de la police, et continua sa correspondance avec Drake, duperie qui dura quelque temps, au profit de Méhée ; car le premier consul l'avait autorisé à garder les sommes que l'agent anglais lui envoyait. La découverte de la conspiration de Georges Cadoudal mit fin à cette exploitation. Méhée révéla sa duplicité dans une brochure qu'il désavoua depuis, et intitulée : *Alliance des jacobins de France avec le ministère anglais* (Paris, 1804, in-8°). Il retomba dans la gêne et dans l'oubli ; mais en 1814 il fit paraître sous son nom une *Lettre à M. l'abbé Montesquiou* et une *Dénonciation au roi des actes par lesquels les ministres de Sa Majesté ont violé la constitution* (Paris, in-8°). L'épithète de *septembriseur* lui fut lancée de nouveau, et le *Journal royal* l'accusa non-seulement de complicité dans les massacres de septembre, mais d'avoir coopéré aux affaires de Pichegru et du duc d'Enghien. Méhée appela Gueffier, rédacteur de cette feuille, devant les tribunaux : débouté en police correctionnelle, il obtint la condamnation de son adversaire devant les juges supérieurs. Méhée publia alors des *Mémoires à consulter* et *Consultation*, etc. (Paris, 1814, in-8°), dans lesquels il prétendait n'avoir joué qu'un rôle passif et ne s'être mêlé que d'administration ; il arguait même sur ce que le bon de payement qu'il avait signé portait « 40 fr. pour *travaux* faits à l'Abbaye, le 3 septembre, » ordre qui suivant lui ne pouvait donner lieu à de fâcheuses inductions que par un rapprochement de dates d'une noire malignité. Il prétendit même avoir délivré beaucoup de faux passeports aux personnes poursuivies par la police révolutionnaire. La publication des *Mémoires de Senart*, agent du gouvernement révolutionnaire, fit connaître que cette délivrance des passeports de complaisance était souvent un trafic, qu'on les faisait acheter fort cher, et qu'on en arrêtait les porteurs aux barrières pour les dépouiller. Compris dans l'ordonnance dite d'amnistie du 24 juillet 1815, Méhée de La Touche se réfugia d'abord en Allemagne, et s'établit à Bruxelles, d'où la police des Pays-Bas l'expulsa. Il se rendit à Kœnigsberg et put rentrer en France en 1819. En 1823, Savary ayant provoqué une controverse sur la mort du duc d'Enghien par une publication maladroite, Méhée fit paraître une brochure dans laquelle il s'efforçait de rejeter sur Savary toute la part que celui-ci répudiait dans cet événement. Méhée mourut trois ans après, dans la détresse. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Histoire de la prétendue Révolution de la Pologne, avec un examen de sa nouvelle constitution* ; Paris, 1792, 1793, in-8° ; — *La Vérité tout entière sur les vrais auteurs de la journée du 2 septembre 1792 et sur plusieurs journées et nuits secrètes des anciens comités de gouvernement*, par Felhémési ; Paris, 1794, in-8° ; — *Antidote, ou l'année philosophique et littéraire*, cahiers 1 et 2, 1801, in-8° : ce journal fut défendu ; — *Mémoires particuliers et extraits de la correspondance d'un voyageur avec feu M. Caron de Beaumarchais sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie Blanche, Pétersbourg, Moscou, la Crimée*, etc. ; Paris, 1807, in-8° ; — *Contes, nouvelles et autres pièces posthumes de G.-C. Pfeffel*, traduits de l'allemand ; Paris, 1815, 2 vol. in-12 ; — *C'est lui ; mais pas de lui, ou Réflexions sur le manuscrit dit de Sainte-Hélène*, réimprimé sous ce titre : *Mémoires de Napoléon Bonaparte* ; Bruxelles, 1816, in-8° ; Paris, 1821, in-18 ; — *Touquetiana, ou biographie pittoresque d'un grand homme, en réponse à cette question : Qu'est-ce que M. Touquet ? par M. Motto-Curante, biographe à demi-solde, membre de trente ou quarante sociétés plus ou moins savantes* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Extrait de Mémoires inédits sur la révolution française* ; Paris, 1823, in-8° ; — *Deux pièces importantes à joindre aux Mémoires et documents historiques sur la révolution française, par un témoin impartial* ; Paris, 1823, in-8°. J. V.

Biogr. nouv. des Contemp. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

MÉHÉGAN (*Guillaume-Alexandre*, chevalier DE), littérateur français, né en 1721, à La Salle (diocèse d'Alais), mort le 23 janvier 1766, à Paris. Issu d'une famille irlandaise, réfugiée en France à la suite de Jacques II, il se livra de bonne heure à la culture des lettres ; sa conversation était si fleurie qu'elle paraissait étudiée, et il prodiguait dans son style un luxe d'images qui lui donnait un éclat fatigant. En 1751, il fut appelé à Copenhague pour y professer la littérature française. De retour en 1756 en France, il y devint un des premiers rédacteurs du *Journal encyclopédique*. On a de lui : *Zoroastre, histoire traduite du chaldéen* ; Berlin (Paris), 1751, in-18 ; réimpr. la même année, sous ce titre : *De l'Origine des Guèbres, ou la religion naturelle mise en action*, ainsi que dans *L'Abeille du Parnasse* (1752, V et VI), et dans les *Pièces fugitives* du même auteur. Les opinions qu'il y manifesta donnèrent lieu à des attaques fort vives de la part de Fréron, et le firent détenir

pendant quelque temps à la Bastille. La Beaumelle a aussi composé sur le même sujet un écrit fort court, qui a paru en 1752, à Gotha, et qui n'a aucun rapport avec celui de Méhégan; — *Un empire se rend-il plus respectable par les arts qu'il crée que par ceux qu'il adopte?* Copenhague, 1751, in-4°; ce discours, prononcé par La Beaumelle devant la cour de Danemark, fut réimprimé sous le nom de Méhégan à Paris, 1757, in-8°; — *Considérations sur les Révolutions des Arts;* Paris, 1755, in-12; on en a tiré textuellement les *Lettres sur l'Éducation des Femmes*, annoncées sous le nom du chevalier de La Borie, et publiées à Saint-Omer, 1758, in-12; —*Lettre sur l'*Année littéraire; Paris, 1755, 1762, in-12, publiée sous le nom de La Salle; —*Pièces fugitives extraites des* Œuvres mêlées de M***; La Haye, 1755, in-12; l'élégance si familière à l'auteur ne se retrouve point dans ses vers; — *Histoire de la marquise de Terville;* Paris, 1756, in-12; — *Lettres d'Aspasie*, trad. du grec; Amsterdam, 1756, in-12; — *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie;* Paris, 1756, in-12; — *Tableau de l'histoire moderne depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie;* Paris, 1766, 1778, 3 vol. in-12; ce livre, bien conçu et plein d'esprit, est le meilleur que cet écrivain ait produit; — *L'Histoire considérée vis-à-vis de la religion, de l'État et des beaux-arts;* Paris, 1767, 3 vol. in-12. Ce qui rend fatigante la lecture de ces divers ouvrages, c'est la manière de l'auteur de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes; l'excès d'esprit était le défaut dont il avait le plus à se défendre. Tout en lui ressemblait à l'art, jusqu'au son de sa voix.

Son frère aîné, *Jacques-Antoine-Thadée* DE MÉHÉGAN, se signala par sa bravoure durant la guerre de Sept Ans; il fut colonel d'un régiment de grenadiers, et mourut maréchal de camp, en 1792. P. L.

Drouet, *Notice sur Méhégan*, à la tête de la 2e édit. du *Tableau de l'histoire moderne*. — Michel Berr, *Mémoires de l'Acad. de Nanci*. — *Nécrologe des hommes célèbres de France*, 1768.

MÉHÉMET Ier (*Abou-Abdallah*), khalife ommaïade de l'Espagne, né à Cordoue, en 822, mort en août 886, dans la même ville. Fils d'Abderrahman II, il lui succéda, le 21 juillet 852. Méhémet eut d'abord à combattre la révolte de Musa, rénégat goth, qui, soutenu par le comte Garcia III de Navarre, s'était emparé de tout l'Aragon, en même temps que le fils de Musa, Lupo, occupait Tolède et la Castille. Garcia ayant succombé dans une bataille, en 856, le khalife abattit les deux rebelles en 858. Après avoir repoussé en 860 les Normands, qui s'étaient déjà avancés jusqu'à Algésiras, Méhémet battit et prit, près de Pampelune, le nouveau comte de Navarre, qu'il relâcha bientôt. Pendant que son fils aîné Almoondhir refoula, en 862, le roi de Léon, Ordogno, arrivé jusqu'à Salamanque, le khalife lui-même vainquit les Galliciens près de Saint-Jacques de Compostelle. S'étant assuré, par un traité, la neutralité de Charles le Chauve, Méhémet s'empara des faubourgs de Barcelone, sans pouvoir prendre la ville, en 864; mais depuis 866 il eut deux nouveaux ennemis formidables à combattre. Omar ben-Afsoun parvint, malgré la bravoure de Méhémet et de ses fils, à fonder une principauté indépendante à Saragosse et à Lerida, où ses descendants se soutinrent pendant soixante-dix ans. En ce temps les chrétiens avaient à leur tête le roi Alfonse III de Léon, surnommé le Grand, qui battit plusieurs fois les armées de Méhémet, notamment à Sahagun, en 873, et à Zamore, en 879. Accablé par ces revers, ce dernier vit encore, en 880, plusieurs villes de l'Espagne renversées par des tremblements de terre, ainsi que la grande mosquée de Cordoue incendiée par la foudre, qui tua à côté du khalife un de ses courtisans. Lorsqu'Omar ben-Afsoun, déclaré rebelle en 882, se fut sauvé chez les Navarrais, leur comte, Garcia IV fit alliance avec le fugitif : Méhémet, envoya son fils Mondhir contre les coalisés, et eut la satisfaction de voir abattre et tuer ses deux ennemis dans la même bataille, à Aïbar, près de Tudèle. Le khalife ayant, en 883, reconnu pour son successeur son fils victorieux, Almondhir essuya encore quelques défaites de la part d'Alfonse le Grand de Léon, en même temps qu'il dut recommencer la guerre en Aragon contre le fils d'Omar ben-Afsoun, Kaleb, qui fit prisonnier Aldelwalid ben-Abderrahman, gouverneur du nord de l'Espagne, et un des meilleurs capitaines arabes, en 886. Peu de semaines après, Méhémet Ier mourut lui-même, à Cordoue, pendant une promenade qu'il fit avec le gouverneur de Jaen, avec lequel il discutait précisément sur les divers genres de mort.

MÉHÉMET II (*Al-Mohdi*), khalife ommaïade de l'Espagne, né vers 980, à Cordoue, mort en août 1010, dans la même ville. Arrière-petit-fils d'Abderrahman III, et neveu d'Hischam II, il dut à sa valeur guerrière d'être promu, en février 1009, par l'acclamation du peuple, à la dignité de hadjeb, dont il fit empaler le titulaire, Abderrahman, fils du célèbre vizir Almansour Al Ameri. Puis ayant publié la fausse nouvelle de la mort de Hischam II, il enferma celui-ci dans une tour, et s'empara du trône, en mars 1009. Chassé en novembre de la même année, par son cousin Souléiman, il vint reprendre la couronne, en mai 1010. Mais s'étant rendu odieux par sa cruauté et par ses liaisons avec les chrétiens, il fut décapité, quatre mois après, par Hischam II, que le hadjeb Wadha avait fait sortir de prison et rétabli sur le trône.

MÉHÉMET III (*Al Mostakfi*), khalife ommaïade de l'Espagne, né vers 988, à Cordoue, mort à Uclès, le 17 juin 1025. Autre arrière-petit-fils d'Abderrahman III, et cousin germain de Méhémet II, il succéda, en février 1024, à

Abderrahman V, qu'il avait détrôné et étranglé. Livré à la culture de la poésie, et retiré avec son vizir Saïdoun dans les magnifiques jardins d'El-Sahira, il fut déposé après un an de règne, et enfermé à Uclès, où son successeur le fit empoisonner peu après. Ch. Rumelin.

Mariana, *Histoire d'Espagne*. — Schæfer, *Geschichte von Spanien*. — Aschbach, *Geschichte der Ommayaden in Spanien*.

Méhémet (*el Nasser Abou-Abdallah Ledin-Allah*), roi de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne, de la dynastie des Almohades, né à Séville, en 1179, mort le 25 décembre 1213, à Maroc. Fils de Yacoub Almansour, il succéda à son père, en 1199. Après avoir étouffé quelques troubles en Afrique, et défait totalement Yahiah et Aly, des Beni-Ghaniah, rois de Maïorque, en 1208, il publia, en 1209, la Ghazieh, ou guerre sainte, contre les chrétiens, dans tous ses États d'Afrique. Ayant abordé à Tavira, en mai 1211, il perdit d'abord l'importante place de Calatrava; à cette occasion il fit trancher la tête à plusieurs de ses vizirs, qui lui avaient d'abord caché cette perte. Après avoir réduit Salvatierra, en mai 1212, Méhémet fut défait par Alfonse VII de Castille, Pierre II d'Aragon, et Sanche VII de Navarre, dans la fameuse bataille de las Navas de Tolosa (17 juillet 1212), où les Musulmans, qui l'appellent, en souvenir de leur défaite, Wakkât al Icabi (*bataille de la colère divine*), laissèrent 160,000 hommes sur le champ de bataille. Ayant assouvi sa rage sur tous ceux qu'il soupçonnait de l'avoir trahi, Méhémet retourna à Maroc, laissant en pleine dissolution l'Espagne musulmane, où son frère Abou-Zakharia Saïd fonda une dynastie particulière à Valence, en même temps que d'autres princes se rendaient indépendants, à Cordoue, Séville, Carmone, etc. Au milieu de nouveaux préparatifs, Méhémet mourut par le poison, qui lui fut donné, à ce qu'on croit, à l'instigation d'Abdel Wahed, gouverneur de Tunis, et fondateur de la dynastie des Abouhafsides. Ceux-ci, s'étant rendus plus tard indépendants, contribuèrent à la chute de l'empire almohade d'Afrique. Ch. R.

Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères de l'Afrique*. — Romey, *Histoire d'Espagne*. — Schæfer, *id.* (en allemand).

Méhémet Ier (*Abou-Abdallah Ben-Al-Ahmar al Ghâlib Billah*), fondateur de la dynastie maure des Ahmarides ou Nasérides à Grenade, né en 1194, à Ardjouna, mort près de Grenade, le 19 ou 21 janvier 1273. Issu d'un ansari, ou compagnon du prophète Mahomet, nommé Ébada, dont un descendant était venu s'établir en Espagne dès le commencement de la conquête, Méhémet servit d'abord les Almohades, puis après leur chute, en 1230, Motawakkel ben-Houd, roi d'Andalousie, qui avait reconnu les khalifes de Bagdad. Mais à partir de 1232, Méhémet se créa lui-même une souveraineté, en prenant d'assaut d'abord Jaen, Cadix, Lorca, puis Almérie en 1236, et enfin Grenade en mai 1238. Peu après il s'empara également des villes de Cordoue et de Séville, de sorte qu'en 1240 Méhémet se trouva l'unique soutien de l'islam en Espagne. Mais, en 1245, il perdit contre le roi saint Ferdinand III de Castille les villes de Cordoue, de Jaen et d'Ardjouna, et dut, dans la paix de novembre 1248, lui livrer encore Séville. A la mort de Ferdinand, le roi de Grenade envoya des ambassadeurs auprès d'Alfonse X, son successeur, pour renouveler le traité de paix et d'alliance qui l'unissait à la Castille, en 1252. En 1254, lors de la destruction du khalifat de Bagdad par les Mogols, Méhémet prit les titres d'*Al Ghâlib Billah* et d'*Émir-al Moumenim* (Prince des Croyants). Pour arrêter les progrès d'Alfonse X de Castille, auquel l'Andalousie occidentale et toutes les Algarves s'étaient soumises volontiers, en 1257, le roi de Grenade favorisa la révolte de Xérès, d'Arcos et de Sidonia contre les Castillans, en 1261, rompit son alliance avec Alfonse, et vainquit les Castillans près d'Alcala-ben-Saïd, en 1262. Aidé des secours du roi mérinide de Maroc, Abou-Yousouf, mais battu par Alfonse et son allié, Jacques Ier d'Aragon, Méhémet dut signer le traité d'Alcala, en 1266, par lequel il rendit toutes ses conquêtes, et renonça à l'alliance du roi de Murcie, Wathek ben-Houd, ainsi qu'à celle des princes marocains. Mais les attaques qu'il dirigea contre les walis, ou gouverneurs de Malaga, de Guadix et de Comarès, soutenus par la Castille, ayant amené une nouvelle guerre, en 1272, avec cette dernière puissance, Méhémet fit des levées extraordinaires, et marcha lui-même contre les ennemis, quoiqu'étant âgé de plus de quatre-vingts ans. Ce fut surtout à l'instigation de Don Philippe, fils révolté d'Alfonse X, ainsi que de quelques membres des cortès de Burgos, qui, mécontents des impôts exorbitants du roi de Castille, s'étaient réfugiés à Grenade. Mais à moitié chemin il se sentit indisposé, et mourut sans avoir eu le temps de revenir dans sa capitale, après un règne de quarante-et-un ans. Méhémet Ier fut non-seulement un habile guerrier, mais aussi un administrateur distingué, qui encouragea l'agriculture et le commerce, et qui, ayant toujours son trésor bien rempli, malgré ses guerres fréquentes, put encore patroner les hommes de lettres et de sciences. Ce fut lui qui, au moyen d'un impôt spécial, bâtit le fameux quartier de Grenade, appelé *Al-Homra*, aujourd'hui *Alhambra*, qui servit à la fois de palais de résidence et de citadelle.

Méhémet II, surnommé *al Fakih* (le Théologien), roi de Grenade de la dynastie des Nasérides, né à Jaen, en 1234, mort le 8 ou 9 avril 1302 à Grenade. Fils du précédent, il lui succéda en 1273. Allié avec Yacoub III, roi de Maroc, il battit les Castillans en septembre 1275, à Écija, où il tua don Sanche d'Aragon,

archevêque de Tolède, puis près de Séville en 1277. La paix de 1278, dans laquelle Méhémet II gagna Cordoue, ayant été rompue par Alfonse X, qui cette fois avait pour allié Yacoub III, le roi de Grenade battit leurs armées réunies, en 1282, à Obéda, et acquit Algésiras. Aidé du nouveau souverain de Maroc, Yousouf III, il continua la guerre contre les successeurs d'Alfonse X, Sanche III et Ferdinand IV, sur lesquels il conquit une partie de la Murcie, ainsi que Quesada, Bedmar et Alcandète.

MÉHÉMET III (*Abou-Abdallah*), surnommé *Al Amach*, ou le Chassieux, roi de Grenade, né en 1256, dans cette ville, mort en février 1314, au château d'Almouneçar. Fils du précédent, il lui succéda en 1302. Après une courte campagne contre la Castille, il vainquit et tua son cousin rebelle, Aboul-Hedjadj, à Cadix, prit ensuite Ceuta (en mai 1306), sur les Marocains, mais dut céder Gibraltar au roi de Castille (en février 1309). Ce traité avec les chrétiens ayant causé une sédition (en mars 1309) qui coûta la vie au vizir grenadin, Abdallah Méhémet Al Hakem, le roi Méhémet III lui-même perdit à son tour sa couronne. Déposé et enfermé au château d'Almouneçar, par son frère et successeur Aboul Djiouch al Nasr, Méhémet remonta sur le trône, en 1311, lors d'une attaque d'apoplexie du nouveau souverain. Mais six jours après, Nasr ayant recouvré la santé, Méhémet fut de nouveau enfermé à Almouneçar, où on le mit à mort, trois ans après, en le précipitant dans un lac. Il avait protégé les lettres et les sciences, composé des poésies lui-même, et fondé dans l'Alhambra une belle mosquée, supportée par des colonnes d'argent, et entretenue au moyen d'un impôt sur les chrétiens et les juifs.

MÉHÉMET IV (*Abou-Abdallah Al Walid*), roi de Grenade, né dans cette ville, le 14 avril 1315, mort le 24 août 1333, à Gibraltar. Fils d'Ismael Ier, il lui succéda en 1325, sous la tutelle du chambellan Mohammed Al Mahrouk, dont l'ambition ombrageuse amena la révolte d'Othman, commandant des gardes, et de l'oncle du roi, Méhémet ben-Féragh, prétendant au trône. Cette révolte ayant été apaisée, Méhémet IV prit, en 1327, sur les Castillans les places importantes de Cabra et de Baeza, puis de 1328 à 1330 les forteresses de Ronda, Marbella et Algésiras sur des rebelles musulmans, soutenus par des Africains. En compensation de la seigneurie de Teba, occupée en 1331 par les chrétiens, il leur reprit, à l'aide du roi de Maroc, la ville de Gibraltar, en 1332. Mais au moment où il s'apprêtait à réclamer aux Marocains ce boulevard de l'Espagne, que ceux-ci fortifiaient pour leur compte, Méhémet IV fut assassiné par quelques-uns de leurs officiers.

MÉHÉMET V (*Alghâni Billah*), appelé *Méhémet Lagos* par les auteurs espagnols, roi de Grenade, né en 1334, dans cette ville, mort en 1379. Fils de Yousouf Ier, il succéda à son père en janvier 1354. Après avoir apaisé, en 1356, la révolte d'Isa, gouverneur de Gibraltar, Méhémet V fut, en 1359, détrôné par son frère Ismaël II. Il s'enfuit, avec son fidèle vizir, le célèbre poëte et encyclopédiste Liçân-eddin al Khâtib, à Fez, d'où il revint, en avril 1362, pour remonter sur le trône de Grenade. Dans la guerre qu'il fit à Henri Trastamare de Castille, il prit Algésiras en 1370. En 1375 il fonda à Grenade un hospice magnifique pour les pauvres et les malades.

MÉHÉMET VI (*Abou-Saïd Abou-Abdallah*), roi de Grenade, né dans cette ville, vers 1320, mort le 27 avril 1362, à la Tablada, près de Séville. Issu d'une branche collatérale des Nasérides, il monta au trône de Grenade, le 20 juin 1360, après l'assassinat d'Ismael II. Gouverneur de Malaga, il avait accordé la paix à Pierre le Cruel, roi de Castille, après en avoir repoussé les attaques. Quand Méhémet V revint d'Afrique, le roi de Grenade crut pouvoir se confier à la générosité de Pierre le Cruel, qui cependant l'assassina de sa propre main, près de Séville.

MÉHÉMET VII (*Aboul-Hedjadj*), roi de Grenade, né dans cette ville, vers 1340, mort en 1391. Fils de Méhémet V, il lui succéda, en 1379. Roi pacifique, il embellit Grenade, et surtout Cadix, d'édifices magnifiques, ce qui le fit appeler le *Méhémet de Cadix*. Secondé par son habile vizir, Abou-Somlok, il fit fleurir l'agriculture et le commerce ainsi que les lettres et les beaux-arts. On l'a confondu quelquefois avec Méhémet V, dont le règne se serait ainsi prolongé jusqu'en 1391. Mais une lettre autographe de Méhémet Aboul-Hedjadj, datée de cette dernière année, et adressée au conseil de Murcie, établit nettement la différence des deux rois.

MÉHÉMET VIII (*ben-Balba*), roi de Grenade, né en 1370, dans cette ville, mort le 11 mai 1408. Fils cadet de Yousouf II, il succéda à son père en 1396, au préjudice de son frère aîné, Yousouf, qu'il enferma à Salobreña. En 1401 il rompit la paix jurée avec les Castillans quatre ans auparavant ; mais après des escarmouches et quelques siéges inutiles, il fit, en 1408, une trêve pour huit ans avec les chrétiens. Avant sa mort il voulut faire assassiner son frère Yousouf, qui sauvé par sa présence d'esprit put lui succéder, sous le nom de Yousouf III.

MÉHÉMET IX (*el Aisari*, ou *le Gaucher*), roi de Grenade, né en 1395, mort en prison, à Almérie, en 1450. Fils aîné de Yousouf III, il lui succéda en 1423. Chassé en 1427 par son cousin Méhémet X, il remonta au trône en 1429, à l'aide des secours du roi de Tunis et de Yousouf ben-Séradj, chef de la célèbre famille des Abencerrages. Battu par les chrétiens en 1430, il se retira à Malaga en 1431, laissant le trône à Yousouf IV. Rappelé une seconde fois, en 1432, il prit pour vizir le vaillant Abd-Elbar, qui vainquit les Castillans dans trois batailles, près d'Ard-

jeune, Cadix et Grenade, en 1436 et 1437. Détrôné une troisième fois, en 1445, Méhémet IX termina ses jours dans une obscure prison.

MÉHÉMET X (*el Saghir*, ou *le Petit*), roi de Grenade, né vers 1396, mort dans cette ville, en 1429. Cousin germain du précédent, Méhémet X lui succéda en 1427, à la suite d'une révolte; mais il fut décapité par son prédécesseur, qui vint reprendre le trône deux ans après, en 1429.

MÉHÉMET XI (*ben-Othman*, surnommé *al Ahnaf*, ou *le Boiteux*), roi de Grenade, né dans cette ville, vers 1415, mort dans les Alpujarras, vers 1454. Cousin des deux précédents, il succéda, en 1445, à l'un d'eux, Méhémet IX. Prince très-travaillant, il reprit avec énergie la guerre contre les Castillans, qu'il battit en 1448 près de Chinchilla, sous les ordres de don Telles-Giron. Les ravages atroces commis par ses armées en Andalousie et en Murcie, ainsi que ses actes de cruauté envers les Maures, ayant amené une révolte, il accomplit, dans l'Alhambra même, avant de sortir de Grenade, le carnage fameux connu sous le nom du *Meurtre des Abencerrages*. Il périt dans les montagnes, où il était allé se cacher.

MÉHÉMET XII (*ben-Ismael*), roi de Grenade, né vers 1420, mort le 7 avril 1465. Cousin du précédent, il le détrôna en 1454, à l'aide de Jean Ier, roi de Castille. Il recommença la guerre avec les chrétiens; mais repoussé par Henri IV, successeur de Jean II, jusque sous les murs de Grenade, Méhémet XII dut lui payer un tribut considérable et céder à perpétuité la ville de Gibraltar. Il observa dès lors la paix, et transmit son royaume pacifié à son fils Aboul-Haçan Aly.

MÉHÉMET XIII (*Abou-Abdallah al Zagal*, ou *le Vigoureux*), roi de Grenade, né vers 1445, dans cette ville, mort près de Maroc, vers 1500. Fils de Méhémet XII, et frère cadet d'Aboul-Haçan Aly, il eut, sous ce dernier, depuis 1466, le gouvernement de Malaga, où il se rendit presque indépendant. Après la destitution d'Aboul-Haçan, en 1482, il fit, avec son neveu Méhémet XIV, le partage des États de Grenade, se réservant les pays montagneux, ainsi qu'une partie de la capitale avec l'Alhambra. Heureux d'abord contre Ferdinand le Catholique, qu'il défit en 1483 à l'Axarquia de Malaga, et en 1484 près d'Almérie et d'Huescar, il perdit, depuis 1485, successivement toutes ses places de guerre, Ronda, Loxa, Malaga, Almeria, Guadix, Salobreña et Almouneçar. Dépossédé ainsi entièrement en décembre 1489, il reçut de Ferdinand les seigneuries d'Andarax et d'Anheurin dans les Alpujarras; mais Méhémet XIII y renonça volontairement en 1491, et se retira avec sa famille, en Afrique, où il mourut dans l'obscurité. Il est l'*Abohardil* des chroniques chevaleresques des Maures de Grenade.

MÉHÉMET XIV (*Abou-Abdallah el Saghir*, ou *le Petit*), appelé par les Espagnols *el Chiquito* (le Bambin), et dans les Chroniques chevaleresques *Aboabdeli*, ou *Alcadourbil*, mais le plus souvent *Boabdil*, dernier roi maure de Grenade, naquit vers 1465, dans cette ville, et mourut en 1495 sur les bords de l'Ouad-el-Aswar, près de Fez. Fils aîné d'Aboul-Haçan Aly, il succéda à son père en 1482, conjointement avec son oncle Méhémet XIII. Dans ce partage du gouvernement, il reçut le territoire particulier de Grenade, avec le quartier Albaicin de cette capitale. Étant resté seul roi en 1489, il refusa de livrer sa capitale au roi de Castille, contrairement à ce qui avait été stipulé après la reddition d'Almeria et de Baça; il eut même des élans héroïques, reprit aux Espagnols plusieurs places de l'ancien territoire de son oncle, telles qu'Alhendin et Salobreña, et lutta longtemps contre Ferdinand et Isabelle dans la Vega de Grenade. Mais, abandonné par le roi de Maroc, il signa enfin, le 25 novembre 1491, le traité de reddition de Grenade, qu'il livra aux chrétiens, le 2 janvier 1492. Après avoir vécu deux ans dans la seigneurie de Purchena et d'Andarax, il partit, en 1493, pour l'Afrique, et périt, peu de temps après, sur le champ de bataille, en combattant pour la cause du roi de Fez Mouley-Ahmed, son parent. Ch. R.

Bleda, *Histoire d'Espagne*. — Mariana, *id.* — Ferrera, *id.* — *Chronique de l'infante Enrique II.* — Makkari, *History of the Mohammedan Empire in Spain.* — Liçan-eddin Alkhatib, *Histoire politique et littéraire de l'Espagne musulmane.* — Schæfer, *Histoire d'Espagne* (en allemand). — Washington Irving, *Conquest of Granada.* — Ferdinand Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne.*

MÉHÉMET ALI SONNI, sultan de Timbouctou et de Soudan, de la dynastie des So, né à Garho, vers 1440, mort le 5 novembre 1492, près de Gourma. Fils de Méhémet Souléiman Daou, il lui succéda sur le trône de Garho, en 1464. En 1468 il conquit El-Hodh, les provinces sud-ouest de Walata, puis le royaume de Melli, et enfin, en 1488, la ville de Timbouctou, où il fit un carnage affreux, surtout parmi les docteurs arabes, qui y avaient établi une de leurs académies. Après avoir soumis Baghéna, centre de l'ancienne monarchie de Ghanate, et en 1490 Djinni, sur le bas Niger, il permit aux Portugais d'établir des factoreries à Wadan et à Timbouctou, ville dans laquelle il tâcha d'attirer tous les marchands arabes des contrées les plus éloignées. Méhémet Ali, qui avait fondé une des grandes monarchies du Soudan, se noya dans un fleuve, après son retour d'une expédition contre Gourma. Ch. R.

Ahmed-Baba, *Histoire de Timbouctou.* — Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères de l'Afrique.* — Barth, *Travels in Soudan.*

MÉHÉMET ASKIA, sultan de Timbouctou et du Soudan, de la dynastie des Sonraïs, né en 1462, à Zinder, dans une île du Niger, mort à Garho, en 1537. Simple officier des gardes de Méhémet Ali-Soonni et d'Aboubekr, son fils, Méhémet Askia renversa ce dernier, en 1492, du

trône du Soudan, el fonda une nouvelle dynastie à Garho et Timbouctou. Méhémet Askia fut, au dire d'Ahmed Baba, le plus grand sultan que le Soudan ait jamais possédé. Après avoir soumis les Mossis et les Foulahs à l'ouest, il étendit son empire au sud jusqu'à l'océan Atlantique, et au nord jusqu'aux confins du Maroc et des Régences barbaresques; de sorte que tout le Soudan forma alors sous lui un grand État mahométan, régi d'après toutes les règles de justice du Koran et soumis au rit chaféite. Les Portugais ayant fait un traité avec lui, Méhémet Askia leur accorda beaucoup de priviléges. Mais depuis 1516, année où Kanta se rendit indépendant à Kebbi sur le Niger, l'étoile de Méhémet Askia commença de pâlir. Ses deux plus fidèles frères, qu'il s'était associés, étant morts, Askia dut, en 1527, se réfugier à Tindirmah, et se mettre sous la garde de son dernier frère survivant, Yahia. Ayant été ramené par ce dernier à Garho, en 1528, Méhémet dut de nouveau abdiquer, en 1529, en faveur de son fils aîné, Mousa, qui continua la carrière de son père avec des chances variées. Méhémet Askia mourut dans la retraite, et voué à l'étude du Koran. Ch. R.

Ahmed Baba, *Histoire de Timbouctou*. — Barth, *Travels in Soudan*.

MÉHÉMET-PACHA, grand-vizir ottoman, né en 1503, à Bosna-Seraï, mort à Constantinople, en 1579. Fils de parents chrétiens, il avait été élevé par son oncle, curé de l'église Saint-Saba à Bosna. Amené à Constantinople, en 1521, et forcé d'embrasser l'islam, il sut plaire à la célèbre Roxolane, favorite de Soliman Ier. Grâce à cette protection, il arriva successivement aux postes les plus élevés, et enfin à celui de grand-vizir, qu'il conserva encore sous les deux règnes suivants, de Sélim II et de Mourad III. Après avoir désapprouvé la conquête de l'île de Chypre, comme une mesure impolitique qui devait faire des Vénitiens les ennemis irréconciliables de la Turquie, et après avoir fait disgracier Moustafa-Pacha, instigateur de cette conquête, il sut, d'un autre côté, amortir, en 1571, les résultats funestes qu'aurait pu avoir la bataille de Lépante, et il refit la marine turque. Il fut assassiné, en 1579, au milieu du divan, par un spahi, privé injustement de son *timar* ou fief, et dont Méhémet avait deux fois rejeté la supplique. Par une exception bien rare, le sultan Mourad III, qui avait invisiblement assisté à cet assassinat, acquitta le spahi, après lui avoir rendu son fief.

Ch. R.

Hammer, *Histoire des Ottomans*. — Zinkeisen, *Histoire de l'Empire Turk* (en allemand). — *La Turquie* (dans l'Univers Pittoresque).

MÉHÉMET-EFFENDI, homme d'État ottoman, né près d'Andrinople, vers 1640, mort vers 1735, en Chypre. Après avoir été plénipotentiaire au traité de Passarowitch, conclu en 1718, entre la Turquie et l'Autriche, il fut en 1720 envoyé à Paris, comme ambassadeur, pour l'affaire des lieux saints, ainsi que pour gagner le cabinet des Tuileries contre les chevaliers de Malte. Très-bien reçu à Paris par le régent, ainsi que par le vieux maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, Méhémet-Effendi, sans avoir atteint le but de sa mission, retourna, après un an d'absence, à Constantinople, où il fut nommé, 1721, defterdar ou grand-trésorier. Mais la révolution de 1730 ayant coûté le trône au sultan Ahmed III, et la vie au grand-vizir Ibrahim-Pacha, protecteur de Méhémet-Effendi, ce dernier fut exilé en Chypre, où il mourut, quatre ou cinq ans après. Il a laissé une *Relation de son Voyage en France*, publiée en français, Paris, 1758, in-12; et lithographiée en turk, Paris, 1820, in-4°, à l'usage de l'École des langues orientales vivantes. Les chapitres les plus curieux de cette relation sont ceux qui traitent de la peste de Marseille de 1720, pendant laquelle l'auteur eut à subir une longue quarantaine; on y remarque aussi la description du canal de Languedoc, que Méhémet remonta jusqu'à Bordeaux; l'exposé du rôle important que jouent les femmes dans la société française; la description des jardins de Paris, de Versailles, de Fontainebleau, proposés à son maître Achmed III comme modèles, d'après lesquels celui-ci fit planter quelques parcs en miniature, détruits après sa déposition; la description des Gobelins, etc. Ch. R.

Relation du voyage de Méhémet-Effendi. — Hammer, *Histoire des Ottomans*.

MÉHÉMET-EMIN, grand-vizir ottoman, né en Circassie, vers 1724, mort en août 1769, devant Bender en Bessarabie. Fils d'un marchand de soieries, il fut amené par les affaires du commerce de son père, tantôt à Bagdad, tantôt aux bords de la mer Rouge, et enfin à Constantinople, où il entra bientôt comme premier commis aux bureaux du réis-effendi, ou ministre des affaires étrangères. Nommé à la suite réis-effendi lui-même, en 1759, il devint, en 1769, sous Moustafa III, grand-vizir. Envoyé, en cette qualité, au secours des Polonais contre les Russes, il se trouva paralysé partout par des spéculateurs et par des agents subalternes; manquant de vivres, il saccagea le territoire polonais, qu'il traitait en pays conquis. Ayant été investi par le sultan d'une autorité absolue, Méhémet-Emin se vit pourtant condamné à l'inaction dans son camp de Bender, affaibli par des désertions fréquentes, et accablé par les malédictions de ses alliés. Incapable de débloquer Chozym, qui dut se rendre bientôt aux Russes, Méhémet-émin, devenu suspect à Moustafa III, fut étranglé, par ordre du sultan, qui en exposa la tête à Constantinople, à la porte du sérail.

Ch. Rumelin.

Hammer, *Histoire des Ottomans*. — Oustrialoff, *Histoire de la Russie*. — Roepell, *Histoire de Pologne* (en allemand).

MÉHÉMET-ALI (ou plus exactement Mohammed-Ali, suivant la forme arabe), pacha puis vice-roi d'Égypte, né à Kavala (petit port de

Macédoine), en l'an 1182 de l'hégire (1769), mort au Caire, le 2 août 1849. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père, Ibrahim-Agha, l'un des chefs chargés de la surveillance des routes, et peu après le seul parent qui lui restât, Toussoun-Agha, son oncle le *mutesellim* de Kavala, décapité par ordre de la Porte. Ainsi privé de sa famille, il fut recueilli par un ancien ami de son père, le *tchorbadji* (capitaine de janissaires) de Praousta, qui le fit élever avec son fils. L'enfance de Méhémet-Ali est peu connue. Voici ce qu'il en raconta au prince Puckler-Muskau : « De dix-sept enfants qu'avait mon père, il n'est resté que moi. Neuf frères, mes aînés, moururent en bas âge, et il en résulta que mes parents m'entourèrent d'une tendresse extraordinaire. C'était à ce point que mes camarades me raillaient souvent amèrement et me jetaient ces paroles que je n'ai jamais oubliées : « S'il venait à perdre ses parents que deviendrait ce malheureux Méhémet-Ali ? Il n'a rien, et n'est bon à rien.... » Elles firent sur moi une vive impression, et je pris la résolution de me transformer et de vaincre la débilité de mon corps. Plus d'une fois il m'arriva de courir deux journées de suite, prenant le moins de sommeil et de nourriture, et je ne fus satisfait que je n'eusse acquis sur mes camarades une supériorité marquée pour tous les exercices du corps. Je me rappelle une lutte à la rame que je fis un jour par une mer houleuse : il s'agissait d'aller en canot dans une île voisine de la côte. Tous mes concurrents abandonnèrent la partie, et j'y laissai moi-même toute la peau intérieure de mes mains, encore bien délicates, mais j'arrivai : cette petite île m'appartient aujourd'hui. » Tel se dessinait l'homme qui devait jouer un des plus grands rôles dans l'Orient moderne.

Chez lui l'audace et la ruse étaient aussi précoces que l'ambition. Les habitants d'un gros bourg, voisin de Praousta, refusèrent de payer l'impôt, perception toujours difficile en Turquie; le tchorbadji, manquant de forces pour les y contraindre, ne savait quel parti prendre. Méhémet-Ali, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, s'offrit pour le tirer d'embarras. Il part avec une faible escorte, mais composée d'hommes déterminés, et, arrivé au village rebelle, il se rendit à la mosquée comme pour y remplir ses devoirs religieux. Il fait en même temps inviter quatre des principaux propriétaires de l'endroit à venir conférer avec lui d'une affaire importante. Ceux-ci, sans défiance d'un enfant, d'ailleurs mal accompagné, se rendent dans le lieu sacré. Méhémet les fait saisir aussitôt par sa suite, et les conduit à Praousta malgré les protestations de la foule, qu'il écarte en menaçant de tuer ses prisonniers aux premières voies de fait. L'impôt fut payé. Ce trait et quelques autres du même genre lui acquirent tellement l'estime du tchorbadji que ce chef le maria avec une de ses parentes qui venait de divorcer et qui avait quelque bien. Elle fit aussitôt nommer *boulouk-bachi* (officier dans la milice irrégulière). Ce fut le commencement de la fortune de Méhémet-Ali, qui avait à peine dix-huit ans (1787). Vers cette époque il fit la connaissance d'un négociant de Marseille, nommé Lion, qui lui rendit quelques services pécuniaires. Cette relation éveilla chez Méhémet l'affection qu'il n'a jamais cessé de témoigner aux Français; elle fit naître aussi en partie les idées de réforme et de tolérance que plus tard il essaya de mettre en pratique. Lion l'intéressa dans ses spéculations, et le boulouk-bachi ne craignit pas de fouler aux pieds les préjugés militaires pour se livrer au commerce du tabac; ce qu'il fit avec succès. Dès lors il contracta le goût pour les spéculations, goût qu'il a conservé jusque sur le trône. Il employa une partie des fruits de son négoce à soudoyer une bande de mercenaires, à la tête de laquelle il fit plusieurs expéditions. En 1800, lors de la descente des Français en Égypte, le tchorbadji de Praousta reçut l'ordre de fournir un contingent de trois cents hommes, dont il confia le commandement à son fils Ali-Agha. Méhémet l'accompagnait comme lieutenant, mais était réellement le chef de la troupe; aussi Ali, dégoûté bientôt d'un rôle équivoque, et démoralisé par la défaite d'Aboukir, lui abandonna-t-il le commandement pour retourner en Macédoine. Devenu capitaine, Méhémet ne tarda pas à se distinguer. La brillante valeur qu'il déploya au combat de Ramanieh fut remarquée du capitan-pacha, qui le recommanda à Mohammed-Khosrew-Pacha, le nouveau dignitaire que la Porte avait investi par avance du gouvernement de l'Égypte. Ce pacha apprécia le mérite et l'intelligence de Méhémet, et l'éleva de grade en grade jusqu'à celui de *ssherchimé* (général des Arnautes). Méhémet entrevit tout le parti qu'un homme de génie pouvait tirer de l'état de désordre dans lequel le départ des Français laissait l'Égypte. Il se prépara donc à se servir des événements et à les précipiter en étendant sourdement l'influence et le crédit dont il jouissait parmi ses subordonnés.

Un événement imprévu, qui aurait pu causer sa perte, vint au contraire servir ses projets. Avec les Turcs étaient venus les mamelouks, sous la conduite de leurs beys Osman Bardissy et Mohammed el Elfy. Cette singulière milice, quoique décimée par le canon français, était encore redoutable. De nouvelles recrues venaient combler les vides de ses rangs, et habitués qu'ils étaient depuis si longtemps à traiter l'Égypte comme une ferme, ils ne tardèrent pas à revendiquer ce qu'ils regardaient comme leur propriété. Ils étaient d'ailleurs appuyés par les Anglais, qui retenaient Alexandrie malgré les conditions stipulées. Khosrew s'était empressé d'arrêter les progrès de ces belliqueux cavaliers; mais quoique son administration fût ferme et zélée, les mesures qu'il prit manquèrent de cette intelligente énergie qu'il fallait déployer dans des circonstances si difficiles; il divisa ses forces. Les troupes

qu'il envoya contre ses adversaires ayant été attaquées, en novembre 1802, à Damanhour, éprouvèrent une défaite complète. Méhémet-Ali et ses Arnautes, qui auraient pu changer le sort des armes, n'assistèrent point au combat. Méhémet allégua son éloignement du lieu de l'action ; mais Khosrew n'accueillit point cette excuse, et dès lors jura la perte du chef des Arnautes, dont il commençait d'ailleurs à redouter l'influence. Pour arriver à son but, sous le prétexte d'une communication importante, au milieu d'une nuit, il manda près de lui le sserchimé. Méhémet comprit le but d'une pareille invitation, et, loin de s'y rendre, il courut au milieu de ses Albanais, déjà irrités du retard apporté dans leur solde, et n'eut pas de peine à les insurger. Il ouvrit alors les portes du Caire à Osman Bardissy, et, réuni aux mamelouks, marcha contre Khosrew, qu'il battit et fit prisonnier dans Damiette. Il le mena au Caire, et le confia à la garde du vieux mamelouk Ibrahim-bey (1803). Le sultan Sélim III envoya aussitôt Ali Dgézaïrli-Pacha pour remplacer Khosrew et punir les rebelles; mais le nouveau vice-roi n'y put parvenir par la force. Il voulut alors essayer de la ruse. Ses plans furent déjoués, et ses ennemis, indignés, le mirent à mort. Sur ces entrefaites, Mohammed el Elfy revint d'Angleterre, où il avait été solliciter des secours. Bardissy ne vit pas sans jalousie ce chef venir partager une puissance qu'il devait à son propre courage. Méhémet, fidèle à son plan, de diviser les Turcs par les mamelouks, et les mamelouks entre eux, jusqu'à ce que, tous affaiblis, il pût les chasser facilement, augmenta la division entre les deux beys. Bardissy tenta de faire assassiner son rival; mais El Elfy s'échappa, et put gagner la haute Égypte.

Favorisé par les circonstances, Méhémet suivait une politique qui manque rarement de réussir : pendant qu'il jouait le rôle de mercenaire, servant tour à tour les Turcs contre les mamelouks, les Mamelouks contre les Turcs, Bardissy contre El Elfy, il ruinait aussi bien ses alliés que ses ennemis; ses ennemis en les combattant, ses alliés en les forçant de se rendre impopulaires par les contributions forcées et les pillages que nécessitait le payement des troupes auxiliaires qu'il commandait. Comme l'argent manquait aux Turcs et aux mamelouks et qu'ils ne savaient s'en procurer que par la violence, Méhémet-Ali avait toujours une insurrection prête au besoin. Ses Arnautes réclamaient à grands cris la solde arriérée; ses alliés turcs ou mamelouks frappaient des impôts vexatoires pour les satisfaire; il en résultait des murmures et quelquefois des soulèvements populaires. Aussitôt Méhémet-Ali s'interposait comme médiateur, prenait la défense du peuple et s'en conciliait ainsi l'affection. Il en usa de la sorte pour se débarrasser de Bardissy : il suscita ses Albanais à demander tout à coup, et avec menaces, huit mois de solde arriérée. Le bey, pris au dépourvu, pour les apaiser ne trouva d'autre moyen que de frapper les habitants du Caire d'une contribution énorme. Cette mesure maladroite souleva le ressentiment de la population. Les révoltés n'acceptèrent pas d'ailleurs cette satisfaction tardive. Conduits par Méhémet lui-même, ils assiégèrent Osman Bardissy dans son palais, et ce chef, après une vaine résistance, ne dut son salut qu'à son sang-froid et à son courage (1804). Méhémet, que cette révolution si bien conduite venait de rendre maître de la situation, ne voulut pourtant pas encore s'emparer du pouvoir. Quoiqu'il mît tous ses soins à gagner les sentiments bienveillants des ulémas par des dehors religieux, et des chéiks par son amour apparent du bien public, il ne se sentait pas encore assez fort pour lutter à la fois contre la Porte et contre les mamelouks. Affectant un grand respect pour le sultan, il alla jusqu'à solliciter le rétablissement de Mohammed Khosrew, sûr d'avance que les autres chefs albanais, compromis dans l'insurrection qui avait renversé ce vice-roi, n'approuveraient pas une mesure qui mettait leur tête en péril. Il fut décidé que ses jours seraient respectés, mais on l'embarqua à Rosette pour Constantinople. La conduite de Méhémet en cette circonstance fut diversément jugée : était-ce un souvenir de reconnaissance envers son premier protecteur, qui le guida et lui fit épargner sa vie? Était-ce une mesure adroite de ménager le sultan? Que ce fût générosité ou adresse, Méhémet apprit plus tard que Khosrew ne savait pas oublier.

Méhémet ne s'en tint pas à cette marque de déférence pour la Porte; il exigea que la vice-royauté fût conférée à un pacha turc, et choisit Kourchid, pacha d'Alexandrie, pour remplir ce rôle. Lui-même se fit élire kaïmakam par les chéiks et les officiers des troupes. Ces deux nominations furent ratifiées par le sultan (1804), et prouvèrent à Méhémet-Ali l'influence qu'on lui accordait déjà à Constantinople sur les affaires d'Égypte. Kourchid ne tarda pas à fatiguer ses administrés par ses exactions. Sûr des chéiks et des ulémas, Méhémet résolut de jeter enfin le masque; il fomenta une révolte en mars 1805, assiégea Kourchid dans la citadelle du Caire, et le contraignit à capituler. Méhémet fut aussitôt élu vice-roi par ses Albanais. Il feignit encore l'hésitation ; mais la population entière, prêtres et chefs en tête, vint le prier d'accepter le pouvoir, le proclamant *le sauveur, le père de la nation*. Méhémet dut acheter par des présents considérables la sanction du divan turc; enfin, convaincu que nul autre fonctionnaire ne le remplacerait avec sécurité, la Porte le créa pacha à trois queues et lui envoya l'investiture, le 9 juillet 1805. Méhémet s'engagea en revanche à payer un tribut annuel de 4,000 bourses (5,000,000 de francs) et de 6,000 ardebs de blé (1,012,720 litres). L'aventurier albanais était enfin arrivé à son but; mais combien d'obstacles lui restaient encore à vaincre!.. Dès l'avénement de Méhémet, El Elfy,

qui avait reformé son parti dans la haute Égypte, mit tout en œuvre pour le renverser. Il offrit à Kourchid son alliance pour l'aider à reprendre son poste, promettant une soumission sans bornes à la Porte, si l'on révoquait le nouveau dignitaire. M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, fit échouer cette intrigue à Constantinople; alors El Elfy se tourna vers l'Angleterre, à laquelle il promit de livrer les principaux ports égyptiens si elle contribuait au rétablissement des mamelouks. Ses offres furent facilement acceptées, et les agents anglais menacèrent le sultan d'une invasion s'il ne rendait pas à El Elfy le gouvernement de l'Égypte. Sous cette pression la Porte envoya une flotte porter à Méhémet-Ali sa nomination au pachalik de Salonique avec l'ordre de s'y rendre immédiatement. Méhémet, se sentant soutenu par les chéiks et par l'influence française, restée puissante malgré l'évacuation, ne se pressa pas d'obéir. Suivant son système de ruiner ses adversaires par eux-mêmes, il renoua ses anciennes liaisons avec Bardissy, qu'il opposa à El Elfy. Les deux beys se paralysèrent et s'affaiblirent mutuellement : leur mort presque simultanée consolida la puissance du vice-roi (1) et lui faisait enfin espérer une ère de tranquillité, lorsque, le 17 mars 1807, les Anglais débarquèrent sept à huit mille hommes sous la conduite du général Fraser, qui s'empara d'Alexandrie. Méhémet ne se laissa point intimider; aidé de M. Drovetti, qui lui improvisa un plan de défense, il força ses ennemis à se rembarquer honteusement, le 14 septembre suivant. Si au commencement de la campagne il avait donné une preuve de la cruauté orientale en envoyant plus de mille têtes anglaises pour orner au Caire la place de Roumélyeh, il termina la campagne par un acte de générosité européenne, et rendit ses prisonniers en bon état et sans rançon.

« A peine, dit M. Jomard, le vice-roi était-il rassuré du côté de la mer et du côté des mamelouks, que la révolte vint l'assiéger dans son palais; les Albanais, joints aux *delhis* (cavaliers kourdes) osent attaquer cette maison et la mettre au pillage : il se retire à la citadelle; au bout de dix jours, il les apaise avec deux mille bourses et met fin à l'insurrection. Chahin-Bey avait, pour ainsi dire, succédé à El Elfi et à Bardissy. Méhémet-Ali lui accorde le gouvernement du Fayoum, et le charge même d'engager le vieux Ibrahim-Bey à un arrangement. Celui-ci ouvrit l'oreille à ces propositions; d'autres beys se ralliaient au gouvernement, et venaient au Caire assurer Mohammed-Ali de leur soumission, quoiqu'ils conspirassent contre lui. Il y avait un tel désordre dans les finances qu'il était impossible d'acquitter la solde des troupes, malgré les nouveaux impôts ordonnés puis retirés successivement. Alors le gouverneur tenta une autre opération : c'était d'annuler les titres territoriaux qui n'étaient pas réguliers. Il devenait par là propriétaire d'une immense quantité de biens-fonds. Malheureusement il menaça les fondations pieuses et les biens des mosquées; le corps des oulémas fit entendre des plaintes sévères. Celui d'entre eux qui avait le plus contribué à l'élévation de Mohammed-Ali resta inébranlable dans ses résolutions, et préféra la disgrâce et l'exil. Le commerce fut frappé de plusieurs contributions et chaque *fedan* (arpent) de terre imposé à une somme fixe. Les Coptes ne furent pas épargnés. Plus tard chaque ville fut soumise à un impôt de guerre de dix à quarante bourses.»

D'un autre côté, à mesure que Méhémet affermissait son autorité et augmentait ses ressources, la politique ombrageuse de la Porte s'alarmait de plus en plus. Il était clair que le pacha voulait perpétuer sa dictature et fonder une dynastie. Le vice-roi avait d'ailleurs à Constantinople un ennemi implacable, Kosrew-Pacha, qui jouissait de la faveur du sultan. Ce monarque ne trouva rien de mieux pour affaiblir son puissant vassal que de lui ordonner d'aller combattre en Arabie les Wahabis (1), qui s'étaient rendus maîtres des villes saintes (1811). Méhémet comprit l'intention qui dictait cet ordre : il lui fallait obéir ou braver ouvertement le courroux du divan. Mais avant de s'engager dans une guerre lointaine et périlleuse, à travers le désert et contre des fanatiques nombreux et belliqueux, il résolut de ne pas laisser d'ennemis derrière ses troupes et d'anéantir la faction des mamelouks, qui, toujours avide et turbulente, tenait le pays dans une continuelle agitation. Il n'avait guère à hésiter sur le choix des moyens; la guerre n'avait pu réussir : il se décida pour la trahison et le meurtre. Dans l'emploi de ces moyens, que la morale musulmane semble autoriser dans certains cas, il était merveilleusement servi par des hommes d'un dévouement aveugle, qu'il avait gagnés par ses largesses ou fanatisés par ses manières insinuantes. L'espionnage, il l'avait organisé sur une vaste échelle, et les traîtres, dont les ramifications s'étendaient jusqu'à l'entourage du sultan, il les payait au poids de l'or.

Méhémet-Ali invita un jour le corps entier des mamelouks à une fête militaire donnée dans la citadelle du Caire en l'honneur de Toussoun-Pacha, l'aîné de ses fils, qui devait prendre le commandement de l'armée préparée contre les Wahabites. Le 1er mars 1811 fut fixé pour cette solennité. Méhémet-Ali reçut lui-même ses hôtes avec un luxe royal. La fête se passa bien. Au signal du départ il fallait sortir par un chemin encaissé à pic dans des rochers : les Arnautes à pied précédèrent les mamelouks; mais à peine avaient-ils atteint la porte de Rouméylyeh que Saleh-Kock, le chef des Albanais, fit

(1) Osman Bardissy mourut en novembre 1806, et Mohammed el Elfy en janvier 1807.

(1) Les Wahabis ou Wahabites sont des sectaires qui veulent ramener la religion musulmane à la simplicité du Coran. Ce sont à proprement parler les puritains de l'islamisme. Ils occupent la partie de l'Arabie appelée le Nejd.

faire volte-face à sa troupe, et lui ordonna de tirer sur les mamelouks, tous à cheval et engagés dans le défilé. En même temps, des soldats embusqués derrière les murs de la citadelle commencèrent un carnage d'autant plus affreux que la défense était impossible. Il fallait recevoir une mort sans gloire et sans vengeance. Quelques mamelouks jetèrent leurs *djoubés*, et le cimeterre à la main ils tentèrent d'escalader les rochers que couronnaient leurs assassins; ceux-là du moins moururent en combattant. Chahin-Bey tomba devant le palais de Salah ed Din; son corps fut traîné par la soldatesque et couvert d'outrages. Soléiman-Bey, sanglant et demi-nu, parvint jusqu'aux terrasses du harem, où il implora la clémence du vice-roi; il fut saisi et décapité. Hassan-Bey, le frère du courageux El Elfy, lança son cheval au galop, franchit les parapets et tomba tout meurtri au pied des murailles, où quelques Arabes le ramassèrent et favorisèrent sa fuite. Une vingtaine d'autres échappèrent aussi par des circonstances miraculeuses, mais environ cinq cents périrent dans cette boucherie. Tous ceux sur qui l'on fit main basse dans Le Caire et dans les provinces furent également massacrés. Le petit nombre qui échappa au carnage se réfugia en Syrie ou dans le Dongolah. Les mamelouks qui avaient servi dans l'armée française furent seuls respectés. Ainsi finit en un seul jour cette série de combats, de vengeances, de représailles trop nombreux dans l'histoire (1). La main ferme qui s'était emparée des rênes de l'État effaça promptement les traces du crime qui avait enfin rendu possible le rétablissement de l'ordre et de la prospérité, après tant de siècles d'agitation et de misère.

Ce drame accompli, Méhémet, n'ayant plus de motif pour différer l'exécution des ordres de la Porte, pressa l'expédition contre les Wahabites. Toussoun n'eut pas le succès attendu, et l'armée égyptienne fit des pertes considérables sans affaiblir de beaucoup ses redoutables adversaires. Méhémet-Ali crut devoir prendre le commandement. Il obtint quelques succès, et combattait dans le Hedjaz, lorsqu'une circonstance imprévue le força d'accourir au Caire. Profitant de son absence, le divan (ou plutôt Khosrew-Pacha) avait envoyé tout à coup Latif-Pacha avec un firman d'investiture comme vice-roi d'Égypte. Heureusement Méhémet-Ali avait laissé pour *vekyl*, à son départ, un homme de cœur, dévoué à sa cause, Méhémet-Bey. Le fidèle ministre feignit d'abord de favoriser l'envoyé de la Porte. Sous prétexte de le faire reconnaître, il s'empara de sa personne, et le fit publiquement décapiter comme faussaire et imposteur. Cet acte de vigueur en imposa à la Porte, qui n'osa plus risquer une semblable tentative.

Durant l'absence de son père, Toussoun conclut la paix avec les Wahabis. Méhémet refusa de ratifier le traité, et mit à la tête de l'armée Ibrahim-Pacha, son second fils, qui termina glorieusement cette guerre difficile, en 1818 (*voy.* IBRAHIM-PACHA (1). Il envoya prisonnier à Constantinople le chef des Wahabis, Abd-Allah-ben-Sâoud. Le sultan, par reconnaissance, éleva Méhémet-Ali à la dignité de *khan*, attribut de la maison impériale, et nomma son victorieux fils *pacha de La Mecque*, titre qui le plaçait même au-dessus de son père, parmi les vizirs et les pachas. Durant ce temps le vice-roi n'était pas resté inactif. Ses premiers échecs en Arabie le décidèrent à réaliser l'idée qu'il nourrissait depuis longtemps d'une organisation militaire européenne. Le *nizem-djédyd* fut proclamé en juillet 1815, et toutes les troupes reçurent l'ordre de s'organiser sur le modèle de l'armée française; mais une terrible révolte éclata : le vice-roi courut de grands dangers, et dut ajourner ses projets. Il les reprit avec succès après le retour d'Ibrahim-Pacha et secondé par lui. Méhémet-Ali avait profité de la guerre d'Arabie pour se défaire des hommes les plus mutins, et cette longue expédition avait beaucoup diminué le nombre des vieilles troupes albanaises qui avaient servi à son élévation, mais que leur insubordination et leur rapacité rendaient de plus en plus incommodes. Il se débarrassa de leurs débris dans une autre campagne, dirigée en 1820, contre la Nubie et le Sennaar, où s'étaient réfugiés les derniers mamelouks. Ce fut son fils cadet, Ismael-Pacha, qui commanda les Égyptiens. Ce jeune prince soumit ses ennemis; mais ses exactions mécontentèrent bientôt les vaincus. S'étant emporté jusqu'à frapper d'un coup de pipe au visage le mélek Nemr, l'un des plus puissants chefs du Sennaar, le mélek se vengea en brûlant Ismael dans une maison qu'il habitait passagèrement. Cette mort fut cruellement vengée par le defterdar Ahmed-Bey, l'un des gendres de Méhémet-Ali. Vingt mille têtes payèrent le crime de Nemr : toute la Nubie et même le Kordofan furent soumis au vice-roi; mais ces pays, ruinés et dépeuplés par les conquérants, ajoutèrent peu à sa puissance.

Cependant Méhémet-Ali s'appliquait avec ardeur à l'administration intérieure et à la nouvelle organisation des forces de son gouvernement : agriculture, armée, marine, rien ne fut oublié. Surmontant son orgueil de musulman, il ne craignit pas d'emprunter à la civilisation des chrétiens tout ce qui manquait à l'Égypte. Il s'adressa

(1) M. Horace Vernet a fait de ce sujet un de ses plus beaux tableaux; mais les détails en sont inexacts. Ainsi Méhémet est représenté sous une riche tente, d'où il peut voir le massacre, étendu sur de somptueux tapis et fumant voluptueusement son *narguileh*, au milieu de ses confidents, de ses esclaves. Tout cela est imaginé : le vice-roi n'avait mis dans son terrible secret que Méhémet-Bey Lazouglou, son intime ami, et Saleh-Koch, chef des Arnautes. Au moment de l'exécution, il s'enferma dans le divan, où il venait de recevoir les principaux mamelouks et demeura seul, pâle, défait, silencieux. Son émotion devint si violente, qu'il demanda un verre d'eau pour la calmer. Les mamelouks ne furent pas tués dans une vaste cour, mais dans un ravin escarpé.

(1) Ibrahim-Pacha devint dès lors le véritable chef militaire de l'Égypte : nous renvoyons donc à sa notice pour les détails des guerres qu'eut à soutenir Méhémet-Ali.

à la nation qu'il préférait, à la France, pour avoir des militaires, des marins, des ingénieurs, des constructeurs, des mécaniciens, des chimistes, des médecins, etc. Les troupes des nouvelles levées furent enrégimentées et disciplinées à l'européenne, la marine restaurée et équipée sur le même mode; des forteresses furent élevées, des chantiers, des arsenaux et des magasins furent construits et approvisionnés, des fonderies de canons, des ateliers d'armes et de machines s'élevèrent dans les grands centres. Une police sévère fit régner la sécurité dans le pays; les employés reçurent des traitements convenables, payés régulièrement, et partout l'action gouvernementale se fit fortement sentir. On organisa des postes télégraphiques; des quarantaines, des hôpitaux furent ouverts; une école de médecine, sous la direction de Clot-Bey (*voy.* ce nom), fut créée à Abouzabel et la vaccine introduite. L'important canal de Mahmoudieh fut creusé pour faciliter les communications entre Le Caire et Alexandrie, où le vice-roi transféra sa résidence. Les bonnes méthodes agricoles se propagèrent par ses soins, et multiplièrent les produits et les cultures; les races des chevaux et des moutons s'améliorèrent; des plantations d'oliviers et de mûriers, jusque là inconnus dans le pays, surgirent, et le coton surtout fournit d'abondantes récoltes. Quoique asservi par un fâcheux monopole aux intérêts du fisc, le commerce prit de l'extension. Des raffineries de sucre et de salpêtre s'élevèrent à côté d'usines, de manufactures exploitant les divers produits indigènes ou étrangers; enfin, l'élite de la jeunesse égyptienne fut envoyée aux frais de l'État puiser en France une instruction libérale et suivre les progrès de la civilisation.

Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que Méhémet-Ali accomplit toutes ces grandes améliorations au milieu d'un état de guerre continuel. Sans cesse il lui fallait réprimer les courses déprédatrices des Bedouins; il n'y parvint qu'en retenant leurs principaux chéiks en otage. Ses frontières assurées, une révolte plus menaçante que les précédentes éclata au commencement de 1824. Un chef marabout de Dérayeh appela la population aux armes. Les fellahs, arrachés à leurs familles, à leurs champs pour former des régiments ou peupler des fabriques, maudissaient les nouvelles institutions, qui leur apportaient d'énormes charges sans leur faire entrevoir aucune compensation. Ils se soulevèrent en masse; plusieurs bataillons des nouvelles milices, destinées pour le Sennaar, se joignirent à eux, et bientôt les mécontents présentèrent une masse de vingt mille hommes. Mais, guidés par des chefs incapables, à qui le fanatisme avait seul donné un caractère, ils perdirent en divers engagements près d'un tiers de leurs forces, et furent obligés de rentrer dans l'ordre, pour subir, après leur défaite, un joug plus pesant encore.

La Grèce, favorisée par les sympathies de l'Europe, était alors en pleine insurrection. Le sultan Mahmoud II, dans sa détresse, s'adressa à son puissant vassal pour en obtenir une flotte et une armée. On ne comprend pas que Méhémet-Ali, qui comptait déjà vingt-quatre mille hommes de troupes régulières et une belle marine, n'ait pas à cette époque profité des embarras de la Porte pour se déclarer indépendant : il eût été certainement soutenu par les puissances chrétiennes. Peut-être se crut-il encore trop faible pour s'affranchir? Peut-être craignit-il de se rendre odieux aux mahométans s'il refusait d'aider son suzerain contre des infidèles revoltés; toujours est-il qu'il lui envoya, en juillet 1824, dix-huit mille hommes sous la conduite d'Ibrahim-Pacha (1). Ibrahim soumit Candie et remporta quelques succès en Morée; mais la bataille de Navarin, où fut anéantie, le 20 octobre 1827, la flotte turco-égyptienne (2), les rendit inutiles, et le traité conclu (8 août 1828), à Alexandrie, détermina l'évacuation de la Morée par les troupes égyptiennes. S'appliquant alors avec une activité prodigieuse à créer une nouvelle flotte et à réorganiser son armée, il eut bientôt réparé toutes ses pertes, et les forces de l'Égypte furent rétablies sur un pied plus respectable que jamais.

La campagne de Grèce avait coûté au vice-roi, outre sa flotte, plus de trente mille hommes et 80,000 piastres (environ 20,000,000 de francs). Ce n'était qu'au moyen des mesures les plus arbitraires qu'il avait pu satisfaire aux exigences de la Porte. Pour prix de ses services, il sollicita pour son fils Ibrahim le pachalik de Damas. Il n'obtint que celui de Candie, plus onéreux que profitable à sa puissance. Méhémet-Ali fut indigné de l'ingratitude du sultan. Mahmoud n'exerçait réellement qu'une très-faible autorité sur les pachas et les populations de la Syrie; mais il regardait comme imprudent d'augmenter encore la puissance d'un vassal qu'il redoutait avec raison. Ce refus arrêta peu l'ambitieux vice-roi; quelques différends avec Abd-Allah, pacha d'Acre, fournirent à Méhémet-Ali un prétexte pour envahir la Syrie avec 24,000 hommes et 80 bouches à feu (3). Bravant le *fetoua* (firman de déchéance) que le sultan avait lancé contre son père et lui (23 avril 1832), Ibrahim-Pacha s'empara de toute la Syrie, battit à Homs et à Hama (7 juillet 1832) l'armée turque, commandée par Méhémet-Pacha. Une seconde armée, conduite par Ali-Pacha, ne fut pas plus heureuse à Beylan. Ibrahim franchit

(1) Voir pour les détails de la campagne de Grèce l'article IBRAHIM-PACHA.

(2) Quand le vice-roi apprit ce grand désastre, auquel il participait d'une manière si funeste, il se borna, dit-on, pour toute plainte, à prononcer ces mots : « Je ne comprends pas que les canons français aient tiré contre leurs vaisseaux! » Exprimant ainsi combien la France lui semblait dupe de la politique astucieuse de l'Angleterre et de la Russie en aidant ces puissances ambitieuses à affaiblir l'Orient.

(3) On verra à l'art. IBRAHIM les exploits de ce général dans cette mémorable campagne.

alors le Taurus, et ne s'arrêta qu'après l'éclatante victoire de Koniah (20 décembre 1832), gagnée sur Reschyd-pacha, victoire qui ouvrait aux Égyptiens les portes de Constantinople. L'Anatolie acclamait le vainqueur, et déjà Smyrne avait constitué une autorité nouvelle, au nom de Méhémet-Ali; mais les puissances de l'Europe, voulant empêcher une catastrophe imminente, offrirent leur médiation. Soit modération, soit crainte de se heurter contre leur volonté, le vice-roi donna à son fils l'ordre de la retraite. Par la convention de Kutayeh (14 mai 1833), ratifiée dans les traités de Rustaich et d'Unkiar-Skelessy, le grand-seigneur retira son fetoua, accorda au vice-roi le gouvernement de la Syrie tout entière, et finit même par céder Adana en Anatolie, dont il nomma Ibrahim *mohassili* (fermier général).

Cet arrangement n'avait aucune chance de durée. D'un côté le sultan, humilié, ne demandait qu'une occasion de le rompre et de se venger du vassal qui avait ébranlé son trône et l'avait forcé d'appeler 20,000 Russes pour défendre sa capitale. De l'autre, le vice-roi n'avait point obtenu ce qu'il désirait le plus, la transmission héréditaire de ses États. Aussi à peine Méhémet eut-il pris possession de la Syrie que son fils eut à y réprimer une révolte occasionnée par le nouveau système d'impôts et par des levées considérables de recrues. Les villes de l'Hedjaz se soulevèrent ensuite; elles furent soumises. Mais Méhémet-Ali reconnut dans ces troubles l'influence du sultan ou plutôt celle de l'implacable Khosrew. La Porte, dans le dessein de nuire davantage au vice-roi, conclut, le 3 juillet 1838, un traité de commerce avec l'Angleterre et l'Autriche. L'application de ce traité était impraticable en Égypte avec le système de monopole qui faisait la seule richesse de Méhémet-Ali. Le vice-roi ne tint donc aucun compte des firmans multipliés que la Porte lui envoya au sujet des nombreuses réclamations des puissances lésées dans leurs nationaux par le mode de commerce pratiqué en Égypte. Mahmoud dans cet intervalle réorganisait son armée; lorsqu'il se crut assez fort, il lança contre Méhémet-Ali 23,000 hommes d'infanterie, 14,000 cavaliers et 140 bouches à feu, sous les ordres du séraskier Hafiz-Pacha. L'infatigable Ibrahim courut au-devant des Turcs, les rencontra à Nésib, et, après un combat acharné, les défit complétement (28 juin 1839). En même temps la flotte ottomane entière, conduite par le capitan-pacha Achmet, entrait dans le port d'Alexandrie et se rendait au vice-roi (14 juillet). Mahmoud II n'eut pas connaissance de ce double désastre, car il mourut le 30 juin.

Cette fois encore Ibrahim fut arrêté dans sa marche victorieuse. Ce fut la France qui le retint, faisant espérer au vice-roi que par la diplomatie il obtiendrait les mêmes résultats que par la continuation de la guerre. La condescendance de Méhémet-Ali faillit amener sa ruine. Son étoile pâlit dès lors. Devant son hésitation, ses ennemis se relevèrent. La Syrie, le Liban, les Druses s'insurgèrent et firent éprouver des pertes considérables à ses troupes. Pendant qu'Ibrahim courait d'un lieu à l'autre soumettre les révoltés, les Anglais, qui jalousaient la puissance du vice-roi sur le golfe Persique, réussirent à conclure un traité (Londres, 15 juillet 1840) avec l'Autriche, la Prusse et la Russie, dans le but de forcer Méhémet-Ali à n'être qu'un pacha ordinaire, c'est-à-dire un fonctionnaire révocable suivant la volonté du divan. Le gouvernement de la France, animé d'un esprit de paix trop exagéré, fut exclu de cette convention, et n'essaya pas d'en affaiblir les effets. On proposa à Méhémet le gouvernement héréditaire d'Égypte et le pachalik viager d'Acre. Il refusa : il comptait trop sur la France; l'armée égyptienne était forte de 146,000 hommes; mais la meilleure partie était engagée dans le Liban. Les Anglais déclarèrent le blocus de la Syrie, et la Porte prononça la déchéance du vice-roi. Les forces navales des alliés réduisirent en quelques jours toutes les places fortes du littoral syrien, et l'émir Béchir, principal chef des Maronites, qui jusque alors avait soutenu les intérêts du vice-roi, se déclara contre lui. Ibrahim-pacha fut forcé à une retraite désastreuse, que M. Achille Laurent compare à celle que les Français firent de la Russie en 1812. La France intervint alors diplomatiquement : Méhémet-Ali conclut le 27 novembre avec le commodore Charles Napier une convention provisoire par laquelle il s'engageait à évacuer la Syrie et à restituer la flotte ottomane à la condition que le sultan reconnaîtrait l'hérédité pour le gouvernement de l'Égypte (1). Les puissances alliées désavouèrent le commodore et exigèrent que le vice-roi se reconnût simplement vassal du sultan, laissant à la Porte le droit de choisir entre les enfants du pacha celui qui devrait lui succéder. Méhémet-Ali répondit : « qu'Ibrahim saurait au besoin soutenir ses droits, et qu'on n'aurait rien gagné en faisant souscrire au père un arrangement préjudiciable au fils ». Néanmoins, circonvenu par la diplomatie française, il renvoya la flotte ottomane à Constantinople, ordonna à son fils d'évacuer la Syrie, et ne s'occupa, dans sa soumission, que de faire diminuer les charges qu'on voulait lui imposer. Par un hatti-chérif en date du 21 zelhedji 1256 de l'hégire (13 février 1841), le sultan reconnut de nouveau Méhémet-Ali comme gouverneur de l'Égypte, et cette fois avec l'hérédité, mais en l'enchaînant par une foule de restrictions. Néanmoins, la Porte, sur les représentations des puissances alliées, se relâcha de sa rigueur, et le firman d'investiture du 1er juin apporta de nombreuses améliorations à

(1) Le cabinet anglais, dont lord Palmerston (voy. ce nom) faisait partie, fit alors, par jalousie contre la France, prévaloir une politique dont on voit aujourd'hui les tristes résultats (le massacre des Maronites).

la position du vice-roi. Il était confirmé dans la possession de l'Égypte, transmissible à sa descendance masculine, ainsi que dans le gouvernement de Nubie. Le sultan, en reprenant Candie, la Syrie, le Liban et les villes saintes, se réservait la confirmation des officiers égyptiens à partir du grade de colonel. Le vice-roi s'obligeait à se conformer aux lois générales de l'empire turc, à accepter le nouveau traité de commerce conclu avec l'Angleterre et l'Autriche, et à n'augmenter ses forces de terre ou de mer qu'en vertu d'une autorisation du divan. Méhémet-Ali observa ces conditions loyalement. Abdul-Medjid, pour lui témoigner la sincérité de leur réconciliation, lui conféra la dignité de *sadrazam* (grand-vizir honoraire).

Les revers qui avaient accablé le vieux vice-roi, lui qui depuis quarante ans n'était habitué qu'aux succès, affaiblirent ses facultés, et le firent vers la fin de sa vie tomber dans une espèce de démence. Il mourut ainsi comme un saint aux yeux des vrais musulmans. Sa mort n'avait pas été hâtée, comme on l'a dit, par celle d'Ibrahim, car il n'aimait point ce fils, à cause de ses instincts de cruauté, et il espérait toujours lui survivre : « Mon fils le seraskier est, disait-il, plus vieux que moi. » Son petit-fils Abbas-Pacha, fils de Toussoun-Pacha, lui succéda, comme seul descendant de la branche aînée des fils du vice-roi (1). Méhémet-Ali, marié depuis l'âge de dix-neuf ans, avait eu quatre-vingt-trois enfants, mais peu d'entre eux arrivèrent à l'âge de puberté, et à sa mort il ne restait que *Saïd-Bey*, prince d'un grand mérite, né en 1822; *Hussein-Bey*, né en 1825; *Halim-Bey*, né en 1826; et *Méhémet-Aly-Bey*, né en 1833.

Clot-Bey a tracé de Méhémet-Ali le portrait suivant : « L'ensemble de ses traits, dit-il, forme une physionomie vive et mobile, animée d'un regard scrutateur et présentant un heureux mélange de finesse, de noblesse et d'amabilité. Sa démarche, très-assurée, a quelque chose de la précision et de la régularité militaires; et sans rechercher la richesse ni l'éclat dans ses vêtements, il est très-soigné dans sa tenue. C'est un homme vif et très-impressionnable; excellent père de famille, d'une générosité peu commune, d'une activité extraordinaire. Le soin de sa réputation présente et de sa gloire à venir l'occupe beaucoup. A un tact précieux pour les affaires il unit un jugement sain, un coup d'œil sûr et rapide. Il ne connaît aucune langue étrangère, mais sa perspicacité est telle que dans ses conversations avec les Européens il devine souvent dans leurs yeux ce qu'ils ont voulu dire, avant que la traduction n'en soit achevée. Essentiellement tolérant, il observe sa religion sans fanatisme ni bigoterie. Les commencements de sa remarquable carrière prouvent assez qu'il est brave et inaccessible à la peur (1); et d'ailleurs ne l'a-t-on pas vu en 1844 aller braver, malgré son âge, les écueils du Nil pour se rendre à Fazaglou, c'est-à-dire à six cents lieues de sa capitale, briser sa barque, se jeter à la nage, et faire sur un dromadaire, à travers les déserts, une route longue et périlleuse. »

D'une constitution athlétique, Méhémet-Ali jouissait d'une santé de fer. Il s'était de bonne heure acquis une diction facile et élégante; mais il n'apprit à lire qu'à quarante ans, pour déchiffrer les documents qui le regardaient personnellement. Il est douteux qu'il ait voulu, comme le prétendent quelques écrivains, civiliser son pays et améliorer le sort de ses habitants; car il répétait souvent comme Louis XV : « Après moi le déluge ». Un de ses vrais titres de gloire c'est d'avoir créé et maintenu la sécurité publique dans les États soumis à sa domination. La plupart des étrangers que Méhémet-Ali avait attachés à son service l'aidèrent avec zèle dans son œuvre de rénovation. MM. Cérisy créa la marine, et le colonel Selves (Soliman-Pacha) organisa l'armée : sans lui l'Égypte n'aurait jamais eu de troupes disciplinées. Grâce à ces concours intelligents, le vice-roi pouvait mettre sous les armes plus de 200,000 hommes et une flotte de plus de trente bâtiments, dont six vaisseaux et six frégates. Fier de sa puissance, il aimait, dans ses causeries intimes, à rappeler qu'il était, comme Alexandre le Grand, né en Macédoine : « Et moi aussi, s'écriait-il, je suis Macédonien! » — Si l'Europe civilisée pourra reprocher à l'illustre compatriote d'Alexandre d'avoir fait répandre des torrents de sang et de larmes pour assouvir son ambition en fondant un royaume, elle lui témoignera une reconnaissance éternelle d'avoir, par sa protection, aidé Champollion, Rosellini, Lepsius, Wilkinson, etc., à mettre au jour d'immenses trésors archéologiques et histo-

(1) Abbas-Pacha était déjà gouverneur du Caire. Né en 1813, il mourut d'apoplexie, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1854. Son oncle Saïd-pacha fut reconnu vice roi, le 17 juillet, et règne aujourd'hui.

(1) Parmi les diverses causes qui ont pu contribuer à troubler la santé de Méhémet-Ali, on cite surtout celle qui a produit le hoquet convulsif auquel il était notoirement sujet, et qui se renouvelait avec une intensité d'autant plus violente qu'il était plus profondément ému, soit par le chagrin, soit par la colère. Dans ces accès, sa voix devenait terrible et effrayait jusqu'à ses parents et ses plus dévoués serviteurs. « Voici quelle est l'origine de cette affection spasmodique. Lors de l'expédition d'Arabie, Toussoun Pacha fut bloqué dans Tayef par l'armée des Wahabys. Le vice-roi était resté à La Mecque; il n'avait point de troupes avec lui, et on lui conseillait de se rendre à Djedda, afin d'être prêt à s'embarquer en cas d'événements graves. « Je ne veux point m'éloigner, dit-il, je veux aller délivrer mon fils. » Et il partit escorté seulement de quarante mamelouks. Arrivé près de Tayef sans avoir arrêté de plan de conduite, il voulut se reposer, et ordonna à un de ses mamelouks de le réveiller à la moindre alarme. Il était plongé dans le plus profond sommeil, quand une des sentinelles amena un espion wahaby, pris dans les environs du bivouac. Le factionnaire, épouvanté, réveilla son maître en sursaut, et lui causa une si grande frayeur qu'il fut pris d'un hoquet convulsif, dont les attaques se sont répétées depuis à chaque émotion violente. » (*Égypte moderne*, dans l'*Univers pittoresque*.)

riques, d'avoir facilité les travaux géographiques et géologiques de Linant-Bey, de Russegger, d'Arnaud, ainsi que les savantes recherches de Pruner-Bey sur les races humaines et les maladies de l'Orient. Les empires s'évanouissent, la science seule se transmet à perpétuité.

Alfred DE LACAZE.

Achille de Vaulabelle, *Histoire de l'Égypte*. — Félix Mengin, *Histoire sommaire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Ali*; Paris, 1839, in-8°. — Clot-Bey, *Aperçu général sur l'Égypte*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°. — Achille Laurent, *Relation historique des affaires de Syrie jusqu'en 1842*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°. — *Égypte moderne* dans l'*Univers pittoresque*. — Cadalvène et E. Barrault, *Histoire de la Guerre de Méhemed-Ali contre la Porte-Ottomane en Syrie et en Asie Mineure*, 1831-1833. — Labat, *Mémoires sur l'Orient ancien*.

MÉHÉRENC. *Voy.* LA CONSEILLÈRE.

MÉHUL (*Étienne-Henri*), célèbre compositeur français, né le 24 juin 1763, à Givet, petite ville du département des Ardennes, et mort à Paris, le 18 octobre 1817. Dans sa notice historique sur ce grand musicien, Quatremère de Quincy dit que le père de Méhul avait servi dans le génie et qu'il avait été inspecteur des fortifications de Charlemont; mais M. Fétis a relevé cette inexactitude en nous apprenant qu'il était tout simplement cuisinier de son état, et qu'il ne dut plus tard qu'à l'influence de son fils la place subalterne dont il s'agit. Le jeune Méhul, dont les parents ne pouvaient subvenir qu'avec peine aux soins de son entretien et de son éducation, reçut les premières leçons de musique d'un organiste, pauvre et aveugle habitant du pays. Sans être un artiste fort habile, le maître eut du moins le talent de deviner les heureux instincts de l'enfant qui était appelé à devenir un jour le chef de l'école française, et de développer ses dispositions naturelles en le préparant à recevoir de meilleures leçons que celles qu'il pouvait lui donner. A l'âge de dix ans, le petit Méhul touchait déjà l'orgue au couvent des Récollets, à Givet, et son talent naissant devint bientôt assez remarquable pour attirer la foule et faire déserter l'église paroissiale. Une circonstance vint lui offrir les moyens de fortifier son éducation musicale. Non loin de Givet, dans la forêt des Ardennes, et au milieu du site le plus pittoresque, se trouvait la célèbre abbaye de Laval-Dieu, qu'occupaient à cette époque les religieux de l'ordre des Prémontrés. Guillaume Hauser, inspecteur du chœur du monastère de Schussenried, en Souabe, et musicien distingué, surtout pour le style sacré et pour celui de l'orgue, avait été appelé au couvent de Laval-Dieu, où il était arrivé dans le courant de l'année 1775, et à peine s'était-il fait entendre sur l'orgue que sa réputation se répandit dans tout le pays. Méhul, qui avait alors douze ans, comprit tout l'avantage qu'il pouvait retirer des conseils de Hauser; aussi n'eut-il point de cesse qu'il ne lui eût été présenté et qu'il n'eût obtenu d'être accepté comme son élève. Le bon Allemand, charmé de l'enthousiasme de l'enfant, s'était d'ailleurs empressé d'accéder à son désir. Méhul était au comble de la joie; malheureusement la distance de Givet à l'abbaye de Laval-Dieu était trop grande pour qu'il pût venir deux fois par jour assister aux leçons du maître, et, d'un autre côté, sa famille n'avait pas les moyens de payer une pension pour lui. Le supérieur du monastère leva la difficulté en l'admettant au nombre des commensaux de la maison. Rien ne pouvait être plus favorable aux études du jeune musicien que le calme qui régnait à Laval-Dieu. On avait abandonné à ses soins un petit jardin, où il allait se délasser de ses travaux en se livrant au goût passionné qu'il conserva toujours pour la culture des fleurs. Afin de hâter les progrès de son élève par l'émulation, Hauser avait rassemblé autour de lui plusieurs autres enfants auxquels il donnait en même temps des leçons d'orgue et de composition; souvent il le chargeait de le remplacer dans ses fonctions d'organiste. L'attachement que Méhul avait pour son maître, la perspective de lui succéder un jour, l'amitié que lui témoignaient les religieux, le désir de ses parents, qui n'ambitionnaient que d'en faire un moine de l'abbaye la plus renommée du pays, tout enfin semblait devoir fixer Méhul dans cette paisible retraite, où il avouait plus tard avoir passé les plus heureuses années de son existence; mais le sort en avait décidé autrement. Le colonel d'un régiment en garnison à Charlemont, amateur enthousiaste des arts et bon musicien lui-même, ayant eu occasion d'entendre Méhul et pressentant l'avenir qui attendait le jeune artiste, s'offrit de le conduire à Paris et de l'aider à y produire son talent. La proposition fut acceptée, et en 1778 Méhul arriva dans la capitale; il était alors dans sa seizième année. Son premier soin fut de chercher un maître qui pût perfectionner ses connaissances théoriques et pratiques; il choisit Edelmann, habile claveciniste et compositeur instruit. Lui-même donna bientôt quelques leçons, et essaya ses forces en écrivant plusieurs morceaux de musique instrumentale, entr'autres des sonates de piano, qu'il publia; mais il ne tarda pas à renoncer à ce genre de composition. Il sentait que la musique vocale et surtout le style dramatique convenaient mieux à la nature de son génie. La récente régénération de l'Opéra français par Gluck, les vives discussions des *piccinistes* et des *gluckistes*, l'importance que chacun attachait au triomphe de ses opinions, tout lui donnait la persuasion que la véritable route de la renommée était le théâtre. Son plus grand plaisir était d'aller entendre les ouvrages qui opéraient une semblable révolution dans l'art, et il y dépensait tout l'argent dont il pouvait disposer; malheureusement il n'en avait pas toujours. On rapporte que la veille de la première représentation d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut lieu le 18 mai 1779, Méhul s'introduisit furtivement à l'Opéra dans l'espoir d'acheter au prix de vingt-quatre heures de séquestration la jouis-

sance gratuite du chef-d'œuvre de Gluck. On ajoute qu'ayant été découvert en présence de Gluck qui se trouvait alors dans la salle, celui-ci, après avoir questionné Méhul et ému de son naïf enthousiasme, non-seulement s'empressa de lui donner un billet d'entrée pour le lendemain, mais l'invita à venir le voir en lui offrant de l'aider de ses conseils (1). Quelque peu vraisemblable que soit cette anecdote, Méhul n'en eut pas moins à cette époque accès auprès de Gluck, qui, frappé de ses dispositions, le guida libéralement dans ses travaux. Déjà il s'était exercé en mettant en musique une ode sacrée de J.-B. Rousseau, qui fut ensuite exécutée avec succès, en 1782, au concert spirituel. Sous la direction du grand artiste qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance, il écrivit, dans l'unique but d'acquérir de l'expérience, la musique de trois opéras; ces ouvrages étaient la *Psyché*, de Voisenon, l'*Anacréon*, de Gentil-Bernard, et *Lansus et Lydie*, de Valadier. Méhul, croyant alors pouvoir se hasarder sur la scène lyrique, présenta à l'Académie royale de Musique un grand opéra en quatre actes, intitulé *Cora*, paroles de Valadier. Le jeune compositeur avait vingt ans; son ouvrage fut reçu par le comité d'examen; mais six années s'écoulèrent en sollicitations sans qu'il pût obtenir de le faire mettre à l'étude. Loin de se décourager, Méhul songea à se frayer une route sur un autre théâtre, et tourna ses vues vers l'Opéra-Comique, qui lui offrait l'espoir d'une mise en scène plus prompte. Homme d'esprit, et n'étant pas lui-même étranger à la littérature, il s'était lié avec les écrivains les plus distingués, notamment avec Hoffmann, dont le talent sympathisait avec la nature de ses idées: l'originalité, la force, une verve abondante, se rencontraient en effet chez l'un comme chez l'autre. Hoffmann écrivit pour lui *Euphrosine et Coradin, ou le tyran corrigé*, drame en trois actes, qui fut représenté, en 1790, à l'Opéra-Comique de la rue Favart. La partition d'*Euphrosine et Coradin* attestait un talent mûri par de longues études et de profondes méditations. Tout en conservant les traditions de son illustre maître, mais profitant des améliorations de l'opéra italien, Méhul, sans pour cela devenir imitateur, donnait à ses airs une coupe plus régulière et faisait entendre pour la première fois des morceaux d'ensemble d'une facture large et bien proportionnée. Son instrumentation, mieux conçue et soignée dans ses détails, ses heureuses innovations dans l'emploi des instruments de cuivre, augmentaient l'importance de l'orchestre. On remarquait chez lui un sentiment parfait des convenances de la scène. Ses chants, pleins de noblesse, sa vigoureuse harmonie, convenaient d'ailleurs à une époque où les esprits, surexcités par les événements politiques, étaient avides de fortes émotions; aussi l'opéra d'*Euphrosine et Coradin* eut-il un succès complet. L'énergique duo connu sous le nom de *duo de la jalousie*, produisit surtout une vive sensation. Les connaisseurs avouaient qu'on n'avait jamais poussé plus loin la vigueur de l'expression.

L'œuvre par laquelle le génie de Méhul venait de se révéler tout entier ouvrait une ère nouvelle à la musique dramatique en France, et l'on peut dire que la mission du compositeur se trouva tout à coup accomplie. Après un succès aussi éclatant, l'administration de l'Académie royale de Musique s'empressa de monter l'opéra de *Cora*, qui réussit peu; mais Méhul prit bientôt sa revanche en donnant, au commencement de 1792, à l'Opéra-Comique, *Stratonice*, drame lyrique en un acte, et l'une des productions du compositeur qui ont le plus contribué à sa réputation. On y admirait le bel air, *Versez tous vos chagrins dans le sein paternel*, et surtout un quatuor qui est devenu célèbre, et dans lequel on trouve en effet l'empreinte du talent de son auteur dans tous ses développements. Méhul fit ensuite recevoir à l'Opéra *Adrien*, ouvrage en trois actes, paroles d'Hoffmann; le héros devait y paraître traîné sur un char par quatre chevaux blancs dressés par l'écuyer Franconi; le public était dans l'attente de cette nouveauté; mais le sujet de la pièce n'était rien moins que ce qu'il fallait à la veille des événements du 10 août qui allaient renverser la monarchie; aussi bientôt après la représentation d'*Adrien* fut-elle défendue. Le poëte Arnault écrivit alors pour Méhul un acte intitulé *Horatius Coclès*, qui fut joué au même théâtre, le 18 février 1794. L'ouvrage, mal disposé pour la musique, ne réussit pas. La troisième représentation de cette pièce avait d'ailleurs été marquée par un événement fatal : le pont Sublicius, dont on coupait une arche du côté de Rome, pour arrêter l'ennemi, s'étant écroulé trop tôt sous les pieds des combattants, un grand nombre d'artistes avaient été dangereusement blessés en tombant. Mais Méhul obtint un succès d'enthousiasme dans le *Chant du Départ*, paroles de M. J. Chénier, qui fut exécuté, à l'Opéra, le 29 septembre de la même année (1), et auquel,

(1) Nous ne citons ici cette anecdote, que l'on a mise aussi sur le compte de Boïeldieu, que parce que la plupart des biographes l'ont rapportée. Dans sa *Notice sur Méhul, sa vie et ses œuvres*, M. Vieillard, qui a vécu dans l'intimité de ce grand musicien, dit que bien qu'il se plût à revenir fréquemment, dans ses conversations, sur les souvenirs de sa jeunesse, il ne lui a jamais entendu raconter le fait dont il s'agit.

(1) Le *Chant du Départ*, le seul de tous les hymnes enfantés par la révolution qui ait pu se soutenir à côté de *la Marseillaise*, était destiné à célébrer le quatrième anniversaire de la prise de la Bastille. Méhul en écrivit la musique sur le coin d'une cheminée, dans le salon de Sarrette, au milieu d'une conversation bruyante. Cet hymne fut exécuté, pour la première fois, par l'orchestre et les chœurs de l'*Institut national de Musique*, qui prit ensuite le nom de *Conservatoire de Musique*. Bonaparte, trouvant qu'il excitait le courage des soldats, le conserva parmi les *airs nationaux*, et les musiques militaires l'exécutèrent jusqu'à la fin du consulat.

succédèrent le *Chant de Victoire* et le *Chant du Retour*. On doit citer aussi, comme des morceaux du plus grand effet, l'ouverture et les chœurs qu'il composa pour la tragédie de *Timoléon*, de Chénier; depuis *Esther* et *Athalie*, on n'avait pas joint les accents de la musique à ceux de la tragédie. Parmi les ouvrages qui marquèrent encore à cette époque le passage de Méhul sur la scène lyrique figurent *Le jeune Sage et le vieux Fou*, bouffonnerie sans gaieté, d'Hoffmann, et *Phrosine et Mélidor*, d'Arnault, qui ne put trouver grâce auprès du public malgré le charme que le musicien avait su répandre dans sa partition. La rivalité qui existait alors entre l'ancien Opéra-Comique et le théâtre de la rue Feydeau, donna naissance, en 1795, à *La Caverne*, opéra en trois actes de Méhul, que l'on voulait opposer à l'ouvrage du même nom, que Lesueur venait de donner à la salle Feydeau. L'œuvre de Méhul succomba dans la lutte. Mais en 1797 un fait unique dans les annales du théâtre fit briller d'un nouvel éclat le génie du grand artiste. Nous voulons parler du *Jeune Henri*, opéra-comique, paroles de Bouilly, dont l'ouverture électrisa à tel point l'auditoire que l'orchestre fut obligé de l'exécuter deux fois de suite. Malheureusement la pièce déplut au public, qui fit baisser le rideau avant qu'elle fût finie, mais qui donna au musicien un témoignage de son admiration en demandant à entendre une troisième fois l'ouverture.

Dès la formation du Conservatoire de Musique, en 1795, Méhul avait été nommé, conjointement avec Grétry, Gossec, Lesueur et Cherubini, l'un des cinq inspecteurs de cet établissement, dont la direction avait été confiée à Sarrette. Les devoirs de sa place l'obligeaient à surveiller l'admission des élèves, à concourir à la rédaction des ouvrages élémentaires destinés à l'enseignement, enfin à prendre une part active à tout ce qui concernait l'administration. Ses occupations multipliées l'éloignèrent pendant près de deux ans de la scène lyrique, sur laquelle il reparut, en 1799, par son opéra d'*Adrien*, que le Directoire consentit à laisser représenter. Cet ouvrage était digne en tous points du génie de Méhul; la belle ouverture d'*Horatius Coclès* lui servait d'introduction; on y trouvait des chœurs admirables et des récitatifs qui n'étaient pas inférieurs à ceux de Gluck. Cependant la pièce ne put se maintenir au répertoire. Dans le courant de la même année, Méhul écrivit pour l'Opéra-Comique *Ariodant*, qui eut un succès complet. Cette dernière production contenait en effet des beautés dramatiques du premier ordre; un duo et plusieurs autres morceaux sont devenus classiques. Toutefois la similitude du sujet avec *Montano et Stéphanie*, de Berton, nuisit à l'œuvre de Méhul. Il est vrai de dire aussi que la grâce, la fraîcheur des idées, la variété du coloris qu'offrait la partition de Berton, devaient lui faire donner la préférence par le public. *Bion* succéda à *Ariodant*, et ne réussit pas. *Épicure*, produit de l'association de Méhul avec Cherubini, n'eut guère un sort plus heureux.

L'arrivée à Paris d'une troupe de virtuoses bouffes qui alla s'installer, en 1801, sur le petit théâtre de la rue Chantereine, que l'on venait de baptiser du nom pompeux de *Théâtre de la Victoire*, avait réveillé chez quelques amateurs le goût de la musique italienne. On faisait entre les suaves et élégantes inspirations de Paisiello, de Cimarosa, de Guglielmi, et les productions de l'école française, des comparaisons qui n'étaient pas favorables à celle-ci. Des critiques avaient souvent reproché aux mélodies de Méhul de manquer de grâce et de légèreté. Méhul, blessé dans son amour-propre et persuadé qu'il y avait des procédés pour faire de la musique italienne, française ou allemande, écrivit pour l'Opéra-Comique *l'Irato*. Le jour de la première représentation, l'affiche indiquait comme auteur de la musique un signor *Fiorelli*, compositeur inconnu en France, mais que tous les échos de l'Opéra-Comique proclamaient comme le type du genre italien le plus à la mode. Personne ne fut mis dans le secret, si ce n'est Camerani, le régisseur, et ce ne fut qu'après le succès de la pièce que l'acteur chargé d'annoncer le nom de l'auteur prononça celui de Méhul. Rien cependant ne ressemblait moins aux formes italiennes que celles qu'avait adoptées le compositeur. Méhul s'était trompé en pensant qu'il pouvait écrire un opéra bouffe où l'on trouverait le charme, la légèreté, la verve, la franche gaîté que l'on rencontre dans *La Molinara* et dans le *Matrimonio secreto*. On sent qu'il n'est plus sur son terrain, et à l'exception d'un excellent quatuor, qui est considéré à juste titre comme une des meilleures productions de l'école française, il ne fit qu'une caricature de ce qu'il voulait imiter. Néanmoins l'*Irato*, avec le secours d'interprètes tels que Martin, Elleviou, Solié et Dozainville, obtint dans sa nouveauté un succès qui engagea Méhul à composer la musique de pièces d'un genre moins sérieux que celui qu'il avait traité dans ses premiers ouvrages. Méhul cédait d'ailleurs à la réaction qui, après l'apaisement des troubles révolutionnaires, s'était manifestée dans le goût musical comme dans les besoins de la société. *Une Folie*, ouvrage dans lequel on trouve plusieurs morceaux d'une facture élégante, fut jouée en 1803 à l'Opéra-Comique par les mêmes acteurs qui avaient figuré dans *L'Irato*, et réussit par les mêmes moyens. Mais *Le Trésor supposé*, *Joanna*, *L'Heureux malgré lui*, *Héléna*, représentés vers le même temps, n'ont laissé que de faibles traces de leur passage sur la scène.

La France était alors resplendissante de gloire. Napoléon, après avoir organisé son empire, n'avait rien négligé de ce qui pouvait contribuer à en augmenter la splendeur. Il avait une affection toute particulière pour Méhul, dont il estimait

beaucoup de talent, et voulut en faire son maître de chapelle en remplacement de Paësiello, qui retournait en Italie. Méhul, avec une générosité fort rare, déclina cet honneur, en faisant observer à l'empereur qu'il appartenait plutôt à son collègue Cherubini, qui lui était supérieur de science, et d'ailleurs plus âgé que lui de trois ans; il proposa qu'au moins la place fût partagée entre eux deux. On connaît les injustes préventions de Napoléon contre Cherubini. En entendant prononcer son nom, il s'écria : « Ne me parlez pas de cet homme-là ». La place fut donnée sans partage à Lesueur, et Méhul reçut, comme dédommagement, une pension de deux mille francs.

Méhul, l'un des chefs du Conservatoire, membre de l'Institut depuis sa formation en 1795, décoré de la Légion d'Honneur dès la création de cet ordre, en 1802, et jouissant des faveurs de l'empereur, s'était successivement élevé par ses travaux à une position qui pouvait, alors surtout, être regardée comme l'apogée de la fortune et de la renommée d'un artiste. Cependant il était loin d'être heureux. Enthousiaste de la gloire et fatalement doué de cette disposition mélancolique qui est la couronne d'épines du génie, le demi-succès d'un de ses ouvrages l'affectait autant qu'aurait pu le faire la chute la plus complète. Il voyait alors des ennemis dans ses rivaux, et transformait en complots de la haine les brigues de la concurrence. La droiture était la base de son caractère comme la règle de sa conduite. L'injustice le révoltait, et il ne souffrait pas moins de ses procédés appliqués aux autres qu'à lui-même. Il n'est donc pas étonnant qu'il se mêlât un peu d'exagération à ses impressions; mais c'était à coup sûr l'exagération du bien. Tels furent les mobiles qui agirent le plus péniblement sur les dix dernières années de sa vie, dont il nous reste à parler.

En 1806, Méhul donna à l'Opéra-Comique *Les Deux Aveugles de Tolède*, partition dans laquelle on remarquait un duo et plusieurs autres charmants morceaux. Cette pièce fut suivie d'*Uthal*, sujet ossianique, rempli de situations fortes et qui ramenait Méhul dans son domaine. Il y retrouva son talent énergique, et quoique cette production soit empreinte d'une couleur trop uniforme, elle n'en est pas moins l'œuvre d'un grand artiste. Le public fut surtout vivement impressionné en entendant le beau chœur du sommeil des bardes. Peu de temps après l'apparition d'*Uthal*, Cherubini se rendit à Vienne pour y écrire son opéra de *Faniska*. Cet ouvrage fut chaleureusement accueilli par les connaisseurs, Haydn, Beethoven, tous les journaux allemands proclamèrent Cherubini comme le plus savant et le premier compositeur de son époque. Méhul, qui jusque là avait été considéré comme son émule et son rival, souscrivit à ces éloges, mais n'en fut pas moins profondément blessé dans son amour-propre. A partir de ce moment, et quoiqu'il écrivît très-purement, il s'efforça de faire preuve d'un savoir qui lui manquait, en accumulant dans ses œuvres ces formules scolastiques, ces marches harmoniques dont on lui avait déjà souvent reproché d'abuser. Cette affectation alourdissait son style, mais lui donnait une certaine teinte mystique qui pouvait être un défaut dans des sujets profanes, mais qui devenait une qualité, appliquée à un sujet religieux et biblique tel que celui de l'opéra de *Joseph*. Alexandre Duval avait fourni à Méhul le poëme de cet ouvrage, qui fut représenté pour la première fois le 17 février 1807, sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Méhul montra un profond sentiment dramatique dans cette œuvre, sur laquelle il avait étendu une admirable couleur locale. Plusieurs morceaux, entre autres l'air *Champs paternels, Hébron, douce vallée*, la romance de Benjamin, *A peine au sortir de l'enfance*, le final du premier acte, le chant des Israëlites au lever du jour, le magnifique final du troisième acte, sont autant de chefs-d'œuvre en leur genre. Cependant *Joseph* n'obtint qu'un succès d'estime à Paris, mais il réussit beaucoup dans les départements, et surtout en Allemagne.

Méhul avait atteint dans *Joseph* le point culminant de sa carrière d'artiste et de compositeur inspiré. *Les Amazones*, qu'il donna à l'Opéra, en 1811, et *Le Prince troubadour*, qui fut représenté deux ans après à l'Opéra-Comique, ne purent se soutenir au théâtre. Découragé par le peu de succès de ses dernières productions, il sentit sa santé s'altérer. Une affection de poitrine, que les secours de l'art cherchaient à combattre, le livrait à sa mélancolie habituelle. Une autre circonstance était venue l'affliger profondément : après les événements de 1815, le Conservatoire, mutilé dans ses développements, et changeant son nom contre celui d'*École royale de Musique et de Déclamation*, avait été placé secondairement dans les attributions de l'intendant des Menus-plaisirs du roi. Méhul n'avait pas vu sans un regret plein d'amertume la déchéance momentanée d'un grand établissement, à la prospérité duquel il avait, pour ainsi dire, lié son existence. Sa maladie empirait, et ôtait à ses travaux l'agrément qu'il y trouvait autrefois. Il travaillait encore, mais c'était plutôt le résultat de l'habitude que de l'inspiration. Souvent même il était obligé de s'arrêter, et c'était à peine si ses forces lui permettaient alors d'aller dans le jardin de sa modeste *villa* de Pantin cultiver les fleurs, qui après la musique avaient été la passion de toute sa vie.

L'année 1816 vit luire pour Méhul un rayon de consolation. *La Journée aux Aventures*, dernier ouvrage de sa main débile, brillait encore de quelques éclairs de son beau talent. Cet opéra fut couvert d'applaudissements par le public, qui semblait pressentir la fin prochaine du

grand artiste et vouloir lui faire ses adieux en lui donnant un dernier témoignage de son admiration. Peu de temps après cette représentation, les amis de Méhul, voyant son état s'aggraver de jour en jour, lui conseillèrent d'aller respirer l'air pur de la Provence. Méhul, cédant à leurs sollicitations, partit au mois de janvier 1817, et se rendit à Hyères. Mais il était trop tard, et il n'éprouva dans ce voyage que les incommodités du déplacement et le déplaisir de n'être plus avec ses élèves et ses amis; aussi écrivait-il à ceux-ci : « Pour un peu de soleil je vous ai quittés, cependant l'air qui me convient le mieux est celui que je respire au milieu de vous. » Il revint à Paris, mais pour y mourir, et le 18 octobre 1817 il expirait, à l'âge de cinquante-quatre ans. Cent quarante musiciens exécutèrent à ses obsèques une messe de *requiem* de Jomelli. Quelques mois plus tard, un certain nombre d'élèves du chant, au Conservatoire, se rendirent au cimetière du Père-Lachaise, et y offrirent un touchant témoignage à la mémoire de l'illustre maître, en faisant entendre sur sa tombe le chœur du sommeil des bardes d'*Uthal*. Méhul laissait inachevé l'opéra de *Valentine de Milan*, qui, terminé par M. Daussoigne, son neveu et son élève, aujourd'hui directeur du Conservatoire de Liége, ne fut représenté qu'en 1822. Disciple de Gluck, il fut le maître d'Hérold. C'est ainsi que la famille des grands artistes se donne la main à travers les âges et que se transmettent de génération à génération les belles et pures traditions de l'art. Doué de beaucoup d'esprit naturel, Méhul avait aussi beaucoup d'instruction. La variété de ses connaissances rendait sa conversation très-intéressante. Son caractère, mélange heureux de finesse et de bonhommie, de grâce et de simplicité, de sérieux et d'enjouement, le rendait agréable dans le monde. Cependant, jaloux de sa réputation, inquiet sur le succès de ses ouvrages et sur leur sort dans la postérité, il vécut malheureux; mais, étranger à l'intrigue, il ne chercha jamais à obtenir par la faveur les avantages attachés à la renommée, et il ne demanda jamais rien. Méhul avait épousé la fille du docteur Gastaldy; sa femme lui survécut près de quarante ans.

Voici la liste complète des ouvrages que Méhul a fait représenter au théâtre : *Euphrosine et Coradin*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1790); — *Cora*, quatre actes, à l'Opéra (1791); — *Stratonice*, un acte, à l'Opéra-Comique (1792); — *Le Jugement de Pâris*, ballet en trois actes, à l'Opéra (1793); — *Le jeune Sage et le vieux Fou*, un acte, à l'Opéra-Comique (1793); — *Horatius Coclès*, un acte, à l'Opéra (1794); — *Phrosine et Mélidor*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1794); — Ouverture et chœurs de *Timoléon*, tragédie de Chénier, représentée au Théâtre-Français (1794); — *La Caverne*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1795); — *Doria*, trois actes, au même théâtre (1796); — *Le jeune Henri*, deux actes, idem (1797); — *Le Pont de Lodi*, opéra de circonstance (1797); — *La Toupie et le papillon*, au théâtre Montansier (1797); — *Adrien*, trois actes, à l'Opéra (1799); — *Ariodant*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1799); — *Bion*, un acte, au même théâtre (1800); — *Épicure*, un acte, idem (1800), en collaboration avec Cherubini; — *La Dansomanie*, ballet en deux actes, à l'Opéra (1800); — *L'Irato*, un acte, à l'Opéra-Comique (1801); — *Le Trésor supposé*, un acte, idem (1802); — *Joanna*, deux actes, idem (1802); — *L'Heureux malgré lui*, un acte, idem (1802); — *Une Folie*, un acte, idem (1803), — *Héléna*, trois actes, idem (1803); — *Le Baiser et la Quittance*, idem (1803); en société avec Kreutzer, Boïeldieu et Nicolo; — *Les Hussites*, mélodrame représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin (1804); — *Gabrielle d'Estrée*, à l'Opéra-Comique (1806); — *Les Deux Aveugles de Tolède*, un acte, idem (1806); — *Uthal*, un acte, idem (1806); — *Joseph*, trois actes, idem (1807); — *Persée et Andromède*, ballet, à l'Opéra (1810); — *Les Amazones*, trois actes, au même théâtre (1811); — *Le Prince troubadour*, un acte, à l'Opéra-Comique (1813); — *L'Oriflamme*, pièce de circonstance, à l'Opéra (1814), en collaboration avec Berton, Kreutzer et Paër; — *La Journée aux Aventures*, trois actes, à l'Opéra-Comique, (1816); — *Valentine de Milan*, trois actes, ouvrage terminé par M. Daussoigne, et représenté au même théâtre en 1822, cinq ans après la mort de Méhul. — Quatre autres ouvrages, reçus à l'Opéra, n'ont pas été représentés ce sont : *Hypsile* (1787), *Armenius* (1794), *Scipion* (1795), et *Tancrède et Clorinde*. Méhul a laissé aussi en manuscrits les partitions des opéras de *Sésostris* et d'*Agar*, ainsi que l'ouverture, les entr'actes et les chœurs d'une tragédie d'*Œdipe roi*. Ce compositeur a écrit en outre une multitude d'hymnes, de cantates et de chants patriotiques pour les fêtes républicaines, entre autres le *Chant du Départ*, le *Chant de Victoire*, le *Chant du Retour*, la *Chanson de Roland*, pour la pièce de circonstance intitulée *Guillaume le Conquérant*, jouée au Théâtre-Français, en 1804, et une grande cantate, avec orchestre, pour l'inauguration de la statue de Napoléon dans la salle des séances publiques de l'Institut. On a aussi de lui six symphonies, qui ont été exécutées dans les exercices du Conservatoire, et plusieurs sonates de piano. On trouve des leçons de lui dans le solfége du Conservatoire. Cet artiste célèbre a lu à l'Institut deux rapports dont il était l'auteur, l'un *Sur l'État futur de la Musique en France*, l'autre *Sur les Travaux des élèves du Conservatoire, à Rome*. Ces deux rapports ont paru dans le *Magasin encyclopédique*, tome V, Paris; 1808.

Dieudonné Denne-Baron.

Notice sur Méhul, par Quatremère de Quincy. — Fétis, *Biog. univers. des Musiciens*. — Patria, *Hist. de*

l'art musical en France, Paris, 1847. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, hist. littéraire musicale, etc.*; Paris, 1855. — *Notice sur Méhul, sa Vie et ses Œuvres*, par M. P.-A. Vieillard, Paris, 1859.

MEHUS (*Lorenzo*), érudit italien, né à Florence, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut attaché à la garde de la bibliothèque laurentienne, et fit partie de l'académie étrusque de Cortone. Ses travaux de philologie le mirent en correspondance avec les principaux savants de l'Europe. Il donna d'excellentes éditions d'ouvrages anciens ou devenus rares, et les fit suivre de préfaces et de remarques pleines d'intérêt; nous citerons : *Leonardi Bruni Aretini epistolarum Lib. VIII, cum ejusdem vita, item Manetti et Poggii orationibus*; Florence, 1741, 2 part. in-8°; — *Kyriaci Anconitani Itinerarium*; ibid., 1742, in-8°; — *Leonardi Dati Epistolæ, cum ejusdem et Jacobi Angeli vita*; ibid., 1743, in-8°; — *Bart. Facii* (Fazio) *De Viris illustribus*; ibid., 1745, in-4°; — *Jannotii Manetti Specimen historiæ litterariæ Florentinæ*; ibid., 1747, in-8°; — *Benedicti Coluccii De discordiis Florentinorum*; ibid., 1747, in-8°; — *Laurentii Medicei Vita, a Nicolao Valorio scripta*; ibid., 1749, in-8°; — les *Lettres* d'Ambroise le camaldule; ibid., 1759, 2 vol. in-fol. Mehus avait aussi promis une édition augmentée de la *Bibliotheca latina medii ævi* de Fabricius, qui n'a point paru.

Ce savant appartenait à la même famille qu'un peintre de ce nom, *Livio* MEHUS, né en 1630, à Oudenarde, et mort en 1691, à Florence. Ce dernier passa dans sa jeunesse en Toscane, et apprit son art sous Pierre de Cortone; il a laissé quelques eaux-fortes d'après les maîtres italiens du temps. P.

Sax, *Onomasticon*, pars VII, 28. — Nagler, *Neues Allg. Künstlerlexikon*.

MEI (*Cosimo-Maria*), littérateur italien, né le 27 septembre 1716, à Florence, mort le 20 février 1790, à Venise. Après avoir terminé ses études à Pise, il devint auditeur du cardinal Landi, parcourut les divers États de l'Italie ainsi que la France, et remplit l'emploi de censeur des livres à Venise. Il sut gagner les bonnes grâces du roi de Sardaigne, qui lui donna les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Maurice. On a de lui : *De amore sui*; Padoue, 1751, in-4°; — *De origine feudorum*; Padoue, in-4°; — *Sermoni*; Venise, 1783; recueil de satires publié sous l'anagramme de Mimoso Cei; — la traduction italienne de la *Cyclopædia* de Chambers et du *Museum Mazzuchellianum*; ce dernier travail a paru à Venise, 1761-1763, 2 vol. in-fol.

Un érudit du même nom, *Girolamo* MEI, natif de Florence, vivait au seizième siècle. Il fit ses études sous Pietro Vettori, et se rendit savant dans la philosophie, l'histoire et la musique. On a de lui : une version italienne des *Tragédies* d'Eschyle; 1557, in-4°; — *Discorso sopra la Musica antica et moderna*; Venise 1602, in-4°; trad. par Pietro del Nero d'un traité, *Consonantium genera*, qui se trouve à la bibliothèque du Vatican; — *Tractatus de Musica*, manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI. — Negri, *Istoria de' Fiorentini Scrittori*. — Draudius, *Biblioth. exotica*.

MEIBOM (1) (*Henri*), l'ancien, en latin *Meibomius*, philologue et historien allemand, né à Lemgo, le 4 décembre 1555, mort le 20 septembre 1625, à Helmstædt. Fils de Martin Meibom, d'abord co-recteur à Lemgo, puis pasteur à Alverdessen, il fit ses études sous la direction de Martin Chemnitz. Nommé en 1583 professeur d'histoire et de poésie à Helmstædt, il fut chargé, sept ans après par l'évêque d'Halberstadt, Jules de Brunswick, d'une mission diplomatique auprès de l'empereur Rodolphe II, qui l'anoblit et le couronna du laurier poétique. Toute sa vie fut consacrée à élucider l'histoire de l'Allemagne au moyen âge. On a de lui : *Parodiarum Horatianarum libri III et Sylvarum libri II*; Helmstædt, 1588, in-8°; des extraits de ce recueil, devenu rare, se trouvent dans le t. IV des *Deliciæ Poetarum Germanorum* de Gruter; — *Probæ Falconiæ, Ausonii, Lælii et Julii Capiluporum Virgilii centones, cum notis*; Helmstædt, 1597, in-4°; — *Euricii Cordi Poemata*; Helmstædt, 1616, in-8°; — *Walbeckische Chronica*; Helmstædt, 1619, in-4°; — *Opuscula historica varia ad res germanicas spectantia, partim primum partim auctius edita*; Helmstædt, 1660, in-4°; les diverses pièces contenues dans ce recueil, publié par les soins du petit-fils de Meibom, Henri le jeune, furent reproduites plus tard par lui dans ses *Scriptores Rerum Germanicarum*; ce sont une trentaine de chroniques allemandes du moyen âge, telles que les *Annales* de Wittikind, le *Cosmodromium* de Gobelinus Persona, le *Panegyris* de Hroswitha, etc., et douze dissertations de Meibom, parmi lesquelles nous citerons : *Vindiciæ Billungianæ, Commentarius de utriusque Saxoniæ pagis, Apologia pro Othone IV imperatore, De jure investituræ episcopalis imperatoribus romanis a pontificibus ademto, Historia creationis ducatus Brunswicensis, De Academiæ Juliæ Primordiis et incrementis, De origine, dignitate et officio cancellariorum academicorum*, etc. On doit encore à Meibom une édition annotée des *Quatuor summa Imperia* de Sleidan; 1586, in-8°. O.

Freher, *Theatrum*. — Boissard, *Icones*. — Clarmundus, *Vitæ*, t. III. — Fabricius, *Historia bibliothecæ Fabricianæ*. — Witte, *Diarium*.

MEIBOM (*Jean-Henri*), en latin *Meibomius*, savant médecin allemand, fils du précédent, né à Helmstædt, le 27 août 1590, mort à Lubeck,

(1) Le véritable nom de cette famille était *Maybaum*.

le 16 mai 1655. Après avoir étudié la médecine dans diverses universités de l'Allemagne et de l'Italie, il enseigna de 1620 à 1626 cet art dans sa ville natale. S'étant établi en 1626 à Lubeck, il fut nommé trois ans après premier médecin de la ville. On a de lui : *De flagrorum usu in re venerea*; Leyde, 1639, in-12; cette édition, qui est devenue rare, fut suivie de cinq autres, dont les plus recherchées sont celles publiées à Copenhague, 1669, in-8°, avec des additions de Th. Bartholin, et à Francfort, 1670, in-8°; traduit en français par Mercier (de Compiègne); — *Hippocratis Jusjurandum commentario illustratum*; Leyde, 1643, in-4°; — *Index scriptorum H. Meibomii senioris editorum et ineditorum, cum chronico Martenthalensi*; Helmstædt, 1651, in-4°; reproduit dans les *Opuscula historica* de H. Meibom le jeune; — *De Mithridatio et Theriaca*; Lubeck, 1652 et 1659, in-4°; — *H. Roslæ Herlingsberga, sive Poemation heroicum de bello ob arcem Herlingsbergam anno 1287 gesto*; Lunebourg, 1652, in-4°; — *Mæcenatis Vita, mores et res gestæ*; Leyde, 1653, in-4°; — *De cerevisiis, potibusque et ebriaminibus, extra vinum; accedit A. Turnebi Libellus de Vino*; Helmstædt, 1668, in-4°; réimprimé dans le *Thesaurus* de Gronovius; — *A. Cassiodori Formula Archiatrorum commentario illustrata*; Helmstædt, 1668, in-4o; — plusieurs dissertations médicales. O.

Mœller, *Cimbria Literata*, t. II. — Bohmer, *Memoriæ Professorum Helmstadensium*.

MEIBOM (*Henri*) le jeune, en latin *Meibomius*, historien et médecin allemand, fils de Jean-Henri, né à Lubeck, le 29 juin 1638, mort à Helmstædt, le 26 mars 1700. Après avoir suivi les cours des plus célèbres médecins et philologues d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, de France et d'Angleterre, il fut appelé en 1664 à une chaire de médecine à Helmstædt; en 1671, il reçut aussi celle d'histoire et de poésie. Il était considéré comme un des plus habiles médecins de son temps. On a de lui : *De fundamentis Peripateticorum, quibus Aristoteles doctrinam de moribus superstruxit necnon stoicorum et aliorum recentiorum inter se collatis*; Helmstædt, 1657, in-4°; — *De incubatione in fanis Deorum medicinæ causa olim facta*; ibid., 1659, in-4°; — *De Re Physiologica*; ibid 1659, in-4°; — *Epistola de longævis*; ibid., 1664, in-4°; — *De vasis palpebrarum novis*; ibid., 1666, in-4°; première description exacte des follicules sébacés des paupières, qui pour cette raison portèrent depuis le nom de *Meibomiens*; — *De medicorum historia scribenda*; ibid., 1669 in-4°; — *De metallifodinarum Hartzicarum prima origine et progressu*; ibid., 1680, in-4°; — *De consuetudinis natura, vi et efficacia ad sanitatem et morbum*; ibid., 1681, in-4°; — *De illustris Heimburgicæ gentis origine et progressu*; ibid., 1683, in-4°; — *De nummorum veterum in illustranda imperatorum romanorum historia usu*; ibid., 1684, in-4°; — *De Julii ducis Brunswicensis posteritate*; ibid., 1686, in-4°; — *De ducum Brunswicensium et Luneburgensium contra Saracenos et Turcas expeditionibus*; ibid., 1686, in-4°; — *Ad Saxoniæ inferioris imprimis historiam Introductio*; ibid., 1687, in-4°; — *Rerum Germanicarum Scriptores*; ibid., 1688, 3 vol. in-fol.; ce recueil renferme, outre les documents historiques et les dissertations contenus dans les *Opuscula historica* de H. Meibom l'ancien (publiés par Henri le jeune en 1660), un certain nombre de chroniques allemandes, imprimées ici pour la première fois, et deux dissertations de H. Meibom le jeune, intitulées : *De Friderici ducis Brunswicensis in imperatorem electione et misera cæde* et *De Hugonis de S. Victore patria Saxonia, contra Mabillonium*; — *Ad historiæ Germaniæ cultores*; ibid., 1692, in-4°; — *Observationes rariores in subjecto anatomico*; Gœttingue, 1751, in-4°. — Meibom a aussi publié, outre une cinquantaine de dissertations médicales, énumérées dans la *Biographie médicale*, une édition augmentée de l'*Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum scriptorum*; Helmstædt, 1681 et 1700, in-4°. Enfin on lui doit une *Epistola de chimicorum artificiis, quæ a nonnullis phænomenibus naturalibus resurrectionem mortuorum illustrantibus, adduntur*, placée en tête de la *Consideratio corporis gloriosi* de Spigelius. O.

Seelen, *Athenæ Lubecenses*, III. — *Nova litteraria maris Balthici* (année 1700). — Niceron, *Mémoires*, XIX. — Clarmundus, *Vitæ*, V. — Bœhmer, *Memoria professorum Helmstadensium*. — Reimmann, *Historia litteraria*, V. — Moller, *Cimbria Literata*, III. — Fabricius, *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, III.

MEIBOM (*Marc*), en latin *Meibomius*, érudit allemand, né en 1630, à Tönningen, dans le Holstein, mort à Utrecht, en 1711. S'étant rendu en Hollande après avoir fini ses études, il y fit imprimer les quelques traités qui nous restent sur la musique des anciens, et dédia son recueil à la reine Christine de Suède. Attiré par elle à Stockholm, il fit construire des instruments de musique devant imiter ceux qu'on supposait en usage chez les Grecs et les Romains, et fit exécuter à la cour des morceaux de musique composés par lui d'après les indications d'Aristoxène, Euclide et autres. Un rire général accueillit cette cacophonie, surtout lorsque Meibom, qui n'avait pas de voix, se fut mis à chanter. Meibom, irrité de cet insuccès, se jeta sur Bourdelot, médecin de la reine, et le souffleta, supposant que c'était lui qui avait suggéré à la reine le projet de ce concert. Obligé de quitter la Suède à la suite de cet esclandre, il partit pour Copenhague. Bien accueilli par le roi Frédéric III, il fut peu de temps après nommé professeur à Sora, et ensuite conservateur de la bibliothèque du roi. Plus tard il obtint

un emploi supérieur dans les douanes; mais son manque d'ordre le lui fit perdre bientôt après. Il se rendit alors à Amsterdam, où il devint professeur au gymnase; à peine entré en fonctions, il fut destitué pour avoir refusé de donner des répétitions au fils du bourgmestre. Croyant avoir découvert la manière dont étaient construites les trirèmes des anciens, il vint offrir au gouvernement français de lui vendre son secret; mais il échoua dans ses négociations. Il s'occupa alors d'émender, d'après une nouvelle méthode, le texte de la Bible. En 1674, il se rendit en Angleterre, et il offrit au gouvernement de ce pays de faire imprimer, moyennant la somme d'un demi-million de francs, l'*Ancien Testament*, ainsi corrigé. Son projet ayant été repoussé, il retourna en Hollande; il se mit à annoncer qu'il avait en sa possession le texte authentique du commentaire de saint Jérôme sur le livre de Job, qu'on croyait perdu. Le comte d'Avaux, ministre de France à La Haye, lui en offrit 10,000 florins; mais Meibom ne voulut pas s'en dessaisir pour cette somme (1). Cet érudit passa les dernières années de sa vie dans la gêne, subsistant de quelques secours que lui donnaient les libraires, et du produit de la vente de sa bibliothèque. On a de lui : *De proportionibus dialogus*; Copenhague, 1655, in-fol.; cet ouvrage, qui traite entre autres des proportions musicales, fut attaqué par G. Lange, le P. Aynscom et Wallis; Meibom se défendit avec emportement contre les deux premiers dans sa *Responsio ad Langii epistolam*; Copenhague, 1657, in-fol.; mais il ne trouva rien à objecter aux justes remarques de Wallis; — *De fabrica triremium*; Amsterdam, 1671, in-4°; ce livre, reproduit dans le *Thesaurus* de Graevius, a été critiqué par J. Scheffer; — *Specimina novarum in sacrum codicem Hebræum interpretationum*; Amsterdam, 1678, trois parties, in-fol.; — *Davidis Psalmi decem item sex Veteris Testamenti capita, prisco hebræo metro restituta*; Amsterdam, 1690, in-fol., suivi d'un travail analogue publié en 1698, sur douze psaumes et autant de chapitres de l'Ancien Testament; — *Essai de critique où l'on tâche de montrer en quoi consiste la poésie des Hébreux*, dans la *Bibliothèque universelle* de Le Clerc; — *Epistola de scriptoribus variis musicis* parmi les *Epistolæ* de Gudius. Comme éditeur Meibom a publié : *Musicæ antiquæ auctores septem, græce et latine, cum notis*; Amsterdam, 1652, 2 vol., in-4°; ce sont les traités d'Aristoxène, d'Euclide, de Nicomaque, d'Alypius, de Gaudentius, de Bacchius l'aîné et d'Aristide Quintillien. Meibom y a joint le neuvième livre du *Satyricon* de Martianus Capella; il est à regretter qu'il ait souvent modifié, d'après un système arbitraire, les leçons fournies par les manuscrits; — *Opuscula mythologica physica et ethica*, a *T. Galeo* 1671 *edita, nunc recusa*; Amsterdam, 1688, in-8°; — *Diogenis Laertii De Vita clarorum Philosophorum*, *græce et latine*; Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°; édition très-estimée; — *Epicteti Manuale et sententiæ, Cebetis Tabula et alia affinis argumenti in linguam latinam conversa*; Utrecht, 1711 et 1721, in-4°. Enfin l'on doit à Meibom des *Notes* sur l'*Architecture* de Vitruve, insérées dans l'édition de cet auteur publiée en 1649 à Amsterdam, in-fol. O.

(1) Ce manuscrit passa entre les mains de M. Gresler de Vevey, qui en avait hérité de la fille de Meibom; en 1700, il fut offert au duc de Parme pour 1,800 francs. On ne sait pas ce qu'il est devenu depuis.

Moller, *Cimbria Litterata*, t. III. — Bentheim, *Holländischer Kirch-und Schulen Staat*, t. II. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon.*

MEICHELBECK (*Charles*), savant bénédictin allemand, né le 29 mai 1669, à Oberndorf, dans le Algau, mort à Freisingen, le 2 avril 1734. Entré, en 1687, chez les bénédictins de Buren en Bavière, il enseigna, depuis 1697, le latin et ensuite la théologie dans divers couvents de son ordre. Après avoir préparé une histoire de l'abbaye de Buren, il fut chargé, en 1722, par le prince-évêque de Freisingen, d'écrire celle de cette ville. Appelé plus tard à Vienne pour rédiger les annales de la maison d'Autriche, il déclina cette tâche, à cause du mauvais état de sa santé, résultat de ses veilles consacrées à l'étude. On a de lui : *Historia Frisingensis, ab anno* 724; Augsbourg, 1724-1729, 2 vol. in-fol.; les nombreux diplômes contenus dans cet ouvrage le rendent très-précieux pour l'histoire des institutions germaniques; — *Chronicon Benedicto-Buranum*; Buren, 1752, in-fol.; publié par les soins du P. Haidenfeld, qui a mis en tête une *Vie* de l'auteur. O.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Zapf, *Literarische Reisen*; t. I. — Meusel, *Lexikon.*

MEIER (*Albert*), savant danois, né à Pilworm, vers 1526, mort le 17 août 1603. Il fut pendant de longues années pasteur à Lindholm. On a de lui : *Methodus apodemica describendi regiones, urbes et arces, qua docetur, quid in singulis locis præcipue in peregrinationibus, homines nobiles ac docti observare et annotare debent*; Hambourg, 1587; Helmstædt, 1587, in-8°; Leipzig, 1588, in-8°; Strasbourg, 1608, in-12. O.

Moller, *Cimbria Litterata.*

MEIER (*Joachim*), historien et biographe allemand, né à Perleberg, dans la marche de Brandebourg, le 10 août 1661, mort le 2 avril 1732. Après avoir parcouru l'Allemagne et la France en qualité de précepteur des jeunes seigneurs de Schaumbourg, il devint, en 1686, professeur au gymnase de Gœttingue. Reçu docteur en droit en 1707, il se démit dix ans après de son emploi de professeur, pour exercer la profession d'avocat. On a de lui : *Leben Heinrichs des Löwen* (Vie de Henri le Lion); Marbourg, 1695, in-4°; — *De claris Piscatoribus, nec non de piscibus piscatibus et piscatoribus memorabilibus*; Gœttingue, 1695, in-4°; biographie

des hommes remarquables qui ont porté le nom de *Fisher*, *Fischer* ou *Piscator*; — *De patriciis Germanicis claris Bernhardis et Thilonibus nec non de Dransfeldiorum gente*; Gœttingue, 1698, in-4°; — *Antiquitates Meierianæ, seu de Meieris dissertatio*; Gœttingue, 1700, in-8° : biographies des hommes plus ou moins célèbres connus sous les noms de *Mayer*, *Mayr*, *Meier* et *Meyer*; — *Antiquitates villarum et villicorum*; Francfort et Leipzig, 1700, in-8°; — *De Bojorum migrationibus et origine nec non de claris Bohennis*; Gœttingue, 1709-1710, deux parties in-4°; — *Origines et antiquitates Plessenses*; Leipzig, 1713, in-4°; — *Commentatio de nummo quodam aureo Postumi rarissimo, historiam et res ab eo gestas copiosissime explicans*; Goslar, 1713, in-4°; publié d'abord en allemand dans les *Hannöversche monatliche Auszüge* (année 1702); — *Corpus Juris apanagii et paragii, continens scriptores quotquot inveniri potuerunt qui de apanagio et paragio ex instituto egerunt*; Goslar, 1721, et Lemgow, 1727, in-fol.; — plusieurs dissertations juridiques, ainsi qu'un ouvrage sur la *Musique d'église* (Gœttingue, 1726, in-8°), qui fut attaqué par Matheson, auquel Meier répondit par son *Apologia anti-mathesoniana*. O.

Leonhard, *Gottingensis Gymnasii Cantores* (Gœttingen, 1743, in-4°). — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*.

MEIER (*Georges-Frédéric*), philosophe et critique allemand, né à Ammendorf, près de Halle, le 29 mars 1718, mort à Giebichstein, le 21 juillet 1777. Reçu en 1739 maître ès arts à Halle, il y fit des cours sur la métaphysique, la logique et les mathématiques; en 1754, il se mit à exposer le système de Locke, comme le lui avait ordonné Frédéric le Grand, avec lequel il avait eu la même année un entretien; mais il se vit bientôt abandonné de ses auditeurs. Appelé en 1746 à une chaire de philosophie, il fut nommé cinq ans après membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Gedanken von Scherzen* (Pensées sur la plaisanterie); Halle, 1744, in-8°; — *Untersuchung einiger Ursachen des verdorbenen Geschmacks der Deutschen* (Examen de quelques causes de la corruption du goût en Allemagne); Halle, 1746, in-8°; — *Beurtheilung der Gottschedischen Dichtkunst* (Critique de la poétique de Gottsched); Halle, 1747, sept parties in-8°; — *Gedanken von den Gespenstern* (Pensées sur les spectres); Halle, 1748, in-8°, suivi d'une *Vertheidigung der Gedanken von Gespenstern* (Défense des pensées sur les spectres); ibid., 1748, in-8°; traduit en français par Lenglet-Dufresnoy; — *Beweis dass die menschliche Seele ewig lebe* (Preuve de l'immortalité de l'âme humaine); Halle, 1748, in-8°, suivi de deux écrits sur le même sujet; — *Anfangsgründe aller schönen Künste und Wissenschaften* (Éléments de tous les beaux-arts et de toutes les sciences); Halle, 1748 et 1750, in-8° : ce livre était le second essai donné en Allemagne sur la théorie de l'esthétique; — *Versuch eines neuen Lehrgebäudes von den Seelen der Thiere* (Essai d'une nouvelle doctrine sur les âmes des bêtes); Halle, 1749, in-8°; — *Metaphysik*; Halle, 1755-1759, quatre parties, in-8°; — *Betrachtungen über den ersten Grundsatz aller schönen Künste* (Considérations sur le premier principe des beaux-arts); Halle, 1757, in-8°; — *Untersuchungen verschiedener Materien aus der Weltweisheit* (Examen de diverses matières philosophiques); Halle, 1768-1771, quatre parties in-8°; — beaucoup d'articles dans les *Hallische Intelligenzblätter*, et autres recueils. O.

S. G. Langen, *Leben Meiers* (Halle, 1778, in-8°). — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

MEIER (*Moritz-Hermann-Édouard*), érudit allemand, né à Glogau, le 1er janvier 1796, mort en novembre 1855. Après avoir étudié à Berlin la philologie sous la direction de Boekh, il l'enseigna, de 1820 à 1825, à Greifswalde, et depuis à Halle. Plus tard il y fut aussi appelé à la chaire d'éloquence et nommé directeur du séminaire philologique. On a de lui : *Historia juris attici de bonis damnatorum et fiscalium debitorum*; Berlin, 1819, in-8°; — *Der attische Process* (La Procédure en usage à Athènes); Halle, 1824, in-8° : cet excellent ouvrage a été rédigé en collaboration avec G. Fr. Schömann; — *De gentilitate attica*; Halle, 1835, in-4°; — *De Andocidis oratione contra Alcibiadem*; Halle, 1832 et suiv., six parties; — *De Proxenia, sive de publico Græcorum hospitio*; Halle, 1843, in-4°; — *Die Privatschiedrichter und die offentlichen Diäteten Athens sowie die Austrägalgerichte der griechischen Staaten des Alterthums* (Les arbitres privés et les diætètes publics à Athènes, et les tribunaux austragaliens des États de la Grèce antique); Halle, 1846, in-4°; — *Commentatio epigraphica*; Halle, 1850-1854, deux parties, in-4°; — *De Lycurgo in Plauti Bacchidibus*; Halle, 1853, in-4°; — *De Aristophanis Ranis*; Halle, 1853, in-4°. Comme éditeur Meier a publié : *Demosthenis Oratio in Midiam annotata et commentata*; Halle, 1831, in-8°; — *Fragmentum lexici rhetorici*; Halle, 1844, in-4°. Meier, qui a aussi publié en commun avec Ottfried Müller, son ami, la traduction allemande de la *Topographie d'Athènes* de Leake (Halle, 1829, in-8°), a encore fourni un grand nombre d'articles dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* et dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, dont il a dirigé la troisième partie. O.

Conversations-Lexikon.

MEIEROTTO (*Jean-Henri-Louis*), philologue allemand, né à Stargard, le 22 août 1742, mort le 24 septembre 1800. Fils de Jean-Henri Meierotto, recteur de l'école calviniste de Stargard, il s'occupa d'abord de géologie; il ne prit goût aux études classiques qu'après avoir traduit pour sa sœur les plus beaux morceaux d'O-

vide et de Virgile. Après avoir été pendant sept ans précepteur chez le banquier Schickler, il devint, en 1772, professeur d'éloquence au collége Joachim de Berlin, dont il fut nommé recteur en 1775, quoique étant le plus jeune de ses collègues. En peu de temps il releva cet établissement, qui lorsqu'il avait été confié à ses soins se trouvait en pleine décadence; mais bien que son mérite fût apprécié par Frédéric le Grand, ce roi n'augmenta pas les appointements insuffisants alloués à Meierotto, malgré les promesses qu'il lui avait faites, lorsqu'on avait offert en 1786 à ce savant le rectorat de l'école de Gotha. Mais lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume, Meierotto vit son traitement considérablement augmenté; et devint successivement membre de l'Académie, du consistoire et du conseil suprême des écoles. On a de lui : *Uber Sitten und Lebensarten der Romer in verschiedenen Zeiten der Republik* (Mœurs et coutumes des Romains aux diverses époques de la république); Berlin, 1776 et 1802, 2 vol. in-8°; — *Educatio Romanorum*; Berlin, 1778-1779, deux parties, in-4°; — *J.-A. Ernesti Somnium, de multiplicatis in immensum libris et disciplinis*; Berlin, 1782, in-fol.; — *M. T. Ciceronis Vita, ex oratoris scriptis*; Berlin, 1783, in-8°; — *De educatione et institutione quam M. T. Cicero in erudiendo filio Marco secutus est*; Berlin, 1784, in-fol.; — *Grammatici est aliqua nescire*; Berlin, 1785, in-fol.; — *De rebus ad autores quosdam classicos pertinentibus dubia C. G. Heyne proposita*; Berlin, 1785, in-8°; — *In Plinii Epistolam* (l. III, c. 5) *nullum librum tam malum esse ut non aliqua parte prodesset*; Berlin, 1787, in-4°; — *Gedanken über die Enstehung der Balthischen Länder* (Pensées sur la formation des pays de la mer Baltique); Berlin, 1790, in-8°; — *De præcipuis rerum Romanorum autoribus ac primum de Taciti moribus*; Berlin, 1790, in-8°; — *De Sallustii Moribus*; Berlin, 1792, in-8°; — *De Socrate,et num ævi nostri videntur Socratem quem gignere et producere*; Berlin, 1794, in-fol.; — *De fontibus quos Tacitus videatur sequutus*; Berlin, 1795, in-fol.; — *De candore Livii*; Berlin, 1796, in-8°; — *Quæ adjumenta habuerit Livius et quomodo iis sit usus*; Berlin, 1797, in-fol.; — *Quomodo multitudinem tantam testimoniorum digerere Livius aggressus sit*; Berlin, 1798, in-fol.; — *Memoria J. C. Oelrichs*; Berlin, 1799, in-fol.; — trois dissertations dans les *Mémoires de l'Académie* de Berlin, dont une sur Thucydide (années 1790 et 1791), et une autre sur Hérodote (années 1792 et 1793). Meierotto a laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages et mémoires sur des sujets d'histoire et de littérature. O.

Denina, *Prusse littéraire*. — Brunner, *Lebensbeschreibung Meierottos* (Berlin, 1802, in-8°).

MEIGRET. *Voy.* MEYGRET.

MEIL (*Johann-Wilhem*), peintre graveur allemand, né le 23 octobre 1732, à Altembourg, mort le 2 février 1805, à Berlin. Il étudia d'abord les sciences à Bayreuth et à Leipzig; un voyage qu'il fit en 1752 à Berlin décida de sa vocation pour les arts. Quoiqu'il ne se fût attaché à aucun maître, il fit des progrès rapides, et commença par dessiner des vases, des ornements et des allégories pour les orfèvres et les brodeurs. Il travailla ensuite pour les libraires, et le nombre des petites estampes qu'il grava d'une pointe légère et spirituelle est considérable. Nommé en 1791 recteur de l'Académie des Beaux-Arts, il en devint directeur en 1798 après la mort de Rode. Cet artiste avait pris Étienne della Bella pour modèle. On cite, comme ses principales productions, *Hercule Musagète*, *le tombeau d'A.-W. d'Arnim*, et les 52 planches du *Speculum Naturæ et artium*; Berlin, 1766, in-4°.

Son frère aîné, *Johann-Heinrich*, né en 1729, à Gotha, et mort en 1803, suivit la même carrière; après avoir passé vingt ans à Leipzig, il s'établit en 1774 à Berlin, et fit partie de l'Académie des Beaux-Arts. Il a fourni des dessins aux *Fables* de La Fontaine et de Gellert, aux *Poésies* de Bürger, à la *Bible* de Seiler, etc. K.

Meusel, *Archiv.*, I, et *Miscellen*, II.

MEILHEURAT (*Alfred*), littérateur français, né à Moulins, en 1824, mort à Paris, en 1856. Il se fit d'abord connaître dans la littérature à Moulins, envoya des articles à quelques journaux légitimistes, puis vint se fixer à Paris. M. Édouard Thierry, à propos d'un des derniers ouvrages de cet auteur, l'accusait de sentir la province, inquiète et jalouse. On a de Meilheurat : *Physiologie du Moulinois*; Moulins, 1843, in-32; — *Simple Recueil*, poésies; Moulins, 1843, in-8°; — *Poésies religieuses*; Paris, 1845, in-8°; — *Lève-toi, Juvénal*, vers; 1846, in-8°; — *Almanach des amoureux*; Paris, 1847, in-18; — *L'Évangile républicain*; 1848, in-8°; — *Petites Odes et petits poëmes*; Versailles, 1852, in-8°; — *Manuel du Savoir-Vivre, ou l'art de se conduire selon les convenances et les usages du monde dans toutes les circonstances de la vie et dans les diverses régions de la société*; Paris, 1853, in-16; 2e édit., revue et augmentée par M. Marc Constantin; Paris, 1854; — *Romances et fantaisies*; Paris, 1855, in-8°. Alfred Meilheurat a rédigé plusieurs publications périodiques, entre autres *Les flèches parisiennes*, revue mensuelle, 1844, in-32; — *Le Courrier de la province*, *journal scientifique, artistique et littéraire*, mensuel; Moulins, 1854 : l'année suivante cette publication prit à Paris le titre de *La France scientifique, religieuse et littéraire*; — *Le Rivarol, miroir des folies du siècle*, mensuel; Paris, 1855. Meilheurat a recueilli dans un volume intitulé : *Les Femmes du demi-monde*; Paris, 1855, in-18, des mélanges extraits de plusieurs revues et journaux dont il avait été le collabo-

teur, comme *Le Corsaire*, *La Mode*, etc., avec des épigrammes en vers. Il a aussi fait paraître la première livraison d'une *Galerie des Hommes illustres de la Révolution*, contenant la Biographie de *Camille Desmoulins*, par Alfred ***, historiographe. J. V.

Bibliogr. de la France, Journal de la Libr., 1837, chron. p. 44. — Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — Éd. Thierry, dans le *Moniteur* du 2 octobre 1865.

MEILLERAYE (La). *Voy.* LA MEILLERAYE.

MEINDAERTS (*Pierre-Jean*), théologien hollandais, né le 7 novembre 1684, à Groningue, où il est mort, le 31 octobre 1767. Après avoir terminé ses études à Malines et à Louvain, il s'attacha à la cause de Pierre Codde, prélat janséniste qui venait d'être déposé par le pape du vicariat des Provinces-Unies, et fut obligé d'aller jusqu'en Irlande pour recevoir l'ordination sacerdotale (1716). Nommé à son retour pasteur de Leuwarden, il fut élu, le 2 juillet 1739, archevêque d'Utrecht, en remplacement de Théodore van der Croon, et occupa ce siége jusqu'à sa mort. Comme ses prédécesseurs, il se vit souvent obligé de défendre les droits de son église contre les entreprises de la cour de Rome. Censuré par Clément XII, il en appela au premier concile et exécuta le projet, médité depuis longtemps, de remplir les siéges vacants de sa métropole : ce fut ainsi qu'il fit revivre les évêchés éteints de Harlem et de Deventer en les donnant, l'un à Jérôme de Bock (1742), l'autre à Jean Byeveld (1758). Ces actes d'autorité lui attirèrent de nouvelles censures de la part de Benoît XIV et de Clément XIII. En 1763 Meindaerts tint à Utrecht un concile, dans lequel siégèrent ses suffragants, son clergé et plusieurs jansénistes français, et qui donna lieu aux controverses les plus animées. Il mourut plus qu'octogénaire, après avoir présidé plusieurs fois à Utrecht une assemblée religieuse à laquelle il donnait le nom de synode provincial. Ses principaux écrits sont : *Recueil de témoignages en faveur de l'église d'Utrecht*; Utrecht, 1763, in-4°, réimpr. en 2 vol. in-12; — les *Actes* du concile d'Utrecht, en latin, traduits en français, in-4° et in-12; — *Lettre à Clément XIII*; Utrecht, 1768, in-12. K.

Chalmot, *Biograph. Woordenboek.*

MEINDERS (*Hermann-Adolphe*), historien et jurisconsulte allemand, né le 31 juillet 1665, à Steinhaus, propriété située dans le comté de Ravensberg, mort le 17 juillet 1730. Fils de Conrad Meinders, magistrat et député à la diète, il fut élevé chez les jésuites; après avoir étudié le droit et l'histoire à Marbourg, Strasbourg et Tubingue, où il embrassa, en 1686, la religion luthérienne, il alla passer un an à Leyde. De retour dans son pays, il obtint en 1693 un emploi au tribunal de Halle (dans le comté de Ravensberg), et il en fut nommé président ou *Gougraf* vingt ans après. Son goût pour les antiquités germaniques, qu'il a beaucoup contribué à éclaircir, le mit en correspondance avec Leibniz, Eccard, et autres savants distingués. Meinders était historiographe du roi de Prusse. On a de lui : *Thesaurus Antiquitatum Francicarum et Saxonicarum*; Lemgo, 1710, in-4°; — *De statu religionis et reipublicæ sub Carolo Magno et Ludovico Pio in veteri Saxonia sive Westphalia et vicinis regionibus*; Lemgo, 1711, in-4°; — *De origine, progressu, natura ac moderno statu nobilitatis et servitutis in Westphalia*; Lemgo, 1713, in-4°; — *De jurisdictione colonaria et curiis dominicalibus veterum Francorum et Saxonum*; Lemgo, 1713, in-4°; — *Vindiciæ libertatis antiquæ Saxonicæ sive Westphalicæ*; Lemgo, 1713, in-4°; — *De judiciis centenariis veterum Germanorum, imprimis Francorum et Saxonum*; Lemgo, 1715, in-4°; — *Unvorgreifliche Gedanken und Monita wie ohne blinden Eifer in denen Hexenprocessen zu verfahren* (Pensées et observations sur la manière d'instruire sans fanatisme aveugle les procès en sorcellerie); Lemgo, 1716, in-4°; — *Monumenta Ravensbergensia*, dans le t. II de la *Historisch-geographische Beschreibung der Grafschaft Ravensberg* de Wedding (Leipzig, 1790, in-8°). O.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Jugler, *Beyträge zur juristischen Biographie*, t. IV. — Rotermund, *Supplement à Jöcher.*

MEINECKE (*Jean-Henri-Frédéric*), philologue allemand, né à Quedlimbourg, le 11 janvier 1745, mort dans cette ville, en 1825. Il fut pendant de longues années pasteur à l'église Saint-Blaise à Quedlimbourg. On a de lui : *Die Synonymen der deutschen Sprache in Fabeln und Parabeln* (Les Synonymes de la langue allemande expliqués dans des fables et des paraboles); Halberstadt, 1815, 3 vol. in-8°; — *Die Verskunst der Deutschen* (La Versification allemande); Quedlimbourg, 1817, in-8°; — *Materialien zur Erleichterung des Selbstdenkens über Gegenstände der Wissenschaften und Künste* (Matériaux pour apprendre à penser soi-même sur des sujets de science et de beaux-arts); Halberstadt, 1815-1819, 4 vol. in-8°. On doit aussi à Meinecke, outre plusieurs ouvrages à l'usage des écoles, des traductions allemandes annotées, d'*Élien* (Quedlimbourg, 1787, in-8°) et de *Végèce*; Halle, 1800, in-8°. O.

Neuer Nekrolog der Deutschen, année 1825.

*MEINEKE (*Jean-Albert-Frédéric-Auguste*), célèbre philologue allemand, né à Soest, en 1791. Après avoir étudié la philologie à Leipzig sous la direction de G. Hermann, il fut nommé professeur d'abord au *Conradinum* de Jenkau, et peu de temps après à l'Athénée de Dantzig, qu'il fut appelé à diriger en 1821; cinq ans après il fut mis à la tête du collége Joachim de Berlin. Ses travaux se font remarquer par une profonde érudition et une critique exercée. On a de lui : *Curæ criticæ in comicorum frag-*

menta ab Athenæo servata; Berlin, 1814, in-8°; — *Quæstiones Alexandrinæ*; Berlin, 1818, in-8°; — *Quæstiones Menandreæ*; Berlin, 1818, in-8°; — *Commentationes miscellaneæ*; Danzig, 1822; — *De Euphorionis Chalcidensis Vita et scriptis*; Danzig, 1823, in-8°; — *Quæstiones scenicæ*; Berlin, 1826-1830, 3 parties, in-4°; — *Analecta Alexandrina, sive commentatio de Euphorione Chalcidensi, Rhiano Cretensi, Alexandro Ætolo, Parthenio Nicæno*; Berlin, 1843-1846, 2 parties, in-4°; — *Philologicæ exercitationes in Athenæi Deipnosophistas*; Berlin, 1843-1846, 2 parties, in-4°; — *Vindiciæ Strabonianæ*; Berlin, 1852, in-8°. Comme éditeur Meineke a publié: *Menandri et Philemonis Reliquiæ*; Berlin, 1823, 2 vol. in-8°; — *Joannis Cinnami Epitome et Nicephori Brienni Commentarii*; Bonn, 1836, in-8°; dans la *Collection byzantine*; — *Fragmenta Comicorum Græcorum*; Berlin, 1839-1843, 5 vol. in-8°: ce recueil des plus estimés est précédé d'une histoire détaillée des comiques grecs; — *Theocritus, Bion et Moschus*; Berlin, 1836, in-8°; — *Delectus Poetarum Anthologiæ Græcæ, cum adnotatione critica de Anthologiæ locis controversis*; Berlin, 1842, in-8°; — *Scymni, Phil., Periegesis et Dionysii descriptio Græciæ*; Berlin, 1846, in-12; — *Stobæi Florilegium*; Leipzig, 1856, 3 vol. in-8°; dans la collection de Teubner. O.

Conversations Lexikon.

MEINER (*Jean-Werner*), philologue allemand, né le 5 mars 1723, à Romershofen en Franconie, mort à Langensalza, le 23 mars 1789. Fils d'un instituteur primaire, il étudia à Leipzig, devint en 1750 co-recteur et l'année d'après recteur de l'école de Langensalza. On a de lui: *Die wahren Eigenschaften der hebræischen Sprache* (Les véritables Propriétés de la Langue Hébraïque); Leipzig, 1748, in-8°; — *De Geniorum malignorum vera Vi et natura*; Langensalza, 1750, in-4°; — *Minutii Felicis aliquot loci a corruptionis suspicione vindicati*; ibid., 1752, in-4°; — *Æliæ Læliæ Crispidis Bononiensis vera Facies, nunc tandem denudata*; ibid., 1755, in-4°; — *Auflösung der vornehmsten Schwierigkeiten der hebræischen Sprache* (Solution des principales Difficultés de la Langue Hébraïque); ibid., 1757, in-8°; — *De Hebræorum Censibus*, ibid., 1764-1766, 2 parties, in-4°; — *Philosophische und allgemeine Sprachlehre* (Grammaire générale et philosophique); Leipzig, 1781, in-8°; — *Lehre von der Freiheit des Menschen, nach den in dem Prediger Salomo zum Grunde liegenden Begriffen* (Doctrine de la Liberté de l'homme d'après les principes de l'Ecclésiaste de Salomon); Ratisbonne, 1784, in-8°; — *Beytrag zur Verbesserung der Bibelübersetzung* (Documents pour servir à l'amélioration de la traduction de la Bible); ibid., 1784-1785, 2 vol. in-8°. O.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

MEINERS (*Christophe*), célèbre historien et littérateur allemand, né à Warstade, près d'Otterndorf, dans le Hanovre, le 31 juillet 1747, mort à Gœttingue, le 1er mai 1810. Fils d'un maître de poste, il fit ses études à Gœttingue, où il fut appelé en 1772 à une chaire de la faculté de philosophie, qu'il garda jusqu'à sa mort. Nommé en 1776 membre de l'Académie des Sciences de Gœttingue, il en devint plus tard directeur. Ses connaissances étaient des plus étendues; il les avait acquises sans s'être jamais laissé guider par les conseils de ses professeurs. Exempts de tout esprit de système, ses ouvrages sont écrits avec autant de clarté que de chaleur; il est seulement à regretter que l'étonnante érudition dont l'auteur fait preuve ne soit pas toujours suffisamment digérée. On a de Meiners: *Versuch über die Religionsgeschichte der ältesten Völker, besonders der Ægypter* (Essai sur l'histoire de la Religion des peuples les plus anciens, surtout des Égyptiens); Gœttingue, 1775, in-8°; — *Vermischte philosophische Schriften* (Mélanges philosophiques); Leipzig, 1775-1776, 3 vol. in-8°; — *Historia doctrinæ de vero Deo*; Lemgo, 1780, 2 parties, in-8°; — *Geschichte des Luxus der Athenienser bis auf den Tod Philipps von Macedonien* (Histoire du Luxe des Athéniens jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine); Cassel, 1781, Lemgo, 1782, in-8°; traduit en français, Paris, 1823, in-8°; — *Geschichte des Ursprungs, Fortganges und Verfalls der Wissenschaften in Griechenland und Rome*; Lemgo, 1781-1782, 2 vol., in-8°, traduit en français par Laveaux, Paris, 1799, 5 vol. in-8°; — *Beytrag zur Geschichte der Denkart der ersten Jahrhunderte nach Christi Geburt* (Documents pour servir à l'histoire des idées des deux premiers siècles après Jésus-Christ); Leipzig, 1782, in-8°; — *Geschichte des Verfalls der Sitten und der Staatsverfassung der Römer* (Histoire de la décadence des mœurs et de la constitution des Romains); Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°; traduit en français, Paris, 1795, in-12; — *Briefe über die Schweitz* (Lettres sur la Suisse); Berlin, 1784-1785, 2 vol. in-8°; ibid., 1788-1790, 2 vol. in-8°; traduit en français par M. Haber, Strasbourg, 1786, 2 vol. in-8°; — *Grundriss der Geschichte aller Religionen* (Éléments de l'Histoire de toutes les Religions); Lemgo, 1785 et 1787, in-8°; *Grundriss der Geschichte der Menschheit* (Éléments de l'Histoire de l'Humanité); Lemgo, 1785 et 1794, in-8°; — *Grundriss der Geschichte der Weltweisheit* (Éléments de l'Histoire de la Philosohie); Lemgo, 1786 et 1789, in 8°; — *Beschreibung alter Denkmäler in allen Theilen der Erde, deren Urheber und Errichtung unbekannt oder ungewiss sind* (Description d'anciens Monuments de toutes

les parties du monde dont les auteurs et la construction sont inconnus ou incertains); Nuremberg, 1786, in-8°; — *Grundriss der Theorie und Geschichte der schönen Wissenschaften* (Éléments de la théorie et de l'Histoire des Belles-Lettres); Lemgo, 1787, in-8°; — *Grundriss der Æsthetik* (Éléments d'Esthétique); Lemgo, 1787, in-8°; — *Geschichte des weiblichen Geschlechts* (Histoire du beau Sexe); Hanovre, 1788-1790, 4 vol. in-8°; — *Kleinere Länder und Reisebeschreibungen* (Descriptions sommaires de divers Pays et relations de voyages); Berlin, 1791-1801, 3 vol. in-8°; — *Geschichte des Verfalls der Sitten, der Wissenschaften und Sprache der Römer in den ersten Jahrhunderten nach Christi Geburt* (Histoire de la décadence des Mœurs, des sciences et de la langue des Romains dans les premiers siècles de l'ère chrétienne); Leipzig, 1791, in-8°; traduit en français, Paris, 1812, 2 vol. in-8°; — *Geschichte der Ungleichheit der Stände unter den vornehmsten Völker Europas* (Histoire de l'Inégalité des Classes de la Société chez les principaux peuples de l'Europe); Hanovre, 1792, 2 vol. in-8°; — *Historische Vergleichung der Sitten, und Verfassungen, der Gesetze und Gewerbe, des Handels und der Religion, der Wissenschaften und Lehranstalten des Mittelalters mit denen unseres Jahrhundert* (Comparaison historique des Mœurs et constitutions, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instruction des temps du moyen âge et du nôtre); Hanovre, 1793-1794, 3 vol. in-8°; — *Beobachtungen über den vormaligen und gegenwärtigen Zustand der vornehmsten Länder in Asien* (Observations sur l'état ancien et actuel des principaux pays de l'Asie); Lubeck et Leipzig, 1796-1799, 2 vol. in-8°; — *Lebensbeschreibung berühmter Männer aus den Zeiten der Wiederherstellung der Wissenschaften* (Biographies d'hommes célèbres du temps de la Renaissance); Zurich, 1795-1797, 3 vol. in-8°; — *Vergleichung des älteren und neuern Russlands* (Tableau comparatif de la Russie ancienne et moderne); — *Allgemeine kritische Geschichte der ältern und neuern Ethik* (Histoire générale et critique de la morale ancienne et moderne); Gœttingue, 1800-1801, 2 vol. in-8°; — *Uber die Verfassung und Verwaltung teutscher Universitäten* (Sur la Constitution et l'administration des Universités allemandes); Gœttingue, 1801-1802, 2 vol. in-8°; — *Beschreibung einer Reise nach Stuttgart und Strasburg im Herbst* 1801 (Relation d'un voyage à Stuttgard et Strasbourg fait en l'automne 1801); Gœttingue, 1803, in-8°; — *Göttingische akademische Annalen* (Annales de l'Académie de Gœttingue); Hanovre, 1804, in-8°; — *Untersuchungen über die Denkkräfte und Willenskräfte des Menschen; nebst einer Prüfung der gallischen Schädellehre* (Recherches sur les Facultés de pensée et de volonté de l'Homme; avec un court examen de la cranioscopie de Gall); Gœttingue, 1806, 2 vol. in-8°; — *Allgemeine kritische Geschichte der Religionen* (Histoire générale et critique des Religions); Hanovre, 1806-1807, 2 vol. in-8°; — *Kurze Darstellung der Entwickelung der hohen Schulen des protestantischen Teutschlands* (Courte exposition du développement des Universités de l'Allemagne protestante); Gœttingue, 1808, in-8°; — dans les *Nova Commentaria* de la Société des Sciences de Gœttingue, Meiners a publié entre autres : *De Zoroastris Vita, doctrina et libris; Judicium de libro de mysteriis Ægyptiorum Jamblicho plerumque vindicato; De Socraticorum Reliquiis; De M. Antonini Moribus; De falsarum religionum origine; De Græcorum Gymnasiorum Utilitate et damnis*. Meiners a rédigé en commun avec son ami Spittler le *Göttingisches historisches Magasin*; Hanovre, 1787-1790, vol. in-8°, qui fut suivi du *Neues Göttingisches historisches Magasin*; ibid., 1791-1794, 3 vol. in-8°; il a inséré dans ces recueils près de cent cinquante mémoires et dissertations ayant trait surtout à diverses particularités des mœurs et institutions des divers peuples du globe; il a aussi fait paraître avec Feder la *Philosophische Bibliothek*; Gœttingue, 1788-1791, 4 vol. in-8°. Enfin on doit à Meiners un grand nombre de comptes rendus d'ouvrages insérés dans l'*Allgemeine historische Bibliothek* de Gatterer. O.

Heyne, *Memoria Meinersii Commentaria Gottingensia*, année 1810. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. V, X et XIV.

MEINHOLD (*Jean-Guillaume*), littérateur allemand, né le 27 février 1797, à Netzelkow, dans l'île d'Usedom, mort à Charlottembourg, le 30 novembre 1851. Après avoir été recteur à Usedom et en Poméranie, il obtint, en 1844, la cure de Rehwinkel, et s'en démit en 1850. On a de lui : *Vermischte Gedichte* (Poésies mêlées); Greifswald, 1824; 2° édit., Leipzig, 1836, 2 vol.; — le poëme épique *Otto, Bischof von Bamberg* (Otton, évêque de Bamberg), et *Reisebilder von Usedom* (Impressions de voyage d'Usedom); Stralsund, 1830; — *Die Bernsteinhexe* (La Sorcière d'Ambre jaune); Berlin, 1843, roman qui produisit une grande sensation; — *Sidonia von Bork, die Klosterhexe* (Sidonie de Bork, la Sorcière du couvent), roman. Dans un ouvrage inachevé intitulé : *Ritter Sigismund Hager, oder die Reformation* (Le chevalier Sigismond Hager, ou la réformation), Meinhold avait pour but l'union du protestantisme et du catholicisme. On a aussi de lui les pièces de théâtre nationales : *Der alte deutsche Degenknopf* (Le vieux Pommeau d'épée allemand) et *Wallenstein und Stral-*

sund, ainsi qu'une édition du *Vaticinium Lehninense*, avec une introduction et un commentaire, où l'on trouve les saillies les plus bizarres. Le recueil de ses écrits a été publié à Leipzig, 1846-1852, 8 vol. H. WILMÈS.

Conversations-Lexikon.

* MEINIKE (*Charles-Édouard*), géographe allemand, né à Brandembourg sur la Havel, le 31 août 1803. Nommé en 1835 professeur au collége de Prenzlau, il en devint directeur onze ans après. On a de lui : *Das Festland Australien* (Le Continent de l'Australie); Prenzlau, 1837, 2 parties, in-8° ; — *Uber den Gebirgsbau der Insel Java* (Orographie de l'île de Java); Prenzlau, 1844, in-4° ; — *Die Südseevölker und das Christenthum* (Les Peuplades de la mer du Sud et le christianisme); ibid., 1844, in-8° ; — *Der Vulkan Smera in Ostjava.* (Le Volcan de Smeru dans le Java oriental) ; ibid., 1851, in-4° ; — *Bemerkungen über die Geographie der Insel Sumatra* (Observations sur la géographie de l'île de Sumatra) ; ibid., 1833 ; — *Ethnographische Beiträge über Asien* (Études ethnographiques sur l'Asie) ; ibid., 1837 ; — *Versuch einer Geschichte der europaeischen Colonien in Westindien* (Essai d'une Histoire des Colonies européennes des Indes occidentales); Weimar, 1831. O.

Conversations-Lexikon.

MEIRE (Van der *Guerard*), peintre belge, né à Gand, en 1390. Élève des van Eyck, il fut un des premiers à propager l'usage de l'huile dans le broyement des couleurs. Tous ses tableaux, restés dans les musées et les galeries de Hollande, sont d'un beau fini ; son dessin est assez correct et sa couleur est bonne. On cite de lui dans la galerie Rauwaert une *Lucrèce.* A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. I, p. 10.

MEISNER (*Christophe*), biographe allemand, né à Altembourg, en 1703, mort le 20 juin 1780. Il enseigna depuis 1735 les humanités à l'École de la Croix à Dresde. On a de lui : *Nachricht von der freyen Stadt Altenberg* (Notice sur la ville libre d'Altenberg); Dresde, 1747, in-8° ; — *Sylloge historico-philologica nominum aliquot contumeliosorum a comicis maxime usurpatorum* ; Dresde, 1752, in-4° ; — *Sylloge virorum aliquot eruditorum qui doctoris aut magistri titulo insigniri modeste recusarunt* ; Dresde, 1753, in-4° ; — *Schediasma de aliquot viris, qui specialim typographicis quibusdam operam olim præstiterunt laudabilem* ; Friedrichstadt, 1758, in-4° ; l'auteur y donne des détails sur une vingtaine de savants omis dans l'ouvrage de Zeltner sur le même sujet. O.

Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

MEISSEL (*Conrad*). *Voy.* CELTES.

MEISSNER (*Auguste-Théophile*), romancier allemand, né le 3 novembre 1753, à Budissin, en Lusace, mort le 20 février 1807, à Fulda. Fils d'un officier de cavalerie, il étudia les lettres et le droit à Leipzig et à Wittemberg. Admis comme expéditionnaire à la chancellerie de Dresde, il y occupa pendant plusieurs années l'emploi d'archiviste. En 1785 il fut chargé à Prague d'enseigner les belles-lettres. En 1805, avant la réunion du pays de Fulda à l'empire français, le prince de Nassau l'y appela avec le double titre de conseiller du consistoire et de directeur des écoles supérieures. Meissner avait débuté par la traduction de quelques opéras comiques français ; il abandonna ce travail, que lui avait conseillé Engel, pour faire des romans et des nouvelles qui assurèrent sa réputation. « Il a contribué sans doute, dit un critique, à accréditer chez les Allemands le genre équivoque, pour lequel on n'a pu trouver de meilleure désignation que celle de *fiction vraie*, ou roman historique ; mais il n'eut pas à se reprocher de l'y avoir introduit, et il a su y répandre de l'agrément. On trouve beaucoup d'art dans ses plans, et beaucoup d'imagination ou d'esprit dans l'exécution. Il n'avait pas autant de goût peut-être que de moyens naturels : quelquefois sa diction paraît recherchée, et le plus souvent elle est négligée. Néanmoins son style vif et ingénieux a beaucoup plu, et le soin qu'il a pris d'imiter, mais judicieusement, les meilleurs auteurs étrangers, surtout les français, achève d'expliquer le nombre d'éditions ou de traductions qu'on a faites de la plupart de ses écrits. » On cite comme les principaux ouvrages de Meissner : *Skizzen* (Esquisses) ; Leipzig, 1778-1796, 14 part. in-8° ; recueil de légendes, de nouvelles, d'anecdotes, etc. ; trad. en danois, en hollandais et en français ; — *Die Geschichte der Familie Frinck* (Histoire de la Famille Frinck) ; Leipzig, 1779, in-8° ; — *Johann von Schwaben* (Jean de Souabe, drame) ; ibid., 1780, in-8° ; — *Alcibiades* ; ibid., 1781-1788, 4 vol. gr. in-8° ; il existe de ce roman trois versions françaises, par le comte de Brühl (1787), Rauquil-Lieutaud (1789), et Sébastien Mercier (1789) ; — *Erzæhlungen und Dialoge* (Contes et dialogues) ; ibid., 1781-1789, 3 cah. in-8° ; trad. sous le titre de *Contes moraux*, Paris, 1802, 2 vol. in-12 ; — *Fabeln nach Daniel Holzmann* (Fables imitées d'Holzmann) ; ibid., 1782, in-8° ; — *Masaniello* ; ibid., 1784, in-8° ; trad. en français en 1789 et en 1821 ; — *Bianca Capello* ; ibid., 1785, 2 vol. in-8° ; également traduit deux fois ; — *Spartacus*, roman ; Berlin, 1792, in-8° ; — *Historisch mahlerische Darstellungen aus Bœhmen* (Tableaux historiques et pittoresques de la Bohême) ; Prague, 1798, in-8° fig. ; — *Epaminondas, Biographie* (Vie d'Épaminondas) ; Prague, 1798-1801, 2 vol. in-8° ; — *Leben des Julius Cæsar* (Vie de Jules César) ; Berlin, 1799-1802, t. I et II, in-8° : cet ouvrage a été achevé par Haken, t. III et IV, 1811-1812, in-8° ; — *Bruchstuecke zur Biographie J.-G. Naumanns* (Fragments pour servir à la vie du maître de chapelle Naumann) ; Prague,

1803-1804, 2 vol. in-8°. Meissner a fait encore des traductions du français, entre autres celles des *Nouvelles* de Baculard d'Arnaud (1783-1788, 2 vol. in-8°) et de Florian (1786, in-8°), et de *L'Espion invisible* (1790-1794, 2 vol. in-8°), et des imitations, telles que le *Destouches allemand* (1779, in-8°) et le *Molière allemand* (1780, in-8°). Enfin il a pris part à la rédaction de plusieurs journaux, et il a édité, de 1792 à 1794, l'*Apollo*, revue mensuelle. Kuffner a publié en 36 vol. in-8° une édition complète des œuvres de cet écrivain. K.

Otto, *Lexikon*, II, 550. — *Der Biograph*, 1818. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*. — *Convers.-Lexikon*. — Hirschlog, *Hist. lit. Handbuch*. — *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

* MEISSNER (*Alfred*), poëte allemand, né à Tœplitz, le 15 octobre 1822. En quittant le gymnase de Schlackenwerth, il se rendit à Prague, où il fut reçu en 1846 docteur en médecine. Il séjourna ensuite à Leipzig et à Francfort. Aujourd'hui il réside à Prague. M. Meissner est un des plus notables représentants de la poésie de la Bohême libérale. Son poëme épique, *Ziska* (Leipzig, 1846; 6° édit., 1853), eut un tel succès qu'il abandonna la carrière médicale pour se consacrer entièrement aux belles-lettres. Il vint à Paris, où il fit connaissance avec Henri Heine, qui l'appelait « l'*héritier présomptif de Schiller* ». On a encore de M. Meissner : *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1845, in-8°; 4° édit., 1851; — *Revolutionäre Studien aus Paris* (Études révolutionnaires faites à Paris); Francfort, 1849, 2 vol.; — *Sohn des Atta Troll* (Fils d'Atta Troll); Leipzig, 1850; — *Das Weib des Urias* (La Femme d'Urie, tragédie); Leipzig, 1851; — *Reginald Armstrong, oder die Welt des Geldes* (Réginald Armstrong, ou le monde de l'argent, tragédie); Leipzig, 1853. H. W.

Convers.-Lexikon. — *Revue Germanique*, 31 déc. 1858.

* MEISSONIER (*Jean-Louis-Ernest*), peintre français, né à Lyon, en 1811. Il vint à Paris pour se perfectionner dans l'art de la peinture, et suivit l'atelier de M. Léon Cogniet. Après avoir produit quelques tableaux, entre autres *Le petit Hallebardier*, qui s'est vendu 5,700 fr. en 1860, il fit paraître, au salon de 1836, deux petites toiles ayant pour sujets : un *Joueur d'Échecs* et un *Petit Messager*. On remarqua dès lors le naturel, la vérité de ses figures, la finesse et la netteté de sa touche, l'adresse infinie avec laquelle il savait rendre tous les détails, qualités qui l'ont fait comparer à Van Ostade, à Terburg et à Mieris. Depuis, chacun de ses tableaux, de très-petite dimension, obtenait un succès nouveau, et l'on vit de lui successivement aux expositions du Louvre : un *Religieux consolant un malade*, en 1839; — *Le Docteur anglais*, en 1840; — *Un Liseur; Isaïe*, *Saint Paul*, en 1841; — *Une Partie d'Échecs*, en 1842; — *Un jeune Homme jouant de la basse*, et *Un Fumeur*, en 1843; — *Le Peintre dans son atelier*, en 1845; — *Un Corps de garde*, *Un jeune Homme regardant des dessins*, *Une Partie de Piquet*, en 1848; — *La Partie de Boules*, *Les Soldats*, *Trois amis*, en 1849; — *Un Fumeur*, en 1850; — *Le Dimanche*, *Souvenir de guerre civile*, *Joueurs de boules*, *Un Peintre parcourant des dessins*, en 1852; — *Un Homme choisissant une épée*, *Un jeune Homme travaillant*, des *Bravi*, en 1853; — *A l'Ombre des bosquets!* *Un jeune Homme qui lit en déjeunant*, *Un Paysage;* en 1855, *un Rêve*, tableau que l'empereur Napoléon a acheté 20,000 francs pour être donné au prince Albert; *La Lecture*, des *Joueurs de Boules sous Louis XV;* en 1857, *La Confidence*, *Un Peintre*, *Un Homme en armure*, *L'Attente*, *Un Amateur de Tableaux chez un peintre*, *Un Homme à la fenêtre*, *Un jeune Homme du temps de la Régence*. M. Meissonier a exécuté aussi des portraits, des lithographies, des vignettes pour quelques livres, tels que les *Français peints par eux-mêmes* et *La Comédie humaine*, de Balzac. Il a illustré, avec MM. Français et Daubigny, une édition de *Paul et Virginie*. Les récompenses suivantes ont été décernées à cet artiste : une médaille de troisième classe (genre) en 1848, une de deuxième en 1841, une de première en 1843 et 1848, une grande médaille d'honneur à l'exposition universelle de 1855; la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, le 5 juillet 1845, et celle d'officier, le 14 juin 1856. En 1859, M. Meissonier a été chargé par l'empereur de reproduire, dans deux tableaux, des épisodes de la dernière campagne d'Italie. M. Meissonier s'est fait une réputation européenne par les scènes intimes qu'il sait si bien rendre. GUYOT DE FÈRE.

Livret des Expositions. — *Journal des Arts*, 1857, 1859.

MEISSONNIER (*Just-Aurèle*), peintre, sculpteur, architecte et orfèvre, né à Turin, en 1675, mort à Paris, en 1750. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exerça ces diverses professions, auxquelles le rendaient propre une imagination extrêmement féconde et une grande facilité d'exécution. Il s'est fait surtout une réputation comme décorateur et orfèvre. Rival en ce dernier genre du célèbre Germain, s'il avait autant d'invention que lui et une exécution aussi brillante, son goût était moins sage et moins pur, ses compositions plus fantasques et plus contournées suivant la mode du temps. Nommé orfèvre du roi et dessinateur du cabinet de S. M., il a fait de nombreux dessins pour les fêtes de la cour. Comme architecte on cite de lui le *Tombeau de Jean-Victor Bezenval*, qu'il a composé et exécuté dans l'église de Saint-Sulpice. Meissonnier a publié un *Livre d'Ornements*, in-fol., qui contient une foule de modèles d'appartements, de meubles, trumeaux, boîtes, etc. qu'il a en grande partie exécutés. P.

Lacombe, *Dict. des Beaux-Arts*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Abecedario de Mariette*, dans les *Archives de l'Art français*.

MEISTER (*Léonard*), littérateur suisse, né en novembre 1741, à Neftenbach (canton de

Zurich), mort le 19 octobre 1811, à Cappel (même canton). Fils d'un ministre protestant, il exerça aussi le ministère évangélique, et fut successivement pasteur à Zurich, à Langenau et à Cappel. Pendant plusieurs années il enseigna l'histoire et la morale à l'école des arts de Zurich, et de 1798 à 1800 il fut secrétaire du directoire helvétique à Lucerne. Ses nombreux ouvrages sont pour la plupart des compilations, qui ne manquent pas d'utilité, mais dont aucune ne s'élève au-dessus du médiocre. Aussi sa malheureuse fécondité attira-t-elle à Meister (dont le nom signifie *maître* en allemand), cette épigramme de Gœthe : « Mon ami, je vois ton nom en tête de maint volume; mais c'est tout juste ce nom que je ne retrouve plus dans l'ouvrage. » Nous citerons de lui : *Romantische Briefe* (Lettres romantiques); Halberstadt (Berlin), 1769, in-8°; — *Beitræge zur Geschichte der Kuenste und Gewerbe, der Sitten und Gebræuche* (Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et usages); Zurich, 1774, in-8°; — *Beitræge zur Geschichte der teutschen Sprache und National-literatur*; Londres (?), 1777, 2 vol. in-8°; réimprimée avec le nom de l'auteur, Heidelberg, 1780, 2 vol. in-8°; — *Sittenlehre der Liebe* (Morale de l'amour); Winterthur, 1779, in-8°; — *Beruehmte Mænner Helvetiens* (Les Hommes célèbres de l'Helvétie); Zurich, 1781-1782, 3 vol. in-8°; traduit en français, ibid., 1792; ce recueil, encore consulté avec fruit, a été entrepris pour accompagner les portraits gravés par Pfenninger. Fasi a ajouté un 4° vol. à l'édition de Zurich, 1799-1800; — *Beruehmte Zürcher* (Les Zurichois célèbres); Bâle, 1782, 2 vol. in-8°; — *Kleine Reisen durch einige Schweitzer Cantone* (Petits Voyages dans quelques cantons de la Suisse); Bâle, 1782, in-8°; — *Hauptscenen der Helvetischen Geschichte* (Principales Scènes de l'Histoire de Suisse); Bâle, 1783-1785, 2 vol. in-8°; — *Characteristik teutscher Dichter* (Caractères des Poëtes allemands par ordre chronologique); Zurich, 1785-1793, 5 vol. in-8° avec des portraits de Pfenninger; — *Geschichte von Zürich* (Histoire de Zurich depuis la fondation jusqu'à la fin du seizième siècle); Zurich, 1786, in-8°; — *Abriss des Eydgenœssischen Staatsrechtes* (Abrégé du Droit public helvétique); Saint-Gall, 1786, grand in-8°; — *Schweitzerische Geschichten und Erzæhlungen* (Histoires et Contes helvétiques); Winterthur, 1789, in-8°; — *Historisches geographisch-statistisches Lexikon der Schweiz* (Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse); Ulm, 1796, 2 vol. grand in-8°; — *Helvetischer Staats-almanach*; Berne, 1800, in-8°; publié par Meister et Hofmeister, cet almanach n'a pas été continué; on y trouve une *Histoire de la Révolution suisse depuis 1789 jusqu'en* 1798, laquelle a été réimprimée à part en 1803, in-8°; — *Helvetische Geschichte wæhrend der zwey letzten Jahrtausende* (Histoire de la Suisse depuis César jusqu'à Bonaparte); Saint-Gall, 1801-1803, 3 vol. in-8°; — *Meisteriana*; Saint-Gall, 1811, in-8°. K.

Schweiz. Museum, 1, 1816, p. 885. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, V, X, XI et XIV.

MEISTER (*Jean-Henri*), dit Le Maistre, littérateur suisse, oncle du précédent, né le 6 février 1700, à Stein sur le Rhin, mort en 1781, à Kusnacht, près Zurich. Fils d'un pasteur, il fit ses études à Zurich, et remplit divers emplois ecclésiastiques en Allemagne; en 1757 il obtint la cure de Kusnacht. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages de religion, parmi lesquels nous citerons : *Jugement sur l'histoire de la religion chrétienne, contre l'avant-propos de l'Abrégé de Fleury*; Zurich, 1768, 1769, in-8°. K.

Meser, *Lex. der jetztlebend. Theologen.* — Meusel, *Lexikon*, IX.

MEISTER (*Jacques-Henri*), littérateur suisse, fils du précédent, né le 6 août 1744, à Zurich, où il est mort, le 9 octobre 1826. Destiné à la carrière ecclésiastique, à laquelle il s'était préparé sous la direction de son père, il fut obligé d'y renoncer, par suite des doutes qu'excita sur son orthodoxie la publication anonyme d'un essai philosophique sur l'*Origine des Principes religieux* (1762, in-8°). Il vint alors à Paris (1770), où l'appelait le soin de diriger une éducation particulière, et y resta jusqu'à l'époque de la révolution. Son goût pour la culture des lettres le rapprocha de plusieurs écrivains distingués; il se lia intimement avec Diderot et le baron d'Holbach; il fournit même à la *Correspondance de Grimm* un grand nombre d'articles instructifs et piquants, et prit, après le départ de ce dernier, des mesures pour continuer ce recueil au moyen des notes confidentielles que lui transmettaient ses amis. Rentré en Suisse en 1789, il s'établit à Zurich, et présida en 1802 la commission chargée de réorganiser dans cette ville les formes fédératives. Le long séjour qu'il avait fait en France permit à Meister d'employer dans ses nombreux écrits la langue française et de la manier avec autant d'élégance que de pureté. Après avoir partagé les opinions de la société où il passa une si grande partie de sa vie, il revint aux principes religieux dont il s'était éloigné; deux hommes célèbres, qu'il aima également et entre lesquels il établit un singulier parallèle, Diderot et Lavater, exercèrent sur lui une influence bien diverse : l'un le convertit à la philosophie, l'autre le ramena à la religion. On a de Meister : *Logique à mon usage*; Amsterdam (Paris), 1772, in-8°; réimprimée dans le *Journal de Lecture* avec d'autres articles signés *M.*; — *Nouvelles Idylles de Gessner, traduites de l'allemand*; Zurich, 1773, in-12, à la suite des *Contes moraux* de Diderot; réimprimées

dans les *Œuvres* de Gessner; — *De la Morale naturelle*; Paris, 1788, 1798, in-18; — *Aux Mânes de Diderot*; Londres et Paris, 1788, in-12 : c'est une vie de Diderot en abrégé; — *Les premiers Principes du système social appliqué à la révolution présente*; Nice et Paris, 1790, in-8°; — *Ynkle et Yariko, tragédie de Gessner*; Zurich, 1790, in-8°; — *Souvenirs de mes Voyages en Angleterre*; Paris, 1791, in-8°; Zurich, 1795, 2 vol. in-12; — *Lettres sur l'Imagination*; Zurich, 1794, in-12, et 1799, in-8°; — *Souvenirs de mon dernier Voyage à Paris*; Zurich, 1797, 1799, in-12; — *Poésies fugitives*; Londres, 1798, in-8°; — *Entretiens philosophiques et politiques, suivis de Betzi, ou l'amour comme il est, roman qui n'en est pas un*; Hambourg (Paris), 1800, 1801, in-12; — *Essai de Poésies religieuses*; Paris, 1801, in-12; la 4e édition, ibid., 1822, in-12, contient de nouvelles stances; — *Sur la Suisse à la fin du dix-huitième siècle*; Lunéville (Zurich), 1801, in-12; — *Cinq Nouvelles helvétiennes*; Paris, 1805, in-12; — *Études sur l'Homme dans le monde et dans la retraite*; Paris, 1805, in-8°; — *Traité sur la Physionomie, par Adamantius, suivi d'un Éloge de Lavater comparé avec Diderot*; Paris, 1806, in-8°; — *Euthanasie, ou mes derniers entretiens sur l'immortalité de l'âme*; Paris, 1809, in-12; — *Lettres sur la Vieillesse*; Paris, 1811, 1817, in-12; — *Heures ou Méditations religieuses*; Zurich, 1816-1820, 3 part. in-8°; — *Voyage de Zurich à Zurich, par un vieil habitant de cette ville*; Zurich, 1818, 1825, in-12; — *Mon Voyage au delà des Alpes*; Berne, 1819, in-8°; — *Berne et les Bernois*; Zurich, 1820, in-12, fig.; — *Mélanges de Philosophie, de Morale et de Littérature*; Genève, 1822, 2 vol. in-8°. K.

Biog. univ. des Contemp. — Quérard, *La France Littér.*

MEISTERLEIN (*Sigismond*), historien allemand, né dans la première moitié du quinzième siècle, mort vers 1485. Après avoir passé quelques années au couvent des bénédictins à Augsbourg, il devint curé successivement à Lautenbach, à Wurtzbourg, Nuremberg et Grundlach. On a de lui : *Augsburger Chronik*; Augsbourg, 1522, in-fol., avec gravures sur bois, sans nom d'auteur; l'original latin, plus complet que la traduction, était conservé au dix-huitième siècle au couvent de Saint-Udalric, à Augsbourg; en tête du manuscrit, daté de 1456, se trouve une vue de cette ville; — *Historia Rerum Norimbergensium*; Francfort et Leipzig, 1728, in-8°; publié par J.-P. Ludewig; — *Chronicon ecclesiasticum Augustorum*, dans le t. III des *Scriptores* de Pistorius. O.

Hopitsch, *Supplement zu Wills Lexikon*, II. — Veit, *Bibliotheca Augustana*. — Zapf, *Augsburgische Bibliothek*, I, 81.

MÉJAN (*Maurice*), publiciste français, né vers 1765, à Montpellier, mort en 1823. Avocat au parlement de Provence avant la révolution, il vint plus tard à Paris, où il exerça sa profession pendant plusieurs années, et devint avocat à la cour de cassation. En 1814, il se prononça énergiquement pour le rétablissement des Bourbons. Pendant les Cent Jours, il publia quatre brochures, où il ne craignit pas de montrer ses sentiments royalistes et qu'il signa hardiment. On a de lui : *Code du Divorce et de l'état civil des citoyens, avec formules et notes instructives*; 1793, in-12 et in-8°; — *Recueil de causes célèbres et des arrêts qui les ont décidées*; Paris, 1809 et années suivantes, 21 vol. in-8°; — *Histoire du Procès de Louis XVI, dédiée à S. M. Louis XVIII*; Paris, 1814, 2 vol. in-8°; — *Histoire du Procès du maréchal de camp Bonnaire et du lieutenant Miéton*; Paris, 1816, in-8°; — *Histoire du Procès de Louvel*; Paris, 1820, 2 vol. in-8°; — *Petit Cathéchisme politique à l'usage des habitants des campagnes*; Paris, 1820, in-12; — *Histoire du Procès de la Conspiration du 19 août*; Paris, 1821, in-8°. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Quérard, *La France Littér.*

MÉJAN (*Étienne*, comte), publiciste français, frère du précédent, né à Montpellier, en février 1766, mort à Munich (Bavière), le 19 août 1846. Il venait de se faire recevoir avocat lorsqu'éclata la révolution; il en embrassa les principes, et abandonna sa profession pour les défendre comme publiciste. D'abord il rendit compte avec Maret des séances de l'Assemblée nationale dans un journal intitulé *Le Bulletin*, journal qui se fondit bientôt avec *Le Moniteur*. Ce dernier journal renferme aussi un bon nombre d'articles de Méjan. Mirabeau les remarqua, et demanda au jeune écrivain des articles pour *Le Courrier de Provence*, que le grand orateur avait fondé. Cette feuille cessa de paraître après la mort de Mirabeau. Méjan publia alors plusieurs brochures, dans lesquelles il prenait le rôle de médiateur entre les partis extrêmes; mais voyant qu'il n'aboutissait à rien, il quitta la plume, et reprit sa place au barreau. Après le 9 thermidor il travailla au journal *L'Historien*, que dirigeait Dupont de Nemours. A la suite du 18 brumaire, il devint secrétaire général de la préfecture de la Seine. Lorsque le prince Eugène de Beauharnais fut créé vice-roi d'Italie, en 1804, Méjan le suivit à Milan en qualité de secrétaire des commandements. Il acquit sous ce titre modeste une certaine influence sur les affaires de l'État, par la confiance qu'il sut inspirer au prince. Napoléon le récompensa par les titres de conseiller d'État et de comte. Plein de bienveillance, il faisait volontiers des promesses qu'il ne pouvait pas toujours remplir; aussi les Italiens l'appelaient-ils un *gran promettitore*. Il passait pour rédiger les proclamations du vice-roi, et toutes ne furent pas heureuses. L'une d'elles devint en 1814 le si-

gnal d'une émeute contre les Français, dont Méjan faillit périr victime. Il revint en France sans autre fortune que sa bibliothèque. Quoiqu'il eût de bons appointements en Italie, il les dépensait en représentations. En 1816, il retourna auprès du prince Eugène, qui était devenu duc de Leuchtenberg, comme gouverneur des enfants de ce prince. Attaché par un dévouement inaltérable à cette famille, il se fixa dès lors à Munich. On a de lui : *Collection complète des Travaux de M. Mirabeau l'aîné à l'Assemblée nationale, précédée de tous les discours et ouvrages du même auteur;* Paris, 1791-1792, 5 vol. in-8°. L. L—T.

Biog. univ. et portat. des Contemp.

MÉJANES (*Jean-Baptiste-Marie* PIQUET, marquis DE), bibliophile français, né à Arles, le 5 août 1729, mort à Paris, le 6 octobre 1786. Il consacra de bonne heure presque tout son revenu, quinze mille livres de rente, à former une bibliothèque, qui finit par compter soixante mille volumes des plus rares et des plus curieux. Consul d'Arles pour 1761 et 1774, et premier consul d'Aix pour 1777 et 1778, il s'occupa avec zèle de tout ce qui pouvait améliorer le sort des habitants du pays qu'il administrait. Il donna des encouragements à toutes les inventions utiles, et fonda la Société d'Agriculture d'Aix. Il légua tous ses livres et manuscrits à la ville d'Aix pour en former une bibliothèque publique « sous la condition expresse qu'il ne pourra être prêté aucun livre de la dite bibliothèque à qui que ce soit ». A. J.

Notice sur la bibliothèque d'Aix dite de Méjanes; Paris, 1831. — *Portraits et histoire des hommes utiles;* 1836, 2e série.

MÉJEJ Ier, gouverneur de l'Arménie, né dans le pays de Kenoun, partie du Vasbouragan, vers 480, mort en 548, à Tovin. Issu d'une famille qui possédait le gouvernement héréditaire du canton de Kenoun, dans l'Arménie orientale, Méjej fut le seul qui, en 516, lors d'une invasion des Huns-Savires dans sa patrie, prit des mesures énergiques pour repousser les barbares. Investi, en récompense, par le roi de Perse, Kobad, du gouvernement de l'Arménie, à la place de Pourzan, qui s'était sauvé, Méjej Ier administra ce pays, pendant trente ans, sous la suzeraineté des rois sassanides, Kobad Ier et Khosrou Nouchirvan.

MÉJEJ II, gouverneur de l'Arménie, né vers 600, dans le pays de Kenoun, mort à Constantinople, en 668. Arrière-petit-fils du précédent et, comme lui, prince de Kenoun, il s'attacha aux Grecs, qu'il soutint contre les Perses depuis 620. Ayant été nommé, par Héraclius, gouverneur de l'Arménie, en 628, sous la suzeraineté de l'empereur d'Orient, il assista, en 629, au concile de Gazin ou Théodosiopolis, afin d'aplanir les voies pour l'union des Arméniens avec l'Église grecque. Après avoir gouverné l'Arménie jusqu'en 648, il fut appelé à Constantinople par Constant II, petit-fils d'Héraclius, pour aider ce prince contre ses compétiteurs au trône. Constant ayant été assassiné à Syracuse en Sicile, en 667, Méjej II, qui avait accompagné l'empereur défunt, se laissa persuader à prendre lui-même la pourpre impériale. Mais il fut bientôt vaincu par Constantin Pogonat, fils et héritier légitime de Constant II, puis amené à Constantinople, et mis à mort. Ch. R.

Jean VI le Catholicos, Histoire d'Arménie. — Saint-Martin, *Additions* à Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

MÉKHITAR KOSCH (ou *l'Imberbe*), savant arménien, né vers 1140, à Kandsag ou Gandjah, dans l'Arménie orientale, mort au couvent de Kedig, dans le pays de Gaïan, en 1213. Après avoir étudié et enseigné dans divers couvents, qui dans ces temps agités tenaient lieu d'écoles de théologie, en Cilicie, à Erzeroum, au pays de Khatchen, Mékhitar fonda enfin, en 1191, le monastère de Kédig, au fond de la vallée de Dandsoud, dans l'Arménie orientale, monastère dont il fut le premier abbé. Il n'en sortit que pour assister, en 1205, au concile de Lorhi, assemblé par Zacharie, connétable d'Arménie et de Géorgie, afin de régler la discipline des églises de ces deux pays. On a de lui en manuscrit : *Discours sur la nature* (mis dans la bouche d'Adam et d'Ève); — *Traité de la Foi;* — *Livre de Justice;* — *Recueil de Canons;* — *Commentaire du prophète Jérémie;* puis des *Lettres* et des *pièces de vers.* Un seul de ses ouvrage est imprimé; c'est son excellent *Recueil de Fables et Apologues*, publié par le docteur *Zohrab;* Venise, 1790, in-12. Ch. RUMELIN.

Tchamitch, *Histoire d'Arménie.* — Samuel d'Ani, *Chronographie Arménienne.* — Indjidji, *Archéologie Arménienne* — Soukias Somal, *Quadáro della Letteratura Armeniana.*

MEKHITAR (*Pierre*), fondateur du couvent arménien de Venise, né à Sébaste en Arménie, le 7 février 1676, mort à l'île Saint-Lazare, près de Venise, le 29 avril 1749. Il était fils unique de Pierre et de Chariştan, et son premier nom fut *Manoug.* Confié à la direction d'un prêtre, il reçut, à peine âgé de neuf ans, les quatre ordres mineurs au couvent de Sainte-Croix, dans sa ville natale. A quinze ans, l'habit religieux et le diaconat lui furent conférés par l'évêque Ananias avec le nom de *mekhitar* (consolateur). Désirant s'instruire et projetant déjà de rallier son pays à l'Église romaine, il se rendit au couvent d'Echmiadzine, métropole des églises d'Arménie, et de là à Sébaste, puis à Passène, prêchant partout la doctrine de l'orthodoxie catholique. Nous ne raconterons pas ses pérégrinations à Alep, en Chypre et à Constantinople. Chassé de cette dernière ville par la persécution, il alla s'établir à Modon, en Morée, pays chrétien soumis alors aux Vénitiens, et où il fonda en 1708 une église. Douze ans après son arrivée à Modon, l'invasion des Turcs le mit de nouveau sans asile; il vint alors à Venise, et, protégé par Clément XI, obtint du sénat,

le 8 septembre 1717, la cession à perpétuité de la petite île de Saint-Lazare. Les bâtiments délabrés qui s'y trouvaient lui servirent d'abord : un nouveau monastère fut bâti en 1740. Dans l'intervalle Mekhitar organisa une imprimerie arménienne à Venise, où furent publiés ses ouvrages. Ses successeurs furent Étienne Melchior de Constantinople, Aeontius Kövér, noble arménien de Transylvanie, qui obtint de Napoléon la conservation du couvent, et, vingt-quatre ans après, le docteur Sukias de Somal. Le couvent des Mekhitaristes de Saint-Lazare instruit et élève gratuitement les jeunes Arméniens qui s'y présentent. Après un nombre d'années limité, ceux qui se refusent à la vie religieuse sont rendus à leur patrie. Parmi les ouvrages que fit paraître Mekhitar on remarque : *Lexicon veteris Linguæ Armenæ*; Venise, 1727, 2 vol. in-4°; — *Grammaire Arménienne*, écrite en langue turque et imprimée en caractères arméniens; Venise, 1730, in-4°; — Une *Bible* arménienne; 1733, in-fol.; — *Dictionnaire de la Langue Arménienne*, en arménien; Venise, 1749-1769, 2 vol. in-4°. Il a composé en outre un grand nombre de catéchismes et de traductions des livres saints, des poëmes et odes sacrées, etc.

Louis Lacour.

Ebert, *Allgemeines bibliographisches Lexikon*, n° 14026. — *Renseignements particuliers*. — *Allgemeiner literarischer Anzeiger*, n° 17962.

MEL ou MELL (*Conrad*), savant théologien allemand, né le 14 août 1666, à Gudensberg, (Hesse), mort le 3 mai 1733, à Cassel. Fils d'un ministre protestant, il étudia la théologie à Groningue et exerça les fonctions pastorales à Mittau, à Memel et à Kœnigsberg. En 1705 il fut rappelé dans son pays pour diriger le gymnase de Hersfeld, et il dut à la bienveillance particulière du landgrave l'emploi de surintendant des églises de la Hesse. Il avait fait de l'antiquité sacrée une étude approfondie, et si ses ouvrages ont été écrits avec trop de précipitation, il faut l'attribuer à la nécessité où il était de pourvoir à l'entretien d'une famille nombreuse (il avait vingt-quatre enfants). Mel appartenait aux Sociétés royales de Londres et de Berlin. Nous citerons de lui : *Die Posaune der Ewigkeit* (La Trompette de l'éternité), sermons; Kœnigsberg, 1697, in-4°; 7e édition, Cassel, 1756, in-4°; il y a donné une espèce de suite sous le titre : *Der Herold der Ewigkeit*; Berlin, 1729, in-4°; — *Legatio orientalis Sinensium, Samaritanorum, Chaldæorum et Hebræorum, cum interpretationibus*; Kœnigsberg, 1700, in-fol.; — *Omina bruta*; 1704, in-8°; inséré dans la *Bibl. magica* d'Hauber; — *Der unwürdige Gast an des Herrn Tafel* (Le digne Convive à la table du Seigneur, sermons); Kœnigsberg, 1704, in-4°; huit éditions; — *Antiquarius sacer, seu de usu antiquitatum Judaicarum, Græcorum et Romanorum in explicandis obscurioribus Scripturæ dictis*; Schleusingen, 1707, in-8°; l'édition de Francfort, 1719, in-4°, est augmentée de quatre opuscules; — *Pantometrum nauticum*; Hersfeld, 1707, in-fol. Il avait imaginé une machine au moyen de laquelle il prétendait mesurer exactement les longitudes en mer, et en adressa des modèles à plusieurs académies; celles de Londres et de Berlin lui présentèrent quelques objections, auxquelles il répondit dans le *Pharus illustrans*; ibid., 1709, in-fol.; — *Der Tabernackel oder gruendliche Beschreibung der Stiftshuette, samt allen ihren Theilen und Geräthe* (Le Tabernacle de Moïse, ou sa description et celle de tous les ustensiles sacrés); Francfort, 1709, 1711, in-4°; Cassel, 1720, in-4°; — *Missionarius evangelicus*; Hersfeld, 1711, in-8°; — *Zions Lehre und Wunder*, sermons; Francfort, 1713, in-4°; huit éditions; — *Das Leben der Patriarchen* (Vie des Patriarches); Francfort, 1715-1716, 2 vol. in-4°; — *Die Lust der Heiligen* (Délices des Saints, livre de prières); Cassel, 1715, in-8°; 15e édit., ibid., 1779; — *Salems Tempel* (Le Temple de Salomon); Francfort, 1724, in-4°; Cassel, 1726, in-4°. On conserve à la bibliothèque de Cassel les manuscrits de Mel, parmi lesquels on remarque une *Histoire littéraire de la Hesse*. K.

Acta histor. eccles., I, 108. — J.-H. Lederbose, *Ehrengedæchtniss Conrad Mel*; Cassel, 1733, in-4°. — Strieder, *Grundl. zu einer Hess. Gel. Geschichte*, VIII, 381.

MELA (*Fabius*), jurisconsulte romain, vivait probablement au temps d'Auguste. Ses opinions en matière de droit sont souvent citées au Digeste. O.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

MELA (*Pomponius*), géographe latin, vivait dans le premier siècle après J.-C. C'est le plus ancien des géographes latins qui soient parvenus jusqu'à nous, puisque les travaux géographiques d'Agrippa, de Cornelius Nepos, de Varron d'Atax, de Statius Sebosus et du roi Juba, ont péri. Il se dit lui-même Espagnol et originaire d'une ville de la Bétique, dont le nom, diversement altéré dans les manuscrits de son ouvrage, paraît devoir se lire ou *Tingentera*, ou *Cingentera*. On a voulu, à raison de cette origine, le rattacher à la famille des Sénèque, et l'on a vu en lui le troisième fils de Sénèque le rhéteur, cet *Annæus Mela* ou *Mella*, de qui Tacite et Pline l'ancien ont raconté la mort funeste. Mais alors, et en supposant même qu'il eût été adopté par la grande famille romaine Pomponia, ce que semble indiquer son nom de *Pomponius*, pourquoi celui des *Annæus* aurait-il disparu, contrairement aux lois qui régissaient l'adoption? Quant à l'époque de sa vie, c'est lui encore qui nous la donne, certaine et suffisamment précise. Outre les indices plus vagues contenus dans son livre, et qui se rapportent en général aux temps d'Auguste et de Tibère, il parle du grand prince qui va célébrer son triomphe sur la Bretagne, enfin révélée aux

Romains par ses armes, et ce prince ne peut être que l'empereur Claude, dont l'expédition est de l'an 42 de J.-C. Ainsi Mela écrivait sous Claude, un peu avant le milieu du premier siècle de notre ère, date que viennent confirmer plusieurs faits historiques et géographiques contemporains qu'il allègue.

Mela se proposa, comme il l'annonce dans sa courte préface, de tracer par la parole un tableau du globe terrestre (*Orbis situm dicere aggredior*), sujet aussi vaste que digne d'intérêt, et dont il ne se dissimule pas les difficultés. Mais il n'en a fait véritablement qu'une esquisse rapide, quelquefois éloquente, et en général fidèle pour le temps. Après un coup d'œil sur le monde, au centre duquel il place la Terre, suivant les idées dominantes alors, sur les deux hémisphères et les cinq zones qui la partagent, il décrit à grands traits la portion habitée de cette terre, celle du moins que l'on connaissait comme telle, et qui appartient à notre hémisphère; l'autre, qui lui correspond, et que l'on supposait renfermer les *antichthones*, dans l'hémisphère austral, étant totalement inconnue. Cette terre habitée et connue, baignée de toutes parts des eaux de l'Océan, lui apparaît seulement un peu plus longue que large, à la différence du système reçu depuis Ératosthène; et par le moyen du bassin méditerranéen, auquel se rattachent ceux des mers connexes jusqu'au Palus-Méotide, par le moyen des deux grands fleuves opposés, le Tanaïs et le Nil, il la divise en trois parties inégales, l'Europe et l'Afrique en deçà et à l'occident; l'Asie au delà et à l'orient, aussi grande que les deux autres prises ensemble. Il fait ensuite, de chacune de ces trois parties du monde, un exposé sommaire, qu'il commence par l'Asie et termine par l'Afrique, la plus petite de toutes, dessinant, du mieux qu'il peut, la forme des continents, indiquant leurs limites, leur étendue, et distribuant à leur surface les pays et les peuples. C'est là sa géographie générale, et il y procède d'orient en occident, par voie de description et d'énumération, sans s'occuper ni de dimensions géométriques, ni de positions astronomiques.

Passant à la géographie spéciale, et, à proprement parler, descriptive, il adopte une marche toute différente, et, sur les traces de Scylax, d'Artémidore et d'autres, il entreprend le périple des côtes de la mer intérieure d'abord, puis de la mer extérieure ou de l'Océan. Il part ainsi du détroit de Gadès, et tournant à droite, il trouve l'Afrique et il parcourt successivement la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, la Cyrénaïque; poursuit par l'Égypte, qui est pour lui le commencement de l'Asie, par l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, l'Ionie, l'Éolide, la Bithynie, la Paphlagonie et les autres pays asiatiques situés sur les bords du Pont-Euxin et du lac Méotis. Tel est le contenu de son premier livre. Le second nous conduit, en retour, sur les côtes européennes des mêmes mers et de la Méditerranée, à travers la Scythie d'Europe, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Épire, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule narbonnaise, l'Espagne citérieure les îles, jusqu'à notre point de départ. Par là se trouve achevé le périple de cette mer intérieure, dont les rivages furent le théâtre à peu près exclusif de la civilisation et des lumières pour l'antiquité classique; ce qui explique qu'un seul livre, le troisième et dernier de l'ouvrage, suffise à la description des contrées peu connues encore, mais d'autant plus curieuses à étudier, situées le long de l'Océan.

Repartant du détroit de Gadès pour se diriger à l'ouest et au nord, l'auteur, dans ce deuxième voyage de circumnavigation, est frappé du phénomène nouveau du flux et du reflux, auquel il assigne des causes diverses, entre autres l'influence de la lune; puis il suit la côte extérieure de l'Espagne, se porte de là sur celles de la Gaule, de la Germanie, de la Sarmatie et de la Scythie, et pénètre, autant qu'il le peut, dans l'intérieur de ces pays reculés, sans oublier les îles plus ou moins voisines de leurs rivages et plus ou moins réelles : la Bretagne, *Iverna* ou l'Irlande, les Orcades, les Hémodes (probablement les Shetland, quoique les Hébudes ou Hébrides ne soient point nommées) : la vaste Scandinavie, dans le grand golfe Codanus, et Thulé, si fameuse, vis-à-vis la côte des Bergæ (Bergen). De l'Océan scythique ou septentrional, dont la mer Caspienne n'est plus à ses yeux qu'un golfe prolongé au sud, tandis qu'à ceux d'Hérodote et d'Aristote elle était déjà un grand lac méditerranéen, il passe dans l'Océan oriental et jette un coup d'œil sur cet immense continent d'Asie, plus distinct et plus étendu pour lui, ce semble, que pour aucun de ses prédécesseurs. Entre les Scythes asiatiques et les Saces, il nous y fait entrevoir le grand désert central, qu'il porte à l'est jusqu'au mont Tabis, dominant la mer, et loin duquel commence à s'élever, d'est en ouest, la chaîne du Taurus, qui n'est autre dans sa partie orientale que le prolongement de l'Himalaya. Entre cette chaîne et le désert montueux du nord, il place les Sères, où il est difficile de ne pas reconnaître au moins les provinces occidentales de la Chine. L'Inde de Mela, comprenant vaguement l'Indo-Chine et peut-être même la Chine méridionale, que le commerce commençait à révéler d'une manière confuse aussi bien que la Sérique ou la Chine du nord et de l'ouest, est baignée à la fois par l'Océan oriental et par l'Océan du sud ou Indien, et s'étend des sommets du Taurus et du promontoire Tamus, jusqu'au cap Colis (Comorin), d'abord dans une direction sud, puis jusqu'à l'Indus, qui forme sa limite à l'occident. Taprobane (Ceylan), qui n'avait point encore été visitée par les navigateurs européens, flotte indécise entre la notion d'une île considé-

rable de l'hypothèse d'Hipparque, selon laquelle elle se rattachait à la terre australe, que ce grand astronome faisait courir des extrémités méridionales de l'Asie à celles de l'Afrique, de manière à former de la mer des Indes une méditerranée. Dans cette mer, que Mela appelle avec les Grecs Érythrée ou Rouge, il indique à l'orient de vastes profondeurs; mais il ne connait par leurs noms que les deux golfes Persique et Arabique, dont il décrit pittoresquement les enfoncements inégaux vers le nord. Il énumère ensuite les pays situés sur les côtes ou dans l'intérieur de l'Asie occidentale, depuis la Carmanie et la Gédrosie jusqu'à l'Arabie, qui embrasse les mers de l'un à l'autre golfe et les deux bords du sien. Du côté qui appartient à l'Afrique, les connaissances de notre auteur expirent, vers le sud, non loin de l'entrée du golfe Arabique, à la fabuleuse Panchée et aux Pygmées non moins fabuleux. Dans l'intérieur sont les Éthiopiens, partagés, comme chez Homère, en orientaux et occidentaux, mais avec plus de réalité historique, ainsi que l'atteste pour ceux-ci leur grand fleuve, supposé le même que le Nil, et qui seul, entre tous les fleuves de cette partie de l'Afrique, coule à l'orient, sans que l'on sache bien où il se termine. Se fondant, du reste, sur les voyages d'Hannon et d'Eudoxe, dont le dernier, suivant la fausse version de Nepos, aurait accompli le tour entier des côtes du continent africain, Mela regarde ce continent comme une presqu'île; il signale, parmi beaucoup de fictions géographiques qui avaient cours depuis longtemps, des faits, des noms qui semblent impliquer une notion quelconque du pays des nègres, au delà du grand désert. Ces connaissances précieuses, quoique vagues, empruntées, soit du périple d'Hannon, soit des voyages des caravanes, peuvent, selon nous, porter jusqu'au cap Vert (la corne de l'Occident) ou même plus loin dans l'intérieur. Tous les grands traits physiques de ces terres, que baignent les eaux de l'Atlantique, sont indiqués, aussi bien que les archipels voisins, en dépit de leurs noms mythologiques, jusqu'à la côte extérieure de Mauritanie et au promontoire Ampelousia (cap Spartel); là, pour la seconde fois, nous sommes ramenés au point de départ de cette double série d'explorations.

Le cadre de la géographie de Mela, tel que nous venons de le retracer, est fort remarquable, non-seulement par la manière ingénieuse et frappante dont il est disposé, mais encore par l'étendue et la nouveauté des connaissances qu'il révèle. Il est plus large et plus avancé, sous ce rapport, que celui du grand ouvrage de Strabon (voy. ce nom), quoique un intervalle de vingt ou trente années à peine sépare l'une et l'autre composition, et sans vouloir du reste mettre en parallèle le vaste tableau du géographe grec, si riche de développements et de couleurs, avec ce que nous avons déjà nommé la simple esquisse du géographe romain. Cette esquisse, toutefois, est faite de main de maître; les éléments en ont été puisés aux meilleures sources, avec un choix presque toujours judicieux, sans être exclusif; la physionomie des pays et des peuples y est rendue en traits énergiquement caractéristiques; la sécheresse de la nomenclature y est relevée de temps en temps par quelques détails heureux, par quelques particularités curieuses de la nature ou des hommes. Mela même à cet égard est peut-être allé trop loin; du moins doit-on lui reprocher, entre autres critiques plus ou moins fondées dont son livre a été l'objet, d'avoir omis des faits importants, tandis qu'il ne nous fait grâce d'aucun des récits fabuleux déjà suspects à Hérodote, sur les extrémités du monde. A ce goût pour le merveilleux, pour le fantastique, on reconnaît le Romain espagnol, et mieux encore à son style, qui a de la concision, de l'éclat, de la force, mais qui n'est pas exempt d'affectation et d'enflure.

Nous ne savons quel titre l'auteur pouvait avoir donné lui-même à son ouvrage; des divers intitulés que portent les manuscrits et les anciennes éditions, où il est généralement partagé en trois livres, le titre qui a prévalu et qui se fonde sur les premiers mots allégués plus haut, est *De Situ Orbis*. Cet ouvrage, quoiqu'on en ait dit, nous est certainement parvenu dans son entier; mais, à raison même de sa nature et du grand nombre des noms géographiques qu'il contient, il a été singulièrement altéré dans son texte par les copistes. De même que celui de Strabon, cité rarement et tard dans l'antiquité, il semble avoir été lu et reproduit avec d'autant plus de zèle au moyen âge, si l'on en juge par la multitude des manuscrits qui nous en sont parvenus, la plupart, il est vrai, du quatorzième et du quinzième siècle. A cette époque et dans les deux siècles suivants, les imprimés aussi en font foi par leur nombre dès les commencements de l'art typographique; l'abrégé de Mela était en vogue dans les écoles comme une sorte de manuel de la géographie. Les plus savants hommes ne dédaignaient pas de le copier, de l'annoter, de l'enrichir de cartes dressées plutôt encore d'après l'état des connaissances de leur temps que d'après les indications qu'il offrait en lui-même. Nous citerons comme preuve le précieux manuscrit de la bibliothèque de Reims, envoyé, l'an 1417, du concile de Constance au chapitre de la première de ces villes, par Guillaume Fillastre, cardinal de Saint-Marc, précédemment chanoine dudit chapitre et disciple du célèbre Pierre d'Ailly. En tête de ce manuscrit est une lettre d'envoi ou dédicace, contenant une analyse de la *Cosmographie de Pomponius Mela*; et le premier feuillet de celle-ci présente, engagée dans la majuscule initiale du premier mot, une miniature qui donne l'image du monde, non pas tel que le concevait l'auteur latin, mais tel que le connaissait son illustre éditeur, dont

les remarques explicatives sur le texte qu'il a reproduit de sa main ne sont pas non plus sans importance (1). Parmi les éditions proprement dites, nous nous contenterons de mentionner celle d'Hermolaus Barbarus, imprimée à Rome vers 1493, et qui fit longtemps autorité pour la critique du texte; celle de Vadianus, Vienne, 1518, accompagnée d'amples commentaires et souvent reproduite; celle d'Olivarius, qui profita beaucoup des corrections de Nuñez de Guzman ou Pintianus, publiée plus tard à Salamanque, en 1543; celles de Vinet, de Schott, d'Isaac Vossius, de Jacob et d'Abraham Gronove, qui améliorèrent à l'envi les précédentes, et dont la dernière, donnée à Leyde, en 1722, réimprimée en 1748, et ornée d'une carte du système de Mela par Bertius, peut tenir lieu de presque tous les travaux antérieurs, au double point de vue de la critique et de l'exégèse. C'est ce qu'on doit dire, à bien plus forte raison, de l'immense travail de Tzschucke (Leipzig, 1807 et ann. suiv., 7 vol. in-8° avec une carte), aujourd'hui l'édition *variorum* par excellence de la géographie de Pomponius Mela, et qui, grâce à ses riches et savants commentaires, peut passer pour une sorte d'encyclopédie de la géographie ancienne. Aug. Weichert en a publié pour les écoles, en un vol. in-8°, Leipzig, 1816, l'extrait généralement désiré que demandait Malte-Brun. Ce dernier savant, dans la notice sur Mela qui fait partie de la *Biographie Universelle* de Michaud, et dont nous avons moins profité que de la dissertation préliminaire de Tzschucke, en complétant celle-ci pour la partie géographique, porte un jugement sévère, mais juste, sur la traduction française de Fradin (Paris, 1804, 3 vol. in-8°), faite d'après l'édition d'Abraham Gronove, de 1722, la plus récente que semble avoir connue le traducteur, qui en a reproduit le texte et la carte avec un choix de notes, augmentées sans beaucoup de fruit par les siennes (2). [M. GUIGNIAUT, dans *l'Enc. des G. du M.*]

Bahr, *Geschichte der römischen Literatur* (3e édit.).

(1) La Bibliothèque impériale possède, au département des cartes, un *fac-simile* de la mappemonde de Guillaume Fillastre, dont il s'agit; et M. le vicomte de Santarem l'a reproduite dans le bel Atlas qui accompagne son ouvrage intitulé : *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, etc., Paris, 1842, in-8°, qu'il faut consulter aux pag. 16, 94 et suiv. de l'introduction, et 96, 280 et suiv. du texte.

(2) Il existe une vieille traduction anglaise de Pomponius Méla intitulée : *The rare and singular Work of Pomponius Mela, that excellent and worthy cosmographer, of the situation of the World, most orderly prepared, and divided every part by its selfe : with the longitude and latitude of everie Kingdome, province, rivers, etc. Whereunto is added that learned worke of Julius Solinus Polyhistor, with a necessarie table for this booke; right pleasant and profitable for gentlemen, merchants, mariners and travellers. Translated into englyshe by Arthur Golding*; Londres, 1590, in-4°. Le *Mela* et le *Solinus* avaient paru séparément, l'un en 1585, l'autre en 1587. La traduction italienne de Porcacchi, Venise, 1547, in-8°, et la traduction allemande de Dietz; Giessen, 1774, in-8°, sont peu estimées.

MÉLAMPE (1) (Μελάμπους), auteur de deux petits ouvrages grecs, intitulés l'un Περὶ παλμῶν μαντική (*La Divination par le battement du pouls*), l'autre Περὶ ἐλαιῶν τοῦ σώματος (*Sur les taches du corps*), vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. Le premier de ses ouvrages est dédié à un roi Ptolémée, qui suivant la conjecture de Fabricius est Ptolémée Philadelphe. Ces deux traités sont pleins de superstitions et d'absurdités. Ils furent publiés pour la première fois en grec par Camillus Peruscus, dans son édition des *Variæ Historiæ* d'Élien, Rome, 1545, in-4°. Nicolas Petreius les traduisit en latin, et les publia avec le traité de Mélétius, *De Natura hominis*; Venise, 1552, in-4°. La meilleure édition est celle de Franz, dans ses *Scriptores Physiognomiæ veteres*; Altembourg, 1780, in-8°. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 99. — Choulant, *Handbuch d. Bücherkunde für die aeltere Medicin*, p. 418.

MÉLANCHTHON (*Philippe*), ou plutôt *Schwarzerd*, dont *Mélanchthon* (μέλας, noir, et χθών, terre) est la traduction grecque, naquit le 16 février 1497, à Bretten, petite ville du Palatinat (aujourd'hui grand-duché de Bade), et mourut le 19 avril 1560. Son père était armurier, et avait, par son habileté, gagné quelque aisance. Sa mère, fille du bailli de l'endroit, passait pour une excellente ménagère, économe, pieuse et charitable. Le jeune Philippe reçut les premiers éléments de son instruction à l'école de Bretten; mais il n'y resta pas longtemps, parce que l'instituteur était atteint de la syphilis, qui, au rapport de Camerarius, faisait alors en Allemagne d'affreux ravages (2). Ses parents lui donnèrent pour précepteur Jean Unger, excellent latiniste, qui, malgré sa sévérité, se faisait aimer de son élève. En 1507, Philippe fut envoyé, avec son frère Georges (3), à l'école latine de Pforzheim, où il eut, entre autres, pour maître G. Simler et pour condisciple Simon Grynæus. Il avait son domicile et sa pension chez une parente, sœur de Reuchlin; c'est de cette époque que date sa liaison avec cet homme célèbre, qui a si puissamment contribué à la renaissance des lettres. On raconte qu'il avait fait apprendre à ses camarades les rôles d'une espèce de

(1) Mélampe est sans doute un pseudonyme emprunté à un personnage mythique de ce nom qui passait pour avoir possédé le premier le don de prophétie et avoir exercé le premier la médecine et introduit en Grèce le culte de Dionysos. Sur ce personnage, très-célèbre dans l'antiquité hellénique, on peut consulter Apollodore avec le commentaire de Heyne, et le *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology* de Smith.

(1) Camerarius la dépeint comme une véritable épidémie. Voici ses paroles : *Cæpit tum lues fœda passim homines in Germania primum invadere, et miserum in modum non solum excruciando sed mutilando et membra depascendo affligere, quam Hispanicam nonnulli, plerique Gallicam nominabant.* Camerarius, in vita *Melanchth.*, p. 4.

(3) Ce frère aîné devint maire de sa ville natale, et survécut à Philippe.

comédie que Reuchlin venait de publier (1), et qu'il en avait dirigé la représentation en présence même de l'auteur. Le 13 octobre 1509, Philippe fut inscrit sur la matricule des étudiants de l'université de Heidelberg. L'enseignement n'y était pas encore débarrassé des langes de la scolastique, et le jeune homme (il n'avait alors que douze ans) dut lui-même se tracer un plan d'études. « Je me rappelle, écrivit-il plus tard, qu'on ne m'enseignait à l'université que le vain fatras de la dialectique et de la physique d'Aristote. Peu à peu la curiosité me portait à lire les poëtes latins modernes, et c'est de là seulement que je fus conduit à la lecture des classiques anciens. J'apprenais bien les mots et les phrases; mais comme aucune méthode ne présidait à leur choix, et comme on aimait mieux prendre pour modèle Politien que les œuvres d'un ancien, je m'étais d'abord approprié le style guindé des modernes, au lieu du langage simple et naturel des classiques (2). » Il expose ensuite comment il parvint, par ses propres efforts, à débrouiller le chaos des règles de la grammaire et de la rhétorique, et il insiste sur la nécessité d'une réforme complète de l'enseignement universitaire. Pour obtenir les grades académiques, il fallait cependant suivre la voie prescrite : Philippe s'y soumit, et au bout de deux ans il se sentit en état de soutenir les épreuves du baccalauréat. Mais ses professeurs refusèrent de l'admettre aux examens, sous prétexte qu'il était trop jeune : il n'avait en effet que quatorze ans (3). Le vrai motif de ce refus provenait d'un sentiment de jalousie; car, au rapport de ses biographes, l'élève préparait à ses maîtres les discours latins qu'ils devaient prononcer dans les solennités académiques, crime aussi impardonnable que celui d'un plébéien qui oblige un souverain. Puis, il apprenait, à lui tout seul, le grec, ce qui était une innovation dangereuse, sinon une hérésie aux yeux des dispensateurs officiels de la science d'alors, qui à la rencontre d'un passage grec tournaient la page, en s'écriant du haut de la chaire : *Græcum est, non legitur.* Quoi qu'il en soit, par suite de ce refus, qui, loin de l'humilier, ne fit que l'encourager, Mélanchthon quitta Heidelberg, laissant parmi ses condisciples, qu'il avait souvent aidés de ses conseils, les plus affectueux souvenirs; et il alla, le 17 septembre 1512, terminer ses études à l'université de Tubingue, qui, trente-six ans auparavant, avait été fondée par Eberhard le Barbu, duc de Wurtemberg. Cette rivale de Heidelberg recommandait, grâce à Reuchlin, l'enseignement de la langue grecque, pour laquelle Mélanchthon eut toujours depuis une prédilection marquée. Dès son arrivée à Tubingue, il devint

(1) On pense que c'était la pièce sur les *sophismes du barreau*....

(2) Lettre de Mélanchthon en tête du tome III de ses *Œuvres* (édit. de Wittemberg).

(3) Cette circonstance a fait placer Mélanchthon parmi les *Enfants célèbres* de Baillet.

membre de la société savante (*classis sodalitium Neccharanorum*) instituée pour la propagation de la bonne latinité : c'était la première réaction organisée contre ce latin barbare dont se moquèrent avec tant d'esprit les *Epistolæ obscurorum virorum*. H. Bebel, J. Brassicanus, Coccinius, Fr. de Stade faisaient partie de cette société, dont Reuchlin semblait être l'âme. Outre la théologie et la philosophie, qui étaient ses sciences favorites, Mélanchthon y étudia les mathématiques, la médecine et la jurisprudence, de façon qu'il pouvait se dire initié à toutes les connaissances humaines. Bientôt les écrits d'Érasme et ses propres méditations firent naître en lui l'idée que le christianisme de la Bible est bien différent du christianisme de l'Église et de la scolastique. A dix-sept ans, il obtint (25 janvier 1514) le grade de bachelier, qui lui conférait le droit de faire des cours publics à l'université. Il commença par commenter Virgile et Térence, dont il restitua la métrique (1), et fit suivre ces cours par des leçons sur Cicéron, sur Tite-Live et quelques auteurs grecs. La clarté et l'érudition qu'il y déployait attirèrent un nombreux auditoire, auquel il sut inspirer le goût des belles-lettres.

La querelle des théologiens de Cologne avec les dominicains passionnait alors tous les esprits, prélude de l'orage qui devait bientôt éclater. Cette querelle remontait à 1508 : le P. Pfefferkorn, juif baptisé, et l'inquisiteur Hochstraten avaient demandé à l'empereur la destruction de tous les livres juifs parus en Allemagne, à cause des blasphèmes qu'ils prétendaient y être contenus. Reuchlin fut choisi pour arbitre par l'électeur de Mayence, d'accord avec l'empereur. L'arbitre déclara que ces livres ne renfermaient rien qui pût autoriser une pareille mesure. Grande fut la colère des dominicains, qui auraient volontiers brûlé Reuchlin comme hérétique; ils en firent même la demande (en 1514) à la cour de Rome. De toutes parts Reuchlin reçut les plus chaleureuses adhésions; tous les esprits éclairés et indépendants, parmi lesquels on remarquait Pirkheimer, Éoban Hesse et Ulric de Hutten, tenaient à honneur de s'appeler *Reuchliniens*; Mélanchthon ne fut pas, comme on pouvait le prévoir, le dernier à se prononcer dans le même sens. Et comme les dominicains continuaient à s'agiter, le chevalier de Sickingen les réduisit au silence et les obligea de payer les frais du procès (2). Quelques mois après, Luther fulmina ses thèses. Les ouvrages que Mélanchthon fit paraître à cette époque (3) le mirent en rapport

(1) Ce travail lui fit entreprendre une édition (aujourd'hui fort rare) de *Térence*, qui parut sous ce titre : *Comœdiæ P. Terentii, metro numerisque restitutæ*; Tubingue (mars), 1516. Dans la même année il fit imprimer chez Thomas Anshelm la *Chronique* de Nauclerc, entièrement refondue. C'était alors le meilleur traité d'histoire universelle.

(2) C'est dans cette affaire qu'il faut chercher l'origine des *Epistolæ obscurorum virorum*; Cologne, 1516.

(3) Ces ouvrages sont, outre ses *Institutiones gram-*

avec Érasme, qui venait de souffler l'incendie de la réformation : le restaurateur des études classiques le comblait d'éloges dans ses annotations au Nouveau Testament (1). Plusieurs universités tenaient à honneur de s'associer Mélanchthon. Il venait de refuser une chaire à Ingolstadt lorsque l'électeur lui fit offrir, par l'intermédiaire de Reuchlin, la chaire de grec et d'hébreu à l'université récente de Wittemberg. Reuchlin recommanda le jeune professeur dans les termes les plus chaleureux. « Je ne connais, répondit-il au prince, personne, parmi les Allemands, qui soit supérieur, par son savoir, à Philippe Schwarzerd, si ce n'est Érasme, qui est Hollandais. » Mélanchthon quitta Tubingue au commencement d'août 1518, s'arrêta quelques jours à Bretten et à Stuttgard, pour faire ses adieux à ses parents et amis, passa par Leipzig, où les professeurs lui offrirent un banquet, et arriva le 25 du même mois à Wittemberg. Quatre jours après son arrivée, il prononça son discours d'installation à l'université : il traitait de la réforme des études de la jeunesse (*De corrigendis adolescentiæ studiis*). Le professeur y fit éloquemment ressortir le mal causé par l'ignorance des langues grecque et hébraïque pour la correction du texte de la Bible. Luther, son collègue, en fut ravi. « Mélanchthon vient, écrit il à Spalatin, d'enthousiasmer son auditoire par un discours aussi beau que profond. Désormais il n'aura plus besoin de la recommandation de personne : tâchons seulement de le conserver en obtenant pour lui une augmentation de ses honoraires, qui sont insuffisants (2). » La renommée du jeune professeur, qui n'avait rien d'imposant dans son extérieur, fit affluer des étudiants de toutes les contrées de l'Allemagne : l'université, qui en 1517 n'en avait guère que deux cents, en compta bientôt deux mille Quoique chétif de corps et d'une santé débile, il avait une activité prodigieuse : outre ses cours ordinaires, il préparait des publications dont il envoya, à la fin de l'année (1518), la liste à Spalatin, recteur de l'université ; on y trouve : La *Calomnie*, dialogue de Lucien, traduit en latin ; un *Dictionnaire Grec;* la traduction latine de divers traités de Plutarque, du banquet de Platon, des Hymnes sur les anges. Il surveillait lui-même l'impression de ses écrits, et comme l'imprimerie de J. Grüneberg manquait de caractères grecs, il en fit fondre par des ouvriers habiles qu'il fit venir à Wittemberg.

Dès ce moment Mélanchthon devint un aide précieux pour l'œuvre du grand réformateur, dont il savait tempérer la fougue et les emportements. Nous nous bornerons à signaler les principaux moments de cette collaboration active, incessante, en renvoyant, pour plus de détails, à notre article LUTHER.

La vie de Mélanchthon, comme celle de Luther, fut toute militante : à part les incidents communs de la vie de famille, elle était l'image même de la lutte entre les croyances nouvelles et les croyances anciennes, lutte opiniâtre, désespérée de part et d'autre. La première rencontre entre les catholiques et les nouveaux sectaires eut lieu à Leipzig, le 27 juin 1519 : ce fut une lutte de paroles très-peu évangéliques, bien qu'elle eût l'Évangile pour motif : on l'appelait la *disputation* de Leipzig. Mélanchthon y joua un rôle subalterne : il se contentait de donner des conseils à son ami, qui y occupait le premier rang. Une seule fois il se leva pour interpeler Eck. « Tais-toi, Philippe, s'écria avec impatience l'antagoniste de Luther, occupe-toi de tes affaires, et laisse-moi tranquille : *Tace tu, Philippe, ac tua studia cura, ne me perturba.* » Cette interpellation avait cependant piqué Eck au vif, car il ne tarda pas de lancer (le 29 juillet) une diatribe contre celui qu'il appelait dédaigneusement le *grammairien* de Wittemberg; elle a pour titre : *Excusatio Eckii ad ea quæ falso sibi Ph. Melanchthon grammaticus Wittemberg. super Theolog. Disput. Lips. adscripsit.* Mélanchthon y répliqua aussitôt par *Defensio adversus Eccianam inculpationem.* Peu de temps après (le 19 septembre 1519), il fut agrégé à la faculté de théologie avec un traitement de 100 florins et le titre de licencié (*magister*), qu'il ne voulut jamais changer contre celui de docteur. L'exégèse biblique devint dès lors son étude favorite. Les cours qu'il faisait sur l'Évangile de saint Matthieu, sur l'Épître aux Romains, et sur quelques livres de l'Ancien Testament, servirent de jalons à des commentaires qui furent en partie imprimés malgré leur auteur. A l'exemple de Luther, il s'attacha particulièrement aux doctrines de saint Paul, comme l'attestent l'*Adhortatio ad Paulinæ doctrinæ studium*, et la *Declamatiuncula in D. Pauli doctrinam*, deux discours publiés au commencement de 1520. Ils furent bientôt suivis d'un manuel de dialectique (*Compendiaria Dialectices Ratio ;* Wittemberg, 1520). Mélanchthon travaillait depuis deux heures du matin jusqu'au soir ; ses amis s'inquiétaient enfin sérieusement de l'état de sa santé; l'électeur même lui recommandait de se ménager, et Luther, pour le distraire, lui conseillait de se marier. Mélanchthon épousa, en effet, le 26 novembre 1520, la fille du bourgmestre Krapp : elle s'appelait Catherine, comme la femme de Luther. De cette union, qu'aucun nuage n'assombrit, naquirent quatre enfants.

En août 1520 parut à Rome, sous le pseudonyme de Thomas Rhodinus, un écrit adressé à

matica græca (souvent rééditée); *Dialogus mythologicus Bartholomæi Coloniensis, cum præf. Mel. Hagen* (M. nov 1518). — *Osci et Volsci, dialogus ludis Romanis actus*, 1517. — *De Artibus liberalibus Oratio*, 1517. — *Plutarchi Quæstio de Nota Pythagorica (versio latina)*, 1517.

(1) At Deum immortalem, quam non spem de se præbet admodum etiam adolescens ac pæne puer, Philippus ille Melanchthon, utraque litteratura pæne ex æquo suscipiendus! quod inventionis acumen? quæ sermonis puritas?.. *Annot*, ad N. T., p. 578 (éd. 1516).

(2) *Lettres de Luther*, *Recueil* de Wette, t. I, p. 135.

tous les princes de l'Empire et où les doctrines de Luther étaient représentées comme une entreprise aussi audacieuse que funeste (1). En février de l'année suivante, Mélanchthon y répondit sous le nom de *Didymus faventinus* : jamais la cause de Luther n'avait été défendue avec autant d'éloquence. « Rappelons-nous, disait-il, par quelle série d'empiétements l'évêque de Rome est arrivé à établir sa suprématie; le droit par lequel il domine, nous pouvons le lui ôter, car ce droit n'est pas divin (2). » Si en 1521 il n'accompagna pas Luther à la diète de Worms, il continua de se consacrer tout entier à l'enseignement de la littérature ancienne et à la propagation de la réforme. Il eut aussi à la défendre contre le zèle exagéré de ses partisans : Carlstadt, entre autres, alla jusqu'à vouloir supprimer les universités, en disant aux étudiants d'apprendre un honnête métier plutôt que la théologie. Les prédications des anabaptistes troublèrent un moment la conscience de Mélanchthon; mais, rassuré par Luther, il fit paraître, en décembre 1521, le premier traité de dogmatique protestante, sous le titre de *Loci communes rerum theologicarum, seu Hypotyposes theologicæ* : c'est un résumé des doctrines nouvelles (3). Dans la préface, l'auteur déclare inutile et dangereuse toute investigation sur la nature de Dieu, sur la Trinité, la création et la Rédemption. « Car, se demande-t-il, qu'a-t-on atteint par ce fatras de recherches scolastiques? Rien; si ce n'est qu'on s'est éloigné de la pureté de l'Évangile. Les mystères de la divinité, il faut les adorer et non les scruter. » L'auteur admet une prédestination, incompatible avec la liberté (4); il appelle « fruits maudits d'un arbre maudit » les actes de la volonté humaine qui ne sont pas préalablement justifiés par la foi, et anathématise les théories et les vertus des philosophes anciens et modernes. Les sacrements sont pour lui les symboles de la grâce et efficaces seulement par la foi. Luther faisait le plus grand cas de ce livre. « Nous ne possédons, dit-il, aucun ouvrage où la théologie entière soit mieux résumée que dans les *Lieux communs* de Mélanchthon : tous les pères et faiseurs de sentences ne peuvent être comparés à ce livre; c'est, après la Sainte Écriture, ce qui existe de plus parfait. » Puis il ajoute : « Mélanchthon est plus logicien que moi : il conclut et enseigne. Je suis plus rhétoricien, plus orateur (5). » La traduction allemande du Nouveau Testament, entreprise en 1522, est en partie l'œuvre de Mélanchthon, qui était bien plus versé que son collaborateur dans la connaissance de la langue et de l'antiquité grecques. Quand le sens d'un mot l'embarrassait, il n'hésitait pas à consulter d'autres réputés plus savants que lui, tels que Spalatin et Georges Sturz d'Erfurt. Dès la même année il travaillait jusqu'en 1534 à la traduction allemande de l'Ancien Testament. Les Prophètes et le livre de Job lui offraient de grandes difficultés. Luther en parle dans sa lettre à W. Link : « Nous travaillons maintenant, dit-il, à Job, si bien, que nous y passons, maître Philippe, Aurogallus et moi, quelquefois quatre jours avant de pouvoir rédiger trois lignes. » La traduction des deux livres des Maccabées est, au rapport de Chytræus (1) et de Mylius (2), entièrement l'œuvre de Mélanchthon. Dans le même intervalle, il publia *Annotationes in obscuriora aliquot capita Geneseos*, des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, sur l'Évangile de saint Jean, sur les Épîtres aux Romains et aux Corinthiens. Pour rétablir sa santé, gravement compromise par cette ardeur au travail, il résolut de faire un voyage au pays natal. Il partit le 16 avril 1524 de Wittemberg, accompagné de Joachim Camerarius, de Nasen et de Burkhard de Weimar, passa par Leipzig et Fulda, où il apprit la mort d'Ulric de Hutten, et vint embrasser sa mère à Bretten. Elle resta jusqu'à sa mort fidèle au catholicisme, et son fils ne paraît jamais l'avoir engagée à changer de religion. Pendant cette visite du toit paternel, les compagnons de Mélanchthon étaient allés voir Érasme à Bâle. Ils s'entretenaient beaucoup avec lui des querelles à l'ordre du jour. « Je ne connais pas, leur disait Érasme, votre Église; mais je connais la plupart des vôtres, et je les sais capables de se porter aux mêmes excès contre les bons et contre les méchants. Ils ne cessent pas d'avoir à la bouche l'Évangile, la parole de Dieu, la foi, Jésus et le Saint-Esprit; mais quant à leur conduite ou à leurs actes, ils tiennent un tout autre langage. »

Mélanchthon conserva toujours avec Érasme des relations d'estime réciproque, et c'est peut-être à ces relations qu'il faut attribuer les modifications que le premier apporta à ses opinions sur le libre arbitre et la philosophie d'Aristote. Pendant son séjour à Bretten, il reçut la visite de Frédéric Nausea, secrétaire du cardinal-légat Campegius, qui essaya vainement de le détacher de Luther. A son retour à Wittemberg, il trouva l'université troublée par les prédications de Carlstadt et la guerre des paysans (*voy.* MUNZER). Il se prononça contre ces derniers bien durement. « Le peuple allemand, est, disait-il, si barbare et si sanguinaire, qu'il faut le traiter avec la

(1) *Thomæ Rhodini Placentini in Lutherum Oratio*; Rome, 1520 (rarissime).

(2) *Didymi faventini adversus Rodinum pro Luthero Oratio*; Witt. (mars 1521).

(3) Il eut plus de cent éditions, et fut traduit dans presque toutes les langues. La 1re édition a été réimprimée par Augusti en 1821, et par H. von der Hardt dans le t. IV de son *Hist. lit. Reformat.* La meilleure édition est la 3e, qui parut en 1544.

(4) Quandoquidem omnia quæ eveniunt necessario eveniunt justa divinam prædestinationem, nulla est voluntatis nostræ libertas.

(5) *Tischreden*, p. 380 (de l'édit. franç. de M. G. Brunet).

(1) *Onomasticon*, p. 407.

(2) *Chronologia Scriptorum Melanchth.* ad annum 1520.

dernière rigueur (1). » Paroles impitoyables que l'ignorance où il était du malheureux sort des paysans pourrait seule faire excuser. En 1527 eut lieu l'inspection des églises (*Kirchenvisitation*), qui fait époque dans l'histoire du protestantisme. Mélanchthon fut chargé de visiter la Thuringe et d'y organiser l'introduction des nouvelles doctrines, dont il fit un résumé à l'usage des curés et des instituteurs (2). Il y indiquait aussi d'utiles réformes dans l'enseignement primaire et secondaire. Assisté de J. Schurff et Planitz, il commença sa tournée par Kahla et Orlamünde, où se réunissaient les anabaptistes, et passa ensuite à Iéna, Neustadt, Weida et Auma. En mars 1529, il accompagna l'électeur de Saxe à la diète de Spire. Dès cette époque il était persuadé que si les luthériens avaient voulu céder sur des points d'une importance secondaire, un accord avec les catholiques aurait été possible; malheureusement ses bonnes intentions, loin d'être appuyées, ne firent que tourner contre lui-même. Rien de plus attristant que ces diètes, ces conférences ou colloques, où chacun arrivait avec des opinions inébranlablement et d'avance arrêtées, et où l'on s'entre-déchirait au nom d'une religion qui leur prêchait à tous la concorde. La diète de Spire fut bientôt suivie de celle d'Augsbourg (1530). C'est là que fut présentée, en latin et en allemand, à Charles Quint la formule de foi des luthériens connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg* : elle est l'œuvre de Mélanchthon ainsi que l'*Apologie* qui s'y trouve jointe (3). L'entêtement de Luther, qui enseignait que dans l'eucharistie « on mange le vrai corps de Jésus-Christ en chair et en os », fit échouer l'union avec les partisans de Zwingli et d'Œcolampadius, qui n'y voyaient qu'un symbole. Ce fut à l'occasion de cette querelle que Philippe, landgrave de Hesse, disait aux deux partis : « Les juifs aussi défendaient leur circoncision, et pourtant Paul ne leur a jamais dit : Vous avez le diable, allez-vous-en. Que les théologiens se rappellent les paroles du Christ : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour condamner, mais pour rendre heureux. » La leçon était bonne; mais prêcher l'union à des théologiens divisés de dogmes, n'est-ce pas parler morale à des brutes? — Les articles sur lesquels aucun des partis ne voulut jamais céder portaient sur la *communion sous les deux espèces*, sur le *mariage des prêtres* et l'*abolition de la messe privée*. C'est ce que montrait clairement la *Confutation* par laquelle les catholiques répondirent à la *Confession* des luthériens. Ajoutons encore que les princes, qui, pour mettre en pratique les doctrines

(1) *Ein Schrifft wider die Artikel der Pawerschafft* (en juin 1525).

(2) *Unterricht der Visitatoren an die Pfarhern ym Kurfürstenthum zu Sachsen* (mars 1528).

(3) *Confessio fidei exhibita invictissimo imperatori Carolo V, cæsari augusto, in comitiis Augustæ, anno MDXXX. Addita est Apologia Confessionis*; Wittemberg, impr. par Georg. Rhan, 1531, in-4°.

nouvelles, avaient confisqué les biens des abbayes et des évêchés, et que le pape sommait de rendre, avaient intérêt à soutenir la cause des partisans de la réformation : ce fut là un des principaux motifs de la formation de la ligue de Schmalcade, en 1531.

Parmi les princes qui essayèrent d'attirer Mélanchthon dans leur pays pour en pacifier les esprits, nous citerons François Ier, roi de France. Ce fut l'affaire d'une longue négociation, dont les détails ont été dénaturés par l'esprit de parti, aux dépens même de la chronologie. Voici ce que rapporte Bayle, dont le témoignage peut faire ici autorité : « Un gentilhomme que François Ier avoit envoyé en Allemagne parla à Mélanchthon touchant le voyage de France, et l'assura que le roi lui en écriroit lui-même et lui fourniroit toutes sortes de saufs-conduits. Étant retourné en France, il donna parole au roi que Mélanchthon feroit le voyage si Sa Majesté lui faisoit l'honneur de lui écrire sur ce sujet. Ce prince dépêcha tout aussitôt ce gentilhomme pour porter à Mélanchthon la lettre qu'il lui écrivoit : elle est datée de Guise, le 28 juin 1535, et fait connaître le plaisir qu'avoit eu le roi en apprenant, par la relation du gentilhomme et par la lettre que Guillaume du Bellai avoit reçue de Mélanchthon, que ce docteur étoit disposé à venir en France, pour y travailler à pacifier les controverses. Mélanchthon écrivit au roi le 28 septembre de la même année : il l'assura de ses bonnes intentions et du regret qu'il avoit de n'avoir pu surmonter encore les obstacles de son voyage. Le gentilhomme qui porta au roi cette réponse le trouva tout occupé des préparatifs de la guerre d'Italie; et d'ailleurs Mélanchthon ne put jamais obtenir de l'électeur de Saxe la permission d'aller à la cour de François Ier, quoique Luther eût vivement exhorté cet électeur à consentir à ce voyage, en lui représentant que l'espérance de voir Mélanchthon avoit fait cesser en France les supplices des protestants, et qu'il y avoit sujet de craindre qu'on ne rentrât dans les voies de la cruauté dès qu'on sauroit qu'il ne viendroit pas. L'électeur eut de très-bonnes raisons de ne point permettre ce voyage : il craignoit de s'exposer à la colère de Charles Quint, et il ne voyoit nulle apparence que Mélanchthon feroit quelque chose pour le bien de la religion (1). »

Après de longs pourparlers de Mélanchthon avec Bucer, représentant les *tétrapolitains*, c'est-à-dire les protestants de Constance, Lindau, Memmingen et Strasbourg, on parvint à rédiger ce qu'on appelle encore la *formule de concorde de Wittemberg*. Mais cette pièce était, de part et d'autre, accompagnée de commentaires tellement restrictifs, surtout en ce qui concernait la présence réelle, l'impanation et la *consubstantiation*, que personne ne croyait à une réconcilia-

(1) *Dictionnaire Critique*, article *Mélanchthon*, note F.

tion sincère. Après l'eucharistie, le libre arbitre était de toutes les autres questions celle qui divisait le plus les protestants. La foi suffit-elle seule au salut? les œuvres y peuvent-elles contribuer? C'est là-dessus qu'on cherchait à s'entendre dans une réunion des États protestants à Schmalcalde, ouverte en février 1537. Mélanchthon inclinait vers l'opinion de ceux qui regardaient les œuvres au moins comme utiles, sinon comme nécessaires; mais Luther, persistant dans sa doctrine que la foi est tout et que les œuvres ne sont rien, fit avorter tout accommodement, et finit plus tard par se brouiller avec Mélanchthon lui-même. Les réunions de Francfort, de Haguenau n'eurent guère plus de succès. Vers la même époque, le landgrave de Hesse (*voy.* PHILIPPE) voulut consulter les théologiens de Wittemberg sur un cas de conscience, et leur donna rendez-vous à Eisenach. Lorsque Mélanchthon apprit à Weimar qu'il s'agissait d'un cas de bigamie, il en tomba malade de frayeur, et faillit mourir. Cependant le 10 juillet il put se remettre en route : les théologiens hessois et wittembergeois convinrent « qu'il y a des cas où un chrétien peut avoir deux femmes, afin d'éviter un plus grand péché ». Il en coûta sans doute beaucoup à ces théologiens d'excuser un pareil cas; mais la menace de soumettre la question au pape et à l'empereur avait levé tout scrupule. Et comme l'opinion publique était contraire à cette décision, Bucer publia une apologie de la bigamie sous le titre de *Discours* (Gespräch) d'*Huldrich Neobulus*. A l'ouverture de la diète de Ratisbonne (5 avril 1541), l'empereur annonça qu'il prendrait toutes les mesures nécessaires pour mettre enfin un terme aux querelles religieuses, et il désigna lui-même, à l'effet de s'entendre sur les points litigieux, du côté des protestants, Mélanchthon, Bucer et F. Pistorius, sous la présidence du comte palatin, et du côté des catholiques, F. Pflug, Gropper et Eck, sous la présidence de Granvella. Le 23 avril l'empereur fit appeler chez lui les six théologiens nommés, et tendant à chacun la main, il les exhortait à déposer toute crainte et passion et à n'avoir en vue que la gloire de Dieu. Le 27 il leur fit remettre un livre où étaient indiqués les articles à débattre : ce livre, sans titre, c'est l'*Intérim de Ratisbonne*, si connu dans l'histoire du protestantisme (1). Son auteur est resté inconnu; la plupart l'attribuent à Gropper. Les protestants se récrièrent d'abord sur ce qu'ils se voyaient ainsi limités dans leurs débats; mais la volonté de l'empereur était formelle : il fallut céder. Les articles indiqués étaient au nombre de vingt-trois : les quatre premiers, qui traitaient de la création, de la perfection de l'homme avant sa chute, du libre arbitre, et du péché originel, passèrent sans beaucoup de contestation. Mais la dispute commençait à s'échauffer à l'article 5, sur la grâce, et la dissension atteignit son apogée à l'article relatif à l'eucharistie. Les théologiens terminèrent leur colloque le 26 mai, plus divisés que jamais. Quelques jours après (le 31), les protestants remirent à l'empereur un écrit où ils relevaient nommément neuf articles comme tout à fait inacceptables; ces articles étaient la communion avec l'hostie seule, la confession auriculaire, l'unité de l'Église, l'invocation des saints, la messe, l'ordination et le célibat des prêtres. Mécontent d'une telle issue, Charles Quint s'adressa, le 8 juin, aux états de l'Empire pour l'adoption de l'*Intérim*, et envoya même (10 juillet) une députation à Wittemberg pour solliciter l'assentiment de Luther. Le réformateur, qui aurait dû être flatté d'une semblable démarche, fit une réponse négative, aussi absolue pour le fond qu'inconvenante dans la forme. L'empereur, irrité de tant d'obstination, ferma la diète le 29 juillet, et il aurait immédiatement déclaré la guerre aux protestants si les progrès des Turcs en Hongrie ne l'avaient pas alors préoccupé plus sérieusement.

Mélanchthon, par sa douceur et sa modération, se fit bientôt beaucoup d'ennemis parmi les exaltés de son parti; quand, pour l'amour de la paix, il leur conseillait de montrer un peu moins d'opiniâtreté, ils criaient à la trahison. Luther lui-même était, dans les dernières années de sa vie, devenu fort injuste envers son savant ami : il lui reprochait avec dureté d'incliner vers la doctrine des zwingliens, qui ne voyaient dans l'eucharistie qu'un symbole : c'était un crime, un péché irrémissible aux yeux du réformateur de ne pas croire que « dans la communion on mange matériellement le corps de Jésus-Christ ». Enfin les calomnies et les persécutions dont Mélanchthon était assailli lui firent concevoir des inquiétudes pour sa sûreté personnelle : craignant d'être chassé de Wittemberg, il eut un moment l'idée de s'enfuir de l'Allemagne et se retirer dans un coin de la Palestine (1). Vers la même époque (1542-1544), il fut encore accablé de chagrins domestiques : sa fille aînée, Anne, fort instruite, avait épousé, à quatorze ans, Georges Sabinus, un des bons poëtes de son temps. Sabinus avait beaucoup d'ambition, et il comptait sur l'appui de son beau-père pour obtenir des emplois politiques; déçu dans ses espérances, il fit tomber l'effet de sa mauvaise humeur sur sa femme, qui mourut à Kœnigsberg, le 6 février 1547, à la suite d'interminables querelles d'intérieur (2). Le fils aîné

(1) On le trouve reproduit dans les Œuvres de Luther, t. XVII (édit. de Walch), et dans les *Œuvres* de Mélanchthon, t. IV (édit. Wittemb.).

(1) « Non frangor animo, propter crudelissimam vocem meorum hostium, qui dicebant se nolle meae sepulturae esse vestigium pedis in Germania. Commendo autem me Filio Dei. Si solus expellar, decrevi Palaestinam adire et in illis Hieronymi latebris, in invocatione Filii Dei et testimonia perspicua de doctrina scribere, et in morte Deo animam commendare. » Melchior Adam, in *Vitis Theolog.*, p. 337.

(2) Camerarius, *Vita Melanch.*, p. 317. Ces détails ont inspiré à Bayle la réflexion suivante : « C'est, dit-il, un grand bonheur aux hommes d'étude d'être exempts d'em-

de Mélanchthon, qui étudiait le droit à Leipzig, avait épousé clandestinement une jeune personne, Marguerite Küffner : c'était précisément à l'époque où Luther (dont l'amitié pour Mélanchthon venait de se refroidir) tonnait du haut de la chaire contre ces sortes de mariages, que les juristes déclaraient valables.

Les colloques de Worms et de Ratisbonne (1545 et 1546) furent des tentatives de réconciliation aussi vaines que les précédentes. Peu après (19 février 1546) Mélanchthon reçut la nouvelle de la mort du réformateur : il l'annonça en ces termes aux étudiants de Wittemberg (1) : « Il n'est plus le conducteur du char d'Israel, celui qui a dirigé l'Église dans ce dernier âge du monde... Aimons la mémoire de cet homme et le genre de doctrine qu'il nous a laissé; soyons plus modérés, et considérons les immenses calamités et les grands changements que cette mort entraînera. » Cette prédiction devait bientôt s'accomplir. La guerre éclata : elle fut malheureuse pour les protestants; l'un de leurs chefs, l'électeur de Saxe, fut vaincu par l'empereur et fait prisonnier dans la bataille de Mühlberg, le 24 avril 1547 : l'électeur perdit tous ses États, qui furent donnés à son cousin *Maurice* (*voy.* ce nom). Le second chef des protestants, le landgrave de Hesse, eut le même sort : il fut pris par trahison, le 19 juin, aux environs de Halle. A la suite de ces événements, l'université de Wittemberg, ce foyer du luthéranisme, fut dissoute (le 6 nov.); mais déjà l'année suivante elle fut rétablie par l'ambitieux duc Maurice, qui subordonnait la religion à la politique. Mélanchthon aurait dû être l'âme des professeurs de Wittemberg; mais sa belle devise : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*, qu'il voulait faire adopter à tous les luthériens, devint le thème des plus violentes récriminations. Comment en effet ceux que le fanatisme aveuglait pouvaient-ils distinguer les choses principales des accessoires? Là où ils voyaient un cierge allumé sur l'autel, ils criaient que la lumière de l'Évangile allait s'éteindre? La vue d'une chasuble surexcitait leur rage contre les « horreurs de la papauté ». La liberté d'examen et la croyance au libre arbitre étaient un « outrage à la mémoire de Luther ».

bition et d'avarice : cela leur épargne beaucoup de temps, beaucoup de bassesses, beaucoup de désordres. Mais pour jouir de cette belle disposition il ne suffit pas qu'ils la possèdent, il faut aussi que leur parenté en soit pourvue; car une femme, un gendre, un fils, un proche parent, qui veulent être riches ou s'élever aux honneurs, ne laissent point en repos l'homme de lettres : ils veulent qu'il sollicite, qu'il brigue, qu'il fasse sa cour, et s'il ne le fait pas, ils grondent et font des querelles. Mélanchthon et son beau-fils en sont une preuve. » (*Dict. Crit.*, artic. *Mélanchthon*, note H.)

(1) *Obiit auriga currus Israel, qui rexit Ecclesiam in hac ultima senecta mundi.... Amemus hujus viri memoriam et genus doctrinæ ab ipso traditum, et simus modestiores et consideremus ingentes calamitates et mutationes magnas quæ hunc casum sunt secuturæ.* *Voy.* Matthes, *Philipp. Melanchthon, sein Leben und Wirken*; Altenbourg, 1846, p. 260.

A la diète d'Augsbourg (septembre 1547), Charles Quint proposa aux protestants l'*Interim* de Ratisbonne, légèrement modifié. Mais cette proposition fut encore rejetée. Mélanchthon s'en explique dans une lettre fort remarquable à Ch. de Carlowitz, ministre de l'électeur. « Je n'aime pas, y dit-il, les querelles, et je suis aussi zélé que personne pour l'union des hommes entre eux; ce n'est pas moi qui ai suscité toutes ces controverses : j'y ai été entraîné. Je travaille à l'œuvre commune depuis plus de vingt ans : les uns m'ont accusé de tiédeur, les autres de viser au chapeau de cardinal; j'ai eu à me plaindre de Luther lui-même. Cependant je voudrais que l'on ne touchât pas, comme on le fait dans l'*Interim*, aux points fondamentaux de la réforme. Par amour de la paix j'accorderais volontiers bien des choses que d'autres rejettent avec violence. Ainsi, je voudrais qu'on laissât intacte la constitution hiérarchique de l'Église, l'autorité du pape et des évêques : ils sont meilleurs gardiens de la pureté des dogmes que les princes d'un esprit inculte. J'admets aussi les cérémonies, parce qu'elles sont une partie essentielle de la discipline, et ma nature a toujours répugné à cette vie de cyclopes, qui ne veut d'aucun ordre et qui repousse les coutumes comme une prison. Mais quant à ce qui concerne les articles de la foi aucune transaction n'est possible (1). » Les protestants opposèrent à l'*Interim* d'Augsbourg l'*Interim* de Celle, qui, après quelques modifications, devint *Interim* de Leipzig. Mais les controverses des théologiens, parmi lesquels nous signalerons Bugenhagen, Major, Flacius Illyricus, Amsdorf, Zwilling, N. Gallus, J. Agricola, J. Æpinus, et surtout Osiander et Calvin, faisaient de plus en plus ressortir l'impossibilité d'un rapprochement sincère ou durable, d'abord des sectes protestantes entre elles, puis des protestants et des catholiques entre eux. L'histoire de ces affligeantes controverses montre jusqu'où peut descendre l'esprit humain dans l'emploi de son temps, et comment il peut gaspiller le plus précieux des capitaux. Les querelles de religions forment les plus tristes pages des annales de l'humanité.

La paix d'Augsbourg, conclue le 26 septembre 1555, n'était qu'une trêve, peu sincère, qu'avait amenée une lassitude réciproque. Aux termes du traité, les adhérents de la confession d'Augsbourg devaient, pour le libre exercice de leur culte, jouir des mêmes droits que les catholiques. Cette paix ne fit que ranimer les disputes des théologiens protestants entre eux, et notamment des partisans de Luther avec les sectateurs de Calvin. Ce fut au milieu de ces disputes, qu'il essayait vainement d'apaiser, que s'éteignit Mélanchthon, à l'âge de soixante-trois ans, à la même heure où il était venu au monde. La maladie qui l'enleva s'était déclarée à la suite d'un refroidissement pendant sa tournée d'exami-

(1) *Voy.* Strobel, *Apologie de Mélanchth.*, p. 40.

nateur à Leipzig. Son gendre, le médecin Peucer, et son plus ancien ami, Camerarius, lui prodiguèrent jusqu'à son dernier moment les plus tendres soins. Il expira en murmurant ces paroles évangéliques : « Qu'ils ne fassent tous qu'un, comme nous ne sommes qu'un ». Son corps fut inhumé dans l'église du château de Wittemberg à côté du tombeau de Luther (1) « Mélanchthon, dit un judicieux et élégant écrivain, avait bien gagné l'éternel repos : il avait rempli, avec une gloire que lui seul ne connut pas, la double tâche de réformateur dans la religion et de réformateur dans les lettres. Nul ne mit à leur service un esprit pourvu de plus de ressources; nul ne souffrit plus pour ces deux causes, si étroitement liées au commencement... Quiconque aime les lettres pour elles-mêmes, et en a goûté la douceur dans le commerce des grands écrivains de l'antiquité, honorera sans réserve l'homme que sa patrie a nommé le *précepteur commun de l'Allemagne* » (2).

Des quatre enfants qu'eut Mélanchthon trois lui survécurent : *Philippe*, l'aîné, qui avait peu de capacité, mort en 1603, notaire de l'université; sa fille cadette, Madeleine, qui épousa, en 1550, G. Peucer, dont elle eut dix enfants, et qui mourut en 1576.

Les nombreux écrits de Mélanchthon intéressent presque toutes les connaissances humaines : on en trouvera la liste dans Mylius, *Chronologia Script. Mel.*, 1582, in-8°; dans Strobel, *Bibliotheca Melanchthoniana*; dans Rotermund, *Supplém. à Jöcher*, et dans Bretschneider, *Corpus Reformatorum*. Aux ouvrages déjà cités dans le courant de cet article on pourra joindre : *Elementorum Rhetorices Libri II*; Wittemb., 1531; — *Chronicon Carionis*, terminé par Peucer, en 1580; — *Philosophiæ moralis Epitome*; Witt., 1537. En philosophie, si l'on excepte la morale, il se rapprochait le plus d'Aristote; ses principaux écrits en ce genre sont : *Commentarius de Anima*, Witt., 1530, et *Initia Doctrinæ Physicæ*, ibid., 1549. Il admettait cinq facultés de l'âme : *potentiam vegetativam*, *sentientem*, *appetivam*, *locomotivam* et *rationalem*. La révélation divine était pour lui l'un des *criteria* de la certitude. Dans ses *Initia Doct. Physicæ*, il n'admettait pas l'opinion d'Aristarque, démontrée depuis par Kopernick : « C'est, dit-il, une doctrine contraire à la Bible et qu'on peut d'ailleurs réfuter par la physique, que la Terre et les planètes tournent autour du Soleil. » Il croyait à l'astrologie, comme le montre, entre autres, sa préface au livre *Sur la Sphère* de Sacro Busto (Witt., 1531), et il était convaincu avec Platon « que les étoiles ont été créées pour les yeux de l'homme ». Ses écrits théologiques, allemands et latins, ont été réunis sous le titre de *Corpus Doctrinæ Christianæ* (*Misnium sive Philippicum*) et donnés par Peucer et Vogelin; Wittemberg, 1560 et suiv. Mélanchthon avait lui-même commencé une édition complète de ses *œuvres* : il en parut 5 vol. in-fol., à Bâle, 1541. La plus ancienne collection de ses *Lettres* parut à Bâle, en 1565, par les soins de J. Manlius. F. HOEFER.

Camerarius, *De Philippi Melanchthonis ortu, totius Vitæ curriculo et morte*; Leipzig (Vogelin), 1566. — Melchior Adam, *Vitæ Germ. Philosoph. et Theolog.* — Galle, *Versuch einer Characteristick Mel.*; Halle, 1840. — C. Matthes, *Ph. Melanchthon, sein Leben und Wirken*, etc.; 2e édit., Altembourg, 1846 (c'est la meilleure monographie publiée jusqu'à présent sur Mél.). — Boetschneider, *Corpus Reformatorum*. — D. Nisard, *Études sur la Renaissance* (article *Mel.*); Paris, 1855. — Ledderhose, *Ph. Melanchthon, nach seinem äussern und innern Leben*; Heidelberg, 1847.

MELANDER (1) (*Otton*), jurisconsulte allemand, né à Rome, en 1571, mort en 1640. Il était le petit fils de Denys Melander, qui, après avoir introduit la réforme à Francfort, devint aumônier de Philippe, landgrave de Hesse, dont il bénit le mariage avec Marguerite de Saal. Reçu en 1595 docteur en droit à Marbourg, il devint en 1604 conseiller aulique au service de l'empereur, après s'être converti au catholicisme. On a de lui : *Centuria controversarum juris feudalis*; Marbourg, 1594, et Lich, 1601, in-8°; — *Exegesis totius studii politici*; Lich, 1599, et Francfort, 1618, in-8°. O.

Jugler, *Beyträge zur juristischen Biographie*, t. VI. — Strieder, *Hessische Gelehrten Geschichte*, t. VIII.

MELANDERHJELM (*Daniel* MELANDER), astronome suédois, né le 29 octobre 1726, à Stockholm, où il est mort, le 8 janvier 1810. Fils d'un maître d'école, il fit, sous la direction de Klingenstierna, de brillantes études à l'université d'Upsal, et publia, à l'âge de vingt-six ans, un mémoire très-remarquable (*De natura et veritate methodi fluxionum*, Upsal, 1752, in-4°), où il démontrait, mieux encore peut-être que Maclaurin, les règles et l'exactitude du calcul des fluxions. Adjoint en 1757 à Martin Strœmer dans la chaire d'astronomie d'Upsal, il lui succéda, en 1761, comme professeur en titre. L'année précédente, il avait été admis à l'Académie des Sciences de Stockholm. Choisi pour secrétaire perpétuel de cette compagnie, il se fit aider dans ses fonctions par Svanberg et Sjœsten, et lorsqu'en 1803 il voulut les résigner, à cause de l'affaiblissement de sa santé, ses collègues exigèrent de lui qu'il conservât du moins la correspondance avec les savants étrangers; une médaille fut même frappée pour conserver la mémoire de cet arrangement. Depuis 1796 il avait

(1) On y voit encore, à gauche de l'autel, l'épitaphe de Camerarius, et qui est ainsi conçue :

Vitam, fortunasque suas, studiumque laboris
Quique operæ sanctum consiliique fidem
Impedit divina tnia, Ecclesia, rebus,
Teque plus varia juvit et auxit ope :
Hac in parte sibi post mortem structo Melanchthon
Communi in luctu busta Philippus habet.

(2) D. Nisard, *Études sur la Renaissance*, p. 453 (*Mélanchton*).

(1) Son véritable nom était SCHWARZMANN, dont Mélander est la traduction grecque.

cessé d'enseigner à l'université d'Upsal. Anobli par le roi Gustave III (1778), il changea, suivant l'usage suédois, son nom de Melander en celui de Melanderhjelm. D'autres distinctions furent la récompense de ses nombreux travaux et de son zèle pour l'avancement des sciences : il devint en 1785 chevalier de l'Étoile polaire, et en 1801 conseiller de chancellerie. Il mourut de la pierre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et légua sa bibliothèque à l'université d'Upsal. Les dernières années de sa vie furent occupées à surveiller la nouvelle mesure du degré de Laponie, opération qu'il avait provoquée et dont il chargea Svanberg et Ofverbom, deux de ses disciples. Melanderhjelm appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe, et il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On a de lui : *Remarques sur les Théories de la Lune*, de d'Alembert, dans les *Mémoires de l'Académie de Stockohlm* (1760, t. XXII) ; — *Isaaci Newtoni Tractatus de Quadratura Curvarum explicationibus illustratus* ; Upsal, 1762, in-4° ; — *De Atmosphæra Tellurem ambiente* ; Upsal, 1763, in-4° ; — *Danielis Melandri et Pauli Frisii, alterius ad alterum, De theoria Lunari Commentarii* ; Parme, 1769, in-4° ; 2e édit., Parme et Leipzig, 1782, in-4° : au travail que lui avait adressé Melander, et qui était intitulé : *Lineamenta Theoriæ Lunaris*, Frisi ajouta sa propre dissertation : *De supputandis Motuum Lunarium æquationibus* ; — *Remarques sur la durée de notre système planétaire*, dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm* (1771, t. XXXIII) ; — *Litteræ de Atmosphæra Veneris* ; Milan, 1771 ; — *Meditatio de Machinatione hujus Mundi* ; Sienne, 1773 ; — *Conspectus Prælectionum academicarum, continens fundamenta astronomiæ* ; Upsal, 1779, 2 vol. in-8°, fig. Cet ouvrage étant devenu rare, l'auteur le traduisit en langue suédoise, sur l'invitation de l'académie, qui pourvut aux frais de la publication (Stockholm, 1795, 2 vol. in-8°, avec addit.) ; — *Éloge de Whilhem Vargentin* ; 1784, in-8° ; — plusieurs mémoires, dans les recueils de l'académie d'Upsal. K.

Nordmark, *Oratio parentalis* ; Upsal, 1810. — Kjollin, *Notice* dans les *Mém. de l'Acad. de Suède*, 1811. — *Biograph. Lexikon*, IX, 287-291. Lalande, *Bibliogr. Astronom.* — Zach (De), *Correspondance*, IX, 78-90.

MELANDRI-CONTESSI (*Girolamo*), chimiste italien, né le 29 mars 1784, à Bagnacavallo (États-Romains), mort le 22 février 1833, à Padoue. Après avoir étudié les sciences à Bologne et la chimie à Ravenne, où il adopta les principes de Lavoisier, il reçut à Pavie le diplôme de docteur en médecine (1806), et obtint dans cette université la chaire de chimie générale, en remplacement du comte Carburi (1808) ; il l'occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Elementi di Chimica generale* ; Padoue, 1809-1810, 2 vol. in-8° ; — *Trattato elementare di Chimica generale e particolare* ; Padoue, 1826, in-8° ; — plusieurs mémoires insérés dans les *Memorie ed osservazioni* de G. Moretti (Pavie, 1820), dans le *Giornale dell' Italiana Letteratura*, le *Giornale di Fisica* des Brugnatelli, les *Saggi* de l'académie de Padoue, les *Annali delle Scienze*, etc. P.

Caldani, *Discorso funebre* ; Padoue, 1833, in-4°. — Vaccolini, *Elogio*, Lugo, 1833, in-8°, et *Biografia di G. Melandri*, Forli, 1834, in-8°. — *Biblioteca Italiana*, février 1833.

MELANI (*Alessandro*), littérateur italien, né à Modène, où il est mort, le 2 octobre 1568. Après avoir été quelque temps attaché au service du cardinal Aleandro, il revint à Modène, où il s'occupa de philosophie, de mathématiques et d'astrologie. Accusé de luthéranisme, il fit devant l'évêque Morone une rétractation secrète. Quelques-unes de ses poésies ont été imprimées en 1551 à Bologne. On a aussi de lui un ouvrage sur les poids et mesures des anciens et la version italienne du traité d'Érasme sur l'éducation des enfants.

Un autre écrivain de ce nom, MELANI (*Girolamo*), né à Sienne et mort en 1765, fut secrétaire du cardinal Crescenzi, archevêque de Ferrare. Il a laissé : *Arte di scriver lettere* ; Venise, 1755, in-8° ; — *Trattenimenti eruditi*, in-8° ; — *Il libro per le donne* ; Lucques, 1758, in-8° ; — des poésies, etc. P.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

MELANI (*Giuseppe*), peintre de l'école florentine, né à Pise, vers 1680, mort en 1747. Élève de Camillo Gabrielli, il imita Pierre de Cortone dans ses défauts comme dans ses qualités, et fut un des bons peintres à fresque de son temps. C'est ainsi qu'il peignit à Pise la voûte de San-Matteo, d'un effet merveilleux, et qu'il décora l'église de San-Giuseppe. Il réussit moins bien dans la peinture à l'huile. Son œuvre la plus importante en ce genre est *La Mort de saint Renier*, dans la cathédrale de Pise. On lui doit encore : à Pise, *Le Repos en Égypte*, une *Sainte Famille*, deux sujets tirés de la *Gerusalemme* au palais Tonini, et à Pistoja, *Saint Renier*. Giuseppe travailla souvent avec son frère, *Francesco*, mort en 1742, et on a remarqué que les meilleures productions de tous deux étaient le fruit de cette collaboration. E. B—N.

Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

MÉLANIE *la jeune* (Sainte), née à Rome, vers 388, morte à Jérusalem, le 31 décembre 444. Elle appartenait à la famille patricienne Antonia, et fut mariée contre son gré à Pinianus, fils d'un Severus, préfet de Rome. Elle suivit son mari à Tagasta (aujourd'hui *Taggah* et *Taggou-Zainah*, dans la province de Constantine) : c'était en 411 ; sa mère, Albina, l'accompagnait. Tous trois résolurent d'embrasser la vie chrétienne dans ce qu'elle a de plus austère et « firent, disent les hagiographes, plusieurs voyages en Égypte et en Palestine pour visiter les déserts et les monastères et répandre partout leurs charités ».

Après la mort d'Albina, Pinianus se retira dans une communauté de religieux, et y mourut saintement. Mélanie s'enferma dans une cellule sur le mont des Oliviers, et y vécut quatorze ans. Elle fit ensuite construire un monastère, où elle assembla beaucoup de jeunes filles et de femmes pénitentes, auxquelles elle donna des règles. En 436, elle se rendit à Constantinople, et convertit au christianisme son oncle Volusianus. De retour à Jérusalem, elle compléta ses saintes œuvres par la fondation d'un couvent d'hommes, situé sur un des versants du Calvaire. Les Grecs honorent sainte Mélanie le 31 décembre, et les Latins le 8 janvier. A. L.

Aloys Lipomann, *Vitæ Sanctorum*, etc. — Surius, *Vitæ Sanctorum*, etc. — L. Muratori, *Anecdot. græca*, t. I[er]. — Baillet, *Les Vies des Saints*, au 31 décembre. — Macé, *Histoire de sainte Mélanie*. — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*.

MÉLANIPPIDE (1) (Μελανιππίδης), un des plus célèbres poëtes dithyrambiques grecs, né dans l'île de Mélos, mort vers la fin du cinquième siècle avant J.-C. Plus jeune que Lasus d'Hermione et que Diagoras de Mélos, il était contemporain du poëte comique Phérécrate. Il mourut à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine. D'après ces faits, les seuls que l'on connaisse sur Mélanippide, on peut affirmer qu'il vivait vers le milieu du cinquième siècle, et qu'il mourut avant 412. Sa réputation était très-grande chez les anciens. Xénophon lui assigne la première place parmi les poëtes dithyrambiques, et le met à côté d'Homère, de Sophocle, de Polyclète, de Zeuxis au nombre des hommes éminents qui ont été maîtres dans leur rang respectif. Plutarque le mentionne avec Simonide et Euripide comme un des maîtres les plus distingués de la musique. Malgré son talent, il ne put échapper aux attaques que les poëtes de la comédie ancienne prodiguaient aux poëtes lyriques, coupables, selon eux, d'altérer les sévères beautés de la vieille musique. Ménalippide, un de ces novateurs, fut accusé par Phérécrate d'avoir amolli la musique en portant à douze (ou peut-être à dix) le nombre des cordes de la lyre, licence qui prépara les innovations de Cinésias, Phrynis et Timothée. Au rapport d'Aristote, il abandonna entièrement l'arrangement par strophes et antistrophes, et introduisit de longs préludes (ἀναβολαί) dans lesquels la musique n'était pas unie à des paroles suivant la constante habitude des anciens. En général il semble que Ménalippide donna une valeur indépendante à la musique, qui avait été jusque là subordonnée à la poésie. D'après Suidas, il composa des chants lyriques et des dithyrambes. Il nous reste de lui quelques vers et trois titres *Marsyas*, *Perséphone*, *Les Danaïdes*, qui ont fait supposer à Fabricius et à d'autres critiques que Ménalippide était un poëte tragique; c'est une erreur : ces trois titres appartiennent à des compositions dithyrambiques. Méléagre admit quelques pièces de ce poëte dans sa *Couronne*, et il le désigne par l'emblème du narcisse (νάρκισσόν τε τορῶν Μελανιππίδου ἔγκυον ὕμνων). Les *fragments* de Ménalippide ont été recueillis par M. Bergk dans ses *Poetæ Lyrici Græci*. Y.

Suidas, au mot Μελανιππίδης. — Plutarque, *De Musica*. — Xénophon, *Memor.*, I, 4. — Aristote, *Rhet.*, III, 9. — Meineke, *Fragmenta Comic. Græcorum*, p. [illegible]. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. II, p. [illegible]. — Ulrici, *Geschichte der Hellenischen Dichtkunst*, vol. II, p. 26, 141, 590, 593.

MÉLANTHE (Μελάνθιος, Μέλανθος), peintre célèbre de l'école de Sicyone, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il était le contemporain d'Apelle, avec qui il étudia sous Pamphile. Il paraît que dans la composition, ou art de grouper les personnages, il surpassa son camarade d'école. Il fut aussi un des meilleurs coloristes parmi les peintres grecs, bien que, suivant la remarque de Pline, il ne se servit que de quatre couleurs. Ses tableaux étaient très-estimés et se payaient au plus haut prix; mais les anciens n'en citent qu'un seul, le *portrait d'Aristratus, tyran de Sicyone*, porté sur un char de victoire. Les plus habiles élèves de Mélanthe y travaillèrent, et Apelle lui-même y mit la main. Lorsque Sicyone eut été délivrée par Aratus, les images des tyrans furent vouées à la destruction. Un peintre, nommé Nealcès, obtint que le tableau de Mélanthe serait en partie conservé; mais à la condition que la figure d'Aristratus disparaîtrait. Il effaça l'image du tyran, et la remplaça par une palme. Mélanthe composa sur son art (Περὶ ζωγραφικῆς) un traité, aujourd'hui perdu, dont Diogène Laerce cite un passage et que Pline mentionne parmi les autorités pour le 35[e] livre de son *Histoire naturelle*. Y.

Plutarque, *Arat.*, 13. — Diogène Laerce, IV, 18. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 7, 10.

MÉLANTHIUS (Μελάνθιος), poëte tragique athénien, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il paraît avoir eu de la réputation en son temps, mais il n'est plus connu que par les outrages que lui prodiguèrent les poëtes comiques, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Leucon et Platon. On remarque qu'il fut maltraité dans chacune des trois pièces *Les Flatteurs* d'Eupolis, *La Paix* d'Aristophane, et *Les Frères* (Φράτορες, membres d'une association, d'un club), de Leucon, qui remportèrent les trois premiers prix dans le concours dramatique de 419. De ces trois pièces une seule, *La Paix*, subsiste, et contient un passage (v. 796, etc.) des plus violents, où Mélanthius est signalé comme un méchant poëte, un glouton vorace,

(1) Suidas distingue deux poëtes de ce nom : l'aîné, fils de Criton, vivait vers la 65[e] olymp. ([illegible] avant J.-C.); il écrivit des dithyrambes, des poëmes épiques, des épigrammes, des élégies, et divers autres ouvrages; il fut le grand-père, du côté maternel, du jeune Ménalippide, dont le père se nommait aussi Criton. Cette distinction, inconnue à tous les autres auteurs anciens, paraît fondée sur une méprise; elle a cependant été maintenue par Schmidt, *Diatribe in Dithyramb.*, p. 77-[illegible], qui, dans les fragments qui nous restent sous le nom de Ménalippide, s'est efforcé de faire la part des deux poëtes.

un débauché, dont la personne était repoussante. Ces fâcheux détails sont confirmés par d'autres auteurs. Mélanthius avait d'ailleurs de l'esprit, et les mêmes autorités qui parlent de la bassesse de son caractère citent de lui des reparties vives et plaisantes. Plutarque prétend qu'il vécut à la cour d'Alexandre, tyran de Phères; mais le fait est peu probable, puisque Alexandre ne monta sur le trône qu'en 369, près de cinquante ans après l'époque où nous avons vu Mélanthius déjà célèbre. Athénée et Plutarque parlent d'un Mélanthius auteur d'élégies où il était question de Cimon; si c'est le même que le poëte tragique, il était déjà vieux en 419. Y.

Aristophane, *Pax*, 796, 800, avec les *Scholies*. — Plutarque, *De Aud. Poet.*; *De Adul. et Amic.*, *Conjug. Praecep.*; *Sympos.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. II, p. 310. — Ulrici, *Hellen. Dichtkunst*, vol. II, p. 572. — Welcker, *Die griechischen Tragödien*, p. 1030-1032. — Kayser, *Historia critica Tragicorum Græcorum*.

MÉLART (*Laurent*), historien belge, né en 1570, à Huy (principauté de Liége), mort dans la même ville, en 1641. Appelé trois fois aux fonctions de bourgmestre, il les remplissait lorsqu'il mit au jour le travail historique dont il s'occupait depuis près de vingt ans, et dont une maladie l'empêcha de surveiller l'impression, que déparent d'assez nombreuses fautes typographiques: *L'Histoire de la ville et chasteau de Huy et de ses antiquités, avec une chronologie de ses comtes et evesques* (1); Liége, 1641, in-4°. Le judicieux auteur, le premier des historiens liégeois qui ait su se soustraire à l'influence du clergé, retrace les événements d'une manière intéressante, et constate avec soin les variations du droit public de son pays. M. F. Corbiesen a publié l'*Histoire de la ville et du château de Huy, d'après Laurent Mélart, continuée jusqu'à nos jours*; Huy, 1839, in-8°; mais elle ne paraît pas devoir faire oublier celle de Mélart. E. R.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Van der Meer, *Biblioth. Scriptorum Leodiensium*, p. 241, ms. de la bibliothèque royale de Bruxelles. — F. Hénaux, *Revue de Liége*, IV, 77.

MÉLAS (*Michel*, baron DE), général allemand, né en Moravie, en 1730, mort à Elbe-Teinitz (Bohême), le 31 mai 1806. Il fit ses premières armes dans la guerre de Sept Ans au service de l'Autriche, comme aide-de-camp du feld-maréchal Daun. Nommé général major en 1793, il combattit successivement sur la Sambre, sur le Rhin et en Italie, et lorsque, en 1799, Souwarof prit le commandement en chef de l'armée austro-russe, Mélas, à la tête des Autrichiens, seconda vigoureusement ce général et se signala aux batailles de Cassano, de la Trebia et de Novi. Le 3 novembre, il défit le général Championnet à Imola, et s'empara de Coni. Mais la campagne de 1800 vint mettre un terme à ses succès. Pendant qu'il se tenait devant Gênes, et que, confiant dans la supériorité numérique de ses troupes, il avait envoyé une partie de son armée sur le Var, où se trouvait Suchet, Bonaparte passait les Alpes et venait se placer de manière à couper au général ennemi ses communications avec l'Autriche. Mélas, qui n'avait pas cru le passage des Alpes exécutable, se hâta de rallier ses troupes et reprit l'offensive. Il attaqua les Français dans la plaine de Marengo, le 14 juin. Mélas avait cinquante mille hommes, dont dix-huit mille de cavalerie; l'armée française ne comptait que quarante-trois mille hommes, dont trois mille cavaliers seulement. Mélas eut d'abord le dessus, et il put se croire vainqueur; déjà les Français avaient cédé sur plusieurs points; l'arrivée de Desaix changea l'état des choses; une batterie d'artillerie, placée par Marmont, jeta de l'hésitation chez les Autrichiens; une charge de cavalerie, commandée par Kellermann, parvint à couper leurs colonnes, et bientôt l'armée française, ralliée, repoussa les Autrichiens sur tous les points, malgré la vive résistance qu'elle éprouva et malgré la mort de Desaix. Mélas se trouva dans une position si désespérée à la suite de cette journée qu'il se vit obligé de signer une capitulation en vertu de laquelle les Autrichiens durent se replier sur Mantoue. Ayant quitté l'armée après ce désastre, qui décida du sort de l'Italie, Mélas reçut le commandement militaire de la Bohême, où il mourut, quelques années plus tard. J. V.

Œsterreichische national Encyklop. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*.

MELCHTAL (*Arnold* DE), l'un des fondateurs de la liberté suisse, naquit dans le canton d'Unterwald, dans la seconde moitié du treizième siècle. Les trois cantons de Schwitz, Uri et Unterwald, protégés longtemps contre les tyrannies féodales par leur isolement au milieu des montagnes, relevaient immédiatement de l'Empire, et leurs franchises avaient été plusieurs fois reconnues et consacrées. Albert d'Autriche, fils de Rodolphe de Habsbourg, récemment élevé au trône d'Allemagne, voulut ajouter l'Helvétie à ses États héréditaires. Irrité de l'énergique résistance qu'opposèrent à ses vues les trois cantons, il chercha à provoquer, par des persécutions, une révolte qui lui permît d'envahir le pays. Beringhen de Landenberg et Hermann Gessler furent, sous le nom de gouverneurs des Waldstetten, les agents de cet odieux calcul. Landenberg ayant ordonné la confiscation d'une paire de bœufs appartenant au père d'Arnold, Henri de Melchtal, celui-ci protesta contre cette violence, et le soldat qui l'exécutait répliqua: « Si les paysans veulent du pain, qu'ils traînent eux-mêmes la charrue. » Arnold assistait au débat; indigné de cet outrage, il châtia l'insolent à qui il brisa deux doigts; puis pour se dérober aux ven-

(1) M. Weiss, après avoir donné fort inexactement, dans la *Biographie universelle* de Michaud, le titre et le format de cet ouvrage, ajoute qu'il est peu connu, parce qu'il est écrit en flamand, et si rempli d'expressions surannées, qu'on ne peut bien l'entendre sans un glossaire. Nous savons, pour avoir consulté plusieurs fois ce livre, qu'il est écrit en français et se comprend très-facilement.

geances de Landenberg, il se réfugia dans le pays d'Uri, chez Walter Fürst. Werner Stauffacher l'y joignit bientôt; il lui annonça que le gouverneur, irrité de sa fuite, et voulant une victime, avait fait crever les yeux à son père, Henri de Melchtal. Arnold fit partager son indignation à ses deux amis, qu'unissait déjà une haine commune contre la tyrannie d'Albert; ils se décidèrent à tout braver pour la ruiner. Dans des conférences secrètes, ils arrêtent le plan d'une conjuration, sondent les dispositions de leurs compatriotes, les exaltent, choisissent chacun dix hommes déterminés, et dans la nuit du 17 septembre 1307 les amènent au pied des rochers du Seelisberg, qui domine le solitaire plateau du Grütli. Arnold leur découvre les secrets de la conspiration, et tous se déclarent prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour restituer à l'Helvétie ses anciennes franchises, reconquérir la liberté de tous, et restaurer l'autorité des assemblées communales. Ils s'engagent à ne jamais s'abandonner, et à garder sur leur entreprise un secret absolu jusqu'au moment de l'exécution. En outre, par des scrupules dignes de la cause qu'ils défendent, ils se promettent de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité, et de respecter les droits acquis dans les cantons, même par l'Empire et la maison de Habsbourg. Cet engagement solennel, dû à l'énergique initiative d'Arnold de Melchtal, est connu dans l'histoire sous le nom de *serment du Grütli;* il servit de prélude au soulèvement patriotique dont Guillaume Tell fut le héros. Arnold se retira à Unterwald, prépara les esprits au mouvement, et s'y mêla activement quand il éclata. Alfred FRANKLIN.

Tscharuer, *Hist. des Confédérés*; 1768, in-4°. — Pirckheimer, *Hist. Belli Helvetici, ad annum* 1499. — Franc.-Guillemanus, *De Rebus Helveticorum*; 1598, 2 vol. in-8°. — J. de Müller, *Hist. de la Confédération suisse*, continuée par Monnard et Vulliemin.

MELDER (*Guérard*), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 17 avril 1693, mort à Utrecht, en 1740. Orphelin dès l'âge de six ans, il fit lui-même son éducation artistique en copiant d'après les bons maîtres. Il peignait bien à l'huile, et ses ouvrages étaient recherchés, lorsqu'on lui conseilla de prendre la miniature. Il s'adonna à ce genre, et rendit sur l'ivoire et le vélin les plus belles productions des artistes italiens. Il composa lui-même des allégories et des sujets historiques, qui furent enlevés à de hauts prix. Un riche mariage, qu'il contracta avec Marguerite van Schalkwyk de Valden, ne diminua point chez lui l'amour de son art. En 1735, il se fixa à Utrecht, où il mourut. Il est resté l'un des premiers dans son genre : finesse de dessin, composition ingénieuse, vraie et belle couleur, telles sont les qualités qui distinguent ses œuvres. Melder fit un grand nombre de portraits, restés dans les meilleures galeries de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie. On cite ceux du *prince de Bade-Dourlach*, du *prince de Hesse-Philipstadt*, etc. Ses paysages, animés par des figures bien disposées, et ses dessins au lavis sont rares et recherchés. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. III, p. 218. — Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV, p. 128. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

MELDOLLA (*Andrea*), peintre et graveur de l'école vénitienne, élève de Mazzuoli, dit le Parmesan, né à Sebinico (Dalmatie), vers 1520, mort à Venise, en 1582. Plusieurs des estampes qu'il a laissées ont été gravées d'après les dessins du Parmesan, et si bien dans le goût de ce maître qu'on les lui a longtemps attribuées; on donnait les autres à un artiste qu'on appelait Andrea Schiavone (l'Esclavon). La tradition supposait bien que cet Andrea Schiavone et Andrea Meldolla pouvaient n'être qu'un seul et même personnage désigné tour à tour par son nom propre et son surnom : il était en effet assez ordinaire aux Italiens de donner aux artistes le nom de leur pays. Combien de personnes ne connaissent encore aujourd'hui Mazzuoli, Pietro Vannucci, Julio Pippi, Cavino, Agostino Musio, Claude Gelée, etc., que sous les noms de Parmesan, Perugin, Jules Romain, le Padouan, Augustin Vénitien, Claude Lorrain, etc. Néanmoins l'identité de Meldolla et du Schiavone fut un sujet de longues controverses entre les iconographes. P.-J. Mariette a laissé dans ses manuscrits une longue note où, avec son savoir et son tact habituel, il démontre cette identité. Zani, Bartsch et quelques-uns de nos contemporains semblaient, par des raisonnements spécieux, avoir enlevé tout prétexte à l'opinion de Mariette, lorsque la sûreté de son jugement fut démontrée d'une manière évidente par la publication d'un document déjà invoqué par Zanetti. Ce document, cité par les éditeurs de Vasari (Florence, 1855) et publié par M. Ernest Hagen dans le *Deutsche Kunsblatt*, 1853, n° 37, est un acte de 1563, où l'on trouve à côté des noms du Titien, du Tintoret, etc., celui d'*Andreas Sclabonus dictus Medula*. Mariette avait décrit une épreuve de l'*Enlèvement d'Hélène*, signée *And. Meldolla inventor*, avec la date 1547, mention supprimée aux états postérieurs de la planche. Les éditeurs de Vasari citent également une autre estampe signée *Andreas Schiavonus Meldolla fecit*. Meldolla fut toute sa vie en butte à la misère et réduit à vivre des travaux que lui donnaient les maîtres maçons. Il décorait des boutiques pour leur compte. Cependant le Titien, appréciant son talent et touché de sa position, parvint à le faire employer à la bibliothèque de Venise. Meldolla était un coloriste habile, mais la nécessité de beaucoup produire le força à négliger son dessin. J. Boel, C. Lauwers, J. Grouwelt, Aveline, etc., ont gravé quelques planches d'après ses peintures. Il a lui-même gravé quatre-vingts pièces remarquables par la recherche du clair-obscur. Mariette cite comme le plus bel œuvre connu de Meldolla le recueil rapporté d'Italie par l'architecte Inigo Jones

pour lord Pembroke, et il ajoute à cette mention une note qui dépeint certaine classe de collectionneurs : « M. Hyckman prétend aussi qu'Inigo Jones avait apporté en Angleterre la plupart des planches originales d'Andrea Meldolla, mais on ne sait ce qu'elles sont devenues. Peut-être mylord Pembroke les aura-t-il encore. En ce cas il y a bien de l'apparence qu'il les aura fait effacer, car c'était son goût de détruire pour rendre ce qu'il avait plus rare. » H. H—N.

Abecedario de Mariette, dans les *Archives de l'Art français*. — J. Renouvier, *Des Types et des Manières des maîtres Graveurs*. — Bartsch, *Le Peintre Graveur*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

MÉLÉAGRE, général macédonien, un des lieutenants d'Alexandre, mis à mort en 323 avant J.-C. Il servit avec distinction dans toutes les campagnes d'Alexandre, mais toujours dans un rang secondaire, et n'obtint jamais de commandement séparé. Son caractère ambitieux et violent, qui n'avait pas su se contenir du vivant d'Alexandre, éclata après la mort de ce prince. Dans le grand conseil tenu par les lieutenants du conquérant, il se prononça fortement contre Perdiccas, qui avait été nommé régent avec Léonat, et proposa qu'au lieu d'attendre la naissance de l'enfant de Roxane, on mît sur le trône Archidée ou Hercule, fils de Barsine. Il obtint l'assentiment non des généraux, mais de la plus grande partie des troupes (infanterie), et fit proclamer Archidée. Il alla même jusqu'à ordonner l'exécution de Perdiccas, qui fut sauvé par la fidélité de la cavalerie et de la majorité des généraux. L'armée se trouva ainsi divisée en deux camps prêts à en venir aux mains. Perdiccas céda, et accepta Archidée comme roi, avec l'enfant qui devait naître de Roxane, et Méléagre comme co-régent. Cette réconciliation n'était pas sincère. Perdiccas profita habilement de la sécurité profonde où Méléagre était plongé pour s'assurer de l'imbécile Archidée et en faire son instrument. Il assembla ensuite toute l'armée sous prétexte d'une grande revue. Là Archidée, à l'instigation de Perdiccas, demanda la punition des auteurs de l'émeute à laquelle il devait la couronne. L'infanterie, surprise, ne résista pas. Trois cents soldats désignés comme les principaux mutins furent exécutés sur-le-champ. Méléagre, épouvanté, se réfugia dans un temple, où il fut mis à mort. Y.

Arrien, *Anab.*, I, 4, 14, 20, 24; II, 8; III, 11, 18; V, 12. — Quinte-Curce, III, 24; V, 14; VII, 27. — Diodore, XVII, 57; XVIII, 2. — Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen; Geschichte des Hellenismus*.

MÉLÉAGRE (Μελέαγρος), poëte et philosophe grec, fils d'Eucrate, né à Gadara, en Palestine, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il passa sa jeunesse à Tyr, fut le disciple du philosophe cynique Ménippe, et composa des *satyres ménippées*. Il se retira ensuite dans l'île de Cos, où il atteignit un âge avancé. Il nous reste de lui cent trente-et-une petites poésies (la plus longue a cinquante-neuf vers), qui appartiennent presque toutes au genre que les Grecs appelaient *épigrammatique*. Ces petites pièces, quelquefois descriptives et plus souvent érotiques, offrent de la vivacité, de la grâce et du sentiment, mais elles sont déparées pas la subtilité et le mauvais goût. Malgré ces défauts, Méléagre est un des meilleurs épigrammatistes grecs. Il eut l'idée de rassembler toutes les épigrammes dispersées dans les nombreux ouvrages des poëtes antérieurs, et en forma un recueil qu'il intitula *Couronne* ou *Guirlande* (Στέφανος). La préface qu'il mit en tête de ce recueil est curieuse. Elle est en vers, et contient les noms de quarante-six poëtes, qui sont entrés pour une part quelconque dans la collection; chaque poëte est désigné par une fleur ou une plante qui est l'emblème de son talent. « Muse chérie, dit-il, à qui portes-tu ce chant cueilli de tous côtés? Et qui a tressé cette couronne poétique? C'est l'œuvre de Méléagre ; il l'a composée comme un souvenir pour l'illustre Dioclès. Il y a entrelacé beaucoup de lis d'Anyté, beaucoup de Myro, peu de fleurs de Sapho, mais ce sont des roses, le narcisse de Ménalippe fécond en hymnes superbes, et le tendre sarment en fleurs de Simonide; il y a mêlé l'iris embaumé de Nossis, la marjolaine de Rhianus, le suave safran virginal d'Erinne, l'hyacinthe d'Alcée..... J'offre en don à mes amis cette mélodieuse couronne, mais elle est commune à tous les initiés des Muses. » Cette *Couronne*, successivement remaniée, augmentée, diminuée par Philippe, Agathias, Constantin Céphalas, Planude, est devenue l'*Anthologie grecque* telle que nous la possédons aujourd'hui (*voy.* PLANUDE). Les *Épigrammes* de Méléagre font partie de ce précieux recueil; elles ont été publiées séparément par Manso; Iéna, 1789, in-8°, par Ch. Meineke; Leipzig, 1789, in-8°, et par Fr. Graefe: *Meleagri Gadereni Epigrammata, tamque specimen novæ recensionis Anthologiæ Græcæ, cum observationibus*; Leipzig, 1811, in-8°. La petite idylle sur le printemps a aussi été imprimée à part : *Idyllium*, éd. C. Meineke, Gœttingue, 1788, in-8°. L. J.

Brunck, *Analecta*, vol. I, p. 1-38. — Jacobs, *Anthologia Græca*, vol. I, p. 1-40; vol. XIII, p. 689, 698, 915, 916. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 416-420. — F. Passow, *Quæstio de vestigiis coronarum Meleagri et Philippi in Anthologia Constantini Cephalæ*; Vratislas, 1827, in-4°. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains et divers*, t. III.

MÉLÈCE (Saint), dit *le Grand*, patriarche d'Antioche, né à Mélitène (Petite Arménie), mort à Constantinople, en 381. Il était d'une famille riche et noble, et dut à ses avantages mondains autant qu'à sa piété et à ses mœurs d'être appelé en 357 au siége épiscopal de Sébaste. Il remplaçait alors Eustathe, le fondateur de la secte des macédoniens, qui venait d'être déposé comme schismatique et partisan des doctrines ariennes. Mélèce trouva son troupeau si indocile qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de douceur, il préféra se retirer dans les solitudes de Bérée plutôt que de continuer la lutte. Son mérite le fit bientôt (360) élire

au patriarcat d'Antioche, du consentement même des ariens ; mais un mois était à peine écoulé, que ceux-ci, craignant son zèle orthodoxe, ordonnèrent à sa place un des leurs, nommé Euzoïus et obtinrent de l'empereur Constance que Mélèce serait relégué au lieu de sa naissance. Après la mort de Constance (3 novembre 361), son successeur, Julien, permit aux évêques exilés de rentrer dans leurs diocèses. Saint Mélèce revint donc à Antioche vers la fin de 362. Euzoïus avait été remplacé par Dorothée, et Lucifer, évêque de Cagliari, étant allé à Antioche, sollicité par les eustathiens, avait ordonné un troisième évêque, Paulin, homme de grande piété d'ailleurs et qui comptait de nombreux partisans. Le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. La querelle ne fut pas apaisée par un second exil de Mélèce. Rappelé en 363, sous Jovien, il conclut enfin un sage accommodement avec Paulin. Ils convinrent qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeurerait seul évêque, et qu'en attendant ils gouverneraient séparément l'un et l'autre dans l'église d'Antioche ceux qui les reconnaissaient pour leurs pasteurs. Mélèce réunit un concile dans lequel Acace, évêque de Césarée, fut obligé de reconnaître la profession de foi de Nicée et la consubstantialité du Verbe. Mélèce ne jouit pas longtemps de la tranquillité ; car, en 364, Valens, ayant succédé à Jovien, pour la troisième fois il fut contraint de reprendre le chemin de l'exil ; cette fois il ne fut rappelé qu'en 378, sous Gratien et Théodose. Son retour fut un véritable triomphe. L'année suivante il convoqua sans obstacle un concile, où l'on compta cent quatre prélats. Il y fit condamner les erreurs d'Apollinaire le jeune ou de Laodicée, qui soutenait « que le Christ en se faisant chair avait pris seulement le corps et l'âme sensible (ψυχή), mais non l'âme raisonnable (νοῦς) de l'homme ». En 381 Mélèce présida le premier concile général de Constantinople. Il y fit renouveler la condamnation d'Apolinaire, auquel on interdit de professer. Ses partisans et lui-même furent chassés de Constantinople. On leur interdit de tenir des assemblées et d'élire des évêques. Mélèce fit ensuite confirmer la nomination au patriarcat de Constantinople de son ami saint Grégoire de Nazianze ; ce fut son dernier acte : il mourut quelques jours après, universellement regretté, et avant que le concile ne fût séparé. L'empereur Théodose le Grand accompagna lui-même le convoi, et lui fit faire des funérailles magnifiques. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre. Son corps, embaumé, fut transporté à Antioche et enterré dans l'église de Saint-Babylas, qu'il avait fait construire. Sa fête se célèbre le 12 février. Saint Épiphane, évêque de Constance, nous a conservé le discours que saint Mélèce prononça devant l'empereur Constance pour la défense de la foi orthodoxe, contre les ariens, et on lit dans les œuvres de saint Chrysostome un panégyrique que ce père prononça en 386 sur le mausolée de Mélèce. A. L.

Saint Épiphane, *Panarium*. — Sozomène, *Hist. Eccles.*, l. VI. — Tillemont, *Mémoires*, etc., t. VII. — Banage, *Thesaurus Monumentorum eccles.*, t. I. — Walchius, *Hist. Hæres.*, t. III. — Guillon, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église*, t. XX. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*. — Baillet, *La Vie des Saints*, t. I, 12 février. — Du Pin, *Bibl. des Auteurs eccl. du quatrième siècle*. — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*. — Maimbourg, *Hist. de l'Arianisme*. — Labbé, *Concil.*

MÉLÈCE Syrigue (*Meletius Syrigus Metrius*), théologien grec, né en Crète, en 1585, mort à Galata, le 17 avril 1662. Il devint protosyncelle de l'église métropolitaine de Constantinople, et fut choisi par son patriarche, comme le plus savant des théologiens grecs, pour aller en Moldavie examiner une confession de foi composée par le clergé de Russie, et qui a été depuis adoptée par toutes les églises d'Orient (1642). Le principal ouvrage de Mélèce est une réfutation de la *Confession de l'Église orientale*, publiée en grec et en latin par Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople. Mélèce s'efforça de prouver que cette *profession de foi*, loin d'être conforme à la tradition orientale, est un emprunt fait aux doctrines de Calvin. Son ouvrage fut transmis en manuscrit par le marquis Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, à Arnauld et Nicole, qui en insérèrent un extrait en français dans le troisième tome de la *Perpétuité de la Foi*. Ce même extrait, qui forme une dissertation étendue, reparut en grec et en latin dans le traité *De la Créance de l'Église orientale sur la Transsubstantiation* (1687), de Richard Simon, avec une analyse de tout l'ouvrage de Mélèce. On cite encore quelques autres ouvrages de cet auteur, mais ils sont peu importants. Z.

Renaudot, *Vie de Mélèce*, dans le *Traité de la Perpétuité de la Foi*, t. IV. — Démétrius-Procope, *De Eruditis Græcis* ; dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius (t. XI). — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

MÉLEK-CHAH Ier (*Djelal ed Daulah ve ed Din Aboulfeth*), sultan de la Perse, de l'Arabie et de l'Asie Mineure, de la dynastie des Seldjoukides, né en 1054, à Ispahan, mort à Bagdad, en novembre 1092. Fils d'Alp Arslan, il succéda à son père en 1072. Ce fut lui qui donna à l'empire seldjoukide la plus grande étendue qu'il ait jamais eue. Après avoir vaincu et mis en prison son oncle et rival Cadherd ou Karout, beg de Kerman, il éleva, en 1074, Moktady Biamrillah au trône du khalifat, comme successeur de Caïm. En 1075 il envoya contre les Grecs son cousin Souléiman ben-Koutoulmiech, qui incorpora l'Asie Mineure à la monarchie seldjoukide. Dans le même temps la Syrie septentrionale fut conquise par un des frères de Mélek, Toutousch, qui en reçut la souveraineté à titre de fief, tandis que la Palestine fut prise sur les fatimites par le général seldjoukide Atsiz. Pendant que Mélek était occupé à abattre les petits dynastes de l'Arménie et de la

Mésopotamie, ses frères Takasch (ou Toghan-Chah) et Ayas (ou Arslan-Arghoun), se révoltèrent en Khorasan et au Balkh, en 1084, en même temps que leur oncle, Osman-Beg, se rendait indépendant à Sikischend, dans le Sedjestan. Ayant apaisé ces diverses révoltes, Mélek détruisit, en 1085, la dynastie des Merwanides, à Mousseoul. En 1086 enfin, il établit sa résidence à Bagdad, où il maria sa fille avec le khalife, et perdit alors son fils aîné, Daoud, héritier présomptif. Après avoir fait, en 1087, un pèlerinage à La Mecque, Mélek traversa, en 1088, le Djihoun, ou Oxus, prit Bokhara et Samarcande, rétablit Ahmed-Khan, prince de ce pays, et poussa son expédition jusqu'à Ouskend, pour recevoir les hommages du roi de Kaschgar. Pour tenir en échec son frère Toutousch en Syrie, il donna Édesse et Alep à Aksonkor Cacim ed Daulah, tandis qu'il envoya son émir particulier, Poursak, contre Aboulkacim, laissé par Souléiman comme gouverneur de l'Asie Mineure. Souléiman ayant succombé dans un combat contre Toutousch, Mélek confirma les fils du premier, Daoud et Kilidj Arslan, dans la possession héréditaire de Roum (Asie Mineure). La sultane Terkhan Khatoun, voulant assurer la succession au trône à son propre fils, Mahmoud, au préjudice de Barkiarok, fils aîné de Mélek-Chah, d'un premier lit, et qui était soutenu par le célèbre vizir Nizam ol Mulk, le sultan destitua ce dernier, sur de faux rapports touchant les calculs intéressés et ambitieux du vizir. Mais Nizam ol Mulk ayant été assassiné par les Bâténiens, ou Assassins, à l'instigation de son successeur, Tadj ed Din ol Mulk Aboulganaïm, Mélek mit à mort le nouveau vizir, et marcha contre les Bâténiens, établis depuis 1090 à Alamout (château des Aigles) par Haçan ben-Sabbah, ancien commensal du sultan et de son vizir Nizam. Mais il mourut subitement, en novembre 1092, de la main d'un des affiliés à cette secte formidable. Mélek, appelé le *grand-sultan* par Anne Comnène, avait dix fois parcouru son empire entier, qui s'étendait des bords de la Méditerranée jusqu'aux monts Altaï, et avait partout établi des hospices, des caravansérails, des ponts, des routes, des canaux, etc. Outre les colléges de Bassora, d'Ispahan et de Hérat, il fonda à Bagdad un observatoire astronomique, puis le collége hanifîen, ou medressé, pour l'étude du droit musulman, ensuite la belle mosquée dite du Sultan, et enfin une tour, bâtie uniquement avec des têtes d'ânes sauvages et des cornes de gazelles, et qui, appelée *tour des cornes*, existait encore du temps d'Ibn-Khallikan. Il fit, en outre, en 1074, réformer le calendrier persan, et créa une nouvelle ère, dite *ère djélaléenne*, en fixant le newrouz, ou 1er jour de l'an, à l'époque de l'entrée du Soleil dans le signe du Bélier. Mélek, en donnant la possession feudataire de Jérusalem à la farouche tribu des Ortokides, a provoqué la première croisade, comme c'est également lui qui, après avoir donné la plus grande étendue à l'empire seldjoukide, l'a aussi ébranlé le premier, en créant près de douze royautés feudataires, conférées tant aux princes de sa famille qu'à ses généraux et émirs. Ch. RUMELIN.

Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*. — Hammer, *Gemäldesaal grosser moslimischer Herrscher*. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe*.

MÉLEK-CHAH II (*Moghaith ed Din Aboul-féthah*), sultan de la Perse occidentale, de la dynastie des Seldjoukides, né à Hamadan, en 1128, mort le 22 mars 1160, à Ispahan. Fils de Mahmoud, et arrière-petit-fils de Mélek-Chah Ier, il succéda, en 1152, à son oncle Masoud. C'était un prince incapable, et uniquement occupé de ses plaisirs. Ayant pris ombrage de l'autorité du Turcoman Khasbek, chef des émirs, et confident de Masoud, Mélek voulut le faire arrêter; mais les autres émirs, ayant Haçan-Kandar à leur tête, se saisirent du sultan, ivre, au milieu d'un festin, et l'enfermèrent dans le château de Hamadan. Après s'être évadé, Mélek prit possession du Khouzistan, et s'étant joint aux autres ennemis de son frère Mohammed II, qui lui avait succédé à Hamadan, il remporta sur lui quelques avantages, et prit et pilla même cette capitale. A la mort de Mohammed II, en 1159, l'empire ayant été partagé par les émirs entre trois compétiteurs, Mélek II, qui fut l'un d'eux, s'empara d'Ispahan; mais il mourut quelques jours après, de poison. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*. — Khondemir, *Khelasat-oul-Akhbar* (Histoire universelle). — Hamdallah-Mestoufi, *Tarikhi-Ghouzideh* (Crème des Histoires). — Aboulféda, *Annales Moslemici*.

MÉLEK EL ARSLAN (*Aboul Modhaffer Zéin ed Din-Chah*), sultan de la Perse occidentale, de la dynastie des Seldjoukides, né à Hamadan, en 1133, mort en décembre 1175, dans la même ville. Fils de Thogroul II, il succéda en 1160 à son oncle Souléiman, avec l'aide du vizir Yldéghouz, second mari de sa mère. Il s'était débarrassé de ses deux compétiteurs, par la trahison ou la force : l'un, Mélek-Chah II, il l'emprisonna; il battit et tua l'autre, Mohammed III, à Kasvine; ce prétendant était fils de Seldjouk-Chah, soutenu par le khalife de Bagdad, ainsi que par les émirs Kaïmaz d'Ispahan et Ynanedj de Réi. En 1161 le sultan s'avança en Arménie, où il défit, près d'Ani, Sokman, prince de Khélath; puis en Géorgie, où il força le roi chrétien Georges III, après la victoire de Tovin, de lui payer tribut. Après avoir vaincu avec son beau-père Yldeghouz, dans la seconde bataille de Casvine, en 1166, les Kharismiens, ainsi que le rebelle Ynanedj, il donna le gouvernement de Réi (car ce dernier avait été assassiné) au fils de son fidèle Yldéghouz, Pehlewan Mohammed, auquel il fit épouser la fille d'Ynanedj, Cotaïba Khatoun, sans prévoir que vingt ans après la dynastie seldjoukide serait détruite par le rejeton de cette alliance, par Cotlogh Ynanedj.

Outre cette dynastie des Pehlewanides à Réi et Irbil, El Arslan avait déjà, en 1104, reconnu celle des Salgouriens à Chiraz dans la personne de Modhaffer ed Din Zenghy, et à Hérat et Nischapour celle d'El Mouwaïed-Aïbek : dynasties qui toutes deux allaient battre en brèche les Seldjoukides dans la Perse orientale. Peu après avoir perdu sa mère et son fidèle vizir Yldéghouz, El Arslan mourut lui-même, laissant son empire à son fils Thogroul III, qui fut le dernier de cette dynastie.

Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*. — Khondemir, *Khelasat-oul Akhbar*, ou *Histoire Universelle*. — Hamdallah Mestoufi, *Tarikhi Ghouzideh*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

MELENDEZ VALDES (*Jean*), célèbre poëte espagnol, né à La Ribera-del-Fresno, dans l'Estramadure, le 11 mars 1754, mort à Montpellier, le 21 mai 1817. Après avoir étudié à Madrid la philosophie « ou ce que l'on enseignait sous ce nom », dit son ami et biographe Quintana, il suivit les cours de droit à l'université de Salamanque. Là il se lia intimement avec le poëte Cadalso, qui l'initia à la connaissance de la littérature anglaise et l'engagea à composer des vers. Les premiers essais de Melendez furent dans le genre anacréontique, où Cadalso avait particulièrement réussi. Young et Thomson étaient ses poëtes favoris; il les imita l'un et l'autre heureusement, surtout le second. Il ne négligeait pas non plus Gessner, alors fort à la mode. Une idylle de lui, intitulée *Batilo*, couronnée par l'Académie espagnole, est dans la manière du poëte allemand. Peu après l'Académie de Saint-Ferdinand lui accorda un autre prix pour une ode pindarique sur les beaux-arts. La mort de Cadalso, tué au siége de Gibraltar, en 1782, lui inspira une de ses plus belles et plus touchantes compositions. Un autre de ses amis, le poëte Jovellanos, l'attira à Madrid en 1781, et s'occupa chaleureusement de lui procurer un emploi. Melendez fut nommé professeur d'humanités à l'université de Salamanque, et se maria peu après. « Mais, dit un de ses biographes, comme son professorat lui donnait peu d'occupation et que son mariage ne lui donna pas de famille, il resta libre de poursuivre ses études favorites. » En 1784, à l'occasion de la paix avec l'Angleterre, la ville de Madrid prépara des fêtes magnifiques et proposa un prix pour les deux meilleures pièces de théâtre composées dans un espace de soixante jours. Melandez Valdes fut un des concurrents couronnés, pour sa pièce des *Noces de Gamache* (*Las Bodas de Camacho*), comédie pastorale dont le sujet est emprunté au *Don Quichotte*. Malgré d'agréables passages descriptifs et lyriques, cette pièce n'obtint pas de succès à la représentation, et l'auteur, éclairé par la froideur du public, renonça désormais à la poésie dramatique. Cet échec avait donné lieu aux malveillants de révoquer en doute son talent. Il répondit aux détracteurs en 1785 par la publication du recueil de ses poésies, qui obtint un immense succès. Quatre éditions en quelques mois suffirent à peine à l'impatience des lecteurs. Les partisans de la vieille poésie espagnole, heureux de voir revivre les grâces de Garcilasso, de Louis de Léon, de Herrera, sous une forme appropriée au goût du temps, saluèrent en Melendez le restaurateur des muses castillanes. Les applaudissements de l'Espagne, répétés en France et en Angleterre, et son agréable position à Salamanque semblaient devoir suffire à son ambition, et l'on fut étonné de le voir accepter la place de juge à Saragosse, dont il prit possession en septembre 1789. Il passa ensuite à la chancellerie de Valladolid, où il eut plus de loisir, et enfin, en mars 1798, à la cour suprême de Madrid en qualité de fiscal. En 1797 il publia un nouveau recueil de poésies d'un genre plus sérieux que le précédent, et qui fut moins bien accueilli. Quintana prétend « qu'il avait élevé son génie à la hauteur de son siècle, et que l'on trouvait dans son recueil des passages descriptifs d'un ordre supérieur, des élégies puissantes et pathétiques, des odes grandes et élevées, des discours philosophiques, des épîtres morales dans lesquelles il prenait alternativement le ton de Pindare, d'Homère, de Thomson et de Pope, et tira de la lyre espagnole des accents comme on n'en avait pas entendu jusque là. » Tous ces mérites ne préservèrent pas le recueil de Melendez des rigueurs du public. Le poëme de la *Chute de Lucifer* fut particulièrement critiqué, et montra que le talent de Melendez ne convenait pas plus à l'épopée qu'au drame. Sa véritable supériorité est dans le genre tempéré, où il n'eut pas d'égal et où il fit école. Peu après l'apparition de ses deux volumes, qui étaient dédiés au tout-puissant favori Godoy, Melendez prit possession de son siége de fiscal de la cour des alcades. Ami intime de Jovellanos, ministre de la justice, il était désigné pour les plus hautes charges judiciaires lorsque, le 27 août 1798, il reçut l'ordre de quitter Madrid dans les vingt-quatre heures. Jovellanos venait de tomber du pouvoir, et Melendez partageait sa disgrâce. Banni sans un mot d'explication, il n'obtint qu'en 1802 la permission de s'établir à Salamanque, et ne rentra à Madrid qu'en 1808 après les événements d'Aranjuez et la chute de Godoy. Les menaces d'une invasion française en Espagne provoquèrent de sa part deux poëmes sous le titre d'*Alarmas Españolas*, peu dignes de son talent et qu'on ne remarque que parce que le reste de sa carrière les démentit. Les torts que le gouvernement avait eus à son égard le disposèrent à accueillir le nouvel ordre de choses. Il accepta de Murat une mission dans les Asturies, avec le comte del Pinar, pour apaiser l'excitation populaire contre les Français. En arrivant à Oviedo les deux commissaires trouvèrent une populace exaspérée, qui voulut les massacrer. Les autorités eurent la plus grande peine à les sauver

en les emprisonnant, et les firent ensuite évader. De retour à Madrid, Melendez ne s'attacha pas immédiatement au roi Joseph, et après la capitulation de Bailen, qui força les Français d'évacuer Madrid, il resta dans cette ville, espérant rentrer en grâce auprès du parti constitutionnel par l'influence de Jovellânos. Mais les Français reprirent l'avantage, et Melendez accepta la place de conseiller d'État et de ministre de l'instruction publique. Il fut enveloppé dans la ruine générale de la domination française, et suivit le roi Joseph au delà des Pyrénées. On rapporte qu'arrivé aux bords de la Bidassoa, il s'agenouilla et baisa ce sol de la patrie, qu'il quittait pour la première fois à l'âge de soixante ans et qu'il ne devait plus revoir. Il résida dans plusieurs villes du midi de la France (Toulouse, Montpellier, Nîmes, Alais), pauvre, malade, vivant d'une petite pension du gouvernement et des secours de quelques compagnons d'exil. Il mourut à Montpellier. Le duc de Frias a fait élever un monument à sa mémoire dans le cimetière de cette ville.

Dans son exil il prépara une édition de ses *Œuvres*, qui fut publiée aux frais du gouvernement; Madrid, 1820, 4 vol. in-8°, avec une bonne notice de Quintana. La meilleure édition est celle de D. Vicente Salva; Madrid, 1832, 4 vol. in-12. Quelques-unes des plus charmantes poésies de Melendez Valdes ont été traduites en vers anglais par James Kennedy, dans ses *Modern Poets and Poetry of Spain*; Londres, 1852, in-8°. L. J.

Quintana, *Notice sur la vie de Melendez Valdes*, en tête de l'édition de Madrid, 1820. — Esmenard, *Éloge de Melendez Valdes*, dans le *Mercure de France*, 1817. — J. Kennedy, *Modern Poets and Poetry of Spain*.

MÉLESVILLE. *Voy.* DUVEYRIER.

MELETIUS (Μελέτιος), écrivain médical, d'une époque incertaine. On a de lui un petit traité grec intitulé : Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς (*Sur la Nature*, ou *Sur la Constitution de l'Homme*). L'auteur était un moine chrétien, et habitait la ville de Tiberiopolis, dans la grande Phrygie. On ignore la date de sa vie, mais il ne peut pas être plus récent que le sixième ou septième siècle après J.-C. Son ouvrage ne manque pas d'intérêt et annonce un homme instruit et religieux, quoiqu'au point de vue scientifique il ait peu de valeur. Nicolas Petreius en publia une traduction latine; Venise, 1552, in-4°; le texte grec a paru pour la première fois dans les *Anecdota Græca* de Cramer; Oxford, 1836, in-8° : cette édition est peu correcte. Ritschl ne publia que le commencement du traité; Breslau, 1837, in-4°. On ne sait si ce Meletius est le même que l'auteur d'un commentaire sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, dont Dietz a publié des extraits dans le second volume de ses *Scholia in Hippocratem et Galenum*; Kœnigsberg, 1834, in-8°. Y.

Bachmann, *Quæstio de Meletio græco inedito ejusque latino interprete N. Petreio*; Rostok, 1833, in-4°.

MELETIUS, prélat et géographe grec, né à Janina en Épire, en 1661, mort à Constantinople, le 12 décembre 1714. Il fut élevé par les soins de Clément, archevêque de Janina, qui l'ordonna prêtre et l'envoya ensuite achever ses études à Venise. A son retour il devint professeur du collége d'Epiphanius à Janina. Nommé ensuite archevêque de Naupacte et d'Arta en novembre 1692, il fut appelé à plusieurs synodes à Constantinople. Les habitants d'Athènes le demandèrent pour archevêque en 1703, et en 1714, à la mort de Clément, les chrétiens de Janina le pressèrent avec instance d'accepter la place de ce prélat. Meletius partit pour Constantinople afin d'obtenir l'assentiment du synode; mais en arrivant il trouva qu'il avait été supplanté par un certain Hiérothée Rhaptis. Le chagrin qu'il en ressentit hâta sa mort. On a de lui : *Géographie ancienne et moderne* (en grec moderne); Venise, 1728, in-fol. : Anthime Gazis en a donné une édition annotée; Venise, 1807, 4 vol. in-8°; — *Histoire Ecclésiastique* (en grec littéraire); Vienne, 1798, 3 vol. in 4°. Z.

Demetrius-Procope, *De Eruditis Græcis*, dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius (t. XI).

MELETOPOULOS (*Demetrius*), général grec, né en 1798, à Ægium, en Achaïe, mort en 1858, à Athènes. Fils d'Ange Meletopoulos, primat de Constantinople, il se livra dans sa jeunesse au commerce. Affilié à l'hétairie dès 1820, il équipa à ses frais une compagnie, se rangea sous les ordres d'André Londos, et prit part au siége de Patras. Nommé chiliarque (1821), il se distingua dans les combats de Dervenachi, d'Acrata et d'Ambliana, et reçut, en 1825, avec le titre de général, le commandement de la province de Vostitza. Durant l'invasion de la Morée, il fut un de ceux qui secondèrent avec activité Théodore Colocotronis contre Ibrahim-Pacha, et déploya une héroïque bravoure à Kajpkarias, où les Grecs repoussèrent trois jours de suite les attaques furieuses des Égyptiens. Élu représentant aux assemblées nationales de Trézène et de Pronia, il siégea de 1844 à 1847 au corps législatif, et occupa plus tard les fonctions de ministre de l'intérieur. K.

Documents particuliers.

MELI (*Jean*), célèbre poëte sicilien, né à Palerme, le 4 mars 1740, mort dans la même ville, le 20 décembre 1815. Il fut élevé dans le collége des jésuites, et donna de bonne heure des preuves de son talent poétique. A l'âge de dix-huit ans, il publia un poëme *bernesque*, *La Fée galante*, que ses compatriotes regardèrent comme un prodige. Meli leur préparait un prodige plus étonnant, celui de prouver que le dialecte sicilien se prête à tous les mètres de la versification italienne, et convient à tous les genres de poésies, même aux plus sérieux. En attendant, comme la poésie n'était pas une profession lucrative, il se fit recevoir docteur en médecine et alla pratiquer pendant cinq ans dans le petit village de Cinisi. Il fut ensuite nommé professeur de chimie

à l'université de Palerme. Ni sa profession ni son emploi ne le détournèrent de la poésie, et il publia plusieurs ouvrages, tous écrits dans son dialecte natif, qui lui valurent la réputation de premier poëte de la Sicile et d'un des premiers poëtes de l'Italie au dix-huitième siècle, mais qui ne l'enrichirent pas. La cour de Naples ne fit longtemps aucune attention à lui. Ferdinand IV, chassé de l'Italie par les Français et forcé de se réfugier en Sicile, lui donna une pension de trois cents ducats. Léopold, fils de Ferdinand, fit frapper une médaille en l'honneur de l'*Anacréon sicilien*. A sa mort ses amis lui élevèrent un tombeau dans l'église des PP. Conventuels, avec une inscription où on l'appelait l'*autre Théocrite*, l'*autre Anacréon*. Meli méritait ces qualifications : il est parmi les modernes celui qui se rapproche le plus de Théocrite et des petites poésies érotiques qui nous sont parvenues sous le nom d'Anacréon. Ses poésies pastorales sont égales, ou même, si l'on excepte les églogues de Sannazar, supérieures à ce que l'Italie a produit de mieux en ce genre. Les beautés grandioses et variées du paysage sicilien inspirèrent heureusement l'auteur, qui peignit avec une fidélité pittoresque les différents aspects des saisons dans ce beau climat, les riches teintes du soleil, les sites hardis des montagnes et de la côte, les occupations des bergers et des laboureurs. Il entremêla ses descriptions de chansons d'amour, qui sont devenues populaires en Sicile et qui se chantent sur l'instrument favori des Siciliens, la guitare. Meli a surtout excellé dans les *Eclogue Pescatorie*, ou Dialogues de Pêcheurs, dans lesquels il a reproduit le langage et l'humeur de cette classe du peuple. Il n'est pas tombé dans le défaut de Guarini et du Tasse, qui prêtent à leurs personnages la langue raffinée des courtisans; ses pâtres, ses laboureurs, ses pêcheurs parlent leur propre langage, naïf, sans prétention, et d'autant plus poétique et imagé qu'il est plus près de la nature. La septième idylle, qui contient les lamentations et la fin malheureuse de Polemuni (Palémon), poursuivi par le sort et abandonné par ses compagnons, est d'un ton plus élevé et plus pathétique. Les odes qui remplissent le second volume des *Œuvres* de Meli sont en grande partie du genre anacréontique, et si pour l'élégance de la diction elles ne sont pas tout à fait égales aux petites compositions grecques qui leur ont servi de modèle, elles les surpassent pour la vérité et la vivacité du sentiment et sont pures de toute indécence. Quelques-unes, telles que *La Lèvre* (*Lu Labbru*), *Le Sein* (*Lu Pettu*) sont d'une exquise beauté. Le professeur Rosini de Pise a publié une traduction italienne des odes de Meli, mais il est resté loin de la grâce de l'original. Au contraire, la traduction en dialecte sicilien par Meli du *Bacco* de Redi est supérieure à l'original italien. Meli composa un poëme burlesque intitulé *Don Chisciotti* (*Don Quichotte*), dans lequel il tourne en ridicule les partisans des idées nouvelles. Cette épopée satirique, qui ne rappelle que par le titre le chef-d'œuvre de Cervantes, est pleine de verve bouffonne et de détails spirituels et poétiques. Ses satires et ses *capitoli*, qui contiennent moins d'attaques personnelles que le *Don Chisciotti*, sont des tableaux de mœurs tracés avec finesse. Enfin, de moindres compositions, *élégies*, *épîtres*, *fables*, sont d'une lecture agréable. Meli donna la première édition complète de ses *Œuvres* à Palerme, 1814, 7 vol. in-8°, avec des notes pour faciliter l'intelligence du dialecte sicilien. Le tome premier contient les *poésies bucoliques*; le second les *odes* ou *canzones* et les *sonnets*; le troisième, les *satires* et les *capitoli*; le quatrième *La Fée galante*, poëme en huit chants; le cinquième et le sixième le *Don Quichotte*, poëme en douze chants; le septième, les *Élégies*, les *Épîtres* et les *Fables*. Augustin Gallo a publié en 1826, comme complément de cette édition, un huitième volume, contenant les *opuscules* de Meli. Il a paru deux autres éditions des *Œuvres* de ce poëte; Palerme, 1830 et 1839, 8 vol. in-12. Z.

Lombardo, *Storia della letteratura Italiana*. — An. Contreras, dans la *Biografia degli Uomini illustri di Sicilia*, t. I. — *Foreign Quarterly Review*, novembre 1829.

MÉLIK ASCHRAF, roi de la Perse occidentale, de la dynastie des Djoubaniens, né à Tébris, vers 1320, mort en 1357, à Khoï en Kourdistan. Petit-fils de l'émir Djouban, fondateur de cette dynastie, Aschraf, à la mort de son frère, Haçan Koutchouk, en 1344, s'empara du trône de la Perse occidentale et septentrionale, comprenant l'Aderbaïdjan, le Kourdistan, l'Arménie, et l'Irak-Adjémi. Après avoir déposé successivement les trois derniers khans de la Perse, de la famille de Dchinghiskhan, savoir Soliman, puis son épouse Sati-Beghoum, et enfin Nouchirvan, Aschraf prit le titre de mélik, ou roi. Croyant alors tous ses désirs satisfaits, quoiqu'il ne possédât qu'un tiers de la Perse des Houlaghides, il s'enferma dans son palais, livré à d'ignobles débauches, massacrant impitoyablement quiconque lui faisait ombrage, entre autres six de ses oncles à la fois, et accusant de crimes imaginaires ses sujets les plus riches, pour s'emparer de leurs trésors. Parmi les personnes réfugiées au Kiptchak, il y avait Mohi-ed-Din, docteur musulman, qui, ayant ouvert une école d'éloquence et de théologie à Saraï sur le Volga, y somma publiquement le khan Djanibek de rétablir l'islam en Perse, où il menaçait d'être remplacé par le mazdéisme ou l'adoration du feu, ainsi que d'exterminer Aschraf, qui avait, disait-il, épousé sa propre fille. Ce lâche tyran, sans attendre son ennemi, transporta ses femmes et ses trésors à Alendjik, et se réfugia en Arménie. Mais, atteint par Djanibek à Khoï, Aschraf fut vaincu, pris et exécuté, en décembre 1357. Sa tête, portée à Tauris y fut exposée sur les murs de la ville. Dans la personne d'Aschraf finit cette dynastie éphé-

mère, qui sur trois princes en avait donné deux excellents à la Perse. Ch. R.

Raschid ed Din, *Histoire des Moghols de Perse*, trad. par Quatremère. — Wassaf, *Histoire des Mogols de Perse*, trad. en allemand par le baron de Hammer. — Hammer, *Histoire des Ilkhans ou Mogols de Perse* (en allemand). — John Malcolm, *History of Persia*.

MÉLIK EL ADEL I[er] (*Saïf ed Din Aboubekr Mohammed*), sultan d'Égypte, de Jérusalem et de Damas, de la dynastie des Aioubides, né en 1139, à Baalbek, mort au Caire, le 31 août 1218. Frère puîné de Saladin, et appelé lui-même *Saphadin* par les croisés, il contribua d'abord à l'affermissement de la puissance de celui-ci par ses victoires remportées en 1174 et 1176, dans la haute Égypte, sur des émirs, qui se disaient descendants des khalifes fatimites. Puis il équipa une flotte, qui empêcha les chrétiens de prendre position dans la mer Rouge et de s'emparer de La Mecque et de Médine. Ayant été nommé par Saladin gouverneur de Damas et d'Alep, ensuite prince de Harran et d'Édesse à titre d'apanage, il gagna encore quelques victoires sur les chrétiens, en 1187; mais la prise d'Acre, en 1190, par ceux-ci changea la face des choses. El Adel, cependant, chargé de négocier un traité avec Richard Cœur de Lion, devait épouser Jeanne, sœur de ce prince, et veuve de Guillaume II de Sicile, et monter avec elle sur le trône de Jérusalem. Mais la princesse refusant d'épouser un infidèle, le traité fut refait sur d'autres bases. Après avoir enlevé Nisibin et Karkisia aux Atabeks, El Adel, en 1196, de concert avec son neveu El Aziz, dépouilla le second fils de Saladin, El Aschraf, de Damas et du reste de la Syrie, excepté Sarkhond; puis il prit en 1198 Jaffa sur les chrétiens, et en 1199 Mardin sur les Ortokides. En 1200 il fut nommé au Caire régent de son neveu, Mélik el Mansour. Ayant fait ensuite destituer ce dernier par une assemblée de docteurs musulmans, en 1201, El Adel devint sultan d'Égypte. En 1202 il rendit à Afdhal Adjloun, Saroudj et Samosate; mais en 1204 il ne lui laissa plus que cette dernière ville. Pour se venger des croisés, qui avaient, en 1206, saccagé la ville de Fouah en Égypte, El Adel surprit, en 1209, Jaffa, et y tua près de 20,000 chrétiens. Cette ville ayant été reprise par des croisés allemands, El Adel fut battu entre Tyr et Sidon. Pendant ce temps son fils Ibn el Awhad Nedjm ed Din Ayoub conquit Meïafarekin, Malashend, Mardin, Khélath, et s'avança jusqu'en Géorgie, dont il fit le roi prisonnier. Après avoir envoyé son petit-fils Mélik el Masoud conquérir l'Yémen pour sa maison, il maria un de ses fils avec la fille et héritière unique de Dhaher-Ghazy, prince d'Alep, longtemps son adversaire. Avant sa mort, il eut la douleur de voir les croisés, sous André II de Hongrie, et les ducs d'Autriche et de Bavière s'emparer des deux tours de Damiette, et forcer l'entrée du port de cette ville. Mais le sultan mourut avant la reddition de cette place.

Ch. R.

Ibn-Taghriberdi, *Histoire d'Égypte*. — Ibn-Forat, *id.* — Abdallatif, *id.* — *Eboul Mozhaffer Chems ed Din Kisogh* (*Histoire des Croisades*). — Weil, *Histoire des Khalifes*. — Hammer, *Histoire de la Littérature Arabe*.

MÉLIK EL ADEL II (*Saïf ed Din Aboubekr el Soghir*), sultan d'Égypte, de la dynastie des Aioubides, né au Caire, en 1218, mort en 1248, dans la même ville. Petit-fils de Mélik el Adel I[er], il succéda, en mars 1238, à son père Mélik el Kamel I[er], du vivant duquel il avait déjà administré l'Égypte. Mélik el Adel II ayant mécontenté les émirs, dont il emprisonna plusieurs, et épuisé le trésor par les largesses qu'il fit aux troupes, son frère Mélik el Saleh parvint à se ménager des intelligences au Caire. Inquiété de ces démarches, Mélik el Adel s'avança, à la tête de ses troupes, jusqu'à Belbéis, pour arrêter son frère, s'il entrait en Égypte; mais, arrivé auprès de cette ville, il fut saisi dans sa tente, par ses émirs, le 8 mai 1240, et déposé aussitôt. Ayant été enfermé dans une prison, Mélik el Adel y fut mis à mort, huit ans après, par ordre du nouveau sultan. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Weil, *Histoire des Khalifes abbassides* (en allemand). — Taghriberdi, *Hist. d'Égypte*. (en manuscrit). — Marcel, *L'Égypte sous les Arabes* (dans l'*Univers Pittoresque*).

MÉLIK EL AFDHAL (*Nour ed Din Aly*), sultan d'Égypte, de Damas, de Palestine, et de Mésopotamie, de la dynastie des Aioubides, né en 1170, au Caire, mort à Samosate, en 1225. Fils aîné du grand Saladin, il se distingua, dès l'âge de dix-sept ans, comme vaillant guerrier, et remporta entre autres, le 1[er] mai 1187, la grande victoire de Tibériade, sur les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean réunis : bataille dans laquelle succomba Jacques de Maillé, pris par les musulmans pour saint Georges. A la mort de son père, en 1193, El Afdhal eut Damas et Jérusalem, avec le célèbre historien Ibn al Atsir pour vizir, dont il suivit, à son grand préjudice, trop exactement les funestes conseils. Chassé de Damas, en 1196, par son oncle El Adel I[er] et son frère El Aziz d'Égypte, il ne conserva que Sarkhond. En novembre 1198, à la mort d'Aziz, El Afdhal assiégea Damas, de concert avec son autre frère El Dhaher Ghazy d'Alep; mais s'étant bientôt brouillé avec ce dernier, il dut abandonner le siége. Nommé régent d'Égypte, pendant la minorité de son neveu El Mansour, qui lui rendit une partie de la Syrie, El Afdhal alla encore céder, en 1200, devant les troupes de son oncle El Adel I[er]. Cependant celui-ci lui laissa les territoires de Nadjm, Saroudj, Samosate, et Méïafarekin. Réconcilié avec Dhaher-Ghazy d'Alep, Afdhal recommença la guerre contre El Adel, qui cette fois ne lui laissa, en 1204, que Samosate. Se reconnaissant alors vassal du roi seldjoukide de Roum, il entreprit, en 1216, à la mort de Dhaher-Ghazy, de s'emparer d'Alep, mais il y échoua également. Cultivant la poésie et l'éloquence arabe, et transcrivant de sa main un exemplaire entier

du Coran, avec des commentaires, El Afdhal passa les dernières années de sa vie à Samosate. Il avait rédigé en vers toutes ses missives politiques, envoyées à d'autres souverains.

Ch. RUMELIN.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Taghriberdi, *Histoire d'Égypte* (en manuscrit). — Marai, *Histoire d'Égypte au moyen âge*. — Büsching, *Magazin für neuere Geschichte und Erdkunde*. — Marcel, *L'Égypte sous les Arabes* (dans l'*Univers Pittoresque*).

MÉLIK EL KAMEL I[er] (*Aboul-Féthah Nasser ed Din Mohammed*), sultan d'Égypte, de Damas, et de Jérusalem, de la dynastie des Aïoubides, né au Caire, en 1168, mort le 9 mars 1238, dans la même ville. Fils aîné de Mélik el Adel I[er], et connu dans l'histoire des croisades sous les noms de *Méledin* et de *Mélik el Quémel*, il succéda, en 1218, à son père, dans des circonstances très-critiques, les croisés ayant commencé le siége de Damiette. Après avoir échoué dans tous ses essais pour détruire la flotte chrétienne et l'empêcher de remonter le Nil, se voyant en outre sur le point d'être détrôné par les émirs, qui avaient déjà proclamé un des leurs, Emad ed Din Ahmed-Mélik se retira dans l'angle formé par deux branches du Nil, et y fonda Mansourah. La ville de Damiette ayant été prise par les chrétiens, le 20 novembre 1219, Kamel la leur reprit, le 8 septembre 1221, avec le secours de ses frères. Ligué ensuite avec Aschraf, l'un d'eux, contre Moadham, l'autre, il appela à son secours Frédéric II d'Allemagne, auquel il dut céder Jérusalem et les lieux saints. Mais il se dédommagea par le sultanat de Damas, enlevé au fils de Moadham, Salah ed Din Nasser. En 1229, il ôta l'État d'Hamath à Kilidj Arslan, pour le donner à Mélik el Modhaffer Mahmoud, trisaïeul du célèbre Aboulféda. En 1231, il dépouilla Mélik el Masoud, le dernier prince ortokide, d'Amid et d'Hissn-Kéif en Mésopotamie. Le sultan seldjoukide d'Iconium ayant pris Édesse et Harran en 1236, Kamel les lui reprit aussitôt. Enfin, son frère Aschraf étant mort en 1237, Kamel s'empara des autres villes du sultanat de Damas, en ne laissant à l'héritier de ce dernier, Ibn el Saleh Ismaïl, que Bostra et Baalbek. Son fils Mélik el Masoud étant mort peu avant à La Mecque, Kamel perdit pour lui et les Aïoubides le royaume de Yémen. Au moment de marcher contre les Seldjoukides et les Mogols, il mourut subitement, au Caire. Il fit creuser et déblayer le canal du Nil, près de Fostat, auquel il travailla, dit-on, lui-même, et bâtit au Caire un grand collége. Il improvisait en vers, discutait sur la grammaire et la rhétorique. Après la mort de son vizir Ibn-Choqr, il n'avait pris aucun ministre, et fit tout par lui-même. On lui doit encore une école de tradition théologique au Caire.

Ch. R.

Taghriberdi, *Histoire d'Égypte*. — Ibn el Dehewai et son continuateur. Kotbb ed Din Djouwini, *Miroir des Profils*. — Ibn Khallikan, *Dictionnaire Biographique* (en anglais). — Raumer, *Histoire der Hohenstaufen* (en allemand). — Weil, *Histoire des Khalifes* (en allemand).

MÉLIK EL MOADHAM (*Khaïr ed Din Abou-bekr-Isa*), sultan de Damas et de Jérusalem, de la dynastie des Aïoubides, né au Caire, en 1180, mort en 1227, à Damas. Fils cadet de Mélik el Adel I[er], et appelé *Coradin* par les historiens des croisades, il résidait à Naplouse, et gouvernait la Palestine, lors de la mort de son père. Appelé à lui succéder à Damas, en 1218, ce fut lui qui, sur la nouvelle du siége de Damiette par les chrétiens, ruina les villes de Jérusalem et de Panéas, fortifia le mont Thabor, et dévasta tous les alentours de la route de Damas au Caire. Après avoir, en 1220, enlevé Césarée aux chrétiens, auxquels il dut, la même année, arracher sa propre capitale, Damas, El Moadham aida encore, en 1221, son frère Mélik el Kamel à leur reprendre Damiette. Mécontent de ce que celui-ci avait laissé partir les croisés avec armes et bagages, il se brouilla définitivement avec El Kamel pour la possession d'Hamath, et se ligua contre lui avec le fameux sultan des Kharismiens, Djelal ed Din Mankberny. Après avoir vainement tenté, en 1226, d'enlever Émèse, il sut cependant détacher de l'alliance avec Kamel son autre frère, El Aschraf, souverain de la haute Mésopotamie. On sait qu'El Kamel appela à son secours l'empereur d'Allemagne, Frédéric II; mais Moadham mourut avant l'arrivée de ce prince.

Moadham était non-seulement un habile guerrier, qui entretenait une armée nombreuse et très-brillamment équipée, mais il fut aussi excellent administrateur. Il construisit les murs de Damas, y éleva de nombreux bazars, caravansérails, citernes, ponts, routes; à Jérusalem il bâtit une mosquée et une médressé, ou université, enfin des aqueducs et des bains à Médine. Ayant abandonné le rit chaféite pour celui d'Abou-Hanifeh, il fit compulser et réunir tous les préceptes de ce dernier en un recueil de doctrines, composé de 10 volumes, appelés *Mémoires Hanéfites*. Ennemi du cérémonial, le prince de Damas mit à la mode un bonnet jaune à mailles, appelé *kelouta*, mot d'où est venue notre expression moderne de *calotte*. D'après lui, on a longtemps appelé en Orient « *façons à la Moadham* » des manières sans-gêne ainsi que des habillements légers. Moadham était aussi un littérateur distingué. Il a laissé un *Commentaire du grand Collecteur de Samakhchari*, en plusieurs volumes, un *Divan*, ou *recueil de poésies*, et un *Traité de Prosodie arabe*.

Ch. RUMELIN.

Kitaab-ol-eschaar bimalil molouk, etc., ou *Livre des Poésies des Rois*. — Ibn Asaki, *Histoire de Damas*. — Ibn Schohné, *Histoire de Damas*. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe* (en allemand). — *Rapports des Séances de l'Académie des Sciences de Vienne* (en allemand).

MÉLIK EL MOADHAM (*Chems ed Daulah Touran-Chah*), sultan de Yémen, de Damas et de Baalbek, de la dynastie des Aïoubides, né en Mésopotamie vers 1130, mort en 1181, à

Alexandrie en Égypte. Frère aîné de Saladin, il conquit pour lui en 1173 la Nubie, et en 1174 l'Arabie Heureuse, où il abattit les deux principales dynasties, savoir celle des Mehdides à Zébid, alors capitale de Yémen, et celle des Razyides à Aden. Après avoir administré ces provinces pendant trois ans, il y laissa des lieutenants, et revint en Syrie, où il accepta de son frère Saladin le gouvernement de Damas, en 1177, puis en 1178 celui de Baalbek. En 1180, enfin, il reçut, à la place de Baalbek, le gouvernement de la ville d'Alexandrie, où il mourut, de débauches, l'année suivante. Quoique brave guerrier à l'occasion, il fit cependant, par son indolence, perdre à son frère plusieurs batailles, notamment celle d'Ascalon, en 1177. Comme presque tous les membres de sa famille, il était poëte. Après avoir dissipé les revenus des divers gouvernements qu'il avait administrés, il laissa encore deux millions de dettes, que Saladin paya sur le trésor. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Chihab ed Din el Koussi, *Dictionn. Biographique de l'Égypte*. — Hammer, *Histoire de la Littérat. arabe*.

MÉLIK EL MOËZZ (*Saïf el Islam Eboul-Fawaris Toghléghyn*), sultan de Yémen, de la dynastie des Aïoubides, né vers 1144, en Mésopotamie, mort à Zébid, en 1197. Frère puîné de Saladin, il dut, en 1182, reconquérir le Yémen sur les lieutenants révoltés qu'y avait laissés son frère aîné Mélik el Moadham Touran-Chah. Mélik el Moëzz y fonda un sultanat, qu'il put transmettre à ses descendants. Magnifique et généreux envers les poëtes, dont il réunit les coryphées à sa cour, El Moëzz était un prince cruel, qui pressurait ses sujets, et qui parvint à amasser des trésors immenses en or, argent et pierreries, en s'attribuant le commerce exclusif de ses États.

MÉLIK EL MOLOUK (*El Aziz Chems ed Daulah Ismael*), sultan de Yémen, né vers 1178, au Caire, mort à Zébid, en 1203. Fils du précédent, il lui succéda en 1197. Se donnant pour descendant des Ommaïades, il prit le titre de khalife, adopta la couleur verte, et usurpa tous les priviléges attachés à la famille du prophète. Il fut assassiné, après quelques années de règne, par ses émirs, révoltés de ces prétentions. Ch. RUMELIN.

Dschemharet el Islam. — Ibn Asakir, *Biographie des Musulmans d'Égypte*. — Ebeul-Ganaïm, *Histoire du Yémen*. — Rasmussen, *Chronologiæ orientales*. — Johannsen, *Historia Jemanæ*.

MÉLIK EL NASSER (*Salah ed Din Daoud*), sultan de Damas, de Jérusalem et de Karak, de la dynastie des Aïoubides, né en 1206, au Caire, mort à Bouwaïda, près de Damas, en 1258. Fils de Mélik el Moadham, il succéda à son père en 1227, à Damas et à Jérusalem. Mais il fut dépouillé presque aussitôt de toutes ses possessions, notamment de Jérusalem et de la Palestine, par Frédéric II, tandis que ses oncles El Kamel et El Aschraf lui prirent le reste, ne lui laissant que Harran, Édesse, Racca et Schaübek, et le réduisant enfin à la seule forteresse de Karak. Marié en 1232, à la fille d'El Kamel, il dut la rendre à son père en 1234. Aschraf lui ayant offert sa propre fille, avec la souveraineté de Damas, El Nasser refusa, après avoir attendu en vain les secours du khalife, et reprit la fille de Kamel. Il redevint en 1238 maître de Damas; mais il dut bientôt le céder à Mélek el Djewad, gendre d'Aschraf. Après avoir fait prisonnier Nedjm ed Din Aïoub II, gouverneur de Syrie, il le relâcha contre la promesse de recevoir Damas; mais trompé par lui, il s'allia à Saleh Ismaïl, qui après avoir ouvert Jérusalem aux chrétiens et s'être emparé de Damas pour lui-même, se débarrassa d'El Nasser. En se rendant à Alep en 1247, il laissa la garde de Karak à ses trois fils, qui livrèrent cette ville à Nedjim ed Din Aïoub II, en 1250. Retenu prisonnier à Émèse pendant quatre ans par Selah ed Din, sultan d'Alep, El Nasser, relâché en 1254, se rendit à Bagdad, pour réclamer un dépôt qu'il y avait fait d'un million de francs. On le lui refusa; il vécut alors dans les environs d'Anah et de Hadit, avec les Bédouins, soutenu par les princes de Palmyre et d'Anbar. Après avoir fait le pèlerinage de La Mecque, en 1256, il revint encore à Bagdad demander de nouveau son dépôt. Le sultan d'Alep lui accorda l'usufruit d'une partie de la ville de Damas; mais El Nasser y resta peu de temps : il voulut se retirer au mont Sinaï, parmi les Bédouins. Arrêté par le sultan de Karak, Mélik el Moghaït Fath ed Din Omar, et enfermé dans les casemates de Schaübek, il fut relâché, par l'ordre du khalife Mostasem, qui pressé par les Mogols se souvint enfin de ce chevalier errant. Pendant que Nasser se rendit à son invitation, il mourut de la peste, près de Damas. Comme tous les princes de sa famille, Nasser était poëte, et on a de lui des poésies arabes très-touchantes, qui peignent admirablement sa vie errante parmi les tribus du désert. Ch. RUMELIN.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — *Kitab el eschaar, etc.*, ou *Livre des Poésies des Rois*. — Hammer, *Histoire de la Litterature arabe* (en allemand).

MÉLIK EL SALEH (*Nedjm ed Din Aïoub*), sultan d'Égypte, de Jérusalem, de Syrie et de Mésopotamie, de la dynastie des Aïoubides, né au Caire, en 1205, mort le 22 novembre 1249, à Mansourah. Fils aîné de Mélik el Kamel, il gouvernait la Mésopotamie, lors de la mort de son père, survenue en 1238. En 1239 il força son cousin Younous el Djewad, de lui céder Damas en échange de la Mésopotamie. Après une victoire gagnée sur les chrétiens près de Gaza, la même année, Mélik el Saleh fut fait prisonnier par son cousin, Mélik el Nasser Daoud, prince de Karak, tandis qu'il se vit enlever Damas par son oncle Mélik el Ismaïl, prince de Baalbek. Relâché par Mélik el Nasser, il s'empara en 1240 du gouvernement de l'Égypte, où il se procura de l'argent pour ses guerres, en se faisant rendre

toutes les sommes prodiguées par Mélik el Adel II à ses favoris. Puis, se tournant contre Mélik el Ismaïl, qui avait fait alliance avec les chrétiens, il le battit près de Saint-Jean-d'Acre, en 1241. Ismaïl ayant livré aux chrétiens les villes de Jérusalem, Ascalon, Tibériade, Mélik el Saleh appela les Kharismiens, qui, sous Barcab-Khan, ou Barbacan, saccagèrent Baalbek et Jérusalem, où ils détruisirent les milices des ordres hospitaliers; en 1244, pendant que Béibars, général égyptien, gagna sur Ismaïl lui-même la seconde bataille de Gaza. Les Kharismiens, qui avaient été mal récompensés par Mélik el Saleh, s'étant ligués avec Ismaïl, pour lequel ils bloquaient Damas, le sultan d'Égypte les extermina, sous les murs de cette ville. Puis il dépouilla de toutes leurs possessions, en 1245, ses cousins El Djewad Younous et Mélik el Nasser Daoud, ainsi que son oncle Ismaïl. En 1246 enfin, il reprit aux chrétiens toutes les places que leur avait cédées ce dernier, et s'apprêta à spolier les derniers princes aïoubides, ceux d'Émèse et d'Alep; quand il apprit le départ d'une nouvelle armée de croisés sous saint Louis, en 1247. La ville de Damiette, malgré les moyens formidables de défense que Mélik el Saleh y avait accumulés, ayant été prise par les chrétiens, le 29 juin 1249, le sultan, transporté de colère, fit pendre jusqu'au dernier tous les guerriers de la tribu des Beni-Kénaneh, qui devaient défendre cette ville. Puis il prit position, en juillet 1249, à Mansourah, où il fut emporté par une maladie incurable, dont il était atteint depuis longtemps. Quelques jours avant sa mort, il avait encore reçu la nouvelle de la prise de Saïda (Sidon) sur les chrétiens de Palestine. Ce fut Mélik el Saleh qui organisa les Mamelouks et qui les établit dans les îles du Nil, d'où ils tirèrent le nom de Baharides.

Ch. Rumelin.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Taghriberdi, *Histoire d'Égypte*. — Weil, *Histoire des Khalifes d'Arabie et d'Égypte* (en allemand). — Marcel, *L'Égypte sous les Arabes* (dans l'*Univers Pittoresque*).

MÉLIK EL TOURAN-CHAH (*Moadham Gaïath ed Din*), sultan de Syrie et d'Égypte, de la dynastie des Aïoubides, né en 1228, au Caire, mort à Fareskour, le 4 mai 1250. Fils de Mélik el Saleh, il succéda à son père en Syrie et en Mésopotamie en 1245, et en 1249 en Égypte. Prince très-brave, il prit, immédiatement après son arrivée de Mésopotamie, en février 1250, des mesures énergiques contre les croisés, qui vinrent encore s'emparer, le 8 février, de la ville de Mansourah, où ils tuèrent le vaillant émir Fakr ed Din. Mais Touran-Chah leur ayant enlevé trente bateaux de transport, et intercepté leurs communications avec Damiette, les chrétiens furent massacrés par milliers à Fareskour, le 7 avril 1250; saint Louis lui-même tomba au pouvoir de l'ennemi, à Minyat Abou-Abdallah. Enivré de ces succès, le sultan établit un camp magnifique à Fareskour; il y tua son frère Adil-Chah et quarante émirs qu'il avait soupçonnés être les auteurs des premiers échecs éprouvés par son armée contre les chrétiens. Son ingratitude envers sa propre mère, Chadjr ed Dour, qui cependant lui avait réservé le trône, ainsi que envers les mamelouks, amena une conspiration, que firent éclater les menaces de Touran-Chah contre ces derniers. Le 4 mai le sultan, dans un festin, eut un doigt de la main coupé par Béibars, chef des mamelouks; Touran se réfugia dans un fortin en bois, construit à Fareskour; mais les rebelles y mirent le feu: chassé par les flammes, il courut vers le Nil : arrêté sur le rivage par une nuée de flèches, il fut couvert d'innombrables blessures : les cimeterres et les poignards des mamelouks l'achevèrent. Le cœur de Touran-Chah, arraché de sa poitrine, fut offert à saint Louis par un des meurtriers. Les descendants de ce sultan, dernier souverain aïoubide d'Égypte, régnèrent encore pendant deux cents ans en Mésopotamie, à Hissn-Kheif.

Ch. R.

Taghriberdi, *Histoire d'Égypte*. — Marel, *Histoire d'Égypte*. — *Histoire du sire de Joinville*.. — Weil, *Histoire des Khalifes d'Égypte* (en allemand). — Marcel, *L'Égypte sous les Arabes* (dans l'*Univers Pittoresque*).

MÉLIK ER RAHIM (*Abou-Nasr Khosrou Firouz*), onzième sultan de Bagdad, de la dynastie des Bouïdes, né dans cette ville, vers 1030, mort à Réi, en 1058. Fils d'Abou-Kalindjar Marzaban Ezz el Molouk, il succéda à son père dans la charge d'émir el omrah et de sultan de Bagdad, le 15 octobre 1048. Dans la même année, il s'empara aussi du Khousistan et du Farsistan sur son frère Abou-Mansour Foulad Sotoun. Bessasiry, commandant des milices turques, s'étant rendu maître d'Anbar et de Vaseth, deux villes sur le bas Euphrate, le khalife Kaïm, qui ne pouvait plus compter sur Er Rahim, en guerre avec ses deux frères, s'adressa à Thogroul-Beg, fondateur de la dynastie des Seldjoukides, et déjà maître alors de l'Irak-Adjemi avec Ispahan. Thogroul étant entré dans Bagdad, le 17 décembre 1055, Er Rahim fut arrêté, privé de sa charge d'émir el omrah, et enfermé d'abord dans le château de Siravan, puis dans la citadelle de Réi, où il mourut fou, en 1058. Dans sa personne s'éteignit la dynastie des Bouïdes, qui avait possédé près de cent vingt ans la sultanie de Bagdad, avec le grand-vizirat héréditaire.

Ch. Rumelin.

Mirkhond, *Histoire des Bouïdes*, traduite en allemand par Wilken. — Hammer, *Gemaeldesaal grosser Moslimischer Herrscher*. — Aboulféda, *Annales Moslemici*.

* **MÉLINGUE** (*Étienne-Marin*), acteur et sculpteur français, né à Caen, en 1808. Fils d'un ancien soldat de la république, devenu commis aux douanes, il fut destiné à la sculpture. Son esprit mobile, sa vive imagination lui inspirèrent tour à tour un goût assez vif pour l'état militaire, pour la marine, et enfin pour le théâtre. Moins assidu aux leçons de sculpture qu'aux jongleries qu'exécutaient sur la grande place de Caen les

saltimbanques et les histrions ambulants, il s'enfuit un soir du toit paternel, et parut sur les planches en costume d'écuyer; mais il fut renversé de cheval à sa première course. Contraint, après une vigoureuse correction, de retourner à l'atelier, il reprit tristement le ciseau. Plus tard, en 1826, son père consentit à l'envoyer à Paris. Parti de Caen avec une faible somme, sans but, sans recommandations, le hasard le conduisit, dès son arrivée, dans un hôtel occupé par de jeunes statuaires et lui donna pour camarade de chambre Hippolyte Tisserand, qui s'est fait un nom au théâtre. Ses nouveaux compagnons lui procurèrent de l'ouvrage à l'église de La Madeleine, qu'on achevait alors. Mais le démon du théâtre ne l'avait pas abandonné. Il débuta avec Hippolyte sur une scène bourgeoise de la rue Lesdiguières, et tous deux obtinrent un engagement dans une troupe ambulante qui devait exploiter la Flandre. Leur directeur, Dumanoir, les nourrissait mal et ne les payait pas. La déroute se mit dans la troupe, et Dumanoir, après leur avoir donné rendez-vous à Lille, partit avec la caisse, peu soucieux des moyens qu'ils emploieraient pour le rejoindre. Mourant de froid et de faim, sans chaussures, presque sans vêtements, forcés d'implorer sur leur route la pitié dédaigneuse des paysans de la Flandre, ils firent la route de Valenciennes à Lille sur la glace et la neige. Arrivés à une heure assez avancée de la nuit aux portes de la ville, le gardien refusa de les leur ouvrir, et ils durent passer le reste de la nuit dans une vieille guérite, par un froid de quinze degrés. Le lendemain ils rejoignirent leur directeur. Melingue, dégoûté de cette vie, par trop aventureuse, reprit la route de Paris, espérant trouver chez son ancienne hôtesse un gîte et de l'argent. La maison était démolie; la cave seule restait encore. Mélingue y passe la nuit, et le lendemain, avec trente sous, que lui prête un ami, il entreprend de faire les cinquante lieues qui séparent Caen de Paris. Au bout de vingt-cinq lieues ses ressources sont épuisées; alors, rassemblant ses forces, il fait en un jour, d'une seule traite, les vingt-cinq lieues qui le séparent de Caen. Épuisé par la fièvre, il tombe évanoui aux pieds de son père. Reçu comme l'enfant prodigue, il oublia bientôt ses souffrances, et voulut retourner à Paris, sous prétexte de reprendre ses travaux de La Madeleine. Présenté à Mlle Duchesnois, il reçut d'elle une lettre pour Alexandre Soumet, qui le recommanda à son tour aux frères Seveste. Ceux-ci lui firent jouer la comédie à Belleville, sous le nom de Gustave, avec un traitement de cinquante francs par mois. Ce fut là qu'il retrouva Hippolyte Tisserand, qui avait aussi abandonné la troupe ambulante, en désarroi. Cette passion que Mélingue avait conçue si jeune pour le théâtre put alors se régulariser, et il se livra à une sérieuse étude. Sur une scène de troisième ordre, il obtint souvent des applaudissements mérités, et ne tarda pas à se faire remarquer des embaucheurs. Un soir il reçut l'offre d'un engagement pour La Pointe-à-Pitre, avec trois cents francs d'appointements par mois; il partit sans avertir son père, qui le croyait toujours occupé à La Madeleine. Engagé pour jouer la comédie, le drame, la tragédie et l'opéra, il fut applaudi à La Guadeloupe, à La Martinique, à La Trinité. Après 1830, le directeur ferma son théâtre. Mélingue, peintre et sculpteur adroit, eut recours à ses pinceaux et à son ciseau. Il était même sur le chemin de la fortune lorsqu'on lui offrit pour Rouen un nouvel engagement. Il partit aussitôt, et joua avec Frédérick Lemaître et Mme Dorval, dont la présence le relégua au second rang. Cependant Mme Dorval, qui avait apprécié son mérite, le recommanda à Alexandre Dumas, qui le fit connaître à Harel et à Mlle Georges, dont il devint le protégé. Il débuta alors sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin dans le rôle de Buridan de *La Tour de Nesle*. Depuis ce jour Mélingue est considéré comme un des plus brillants interprètes du drame moderne; on lui reproche avec justesse trop d'emphase et d'éclat; ce défaut, qui tient à la fierté naturelle de ses allures, ne nuit pas à certaines situations théâtrales, s'il le rend impropre à jouer les rôles secondaires. *Don Juan de Marana*, *Le Manoir de Montlouvier*, *Richard d'Arlington*, *Lazare le pâtre*, *La reine Margot*, *Le comte Hermann*, *Urbain Grandier*, *La Jeunesse des Mousquetaires*, *Salvator Rosa*, lui ont valu de grands succès et d'unanimes applaudissements. En 1838, il épousa Mlle Théodorine, actrice de la Porte Saint-Martin, qui fut en 1843 engagée à la Comédie-Française. En 1856 il a paru sur la scène de la Gaîté dans *L'Avocat des Pauvres*, et depuis 1857 il joue à l'Ambigu-Comique. Ses principales statuettes sont *Le grand Frédéric*, *M. Bouffé dans Le Gamin de Paris*, *Rabelais*, *Satan*, *L'Histrion*, enfin *L'Hébé*, qu'il reproduisait chaque soir dans *Benvenuto Cellini* et que l'empereur Napoléon III voulut avoir au prix d'une tabatière d'or incrustée de diamants. M. Mélingue a obtenu une troisième médaille en 1852, et une mention en 1855. A. HUYOT.

A. Dumas, *Une Vie d'Artiste*, 2 vol. in-8°.

MÉLINNO (Μελιννώ), poétesse grecque, d'une date incertaine. Une ode Εἰς Ῥώμην (*A Rome* ou *A la Force*, car le mot grec a ce double sens), est conservée dans Stobée (*Sermon.*, VII) avec cette indication : Mélinno, ou plutôt Érinne, Lesbienne. Cette ode se compose de cinq strophes saphiques. Il suffit de la lire avec attention pour s'assurer que l'auteur a eu en vue la ville de Rome, bien qu'il ait pensé en même temps à la Force personnifiée. Le double sens du mot grec Ῥωμη amenait naturellement cette allégorie. S'il s'agit de Rome, il est évident que l'ode n'appartient pas à Érinne de Lesbos, qui vivait au sixième siècle avant J.-C., à une époque où Rome était inconnue en Grèce; elle est donc l'œuvre de Mélinno, sur laquelle on ne sait rien d'ailleurs.

Schneidewin suppose qu'elle était née dans le pays des Locriens Épizéphyriens, et qu'elle composa cette ode à Rome, l'an de la ville 469 (284 avant J.-C.), lorsque les Romains s'emparèrent du pays des Locriens, alors occupé par les soldats de Pyrrhus. Cette date nous paraît trop reculée. Rome est célébrée dans cette ode comme la souveraine invincible de la terre et de la mer. Un pareil éloge n'a pu se produire au plus tôt que lorsque les Romains, vainqueurs de Philippe de Macédoine, proclamèrent la liberté de la Grèce, en 196 avant J.-C. L. J.

Welcker, *De Corinna et Erinna*, ad... *adjectum est Melinnus, vulgo Erinnæ Lesbiæ Carmen in Romam*, dans les *Meletemata* de Creuzer; Leipzig, 1817. — Schneidewin, *Delectus Poetarum*. — J. Donaldson, *Lyra Græca*; Édimbourg, 1854.

MELIOR, que l'on nomme aussi MELCHIOR, cardinal italien, né à Pise, mort vers 1198. On a fait beaucoup de suppositions sur le lieu de sa naissance; mais la notice de l'*Histoire Littéraire* décide la question en faveur de Pise. En 1171, Henri, comte de Champagne, excommunié par son archevêque, envoie Melior à la cour de Rome plaider sa cause. Nous le voyons quelque temps après archidiacre de Laon, puis vidame de l'église de Reims, enfin cardinal du titre de Saint-Jean-et-de-Saint-Paul, vers 1185. En 1193, nommé légat, il accompagne en France la reine Bérengère, femme de Richard Cœur de Lion, et la reine Jeanne, femme de Guillaume, roi de Sicile, qui revenaient de Syrie. En 1194, il fait conclure une trêve d'un an entre les rois de France et d'Angleterre. En 1196, il tient à Paris un concile dans l'intérêt d'Ingelburge, répudiée par Philippe-Auguste; enfin, en 1197, il jette l'interdit sur les terres du comte de Flandre, ligué avec le roi d'Angleterre contre le roi de France, son suzerain. Le cardinal Melior est à bon droit regardé comme un des personnages les plus considérables de son temps. B. H.

Hist. Littér. de la France, XV, 314.

MELIORATI. *Voy*. INNOCENT VII.

MELISSUS (Μέλισσος), philosophe grec, fils d'Ithagène, né à Samos, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On rapporte qu'il ne fut pas moins distingué comme citoyen que comme philosophe et qu'il commanda la flotte des Samiens pendant leur insurrection contre Athènes. Cette flotte, après avoir obtenu un succès partiel, fut vaincue par Périclès, dans la 85e olympiade. Cette date s'accorde bien avec l'assertion d'Apollodore que Melissus florissait dans la 84e olymp. Mais Thucydide, qui a fait le récit de la révolte de Samos, ne parle pas de Melissus, et son silence, sans être décisif, permet de douter que ce philosophe ait commandé la flotte samienne. Melissus semble avoir été le disciple de Parménide; il étudia du moins les écrits des philosophes de l'école d'Élée, et adopta leurs doctrines en les modifiant. Il exposa ses opinions dans un ouvrage en prose ionique intitulé probablement *De l'Être et de la Nature* (Περὶ τοῦ ἐόντος καὶ περὶ φύσεος) ou peut-être *De l'Être ou de la Nature*. Il y traitait non de la variété infinie des choses produites, engendrées, mais de la nature éternelle considérée abstractivement à part de toutes les choses concrètes et qu'il appelle, d'après Parménide, ἐόν, ὄν, l'*ens*, *être*. Simplicius nous a conservé des fragments de ce traité, et l'auteur (Aristote ou Théophraste) du livre *Sur Melissus, Xénophane et Gorgias* en fait assez bien connaître les doctrines. Melissus prend pour point de départ la célèbre théorie de Parménide sur l'*être* ou l'*un absolu*, qui, suivant ce philosophe, est le seul objet qui puisse être connu, le seul par conséquent qui existe pour la raison. Cet être, selon Melissus, est infini; il est infini par cela seul qu'il existe; en effet *l'être* ne peut pas provenir de l'être; car autrement il serait déjà et n'aurait pas besoin de devenir; l'être ne peut pas se transformer en être, car alors il passerait, ce qui est contraire à la notion de l'être. Si l'être ne devient pas, il n'a pas de commencement; s'il ne passe pas, il n'a pas de fin; or ce qui n'a ni commencement ni fin est infini; donc l'Être est infini. Ce raisonnement revient à dire que comme rien ne peut arriver à l'existence, ni être détruit, il n'existe qu'un seul être infini (ἓν καὶ πᾶν). Avec un pareil système deux choses ne s'expliquaient pas, les dieux et le monde sensible. On ne voit pas quelle théologie et quelle physique pouvaient se concilier avec la théorie de l'unité absolue. Quant aux dieux, Melissus déclare nettement qu'il ne faut pas s'en occuper, parce qu'il est impossible de les connaître. Il est plus affirmatif encore à l'égard du monde physique, et prétendant que son principal but est de combattre les erreurs des physiciens, il s'efforce de prouver qu'il ne peut y avoir ni mouvement ni changement, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de monde physique, puisque le monde physique est produit par le mouvement et le changement. Une pareille argumentation paraît le comble de l'absurdité; mais l'absurdité disparaît si l'on suppose que Melissus entend par exister, non pas se manifester aux sens, mais être un objet de connaissance (γνῶσις). En admettant cette distinction, qui est capitale pour l'intelligence des doctrines de l'école d'Élée, le raisonnement de Melissus se comprend. Il n'existe qu'un seul objet de connaissance, savoir l'Être, l'Un absolu, qui n'admet ni mouvement ni changement; donc ni le mouvement ni le changement n'existent (comme objets de connaissance); donc il ne faut pas s'en occuper, et comme le mouvement et le changement constituent toute la physique, il ne faut pas s'occuper de la physique. La théorie de Melissus marque la transition entre le dogmatisme de l'école d'Élée et le scepticisme de l'école des sophistes. Le philosophe de Samos niait la théologie et la physique, et ne respectait que la métaphysique. Les sophistes firent un pas de plus, et appliquant le doute aux spéculations sur le principe des choses, ils ne conservèrent

que la morale pratique. Le scepticisme de Melissus se retrouve avec plus de sagacité et de vigueur dans Zénon d'Élée (voy. ZÉNON). Des *Fragments* importants, mais peu nombreux, de Melissus ont été recueillis par Brandis dans la première partie des *Commentationes eleaticæ*, 1813, et par M. Mullach dans son excellente édition du traité d'Aristote, *De Melisso, Xenophane et Gorgia, Disputationes, cum eleaticorum philosophorum fragmentis*; Berlin, 1846. Le même éditeur les a insérés dans les *Fragmenta Philosophorum Græcorum* de la collection Didot, 1860, grand in-8°. L. J.

Diogène Laerce, IX, 24. — Plutarque, *Périclès*, 26, 27. — Simplicius, *In Arist. Phys.*, *de Cælo*. — Ritter, *Histoire de la Philosophie*, t. I.

MELISSUS (*Paul*) (1), poëte latin allemand, né à Melrichstadt en Franconie, le 20 décembre 1539, mort à Heidelberg, le 3 février 1602. Couronné en 1561 du laurier poétique par l'empereur Ferdinand, il fut quelques années après nommé précepteur des jeunes nobles attachés à la cour de Vienne. Après avoir ensuite pris part à la guerre de Hongrie, il vint en 1567 à Paris, où il se lia avec Ramus et Lambin. S'étant arrêté quelque temps à Genève, où il cultiva l'amitié de Pithou et de H. Estienne, il assista en 1570 à la diète de Spire; il y rencontra l'électeur palatin, qui le chargea de traduire en allemand les psaumes de David, pour les adapter à la musique de Goudimel. En 1577 il visita l'Italie du nord; à son séjour à Padoue, il fut créé comte palatin et chevalier de l'Éperon d'or. Après avoir en 1584 passé de nouveau quelque temps à Paris, il se rendit en Angleterre, où il reçut de la reine Élisabeth l'accueil le plus flatteur. De retour en Allemagne en 1586, il fut nommé conservateur de la bibliothèque palatine de Heidelberg, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Outre les langues anciennes, il connaissait la plupart de celles de l'Europe moderne; ses remarquables poésies latines l'avaient fait surnommer le *Pindare de l'Allemagne*. On a de lui : *Die vierzig ersten Psalmen verdeutschet* (Les quarante premiers Psaumes traduits en allemand); 1572; — *Carmina*; Francfort, 1574; — *Schediasmata Poetica*; Paris, 1586, in-8°; — *Meletemata*; 1595. Une édition complète de ses *Poésies* parut à Halle, 1625, in-8°; des extraits s'en trouvent dans le t. IV des *Deliciæ Poetarum Germanorum*. Cinq *Lettres* de Sylburg, adressées à Melissus, ont été publiées par Fr. Creuzer, qui les a fait précéder d'une *Vie* de notre auteur. O.

Adam, *Vitæ Germanorum Philosophorum*. — Boissard, *Icones*. — Clarmundus, *Icones*. — Teissier, *Éloges*. — Lotich, *Bibliotheca Poetica*, III. — Brucker, *Ehrentempel*. — Baillet, *Jugements*, IV. — Freytag, *Apparatus Litterarius*, III. — Sax, *Onomasticon*, III, 570.

MELITERIOTA (*Théodore*), astronome grec, vivait vers le milieu du douzième siècle; il avait composé un ouvrage intitulé : *Tribiblon Astronomicæ Syntaxis*; il n'en est venu jusqu'à nous que l'introduction et le premier chapitre; Bulliaud et Fabricius ont pris la peine d'en donner le texte grec avec une traduction latine. B.

Bullialdus, *Criterium Ptolomæi*; 1663, in-4°. — Fabricius, *Bibl. Græca*, IX, 198. ou X, p. 400, édit. de Harles.

MÉLITON (Μελίτων), écrivain ecclésiastique, vivait dans le second siècle après J.-C. Il était le contemporain d'Hégésippe, de Denys de Corinthe, d'Apollinaire d'Hiérapolis. On ne sait presque rien de sa vie. Les épithètes d'*Asianus* et de *Sardensis*, que lui donne saint Jérôme, désignent plutôt le siége de son évêché que le lieu de sa naissance. Polycrate d'Éphèse, écrivain d'une date un peu postérieure, dans une épître à Victor, évêque de Rome, l'appelle *Eunuchus*; mais ce mot ne doit pas se prendre à la lettre, et indique seulement que Méliton était resté fidèle à son vœu de chasteté. Il était évêque de Sardes sous Marc-Aurèle, auquel il présenta une *Apologie* (à une date incertaine, mais entre 165 et 175). On ignore à quelle époque et de quelle manière Méliton mourut; mais on conjecture, d'après le silence de Polycrate, qu'il ne fut pas martyr.

Eusèbe cite de Méliton les ouvrages suivants : Περὶ τοῦ πάσχα δύο (*Deux livres sur la Pâque*); — Περὶ πολιτείας καὶ προφητῶν (*Sur la droite manière de vivre et les Prophètes*); — Περὶ Ἐκκλησίας (*Sur l'Église*); — Περὶ κυριακῆς (*Sur le Jour dominical*); — Περὶ φύσεως ἀνθρώπου (*Sur la Nature de l'Homme*); — Περὶ πλάσεως (*Sur la Création*); — Περὶ ὑπακοῆς πίστεως αἰσθητηρίων (*De la Soumission des Sens à la Foi*); — Περὶ ψυχῆς καὶ σώματος (*De l'Ame et du Corps*); — Περὶ λουτροῦ (*Du Baptême*); — Περὶ ἀληθείας (*De la Vérité*); — Περὶ κτίσεως καὶ γενέσεως Χριστοῦ (*Sur la Création et la Génération du Christ*); — Περὶ προφητείας (*Sur la Prophétie*); — Περὶ φιλοξενίας (*Sur l'Hospitalité*); — Ἡ κλείς (*La Clef*); — Περὶ τοῦ διαβόλου καὶ τῆς ἀποκαλύψεως Ἰωάννου (*Du Diable et de l'Apocalypse de saint Jean*); — Περὶ ἐνσωμάτου Θεοῦ (*De Dieu corporel*); — Πρὸς Ἀντωνῖνον βιβλίδιον (*Livre à Antonin* ou *Apologie à Marc-Aurèle*); — Ἐκλογαί (*Extraits des livres de l'Ancien Testament*); — Περὶ σαρκώσεως Χριστοῦ (*De l'Incarnation du Christ*), contre Marcion; — Λόγος εἰς τὸ πάθος (*Discours sur la Passion*). Tous ces ouvrages sont perdus; mais les témoignages des Pères de l'Église montrent combien ils étaient estimés. Cependant Méliton avait commis une grave erreur au sujet de la Divinité, puisqu'il pensait que Dieu a un corps. Cette opinion n'a pas empêché l'évêque de Sardes d'être placé au nombre des saints. L'Église honore sa mémoire le 1er avril. Eusèbe a conservé des fragments importants de Méliton : un fragment du traité *Sur la Pâque*; des fragments de l'*Apologie*; un passage des

(1) Le nom de son père était SCHEDIUS; il adopta celui de *Melissus*, traduction grecque du nom de sa mère, qui s'appelait *Biene* (Abeille).

Extraits, qui est très-important pour la question de l'authenticité de l'*Ancien Testament*. Méliton mentionne tous les livres canoniques, excepté *Nehemiah* et *Esther*; il ne cite aucun des apocryphes. On rencontre encore dans d'autres auteurs ecclésiastiques quelques autres fragments. Le meilleur recueil des *Fragments de Méliton* se trouve dans les *Reliquæ sacræ*, de Routh, Oxford, 1814, in-8°, vol. I, p. 109. Dom Pitra a publié plusieurs fragments de Méliton dans le *Spicilegium solesmense*. L'ouvrage français, publié sous le titre d'*Apocalypse de Méliton*, est une satire contre les moines. Y.

Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV. — Saint Jérôme, *De Vir. illust.* — *Chronon. Paschale.* — Cave, *Hist Litteraria*, *ad ann.* 170. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccles.*, vol. II, p. 407, etc., p. 663, etc. — Ceillier, *Auteurs sacrés*, vol. II, p. 78, etc. — Lardner, *Credibility*, part. II, c. 15. — Le Clerc, *Hist. Eccles. duorum prim. secul'or.* — Itlig, *De Hæresiarch. sec.* II, c. XI. — Woog, *Dissertationes de Melitone*; Leipzig, 1744-51, in-4°, — Semler, *Hist. Eccles. selecta capita sæculi* II, c. 5. — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des Auteurs eccles.*, vol. I. — Galland, *Bibliotheca Patrum*, t. II, *Proleg.*

MÉLITON (*François*), mathématicien français, né à Perpignan, en 1681, mort dans la même ville, en mai 1753. Entré dans l'ordre des Capucins vers 1700, il fut professeur de théologie à Toulouse, et l'académie de cette ville l'admit au nombre de ses membres. Ses occupations et son exactitude à remplir les devoirs de son état ne l'empêchèrent point de cultiver les mathématiques et l'astronomie, pour lesquelles il avait un goût particulier. Quelques opuscules, notamment un *Traité sur les Épactes*, 1738, in-8°, furent le fruit de cette étude; mais l'ouvrage qui fit sa réputation a pour titre : *Gregoriana correctio illustrata, ampliata et a conviciis vindicata*; 1743, in-4°. Cet ouvrage mérita l'approbation de l'Académie des Sciences de Paris, qui donna à son auteur un témoignage de son estime en se l'associant comme correspondant par un diplôme expédié le 29 novembre 1746. H. F—T.

Annuaire hist. des Pyrénées-Orientales, 1834. — *Docum. part.*

MÉLITUS (Μέλιτος (1)), poëte tragique athénien, connu surtout comme un des accusateurs de Socrate, né dans le dème de Pitthée, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Dans l'*Euthyphron* et l'*Apologie* il est désigné comme jeune et obscur du temps de l'accusation de Socrate. Mais s'il est le même que le Mélitus dont il est question dans les *Laboureurs* d'Aristophane (joués probablement en 425), il avait au moins quarante-cinq ans à l'époque où Socrate fut jugé. Aristophane, Platon et les scoliastes de ces deux auteurs représentent Mélitus comme un mauvais poëte, froidement licencieux, un débauché grossier et efféminé. Dans le procès de Socrate, il se mit le plus en évidence en portant devant l'archonte roi l'acte d'accusation de ce philosophe; mais il fut en réalité le plus insignifiant des trois accusateurs, et peut-être même l'instrument vénal des deux autres (*voy.* ANYTUS et LYCON). On rapporte qu'après la mort de Socrate les Athéniens se repentirent de leur injustice et prirent en horreur ceux qui la leur avaient fait commettre, et particulièrement Mélitus, qu'ils lapidèrent. Rien n'est moins probable que cette tradition. Dans les années qui suivirent le supplice de Socrate, sa mémoire resta très-impopulaire à Athènes. Les écrits de Xénophon et de Platon produisirent sans doute une réaction en sa faveur, mais lente et incomplète, et plus d'un demi-siècle après sa mort, Eschine parlait de la condamnation du *sophiste* Socrate comme d'un acte de justice. Il paraît donc impossible que les accusateurs du philosophe aient été punis légalement. Peut-être furent-ils victimes des haines particulières des amis de Socrate; on n'a point de détails positifs à ce sujet. Il est parlé dans l'histoire d'Athènes d'un Mélitus qui fut accusé d'avoir participé à la profanation des mystères et à la mutilation des Hermès en 415, et qui, après avoir été un partisan actif des trente Tyrans, devint un des accusateurs d'Andocide dans l'affaire des mystères. Il se peut que ce soit le même que l'accusateur de Socrate. Y.

Platon, *Euthyph.*, *Apolog.* — Diogène Laerce, II, 39, 40, 43 — Athénée, XII, p. 551; XIII, p. 605. — Libanius, *Apol.*, p. 11, 51, edit. Reiske. — Diodore, XIV, 37. — Suidas, au mot Μέλιτος. — Andocide, *De Myster.*, p. 7, 18, 46 (Reiske). — Xénophon, *Hell*, II, 4. — Clinton *Fast. Hell.*, vol. II, p. XXXVI. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, p. 281-285. — Droysen, *Rhein. Mus.*, vol. III, p. 190.

MELIUS ou **MÆLIUS** (*Spurius*), chevalier romain, mis à mort en 439 avant J.-C. Il était le plus riche des chevaliers plébéiens, et pendant une grande famine, en 440, il employa sa fortune à acheter en Étrurie du blé, qu'il vendit à bas prix ou distribua gratuitement aux pauvres. Sa libéralité lui gagna la faveur des plébéiens, mais l'exposa à la haine de l'aristocratie régnante. En conséquence, l'année suivante, peu après l'entrée en charge des consuls, L. Minucius Augurinus, qui avait été nommé préfet des vivres (*præfectus annonæ*), révéla au sénat une conspiration que Melius avait, selon lui, tramée pour s'emparer du pouvoir royal. Il déclara qu'il avait corrompu les tribuns, qu'il tenait des conciliabules dans sa maison, et qu'il y avait rassemblé des armes. Le vieux Quinctius Cincinnatus fut immédiatement nommé dictateur, avec C. Servilius Ahala pour maître de la cavalerie. Ces deux magistrats prirent pendant la nuit des mesures de précaution et mirent des garnisons dans le Capitole et dans d'autres fortes positions de la ville. Le lendemain le dictateur parut sur le Forum avec une force armée, et somma Melius de comparaître devant son tribunal. Melius, qui savait le sort qui l'attendait, refusa, et, se saisissant d'un couteau de boucher,

(1) Cette forme Μέλητος est généralement admise; mais Welcker défend Μέλιτος.

il repoussa l'appariteur du dictateur, et se réfugia dans la foule. Aussitôt Ahala fondit sur lui avec une bande de jeunes patriciens, et l'égorgea. Ses biens furent confisqués; sa maison fut détruite, et la place qu'elle occupait, laissée vide, resta, sous le nom d'*Acquimælium*, un souvenir du sort de Melius. Suivant Niebhur, elle était située au pied du Capitole, non loin de la prison. La postérité adopta au sujet de la conspiration de Melius les traditions que les maisons *Quintia* et *Servilia* accréditèrent. Ainsi Cicéron parle de Melius comme d'un homme haï de tous (*omnibus exosus*), et de sa mort comme d'un acte glorieux d'Ahala; mais si on juge ce fait avec impartialité, on ne peut le regarder que comme un meurtre. La conspiration de Melius est très-douteuse, et le dictateur n'avait pas le droit de le faire tuer; il n'avait que le droit de le faire mettre en jugement devant les comices par centuries. Aucun de ses prétendus complices ne fut puni, tandis que Ahala, traduit en justice, n'échappa à une condamnation que par un exil volontaire. Y.

Tite Live, IV, 13-16. — Zonaras, VII, 20. — Denys, *Exc. Vat.* in Mai, *Nova Collect.*, II, p. 466. — Cicéron, *De Senect.*, 16; *In Cat.* I, 1; *De Rep.*, II, 27; *Philipp.*, II, 44; *Pro Mil.*, 17; *Pro Dom.*, 38. — Valère Maxime, VI, 3. — Niebuhr, *Hist. Romaine*, t. II.

MELIUS (*Jean-Pierre*), théologien hongrois, né à Horki, en 1536, mort en 1572. Après avoir embrassé le calvinisme, il devint en 1558 professeur à l'école de Debrezin, et plus tard surintendant du cercle au delà de la Theiss. Il a beaucoup contribué à propager la religion réformée chez les nobles de la Transylvanie. Outre des traductions hongroises du *Nouveau Testament* et de plusieurs parties de l'*Ancien*, on a de lui, un *Herbarium, seu de usu et viribus herbarum*; Klausenbourg, 1578, in-4°. O.

Gerdes, *Scrinium Antiquarium*, t. VII. — Selig, *Historie der Augsburgischen Confession*, t. II.

MELLAN (*Claude*), dessinateur et graveur français, né à Abbeville, en mai 1598, mort à Paris, le 9 septembre 1688, d'une chute qu'il fit dans son escalier. Son père, qui était chaudronnier et planeur de cuivre, le plaça, pour faire son apprentissage, chez un artiste auquel il fournissait des planches. Si l'on en juge par les premiers ouvrages de Mellan, ce fut Léonard Gaultier, alors célèbre, qui lui enseigna les premiers éléments de son art. Il avait déjà publié quelques estampes lorsque, en 1624, il se rendit à Rome (1), et entra dans l'atelier de Villamena; sous la direction de ce maître habile, il grava quelques pièces d'après les dessins d'Antonio da Pomerança et de Pietro da Cortona. Bientôt il se lia intimement avec Simon Vouet, reçut de lui d'utiles conseils, et s'adonna pendant quelque temps à la gravure de ses ouvrages. Mais, peintre lui-même, dessinateur correct et élégant, Mellan travailla bien plutôt selon son propre sentiment que d'après les errements de Vouet. Trois années d'un travail excessif avaient altéré sa santé; il tomba si gravement malade que sa vie fut menacée. A peine rétabli, il reprit son burin pour graver le portrait de Joseph Truillier, médecin français, qui l'avait soigné. Après le départ de Simon Vouet pour la France, Mellan, livré à lui-même, grava quelques portraits et pour les libraires un grand nombre de planches, vignettes, titres de livres, frontispices, etc. Parmi les ouvrages qu'il mit au jour à cette époque, on remarque : *Les Filles de Loth* (1629), *Saint Pierre Nolasque*, d'après lui-même (1627), un portrait du pape *Urbain VIII*, d'après le Bernin, et le frontispice qui orne l'édition des poésies latines de ce pontife (Rome, 1631, in-4°); les portraits des maréchaux de *Créqui* et de *Toiras*. Il prit part avec Sandrart, Lanfranc, Natalis, Pietro Testa, C. Audran, Bloemart, Théodore Matham, etc., à la publication des statues antiques de la collection du marquis Vincenzio Jiustiniani (*Galleria Giustiniana*; Rome, 1640, 2 vol. in-fol.). Outre leur valeur artistique, ces différents travaux ont cela de remarquable qu'ils constatent les efforts que faisait Mellan pour perfectionner sa manière. C'est à cette époque qu'il commença à graver d'une seule taille les objets qui demandent une grande délicatesse; c'est alors aussi qu'il étudia avec soin les maîtres flamands, particulièrement Gilles Sadeler, et sut s'inspirer des qualités de ces graveurs, tout en joignant dans ses ouvrages, à une grande pureté de burin, l'esprit et le feu qui caractérisent le véritable artiste.

Pendant les derniers temps de son séjour à Rome, Mellan se livra presque exclusivement à la peinture. Il revint ensuite en France en 1636. A Aix il retrouva ce Fabri de Peiresc, magistrat qui a tenu un rang si distingué dans la société artistique et savante du dix-septième siècle. C'est dans la maison de cet homme aimable, où le retenait une généreuse hospitalité, qu'il fit son portrait et celui d'un autre de ses commensaux, le célèbre Gassendi; il grava aussi pour ce dernier les figures des différentes phases de la Lune. Après la mort de Peiresc (20 juin 1737), Mellan vint se fixer définitivement à Paris, et se mit aussitôt à graver un tableau de Simon Vouet; mais la réputation qu'il s'était faite en Italie en gravant des portraits lui fit consacrer tout son temps à des travaux de ce genre, dont le plus grand nombre était destiné à orner des thèses. Sa vogue devint telle que, malgré son extrême habileté et bien qu'il fit payer ses ouvrages un prix que n'avait jamais demandé aucun graveur, il ne pouvait suffire aux commandes qui lui arrivaient de tous côtés (1). Mellan fut

(1) Aux frais de M. de Peiresc, selon M. de Chennevières (*Recherches sur quelques Peintres provinciaux*, I, 18). Mariette ne mentionne pas cette particularité.

(1) On raconte à ce propos qu'il avait accepté de graver pour un particulier une thèse dédiée à Mazarin; en moins de six semaines il eut terminé son travail; mais il s'en vit

chargé d'exécuter un certain nombre de planches pour les célèbres éditions du Louvre (1). D'après Jacques Stella, il fit les frontispices et vignettes de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1640); des *Œuvres de saint Bernard*; *de l'Introduction à la vie dévote*. D'après Poussin (2), les frontispices du *Virgile* (1641 et 1642), de la *Bible* (1641 et 1642), du *Nouveau Testament* (1642). Il grava en outre le frontispice des ouvrages de controverse du cardinal de Richelieu. Pour prix de ces travaux le roi accorda à Mellan un logement au Louvre, le pensionna, et le choisit pour graver les statues et bustes antiques de son cabinet. « Son burin réussissait parfaitement dans ces sortes d'ouvrages, qui, étant tout d'une couleur, s'accommodent bien de l'uniformité de sa gravure, laquelle, n'étant point à tailles croisées, conserve une blancheur très-convenable au marbre qu'elle représente. »

Arrivé à l'apogée de son talent et de sa réputation, Mellan résolut de faire un de ces ouvrages extraordinaires qui étonnent le public sans prouver autre chose que l'extrême habileté de main d'un artiste. Il choisit pour sujet la représentation de *La sainte Face* sur le linge de sainte Véronique; il grava cette image d'un seul trait de burin qui, partant du bout du nez, décrit une spirale, couvre toute la planche, et par des ondulations et des renflements habilement calculés reproduit toutes les parties du sujet. « Le nez, les yeux, la bouche, les cheveux, les gouttes de sang, la couronne d'épine, le linge sur lequel la face divine est empreinte, tout est rendu avec précision par cette seule taille. Ce trait exprime jusqu'au nom du graveur et jusqu'à cette inscription : *Formatur unicus una non alter*, qui, en exposant le sujet, semble défier tout graveur d'en faire autant et prédire que l'ouvrage n'aura point d'imitateur; l'événement a vérifié la prédiction. Tous les graveurs qui furent assez téméraires pour entreprendre d'en faire autant y échouèrent. »

Mellan était un petit homme très-vif, de beaucoup d'esprit, mais emporté et aimant à vivre loin du monde. Son caractère singulier et peu sociable l'empêcha d'entrer à l'Académie, malgré son mérite supérieur. « On aimait à l'entendre discourir de son art, dit Mariette; il en parlait bien, et avait pour appuyer ses sentiments de beaux dessins et de belles estampes qu'il avait apportés d'Italie et dont il faisait son amusement et ses délices. » Jusqu'à son dernier jour Mellan continua ses travaux; mais sur la fin de sa vie il se contentait de faire des dessins qu'exécutaient ses élèves. A partir de 1670, il ne fit plus que des ouvrages médiocres et peu dignes de lui. Aussi ne distingue-t-on pas les derniers travaux qu'il fit de ceux qu'exécutaient ses élèves. Mellan fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse. Il a gravé plus de trois cents planches qui ont été cataloguées par M. de Montaiglon. H. H—x.

Notice sur Mellan par P.-J. Mariette, dans les *Archives de l'Art français*. — Perrault, *Les grands Hommes*. — J.-R. nouvier, *Des Types et Manières des maîtres graveurs*. — Huber et Rost, *Manuel du Curieux*.

MELLE (*Jacques*), érudit et numismate allemand, né Lubeck, le 17 juin 1659, mort le 21 juin 1743. Fils d'un riche commerçant, il fut élevé sous la direction de son parrain, le pasteur Krechting. Après avoir commencé ses études à l'université de Kiel, il alla les continuer en 1576 à Iéna, où il passa quatre ans dans la maison de G. Sagittarius. Ayant ensuite visité les Pays-Bas, l'Angleterre et la France, il fut nommé, en 1684, diacre à l'église Sainte-Marie dans sa ville natale; en 1706 il y obtint l'office de pasteur, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses principaux écrits sont : *Historia Lubecensis*; Iéna, 1677-1679, 4 parties, in-4°; — *Epistola de antiquis quibusdam Nummis historiam Thuringicam illustrantibus*; Iéna, 1678, in-4°; — *Sylloge Nummorum ex argento uncialium vulgo thalerorum, quos imperatores et reges Romanorum nec non Austriæ archiduces signari jusserunt*; Lubeck, 1697-1698, 2 parties, in-4°: cet ouvrage a aussi paru en allemand; Lubeck, 1697, in-4°; — *Lubeca Literata*; Lubeck, 1698-1700, 3 parties, in-8°; — *Series Regum Hungariæ e nummis aureis vulgo ducatis collecta et descripta*; Lubeck, 1699; — *De Ludis sæcularibus veterum Romanorum*; Lubeck, 1700, in-fol.; — *Notitia majorum plurimas Lubecensium, aliorumque clarorum virorum*; Leipzig, 1707, in-4°; — *De Itineribus Lubecensium sacris, quæ olim devotionis ergo susceperunt*; Lubeck, 1711, in-4°; — *Gründliche Nachricht von der Stadt Lubeck* (Notice complète sur la ville de Lubeck); Ratzebourg, 1713, in-8°; Lubeck, 1742 et 1787, in-8°; — *De Lapidibus figuratis agri Lubecensis*; Lubeck, 1720, in-4°; — des dissertations publiées dans les *Nova literaria maris Balthici*, que Melle rédigea seul de 1698 à 1700. O.

Goetten, *Jetztlebendes gelehrtes Europa*, t. I. — Seelen, *Athenæ Lubecenses*, t. I. — Moller, *Cimbria Literata*. — *Beyträge zu den Actis Historico-ecclesiasticis* (Weimar, 1744, t. I).

MELLEMA (*Elcie-Édouard-Léon*), écrivain hollandais, né en Frise, vers 1552, mort en 1622. Il n'est connu que par ses ouvrages. On sait seulement qu'il tenait le parti français contre Philippe II. On a de lui : *Frisia versu heroico descripta*; 1577; — *Carmen gratulatorium in inaugurationem lætumque urbis Antverpiensis introitum Francisci Valesii, ducis Alenconii*,

refuser le prix convenu sous prétexte qu'un ouvrage qui avait coûté si peu de temps à son auteur ne pouvait être satisfaisant; il fallut plaider et faire décider après expertise que les conditions du marché avaient été remplies par le graveur.

(1) L'Imprimerie royale occupa jusqu'en 1798 le rez-de-chaussée de la grande galerie des tableaux du musée du Louvre. De là vient le nom donné aux ouvrages qui sortirent des presses royales.

(2) Voyez les *Lettres de Poussin* (édit. de 1824, p. 51).

anno Domini CIƆ.IƆ LXXXII; Anvers 1582, in-4°; — *Dictionnaire ou Promptuaire Flameng-Françoys, très-ample et copieux : embelli et enrichi d'un nombre presque infini de vocables, dictions, sentences, proverbes et phrases très-utiles et très exquises*; Rotterdam, 1602, in-4°. L'auteur, « qui a ajouté à son livre une infinité quasi de mots idoines et familiers », termine sa préface en disant modestement « qu'il ne doute rien de la perfection de cest œuvre ». Cette assurance ne paraît pas partagée par ses biographes. L—z—e.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, p. 110. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 31.

* **MELLEVILLE** (*Maximilien*), archéologue français, né à Laon, le 28 avril 1807. Fils d'un imprimeur de cette ville, il exerça d'abord cette profession après la mort de son père; mais il y renonça pour suivre la carrière des sciences et des lettres. Après quelques travaux géologiques, il se mit à étudier l'histoire de son pays natal, sur lequel il a publié le résultat d'assez nombreuses recherches. On a de lui : *Du Diluvium, recherches sur les dépôts auxquels on doit donner ce nom et sur la cause qui les a produits*; Paris, 1842, in-8°; — *Carte géologique du nord du bassin parisien*; 1843, in-plano; — *Mémoire sur les sables tertiaires inférieurs du bassin de Paris*; Paris, 1843, in-8°; aux 150 espèces fossiles connues avant lui, dans ce terrain, l'auteur en a ajouté 200 autres, parmi lesquelles 77 inédites, dont il donne la description; — *Notice historique sur l'ancien diocèse de Laon*; 1844, in-8°; — *Recherches sur l'étymologie du nom des communes du dép. de l'Aisne*; 1845, in-8°; — *Histoire de la ville de Laon*; Laon, 1846, 2 vol. in-8°, avec grav.; — *Le Château de Coucy*; 1848 et 1854, in-8° avec grav.; — *Histoire de la Ville et des Sires de Coucy*; Laon, 1848, in-8; avec grav. — *Histoire de la Ville de Chauny*; Laon, 1851, in-8°; — *Notice historique sur Quierzy*; Laon, 1852, 1855, 1858, in-8°; — *Histoire de la Commune du Laonnois*; Laon, 1853, in-8°; — *Notice historique sur le bourg de Sissonnes*; 1857, in-8°; — *Dictionnaire historique, généalogique et géographique du département de l'Aisne*; Laon, 1858, 2 vol. in-8° : ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des Inscriptions; etc. G. de F.

Documents particuliers.

* **MELLIN** (*Gustaf-Henrik*), littérateur suédois, né le 23 avril 1803, à Revolax, en Finlande. Fils d'un pasteur qui se réfugia en Suède à la suite de l'invasion des Russes, il devint orphelin en 1816, et fut élevé par un ami de sa famille, le poëte Franzen. Il entra dans les ordres, fut adjoint en 1829 au pasteur de Clara, visita l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal, et remplit des fonctions ecclésiastiques dans le nord de la Suède. Il est auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages d'imagination, la plupart reproduits en allemand, et qui révèlent un rare talent descriptif, rehaussé par un style clair, facile et pittoresque. Nous citerons de lui : *Eric XIV et son fils, poëme*; Stockholm, 1828, in-8°; — *Blommen pa Kinnekulle* (La Fleur de Kinnekulle, roman); ibid., 1829; — *Sivard Kruses brœllop* (Le Mariage de Sivard Kruse); ibid., 1830; — *Anna Reibnitz*; ibid., 1831, 1833; — *Johannes Fjællman*; ibid., 1831-1833, 2 vol.; — *Gustaf Brahe*; ibid., 1832; — *Flickorna i Askersund* (Les Filles d'Askersund); ibid., 1832; — *Gyrith, poëme*, 1833; — *Helena Wrede*; ibid., 1834; — *Kolarflickan* (La Charbonnière); ibid., 2° édit., 1837; — *Naema*; ibid., 2° édit., 1839; — *Slafven* (L'Esclave), poëme couronné en 1840 par l'académie suédoise; — *Fremlingen bland sina* (L'Étranger parmi les siens); ibid., 1842; — *Svenska historiska Novellen* (Nouvelles historiques suédoises); ibid., 1846, 4 vol.; — *Vinterblommor* (Fleurs d'hiver, nouvelles); ibid., 1832 et ann. suiv.; — *Den gamla Grefvinnan* (La vieille Comtesse); ibid., 1846; il a fait un pendant à ce roman sous le titre de *La jeune Comtesse*; 1847; — *Jacob-Casimir de La Gardie*; ibid., 1849; — *Taget œfver store Belt* (L'Expédition sur le grand Belt); ibid., 1849; — *Samlade Dikter* (Choix de poésies); ibid., 1852. On doit encore à M. Mellin divers ouvrages d'histoire et de géographie, tels que : *Svenskt Pantheon* (Panthéon suédois); ibid., 1832-1834, avec portr.; — *Sverige framsta elldt i Tekninger* (La Suède en tableaux); ibid., 1836-1840; — *Fœderneslandets Historia* (Histoire nationale); ibid., 1836-1838, 2 vol.; 4° édit., 1852; — *Sveriges store mæn* (Les grands Hommes de la Suède); ibid., 1840-1849, 68 livr.; — *Histoire d'Oscar Ier*; ibid., 1844; — *Trettioariga kriget* (La Guerre de Trente Ans); ibid., 1847, en société avec M. Cronholm; — *Den skandinaviska Nordens historia* (Histoire du Nord scandinave); ibid., 1850 et ann. suiv.; — *La Vie scandinave en Laponie*; ibid., 1855. K.

Biographiskt Lexikon, IX. — Gersdorf, *Leipziger Repertorium*. — *Conversations-Lexikon*.

MELLINET (*François*), industriel et homme politique français, né à Nantes, en 1741, mort à Paris, en juin 1793. Son père était apothicaire. Lui-même suivit la carrière du commerce; il y réussit, créa des manufactures et augmenta considérablement le trafic de sa ville natale. Il fit dessécher les marécages de la Chezine, pour y édifier un *entrepôt des cafés* (aujourd'hui l'entrepôt général). Délégué plusieurs fois, par ses compatriotes, pour présenter les vœux généraux de la Bretagne, il se mit, dans sa province, à la tête de l'opposition constitutionnelle; aussi fut-il, en septembre 1792, élu membre de la Convention nationale. Le 4 janvier 1793, il présenta un projet « sur les moyens de faire cesser le trouble habituel des séances ». Il pro-

posait de constituer un comité *censorial*. Quelques beaux esprits demandèrent « un comité d'*aliénation* ». Cette saillie (qui plus tard produisit de tristes fruits, en perpétuant le tumulte et la violence des interpellations) fit rejeter la proposition de Mellinet. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la réclusion pendant la guerre, avec le bannissement perpétuel à la paix. Il siégeait alors parmi les girondins. Le 31 mars 1793, il appuya Fouché, qui annonçait la révolte des provinces riveraines de la Loire, et demanda de promptes mesures pour réprimer et prévenir les désordres. Il parla le 24 avril, les 2 et 19 mai, pour le même objet, indiquant l'envoi immédiat d'une grande armée comme le seul moyen d'étouffer rapidement les troubles de l'ouest et prévenir une invasion des Anglais : il succomba un mois plus tard à une congestion cérébrale. H. L.

Le Moniteur universel, an. 1793, n°s 92, 116 et 136. — *Biographie moderne*; Paris, 1816. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouvelle Biographie des Contemporains*.

MELLINET (*Antoine-François*), officier français, fils du précédent, né le 29 août 1768, à Corbeil, près Paris. Élève de l'École Militaire, il commanda en 1792 une compagnie de soldats nantais à l'armée des Pyrénées, et devint lieutenant-colonel en 1793. Après la mort de son père, il se retira à Nantes, et occupa pendant deux ans la chaire d'histoire à l'École centrale. Il prit part au coup d'État du 18 brumaire, et obtint un emploi de sous-inspecteur aux revues (17 nivôse an x). Durant les Cent Jours, il fut, en qualité de chef d'état-major, chargé d'organiser la jeune garde, et combattit à Waterloo. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815 et banni par celle du 17 janvier 1816, il se retira en Belgique; son exil ayant fini en 1819, il vint se fixer à Nantes, où il est mort après 1830. On a de lui : *Aimar et Azalaïs, drame*, 1799; — *Fragments à la manière de Sterne, trad. de l'anglais*; Paris, 1799, in-12, fig.; — *Le Mari qui se croit trompé*, comédie jouée en 1801. Il a fait des additions à la seconde édition du *Guide de l'Officier en campagne*, du général Lacuée; Paris, 1804, 2 vol. in-8°, et il a publié avec des notes et un discours préliminaire les *Œuvres diverses et inédites de M.-J. Chénier*; Bruxelles, 1816.

MELLINET (*Camille*), parent du précédent, mort en août 1843, à Nantes. Il a exercé dans cette ville la profession d'imprimeur, et a fait paraître, entre autres : *De la Musique à Nantes*; 1837, in-8°; — *La Commune et la Milice de Nantes*, 1839-1844, 12 vol. in-8°; le dernier vol. finit avec 1815; — des pièces de théâtre, des notices et plusieurs mémoires insérés dans le recueil de la Société académique de Nantes, dont il était membre. K.

Biogr. des Hommes vivants. — *Littér. Fr. contemp.*

MELLING (*Antoine-Ignace*), peintre allemand, né à Carlsruhe, le 27 avril 1763, mort à Paris, le 15 septembre 1831. Il étudia la peinture chez son oncle et l'architecture près de son frère. A l'âge de dix-neuf ans, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut l'Italie, alla en Égypte, à Smyrne, à Constantinople, dans l'Asie Mineure et en Crimée. Il séjourna plusieurs années à Constantinople, où il fut nommé, en 1795, architecte de la sultane Hadidge, sœur de Sélim III. Après avoir exécuté plusieurs constructions en Turquie, il vint se fixer à Paris, où, mettant à profit les nombreux matériaux qu'il avait recueillis, il publia un *Voyage pittoresque à Constantinople et sur les rives du Bosphore*; Paris, 1807-1824, in-folio. Le succès de cet ouvrage et des paysages qu'il mit aux expositions du Louvre lui valurent le titre de peintre de l'impératrice Joséphine. Sous la Restauration, il fut attaché comme dessinateur au ministère des affaires étrangères, et au Cabinet du roi comme peintre paysagiste. Il publia aussi un *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et dans les départements adjacents*, avec un texte par Cervini, in-folio oblong. A la suite de cette publication, il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Outre quelquelques paysages, il a peint une *Vue du château d'Hartwell*, avec l'épisode du départ de Louis XVIII pour la France, et avec son fils deux tableaux l'un représentant *Louis XVIII faisant son entrée dans Paris*, l'autre *La Distribution des drapeaux à la garde nationale*. G. DE F.

Annuaire des Artistes français, année 1832. — *Journal des Artistes*, octobre 1831.

MELLINI (*Domenico*), littérateur italien, né vers 1540, à Florence, mort vers 1610. Secrétaire de Jean Strozzi, il l'accompagna en 1562 au concile de Trente, et devint ensuite gouverneur de Pierre de Médicis, l'un des fils de Cosme Ier. Il mourut dans un âge avancé. On a de lui : *Descrizione dell' entrata in Firenze di Giovanna d'Austria*; Florence, 1566, in-8°; — *Visione dimostratice della malvagità del carnale amore*; ibid., 1566, in-4°, traité de morale dédié à Marie Colonna; — *Vita del capitano Filippo Scolari* (*chiamato Pippo Spano*), *conte di Temesvar*; ibid., 1570, 1606, in-8°; — *In veteres quosdam scriptores Christiani nominis obtrectatores lib. IV*; ibid., 1577, in-fol. C'est un recueil, très-rare et recherché, de tous les écrits anciens publiés contre le christianisme lorsqu'il commença à se répandre; — *Discorso dell' impossibilità del moto perpetuo nelle cose corruttibili*; ibid., 1583, in-8°; — *Trattato dell' origine, fatti, costumi e lodi di Matilda, la gran contessa d'Italia*; ibid., 1589, 1609, in-4°; composé d'après un poëme latin de Donizzoni, auteur contemporain de Mathilde; cet ouvrage fut critiqué par le bénédictin Lucchini, qui en 1592 publia en italien la *Chronique* de cette princesse; Mellini essaya de se justifier

dans une *Lettera apologetica;* ibid., 1594, in-4° ; — *Parva ac parva quædam opuscula;* ibid., 1609. La *Vie de Marsile Ficin* qu'il avait composée n'a jamais paru, et on n'en a pas retrouvé le manuscrit.

MELLINI (*Giambattista*), cardinal, né en 1405, à Rome, où il est mort, en 1478, appartenait à une famille romaine qui a produit dès le quinzième siècle des personnages distingués par leur savoir ou par les emplois ecclésiastiques. Il fut évêque d'Urbin et légat à Milan. Il soutint avec beaucoup de fermeté auprès d'Eugène IV les priviléges de l'église de Latran, que ce pape avait attaqués.

MELLINI (*Savo*), créé cardinal en 1681 et mort en 1701, à Rome, remplit les fonctions de nonce en Espagne. Il chercha à réfuter la déclaration de Bossuet sur les libertés de l'Église gallicane dans l'ouvrage intitulé : *Autoritas infallibilis et summa cathedra S. Petri ;* Salamanque, 1683, in-fol. P.

Barberini, *Bibliotheca.* — Negri, *Scrittori Fiorentini.* — *Mercure histor.*, 1701. — Doni d'Attichy, *Flores Historiæ Cardinalium*, II, 832.

MELLINI (*Giuseppe-Zama*), érudit italien, né le 24 janvier 1788, à Bologne, où il est mort, le 1er mars 1838. Il fit d'excellentes études dans la ville natale, fut ordonné prêtre en 1810, et enseigna ensuite la théologie à l'université, comme répétiteur depuis 1815 et comme professeur depuis 1824. Il remplit en même temps diverses fonctions, entre autres celles de chanoine métropolitain. On a de lui : *Lexicon Peripateticum, quo veterum theologorum locutiones explicantur ;* Bologne, 1816, in-8° ; une seconde édition, augmentée, a paru en 1834, et a été reproduite à Bruxelles, en 1837 ; — *Compendio della Dottrina Cristiana ;* Bologne, 1829, in-8° ; cinq éditions et une traduction en arménien ; — *Gesù al cuore del giovine;* Bologne, 1830, in-12 ; souvent réimpr. et trad. en français ; — *Institutiones biblicæ;* Bologne, 1832, 2 vol. in-16 ; 2e édit., augmentée, ibid., 1833, 3 vol. in-12 : ouvrage adopté dans plusieurs universités d'Italie : — *Pensieri a difesa della religione ;* Venise, 1838, in-12. P.

Giornale letter. di Perugia, avril à juin 1838. — Tipaldo. *Biografia degli Italiani illustri*, VIII, 465-471. — *Mem. di relig. Cont.*, 1839.

MELLO (*Dreux* DE), connétable de France, né en 1130, mort le 3 mars 1218. Issu d'une ancienne maison, qui tirait son nom d'un bourg du diocèse de Beauvais, il se distingua par ses services sous les règnes de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste. En 1190 il accompagna ce dernier dans la Terre Sainte, et succéda en 1193 à Raoul de Clermont dans la charge de connétable. Il reçut en présent du roi le château de Loches et Châtillon-sur-Indre, qu'il avait conquis sur les Anglais. Cette famille s'éteignit à la fin du quinzième siècle. P. L.

Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne.*

MELLO (*Guillaume* DE), auteur ascétique français, né à Nantes, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était chanoine de l'église collégiale de Notre-Dame de Nantes. On a de lui : *Les Élévations de l'âme à Dieu par les degrés des créatures*, tirées du latin du card. Bellarmin ; Nantes, 1666, in-4° ; — *Le Devoir des Pasteurs*, trad. du latin de Barthélemi des Martyrs ; Paris, 1672, in-12 ; — *Les divines Opérations de Jésus ;* Paris, 1673, in-12 ; — *Le Prédicateur évangélique ;* Paris, 1685, 7 vol. in-12. Ces ouvrages sont anonymes. On croit que Mello est aussi l'auteur d'une *Vie des Saints ;* Paris, 1688, 4 vol. in-8°. K.

P. Levot, *Biographie Bretonne.*

MELLO (*Francisco-Manoel* DE), écrivain portugais, né à Lisbonne, le 23 novembre 1611, mort dans cette ville, le 13 octobre 1665. Élevé par les jésuites, il fit des progrès si rapides, qu'à dix-sept ans il avait acquis déjà une sorte de réputation littéraire. A la mort de son père, il choisit la carrière des armes, servit de la façon la plus distinguée dans les Pays-Bas, et gagna le grade de mestre-de-camp dans l'armée espagnole. A la suite de l'échauffourée qui eut lieu en 1637 sous le nom de *tumulte d'Evora*, on trouva qu'il avait agi avec trop de mollesse contre les insurgés, et il fut incarcéré. Lorsque la révolution de 1640 éclata, il résolut d'offrir son épée à la maison de Bragance ; mais pour cela il lui fallut traverser la Catalogne et la France, passer en Angleterre et s'embarquer pour Lisbonne. Parvenu dans son pays, il trouva tout autre chose que ce qu'il attendait. Accusé de meurtre, il fut arrêté. En vain réclama-t-il le droit d'être jugé, il ne put l'obtenir, et demeura neuf ans en prison (1). Condamné enfin à l'exil, il se rendit au Brésil, et ne revint à Lisbonne qu'après la mort de son persécuteur. Ami intime de Quevedo, qu'il semble avoir pris parfois pour modèle, Mello a écrit autant en espagnol qu'en portugais. Telle fut la fécondité de cet écrivain, qu'on fait monter son œuvre à une centaine de volumes et que jamais la bibliographie complète de ses écrits n'a été donnée d'une façon précise. Le plus répandu de ses livres est intitulé : *Epanaphoras de varia historia portugueza, em cinco Relaçoes de successos pertencentes a este Reino ;* Lisbonne, 1660, 1676, in-4°. Au point de vue historique, on recherche encore de lui la *Relação dos successos da Armada que a companhia geral do commercio expediu ao Estado do Brazil o anno de* 1649 ; Lisbonne, 1640. Son meilleur ouvrage sans contredit est le livre qu'il a écrit en espagnol sur les troubles advenus en Catalogne, et dont il fut témoin oculaire en bien

(1) En cette circonstance, Mello figure absolument comme un de ces aventureux personnages des comédies de cape et d'épée qu'il mettait lui-même en scène. Il paraît que durant une intrigue amoureuse il devint le rival préféré d'un puissant personnage, et l'outragea dans l'obscurité. Celui-ci ne lui pardonna jamais, et après lui avoir suscité la malheureuse affaire dont il est question ici, il le poursuivit de sa haine jusqu'en Amérique.

des occasions : *Historia de los Movimientos y separacion Cataluna;* Saint-Vincent (Lisbonne), 1645, 1696, pet. in-4°; Madrid, 1808, in-8°; Paris, 1827, 2 vol. in-32, et dans le *Tesoro d'Ochoa.* On a encore de cet auteur *La Sciencia Cabala,* puis *La Carta de quia de Casados,* excellent livre de morale enjouée. Parmi ses ouvrages en vers, nous citerons : *Las tres Musas del Melodino;* Lisbonne, 1649 : recueil très-rare; — *Doze senetos a morte de D. Ignez de Castro,* en espagnol; Lisbonne, 1628, in-4°. Parmi ses ouvrages inédits, on cite des poëmes et un grand nombre de tragi-comédies, de comédies, de *farças,* d'*autos,* écrits presque tous en portugais. Ce que peut surtout regretter la littérature brésilienne, c'est un recueil de poésie composé durant l'exil de Mello, et qu'on n'a jamais pu retrouver. Ferd. DENIS.

Costa e Sylva, *Ensaio biographico-critico sobre os melhores Poetas Portuguezes.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — *Revue des Deux Mondes,* 15 oct. 1848.

MELLO (*Paschoal-José* DE), jurisconsulte portugais, mort en 1798. Il est considéré comme le plus grand jurisconsulte moderne qu'ait possédé le Portugal; mais c'est surtout par ses recherches sur l'histoire du droit civil qu'il a acquis sa réputation. On a de lui : *Historiæ Juris civilis Lusitani liber singularis, jussu Academiæ Regiæ in lucem editus;* Lisbonne, 1800, 3e édit. Cette réimpression estimée a été donnée par les soins de Francisco Freire da Sylva Mello. F. D.

Balbi, *Études de Statistique sur le Portugal.* — *Memorias da Academia Real das Sciencias.* — Ribeiro, *Primeiros Traços d'huma resenha da Litteratura Portugueza.*

MELLO DE CASTRO (*Julio* DE), littérateur portugais, né en 1658, à Goa, mort le 19 février 1721, à Lisbonne. Fils d'Antonio de Mello de Castro, vice-roi des Indes, il fit ses premières armes en Asie. En 1682 il fut du nombre des gentilhommes envoyés à Nice au-devant du duc de Savoie, qui devait épouser l'infante du Portugal; cette union ayant été rompue, il quitta le service militaire, visita l'Italie, et de retour à Lisbonne, il se livra entièrement à l'étude. L'extrême fécondité de son esprit le fit agréger à plusieurs sociétés, entre autres à celles des *Generozos,* des *Anonymos* et des *Illustrados.* Dans l'académie portugaise, établie en 1716, il fut chargé d'écrire les éloges des grands hommes de la nation, et l'on admire les parallèles ingénieux qu'il fit du roi Alfonse avec Vasco de Gama et du roi Sanche Ier avec Édouard Pacheco. En 1720 il fut admis, par ordre de Jean V, dans l'Académie royale d'Histoire, avec mission de recueillir les monuments qui concernent Sanche Ier et Alfonse II, dont il descendait, à un degré éloigné. Vers cette époque le naufrage d'un bâtiment qui portait toutes ses richesses le réduisit à un état voisin de la pauvreté. On a de lui : *Historia da Vida de Diniz de Mello;* Lisbonne, 1721, in-fol.; — *Problema sobre os effeitos do amor e do odio;* ibid., 1752, in-4°; — *Vida de Luiz do Conto,* réimpr. dans le *Tacito Portuguez;* — des *Romances* en l'honneur de saint Thomas et de la Vierge; cette dernière, qui est inachevée, devait avoir deux mille strophes. Il n'a pas non plus terminé la *Vie du comte de Calveas,* son oncle. P.

Jose Barbosa, *Éloge de Mello,* dans les *Mémoires de l'Acad. roy. d'Histoire,* t. Ier.

MELLO E CASTRO (Dom *Joao* DE ALMEIDA DE), comte DAS GALVAS, diplomate portugais, né à Lisbonne, en 1767, mort à Rio-Janeiro, le 18 janvier 1814. Entré de bonne heure dans la carrière diplomatique, il fut successivement ministre de Portugal à La Haye, à Rome et à Londres. Dévoué à la politique anglaise, il devint ministre des affaires étrangères et de la guerre en 1797, et fut créé comte. Le ministère dont Pinto était le chef mécontenta le gouvernement français. Le Portugal attaqué par une armée franco-espagnole et abandonné par l'Angleterre dut céder, et le général Lannes, ambassadeur de France, exigea le renvoi des ministres. Appelé au conseil en 1807, Mello opina pour la défense du royaume contre les armées françaises; mais cet avis ne fut pas jugé praticable. Mello suivit Jean VI au Brésil, et y reprit le portefeuille des affaires étrangères et de la guerre, qu'il conserva jusqu'à sa mort. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp.

MELLO (DE). *Voy.* CADAVAL.

MELLOBAUDES ou **MALLOBAUDES**, roi franc, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il remporta une victoire sur Macrien, roi des Alamanni. Dans la campagne de l'empereur Gratien contre ces barbares en 377, il exerça les fonctions de comte des domestiques, et partagea avec Nannienus le commandement en chef. Il eut la principale part à la victoire d'Argentaria. On identifie quelquefois, sans invraisemblance, mais sans preuves, Mellobaudes avec Merobaudes, officier franc qui fut employé activement sous les empereurs Valentinien Ier et Gratien. Merobaudes fut deux fois consul en 377 et 383. Dans cette dernière année il commanda l'armée de Gratien contre l'usurpateur Maxime, et on l'accuse d'avoir trahi son maître. Cette inculpation n'est peut-être pas fondée. Dans tous les cas il ne profita pas de sa trahison, et fut mis à mort par l'ordre de Maxime. Y.

Ammien Marcellin, XIV, 11; XV, 5; XXX, 3, 10. — Pacatus, *Panegyricus ad Theodos.* — Tillemont, *Histoire des Emp.,* vol. V, p. 733.

MELLONI (*Giambattista*), biographe italien, né le 23 juin 1713, à Cento (États de l'Église), mort le 24 décembre 1781. Il fit ses études à Bologne, entra dans la congrégation des pères de l'Oratoire, et occupa la chaire de rhétorique au séminaire de sa ville natale. Son principal ouvrage est : *Atti o memorie degli uomini illustri in santità nati o morti in Bologna;* Bologne, 1773-1780, 3 vol. in-4°. Il a encore

publié séparément les vies de quelques écrivains religieux de son temps. P.

Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

MELLONI (*Macédoine*), célèbre physicien italien, né à Parme, en 1801, mort à Naples, le 11 août 1853. Il occupait dans sa ville natale une chaire de physique, lorsqu'en 1831 il fut obligé de s'expatrier pour cause politique. Il passa près d'une année à Genève, consacrant ses loisirs à des recherches qui le conduisirent aux belles découvertes sur le calorique rayonnant, qui lui ont valu une réputation méritée. Il se fixa ensuite à Paris, où il trouva de nobles encouragements. Cependant, fatigué de l'exil, il sollicita et obtint sa rentrée en Italie, grâce à une lettre d'Arago à M. de Metternich, appuyée de la puissante recommandation d'Alex. de Humboldt. Bientôt après, il obtint à Naples (mars 1839) la place de directeur de conservatoire des arts et métiers et celle de professeur de physique au bureau de météorologie. Les événements de 1848 firent perdre à Melloni ses places et appointements : il vivait retiré à Portici lorsqu'une attaque de choléra l'enleva brusquement à la science et à ses nombreux amis.

Melloni débuta par des observations sur l'hygrométrie, qui témoignaient d'un expérimentateur sagace. Sa liaison avec Nobili l'amena bientôt à s'occuper de la pile thermo-électrique : il fit, en commun avec ce savant, un travail destiné à perfectionner cette pile et à en faire un instrument propre à mesurer « les plus légères différences de température ». S'appliquant ensuite à l'analyse du calorique rayonnant, il parvint à démontrer que ce *calorique renferme des éléments aussi hétérogènes que ceux dont se compose la lumière blanche*. Quelques physiciens, particulièrement De la Roche, avaient déjà observé que le calorique rayonnant peut traverser certains corps transparents, tels que le verre, instantanément et sans les échauffer, exactement comme le fait la lumière. Ils avaient en outre constaté que dans cette transmission une portion de la chaleur est arrêtée, mais que cette portion est d'autant plus faible que la source calorifique est plus intense, tellement que si cette source est le soleil, la plus intense de toutes, la presque totalité de la chaleur est transmise. Melloni ne se contentait plus de faire des expériences avec le verre : il opéra sur trente-six substances solides différentes, réduites en lames d'égale épaisseur, d'un peu plus de deux millimètres et demi, et sur vingt-huit liquides d'une épaisseur plus forte : il avait placé chacune de ces substances sur la route de rayons calorifiques émanés de quatre sources de chaleur différentes, savoir un vase rempli d'eau bouillante, une lame de cuivre chauffée à 400 degrés du platine incandescent et une lampe à huile dite de Locatelli. Chacune de ces sources était disposée à des distances telles de l'appareil thermométrique, qu'elles y produisaient toutes le même effet sans écran, c'est-à-dire que la plus intense était la plus éloignée, la plus faible la plus rapprochée, tandis que les deux autres se trouvaient à des distances intermédiaires. Il pouvait donc considérer les *quantités* de chaleur qui arrivaient à l'appareil thermométrique comme *égales*, mais comme de *qualités différentes*, puisqu'elles ne provenaient pas d'une seule et même source. Or, aucune des substances interposées comme des écrans ne se trouva, sauf une seule, transmettre la même proportion de chaleur rayonnante. Ainsi, pendant que la liqueur volatile de Thompson (carbure de soufre) en transmettait 63 pour 100, l'eau n'en laissait passer que 11 pour 100. Le sel gemme a seul la propriété de transmettre toujours la même proportion (environ 92 pour 100) de tous les rayons de chaleur de quelque source qu'ils émanent. Ces rayons se comportent donc comme les rayons de lumière, qui passent plus facilement les uns que les autres à travers des écrans diversement colorés. Le sel gemme est pour les rayons calorifiques ce qu'est un milieu incolore, par exemple une lame de verre, pour les rayons lumineux : ils le traversent tous avec une égale facilité. « Si notre tact, disait l'habile expérimentateur, était aussi sensible que notre œil, il est probable que de même que les rayons de lumière différents produisent sur nous des sensations différentes que nous désignons par le nom de couleurs, de même les rayons de chaleur différents nous procureraient aussi des impressions différentes. Nous sommes pour la chaleur ce que seraient pour la lumière ceux qui ne discerneraient pas les couleurs et ne seraient affectés que par le plus ou le moins d'intensité des rayons lumineux. » Il est à remarquer que les substances qui laissent le mieux passer la lumière ne sont pas celles qui transmettent le mieux la chaleur. Ainsi, l'eau, les cristaux d'alun et de sulfate calcaire, quoique très-transparents, ne laissent passer qu'une très-petite quantité de chaleur, tandis que le mica noir, parfaitement opaque, peut, en lames très-minces, transmettre de 40 à 60 pour 100 des rayons calorifiques émanés d'une source d'alcool. Pour exprimer des choses nouvelles il faut des noms nouveaux. Melloni appela *diathermanes* et *athermanes* les corps qui, pour la lumière, correspondent aux corps diaphanes et aux opaques : de même qu'il y a une coloration dans la plupart des corps diaphanes, il y a une *diathermansie* chez presque tous les corps diathermanes. La *coloration calorifique* reçut le nom de *thermochrose*. Poursuivant son analyse, le célèbre physicien, que M. A. de La Rive nomme le « Newton de la chaleur », parvint à déterminer la *diathermansie* propre à chaque substance, en mettant simultanément deux ou plusieurs écrans sur la route des mêmes rayons calorifiques; et de même qu'un verre bleu mis sur le parcours des rayons

lumineux sortis d'un verre rouge n'en transmet aucun, parce que les rayons transmissibles par chacun de ces deux verres ne sont pas les mêmes, de même aussi les rayons calorifiques sortis d'une lame d'alun ne traversent pas une lame de sulfate calcaire, tandis qu'ils passent facilement à travers une autre substance. En opposant ainsi les écrans de différentes natures les uns aux autres, il réussit à déterminer leur *diathermansie* relative. Bien qu'il n'y ait pas identité entre les corps diaphanes et les corps diathermanes, la chaleur rayonnante a cependant les mêmes propriétés générales que la lumière; comme celle-ci, elle se réfléchit, se réfracte, se polarise, se décompose. On peut donc avoir aussi pour la chaleur des lentilles et des prismes, avec cette différence qu'il faut pour les fabriquer employer le sel gemme, au lieu du verre. Telles sont les belles applications que Melloni sut tirer de ses découvertes et qu'il a développées dans son *Traité de la Thermochrose*; Paris, 18 ..Nous mentionnerons encore de lui son *Étude des propriétés de la Rétine et du cristallin*, son *Analyse du spectre solaire*; son *Mémoire sur l'identité des diverses radiations lumineuses, calorifiques et chimiques*, Genève, 1842, son travail *Sur la grotte d'azur*, près de Naples, dont il explique la coloration par la propriété que possèdent les eaux limpides et profondes de la mer de réfléchir les rayons azurés, tandis qu'elles absorbent et transmettent les autres éléments de la lumière répandus dans l'atmosphère. Dans sa *Démonstration de l'existence d'une puissance calorifique de la lumière lunaire*, il réussit, en concentrant la lumière lunaire par une lentille, à obtenir un foyer de chaleur dont l'intensité varie avec l'âge de la Lune et avec sa hauteur au-dessus de l'horizon. Un mois avant sa mort, il avait communiqué à son ami M. A. de La Rive le résultat de recherches intéressantes sur l'*Induction électrique* (1). Melloni fut correspondant de l'Académie des Sciences et chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1841. Il était du nombre de ces savants d'élite qui pensent qu'à côté des intérêts de la science il y a de la place pour les intérêts de la patrie, qu'un homme de cœur ne doit point négliger. F. H.

M. A. de La Rive, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, octobre 1854.

MELMOTH (*William*), jurisconsulte anglais, né en 1666, mort le 6 avril 1743, à Londres. Admis au barreau en 1693, il fut l'un des plus habiles et des plus vertueux jurisconsultes qui sortirent de la société de Lincoln's-Inn. Il fut chargé, par la cour de chancellerie, de publier, avec Peere Williams, le recueil d'arrêts laissé par Thomas Vernon (*Reports of cases argued and adjusted in the high court of chancery*; Londres, 1726-1728, 2 vol. in-fol.). Il avait aussi préparé une collection du même genre, qui n'a pas vu le jour. L'ouvrage par lequel il mérite le plus d'être connu est un excellent traité de morale religieuse intitulé : *The great Importance of a religious Life*, et dont il s'est vendu dans le siècle dernier plus de cent mille exemplaires. Walpole, dans ses *Noble and royal Authors*, en a faussement attribué la paternité au premier comte d'Egmont. La vie de Melmoth ne fut qu'une application constante de préceptes dont il recommande la pratique. P. L—Y.

(1) *Bibliothèque universelle de Genève*, t. XXVI, p. 311.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes*. — *Gentleman's Magazine*, LXXXIII. — W. Melmoth, *Memoirs of an eminent Advocate*.

MELMOTH (*William*), littérateur anglais, fils du précédent, né en 1710, à Londres, mort le 15 mars 1799, à Bath. Nommé en 1756 commissaire des banqueroutes, il consacra presque toute sa vie à la culture des lettres, et résida tantôt à Shrewsbury, tantôt à Bath. Ses contemporains le représentent comme un homme affable, instruit et de manières accomplies; il écrivait avec élégance, et sa traduction de Pline a longtemps été regardée comme la meilleure qu'on eût en anglais de cet auteur. Ses principaux ouvrages sont : *Letters on several subjects*; Londres, 1742, in-8° : sous le nom de Fitz-Osborne; trad. en français, en 1820; — *A Translation of the Letters of Pliny*; Londres, 1747, 2 vol. in-8°; — *Letters of Cicero, with remarks*; Londres, 1753, 3 vol. in-8°; — *Memoirs of late eminent advocate*; Londres, 1796, in-8°. On lui doit aussi une version anglaise des traités de Cicéron : *De Amicitia* (1773), et *De Senectute* (1771), et quelques pièces de vers. P. L—Y.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes*. — Chalmers, *General Dictionary*.

MELOGRANI (*Giuseppe*), géologue italien, né le 29 juillet 1750, à Parghelia (Calabre), mort le 21 décembre 1827, à Zambrone. Après avoir été ordonné prêtre, il vint à Naples étudier les sciences naturelles. En 1789 il se rendit en Allemagne, aux frais du gouvernement, et suivit les cours de Werner à l'académie de Freyberg. A son retour il fut employé à l'inspection des mines de Calabre. Chargé en 1801 d'organiser et de classer le cabinet de minéralogie qu'on venait de fonder, il fut en 1812 appelé aux fonctions d'inspecteur général des eaux et forêts, et les conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Manuale Geologico*; Naples, 1809, in-8°; l'auteur, comme il l'avoue du reste, s'est contenté de reproduire à peu près les leçons publiées par Werner; — *Istituzioni fisiche ed economiche de' boschi*; ibid., 1810, in-8°; — *Descrizione geologica e statistica di Aspromonte*; ibid, 1823, in-8°; — des mémoires dans les *Atti du real Istituto d'Incoraggiamento*, dont il était membre. P.

Uomini illustri del regno di Napoli, XIV.

MELON (*Jean - François*), économiste

français, né à Tulle, mort à Paris, le 24 janvier 1738. D'une famille de robe, il fut avocat et suivit le parlement de Bordeaux. Il se lia dans cette ville avec la plupart des gens de lettres, et leur suggéra le premier l'idée d'y fonder une société littéraire que le duc de La Force prit sous sa protection, et qui devint une académie le 12 septembre 1712. Melon en était le secrétaire lorsque le duc de La Force, prenant part au ministère, sous la régence, l'appela auprès de lui. Il travailla ensuite avec le garde des sceaux d'Argenson, et remplit pendant quelques mois les fonctions d'inspecteur général des fermes à Bordeaux. Rappelé à Paris, il fut premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire de Philippe d'Orléans. « Le régent, dit un biographe, passait des heures entières avec lui dans son cabinet, pour discuter les points les plus importants de l'administration. Il l'a consulté sur toutes les affaires considérables de commerce ou de finance. » On a de Melon : *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale, traduite de l'arabe avec des notes*; Rotterdam, 1729 : c'est une satire de la régence; — *Essai politique sur le Commerce*, 1734, in-12; les édit. de 1736 et de 1761 sont augmentées de sept chapitres. Ce livre, réfuté sur quelques points par Dutot, trouva dans Voltaire un admirateur : « C'est, dit-il, l'ouvrage d'un homme d'esprit, d'un citoyen, d'un philosophe; il se sent de l'esprit du siècle. »

D'après Voltaire, ce fut Melon qui inspira au régent le dessein de rappeler Law, réfugié à Venise, et de faire revivre le système de cet Écossais en y apportant quelques modifications. C'était, ajoute-t-il, « un esprit systématique, très-éclairé, mais très-chimérique » : paroles assez difficiles à concilier avec ce passage du même écrivain : « Melon est le premier homme qui ait raisonné en France par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraison universelle de Law. » — *Lettre à la comtesse de Verrue sur l'apologie du luxe*, imprimée à la suite de la satire du *Mondain* par Voltaire; — *Dissertations* pour l'académie de Bordeaux; — *Éloge historique de l'abbé de Pons*, en tête des *Œuvres* de cet ecclésiastique, que Melon édita en 1738, in 12. Melon fut jusqu'à sa mort pensionnaire de la couronne, au traitement de mille écus par an. Martial Audouin.

L'abbé Prévost, *Le Pour et Contre*, t. XV, n° 223. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, chap. 2; *Satires et Poésies*; *Questions sur l'Encyclopédie*. — Dutot, *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Nouveau Dict. Hist.*, par une société de gens de lettres, 1772.

MELONE. Voy. ALTOBELLO.

MELONI (*Pietro-Antonio*), peintre et littérateur italien, né le 12 mai 1761, à Imola, mort le 10 avril 1836, à Lugo. Il apprit son art sous la direction de Paolo Dardani et d'Angelo Gottarelli, et enseigna depuis 1818 le dessin au collége de Lugo. A Ancône, où il résida pendant plusieurs années, il fonda en 1794 une académie des beaux-arts qui subsista jusqu'en 1812. Pie VI le mit en 1804 au nombre des peintres du saint-siége. Les tableaux de cet artiste, qui a surtout traité des sujets de sainteté, se trouvent à Lugo et à Ancône. Il a publié quelques poésies italiennes, entre autres un recueil d'*Epigrammi serii e faceti* (Lugo, 1832, in-4°), et il a laissé en manuscrit *Vite de' Professori più celebri nelle arti del disegno della città d'Imola*. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

MELOT (*Anicet*), antiquaire français, né le 10 août 1697, à Dijon, mort le 20 septembre 1759, à Paris. Il fit à Dijon et à Paris de fortes études, et acquit une connaissance approfondie des langues anciennes et modernes, des mathématiques et de la jurisprudence; bien qu'il eût été reçu avocat au parlement, il renonça au barreau pour concentrer sur les différentes branches de l'érudition les facultés de son esprit. Admis en 1738 à l'Académie des Inscriptions, il remplaça en 1741 l'abbé Sevin comme garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Il mourut d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ regiæ Parisiensis*; Paris, Impr. roy., 1739-1744, 4 vol. in-fol.; il a été aidé par Fourmont dans la rédaction du premier volume; — plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil de l'Acad. des Inscr.*, entre autres : *Recherches sur la vie d'Archimède* (XIV, 1743); *De la Prise de Rome par les Gaulois* (XV, 1743); *Sur les Révolutions du Commerce des Iles Britanniques jusqu'à l'expédition de Jules César* (XVI, XVIII et XXIII, 1751, 1753 et 1756). On doit aussi à Melot la rédaction du t. VI du *Catalogue des livres imprimés de la Bibl. du Roi*, contenant le droit canonique, et il a eu part, avec Sallier et Capperonnier, à l'édition de l'*Histoire de saint Louis* par Joinville (1761, in-fol.). P. L.

Le Beau, *Éloge de Melot*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, XXIX.

MELOZZO DA FORLI (*Francesco*), peintre de l'école bolonaise, né à Forli, en 1438, mort en 1492 suivant Oretti (1). Tel était son désir d'apprendre que, bien que né au sein de la fortune, il ne dédaigna pas de se placer chez les maîtres les plus habiles de son temps en qualité de domestique et de broyeur de couleurs. Il est surtout célèbre par l'invention du *sotto in su*, l'art de faire *plafonner* les figures au moyen de la perspective verticale dont il sut découvrir et appliquer les règles. A la hardiesse, à la précision, il joignit le goût et le génie; ses têtes sont admirables, son coloris est pur et brillant, les mouvements sont vrais et variés, le jeu des lumières habilement compris et rendu, les rac-

(1) Il vivait encore en 1494, si l'on en croit Vasari, qui le nomme par erreur *Mirozzo*. C'est également à tort que plusieurs biographes et l'auteur même de sa vie, Gir. Reggiani, le confondent avec Marco Melozzo degli Ambrogi, maître ferrarais.

courcis étonnants de science et de vérité; les figures ont de la dignité, de la grandeur, de l'expression; la touche est pleine de finesse; en un mot le Melozzo paraît avoir mérité le jugement porté par son contemporain Paccioli, qui l'appelle *pittore incomparabile e splendor di tutta Italia*. Le chef-d'œuvre du Melozzo était autrefois à la voûte du rond-point de l'église des Saints-Apôtres, à Rome; il y avait peint en 1472 une *Ascension*, « où, dit Vasari, la figure du Christ se raccourcit tellement bien qu'elle semble percer la voûte aussi bien que deux anges qui, par deux mouvements différents, s'envolent dans le fond de cet espace. » En 1711, la voûte des Saints-Apôtres ayant eu besoin de réparation, la fresque du Melozzo fut enlevée avec soin et transportée à l'escalier du palais du Quirinal, où on l'admire aujourd'hui. Au musée du Vatican est une composition bien conservée du Melozzo, représentant *Sixte IV confiant à Platina la direction de la bibliothèque du Vatican*. Cette fresque, intéressante par les nombreux portraits qu'elle renferme, a été transportée sur toile sous Léon XII. A Forli, ses fresques ont beaucoup souffert. A l'église de l'Annunziata est un de ses rares tableaux représentant *Saint Antoine abbé, saint Jean-Baptiste et saint Sébastien*. E. B—N.

G. Reggiani, *Memorie intorno il pittore Marco Melozzo da Forli*. — Paccioli, *Summa Aritmetica*. — Vasari, *Vite*. — Oretti, *Memorie*. — Scanelli, *Il Microcosmo della pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Casali, *Guida per la città di Forli*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

MELUN, nom d'une ancienne famille qui a produit de grands guerriers, des prélats distingués et divers hauts officiers de la couronne. Cette maison tire son nom de Melun (autrefois *Melodunum*), importante ville de l'Ile de de France, aujourd'hui chef-lieu du département de Seine-et-Marne. Les Melun ont formé les branches des Château-Landon, des d'Épinoy, des La Borde, des La Loupe-Marcheville, des Maupertuis, des Tancarville, des Ville-Fermoy, etc. (*voy.* ces noms). Les membres les plus remarquables de cette famille sont :

MELUN (*Guillaume* DE), surnommé *le Charpentier*, parce que, suivant la chronique, rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes. Il fut l'un des principaux chevaliers qui accompagnèrent Godefroi de Bouillon dans la croisade de 1096. Il était parent du roi Philippe Ier ou plutôt de son frère Hugues le Grand, comte de Vermandois, et se distingua fort en Terre Sainte.

MELUN (*Adam II*, vicomte DE), mort en Angleterre, en 1220. Il fut l'un des plus habiles capitaines de Philippe-Auguste, qui l'opposa, en 1208, à Amaury VII, vicomte de Thouars, commandant les troupes de Jean sans Terre, roi d'Angleterre, et à Savary de Mauléon, qui tous deux avaient envahi le Poitou. Adam battit ces seigneurs et fit prisonnier le vicomte de Thouars. En 1214, il dirigeait à Bouvines l'avant-garde de l'armée française, et contribua puissamment à décider la victoire. L'année suivante il accompagna Louis de France (depuis Louis VIII, dit *le Lion*) dans sa première croisade contre les Albigeois, et lorsque ce prince fut appelé pour régner en Angleterre (1216) par un parti hostile à Jean sans Terre, Adam le suivit encore. Il mourut pendant cette expédition, qui n'eut pas de suites favorables.

MELUN, sire DE LA LOUPE et DE MARCHEVILLE (*Simon* DE), tué à la bataille de Courtrai, en 1302. Il était allié par sa mère, comtesse de Sancerre, aux maisons royales d'Angleterre et de France. Il était sénéchal de Périgord et de Limousin lorsqu'il accompagna saint Louis en Afrique, en 1270; plus tard il fut chargé de soumettre les îles Baléares et de châtier les seigneurs de Narbonne, qui s'étaient alliés avec Alfonse X, roi de Castille, et avec Jaime, roi d'Aragon, contre la France. Philippe III, dit *le Hardi*, le créa grand-maître des arbalétriers, et, en 1297, Philippe IV, dit le Bel, l'envoya en ambassade auprès d'Édouard Ier ou IV, roi d'Angleterre. Simon de Melun réussit à conclure une trêve qui amena le traité de Montreuil (1299). Il fut alors élevé à la dignité de maréchal de France. Il commandait un corps de troupes lorsqu'il fut tué à Courtrai, après des prodiges de valeur.

MELUN, baron DES LANDES et DE NORMANVILLE, (*Charles* DE), décapité au Petit-Andelys, le 20 août 1468. Il était lieutenant général, et avait été nommé grand-maître de France (1465) par Louis XI. Sa conduite équivoque lors de la guerre dite *du bien public*, pendant laquelle il était gouverneur de Paris, lui fit perdre la confiance du soupçonneux monarque. Cependant ce fut lui qui signa avec son frère *Antoine* DE MELUN le traité de Conflans (5 octobre 1465) conclu entre le roi et Charles, comte de Charolais. Louis XI, devenu paisible possesseur du trône, s'occupa de frapper l'un après l'autre tous ceux qui lui avaient imposé des conditions les armes à la main ou qui l'avaient servi froidement. Charles de Melun, d'abord dépouillé de ses emplois, fut ensuite condamné à mort sur des aveux arrachés par la torture et décapité sur la place du Petit-Andelys. Un auteur contemporain rapporte qu'ayant été manqué au premier coup, il se releva pour protester de son innocence. Ses biens furent confisqués et donnés à Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, qui fut aussi nommé grand-maître de France. C'était l'ennemi particulier de Charles de Melun. Sous le règne suivant, sur une requête présentée à Charles VIII, la mémoire de Melun fut réhabilitée et ses biens rendus à ses enfants (*voy.* LOUIS XI et CHABANNES).

MELUN, marquis DE MAUPERTUIS (*Louis* DE), général français, né en 1634, mort en 1721. Il entra fort jeune dans les mousquetaires, et se distingua au siége de Candie (1669), dans la campagne de

Hollande, et sous Turenne, dans la guerre contre Frédéric-Guillaume, grand-électeur de Brandebourg. En 1677, au siége de Valenciennes, à la tête d'une seule compagnie de mousquetaires, il s'empara de la ville en escaladant les remparts. Le roi le créa, sur la brèche même, marquis et brigadier de cavalerie. Maupertuis soutint sa réputation à la bataille de Cassel (1677) et au siége d'Ypres, où il renouvela le beau fait de Valenciennes. En le nommant capitaine-lieutenant de sa compagnie de mousquetaires (1684), Louis XIV disait de lui « que s'il connaissait quelqu'un plus digne que M. de Maupertuis de la commander il le choisirait ». Après avoir mérité par de nouveaux services le grade de maréchal de camp, puis celui de lieutenant général, le marquis de Maupertuis fut chargé, en 1694, de défendre Le Havre, que les Anglais et les Hollandais, commandés par l'amiral Barkley, menaçaient de réduire en cendres comme Dieppe. Maupertuis usa d'un stratagème qui sauva la ville d'une ruine certaine : il fit amener, en dehors des murs, des piles de bois qu'embrasèrent quelques fusées. Les ennemis s'y méprirent, et dirigèrent toutes leurs bombes sur ce feu; la ville n'eut donc à souffrir que peu de dommages causés par des projectiles égarés. La tempête força bientôt Barkley à s'éloigner. Maupertuis mourut plus qu'octogénaire.

E. Desnues.

Chronique de Saint-Denys, dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XVII, p. 480. — *Manuscrits de Béthune* — *Les Chroniques du roy Loyys unziesme* (Paris, 1620, in-8°), p. 27, 187. — Anselme, *Hist. généalogique de la maison de France*, etc., passim — Basin. *De Rebus gestis Ludovici XI*. — Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. III, p. 246. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

MELVIL ou **MELVILLE** (Sir *James*), homme d'État et historien écossais, né à Halhill, dans le Fifeshire, vers 1535, mort en 1606. Il était le troisième fils de sir John Melvil de Racth qui embrassa de bonne heure la cause de la réforme et qui, après avoir longtemps souffert de l'animosité du cardinal Beaton, finit par périr victime de l'archevêque Hamilton, en 1549. A l'âge de quatorze ans James Melvil fut envoyé en France par la reine régente d'Écosse pour être page de la jeune princesse Marie Stuart, qui devait épouser le dauphin; mais le connétable de Montmorency, charmé de sa bonne mine et de son esprit, voulut l'avoir à son service, et le garda neuf ans. Après la disgrâce du connétable, Melvil se rendit en Allemagne, et passa trois ans à la cour de l'électeur palatin. Il visita ensuite l'Italie. De retour en Écosse, où régnait Marie Stuart, il fut nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre, et employé par la reine dans toutes les affaires importantes. Il servit fidèlement Marie jusqu'au moment où il s'aperçut qu'elle aimait Bothwell après le meurtre de Darnley; il lui fit alors de vives remontrances, dont elle ne tint pas compte et qu'elle communiqua même à Bothwell. Melvil s'enfuit pour échapper à la colère du puissant favori. Après la défaite du parti de Marie et de Bothwell, il revint à la cour, et jouit de la confiance des quatre régents qui gouvernèrent l'Écosse pendant la minorité de Jacques VI. Ce prince, en prenant possession du pouvoir, admit Melvil dans son conseil privé. Plus tard, allant occuper le trône d'Angleterre, il voulut emmener le vieux courtisan, qui s'en excusa sur son âge, et resta en Écosse, où il mourut peu après. Melvil semble avoir été un négociateur habile. Il s'accuse dans ses *Mémoires* d'avoir mis trop de fierté dans ses rapports avec les grands, et il semble avoir eu une haute idée de lui-même. Il ne joua cependant qu'un rôle peu considérable; et il serait inconnu aujourd'hui s'il n'avait laissé des *Mémoires* intéressants sur lui-même et son époque. Ces *Mémoires*, trouvés par hasard et en assez mauvais état, dans le château d'Édimbourg, en 1660, passèrent entre les mains du petit-fils de l'auteur, sir James Melvil de Halhill, qui les remit à Georges Scott. Celui-ci les publia sous ce titre : *The Memoirs of sir James Melvil of Halhill, containing an impartial account of most of the remarkable affairs of State during the last age, not mentionned by other historians : more particularly relating to the kingdoms of England and Scotland, under the reigns of queen Elisabeth, Mary queen of Scots and king James : in all which transactions the author was personally and publicly concerned. Now published from the original manuscript*; Londres, 1683, in-fol. Cette première édition est incomplète; une nouvelle édition a été publiée aux frais du *Bannatyne club*; Édimbourg, 1827, et 1833, in-4°. Le même club a fait publier un volume qui a pour titre : *The Diary of M. James Melvill*; Édimbourg, 1829, in-4°. Les *Mémoires* de Melvil ont été traduits en français, sous le titre de *Mémoires historiques.... sous le règne d'Élisabeth, de Marie Stuart et de Jacques Ier, trad. de l'anglais par J. D. S.*, La Haye, 1694; Paris, 1695, 2 vol. in-12; et sous le titre de *Mémoires de Melvil.... avec des additions considérables* (par l'abbé de Marsy); *Édimbourg* (Paris), 1745, 3 vol. in-12. Z.

Mémoires de Melvil et *Prefaces* des diverses éditions. — Robertson, *History of Scotland*.—Lainé, *Preliminary Dissertation* de son *History of Scotland*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

MELVILL DE CARNBÉE (*Pierre*, baron) amiral hollandais, né à Dordrecht, le 2 avril 1743, mort en 1820. Il s'engagea dans la marine militaire, le 22 février 1757. Lieutenant en 1765, capitaine en 1777, il commandait la frégate *Le Castor*, de 36, lorsque attaqué dans le détroit de Gibraltar par la frégate anglaise *Flora*, de 44, il se vit contraint de se rendre, après un combat de plusieurs heures et avoir vu tomber cent cinq hommes de son équipage. Rendu à la liberté, il fit plusieurs croisières dans la Méditerranée et dans les mers des Indes. En 1789, il fut promu au grade de contre-amiral et

chargé de conclure la paix avec le dey d'Alger; il fit un traité avantageux pour ses concitoyens. En 1793 et 1794 il combattit contre les Français. Il défendit avec succès Willemstadt, l'île de Bommel contre Daendels et Moreau (décembre 1794), et secondé par le général anglais Abercrombie, repoussa les Français devant Herwaarden; mais il ne put empêcher sa flotte, enfermée par les glaces dans le Zuyderzée, d'être prise par la cavalerie légère de Pichegru, soutenue de quelque artillerie volante (janvier 1795). Melvill ne sollicita aucun emploi sous la domination française. Ce ne fut qu'à la restauration de la maison d'Orange (1814) qu'il accepta du roi Guillaume Ier le grade de vice-amiral, les fonctions de ministre de la marine, et la croix de commandeur de l'ordre de Guillaume. Son âge avancé ne lui permit pas de garder longtemps le ministère.

A. DE L.

Thiers, *Hist. de la Révolution française*, liv. XXV. — *Biographie étrangère*. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. IV, p. 89.

MELVILL VAN CARNBÉE (*Pierre*, baron), géographe et hydrographe hollandais, petit-fils du précédent, né à La Haye, le 20 mai 1816, mort le 24 octobre 1856, à Batavia. Admis à l'Institution nautique de Medenblik en 1831, il entra dans la marine en 1835, avec le grade d'aspirant. Il fut alors envoyé aux Indes orientales, où il commença cette série de travaux hydrographiques qui ont fait sa réputation. Lieutenant en 1839 et attaché au bureau hydrographique de Batavia, il publia un *Guide nautique de l'Océan indien* (Zeemans Guid); Amsterdam, 1842, 1849, et dressa ensuite une carte des côtes de Java en 5 feuilles; après quoi il aborda une œuvre plus difficile, l'hydrographie de la mer de Chine et de l'extrémité méridionale du détroit de Malacca. En même temps il recueillait sur les colonies néerlandaises une foule d'observations scientifiques, qu'il communiquait au *Journal des Indes néerlandaises*. Une *Carte hypsométrique de l'archipel indien* lui fournit l'occasion de publier le résultat des travaux géodésiques, presque sans nombre, dont cette mer était pour lui le théâtre (1843). Il revint en Europe en 1845, et s'associa avec M. de Siebold pour la publication du *Moniteur des Indes orientales*, recueil périodique publié en français, à La Haye (1847-1849, 3 vol.), et qui est une mine précieuse de renseignements de toutes natures sur la Malaisie, les Moluques et les contrées environnantes. Cette collaboration ne l'empêchait pas de travailler au *Journal des Indes néerlandaises*, où il a fait insérer, en 1849, une *Carte statistique générale des possessions néerlandaises d'outre-mer*. En 1850, Melvill repartit pour Batavia, et fut attaché, en qualité d'adjudant, à l'amiral Van den Bosch. Le bureau hydrographique fut dès lors placé sous sa direction. Il rédigeait depuis 1854 un *Atlas général des Indes orientales*, lorsqu'atteint d'une maladie grave, il mourut dans un hôpital de Batavia, avant d'avoir terminé ce travail. C. JOUVEAUX.

Gersdorf, *Leipziger Repertorium*, 1856.

MELVILLE (*Henry* Dundas, vicomte), homme politique anglais, né à Édimbourg, en 1741, mort le 29 mai 1811. Son père, Robert Dundas, était lord président du tribunal suprême d'Écosse, appelé *cour des Sessions*. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et fut reçu au barreau en 1763. Fils cadet, il n'avait point de fortune, et dut chercher dans le travail et l'emploi du talent les moyens de s'élever. Comme avocat, il ne tarda pas à se distinguer dans l'assemblée générale de l'Église d'Écosse, alors la grande arène de l'éloquence du barreau. Il continua de se livrer à sa profession avec beaucoup de succès jusqu'en 1775, où il fut nommé lord avocat du royaume d'Écosse, et peu après membre de la chambre des communes pour le comté d'Édimbourg. Sa carrière politique commençait à une époque orageuse. La querelle des colonies américaines avec la mère patrie était arrivée à ce moment de crise qui faisait prévoir une révolution. Lord North était alors le chef du ministère. Suivant l'usage, Dundas se rangea d'abord parmi les membres de l'opposition, et débuta avec éclat au parlement. Doué de beaucoup de talent, il fut remarqué et bientôt accueilli par lord North, et soutint avec ardeur toutes les mesures violentes ou désastreuses du ministère, pendant le cours de la guerre d'Amérique. Il parvint, en formant des liaisons avec les hommes marquants du parti opposé, à jouir de la confiance de lord Rockingham, qui succéda à lord North. En même temps il se livrait avec assiduité à l'étude des diverses branches de l'administration, et prenait part à plusieurs discussions importantes à la chambre des communes. A la mort de lord Rockingham, il s'associa à lord Shelburne, qui avait reformé un ministère, et fut nommé trésorier de la marine (1782). L'administration de lord Shelburne n'eut pas une longue durée. Attaquée sans cesse par la coalition de lord North et de Fox, anciens adversaires qu'une chute commune avait réconciliés, elle succomba, et Fox rentra au ministère. Dundas fut privé de sa place. Il n'attendait qu'une occasion pour faire sentir son ressentiment, tout en paraissant défendre ses principes politiques. Fox, pour fortifier le pouvoir parlementaire dont il se croyait maître, aux dépens de la royauté, dont il se défiait, avait imaginé le projet d'un bill qui, dépouillant la Compagnie des Indes d'une part de ses priviléges, attribuait à la chambre des communes la nomination directe des commissaires qui devaient surveiller l'administration de cette immense colonie. Dundas, qui avait fait une étude approfondie des affaires des Indes, attaqua les dispositions du fameux bill avec énergie. Néanmoins, le bill passa à la chambre des communes dont il flattait les idées de suprématie. Mais le roi, inquiet

de cette extension de pouvoir, fit agir des hommes à lui dans la chambre des pairs, présenter avec une nouvelle force les objections que ce bill avait déjà soulevées dans l'autre chambre, et la nécessité d'arrêter un ministère dangereux; toutes ces démarches firent échouer le bill de l'Inde. Fox reçut à minuit sa démission, par un messager du roi. Pitt fut nommé premier ministre; il n'avait que vingt-quatre ans (décembre 1783). Dundas avait déjà formé avec lui des liaisons politiques. Peu à peu elles devinrent intimes. « Un des caractères de Pitt était d'attirer, de soumettre à lui des hommes qui, supérieurs dans les affaires, n'avaient pas cependant le haut génie du gouvernement, et dont l'habileté avait besoin d'un chef et d'un guide. Il se servait d'eux, les laissait parler à côté de lui, les faisait sous-ministres, ministres, et gouvernait. Un des plus habiles de ces hommes d'État auxiliaires était Dundas (Villemain, *Cours de Littérature*). » Il se dévoua entièrement à Pitt, et pendant vingt ans ces deux hommes politiques semblèrent liés par un pacte indissoluble. Ce fut pendant cette période d'administration que se déployèrent dans toute leur étendue ses talents pour les affaires, son application infatigable et ses services. Il fut nommé de nouveau trésorier général de la marine, place lucrative, et obtint en outre la place importante de président du bureau de contrôle de l'Inde. C'est surtout dans ces dernières fonctions qu'il montra son profond savoir et sa capacité. « Ses célèbres rapports sur toutes les questions compliquées de notre politique asiatique, dit lord Brougham, bien qu'ils ne puissent soutenir la comparaison avec quelques-uns de Burke pour la profondeur et l'étendue des vues générales ainsi que le mérite du style, sont pourtant des ouvrages du plus grand mérite, et où sont présentés avec une admirable clarté tous les faits de ce vaste sujet. » A la chambre des communes, c'était un orateur facile, abondant, judicieux, habile à profiter des fautes de ses adversaires, et à défendre par des arguments bien choisis les projets ministériels, et au besoin avec des paroles pleines d'éclat et d'assurance. C'était avant tout ce que les Anglais appellent un excellent *debater*. Il fut un des auxiliaires les plus influents de Pitt. Lors de l'aliénation mentale de Georges III, il soutint le crédit du ministre, qui commençait à chanceler, et parvint à gagner du temps et à empêcher Fox et son parti de décerner la régence au prince de Galles, à qui elle semblait appartenir de droit, si ce n'est avec des restrictions que déterminerait le parlement. Le bill passa avec des conditions prévoyantes par lesquelles, en supposant la longue maladie du roi, le ministre assurait le maintien de son propre pouvoir. Une dernière sanction était nécessaire pour donner force de loi au bill. De qui la recevrait-il? Les savants et les jurisconsultes se perdaient dans des subtilités sans résultat, lorsque Pitt annonça au parlement que le roi avait recouvré sa raison (1789). La reine ne manqua pas de faire valoir auprès de son époux les grands services rendus par Dundas, et il fut nommé secrétaire d'État au département de l'intérieur (1791), qu'il céda trois ans après pour celui de la guerre et des colonies, et obtint de plus la place de lord du sceau privé de l'Écosse. En raison de son origine, du vaste patronage dont il disposait, et de la conduite habile et cordiale qu'il suivait à l'égard de ses compatriotes, Dundas exerçait en ce pays une sorte de souveraineté ministérielle. Il disposait au parlement de presque tous les votes des *commoners* et des pairs écossais. La dignité de lord du sceau privé lui servit à rendre ses relations avec l'Écosse plus intimes et plus puissantes.

Pour la politique générale, Dundas seconda puissamment, comme ministre de la guerre, les projets de Pitt contre la France, et se montra l'adversaire le plus décidé de la révolution française et de tous ses partisans en Angleterre. Il ne cessait d'attaquer par d'éloquentes déclamations les clubs anglais. En 1799 il eut beaucoup de part à l'incorporation de l'Irlande avec la Grande-Bretagne, et à la suite de cet acte il proposa des mesures très-sévères contre les *Irlandais unis*. Cette union avec l'Angleterre blessa cruellement l'orgueil national du pays. A toutes les époques de troubles, les Irlandais ont renouvelé avec énergie leur demande de rappel de cette mesure. Cependant l'expérience a montré qu'elle avait été plus favorable que funeste à leurs vrais intérêts. En 1800, Dundas se démit de sa place de président du bureau du contrôle de l'Inde. Les directeurs de la Compagnie des Indes lui votèrent avec empressement une pension de 2,000 liv. st. Le ministre refusa de l'accepter, et leur fit entendre qu'il lui serait plus agréable de la voir offrir à sa femme; naturellement on déféra à ce désir. L'année suivante (1801), il quitta le ministère en même temps que Pitt, pour laisser à d'autres le soin de signer la paix d'Amiens, qui ne fut qu'une trêve rendue indispensable par les circonstances fâcheuses où la guerre avait jeté la Grande-Bretagne. Ces deux ministres ne voulurent point prendre part à un traité qu'ils savaient bien devoir être rompu dans un prochain avenir. Dans l'intervalle, Dundas, qui entretenait des relations amicales avec le ministère Addington, fut élevé à la pairie, et créé *baron Dundas* et *vicomte Melville*. Il est plus que probable qu'il dut cette dignité, récompense des services passés, à l'influence secrète, mais encore toute puissante, de Pitt (décembre 1802). Lorsque ce ministre rentra au pouvoir, en 1804, Melville fut nommé premier lord de l'amirauté (ministre de la marine). Vers la fin de l'année, le rapport des commissaires chargés d'une enquête sur les affaires de la marine amena à la chambre des communes des investigations qui aboutirent à un acte d'accusation contre lord Melville pour détournement de fonds.

Ce ministre, par ses idées passionnées de torysme et ses mesures absolues, s'était attiré à la chambre et hors de la chambre un grand nombre d'adversaires politiques et même d'ennemis. Comme trésorier général de la marine, il avait eu le maniement de fonds considérables, et on l'accusait d'avoir, pendant seize ans d'administration, de 1784 à 1800, malgré les prescriptions d'un bill du parlement, passé en 1782, disposé des fonds de la marine déposés à la banque pour les employer provisoirement à des spéculations particulières, à des achats de rentes et d'actions de la Compagnie des Indes; de plus, d'avoir entièrement détourné du service de la marine des sommes considérables, sans qu'il voulût rendre compte de leur emploi, bien qu'il déclarât en avoir usé pour le service de l'État, mais dans des circonstances trop délicates pour être révélées au public. Un membre de la chambre, Withbread, s'emparant du rapport du comité, pressa la chambre d'en admettre les conclusions. Pitt prit la parole pour défendre avec énergie son ami et son collègue. Les efforts du premier ministre ne purent, après de vifs débats, déterminer une majorité à se prononcer contre les conclusions du rapport. La chambre se divisa. Deux cent seize voix furent pour les admettre, et deux cent seize pour les rejeter. Le président se déclara pour l'admission, et lord Melville dut être poursuivi. Ce vote arracha un cri d'angoisse au premier ministre, lorsqu'il reprit la parole, et il prononça ce mot d'*angoisse*, dit lord Brougham, avec une telle émotion que toute la salle en retentit. Quelques jours après, il annonça lui-même à la chambre qu'il avait conseillé au roi d'éloigner lord Melville. Il semblait exprimer en même temps le désir que tout fût terminé par cette disgrâce. Mais les accusateurs persistèrent dans l'intention de poursuivre. Un grand nombre de membres des communes voulaient que, prévenu de concussion, lord Melville fût renvoyé devant les tribunaux ordinaires. Tout ce que put obtenir Pitt, pour son ancien collègue, fut que la poursuite aurait lieu devant la chambre des lords. Lord Melville y comparut en avril 1806. Pitt était mort peu auparavant. Le gouvernement était entre les mains de son rival; les hautes places de l'État étaient occupées par les adversaires de l'accusé. « Il se justifia médiocrement », dit M. Villemain, et fût acquitté par un jugement du 12 juin de la même année; mais il resta déchu de ses emplois, accablé sous le poids de cette humiliante incertitude qui avait divisé la chambre des communes. On a dit que les amis de l'accusé et la protection spéciale de la cour avaient exercé leur influence sur le jugement rendu par les lords; cela n'est pas improbable. Quoi qu'il en soit, plus de trente ans après, lord Brougham, dont l'opinion libérale est bien connue, ayant écrit un article sur lord Melville, n'hésite point à exprimer sa conviction que beaucoup de passion et d'inimitié avaient présidé à cette poursuite, et que la déclaration des lords en faveur de l'accusé avait été juste et consciencieuse. C'est là le seul grand procès politique depuis le procès célèbre de Hastings. Il est curieux par les circonstances techniques et judiciaires beaucoup plus que par l'éloquence des débats. Mais il prend un haut intérêt, une grave signification si l'on considère deux circonstances caractéristiques. D'abord, ce premier ministre, si puissant, qui exerçait une espèce de dictature par l'éloquence et l'habileté, ne put cependant protéger le plus habile et le plus zélé de ses associés contre un soupçon déshonorant; et en second lieu, c'était une manifestation de la vigilance sévère que l'opinion et le parlement exercent sur l'administration publique, et une leçon de probité donnée aux hommes d'État et aux ministres qui, investis de grands pouvoirs, eussent été disposés à en abuser pour leur intérêt particulier. Renvoyé absous, lord Melville reprit sa place dans la chambre des lords. Il n'y fit entendre sa voix qu'une seule fois, en 1807, lors de la discussion du bill pour l'émancipation des catholiques. Dominé par les opinions et les actes de sa carrière politique, il se prononça avec force contre le bill, soutenant que son *étoile polaire*, Pitt, avait toujours été contraire à cette mesure. Ce fut le dernier acte de sa vie publique, et ses derniers accents furent consacrés à la défense de l'autorité et d'une odieuse iniquité qui, grâce aux efforts généreux et constants des whigs, a cessé d'exister. Lord Melville se retira entièrement de la scène politique, et mourut à Édimbourg, d'une maladie du cœur. Il s'était marié deux fois, et eut un fils et trois filles de son premier mariage.

Son fils, *Robert Saunders Dundas*, né en 1771, succéda à son titre et à sa fortune, et suivit comme son père la carrière politique. Entré au ministère en 1812, il fut successivement premier lord de l'amirauté, et membre du département du commerce et des colonies, sans égaler les talents de son père. J. CHANUT.

Taylor, *National Portrait Gallery*. — Lord Brougham, *Eminent Statesmen of the time of George III*. — Lingard, *History of England*. — Ch. Knight, *Gallery of British and Foreign Portraits*, 1858. — Villemain, *Littérature au dix-huitième siècle*, t. IV.

* MELVILLE (*Herman*), romancier américain, né le 1er août 1819, à New-York. Sa famille est d'origine écossaise. Fils d'un négociant, il s'embarqua à dix-huit ans, comme simple matelot, et fit un voyage en Angleterre. En 1841 il se joignit à l'équipage d'un baleinier. Après dix-huit mois de croisière dans l'océan Pacifique, il profita d'une relâche à Noukahiva pour descendre à terre en compagnie d'un jeune homme; son projet était de visiter l'intérieur de l'île, où aucun Européen n'avait pénétré. Il s'égara dans les montagnes, et tomba entre les mains d'une tribu de sauvages, qui le retint quatre mois dans une douce captivité. Recueilli à bord d'un bâtiment de Sidney, il débarqua à Taïti, résida quelque

temps aux îles Sandwich, et revint à New-York sur une frégate américaine (octobre 1844). Marié depuis 1847, il vit à la campagne dans la retraite. Ses aventures maritimes ont fourni à M. Melville le thème de quelques romans qui, grâce à une ardente imagination et à l'intérêt même du sujet, ont obtenu une vogue extraordinaire; nous citerons : *Typee;* Londres et New-York, 1846, 3 vol.; — *Omoo, a narrative of adventures in tho South seas;* New-York, 1847, 3 vol.; — *Mardi and a voyage thither;* ibid., 1849; — *Redburn, his first voyage in the merchant-service;* New-York, 1849; — *White Jacket, or the world in a man-of-war;* ibid., 1850; — *Moby-Dick, or the whale;* ibid., 1851; — *Pierre, or the ambiguities;* ibid., 1852; — *Israel Potter;* ibid., 1854. K.

Cyclop. of American Literature, II.

MELY-JANIN (*Jean-Marie* JANIN, dit), littérateur français, né à Paris, en 1776, mort dans la même ville, le 14 décembre 1827. Il fit de bonnes études au collége Sainte-Barbe, et entra tout jeune dans le journalisme. Il travailla au *Journal de l'Empire*, aux *Petites-Affiches* et à *La Quotidienne*. On lui doit : *Satire;* 1803, in-8°; — *Ode sur la Naissance du roi de Rome;* Paris, 1811, in-4°; — *Ode sur le Mariage du duc de Berry;* Paris, 1816, in-8°; — *Vie de La Harpe*, en tête de l'édition du *Cours de Littérature*, publiée par Costes, en 1813; — *Lettres champenoises*, 1817-1824, in-8°; — *Ode sur le Rétablissement de la statue équestre de Louis XIV;* 1822, in-8°; — *Ode sur le Sacre de Charles X*, 1825, in-8°. Comme auteur dramatique, il a donné au second Théâtre-Français, en 1821, *Oreste*, tragédie en cinq actes, qui après trois représentations orageuses, fut suspendue; — au théâtre Feydeau, en 1825, *Le Projet de Pièce*, opéra comique en un acte; — au Théâtre-Français, en 1827, *Louis XI à Péronne*, comédie historique en cinq actes et en prose, qui eut quelque succès. Il a laissé inachevé une tragédie en vers dont le sujet était *Étienne Marcel*. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Quérard, *La France littéraire.*

MELZI (*Francesco*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, à la fin du quinzième siècle, vivait encore en 1568. Issu d'une famille patricienne, il fréquenta dès sa tendre jeunesse l'école de Léonard de Vinci, qui avait pour lui la plus vive affection et le regardait comme son fils. Melzi l'accompagna en France dans son dernier voyage, devint son exécuteur testamentaire et hérita de ses dessins, instruments, livres et manuscrits. Parmi les peintures peu nombreuses de Melzi, nous signalerons *Vertumne et Pomone*, au musée de Berlin, et un tableau du musée de Milan, où l'on retrouve les airs de tête et la recherche des belles formes qu'il avait empruntées à l'école du Vinci. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura.* — Amoretti, *Memorie storiche del Vinci.* — Baldinucci, Lanzi, Orlandi, Ticozzi.

MELZI D'ERIL (*François*), duc DE LODI, homme politique italien, né le 6 mars 1753, à Milan, où il est mort, à la fin de janvier 1816. Il appartenait à une famille ancienne et distinguée, et fut élevé au collége des nobles de Milan. Nommé, à vingt-trois ans, chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit, en 1782, en Espagne pour recueillir la succession de sa mère, Espagnole d'origine, et le majorat d'Eril, auquel était attaché le titre de grand d'Espagne de première classe. Il se mit ensuite à parcourir en observateur l'Espagne, le Portugal, la Grande-Bretagne et la France. Il en rapporta des idées nouvelles, et surtout une aversion prononcée pour le despotisme qui pesait alors sur la plupart de ces pays. Le spectacle de l'Angleterre libre et florissante fit une profonde impression sur son esprit, et contribua beaucoup à fixer les opinions politiques qui dominaient dans le reste de sa vie. Fortement attaché à sa patrie, il adopta les principes qu'annonçait la révolution française, dans lesquels il voyait comme une aurore d'indépendance pour son pays. Lorsque le Milanais eut été affranchi de la domination allemande, Melzi fut un des plus puissants soutiens du parti qui établit la république Cisalpine. Aussitôt qu'elle eut été reconnue par le traité de Campo-Formio, il vint la représenter comme plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Ce congrès ayant été dissous et les hostilités renouvelées entre la France et l'empereur d'Allemagne, Melzi, découragé par la perspective de voir son pays devenir de nouveau le champ de bataille des armées ennemies, alla en Espagne auprès de sa sœur, la comtesse de Palafox, avec l'intention d'y séjourner longtemps. L'avénement de Bonaparte au consulat et la célèbre victoire de Marengo vinrent préparer de nouvelles destinées à l'Italie. En 1801, il fut invité d'une manière pressante par le premier consul à se rapprocher de lui. Melzi refusa d'abord en prétextant le mauvais état de sa santé. Le roi d'Espagne et le prince de la Paix étant intervenus dans ces instances, il se rendit à Paris et de là dans sa patrie. L'année suivante, 1802, il parut à la consulte de Lyon, et fut nommé vice-président de la république italienne. Selon plusieurs historiens, il gouverna avec sagesse et modération. M. Thiers et les *Mémoires* du prince Eugène jugent avec une certaine sévérité cette phase de sa vie politique : ils reprochent au vice-président d'avoir entretenu les dispositions d'indépendance qui occupaient alors les esprits, de n'avoir pas maintenu l'équilibre entre les divers partis qui s'agitaient autour de lui, et surtout de n'avoir pas rendu assez de justice aux hautes conceptions de la politique du premier consul. « La république italienne, dit M. Thiers, aurait été depuis deux ans un théâtre de confusion, sans la présidence du général Bonaparte. Melzi, honnête homme, assez sensé, mais morose, rongé de goutte, toujours prêt à donner sa démission, n'ayant pas le caractère nécessaire pour supporter les lourdes

paines du gouvernement, était un représentant très-insuffisant de l'autorité publique. » La création de l'empire présageait la fin de la république italienne. Pour rétablir la couronne des Lombards, Napoléon n'avait qu'à le vouloir. Il songea un moment à élever son frère Joseph au trône d'Italie, et sur son refus il résolut de réunir la couronne de fer à la couronne impériale. A cet effet, le vice-président Melzi, la consulte d'État et une députation furent appelés à Paris pour préparer ce changement. Napoléon fut déclaré roi d'Italie et invité à se rendre à Milan pour y *prendre* la couronne et donner au royaume une constitution définitive. On se flattait que l'empereur nommerait un Italien vice-roi. Melzi était désigné par le vœu public, et on a lieu de croire que lui-même aspirait à ce titre. Quoique satisfait de ses services, Napoléon craignit de ne pas trouver dans un Italien assez de docilité et de vigueur, ou peut-être que l'ambition altérât son dévouement. Il choisit comme vice-roi Eugène de Beauharnais, qu'il avait nommé prince et archichancelier d'État de l'empire. Son intention était de laisser plus tard le sceptre des Lombards à ce fils adoptif, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, s'il se montrait digne de ce haut rang. Bien que déçu dans de plus hautes espérances, Melzi obtint une des plus grandes dignités de la couronne; il fut nommé grand-chancelier garde des sceaux. Deux ans plus tard, dans un voyage qu'il fit en Italie, Napoléon donna à Melzi le titre héréditaire de *duc de Lodi*, avec une dotation de 200,000 francs de rente en fonds de terre. L'acte contenant cette libéralité en énonçait ainsi les motifs : — « Voulant reconnaître les services que le sieur Melzi nous a rendus en toutes les circonstances, dans l'administration publique, où il a déployé pour le bien de nos peuples et de notre couronne les plus hauts talents et la plus sévère intégrité; nous souvenant qu'il fut le premier Italien qui nous porta, sur le champ de bataille de Lodi, les clefs et les vœux de notre bonne ville de Milan, etc. (décembre 1707). » Melzi fut ensuite nommé président du conseil des titres, et obtint les décorations de France et d'Italie. Pendant la durée de ce royaume, il seconda activement les améliorations dont l'initiative venait principalement de Napoléon, tout en s'efforçant d'atténuer les lourds sacrifices d'hommes et d'argent qu'entraînait la guerre continentale. Il était très-aimé de ses compatriotes, et jouissait parmi eux d'une haute considération et d'une grande popularité. On sait les graves événements qu'amenèrent les premiers mois de 1814. Malgré la rupture de ses rapports avec la France, le prince Eugène, dit-on, se flattait de l'espérance de se maintenir en Italie. Deux partis lui étaient contraires; l'un, dont les chefs étaient le général Pino et Melzi, voulait l'indépendance avec un autre roi, fût-il de la maison d'Autriche, l'autre le retour pur et simple de la domination autrichienne. La question fut vivement débattue dans le sénat. Il délibéra que trois députés seraient envoyés aux puissances pour faire cesser les hostilités, accorder l'indépendance au royaume, et protester de son admiration pour les vertus du vice-roi, et de sa reconnaissance pour la sagesse de son gouvernement. Mais déjà un esprit aveugle et passionné de réaction emportait les masses populaires. Une insurrection éclata, le sénat fut envahi, et le ministre des finances Prina fut massacré (avril 1814). L'armée française évacua l'Italie, et la force irrésistible des événements ramena la domination de l'Autriche. Melzi vécut depuis lors dans la retraite, et assez longtemps pour juger si la nouvelle domination était plus favorable à l'indépendance et au progrès de l'Italie, qui avaient été son rêve favori. Il aimait les lettres, et publia une belle édition de *de' Marchi*, qui lui coûta des sommes considérables. J. C.

Thiers, *Consulat et Empire*. — Botta, *Hist. de l'Italie depuis 1789*. — *Mémoires et Correspondance du prince Eugène*; 1859. — Tipaldo, *Biografia degli uomini illustri de l'Italie*.

MELZI (*Gaétan*, comte), bibliographe italien, né en 1783, à Milan, où il est mort, le 10 septembre 1852. Sa richesse et son goût pour les lettres lui avaient permis de se faire une bibliothèque de plus de trente mille volumes d'éditions rares et précieuses, surtout de celles du quinzième siècle et plus spécialement d'ouvrages italiens. Par son assiduité au travail, et pour atteindre le but littéraire qu'il s'était proposé, il avait établi une correspondance étendue avec les littérateurs, les bibliographes et les bibliophiles les plus illustres; et il ne laissait jamais échapper l'occasion de recueillir des notes, des manuscrits ou des imprimés, n'importe à quel prix, pour en enrichir son dictionnaire. On a de lui : *Biografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani*; Milan, 1838, in-8° : ouvrage apprécié par les connaisseurs et qui a révélé le mérite et l'étendue des connaissances bibliographiques et littéraires de l'auteur; — *Dizionario di opere anonime e pseudonime di Scrittori italiani o come che sia aventi relazione all' Italia*; Milan, 1848-1859, 3 vol. gr. in-8° à 2 col. L'auteur est mort au moment où il finissait l'impression du 2ᵉ volume; mais les matériaux pour arriver jusqu'à la fin étaient préparés. Son fils *Alexandre*, aidé par un homme de lettres qui s'était déjà prêté à la correction des volumes précédents, a publié le troisième volume, avec préface, additions et corrections nombreuses. Un ouvrage rédigé sur un plan aussi vaste et conduit si bien à terme manquait à l'Italie; il est rempli de notices et de renseignements curieux, nouveaux et utiles aux gens de lettres et aux amateurs de livres. On y trouve enregistré les ouvrages dont le nom de l'auteur manque absolument, ceux dont le nom a été supposé ou altéré, ou signé seulement par les initiales. Le comte Melzi encourageait les lettres et les arts. Son corps était robuste et replet; frappé

subitement d'un coup d'apoplexie, il succomba âgé de soixante-neuf ans. Le Dr Fossati.

Documents particuliers.

MEMMI (*Simone*), dit aussi *Simone* Martini ou *Simone* di Martino, peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, en 1284, mort en 1344, à Avignon (1). Un des plus grands artistes du quatorzième siècle fut ce Simon Memmi, auquel Pétrarque a consacré deux sonnets (2). C'est à Avignon qu'il se lia d'amitié avec ce grand poëte, pour lequel il fit le *portrait de Laure*. Si l'on en croyait Vasari, Memmi aurait été élève du Giotto; mais la vérité de cette assertion est plus que douteuse. Il a pu connaître le Giotto et ses ouvrages et s'en inspirer parfois, soit à Avignon, soit à Rome, où il peignit sous le portique de l'ancienne basilique de Saint-Pierre une *Madone* à fresque, aujourd'hui transportée dans la crypte de la nouvelle église, où elle est en grande vénération, par suite d'un miracle qui lui est attribué. Ce qui est certain, c'est que Memmi ne réussit pas moins que le Giotto à s'éloigner de la manière des maîtres byzantins; souvent il l'égala et quelquefois même le surpassa. Son coloris est plus varié que celui du maître florentin; son dessin est souvent plein de pureté, et Vasari a dit de lui avec raison « qu'il avait travaillé non pas en maître de cette époque, mais en artiste de premier ordre des temps modernes. » Au retour de son premier voyage à Avignon, où il avait été envoyé par Pandolfo Malatesta de Rimini pour faire le portrait de Pétrarque, Memmi fut chargé à Sienne d'importants travaux. Il commença par peindre dans le palais public une *Madone* aujourd'hui détruite; mais dans la salle du conseil est encore une grande fresque de 1328, représentant le *Siége de Monte - Massi par Guido Ricci da Fagliano, général des Siennois*. Appelé ensuite à Assise, il y peignit quelques traits de la vie de saint Martin qui sont parvenus jusqu'à nous. A Florence, il décora Santa-Croce de peintures qui n'existent plus, et le chapitre de Santo-Spirito de fresques détruites en 1560; il exécuta dans la même ville les belles peintures de la chapelle des Espagnols à Sainte-Marie-Nouvelle. C'est là qu'on peut voir quels progrès il avait faits en peu d'années. Si le coloris de ces fresques n'annonce pas encore beaucoup de science, en revanche la perspective est mieux observée, la composition mieux conçue, les expressions sont mieux senties. A droite, il a représenté *L'Église militante*, où il a placé pêle-mêle tous les ordres religieux et parmi eux, en première ligne, les dominicains, personnifiés sous la forme de chiens blancs et noirs, et *L'Église triomphante*, où l'on trouve une foule de portraits, parmi lesquels on reconnaît le Cimabué, Memmi lui-même, Jacopo et Arnolfo de Lapo, Pétrarque, etc. En face, est *Le Crucifiement*; à droite du chœur, *La Descente aux Limbes*, et à gauche *Le Portement de Croix*. Au-dessus de la porte d'entrée étaient les *Miracles de saint Dominique et ceux de saint Pierre martyr*, dont on retrouve à peine quelques traces. Ces peintures, qui datent de 1332, ont été restaurées au dix-huitième siècle par Agostino Veracini. Rien ne peut nous fixer sur l'époque où Memmi peignit une *Madone entre deux anges* (dont l'un est aujourd'hui détruit) dans l'église de San-Gemignano, en Toscane; c'est à Pise, au Campo-Santo surtout, qu'il faut étudier ce grand maître dans toute sa gloire. D'abord se présente une *Assomption* pleine de légèreté et de noblesse. Viennent ensuite trois grands compartiments où sont représentés : *Saint Renier dans le monde*, *Le Départ du saint*, et *Les Miracles du saint*, la mieux conservée de ces trois compositions. Au centre de celle-ci, saint Renier, arrivé au Thabor, est témoin d'une seconde transfiguration. Il est curieux de rapprocher cette transfiguration de celle de Raphael; il résulte de cette comparaison que le peintre d'Urbin s'est évidemment inspiré de la peinture du maître siennois, ainsi que Michel-Ange ne s'est pas fait faute de mettre aussi le Campo-Santo à contribution pour son *Jugement dernier*. Après avoir terminé ces travaux, Memmi retourna à Sienne, où il entreprit de peindre un *Couronnement de la Vierge* sur la porte Camullia; il est probable qu'il ne put le terminer parce que ce fut alors qu'il fut appelé à Avignon par le pape Clément VI pour peindre la coupole de la métropole, qui dut être son dernier ouvrage. Ces fresques, qui ont beaucoup souffert, comprennent *L'Annonciation*, *les quatre Évangélistes*, et *Le Paradis*, composition où l'on ne distingue plus que quelques petits anges pleins de grâce et dont le style n'a presque rien de gothique.

Les tableaux de Simone Memmi sont assez rares dans les églises comme dans les galeries. A Florence, dans la galerie publique, est un triptyque offrant *L'Annonciation entre saint Ansan et sainte Giulitte*; un autre tableau du même maître à Sainte-Marie-Nouvelle. Au musée de Naples on voit un *Moine carmelite*; à celui de Munich, *Le Sauveur bénissant*; à celui de Berlin, deux *Madones* et une *Vierge glorieuse*. A la bibliothèque Ambroisienne de Milan, on conserve un manuscrit de Virgile ayant appartenu à Pétrarque et orné de miniatures de Memmi.

Memmi eut un parent connu sous le nom de *Lippo* Memmi, qui fut son élève et l'aida dans ses travaux, et un fils, *Francesco*, qui après sa mort termina plusieurs de ses ouvrages.

E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Rosini, *Campo-Santo*

(1) La date précise de sa mort est connue par le nécrologe de l'église Saint-Dominique de Sienne, où on lit que ses funérailles furent célébrées le 4 août 1344. Ce même nécrologe nous apprend qu'il mourut, non pas à Sienne, comme prétend Vasari, mais bien à la cour, *in curia*, c'est-à-dire à Avignon, et que son corps fut rapporté dans sa patrie pour y être enseveli.

(2) LVII et LVIII.

di Pisa. — Lasinio, *Affreschi del Campo-Santo*. — *Plates of the frescoes which adorn the walls of the Campo-Santo at Pisa* — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Catalogues des musées de Naples, Florence, Munich et Berlin. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Della Valle, *Lettere sanesi*.

MEMMIUS (*Caius*), orateur romain, tué en 100 avant J.-C. Tribun du peuple en 111, il fit une opposition ardente au parti oligarchique à Rome pendant la guerre de Jugurtha. En exposant la vénalité et l'incapacité des généraux envoyés contre le chef numide, il contribua à faire confier la conduite de la guerre d'abord à l'incorruptible Metellus, puis au vaillant et habile Marius, et prépara ainsi le triomphe des armes romaines. Parmi les nobles qu'il fit mettre en accusation, on cite L. Calpurnius Bestia et M. Æmilius Scaurus. Il périt dans l'émeute excitée par Saturninus et Glaucia lorsqu'il se présentait comme candidat pour le consulat. Salluste, dans son *Jugurtha*, cite un discours de Memmius, qui n'est pas authentique du moins sous la forme où le présente l'historien. Un fragment d'un autre discours de cet orateur se trouve dans la *Vie de Térence* attribuée à Suétone. Y.

Salluste, *Jugurtha*, 27, 30 34. — Appien, *Bel. civ.*, I, 32. — Tite Live, *Epit.*, 69. — Florus, III, 16. — Cicéron, *De Orat.*, II, 19, 66, 70; *Pro Font.*, 7; — *Brutus*, 36. — Ellendt, *Prolog. in Cic. Brut.*, LXI. — Mayer, *Fragmenta romanorum oratorum*.

MEMMIUS (*Caius*) GEMELLUS, orateur et poëte romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Tribun du peuple en 66, il fit de l'opposition à L. Lucullus, qui, au retour de ses campagnes contre Mithridate, demandait le triomphe. Sa carrière politique fut assez équivoque. Il avait des qualités plus brillantes que solides, et se laissait distraire de la politique par les plaisirs. Il courtisa la femme de Pompée et séduisit celle de M. Lucullus, frère du général. Aussi Cicéron, dans une lettre à Atticus, l'appelle « un Pâris qui non content d'outrager Ménélas (M. Lucullus) insulta encore Agamemnon (L. Lucullus). » Édile en 60, préteur en 58, Memmius appartenait alors au parti du sénat et faisait l'opposition la plus vive à Vatinius, à Clodius, à Jules César. Tout à coup il se rapprocha de César, qui promit de l'appuyer dans la demande du consulat en 54; mais il révéla indiscrètement cette coalition et indisposa César, qui l'abandonna. Accusé de brigue, il s'exila et alla vivre à Mytilène. A partir de ce moment il disparaît de l'histoire. Il épousa Fausta, fille du dictateur Sylla, et divorça d'avec elle après en avoir eu un fils. Il se distingua dans les lettres, mais on ne cite de lui qu'un poëme licencieux. Comme orateur il fut remarquable, bien que son indolence, la délicatesse de son goût et sa préférence exclusive pour les modèles grecs le rendissent peu propre aux luttes de la tribune. Lucrèce lui dédia son poëme *De Rerum Natura*, et Cicéron lui adressa trois lettres. Y.

Cicéron (pour les nombreux passages de Cicéron où il est question de Memmius, voy. l'*Onomasticon tullianum* d'Orelli). — Plutarque, *Lucull.*, 37. — Suétone, *Illust. Gramm.*, 14; *Cæs.*, 23. 49, 73. — Pline, *Epist.*, V, 3. — Ovide, *Trist.*, II, 433. — Aulu-Gelle, XIX, 9.

MEMMO (*Tribuno*), vingt-sixième doge de Venise, mort en 991. Sa noblesse plutôt que sa capacité le firent élire en 979 pour succéder à Vitale Candiano. Son administration fut des plus orageuses et des plus inutiles pour le bien de la république. La guerre civile entre les Caloprini et les Morosini occupe entièrement son règne. Les premiers, appuyés par Memmo, prirent les armes, assassinèrent Domenico Morosini et chassèrent tous les siens. Enhardis par ce succès, ils tentèrent de s'emparer du gouvernement, et Memmo dut exiler leur chef, Stefano Caloprino. Ce seigneur se retira auprès de l'empereur Othon II, dont il gagna si bien l'esprit, que ce prince défendit tout commerce à ses sujets avec ceux de la seigneurie, jusqu'à ce que Caloprino fût satisfait et rétabli. La disette que cette mesure amena dans Venise anima le peuple contre les Caloprini, qui furent chassés et dont les palais furent pillés. Othon étant mort en 983, l'impératrice Adélaïde ménagea un accommodement au moyen duquel Memmo rappela les Caloprini; mais à peine rapatriés ils recommencèrent leur lutte avec les Morosini. Les combats, les massacres ensanglantèrent chaque jour la cité. Le trop faible doge fut impuissant à réprimer ces excès. Enfin il tomba gravement malade, et se fit porter au monastère de Saint-Zacharie, où il prit l'habit monastique. Six jours après il mourut, fort peu regretté des Vénitiens. Pietro Orseolo II lui succéda. A. DE L.

Marino Sanuto, *Storia de' Duchi di Venezia*. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*. — Daru, *Hist. de la République de Venise*. — Laugier, *Hist. de Venise*.

MEMMO (*Giambattista*), mathématicien italien, né à Venise, à la fin du quinzième siècle. Il appartenait à la famille patricienne de ce nom, et fut professeur de mathématiques. On a de lui : *Apollonii Pergei Philosophi mathematicique Opera*; Venise, 1537, in-fol.

MEMMO (*Giammaria*), littérateur italien, de la même famille que le précédent, siégea au sénat de Venise, et résida quelque temps à Padoue; en 1553 il mourut en mer, comme il retournait dans sa patrie. Il avait été créé chevalier par Charles Quint, auprès de qui la république de Venise l'avait envoyé en qualité d'ambassadeur. On a de lui : *L'Oratore*; Venise, 1545, 1564, in-4°; — *Dialogi della Sostanza e forma del Mondo*; Venise, 1546, in-4°. P.

Papadopoli, *Hist. Gymn. Patavini*, II, 58. — Ghilini, *Theatro*. — Agostini, *Scrittori Veneziani*.

MEMNON (Μέμνων), général grec, né à Rhodes, mort en 333. On ne connaît pas la date de sa naissance; mais Démosthène, dans son discours *contre Aristocrate*, parle de lui comme d'un jeune homme en 352, ce qui fait supposer qu'il était né vers 380. Beau-frère d'Artabaze, gouverneur de la basse Phrygie, il prit part à la révolte de ce satrape contre Darius Ochus. Les insurgés échouèrent, et furent forcés de se réfugier à la

cour de Philippe de Macédoine; cependant les deux chefs de la révolte obtinrent leur grâce, par l'intervention de Mentor, frère de Memnon, favori du roi de Perse. A la mort de Mentor, vers 336, Memnon, qui avait déjà montré une grande habileté militaire, lui succéda comme gouverneur des côtes occidentales de l'Asie Mineure. Lorsque Alexandre envahit l'Asie, en 334, les satrapes Arsiles et Spithridates rassemblèrent en toute hâte des moyens de défense. Memnon, trouvant leurs forces insuffisantes, fut d'avis de ne pas risquer une bataille et de se retirer dans l'intérieur des terres après avoir dévasté le pays, au lieu d'attendre l'ennemi derrière le Granique. Les satrapes rejetèrent ses conseils, et hasardèrent la bataille. Après leur défaite Memnon, qui avait envoyé sa femme et ses enfants à Darius comme gages de sa fidélité, reçut le commandement suprême de toute l'Asie occidentale. Chargé de protéger la Perse contre l'invasion d'Alexandre, il ne fut pas au-dessous de cette tâche, et se montra le digne adversaire du conquérant macédonien. Il défendit la ville d'Halicarnasse avec autant d'habileté que d'obstination, et après avoir épuisé tous les moyens de résistance, il incendia la place et passa dans l'île de Cos, où il se prépara à recommencer la lutte. Pour forcer Alexandre à revenir en Europe, il résolut de porter la guerre dans la Grèce, qui frémissait sous le joug de la Macédoine et ne demandait qu'un appui pour se soulever. Avec l'argent que lui fournit Darius il rassembla une nombreuse armée de mercenaires et une flotte de trois cents vaisseaux. Il dirigea cet armement contre l'île de Chios, qui se rendit, puis contre Lesbos, qui offrit plus de résistance. Il avait déjà pris plusieurs villes de cette île, et venait de se rendre maître de Mytilène lorsqu'il tomba malade et mourut. Aucun événement ne pouvait être plus avantageux pour Alexandre, ni plus funeste à Darius. Si Memnon avait vécu, Sparte et d'autres États de la Grèce se seraient prononcés contre la Macédoine, Alexandre aurait dû revenir engager contre la confédération hellénique une lutte dont l'issue était difficile à prévoir, et probablement toute la carrière du futur conquérant de l'Asie aurait été changée. L. J.

Arrien, I, 12, 20-23; II, 1. — Diodore, XVI, 34, 52; XVII, 7, 18, 22, 24, 29, 31. — Clinton, *Fasti Hellenici*, II, 234.

MEMNON, historien grec, vivait dans le premier siècle ou au commencement du second siècle après J.-C. Né à Héraclée, ou ayant habité longtemps cette ville, il en écrivit l'histoire dans un ouvrage étendu, qui aurait péri sans laisser de traces si le hasard ne l'eût fait tomber dans les mains de Photius. Cet écrivain n'eut à sa disposition qu'une partie de l'ouvrage, du neuvième livre au seizième inclusivement; il en a donné une analyse intéressante. Le neuvième livre commençait par le récit de la tyrannie de Cléarque, disciple de Platon et d'Isocrate. La chute de sa dynastie, après une domination de quatre-vingt-quatre ans, était racontée dans le douzième livre Le treizième et le quatorzième conduisaient le récit jusqu'à la victoire des Romains sur Antigone (280-188). Le rôle d'Héraclée au milieu des événements de cette période était peu important; mais comme cette ville avait successivement assisté Ptolémée Céraunus contre Antigone, Nicomède contre Zipœtes et Antiochus, les Byzantins contre les Gaulois, Memnon trouva dans ces faits un prétexte à des épisodes qui variaient sa narration. Ainsi le chapitre XX de l'extrait de Photius contient la série des rois de Bithynie; ensuite, à l'occasion de la guerre des Romains contre Antiochus, l'auteur esquisse rapidement l'histoire de Rome depuis son origine. Le dernier événement mentionné dans le seizième livre était la mort de Brithagoras, qui fut envoyé par les Héracliens en ambassade auprès de J. César. Comme aucun autre auteur ne cite Memnon, nous ignorons si son ouvrage s'étendait au delà de cette époque, et si l'historien vivait vers le même temps. Vossius le place par conjecture sous le règne d'Auguste; il est plus vraisemblable de le regarder, avec Orelli, comme un contemporain des Antonins. Photius prétend que son style est simple, clair et sa diction bien choisie. L'extrait que ce compilateur en a donné fut publié pour la première fois séparément avec les restes de Ctésias et d'Agatharchides par H. Estienne, Paris, 1557, in-8°, et réimprimé à Oxford, 1597, in-16. Gasp. Orelli en a donné une bonne édition : *Memnonis Historiarum Heracleæ Ponti Excerpta servata a Photio; græce cum versione latina Laur. Rhodomanni. Accedunt scriptorum heracleotarum Nymphidis, Promathidæ et Domitii Callistrati fragmenta; veterum historicorum loca de rebus Heracleæ Ponti et Chionis Heracleotæ quæ feruntur epistolæ, cum versione latina Jo. Caselii*; Leipzig, 1816, in-8°; et M. C. Müller l'a inséré dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum* (de la *Bibliothèque grecque* de A. F. Didot), t. III, p. 325. Nic. Gedoyn l'a traduit en français dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XIV; et Sp. Blandi en italien pour la collection des auteurs grecs publiée à Milan, *Storici minori*, t. I, 1826, in-8°. L. J.

Photius, *Bibliotheca*, cod. CCXXIV. — Vossius, *De Historicis Græcis*, édit. Westermann, p. 236. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 748. — Paulmier de Grentemesnil, dans ses *Exercitationes ad optimos auctores græcos*; Leyde, 1668, in-4°. — Groddeck, *Initia Historiæ Græcorum literariæ*, II, 74.

MENA (*Juan* DE), poëte espagnol, naquit à Cordoue, vers 1411, et mourut en 1456, par suite d'une chute. Resté orphelin de bonne heure, il se consacra à l'étude, et il suivit les leçons des professeurs les plus en renom, d'abord à Salamanque, ensuite à Rome. Revenu dans sa patrie, il devint un des *veinte-quatro*, un des fonctionnaires qui avaient l'administration de cette cité; plus tard il obtint la faveur du roi de Castille Jean II, qui le nomma son

secrétaire pour la langue latine et son historiographe. S'il fallait s'en rapporter à des lettres contenues dans le *Centon epistolario* de Cibdareal, mais dont l'authenticité est fort douteuse, le monarque aurait pris soin de faire savoir à Mena comment il devait raconter certains événements, comment il fallait insister fortement et à tout propos sur l'article de la louange. Il ne paraît pas d'ailleurs que ce qu'écrivit l'historiographe ait été inséré dans la *Cronica de Juan*. Indépendamment de sa prose, Mena composait des pièces de vers de circonstance à la gloire de son souverain. Ses qualités aimables lui assurèrent l'attachement de tous ceux qui le connurent; sa fin excita des regrets unanimes. Ses poésies furent fort goûtées, et ses compositions de peu d'étendue font partie des anciens *Cancioneros*. Il serait injuste de ne pas reconnaître chez lui des qualités poétiques, mais on regrette d'y trouver trop souvent de l'affectation, des allusions obscures. Un de ses écrits qui charmèrent le plus ses contemporains fut un poëme sur les sept péchés mortels; il se compose de près de 800 vers : il s'agit d'une guerre entre la raison et la volonté humaine. C'est une allégorie fastidieuse, mêlée de discussions subtiles et fatigantes. Laissé inachevé, cet écrit fut terminé par un moine, Geronimo de Olivares, qui y joignit 400 vers. La *Coronacion* vaut mieux; on y trouve le récit d'un voyage imaginaire au Parnasse pour assister au couronnement des Muses et des Vertus des mains du marquis de Santillane, protecteur de notre poëte. On croit y voir une imitation de la *Divina Commedia;* car après avoir commencé par se représenter comme égaré dans une forêt épaisse, l'auteur visite des régions consacrées aux châtiments des méchants; il traverse ensuite la résidence des poëtes, y rencontre les hommes célèbres des anciens âges, et il finit par une sorte d'apothéose du marquis, qui était encore vivant lorsque cet hommage lui fut rendu. La versification est facile; les images ont parfois de la vivacité. Mais l'abus de l'érudition refroidit le lecteur : cet abus se montre dès le second titre donné à ce poëme : *Calamicleos*, mot hybride, formé de latin et de grec, et qui montre que l'auteur voulait chanter le malheur et la gloire. Le *Laberinto* est inspiré évidemment par la lecture du grand poëte florentin. Commencé de bonne heure, il fut longtemps l'objet des préoccupations de Juan de Mena, qui mourut sans le terminer; cet ouvrage comprend 2,500 vers, lesquels forment trois cents stances, ce qui fait qu'on le connaît aussi sous le nom de *las Trescientas*. Son but est d'exposer ce qui se rapporte aux devoirs et à la destinée de l'homme. Le poëte, égaré dans un bois, assailli par des bêtes féroces, est sauvé par la Providence, qui se montre à lui sous les traits d'une femme d'une grande beauté et qui le conduit à un point central de l'univers d'où son œil découvre toutes les contrées de la terre. Cette composition n'est point terminée; le roi Jean exprima le désir qu'elle s'étendît à 365 coplas, c'est-à-dire au nombre des jours de l'année. Le poëte se mit à l'œuvre pour obéir, mais il n'acheva que 24 coplas. Aujourd'hui personne ne lit ces vers, qui ont le tort d'être bien ennuyeux. Quelques épisodes, tels que celui du dévouement du comte de Niebla, qui perdit la vie au siége de Gibraltar en 1436, en s'efforçant de sauver un de ses compagnons d'armes, sont retracés avec énergie; mais ils ne rachètent pas la monotonie du fond et l'obscurité qui réclama de bonne heure les efforts d'un commentateur : Fernand Nuñez de Guzman écrivit sur le *Laberinto* une glose qui a été jointe à la plupart des éditions. Mena laissa en mourant quelques ouvrages, demeurés inédits; Antonio indique des *Memorias de algunos linages antiguos y e nobles de Castilla* et une traduction en vers de trente-six chapitres d'Homère. Les *Trescientas*, imprimées pour la première fois à Séville, en 1496, ont eu une dizaine d'éditions dans l'espace de quatorze ans. Toutes sont rares et chères. Une édition des *Coplas de los siete pecados mortales* parut à Salamanque, en l'an 500. Les œuvres complètes de Mena furent réunies à Séville en 1528, in-fol. Elles ont été réimprimées en 1534, en 1536, en 1540, en 1548. On en connaît aussi quatre éditions exécutées en Belgique (deux en 1552, une en 1554, une en 1566). L'édition d'Alcala 1566 est d'un aspect peu gracieux; mais on y a ajouté diverses poésies anciennes. Citons aussi celle de Salamanque, 1582, reproduite à Madrid en 1804, in-8°. G. BRUNET.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. II, p. 175. — Clarus, *Darstellung der Spanischen Litteratur im Mittelalter*, II, 86-107. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, I, 379. — Brunet, *Manuel du Libraire*, III. 349.

MENA (*Fernandez* DE), médecin espagnol, né vers 1520, dans la Nouvelle-Castille. Il fut reçu docteur à l'université d'Alcala de Hénarès, et y fut attaché en qualité de professeur; ses talents le firent appeler à la cour de Philippe II comme premier médecin. On a de lui : *Claudii Galeni de Pulsibus Liber, e græco conversus et illustratus;* Alcala de Hénarès, 1553, in-4°; — *Galeni Liber de Urinis, cum interpretatione et commentariis*; ibid., 1553, in-4°; — *De ratione permiscendi medicamenta;* ibid., 1555, in-8°; Turin, 1587, in-8°; — *De septimestri Partu et purgantibus medicamentis;* Anvers, 1568, in-4°; précédé d'un traité plus ample, *Methodus Febrium omnium;* — *Commentaria in libros Galeni de Sanguinis Missione et Purgatione;* Turin, 1587, in-8°.

Un autre écrivain de ce nom, *Pedro* DE MENA, né à Aranda (Vieille-Castille), vivant à même époque, a laissé : *Chronica del nacimiento, vida y milagros de S. Francisco de Paula;* Madrid, 1596, in-8°; — *Manuale ordinis Minimorum;* ibid., 1595, in-8°. Il était moine de l'ordre des Minimes. P.

Antonio, *Nova Biblioth. Hispana.*

MENA (*Felipe-Gil* DE), peintre espagnol, né à Valladolid, en 1600, mort en 1674. Il étudia son art à Madrid, dans l'atelier de Jan van der Hamen, et revint travailler dans sa ville natale, où il ouvrit une académie gratuite de peinture. Gil de Mena a beaucoup produit. Sa manière est plus affectée que gracieuse, mais il réussissait fort bien dans le portrait. Son meilleur tableau est la reproduction d'un *Auto-da-fé* que l'on fit de son temps à Valladolid : on voit aussi de lui quelques bonnes toiles dans la chapelle des Orphelins et dans l'église des Franciscains. Il laissa une nombreuse collection de dessins, d'estampes, d'ébauches et de modèles en tous genres, qui furent vendus plus de mille ducats (environ 12,000 fr.). A. DE L.

Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols.*

MENA (Don *Pedre* DE), peintre et sculpteur espagnol, né à Adra (Grenade), en 1620, mort à Malaga, en 1693. Il se forma sous les leçons du célèbre Alonzo Cano, et devint peintre habile; mais il quitta la palette pour le ciseau. Ses ouvrages, tableaux ou statues, sont beaux et nombreux. On les admire dans les principaux monuments de Cordoue, Grenade, Malaga, Madrid, Tolède. Comme peinture on cite de lui à Gênes, palais Doria, un *Christ à l'agonie*, comme un un chef-d'œuvre. En sculpture ses meilleurs morceaux sont à Algendin, une *Conception de la Vierge*, groupe très-remarquable; à Grenade, *Saint Antoine de Padoue, tenant l'enfant Jésus*; — chés les Jésuites de Madrid, *Madeleine pénitente*, marbre plein d'expression et de grâce. A. DE L.

Cean Bermudes. *Diccionario historico de los mas illustres Professores de las Bellas Artes en España.*

MENABREA (*Léon-Camille*), savant littérateur français, né à Bassens, près de Chambéry, le 12 avril 1804, mort à Chambéry, le 24 mai 1857. Issu d'une famille noble, originaire d'Allemagne, il étudia le droit à Turin, et y fut reçu docteur en 1827. Admis dans la magistrature savoisienne, il fut bientôt nommé conseiller à la cour d'appel de Chambéry, place qu'il occupait à sa mort. Appelé par sa carrière à séjourner dans diverses provinces où surgissent à chaque pas des ruines féodales, en face de cette nature grandiose riche de souvenirs, il conçut la pensée d'esquisser dans un vaste tableau, ayant pour titre *Les Alpes historiques*, les institutions et l'organisation du moyen âge. Les nombreux documents inédits qu'il parvint à réunir, l'intuition avec laquelle il savait découvrir ceux qui avaient le plus d'importance, lui permirent de rassembler les immenses matériaux de sa grande œuvre, que la mort ne lui permit pas d'achever. Malgré la sévérité de ses études, ses premiers essais littéraires furent des travaux d'imagination : *Feux Follets*; Paris, 1836, in-8° : recueil de légendes inspirées par les bords riants du lac d'Annecy; et *Requiescant in pace*; Paris, 1838, in-8°, roman. En 1839, un *Mémoire sur la marche des études historiques en Savoie et en Piémont, depuis le quatorzième siècle*, lui ouvrit les portes de l'Académie de Savoie, dont il devint secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Rendu, nommé évêque d'Annecy. Il était aussi membre de l'Académie des Sciences de Turin. Il fit ensuite paraître dans les *Comptes rendus* de la Société de Chambéry : *Montmélian et les Alpes*, terminé par le journal, jusque là inédit, du dernier siége qu'eut à soutenir cette place; — *L'Abbaye d'Aulps*; — *De l'Origine, de la Forme et de l'Esprit des Jugements rendus au moyen âge contre les animaux*; Chambéry, 1846, in-8° : l'un des écrits les plus appréciés de l'auteur; — *De l'Organisation militaire au moyen âge*; — les trois premières livraisons *De l'Histoire de Chambéry*, publication suspendue à cause des événements de 1848, et qui est rédigée presqu'en entier; — *L'ancienne Chartreuse de Vallon*; — *Comptes rendus des travaux de l'Académie de Savoie*. Après la bataille de Novare (1849), Menabrea, profondement versé dans la science diplomatique, fut appelé en qualité de conseiller de légation à prendre part aux négociations de la paix entre le Piémont et l'Autriche. A cette occasion, il publia, par ordre du gouvernement : *Mémoire pour servir à l'intelligence des discussions qui ont existé entre le gouvernement de S. M. le roi de Sardaigne et S. M. l'empereur d'Autriche, depuis le traité de Worms* 1743 *jusqu'en* 1848; — *Histoire des Négociations qui ont précédé le traité de paix conclu le 6 août* 1849; — *Mémoire historique sur Monaco, Menton et Roquebrune*. A la même époque, il prit part aux travaux de la commission de législation. Il avait préparé un grand nombre de travaux, lorsque la mort vint le surprendre; il laissa près de dix-huit volumes manuscrits contenant des recherches sur l'*Histoire féodale de la Savoie et du Dauphiné*; — *Sur la langue romane*; — *Sur la duchesse Yolande de Savoie, sœur de Louis XI*, etc. En général, ses ouvrages se distinguent par le charme et la pureté du style, la vigueur et la clarté de la pensée. Son esprit, apte à toutes choses, traitait avec la même facilité les sujets les plus divers. G. GONNESIO.

Renseignements particuliers.

MENABUOI (*Giusto*), dit *Giusto da Padova* ou le *Padovano*, peintre de l'école vénitienne, né à Florence, mort à Padoue, en 1397. Il vint dans cette dernière ville à la suite de son maître le Giotto, s'y fixa et y obtint le droit de cité. Son œuvre capitale fut la décoration du baptistère, qui avait été peint à fresque en dehors et en dedans. Il ne reste plus rien absolument des peintures extérieures, celles de l'intérieur sont bien conservées. Elles représentent des sujets tirés du Nouveau Testament. Parmi elles se trouvent quelques compositions inférieures aux autres, et qui paraissent d'une autre main. Quant

à celles qui doivent être attribuées à Giusto, elles rappellent le style du Giotto, mais n'en ont pas toute la grâce; la manière est encore un peu byzantine. Sur le maître autel est un tableau, également de l'école du Giotto, qui peut être attribué au même maître; il renferme dans ses nombreux compartiments une *Madone* et divers sujets de l'Ancien Testament. E B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — P. Faccio, *Guida di Padova*.

MENÆCHME et **SOÏDAS** (Μέναιχμος et Σοΐδας), artistes grecs, vivaient vers 500 avant J.-C. Ils firent une statue en or et en argent de la déesse Artémis de Laphyra. Cette statue, placée dans le temple d'Artémis à Calydon, en fut enlevée par l'ordre d'Auguste et transportée dans la citadelle de Patras à Corinthe, où Pausanias la vit. Les deux artistes étaient nés à Naupacte, et vivaient peu après Canachus de Sicyone et Callon d'Égine. Pline, parmi les autorités de ses 33e et 34e livres, cite Menæchme comme auteur d'un traité sur la toreutique, art qui comprenait les statues chryséléphantines. Ce Menæchme est sans doute le même que l'artiste mentionné par Pausanias, et le P. Hardouin et Tiersch ont eu tort de l'identifier avec Menæchme de Sicyone, qui écrivit un ouvrage Περί τεχνιτῶν, *Sur les Acteurs*, et non *Sur les Artistes*, une *Histoire d'Alexandre le Grand* et un livre *Sur Sicyone*, et qui, suivant Suidas, vivait sous les successeurs d'Alexandre. (Athénée, II, XIV; *Schol. ad Pind. Nem.*, II, IX, 30; Vossius, *De Hist. Græc.*, p. 102, éd. Westermann.) Y.

Pline, *Hist. Nat. Elench.*, XXXIII, XXXIV. — Hardouin, *Index Auctorum* dans l'édit. de Pline. — Thiersch, *Epochen*, p. 202.

MÉNAGE (*Matthieu*), théologien français, né vers 1388, dans le Maine, mort à Angers, le 16 novembre 1446. Ses études achevées dans l'université de Paris, il y fut reçu maître ès arts vers 1408, et chargé de la chaire de philosophie dès 1413. Le succès qu'il obtint le fit élire vice-chancelier en 1416 et recteur de l'université en 1417. Il alla ensuite s'établir à Angers, où il enseigna la théologie (1432). La même année il fut député par l'église d'Angers, avec Gui de Versailles, au concile de Bâle, et par le concile, vers le pape Eugène IV à Florence. Il ne revint de Bâle qu'en 1437. En 1441, il reçut les fonctions de théologal. Sa *Vie* a été écrite par Gilles Ménage (1). C. P.

MÉNAGE (*Gilles*), célèbre érudit et critique français, né à Angers, le 15 août 1613, de Guillaume Ménage, avocat du roi dans la même ville, et de Guione Ayrault, sœur de Pierre Ayrault, lieutenant criminel, mort à Paris, le 23 juillet 1692. Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, tant d'inclination pour l'étude, que son père n'épargna rien pour lui donner une éducation aussi complète que possible. Il étudia le latin sans faire de thèmes, et en passant tout de suite à l'explication des meilleurs auteurs, suivant une méthode renouvelée de nos jours et qui a gagné d'assez nombreux partisans. Il s'appliqua ensuite, avec un grand succès, à l'étude de la philosophie; mais il ne put réussir ni dans la danse, ni, encore moins, dans la musique, malgré tous les efforts de ses maîtres. Le jeune Ménage se tourna de bonne heure vers l'érudition : il y était poussé à la fois par le goût du temps, la nature de son esprit et l'étendue de sa mémoire, véritablement prodigieuse. Le *Menagiana* nous apprend qu'il ne faisait jamais d'extraits des auteurs, et qu'il les citait tous de souvenir, se bornant à écrire, sur un papier qu'il jetait ensuite, les passages qu'il voulait se graver dans la tête. Il conserva ce don précieux jusque dans la vieillesse la plus avancée, et une pièce de vers latins qu'il composa, à l'âge de près de soixante-dix-huit ans, nous apprend qu'il venait de le recouvrer après l'avoir perdu un moment. Mais le père de Ménage voulut que son fils suivît la même carrière que lui. Il étudia donc le droit, plaida à Angers en 1632, puis à Paris, où il fut reçu avocat au parlement. S'il faut en croire Tallemant des Réaux, il n'aurait plaidé qu'une cause en province, et encore y serait-il demeuré court; mais Tallemant n'aime point assez Ménage pour être cru sur parole. Bayle, au contraire, regrette qu'il n'ait pas publié quelques-uns de ses plaidoyers. En 1634, il accompagna le parlement aux grands jours de Poitiers, ce qui fit dire à Costar que, « comme il y avait des sergents exploitants par tout le royaume, il était un avocat plaidant par tout le royaume ». A son retour, attaqué d'une sciatique, il alla se faire soigner à Angers, et, après sa guérison, qui ne se fit pas sans d'extrêmes douleurs, supportées avec un grand courage, son père se démit en sa faveur de sa charge d'avocat du roi; mais, dégoûté du barreau, le jeune homme ne tarda pas à lui en renvoyer les provisions. Il se tourna ensuite vers l'état ecclésiastique, et prit la soutane, mais sans entrer dans les ordres, et en se bornant aux conditions indispensables pour posséder ce qu'on appelait alors un bénéfice simple. Une fois pourvu de ce côté, il se remit avec une nouvelle ardeur à l'étude des belles-lettres, et rechercha la connaissance des savants. Chapelain le présenta à Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, et depuis cardinal de Retz, qui l'attacha à sa maison et le traita longtemps avec la plus grande faveur, dont il abusa quelquefois. Ménage était vaniteux, et poussait volontiers à la familiarité avec les personnages au-dessus de lui. Son humeur satirique n'épargnait même pas son protecteur. Pendant la Fronde, dit Tallemant, « il se mit à pes-

(1) Les notes qui l'accompagnent sont des plus précieuses. La première édition (Paris, 1674, in-8°) contient quelques pièces supprimées dans la seconde (1692, in-12, Paris), qui par suite, quoique augmentée dans le texte, est moins recherchée. Nous avons vu un exemplaire surchargé d'annotations manuscrites de la main même de Gilles Ménage. Il appartient à M. l'abbé Tardif, chanoine de l'église d'Angers. (C. P.)

ter, et disoit qu'elle lui étoit trois mille livres de rentes en bénéfices qu'il auroit sans doute, si M. le coadjuteur ne s'étoit point avisé de fronder. » Non content de cela, il disoit cent choses dont il se fût fort bien passé : « A quoi bon tenir table, disoit-il, quand on doit et qu'on n'a encore récompensé personne? » Et aussi : « Morbleu ! je veux faire plus de bien à Girault (c'était son secrétaire) que M. le coadjuteur ne m'en fera. » Le coadjuteur finit par se fâcher; mais Chapelain les raccommoda, et Ménage, à qui, malgré ses grands airs, cette protection était fort utile, recommença à en abuser plus que jamais, jusqu'à faire manger un de ses laquais pendant cinq mois chez le coadjuteur, en dépit des représentations de l'argentier, et à y envoyer prendre tous les soirs sa chandelle. Enfin, il fit tant et si bien par sa conduite avec les familiers de Paul de Gondi, devenu alors le cardinal de Retz, qu'il dut se séparer de lui, et qu'ils demeurèrent brouillés. Son ami Sarrazin lui fit alors écrire par le prince de Conti, qui lui demanda son amitié, en lui offrant, s'il voulait s'attacher à sa maison, 4,000 francs de pension et l'expectative de plusieurs bénéfices : il refusa, disant qu'il ne voulait plus de maître, et il fut si fier de cette réponse que pendant trois mois il la porta toujours dans sa poche pour la montrer à tout venant. C'était assez son habitude de gâter ses belles actions à force de les prôner lui-même; sur quoi, Gombauld, à qui il avait rendu service, composa ce quatrain, sans y mettre son nom :

> Si Charles (*lisez Gilles*), par son crédit,
> M'a fait un plaisir extrême,
> J'en suis quitte : il l'a tant dit
> Qu'il s'en est payé lui-même.

Pour subsister, Ménage vendit une terre patrimoniale à Sirvien, surintendant des finances, qui lui passa en échange un contrat de 3,000 livres de rente. Retiré dans sa maison du cloître Notre-Dame, il s'y livra à son goût pour le monde, et en fit une espèce d'académie, où une foule de gens de lettres se réunissaient tous les mercredis. Chapelain, Furetière, Bautru, Conrart, Pellisson, Linière, Perrot d'Ablancourt, Sarrazin, Perrault, Galland, Boivin, Pinsson, l'abbé de Valois, Du Bos, l'avocat Nublé, étaient les hôtes les plus assidus de ces *mercuriales* (1), auxquelles se montraient aussi de loin en loin Catherinot, avocat du roi à Bourges, et Costar, archidiacre du Mans; sans oublier quelques hauts personnages, tels que le marquis de Coislin et le comte de Saint-Séran. Il y avait aussi bien du *fretin*. Ménage se montrait fort complaisant pour les auteurs infimes, qui en retour chantaient ses louanges sur tous les tons. Les étrangers n'y manquaient pas non plus, et ses *mercredis* contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation. Les autres jours, il hantait assidûment le cabinet des frères du Puy, et après leur mort, celui de M. de Thou. C'était également un des commensaux de l'hôtel Rambouillet. Ses relations étendues le firent charger de dresser une liste de gens de lettres (1), qui lui valut à lui-même une pension de 2,000 livres, mais dont il ne jouit que quatre ans. Outre cette pension et la rente de 3,000 livres que lui payait Servien, il avait encore un revenu de 4,000 livres, provenant de la cession de son prieuré de Montdidier : il employait cette fortune, considérable pour le temps, à faire figure dans le monde, à se passer des fantaisies de libéralité et à publier ses ouvrages à ses frais. Ménage était alors fort connu, surtout à l'étranger. Il savait plusieurs langues vivantes, particulièrement l'espagnol et l'italien. Ses vers italiens furent même applaudis par l'académie de la Crusca, qui lui envoya un brevet d'associé. Les savants de France, d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Allemagne correspondaient avec lui, le consultaient, lui dédiaient des livres, les uns par déférence réelle pour ses lumières, les autres, comme Vaugelas, Chapelain, Conrart, par crainte de se mettre mal avec lui. Il reçut les mêmes marques de considération de la part des Saumaise, des Bignon, des Grotius, des Sirmond, des Huet, des Bochard, du prince de Guéménée, de MM. de Bautru et de Montausier, de quelques prélats, et de ministres même, sans parler de tous ceux que nous avons déjà nommés.

Ménage était aussi très-lié avec Mlle de Gournay, Voiture et Arnauld, dont il fit les épitaphes. La reine Christine de Suède, qui attirait les gens de mérite à sa cour, l'invita à venir chez elle; il s'en excusa par une églogue en vers latins, demeurée célèbre, surtout à cause de l'*Avis* satirique et mordant qu'elle lui attira de la part de Gilles Boileau, et de la querelle qui s'ensuivit entre ces deux écrivains. Ménage trouva son maître, à la satisfaction générale, ce qui n'empêcha pas Christine, lors de son voyage à Paris, de le charger de lui présenter les auteurs les plus distingués.

Ce ne fut point là, à beaucoup près, la seule querelle que Ménage eut à soutenir. Son orgueil, son pédantisme, son penchant à l'épigramme et l'irritabilité de son caractère, qui gâtaient en lui d'excellentes qualités, lui valurent nombre d'ennemis et plus d'une mortification, qui ne le corrigèrent pas. Boileau l'avait d'abord nommé dans sa IIe satire; mais il remplaça son nom par celui de l'abbé de Pure. Molière, desservi par lui près de M. de Montausier, le mit en scène sous le masque de Vadius; mais Ménage, qui avait bien voulu profiter de la leçon des *Précieuses ridicules*, comme le prouve l'aveu qu'il fit à Chapelain en sortant, feignit de ne pas se reconnaître dans les *Femmes savantes*, et ne cessa

(1) Ainsi nommées du mercredi, où elles avaient lieu; de même les assemblées qui se tenaient les mardis chez l'abbé Dangeau, s'appelaient les *martiales*, et celles qui se tenaient les jeudis chez la reine Christine, les *joviales*.

(1) C'était à Costar que Mazarin et Colbert s'étaient directement adressés; mais Costar s'en rapporta à Ménage, plus expert que lui pour ce travail.

jamais depuis de rendre justice à Molière. Il soutint contre l'abbé d'Aubignac, à propos de l'*Heautontimorumenos* de Térence, une verte discussion, qui, commencée en 1640, dura plusieurs années et produisit de part et d'autre plusieurs volumes. L'abbé Cotin, irrité de quelques hexamètres de Ménage, qu'il trouvait injurieux pour lui, l'attaqua vivement, en 1666, dans sa *Ménagerie*, qui n'eut pas grand cours. M. de Salo ayant mal parlé des *Amœnitates Juris* (1665), Ménage, dans les *Observations sur Malherbe*, traita le *Journal des Savants* de *gazette* et de *billevésées hebdomadaires*. Baillet eut aussi à se repentir d'avoir recueilli avec trop de complaisance les jugements désavantageux portés contre les œuvres et, en particulier, contre les poésies du vaniteux érudit; car celui-ci lui répliqua par l'*Anti-Baillet*, qu'il fit imprimer en Hollande, parce qu'il n'avait pu obtenir l'autorisation de le publier en France. Bussy-Rabutin se fit une affaire avec lui pour avoir dit, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, que son âge, sa naissance et sa figure l'obligeaient de cacher la passion dont il poursuivait Mme de Sévigné, et pour avoir raconté à ce propos une anecdote où il jouait un rôle ridicule. Ménage répondit par une sanglante épigramme latine, ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de s'exprimer très favorablement sur le compte du satirique gentilhomme, dans la suite du *Menagiana*. Notre savant semble en effet avoir été amoureux de Mme de Sévigné, qui le traitait toujours comme un homme sans conséquence et fort peu dangereux, au point de le faire monter avec elle dans son carrosse, en l'absence de sa demoiselle suivante, et de le menacer, s'il faisait des façons, de l'aller voir jusque dans sa chambre. Ménage resta l'ami et le confident de la spirituelle marquise : « Je suis votre confesseur et j'ai été votre martyr », lui disait-il un jour. — « Et moi votre vierge », lui répondit-elle. Tallemant l'accuse aussi d'avoir été le *mourant* de Mme de Cressy et de Mlle de La Vergne (depuis Mme de La Fayette) qui se moquaient de lui. Et, de fait, il avoue ses amours non-seulement dans ses poésies, mais dans l'épître dédicatoire de ses *Observations sur la Langue Françoise*. Il annonçait dans le même ouvrage un livre intitulé la *Défense de ses Mœurs*, où il se serait expliqué tout au long sur ce chapitre; mais ce livre n'a point paru. Ménage mêlait sans cesse son apologie ou l'attaque de ses ennemis à ses œuvres d'érudition. C'est encore là qu'il s'en prit aigrement au père Bouhours, qui l'avait blessé par quelques observations sur ses écrits, dans les *Doutes sur la Langue Françoise*. La guerre dura assez longtemps; mais cette fois Ménage fut vainqueur, et il ne se refusa pas à un raccommodement sincère. Il disait de lui-même qu'il n'y avait personne qui se réconciliât plus aisément que lui avec tous ceux qui l'avaient maltraité. Cependant il tint jusqu'au bout rancune à Gilles Boileau, dont il voulut empêcher l'élection à l'Académie, et il alla jusqu'à se brouiller avec son vieil ami Chapelain, qui refusait de servir les intérêts de sa haine. Toutes ces disputes finirent par porter un tort considérable à sa réputation. Il devint en quelque sorte de mode de dauber sur Ménage, qui prêtait à la raillerie par plus d'un côté. On se mit à dévoiler ses nombreux plagiats, à démontrer que ses vers latins et grecs n'étaient que des centons pillés çà et là. Il y eut même une épigramme qui, faisant allusion au nom latin de Mlle de Lavergne (*Laverna*), souvent chantée par lui, disait qu'il avait eu raison de choisir pour muse la déesse des voleurs. Conrart prétendait qu'il fallait le condamner à être conduit au pied du Parnasse et à y recevoir la fleur de lys pour les vols qu'il avait faits sur les anciens. On connaît les vers que Molière a mis dans la bouche de Trissotin parlant à Vadius :

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Romains.

Ménage confessait lui-même ces plagiats, et il en tirait gloire.

Son orgueil et ses intempérances de langue lui attirèrent encore bien d'autres humiliations publiques ou privées : « Monsieur, lui dit un jour Mlle de Rambouillet, j'ai ouï dire que vous me mêliez dans vos contes; je ne le trouve nullement bon, et vous prie de ne parler de moi ni en bien ni en mal ». Dans un endroit de ses *Origines de la Langue Françoise*, il écrit : « Cela se prouvera par la relation que M. de Loire doit me dédier. » Et M. de Loire ne la lui dédia point. Il était de ceux qui perdraient plutôt un ami qu'un bon mot. Il abondait en saillies, souvent heureuses; en voici quelques-unes des plus inoffensives. Lorsqu'il eut renvoyé sa charge à son père, comme on lui demandait pourquoi celui-ci était en colère contre lui : « Parce que je lui ai rendu un *mauvais office*, » répondit-il. Il disait des traductions de d'Ablancourt : « Qu'elles étaient comme une femme qu'il avait connue à Angers, belles, mais infidèles. » On en trouvera beaucoup d'autres dans le *Menagiana*. Mlle de Mourion lui reprochait un jour son penchant à médire : « Mais savez-vous bien ce que c'est que la médisance? » lui demanda-t-il. Elle répondit : « Pour la médisance, je ne le saurai bien dire; mais pour le médisant, c'est M. Ménage. » Et elle avait raison. De là vient qu'on lui imputait souvent, sur sa renommée, des intentions qui n'étaient pas dans son esprit. Ainsi il s'attira de graves désagréments, en 1660, pour une élégie latine au cardinal Mazarin, dans laquelle ses ennemis prétendirent trouver une allusion injurieuse à une députation envoyée alors par le parlement à ce ministre. Plusieurs conseillers en portèrent leurs plaintes à la grand'-chambre. Il se défendit en attestant qu'il avait composé sa pièce trois mois avant cette députation, et en publiant une déclaration solennelle

qui convainquit de son innocence M. de Lamoignon.

Dans ses bons mots, presque toujours Ménage était quelque peu prétentieux et pédant; on y sentait la recherche plus que le naturel et la verve. De même il était bon conteur, mais étudié, long et abusant de tout ce qu'il avait lu. De là des répétitions fréquentes, qui fatiguaient ses auditeurs, et dont Tallemant rapporte des exemples. La mémoire chez lui jouait un plus grand rôle que l'imagination.

En 1684, il se présenta à l'Académie : il avait assez fait pour espérer d'y être reçu. Sa renommée, son érudition immense, le nombre et l'importance de ses ouvrages dans tous les genres littéraires, l'étendue de ses relations dans l'Europe entière en faisaient un des écrivains les plus considérables que pût choisir le docte corps. Par malheur, il avait débuté par une pièce de vers français, intitulée la *Requête des Dictionnaires*, où il raillait, avec assez de verve, l'Académie et beaucoup d'académiciens, surtout à propos de l'extrême rigidité qui présidait au choix des mots du dictionnaire. Il prétendait n'avoir pas eu l'intention de livrer cette satire à la publicité : c'était l'abbé Montreuil qui l'avait dérobée dans ses papiers et qui la fit imprimer malgré lui; mais il ne laissa pas de la recueillir lui-même dans ses *Mélanges* en 1652, longtemps avant qu'il ne fût question de sa candidature. Il assure, dans le *Menagiana*, qu'il n'avait point sollicité cet honneur, et qu'il remercia même les nombreux académiciens qui venaient le presser de se mettre sur les rangs, ajoutant seulement que si on le choisissait, il accepterait avec reconnaissance. Quoi qu'il en soit, malgré le conseil de Hubert de Montmor, qui soutenait qu'il fallait absolument l'adopter, comme on force un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser, son nom, si bien appuyé qu'il fût, échoua à une majorité imposante, contre celui de Bergeret, en faveur duquel s'étaient ligués Racine, le père Lachaise et une grande partie de la cour. Cet échec donna lieu à plusieurs épigrammes contre Ménage et contre l'Académie.

Ménage était d'un excellent tempérament physique. Néanmoins l'étude, qui avait fort affaibli sa vue, et quelques maladies graves, le vieillirent de bonne heure. A quarante ans, il était déjà cassé. C'est à cette date que se rapportent les lignes suivantes du *Menagiana* : « Je viens de voir une femme à qui j'ai dit que j'avais bien mal aux jambes; elle m'a répondu : « On ne peut pas être et avoir été. » Revenant chez moi, j'ai vu un petit laquais qui écrivait quelque chose sur une table; j'ai pris le papier : c'était une lettre qu'il écrivait à sa mère, à qui il mandait : « Enfin, on m'a placé chez un vieux garçon. » Tallemant dit qu'à cinquante ans il alla chez toutes les belles de sa connaissance prendre congé d'elles, comme un homme qui renonçait à la galanterie. Le trait est caractéristique; reste à savoir s'il est bien vrai. Vers la fin de sa vie, il se démit la cuisse dans une église; puis il fit une chute qui lui démit l'épaule. Mis ainsi hors d'état de quitter sa chambre, il rendit sa petite académie quotidienne. A toute heure du jour, on pouvait le venir voir, et il recevait chaque visiteur avec la même affabilité, trouvant moyen de travailler encore sérieusement au milieu de ces continuelles distractions. En juillet 1692, il fut attaqué d'un rhume, suivi d'une fluxion de poitrine. Jusqu'à la fin, il ne cessa de revoir ses anciens ouvrages, et d'en composer de nouveaux, en sorte qu'on peut dire qu'il mourut la plume à la main, comme il l'avait toujours souhaité. Il avait légué sa bibliothèque aux jésuites de la maison professe de Saint-Louis. On l'enterra à Saint-Jean-le-Rond, où son ami, l'avocat Pinsson, décora son tombeau d'une longue épitaphe. La haine de ses ennemis ne l'épargna pas même après sa mort, et, sous prétexte de les rappeler à la modération, La Monnaye, qui pourtant devait donner une édition très-soignée du *Menagiana*, avec de nombreuses additions, composa une épigramme qui se terminait ainsi :

> Souffrez à son tour qu'il repose,
> Lui dont les vers et dont la prose
> Nous ont si souvent endormis.

Ménage fut un érudit lettré et bel-esprit, bien différent de ces savants hérissés, qui ne vivent pas en dehors de leurs livres. C'était un homme de salon, et c'est par les salons, plus encore que par le mérite et la variété de ses travaux, qu'il parvint à sa renommée. Il avoue naïvement lui-même qu'il courtisait les dispensateurs de la gloire. Il était reçu, qui plus est, recherché dans le monde, malgré les vices de son caractère et le sans-façon qu'il y affichait; car il avait toujours le cure-dent à la main, et il ne craignait pas de se rogner les ongles chez lui devant des visiteurs qu'il connaissait à peine, ou de se nettoyer les dents avec un mouchoir d'une propreté équivoque, dans l'alcôve même de Mme de Rambouillet. Le pédantisme, que plusieurs de ses contemporains lui ont tant reproché, lui venait surtout de la recherche de l'esprit et de sa tournure au *précieux*. Bayle, qui professe une haute estime pour lui, l'a surfait en l'appelant le *Varron de son siècle* : c'est un savant ingénieux et laborieux, dont les travaux lexicographiques méritent encore aujourd'hui l'estime et l'attention. On a de lui : *Dictionnaire Étymologique, ou origines de la langue françoise*, 1650, in-4°; réimprimé avec des additions en 1694, in-fol. Rigault avait projeté un ouvrage analogue, qu'il abandonna lorsqu'il se vit devancé. La 2e édition, donnée d'après les matériaux mis en ordre par Ménage peu avant sa mort, renferme quelques travaux de divers autres auteurs. C'est au système étymologique, beaucoup trop aventureux, de cet ouvrage que se rapporte l'épigramme bien connue du chevalier de Cailly :

Alfana vient d'*equus* sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Néanmoins, malgré cette excessive hardiesse dans les conjectures, et surtout, quoique Ménage ne fût pas versé dans les origines nationales de notre langue, son travail, bien supérieur à celui de ses devanciers, qu'il a, du reste, mis largement à contribution, est encore apprécié. En 1750, Jault en a publié, en deux volumes in-folio, une édition excellente, augmentée du *Trésor* de Borel; — *Miscellanea;* 1652, in-4° : recueil de diverses pièces grecques, latines et françaises, où l'on remarque surtout : *Mamurræ, parasito-sophistæ, Metamorphosis*, en vers, et *Vita Gargilii Mamurræ, parasito-pædagogi*. Ces deux satires se rattachent à la grande levée de boucliers entreprise contre Montmaur, que Ménage aurait dû ménager, du moins à titre de pédant. La *Vie de Gargilius Mamurra* est dédiée à Balzac, qui a dédié lui-même à Ménage son *Barbon*, satire contre le même personnage. Ces pièces avaient déjà été imprimées à part, ainsi que la *Requête des Dictionnaires*, et *Discours sur l'Heautontimorumenos*, en réponse à l'abbé d'Aubignac, qu'on y trouve également. Cette édition, qui contient en outre quelques lettres latines, est précédée du portrait de l'auteur. On a dans ce volume la plupart des poésies de Ménage, qu'il préférait à toutes ses autres œuvres. Dans la suite, il en grossit considérablement le nombre, et les fit imprimer séparément à Paris et en Hollande; il n'épargna ni soins ni dépenses pour en donner jusqu'à huit éditions; — *Osservazioni sopra* l'Aminta *del Tasso;* 1653, in-4°. — *Observations et corrections sur Diogène Laerce,* d'abord publiées à Paris, puis à Londres avec le texte de l'auteur, grec-latin, 1663, in-fol. Depuis, il augmenta tellement son commentaire qu'il donna envie aux libraires de Hollande de le réimprimer avec les portraits des philosophes tirés des meilleurs cabinets de l'Europe. Cette édition, pour laquelle plusieurs amis de l'auteur, notamment Petit, Huet et Bochart, lui avaient communiqué les résultats de leurs propres recherches, parut seulement en 1691, à Amsterdam, 2 vol. in-4° ; — un choix des *Poésies composées et publiées en l'honneur du cardinal Mazarin;* 1666, in-fol. Il a été aussi l'éditeur des poésies latines de Balzac; — *Poemata;* Paris, 1656, in-12; Amsterdam, 1687 : c'est le recueil spécial de ses poésies dont nous avons parlé plus haut. Pour expliquer les huit éditions qu'elles atteignirent, il faut se souvenir que Ménage les faisait tirer à petit nombre, et n'attendait pas toujours l'épuisement d'une édition pour en donner une autre; il ne fallait pour l'y déterminer que la composition de quelques nouvelles pièces. Il a mêlé à ce recueil les éloges que plusieurs de ses contemporains firent de ses vers, et sa dissertation sur les sonnets de *La belle Matineuse;* — *Origini della Lingua Italiana;* Paris, 1669, in-4°; Genève, 1685, in-fol., avec des additions considérables. A la suite de cet ouvrage, interrompu et repris pendant de longues années, il a donné une explication de quelques façons de parler proverbiales de la même langue, qu'il connaissait à fond, bien qu'il ne la parlât pas; — *Juris civilis Amœnitates;* 1664, in-8° : augmentées de moitié dans l'édition de 1677. Il y en a eu encore un certain nombre d'autres éditions, dans le courant des dix-septième et dix-huitième siècles; — *Observations sur les poésies de Malherbe;* Paris, 1666 et 1689, in-8°. On trouve beaucoup de remarques inutiles et puériles dans cet ouvrage, pour lequel Chevreau, qui avait entrepris la même tâche, lui intenta une accusation de plagiat; — *Annotazioni sopra le Rime di monsignor della Casa;* 1667, in-8° : il n'avait pas intention de les rendre publiques, mais il s'en répandit quelques exemplaires; — *Observations sur la Langue Françoise*, 2 vol. in-12, publiés le 1er en 1673, le 2e en 1676. Il comptait pour rien l'essai qu'il avait donné en 1671. C'est dans le second volume de cet ouvrage, qui n'a, du reste, qu'une importance philologique secondaire, qu'il désarçonna complétement le père Bouhours, dont les attaques contre son premier volume avaient allumé sa bile; — *Vita Mathæi Menagii, canonici et theologi Andegavensis* (d'Angers); 1674; réimpr. en 1672, in-8°, avec des additions et quelques suppressions; — *Vita Petri Œrodii* (Ayrault), *quæstoris regii Andegavensis, et Guillelmi Menagii;* 1675, in-4° : Pierre Ayrault et Guillaume Ménage étaient son aïeul et son père; — *Mescolanze*, ou Mélanges italiens; 1672, in-8°; réimpr. à Rotterdam, 1692, avec quelques additions; — *Histoire de Sablé;* 1682, in-4°, 1re partie. Sa mort arriva pendant qu'il travaillait à la seconde partie, qui a été conservée manuscrite. C'est un des ouvrages qu'il a le plus soignés et auxquels il attachait le plus de prix; — *Mulierum philosopharum Historia;* Lyon, 1690, in-12. C'est une sorte de complément de son travail sur Diogène Laerce, auquel on l'a aussi réuni : il y a 75 notices; — *Anti-Baillet;* La Haye, 1690, 2 vol. in-12; réimpr. à la suite des *Jugements des Savants* de Baillet, avec les notes de La Monnoye, qui a redressé quelques-unes de ses méprises. Baillet ayant vertement attaqué Ménage, celui-ci y répondit par ce livre, où il prit l'offensive à son tour, en signalant longuement les erreurs de son adversaire. Ajoutons à cette longue liste les *notes sur Lucien*, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1687, in-8°, et des additions aux *Vies des Jurisconsultes* par Bertrand, dans les *Vitæ tripartitæ Jurisconsultorum* de Franck; Halle, 1718, in-4°. On peut considérer aussi comme un de ses ouvrages le *Menagiana, ou les bons mots et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition,*

de M. Ménage, recueillies par ses amis; livre très-propre, dit Bayle, à faire connaître l'étendue d'esprit et d'érudition qui a été le caractère de notre auteur. Il faut toutefois lire ce curieux recueil, un des meilleurs et des plus intéressants du genre, avec une certaine défiance, surtout dans les premières éditions, car il renferme plus d'une méprise, et il n'est pas prouvé que les amis de Ménage ne lui aient attribué que ce qui lui revenait. En outre, il y a bien des vétilles dans cet amas d'historiettes et de remarques mises les unes au bout des autres, sans ordre, et sans le moindre lien. Le *Menagiana*, publié d'abord, à frais communs, par Boivin, Pinsson, Galland, l'abbé Du Bos et de Valois, parut en 1693, in-12, puis en 1694, 2 vol. in-12. C'est à la première édition que se rapporte l'*Anti-Menagiana, où l'on cherche les bons mots, cette morale, ces pensées judicieuses et tout ce que l'affiche du* Menagiana *nous a promis* (1693, in-12); par le médecin Jean Bernier. L'abbé Faydit, qui avait été l'ami de Ménage, fit quelques additions à la suivante. Puis La Monnoye doubla l'ouvrage en 1715 (4 vol. in-12); un certain nombre de passages trop libres firent exiger des cartons à 37 feuillets. En 1716, les libraires de Hollande ajoutèrent à l'édition du *Menagiana*, qu'ils avaient donnée en 1713, les additions de La Monnoye, réunies en deux volumes séparés.

Les ouvrages manuscrits que laissait Ménage et ceux qu'il promettait sont, suivant les *Mémoires pour servir à sa vie*, la deuxième partie de l'*Histoire de Sablé*, ses notes sur Marc-Aurèle, sur Anacréon, et sur les *Observations* de Cujas; la Vie de ce Jurisconsulte; les Origines et les dialectes de la langue grecque; l'Histoire des anciens Jurisconsultes, et celle des anciens Médecins; une Histoire de la botanique; des Observations sur Rabelais; d'autres sur les proses et poésies de La Casa; de Nouvelles observations sur l'*Aminte*; les Origines de façons de parler proverbiales françaises; une Dissertation sur les diverses collections des épigrammes grecques; une sur les romans; une autre sur les imitations et larcins poétiques, probablement dans un but de défense personnelle; les Vies des Courtisanes grecques en grec, et des lettres latines, françaises, italiennes à tous les savants de l'Europe. On voit par ce long catalogue quelle incroyable variété de travaux et d'études embrassait l'esprit de Ménage. Toutes ses œuvres témoignent d'une prodigieuse lecture, d'un esprit toujours ingénieux sinon toujours juste, d'une érudition vaste, mais parfois confuse et mal digérée. On y trouve des détails curieux sur la plupart des écrivains de son temps, avec qui nul plus que lui ne fut en rapports, et aussi sur lui-même, car il mêle étroitement sa personnalité à tout ce qu'il écrit. Victor FOURNEL.

Journal des Savants, du 11 août 1692. — *Mercure galant*, 1692. — *Menagiana*. — *Mémoires pour servir à la vie de M. Ménage*, en tête du *Menagiana* de 1715. — *Dictionnaire* de Bayle. — Moréri, éd. de Paris, 1699. — Perrault, *Éloges*. — Tallemant des Réaux, éd. in-12, t. VII.

MÉNAGEOT (*François-Guillaume*), peintre français, né le 9 juillet 1744, à Londres, mort le 4 octobre 1816, à Paris. Fils d'un paysagiste, il fut amené de bonne heure à Paris, où il eut pour maîtres Boucher et Vien, et remporta en 1766 le premier prix de peinture; le sujet du concours était *La reine Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase plein de sang*. Après avoir passé cinq années à Rome en qualité de pensionnaire du roi, il composa *Les Adieux de Polyxène*, et dut à ce tableau d'être agréé par l'Académie royale, dont il devint membre, le 30 décembre 1780, en présentant une peinture allégorique exécutée avec beaucoup de talent, *Le Temps arrêté par l'Étude*, et qui se trouve aujourd'hui au Louvre. En 1781 il envoya à l'exposition *Léonard de Vinci mourant dans les bras de François Ier*, et fut nommé adjoint à ce professeur. En 1787, le roi lui accorda la direction de l'académie de France à Rome. Quelques temps après, malgré son absence, il reçut le titre de professeur des écoles spéciales (1790). A l'époque de la révolution, Ménageot parvint, par sa prudence et par sa fermeté, à sauver les artistes français de la fureur des Italiens, qui s'étaient soulevés. l'académie de France ayant été supprimée en 1793, il refusa différentes propositions des cours étrangères, et se retira à Vicence. Vers 1802 il revint à Paris, reprit ses fonctions de professeur, et fut admis en 1809 dans la quatrième classe de l'Institut, en remplacement de Vien. Ménageot était un peintre exact et soigneux; à force de travail, il rendit ses compositions pour ainsi dire irréprochables, et sut en rehausser le prix par une complète vérité de détails, la beauté du coloris et l'agrément des draperies. On désigne comme ses principaux ouvrages, avec ceux que nous avons cités: *Les Adieux de Cléopâtre au tombeau d'Antoine; Astyanax arraché des bras de sa mère; Diane cherchant Adonis; Méléagre; Dagobert ordonnant de construire l'église de Saint-Denis; Mars et Vénus; La Nativité*; et *La Vierge aux anges*, qui est à Vicence. P. L.

Landon, *Annales du Musée*, III et V. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

MÉNANDRE (Μένανδρος), le plus célèbre poëte de la comédie nouvelle, né à Athènes, dans la 3e année de la 109e olympiade (342-341 avant J.-C.), mort en 290 av. J.-C. Sa mère se nommait Hégésistrata. Son père était Diopithe, qui commanda les forces athéniennes sur l'Hellespont, et que Démosthène défendit dans son discours *Sur les Affaires de la Chersonèse*. Les grammairiens et les biographes qui aiment à établir entre les personnages célèbres des rapports fictifs prétendent que Démosthène entreprit la défense de Diopithe à la prière de Ménandre. Cette supposition est inadmissible, puisqu'à l'époque où fut prononcé le discours *Sur les Affaires de*

la Chersonèse Ménandre était encore au berceau. Les mêmes auteurs placent le poëte comique au nombre des juges athéniens dans le procès de Ctésiphon, en 330, oubliant qu'il n'avait alors que douze ans. Un des contes les plus absurdes accrédités sur Ménandre se trouve dans Théodore Priscien (*Ad Euseb.*, *de Phys. Scient.*, IV, p. 310, dans la collection des *Medici antiqui Latini* d'Alde). Cet écrivain rapporte que les premiers succès de Ménandre au théâtre excitèrent beaucoup de jalousie. Le jeune poëte imagina de faire porter sur la scène une laie qui était près de mettre bas. Il lui fit ouvrir le ventre devant les spectateurs, et ordonna de jeter les petits dans un courant d'eau. Les nouveau-nés, à demi morts, se soutinrent cependant sur l'eau. « Athéniens, dit-il alors, si vous vous étonnez que dès mes premiers ans je sois si habile, demandez-vous qui a appris à nager à ces petits animaux. » Cette bizarre historiette signifie simplement que les débuts de Ménandre passaient pour avoir été aussi précoces que brillants. En effet l'auteur anonyme du traité *De la Comédie* dit qu'il fit jouer sa première pièce sous l'archontat de Dioclès, lorsqu'il était encore éphèbe (c'est-à-dire de dix-huit à vingt ans). Il y a doute sur ce point. Eusèbe place le début de Ménandre dans la 4ᵉ année de la 124ᵉ olymp. (421-420 av. J.-C.); mais la différence n'est que de un ou deux ans, et l'on peut même supposer avec Meineke que Eusèbe parle de la première victoire et non de la première pièce du poëte.

Ménandre avait pour oncle le poëte comique Alexis, qui sans doute l'initia de bonne heure aux secrets de son art. Il trouva surtout un maître précieux dans le philosophe Théophraste, moraliste pénétrant, qui excellait à discerner les divers caractères et à les distinguer par des traits précis et délicats. Le petit livre des *Caractères* attribué à ce philosophe, et qui, s'il ne lui appartient pas sous sa forme actuelle, est du moins extrait de ses ouvrages, contient des esquisses finement tracées des portraits que le poëte peignit dans ses comédies avec plus de relief et de couleur. Un autre philosophe exerça sur son esprit encore plus d'influence que Théophraste; ce fut Épicure, né quelques mois après lui, son compagnon de jeunesse et son ami. Combien Ménandre admirait Épicure est attesté par une épigramme où, le rapprochant de Thémistocle (dont le père portait le même nom que celui d'Épicure), il le félicite d'avoir délivré sa patrie de la folie, comme l'autre fils de Néoclès l'avait délivrée de l'esclavage. Il ne fut point son disciple. Tous deux puisèrent la même philosophie dans la société élégante et amollie où ils vivaient; tous deux assignèrent à la vie comme buts essentiels le calme de l'esprit et le bien-être matériel, les jouissances intellectuelles et les plaisirs des sens. La liaison bien connue du philosophe et du poëte a donné lieu à certains anciens de représenter Ménandre comme un épicurien plongé dans les raffinements du luxe et de la mollesse. Phèdre raconte que lorsque Démétrius de Phalère prit possession du pouvoir à Athènes, la foule se pressa autour de lui pour l'acclamer. Les grands furent les premiers à baiser la main qui les opprimait. Les nonchalants eux-mêmes et les oisifs, de peur que leur absence ne leur nuisît, arrivèrent à la file. Parmi eux Ménandre, « inondé de parfums et avec des vêtements lâches, venait d'un pas mou et languissant :

> Unguento delibutus, vestitu adfluens,
> Veniebat gressu delicato et languido. »

C'est un portrait de fantaisie, tracé d'après quelque jeune épicurien romain. Le récit n'est point historique, puisque l'on y suppose que Démétrius, qui avait été déjà un des premiers magistrats d'Athènes, ne connaissait Ménandre que de réputation, mais il repose sur un fait incontestable, l'amitié de Démétrius pour Ménandre. L'administration de Démétrius, qui dura dix ans (317-307), fut une période de tranquillité sans grandeur et de prospérité sous la protection de la Macédoine. Cette époque de bien-être, exempte des nobles périls et des orages de la liberté, convenait parfaitement à la comédie de Ménandre, calme et sensée, finement moqueuse et plus élégante que morale. La chute de Démétrius de Phalère renversé par Démétrius Poliorcète rendit à Athènes l'apparence de la liberté, et provoqua une réaction qui atteignit tous les amis du magistrat déchu. Ménandre fut l'objet de plusieurs accusations, et aurait été mis en jugement sans l'intervention de Télesphorus, gendre de Démétrius Poliorcète. Démétrius de Phalère, retiré en Égypte, aurait voulu y attirer son ami. Le roi d'Égypte Ptolémée Lagus l'invita à s'y rendre. Ménandre refusa. Le spirituel rhéteur Alciphron a supposé entre la courtisane Glycère et le poëte son amant une correspondance où celui-ci expose les motifs qui le retiennent dans sa patrie. Parmi les raisons qu'il allègue, et qui sont presque toutes de l'invention du rhéteur, il en est une de plausible, c'est qu'il préfère les couronnes conquises dans les luttes poétiques des fêtes dyonisiaques à toutes les richesses de Ptolémée. Il resta donc à Athènes, multipliant ses chefs-d'œuvre et disputant à ses rivaux des couronnes que l'injustice et le mauvais goût lui ravirent souvent. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans. Un ancien scoliaste, commentant ce vers de l'*Ibis* d'Ovide :

> Comicus ut medlis periit dum nabat in undis,

nous apprend que ce poëte comique est Ménandre, qui se noya en se baignant dans le Pirée. L'assertion est formelle et n'a rien d'invraisemblable; mais on s'étonne qu'aucun des auteurs anciens, Eusèbe, l'auteur anonyme du traité *Sur la Comédie*, Apollodore, Aulu-Gelle qui ont indiqué la date de sa mort, n'en aient pas en même temps indiqué la cause. Il fut enseveli sur la route qui conduisait du Pirée à Athènes. Son

tombeau existait encore du temps de Pausanias.

Plusieurs monuments de l'art antique nous ont conservé les traits de Ménandre. Le plus remarquable est une statue qui dans une des salles du Vatican fait face à la statue d'un autre comique athénien, Posidippe. Schlegel et M. Guillaume Guizot ont cru trouver dans ce marbre une image fidèle du génie de Ménandre.

« Assis avec abandon, et gracieusement accoudé sur le dossier de son siége, dit M. G. Guizot, vêtu d'une tunique qui laisse les bras presque entièrement nus et d'un manteau qui des épaules est ramené à grands plis autour du corps ; l'homme que représente cette belle œuvre d'un sculpteur inconnu a dans toute sa personne une remarquable expression d'assurance sans morgue et de calme attentif. Sa tête est un peu penchée et tournée à demi vers la gauche ; ni les rides de la vieillesse, ni les angoisses de la douleur ne l'ont contractée ou flétrie : mais l'habitude de la réflexion a imprimé sur ce front large et haut des signes austères ; et en même temps la bouche, relevée et doucement serrée par un sourire contenu, semble prête à transformer en piquantes épigrammes les pensées qui s'agitent sous ce front sérieux. L'aisance d'un esprit facile, la tranquillité que donne la longue expérience des hommes et de soi-même, la grâce d'une gaieté non forcée et d'une moquerie indulgente, respirent dans les mêmes traits. Les prunelles ne sont pas indiquées : mais ces yeux sans regards ont une profondeur et une vie qui étonnent. Ils suivent et embrassent une longue rangée de statues, comme si l'homme dont nous avons là l'image voulait encore, marbre lui-même, rechercher sur les marbres ses contemporains, les secrets de l'âme humaine qu'il avait étudiés jadis (1). »

Malgré son talent Ménandre n'obtint pas de ses contemporains toute l'admiration qu'il méritait. Il présenta au concours plus de cent pièces, et ne fut couronné que huit fois. Sa manière était peut-être trop délicate pour un public habitué aux grossières plaisanteries de l'ancienne comédie. Ses rivaux, qui savaient s'accommoder au goût de la foule, l'emportèrent sur lui. Philémon surtout eut souvent l'avantage dans ces joutes théâtrales, et il devait, dit-on, ses triomphes plus à l'intrigue qu'au talent. On rapporte qu'un jour Ménandre, avec le sentiment de sa supériorité, lui dit : « Je te le demande, Philémon, quand tu l'emportes sur moi, n'es-tu pas honteux ? » Cependant, à sa mort, ses compatriotes semblèrent comprendre la perte qu'ils avaient faite, et lui élevèrent une statue dans le théâtre ; mais cet honneur, prodigué à une foule de poëtes médiocres, avait peu de prix. La postérité lui réservait une gloire plus choisie ; elle lui a décerné la première place dans la comédie nouvelle aussi incontestablement qu'à Homère dans l'épopée et à Démosthène dans l'éloquence. Tous les anciens s'accordent sur ce point. Si l'on en croit une inscription antique (Brunck, *Anal.*, III, p. 269), le célèbre grammairien Aristophane lui assignait parmi les poëtes la seconde place après Homère. C'est le même critique qui caractérisa si heureusement son talent par ces mots : « O Ménandre, ô vie, lequel de vous a imité l'autre ! » Plutarque composa une *Comparaison d'Aristophane et de Ménandre*, faible et singulièrement inintelligente en ce qui concerne Aristophane, mais qui atteste l'estime presque excessive qu'il faisait du chef de la comédie nouvelle. Alciphron et Lucien lui témoignèrent leur admiration en l'imitant. A Rome les meilleurs poëtes comiques, Plaute, Cécilius, Térence, Afranius, le copièrent et parurent d'autant plus excellents qu'ils se rapprochaient davantage de lui. Cinq siècles après sa mort ses pièces se jouaient encore et faisaient les délices des esprits les plus délicats de la Grèce et de Rome. Jusque dans l'extrême décadence byzantine, elles trouvèrent des admirateurs ; mais elles ne devaient pas franchir cette période. Alcyonius, dans son dialogue *De Exilio*, raconte, comme le tenant de Démétrius Chalcondyle, que les prêtres byzantins obtinrent des empereurs la permission de livrer aux flammes les poésies de Ménandre, de Philémon, de Sapho, d'Alcée, de Mimnerme. Si l'assertion est vraie, on s'étonne que les prêtres grecs, si sévères pour Ménandre, aient respecté Aristophane. Peut-être pensaient-ils que la rude licence de l'un était moins dangereuse que la mollesse raffinée de l'autre, parce qu'elle était beaucoup moins attrayante. Les destructeurs des comédies de Ménandre firent mentir à demi la prophétie d'Ovide : « Tant qu'il y aura un esclave fripon, un père dur, une entremetteuse malhonnête, une courtisane séduisante, Ménandre vivra » ; mais ils ne purent rien contre la gloire du poëte, qui subsiste après la disparition des œuvres sur lesquelles elle était fondée.

Il reste des pièces de Ménandre des fragments assez nombreux, mais en général très-courts, et qui ne peuvent nous donner aucune idée ni du plan, ni de l'intrigue, ni de la liaison des scènes, ni de la marche du dialogue. Ainsi la partie la plus importante de son art nous serait inconnue sans les imitations des poëtes latins. Ces imitations, qui furent très-nombreuses, qui commencèrent avec Nævius, au début de la littérature latine, qui se continuèrent jusque sous l'empire avec M. Pomponius Bassulus et Virgilius Roma-

(1) Des inductions morales tirées de la physionomie sont toujours arbitraires et incertaines. Cette statue même en est la preuve ; elle a longtemps passé pour être l'image de l'homme le moins semblable à Ménandre, de Marius l'héroïque, grossier et féroce soldat romain. Visconti le premier (*Mus. Pio Clement.*, t. III, p. 15), la restitua au comique athénien, en se fondant sur sa ressemblance avec un anaglyphe qui porte le nom de Ménandre. Outre la statue et l'anaglyphe, on connaît plusieurs autres représentations de Ménandre : un terme ou gaîne d'Hermès avec la tête de Ménandre (Fulvius Ursinus, *Imag.*, n° 90 ; Gronovius, *Thes. Ant. græc.*, t. II, p. [illegible], *Marmora Taurin.*, I, p. 169) ; — une peinture d'Herculanum (*Pit. Hercul.*, t. IV, tab., 39 ; Boettiger, *Prol.* II) ; un diptyque du quatrième siècle environ de l'ère chrétienne (*Jean de Witte*, *Catalogue Durand*, p. 468) ; un buste à deux têtes dans lesquelles M. Welcker a cru reconnaître Aristophane et Ménandre (*Annales de l'Institut archéologique* ; Rome, 1853, p. [illegible]).

nus, sont en grande partie perdues. D'Afranius, qui selon Horace rivalisait avec Ménandre,

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro,

il ne reste rien qui nous permette de contrôler cet éloge. De Cæcilius, autre imitateur, il reste juste assez pour nous convaincre qu'il altérait par de grossières additions l'exquise beauté de son modèle. Lucius Lavinius et Trabea furent peut-être des copistes plus fidèles, mais le temps a détruit leurs œuvres. Des pièces subsistantes de Plaute, une seule, la *Cistellaria*, est indubitablement imitée de Ménandre. Plaute, plus habitué aux rudes et audacieuses railleries de la comédie sicilienne d'Épicharme qu'aux délicatesses de la nouvelle comédie athénienne, a pris de grandes libertés avec son auteur, et ce n'est pas sur cette copie pleine de verve, mais inexacte et sans finesse, qu'il faut juger de l'art de Ménandre. Il reste Térence, dont quatre pièces sur six sont empruntées au poëte athénien. Térence est un excellent écrivain. Si son style n'a pas l'élégante précision, la grâce parfaite de Ménandre, il a le charme et la grâce naïve d'une langue qui n'est pas encore complétement formée. Ce style, très-propre à l'expression des sentiments humains et tendres, convient beaucoup moins pour distinguer les caractères et noter avec fermeté les vices et les passions. La force manque à Térence et l'invention encore plus. Dans ses imitations, certaines scènes, trop spécialement athéniennes pour être intelligibles au public romain, devaient disparaître. Incapable de combler ces vides avec les ressources de son esprit, il imagina de les remplir par des emprunts faits à Ménandre lui-même et à d'autres comiques athéniens. Cet expédient, qui détruit l'unité et l'harmonie de ses copies, lui fut reproché par ses contemporains, et Jules César y songeait lorsque dans une épigramme célèbre il traitait Térence de demi-Ménandre (*voy.* TÉRENCE). Les imitations de Térence sont donc bien loin de représenter dans leur intégrité les pièces de Ménandre; mais puisque les originaux sont perdus, des copies même imparfaites sont précieuses, et nous aident à nous représenter le plus grand poëte de la comédie nouvelle.

L'ancienne comédie (*voy.* CRATINUS), réprimée et contenue par la loi, dépouillée des chœurs, forcée de renoncer aux attaques personnelles et de se renfermer dans la satire générale des vices et des ridicules, devint la comédie moyenne qui, en se perfectionnant, en ajoutant à ses tableaux de mœurs l'attrait des intrigues d'amour, produisit la comédie nouvelle. Cette comédie, que tous les peuples civilisés ont adoptée, que Plaute et Térence ont naturalisée en latin, et dont Molière offre les plus admirables modèles, est bien connue et n'a pas besoin d'être décrite. Il suffit d'indiquer les qualités particulières que Ménandre déploya dans cette forme littéraire, dont il est l'inventeur. Trois éléments se combinent dans la comédie nouvelle : l'action, les caractères et les mœurs. Chez Aristophane et ses émules l'action n'est que le développement poétique d'une idée; chez les auteurs de la comédie moyenne, elle est le lien qui rattache entre eux des tableaux de mœurs épisodiques; avec Ménandre elle devient une intrigue, c'est-à-dire une suite d'incidents qui naissent d'un fait de la vie domestique, le compliquent et le dénouent. Cette intrigue, quoique simple et peu variée parce que la vie privée chez les anciens était bien moins complexe que chez les modernes, suffit à mettre en jeu les caractères. Il semble que Ménandre excellait dans l'invention de la disposition de l'intrigue. Malheureusement rien dans ses fragments ne nous renseigne sur la structure de ses drames; nous ne connaissons que le plan d'une seule de ses pièces, et nous ne le connaissons que par une analyse sèche et écourtée de Donat. Cette pièce s'appelait l'*Apparition* (Φάσμα). La belle-mère d'un jeune homme a d'un premier amour une fille qu'elle fait élever avec une tendresse maternelle dans la maison du plus proche voisin. Une brèche, pratiquée en secret dans le mur mitoyen, lui permet d'entretenir sa fille. Pour écarter les importuns de la chambre où s'ouvre la brèche, elle en a fait un endroit sacré, une sorte de chapelle domestique. Là, sous prétexte d'offrir des sacrifices, elle jouit constamment de la société de sa fille. Mais un jour le jeune homme pénètre dans la chambre et aperçoit la belle *apparition*. Il est d'abord frappé d'une crainte religieuse, comme à l'aspect d'une vision interdite aux regards profanes; mais quand il reconnaît que la jeune fille n'est qu'une mortelle, il en devient éperdûment amoureux. Il parvient à faire partager sa passion, que couronne naturellement un mariage. On devine combien ce sujet prêtait à la poésie. Le culte domestique d'une dame athénienne, les effusions inquiètes de la tendresse maternelle, la terreur religieuse du jeune homme se changeant peu à peu en amour, la belle divinité se révélant comme une jeune fille avaient dû fournir au talent délicat et pathétique de Ménandre des motifs de scènes délicieuses; mais il ne reste pas de cette pièce un vers qui nous apprenne comment il avait traité un sujet si heureusement trouvé, où l'héroïne était pure et où ne figuraient pas, comme dans tant de comédies athéniennes, des courtisanes avec leur rebutant cortége de *lenones* et de *lenæ*.

Les caractères sont dans la comédie nouvelle plus importants que l'intrigue même. Ménandre accepta ceux que lui léguaient Épicharme, Cratès et les poëtes de la comédie moyenne; mais il les distingua avec plus de finesse et les développa avec plus d'art. Il mit encore des Athéniens en scène, mais il leur donna des passions communes à toute l'espèce humaine, des folies et des vices qui appartiennent à tous les temps. Les courtisanes et les jeunes gens amoureux avec les pères

complaisants ou sévères, et les esclaves dévoués et fripons sont sans doute les acteurs les plus ordinaires de ses drames ; mais les titres seuls de ses pièces montrent combien ses personnages étaient variés. On y voit figurer des hommes de toutes les professions, des pêcheurs, des laboureurs, des pilotes de tous les pays de la Grèce : le Béotien, l'Éphésien, le Périnthien, le Messénien, le Thessalien, le Carien, le Carthaginois ; des hommes de toutes les humeurs, le soldat fanfaron, le morose, le flatteur, l'ennemi des femmes, celui qui se tourmente lui-même, le superstitieux. Ces personnages si divers permettaient à l'auteur de donner un tableau complet des mœurs de son temps.

Le style de Ménandre, malgré les critiques de quelques grammairiens obscurs et jaloux, était reconnu comme le modèle du plus pur attique. Le rapport parfait de la pensée et de l'expression, une limpidité brillante, une simplicité qui n'est jamais vulgaire, une précision sans effort, telles sont les qualités que les anciens admiraient chez Ménandre et que nous reconnaissons encore dans les fragments qui nous restent de lui. Ces restes précieux, qui ne nous apprennent rien sur le plan de ces pièces, qui nous apprennent très-peu sur les caractères mis en scène, sont bien plus explicites touchant la manière de penser du poëte. Cependant, avant d'en citer quelques-uns, il est juste de faire une réserve. On dirait que les auteurs qui les ont conservés ont choisi à dessein dans les comédies de Ménandre les plus sévères peintures du caractère humain. Bien loin de trouver dans ces fragments les saillies plaisantes que l'on attend d'un poëte comique, ou ces tableaux voluptueux dont parle Pline, ou ces scènes d'amour auxquelles Ovide fait allusion, on n'y rencontre qu'un triste étalage des misères, des folies et des regrets de l'humanité. Les trois passages suivants donnent une idée de cette amère et mélancolique philosophie.

Si un Dieu venant à moi, me disait : Criton, après ta mort tu revivras aussitôt ; tu seras ce que tu voudras, chien, mouton, bouc, homme, cheval ; mais il te faut vivre deux fois : c'est ta destinée ; choisis ce que tu préfères. Il me semble que je dirais aussitôt : fais-moi tout, excepté homme ; c'est le seul animal qui soit traité injustement et sans égard à son mérite. Un excellent cheval est mieux soigné qu'un autre ; un bon chien est beaucoup plus estimé qu'un méchant chien ; le coq vaillant a une nourriture choisie et le coq lâche craint le courageux. Mais l'homme, fût-il excellent, bien né, très-vaillant, cela ne lui sert de rien à notre époque. Le mieux traité est le flatteur, puis vient le sycophante et en troisième lieu l'homme de mauvaises mœurs.

J'appelle le plus heureux des hommes celui qui, après avoir vu, exempt de souffrances, ces choses sacrées, le soleil qui éclaire tous les hommes, les astres, les nuages, le feu, s'en retourne promptement là d'où il est venu. Qu'il vive cent ans où qu'il ne vive qu'un très-petit nombre d'années, il verra toujours les mêmes choses et ne pourra rien voir de plus sacré que cela. Pense que ce temps de la vie est semblable à une grande foire où abondent la foule, les marchands, les voleurs, les joueurs, les oisifs. Si tu pars vite, tu t'en iras avec de meilleures provisions de voyage et sans t'être fait d'ennemis ; mais celui qui s'attarde ne s'attarde que pour sa peine et pour perdre ses jours, pour vieillir tristement et devenir nécessiteux ; il est entouré d'ennemis qui lui tendent des piéges. Il ne s'en va jamais par une bonne mort celui qui s'en va tard (1).

Lorsque tu veux savoir ce que tu es, regarde les tombeaux qui bordent ton chemin quand tu voyages. Là sont les ossements et la vaine poussière des rois, des tyrans et des sages, de ceux qui le plus s'enorgueillirent de leur naissance, de leurs richesses, de leur gloire ou de leur beauté. Et toutes ces choses ne les ont point préservés du temps. Tous mortels, ils sont descendus dans les mêmes demeures souterraines. Songe à cela, et reconnais qui tu es. »

Les anciens ne sont pas d'accord sur le nombre des comédies de Ménandre ; les uns lui en attribuent cent cinq, d'autres cent huit ou cent neuf. Voici, par ordre alphabétique, les titres qui nous restent : Ἀδελφοί (*Les Frères*), traduite par Térence, qui y a intercalé une scène des *Synapothnescontes* de Diphile ; — Ἁλιεῖς (*Les Pêcheurs*), imitée par Pomponius ; — Ἀνατιθεμένη ἢ Μεσσηνία (*La Parole rétractée, ou la Messénienne*) ; — Ἀνδρία (*L'Andrienne*), imitée par Térence, qui a combiné deux pièces de Ménandre, *L'Andrienne* et *La Périnthienne*) ; — Ἀνδρόγυνος ἢ Κρής (*L'Androgyne, ou le Crétois*) ; — Ἀνεψιοί (*Les Cousins*) ; — Ἄπιστος (*Le Perfide*) ; — Ἀῤῥηφόρος, ἢ Αὐλητρίς (*L'Arréphore, ou la joueuse de flûte*) ; — Ἀσπίς (*Le Bouclier*) ; — Αὑτὸν πενθῶν (*Celui qui se lamente*) ; — Ἀφροδίσια (*Les Fêtes de Vénus*) ; — Βοιωτία (*La Béotienne*) ; — Γεωργός (*Le Laboureur*) ; — Γλυκέρα (*Glycère*) ; — Δακτύλιος (*L'Anneau* ; — Δάρδανος (*Dardanus*) ; — Δεισιδαίμων (*Le Superstitieux*) ; — Δημιουργός (*La Pâtissière*) ; — Δίδυμαι (*Les Sœurs jumelles*) ; — Δὶς ἐξαπατῶν (*Le double Trompeur*) ; — Δύσκολος (*L'Homme chagrin*) ; — Ἑαυτὸν τιμωρούμενος (*Le Bourreau de soi-même*), imité par Térence ; — Ἐγχειρίδιον (*Le Poignard*) ; — Ἐμπιπραμένη (*La Femme incendiée*) ; — Ἐπαγγελλόμενος (*La Caution*) ; — Επίκληρος (*L'Héritière*) ; — Ἐπιτρέποντες (*L'Arbitrage*) ; — Εὐνοῦχος (*L'Eunuque*), imité par Térence ; Perse dans sa cinquième satire a donné une traduction abrégée de la première scène ; — Ἐφέσιος (*L'Éphésien*) ; — Ἡνίοχος (*Le Cocher*) ; — Ἥρως (*Le Héros*) ; — Θαΐς (*Thaïs*) : — Θεοφορουμένη (*La Devineresse*) ; — Θετταλή (*La Thessalienne*) ; — Θησαυρός (*Le Trésor*) : imité ou traduit en latin par Luscius Lavinius, le sujet en est indiqué par Donat (*ad prol. Eun. Terentii*), qui n'en fait pas connaître le dénoûment, d'ailleurs facile à deviner) ; — Θρασυλέων (*Thrasyléon*), imité par Turpilius

(1) Ménandre a exprimé le même sentiment dans un vers souvent cité :

Celui que les dieux aiment meurt jeune.

Ὃν γὰρ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκει νέος.

— Ἱέρεια (*La Prêtresse*); — Ἴμβριοι (*Les Imbriens*); — Ἱπποκόμος (*Le Palefrenier*); — Κανηφόρος (*La Canéphore*); — Καρίνη (*La Carienne*); imitée par Cécilius; — Καρχηδόνιος (*Le Carthaginois*), imitée peut-être par Plaute dans son *Pœnulus*; — Καταψευδόμενος (*Le Calomniateur*); — Κεκρύφαλος (*Le Réseau*); — Κιθαριστής (*La Joueuse de cithare*); — Κνιδία (*La Cnidienne*); — Κόλαξ (*Le Flatteur*) : Térence a transporté une partie de cette pièce dans son *Eunuque*; — Κοτταβίζουσαι (*Les Joueuses de Cottabe*); — Κυβερνῆται (*Les Pilotes*); — Κωνειαζόμεναι (*Les Femmes buvant la ciguë*); — Λευκαδία (*La Leucadienne*); imité par Turpilius; — Λοκροί (*Les Locriens*); — Μέθη (*Le Banquet*); — Μηναγύρτης (*Le Prêtre de Cybèle*); — Μισογύνης (*L'Ennemi des Femmes*) : c'était, d'après Phrynichus, le chef-d'œuvre de Ménandre; — Μισούμενος (*L'Homme haï*) : c'était encore une des meilleures pièces de Ménandre; — Ναύκληρος (*Le Patron du navire*); Νομοθέτης (*Le Législateur*); — Ξενολόγος (*Le Recruteur*); — Ὀλυνθία (*L'Olynthienne*); — Ὁμοπάτριοι (*Les Frères consanguins*); — Ὀργή (*La Colère*); — Παιδίον (*L'Esclave*); — Παλλακή (*La Concubine*); — Παρακαταθήκη (*Le Dépôt*); — Περικειρομένη (*La Femme tondue*); — Περινθία (*La Périnthienne*) : Térence en a transporté quelques scènes dans son *Andrienne*; — Πλόκιον (*Le Collier*), imité par Cécilius; — Πρόγαμοι (*Le Sacrifice des noces*); — Προεγκαλῶν (*Le premier Accusant*); — Πωλούμενοι (*Les Vendus*); — Ῥαπιζομένη (*La Femme battue*); — Σαμία (*La Samienne*); — Σικυώνιος (*Le Sicyonien*); — Στρατιῶται (*Les Soldats*); — Συναριστῶσαι (*Un Souper de Femmes*); — Συνερῶσα (*L'Amante*); — Συνέφηβοι (*Les Compagnons de jeunesse*); — Τίτθη (*La Nourrice*); — Τροφώνιος (*Trophonius*); — Ὑδρία (*La Cruche*); — Ὑμνίς (*Hymnis*); — Ὑποβολιμαῖος ἢ Ἄγροικος (*Le Fils supposé, ou le rustre*); — Φάνιον (*Phanium*); — Φάσμα (*L'Apparition*); — Φιλάδελφοι (*Les Frères amis*); — Χαλκεῖα (*Les Fêtes de Vulcain*); — Χαλκίς (*Chalcis*); — Χήρα (*La Veuve*); — Ψευδηρακλῆς (*Le faux Hercule*); Ψοφοδεής (*L'Homme inquiet*). Ménandre eut dans l'antiquité plusieurs commentateurs; le premier fut Lyncée de Samos, son contemporain et poëte comique lui-même. Puis vint le grammairien Aristophane, dont l'admiration pour Ménandre est bien connue, mais qui dans un traité cité par Eusèbe se plut cependant à relever les expressions que ce poëte avait dérobées à ses prédécesseurs (Παράλληλοι Μενάνδρου τε καὶ ἀφ' ὧν ἐκλεψεν ἐκλογαί.). Eusèbe mentionne un traité d'un certain Latinus ou Cratinus sur les choses qui n'appartiennent pas à Ménandre (Περὶ τῶν οὐκ ἰδίων Μενάνδρου). Plutarque composa une *Comparaison de Ménandre et d'Aristophane*, injuste à l'égard de ce dernier, mais bonne à consulter en ce qui concerne Ménandre. Sotéridès d'Épidaure écrivit un *Commentaire sur Ménandre* (ὑπόμνημα εἰς Μένανδρον), et enfin Homère Sellius publia des *Arguments des pièces de Ménandre* (Περιοχαὶ τῶν Μενάνδρου δραμάτων). De tous ces ouvrages il ne reste que la *Comparaison* de Plutarque, encore n'en a-t-on qu'un abrégé.

Outre les fragments des pièces de Ménandre, on a sous son nom deux épigrammes ou inscriptions, l'une que nous avons citée *Sur Épicure*, l'autre traduite en latin par Ausone (*Epig.* 139). Des lettres à Ptolémée que Suidas mentionne, il ne reste rien, et on peut se demander si elles n'étaient pas, comme tant de prétendues lettres d'autres grands hommes de l'antiquité, des productions de rhéteurs. Les lettres de Ménandre insérées dans le recueil d'Alciphron sont d'une lecture agréable, et ont même du prix pour l'histoire du poëte, mais elles n'ont aucune prétention à l'authenticité. Suidas lui attribue plusieurs discours, vague renseignement que rien ne confirme, et Quintilien prétend qu'on lui attribuait les discours de Charisius (*voy.* CHARISIUS).

Les *Fragments* de Ménandre furent publiés pour la première fois par Guillaume Morel, dans un recueil de sentences grecques tirées principalement des auteurs de la comédie nouvelle; Paris, 1553, in-8°; ils reparurent dans le recueil du même genre (*Vetustissimorum Comicorum quinquaginta Sententiæ*), publié par Jacques Hertel; Bâle, 1560, in-8°, dans les *Comicorum Græcorum Sententiæ* de H. Estienne, 1569, in-12; avec un petit traité de l'éditeur, *De habendo delectu sententiarum quæ* γνῶμαι *a Græcis dicuntur* et la *Dissertatio de Menandro* de Greg. Gyraldi; puis vinrent *Menandri et Philistionis Sententiæ comparatæ, græce ex bibliotheca regia cum notis, cura Nic. Rigaltii*, Paris, 1613, in-8°, et *Menandri et Philistionis* Σύγκρισις, *cum versione latina et notis Jani Rutgersii et Dan. Heinsii*, dans les *Variæ Lectiones* de Rutgersius. Les *Fragments* font partie des *Excerpta ex Tragœdiis et Comœdiis Græcis* de Hugo Grotius; Paris, 1626, in-4°, avec une excellente traduction en vers latins par Grotius. Winterton inséra les *Menandri Sententiæ* dans ses *Poetæ minores Græci*; Cambridge et Londres, 1653, in-8°. Le premier essai d'une édition complète et critique fut tenté par Le Clerc : *Menandri et Philemonis Reliquiæ, quotquot reperire potuerunt, græce et latine, cum notis Hug. Grotii et Joh. Clerici*; Amsterdam, 1709, in-8°. Bentley attaqua cette édition dans une sorte de pamphlet érudit intitulé : *Emendationes in* Menandri et Philemonis Reliquias *ex editione Joh. Clerici, ubi multa Hug. Grotii et aliorum, plurima vero Clerici errata castigantur, auctore Phileleuthero Lipsiensi*, Utrecht, 1710, in-8°, aussi amer que spirituel et dont Gronovius et Paw, défenseurs de Le Clerc, contestèrent vainement l'inexorable justesse; mais s'il rendit

un grand service aux lettres en relevant les innombrables erreurs qui déparent cette édition, il eut tort de ne pas reconnaître à Le Clerc le mérite d'avoir entrepris et accompli (bien que faiblement) une tâche très-difficile. Telle était la difficulté de ce travail qu'aucun philologue du dix-huitième siècle n'osa le reprendre, et qu'avec toutes ses fautes l'édition de Le Clerc fut réimprimée en 1732, 1752, 1771, 1777. Enfin M. Meineke, profitant du travail de Le Clerc, en le rectifiant au moyen des corrections de Bentley et en l'enrichissant de ses propres observations, donna son excellente édition, *Menandri et Philemonis Reliquiæ*; Berlin, 1823, in-8°. Le même éditeur a fait entrer les *Fragments* de Ménandre, avec le commentaire (abrégé de sa première édition), et des améliorations dans le IV[e] volume de ses *Fragmenta Comicorum Græcorum*; Berlin, 1841, in-8°. Les *Fragments* de Ménandre, d'après Meineke, mais soigneusement revus, et avec une traduction latine, ont été publiés par M. Dübner à la suite de l'Aristophane, dans la *Bibliotheca Scriptorum Græcorum* de A.-F. Didot; Paris, 1840, in-8°. Quelques fragments de Ménandre ont été traduits en français par Lévesque, dans le volume de la Collection des *Moralistes anciens*, intitulé : *Caractères de Théophraste et Pensées morales de Ménandre*; Paris, 1782, in-12. Poinsinet de Sivry en a traduit un bien plus grand nombre, à la suite de son *Théâtre d'Aristophane*. Dans la nouvelle édition du *Théâtre grec* du P. Brumoy, M. Raoul Rochette a donné une traduction des *Fragments de Ménandre*, t. XVI; Paris, 1825, in-8°. (*Voy.* BRUMOY).

LÉO JOUBERT.

Suidas, au mot Μένανδρος. — Anonyme, *De Comœdia*, XII. — Plutarque, *De falso Pudore*, p. 531; *Sympos.*, VIII, p. 712; *Comp. Aristophanis et Menandri*. — Alciphron, *Epist.*, II, 3, 4. — Diogène Laerce, V, 36, 60. — Strabon, XIV, p. 636. — Ovide, *Trist.*, II, 370. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 30. — Pausanias, I, 21. — Dion Chrysostome, XXXI, p. 628. — Quintilien, X, 1. — Phèdre, V, 1. — Donat, *Vita Terentii*. — Brunck, *Analecta vet.*, I, p. 263; II, 183; III, 363. — *Anthologia Palat.*, VII, 68, 70, 72; IX, 187 (vol. I, II, III, édit. Jacobs). — Hauptmann, *De Menandro atque illius Comœdiis*; Gera, 1743, in-4°. — G. de Rochefort, *Sur Ménandre et sur l'art qui régnait dans ses comédies*, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVI. — La Porte du Theil, *Sur le Recueil des maximes de Ménandre, rangées selon l'ordre alphabétique, qui se trouve dans un manuscrit grec du Vatican*, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. impériale*, t. VIII; Paris, 1810, in-4°. — Clinton, *Fasti Hellen. ad ann.* 342, 290. — Schlegel, *Cours de Littérature dramatique*, t. VII. — Meineke, *Préf.* de son édition de 1823 et *Epimetrum* de ses *Fragm. Com. Græc.*, t. IV, p. 705. — Bernhardy, *Grundriss der Griechischen Litteratur*, vol. II, p. 1014. — Ot. Müller, *History of Greek Literature*. — Guill. Guizot; *Ménandre; étude historique sur la Comédie et la société grecques*; Paris, 1855, in-8°. — Rémusat, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1855. — About, dans la *Revue Contemporaine*, 30 avril 1855. — Ch. Benoît, *Essai historique et littéraire sur la Comédie de Ménandre*; Paris, 1854. — Patin, dans le *Journal des Savants*, octobre 1854. — *Revue Contemporaine*, 31 août 1854. — *Westminster Review*, janvier, 1856. — *Quarterly Review*, janvier 1856. — A. Villandy, *Études sur la Comédie de Ménandre*, 1858, in-8°. — Hoffmann, *Bibliograph. Lexicon*.

MÉNANDRE, roi grec de Bactriane, vivait probablement dans le second siècle avant J.-C. Il fut, d'après Strabon, un des plus puissants souverains helléniques de ce pays et un de ceux qui firent dans l'Inde les conquêtes les plus étendues. Plutarque nous apprend que son règne fut doux et équitable, et qu'il se rendit si populaire parmi ses sujets que plusieurs villes de ses États se disputèrent l'honneur de lui faire de magnifiques funérailles et voulurent se partager ses restes. Strabon et Plutarque lui donnent le titre de roi de Bactriane; mais des orientalistes récents, Lassen, Wilson, pensent qu'il ne régna pas dans la Bactriane propre, mais seulement au sud du Paropamisus, ou Caucase indien. Suivant Strabon il étendit ses conquêtes au delà de l'Hypanis (*Suttej*) et se rendit maître du district de Pattalène, à l'embouchure de l'Indus. L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, attribué à Arrien, dit que des monnaies d'argent de Ménandre et d'Apollodote circulaient encore de son temps parmi les marchands de Barygaza (*Baroach*); on en a découvert dans les temps modernes un grand nombre au sud de l'Hindoo Koosh et aussi loin que le Jumna. La date du règne de Ménandre est incertaine.

Y.

Strabon, XI, 11. — Plutarque, *De Rep. Ger.* — Lassen, *Gesch. d. Bact. Kön.*, p. 228, etc. — Wilson, *Ariana*, p. 281, etc. — Visconti, *Iconographie Grecque*, 2[e] part., ch. XVII.

MÉNANDRE *le Protector* (Προτίκτωρ), c'est-à-dire *le garde du corps*, chroniqueur grec, fils d'Euphratas de Byzance, vivait sous le règne de l'empereur Maurice, à la fin du sixième siècle après J.-C. Dans un fragment conservé par Suidas, lui-même nous apprend qu'il avait un frère nommé Hérédote, qui s'appliqua à l'étude des lois. Pour lui, dit-il, il n'aimait que les courses de char, les danses et les pantomimes. Cependant avec l'âge il devint désireux de s'instruire. Il s'occupa d'abord de poésie, puis de rhétorique, et enfin il conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il prit le récit des événements au point où s'arrêtait Agathias, à la vingt-troisième année de Justinien, en 558, jusqu'à la mort de Tibère II, en 583. Un fragment étendu de cette histoire se trouve dans les *Extraits* (*Eclogæ*) *des Ambassades* de Constantin Porphyrogénète, publiés par Hœschel. Suivant Niebuhr il mérite la confiance comme historien; mais son style est une mauvaise imitation de celui d'Agathias. Le P. Labbe réimprima le fragment de Ménandre dans le *Protrepticon de Script. Byzantinis*; Paris, 1648, in-fol. Niebuhr l'a inséré à la suite de Dexippe dans la collection byzantine de Bonn. On trouve dans l'*Anthologie Grecque* (vol. XIII, p. 918, édit. Jacobs) une épigramme de Ménandre (1). Y.

Suidas au mot Μένανδρος. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, p. 329. — Vossius, *De Histor. Græcis*, p. 329, édit. Westermann.

(1) Fabricius et Meineke citent d'autres écrivains du même nom, mais moins importants, parmi lesquels on remarque :

MÉNANDRE *de Laodicée*, rhéteur grec d'une époque in-

MENAPIUS (*Guillaume*), surnommé *Insulanus*, érudit allemand, né à Grevenbrœck (duché de Juliers), mort à Aix-la-Chapelle, en 1561. Après avoir visité presque toutes les universités de l'Europe, il s'adonna particulièrement à l'étude de la philosophie à Padoue. Il vécut ensuite longtemps à Rome, dans la société des savants, et acquit des connaissances en médecine. De retour en Allemagne, il devint prévôt de l'église de Saint-Adelbert à Aix-la-Chapelle. Nous citerons de lui : *Ratio Victus salubris et sanitatis tuendæ*; Cologne, 1540, in-4°; Bâle, 1541, in-8°; — *Ratio curandi Febrim quartanam*; Bâle, 1541, in-8°; — *Encomium Febris quartanæ*; Bâle, 1542, in-8°; — *Statera calcographia, qua bona ipsius et mala simul appenduntur et numerantur*; Bâle, 1547, in-8°; réimprimé à la suite des *Historicæ Observationes*, autre ouvrage de Menapius, et des *Phrases historicæ ac sententiæ* de Nicolas Liburnico (Cologne, 1617, in-12), ainsi que dans les *Monumenta typographica* de Wolf (1740, t. Ier).

E. R.

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Moréri, *Grand Dict. Hist.* — *Catal. de la biblioth. Sainte-Geneviève.*

MÉNARD ou **MEYNARD** (*François*), érudit français, né en 1570, à Stellenworf, en Frise, mort le 1er mars 1623, à Poitiers. Il était encore jeune lorsqu'il vint à Poitiers; après y avoir professé les humanités, il obtint une chaire de droit, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Louis XIII lui accorda une pension de mille livres. On a de lui : *Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum*; Poitiers, 1610, in-8°. Dans cet ouvrage, composé à l'occasion de l'assassinat d'Henri IV, il établit une distinction singulière entre les Français et les Gaulois, et rattache à ces derniers les Angoumoisins, qu'il rend tous solidaires du crime de Ravaillac, leur compatriote. Cette maladresse lui attira de violentes répliques de la part de Paul Thomas, de Villotfeau et de Victor de Thouard; celui-ci entassa contre lui injures sur injures, dans son *Apologia pro Francogallis* (Poitiers, 1610, in-8°); — *De Juribus Episcoporum*; Poitiers, 1612, in-8°; — *Orationes legitimæ*; Poitiers, 1614, in-8°. La première de ces dissertations oratoires est consacrée à la récolte du gui de chêne par les Druides, cérémonie dans laquelle l'auteur voit le symbole de la jurisprudence. On doit encore à Ménard une grande partie des *Notes* jointes à la *Vie de sainte Radegonde*, publiée en 1621 par Ch. Pidoux.

P. L.

Dreux du Radier, *Hist. Littér. du Poitou*. — Du Ruau, *Tableau des Regences*, 222.

MÉNARD (*Claude*), historien et érudit français, né le 7 décembre 1574, à Saumur, mort le 20 janvier 1652, au château d'Ardenne en Corzé (Anjou). Après avoir terminé son éducation chez les jésuites à Paris, il fut envoyé à Toulouse, où, en étudiant le droit, il prit le goût des chroniques et des vieux livres. En 1598 il se maria, et fut pourvu de la charge de lieutenant de la prévôté d'Angers. Il ne s'en défit au bout de dix ans que pour obéir plus librement à l'exaltation de ses sentiments religieux. Couchant sur la dure, voué d'un culte particulier à la Vierge, en l'honneur de laquelle il portait de petites menottes d'argent comme signe de servitude, il partageait son temps entre les pratiques de dévotion, les devoirs de charité et les études historiques. Prêchant d'exemple autant que de parole, il ménageait si peu sa bourse qu'il lui fallut vendre sa bibliothèque pour payer ses dettes. Il travailla à la réforme, si urgente à la fin du seizième siècle, des nombreux couvents d'Anjou, et fut l'ami de l'évêque Miron; il lui dédia plusieurs de ses ouvrages, et plaida pour lui contre le chapitre de Saint-Maurice, qui prétendait s'arroger la juridiction temporelle. Sa femme étant morte en 1637, il demanda aussitôt la prêtrise, et la reçut dans la même année. Presque tous ses enfants entrèrent en religion. Ménard n'est pas un compilateur vulgaire; ses nombreux écrits ne sont pas nourris de ceux de ses contemporains ou de ses devanciers; il avait recours aux sources authentiques; il lisait les chroniques et recherchait les manuscrits; il n'est même pas dépourvu de critique. Il mérite d'avoir été nommé par Ménage « le premier historien de l'Anjou ». On a de lui : *Recherche et Advis sur le corps de saint Jacques le Majeur*; Angers, 1610, in-8° : il y soutient, au grand scandale des Espagnols, qui firent brûler le livre par la main du bourreau, à Saint-Jacques de Compostelle, que les reliques du saint sont à Angers; — *Sancti Augustini contra secundam Juliani responsionem operis imperfecti lib. II priores nunc primum editi*; Paris, 1617, in-8°, avec le traité *De Gestis Pelagii*, du même père; — *Sancti Hieronimi Stridonensis Indiculus de Hæresibus Judæorum*; Paris, 1617, in-8°; — *Histoire de saint Louis par Joinville*; Paris, 1617, in-4°; — *Histoire de Bertrand Duguesclin, escrite l'an 1387, en prose*; Paris, 1618, in-4°; — *L'Ame dévote et*

certaine, auteur d'un *Commentaire sur l'Art* (τέχνη) d'Hermogène, *Sur les Exercices* (Προγυμνάσματα) de Minucianus, et d'autres ouvrages (*voy.* Suidas, au mot Μένανδρος). Son *Traité sur le genre démonstratif* a été publié pour la première fois dans les *Rhetores Græci* d'Alde. Il en a paru une édition séparée : *Menandri rhetoris Commentarius de Encomiis, ex recensione et cum animadversionibus A.-H.-L. Heeren. Præfixa est commentatio de Menandri rhetoris vita et scriptis simulque universa de Græcorum rhetorica*; Gœttingue, 1785. Walz l'a inséré dans ses *Rhetores græci*, t. IX.

MÉNANDRE *d'Éphèse*, auteur d'un ouvrage sur les actions des rois chez les Grecs et chez les barbares (τὰς ἐφ' ἑκάστου τῶν βασιλέων πράξεις παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ βαρβάροις γενομένας), fondée sur les histoires particulières de chaque pays. Josèphe (*Cont. Apionem*, I, 18) en a cité un fragment considérable, concernant Hiram, roi de Tyr. Ce Ménandre paraît être le même que Ménandre de Pergame, auteur d'une *Histoire de la Phénicie* (*voy.* Vossius, *De Hist. Græcis*, p. 467, éd. Westermann, et C. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 445, dans la *Bibliothèque grecque* de A. F. Didot).

son chariot; Paris, 1619; — *L'Alliance de la crèche avec la croix*; Paris, 1620; — *Plainte apologétique pour l'évêque d'Angers*; Angers, 1625, in-8° : c'est l'un des quatre ou cinq libelles historiques dirigés par l'auteur contre les chanoines de Saint-Maurice et leur défenseur Eveillon; — *Amphitheatri Andegavensis Disquisitio novantiqua*; Angers, 1637, pet. in-4°; — *Civitatis Andegavensis ad regiam de Rupellana victoria pompam Adclamatio*; Angers, 1628, in-4°; recueil de pièces latines à l'occasion de la prise de La Rochelle; — *Itinerarium B. Antonini martyris*; Angers, 1640, in-4°. On a encore de Ménard des œuvres considérables conservées en manuscrit à la bibliothèque publique d'Angers, notamment *Rerum Andegavensium Pandectæ*, manuscrit incomplet comprenant la biographie et la topographie de l'Anjou avec 159 pl.; *Chronologie des Empereurs romains d'après les médailles*; *Vies de quelques évêques d'Angers*. Un ouvrage manuscrit de Ménard, intitulé *L'Ordre du Croissant, institué par le roi René dans la ville d'Angers*, en 1448, se trouve à la Bibliothèque impériale. P.

Revue de l'Anjou, 1852.

MÉNARD (*Nicolas-Hugues*), théologien français, né à Paris, en 1585, mort dans la même ville, le 20 janvier 1644. Son père, Nicolas Ménard, secrétaire de la reine Catherine de Médicis, mourut président de la cour des Monnaies. Ayant achevé ses études au collége du Cardinal Le Moine, Hugues Ménard prit l'habit de bénédictin au monastère de Saint-Denis, le 3 février 1608. Il s'exerça d'abord à la prédication, et obtint de grands succès dans les principales chaires de Paris. Trouvant ensuite qu'il y avait trop de relâchement dans l'abbaye de Saint-Denis, il se rendit à Verdun, au monastère réformé de Saint-Vanne. Il enseigna plus tard la rhétorique à Cluni, et vint ensuite à Saint-Germain-des-Prés, où il termina sa laborieuse carrière. On a de lui : *Martyrologium SS. ord. S. Benedicti*; Paris, 1629, in-8° : ouvrage que l'on cite encore; — *Concordia Regularum, auctore S. Benedicto, Anianæ abbate*, avec des notes et de savantes observations; Paris, 1628, in-4°; — *D. Gregorii papæ, cognomento Magni, Liber Sacramentorum*; Paris, 1642, in-4°, publié d'après un manuscrit de saint Éloi de Corbie; — *De unico Dionysio, Areopagitica Athenarum et Parisiorum episcopo*; Paris, 1643, in-8°, contre le chanoine de Launoy; — *S. Barnabæ, apostoli, Epistola catholica*; Paris, 1645, in-4°; épître tirée par H. Ménard d'un manuscrit de Corbie, et publiée après sa mort par les soins de Luc d'Achery. B. H.

Nicéron, *Mémoires*, XXII. — Ellies Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*. — *Hist. litt. de la Cong. de Saint-Maur*, p. 18.

MÉNARD (*Pierre*), littérateur français, né en 1606, à Tours, où il est mort, en 1701. Avocat au parlement de Paris, sa grande habileté dans les affaires le fit souvent employer par des personnes du premier rang, le maréchal de Bassompierre entre autres, auquel il témoigna beaucoup d'attachement pendant sa longue détention à la Bastilie (1). Après avoir amassé une grande fortune, il revint à Tours, et passa plus de quarante années dans une application continuelle à l'étude. On a de lui : *L'Académie des Princes*; Paris, 2° édit., 1678, in-12; — *La nouvelle Science des temps, ou moyen de concilier les chronologies*; Paris, 1675, in-12; — *Elogium Gabr.-Mich. de La Roche-Maillet*, dans la *Biblioth. des Coutumes*; — *Vita B. Martini* et *Gregorii Turonensis Chronologia, cum notis*, imprimées dans l'*Ecclesia Turonensis* de Maan, sous le nom latinisé de *Petrus Menander*. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on remarque les *Vies des Philosophes grecs*, un *Exposé de la Philosophie de Pythagore*, une partie de l'*Anthologie grecque* trad. en vers latins, et un livre d'*Épigrammes latines*. P. L.

Mémoires de Trévoux, janv. et févr. 1701.

MÉNARD (*Jean de* La Noe), prêtre français, né le 23 septembre 1650, à Nantes, où il est mort, le 15 avril 1717. Reçu avocat au parlement de Paris, il plaida avec succès à Nantes. Des scrupules de conscience le dégoûtèrent de sa profession, et il entra, en 1675, au séminaire de Saint-Magloire, où il étudia la théologie sous le P. Thomassin. Il reçut les ordres à Paris, et retourna dans sa ville natale; il refusa un canonicat à la Sainte-Chapelle, et tomba malade parce que le cardinal de Noailles l'avait proposé à l'évêché de Saint-Pol de Léon : il se contentait de son patrimoine, dont il distribuait la plus grande partie aux pauvres. Nommé directeur du séminaire de Nantes, il exerça avec honneur ces fonctions pendant plus de trente ans. Il est auteur d'un *Catéchisme* (Nantes, 1695, in-8°), qui a été approuvé par plusieurs prélats. Ce prêtre, qui mourut avec une réputation de sainteté, rendit de grands services à son diocèse et contribua à l'établissement d'une maison pour les filles repenties. Sa mémoire devint pendant quelque temps l'objet d'une sorte de culte, et son tombeau fut, dit-on, témoin de miracles et de guérisons extraordinaires. P. L.

Gourmeaux (Abbé), *Vie de M. de La Noë Ménard, prêtre*; Bruxelles, 1734, in-12. — P. Levot, *Biogr. Bretonne*. — Tresvaux, *Vies des Saints de Bretagne*, V.

MÉNARD (*Léon*), antiquaire français, né le 12 septembre 1706, à Tarascon, mort le 1er octobre 1767, à Paris. Après avoir fait d'excellentes études au collége des jésuites à Lyon, il prit à Toulouse ses degrés en droit, et succéda à son

(1) Il avait composé avec les noms de *François de Bassompierre* l'anagramme : *France, je sors de ma prison*; il en fit un sonnet, qu'il réduisit à ces quatre vers :

Enfin, sur l'arrière-saison,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne;
France, je sors de ma prison,
Quand son âme sort de la sienne.

père dans la charge de conseiller au présidial de Nîmes. Depuis 1744 il résida presque continuellement à Paris, où il avait été député pour les affaires de sa compagnie. Livré tout entier à la science de l'histoire et des antiquités, il se fit connaître par une bonne *Histoire des Évêques de Nîmes*, dont le succès lui ouvrit, en 1749, les portes de l'Académie des Inscriptions. Il fut aussi membre des Académies de Lyon et de Marseille. En 1762 il se rendit à Avignon, et, sur l'invitation expresse des magistrats, il s'occupa pendant deux années de rassembler les matériaux nécessaires à une histoire de cette ville; mais la maladie de langueur dont il était atteint ne lui permit pas de publier ce travail. On a de Ménard : *Histoire des Évêques de Nîmes*; La Haye (Lyon), 1737, 2 vol. in-12, refondue dans l'*Histoire* de cette ville; — *Les Amours de Callisthène et de Chariclée, histoire grecque* (anonyme); La Haye (Paris), 1740, 1753, in-12; réimpr. en 1765, sous le titre de *Callisthène, ou le modèle de l'amour et de l'amitié*, et avec le nom de l'auteur; le sujet de ce roman est tiré de Plutarque; — *Mœurs et Usages des Grecs*; Lyon, 1743, in-12. Cet ouvrage, dit Le Beau, « est plein d'une érudition très-curieuse. Il fut lu avidement, et donna lieu à Lefèvre de Morsans d'en composer un pareil sur les Romains. On lit avec plaisir ces deux livres, qui nous rendent, pour ainsi dire, présents au sein d'Athènes et de Rome »; — *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes, avec des notes et les preuves*; Paris, 1750-1758, 7 vol. in-4°, avec fig. On ne peut reprocher à ce savant travail qu'une excessive prolixité. Il en a paru un *Abrégé* continué jusqu'en 1790; Nîmes, 1831-1833, 3 vol. in-8°; — *Réfutation du sentiment de Voltaire qui traite d'« ouvrage supposé »* le Testament du cardinal de Richelieu (anonyme); 1750, in-12. Foncemagne se joignit à Ménard pour soutenir l'authenticité d'un écrit que Voltaire persista à déclarer apocryphe; — *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, avec des notes historiques et géographiques*; Paris, 1759, 3 vol. in-4°. Ce recueil estimé, publié en société avec le marquis d'Aubais, contient un grand nombre de recherches sur les personnes, les lieux, les dates, etc., depuis 1546 jusqu'en 1653; — *Vie de Fléchier*, à la tête d'une édition qu'il a donnée des *Œuvres* de ce prélat, et dont le t. Ier seul a paru (176.., in-4°). Ménard est encore auteur de plusieurs dissertations qui ont été imprimées dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, entre autres : *Sur l'Arc de Triomphe de la ville d'Orange* (XXVI, 1759); — *Sur l'Origine de la Laure de Pétrarque* (XXX, 1764); — *Sur la Position, l'Origine et les anciens Monuments d'une ville de la Gaule Narbonnaise appelée* Glanum Livii; — *Sur quelques anciens Monuments du comtat Venaissin* (XXXII, 1768). P. L.

Le Beau, *Éloge de Ménard*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, XXXVI. — *Nécrologe des Hommes illustres de la France*, 1770.

MENAROLA (*Cristofano*), peintre de l'école vénitienne, né à Vicence, vers le milieu du seizième siècle, vivait encore en 1727. Il fut élève de G.-B. Valpato, mais prit surtout pour modèle Giulio Carpioni. Il a beaucoup travaillé à Vicence, dont il remplit les églises de tableaux, dont les principaux sont : *Moïse sauvé des eaux*, *La Multiplication des pains*, *L'Adoration des bergers*, *Le Jugement dernier*, une *Madeleine*, *La Résurrection de Lazare*, etc. E. B—N.

Melchiori, *Vite de' Pittori Veneti*. — Vendramini Mosca, *Pitture e Sculture di Vicenza*.

MÉNART (*Quentin*), prélat français, né à Flavigny (diocèse d'Autun), mort dans le château de Gy, le 18 décembre 1462. Il avait été d'abord trésorier de la Sainte-Chapelle de Dijon, prévôt de Saint-Omer, conseiller du duc Philippe de Bourgogne et son ambassadeur près des rois de France, d'Angleterre et de Germanie. Les lettres du pape Eugène IV, qui l'élevèrent ensuite sur le siége métropolitain de Besançon, portent la date du 18 septembre 1439 (1). Il fit son entrée dans cette ville le 1er août 1440. Il n'y avait pas de royaume ou de république dont l'administration fût alors plus difficile que celle de l'église de Besançon. L'archevêque se prétendait, en vertu d'anciens titres, seigneur temporel de la ville; mais les citoyens contestaient ces titres, ce droit prétendu, et s'arrogeaient une entière liberté, qu'ils n'hésitaient pas à défendre de toutes manières, même l'épée et la torche à la main; de telle sorte qu'entre l'archevêque et ses administrés la guerre était permanente. Quentin Ménart venait de prendre possession de son siége, quand son procureur arrête un citoyen qu'il accuse d'hérésie, et le fait condamner par le juge ecclésiastique. Les citoyens déclarent que ce crime d'hérésie n'est qu'un frivole prétexte, et vont au palais de l'archevêque porter une plainte qui a le ton de la menace. Celui-ci, forcé de céder, blâme la conduite de son procureur et rend à la liberté l'hérétique condamné. Bientôt s'élèvent d'autres tumultes. Sur les hauteurs de Brégille l'archevêque possédait un château-fort, qui dominait la ville de Besançon et l'inquiétait. Un prétexte s'étant offert, les citoyens se rendent à Brégille et démolissent de fond en comble non-seulement le château, mais encore les maisons adjacentes. Ménart se plaint à son tour; mais on ne l'écoute guère. Il se retire alors en son château de Gy, avec toute sa cour, et lance contre la ville une

(1) Dans ces lettres il est appelé *Atrebatensis electus* : ce qui a fait supposer à J.-J. Chifflet et à d'autres historiens que pour devenir archevêque de Besançon il avait abandonné l'évêché d'Arras; ce qui n'est pas exact. Quelque temps auparavant, au mois de mars 1438, des lettres apostoliques avaient, en effet, appelé Quentin Ménart au gouvernement de l'église d'Arras; mais il n'avait pas accepté ce mandat.

sentence d'interdit. Nous sommes au milieu du quinzième siècle. La foi des vieux âges s'en va : la foi du monde nouveau l'exile des consciences. Les citoyens de Besançon subiront sans trop murmurer la peine que leur inflige le ressentiment de l'archevêque; ils ne se soumettront pas pour obtenir le retrait d'un interdit. Ménart se rend à Rome, invoque l'autorité du pape, et le pape charge de l'affaire un cardinal, qui aggrave même la sentence rendue contre les rebelles. Mais ces rebelles transportent la cause devant le tribunal de l'empereur, et celui-ci envoie successivement à Besançon plusieurs de ses conseillers, Didier de Montréal, Hartung de Cappel, qui déclarent à leur tour Quentin Ménart atteint et convaincu de rébellion. Enfin, en 1480, au mois d'avril, ce grand procès se termine, et Ménart en sort vainqueur. Le château de Brégille, détruit par la malveillance, fut reconstruit aux frais des citoyens. Ce jugement rendu, l'archevêque de Besançon rentra dans sa ville et dans son palais : mais il n'y fit pas un long séjour; il n'y aurait pu vivre en sûreté. B. H.

Dunod, *Hist. de l'Église de Besançon*, t. I. — L'abbé Richard, *Hist. des Dioc. de Besançon et de Saint-Claude*. — J.-Jac. Chifflet, *Vesontio*.

MENAS (Μῆνας), affranchi du grand Pompée et lieutenant de Sextus Pompée, mort en 35 avant J.-C. (Appien l'appelle Ménodore, nom qu'il prit peut-être après son affranchissement). En 40 Sextus Pompée, alors allié d'Antoine contre Octave, envoya Menas prendre possession de l'île de Sardaigne, qui fut bientôt reprise par Helenus, affranchi d'Octave. La même année il reçut le commandement d'une flotte dirigée contre Octave et Antoine, qui venaient de se réconcilier. Il se conduisit avec habileté et vigueur; mais il chercha à se rapprocher d'Octave en lui renvoyant sans rançon Helenus et d'autres prisonniers. Cependant, l'année suivante, il essaya vainement de dissuader son maître de conclure la paix, et dans la célèbre entrevue où les deux triumvirs se réunirent sur le vaisseau de Pompée au cap de Misène, il conseilla à Sextus de couper le câble qui rattachait le navire au rivage, de gagner la haute mer et de se défaire de ses deux rivaux. Pompée rejeta cette proposition, et ne tarda pas à concevoir de graves soupçons au sujet de la fidélité de son lieutenant. Il le manda pour lui faire rendre des comptes. Menas mit à mort les messagers, et passa avec toute sa flotte du coté d'Octave, qui lui en laissa le commandement, mais le plaça sous les ordres de Calvisius Sabinus (38 avant J.-C.). Lorsque les hostilités éclatèrent de nouveau entre Sextus Pompée et Octave, en 36, Menas, mécontent de la position inférieure qui lui était faite, revint à son ancien maître. Il semble qu'il ne prit ce parti que pour se faire payer plus cher une nouvelle défection; car il ne tarda pas à ramener ses vaisseaux à Octave. Estimé pour ses talents et méprisé pour ses trahisons, traité avec une considération apparente par un prince qui se défiait de lui, il suivit Octave dans une expédition au nord-est de l'Adriatique, et périt au siége de Siscia. D'après les anciens scoliastes d'Horace, Menas est le personnage attaqué dans la quatrième épode du poëte. Ce point a été contesté par des critiques modernes; mais en l'absence de preuves contraires, il reste au moins vraisemblable. Y.

Dion Cassius, XLVIII, 30, 38-38, 45-46, 54; XLIX, 1, 37. — Appien, *Bel. civ.*, V, 56-60, 96, 100, 101. — Plutarque, *Antonius* 32. — Velleius Paterculus, II, 73, 77. — Dyer, *Classical Museum*, t. II.

MENCHIKOF (*Alexandre - Danilovitch*, prince), célèbre homme d'État russe, né le 6 novembre 1670, mort en Sibérie, le 22 octobre 1729. Il était fils d'un pâtissier. Grâce à une physionomie intelligente, il entra au service de Lefort, puis à celui de Pierre Ier, qui s'attachait surtout aux figures; il en fit son *denchtchik* (1), et le plaça ensuite dans cette fameuse compagnie habillée à l'allemande créée par Lefort, et qui fut le noyau de l'armée russe. Ses fonctions obligeaient le jeune Menchikof à ne quitter son souverain ni jour ni nuit, et à l'accompagner dans toutes ses excursions; il s'y montra valet assidu et enragé de l'être : doué d'une grande sagacité, il s'aperçut promptement de la fortune qu'il pourrait faire en se pliant aux emportements de son maître et à la nécessité qu'il partageait avec tous les despotes d'être entouré d'espions et de dénonciateurs infimes. Son nom se rencontre pour la première fois dans les mémoires du temps à l'occasion de la répression des strelitz. Devenu sergent dans le régiment de Préobrajenski (1698), il fut chargé d'achever à coups de fusil leur agonie (2). Courtisan accompli, il se conduisit si adroitement qu'il hérita, à la mort de Lefort (1699), de toutes les bonnes grâces que le tzar prodiguait à ce Génevois, et fut dès lors son premier favori en titre. La part qu'il prit, le 12 octobre 1702, à la prise de Notembourg (aujourd'hui Schlüsselbourg) lui valut le commandement de cette place; celle qu'il eut, en 1703, dans les succès de l'empereur, qui s'empara lui-même de plusieurs bâtiments suédois à l'embouchure de la Néva, lui mérita le cordon de Saint-André. En 1704, Dorpat et Narva étant tombés entre les mains de ses soldats aguerris, Menchikof fut nommé général gouverneur de toutes les places conquises sur l'ennemi. Le 19 octobre 1706, il remporta une victoire complète sur les Suédois à Kalich en Pologne. Il était déjà comte du Saint-Empire romain (3); à la suite de ce beau fait d'armes, Joseph Ier lui envoya le diplôme de prince, et bientôt après (30 mai 1707) Pierre Ier le nomma

(1) *Denchtchik* veut dire domestique d'un officier; mais cette situation correspondait alors à celle d'aide de camp.

(2) *Zapiski Jeliaboujskago* (Mémoires de Jéliaboujski); 1682-1709, publiés à Saint-Pétersbourg en 1840 par D. Jazikof.

(3) Il est le premier qui ait porté ce titre en Russie.

prince de l'empire russe avec le titre d'Altesse, qui est encore porté par ses descendants. Le 27 septembre 1708, il aida grandement Pierre à mettre en déroute à Lesnoi le général Lœvenhaupt, et obvia aux conséquences que pouvait avoir la trahison de Mazepa en brûlant Batourin, où cet attaman avait amassé, avec ses trésors, de vastes magasins de provisions de bouche et d'artillerie. Mais c'est surtout à la journée de Poltava (27 juin 1709) que Menchikof montra beaucoup de valeur et de capacité. Après un premier échec, les Suédois s'étaient reculés dans un bois, et s'y ralliaient pour fondre tous ensemble avec une vigueur nouvelle sur les retranchements russes. Menchikof prévint leur dessein : par une manœuvre habile, il empêcha la jonction de Schlippenbach, tailla en pièces les troupes de ce général, et le fit lui-même prisonnier. « Si Menzikoff, remarque Voltaire, fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut : si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII (1). » Le tzar l'en récompensa par le bâton de feld-maréchal. En 1710, Menchikof fit le siége de Riga; en 1711 il occupa la Courlande, et en 1712 la Poméranie; en 1713 il contribua à la prise de Teningen et à la défaite de Steinbock, qui allait rejoindre Charles XII à Bender; enfin, il termina sa carrière militaire en prenant, le 12 septembre de la même année, Stettin, qu'il donna en séquestre au roi de Prusse et à la cour de Holstein. Sa carrière politique est bien moins digne de louange. Gouverneur général de Saint-Pétersbourg, chef de l'administration des affaires de tout l'empire durant les absences fréquentes du tzar, il profita de son élévation pour augmenter frauduleusement ses biens, déjà considérables, et ses malversations devinrent si exorbitantes que Pierre en eut connaissance et le fit mettre en jugement. Ses juges, qui étaient ses rivaux, étaient d'avis de le condamner à mort. Pierre se contenta, en l'humiliant, de lui infliger une amende, et continua à lui témoigner une singulière bienveillance jusqu'à son dernier jour. Menchikof prévoyait que ce dernier jour du tzar devait être accéléré par ses habitudes de débauche; il songeait à jouer un rôle dans le drame qui se préparait.

Pierre, qui avait aboli toutes les vieilles traditions de la monarchie russe, s'était arrogé le droit de choisir son successeur, et à la place de son petit-fils, il avait désigné Catherine, sa femme. Menchikof ambitionnait de gouverner la Russie sous le nom de son ancienne obligée, et son parti était le plus fort, en ce sens qu'il tenait par son rang militaire toute l'armée, généralement composée d'officiers étrangers, et l'avait préparée de longue main à agir, dans un moment donné, d'après ses vues. Les partisans du grand-duc n'étaient pas d'accord entre eux. Les uns voulaient profiter de la minorité du souverain pour établir une monarchie tempérée ; d'autres voulaient jeter Catherine avec ses filles dans un couvent et faire rentrer la noblesse dans ses antiques priviléges. Tandis que les Galitzin, les Troubetzkoi et les Dolgorouki discutaient, le 27 janvier 1725, sur les bases du gouvernement libéral à créer et se disputaient peut-être les charges à distribuer le général Jagouchinski les quitta furtivement pour aller réveiller le ministre de Holstein, le comte Bassewitz, et l'avertir de songer à sa sécurité s'il ne voulait pas être pendu le lendemain sur la même potence que Menchikof. A demi-vêtu, Bassewitz se précipita au palais, et entraîna de force l'impératrice hors de la chambre du moribond, en lui disant : « La présence de Votre Majesté est désormais inutile ici, et nous ne pouvons rien faire sans vous; votre époux a mis une couronne sur votre tête pour que vous régniez, et non pour que vous versiez des larmes. » Catherine confia la garde du tzar agonisant à Théophane, archevêque de Pskof, et, rassemblant les dignitaires qui se trouvaient en ce moment au palais, elle leur promit à tous mille grâces et mille récompenses. Menchikof ne perdit pas un instant pour donner le mot d'ordre à ses nombreux affidés; il transporta le trésor de la couronne à la forteresse, dont le commandant, Allemand, lui était dévoué, puis dressa la liste des faveurs et des proscriptions sur lesquelles le futur règne devait s'élever. Le lendemain, 28 janvier, Pierre n'était plus. Aussitôt les sénateurs accoururent au palais. Bassewitz en était maître et faisait battre les tambours aux champs. Précédée par Menchikof, soutenue par le duc de Holstein, Catherine se présenta au sénat avec ces paroles : « Faisant trêve à ma douleur, je viens dissiper l'inquiétude dans laquelle vous devez vous trouver. Je vous déclare que, conformément aux intentions de mon époux, je suis prête à consacrer ma vie à l'administration pénible du gouvernement jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me réunir à lui dans la vie éternelle. Si le grand-duc veut profiter de mes instructions, je pourrai avoir la consolation dans mon douloureux veuvage de vous préparer un souverain digne du nom et du sang de celui que vous venez de perdre. » Menchikof prit la parole pour tous; il répondit à son ancienne maîtresse « que les circonstances étaient si graves, qu'elles exigeaient une mûre considération, qu'ils demandaient la permission d'en délibérer librement pour ne pas encourir le blâme de la nation et de la postérité. » L'impératrice lui répliqua humblement : que, « plaçant le bien de l'État avant son avantage, elle ne redoutait pas leur jugement équitable; que non-seulement elle les autorisait à se saisir de cette affaire, mais encore leur enjoignait de la résoudre avec maturité, leur promettant d'avance de n'agir que d'après leur décision. »

Le sénat réuni en un simulacre de conseil dans une salle d'où on pouvait entendre les cris

(1) *Histoire de Charles XII*, l. IV.

salariés de la foule en faveur de Catherine, Menchikof ouvrit la séance en demandant au secrétaire d'État Makarof si l'empereur avait laissé par écrit ses dernières volontés. Makarof ayant répondu négativement, quelques membres voulurent présenter leurs opinions; aidé par l'archevêque Théophane, Menchikof soutint qu'il était bien évident que l'intention de l'empereur en faisant couronner son épouse était de l'appeler à lui succéder, et mit un terme à la discussion qui commençait, en s'écriant : « Vive notre auguste impératrice Catherine! » Et là-dessus il alla lui dire au nom de tous : « Nous te reconnaissons pour notre gracieuse souveraine et te consacrons nos biens et nos existences! » Puis, la menant à un balcon, il la présenta à l'armée en jetant dans les rangs des soldats, qui n'étaient pas à jeun, des poignées de monnaie pour stimuler leur enthousiasme. Pendant ce temps, dans une autre salle du palais, le parti opposé discutait sur ce qu'il aurait dû faire la veille. Menchikof et Boutourlin enfoncèrent les portes de cette salle et déclarèrent au conciliabule intimidé que Catherine était élue impératrice de toutes les Russies. Pris au dépourvu, comme le sont habituellement les honnêtes gens pour qui tous les moyens ne sont pas bons, tous fléchirent.

Tant que la Russie eut la honte de subir une Polonaise sans nom et sans mœurs sur le trône, c'est Menchikof qui en fut réellement le seigneur et le souverain, et dans cette surprenante position il ne montra qu'une ambition et une cupidité forcenées, qui n'étaient retenues par aucunes bornes : il doubla sa fortune, qui était déjà de cinquante mille paysans; il vint à bout d'empêcher la Courlande de se donner à Maurice de Saxe, depuis maréchal de France, mais il ne réussit pas à se faire élire à sa place. L'avénement au trône de Pierre II (6 mai 1727) ne fit qu'accroître sa puissance avec l'audace de ses projets. D'abord maître absolu de ce jeune prince et gonflé de lui-même, il le força à se fiancer avec sa fille et de lui promettre pour son fils la main de sa sœur, la grande-duchesse Nathalie; mais il eut beau frapper indignement tout ce qui s'opposait à ses desseins et entourer l'empereur de ses partisans, sa tyrannie était trop intolérable pour être plus longtemps supportée. Les grands de l'empire parvinrent à en représenter l'énormité au jeune tzar et à lui faire signer l'oukase suivant, juste quatre mois après le décès de Catherine : « Nous avons ordonné d'envoyer le prince Menchikof à Ranembourg (1) en lui consignant d'y demeurer toujours et sans sortir de la ville; nous ordonnons d'envoyer pour le garder un officier avec une escouade prise dans les régiments des gardes, qui se trouvera continuellement près de sa personne; de le priver de tous ses titres et de lui ôter ses ordres de chevalerie, en lui laissant toutefois la jouissance de ses biens.... Espérant encore que cette mesure n'était que temporaire, Menchikof quitta fastueusement Pétersbourg, accompagné d'un grand nombre de valets, sinon d'amis, et emportant une partie de ses richesses; mais, arrivé à Tver, richesses et valets lui furent enlevés, ses équipages commodes furent changés en chariots, et dès qu'il eut atteint Ranembourg, on lui signifia que, convaincu d'être le principal auteur de la mort du tzarévitch Alexis, il fut condamné à avoir tous ses biens confisqués et à terminer ses jours à Bérézof, à 929 verstes au delà de Tobolsk.

« Relégué dans la contrée du Nord la plus glacée, isolé, abandonné de tous, étranger à l'Europe, dont quelque temps auparavant il avait gouverné à son gré la plus grande partie, Menchikof, dit judicieusement un biographe qui ne porte pas d'ordinaire de la mesure dans l'éloge (1), montra une fermeté admirable. Il supportait son malheur avec patience; jamais il ne murmurait contre son sort. Si la vue de ses filles et le souvenir de leur grandeur passée et de leur misère actuelle faisait saigner les plaies de son cœur et quelquefois ébranlait son âme, sur-le-champ il rappelait à sa mémoire la volonté du Tout-Puissant, et s'y soumettait avec la plus profonde résignation. Ayant toujours été d'une complexion faible, il devint dans son exil bien portant et prit de l'embonpoint; des restes de la somme qui lui était allouée pour son entretien, il éleva un temple, et faisait lui-même pendant la bâtisse les fonctions de charpentier. » Près de rendre le dernier soupir, il rassembla ses enfants, leur recommanda d'oublier les exemples qu'il leur avait donnés au faîte de ses grandeurs, de ne jamais oublier ceux qu'il leur avait donnés dans son exil, et mourut, le 22 octobre 1729, des suites d'un épaississement dans le sang. Il fut enterré dans l'église qu'il avait construite; son cercueil fut placé près de celui de sa fille favorite, Marie, qui avait été fiancée à Pierre II et était morte quelques mois auparavant, de la petite vérole.

Le prince Menchikof était marié à Dorothée Arsénief, morte sur la route de la Sibérie. L'impératrice Anne, en montant sur le trône, en 1730, rappela de l'exil sa seconde fille, mariée depuis au baron de Biren; son fils *Alexandre* MENCHIKOF mourut général en chef, en 1764.

PRINCE A. GALITZIN.

Rossiskii Rodoslovnii Sbornik Kniazia Dolgoroukago, IV. — Veidemeyer, *Obzornproischestrii v' Rossii s' kontchini Pétra vél. do vstouplenia na prestol Elisavéti.* — *Kniaz Menchikof*; Saint-Pétersbourg, 1801. — *Kartina jisni Menchikova*; Moscou, 1809. — *Leben und Todt des Fürst Menzikoff*; Francfort, 1730. — *Merkw. Leben des F. Menschikof*; Leipzig, 1774. — *Journal de Pierre le Grand*; Stockholm, 1774. — Voltaire, *Histoire de Pierre le Grand.* — *Les Caprices de la fortune ou Histoire du*

(1) Ville du gouvernement de Rézan fondée par Menchikof lui-même.

(1) *Le Siècle de Pierre le Grand*, par Bantich-Kamenski. — Plus loin, cet auteur, trop enclin à canoniser ses héros, s'écrie : « Menchikof, sur le champ de Poltava, comme héros, est digne d'admiration; dans ses infortunes, comme sage, comme vainqueur de lui-même, il mérite des autels. »

p. Menschikof; Paris, 1778. — *Anecdotes secrètes de la cour du Czar*; Londres, 1780. — *Mémoires secrets de Villebois*; Paris, 1853. — *La Cour de Russie il y a cent ans*; Berlin, 1858. — *Le prince Menchikof et le comte Maurice de Saxe*, par Chtchebalski; *Messager russe*, janvier 1860.

* **MENCHIKOF** (*Alexandre-Sergeivitch*, prince), amiral russe, arrière-petit-fils du précédent, né en 1789. Entré au service en 1806, il fut d'abord attaché à l'ambassade de Russie à Vienne. Plus tard, il fit, comme officier d'ordonnance de l'empereur Alexandre, les campagnes de 1812 à 1815 et parvint jusqu'au grade de général. En 1823, il donna sa démission en même temps que Capo d'Istria, Stregonof et d'autres, parce que le gouvernement russe refusait d'intervenir dans les affaires de la Grèce. Après l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, le prince Menchikof fut envoyé en ambassade extraordinaire en Perse : il trouva le chah disposé à la guerre, et à son retour il prit part aux premières opérations militaires qui suivirent la rupture entre les deux puissances. Dans la campagne de Turquie, en 1828, il fut chargé du commandement d'une expédition à Anapa, et il força cette place à capituler après un court investissement. Chargé ensuite du siége de Varna, il fut grièvement blessé en repoussant une sortie de la garnison turque, et dut abandonner le théâtre de la guerre. Quand sa santé se trouva rétablie, il fut placé, avec les titres de vice-amiral et de chef de l'état-major de la marine, à la tête de la flotte russe, qui depuis le règne de l'empereur Alexandre était beaucoup déchue et qu'il remit sur un pied respectable. Nommé aussi gouverneur général de la Finlande en 1831, il obtint en 1836 le grade d'amiral, et à la retraite de l'amiral Moller, il prit la direction immédiate du département de la marine. Au mois de mars 1853, il se rendit avec une suite brillante et en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Constantinople, à l'occasion des difficultés soulevées par la question des lieux saints, avec la mission de forcer la Porte Ottomane à reconnaître à la Russie le droit de protectorat sur les populations de religion grecque en Turquie. Le sultan ayant repoussé cette demande, le prince Menchikof se rembarqua, le 21 mai, pour Odessa. Bientôt l'armée russe franchit le Pruth, et occupa les Principautés Danubiennes. L'armée turque défendit le Danube. La France et l'Angleterre envoyèrent leurs flottes en Orient pendant que la flotte russe détruisait une escadre turque à Sinope. Les puissances occidentales débarquèrent une armée à Gallipoli, et bientôt cette armée se rendit à Varna, et enfin les Russes ayant abandonné le siége de Silistrie, on résolut de porter le théâtre de la guerre en Crimée. Chargé de la défense de Sévastopol, le prince Menchikof ne put s'opposer au débarquement des troupes alliées à Eupatoria, le 14 septembre 1854, et perdit la bataille de l'Alma, le 20 septembre. Il ferma l'entrée de Sévastopol en y faisant couler des vaisseaux russes et fit fortifier la ville du côté de la terre, où elle était mal défendue. Les alliés n'osèrent tenter un assaut immédiat et commencèrent un siége en règle, rendu long par l'éloignement des approvisionnements, la difficulté des communications, l'impossibilité d'un investissement complet et le mauvais temps. L'officier du génie Todtleben exécuta avec rapidité des travaux gigantesques de défense en terre autour de la place, pendant que les troupes alliées exécutaient leurs travaux d'attaque. Une attaque des Russes contre les positions d'Inkermann échoua le 8 novembre 1854. Comme on le pressait d'attaquer les alliés, le prince Menchikof répondit : « Que nos soldats se reposent, les généraux janvier, février et mars feront bien mieux nos affaires que toutes les attaques possibles. » Le prince Menchikof s'était trompé; les alliés supportèrent admirablement toutes les privations et l'inclémence des saisons, et au retour du beau temps ils reprirent avec plus de vigueur les opérations du siége. Après la mort de l'empereur Nicolas, le prince Menchikof fut rappelé à Saint-Pétersbourg pour motifs de santé. Le 2 mars 1855, il remit le commandement au général Osten-Sacken en attendant l'arrivée du prince Gortchakof. Bientôt remis de ses fatigues, il reçut les félicitations du nouvel empereur, Alexandre II, qui lui donna en propriété le vaste hôtel où était établi le grand état-major de la marine à Saint-Pétersbourg. Le gouvernement de Cronstadt, dont le port était menacé par une flotte alliée, lui fut remis, et il fortifia cette place avec le général Todtleben. Révoqué de cet emploi, avant la paix du 30 mars 1856, il se trouva bientôt sans fonctions dans l'armée. Depuis il est venu visiter Paris, et en 1858 l'empereur Alexandre II lui a adressé ses félicitations à propos du cinquantième anniversaire de son entrée au service. Le prince Menchikof passe pour la personnification des vieilles prétentions moscovites. Il est un des plus riches propriétaires de la Russie, et possède un grand nombre de serfs. Il est économe, et aime peu les étrangers. On l'accuse d'être brusque et fantasque, et l'on cite à Saint-Pétersbourg beaucoup de ses bons mots. Le *Times* lui reproche d'avoir rempli sa mission de 1853 à Constantinople avec trop d'arrogance. « Comme amiral commandant de la flotte, ajoute ce journal, et comme ministre de la guerre, le prince Menchikof a continué avec beaucoup d'énergie à faire face à la tempête qu'il avait déchaînée sur son pays. Ses talents comme général d'armée en campagne paraissent avoir été au-dessous de sa présomption ; mais il est juste de reconnaître qu'il a déployé une rare vigueur et d'inépuisables ressources pour défendre Sévastopol. » J. V.

Desmarts, *Portraits des Hommes de la guerre d'Orient*. — *Conversations-Lexikon*. — *Dict. de la Convers.* — *Men of the Time*. — Leouzon-Leduc, *La Russie contemporaine*. — *Times*, 7 mars 1855. — *Journal de Sévastopol* dans le *Russkii Zagranitchnii Sbornik*.

MENCIUS (*Balthasar*), historien et biographe allemand, né à Niemeck, le 30 mars 1537, mort le 1er février 1617. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie,

il se fixa à Wittemberg, où il fut nommé adjoint à la faculté de théologie. On a de lui : *Sylvula Epigrammatum*; Wittemberg, 1579, in-8° : ouvrage qui fit donner à l'auteur le laurier poétique; — *Stammbuch der Häuser Sachsen, Brandenburg, Anhalt und Lauenburg* (Généalogie des Maisons de Saxe, Brandebourg, Anhalt et Lauembourg); Wittemberg, 1597 et 1598, in-8°; — *Stammbuch der Churfürsten von Sachsen* (Généalogie des Électeurs de Saxe); ibid., 1598, in-8°; — *Syntagma Epitaphiorum Wittenbergensium*; ibid., 1604, in-8°; — *Elogia præcipuorum Doctorum ac Professorum theologiæ academiæ Wittenbergensis*; ibid., 1608, in-8°; — *Historica Narratio de septem Electoribus Saxoniæ, insertis decem Wittenbergensium Pastorum primariorum vitis*; ibid., 1611, in-8°; — *Itinera sex a diversis Saxoniæ ducibus et electoribus in Italiam et Palæstinam facta*; ibid., 1612, in-8°. O.

Kreysig et Schöltgen, *Diplomatische Nachlese der Historie von Obersachsen*, t. XII, p. 257. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

MENCKE (*Statius*), érudit allemand, né à Libke, en Westphalie, mort à Oldenbourg en 1699. Après avoir refusé des chaires qu'on lui offrit à Iéna et à Rinteln, il accepta la direction de l'école d'Oldenbourg. Il ne fit rien imprimer; mais on trouva dans ses papiers, après sa mort, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un traité de logique. M. N.

MENCKE (*Othon*), érudit allemand, parent du précédent, né le 22 mars 1644, à Oldenbourg, mort d'apoplexie à Leipzig, le 29 janvier 1707. Il montra d'abord un goût très-prononcé pour les subtilités scolastiques et pour les discussions publiques, qui avaient encore lieu dans les universités allemandes et dans lesquelles il brillait. Il eut le bon esprit de renoncer bientôt à ces futiles exercices pour se livrer tout entier à l'étude de l'histoire. En 1667 il fut nommé professeur adjoint de morale à l'université de Leipzig. Peu de temps après, il conçut le projet d'un journal destiné à faire connaître, par des analyses, des extraits et des critiques, les ouvrages qui se publiaient dans les diverses parties de l'Europe. En 1680 il fit un voyage en Hollande et en Angleterre, pour s'assurer des collaborateurs. Enfin le journal commença à paraître en 1682, sous le titre de *Acta Eruditorum Lipsiensium*. Mencke en publia chaque année un volume avec des suppléments, paraissant irrégulièrement et tous les dix ans une table des matières. Lorsqu'il mourut, cette publication formait déjà 30 volumes. A son lit de mort, il fit promettre à son fils, Jean Burckhard, de la continuer. Ce journal eut le plus grand succès; il le dut à l'exactitude des analyses, à la modération des critiques, au discernement avec lequel étaient choisis les ouvrages dont il y était rendu compte et au grand nombre de pièces intéressantes qu'y insérait le savant éditeur. Il se soutint pendant près d'un siècle, et presque toujours dirigé par un descendant du fondateur. Il forme en tout 119 vol. in-4°. Struvius, dans sa *Biblioth. Litter.* (II, 124-134), donne la liste des écrivains qui y ont travaillé. Outre des éditions annotées de l'*Historia pelagiana* du cardinal Noris, du *Canon chronicus* de Marsham, de l'*Orbis politicus* de G. Horn, de l'*Historia universalis* de Boxhorn, à laquelle il ajouta une continuation et quelques autres ouvrages, on a de lui un grand nombre de mémoires et de dissertations, parmi lesquels nous citerons seulement : *Micropolitia seu, respublica in microcosmo conspicua*; Leipzig, 1666, in-4°; — *Jus majestatis circa venationem*; ibid., 1674, in-4°; — *De Justicia auxiliorum contra fœderatos*; ibid., 1685, in-4°; — *De Origine domus Hohenzollerianæ*; ibid., 1708, in-4°; — *Programma an recentiores logici, quos ab ideis non male, parum licet latine, ideales dixeris, semet aliis artis ratiocinatiæ magistris jure meritoque præferant*; ibid., 1704, in-4°. M. N.

Niceron, *Mémoires*, XXXI. — Chaufepié, *Dictionn.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

MENCKE (*Jean-Burckhard*), savant allemand, fils du précédent, né à Leipzig, le 8 avril 1674, mort dans la même ville, le 1er avril 1732. Après avoir pris ses grades en philosophie et en théologie, il visita en 1698 la Hollande et l'Angleterre, où il fut affectueusement reçu par les nombreux correspondants et amis de son père. De retour à Leipzig en 1699, il fut nommé professeur d'histoire; mais il se fit suppléer pendant deux ans, qu'il employa à étudier le droit à Halle; il fut reçu docteur en 1701. Il prit alors possession de sa chaire d'histoire; il la remplit avec beaucoup de distinction. L'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, le nomma son historiographe en 1708, et lui conféra le titre de conseiller privé en 1709 et celui de conseiller aulique en 1713. Mencke jouissait d'une grande réputation. Il fut membre des Sociétés royales de Berlin et de Londres. Ses travaux d'érudition ne lui avaient pas enlevé un goût très-prononcé pour la poésie. Il portait un vif intérêt à la littérature allemande, au développement de laquelle il travailla avec succès, si non directement par ses écrits, du moins par ses conseils et l'influence qu'il exerça sur quelques jeunes gens qui en 1698 formèrent, sous ses auspices, une société consacrée au perfectionnement de la poésie allemande. Cette association, connue d'abord sous le nom de *Société de Gœrlitz* et plus tard sous celui de *Société Poétique allemande de Leipzig*, imprima un nouvel élan à la littérature. En 1726, Mencke, qui en était toujours le président, la mit sous la direction de Gottsched, auquel il avait confié l'éducation de ses enfants et dont il soutint les prémiers pas dans la carrière littéraire. Il continua

les *Acta Eruditorum* de 1707 à 1732 ; trente-trois volumes, en y comprenant les suppléments et les index, furent publiés par ses soins. En mourant, il chargea son fils aîné, comme il en avait été chargé lui-même par son père, de poursuivre la publication de cet utile recueil. En 1715, il fonda un nouveau journal littéraire, sous ce titre *Neue Zeitungen von gelehrten Sachen* (Nouvelles Gazettes du monde savant), journal qui, écrit en allemand, s'adressait moins aux savants auxquels étaient destinés les *Acta Eruditorum*, qu'à tous les hommes de goût qui prenaient intérêt aux progrès des lettres. La même année, il publia un *Gelehrten Lexicon* (Dictionnaire biographique des savants). Plusieurs écrivains prirent part à cet ouvrage; mais il leur fournit lui-même la plupart des matériaux, et les articles sur les savants italiens et anglais lui appartiennent en propre. Ce dictionnaire a servi de premier fonds à celui de Jöcher.

Outre ces divers travaux, on a de lui : *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1705-1706-1710, 4 vol. in-8°, sous le pseudonyme de *Philander von Linden*, 2e édit., ibid., 1713. Un grand nombre des pièces qui composent ce recueil sont des traductions ou des imitations du grec, du latin, de l'italien, du français et de l'anglais. En tête du 3e vol. se trouve un dialogue sur la poésie allemande et sur ses différents genres; — *Bibliotheca Menckeniana;* ibid., 1723, in-8°; 2e édit. augmentée d'un quart, 1727, in-8°; catalogue rédigé avec soin de la collection des livres et des manuscrits inédits recueillis par son père et par lui-même. On le recherche encore aujourd'hui comme un bon ouvrage de bibliographie. Il ouvrit au public cette belle bibliothèque pendant quelques années; mais en 1728 il la vendit; — *Dissertationes litterariæ;* ibid., 1734, in-8°; recueil publié, ainsi que les deux suivants, après sa mort par son fils aîné, qui a mis au commencement une vie de son père. Parmi les pièces de ce volume, il faut distinguer les suivants : *De Viris toga et sago illustribus; De Causis bellorum inter eruditos; Schediasma de Commentariis historicis quos Galli* Mémoires *vocant;* — *Dissertationum academicorum decas;* ibid., 1734, in-8°. On y remarque celle qui traite *De græcarum et latinarum Litterarum in Misnia Instauratoribus;* — *Orationes academicæ, maximam partem litterariæ;* ibid., 1734, in-8°; recueil de 18 pièces diverses, entre autres *De Viris eruditis qui Lipsiam illustrem reddiderunt,* et *De Charlataneria Eruditorum*. Ce dernier écrit avait été déjà imprimé sous ce titre : *De Charlataneria eruditorum Declamationes duæ;* Leipzig, 1715, in-8°; et il a eu depuis cinq autres éditions, dont la dernière est d'Amsterdam (Leipzig), 1747, in-8°; et la meilleure est de J.-D. Mansi, avec des notes; Lucques, 1727. Les deux discours dont se compose cet ouvrage ont été réellement prononcés à l'université de Leipzig, le premier le 9 février 1713 et le second le 14 février 1715. Mencke s'est proposé d'y dévoiler les artifices employés par les faux savants pour usurper une réputation dont ils sont indignes. Il paraît que les portraits qu'il y trace ne sont pas de fantaisie; le public attacha tout de suite un nom propre à chacun d'eux; les vanités blessées se soulevèrent, et ceux qui crurent s'y reconnaître ou qui furent trop hautement désignés demandèrent la suppression de l'ouvrage. D'après la *Biographie universelle*, leurs plaintes ne furent pas écoutées; mais, d'après Marchant, le livre aurait été réellement supprimé. Ce qui est certain, c'est qu'il eut un grand succès et qu'il est d'une lecture amusante, quoiqu'on puisse dire avec d'Alembert « qu'on ne saurait faire un plus mauvais livre avec un meilleur titre. » Cet ouvrage a eu trois traductions allemandes (celle de 1791, in-8°, est la meilleure) et une traduction française, accompagnée de remarques critiques de divers auteurs (La Haye, 1721, pet. in-8°). Il faut joindre à cet ouvrage la *Critique de la Charlatanerie des Savants;* Paris, 1726, in-12 : attribuée par les uns à Camusat et par d'autres à Coquelet ou à lord Carle, et le chapitre intitulé : *Evangelii cosmopolitani Notæ ad Menckenium* De Charlataneria *Eruditorum*, de l'ouvrage d'Aug. Beyer : *Memoriæ historico-criticæ librorum rariorum;* les notes de Beyer se rapportent en général à des savants espagnols. — On doit encore à Mencke des éditions estimées des *Lettres et Négociations de Sigismond-Auguste, roi de Pologne;* Leipzig, 1703, in-8°; des *Lettres et Poésies latines d'Ant. Campi;* ibid., 1707, in-12; du *Medices legatus* de P. Aligonius; ibid., 1707, in-12; et un traduction allemande, avec des augmentations, de la *Méthode pour étudier l'histoire* par Lenglet-Dufresnoy. Enfin il édita l'importante collection des *Scriptores Rerum Germanarum, præcipue Saxonarum* (Leipzig, 1728-1730, 3 vol. in-fol.). La plupart des pièces de ce recueil étaient encore inédites.

Michel Nicolas.

Acta Eruditorum, 1732. — Chaufepié, *Diction.* — Niceron, *Mémoires*, XXXI. — Jöcher, *Gelehrten-Lexicon.* — *Vies et Oraison funèbre* dans ses *Dissertations latines* et *Dissertationum academicarum decas.*

MENCKE (*Frédéric-Otho*), érudit allemand, fils du précédent, né le 3 août 1708, à Leipzig, où il est mort, le 14 mars 1754, d'une hydropisie. Reçu maître ès arts en 1725, il parcourut une partie de l'Allemagne, pour visiter les universités et les bibliothèques. En 1732, il succéda à son père dans la chaire d'histoire à l'université de Leipzig, et devint membre de la Société royale de Londres, de celle de Berlin, de l'académie des Arcades de Rome. L'électeur de Saxe lui conféra le titre de conseiller aulique. Mencke continua depuis 1732 jusqu'au moment de sa mort les *Acta Eruditorum*, qui passèrent alors entre les mains de Bell, et les *Neue Zeitungen*

fondées par son père. On lui doit de bonnes éditions de la *Respublica Jurisconsultorum* de Gennare et des *Opera selecta* d'Ant. Campani. Ses œuvres sont : *De Vita, Moribus, Scriptis, Meritisque Hier. Fracastorii*; Leipzig, 1732, in-4°, biographie excellente, pleine de recherches intéressantes, et fort estimée; — *Bibliotheca Virorum militia æque ac scriptis illustrium*; ibid., 1734, in-8°. Une dissertation de son père sur le même sujet, publiée en 1708, servit de base à ce travail, qui d'ailleurs est beaucoup plus étendu et plus exact. Cette bibliothèque passe pour un des meilleurs ouvrages de ce genre; elle contient 256 notices biographiques; — *Historia vitæ inque litteras meritorum Angeli Politiani*; ibid., 1736, in-4° : très-bonne étude littéraire sur un des écrivains les plus intéressants du seizième siècle; — *Specimen Animadversionum in Basilii Fabri Thesaurum eruditionis scholasticæ*; ibid., 1741, in-12; — *Observationum Linguæ Latinæ Liber*; ibid., 1745, in-8° : ouvrage estimé et qui sert de suite au précédent; — *Miscellanea Lipsiensia nova ad incrementum scientiarum*; ibid., 1742-1754, 10 vol. in-8° : recueil de pièces curieuses et de recherches utiles; — *De hodierna litterarum per præcipuas Europæ cultioris partes facie et statu*; dans les *Acta Societatis Latin. Jenensis* (II, 3-19); — *De Romanorum veterum Stipendiis militaribus Dissertatio*, à la fin de son édition de 1734 des *Dissertationes litterariæ* de son père. Michel NICOLAS.

Acta Eruditorum, 1788. — *Nouv. Biblioth. Germanique*, XV, 1re part.

MENCKE (*Lüder*), jurisconsulte, cousin du précédent, né à Oldembourg, le 14 décembre 1658, mort à Leipzig, le 29 juin 1726. Il fut professeur de droit à l'université de Leipzig, depuis 1699 jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition sur les pandectes, et le droit saxon, et un grand nombre de dissertations sur des matières de jurisprudence. M. N.

Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*.

MENCKE (*Godefroi-Louis*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipzig, en 1683, mort à Dresde, en 1744. Après avoir enseigné depuis 1712 la jurisprudence à Leipzig et à Wittemberg, il fut appelé à Dresde comme conseiller au tribunal supérieur. Parmi ses soixante-treize dissertations sur diverses matières de droit, nous citerons : *Historia et Fata debitorum oberatorum apud varias gentes, maxime Romanos*; Wittemberg, 1731; — *De Dissensionibus et Logomachiis Doctorum circa divisionem inter feudum hereditarium et ex pacto et providentia*; Leipzig, 1712, in-fol.; — *De Renovatione Investituræ et vinculo obligationis quo dominus et vasallus in vicem constringuntur*; Wittemberg, 1719, in-4°; — *De eo quod justum est circa jubilæa*; ibid., 1730, in-4°; — *De Artibus malorum Judicum et Advocatorum*; ibid., 1737, in-4°; — *De Juribus Civium Misniæ et Thuringiæ acquirendi feuda equestria*; ibid., 1724, in-4°; — *De Novellarum glossatarum et non glossatarum Autoritate*; ibid., 1729, in-4°. O.

Moser, *Lexikon der Rechtsgelehrten*. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

MENDAÑA DE NEYRA (*Alvaro*), navigateur espagnol, né en 1541, mort en 1595. On n'a aucun renseignement sur ses premières années; mais on suppose qu'il appartenait à une famille riche et puissante. Il se rendit à Lima, vers 1558, très-probablement appelé par son oncle, le licencié Lope Garcia de Castro, qui à cette époque était gouverneur du Pérou. Vers le milieu du seizième siècle on avait déjà la certitude que l'océan Pacifique offrirait à ceux qui voudraient l'explorer un vaste champ de découvertes. Garcia de Castro résolut d'entreprendre cette exploration, et il jeta les yeux sur son neveu, pour diriger l'entreprise qu'il méditait. On lui donna avec le titre de général deux navires assez mal équipés et montés par 125 hommes et 4 pilotes. Il mit à la voile du port de Callao, le 19 novembre 1567. Au bout de quelques semaines d'une navigation facile, comme on se trouvait à environ 900 lieues des terres américaines, on vit une petite île à laquelle on imposa le nom de *Bon-Jésus*, puis à 15 lieues de là on aborda une terre plus considérable, qu'on appela *Santa-Ysabel*. On peut dire que ce fut là en réalité le point où eurent lieu les premiers rapports des Européens avec la race polynésienne. On ne tarda pas à acquérir la preuve que ces peuples, dont les ressources alimentaires étaient bornées, se livraient à l'anthropophagie. Les relations, d'abord très-pacifiques, des naturels avec les Espagnols cessèrent bientôt d'être paisibles, et dans la lutte un indigène succomba.

Nos navigateurs visitèrent successivement *La Galera*, *Buenavista*, *San-Dimas*, *Sezarga*, *Guadalcanar*, *Borcé*, que l'on appela *San-Jorge*, A Guadalcanar, l'expédition perdit le cambusier, qui était allé à terre pour les besoins du service avec deux hommes qui furent tués aussi par les Indiens. Pendant ce temps le pilote Hernando Henriquez, qui commandait le second navire, continuait l'exploration de cet archipel; mais on n'a pas de renseignements bien précis sur les terres qu'il aborda. Les deux navires une fois réunis, une expédition partielle explora *La Atreguada*, *Las tres Marias* et *San-Juan*. Dans ces régions les indigènes se montrèrent hostiles à un point tel, que Mendaña se vit contraint de brûler un de leurs villages; un peu plus tard Fernam Muños Rio fut envoyé à la découverte, et ayant emmené avec lui à bord du brigantin l'habile Hernan Gallego, il explora de nouveau l'archipel en dépit des hostilités, qui succédaient presque toujours à un favorable accueil, et qui rendirent cette expédition funeste à plus d'un Espagnol. Les vivres diminuaient; les chances de former un établissement colonial dans ces pa-

rages devenaient de moins en moins probables. Hernan Gallego fut consulté par le général sur l'opportunité de continuer le voyage; ce fut à son habileté qu'on dut en définitive le bonheur de regagner les côtes de l'Amérique. Le retour ne s'effectua pas sans difficulté. Après avoir subi les plus cruelles privations, on arriva enfin à Colima, au bout de cinq mois de navigation : le voyage entier de Mendaña avait duré treize mois et onze jours; et il revit le Pérou au mois de mars 1568 (1).

Mendaña retourna immédiatement à Lima; mais son voyage n'excita nullement l'enthousiasme au Pérou, et ce fut sans doute pour ne point perdre complétement le fruit de ses travaux qu'il jugea à propos de faire une sorte d'*el Dorado* (c'était le temps de pareilles légendes) de l'archipel qu'il avait visité, mais dont il ne connaissait, après tout, que bien imparfaitement la géographie. Les nouvelles découvertes, dont le gisement réel se trouvait si mal déterminé, reçurent le nom pompeux d'*Iles Salomon*, dans la supposition, dit Hakluyt, que la flotte de ce roi y venait chercher « tout l'or dont il orna le temple de Jérusalem ». Le mythe répandu ainsi par Mendaña était en pleine vigueur durant le dix-septième siècle, et Gemelli Carreri y fait allusion à propos de deux îles, situées par les 34° nord et qu'il appelle : *Ricca d'Oro*, et *Ricca di Plata*. Ce furent donc ces îles de Salomon, parées de richesses imaginaires, qui servirent de motifs à une seconde expédition dont Mendaña devait être encore le chef. Depuis son premier voyage, il s'était marié à une dame de haute naissance, nommée Isabel Baretto ou de Barretos, dont la famille lui prêtait un nouvel appui, et il avait lié des rapports avec le marin le plus habile de son temps, avec Queiros, dont la supériorité incontestable donna tant de lustre dès lors à ses travaux. L'expédition nouvelle se composait de quatre navires, montés par 400 hommes. On quittait l'Amérique, avec l'intention de coloniser cette île de San-Cristoval, qui avait été vue durant le premier voyage; d'après un ordre du cabinet de Madrid, on devait transporter dans cette région tous les hommes inutiles errant dans les rues de Lima et de Callao, et les jeunes femmes qui les voudraient suivre. Une foule d'individus des deux sexes se rendirent à l'appel du gouverneur. Comment en effet ne pas avoir confiance dans ce projet de colonisation, lorsque l'épouse du général elle-même, dona Isabel, se décidait à s'embarquer, et se faisait suivre de ses trois frères! Sur l'ordre exprès de Philippe II, D. Garcia de Mendoça, marquis de Cañete, avait remis le commandement de l'entreprise à Mendaña. Cette expédition se composait du *San-Jeronymo*, monté par le général, le mestre de camp, Pedro Merino Manriquez et le pilote en chef Queiros; de *La Santa-Ysabel*, sous les ordres de l'amiral Lope de Vega; du *San-Felipe*, et de *La Santa-Catharina*. Il ne paraît pas, malheureusement, qu'une grande prévoyance eût pourvu aux nécessités de tout ce monde : la suite ne le prouva que trop. Partie du port de Callao, le 11 avril 1595, mais contrainte de relâcher à Payta, la flottille ne quitta définitivement les côtes du Pérou que le 16 juin suivant. Au bout d'un mois de navigation, comme on se trouvait à mille lieues environ du point de départ, on aperçut une île, qu'on nomma *La Magdalena*; c'était la *Fatuiva* des indigènes. Le lendemain, 22 juillet, on entra en rapport avec la nombreuse population de la côte; des combats partiels ne tardèrent pas à signaler le premier rapprochement des Espagnols et de la race polynésienne; un vieillard et huit ou dix indigènes succombèrent dans la lutte : il y eut grand nombre de blessés; on conclut néanmoins la paix. On put s'assurer que La Magdalena n'avait pas moins de dix lieues de tour. Mendaña fut contraint d'avouer qu'il ne reconnaissait point dans cette terre verdoyante l'une des îles Salomon. On vit alors successivement *La Domenica*, ou *Kivaoa*, *Tacriata*, qui figure dans nos atlas sous la dénomination de *Madre de Deos*, et bien d'autres îles moins importantes, parmi lesquelles il ne paraît pas qu'on doive compter Noukahiva et Ua-Pou, ou l'île Marchand. Le groupe entier fut baptisé par le chef de l'expédition, et Mendaña lui donna le nom de *Marquesas de Mendoça*, en l'honneur de l'épouse du gouverneur du Pérou. Appelées *îles Noukahiva* (1) par Cook en 1774, du nom indien qu'on donnait à la terre la plus considérable de tout l'archipel, on les nomme aujourd'hui les *Marquises*.

La flottille continua son exploration, et à partir du 5 août elle fit environ 400 lieues à l'ouest ou au nord-ouest. Plusieurs îles furent vues successivement entre autres les *îles Charlotte*. Le 7 septembre on perdit de vue le vaisseau amiral, et jamais depuis on n'eut aucune nouvelle du sort de Lope de Vega. On était alors devant une terre élevée sur laquelle se dressait un pic qui vomissait des flammes; il s'écroula devant la flottille : un effroyable tremblement de terre sous-marin se fit sentir à dix lieues en mer. Les équipages étaient désolés, les rêves dorés de Mendaña touchant l'archipel de Salomon s'étaient déjà évanouis. On entrait dans cet archipel qui compte parmi ses îles Vanikoro, où périt Lapérouse. Au commencement de septembre les trois navires jetèrent l'ancre dans ce port de Nitendi, que les Espagnols appelèrent *Santa-Cruz*, et à

(1) Le récit, écrit en espagnol, de ce premier voyage de Mendaña existe à la Bib. imp. sous le n° 1388, fonds français. M. Dulaurier en a donné une traduction française, accompagnée de notes et d'éclaircissements qu'il a insérés en 1882 dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. Ce travail a été reproduit en partie par M. Édouard Charton dans le t. IV des *Voyageurs anciens et modernes*. Les dates altérées par De Brosses sont rectifiées désormais, grâce à ces publications.

(1) Ou plus correctement *Noukahiva*.

laquelle Carteret imposa plus tard le nom d'*Egmont*. Mendaña fit alliance dans cette île avec un chef appelé Malopé, et, selon la coutume océanienne, il changea de nom avec lui. Mais bientôt la discorde éclata. Les Indiens furent assaillis cruellement; il y eut parmi les Espagnols des séditions; le mestre de camp fut jugé par ses compatriotes et condamné à mort. Tous ces événements frappèrent au cœur Mendana, et il mourut le 17 octobre, en récitant les psaumes. Confiant dans le courage de sa femme, il lui avait délégué ses pouvoirs, et en cette circonstance il fit preuve d'un jugement plus sûr que celui qu'il avait montré dans deux occasions mémorables. Ce pouvait être un esprit résolu, habile à choisir les hommes de talent qui devaient le seconder dans ses entreprises; ce n'était pas un grand marin, capable de conduire une vaste exploration. Un titre pareil n'est dû qu'à Fernandez de Queiros, qui, de concert avec dona Isabel Barreto, ramena à Manille les débris de l'expédition.

En butte aux hostilités des Indiens, ne se laissant pas épouvanter par une guerre, qui lui avait enlevé son frère, Isabel assembla le conseil, le présida, fit donner par écrit à chacun des assistants son opinion motivée et remit le commandement des navires à Queiros, dont elle avait apprécié les lumières et le cœur généreux. La flottille, après bien des incidents, aborda à deux lieues de Manille, le 11 février 1596. La gouvernante (c'était le titre qu'on avait conservé à dona Isabel) fut reçue au bruit du canon dans la capitale. Les troupes vinrent lui rendre hommage et les corps constitués de l'île s'empressèrent de la haranguer publiquement. Au bout de quelque temps, elle s'embarqua pour le Mexique. Ici l'histoire en perd les traces, et pendant plusieurs siècles même, les souvenirs qui se rattachent à la dame amirale sont tellement altérés, que le président De Brosses confond son nom avec celui de dona Beatrix, qui fut seulement sa compagne. Ferdinand DENIS.

Antonio de Morga, *Successos de las islas Filippinas*; — Mexico, 1609 (rarissime). — De Brosses, *Hist. des Navigations aux Terres Australes*; Paris, 1756, 2 vol. in-4°. — *Roteiro de Mendaña de Neyra*, ms. espagnol de la Bib. imp. de Paris. — Le père Pingré, *Mémoires sur la position géographique des îles de la mer du Sud*; Paris, 1767, in-4°. — *Voir* également les mss. de Pingré à la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Cristoval Suarez de Figueroa, *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, Marques de Cañete*. — Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, IV. — Comeiras, *Topographie medicale des Marquises*. — Jouan, *Archipel des Marquises*, dans la *Revue coloniale*, 1858.

MENDELSSOHN (*Mosès*), célèbre écrivain allemand, né à Dessau, le 10 septembre 1729, mort à Berlin, le 4 janvier 1786, la même année que Frédéric le Grand. Son père, qui était écrivain public et qui tenait en même temps une école primaire, lui donna, une excellente éducation. Il l'instruisit lui-même dans la langue hébraïque et dans les principes de l'érudition juive. Aussi le jeune Moïse annonça-t-il les dispositions les plus heureuses. Dès sa plus tendre enfance il se forma l'esprit par une lecture assidue de l'Ancien Testament et par ses propres réflexions. La poésie lyrique des Hébreux, qui l'enthousiasmait, lui fit faire des vers de très-bonne heure. Le rabbi Frankel lui fit dans la suite étudier les ouvrages de Maïmonides. Il se livra à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il fut atteint, à dix ans, d'une fièvre nerveuse, qui eut pour suite une gibbosité jointe à une grande débilité, dont il eut à souffrir toute sa vie. A l'âge de treize ans, où les jeunes Israélites doivent chercher les moyens de pourvoir à leur vie, il prit congé de son père, qui d'ailleurs ne pouvait plus venir à son secours. Ce fut en 1742. Il partit pour Berlin, où il vécut plusieurs années dans l'indigence. Plus tard, il fut employé comme copiste par le rabbi Frankel, ce qui le mit en rapport avec un de ses coreligionnaires, Israel Moses, qui pour ses opinions avait été chassé de plusieurs villes. Israel lui inspira le goût des mathématiques. Mendelssohn se lia aussi avec un jeune médecin juif de Prague, du nom de Kisch, qui lui enseigna le latin. Ce fut à cette époque que l'*Essai* de Locke *sur l'Entendement humain* lui tomba pour la première fois entre les mains. Sans comprendre tout à fait ce qu'il lisait, il en devinait le sens. Enfin, en 1748, Aron Salomon Gumperz, autre médecin israélite, l'initia aux langues modernes, ainsi qu'à la philosophie de Leibniz et de Wolf. Mendelssohn était associé de Bernard, riche manufacturier juif, dont il avait instruit les enfants, quand il fit, par l'intermédiaire de Gumperz, la connaissance de Lessing, qui était venu se fixer à Berlin. L'amitié qui s'établit bientôt entre eux exerça la plus heureuse influence sur Mendelssohn. Ils travaillèrent en commun à l'ouvrage : *Pope ein metaphysiker* (Pope métaphysicien); Dantzig, 1755. Dès lors la philosophie devint pour Mendelssohn une de ses occupations favorites. Bientôt après il fit paraître : *Briefe ueber die Empfindungen* (Lettres sur les Sentiments); Berlin, 1764, in-8°. Ces *Lettres* sont ses premiers essais en langue allemande : elles se distinguent par une grande clarté d'exposition, et ont été plusieurs fois traduites en français. L'auteur y examine la nature du plaisir en général, sous le nom de deux correspondants. Le plus jeune soutient que l'analyse de la beauté en détruit le plaisir, en faisant évanouir ce vague de la perfection qu'y attache l'imagination. L'autre, d'un âge plus mûr, rectifie cette théorie : « L'objet du plaisir doit, dit-il, pouvoir supporter l'analyse, mais à l'analyse doit se joindre la synthèse, qui réunit tous les éléments en un ensemble plein d'harmonie. Tout plaisir a une triple source : l'unité dans la variété, ou le *beau sensible*, l'harmonie dans la variété, ou la *perfection intelligible*, enfin une satisfaction de notre état physique, ou le *plaisir sensuel*. » A partir

de ce moment Mendelssohn entretint des relations intimes avec Abbt et Sulzer, et plus tard aussi, en 1761, avec le savant libraire Nicolaï. La *Correspondance* d'Abbt est un monument de l'amitié de ces hommes éminents. Mendelssohn prit une part active à la *Bibliothek der schoenen Wissenschaften* (Bibliothèque des Belles-Lettres), ainsi qu'aux *Briefe die neueste Literatur betreffend* (Lettres concernant la littérature la plus récente), où la plupart de ses articles de critique sont signés : D. K. M. P. Z. Il fut aussi un des principaux collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Belles-Lettres*, que publia, de 1761 à 1765, son ami Lessing, et qui a tant contribué aux progrès de la langue allemande.

En 1763, l'Académie royale de Berlin ayant proposé cette question : *Ueber die Evidenz der metaphysischen Wissenschaften* (Sur l'évidence dans les sciences métaphysiques), Mendelssohn obtint le prix, au mois de février 1771. Malgré ce triomphe, Frédéric le Grand raya le nom de Mendelssohn de la liste des candidats pour l'Académie. Suivant l'auteur, les vérités métaphysiques sont aussi certaines que les propositions mathématiques; mais elles ne sont pas aussi évidentes, si par *évidence* on entend un tel degré de clarté qu'il est impossible de se refuser à sa lumière. Il définit la philosophie la science des *qualités* des choses, et les mathématiques la science des *quantités*. « La vérité géométrique n'a, dit-il, d'autre ennemi à vaincre que l'ignorance; nul préjugé, nul intérêt, nulle passion ne vient résister à son évidence. En philosophie, au contraire, chacun a son opinion, d'avance arrêtée, et oppose à la démonstration de la vérité ses idées préconçues... Les lois morales sont aussi certaines et universelles que les lois de la nature. C'est là ce qu'admettent théoriquement tous les hommes éclairés; malheureusement, dans la pratique c'est tout autre chose. » En 1767, il publia, à Berlin : *Phædon, oder ueber die Unsterblichkeit der Seele* (Phædon, ou sur l'immortalité de l'âme). Cet ouvrage, qui est écrit dans une prose fort correcte et élégante, consolida la réputation de l'auteur. A l'exemple de Platon, le philosophe allemand se sert du dialogue, et met dans la bouche de Socrate ses arguments de l'immortalité de l'âme. Il y développe d'une manière aussi large que belle cette idée « que la perfectibilité infinie de nos facultés intellectuelles, les devoirs infinis que la conscience nous impose, cette soif de félicité que rien sur la terre ne peut satisfaire, assurent à l'homme une durée continue et infinie : sans l'immortalité, la mort par dévouement serait une absurdité ». Mendelssohn se plaça dès lors au premier rang des penseurs de son temps; son *Phædon* lui valut une juste célébrité. Quand Lavater, lors de son passage dans cette ville, vint le voir, il le trouva pesant de la soie dans les magasins de M. Bernard. On sait avec quelle franchise il répondit aux invitations et aux remontrances du physiognomoniste, qui, dédiant à Mendelssohn sa traduction de la *Palingénésie* de Bonnet, voulut convertir le philosophe israélite au christianisme, le conjurant ou de réfuter ses arguments, ou d'agir comme aurait fait Socrate s'il les avait trouvés sans réplique. Mirabeau, dans son opuscule *Sur Moïse Mendelssohn*, a inséré un extrait de la *Lettre* de ce dernier à Lavater. Dans cet opuscule, qui a paru à Londres, en 1787, et à Bruxelles et à Paris en 1788, in-8°, Mirabeau fit connaître Mendelssohn à la France.

Par son ouvrage *Jerusalem, oder ueber religiœse Macht und Judenthum* (Jérusalem, ou sur la puissance religieuse et le judaïsme), Berlin, 1783, Mendelssohn, attaquant d'anciens préjugés, se fit de nombreux ennemis parmi ses coreligionnaires. Il voyait dans l'Ancien Testament les éléments de la religion naturelle, et s'efforçait de rapprocher les juifs des chrétiens. Joignant les actes aux préceptes, il fonda et dirigea un établissement où des israélites pauvres étaient instruits dans les sciences modernes, si éloignées du savoir rabbinique.

Mendelssohn exposa les principes élémentaires de son système philosophique, particulièrement la doctrine sur Dieu, dans *Morgenstunden* (Matinées), prem. part., 1785, 1 vol.; 2e édit., ibid., 1786, in 8°. Ce sont des exhortations de philosophie, écrites pour ses enfants et ses amis. En disciple de Leibniz, mais ébranlé par les objections de Kant, l'auteur établit comme axiomes : « 1° ce qui est vrai doit pouvoir être connu comme tel par une intelligence positive; 2° ce dont la non-existence ne peut-être reconnue par aucune intelligence positive n'existe pas réellement : c'est une illusion ou une erreur; 3° ce dont la non-existence ne peut être reconnue par aucun être raisonnable existe nécessairement : une idée qui ne peut être conçue sans réalité objective doit être, par là même, considérée comme réelle. » La partie la plus importante des *Matinées* c'est la réfutation du panthéisme, et particulièrement du spinosisme. La mort de l'auteur empêcha la continuation de ces remarquables entretiens. Ramler fit graver sur le buste de Mendelssohn cette inscription : *M. M. fidèle à la religion de ses ancêtres, sage comme Socrate, enseignant comme lui l'immortalité, et comme lui aussi s'immortalisant.*

Mendelssohn laissa trois fils et deux filles. L'aînée de celles-ci était mariée en secondes noces avec Frédéric Schlegel, et se convertit par la suite, avec son mari, à la religion catholique. La plus jeune, qui ne se maria pas, se voua à l'enseignement, et devint comme la seconde mère de la fille unique du général Sebastiani (la malheureuse duchesse de Praslin).

Outre les ouvrages déjà cités, et qui ont eu pour la plupart de nombreuses éditions, on a de Mendelssohn : *Le Prédicateur moral*, jour-

nal hebdomadaire, en hébreu; Berlin, 1750, in-4°; — *Milloth Higgaion*, en hébreu, dont il y a eu plusieurs éditions, entre autres à Francfort, 1761, et à Berlin, 1793 et 1795; — *Œuvres philosophiques*; Berlin, 1761 à 1771; ibid., 1777, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui renferme des *Discours philosophiques* et quelques *Mémoires*, parus dans des feuilles périodiques, a été traduit en latin, en italien, en hollandais, etc.; — *Notes* sur un écrit concernant les miracles du fameux Schrœpfer; réimprimé plusieurs fois; — *Lettre au Diacre Lavater*; Zurich, 1770; en hollandais, Utrecht, 1778, in-8°; — *Lois rituelles des Juifs*, concernant les successions, minorités, testaments, mariages, propriétés; Berlin, 1778; — *Essai d'une traduction allemande des cinq livres de Moïse*; Gœttingue, 1778; ibid., en caractères et en texte hébreux; Berlin, 1780 à 1783, avec des commentaires en langue rabbinique; — *Ueber die Rettung der Juden* (Sur la Délivrance des Juifs); Berlin, 1782; — *Les Psaumes*, traduits en allemand; Berlin, 1783 à 1788, in-8° (dans cette traduction, Mendelssohn a rendu la couleur générale du roi poëte, et prouve une fois de plus qu'il connaissait parfaitement la poésie lyrique orientale); — un grand nombre d'*Analyses et de critiques d'ouvrages*, qui ont été publiées dans la *Bibliothèque universelle allemande*, dans la *Revue mensuelle de Berlin*, dans le *Magasin de Physiologie* de M. Moritz, dans le *Philosophe pour le monde*, d'Engel, etc., etc. Jacobi lui-même a publié les lettres que lui écrivait Mendelssohn au sujet de leur discussion. Heinemann a fait paraître en 1831, à Leipzig, un ouvrage intitulé: *Sammlung theils noch ungedruckter, theils in andern Schriften zerstreuten Aufsætze und Briefe von ihm, an und ueber ihn* (Recueil de lettres et de mémoires de lui, à lui et sur lui, en partie non encore imprimés, ou dispersés dans d'autres écrits). L'édition la plus complète des *Œuvres* de Mendelssohn a été publiée par les soins de son petit-fils, G.-B. Mendelssohn; Leipzig, 1843 à 1845, 7 gros vol. Henri Wilmès.

Jordens, *Lexicon der deutschen Dichter und Prosacker*. — Hirsching, *Hist. lit. Handbuch*, tom. III. — Euchel, *Vie de Mendelsohn*, Berlin, 1788, in-8°. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques* (art. Mendelssohn).

MENDELSSOHN (*Joseph*), fils aîné du précédent, né le 11 août 1770, et mort le 24 novembre 1848. Il se fit surtout connaître par deux ouvrages intitulés, l'un, *Bericht ueber Rossetti's Ideen zu einer neuen Erlæuterung des Dante* (Notice sur les idées de Rossetti pour un nouveau commentaire du Dante), Berlin, 1840, et l'autre, *Ueber Zettelbanken* (Sur les banques à papier-monnaie); ibid., 1846. Il fonda, avec son frère Abraham, la maison de banque Mendelssohn et compagnie, à Berlin, et qui est continuée par les fils de ses fondateurs. Son frère Abraham (père du compositeur Félix Mendelssohn Bartholdy) est mort au mois de novembre 1835. Son troisième et plus jeune frère, Nathan Mendelssohn, étudia les sciences d'application. H. W.

Conv.-Lex.

*MENDELSSOHN (*Georges-Benjamin*), écrivain allemand, fils du précédent, né à Berlin, en 1794, est professeur à l'université de Rome. Outre la belle édition des œuvres de son grand-père, il publia un excellent travail, intitulé: *Das germanische Europa* (L'Europe germanique); Berlin, 1836, ouvrage qui parut plus tard, et qui a pour titre: *Die Stændischen Institutionen im monarchischen Staat* (Les Institutions constitutionnelles dans l'État monarchique); Bonn, 1846. H. W.

Conv.-Lexikon.

MENDELSSOHN-BARTHOLDY (*Félix*), compositeur allemand, né à Berlin, le 3 février 1809, et mort à Leipzig, le 4 novembre 1847. Petit-fils du célèbre philosophe israélite Moïse Mendelssohn, et fils d'un riche banquier, qui ajouta à son nom celui de la famille de sa femme, il fut élevé dans la religion luthérienne, que son père avait embrassée. Le jeune Félix Mendelssohn manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions non-seulement pour la musique, mais encore pour les lettres et les sciences. Confié aux soins de Berger pour le piano et de Zelter pour l'harmonie et le contre-point, il fit de si rapides progrès sous la sévère direction de ces deux maîtres, qu'à l'âge de huit ans il lisait à première vue la musique la plus difficile et écrivait correctement l'harmonie sur une basse donnée. Zelter, dont il était devenu l'élève favori, l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit à Weimar, en 1821, et le présenta à Gœthe, qui fut émerveillé du talent précoce du jeune virtuose. En effet, Mendelssohn, alors à peine âgé de treize ans, jouait déjà du piano en maître et excitait l'étonnement par ses improvisations. Doué d'une prodigieuse mémoire, il savait par cœur les plus belles compositions de Bach, de Hændel, de Haydn, de Mozart et de Beethoven, et il lui arrivait souvent d'accompagner de souvenir la partition entière d'un opéra. Une pareille organisation promettait un grand artiste. Grâce à la fortune de sa famille, il se voyait riche de loisirs et surtout préservé de cette triste exploitation qui, en mettant trop tôt le talent en contact avec le public, le condamne trop souvent, en vue d'un intérêt mercantile, au mauvais goût et à la trivialité. Nourri des études les plus fortes et les plus élevées, il publia en 1824 ses premières compositions, consistant en deux quatuors pour piano, violon, alto et violoncelle. Ces essais furent bientôt suivis d'une grande sonate pour piano et violon, et d'un troisième quatuor, où son imagination commençait à prendre un essor plus hardi. Il tenta alors d'aborder la scène lyrique, et écrivit un opéra intitulé: *Les Noces de Gamache*, qui fut représenté à Berlin en 1827. Le succès ne

répondit pas aux espérances des amis de l'artiste. L'ouvrage, froidement accueilli par le public, fut presque aussitôt retiré du théâtre; mais l'auteur en fit graver la partition réduite pour le piano. Mendelssohn, peut-être pour se consoler de cet échec, peut-être pour ouvrir des voies nouvelles à sa pensée, voulut visiter l'Angleterre, la France et l'Italie. Il partit de Berlin en 1829, et arriva au mois d'avril à Londres, où il fit entendre, au concert de la Société Philarmonique, une grande symphonie de sa composition. Son extérieur agréable, la culture de son esprit, l'indépendance de sa position, le firent accueillir avec distinction par la haute société, et lui préparèrent des succès que justifia d'ailleurs complétement son talent hors ligne comme pianiste et comme compositeur. L'année suivante, il vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il y excita l'admiration des connaisseurs en jouant aux concerts du Conservatoire un concerto de Beethoven; il y fit entendre aussi une de ses plus charmantes productions, l'ouverture du *Songe d'une Nuit d'été*, de Shakspeare. Mendelssohn se rendit ensuite en Italie, et après quatre ans d'absence il retourna à Berlin. En 1834 on le retrouve à Aix-la-Chapelle, où il assista à la fête musicale de la Pentecôte. Il avait alors vingt-cinq ans. Son ancienne timidité juvénile avait fait place à l'assurance d'un artiste qui sent sa valeur. Une rivalité s'était établie entre lui et Ries à l'occasion des fêtes musicales du Rhin, parce qu'il venait d'accepter à Dusseldorf une position de maître de chapelle qui lui donnait la mission de diriger ces fêtes alternativement avec Ries. Mendelssohn déploya un rare talent dans la direction qui lui était confiée; mais des dissentiments qui s'élevèrent entre lui et les artistes et amateurs de Dusseldorf lui firent abandonner cette position en 1836. Dans le courant de la même année, il se rendit à Francfort, s'y maria, et accepta l'année suivante la place de directeur des concerts à Leipzig. La réputation de Mendelssohn grandissait chaque jour, et bientôt les productions de son génie le placèrent, dans l'opinion de l'Allemagne, immédiatement après Haydn, Mozart et Beethoven. En 1841, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, le nomma son maître de chapelle et lui prodigua les encouragements les plus flatteurs. En 1847, Mendelssohn, qui avait déjà plusieurs fois visité l'Angleterre, où ses compositions instrumentales et son bel oratorio de *Paulus* avaient produit une vive sensation, y retourna pour y surveiller l'exécution du *Messie* de Hændel, à Exeter-Hall, par la Société d'Harmonie sacrée. Il alla ensuite faire entendre ce chef-d'œuvre, sous sa direction, à Birmingham et à Manchester, et revint bientôt après dans sa patrie. Sa santé déclinait depuis quelque temps. A peine était-il de retour chez lui, qu'il fut douloureusement frappé de la mort subite de sa sœur, qui lui ressemblait beaucoup sous le rapport du caractère et des talents, et à laquelle il était tendrement attaché. Il ne se releva pas de ce coup. On lui conseilla un voyage en Suisse. Là, vivant au milieu des siens, il reprit peu à peu ses forces; mais lorsqu'il revint à Leipzig, il eut une prompte rechute, et finit par succomber à l'affection cérébrale dont il souffrait. Il expira le 4 novembre 1847, avant d'avoir accompli sa trente-neuvième année.

Mendelsshon n'eut jamais à lutter contre les obstacles et les tribulations qui arrêtent trop souvent l'essor du génie. Heureux dans ses rapports domestiques, dans la culture de son art, et surtout heureux par sa belle intelligence et par une vie irréprochable, bien peu d'hommes ont eu une destinée plus enviable que la sienne. Plus soucieux du fini du travail que de l'abondance de ses œuvres, il n'écrivait qu'à ses heures. Un invincible dédain du lieu commun et les leçons du vieux Zelter le préservèrent de cette fécondité stérile et de cette facilité banale par lesquelles l'aiguillon de la nécessité a fait passer plus d'un compositeur avant de le laisser arriver à l'originalité et à l'invention. On pourrait dire que le talent de Mendelssohn est un talent aristocratique. La distinction en est la qualité dominante, la recherche en est le défaut. Que de charme n'a-t-il pas su répandre dans ses ouvertures du *Songe d'une Nuit d'été*, et de la *Grotte de Fingal*; que de force et de finesse, de passion et d'enjouement, de science et de clarté, d'impétuosité et de mesure ne trouve-t-on pas dans ses symphonies, dans son ottetto pour quatre violons, deux violes et deux violoncelles, ouvrage trop peu connu en France, et dans son concerto en *sol* mineur, pour le piano, admirable production, dont les accompagnements ont une importance vraiment symphonique. Parmi ses œuvres de musique instrumentale, nous devons citer aussi, comme une de ses plus fraîches et de ses plus élégantes inspirations, les six chants pour piano seul, sans paroles. Dans la musique religieuse, Mendelssohn s'est élevé à une grande hauteur en écrivant l'oratorio de *Paulus*, qui est son œuvre capitale en ce genre. Si l'on compare cet oratorio à celui de *Judas Macchabée*, de Hændel, on n'y trouve pas le cachet de grandeur et de simplicité biblique que le célèbre maître a imprimé à son ouvrage. Le souffle des passions humaines se fait sentir dans l'oratorio de *Paulus*; mais l'harmonie et l'instrumentation sont chargées de si riches détails qu'on ne peut se défendre d'une sorte d'éblouissement en entendant cette grande et belle composition.

Voici la liste des principales productions de ce compositeur : MUSIQUE INSTRUMENTALE : Trois symphonies à grand orchestre; — Quatre ouvertures ayant pour titre : *Le Songe d'une Nuit d'été*, *La Grotte de Fingal*, *Le Calme de la mer et l'heureux voyage*, et *La belle Mélusine*; — Un ottetto pour quatre violons, deux violes et deux violoncelles; — Un quintette pour

deux violons, deux violes et basse; — Deux quatuors pour deux violons, viole et violoncelle; — Trois quatuors pour piano, violon, alto et basse; — Un assez grand nombre de morceaux pour piano, tels que concertos, sonates, pièces de caractère, rondos, fantaisies; six chants pour piano seul, sans paroles. — MUSIQUE POUR LE THÉATRE, CANTATES, etc.: *Die Hochzeit des Gamaches* (*Les Noces de Gamache*), opéra en trois actes, représenté à Berlin, en 1827; — Chœurs des tragédies d'*Antigone* et d'*Œdipe*, traduites de Sophocle; — Cantate pour la fête anniversaire d'Albert Durer; — Cantate pour la fête donnée par Alexandre de Humboldt aux naturalistes réunis à Berlin; — Autre cantate de *La Nuit de sainte Walpurge*, sur le poëme de Gœthe; — Chants à voix seule, avec accompagnement de piano, etc.; — MUSIQUE RELIGIEUSE: *Paulus*, grand oratorio; — *Aus tiefer Noth*, chœur à quatre voix; — *Ave Maria*, à huit voix; — *Mitten wir im Leben sind*, chœur à huit voix; — Trois motets latins et allemands, avec orgue; — Le 42e psaume, avec orchestre. — Mendelssohn a laissé en mourant d'autres ouvrages manuscrits, entre autres un oratorio intitulé: *Christus*, et la partition de *Lovely*, opéra romantique. On a aussi de lui une traduction allemande de *L'Andrienne*, comédie de Térence; Berlin, 1826. Dieudonné DENNE-BARON.

Gazette musicale de Leipzig. — *The English Cyclopædia.* — Fétis, *Biog. universelle des Musiciens.* — *Revue et Gazette musicale de Paris.* — Lampadius, *Mendelssohn Bartholdi*; Leipzig, 1848, in-8°.

MENDES (*Antonio-Felix*), grammairien portugais, né le 14 janvier 1706, à Pernez, village voisin de Santarem. Il enseigna la poésie latine et portugaise à Lisbonne, et fit partie de l'Académie royale. Il est auteur de deux ouvrages estimés: *Grammatica Latina de Araujo reformada*; Lisbonne, 1737, in-8°: il a disposé sur un plan nouveau la grammaire d'Araujo, qui avait paru en 1627; — *Arte de Gramatica*; Lisbonne, 1749, in-8°; et il a laissé, parmi ses manuscrits, *Exegesis rhetorica* et *Arte poetica Lusitano-Latina*. P.

Summario da Biblioth. Lusitana, I.

MENDES (*Affonso*), missionnaire portugais, né en 1579, à Evora, mort en 1656, à Goa. Il entra en 1592 dans la Société de Jésus. Après avoir expliqué l'Écriture Sainte au collége d'Evora, il reçut du pape Grégoire XV le titre de patriarche d'Éthiopie; il s'embarqua en 1623 pour ce pays, et fut bien accueilli du sultan régnant, Cequedo ou Saguedo, qui le laissa pendant huit ans poursuivre en paix ses travaux apostoliques. Mais forcé par le successeur de ce prince de retourner en Europe, il tomba, durant son voyage, entre les mains des Turcs, qui lui firent endurer une cruelle captivité. Racheté par les Jésuites, il devint en 1634 archevêque de Goa. On a de lui: *Relaçao da sua entrada no Ethiopia e varias cartas*, dans les œuvres du P. Telles; — *Branhaymant, id est Lux fidei*; Cologne, 1692, in-fol.: c'est un catéchisme éthiopien traduit en langue latine; — *Relatio de martyrio D. Apollinaris de Almeida*; Manille, 1641. Il a laissé en manuscrit *Expeditio Æthiopica*, 2 tom. in-fol.; — *Sermoes*, in-fol., et *Tratado da magica*. P.

Balth. Telles, *Hist. Æthiop.* — A. de Andrada, *De Viris illustr.*, VI. — Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu.* — Witte, *Diarium Biograph.* — Geddes, *Church History of Ethiopia*; Lond., 1696, t. II, 285.

MENDES DE CASTRO (*Manoel*), jurisconsulte portugais, né vers 1560, à Lisbonne. Il apprit le droit à Coïmbre, où il obtint une chaire après avoir pratiqué quelque temps le barreau à Madrid. Ses principaux ouvrages sont: *De annonis civilibus*; Madrid, 1592, in-4°; — *Repertorio das Ordenaçoes do reyno*; Lisbonne, 1604, 1608, in-fol.; — *Practica Lusitana*; Lisbonne, 1619, 1629, 2 vol. in-fol.; réimpr. en 1680, 1696 et 1736 à Coïmbre. Plusieurs juristes ont donné des suites à cet ouvrage, notamment Francisco da Fonseca (Coïmbre, 1739, in-fol.) et Feliciano da Cunha França (*Additiones aurexque illustrationes*; Lisbonne, 1752-1755, 2 vol. in-fol.). P.

Antonio, *Biblioth. Hispana*, III.

MENDES SILVA (*Rodrigo*), généalogiste portugais, né vers 1600, à Celorico (province de Beira), mort en Italie. Il occupa longtemps à Madrid les fonctions d'historiographe royal, et fut attaché au conseil suprême de Castille. Ayant donné des soupçons au tribunal du saint-office sur l'orthodoxie de ses sentiments religieux, il échappa aux poursuites en quittant l'Espagne, et termina ses jours dans un petit port de l'État de Gênes. Parmi ses nombreux ouvrages d'histoire et de généalogie nous citerons: *Eleccion en rey de Romanos del rey de Bohemia Ferdinando III*; Madrid, 1637, in-4°; — *Dialogo de la antiguedad y cosas memorabiles de Madrid*; ibid., 1637, in-4°; — *Catalogo real y genealogico de España*; ibid., 1637, in-8°, et 1639, 1656, in-4°: ces deux dernières éditions sont augmentées et portent le titre de *Genealogias reales y catalogos de dignidades ecclesiasticas y seglares*; — *Vida y hechos del gran condestable de Portugal D. Nuno Alvarez Pereira*; ibid., 1640, in-8°; — *Poblacion general de España, sus trofeos, conquistas*, etc.; ibid., 1645, in-fol.: ce dictionnaire géographique a été réimprimé en 1675, avec des additions de l'auteur et aux frais de J.-M. Marinero; — *Ascendencia, hechos y posteridad de Nunno Affonso*; ibid., 1648, 1656, in-4°; histoire de la famille de Cervantes; — *Vida de Fernando de Cordova Bocanegra*; ibid., 1649, in-8°; — *Noticia de los ayos y maestros de los principes de Castilla*; ibid., 1654, in-8°; — *Engaños y desengaños del mundo*; ibid., 1655; — *Vida de la emperadriz Maria, hija de Carlos V*; ibid., 1655, in-4°; — *Parangon de los dos Cromueles de Inglaterra*; ibid., 1656, in-8°. On doit au même auteur la généalogie de plusieurs grandes maisons d'Espagne, Pardo y Cañete

(1646), Pallavicina (1649), Valdez (1650), Saavedra (1653), Solomayor (1653), La Vega (1658), etc. Il a laissé entre autres ouvrages inédits, *De las casas solariegas de España* et *Nobiliario de las ciudades de España*. P.

Antonio, *Biblioth. Hispana*, IV, 299. — G.-E. de Frankenau, *Biblioth. Hispan. genealogico-heraldica*, 280-283. — *Summario da Biblioth. Lusitana*, III.

MENDIZABAL (Don *Juan-Alvarez* y), homme d'État espagnol, né à Cadix, vers 1790, mort à Madrid, le 3 novembre 1853. Son père professait la religion juive et faisait le commerce de la friperie sous le nom de *Mendez*. Lors de l'invasion des Français, en 1808, le jeune Mendizabal obtint un emploi dans l'administration des vivres de l'armée. Après la guerre, il entra chez un riche banquier de Madrid, dom Vicente Beltran de Lys; mais il se brouilla bientôt avec lui. Initié en 1819 par Galiano et Isturitz à la conspiration qui avait pour but le rétablissement de la constitution de 1812, Mendizabal rendit de grands services à l'armée révolutionnaire en lui procurant de l'argent. Une fois la constitution rétablie, il seconda puissamment le ministre Canga Arguelles dans l'exécution de ses emprunts. Quand la cause constitutionnelle eut succombé (1823), Mendizabal se réfugia en Angleterre; où il fut incarcéré pour dettes à la requête des capitalistes anglais, qui, par son intermédiaire, avaient prêté de l'argent au gouvernement constitutionnel de l'Espagne. Rendu bientôt à la liberté et avec quelques capitaux que lui prêta un vieil ami, il ouvrit à Londres une maison de commerce de détail qui devint bien vite florissante. Faisant de fréquents voyages pour affaires en Portugal, il y rencontra en 1827 un agent de don Pedro qui cherchait à contracter un emprunt au nom de ce prince. Mendizabal se chargea de cette négociation, et la mena à bonne fin. En 1833 il conclut plusieurs marchés pour des fournitures à faire aux troupes de la reine d'Espagne avec le général Alava, ambassadeur espagnol à Londres, et celui-ci le recommanda à son gouvernement comme une grande capacité financière. Deux ans après, le 13 juin 1835, le comte de Toreno le fit nommer ministre des finances d'Espagne. Mendizabal accepta, mais il resta quelque temps encore en Angleterre, pour mettre ordre à ses affaires personnelles et hâter l'armement de la légion étrangère. Dès le 4 août 1835, il concluait à Londres un emprunt de 1,156,170 liv. st. Reçu à Madrid avec de grandes démonstrations de joie, il se fit fort de finir la guerre civile en un mois. Toreno dut lui céder la place, et Mendizabal devint président du conseil des ministres par intérim le 14 septembre. Il convoqua les cortès à l'effet de reviser l'*estatuto real*, et s'engagea à terminer la guerre avant six mois. Les cortès lui accordèrent une levée de cent mille hommes et à la presque unanimité, le 16 janvier 1836, un vote de confiance pour l'autoriser à se procurer les ressources dont il avait besoin. Il fit procéder à la suppression de ce qui restait encore de couvents d'hommes; le papier de l'État s'avilit au milieu de tripotages financiers, et les charges publiques s'accrurent. Le 27 janvier il fit prononcer la dissolution des cortès. Lié intimement avec le ministre anglais, il ne craignit pas de blesser l'ambassadeur français, comte de Rayneval, qui travaillait activement à sa chute. La guerre civile était loin de se terminer comme Mendizabal l'avait promis; ses amis l'abandonnèrent, et il dut donner sa démission le 15 mai. Après l'insurrection militaire de La Granja, Calatrava ne trouvant pas de ministre des finances, pensa à Mendizabal. Celui-ci se chargea de ce portefeuille le 11 septembre, malgré les répugnances de la reine régente. Mais il avait perdu son crédit, et le 10 août 1837 il donna sa démission avec le ministère Calatrava. Député de la province de Madrid aux cortès pendant les trois années suivantes, il fit partie de la fraction la plus violente de l'opposition. En 1841, sous l'administration d'Espartero, il reprit encore une fois le portefeuille des finances; il tomba avec le duc de la Victoire, et fut alors forcé de se réfugier en Portugal, d'où il gagna l'Angleterre. Plus tard il vint en France, et enfin il rentra dans sa patrie. J. V.

Conversations-Lexikon. — *Dict. de la Conv.*

MENDO (*André*), savant jésuite espagnol, né en 1608, à Logroño, mort en 1685. Après avoir terminé ses études à Salamanque, il entra dans la Société de Jésus; il devint successivement prédicateur à la cour, conseiller de l'inquisition, recteur des colléges d'Oviedo et de Salamanque, vice-provincial de Castille et confesseur du duc d'Ossuna, pendant qu'il était vice-roi de Catalogne. Ses principaux écrits sont : *Bullæ sacræ cruciatæ Dilucidatio*; Madrid, 1651, in-fol.; — *De Jure academico*; Salamanque, 1655, in-fol.; Lyon, 1668 (avec addit.); — *De Ordinibus militaribus Disquisitiones theologico-morales*; Salamanque, 1657, in-fol.; — *Principe perfecto y ministros ajustados, documentos politicos*; ibid., 1657, in-4°; — *Quaresma, sermones*; Madrid, 1662-1668, 2 vol. in-4°; trad. par l'auteur en latin : *Quadragesima seu Conciones*; Lyon, 1672, in-4°; il a laissé en outre quatre autres recueils in-4° de sermons en espagnol; — *Statera opinionum benignarum in controversiis moralibus*; Lyon, 1666, in-fol.; — *Crisis de Soc. Jesu pietate, doctrina et fructu*; Lyon, 1666, in-12. P.

Antonio, *Biblioth. Hispana*, III, 79. — Alegambe, *Script. Soc. Jesu*.

MENDOÇA (*Francisco* DE), jésuite portugais, né en 1572, à Lisbonne, mort en 1626, à Lyon. Issu de la famille espagnole de Mendoça, il étudia la théologie à Coïmbre, et fut admis dans la Compagnie de Jésus. Après avoir enseigné les belles-lettres et la littérature sacrée, il fut envoyé à Rome en qualité de procureur, et en revenant dans son pays il mourut à Lyon.

On a de lui : *Commentaria in libros Regum*; Coïmbre, 1621, 3 tom. in-fol.; réimpr. à Lisbonne, à Lyon et à Cologne; — *Viridarium sacræ et profanæ Eruditionis*; Lyon, 1632, in-fol.; Cologne, 1634, 1650, 1733, in-fol. et in-8°; — *Sermoes*; Lisbonne, 1632, 1649, 2 vol. in-fol. P.

Antonio, *Biblioth. Hispana*, III.

MENDOZA ou **MENDOÇA**, nom d'une illustre famille espagnole qui fait remonter son origine à Didaco-Lopez, seigneur de Biscaye, mort vers la fin du douzième siècle. Elle a joué un rôle considérable dans les affaires du Portugal et de l'Espagne, pays où elle est encore représentée, et s'est divisée en de nombreuses branches, telles que les Santillana, les Mondejar, les Corugna, les Priego, les Mendibil, les Melito, les Infantado, etc. P.

Imhof, *Famil. Hispanæ.*

MENDOZA (*Inigo-Lopez* DE), marquis de SANTILLANE, né dans les Asturies, en 1398, mort en 1458. Il appartenait à une famille qui prétendait remonter jusqu'au Cid. Resté orphelin de bonne heure, il vit la plus grande partie de l'héritage de son père, grand-amiral de Castille, passer aux mains de seigneurs avides. Le jeune Mendoza n'était pas d'un caractère à supporter patiemment cette spoliation. A l'âge de seize ans, il figure déjà comme un des dignitaires du royaume au couronnement de Ferdinand d'Aragon. A l'âge de dix-huit ans, il recouvra les biens paternels par des actions judiciaires et par la force des armes, et dès lors « il fut compté pour un homme », dit Oviedo. Depuis cette époque il fut un des premiers personnages de l'État. Il commanda l'armée de Castille contre les Navarrais, et quoique vaincu par un ennemi supérieur en nombre, il se distingua par son courage et sa fermeté. Il fit longtemps et heureusement la guerre contre les Maures, et après la bataille d'Olmedo, en 1445, il fut élevé à la haute dignité de marquis, qui n'avait été portée jusque là que dans la famille Villena. Ses relations avec le puissant favori, le connétable Alvaro de Luna, de tout temps peu amicales, devinrent tout à fait hostiles vers 1448, et il entra en 1452 dans une conspiration contre le favori, qui fut sacrifié. La chute du connétable, en 1453, l'avénement d'Henri IV en 1454, auraient permis au marquis de Santillane d'occuper la première place dans l'État; mais la mort de sa femme, en 1455, le pèlerinage qu'il fit à cette occasion au sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadalupe tournèrent ses idées vers la religion, et le décidèrent à passer dans la retraite ses dernières années, que remplirent la culture des lettres et les exercices de piété.

Le marquis de Santillane pensait que le savoir n'émousse pas la pointe d'une lance et n'affaiblit pas le bras qui porte l'épée. Un écrivain qui vivait à la cour dont Mendoza était l'ornement, Pulgar, le caractérise ainsi : « Il avait une grande quantité de livres, et il s'adonna à l'étude, particulièrement à celle de la philosophie morale et des choses étrangères et anciennes. Il avait toujours dans sa maison des docteurs et des maîtres avec lesquels il discourait du savoir et des livres qu'il étudiait. Il fit lui aussi des livres en vers et en prose très-utiles pour porter à la vertu et pour éloigner du vice. Dans cette sage occupation il passa la plus grande partie de son loisir. Il eut beaucoup de renom dans plusieurs royaumes hors de l'Espagne; mais il pensait qu'il valait mieux posséder l'estime des sages que d'être célèbre dans la multitude. » Élevé en Castille, patron des poëtes qui vivaient à la cour de Jean II, ami intime du marquis de Villena, qui favorisait dans l'Aragon l'introduction de la poésie provençale, le marquis de Santillane réunit dans ses œuvres les qualités originales de la vieille poésie espagnole et l'art délicat, l'élégance raffinée des troubadours. Il subit aussi l'influence des grands maîtres italiens, et se plut à transporter dans le dialecte castillan les formes de la versification de Dante et de Pétrarque. Son plus charmant poëme, intitulé *Una Serranilla* (petite chanson montagnarde), est tout à fait dans la manière provençale et imitée du troubadour Giraud Riquier; mais l'imitation est supérieure au modèle. L'influence des célèbres poëtes italiens Dante, Pétrarque, Boccace est bien sensible dans un long poëme en octaves *Sur la Mort du marquis de Villena*, dans *Le Couronnement de Jordi*; dans dix-sept sonnets « à la mode italienne », dit l'auteur lui-même. Parmi ses ouvrages, composés dans la manière espagnole et qui sont en général inférieurs aux précédents, on remarque *La Complainte de l'amour*, qui paraît se rapporter à l'histoire tragique de Macias (*voy.* ce nom); un poëme en trois cent trente-deux stances ou doubles *redondillas*, intitulé *Les Ages du monde*, abrégé de l'histoire universelle, qui commence à la création et va jusqu'au règne de Jean II (1); un poëme moral en forme de dialogue entre Bias et la Fortune, dans lequel l'auteur développe les doctrines stoïciennes pour consoler un de ses cousins qui avait été emprisonné en 1448 par l'ordre de don Alvar de Luna; un poëme sur la chute de la mort du connétable (*Doctrina de privados*). Dans ces deux derniers poëmes, et particulièrement dans le *Dialogue entre Bias et la Fortune*, on trouve des passages très-remarquables par l'énergie et l'élégance. Mais de toutes ses œuvres en ce genre la plus importante est la *Comedieta de Ponza*, ou *La petite Comédie de Ponza*, poëme dramatique en octaves, qui rappelle à la fois le chef-d'œuvre de Dante, que le marquis imite, et *Les Perses* d'Eschyle, qu'il ne connaissait pas; il a pour sujet la grande bataille navale de Ponza, livrée en 1435, et dans laquelle les rois d'Aragon et de Navarre, l'infant don

(1) M. Ochoa, qui l'a publié le premier (*Rimas ineditas*), l'attribue au marquis de Santillane, mais M. Amador de los Rios, dans ses *Estudios sobre los Judios de España*; Madrid, 1848, in-8°, l'attribue à Pablo de Santa-Maria.

Henri de Castille avec beaucoup de nobles espagnols tombèrent au pouvoir des Génois ; il porte le titre de comédie parce que le dénoûment en est heureux (c'est la raison que Dante donne pour justifier le titre de son grand poëme). La *Comedieta* est une sorte de vision. Les reines de Navarre et d'Aragon et l'infante dona Catalina en sont les principaux personnages. Boccace y figure aussi avec assez peu de convenance, et uniquement comme l'auteur d'un traité *Sur les Désastres des Princes*. C'est à ce titre que la reine Leonora lui raconte la gloire et la grandeur de sa maison, en y ajoutant les présages d'un malheur prochain. A peine a-t-elle achevé son discours qu'une lettre lui apporte la nouvelle de la bataille de Ponza et de l'accomplissement de ces fâcheux présages. A cette lecture la reine tombe en défaillance. La Fortune, sous la forme d'une femme richement parée, la console en lui montrant dans le passé les grandeurs de sa famille et en lui annonçant pour cette famille dans l'avenir une destinée encore plus magnifique. Un autre ouvrage, sinon plus important du moins plus populaire que le précédent, est une collection de cent sentences rimées ou proverbes sous le titre de *Centiloquio*. Un pareil recueil est curieux, mais il n'y faut pas chercher de poésie. « Le marquis de Santillane, dit Ticknor, fut un poëte non pas d'un ordre élevé, mais un homme de beaucoup de lecture à une époque où la lecture était rare, un critique qui montra du jugement, quand le jugement et l'art de la critique marchaient difficilement ensemble. Enfin il fonda en Espagne une école de poésie italienne et de cour; école contraire à l'esprit national et finalement vaincue par lui, mais qui exerça une longue et puissante influence et qui fournit quelques-uns des matériaux qui au seizième siècle servirent à construire la littérature espagnole. »

Un recueil des *Œuvres* (*Obras*) du marquis de Santillane parut à Alcala, 1566, in-12. Ses poésies ont été insérées dans le *Cancionero general* et dans les *Poesias anteriores* de Sanchez. M. Ochoa a publié *Rimas ineditas* de don Inigo Lopez de Mendoza; Paris, 1844, in-8°. Les *Proverbes* ou *Centiloquio*, imprimés dès 1496, eurent neuf ou dix éditions dans le siècle suivant, et parurent en général avec un volumineux et savant commentaire du docteur Pedro Diaz de Tolède. On trouve une autre collection de proverbes par le marquis de Santillane dans les *Origines de la Lengua Castellana* de Mayans y Siscar, t. II, p. 179, etc. Ils ne sont ni rimés ni accompagnés de gloses, mais simplement arrangés par ordre alphabétique et tels que l'auteur les a recueillis « de la bouche des vieilles femmes au coin de leur cheminée ». Vers la fin de sa vie, la réputation de Santillane était répandue au loin. Jean de Mena dit que des hommes de distinction vinrent des pays étrangers rien que pour le voir. Le jeune connétable de Portugal lui demanda ses poëmes. Le marquis en les lui envoyant les fit précéder d'une *Lettre sur l'art poétique*, écrite vers 1455 et contenant des notices sur les poëtes antérieurs et sur les contemporains. Cette lettre, le document le plus important qui existe sur l'ancienne littérature espagnole, forme une sorte d'introduction ou *Cancionero* du marquis, et se trouve dans le 1er vol. des *Poesias anteriores* de Sanchez.

Z.

Cronica de Don Juan el Segundo. — Pulgar, *Claros Varones.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus*, t. II, p. [illegible]. — Bouterweck, *Histoire de la Littérature espagnole*, I, trad. franç. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, c. XIX.

MENDOZA (*Pedro-Gonzalez* DE), surnommé le *grand cardinal d'Espagne*, prélat espagnol, fils du précédent, né le 3 mai 1428, mort le 11 janvier 1495. D'abord évêque de Calahorra, puis de Siguenza, chancelier de Castille et de Léon, il fut chargé des affaires les plus importantes par le roi de Castille Henri IV, qui lui procura la pourpre romaine en 1473 et le choisit pour un de ses exécuteurs testamentaires en 1474. Le testament de Henri IV ne fut pas exécuté et Isabelle, femme de Ferdinand, roi d'Aragon, l'emporta sur Jeanne *Beltraneja*, que le roi de Castille avait désignée pour son héritière. Mendoza, qui s'attacha aux nouveaux souverains Ferdinand et Isabelle, jouit d'autant de faveur que sous le règne précédent et fut nommé archevêque de Séville, puis de Tolède en 1482. Il prit une part active à l'expédition contre les Maures, qui se termina par la conquête de Grenade. Il mourut peu d'années après à Guadalajara, et fut enseveli dans la cathédrale de Tolède. Ce prélat était fort instruit et l'on prétend que dans sa jeunesse il avait traduit l'*Iliade* d'Homère, Virgile et Salluste.

Z.

Mariana, *Histor. Hisp.*, l. XXI, XXVI. — Ciacconius, *Vitæ Pontificum et Cardinalium.* — P. Salazar de Mendoza, *La Cronica del gran cardinal de España.* — *Origines de las dignidades de Castilla y Leon.*

MENDOZA (Don *Pedro* DE), capitaine espagnol, fondateur de Buenos-Ayres, né vers 1487, mort en mer en 1537. Il appartenait à une des plus nobles et des plus riches familles d'Espagne. Il était grand-échanson de Charles Quint lorsqu'il proposa à ce monarque de pousser les découvertes espagnoles jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique. L'empereur accepta, et le nomma *adelantado* (gouverneur) des pays qu'il pourrait découvrir depuis le rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Il lui permit aussi de porter les limites de son gouvernement jusqu'à la mer du Sud, lui accorda un traitement de 2,000 ducats (23,720) et une dotation de 2,000 autres perçus sur les profits du pays, à condition qu'il y transporterait, dans l'espace de deux ans, mille colons, cent chevaux et juments, qu'il frayerait un chemin jusqu'à la mer du Sud, construirait trois forteresses, emmènerait huit moines, un médecin, un chirurgien, un apothicaire; il lui était interdit, en compensation, d'introduire dans sa colonie aucun avocat. Charles Quint, à ces conditions le nomma *alcade mayor et al-*

guazil-mayor de la colonie où il résiderait, et lui promit que les deux charges seraient héréditaires dans sa famille. Mendoza avait droit en outre à la moitié des trésors des caciques qui *pourraient être tués* durant la guerre et aux neuf dixièmes de la rançon des prisonniers. La flotte de Mendoza, composée de douze navires, mit à la voile de San-Lucar en avril 1535; elle portait huit cents hommes. Mendoza avait pour vice-amiral un Italien expérimenté, Giovanni Osorio. En passant sous l'équateur, l'expédition eut à souffrir d'une terrible tempête qui la dispersa; une partie des bâtiments dut se réfugier à Rio-Janeiro, où Osorio périt victime de la jalousie de ses officiers. Après un séjour de deux semaines dans ce port, Mendoza continua sa route jusqu'à la Plata, qu'il remonta jusqu'à l'île San-Gabriel. Il eut à soutenir plusieurs combats avec les indigènes; mais, toujours vainqueur, il put débarquer sur la rive occidentale de la Plata vis-à-vis de l'affluent de l'Uruguay (par 60° 15' lat. ouest et 33° 35' lat. sud), et y jeta les premiers fondements d'une ville qu'il nomma, à cause de la salubrité du climat, *Nuestra-Señora de Buenos-Ayres* (1). Peu après l'arrivée de l'expédition, les vivres commencèrent à manquer, et l'on réduisit les rations de chacun à six onces par jour. La maladie se déclara bientôt dans la colonie et enleva un grand nombre d'habitants. Les indigènes voyaient avec peine cet établissement s'élever au milieu d'eux; pour le détruire, ils ôtèrent aux Espagnols les moyens de subsister et attaquèrent leurs fourrageurs. Don *Diego* DE MENDOZA, frère du général, marcha avec trois cents fantassins et trente cavaliers contre les Guirandies, tribu d'environ trois mille individus, qui avaient d'abord fourni des vivres aux aventuriers, mais qui, à la suite de mauvais procédés, avaient cessé de fréquenter le camp européen. Enveloppé dans un marais, don Diego fut tué ainsi que son neveu don Pedro de Benavides; il ne rentra à Buenos-Ayres que quatre-vingts hommes de cette excursion et presque tous blessés. Dans cette extrémité, Pedro de Mendoza expédia quatre brigantins pour chercher des provisions; ils remontèrent le fleuve jusqu'à une distance considérable sans pouvoir en trouver; car les Indiens se retiraient à leur approche, en incendiant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. La moitié des équipages mourut de faim; l'autre partie revint exténuée. Les Guirandies, les Bartenes, les Zecharas et les Timbuès se réunirent pour attaquer la nouvelle ville; ils la brûlèrent ainsi que les quatre brigantins et massacrèrent une trentaine de colons. Pedro de Mendoza laissa une partie de ses gens pour réparer ce désastre, et lui-même, avec les plus valides, remonta le fleuve l'espace de vingt lieues, jusqu'à une île habitée par les Timbues, qui consentirent à lui laisser construire un fort, auquel il donna le nom de *Buen-Esperanza*. Il y rencontra un des hommes de Sébastien Cabot (*voy.* ce nom), nommé Gonzalo Romero, qui lui donna d'utiles renseignements sur le pays.

Déjà deux cents personnes avaient péri par la famine, lorsqu'un frère du général, don Gonzalo de Mendoza, arriva du Brésil à Buenos-Ayres sur un navire chargé de vivres. Il y fut suivi par deux autres bâtiments à bord desquels se trouvaient le capitaine Mesquera avec ses colons de l'île de Catalina, échappés au massacre de Timbuera, et quelques familles brésiliennes. L'adelantado envoya don Martinez de Irala, don Juan Ponce de Léon et don Luiz Perez sur trois barques et sous les ordres de don Juan de Ayolas, avec l'ordre de se procurer des vivres. Ayolas s'avança jusqu'à un petit port, qu'il nomma *Candelaria*. C'était dans le pays des Guaranis (par 20° 40' de lat.) qu'ayant appris qu'il existait dans l'ouest une contrée riche en or et en argent, il oublia sa mission pour s'emparer de ces mines, et fut massacré avec la plus grande partie de ses hommes par les Poyagoaès. Don Pedro de Mendoza, inquiet de son sort, envoya à sa recherche Gonzalo de Mendoza et le capitaine don Juan de Salazar y Espinosa avec quatre-vingts hommes. Ces deux officiers fondèrent la ville de l'*Ascencion del Paraguay* (aujourd'hui l'Assomption, capitale du Paraguay), mais ne purent faire parvenir de leurs nouvelles à Buenos-Ayres. Don Pedro de Mendoza tomba malade de désespoir, et s'embarqua pour l'Europe, avec son trésorier don Juan de Cacères. Dans la traversée le manque de vivres fut si complet que l'adelantado dut manger sa chienne, qui était pleine. Il fut presque aussitôt atteint d'aliénation mentale, et succomba dans un accès de rage. Alfred DE LACAZE.

Antonio Alcedo, *Diccionario geographico-historico de las Indias etc.* (Madrid, 1786, 5 vol. in-4°). — Herrera, *Decadas*, III, IV et V. — Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, liv. I. — Southey, *Brasil*, chap. III. — R. Nicolao del Techo, *Historia provinciæ Paraquariæ*, lib. I, cap. II-V. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. LXXXIX.

MENDOZA (*Diego* HURTADO DE), homme d'État et historien espagnol, né à Grenade, en 1503, mort à Madrid, en avril 1575. Il était arrière-petit-fils du premier marquis de Santillane. Son grand-père fut ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle auprès du saint-siége. Son père, le grand comte de Tendilla, combattit avec honneur dans l'expédition contre les Maures d'Espagne, en 1492, et devint gouverneur de Grenade peu après la capitulation de cette place. Diego, qui avait cinq frères plus âgés que lui, fut destiné à l'Église. Mais son caractère ne le portait pas vers la carrière ecclésiastique. Il acquit, il est vrai, beaucoup de savoir; il apprit, à Grenade, à parler l'arabe avec facilité, étudia avec succès le latin, le grec, la philosophie, les droits civil et canon à Salamanque. Cependant il montra une préférence déclarée pour les affaires politiques et les belles-lettres. On suppose que ce fut à

(1) Elle est aussi appelée par quelques historiens espagnols *Ciudad de la Trinidad*.

Salamanque qu'il composa son *Lazarille de Tormès*, petit roman fort amusant, mais qui n'aurait pas convenu à un futur prélat; aussi Mendoza renonça-t-il bientôt à la perspective des dignités ecclésiastiques : il alla servir en Italie, dans les armées espagnoles. Il ne négligea point les lettres, et dans l'intervalle de ses campagnes il écouta les leçons des plus célèbres professeurs de Bologne, de Padoue et de Rome. Un jeune homme de si haute naissance, et qui montrait des dispositions si remarquables, ne pouvait échapper à l'œil vigilant de Charles Quint. Ce prince le nomma dès 1538 ambassadeur auprès de la république de Venise. Dans ce poste diplomatique, alors un des plus importants de l'Europe, Mendoza trouva encore du loisir pour la culture des lettres. Il aida de ses conseils et de son patronage les Alde, alors au comble de leur réputation. Paul Manuce lui dédia son édition des *Œuvres philosophiques* de Cicéron. Il s'occupait en même temps avec un zèle digne de Pétrarque de rassembler des monuments des littératures grecque et latine. Il envoya en Thessalie et au mont Athos des émissaires chargés de recueillir des manuscrits grecs. Josèphe fut pour la première fois imprimé complet, d'après un manuscrit de sa bibliothèque, ainsi que quelques Pères de l'Église. Un jour, apprenant que le sultan Soliman tenait beaucoup à la délivrance d'un jeune Turc qui avait été fait prisonnier par les chrétiens, il racheta le captif, et le renvoya au grand-seigneur sans rançon. Soliman, touché de cet acte de courtoisie, fit demander à Mendoza comment il pouvait lui témoigner sa reconnaissance; celui-ci répondit qu'il préférait à tout des manuscrits grecs, et le sultan lui en envoya un grand nombre (1). Au milieu de ses études, Mendoza s'acquittait de ses fonctions avec assez de distinction pour que l'empereur l'appelât à un poste plus important. Il l'envoya comme son représentant aux premières sessions du concile de Trente. Mendoza adressa en cette qualité au pape Paul III une vigoureuse et solennelle protestation contre le déplacement du concile. Charles Quint le nomma ensuite ambassadeur à Rome et gouverneur de Sienne, avec mission de tenir en échec le pape et les Florentins. Suivant Sismondi, juge trop sévère, Mendoza « ne se fit connaître en Italie que par sa hauteur, son avarice et sa perfidie ». Placé dans un pays récemment soumis, et qui frémissait sous la suzeraineté espagnole, Mendoza avait à remplir une tâche difficile, et il s'en acquitta avec une rigueur qui le fit accuser de cruauté. Pour contenir l'opposition des citoyens de Sienne, il commença la construction d'une citadelle. Cette forteresse resta inachevée, et les citoyens, indignés, tournèrent leurs regards vers la France et implorèrent la protection d'Henri II contre la tyrannie espagnole. L'insurrection éclata en 1552, en l'absence de Mendoza, alors à Rome. Charles Quint, qui à cette époque était vivement attaqué par Maurice de Saxe, fit des concessions aux Siennois, et consentit à retirer la garnison espagnole. Mendoza resta encore deux ans en Italie, comme représentant de la politique de l'empereur; et lorsque les circonstances amenèrent dans cette politique de graves changements, lorsque Charles Quint voulut, avant d'abdiquer, se concilier les Italiens par sa modération, Diego Mendoza revint en Espagne en 1554. Philippe II, qui monta sur le trône l'année suivante, négligea les vieux serviteurs de son père. Mendoza parut rarement à la cour, et n'y rencontra de la part du prince qu'un froid accueil; bientôt même il tomba dans une disgrâce complète. Malgré ses soixante-quatre ans il avait conservé tout le feu de la jeunesse. Un jour il se prit de querelle avec un gentilhomme dans l'intérieur du palais. Le gentilhomme ayant tiré son poignard, Mendoza le saisit par le milieu du corps et le jeta du haut d'un balcon dans la rue. Le roi regarda cette violence comme un outrage à la majesté royale, et exila le vieil ambassadeur. Mendoza, dans sa retraite forcée, s'amusa à composer des vers, et écrivit une histoire de la guerre de Grenade. Il termina ce dernier ouvrage à l'âge de soixante-dix ans. Il reçut vers le même temps de Philippe II la permission de reparaître à la cour; mais il mourut peu après son arrivée à Madrid. Diplomate, homme de guerre, protecteur des lettres, romancier, poëte, historien, Mendoza fut, à quelque point de vue que l'on le considère, un des hommes les plus remarquables de son temps. Ses ouvrages n'ont pas tous une égale valeur; mais ils sont tous empreints du génie national, et son histoire est un des chefs-d'œuvre de la littérature espagnole. Son ouvrage le plus populaire, *Lazarille de Tormès*, a le mérite de l'originalité. Rien de semblable n'avait paru en Espagne. On en était encore aux romans de chevalerie; on lut avec autant de plaisir que de surprise un petit livre où ne figuraient ni enchanteurs, ni paladins errants, ni amoureux à la façon d'Amadis, mais où l'on rencontrait des personnages empruntés à la vie réelle et aux conditions sociales les plus basses, des mendiants, des aubergistes fripons, des moines peu scrupuleux, des hommes de loi malhonnêtes et des femmes dignes de vivre dans cette société plus que vulgaire. Le héros et en même temps le narrateur de l'histoire, Lazarille, ou le petit Lazare, est né dans un moulin sur les bords de la Tormès, près de Salamanque. Sa méchante mère le donne pour guide à un aveugle mendiant. L'enfant prend assez gaiement son parti de cette triste condition, et acquiert à l'école du mendiant, brutal et fripon, une ex-

(1) Mendoza ne voulut pas que la précieuse collection qu'il avait réunie fut dispersée; il la légua au roi d'Espagne, et elle fut déposée dans la bibliothèque de l'Escurial. M. Miller, dans l'excellent *catalogue* qu'il a publié en 1848 des manuscrits grecs conservés dans les salles de ce monastère parle fort en détail de ceux qui proviennent de Mendoza. U. S.

périence dont il tire profit dans les étranges et peu honorables positions où le hasard le place. On le voit successivement au service d'un prêtre, d'un gentilhomme vaniteux et indigent, d'un moine, d'un vendeur d'indulgences, d'un chapelain, d'un alguazil, jusqu'à ce qu'à la fin il se marie pour un motif des moins honnêtes et où l'amour n'entre pour rien. Le roman finit brusquement sur cette union sans que l'on sache ce que devient le héros. « L'objet de cette amusante fiction, dit Ticknor, est une poignante satire de toutes les classes de la société que Lazarille voit en deshabillé et derrière la scène ; il est écrit dans un style castillan pur, riche, hardi, qui rappelle la *Célestine;* quelques-unes de ses esquisses sont parmi les plus fraîches et les plus vives que l'on puisse trouver dans toute la classe des fictions en prose, si vives même et si libres, que deux d'entre elles, celle du moine et celle du vendeur d'indulgences, furent mises au ban de l'Église et retranchées des éditions qui parurent avec la permission de l'autorité. » *Lazarille de Tormès* devint le modèle d'un genre que l'on appela *picaresque*, auquel appartient Guzman d'Alfarache et même Gil-Blas, du moins dans certaines parties (1).

Une des distractions de Mendoza dans sa retraite fut de composer des vers. Il en avait déjà écrit dans sa jeunesse. Plusieurs de ses poésies datent de l'Italie, entre autres une *Épître* au poëte Boscan, laquelle est en partie imitée de l'*Épître* d'Horace *à Numicius*. Mendoza connaissait bien les anciens ; mais il pensait qu'on ne doit pas les copier servilement. Son hymne en l'honneur du cardinal Espinosa, un de ses plus beaux ouvrages, réunit l'inspiration de Pindare au vieil esprit castillan. Mendoza autorisa par son exemple l'introduction des formes italiennes, tentée par Boscan et Garcilaso ; cependant il ne fut jamais infidèle à la poésie espagnole, et ses pièces les plus agréables appartiennent à ce genre que l'on appela depuis *letrillas;* elles sont écrites avec une bonne humeur et une liberté plus dignes de l'auteur de *Lazarille* que d'un représentant de Charles Quint au concile de Trente. Le même esprit de satire plaisante se remarque dans deux lettres en prose, ou plutôt dans deux essais sous forme de lettres. La première, supposée écrite par un homme de cour, est une description de toute cette classe de *catariberas*, ou courtisans de bas étage et besoigneux, qui assiégeaient les portes du président du conseil de Castille. L'autre, adressée à Pedro de Salazar, tourne en ridicule une mauvaise histoire des guerres de Charles Quint. Cette lettre prouve que Mendoza avait beaucoup réfléchi sur l'histoire. Il montra bientôt son aptitude en ce genre par une composition de peu d'étendue mais d'un grand mérite. Il prit pour sujet la révolte des Maures sous Philippe II, de 1568 à 1570. Bien que ses sympathies soient pour ses compatriotes, il se montre juste pour les héroïques rebelles qui se soulevèrent contre une intolérable oppression. Cette honorable impartialité ne permit pas la publication immédiate de son histoire, qui ne parut qu'après l'expulsion définitive des Maures. Littérairement Mendoza a pris pour modèle les historiens latins et particulièrement Salluste. « Mon dessein, dit-il au début, est d'écrire la guerre que le roi catholique d'Espagne, don Philippe II, fils de l'invincible empereur don Carlos, eut à soutenir dans le royaume de Grenade contre les rebelles nouvellement convertis, guerre qu'en partie j'ai vue et en partie apprise des gens qui y appliquèrent leurs mains et leur esprit. » « Il continue sur ce ton, dit M. de Lavergne, et, en s'appliquant de plus en plus à donner à son récit les formes de l'histoire antique, il trace des caractères et des descrip-

(1) La première édition dont l'existence soit bien constatée est celle de Burgos, 1554, pet. in-8° ; elle est excessivement rare et très-recherchée des bibliophiles. En 1818, à Londres, elle fut payée 31 liv. st. A Paris, en 1837, à la vente de la bibliothèque de M. C. B., elle fut portée au prix de 430 fr. L'édition d'Anvers, 1554, est également très-difficile à rencontrer et très-chère. De 1554 à 1620, le *Manuel du Libraire* signale douze éditions imprimées en Italie ou en Espagne ; on pourrait en mentioner quelques autres ; celle de Barcelone, 1620, a des figures en bois assez naïves. Les réimpressions modernes sont nombreuses. Dans celles qui ont vu le jour en Espagne sous le régime des cortès, de 1821 à 1823, les chapitres supprimés par le saint-office ont été rétablis. L'édition de Paris, 1620, est, à ce qu'il paraît, la première qui renferme la continuation des *Aventures de Lazarille* écrite par un professeur de la langue espagnole, établi à Paris, H. de Luña. Cette suite n'a aucun mérite ; elle est remplie d'anecdotes absurdes ; Lazarille fait partie de l'expédition de Charles Quint contre Alger ; il tombe dans la mer ; il est avalé par un grand poisson, et il fait un long séjour au fond des eaux. En voilà assez pour montrer combien la continuation s'est écartée de l'idée qui avait guidé Mendoza. Une traduction française, attribuée à un libraire lyonnais, Jean Saugrain, fut publiée à Paris en 1561, et plusieurs fois réimprimée. D'autres traductions dues au Flamand Jean van der Maeren, à un anonyme qui ne s'est fait connaître que par les initiales P. B. P. eurent aussi diverses éditions. Celle de l'abbé de Charnes est très-peu fidèle, et toutefois c'est celle qui a le plus été reproduite. Elle parut en 1678 et en 1694 ; elle revit le jour à Bruxelles avec quelques corrections de style, et elle servit ainsi de modèle à celles qui se sont succédé depuis, notamment à celle de Paris (Didot, 1801, 2 vol. in-8°, avec 40 figures). Une bonne traduction de Lazarille avec des notes courtes et judicieuses, avec une introduction littéraire et bibliographique, serait un vrai service rendu à la cause des lettres. Le roman dont nous parlons a passé dans presque toutes les langues de l'Europe. On estime, en raison de sa fidélité et de sa vivacité, une version anglaise dont nous avons sous les yeux une édition datée de Londres, 1777, et indiquée sur le titre comme la dix-neuvième. Elle est due à un écrivain peu connu, nommé Blakeston, et elle parut, à ce que nous croyons, pour la première fois en 1670 ; elle avait été précédée par une autre version, composée par David Rowland, Londres, 1586, 1672, etc. Les bibliographes mentionnent deux anciennes traductions allemandes ; Leipzig, 1624, et Ulm, 1769 ; elles ont été effacées par celle de J.-G. Keil, Gotha, 1810, in-8°. On pourrait signaler aussi des versions flamandes et italiennes. La *Bibliothèque des Romans*, août 1781, a donné un long extrait de *Lazarille*, et le texte espagnol a été reproduit dans le tom. 1er du *Tesoro de Novelistas españoles* publié par E. de Ochoa (Paris, 1847, 3 vol. in-8°), et dans le tome III de la *Biblioteca de Autores Españoles*, publié par Arribau (Madrid, 1846). G. B.

tions; il dispose des scènes et des épisodes; il tire des enseignements; il accompagne chaque fait important de réflexions et de sentences; il pousse l'imitation jusqu'à mettre des discours dans la bouche de ses personnages, et dans ces discours il reproduit fidèlement les tours les plus caractéristiques de ses modèles. Dans son premier livre, il suppose une allocution de Fernand de Valor aux Maures pour les exciter à la révolte, et là se retrouvent tous les procédés employés en pareil cas par Tacite ou par Salluste, tels que le brusque passage du discours direct au discours indirect, et réciproquement. Tous ces emprunts sont faits avec une énergie et une puissance remarquables; l'espagnol, enfant du latin, se prête sans effort à tout ce que veut Mendoza. C'est à la fois une résurrection et une création. » La première édition incomplète de la *Guerra de Granada hecha por el rey de España Felipe II, contro los Moriscos de aquel reino*, parut à Madrid, 1610, in-4°, et fut réimprimée à Lisbonne en 1627. La première édition complète est celle de Monfort; Valence, 1776, in-4°, qui a été plusieurs fois réimprimée. M. Ochoa l'a insérée dans le *Tesoro de historiadores españoles* de la collection des auteurs espagnols, de Baudry. Il n'existe qu'une édition des poésies de Mendoza. Elle fut publiée par Juan Diaz Hidalgo, avec un sonnet de Cervantes en tête: *Obras del insigne cavallero D. Diego de Mendoça*; Madrid, 1610, in-4°; elle est rare et recherchée Dans l'*Avertissement au lecteur*, il est dit que plusieurs pièces légères ont été supprimées, comme peu convenables à la dignité de l'auteur. La Bibliothèque impériale de Paris (ms. n° 8293) contient un recueil des poésies de Mendoza, plus ample que l'édition de Madrid. Les deux lettres sur les *Catariberas* et à Pedro Salazar ont été publiées dans le *Seminario erudito*; Madrid, 1780, in-4°, t. XVIII et XXIV. L. J.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Iñigo Lopez. de la *Guerre de Granada*. — De Ayala, *Vie de Mendoza*, en tête de l'édition de Valence, 1776. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. XVI. — Bouterweck, *Histoire de la Littérature espagnole*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I. — *Wiener Jarhbücher*, t. CXXII, p. 99. — *Retrospective Review*, vol. II, p. 186 — Léonce de Lavergne, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1848.

MENDOZA (*Juan Gonzalez* DE), missionnaire espagnol, né à Tolède, vers 1540, mort au Mexique, en 1617. Il appartenait à l'une des plus nobles et des plus riches familles de la Castille. Après avoir guerroyé durant quelques années, il quitta le harnais pour le froc, et entra chez les ermites de Saint-Augustin de sa ville natale. En 1580, Philippe II l'envoya en Chine avec la mission de recueillir des documents précis sur les mœurs des habitants, sur la politique, sur les productions du pays, le climat, le commerce, les moyens de trafic, etc. Le P. Mendoza employa trois années à ce voyage, et rapporta des observations fort curieuses, qu'il publia. Il passa ensuite en Amérique, où il resta environ deux ans. A son retour, il fut nommé évêque des îles Lipari, sur les côtes de Sicile (dans la mer Tyrrhénienne). En 1607 il revit le Mexique, en qualité de vicaire apostolique. Il occupa successivement les siéges épiscopaux de Chiapa-de-los-Espanoles (Ciudad-real) et de Popaian, dans la Nouvelle-Grenade. Il mourut dans cette dernière résidence. On a de lui: *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*; Madrid, 1586 et 1589, in-8°; Medina, 1595, in-8°; Anvers, 1596; Rome, 1585, 2 part. in-8°; trad. en français par Luc de la Porte, sous le titre de: *Histoire du grand royaume de la Chine, situé aux Indes orientales*, divisée en deux parties, contenant en la première: la situation, antiquités, fertilité, religion, cérémonies, sacrifices, rois, magistrats, mœurs, us, lois, et autres choses mémorables dudit royaume; et en la seconde trois voyages faits vers iceluy en 1577, 1579 et 1581, avec les singularités plus remarquables y veues et entendues; ensemble un *Itinéraire du Nouveau Monde*; et le *Descouvrement du nouveau Mexique, en l'an 1583*; Paris, 1589, in-8°. Dans son récit le P. Mendoza ne s'en rapporte pas à ses seules lumières: il cite également les renseignements obtenus par les voyageurs qui l'ont devancé et rend ainsi son ouvrage très-intéressant. Il rapporte aussi, avec beaucoup de détails, la première découverte du nouveau Mexique par les PP. franciscains Augustin Ruiz et Francisco Lopez (1580), et l'expédition d'Antonio Lopijo (1582), qui, en allant à la recherche de ces religieux, fit connaître cette découverte, et s'avança jusque sur les frontières de Los Tamos, au delà du 38° de lat. nord. A. DE L.

Antonio, *Bibliotheca Hispana* (nova), t. III, p. 706. — Roch Pyrrhus, *Notitia Ecclesiarum Siciliæ*. — Egidio Gonzalez Davila, *Theatro Indico-ecclesiastico*.

MENDOZA (*Pedro* DE SALAZAR DE), historien espagnol, né vers 1550, à Tolède, où il est mort, en 1629. A vingt-et-un ans, il devint secrétaire du cardinal Gaspar de Quiroga, qui le pourvut de diverses fonctions dans l'église de Tolède, celles entre autres de chanoine et de pénitencier. Il était versé dans la connaissance du droit canonique et des annales de l'Espagne; on l'a quelquefois confondu avec un écrivain qui vivait un peu avant lui, Pedro de Salazar. On a de lui: *Cronica del cardenal Juan Tavera, arzobispo de Toledo*; Tolède, 1603, in-4°; — *San Ildefonso, arzobispo de Toledo*; ibid., 1618, in-4°; — *Origen de las Dignidades seglares de Castilla y Leon*; ibid., 1618; Madrid, 1657, in-fol.; — *Chronicon de la casa de los Ponces de Leon*; ibid., 1620, in-4°; — *Coronica del gran cardenal de España, Pedro-Gonzalez de Mendoza*; ibid., 1625, in-folio.; — *La Monarquia de España*; Madrid, 1770-1771, 3 vol. in-fol., publié par les soins de Barth. Ulloa. Cet auteur a laissé plusieurs ouvrages manuscrits

qui traitent de la généalogie de différentes maisons d'Espagne. P.

Antonio, *Nova Biblioth. Hispana.*

MENDOZA (Don *Bernardin* DE), diplomate et historien espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Le commencement de sa vie est peu connu, et la fin est également ignorée; mais le milieu de sa carrière appartient à l'histoire. En 1584 il fut chargé d'une mission auprès du roi Henri de Navarre, que Philippe II voulait engager dans une guerre contre Henri III. Peu après il fut accrédité comme ambassadeur auprès de ce même Henri III, et passa ensuite au même titre en Angleterre, qu'il quitta à la suite de la condamnation de Marie Stuart. Il revint en France, où ses intrigues eurent beaucoup d'influence sur la formation de la Ligue. Après le meurtre du duc de Guise à Blois, en 1589, il profita de sa position officielle pour envoyer au duc de Mayenne un message qui probablement lui sauva la vie. Il résida quelque temps encore à Blois, pour y favoriser un complot des ligueurs; puis il se rendit à Paris auprès du conseil de l'Union, qu'il reconnut comme le seul gouvernement légitime. Représentant d'un roi qui se donnait pour le protecteur du catholicisme et qui élevait des prétentions au trône de France, Mendoza eut de l'autorité sur les plus ardents du parti de la Ligue; mais il trouva de l'opposition chez quelques politiques modérés du même parti et entre autres dans le duc de Mayenne. La chute des Seize porta un grand coup à son crédit, et dans son dépit contre Mayenne il entama une négociation avec Henri IV, qui se serait réconcilié avec Philippe II et aurait épousé une infante d'Espagne. Cette négociation échoua, et l'entrée de Henri IV à Paris mit bientôt fin à la mission de Mendoza. On a de lui : *Comentarios de lo sucedido en los Paises baxos desde el ano MDLXVII, hasta el de MDLXXVII*; Madrid, 1592, in-4°; le même ouvrage existe en français, sous ce titre : *Commentaire mémorable de don Bernardin de Mendoce des guerres de Flandres et Pays-Bas, trad. de l'espagnol* (par P. Crespet); Paris, 1591, 1611, in-8°. Mendoza avait déjà donné *Theorica y Practica de Guerra*; Madrid, 1577, in-4°. On a encore de lui : *La harangue au roi très-chrétien faite à Chartres par monseigneur l'ambassadeur pour le roi d'Espagne vers Sa Majesté*; 1588, in-8°; — *Los seis libros de la politica de Justo Lipsio*; Madrid, 1604, in-4°, trad. du latin de Juste Lipse. Au rapport de Nicolas Antonio il mourut vieux, et dans ses dernières années il fut privé de la vue. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.* — Capefigue, *Histoire de la Réforme et la Ligue* (pièces extraites des Archives de Simancas).

MENDOZA (*Jeronimo* DE), historien portugais, né au seizième siècle, à Porto, mort après 1607. Il appartenait à la noblesse, et suivit le roi Sébastien en Afrique, lors de la funeste expédition de 1578, pendant laquelle il fut témoin de la plupart des événements qu'il raconte. Après la journée terrible où périt la nationalité portugaise, il fut fait prisonnier; mené avec une caravane à Maroc, il y demeura plusieurs mois, et il se loue en termes formels des secours que les chrétiens obtinrent des israélites. Racheté avec d'autres captifs en 1579, il fut conduit à Mazagan, ville au pouvoir des Portugais, et il passa de là à Lisbonne. On a de lui : *Iornada de Africa, em a qual se responde à Ieronymo Franqui e outros e se trata do successo da batalha, catiteiro, etc.*; Lisbonne, 1607, in-4°, et 1785, in-8°. F. D.

F. Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, 2 vol. in-8°. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

MENDOZA (*Fernando* DE), jurisconsulte espagnol, né vers 1566, à Madrid, où il est mort, en 1648. Fils de Jean Hurtado de Mendoza, il montra dès sa première jeunesse des dispositions exceptionnelles pour l'étude; mais un travail trop assidu lui fit perdre la raison. On a de lui : *Disputationes in locos difficiliores tituli de pactis in Digestorum libris*; Alcala, 1586, in-fol.; — *De Concilio Illiberitano libri tres*; Madrid, 1594, in-fol.; Lyon, 1665; cette dernière édition, due à Em. Gonzalez Tellez, contient de nombreuses additions. O.

Antonio. *Bibl. Hispana nova*, t. I.

MENDOZA (Don *Estaban* HURTADO DE), peintre espagnol, vivait à Séville en 1630. Il était chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques de Compostelle. Il apprit la peinture sous les meilleurs professeurs espagnols, et lui-même devint une des gloires de l'école sévillane. Ses tableaux, remplis de goût et remarquables par une parfaite exécution, sont très-rares. Ils ornent les principaux monuments de Séville, et représentent presque tous des sujets de religion. Don Hurtado a laissé aussi des dessins à la plume très-délicatement exécutés. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de los Profesores de las Bellas-Artes en Espana.* — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

MENDOZA (*Antonio*) (1), poëte espagnol, né vers 1590, mort en 1644. Il jouit de la faveur de Philippe IV, et fut commandeur de l'ordre de Calatrava, secrétaire d'État et membre de l'inquisition. Suivant Nicolas Antonio, il écrivit sept ou huit comédies, qui, à cause de leur mérite, sont données comme exemple de ce genre de composition. Toutes parurent à Madrid, à diverses époques. Ses œuvres contiennent un grand nombre de pièces fugitives, adressées pour la plupart au duc de Lerme et à d'autres grands personnages du royaume, et une *Vie de Notre Dame*, qui forme près de huit cents *redondillas*. « Les comédies valent mieux, dit Ticknor. *Qui aime beaucoup mérite beaucoup* a

(1) Nicolas Antonio l'appelle Antonio Hurtado, probablement à tort, car il ne paraît pas que cet Antonio Mendoza appartient à la vieille famille de Santillane.

peut-être fourni des matériaux au *Dédain pour dédain* de Moreto; et c'est certainement un drame agréable, avec des situations naturelles et un dialogue facile. *La Société change les Mœurs* est une autre comédie réelle, qui a beaucoup de vie et de gaieté. Et *L'Amour pour l'amour*, qui passe pour le plus heureux effort de l'auteur, jouit de la faveur d'être jouée devant la cour par les filles d'honneur de la reine, qui se chargèrent de tous les rôles, de ceux des cavaliers aussi bien que de ceux des dames. » Une de ces pièces, *La Celestina*, est une imitation du roman dramatique de Rosas de Montalvan qui porte le même titre. On a encore de Mendoza : *La fiesta que se hizo en Aranjuez a los anos del Rey nuestro senor D. Felipe IV, con la comedia de* QUERER POR SOLO QUERER; Madrid, 1623, in-4°; — *Convocacion de las cortes de Castilla y juramento del principe de este nombre ano de MDCXXXII;* Madrid, 1632, in-4°. Ses *Œuvres* ne furent recueillies que longtemps après sa mort, et parurent d'après un manuscrit de l'archevêque de Lisbonne, Louis de Souza, sous le titre de : *El Fenix Castellano, D. Antonio de Mendoza renascido;* Lisbonne, 1690, in-4°. Une seconde édition, avec des additions peu importantes, parut à Madrid, 1728, in-4°. Z.

Montalvan, *Para Todos*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, 295, etc. — A. F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur in Spanien*, t. II, p. 644.

MENDOZA. *Voy.* CANETTA (Marq. DE).

* **MÈNE** (*Pierre-Jules*), sculpteur français, né à Paris, le 25 mars 1810. Élève de René Compaire, il s'adonna particulièrement à la reproduction plastique des animaux dans de petites dimensions. Ses modèles, exécutés en bronze, obtinrent un grand succès. Ses principales productions sont : *Groupe d'animaux* (1838); — *Cheval attaqué par un loup* (1840); — *Panthère et gazelle* (1841); — *Jaguar et caïman* (1843); — *Chasse au cerf*, groupe, et *Jaguar du Brésil* (1844); — *Taureau normand*, et *Vache flamande avec son veau* (1845); — *Chasse au sanglier* (1848); — *Chasse au renard* (1849); — *Jument arabe et son poulain* (1850); — *Chevaux arabes;* — *Chevreuil et héron*, et *Chien et gibier* (1852); — *Combats de cerfs* (1854); — *Hallali sur pied* (1855); — *Chiens anglais* (1857); — *Chevreuil* (1859). M. Mène a reçu une médaille de 3e classe en 1855, une de 2e en 1848, une de 1re en 1852. G. DE F.

Journal des Beaux-Arts, 1841. — *Livrets du Salon*.

MENECHINO. *Voy.* AMBROGI (*Domenico degl'*).

MÉNÉCLÈS (Μενεκλῆς), de Barce, dans la Cyrénaïque, historien grec, vivait sous Ptolémée Physcon (146-118 avant J.-C.). Il écrivit un ouvrage sur la Libye; Λιβυκά, dont il ne reste que deux courts fragments. On pense que deux ouvrages mentionnés sous le titre de Συναγωγή et de Γλωσσόκομον lui appartiennent aussi. Enfin on lui attribue une histoire d'Athènes citée par Hippocration, Photius, Suidas. Les fragments de Ménéclès ont été recueillis par M. Müller dans les *Fragmenta Histor. Græcorum* (édit. A.-F. Didot), t. IV, p. 448.

Un Ménéclès d'Alabanda acquit une grande réputation comme orateur et professeur de rhétorique dans le premier siècle avant J.-C. Il enseigna la rhétorique à Rhodes avec son père Hiéroclès. L'orateur romain Marc Antoine les entendit tous deux en 94 avant J.-C. Cicéron parle de Ménéclès avec éloge (*Brut.*, 95; *Orat.*, 69; *de Orat.*, II, 23.) Z.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

MÉNÉCRATE (Μενεκράτης), médecin grec, né à Syracuse, vivait à la cour de Philippe, roi de Macédoine (359-336) avant J.-C. Il semble qu'il était très-habile dans la pratique de son art. Ses succès l'enorgueillirent au point qu'il prit le nom de Jupiter et réclama des honneurs divins. Il écrivit un jour à Philippe une lettre qui commençait par ces mots : « Ménécrate Jupiter à Philippe, salut » (Μενεκράτης Ζεὺς Φιλίππῳ, χαίρειν). Le roi lui répondit : « Philippe à Ménécrate, bonne santé et bon sens ». (Φίλιππος Μενεκράτει, ὑγιαίνειν). Une autre fois le roi l'ayant invité à un magnifique repas le traita comme un être au-dessus des besoins humains, et ne lui fit servir que des libations et de l'encens. Ménécrate, d'abord flatté de cette distinction, s'aperçut bientôt que c'était une plaisanterie, et voyant qu'on ne lui offrait pas de mets plus substantiels, il se leva de mauvaise humeur, et partit. Y.

Athénée, VII. — Élien, *Variæ Historiæ*, XII, 51.

MÉNÉCRATE (*Tiberius-Claudius-Quirinus*), médecin grec, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il acquit une grande réputation, fut le médecin des empereurs Tibère et Claude, et composa plus de cent cinquante ouvrages médicaux, dont il ne reste qu'un petit nombre de fragments. Il inventa l'emplâtre bien connu sous le nom de *diachylon* (διὰ χυλῶν). Sa recette pour composer le diachylon fut mise en vers par Damocrate. Ménécrate, s'étant aperçu que les abréviations dont on se servait dans les formules médicales donnaient souvent lieu à des méprises, avait l'habitude d'écrire ses prescriptions dans toute leur longueur. Ce soin, d'après Galien, ne profita guère à la postérité, parce que dans les transcriptions de ses ouvrages on employa les abréviations ordinaires (1). Y.

Galien, *De Composit. Medicamen.*, VII, 9, 10; XIII, p. 995.

(1) On cite encore plusieurs écrivains du nom de Ménécrate : un poëte comique (Meineke, *Hist. crit. Com. Græcæ*, p. 498); un poëte auteur de deux épigrammes de l'*Anthologie grecque* (Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. I, p. 237); — MÉNÉCRATE *Élaïte*, auteur d'un *Traité sur les Fondations des Villes* (Κτίσεις), et d'un *Itinéraire de l'Hellespont* (Περιόδος Ἑλλησποντιακή), vivait sous Ptolémée Lagus; — MÉNÉCRATE *de Xanthe*, auteur d'une histoire de Lycie; — MÉNÉCRATE *de Tyr*, mythographe; — MÉNÉCRATE *de Nysa*, mythographe, vivait vers 150 avant

MÉNÉDÈME, philosophe grec, né à Érétrie, dans l'île d'Eubée, vers 350 avant J.-C., mort vers 276. Avant de devenir le fondateur de l'école d'Érétrie, Ménédème fut quelque temps disciple de Platon, d'abord à Mégare, où les disciples de Socrate s'étaient réfugiés après la mort de leur maître, puis à Athènes. Il s'attacha ensuite à l'école de Mégare, sous Stilpon, et enfin à l'école d'Élis, sous Phædon. Ce fut de cette école, transférée à Érétrie, qu'il devint le chef. Il y eut pour assesseur, plus encore que pour disciple, son ami Asclépiade. Les Érétriens, d'hostiles qu'ils lui avaient été d'abord, devenus plus équitables envers leur concitoyen, reconnurent son mérite, et lui confièrent l'administration de leur cité. Diogène de Laerte (in Mened., l. II) rapporte que, dans une ambassade dont il était chargé auprès de Ptolémée et de Lysimaque, deux anciens généraux d'Alexandre devenus rois, l'un en Égypte, l'autre en Thrace, il fut accueilli par ces deux princes avec une grande distinction. S'il faut en croire Hermippus dans Diogène de Laerte, la faveur dont il jouissait auprès d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète et petit-fils d'Antigone, tué à Ipsus, le rendit suspect à ses concitoyens. Accusé de trahison par Aristodème, il prit le parti de se réfugier à Orope; mais, les Béotiens l'en ayant chassé, il rentra secrètement dans sa patrie, emmena sa femme et ses filles, et se retira auprès d'Antigone, où il mourut, de tristesse. Tel est le récit d'Hermippus, dans Diogène de Laerte. Mais Héraclide, également dans Diogène, en parle tout autrement. Il dit que Ménédème, devenu le premier du sénat d'Érétrie, préserva plus d'une fois sa patrie de la tyrannie en rendant inutiles les efforts de ceux qui voulaient la livrer à Démétrius. Ce récit, d'après la remarque de Diogène de Laerte, est conforme à celui d'Antigone de Caryste. Héraclide ajoute que Ménédème mourut dans la soixante-quatorzième année de son âge, sous le règne d'Antigone Gonatas.

En ce qui concerne les doctrines philosophiques de Ménédème, il est regrettable que nous n'ayons conservé ni les écrits d'Héraclide, ni une biographie de Ménédème composée par Antigone de Caryste, ni le livre de Sphærus, cet élève du stoïcien Cléanthe, qui, au rapport de Diogène de Laerte (*in Cleanth.*, l. VII), avait écrit sur les philosophes érétriens. Élève de l'Académie, puis de l'école de Mégare, enfin de l'école d'Élis, les éléments dont se constituait la philosophie de Ménédème devaient appartenir, dans des proportions combinées, à chacune de ces trois sectes. Diogène de Laerte rapporte que notre philosophe n'estimait ni Platon ni Xénocrate, qui avaient été ses maîtres « τῶν δὲ διδασκάλων τῶν περὶ Πλάτωνα καὶ Ξενοκράτην κατεφρόνει ». Puis, quelques lignes plus bas, et sur l'autorité d'Héraclide, le même historien ajoute que Ménédème suivait la philosophie de Platon, sauf toutefois sa dialectique, qu'il n'estimait pas (ἐν μὲν τοῖς δόγμασι πλατονικὸν εἶναι αὐτὸν, διαπαίζειν δὲ τὰ διαλεκτικά). C'est en ces limites qu'il nous paraît convenable de restreindre l'assertion précédente de Diogène de Laerte. Au reste, le dédain de Ménédème paraît ne pas s'être étendu à la dialectique en général, et tout porte à croire qu'en rejetant celle de Platon il adopta celle des mégariques, ses maîtres ultérieurs. Nous lisons en effet dans Diogène de Laerte qu'il était plein d'admiration pour Stilpon, Στίλπωνα δὲ ἐτεθαύμαζει, et, chose plus décisive encore, qu'il excellait dans l'éristique, ἐριστικώτατος τε ἦν, assertion fondée sur le témoignage d'Antisthène en ses *Successions*, κατὰ φύσιν Ἀντισθένης ἐν διαδοχαῖς. Voici à cette occasion, et toujours d'après Diogène, un argument qu'il avait coutume de poser : « Deux choses étant données, l'une est-elle différente de l'autre? — Assurément. — Or, l'utile et le bien sont-ils deux choses? — Sans aucun doute. — Le bien n'est donc pas utile. » Faudrait-il en conclure que Ménédème niât sérieusement le caractère d'utilité dans le bien? Ce serait, ce nous semble, attacher trop d'importance à un sophisme, et il ne faut voir autre chose dans le raisonnement proposé qu'un de ces exercices éristiques, si familiers à cette école de Mégare, dont Ménédème avait été le disciple. C'est à cette même école que Ménédème avait appris l'art d'envelopper sa pensée, δυσκατανόητος, et de soutenir habilement une discussion ἐν τῷ συνθέσθαι δυσανταγώνιστος. Diogène de Laerte ajoute que Ménédème rejetait les propositions négatives, et n'admettait que les affirmatives, et que, parmi ces dernières, il approuvait surtout les propositions simples, et condamnait les autres, qu'il appelait conjonctives et complexes, συνημμένα καὶ συμπεπλεγμένα. D'après le témoignage du même historien, Ménédème joignait à une grande souplesse d'esprit une grande facilité d'élocution, ἐστρέφετό τε πρὸς πάντα, καὶ εὑρεσιλόγει. Diogène ajoute qu'il enseignait avec simplicité, sans appareil, et qu'on ne voyait dans son école ni siéges régulièrement disposés, ni rien de semblable, mais que chacun l'écoutait, soit assis, soit debout, soit en se promenant à volonté.

S'il faut en croire le témoignage d'Antigone de Caryste (1), dans Diogène de Laerte, Ménédème n'a rien écrit ni composé, γράψαι αὐτὸν μηδὲν, μηδὲ σύνταξαι, et n'a été l'auteur d'aucun dogme. Il est resté pourtant des érétriens un précepte moral, conservé par Cicéron (*Acad.* II, 42), et qui consistait à dire que le bien réside tout entier dans l'esprit et dans cette faculté de l'esprit à laquelle nous devons de concevoir le vrai :

J.-C. (C. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III). On cite aussi un Ménécrate sculpteur qui fut le maître d'Apollonius et de Tauriscus (Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5).

(1) Antigone de Caryste vivait vers la fin du règne de Ptolémée-Philadelphe, c'est-à-dire vers 250 av. J.-C.

« *A Menedemo autem, quod is in Eretria fuit, Eretriaci appellati : quorum omne bonum in mente positum et mentis acie, qua verum cernitur.* » Remarquons d'abord que ce principe est bien évidemment celui qui inspira la réponse de Stilpon, l'un des mégariques, et l'un des maîtres de Ménédème, à Démétrius Poliorcète, lorsque après la prise de Mégare ce prince demandant au philosophe s'il n'avait rien perdu : « Non, répondit celui-ci, puisque je possède encore tout mon savoir. » Remarquons, en outre, que ce précepte, rappelé par Cicéron, n'appartient pas seulement aux érétriens ; il pouvait être réclamé en même temps par les mégariques ; et l'adoption commune qu'en firent les deux écoles constitue entre elles, indépendamment de tous les rapports qui les unissent d'ailleurs, un lien bien évident. En effet, que disaient les mégariques avec Euclide ? Ils affirmaient que le bien, ἀγαθόν, est un, ἕν, et ils lui donnaient en même temps les noms de νοῦς et de φρόνησις. Or, nous retrouvons cette unité, en tant que caractère fondamental du bien, chez les érétriens comme chez les mégariques, puisque les érétriens n'admettaient d'autre bien que celui qui réside dans l'esprit. Cet *omne bonum in mente positum* des érétriens n'est donc autre chose que le ἀγαθὸν ἕν, appelé νοῦς par les mégariques. De plus, ce même ἀγαθὸν ἕν, auquel les mégariques donnaient le nom de φρόνησις, n'est-il pas précisément le *omne bonum positum in mentis acie, qua verum cernitur*, admis par les érétriens ? Ces rapprochements n'ont rien de contraint ni de subtil ; ils nous semblent fondés sur une juste appréciation de l'esprit et de la forme des deux préceptes dont il s'agit. Et cette analogie n'a pas échappé à Cicéron, lorsque, mentionnant le précepte des érétriens ; il ajoute : « *Illi (megarici) similia, sed explicata uberius et ornatius.* » Non-seulement donc Ménédème fut l'élève de Stilpon et des mégariques, mais encore lui et les érétriens ses disciples adoptèrent un dogme philosophique que l'école de Mégare, dès Euclide, son fondateur, avait posé comme fondamental. Quels furent dans l'école d'Érétrie les disciples de Ménédème et d'Asclépiade ? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Il faut qu'ils aient été bien obscurs, puisque leurs noms ne se trouvent même pas mentionnés dans Diogène de Laerte. Il est fait mention dans Diogène de Laerte, au livre VI, d'un autre Ménédème, que cet historien range parmi les cyniques, et qui paraît avoir été disciple de Colotès de Lampsaque. C. MALLET.

Diogène de Laerte, l. II, art. *Ménédème*. — C. Mallet, *Histoire de l'École de Mégare et des Écoles d'Élis et d'Érétrie.*

MÉNÉGAULT (*A.-P.-F.*), littérateur français, né vers 1770, mort après 1830. Il servit d'abord dans l'artillerie, tint sous l'empire un bureau de correspondance, et s'occupa ensuite d'opérations commerciales. Il était membre de l'académie de Turin et du Lycée des Arts de Paris. On a de lui, sous son propre nom ou sous divers pseudonymes, un grand nombre d'écrits de circonstance, de pièces de vers, de romans et de drames ; nous citerons : *Delphina, ou le spectre amoureux* ; Paris, 1798, 2 vol. in-18, fig. ; — *Le Garçon fille, ou la fille garçon*, comédie en vers ; Paris, 1801, in-8° ; — *Le Mérite des Hommes, poëme* ; Paris, 1801, in-12 : ce poëme, composé sur les mêmes rimes que *Le Mérite des Femmes* de Legouvé, est sous le nom de Rose-Ange Gattan : Mme Briquet a consacré à cette prétendue demoiselle une notice dans son *Dictionn. Historique* ; — *L'Aurore de la Paix, ode au premier consul* ; Paris, 1801, in-8° ; — *La Napoléide, poëme* ; Paris, 1806, in-8° ; — *Marie de Brabant, reine de France, roman* ; Paris, 1808, 2 vol. in-12 ; — *Voyages dans l'Afrique et les deux Indes, de 1809 à 1812* ; Paris, 1814, 2 vol. in-12 ; — *Martyrologe Littéraire, ou dictionnaire critique de sept cents auteurs vivants, par un ermite qui n'est pas mort* ; Paris, 1816, in-8° ; — *Dictionnaire historique des Batailles, siéges et combats de terre et de mer qui ont eu lieu pendant la révolution française* ; Paris, 1818, 4 vol. in-8° ; cette compilation a encore eu pour rédacteurs MM. Antoine, Gelan et Menut-Dessables ; — *Le Robinson du faubourg Saint-Antoine, ou relation des aventures du général Rossignol, déporté en Afrique* ; Paris, 1817, 4 vol. in-12 ; — *L'Impiété ou les Philosophistes, essai poétique en VIII chants, avec des notes, dédié au roi* ; Paris, 1821, in-8°. P. L.

Nouv. Biog. des Contemp. — Quérard, *La France Littéraire.*

MÉNÉLAS d'*Égée*, poëte épique grec, d'une époque incertaine, mais probablement postérieure à l'ère chrétienne. Entre autres ouvrages qui ne sont pas spécifiés, il écrivit un poëme épique intitulé *Thébaïde*, en douze livres suivant Suidas, en treize d'après Eudocia. Longin mentionne Ménélas avec éloge. Étienne de Byzance cite plusieurs fois les cinq premiers livres de cet ouvrage, dont il ne reste pas de fragments importants.

On cite encore deux littérateurs de ce nom, l'un d'Anea en Carie, qui est appelé par Étienne de Byzance, philosophe péripatéticien et grand historien, mais qui est d'ailleurs inconnu ; — L'autre MÉNÉLAS de Marathon en Phénicie, rhéteur grec, qui assistait C. Sempronius Gracchus dans la composition de ses discours (Cicéron, *Brutus*, 26). Y.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

MÉNÉLAUS, sculpteur grec, élève de Stephanus, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Il reste de lui un groupe en marbre dans la villa Ludovisi, avec cette inscription : *Ménélas, élève de Stephanus, l'a fait*. Le groupe consiste en deux figures de grandeur naturelle,

un homme et une femme. Le sujet de cette représentation a été différemment expliqué. On la rapporte généralement à l'histoire de Papirius et de sa mère. Thiersch pense aussi que le groupe représente une scène romaine; mais au sujet précédent il préfère Octavie et Marcellus. Winckelmann, au contraire, pense que la scène était grecque, et reconnaît dans les deux figures d'abord Phèdre et Hippolyte, puis Oreste et Électre. Y.

Winckelmann, *Geschichte d. Künste*. — Thiersch, *Epochen*.

MÉNÉLAÜS (1), géomètre grec, né à Alexandrie, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Il fit des observations astronomiques à Rome, sous le règne de l'empereur Trajan, et c'est probablement de lui qu'il est question dans le dialogue de Plutarque, *De facie in orbe lunæ*. Il est mentionné par Pappus, Proclus et Ptolémée. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu est un traité *De la Sphère* en trois livres; encore le texte grec est perdu, et on n'a qu'une traduction latine faite sur une version arabe; cette traduction est l'œuvre de Maurolico, qui la publia avec les *Sphériques* de Théodose à Messine, 1558, in-fol. Le P. Mersenne l'inséra dans son *Universæ Geometriæ Synopsis*; Paris, 1644, in-4°. Halley prépara une nouvelle édition de ce géomètre, corrigée d'après une traduction hébraïque; le livre fut même imprimé, Oxford, 1707, in-8°; mais ses occupations ne lui ayant pas permis d'en écrire la préface, il ne le livra pas au public, et se contenta d'en donner des exemplaires à quelques savants. L'ouvrage ne parut que beaucoup plus tard, par les soins de Costard, qui fit la préface : *Menelai Sphæricorum Libri tres. Quos olim, collatis mss. hebræis et arabicis, typis exprimendos curavit Ed. Hallejus; præfationem addidit G. Costard*; Oxford, 1758, in-8°. Les trois livres des *Sphériques* sont tout entiers consacrés aux triangles. Suivant Delambre les théorèmes sont presque tous de pure spéculation et d'un usage presque nul pour la pratique. Cependant le même historien reconnaît « que la première proposition du troisième livre, reproduite dans Ptolémée, était le fondement de la résolution des triangles sphériques chez les anciens ». Delambre pense que cette proposition appartient à Hipparque. Ménélaüs avait aussi composé un traité en six livres sur le calcul des cordes; il n'en reste rien. Y.

Ptolémée, *Magna Syntaxis*, p. 470. — Costard, *Préface* de l'édition de 1758. — Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 291. — Delambre, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, t. II, 243.

MENENDEZ (*Michel-Hyacinthe*), peintre espagnol, né à Oviedo, en 1679, mort à Madrid, en 1743. Il fut un des bons artistes de l'école madrilène, et est louable autant dans le dessin que dans la composition et la couleur. Philippe IV le prit pour son premier peintre en 1712. On cite parmi les meilleurs tableaux de Menendez, à Madrid, deux tableaux représentant des sujets tirés de la *Vie du prophète Élie*; — aux Récollets, une *Madeleine*; — à Saint-Gilles, *Les Apôtres*. Menendez a dessiné tous les tableaux que André de La Calleja (*voy.* ce nom) a exécutés dans l'église San-Felippe-el-Real. On connaît aussi de Menendez une estampe qui représente avec assez de talent *saint Isidore* à cheval, vêtu en pontife et exterminant les Maures.

MENENDEZ (*Francisco-Antonio*), peintre espagnol, fondateur de l'Académie de Peinture de Madrid, frère du précédent, né à Oviedo, en 1682, mort à Madrid, en 1745. Il commença l'étude de la peinture à Madrid, et en 1699 alla se perfectionner en Italie. Après avoir vu Gênes, Milan, Venise, Rome et Naples, il se trouva dans une telle misère qu'en 1700 il s'engagea dans l'infanterie espagnole. Il devint facilement officier; mais les révolutions et l'évacuation du royaume napolitain par les Espagnols le forcèrent à quitter l'épée. Il reprit le pinceau, vint à Rome, y eut du succès comme portraitiste et peintre de genre, et s'y maria avantageusement. Mais lorsqu'il voulut retourner dans sa patrie, les parents de sa femme lui intentèrent procès sur procès, et, les tribunaux pontificaux aidant, il rentra à Madrid, le 19 octobre 1717, aussi pauvre qu'il en était sorti. Il se mit courageusement à faire de la miniature, et, protégé par son frère, il réussit à élever sa nombreuse famille et même à acquérir une honnête aisance. Ce fut alors, en 1726, qu'il proposa au roi Philippe V de fonder une Académie des Beaux-Arts à Madrid (1). Ce vœu ne fut pas exaucé immédiatement; il dut souvent le réitérer; enfin, en 1744, on ouvrit un atelier de dessin à la Panaderia, et il en fut nommé directeur. Cette académie primitive fut la base de celle de San-Fernand. Menendez jouit peu de son œuvre; il mourut l'année suivante. Ses tableaux, nombreux en Italie, sont très-rares en Espagne. On y cite surtout *La Tempête* : il représente la tempête qu'il essuya avec sa famille lors de son retour d'Italie. Les divers effets y sont reproduits avec une grande vérité. Ce beau tableau a été transporté d'Atocha au Rosario de Madrid. A. de L.

(1) Le nom de ce géomètre est quelquefois écrit par erreur *Mileus* ou *Milleus*. « C'est défigurer son nom, dit Montucla, que de l'appeler Mileus, comme ont fait quelques auteurs, qui le lisaient ainsi dans de mauvaises traductions faites d'après l'arabe. Cette erreur est fondée sur la méprise d'une lettre qui, avec deux points au-dessous, forme un i, et avec un au-dessus, un n. Ceux qui connaissent un peu la langue arabe verront facilement comment dans un manuscrit sans voyelles et mal ponctué on a pu lire l'un pour l'autre.

(1) Cette demande était ainsi formulée : *Représentation au roi à l'effet de mettre sous les yeux de S. M. les avantages que l'on peut tirer de l'établissement d'une académie des arts du dessin, de la peinture, de la sculpture, et de l'architecture, à l'instar de celles de Rome et d'autres grandes villes d'Italie, de France et de Flandre; le lustre qui doit en rejaillir sur la ville de Madrid, et l'honneur qui doit en résulter pour la nation espagnole.*

La Constitucion y actas de la Academia de San-Fernando de Madrid. — Raphael Mengs, *Obras*. — Felippe de Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres*, etc. — Don Mariano-Lopez Aguado, *El real Museo*; Madrid, 1836.

MENENIUS AGRIPPA. *Voy*. AGRIPPA.

MENESES-OSORIO (*Francisco*), peintre espagnol, né à Séville, en 1630, mort dans la même ville, en 1705. Il fut l'élève d'Esteban Murillo, qui approcha le plus du faire de ce grand peintre. C'est au point qu'il faut très-bien connaître le style de l'illustre maître pour ne pas se tromper sur quelques productions du disciple, surtout pour quelques tableaux *d'enfants*, qui semblent de véritables Murillo. Meneses se lia d'une étroite amitié avec Juan Garzon, et travailla souvent avec cet artiste. En 1668 Meneses fut élu majordome de l'Académie de Peinture de Séville. Parmi les beaux et nombreux ouvrages de ce peintre on cite à Séville, dans le salon de l'Académie, une magnifique *Conception*; — *Saint Philippe de Neri adorant la Vierge*, dans l'église de la Congrégation de Séville; — à Madrid, dans l'église Saint-Martin, *Élie fortifié par un ange dans le désert*. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Meneses est le célèbre tableau du grand maître autel des Capucins de Cadix, que Murillo avait commencé et que son élève sut terminer d'une manière digne du grand artiste que l'Espagne venait de perdre (1682).

A. DE L.

La Constitucion y Actas de la Academia de Séville. — Raphael Mengs, *Obras*; Madrid, 1780. — Felippe de Guevarra, *Los Commentarios de la Pintura*; Madrid, 1788. — Aguado, *Museo el real*; Madrid, 1835. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Professores de las Belles-Artes en España*.

MÉNESTRATE (Μενέστρατος), sculpteur grec, d'une époque incertaine. Son *Hercule* et son *Hécate* étaient très-admirés chez les anciens. Cette dernière statue était dans l'opisthodome du temple d'Artemis à Éphèse. Selon Pline, elle était d'un marbre si brillant que l'on avertissait les visiteurs de se voiler les yeux pour la regarder. D'après ce passage de Pline, Sellig conjecture que Ménestrate vivait du temps d'Alexandre le Grand. Tatien (*Adver. Græc.*, 52, p. 113, édit. Worth.) attribue à ce sculpteur une statue de la prêtresse Léarchis.

Un autre artiste du même nom, un mauvais peintre qui vivait vers le temps de Néron, ne nous est connu que par une épigramme de Lucilius, qui prétend que son *Phaéton* n'était bon que pour le feu et son *Deucalion* pour l'eau (Brunck., *Anal.* II, p. 337). Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5.

MENESTRIER (*Jean-Baptiste* LE), antiquaire français, né en 1564, à Dijon, où il est mort, en 1634. D'une famille obscure, il parvint par son propre mérite aux emplois de conseiller du roi et de contrôleur provincial de l'artillerie au duché de Bourgogne. On voyait autrefois son épitaphe peinte sur une des vitres de la paroisse de Saint-Médard de Dijon, en ces vers burlesques :

Ci-gist Jean Le Menestrier ;
L'an de sa vie soixante et dix,
Il mit le pied dans l'estrier
Pour s'en aller en paradis.

Il recherchait les anciennes médailles et en avait formé une collection curieuse, dont il donna lui-même la description : ***Médailles, Monnaies et Monuments antiques d'impératrices romaines***; Dijon, 1625, in-4°. Cet ouvrage, assez superficiel, reparut en 1642 avec un nouveau frontispice. P. L.

Labbe, *Biblioth. Nummaria*, 237. — Halleverdius, *Biblioth. curiosa*. 190. — Teissier, *Catal. Auctorum*, 440. — Naudé, *Mascurat*, 281. — Banduri, *Biblioth. Nummaria*. — Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, II.

MENESTRIER (*Claude* LE), antiquaire français, cousin du précédent, né à Vauconcourt, près de Jussey, mort en 1639, à Rome. Fils d'un laboureur, il se rendit en Espagne, où il fut obligé de garder les troupeaux ; à Rome il fut ordonné prêtre. Son goût pour les antiquités lui valut la protection du cardinal Fr. Barberini (plus tard Urbain VIII), qui le nomma son bibliothécaire et l'envoya en différents pays pour réunir des médailles et des objets d'art. Comme il retournait, en 1632, à Rome, son vaisseau fut assailli par une violente tempête, et on jeta à la mer une précieuse collection de monuments et de tableaux qu'il rapportait d'Espagne. Ce savant entretenait des rapports suivis avec Jérôme Aléandre, J.-J. et Ph. Chifflet. On a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ statua exposita*; Rome, 1657, in-4°, dissertation réimprimée en 1689 et insérée dans le t. VII du *Thesaurus Antiquit. Græcarum* de Gronovius. P. L.

Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, II.

MENESTRIER (*Claude-François*), savant antiquaire français, petit-neveu du précédent, né le 9 mars 1631, à Lyon, mort le 21 janvier 1705, à Paris. Fils d'un apothicaire, il fit de bonnes études au collége de La Trinité, que dirigeaient les jésuites ; il y montra une grande facilité pour apprendre, une pénétration d'esprit singulière, beaucoup de ténacité au travail et une mémoire d'une étendue extraordinaire (1). Ses maîtres n'eurent pas de peine à le faire entrer dans leur compagnie. A quinze ans il fut chargé de la classe de rhétorique ; ensuite il professa à Chambéry, à Vienne, à Grenoble, et fut rappelé à Lyon. Il travaillait sans cesse et recueillait les matériaux des ouvrages qu'il devait publier plus tard. Possédant à fond la théologie, il accompagna au synode de Die le P. de Saint-Rigaud, et brilla par sa dialectique dans les

(1) De passage à Lyon, la reine Christine de Suède visita le collége de La Trinité ; les chefs ne manquèrent pas une si belle occasion de se faire honneur de leur jeune professeur. On dressa une liste de trois cents mots les plus bizarres qu'il fût possible de trouver, et on les lui une seule fois en présence de Menestrier, qui répéta les trois cents mots sans hésiter depuis le premier jusqu'au dernier, et en remontant du dernier au premier.

conférences qui eurent lieu avec les protestants. Il montra beaucoup de talent dans un genre bien différent, celui d'ordonner des fêtes et de régler les détails des cérémonies publiques; décors, machines, peintures, devises et emblèmes, mise en scène, chants et danses, tout était de son ressort. Lorsque Louis XIV vint en 1658 à Lyon, Menestrier dirigea les fêtes qui lui furent données au collége de La Trinité, et fit exécuter par les élèves deux ballets de sa composition. Ce fut aussi à lui qu'on s'adressa pour l'ordonnance des fêtes qui signalèrent le mariage de Françoise de Valois avec le duc de Savoie, et depuis il ne manqua aucune occasion semblable d'appliquer ses talents. Chargé en 1667 de la garde de la bibliothèque au collége de La Trinité, où il professait encore la rhétorique, il résigna cet emploi pour échapper à des contrariétés auxquelles il fut trop sensible, et se mit à voyager; après avoir parcouru l'Italie, la Bavière, l'Allemagne et l'Angleterre, il s'établit à Paris, dans une maison de son ordre (1670), et n'en sortit plus que pour faire à Lyon des apparitions courtes et rares. Il se livra d'abord à la prédication; quoiqu'il fût loin d'être éloquent, sa parole était abondante et facile; mais le style et le goût lui manquaient. On l'appela dans les principales villes de France pendant vingt-cinq ans pour l'entendre. Ses sermons étaient probablement improvisés; malgré leur grand nombre, aucun ne nous est parvenu et on n'en a pas trouvé trace dans ses papiers. Cependant il avait noué des relations suivies avec le P. La Chaise et avec quelques savants; il rédigeait en latin des inscriptions pour les estampes de Le Brun et pour les gravures des batailles de Louis XIV faites d'après les tableaux de van der Meulen. Menestrier considérait le blason comme une des études les plus sérieuses dans un pays monarchique; il n'attachait pas moins d'importance aux emblèmes et aux devises, et l'on ne saurait croire ce qu'il a déployé d'imagination et de science dans cette étude. Sa santé robuste finit par s'user dans cette continuité de travaux divers; des maux d'estomac le faisaient cruellement souffrir dans sa vieillesse, et il mourut d'un squirre au pylore, à l'âge de soixante-quatorze ans. Ses livres et manuscrits, transportés dans la maison des jésuites de Lyon, se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque publique de cette ville.

Menestrier travailla chaque jour de sa longue vie avec une régularité qui explique le grand nombre de ses écrits. Il avait l'imagination vive, l'esprit pénétrant et tourné au paradoxe. Comme érudit, il possédait des connaissances variées, dont il ne fut pas toujours le maître; il ignorait l'art de faire un livre, et se laissait absorber par les détails. Son style est diffus, négligé, d'un goût douteux. Il manquait tout à fait de critique. Son portrait, peint au pastel par Limon, a été gravé par J.-B. Nolin et par Trouvain, et son buste, sculpté par Legendre-Héral, est au musée des Lyonnais célèbres. — Les ouvrages de Menestrier sont tellement nombreux qu'il est presque impossible d'en donner la liste complète. Niceron et Pernetti en indiquent 83; M. Allut en décrit 144; mais il fait entrer dans ce chiffre des opuscules de quelques pages, des articles de journaux, des réimpressions et même des contrefaçons. Nous les classerons par groupes. — I. BLASON, ARMOIRIES ET NOBLESSE. *Le véritable Art du Blason*; Lyon, 1658, in-12; — *L'Art du Blason justifié*; Lyon, 1661, in-12; — *Le véritable Art du Blason, ou l'usage des armoiries*; Lyon, 1672, in-12; la 2e édit. (Paris, 1673) a été augmentée d'un second volume; — *De la Chevalerie ancienne et moderne*; Paris, 1673, in-12; — *Origine des Armoiries*; Paris, 1679, in-12; — *Origine des Ornements des Armoiries*; Paris, 1680, in-12; — *Traité de l'Origine des Quartiers et de leur usage*; Paris, 1681, in-fol.; — *Diverses Espèces de Noblesse et manières d'en dresser les preuves*; Paris, 1681, in-12; — *Le Blason de la Noblesse*; Paris, 1683, in-12; — *Nouvelle Méthode raisonnée du Blason*; Lyon, 1688, in-12: l'édition de Lemoine (Lyon, 1754, in-12) n'est plus l'ouvrage de Menestrier; — *Jeu de Cartes du Blason*; Lyon, 1692, in-12. — II. BALLETS, TOURNOIS ET CÉRÉMONIES. *Ballet des Destinées de Lyon*; Lyon, 1658, in-4°; — *Les Réjouissances de la Paix*; Lyon, 1660, in-4°; — *Traité des Tournois, joûtes, carrousels et autres spectacles publics*; Lyon, 1669, in-4°; — *Des Représentations en musique anciennes et modernes*; Paris, 1681, in-12; — *Des Ballets anciens et modernes, selon les règles du théâtre*; Paris, 1682, in-12; — *Les Décors funèbres, où il est amplement traité des tentures, des lumières, des mausolées, catafalques, etc.*; Paris, 1684, in-fol.; — *Remarques et Réflexions sur la pratique des Décorations pour les entrées solennelles et réceptions des princes dans les villes*; Grenoble, 1702, 2 part. in-fol. — III. DEVISES ET EMBLÈMES. *Étrennes de la Cour en devises et madrigaux*; Lyon, 1659, in-4°; — *L'Art des emblèmes*; Lyon, 1662, 1684, in-8°; — *La Devise du Roi justifiée, avec un Recueil de cinq cents devises faites pour S. M. et toute la cour*; Paris, 1679, in-4°; — *La Philosophie des Images*; Paris, 1682-1683, 2 vol. in-8°; — *La Science et l'Art des Devises*; Paris, 1686, in-8°; — *La Philosophie des Images énigmatiques*; Paris, 1694, in-12. — IV. HISTOIRE. *Éloge historique de la ville de Lyon*; Lyon, 1669, in-4°; — *Histoire de Louis le Grand par les médailles, devises, inscriptions et armoiries*; Paris, 1689, in-fol.; 2e édit., augmentée des médailles satiriques; Amsterdam, 1691, in-fol.; Paris, 1693, 1699, in-fol. L'ouvrage eut peu de succès, et attira à l'auteur de vifs désagréments. L'Académie des Inscriptions, qui s'occupait du même

sujet, lui reprocha d'avoir entrepris à lui seul un travail qui devait être l'œuvre collective d'une réunion d'érudits; — *Les divers Caractères des ouvrages historiques;* Lyon, 1694, in-12; — *Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon;* Lyon, 1696, in-fol. fig. et plans. Ce livre, qui devait avoir 3 vol., est peut-être, malgré de graves défauts, le plus important travail qui ait été écrit sur ce sujet. — V. Ménaneur. *Lettres au sujet de la comète;* Paris, 1681, in-4°; — *Dissertation des loteries;* Lyon, 1700, in-12; — *Bibliothèque de divers ouvrages anciens et modernes de littérature et des arts;* Trévoux et Paris, 1704, 2 part. in-12. Le P. Menestrier a laissé, entre autres manuscrits, une *Histoire de l'église de Lyon*, 2 vol. in-fol., à laquelle il avait travaillé plus de trente ans et qui ne dépasse pas le septième siècle.

J.-B. Montfalcon.

Éloge de Menestrier, dans les *Mémoires de Trévoux*, avril 1705. — Niceron, *Mémoires*, I, 69. — Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, II, 324. — Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, I, 149. — Collombet, *Le P. Menestrier*, dans la *Revue du Lyonnais*, 1837, VI, 327. — Brunet, *Manuel du Libraire*, III. — P. Allut, *Recherches sur la vie et les œuvres du P. Menestrier;* Lyon, 1856, gr. in-8°.

MÉNEVAL (*Claude-François*, baron de), historien français, né à Paris, en 1778, mort dans la même ville, le 20 avril 1850. Après avoir fait d'excellentes études, il remplit les fonctions de secrétaire auprès de Joseph Bonaparte, et fut employé pendant les négociations qui précédèrent la paix de Lunéville, le concordat et la paix d'Amiens. Joseph Bonaparte le proposa au premier consul, qui pensait à éloigner Bourrienne, dont il avait à se plaindre, et immédiatement après la signature du traité d'Amiens Méneval fut appelé dans le cabinet de Napoléon avec le titre de secrétaire du portefeuille, fonction qu'il remplit pendant la durée du consulat et de l'empire. Le secrétaire du portefeuille était chargé du travail courant et de tout ce qui était de nature à être traité de suite; il ouvrait et lisait toutes les lettres et pétitions adressées à l'empereur, les classait pour son examen et écrivait sous sa dictée. Méneval servit souvent d'intermédiaire à Napoléon pour la transmission de ses intentions et de ses bienfaits aux gens de lettres et aux savants. Il accompagna Napoléon dans ses campagnes. L'empereur le nomma baron et maître de requêtes au conseil d'État au retour de la campagne de Russie, pendant laquelle sa santé s'était gravement altérée, par suite de la fatigue et du travail. Méneval fut alors placé « en convalescence, » suivant l'expression de Napoléon, auprès de l'impératrice Marie-Louise, nommée régente. Il ne quitta pas l'impératrice dans la crise qui amena la chute de l'empire, et suivit cette princesse à Vienne, où il resta jusqu'en 1815. A cette époque, il vint rejoindre l'empereur à Paris, et après les Cent Jours il resta en France. Napoléon se souvint de lui à Sainte-Hélène, et dans son testament il le porta pour 150,000 fr., sur lesquels 62,143 furent payés (1). Méneval a publié : *Lettre à M. Thiers sur quelques points de l'histoire de Napoléon, et sur la mort du duc d'Enghien;* Paris, 1839, in-8°; — *Napoléon et Marie-Louise, souvenirs historiques;* Paris, 1843-1845, 3 vol. in-8°; 1844-1845, 3 vol. in-18; — *Récit d'une excursion de l'impératrice Marie-Louise aux glaciers de Savoie, en juillet 1814;* Paris, 1847, in-8° et in-12. M. Méneval a été un des collaborateurs de *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires;* 1830, 2 vol. in-8°.

Son fils aîné, *Eugène*, baron de Méneval, entré dans la diplomatie, après avoir été secrétaire de légation à Dresde sous Louis-Philippe et premier secrétaire de légation à Vienne, a été ministre plénipotentiaire à Bade en 1851, puis à Munich. Chargé, en juillet 1859, de porter une lettre de l'empereur au pape dans laquelle se trouvaient formulées les réformes à opérer dans le gouvernement des États Romains, il a été admis à la disponibilité au mois de décembre suivant.

L. L—t.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Sarrut, *Ann. biogr. et histor.*, 1846, 1re partie, p. 110. — Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

MENEZES (*Pedro*), comte de Villaréal, capitaine portugais, mort le 22 septembre 1437, à Ceuta. La famille des Menezès fait remonter son origine à Fruella II, roi de Léon, qui régnait au commencement du douzième siècle; mais le premier rejeton qui l'ait illustrée est le soldat chanté par Camoëns. Don Pedro, élevé en Espagne, se distingua dans l'expédition de Ceuta (1415), où il fut armé chevalier par l'infant Duarte. Sur le refus de tous, il s'offrit à Jean Ier pour défendre Ceuta, dont on venait de faire la conquête, en disant ce mot immortalisé par un vers des *Lusiades* : « Pour garder contre les Maures cette clef de l'Afrique, il suffit d'un bâton d'olivier sauvage » (2). Avec 2,700 soldats aguerris, il fit des prodiges de valeur. En 1418, les Maures redoublèrent d'efforts pour le chasser; le roi de Grenade lui-même s'unit à eux. Mais Menezes les mit dans une complète déroute. En 1426, il fut créé *comte de Villaréal*.

F. D.

Elogios dos varões que illustraram a nação portugueza. — Fernão Lopes, *Chronica del rey João I.* — D. Fernando de Menezes, *Vida e acçoes del rey João I.* — Damian de Goes, *Chronica de D. Joam I.*

MENEZES (*Jorge* de), navigateur portugais, mort en 1531. Après avoir guerroyé sur les côtes de l'Inde, il fut nommé gouverneur des îles Moluques. Muni des instructions de Masca-

(1) Dans une nouvelle répartition faite en 1855, ses héritiers ont reçu 38,318 fr.

(2) La tradition veut qu'il soit ici question d'un de ces bâtons recourbés, *alco*, avec lesquels on frappait des boules sur une aire pour les diriger sur un point indiqué. Le fameux bâton fut conservé durant des siècles dans la forteresse de Ceuta, et c'était sur cette espèce de crosse que chaque nouveau gouverneur devait prêter serment.

renhas, qui gouvernait les Indes, il quitta Malacca avec deux navires et un pilote musulman (août 1526), et parvint, à travers mille dangers, jusqu'à l'île de Burnei ou Bornéo. C'est à lui que revient l'honneur de l'avoir découverte le premier. Selon Diego de Couto, Antonio de Abreu avait entrepris la même voyage dès 1523, mais il avait été contraint de retourner aux Moluques sans avoir aperçu la grande île. En poursuivant sa navigation, Menezes reconnut la terre des Papomas, qu'on baptisa du nom d'*Iles de dom Jorge*, et arriva à Ternate en mai 1527. Son voyage avait duré huit mois. Il essaya de nouveau d'explorer Bornéo, et y envoya trois Portugais, qui, malgré les présents dont ils étaient porteurs, furent expulsés. Sa conduite cruelle à Ternate le fit renvoyer à Lisbonne, où il fut condamné au bannissement perpétuel. Il mourut au Brésil en combattant contre les Indiens. F. D.

Diogo de Couto, *Continuation des Décades de Barros*. — Saraiva, *Indice chronologico*.

MENESES (*Aleixo* DE), prélat et homme d'État portugais, né le 25 janvier 1559, mort le 3 mai 1617. Son père avait dirigé l'éducation du roi Sébastien. Élevé dans le palais, il entra, contre le gré de ses parents, dans le couvent des augustins de Lisbonne, le 24 février 1574, et alla terminer ses études à Coïmbre. Nommé par Philippe II archevêque de Goa, il prit possession de son siége en septembre 1595. Il convoqua un synode provincial, dans lequel furent établies des réformes utiles; il organisa plusieurs missions et fit évangéliser, entre autres, les sauvages habitants de l'île de Socotora. Il s'occupa également des chrétiens de l'Abyssinie, et surtout de ces schismatiques nestoriens connus sous le nom de *chrétiens de Saint-Thomé*, et qui s'étaient réfugiés depuis des siècles dans les montagnes du Malabar. Ce que n'avaient pu faire l'évêque de Cochin, les jésuites, les dominicains, ni les disciples de Saint-François, il sut l'accomplir, et après tant de siècles de dissidence l'Église romaine vit rentrer dans son sein la plupart de ces chrétiens égarés. Le pape Clément VIII témoigna à Menezes sa satisfaction par un bref du 1er avril 1599. Ce prélat se vit ensuite chargé du gouvernement des Indes; il remplaça D. Martim Affonso de Castro, et remplit les fonctions de vice-roi depuis le 3 mai 1606 jusqu'au 28 mai 1609. Pendant ce temps les Hollandais se présentèrent à deux reprises devant Mozambique, et menacèrent les possessions portugaises de l'Afrique orientale, ainsi que Malacca. Menezes se montra sévère à l'égard de quelques princes mahométans; mais les Indes conservèrent du moins la tranquillité sous son administration. Son mémorable voyage dans les montagnes est imprimé sous ce titre : *Jornada do arcebispo de Goa D. Aleixo de Menezes quando foi a serras do Malavar, em que morão os Antiguos christaõs de S.-Tomé por Fr. Antonio de Gouvea*; Coïmbre, 1606, in-fol. On joint d'ordinaire à cette curieuse relation : *Sinodo diocesano da igreja e bispado de antiguos christaõs de S.-Tomé das serras de Malavar celebrado por D. Fr. Aleixo de Menezes*; ibid., 1606. Traduit en espagnol, en 1608, par François Muños, ce voyage parut bientôt en français : *Histoire orientale des grands progrès de l'Église catholique en la réduction des anciens chrétiens dits* de Saint-Thomas, *avec la messe des anciens chrétiens en l'évêché d'Angamale*; Bruxelles, 1609, in-8° : malheureusement le traducteur, J.-B. de Glen, a laissé plusieurs lacunes dans sa version.

Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Ternaux-Compans, *Biblioth. Asiatique et Africaine*. — Veyssière La Croze, *Hist. du Christianisme des Indes*. — Pedro Barreto de Resende, *Tratado dos Vizo-Reis da India*, ms. de la Bib. imp. de Paris.

MENGHÉLY GHÉRAÏ I, khan de Crimée, d'une branche collatérale de la dynastie des Dginghiskhanides, né vers 1440, à Eski-Krim, mort à Baktchiséraï, en 1515. Second fils de Hadji-Ghéraï, fondateur de cette principauté, il détrôna, en 1468, son frère aîné, Nour ed Daulah. Mais, renversé du trône lui-même, en 1470, par Haïdar, son frère cadet, Menghély Ghéraï se réfugia chez les Génois, qui possédaient encore les forteresses et les ports de Kaffa et de Mangkoup. Le sultan ottoman, Mahomet II, ayant profité de cette occasion pour chasser entièrement les Génois de ces parages, et leur ayant pris ces deux dernières places, en 1475, Menghély Ghéraï tomba entre les mains des Turcs, et fut amené à Constantinople. En 1478 il rentra en Crimée, après avoir reconnu la souveraineté de la Porte Ottomane, qui devait avoir pour toujours le droit de nommer et de déposer les khans et d'entretenir un gouverneur turc, qui, sous le nom d'*youli-agassi* (aga du rivage), occuperait les trois villes de Kaffa, Goeslava et Balaclava. A peine rétabli sur le trône, Menghély en fut chassé de nouveau par le khan de Kiptchak, et remplacé par son frère Ahmed Ghéraï, sous les ordres d'un gouverneur mogol, nommé Schéitan. Devenu enfin, à partir de 1480, tranquille possesseur de la Crimée, il s'allia tour à tour avec le czar Jean III de Russie contre les Polonais, ou avec ces derniers contre Jean. Au moyen de cette politique Menghély réussit à abattre, en 1506, la dynastie des khans de Kiptchak, dont le dernier, Saïd Ahmed, mourut dans la prison de Kowno, en Lithuanie. Après avoir dévasté indistinctement les territoires russe et polonais, et pénétré jusqu'au Niémen, il incorpora à ses domaines une partie de l'Ukaine avec Kiow, puis la Podolie et la Volhynie. Menghély releva aussi de ses ruines la ville d'Eski-Krim, ancienne résidence, qui a donné son nom à la principauté entière, et fonda la forteresse d'Oczakow, entre les embouchures du Bog et du Dniéper. Il agrandit et embellit la nouvelle résidence de Baktchiséraï, où le palais du khan rappelait par sa magnificence les splendeurs

de l'Alhambra de Grenade. Ce prince a donné à la Crimée le code de lois ainsi que l'organisation administrative qu'elle a conservés jusqu'au moment de son incorporation dans la monarchie russe. Il a créé enfin les huit grandes charges dont les titulaires s'appelaient le *kalga* (ou vicaire et successeur présomptif du khan), puis le *nouredin*, le *khanaga*, l'*orbeg*, le *chirinbeg*, le *visir*, le *defterdar*, et le *kadhi*. Menghély, qui laissa à sa mort un pouvoir bien affermi à son fils aîné Mohammed Ghéraï, avait introduit parmi les Tartares l'usage des silos ou fosses destinées à la conservation des grains.
Ch. Rumelin.

Siestrzencewitch de Bohusz, *Histoire de la Chersonèse Taurique*. — Hadji-Khalfah, *Tablettes chronologiques* (en turc). — Hammer, *Histoire de la Horde d'Or du Kiptchak* (en allemand). — Hammer, *Histoire des khans de Crimée* (en allemand).

MENGHÉLY GHÉRAÏ II, khan de Crimée, de la même dynastie que le précédent, né à Baktchiséraï, vers 1700, mort en 1740, dans la même ville. Fils de Sélim-Ghéraï Ier, il succéda, en octobre 1724, à son frère Saadet Ghéraï III. A l'aide de ses fils Halym et Chahyn Ghéraï, qu'il s'était adjoints, Menghély II remporta des victoires signalées sur les Nogaïs, tribu mogole, qui s'était formée en troupes de brigands pour infester la Crimée et la Bessarabie. Peu après avoir reçu les honneurs du triomphe, à Constantinople, en avril 1729, Menghély Ghéraï II, lors de la déposition de son protecteur, le sultan Achmed III de Turquie, fut détrôné, en octobre 1730, et remplacé d'abord par Kaplan Ghéraï, puis par Féthah Ghéraï II. Rétabli en juillet 1737, il battit, en 1739, les Russes, qui avaient déjà pénétré jusqu'au cœur de la Crimée, et les poursuivit jusqu'à Raesan. Il mourut, peu de temps après cette brillante victoire, pendant qu'il était occupé de la reconstruction de sa capitale, Baktchiséraï, brûlée par les Russes. Menghély Ghéraï II, qui fut, selon M. Hammer, le dernier poëte de cette dynastie, était en même temps un des meilleurs administrateurs. Il eut pour successeur Sélamet Ghéraï II.
Ch. R.

Scherer, *Histoire de la Petite-Russie*. — Hammer, *Histoire des Khans de Crimée* (en allemand). — Cés. Famin, *La Crimée* (dans l'*Univers pittoresque*).

MENGIN-FONDRAGON (*Pierre-Charles-Joseph*, baron DE), littérateur français, né le 13 juillet 1783, à Lille, mort en juillet 1844. Garde du corps en 1814, il entra en 1815 dans le corps des maréchaux de logis du roi, avec le titre de capitaine. Dévoué à la cause de la branche aînée des Bourbons, il se mit en 1832 à la disposition du gouvernement comme otage de la duchesse de Berry. On remarque parmi ses ouvrages : *Une Saison à Plombières*; Paris, 1825, 1830, in-18; — *Les Soirées d'un Observateur, mélanges*; Paris, 1827, in-8°; — *Nouveau Voyage topographique, historique et moral en Italie*; Paris, 1833, 5 vol. in-8°; — *Les Bords du Rhin, la Hollande, l'Angleterre et l'Écosse*; Paris, 1838, in-12; — *La Belgique et l'Allemagne*; Paris, 1842, in-12.
P. L.

Pascallet, *Le Biographe et le Nécrologe*, 1844.

MENGOLI (*Pietro*), géomètre italien, né en 1625, à Bologne, où il est mort, le 7 juin 1686. Après avoir été reçu docteur, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu du prieuré de Sainte-Marie-Magdeleine, à Bologne. Dans les mathématiques il fut un des disciples du P. Bonaventure Cavalieri, l'inventeur des premiers principes du calcul des infiniments petits. Chargé d'enseigner la mécanique au Collége des Nobles, il occupa cette chaire jusqu'à la fin de sa vie. Il jouit parmi ses contemporains d'une grande réputation; toutefois, son nom est rapidement tombé dans l'oubli, et selon Montucla il l'a mérité. « Si l'on en juge par les titres de ses divers ouvrages, il tâcha de servir la géométrie dans ce qu'elle a de plus difficile et relevé. Il y a même peut-être des choses neuves; mais il semble avoir voulu s'envelopper dans un langage particulier à lui. » On a de Mengoli : *Via regia ad methematicas per arithmeticam, algebram speciosam et planimetriam ornata*; Bologne, 1655, in-4°; dédié à la reine Christine de Suède; — *Geometriæ speciosæ Elementa*; ibid., 1659, in-4°; — *Refrassioni e Parallasse solare*; ibid., 1670, in 4°. Dominique Cassini écrivit contre ce livre une lettre en italien (Bologne, 1692), la troisième qu'il ait publiée sur les réfractions; — *Speculazioni di musica*; ibid., 1670 ou 1673, in-4°. « Il y expose, dit Fétis, l'anatomie de l'oreille, et trouve dans sa conformation le principe des combinaisons de la musique et des sensations qu'elle développe. Cette idée fausse est, longtemps après, devenue la base du *Principe acoustique de la théorie musicale* de Morel; » — *Circolo*; ibid., 1672, in-4°; — *L'Anno e il Mese*; ibid., 1673, in-4°; — *Theorema arithmeticum*; ibid., 1674, in-4°; — *Arithmetica realis*; ibid., 1675, in-4°.
P.

Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*. — Montucla, *Hist. des Mathémat.*, II, 92. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

MENGOTTI (*Francesco*, comte), ingénieur italien, né le 15 septembre 1749, à Fonzaso, près Bellune, mort le 5 mars 1830, à Milan. Il étudia la jurisprudence à Padoue, fut reçu docteur en 1771, et alla pratiquer le barreau à Venise. Il se fit connaître du monde savant par un mémoire en italien *Sur le Commerce des Romains depuis la seconde guerre punique jusqu'à Constantin* (Padoue, 1687, in-4°), mémoire qui obtint en 1786 le prix proposé par l'Académie française des Inscriptions, et qui fut suivi en 1791 d'un autre travail, *Sur l'Administration de Colbert*, couronné par l'Académie des Géorgophiles de Florence. Nommé en 1803 inspecteur des finances à Venise, il fut chargé en 1808 d'organiser ce service dans les trois départements de la Romagne; il entra au sénat italien dès la formation de ce corps (1809), et reçut en 1810 le titre de comte. Après la

chute de Napoléon, il obtint du gouvernement autrichien plusieurs titres honorifiques, tels que ceux de conseiller aulique et de vice-président de la commission des finances à Milan (1819). Le principal ouvrage de Mengotti est intitulé : *Saggio sulle Acque correnti;* Milan, 1810-1812, 3 vol. in-8°; réimprimé depuis 1828, sous le titre d'*Idraulica fisica e sperimentale :* il y expose diverses expériences, faites sur le cours des fleuves, leurs confluents, leurs déviations, les causes de l'élévation et de la vélocité qu'ils acquièrent en diverses circonstances, et la nécessité de les maîtriser en reboisant les montagnes. Il est encore auteur de divers mémoires insérés dans le *Recueil de l'Institut de Milan*, tels que : *Sull' Oracolo di Delfo; Sulla Libertà del Comèrcio; Sui debiti degli Stati* et *Sull' Agricoltura antica é moderna.* P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX.

MENGOZZI (*Bernardo*), compositeur et chanteur italien, né en 1758, à Florence, mort en mars 1800, à Paris. Après avoir étudié le chant à la chapelle de Saint-Marc, à Venise, il se montra sur plusieurs scènes d'Italie; en 1787 il vint à Paris, fut applaudi dans les concerts donnés à la cour, et fit ensuite partie du théâtre de Monsieur. Après la dispersion des artistes d'élite qui formaient cette excellente troupe (1792), il resta à Paris, et y vécut en donnant des leçons de chant. Bientôt il fut attaché au théâtre Montansier, où il fit représenter quelques opéras de sa composition, qui obtinrent un brillant succès : *Les deux Vizirs; Aujourd'hui; Isabelle de Salisbury* (avec Ferrari); *Pourceaugnac* (1793); *Brunet et Caroline* (1799); *Les Habitants de Vaucluse* (1801). On a encore de lui : *Gli Schiavi per amore* (1790), deux actes, au théâtre de Monsieur; — *Une Faute par amour* (1793), à Feydeau; — *L'Amant jaloux* (1793), au théâtre de la République; — *Gelico* (1793), trois actes, même théâtre; — *La Dame voilée* (1799), un acte, à Feydeau. A l'époque de l'organisation du Conservatoire de Musique, il y fut appelé comme professeur de chant. La femme de Mengozzi, Anna Benini, parut avec succès sur les scènes de Montansier et des Variétés. P.

Fétis, *Biogr. des Musiciens.* — *Biogr. nouv. des Contemp.*

MENGS (*Antoine-Raphael*), célèbre peintre allemand, né le 12 mars 1728, à Aussig, en Bohême, mort le 29 juin 1779, à Rome. Son père, *Ismael* MENGS, né en 1690, à Copenhague, et mort en 1764, à Dresde, fut un artiste de quelque talent : il réussit assez bien dans la peinture en émail, en miniature et au pastel, et passa presque toute sa vie à la cour d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, dont il était le pensionnaire. Mais ce qui lui fait plus d'honneur que les ouvrages qu'il a laissés, c'est d'avoir été l'instituteur de son fils Raphael, qui occupe dans l'histoire de l'art un rang considérable. Ce dernier fut élevé avec la sévérité la plus grande : la tâche qu'on lui imposait chaque jour devait être terminée le soir, sous peine de châtiment. En 1741, à l'âge de treize ans, il suivit dans un voyage en Italie son père, qui continua d'employer la même méthode pour le forcer à étudier les chefs-d'œuvre des maîtres. Cette éducation eut pour résultat de rendre le jeune artiste complétement étranger aux usages du monde, et influa d'une manière fâcheuse sur le reste de son existence. Cependant il fit des progrès remarquables et donna de son talent les plus légitimes espérances. Après un séjour de quatre années à Rome, il revint à Dresde (1744); ses premiers travaux, exécutés au pastel, plurent beaucoup au roi Auguste, qui le nomma peintre de sa cour. Raphael ne consentit à accepter ce titre qu'après un second voyage à Rome, où il perfectiona ses études. En 1748 il mit au jour quelques grandes compositions; l'une d'elles, qui représente une *Sainte Famille*, devint la cause de son mariage avec une belle paysanne, Margarita Quazzi, qui lui avait servi de modèle; en même temps il abjura la foi protestante. De retour, en 1749, à Dresde, il obtint la charge de premier peintre de l'électeur de Saxe, et il fut chargé de peindre le tableau d'autel pour la belle église catholique qui fut inaugurée en 1751 dans cette capitale. Il demanda à exécuter ce travail à Rome, où il fit cette fois un long séjour, auquel contribuèrent surtout les embarras suscités par la guerre de Sept Ans. En 1754 on lui confia la direction de l'école de peinture établie au Vatican.

Après avoir accompli beaucoup de travaux remarquables, parmi lesquels on cite une copie de l'*École d'Athènes* pour le comte de Northumberland, la décoration de l'église arménienne de Saint-Eusèbe à Rome et le plafond de la villa Albani, Mengs se rendit en Espagne, sur l'invitation du roi Charles III, qui l'avait connu à Naples. Nommé premier peintre de ce prince, avec 2,000 doublons de pension, un logement à la cour et un équipage, il termina à Madrid plusieurs grands tableaux, entre autres la magnifique *Ascension* qui est à Dresde, et l'*Assemblée des Dieux*, un de ses plus beaux titres de gloire auprès de la postérité. Les intrigues de ses rivaux le rappelèrent momentanément en Italie (1769); il s'arrêta quelque temps à Florence, et y reçut le titre de grand prince de l'Académie de Saint-Luc, qui n'avait été encore décerné qu'à Le Brun. Arrivé à Rome, il se remit aux travaux commandés par le pape Clément XIV, pour lesquels il obtint les insignes de l'Éperon d'Or. En 1775 il retourna à Madrid, pour accomplir son chef-d'œuvre, le célèbre plafond de la salle du banquet, qui a pour sujet *Le Triomphe de Trajan*, et *Le Temple de la Gloire.* Deux ans plus tard (1777), le mauvais état de sa santé le força de s'établir définitivement à Rome. Il y mourut peu de temps après avoir perdu sa femme. Il fut enterré dans l'église de Saint-Michel, à côté de sa compagne, avec laquelle il avait tou-

jours vécu dans une parfaite union. Père de vingt enfants, il ne leur laissa aucune fortune, bien qu'il eût eu des sommes considérables en sa possession; dans les vingt dernières années de sa vie il avait reçu plus de deux cent cinquante mille livres, et à peine trouva-t-on chez lui de quoi payer ses funérailles. Le roi d'Espagne adopta ses cinq filles, et accorda des pensions à deux de ses fils.

Mengs a exécuté un très-grand nombre de peintures à l'huile, au pastel, à fresque et en miniature. Épris de la perfection, il s'était proposé pour modèle l'expression de Raphael, la couleur du Titien, le clair-obscur du Corrége et le dessin des sculpteurs anciens. Bien loin de réunir les qualités qu'il croyait les plus saillantes chez les grands maîtres, il n'en posséda à peu près aucune à un degré éminent. Voici comment le jugeait de son vivant un amateur plein de goût, J.-J. Mariette : « Mengs est correct dans son dessin et sa façon de peindre est séduisante; il peint avec une propreté et avec un soin qui font l'admiration et l'étonnement des demi-connoisseurs. Mais pour ceux qui ont des yeux et qui sont en état de juger du vrai mérite, cet artiste ne passera jamais que pour un peintre froid et sans verve, et qui est encore bien éloigné de la place qu'occupe Raphael, dans laquelle ses partisans voudroient le faire asseoir. » Ce jugement sévère a été ratifié par la postérité. « Les tableaux de Mengs, dit un critique contemporain, annoncent l'étude des anciens, un grand goût, la noblesse de l'expression, et l'exécution en est soignée; mais on reconnait qu'en cherchant trop le beau idéal il a laissé refroidir ce sentiment de la nature qui frappe le spectateur, éveille et soutient l'attention; qu'il manque de chaleur et de vivacité, et que son pinceau n'est pas exempt de sécheresse. » Les productions de Mengs se trouvent surtout en Italie et en Espagne; nous rappellerons les principales. A Dresde, *L'Ascension*; *Cupidon aiguisant une flèche*; — à Madrid, *L'Apothéose d'Hercule*; *Scènes de la Passion*; *La Nativité*; *Le Christ allant au Calvaire*; *Madeleine*; *Saint Pierre*; les portraits de *Charles III*, de *Charles IV*, de la reine *Marie-Louise* et du *peintre lui-même*; — à Paris, une *Sainte Famille*; — à Rome, *Saint Eusèbe environné d'anges*; *Apollon et les Muses sur le Parnasse*; *L'Histoire écrivant sur le dos du Temps*; — à Berlin, une *Sainte Famille*; — à Vienne, *Le Songe de saint Joseph*; *La Vierge, l'enfant Jésus et deux anges*; *L'Annonciation*; *Marie-Thérèse enfant*; — à Pétersbourg, *Andromède délivrée par Persée*. Mengs a laissé en italien, en espagnol et en allemand plusieurs écrits, où l'on retrouve les défauts et les qualités de ses peintures; trop de subtilité et de recherches rendent ses préceptes souvent obscurs, et la perfection *objective*, ou simplement l'idéal du beau, qu'il poursuit avec ardeur, l'écarte à chaque instant de la vérité et du but de l'art. Winckelmann, qui fut son ami, l'aida beaucoup de ses conseils. Le premier recueil des œuvres de Mengs est dû au chevalier d'Azara : *Opere di Antonio-Raffaelle Mengs, primo pittore di Carlo III*; Parme, 1780, 2 vol. gr. in-4°, et Bassano, 1783, 2 vol. in-8°; le même éditeur les a publiées en espagnol (Madrid, 1780, 1797, in-4°). On préfère à cette édition celle de Rome, 1787, in-4°, et 2 vol. in-8°, que recommande particulièrement le commentaire de Carlo Fea. Il y a des traductions en allemand (*Mengs Werke uebersetzt von G.-F. Prange*, Halle, 1786, 3 vol. gr. in-8°); en anglais, Londres, 1796, 2 vol. gr. in-8°; et en français, Ratisbonne, 1782, pet. in-8°, par Doray de Longrais, et Paris, 1786, 2 vol. in-4°, par Jansen.

Deux sœurs de ce peintre ont acquis du talent dans la miniature : *Julia* et *Theresia-Concordia*, morte en 1806, à Rome (*voy.* MARON). L'aînée de ses filles, *Anna-Maria*, née en 1751, à Dresde, et morte en 1793, a aussi cultivé la peinture; on voit d'elle quelques tableaux en Espagne, où elle a passé presque toute sa vie. K.

Ratti, *Epilogo della vita del cavaliere A.-R. Mengs*; Gênes, 1779, in-4°. — Amaduzzi, *Discorso funebre*; Rome, [illegible], in-8°. — Bianconi, *Elogio storico di Mengs*; Milan, [illegible], in-8° (suivi d'un catalogue de ses tableaux). — Guibal, *Éloge hist. de Mengs*; Paris, 1781, in-8°. — Wackerbarth, *Vergleichende Zuege zwischen A.-R. Mengs und sir J. Reynolds*; Londres, [illegible], in-8°. — Mariette, *Abecedario*. — Fabroni, *Elogi Toscani*; Pise, [illegible]. — Azara, *Notice* à la tête du recueil des *Œuvres*. — Hérissant, *Notice* dans la traduct. de Doray de Longrais. — Kugler, *Gesch. der Malerei*, II. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Dlabacz, *Künstler-Lexikon für Böhmen*. — *Encycl. des G. du M.*

MENG-TSE, plus connu sous le nom latinisé de *Mencius*, le premier des philosophes après Confucius au dire des Chinois, naquit dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère, dans la ville de Tséou, située dans le département actuel de Yen-tcheou (province du Chan-toung), et mourut vers l'an 314 avant J.-C. Son petit nom était *Ko* et son surnom *Tse-yu*. On l'appelle souvent *Meng-ko*. Son père, Ki-Koung-y, étant mort alors qu'il était encore en bas âge, sa mère, Tchang-chi, demeura seule chargée de son éducation. Les historiens chinois s'étendent longuement sur les qualités supérieures de cette femme et sur les bons principes qu'elle répandit dans l'esprit de son jeune fils : depuis longtemps elle est citée comme un exemple de vertus maternelles. Ces mêmes historiens racontent avec une admiration toute chinoise que Tchang-chi quitta successivement deux habitations, parce que l'une étant voisine d'un boucher, le jeune Meng-ko y prenait des goûts sanguinaires, tandis que dans l'autre il s'habituait à singer les cérémonies funèbres, se trouvant en vue d'un cimetière; elle alla donc se fixer près d'un gymnase, où son fils ne put rencontrer que d'excellents exemples. Dès lors « il allait et venait avec une petite gravité qui le faisait remarquer; il

s'arrêtait à propos, saluait avec grâce; il cédait le pas à tout le monde »; aussi sa mère dit-elle : « Oui, c'est ici que je puis travailler avec succès à l'éducation de mon fils. » Meng-ko en effet acquit en peu de temps de solides connaissances en histoire, et essaya d'approfondir les *king* (livres sacrés ou canoniques). La pratique des anciens rites fut également une de ses plus constantes études. On est assez généralement d'accord pour placer Mencius au nombre des disciples du philosophe Tse-sse, petit-fils et lui-même disciple de Confucius.

Une fois que Mencius se fut suffisamment pénétré de la doctrine des anciens, et qu'il se fut formé un système de philosophie morale, il se mit à voyager, et alla offrir successivement ses services à plusieurs des princes qui régnaient à cette époque dans de petits États formés au sein de la Chine. Il fut généralement assez mal reçu. Les sermons du moraliste de Tsou et ses louanges éternelles des saints empereurs de l'antiquité Yao et Chun semblaient assez inopportuns à ces petits souverains, à qui la guerre donnait de tout autres préoccupations. Découragé du peu de succès de ses entreprises, Mencius se décida à retourner dans son pays natal et à s'y adonner de nouveau à l'étude. C'est alors qu'il s'occupa, à l'exemple de Confucius, d'une nouvelle recension du *Chih-king* (Livre des Vers), le plus curieux des livres de la Chine antique. Il composa en outre la substance de l'ouvrage, en sept livres, qui nous a été transmis sous son nom. Cet ouvrage, intitulé Mencius (*Meng-tse chou*), forme la dernière et la plus considérable partie des Quatre-Livres (*Sse-chou*) que les lettrés chinois considèrent, après les livres canoniques (*Ou-king*), comme le monument le plus important de leur philosophie morale. Il a été mis au jour par les soins de Koung-Sun-tchcou et de Wan-tchang. La doctrine qu'il renferme repose principalement sur l'argumentation qui suit : « L'homme par sa nature est radicalement bon (*jin-seng pen chen*) : donc il est capable de toutes sortes de vertus. S'il est capable de toutes sortes de vertus, il ne doit rien négliger de ce qui développe en lui la vertu. Or le meilleur moyen pour arriver à la vertu est d'apprendre à connaître les autres et à se connaître soi-même, de façon à remplir ses devoirs vis-à-vis de la société et à respecter les lois morales de l'individu. La sagesse se réduit donc à pratiquer l'humanité et la justice, et voilà tout (*jin-yi-eul-i*). » Koung-tou-tse, voulant connaître les idées de Mencius sur la nature de l'homme, lui dit : « Suivant le philosophe Lao-tseu, la nature de l'homme n'est ni bonne ni mauvaise; la vertu et le vice proviennent de l'éducation; d'autres disent : La nature peut être améliorée, elle peut aussi devenir mauvaise; d'autres disent enfin : « Il y a des hommes qui naissent naturellement bons, il y en a aussi qui naissent méchants. Vous, vous dites que la nature de l'homme est bonne : ceux qui pensent autrement sont-ils donc dans l'erreur? « Mencius répondit : » L'homme qui suit les impulsions de son cœur peut être bon. C'est pourquoi je dis que sa nature est bonne. S'il fait le mal, la faculté de l'homme de faire le bien n'en est pas pour cela infirmée. Tous les hommes ont le sentiment de la miséricorde; tous ont le sentiment de la honte et de la haine du vice; tous ont le sentiment de la déférence et du respect; tous ont le sentiment de l'approbation et du blâme. » (L. II, ch. v, 13-16.) Les commentateurs de l'édition des *Sse-chou*, rédigée pour l'instruction de l'empereur Khang-hi lorsqu'il était enfant (1), expliquent ainsi l'idée de Meng-tse, sur le mobile intérieur de nos actions : « C'est le cœur, disent-ils, qui gouverne en maître tout le corps de l'homme; ce *cœur* (en chinois : *sin*) c'est l'esprit intelligent de l'homme, c'est la raison que ce cœur connaît; mais c'est le ciel qui nous donne ce cœur et cette nature. Il en résulte donc que conserver cette lumière céleste sans jamais l'éteindre, c'est servir le ciel et ne lui être jamais rebelle. »

Ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie de Mencius se réduit généralement à des conversations dans lesquelles le célèbre moraliste trouve l'occasion de disputer sur les devoirs réciproques du prince et du sujet, du père et du fils, de l'époux et de l'épouse, du frère et de la sœur, en un mot sur tous les rapports sociaux qui se rattachent à ce que les Chinois appellent *hiao* et que nous avons l'habitude de traduire, parfois assez imparfaitement par « piété filiale ». La politique et la morale sont ainsi les thèmes à peu près exclusifs sur lesquels s'exerce la sagacité de Mencius. En dehors de cela, métaphysique, théodicée, psychologie, logique, sont des choses qui lui sont à peu près, pour ne pas dire absolument, inconnues. Supérieur à Confucius dans la manière de présenter ses idées et surtout de les développer, il le suit pas à pas dans cette doctrine tout terre à terre, qui ne sut jamais s'élever au delà du monde matériel et pressentir pour l'homme des destinées futures. Les croyances primitives de la Chine, dont certaines poésies du *Chi-king* (Livre des anciens chants populaires) nous ont conservé de si précieux vestiges, méconnues par le moraliste de Lou, ne devaient pas être mieux comprises par son continuateur. En lisant les dialogues de Mencius on est même tenté de croire que la religion monothéiste des premiers temps de la monarchie chinoise s'était déjà complétement effacée sous le malheureux replâtrage de Confucius et de son école. Abel Remusat a caractérisé la philosophie de Meng-tse avec plus d'impartialité qu'on n'était en droit de l'attendre d'un savant enthousiasmé de sa science. « Le genre de mérite qui a valu à Meng-tseu une si grande cé-

(1) Ces commentaires sont connus en Chine sous le nom de *Ji-kiang* (Explications journalières).

lébrité, dit-il, ne serait pas d'un grand prix aux yeux des Européens; mais il en a d'autres qui pourraient, si son livre était convenablement traduit, lui faire trouver grâce à leurs yeux. Son style, moins élevé et moins concis que celui du prince des lettrés, est aussi noble, plus fleuri et plus élégant. La forme du dialogue qu'il a conservée à ses entretiens philosophiques avec les grands personnages de son temps comporte plus de vérité qu'on ne peut s'attendre à en trouver dans les apophthegmes et les maximes de Confucius. Le caractère de leur philosophie diffère aussi sensiblement. Confucius est toujours grave et même austère; il exalte les gens de bien, dont il fait un portrait idéal, et ne parle des hommes vicieux qu'avec une froide indignation. Meng-tseu, avec le même amour pour la vertu, semble avoir pour le vice plus de mépris que d'horreur; il l'attaque par la force de la raison, et ne dédaigne pas même l'arme du ridicule. » — C'est par une sorte d'ironie, et par des pointes assez adroitement ménagées, qu'il parvient à mettre à nu la faiblesse du raisonnement de ses adversaires. La jeunesse chinoise affectionne tout particulièrement ce talent, auquel on doit à coup sûr en partie la fortune dont n'a cessé de jouir jusqu'à présent parmi les lettrés du Céleste-Empire le quatrième des Quatre-Livres classiques (*Sse-chou*).

La politique de Mencius repose sur des principes dont il n'est guère possible de contester la moralité. Mais ces principes, acceptables si l'on veut en théorie, sont souvent inadmissibles dans la pratique. A un roi qui se voit menacé par des ennemis nombreux et bien armés, qui demande un conseil pour écarter le danger, répondre qu'il faut pratiquer la vertu et rien de plus, c'est en effet faire de la morale, mais ce n'est pas parler pour se faire entendre. Aussi Mencius ne fut-il pas écouté des princes auxquels il alla offrir les services de sa dialectique, et n'eut-il qu'une très-médiocre influence sur le temps où il vécut. Il y avait cependant dans ses discours un instinct remarquable des intérêts démocratiques, et on s'aperçoit que dans son esprit la balance penche plus facilement du côté des peuples que du côté des rois. « Le peuple, dit Meng-tse, est ce qu'il y a de plus important; les génies de la terre et des fruits du sol ne viennent qu'en seconde ligne; le prince est de la moindre importance. » (L. II, ch. VIII, § 17.) Il arrive cependant à admettre pour les princes un droit de régner en vertu d'un mandat reçu du ciel et indépendant de la libre volonté des masses.

Comme Confucius, le moraliste de Tseou ne connaît rien de supérieur en politique à la manière de gouverner des saints empereurs Yao et Chun. « Si vous voulez comme prince, dit Mencius, accomplir dans leur plénitude les devoirs du prince; si vous voulez comme ministre accomplir dans leur plénitude les devoirs du ministre, imitez tout à la fois Yao et Chun, et rien de plus. Ne pas servir son prince comme Chun servit Yao, c'est manquer de respect pour son prince; ne pas gouverner comme Yao gouverna son peuple, c'est opprimer le peuple. » — « S'écarter de la voie frayée par les saints empereurs de la haute antiquité, c'est vouloir être un tyran. » Or Mencius se prononce en termes menaçants contre le prince qui gouverne en s'appuyant sur la force et l'injustice. « Le prince qui se laisse aller à une tyrannie extrême, dit-il, est mis à mort par ceux qu'il opprime et son royaume est détruit! » — « Les fondateurs des trois premières dynasties (des Hia, des Chang et des Tcheou) gagnèrent l'empire par l'*humanité;* leurs successeurs (les empereurs Kié, Tcheou, Li-wang et Yeou-wang) perdirent l'empire par inhumanité. Ainsi tombent et surgissent les empires; ainsi ils se maintiennent et ainsi ils périssent. »

L'économie politique trouva peut-être chez Meng-tse un esprit plus pénétrant que chez aucun de ses prédécesseurs. « Les affaires du peuple (c'est-à-dire le développement de l'agriculture), dit-il, ne doivent pas être négligées. » La condition nécessaire pour que les peuples vivent en paix est qu'ils possèdent des terres suffisantes pour pourvoir à leur nourriture. Sans cela, « violation du droit, perversité de l'esprit, dépravation des mœurs, il n'est rien dont ils ne soient capables. Si on attend que les hommes soient tombés dans le crime pour les corriger par des châtiments, c'est prendre le peuple dans des filets .. » Une telle manière d'agir serait indigne d'un prince (P. Ière, ch. V, § 9). Un prince sage doit donc être réfléchi et économe, remplir ses devoirs envers ses inférieurs et n'exiger de tribut qu'autant que la justice le permet. Dans un État, quelque petit qu'il soit, il faut qu'il se trouve dans une juste proportion des sages pour gouverner et des paysans pour se livrer aux travaux des champs. — « Je voudrais, ajoutait Mencius, que dans les terres éloignées de la capitale sur neuf portions quadrangulaires égales il y en eût une de cultivée en commun pour subvenir aux besoins de la classe gouvernante, et que dans les campagnes situées près de la résidence royale, où la pléthore de la population rend ce système inapplicable, une dîme fût prélevée comme impôt. En outre, les fonctionnaires publics devraient tous posséder un champ dont les produits seraient exclusivement destinés aux sacrifices *tsi* en l'honneur des ancêtres. » Une telle division des terres avec des garanties de culture semble à Mencius essentiellement propre à attacher le peuple au sol et à développer en lui des sentiments de paix et de secours mutuels. « Étant donné une certaine étendue de terrain, on le divise en neuf parties. Au milieu de ces parties, il en est une qui reçoit le nom de champ public. Huit familles, ayant chacune en propre un neuvième du terrain, entretiennent, à part, le sol qui leur est particulièrement affecté, le champ public. Une fois ce tra-

vail accompli, les individus de chaque famille peuvent s'adonner librement à leurs occupations personnelles. Telle doit être la condition des paysans. » — « Les uns travaillent d'esprit, les autres de corps. Ceux qui travaillent d'esprit gouvernent les hommes; ceux qui travaillent de corps sont gouvernés par les hommes. Ceux qui sont gouvernés par les hommes nourrissent les hommes; ceux qui gouvernent les hommes sont nourris par les hommes. Dans le monde, telle est la loi de la justice universelle. » L'empereur dirige ces deux classes de sujets : il doit par conséquent cultiver tout à la fois son esprit et ses forces physiques.

La morale de Mencius a le défaut de l'école entière à laquelle elle appartient; elle renferme malheureusement bien peu de principes et beaucoup de lieux communs. Suivant cette morale, le devoir de l'homme, essentiellement bon par nature, est d'avoir un cœur compatissant, de la honte pour ses propres défauts, de la répulsion pour ceux des autres, le sentiment du vrai et du faux, du juste et de l'injuste : « Celui qui n'a pas le sentiment de la compassion n'est pas un homme; celui qui n'a pas le sentiment de la honte et de la répulsion pour le mal n'est pas un homme. Celui qui n'a pas le sentiment du droit et de l'iniquité n'est pas un homme. » (Ch. III, § XLVI.) La doctrine de Mencius est surtout pratique; la théorie spéculative ne vient qu'en seconde ligne, ou plutôt ne vient pas du tout. Le respect des coutumes, l'observance rigoureuse des anciens rites, la conformité servile aux exigences d'une politesse outrée préoccupent souvent le moraliste, et lui fournissent d'amples sujets de discours. Le culte des ancêtres, ce débris respectable de la religion primitive, est tout spécialement enseigné et recommendé par Mencius. Les devoirs funèbres que l'on doit rendre à ses proches paraissent surtout au célèbre moraliste chinois d'une haute importance pour les mœurs. « C'est par une observance rigoureuse des rites relatifs aux obsèques de ses parents, dit-il, que l'homme devient accompli. » (P. I[re], ch. V, § 4.) Il ajoute ailleurs : « Nourrir les vivants (rendre les services que l'on doit à ses parents) ne saurait passer pour une haute action. Nourrir les morts (leur rendre les devoirs funèbres) peut seul passer pour une grande action. » (P. II, ch. II, § 18.) Meng-tse pense « que le plus grand des devoirs est celui qui consiste à servir son père et sa mère. Un homme sage ne doit pas instruire lui-même ses enfants, parce que si l'enfant n'agit pas convenablement, le maître doit se fâcher et punir, et qu'il est regrettable que le père soit obligé de châtier son fils. La désunion de cœur qui résulterait d'une pareille manière d'agir serait la cause des plus grands malheurs. »

Une certaine fierté rehausse parfois les pâles couleurs de la philosophie de Mencius. Un jour que son disciple Tchin-taï l'engageait à faire des avances aux princes de son temps, parce qu'ainsi *en se courbant d'une coudée on se relève de huit*, il lui répondit que le sage ne devait point tenir compte de la question de lucre, mais seulement de la droiture et de l'équité. Ailleurs Meng-tse dit qu'il désire posséder à la fois la droiture et la vie, mais que s'il ne peut posséder l'une et l'autre à la fois, il met de côté la vie et choisit la droiture. « Je tiens à la vie, dit-il, mais je souhaite en outre quelque chose de supérieur à la vie, la droiture : voilà pourquoi je la préfère à la vie. J'ai aversion de la mort, mais je crains encore quelque chose de plus dangereux que la mort : voilà pourquoi au besoin je ne la fuirais pas. » (L. II, ch. V, § 36.) Aussi le philosophe ne peut-il contenir son indignation en songeant aux hommes qui se relâchent : « On sait bien chercher une poule ou un chien qu'on a perdu, et on ne saurait pas rechercher de même les facultés du cœur qu'on a laissé perdre! » (Ibid., § 43.) La philosophie de Mencius semble, dans le septième chapitre du *Hia-Meng*, s'élever plus haut que nulle part ailleurs. On y trouve même quelques traces de métaphysique. Plusieurs apophthegmes qu'on y rencontre se rapprochent singulièrement des formules qui nous sont bien connues en Occident. « Cherchez, et vous trouverez, dit Meng-tse; renoncez à chercher, et vous perdrez tout. (§ 6). Pour parvenir à connaître le ciel, il faut tout d'abord commencer à s'étudier et à se connaître soi-même (le γνῶθι σεαυτόν des Grecs). Développer le principe pensant qu'on a en soi, c'est suivre le *mandat* qu'on a reçu du ciel (*tien-ming*). Rien n'arrive sans l'ordre du ciel. Il faut donc accepter ses décrets avec soumission. Celui qui a pratiqué la loi du bien et qui meurt a accompli le *mandat* du ciel. Il existe une voie certaine pour la recherche; elle est purement intérieure. Toutes les choses ont leur raison d'être en nous. Ceux qui agissent et ne comprennent pas, ceux qui étudient et ne saisissent pas, ceux qui marchent toute leur vie et ne connaissent pas la voie, qu'ils sont nombreux! »

Dans un pays comme la Chine, où tout ce qui est ancien a droit à la vénération publique, Mencius, continuateur de la doctrine de Koung-fou-tseu, qui se prétendait lui-même restaurateur de l'antiquité, remplissait les conditions voulues pour acquérir une haute réputation. L'esprit rétréci des lettrés chinois s'enthousiasma en effet des doctrines que la tradition attribuait à Mencius, et après la persécution de Tsing-chi-hoang-ti, il reçut le nom honorifique de *Ya-ching*, c'est-à-dire « le deuxième saint », ou le saint après Confucius. On lui décerna successivement d'autres titres pompeux; on lui éleva une chapelle et on consacra à sa mémoire un culte particulier. Le fanatisme développé autour du nom de Mencius fut tel, que lorsque Taï-tsou, fondateur de la dynastie des Ming (1368-1384), s'étant choqué d'un passage du livre de Mencius,

eut rendu un décret par lequel ce philosophe devait être dégradé et sa tablette ôtée du temple de Confucius, un lettré, bravant l'arrêt qui ordonnait aux officiers du palais de ne recevoir aucune requête à cet égard sous peine de voir leur auteur percé d'une flèche, vint présenter une requête à l'empereur en faveur du philosophe et subit la peine qui était attachée à sa dangereuse tentative. Pour nous, qui n'avons pas les mêmes motifs d'admirer Mencius, le livre de ce philosophe n'offre guère de l'intérêt qu'en raison de l'époque reculée à laquelle on le fait remonter. A cela près, la morale qu'il enseigne renferme trop de lieux communs et trop peu de principes solidement établis pour qu'il soit vraiment utile de l'étudier en dehors du point de vue historique. Cette manière de voir d'ailleurs a été celle des critiques allemands, qui n'avaient aucun motif pour louer ou critiquer la philosophie chinoise (1).

Placé, comme nous l'avons dit, au rang des Quatre-Livres classiques par excellence (*Sse-chou*), la philosophie morale de Mencius fait partie de l'enseignement supérieur de tous ceux qui aspirent à un grade littéraire en Chine. Aussi le nombre des éditions s'en est-il propagé avec une étonnante rapidité. Traduit dans les principales langues de l'extrême Orient, il a été imprimé en mandchou dans l'édition des Quatre-Livres publiée avec la paraphrase impériale sous le titre de *Inenggidari giyangnakha Sse-chou-i dchourgan be soukhe bitkhe*, en vingt-quatre livres petit in-fol. Nous n'en connaissons pas d'édition mongole; mais il existe une version manuscrite en cette langue au Département asiatique de Saint-Pétersbourg. Enfin, nous en possédons personnellement une édition chinoise-japonaise, jusqu'à présent unique en Europe et intitulée : *Mô-si syou-ki sit-tsyou*, publiée à Myako, en 1849, un vol. petit in-8°. On assure qu'il existe également des traductions de Mencius en coréen et en siamois : aucune d'elles n'est encore parvenue en Europe.

LÉON DE ROSNY.

TRADUCTIONS DE MENCIUS (rangées par ordre de date) : *Sinensis Imperii Libri classici sex*, Nimirum adultorum schola, Immutabile medium, Liber sententiarum, Mencius, etc., e sinico idiomate in lat. traducti à P. Fr. Noël, S. J.; Pragæ, 1711, in-4° min. — *Sse-chou goï, to teste tchatire bitghe*, traduit sur les textes mandchou et russe, par Leontiewski; Saint-Pétersbourg, 1780, in-8°. — *Meng-tseu, vel Mencium, inter sinenses philosophos, ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit et latine vertit Stanislaus Julien*; Lutetiæ Parisiorum, 1824, in-8° (publié par la Société Asiatique). — *The Chinese classical works commonly called the Four-Books*, translated and illustrated with notes by the late Rev. David Collie; Malacca, Mission press, 1828, in-8°. — *Les Quatre-Livres de Philosophie morale et politique de la Chine*, traduits par G. Pauthier; Paris, 1841, in-12.

SOURCES ORIGINALES à consulter : *Sse-chou* (Les Quatre-Livres de Philosophie morale et politique), avec le commentaire et les explications de Tchou-hi. — *Sse-ki* (Mémoires historiques), par le grand historiographe Sse-ma-tsien. — Ma-touan-lin, *Wen-hien toung kao* (Examen approfondi des Monuments écrits), livr. CLXXXIV^{me}. — *Kin-ting Sse-kou tsuan-chou tsong-mou* (Catalogue général de la bibliothèque de l'empereur Khien-loung, à Péking). — *Chi-i king-wen-toui* (Demandes et Réponses sur les onze Livres sacrés), par Ho I-san.

(1) Le célèbre critique allemand Nicolas Gundling s'est ainsi exprimé au sujet de la philosophie de Mencius, dont on lui avait communiqué une traduction : « Non est optandum ut Jesuitæ Mentium alterum sinensium philosophum producant; neque enim meliora dare potuerunt nec magis sana, nec magis utilia. » (*Histor. Philos. moralis apud Orientales*, cap. V.)

MÉNIL-DURAND (*François-Jean* DE GRAINDORGE D'ORGEVILLE, baron DE), tacticien français, né à Lisieux, le 9 novembre 1729, mort à Londres, le 31 juillet 1799. Issu d'une ancienne famille, il entra à quinze ans dans les pages du roi. Il fit la campagne de 1747, et y obtint une épée d'honneur. Il entra dans le génie, devint aide de camp du maréchal d'Estrées, et, sous le maréchal de Broglie, aide major général des logis de l'armée. Colonel d'état-major en 1768, il fut chargé de l'inspection des ports, des côtes et des travaux de la Manche. En 1770 il reçut la croix de Saint-Louis, et passa comme colonel au régiment de Navarre en 1776, et au régiment de grenadiers royaux en 1779. En 1784 il fut nommé maréchal de camp, et en 1787 commandant de la Normandie. Il présidait aux travaux des ports du Havre et de Cherbourg lorsque éclata la révolution. Il émigra, et servit avec son grade dans l'armée des princes, et se retira ensuite à Londres, où il mourut. Ménil-Durand, qui avait fait une profonde étude de la tactique militaire, consacra une grande partie de sa vie à défendre un nouvel ordre de bataille, qu'il voulait substituer à celui alors généralement en usage, et se fit l'ardent défenseur du système de profondeur dans les bataillons contre celui de l'ordre *mince*, que soutenait Guibert. Une vive discussion s'éleva à ce sujet entre les tacticiens de l'époque. L'appui que le maréchal de Broglie donnait au système de Ménil-Durand détermina le gouvernement, en 1778, à en faire une expérience. Sous les ordres de ce maréchal, un camp de trente mille hommes fut formé à Vaussieux, près de Bayeux; mais le résultat fut peu satisfaisant, et malgré l'influence du maréchal de Broglie, l'opinion de l'armée sembla se prononcer contre Ménil-Durand. Celui-ci, cependant ne se découragea point : il continua de défendre son opinion dans les ouvrages qu'il publia et dans plusieurs journaux, entre autres dans le *Journal Militaire*, le *Journal des Sciences et des Beaux-Arts*, et le *Journal Encyclopédique*. Ses principaux écrits sont : *Projet d'un Ordre français en tactique, ou la phalange coupée et doublée soutenue par le mélange des armes, proposé comme système général*; Paris, 1755, in-4°. — *Fragments de Tactique*; Paris, 1774, in-4°, pl.; — *Suite des Fragments de Tactique*; in-4°, pl.; — *Collection de discours, pièces et mémoires pour achever d'instruire la grande affaire de tactique et donner les derniers*

éclaircissements sur l'ordre français; Amsterdam, 1780, 2 vol. in-8°; — *Lettre sur le système, sur les esprits systématiques et sur leurs inconvénients dans les sciences et les affaires*; Londres, 1797, in-8°; — *Journal extraordinaire en un seul volume, ou extraits de quelques ouvrages intéressants, les uns philosophiques, les autres militaires*, par une société d'officiers français. G. DE F.

Journal Militaire, octobre 1798. — Grimm, *Corresp.*, mai 1779. — Quérard, *La France littéraire*.

MENIN (*Nicolas*), littérateur français, né à Paris, le 31 août 1684, mort à Metz, en 1770. Il était fils d'un gantier parfumeur (1). D'abord avocat au parlement de Paris, il devint en 1713 lieutenant particulier des eaux et forêts à la table de marbre de cette ville, et en 1720 conseiller au parlement de Metz. Il se montra très-dévoué à l'ambitieux évêque de Metz, Rouvroy de Saint-Simon (parent de l'auteur des *Mémoires*), et joua un rôle peu honorable dans les vives discussions que ce prélat eut avec cette cour souveraine. On a de lui : *Traité historique et chronologique du Sacre et couronnement des Rois et Reines de France depuis Clovis, et de tous les princes souverains de l'Europe*; Paris, 1722, in-12; 2e édit.; Amsterdam, 1724, in-12, plus correcte que les précédentes; — *Abrégé méthodique de la Jurisprudence des Eaux et Forêts*; Paris, 1738, in-12; — *Anecdotes politiques et galantes de Samos et de Lacédémone*; La Haye (Paris), 1744, 2 vol. in-12; — *Turlubleu, histoire grecque, tirée du manuscrit gris de lin trouvé dans les cendres de Troie*; Amsterdam, 1745, in-12 : cet opuscule, aussi attribué à l'abbé de Voisenon, est, dit Barbier, l'histoire de M. Bonier sous le nom de *Crésiphon*; — *Cléodamis et Lelex, ou l'illustre esclave*; La Haye (Paris), 1746, in-12, roman allégorique. Tous ces ouvrages, à l'exception du premier, ont paru sans nom d'auteur, et sont tombés dans l'oubli. E. R.

Dict. univ. Hist., crit. et bibliogr., 9e édit. — E. Michel, *Biogr. du Parlement de Metz*. — Barbier, *Diction. des Ouvrages anonymes*.

MENINSKI (*François* DE MESGNIEN), orientaliste allemand, né en 1623, en Lorraine, mort en 1698, à Vienne, en Autriche. Il étudia à Rome sous Giattini. Vers l'âge de trente ans, son goût pour les lettres le porta à accompagner l'ambassadeur de Pologne à Constantinople (1672), où il apprit la langue turque sous Behevise et Ahmed, deux habiles maîtres du temps. Nommé deux ans plus tard premier interprète de la diète, il fut bientôt chargé de la représenter à la cour ottomane. Le succès de ses démarches fut si bien apprécié par Sobieski que ce prince lui accorda des lettres de naturalisation et de noblesse. Ce fut dans cette circonstance qu'il ajouta à son nom de famille, Mesgnien ou Menin, la finale polonaise *ski* en signe de son élévation nobiliaire. Il passa ensuite au service de l'empereur Léopold, qui l'accueillit avec distinction (1661), et continua ses fonctions auprès de la Porte. En 1669 il fit le voyage de Jérusalem pour visiter le Saint-Sépulcre, et fut admis parmi les chevaliers de cet ordre. De retour à Vienne en 1671, il ne quitta plus cette ville, et reçut le double titre de conseiller de la guerre et de premier interprète des langues orientales. Le principal ouvrage de Meninski est le *Thesaurus Linguarum Orientalium, præsertim turcicæ, arabicæ et persicæ, cum interpretatione latina, germanica*, etc.; Vienne, 1680, 3 vol. in-fol. Mettant à contribution les dictionnaires de Golius et de Castel, il s'écarta de la méthode qu'ils avaient suivie, et distribua les mots d'après les formes qu'ils reçoivent au lieu de les grouper par familles; il en figura la prononciation et plaça en regard les équivalents en latin, en allemand, en français, en italien et en polonais, langues qui lui étaient toutes familières. C'est la partie turque, négligée ou laissée incomplète jusque alors, qui donne à ce travail une utilité incontestable. Un grand nombre d'exemplaires ayant été consumés dans un incendie pendant le siége de Vienne en 1683, cet ouvrage était devenu extrêmement rare (1), lorsque quelques Anglais, au nombre desquels était sir William Jones, entreprirent de le réimprimer. Ce projet n'ayant pas eu de suite, l'impératrice Marie-Thérèse en fit donner à ses frais une nouvelle édition par le baron de Jenisch, Fr. de Klezl et J. de Wallenbourg; elle a pour titre : *Lexicon Arabico-Persico-Turcicum*; Vienne, 1780-1802, 4 vol. pet. in-fol. On n'y a conservé que les équivalents italiens, et elle a été augmentée d'un tableau des études orientales chez toutes les nations de l'Europe depuis le seizième siècle et d'une foule de mots orientaux. Le fonds de cette magnifique édition fut transporté en 1810 de Vienne à Paris. Nous citerons encore de Meninski : *Grammatica seu Institutio Polonicæ Linguæ, in usum exterorum edita*; Dantzig, 1649, in-8°; — *Linguarum Orientalium Institutiones, seu Grammatica Turcica*; Vienne, 1680, in-fol.; réimprimées par les soins de Kollar, ibid., 1756, 2 tom. in-4°; — *Complementum Thesauri Linguarum Orientalium, seu Onomasticon Latino-Turcico-Arabico-Persicum*; Vienne, 1687, in-fol. Ce savant avait aussi, d'après dom Calmet, composé une grammaire française et une italienne. On a de lui quelques écrits relatifs à un démêlé assez violent qu'il eut avec un professeur de l'université de Vienne, Podesta, qui d'abord l'avait secondé dans ses travaux. K.

Vie de Meninski, à la tête de la 2e édit. du *Thesaurus*. — Rotermund, *Supplem.* à Jöcher.

(1) Plusieurs biographes disent par erreur que Menin appartenait à une famille de robe.

(1) D'après Peignot, un exemplaire aurait été vendu 800 livres en 1778. A Londres, en 1770, un autre avait déjà été payé 80 guinées (2,880 fr.).

MÉNIPPE (Μένιππος), philosophe et poëte grec, né à Gadara, dans la Cœlé-Syrie, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Diogène Laerce, qui a donné sur lui une courte notice, prétend qu'il fut d'abord esclave. On ne sait comment il obtint sa liberté, ni pour quel motif il adopta les doctrines des cyniques. D'après Diogène Laerce il amassa beaucoup d'argent en faisant l'usure, et ayant été dépouillé de sa fortune par des voleurs, il se pendit de désespoir. D'autres attribuent son suicide aux railleries que lui attirait le métier d'usurier. Ménippe resta célèbre chez les anciens par l'âpreté mordante de ses sarcasmes. Lucien le représente comme « un vieillard chauve, qui porte un manteau plein de trous, ouvert à tous les vents, et plaisamment diversifié par les guenilles de toutes couleurs dont il est rapiécé, qui rit toujours, et raille le plus souvent les fanfarons de philosophie. » Comme son contemporain Méléagre, il composa des satires qui sont entièrement perdues; mais il nous reste assez de fragments des *Satires ménippées* de Varron pour nous donner une idée de ce genre de composition. Dans l'antiquité il circulait sous le nom de Ménippe des livres qui n'étaient pas de lui. Ses satires authentiques étaient au nombre de treize, suivant Diogène Laerce, qui cite les suivantes : *L'Évocation des Morts*, *Les Testaments*, des *Lettres* composées sous le nom des dieux et adressées aux philosophes physiciens, aux mathématiciens, etc. Y.

Diogène Laerce, VI, 8 (avec les notes de Ménage). — Étienne de Byzance, au mot Γάδαρα. — Strabon, XVI, p. 759. — Cicéron, *Acad.*, I, 2, 8. — Aulu-Gelle, II, 18. — Macrobe, *Sat.*, I, 11. — Varro, *Satiræ Menippeæ*, édit. d'Œhler.

MÉNIPPE, géographe grec, né à Pergame, vivait du temps d'Auguste, vers le commencement de l'ère chrétienne. Il composa un *Périple de la mer Intérieure* (Περίπλους τῆς ἐντὸς θαλάττης), dont Marcien fit un abrégé et dont il reste quelques fragments. Ménippe est plusieurs fois cité par Étienne de Byzance.

Ménippe de Stratonice, Carien de naissance, fut le plus grand orateur de son temps en Asie (vers 79 avant J.-C.). Cicéron, qui l'entendit, le met presque au niveau des orateurs attiques (Cicéron, *Brutus*, 91; Plutarque, *Cic.*, 4; Diogène Laerce, VI, 101; Strabon, XIV, p. 160). — Suidas cite un *Menippus*, poëte comique; mais c'est probablement une méprise pour *Hermippus* (Meinecke, *Hist. crit. Com. Græcorum*, p. 494). Y.

Grotefend et H.-N. Ulrichs, *Menippos, der Geograph aus Pergamon, dessen Zeit und Werke*; Leipzig, 1841, in-8°.

MENIUS (*Justus*), théologien allemand, né le 13 décembre 1499, à Fulda, mort le 11 août 1588, à Leipzig. Il était diacre à Mühlberg lorsqu'il adhéra à la réforme de Luther; nommé pasteur à Erfurt, il devint en 1546 surintendant de Gotha et fut ensuite attaché à l'église de Leipzig. Ami zélé de Luther, il l'accompagna au colloque de Marpurg, et signa en 1537 les articles de défense adoptés dans la réunion de Smalcalde. Menius composa, avec Georges Spalatin, Cruciger, Myconius et Jean Webern, le premier rituel ecclésiastique de la Saxe. On cite de lui : *Commentaria in lib. Samuelis et Acta Apostolorum*; Wittemberg, 1532, in-8°; — *Sepultura Lutheri*; 1538, in-4°; — *Vom Geist der Wiedertæuffer* (De l'Esprit des Anabaptistes); Wittemberg, 1544, in-4°; — *Von den Nothwehr* (De la légitime Défense); ibid., 1547, in-8°; — *Historica Descriptio de Bello Gothico*; 1568, in-8°. K.

Motschmann, *Erfordia Literata*. — Albrecht, *Sächsische Kirchengeschichte*, I, 306. — Tentzel, *Supplem. Reliquæ Hist. Gothanæ*, 787.

MENIUS (*Friedrich*), savant suédois, né en Poméranie, mort en septembre 1659, en Suède. Après avoir exercé les fonctions pastorales en Livonie, il occupa en 1632 la chaire d'histoire et d'antiquités à Dorpat. En 1638 il passa en Suède, où il devint inspecteur des mines de cuivre. On a de lui : *Poemata artificiosa varii generis*; Leipzig, 1620, in-8°; — *Englische Komœdien* (Comédies anglaises); Altembourg, 1620, 2 vol. in-8°; — *Vortrab der grossen universal livlændischen Geschichten* (Introduction aux histoires générales de Livonie); Riga, 1630, in-4°; — *De maris Balthici nominibus et ostiis*; Dorpat, 1634, in-4°; — *Consensus hermetico-mosaicus*; 1644. Dans ce livre, qui parut en Suède sous le nom de *Salomo Majus*, l'auteur, zélé pour les doctrines hermétiques, prétendit expliquer, au moyen d'un secret qu'il ne dévoile pas, l'origine certaine de toutes choses. Ses idées religieuses lui attirèrent les persécutions du clergé; on l'accusa d'avoir nié le mystère de la Trinité, de s'être écarté de la Bible en parlant des esprits et des anges, et d'avoir avancé que les astres étaient peuplés d'intelligences célestes. Jeté en prison, il ne dut sa liberté qu'à l'intervention du chancelier Oxenstiern. K.

Jænicke, *Gelehrtes Pommerland*. — Witte, *Diarium*. — Gadebusch, *Abhandlung von Livlændischen Geschichtschreibern*, 99 et suiv. — Le même, *Livland. Bibliothek*, II, 240. — Christ. Nettelbladt, *Biblioth.*, 8e part., p. 106-116.

MENJAUD (*Alexandre*), peintre français, né en 1773, mort en février 1832. Il étudia la peinture chez Regnault et à l'École royale des Beaux-Arts, où il remporta le premier grand prix en 1802. Il se fit bientôt connaître par son tableau du *roi Candaule*, exposé au salon de 1806, qui lui valut une médaille. Il exposa ensuite en 1810 *Crésius, roi de Samos, en prison*; *Une jeune Mère près de son fils mourant*; *François Ier et la belle Ferronnière*; — en 1812, *Napoléon et le roi de Rome*; *Fénelon rendant la liberté à des protestants*; *Louis XIV et Racine*; *Naissance de Louis XIII*; — en 1814, *Henri IV chez Michaut* (médaille de 1re classe); — en 1817, *Louis VI à ses derniers moments*; *Mort de l'abbé Edgeworth*; — en 1819, *Le*

Tasse couronné; *La Communion de la Reine*; *L'Avare puni* (au musée du Luxembourg); *Raphael et la Fornarina*; — en 1822, *La Mort du duc de Berry* (Musée du Luxembourg); *Le Tintoret et l'Arétin*; *Le jeune Raphael présenté par sa mère à la duchesse d'Urbin*; — en 1824, *La Vision du Tasse*; — en 1827, *François Ier tuant un sanglier*; *Les Adieux de Girodet à son atelier*. G. DE F.

Annuaire des Artistes français, 1832. — *Journal des Artistes*, 1832, 1er vol.

MENJOT (*Antoine*), médecin français, né vers 1615, à Paris, où il est mort, en 1696. Appartenant à une famille protestante, il fut reçu en 1636 docteur à Montpellier; quelque temps après il revint à Paris, fut pourvu d'une charge de médecin du roi et nommé conseiller. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut, malgré son grand âge, exilé à Limoges; mais il obtint, au prix d'une abjuration, la permission de continuer dans la capitale l'exercice de son art, où il avait eu un grand succès. « Les ouvrages qu'il a laissés sont assez bien écrits, dit la *Biographie Médicale*, mais fort peu remarquables sous le rapport de la doctrine que l'auteur y professa. Ce qu'ils offrent de plus piquant, c'est qu'ils servirent de justification à Bayle qui, voulant excuser les passages indécents par lesquels on lui reprochait d'avoir déparé plusieurs articles de son *Dictionnaire*, cite l'exemple de Menjot, qui avait mis beaucoup de lasciveté dans sa dissertation sur la nymphomanie et la stérilité. » On a de ce médecin : *Historia et curatio Febrium malignarum*; Paris, 1662, 1665, 1674, 1677, in-4°; la première édition, qui est anonyme, fut attribuée au doyen de la faculté de Paris, Jean de Goris; les éditions suivantes contiennent en outre : *Dissertationum pathologicarum Partes III*; — *De variis sectis amplectendis, adversus Hadriani Scauri ineptias defensio*; Paris, 1666, in-12; Utrecht, 1682, in-8°; — *Opuscules posthumes, contenant des discours et des lettres sur divers sujets*; Rotterdam, 1696, in-4°; Amst., 1697, in-4°. P. L.

Biogr. Méd. — Haag frères, *La France Protestante*.

MENLŒS (*Daniel*), physicien suédois, né le 27 novembre 1699, à Arboga, mort le 13 juin 1743, à Upsal. Il professa la physique expérimentale à l'université de Lund, et fut admis en 1738 à l'Académie des Curieux de la Nature. Il s'appliqua principalement à l'étude de l'hydraulique, et eut part à des entreprises importantes en Suède. On a de lui beaucoup de dissertations et un *Traité de l'Usage et de l'utilité de la Balance hydrostatique*; Stockholm, 1728. K.

Dœbeln (von), *Acad. Lundensis Historia*, sect. III. — Gezelius, *Biographiskt Lexikon*, IV, 362. — Stahl, *Lunds Professoren*, 154-157.

MENNANDER (*Carl-Fredrik*), savant prélat suédois, né le 19 juillet 1712, à Stockholm, mort le 22 mai 1786, à Upsal. Après avoir été évêque d'Abo en Finlande, il fut appelé à l'université d'Upsal pour y enseigner la physique. Vers la fin de sa vie, il reçut la dignité d'archevêque de cette ville. Il fit partie de l'Académie des Sciences d'Upsal. On cite de lui : *De Usu Logices in historia*; Abo, 1748; — *De Ophiolatria Gentilium*; ibid., 1752, in-4°; — *De Synodis Aboensibus*; ibid., 1773, in-4°; — plusieurs mémoires d'archéologie insérés dans le recueil de la société d'Upsal. K.

Biograph. Lexikon, IX.

MENNECHET (*Édouard*), littérateur français, né à Nantes, le 25 mars 1794, mort à Paris, le 24 décembre 1845. Son père, neveu de La Pérouse, était lieutenant de vaisseau, et fut massacré à Saint-Domingue, lors de l'insurrection des nègres conduits par Mayaca (1793). Le jeune Mennechet fut élevé au Lycée d'Anvers, où Napoléon lui avait donné une bourse. Ses débuts dans les études furent brillants : il remporta plusieurs premiers prix. Venu à Paris en 1813 pour faire son droit, il le terminait, lorsqu'eut lieu la restauration. D'abord secrétaire du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVIII, en 1820, ce monarque le prit pour chef du bureau de sa chambre et pour son lecteur. Charles X, en succédant à son frère, maintint Mennechet dans ses fonctions. Après juillet 1830 Mennechet rentra dans la vie privée, et ne s'occupa plus que de littérature. On a de lui : *Ode sur la Naissance du roi de Rome* (en latin), insérée dans les *Hommages poétiques* de 1811; — *Ode sur le Retour des Bourbons*; Paris, 1814, in-8°; — *Caton d'Utique*, tragédie, trois actes, imité de l'anglais; Paris, 1815, in-8°; — *Duché*; *van Dick*; *Colardeau*; contes anecdotiques en vers; Paris, 1822, in-8°; — *La Renaissance des lettres et des arts sous François Ier*, ode couronnée par l'Académie Française; Paris, F. Didot, août 1822, in-4°; — *Épître à un Juré sur l'institution du jury en France*, pièce également couronnée; Paris, 1822, in-8°; — *La Croix d'argent*, anecdote militaire; Nantes, 1823, in-8°; — *Lesage et Montménil*, conte anecdotique en vers; Nantes 1823, in-8°; — *Fielding*, comédie en vers; Paris, 1823, in-8°; — *Vendôme en Espagne*, drame lyrique (avec Empis); Paris 1823, in-8°: pièce de circonstance, « représentée, dit M. Quérard, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême après sa *campagne* (ou plus exactement *promenade*) dans la Péninsule ». Elle eut beaucoup de succès, et valut de riches cadeaux aux auteurs. — *L'Héritage*, comédie en cinq actes en vers, Paris, 1825, in-8°; — *Contes en vers et Poésies diverses*; Paris, 1826, in-18. On y remarque une satire *Contre l'Enseignement mutuel*; — *Chronique de France*; Paris, 1832-1833, in-8°; — *Seize Ans sous les Bourbons de 1814 à 1830*; Paris, 1832-1834, 3 vol. in-8°; — *Le Panorama littéraire de l'Europe, ou choix des articles les plus remarquables sur la littérature, les sciences et les arts* etc. : recueil mensuel, qui a commencé à paraître en juillet

1833; — *Une bonne Fortune*, opéra comique; Paris, 1834, in-8°; — *Plutarque français, ou vies des hommes et femmes illustres de la France*, avec leurs portraits en taille-douce, 8 vol. in-8°; — *Law*, drame en trois actes; — *Un premier Pas*, opéra comique; — *La Jeunesse d'un cardinal*, vaudeville; — *Le Cornet à piston*, id.; — *Mila*, id. Mennechet a eu part à la traduction des continuateurs de Hume et Smollet (1820-1821). Il a traduit dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvocat, *Chacun dans son caractère*, comédie de Ben. Johnson, et *L'Homme franc*, comédie de Wygherley. E. Desnues.

Germain Sarrut et B. Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*, t. V, 1re partie, p. 208. — Quérard, *La France littéraire*.

MENNENS (*Guillaume*), alchimiste belge, né à Anvers en 1525, mort dans la même ville, le 28 décembre 1608. Il se proclamait lui-même poëte, physicien, théologien, médecin, et chimiste, et fut, dit-il, l'un des chercheurs

..... de la benoîte pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre.

Dans ses écrits il montre quelques connaissances, mais peu de jugement. Son principal ouvrage est *Aurei Velleris, sive sacræ philosophiæ vatum selectæ et unicæ, mysteriorumque Dei, naturæ et artis admirabilium, Libri tres*; Anvers, 1604, in-4°. C'est une histoire allégorique, symbolique, physique, et alchimique de Gédéon et de Jason, ou plutôt un recueil de rêveries, qu'on a réimprimé avec divers autres dans le *Theatrum Chemicum*; Strasbourg, 1622 et 1659, in-12. L—z—e.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, p. 318. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 309. — Merckiin, *Linden. renov.* p. 381.

* **MENNESSIER-NODIER** (*Marie-Antoinette-Élisabeth* Nodier, Mme), femme poëte française, née le 22 avril 1811, à Quintigny (Jura). Fille unique de Charles Nodier, qui vendit sa bibliothèque pour lui donner une dot, elle débuta de bonne heure dans les belles-lettres, et fournit beaucoup de pièces de vers et de nouvelles au *Journal des Femmes* et au *Journal des Jeunes Personnes*. Elle a publié en 1836 un recueil poétique intitulé *Le Perce-Neige* (Paris, in-8°). K.

Ballanche, *Notice* dans la *Biogr. des Femmes auteurs françaises contemporaines*, 1836, in-8°.

MENNON SIMONS, c'est-à-dire *Mennon, fils de Simon*, réformateur hollandais et réorganisateur de la secte des anabaptistes, né à Witmarsum (Frise), en 1505, mort le 13 janvier 1561, près de Lubeck. Il fut d'abord prêtre catholique dans le bourg de Pirmingum, et ensuite à Witmarsum. Il était à peine depuis un an dans cette dernière localité, lorsque l'exaltation des anabaptistes se communiqua à un grand nombre de ses paroissiens qui, prenant les armes, coururent, malgré ses prières, se ranger sous les drapeaux des fanatiques de Münster. Quand, après la prise de Münster (1536), il fut témoin des rigueurs de toutes sortes déployées contre ces malheureux, il conçut le dessein de ramener ces victimes de l'erreur à des opinions plus saines et de les réunir en une société pacifique. Il renonça à ses fonctions ecclésiastiques, et parcourut la Hollande et l'Allemagne pour les visiter et effacer jusqu'aux derniers vestiges de leur esprit inquiet et turbulent. C'était s'exposer sur une mer orageuse, pour sauver des naufragés. Il fut en effet poursuivi lui-même, et quand Charles Quint proscrivit les partisans de cette secte, la tête de Mennon fut mise à prix. Animé d'une forte conviction, possédant l'art de persuader, doué d'une grande douceur de caractère, recommandant la pratique des vertus simples du christianisme, autant par son exemple que par ses paroles, Mennon réussit à exercer une influence marquée sur un grand nombre de ces esprits exaltés; et il s'en servit pour leur faire rejeter la doctrine que l'Église allait être bientôt réformée par une effusion nouvelle et miraculeuse du Saint-Esprit. Il les fit en même temps renoncer à leurs principes licencieux touchant la polygamie. Tout en conservant les doctrines particulières sur le baptême, le règne de mille ans, la défense du serment, l'illégitimité de la guerre et l'exclusion des magistrats de leur communauté, il eut l'art de les modifier assez profondément pour leur enlever ce qu'elles avaient primitivement de bizarre et de blessant pour les autres communions protestantes. Par suite de ses travaux et de ses exhortations, les diverses fractions des anabaptistes convinrent unanimement d'exclure de leur société les fanatiques, d'abjurer toutes les doctrines qui pouvaient porter atteinte à l'existence et à l'autorité du gouvernement civil et de se réunir en une seule communauté. Mennon fut cependant témoin de quelques divisions dans le sein de cette secte; mais elles n'eurent aucune importance générale; elles ne furent que les effets de discussions théologiques sur quelques points de doctrine, et peut-être elles auraient été étouffées dès leur naissance s'il avait eu la fermeté nécessaire pour se prononcer et trancher la question dès le premier moment. Dès lors les anabaptistes se divisèrent en modérés et en rigides. L'absence de culture littéraire se fait sentir vivement dans les ouvrages de Mennon, qui sont écrits d'un style diffus et sans aucune méthode. Ils sont presque tous en langue hollandaise. Ils parurent d'abord séparément; on les a publiés réunis : Amsterdam, 1600, 1646, in-4°, et 1681, petit in-fol. Cette dernière édition est la meilleure, quoiqu'elle ne manque pas d'incorrections. Michel Nicolas.

Moller, *Cimbria Litterata*, II. — Herm. Schyn, *Plenior deductio historiæ Mennonit.*, cap. 4. — *Musée des Protestants célèbres*, III, 80 et suiv. — Herzog, *Real-Encyclopædie für protest. Theologie*.

MENOCHIUS (*Jacques*), jurisconsulte italien, né en 1532, à Pavie, où il est mort, le 10 août 1607. A vingt-trois ans il surmontait l'obs-

curité de son origine par sa réputation dans la science des lois. Il devint professeur de droit à Mondovi, à Pise, à Pavie. Il occupa une chaire de droit à Padoue pendant vingt-trois ans. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma conseiller et président au conseil de Milan. On a de lui : *De Possessione Commentaria;* Cologne, 1587, in-fol. ; Lyon, 1606, 1629, in-8° ; — *De Arbitrariis Judicum quæstionibus et causis centuriæ sex;* Lyon, 1605, in-8° ; — *De Præsumptionibus conjecturis, signis et indiciis;* Genève, 1676, 1686, 1724, in-fol. R—R.

Terrasson, *Hist. de la Jurisprud. rom.*, 424. — Dupin, *Bibl. de Droit*, 1727-1728-1729.

MENOCHIUS (*Jean - Étienne*), savant italien, fils du précédent, né à Pavie, en 1576, mort à Rome, le 4 février 1655. Entré à l'âge de dix-sept ans chez les Jésuites, il enseigna la théologie dans divers colléges de son ordre; après avoir été recteur de ceux de Modène et de Rome, il devint provincial pour la province de Milan, puis pour celle de Venise, et fut enfin nommé assistant du supérieur général. On a de lui : *Hieropoliticon, sive institutiones politicæ e Scripturis deprompta;* Lyon, 1625, in-8° ; — *Institutiones œconomicæ e Scripturis depromptæ;* Lyon, 1627, in-8° ; — *Brevis Expositio sensus litteralis totius Scripturæ;* Cologne, 1630, 2 vol. in-fol.; cet ouvrage estimé fut réimprimé plusieurs fois; la meilleure édition est celle donnée à Paris, 1719, 2 vol. in-fol. par le P. Tournemine, reproduite à Avignon, 1768, 4 vol. in-4° ; elle contient en appendice des commentaires sur la Bible dus à différents auteurs jesuites (sur l'ouvrage de Menochius, *voy*. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, p. 416, et *Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau Testament*. p. 651); — *Storie tessute di varie erudizione sacra, morale e profana;* Rome, 1646-1654, 6 vol. in-4°; le premier fut publié sous le pseudonyme de *J. Corona;* — *De Republica Hebræorum;* Paris, 1648 et 1652, in-fol.; — *De Œconomia christiana;* Venise, 1656, in-4° ; — *Storia miscellanea sacra;* Venise, 1658, in-4°. O.

Alegambe et Sottwell, *Scriptores Societatis Jesu.* — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclés.*, t. XVII.

MÉNODORE (Μηνόδωρος), sculpteur grec, né à Athènes, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il fit pour les Thespiens une copie de la célèbre statue d'Éros par Praxitèle, statue que Caligula fit enlever de Thespie et transporter à Rome. Si, comme on le suppose, la copie fut exécutée lors de l'enlèvement de l'original et pour en réparer la perte, Ménodore vivait sous Caligula, et rien n'empêche de l'identifier avec un artiste du même nom qui, suivant Pline, se distingua par les statues d'athlètes, de soldats, de chasseurs et de sacrificateurs. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8. — Pausanias, IX, 27.

MENON, écrivain culinaire français, vivait dans la seconde partie du dix-huitième siècle. On manque de renseignements sur ce savant gastronome, dont les ouvrages, nombreux, recherchés et fréquemment réimprimés, n'ont pas été dépassés par les travaux, plus récents, de Beauvilliers et de Carême. Nous citerons les plus connus : *Nouveau Traité de la Cuisine;* Paris, 1739, 3 vol. in-12; — *La Cuisinière bourgeoise;* Paris, 1746, 2 vol. in-12 : il est peu de livres qui, depuis leur apparition, aient donné lieu à un plus grand nombre de contrefaçons, de traductions ou d'éditions que ce manuel de l'art culinaire; — *La Science du Maître d'hôtel cuisinier, avec des Observations sur la connaissance et la propriété des aliments;* Paris, 1749, in-12 ; — *Les Soupers de la Cour, ou l'art de travailler toutes sortes d'aliments pour servir les meilleures tables;* Paris, 1755, 4 vol. in-12; — *Traité historique et pratique de la Cuisine;* Paris, 1758, 2 vol. in-12; — *Le nouveau Cuisinier français;* 3 vol. in-12 ; — *Manuel des Officiers de bouche;* Paris, 1759, in-12 ; — *La Science du Maître d'hôtel confiseur;* Paris, 1768, in-12. La plupart de ces ouvrages ont paru sans nom d'auteur. K.

Quérard, *La France Littér.*

MENON DE TURBILLY (*Louis-François-Henri*, marquis DE), agronome français, né près de La Flèche, en 1712, mort en 1776. Sa naissance l'ayant destiné aux armes, il servit d'abord dans un régiment de cavalerie, dont nous le voyons lieutenant-colonel à l'âge de vingt-cinq ans. Mais en 1737, à la mort de son père, libre enfin de ses actions et de sa fortune, il quitta le régiment, et vint cultiver sa terre de Villiers-Charlemagne, près Grez-en-Bouère, en Anjou. Les ronces et les bruyères occupaient alors les trois quarts des terres qui formaient la commune de Villiers, et la misère des habitants était extrême Il traça des chemins à travers ces déserts, les fit défricher, et les peupla de troupeaux. Quarante années après la commune de Villiers était une de plus riches de la province; elle comptait deux fois plus d'habitants qu'en l'année 1737, et partout l'aisance avait remplacé la misère. Pour expliquer le secret de cette transformation, Menon de Turbilly publia, en 1760, in-12 : *Mémoire sur les Défrichements.* Ce mémoire eut un grand succès; il fut réimprimé en 1762, et traduit en anglais. C'est l'abrégé de cet ouvrage, intitulé *Pratique des Défrichements*, qui fut envoyé par le contrôleur général Bertin aux intendants des provinces, comme renfermant les plus utiles conseils. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.* — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV, p. 323.

MENOT (*Michel*), fameux prédicateur français, né vers 1440, mort à Paris, en 1518. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, chez lesquels il professa longtemps la théologie. Ses sermons macaroniques, moitié en latin barbare, moitié en burlesque français, remplis de grossièretés, de bouffonneries, de trivialités, lui valurent une si

grande réputation que ses auditeurs l'avaient surnommé *Langue d'Or*. L'imprimeur Claude Chevalier prit soin d'en recueillir un certain nombre, qui parurent sous ce titre : *Sermones quadragesimales olim Turonis declamati*; Paris, 1519 et 1525, in-8° (très-rare). Les *Sermons* prononcés à Paris parurent en 1530, in-8°; pour donner une idée du style du frère Menot nous emprunterons un passage de son sermon *Sur l'Enfant prodigue* : « Quand ce fol enfant est mal conseillé, *quando ille stultus puer et malè consultus habuit suam partem de hæreditate, non erat quæstio de portando eam secum; ideo statuit*, il en fit de la chiquaille; il la fait priser, il la vend, *et ponit* la vente *in sua bursa. Quando vidit tot piecias argenti simul, valde gavisus est, et dixit ad se : Oho! non manebitis sic semper! Incipit se respicere, et quomodo? Vos estis de tam bona domo, et estis* habillé comme un belitre? *Super hoc habebitur puisio. Mittit ad quærendum* les drapiers, les grossiers marchands de soie, et se fait accoutrer de pied en cap; il n'y avait que redire au service. *Quando videt, emit sibi pulchras caligas* d'écarlate, bien tirées, la belle chemise froncée sur le collet, le pourpoint fringant de velours, la toque de Florence, etc., ». Ses sermons sur la *Multiplication des pains* et sur *Le mauvais Riche* ne sont pas moins grotesques. Le commencement de celui *Sur le Salut* mérite une mention particulière : « Honorable, et, à mon sens, dévot auditoire, s'écrie le frère Menot, *si desideramus omnes salvare animas nostras, debemus esse imitatores Ecclesiæ, quæ prolando facit* les obsèques *primorum parentum nostrorum Adami et Evæ, qui fuerunt privati et banniti ex paradiso terrestri*, etc. » Comparant la mort à la nuit, il dit : *Cum nox est*, un chacun se retire dans sa maison. *Domine, nonne tota die ibitis ad faciendum* les crespes et mille dissolutions et *meretricia. Mirum est* que tant plus que *Ecclesia est magis devota et in dolore, et luctu! .. O Domine! populus est magis dissolutus! O Domine! quando bestia est* prise au pied, et la chandelle est soufflée, *qualiter revertitur in domum suam?* Les voyez-vous? *invenietis in una parochia meretricem*, etc.... *Erit in hac villa homo vitæ pessimæ*, renieur de Dieu. *De sero facit bonum vultum, de mane invenitur mortuus; quid dicitis de hoc, domini?* « Il termine ainsi : « L'Église est comme le fruit de la vigne, *vinum lætificat cor hominis! Amen!* » Un fragment de son sermon *Sur la Madeleine* mérite surtout d'être cité : *Et ecce Magdalena* se va dépouiller et prendre tant en chemises, *et cæteris indumentis*, les plus dissolus habillements que un quelqu'un *fecerat ab ætate septem annorum. Habebat suas domicellas juxta se in apparatu mundano : habebat* ses senteurs, *aquas ad faciendum relucere faciem, ad attrahendum illum hominem* (Jésus), *et dicebat* : « *Vere habebit cor durum, nisi eum attraham ad meum amorem. Et si deberem* hypothéquer *omnes meas hæreditates numquam redibo Jerusalem, nisi colloqueo eum eo habito* » *Credens quod visa dominatione ejus, et comitiva facta est sibi* place, on a paré le siége, *cum panno aureo, et venit se præsentare*, face à face, son beau museau *ante nostrum redemptorem ad attrahendum eum* à son plaisir, etc.. Henri Estienne a emprunté des citations aux prédications du frère Menot afin de prouver la démoralisation, l'ignorance et le mauvais goût des gens d'église de son époque. A. L.

Niceron, *Mémoires*, etc., t. XXIV. — *Dict. Hist* (éd. de 1822). — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

MENOU (*Jacques-François*, baron DE), général français, né en 1750, à Boussay de Loches (Touraine), mort à Venise, le 13 août 1810. Sa famille était noble et ancienne. Son père, capitaine des grenadiers de France, le fit entrer de bonne heure au service, et il était maréchal de camp depuis le 5 décembre 1781 lorsque la révolution éclata. Élu député aux états généraux en 1789, par la noblesse de Touraine, Menou embrassa dès le début la cause de la liberté. Il se réunit un des premiers au tiers état, et dès la fin de 1789 il proposa d'engager tous les citoyens à un impôt volontaire pour remplacer les anciens impôts, et il demanda la suppression des costumes distinctifs. Au commencement de l'année suivante, il proposa l'ordre du jour sur une motion tendant à déclarer la religion catholique religion nationale. Membre du comité de la guerre, il s'occupa activement de la formation de l'armée. Il proposa pour le recrutement des troupes une conscription de tous les jeunes citoyens, sans distinction, avec la faculté de se faire remplacer, projet décrété plus tard sous le Directoire. Le 28 février 1790, Menou appuya un article qui élevait la paye du soldat. Le 4 mars il demanda la suppression du parlement de Bordeaux. Le 15 mai, il proposa de déléguer le droit de paix et de guerre aux représentants de la nation. Attribuant les troubles de la France à la protestation de la minorité de la noblesse, il lui demanda une rétractation. Il proposa de supprimer les ordres honorifiques, de déclarer le roi le chef de la fédération entre les gardes nationales et les troupes réglées, et d'approuver la conduite du marquis de Bouillé à Nancy. Le 28 janvier 1791, il fit décréter que le service de la garde nationale serait compté comme service effectif, qu'elle serait armée de fusils, et vota la suppression de l'hôtel des Invalides. Le 16 avril il fit rendre un décret pour la levée, l'entretien et la répartition de cent mille soldats auxiliaires, et pour l'armement de la garde nationale des frontières et la création de dix officiers généraux. Il fit en outre décréter que les drapeaux, guidons, etc., de l'armée, seraient aux trois couleurs nationales. Après la fuite du roi jusqu'à

Varennes, Menou sembla faire un pas rétrograde, et, avec quelques-uns de ses collègues, il essaya de relever le trône constitutionnel par la formation du club des Feuillants, opposé à celui des Jacobins. Le 30 avril il fit un rapport à l'Assemblée constituante tendant à approuver les mesures prises par les commissaires pour la réunion du comtat Venaissin à la France; mais l'opposition de l'abbé Maury fit ajourner cette proposition, qui ne fut adoptée que le 14 septembre. Menou fit aussi un rapport pour la suppression de la garde nationale soldée de Paris, et pour sa réorganisation en régiments d'infanterie et en gendarmerie nationale.

Après la session, Menou reçut le commandement en second du camp formé sous Paris en 1792. Le 3 octobre Chabot le fit rayer de la liste des candidats au ministère de la guerre en rappelant qu'il commandait au château des Tuileries dans la nuit du 9 au 10 août. Menou écrivit une lettre justificative à ce sujet, et l'Assemblée passa à l'ordre du jour. Employé en 1793 en Vendée, il fut complétement battu par Henri de La Rochejaquelein. Robespierre porta un acte d'accusation contre lui : Menou fut traduit à la barre de la Convention. Barère prit sa défense, et le sauva. Devenu général de division après le 9 thermidor, il reçut le commandement des troupes de ligne envoyées, le 2 prairial an III, contre le faubourg Saint-Antoine soulevé. Il força les insurgés à capituler, et s'opposa avec fermeté à la volonté des commissaires de la Convention, qui voulaient mettre le feu à ce quartier remuant. La Convention mentionna honorablement la conduite et le zèle qu'avait montré Menou dans cette journée en concourant à rétablir l'ordre dans Paris, lui vota une armure complète et le nomma général en chef de l'armée de l'intérieur. Le 12 vendémiaire an IV, la section Lepelletier s'étant soulevée contre la Convention, Menou n'osa pas attaquer la garde nationale, et ne fit pas exécuter l'ordre qui lui avait été donné de désarmer cette section. L'insurrection prit une attitude menaçante. Dénoncé à la tribune, Menou fut destitué; Barras l'accusa d'avoir protégé les rebelles; son commandement fut remis le 13 à Bonaparte, qui dissipa l'émeute en quelques heures. Décrété d'accusation, Menou fut arrêté et traduit devant le tribunal, chargé de juger les auteurs de la révolte Son procès fut instruit : Bonaparte le défendit, et le sauva. Ce tribunal ayant déclaré qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre Menou, ce général fut rendu à la liberté.

Menou resta dans la retraite jusqu'au moment où Bonaparte, organisant l'expédition d'Égypte, lui confia le commandement d'une division de son armée. Débarqué un des premiers près du Marabout, devant Alexandrie, il commanda la gauche de l'armée qui investit et attaqua cette place. Blessé en arrivant sur les murs de la ville, il y pénétra pourtant, et alla ensuite établir son quartier général à Rosette. Il y épousa la fille d'un riche propriétaire de bains, et embrassa l'islamisme sous le nom d'*Abdallah*. Le général Menou se fit encore remarquer par sa bravoure à la bataille d'Aboukir. Après l'assassinat du général Kleber, le 25 prairial an VIII (14 juin 1800), Menou lui succéda dans le commandement en chef, comme le plus ancien général, et il fut confirmé dans ce poste par un arrêté du premier consul du 17 fructidor an VIII (4 septemb. 1800). Il y déploya peu de capacité, et ne paraissait pas posséder la confiance de l'armée. Il eut des altercations avec plusieurs officiers généraux, et renvoya en France le général Reynier, avec qui il avait eu une vive discussion. Aussitôt arrivé, le général Reynier publia un mémoire contre Menou, où il se fit l'écho du mécontentement de l'armée d'Orient. La désaffection avait fait de grands progrès, lorsque, le 8 mars 1801, dix-huit mille Anglais, commandés par lord Abercrombie, débarquèrent sur la plage d'Aboukir. Malgré la mort du général anglais à Canope, le 21 mars, les Français furent repoussés jusque dans les retranchements d'Alexandrie, après une perte de plus de 2,000 hommes. Le général Belliard, resté au Caire, dut bientôt traiter avec l'armée anglo-turque après une honorable défense. Quant aux débris de l'armée, enfermés dans Alexandrie avec Menou, entre la mer et l'inondation, et investis par l'ennemi, ils souffrirent pendant six mois toutes les privations et les horreurs d'un siége; la division qui régnait parmi les chefs français favorisait les opérations des alliés; enfin Menou céda, malgré son opiniâtreté, et il obtint une assez bonne capitulation, le 13 fructidor an IX (31 août 1801). Dans les premiers jours de l'an X (septembre 1801), les derniers bâtiments chargés de troupes françaises mirent à la voile pour la France, où plusieurs n'arrivèrent qu'en janvier 1802. Au mois de mai Menou parut devant le premier consul, qui lui donna gain de cause sur ses adversaires, et notamment sur Reynier, le plus acharné de tous. Le 27 floréal an X (17 mai 1802), Menou fut nommé membre du Tribunat et, quelque temps après, administrateur général de la 27e division militaire (Piémont). Il sut s'y faire aimer d'une partie de la population par la douceur et la modération de son gouvernement, par ses manières en général polies et conciliatrices, et par le faste de sa représentation. Nommé plus tard gouverneur de Venise, il mourut dans cette ville.

Au jugement du duc de Raguse, Menou était sans aucune espèce de talents militaires, mais non pas sans bravoure. « Pourvu d'esprit et de gaieté, ajoute-t-il, il était agréable conteur, fort menteur, et ne manquait pas d'une certaine instruction; son caractère, le plus singulier du monde, approchait de la folie. D'une activité extrême pour les très-petites choses, jamais il ne pouvait se décider à rien exécuter d'important. Écrivant sans cesse, toujours en mouvement dans sa chambre, montant chaque jour à cheval pour

se promener, il ne pouvait jamais se mettre en route pour entreprendre un voyage utile ou nécessaire. Quand le général Bonaparte partit pour la Syrie, il lui donna le commandement du Caire; Menou arriva seulement huit jours avant le retour de Bonaparte, et l'absence de celui-ci avait été de cinq mois. Quand, après avoir perdu l'Égypte, il débarqua à Marseille, son premier soin semblait devoir être de venir se justifier; et il resta plus de quatre mois à Marseille sans avoir rien à y faire. Quand, plus tard, Bonaparte, premier consul, lui donna, par une faveur insigne, l'administration du Piémont, il retarda de jour en jour son départ pendant six mois, et ne partit que parce que Maret, son ami, le plaça lui-même dans sa voiture attelée de chevaux de poste. Après avoir montré son incapacité comme administrateur du Piémont, et en quittant cette fonction, on trouva dans son cabinet neuf cents lettres qui n'avaient pas été ouvertes. Constamment et partout le même, on ne cessa cependant de l'employer. A Venise, dont il eut le gouvernement, il devint éperdûment amoureux d'une célèbre cantatrice, dont il fut la risée, courant après elle dans toute l'Italie, arrivant toujours dans chaque ville après son départ. Il avait rêvé à Venise être grand-aigle de la Légion d'Honneur et commandeur de la Couronne de fer, et il avait pris les décorations de ces ordres, et les a portées pendant quinze mois. Toujours perdu de dettes et de dettes criardes, s'élevant souvent à trois cent mille francs, et acquittées plusieurs fois par Bonaparte, il ne pouvait se résoudre à rien payer et donnait tout ce qu'il avait. D'un caractère violent, il tua d'un coup de bûche, à Turin, un fournisseur de sa maison venu pour lui demander de l'argent. C'était un extravagant, un fou, quelquefois assez amusant, mais un fléau pour tout ce qui dépendait de lui. Incapable des plus petites fonctions, l'affection de Bonaparte pour lui et son obstination à l'employer vinrent de ce qu'à son départ d'Égypte il lui était resté fidèle, et s'était placé constamment à la tête de ses amis. Bonaparte n'oubliait jamais les preuves d'attachement qu'il avait reçues, et voilà tout le secret de son incroyable condescendance pour lui. » L. L—T.

De Courcelles, *Dict. des Généraux français*. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*. — Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I[er], p. 409 et suiv. — *Moniteur*, de 1810.

MENOUX (*Joseph* DE), jésuite français, né le 14 octobre 1695, à Besançon, mort le 6 février 1766, à Nanci. D'une famille de robe, il entra de bonne heure dans la Société de Jésus, professa les humanités dans différents colléges et s'appliqua avec succès à la prédication. Il obtint la confiance du roi Stanislas, qui le nomma son prédicateur ordinaire et supérieur d'un séminaire de missions pour la Lorraine. On le représente comme un homme d'esprit, intrigant, serviable, ami utile et ennemi dangereux. « Il fit croire, dit Voltaire, au pape Benoît XIV, auteur de gros traités in-folio sur la canonisation des saints, qu'il les traduisait en français; il lui en envoya quelques pages et obtint pour son séminaire un bon bénéfice, dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de saint Benoît. » Mais Voltaire, qui, dans sa correspondance secrète, traite Menoux de *faux frère*, s'assurait en toute circonstance de la protection du savant jésuite; la liaison qui s'établit entre eux ne fut sincère d'un côté ni de l'autre. Le P. de Menoux fut un des premiers membres de l'Académie de Nanci et fut associé à celle des Arcades de Rome. On a de lui : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion, ouvrage didactique d'un ordre nouveau*, 7[e] édit., revue et corrigée; Nanci, 1758, in-8°. Ce livre avait paru d'abord sous le titre de *Défi général à l'incrédulité*; « il en est peu, dit Fréron, d'aussi méthodiques, d'aussi clairs, d'aussi précis, d'aussi conséquents; » — *Heures du Chrétien, à l'usage des missions*; Nanci, 1741, in-12; — *Discours prononcé en 1753 à la séance publique de la Société Littéraire de Nanci*; ibid., 1753, in-4°; trad. en italien par ordre du pape Benoît XIV; — *Coup d'œil sur l'arrêt du Parlement de Paris concernant l'institut des Jésuites*; Avignon, 1761, 2 part. in-8°: on regarde Menoux comme l'auteur de cet écrit, signé par le P. Griffet, et il fournit à Cerutti des matériaux pour l'*Apologie générale de l'institut des Jésuites*. On lui attribue un poëme latin, *Aucupium, carmen, auctore P. J. M. S. J. sacerdote*, inséré dans le t. IV des *Poemata didascalica*. Enfin, il est encore auteur de quelques chansons ainsi que de discours imprimés dans le *Recueil de l'Académie de Nanci*, et il eut part aux ouvrages religieux et moraux de Stanislas. Cette collaboration secrète n'échappa point à J.-J. Rousseau, à propos de la *Réponse* du roi de Pologne *au Discours sur les sciences et les arts*. « Je me fiai, dit-il, à mon tact pour démêler ce qui était du prince et ce qui était du moine; et tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai, chemin faisant, un anachronisme, que je crois ne pouvoir venir que du révérend. » P. L.

Fréron *Année littéraire*, 1758, 1758. — Durival, *Descript. de la Lorraine*, I, 286. — J.-J. Rousseau, *Confessions*, liv. VIII. — Voltaire, *Corresp.* — *La France Littér. de* 1769.

MENSA MOUSA I[er], sultan de Timbouctou et du Soudan, de la dynastie de Melli, né à Béled-Bâni, vers 1285, mort en 1331, dans la même ville. Petit neveu de Mari Djata I[er], qui le premier avait embrassé l'islamisme, et fils d'Aboubekr II, auquel il succéda, en 1311, Mensa Mousa fonda la première grande monarchie du Soudan, qui comprenait tous les pays du Niger depuis les confins du Sahara jusqu'à l'océan Atlantique. Après avoir, en 1324, entrepris un pèlerinage à La Mecque, où il s'était mis en rapport avec les descendants des Fatimites et des

Almohades, qu'il comptait rétablir sur leur trône de l'Afrique septentrionale, le sultan ramena de l'Égypte un poëte arabe de l'Espagne, Abou-Ishak Ibrahim el Touédjen, qu'il chargea d'établir une académie à Oualata. D'autres artistes et ouvriers, appelés du Maroc et de l'Espagne, furent chargés de lui construire des palais, des châteaux, des mosquées dans le style moresque. Son meilleur général, Saghémendja, s'étant emparé enfin, en 1326, de Timbouctou, Mensa Mousa fit de cette ville la première métropole commerciale de l'Afrique centrale. Timbouctou ayant été, en 1330, pris et incendié par la peuplade païenne des Mossis, Mensa Mousa mourut au milieu des préparatifs qu'il fit pour le reprendre. Ce fut un prince versé dans les lettres, et très-généreux envers les savants.

MENSA MOUSA II, sultan de Timbouctou et du Soudan, de la même dynastie, né à Béled-Bâni, vers 1330, mort en 1307, dans la même ville. Fils de Mari Djata II, il succéda à son père en 1374. Il fit faire de grands embellissements à Timbouctou, et établit des relations avec les princes de Grenade, auxquels il envoya les premières girafes qui fussent venues en Europe. Mais, laissant tout le pouvoir entre les mains de son vizir Mari Djata, il ébranla le premier la monarchie de Melli, et laissa une autorité amoindrie à son frère Mensa Megha II.

MENSA SLIMAN (ou *Souléiman*), sultan de Timbouctou et du Soudan, de la même dynastie que les précédents, né à Béled-Bâni, vers 1300, mort dans la même ville, en 1359. Frère cadet de Mensa Mousa Ier, il succéda, en 1335, à Mensa Magha Ier, fils de ce dernier. Ayant reconquis, en 1336, la ville de Timbouctou sur les Mossis, il rétablit la puissance de la dynastie de Melli. Prince guerrier mais ombrageux, il chassa de sa cour son neveu Mari Djata, qui, réfugié à Kemboraï, ourdit une conspiration contre lui, dans laquelle entra la sultane Caça, première femme de Mensa Sliman. Cette conspiration ayant été découverte, Caça fut enfermée à vie, tandis que le sultan éleva au rang de première sultane Bendjou, qui avait contribué à la découverte de cette conspiration. Mensa Sliman, qui était en relations suivies avec les chérifs du Maroc, accueillit à sa cour des savants et des voyageurs, entre autres le célèbre Ibn-Batouta, qui se plaignit cependant de l'avarice de son patron. Ch. Rumelin.

Ibn-Batouta, *Voyages dans l'Afrique*. — Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères de l'Afrique*. — Ahmed-Baba, *Histoire de Timbouctou*. — *Journal Asiatique* de Paris, année 1843. — *Journal Asiatique allemand* de Leipzig, vol. IX. — Barth, *Travels in Africa*.

MENSOR (*Balbus*). *Voy.* Balbus.

MENTEL ou **MENTELIN** (*Jean*), premier imprimeur de Strasbourg, né à Schelestadt, vers 1410, mort à Strasbourg, le 12 décembre 1478. On a voulu enlever à Gutenberg l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie, pour en faire l'apanage de J. Mentel. Les partisans de cette opinion se fondent sur deux passages d'une chronique allemande manuscrite qui est conservée à la bibliothèque de Strasbourg, et qu'on attribue à Specklin, intendant de cette ville dans la seconde moitié du seizième siècle. Ces prétentions ont été réfutées avec succès par Schœpflin, dans ses *Vindiciæ Typographicæ*, et récemment par M. A. Bernard dans son *Origine de l'Imprimerie*. Il ressort d'ailleurs avec évidence d'un ouvrage écrit par Wimpheling, compatriote et contemporain de Mentel, que ce dernier, qui vint de bonne heure s'établir à Strasbourg, s'y occupait déjà de l'imprimerie pendant que Gutenberg perfectionnait à Mayence son invention. Dès 1447, Mentel était fixé à Strasbourg, car son nom se trouve à cette époque sur les registres de cette ville, qui ont été publiés par Schœpflin (*Vindic. Typogr.*, p. 96); il y figure avec le titre d'écrivain en or (*guldenschriber*), c'est-à-dire enlumineur. Le 17 avril de la même année, il fut admis dans la corporation des peintres. Il ne tarda pas à s'occuper exclusivement de typographie, car dans la chronique des papes et des empereurs (*Cronica Pontificum Imperatorumque*) de Ricobalde de Ferrare, qui fut imprimée à Rome en 1474, par Philippe de Lignamine, on lit que Mentel avait dès 1458 à Strasbourg un atelier typographique où il imprimait, comme Fust et Gutenberg à Mayence, trois cents feuilles par jour. L'empereur Frédéric III anoblit Mentel en 1466, et dans ses lettres de noblesse il le qualifie de *primus Argentorati chalcographus*, titre auquel il a certainement droit. On sait que les premiers produits de la typographie furent vendus comme manuscrits; Mentel, ainsi que les autres imprimeurs de cette époque, n'indiquait donc sur ses livres ni son nom ni la date de l'impression; il est dès lors assez difficile de déterminer exactement quel fut le premier ouvrage exécuté par lui. Des souscriptions manuscrites, datées de 1466, se rencontrent sur un certain nombre d'ouvrages qui, selon toute apparence, émanaient de ses presses. D'après les derniers travaux faits sur cette matière, ses deux premières publications seraient une Bible allemande in-folio et une Bible latine. Le premier ouvrage où l'on trouve son nom est de 1469; en voici la souscription : *Explicit summa fratris Astexani arte impressoria formata per venerabilem virum Joh. Mentel anno Domini MCCCCLXIX*. Vers la même époque, il publia une *Concordance* de la Bible, les *Lettres* de saint Jérôme et la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Mais l'œuvre capitale de Mentel, c'est sa collection des *Specula* de Vincent de Beauvais; elle forme dix volumes in-folio, et fut terminée le 4 décembre 1473. On croit que Mentel est le premier qui ait eu l'idée de répandre des prospectus pour annoncer ses publications. Deux specimens de ce genre, extrêmement curieux, ont été découverts il y a quelques années. Le premier, qui est conservé

à la Bibliothèque impériale, porte en tête : *Cupiens igitur præcitatum volumen emere una cum ceteris subscriptis bene emendatis, veniat ad hospicium infra notatum, et habebit largum venditorem.* Le deuxième prospectus est à la bibliothèque royale de Munich : il annonce entre autres ouvrages les *Lettres* de saint Augustin, les *Antiquités* de Fl. Josèphe, un Virgile, un Térence et un Valère Maxime. Mentel fut enterré dans la cathédrale de Strasbourg; une inscription, jadis placée sur sa tombe, portait ces mots : « Je repose ici, moi Jean Mentel, qui, par la grâce de Dieu, ai le premier inventé à Strasbourg les caractères de l'imprimerie, et fait parvenir cet art à un tel degré de perfection qu'un homme peut aujourd'hui écrire en un jour autant qu'autrefois dans une année ». On attribue, mais sans fondement, à Mentel une légende, en vers allemands, sur les expéditions de Charles, duc de Bourgogne. Alfred Franklin.

A. Bernard, *Origine de l'imprimerie en Europe*; Paris, 1853, 2 vol. in-8°. — Lambinet, *Orig. de l'Impr.* — Schæpflin, *Vindiciæ Typographicæ*. — *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. XVII. — L. de Laborde, *Débuts de l'Imprimerie à Strasbourg*; Paris, 1840, in-8°. — Jacques Mentel, *De vera Typographiæ Origine*; Paris, 1650, in-4°. — Dorlan, *Notices histor. sur l'Alsace*; 1843, in-8°. — Panzer, *Annales Typographici*. — A.-F. Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, art. *Typographie*.

MENTEL (*Jacques*), savant médecin français, né en 1597, à Château-Thierri, mort en 1671, à Paris. Il prétendait appartenir à la famille du précédent, à qui plusieurs écrivains ont attribué l'invention de l'imprimerie, et il fit tous ses efforts pour accréditer cette opinion. Il étudia la médecine à Paris, et s'appliqua principalement à l'anatomie. Si l'on en croit Hénault, médecin de Rouen, il aurait observé, dès 1629, le réservoir du chyle sur un chien. Après avoir été reçu docteur en 1632, il fut chargé de professer la chirurgie et, depuis 1647, l'anatomie. On a de lui : *De Epicrasi*; Paris, 1642, in-8°; — *Brevis Excursus de loco, tempore et authore Inventionis Typographiæ*; Paris, 1644, in-8°; on conserve à la Bibliothèque impériale un exemplaire de cet ouvrage, qui parut anonyme, couvert de notes de la main de Mentel; il a été réimprimé dans les *Monum. typogr.* de Wolf (II, 197), avec des additions; — *De vera Typographiæ Origine Paranesis*; Paris, 1650, in-4°; et dans le recueil de Wolf (II, 241); — *Epistola ad Pecquetum de nova illius chyli secedentis a lactibus receptaculis notatione*; Paris, 1651, in-4°; — *Anaphoricus, sive de ascensionibus*; Paris, 1657, in-4°, trad. du grec d'Hypsiclès d'Alexandrie; — *Anecdoton ex Petronii Arbitri Satyricone fragmentum*; Paris, 1664, in-8°, sous l'anagramme de *Jo.-Caius Tilebomenus*. K.

Éloy, *Dict. hist. de la Méd.*, III. — Fabricius, *Biblioth.*

MENTELLE (*Edme*), géographe et historien français, né à Paris, le 11 octobre 1730, mort à Paris, le 28 décembre 1815. Il fit ses études, comme boursier, au collége de Beauvais, où Crevier fut son professeur. Il obtint ensuite un emploi dans les finances, emploi peu lucratif, mais qui lui laissait assez de loisir *pour sacrifier aux Muses*. Les recueils littéraires de son temps contiennent beaucoup de ses poésies légères, et plusieurs théâtres représentèrent de ses pièces. Devenu plus âgé et plus sérieux, il déserta la carrière poétique, et se livra exclusivement à l'étude de la géographie et de l'histoire. Il se fit remarquer par ses *Éléments de Géographie*, et obtint, en 1760, la chaire de professeur de géographie et d'histoire à l'École Militaire. Mentelle construisit pour le roi Louis XVI un globe, qui représentait les divisions naturelles et politiques de la terre; c'était une sphère de trois pieds de diamètre sur laquelle étaient retracées les bornes réelles des divers États; une espèce de calotte superposée, divisée par compartiments *enlevables* à volonté, reproduisait en relief les inégalités terrestres avec un soin infini. Mentelle compléta son œuvre en y ajoutant une calotte intermédiaire qui, percée à jour, donnait la différence de l'ancien monde connu avec le nouveau. L'École Militaire ayant été supprimée en 1792, Mentelle ouvrit un cours chez lui et donna des leçons particulières. Lors de l'organisation des écoles centrales, l'un des premiers il fut appelé à y professer la géographie; il enseigna ensuite à l'École Normale de 1794, et dès la création de l'Institut il vint siéger sur les bancs de cette société savante. Il cessa de professer vers 1810. En 1814 Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'Honneur. Il mourut à la suite d'une opération de la pierre. Il fut le premier membre de l'Institut inhumé aux frais de ses collègues. M. Barbié du Bocage prononça un discours sur sa tombe. Les modifications apportées dans la circonscription de presque tous les États du monde ont fait perdre beaucoup de prix aux ouvrages de Mentelle. Outre ses poésies légères, publiées dans l'*Almanach des Muses*, dans le *Mercure de France* et dans d'autres recueils du même genre, nous citerons parmi les œuvres de sa jeunesse *Raton aux enfers*, poëme en six chants, imité de l'allemand; — *L'Intendant supposé*, comédie en prose jouée avec succès au théâtre Beaujolais; et *L'Amour libérateur*, comédie (avec des Essarts). Ses œuvres sérieuses sont : *Lettre à un seigneur étranger sur les ouvrages périodiques*; 1757, in-12; — *Manuel Géographique*; 1761, in-12; — *Éléments de l'histoire romaine* avec cartes; 1766 et 1774, in-12; — *La Géographie abrégée de la Grèce ancienne*; 1772, in-8°; — *Anecdotes orientales*; 1773, 2 vol. in-8°; — *Traité de la Sphère*; 1778, in-12; — *Géographie comparée, ou analyse de la géographie ancienne et moderne*, 1778 et ann. suivantes, 7 vol. in-8°, avec cartes; — *Cosmographie élémentaire*, 1781 et 1799, in-8°, avec fig. : l'auteur « se flatte de l'espoir que la géographie politique n'éprouvera plus qu'une bien légère modification, et que l'ordre

géographique sera inébranlable ainsi que l'ordre chronologique ». Il écrivait celà en 1781! — *Choix de Lectures géographiques et historiques*; 1783-1784, 6 vol. in-8° : ouvrage intéressant, à cause des emprunts que l'auteur a faits à des voyages restés inédits; — *Éléments de Géographie*; etc., 1783, in-8°. — *Méthode courte et facile pour apprendre aisément la nouvelle géographie de la France*; 1791, in-8°; — *La Géographie enseignée par une méthode nouvelle; ou application de la synthèse à l'étude de la géographie*; 1795, 1799, in-8°; — *Considérations nouvelles sur l'instruction publique*; 1797, in-8°; — *Précis de l'histoire des Hébreux*, etc., *jusqu'à la prise de Jérusalem*; 1798, in-12, — *Cours complet de Cosmographie, de chronologie, géographie et d'histoire ancienne et moderne*; 1801-1802, 4 vol. in-8°; — *Précis de l'Histoire universelle pendant les dix premiers siècles de l'ère vulgaire*; 1801, in-12. Mentelle y traite Jésus-Christ d'*imposteur*; — *Précis de l'Histoire de France jusqu'à l'an IX de la république*, 1800, in-12; — *Géographie universelle* (avec Malte-Brun); Paris, 1803-1804, 16 vol. in-8°, avec atlas; — *Tableau synchronique des principaux événements de l'Histoire ancienne et moderne*; 1804, in-fol., avec texte in-8°; — *Exercices chronologiques et historiques*; in-12; — *Géographie classique*, etc, 1813, 2 vol. in-12. L'auteur insiste pour que l'Institut adopte une orthographe définitive pour les noms géographiques; — *Dictionnaire de la Géographie ancienne* (pour l'*Encyclopédie méthodique*), 3 vol. in-4°; — *Atlas universel* en 170 cartes (avec Chanlaire), avec plans des huit principales villes de l'Europe. — *Atlas élémentaire* (avec le même), 36 cartes; — *Atlas des commençants*; in-4°, avec texte, in-12; — *Mémoire sur la position de quelques lieux et de quelques fleuves dans l'étendue de l'Argolide*; dans les *Mém. de l'Institut* (sec. M. et Pol.), tome III, p. 467; — des *Notes historiques et géographiques* pour la traduction d'Homère par Gin; des *articles* à la *Bibliothèque française* de Pougens; aux *Annales des Voyages* de Malte-Brun, etc. — Le *Magasin Encyclopédique* a reproduit plusieurs morceaux lus par Mentelle à l'Institut, au Lycée et dans d'autres sociétés savantes. Mentelle a aussi dressé les cartes de *La Monarchie prussienne* par Mirabeau, celles des *Leçons de l'Histoire* par l'abbé P.-L. Gérard (Paris, 1787, 1806). A. de B.

Deur Larche, *Notice sur Mentelle*; dans le *Magasin Encyclopédique* de 1816. — *Éloge de Mentelle*; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* de 1819. — Querard, *La France Littéraire*.

MENTELLE (*François-Simon*), ingénieur géographe français, frère du précédent, né à Paris, en 1731, mort à Cayenne, le 21 décembre 1799. Il apprit la géographie sous Buache et l'astronomie sous Lalande. Après avoir été employé quelque temps à l'observatoire de Paris, où sous la direction de César-François Cassini de Thury, il coopéra à la *Carte topographique de France*, il reçut l'ordre d'accompagner une expédition que le gouvernement français envoyait sous le commandement du chevalier Turgot (*voy.* ce nom) pour coloniser la Guyane. Il débarqua à Cayenne en juillet 1763, dirigea les colons sur Kourou, et s'occupa immédiatement du plan d'une ville et de la construction des abris nécessaires pour recevoir les nouveaux habitants. Mais la rapidité des arrivages dérangea ses prévisions : les vivres exposés en plein air se corrompirent, et les malheureux émigrants, entassés les uns sur les autres, périrent presque tous de la fièvre jaune ou du typhus. Mentelle s'était réfugié à Cayenne, où il organisa un service sanitaire et présida à la création de nouveaux quartiers. En 1766, il accompagna un détachement de troupes envoyé contre les nègres marons hollandais (de Surinam), qui désolaient les plantations des indigènes habitant la rive droite du Maroni. Il s'embarqua le 19 mars, remonta l'Oyapok (sud-est de Cayenne), puis les rivières Camopi et Tamouri. Cette expédition n'obtint aucun résultat : les nègres s'étaient retirés avant son arrivée et les Indiens fuyaient aussitôt son approche. Après avoir franchi une cinquantaine de lieues dans un pays désert et avec beaucoup de fatigues, Mentelle rentra à Cayenne, où il arriva le 13 juin en descendant le Tau et l'Araoua, qui se jettent dans le Maroni. Il dressa la carte de ce voyage, constata que les sources du Maroni n'étaient éloignées de celles de l'Oyapok que de quinze lieues. Il avait ressenti une secousse de tremblement de terre dans le pays des Aramichaux, et avait failli se noyer à Yroucanporti (embouchure est du Maroni). Il avait fait aussi des observations intéressantes pour la botanique, sur les rubiacées, les simaroubées, etc. Il rassembla alors tous les documents relatifs à la colonie et en forma un dépôt dont il s'établit le conservateur, titre qui lui fut confirmé par l'ordonnateur Malouet, en juillet 1777, avec un traitement de 2,000 livres.

Mentelle accompagna Malouet dans un voyage à Surinam, dont il dressa la carte. A son retour à Cayenne, il se livra à des observations scientifiques. Il construisit un cadran solaire dans la cour de l'Intendance, constata que l'aiguille aimantée déviait à Cayenne depuis 0' jusqu'à 5° nord-est, et que parvenue à ce maximum, elle remontait aussitôt. Il fit aussi d'intéressantes observations sur les marées et sur la météorologie (1). En 1788, le roi Louis XVI récompensa l'auteur de ces utiles travaux en le nommant chevalier de Saint-Louis. Mentelle, tout entier à l'idée de rendre la Guyane utile à la France, y demeura durant la période révolutionnaire. En 1798, il adoucit le sort des déportés du 18 fructidor, principalement de Barbé-Marbois, de Barthélemy, de Brotier. Il s'occupait

(1) Elles se trouvent à l'Observatoire de Paris.

encore de la généreuse mission qu'il s'était imposée lorsqu'il succomba en quelques heures à des coliques de miséréré. Il avait laissé de nombreux et intéressants documents, mais ils furent dispersés par les Portugais lorsque, le 12 janvier 1809, ils prirent possession de Cayenne. Le tombeau du savant ne fut même pas respecté et son cadran solaire fut détruit. Il ne reste de lui que son *Almanach de Cayenne*, des extraits imprimés dans les revues scientifiques du temps et les nombreux documents, qu'heureusement il avait envoyés en double au ministère de la marine à Paris. A. de L.

Archives de la Marine. — Noyer, *Notice sur la vie et les travaux de S. Mentelle*, dans les *Annales maritimes* de 1826-1827 et mars et avril 1836.

MENTON (*François*), peintre et graveur hollandais, né à Alcmaer, vers 1530, mort après 1605. Il fut l'un des bons élèves de François de Vriendt (Franc-Flore); mais plus désireux de faire fortune que d'acquérir de la gloire, il abandonna la peinture historique pour le portrait, et s'enrichit dans ce genre. Il avait une belle touche, une couleur chaude. Son chef-d'œuvre est une *Assomption* dans l'église des Jésuites d'Anvers. Il gravait aussi avec goût et finesse. Ses estampes sont très-recherchées; elles représentent généralement des sujets religieux. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc.

MENTOR (Μέντωρ), général grec, né à Rhodes, frère de Memnon, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Il fut un de ces aventuriers grecs audacieux et rusés dont la fortune commença pendant les troubles qui suivirent la mort d'Artaxerxès Mnémon. On le voit d'abord au service du satrape rebelle Artabaze. Quand celui-ci vaincu fut forcé de se réfugier à la cour de Philippe, roi de Macédoine, Mentor passa au service de Nectanabis, roi d'Égypte, qui lui confia le commandement d'un corps de mercenaires grecs. Il conduisit ensuite une autre bande de mercenaires au secours de Tennès, roi de Sidon, révolté contre Artaxerxès Ochus. Tennès ne tarda pas à livrer les Sidoniens au roi de Perse, et Mentor, complice de sa trahison, entra au service d'Artaxerxès (351 avant J.-C.). Il marcha alors contre ces mêmes Égyptiens qu'il avait défendus peu auparavant, et au moyen d'une intrigue assez compliquée, il s'attribua le principal honneur de la réduction de cette grande province. Artaxerxès, qui croyait lui devoir la conquête de l'Égypte, Bagoas, général en chef de l'armée perse, qui croyait lui devoir sa liberté, le comblèrent de faveurs. Il reçut la satrapie des côtes occidentales de l'Asie Mineure. Lui et Bagoas furent les véritables chefs de la Perse sous le règne d'Artaxerxès Ochus, dont l'autorité ne se manifestait que par des actes de cruauté. On manque de renseignements sur cette période. L'histoire ne cite plus qu'un seul fait de Mentor, c'est encore une trahison. Il s'assura perfidement de la personne de Hermias, tyran d'Atarnée, ami d'Aristote, se fit livrer au moyen de fausses lettres les places fortes de ce prince, et l'envoya à Artaxerxès, qui ordonna de le mettre à mort. Mentor mourut en possession de sa satrapie, qu'il transmit à son frère Memnon. Sa femme se nommait Barsine. Ses trois filles tombèrent au pouvoir de Parménion, à la prise de Damas; une d'elles épousa plus tard Néarque. Y.

Diodore de Sicile, XVI, 42, etc., 50-52. — Arrien, VII, 4. — Quinte-Curce, III, 13.

MENTOR, un des plus célèbres ciseleurs grecs, vivait probablement dans le quatrième siècle avant J.-C. Il excella surtout dans la ciselure sur argent. Pline prétend que ses plus belles œuvres périrent dans l'incendie du temple d'Artémis à Éphèse, et les autres dans l'incendie du Capitole, de sorte que du temps de Pline il n'en restait plus aucun. Cette assertion ne doit pas s'entendre à la lettre. Les ouvrages de Mentor étaient des vases, des coupes, particulièrement des coupes appelées *thériclécennes*. Les plus grands de ses ouvrages, ceux qui étaient de nature à trouver place dans des édifices publics, furent détruits; mais il en resta beaucoup de petits, et l'on sait par Cicéron qu'ils étaient très-recherchés. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIII, 53; XXXV, 12.

MENTZEL (*Chrétien*), botaniste et sinologue allemand, né le 15 juin 1632, à Fürstenwald, dans la marche de Brandebourg, mort à Berlin, le 17 janvier 1701. Il commença en 1643 l'étude de la médecine, et trois mois après accompagna en Pologne l'ambassadeur de Brandebourg Creutz; il alla ensuite passer un an à Dantzig, auprès du philologue Chrétien Rau. En 1650 il partit pour l'Italie, visita la plupart des îles de la Méditerranée, et se fit recevoir quatre ans après docteur en médecine à Padoue. S'étant fixé à Berlin, il y devint en 1660 médecin de l'électeur de Brandebourg, qu'il accompagna dans toutes ses campagnes; il remplit ces fonctions jusqu'en 1688, année où il obtint sa retraite. Dans les derniers temps de sa vie il s'adonna, sous la direction du P. Couplet, à l'étude de la langue chinoise. Membre de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, il entretenait une correspondance avec les principaux savants de l'Europe. On a de lui: *Catalogus Plantarum circa Gedanum sponte nascentium*; Dantzig, 1645, in-4°; — *Lapis Bononiensis in obscuro lucens*; Bielefeld, 1675, in-12; — Πίναξ βοτανώνυμος πολύγλωττος, *sive Index nominum Plantarum multilinguis, plantarum genera, species, colorum et aliarum partium differentias ordine suo collocans, citatis classicorum auctorum locis genuinis ab Hippocrate ad novissimos botanicos; adjectus est pugillus plantarum rariorum*; Berlin, 1682; 1696 et 1715, in-fol.; — *Sylloge minutiarum lexici latino-sinico-characteristici ex autoribus et lexicis Chinensium eruta*; Nuremberg, 1685, in-4°; sur la valeur de ce

dictionnaire, *voy.* le *Plan d'un Dictionnaire Chinois* d'Abel de Rémusat; — *Kurze chinesische Chronologia* (Chronologie abrégée des Chinois); Berlin, 1696, in-4° : cet ouvrage, le premier de ce genre, publié en Europe, contient un résumé de l'ambassade d'Isbrand en Chine; — *Icones Arborum fructuum et herbarum exoticarum*; Leyde, sans date, in-4°, avec 80 planches. Mentzel a laissé en manuscrit une *Flora Japonica*, en deux vol. in-fol., qui se trouvent à la bibliothèque de Berlin ainsi que ses autres ouvrages inédits, tels que *Clavis Sinica*, *Historia Regum Sinensium*, 10 vol. in-fol.; — *Dictionarium Sinicum*, 9 vol. in-fol.; il a aussi mis en ordre et fait relier en 4 vol. in-fol. les notices et dessins faits par ordre du prince Maurice de Nassau sur l'*Histoire naturelle du Brésil*; enfin, il a fait insérer un grand nombre de *Mémoires* dans les *Miscellanea Academiæ Naturæ Curiosorum*. O.

Memoria Mentzeliana (Nuremberg, 1702). — *Miscellanea Academiæ Naturæ Curiosorum* (année, 1699. *Appendix*). — Manget, *Bibl. Scriptorum medicorum*, t. II. — *Historisches Portefeuille* (année 1784).

MENTZEL (*Balthasar*), mathématicien et astronome allemand, fils du précédent, né à Rinteln, le 21 février 1651, mort le 8 mars 1727. Nommé en 1676 professeur de mathématiques à l'université de Giessen, il fut destitué en 1695, pour avoir reproché diverses erreurs à la faculté de théologie; l'année d'après il fut chargé d'enseigner les sciences du calcul au gymnase de Hambourg. On a de lui : *Cometæ anno 1680 visæ Descriptio*; Giessen, 1681, in-4°; — *Positiones arithmeticæ, geometricæ et astronomicæ*; Giessen, 1682-1692, 2 parties, in-4°; — *De Immobilitate Terræ*; Giessen, 1689; — *Porismata Geographica et astronomica*; Giessen, 1691, in-4°; — *Nachricht von der zum viertenmale observirten Conjunction des Mercurii und der Sonne* (Notice sur la conjonction de Mercure et du Soleil, observée pour la quatrième fois); Hambourg, 1723, in-4°; — plusieurs *Observations astronomiques* sur des éclipses, des aurores boréales, etc. O.

Fabricius, *Memoriæ Hamburgorum*, t. VI. — Rotermund, *Supplément à Jocher*.

MENTZER (*Balthasar*), théologien allemand, né à Allendorf, le 27 février 1565, mort le 6 janvier 1627. Il enseigna depuis 1596 la théologie à Marbourg et à Giessen. Son intolérance l'engagea dans de nombreuses controverses, où il ne ménagea pas les injures à ses adversaires, catholiques ou calvinistes. Parmi ses quatre-vingts et quelques ouvrages, dont ceux écrits en latin ont été recueillis en 2 vol. in-4° (Francfort, 1609), nous ne citerons que son *Exegesis Augustanæ Confessionis*; Giessen, 1613, in-12; cinq fois réimprimé. O.

Strieder, *Hessische Gelehrten Geschichte*, t. VIII. — Witte, *Memoriæ Theologorum*. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI.

MENTZER. *Voy.* FISCHART (*Jean*).

MENU DE CHOMORCEAU (*Jean-Étienne*), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne (Champagne) (1), le 23 mai 1724, mort dans la même ville, le 30 septembre 1802. Il était lieutenant général (président) au bailliage de sa ville natale lorsqu'il fut député aux états généraux en 1789 par le bailliage de Sens. Il fut le premier qui sous le titre de *doyen* présida la chambre du *tiers état*, ou des communes. Après la session de l'Assemblée constituante, Chomorceau ne reparut plus sur la scène politique, et échappa ainsi à la tourmente révolutionnaire. « Ses opinions furent modérées et justes comme son caractère », dit un de ses contemporains. On a de lui : *Renaud, poëme héroïque, imité du Tasse*; Paris, 1784, 1786, 1788, 2 vol. in-8°. Le style de cet ouvrage ne manque pas de verve; mais à l'exception des principales aventures de son héros, qui sont empruntées aux chroniqueurs, Menu de Chomorceau s'est plu à mettre en scène son pays, ses ancêtres, ceux de ses voisins et jusqu'aux noms de ses enfants, « inspiré et soutenu, disait-il, par le désir d'illustrer tout ce qu'il aimait ». Certes ce désir est louable; mais l'auteur ne réussit ainsi qu'à faire un *poëme de famille*. Menu a publié un grand nombre de *poésies*, qui parurent dans les feuilles littéraires de son temps et surtout dans le *Mercure*, alors dirigé par Marmontel. Il a laissé inachevé un *Dictionnaire de la Chevalerie*. E. D.

Biographie moderne (Paris, 1806). — *Dict. Historique* (1822). — Quérard, *La France Littéraire* (1834).

MENURET DE CHAMBAUD (*Jean-Jacques*), médecin français, né à Montélimart, en 1733, mort à Paris, le 15 décembre 1815. Il fut reçu docteur en médecine à Montpellier en 1758, et durant vingt-cinq années dirigea l'hôpital de sa ville natale. En 1785, le roi Louis XVI l'attacha au service de ses écuries. Peu après la comtesse d'Artois (Marie-Thérèse de Savoie) le prit pour médecin consultant. En 1791, Menuret entra dans l'état major de Dumouriez, et suivit ce général dans ses campagnes. Il émigra avec lui, et se fixa à Hambourg. Vers 1802 il profita de l'amnistie pour rentrer en France. Il mourut pauvre, car il consacra ses talents au soulagement des classes pauvres, des établissements de charité, des sociétés philanthropiques. On a de lui : *Nouveau Traité du Pouls*; Amsterdam (Paris), 1767, et 1768, in-12; — *Avis aux mères sur la petite vérole et la rougeole, ou lettres à Mme de *** sur la manière de traiter et de gouverner ses enfants dans ces maladies*, suivies d'une *Question proposée à MM. de la Société des Sciences de Montpellier relativement à l'inoculation*; Lyon, 1770 et 1802, in-12; — *Éloge de M. Venel, médecin*; Grenoble, 1777, in-8°; — *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, dissertation couronnée

(1) Jusqu'en 1792 cette petite ville a porté le nom de *Villeneuve-le-Roi*, ce qui a fait croire à quelques biographes que Menu de Chomorceau était né à Villeneuve-le-Roi, bourg de la Brie, à 20 kil. de Paris.

par la Société de Médecine de Paris ; Paris, 1781, in 12. « Cette dissertation, dit Quérard, contient des idées très-ingénieuses; mais on y trouve aussi des explications hypothétiques sur les corpuscules qui charrient la contagion, et que l'auteur nomme *miasmes*. » — *Essai sur l'action médico-topographique*; Paris, 1786, in-12; nouvelle édition augmentée de *Lettres* sur différents sujets; Paris, 1804, in-12; — *Observations sur le débit du sel après la suppression de la gabelle, relatives à la santé et à l'intérêt des citoyens*; 1790, in-8°; — *Mémoire sur la culture des jachères* : couronné par la Société royale d'Agriculture; Paris, 1790, in-8°; — *Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société*, partie d'un *Projet d'Éducation nationale relative à cette profession*; Paris, 1791, in-8°; seconde édition, très-augmentée; Paris, 1814, in-8°; — *Essai sur la ville de Hambourg, considérée dans ses rapports avec la santé, ou lettres sur l'histoire médico-topographique de cette ville*; Hambourg, 1797, in 8°; — *Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine*, précédé de *Considérations sur l'état de la médecine et des médecins en France*, etc.; Paris, 1809, in-8°; — *Notice nécrologique sur P. Chappon, docteur en médecine*; Paris, 1810; — *Mémoire sur la topographie de Montélimart*; dans la *Revue des Observations sur les Hôpitaux* de Richard ; — de nombreux articles dans les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie*, entre autres : *Inflammation*, *Mort*, *Pouls*, *Somnambulisme*, etc. L—z—e.

Biographie moderne (1806). — Quérard, *La France Littéraire* (1834).

MENY-PENY (1) (*Guillaume*), seigneur écossais, au service de France, né vers le commencement du quinzième siècle, mort vers 1480. Il était probablement au nombre des gentilshommes qui, en 1436, accompagnèrent la fille de Jacques Ier, Marguerite d'Écosse, lorsque cette princesse vint épouser Louis dauphin, nommé depuis Louis XI. En 1439, il accompagna le dauphin Louis, comme écuyer d'écurie. Après la mort de la dauphine, il demeura au service du roi, qui lui confia diverses missions. En 1446 il fut son ambassadeur auprès de François Ier, duc de Bretagne. En 1448 il se rendit en Autriche, et négocia, de concert avec l'abbé de Saint-Thierry-lès-Reims, le mariage, qui s'accomplit peu de temps après, entre le duc d'Autriche Sigismond et la princesse Éléonore d'Écosse. En 1449 il fut adjoint comme ambassadeur à Guillaume Cousinot, conseiller du roi, pour réclamer auprès des Anglais, qui venaient de ranimer les hostilités dans la province de Normandie. En 1451 il se rendit avec le même personnage auprès de Jacques II, roi d'Écosse. Comme il retournait en France, le navire qui le portait fut assailli par une tempête. Jetés sur la côte d'Angleterre, les membres de la légation furent arrêtés, comme ennemis, et réduits à une dure captivité. Charles VII frappa un impôt spécial pour délivrer ses ambassadeurs, au moyen d'une forte rançon. Plus heureux que ses compagnons de naufrage et d'infortune, Meny-Peny demeura peu de temps prisonnier des Anglais. En 1452, il reçut une nouvelle mission politique auprès des Flamands.

Guillaume, devenu chevalier (1), avait obtenu de Charles VII la terre de Concressault, en Berry, qui avait été antérieurement octroyée, comme apanage, à Jean Steward de Dernley, connétable des Écossais au service du roi de France. En 1458, G. de Meny-Peny, chambellan et conseiller du roi, fut chargé de reconduire dans leur patrie Jeanne et Arabella Stuart, sœurs de Jacques II. Louis XI à son tour traita favorablement notre Écossais, et lui continua la confiance que lui avait accordée Charles VII. En 1467, Guillaume fit partie d'une ambassade, chargée de conclure la paix entre la France et l'Angleterre. De là il se rendit encore une fois en Écosse par ordre de Louis XI. Le roi de France récompensa ses services par diverses libéralités. En dernier lieu il lui conféra, par lettres du 10 octobre 1473, l'office de sénéchal de Saintonge, avec le gouvernement de La Rochelle, l'un des ports les plus importants du royaume. Guillanme succéda dans ce haut poste de confiance à un autre Écossais, nommé Patrick Foucard (2). A. V—V.

Cabinet des titres : dossier *Meny-Peny*. Ms. des Blancs-Manteaux sur la Bretagne, n° 48 B, f° 53. Ms. Legrand, t. 6, p. 286, v°. Ms. Baluze 9037,7, f° 144. Ms. Gaignières, 772, 2, f° 412 et suiv. — *Mémoires de Bretagne*, 1744, in-f°, t. 2, colonne 1546. — Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandres*, 1848, in-8° ; t. 4, p. 456, 522 et s. — P. Clément, *Jacques Cœur, etc.*, t 2, p. 432-436. — Jean Chartier, éd. Vallet de Viriville, t. 2, chapitre 202. — Ch. de Beaurepaire, *Notes sur six voyages de Louis XI à Rouen*; 1857, in-8°, p. 29 et 50. — Rymer, *Fœdera*, 1710, t. XI, p. 180, etc.

MENZ (*Frédéric*), érudit allemand, né à Langendortmund, en Westphalie, le 7 novembre 1673, mort à Leipzig, le 19 septembre 1749. Reçu en 1700 maître ès arts à Leipzig, il y fit pendant de longues années des cours libres sur divers sujets d'antiquités et de belles-lettres; nommé en 1725 professeur de la faculté de phi-

(1) Ce nom ce trouve également écrit *Mony-Peny*, ou *Many-Peny* (littéralement *quelque argent* ou *beaucoup d'argent*). Plusieurs actes émanés de ce personnage portent cet intitulé : « Nous, Guillaume, *seigneur de Meny-peny*, de Concressault, d'Aubin, vicomte d'Auvillars, etc, et d'autres : Guillaume de Meny-Penny, *seigneur du dit lieu*, etc. » Malgré ces formules, ainsi libellées par suite des habitudes françaises, nous doutons que *Meny-Peny* soit un nom de lieu.

(1) Il fut fait chevalier avec G. Cousinot, le 16 octobre 1449, sous les murs de Rouen.

(2) Guillaume de Meny-Peny s'était établi en France. Il laissa après lui deux fils nommés *Alexandre* et *Georges*. De 1477 à 1485, Alexandre de Meny-Peny, écuyer d'écurie du roi et vicomte d'Auvillars, jouissait d'une pension de 600 fr. sur les fonds du Languedoc.

losophie, il obtint cinq ans après la chaire de poésie et en 1739 celle de physique. On a de lui : *De Sardanapalo*; Leipzig, 1700, in-4°; — *Cogitationes in Gellii Libri II, caput 12, de Solonis legibus*; Leipzig, 1701, in-4°; — *De Plantis quas ad rem magicam facere crediderunt veteres*; Leipzig, 1705, in-4°; — *Vita Patrocli, martyris*; Leipzig, 1712, in-4°; — *Dissertatio qua probatur Socratem nec officiosum maritum nec laudandum patrem familiæ fuisse*; Leipzig, 1716, in-4°; — *Aristippus, philosophus socraticus*; Halle, 1719, in-4°; — *De Bruditorum Miseriis earumque causis*; Leipzig, 1725, in-4°; — *De Consecratione Templorum Romanorum*; Leipzig, 1729, in-4°; — *De primis initiis artis typographicæ in urbe Lipsia*; Leipzig, 1740, in-4°; — *De Herm. á Kersenbroick Historia belli Anabaptistarum Monasteriensi manuscripta*; Leipzig, 1743, in-4°; — *De Pudore erudito*; Leipzig, 1749, in-4°; — *De Cornelio Nepote*; Leipzig, 1749, in-4°; — beaucoup de comptes-rendus dans les *Acta Bruditorum*. O.

Hirsching, *Hist. Liter. Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 539.

MENZEL (*Charles-Adolphe*), historien allemand, né à Grunberg, en Silésie, le 7 décembre 1784, mort le 19 août 1855. Nommé en 1809 professeur à l'*Elisabethanum* de Breslau, il y obtint cinq ans après l'emploi de prorecteur; en 1824 il devint membre du conseil de l'instruction publique pour la province de Silésie. On a de lui : *Topographische Chronik von Breslau* (Chronique topographique de Breslau); Breslau, 1805-1807, 2 vol.; — *Geschichte Schlesiens* (Histoire de Silésie); Breslau, 1807-1810, 3 vol.; — *Geschichte der Deutschen bis zur Reformation* (Histoire des Allemands jusqu'au temps de la Réforme); Breslau, 1815-1823, 8 vol. in-8° : c'était la première histoire d'Allemagne où à l'étude consciencieuse des sources se trouvaient alliés les agréments du style; — *Geschichte unsrer Zeit seit dem Tode Friedrichs II* (Histoire de notre temps depuis la mort de Frédéric II); Berlin, 1824-1825, 2 vol. in-8°; — *Neuere Geschichte der Deutschen von der Reformation bis zur Bundes acte* (Histoire moderne des Allemands depuis la Réforme jusqu'à l'acte de confédération); Breslau, 1826-1848, 14 vol. in-8° : cet ouvrage des plus remarquables expose, outre le tableau des événements politiques, la situation morale, intellectuelle et sociale de l'Allemagne pendant les derniers siècles; on y trouve notamment des détails très-curieux sur les effets désastreux que l'intolérance protestante exerça pendant plus de deux cents ans sur les progrès de la civilisation en Allemagne; — *Historische Lehrstücke für Religions und Staatsthumskunde* (Morceaux historiques concernant la religion et la politique); Breslau, 1854; — *Staats-und Religionsgeschichte des Konigreichs Israel und Juda* (Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israel et de Juda); Breslau, 1853. O.

Conversations-Lexikon.

* **MENZEL** (*Wolfgang*), littérateur et historien allemand, né à Waldembourg en Silésie, le 21 juin 1798. Après avoir en 1815 pris part à la campagne contre la France, il étudia à Iéna et à Bonn la philosophie et l'histoire, et devint en 1820 professeur à l'école d'Aarau. S'étant fixé en 1835 à Stuttgard, il fut depuis 1830 élu à plusieurs reprises député à la seconde chambre de Wurtemberg; en 1838 il quitta avec ses amis Uhland et Pfirzer la carrière politique, et s'adonna exclusivement aux travaux littéraires. De 1848 à 1852 il siégea de nouveau aux états du Wurtemberg. Poëte distingué, critique éminent, Menzel a eu souvent le tort de donner à ses jugements sur les œuvres littéraires de ses contemporains une forme trop acerbe; de même ses appréciations sur la France sont généralement empreintes d'une amertume et d'un dénigrement systématiques, ce qui provoqua le célèbre pamphlet de Börne : *Menzel der Franzosenfresser*. On a de Menzel : *Streckverse*; Heidelberg, 1823 ce petit recueil renferme beaucoup d'aperçus ingénieux et spirituels; — *Geschichte der Deutschen* (Histoire des Allemands); Zurich, 1824-1825, 3 vol. in-8°; — *Voss und die Symbolik*; Stuttgard, 1825, écrit en faveur de Creuzer; — *Die deutsche Literatur* (La Littérature allemande); Stuttgard, 1828, 2 vol. in-8°; ibid., 1836, 4 vol. in-8°; — *Rübezahl*; Stuttgard, 1829; — *Narcissus*; Stuttgard, 1830; — *Reise nach Œstreich* (Voyage en Autriche); Stuttgard, 1831; — *Reise nach Italien im Frühjahr* 1835 (Voyage en Italie au printemps de 1835); Stuttgard, 1835; — *Geist der Geschichte* (Esprit de l'histoire); Stuttgard, 1835; — *Europa im Jahre* 1840 (L'Europe en 1840); Stuttgard, 1840; — *Mythologische Forschungen* (Recherches mythologiques); Stuttgard, 1842; — *Die Gesänge der Völker* (Les Chants des Peuples); Leipzig, 1851; — *Furore*; Leipzig, 1851, 3 vol.; roman historique; — *Geschichte Europas von* 1789 *bis* 1815 (Histoire de l'Europe de 1789 à 1815); Stuttgard, 1853, 2 vol.; Menzel a aussi rédigé plusieurs recueils périodiques, tels que : *Europäische Blätter* (Feuilles européennes); Zurich, 1824-1825 : publiées en commun avec Troxler, List, Tollen et Mönnich; *Taschenbuch der neuesten Geschichte* (Tablettes de l'histoire la plus récente); Stuttgard, 1829-1837, 6 vol.; — *Das Literaturblatt*; Stuttgard, 1825-1860 : cette revue est une des plus estimées de l'Allemagne. O.

Conversat.-Lexik.

* **MENZEL** (*Adolphe*), peintre et lithographe allemand, né à Breslau, le 8 décembre 1815. Il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, dont il devint membre en 1853. Parmi ses tableaux à l'huile nous citerons : *Une Con-*

sultation de droit; Le Jour du jugement; Une Promenade de Frédéric le Grand; Le Dérangement; Frédéric le Grand à Sans-Souci; Un Concert à Sans-Souci. Les plus connues de ses lithographies sont : *Les Pérégrinations d'un artiste; Esquisses humoristiques; Le Pater; Essais sur pierre* (Berlin, 1851). Enfin il a illustré l'*Histoire de Prusse* de Friedländer (Berlin, 1847) et l'*Histoire de Frédéric le Grand* de Kugler. O.

Conversations-Lexikon.

MENZINI (*Benedetto*), poëte italien, né le 29 mars 1646, à Florence, mort le 7 septembre 1704, à Rome. Sa famille, qui était pauvre et obscure, pourvut avec peine à sa première éducation ; il fit concevoir de lui de si heureuses espérances que le marquis Vincenzo Salviati le prit en amitié et lui donna les moyens de cultiver ses talents. Il entra dans les ordres ; mais comme il avait du goût pour l'enseignement, il se mit, quoique encore bien jeune, à faire un cours d'éloquence, soit à Florence, soit à Prato, et en plus d'une occasion il montra combien il avait approfondi cet art, qu'il enseignait si facilement aux autres. Il s'attendait, avec un peu de présomption peut-être, à être appelé dans un avenir prochain à une des chaires de l'université de Pise. Tourmenté par la misère, il chanta les louanges de Cosme III, écrivit un traité de grammaire et disputa à Chiabrera la palme de la poésie lyrique; il s'offrit même dans plusieurs riches familles en qualité de précepteur ou de secrétaire ; mais rien ne lui réussit : le grand-duc n'aimait pas les vers, les gens de lettres le laissèrent dans l'oubli et les nobles refusèrent ses services. Indigné de se voir ainsi méconnu, Menzini composa alors des satires, qui peignent en traits véhéments les vices et les malheurs de cette époque. Pignatelli et le cardinal Azzolini ayant intéressé à son sort la reine Christine de Suède, il fut appelé en 1685 à Rome, où résidait cette princesse, et fit partie de sa maison. Délivré des angoisses du lendemain, il reprit avec joie le cours de ses études, et ce fut pendant ces quatre années qu'il écrivit ses plus belles pièces de vers, entre autres l'*Art Poétique*. Christine mourut en 1689, et le poëte retomba dans l'abandon et le dénuement. Il subsistait par les secours que lui envoyait Redi ; quelques prélats l'admettaient par compassion à leur table ; une de ses ressources habituelles était de composer des sermons pour les prédicateurs qui n'avaient, pour paraître éloquents, d'autre moyen que leur bourse. C'est à Menzini et à ce genre d'industrie que Settano a fait allusion dans ce vers :

Cogitur indoctis componere verba cucullis.

En 1691 le cardinal Ragotzki, primat de Pologne, lui proposa de remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire. Menzini ne voulut pas quitter l'Italie, et trouva dans le cardinal Albani (plus tard Clément XI) un protecteur zélé, qui lui procura un canonicat à l'église de San-Angelo in Peschiera et, en 1701, une chaire d'éloquence au collége de la Sapienza. Il mourut bientôt après, d'hydropisie, à l'âge de cinquante-huit ans. « Il n'y a guère de genre de poésie, dit Tiraboschi, dans lequel Menzini ne se soit pas exercé. Ses odes manquent de l'élévation et de la rapidité qu'on admire chez Chiabrera et Filicaja ; mais elles n'en sont pas moins conduites avec autant d'art que d'élégance. Dans la poésie anacréontique, dans le sonnet, l'élégie ou l'hymne sacrée, peu de poëtes l'égalent, aucun peut-être ne lui est supérieur. Sa *Poétique* est, pour la pureté du style et l'excellence des préceptes, un des chefs-d'œuvre de la langue italienne. » Menzini avait été admis dans l'Académie des Arcades sous le nom d'*Euganeo Libade*. Il appartenait aussi à celle de la Crusca, et il souhaitait ardemment de voir ses vers cités comme autorité par cette compagnie; elle ne lui décerna cet honneur qu'en 1731, dans la quatrième édition de son *Dictionnaire*, et depuis il est regardé comme classique. On a de lui : *Poesie;* Florence, 1674, in-8° ; — *Della Costruzione irregolare della Lingua Toscana*; ibid., 1679, in-8° ; — *Poesie liriche*; ibid., 1680, in-8° ; — *Arte Poetica*; Rome, 1690, in-12; Florence, 1728, in-8° ; — *Lamentazioni di Geremia espresse ne' loro dolenti affetti;* Rome, 1704, in-8° ; Florence, 1728, in-4° (édit. corrigée par Salvini); — *L'Academia Tusculana ;* Rome, 1705, in-12 : cet ouvrage, mêlé de vers et de prose, est une imitation de l'*Arcadie* de Sannazar ; — *Satire;* Amsterdam, 1718, in-8°. Ce recueil, qui se recommande par les grâces du style autant que par la finesse des pensées, a été longtemps recherché. Les meilleures éditions qu'on en ait données sont celles de Leyde (Lucques), 1759, in-8°, avec les notes de Salvini, de Biscioni et d'autres; de Naples, 1763, in-4°, avec les commentaires posthumes de l'abbé R. M. Bracci ; et de Milan, 1808, in-8° (coll. des *Classiques italiens*). Les œuvres de Menzini (excepté les satires) ont été réunies sous le titre : *Rime di varj generi ;* Florence, 1730-1734, 4 vol. in-8° ; ibid., 1731-1732, 4 vol. in-4° (édit. citée par la Crusca), et 1819, 5 vol. in-18 ; Venise, 1749, 4 vol. in-12. Les *Œuvres complètes* ont paru en 1783, à Nice ; on y trouve, outre les écrits déjà cités, *L'Eropedia* et *Il Paradiso terrestro*, poëmes ; des élégies, des discours, des déclamations, des harangues et des lettres latines, etc. P. Louisy.

G. Paolucci, *Vie de Menzini*, dans les *Vite degli Arcadi illustri*. — Fabbroni, *Vitæ Italorum*, VII. 204. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, VIII.

MÉON (*Dominique-Martin*), littérateur français, né à Saint-Nicolas (Lorraine), le 1er septembre 1748, mort à Paris, le 5 mai 1829. Attaché au service administratif de l'armée sous la révolution, il fut destitué en 1799,

et bientôt après il dut vendre une bibliothèque de livres rares et précieux qu'il avait formée. Les connaissances qu'il paraissait avoir en bibliographie le firent entrer comme employé surnuméraire à la Bibliothèque impériale, où il fut chargé de faire le catalogue des manuscrits français et des langues modernes. Il s'acquitta mal de ce travail : on lui reprocha de l'inexactitude dans les titres, un classement vicieux, des anachronismes, des méprises historiques, géographiques, un manque de méthode, etc. Une décision des conservateurs, basée sur divers motifs et particulièrement sur celui d'incapacité, le suspendit de ses fonctions. Un arrêté du ministre le rétablit dans son emploi, et en 1826 Corbière le nomma conservateur adjoint de la Bibliothèque royale, lui donna la croix d'Honneur et lui fit obtenir une pension de 1,200 fr. Méon s'était surtout occupé des vieux poëtes français, et toutes ses publications s'y rapportent. On lui doit : *Blasons, poésies anciennes des quinzième et seizième siècles, extraits des différents auteurs imprimés et manuscrits*; Paris, 1807, in-8°. On a dû mettre des cartons pour remplacer des pièces trop obscènes; — *Fabliaux et Contes des poëtes français des onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, recueillis par Barbazan*; Paris, 1808, 4 vol. in-8°, avec fig. : c'est une réimpression augmentée de l'édition donnée par Barbazan en 1756; — *Le Roman de la Rose*, par Guillaume de Loris et Jehan de Meung, nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs et les plus anciens manuscrits; Paris, 1813, 4 vol. in-8° avec gravures sur bois : Méon travailla quinze ans à cette édition, qui est préférable à celle qu'avait publiée Lenglet-Dufresnoy en 1725 et à celle qui parut en 1799; — *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits des poëtes français des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles*; Paris, 1824, 4 vol. in-8° ; — *Le Roman du Renard*, imprimé d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des treizième, quatorzième et quinzième siècles, et collationnée sur dix exemplaires; Paris, 1825, in-8°, avec fig. Méon prit part aussi à l'édition du *Roman du Rou*, donnée en 1826, et prépara l'édition des *Lettres de Henry VIII à Anne de Boleyn*. J. V.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Quérard, *La France Littéraire*.

MERA (Don *José* DE), peintre espagnol, né à Villa-Nueva-de-la-Serena, mort plus qu'octogénaire, à Séville, en 1734. Il était élève de Barnabé d'Ayala. Il composait parfaitement, avait une belle couleur et plissait bien ses draperies; mais ses têtes laissaent beaucoup à désirer, et dans toutes ses œuvres on remarque trop de maniérisme. Il faisait partie de l'Académie de Séville. Ses tableaux ne sont pas rares dans cette ville. Les meilleurs sont au couvent des Carmes, et représentent des sujets empruntés à l'histoire du prophète Élie. A. DE L.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

MÉRANGES (DE). *Voy*. CHANORRIER.

MERANO (*Francesco*), dit *il Paggio*, peintre de l'école génoise, né en 1610, à Gênes, où il mourut, de la peste, en 1657. Il doit son surnom aux fonctions de page qu'il avait remplies dans la famille Pavesi. Élève de Fiasella, dit le Sarzana, il imita son style avec une telle perfection qu'il eût été difficile de distinguer ses ouvrages de ceux du maître, si en lui empruntant tous ses défauts il avait su s'approprier aussi toutes ses qualités. Orlandi l'accuse d'une modestie outrée, qui, en lui ôtant toute confiance en lui-même, l'empêcha d'oser voler de ses propres ailes plutôt que de se laisser ainsi traîner à la remorque par le Sarzana. E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

MÉRARD DE SAINT-JUST (*Simon-Pierre*), littérateur français, né à Paris, en 1749, mort le 17 août 1812. Maître d'hôtel du comte de Provence pendant quelques années, il résigna cette charge en 1782. Possesseur d'une grande fortune, il cultiva les lettres pour son plaisir, et traversa tranquillement la révolution. Il faisait imprimer ses ouvrages à un très-petit nombre d'exemplaires, ce qui les a fait rechercher d'une certaine classe d'amateurs. On lui doit : *Lettre de la présidente de Phelizole au vicomte de Saint-Algar*; 1764, in-8°; — *Laurette, conte de Marmontel, mis en scènes et en ariettes*; 1765, in-8°; — *La jolie Femme, ou la femme du jour*; 1767, in-12; — *Lettres de la baronne de Nollerise, jeune veuve, au chevalier de Luzeincour*; 1768, in-8°; — *Contes très-mogols, enrichis de notes, avis, etc., par un vieillard quelquefois jeune*; 1770, in-12; — *Poésies*, 1770, in-8°; — *Lettre d'Astiomphile à Mme Mérard de Saint-Just*; 1781, in-12; — *L'Occasion et le Moment, ou les petits riens, par un amateur sans prétention*; 1782, 4 parties in-16; — *Catalogue des livres, en très-petit nombre, qui composent la bibliothèque de M. Mérard de Saint-Just*; 1783, in-18; tiré à vingt-cinq exemplaires : ce livre contient des plaisanteries, et n'est pas toujours exact; — *Les Étrennes du Cœur, ou l'hommage des amis au château de Livry*; in-32, tiré à douze exemplaires; — *Éloge de Suger*; in-8°; — *Mémoires de M. d'Ablincourt et de mademoiselle Simon*; in-12; — *L'École des Amants*; in-12; — *Éloge de J.-B.-Louis Gresset*; 1788, in-12 : tiré à deux cents exemplaires; — *Poésies diverses*, à la suite de *Mon Journal d'un an*; 1788, in-12 : ouvrage de sa femme; — *Espiègleries, Joyeusetés, bons Mots, Folies et Vérités*; 1789, 3 vol. in-18 : quelques exemplaires portent le nom de la *marquise de Palmarèze*, et

beaucoup de pièces sont licencieuses; — *Mon Bouquet et vos Étrennes, hommage offert à Mme Bailly*; 1789, in-8°; — *Manuel du Citoyen S. P. D. M. S. J. C. S. F. H. P. E., éditeur*; 1791, petit in-12; — *Fables et Contes en vers*; 1791, 2 tomes en 1 vol. in-12 : des exemplaires ont la date de 1787, d'autres celle de 1792 et de l'an II de la république; — *Éloge historique de J.-S. Bailly, suivi de notes et de quelques pièces en prose et en vers*; 1794, in-18 : tiré à vingt-cinq exemplaires; — *Les Hautes-Pyrénées en miniature, ou épîtres réunies en forme d'extrait du beau Voyage à Barège et dans les Pyrénées de J. Dusaulx, membre du Conseil des Anciens et traducteur de Juvénal*; 1790, in-18; tiré à vingt-cinq exemplaires : le titre donné à Dusaulx est en contradiction avec la date, qui doit sans doute être reportée à 1795; — *Imitation, en vers français, des odes d'Anacréon*; in-8° : tiré à trente-six exemplaires; on trouve à la suite un dialogue en vers pour célébrer les victoires de la France et la paix, suivi d'un divertissement en musique et ballet; ce qui fait croire que ce volume est de l'an VI. M. Brunet cite une édition in-18 portant la date de 1798; — *La Corbeille de Fleurs*; 1797, in-18; — *Le petit Jehan de Saintré et la Dame des belles Cousines, romance, suivie de celle de Gérard de Nevers*; an VI, in-12; — *Mélanges de vers et de prose*; Hambourg (Paris), 1799, in-12 (1). J. V.

Brunet, *Manuel du libraire*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Biographie univ. et portat. des Contemporains*.

(1) La femme de Mérard de Saint-Just, *Anne Jeanne-Félicité* D'ORMOY, née le 28 juillet 1765, à Pithiviers, a publié, sous le voile de l'anonyme, divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Bergeries et Opuscules de Mlle d'Ormoy l'aînée*; en Arcadie (Paris), 1784 ou 1798, in-12; — *Mémoires de la baronne d'Alvigny*; Londres et Paris, 1788, in-12; réimprimés sous les titres de *Les Dangers de la passion du jeu* (1793) et *La Mère coupable*; — *Le petit Lavater, ou tablettes mystérieuses*, espèce d'almanach qui a paru de 1799 à 1801, 3 vol. in-18; — *Alexandrine de Blérancourt*; Paris, 1882, 2 vol. in-12, fig. Cette dame est morte vers 1830. K.

FIN DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.